L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.
TOME PREMIER.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES,

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, &c.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

UTOPIA
1516
A872I
c.1

Avertissement du Libraire.

L'ACCUEIL favorable qu'on a fait à la premiere Edition de l'*Isle inconnue*, vendue en moins d'un an, le compte avantageux qu'en ont rendu toutes les Feuilles publiques, & les contrefactions nombreuses qui en ont paru chez l'Etranger, sont des preuves non équivoques de l'intérêt qu'inspire cet Ouvrage. Ces témoignages sont flatteurs sans doute; mais les derniers tournent visiblement au préjudice des Lecteurs, & du possesseur du privilége.

Pour prémunir le Public contre la supercherie des Contrefacteurs, nous croyons devoir dire ici, qu'on n'a rien oublié pour rendre cette nouvelle Edition digne d'être recherchée. Elle a été exactement revue, corrigée par l'Editeur; & la suite qu'il avoit promise, va bientôt paroître. De notre côté, nous nous sommes servis, pour l'im-

521734

preſſion, d'un caractere neuf, & nous avons décoré chaque volume de deux planches en taille-douce, gravées par de bons Maîtres, d'après les deſſins de M. Houel, Peintre du Roi, & de M. Foſſier, Deſſinateur de l'Académie des Sciences.

Nous oſons croire que notre Edition mérite d'autant mieux la préférence ſur les contrefactions, que celles-ci ſont, non ſeulement imprimées en mauvais caracteres, ſur de mauvais papier, & ſans eſtampes; mais fourmillent par-tout de fautes groſſieres & choquantes. On peut dire à ceux qui les achetent, ſous l'eſpoir d'un bon marché, qu'ils ſont la dupe de cet appât. Une Edition incorrecte, qui ne ſatisfait ni l'œil ni le goût du Lecteur, ſera toujours plus chere, quoiqu'à moindre prix, que celle que l'Auteur a revue, & que l'Imprimeur a ſoignée

PRÉFACE

Pour servir d'Introduction à cette Édition.

EN qualité d'Editeur, j'ai le droit de recommander ces Mémoires au Public ; mais je n'en uſerai pas : le Public a celui de ne tenir aucun compte de mon avis, & il le ſait aſſez ſans que je l'en inſtruiſe. Mais il m'écoutera ſans doute, ſi je lui parle des défauts de l'Ouvrage, & c'eſt mon deſſein.

Si quelque Lecteur un peu vif m'arrête d'abord, & me demande pourquoi, connoiſſant les défauts de l'Ouvrage, je ne les ai point corrigés ; ma réponſe eſt prête. Je

521734

publie une Hiſtoire : quels que ſoient les événemens, je n'y toucherai point; j'en ferois un Roman. Je publie un Original, & ſes défauts mêmes tiennent à ce caractere d'originalité; une belle copie ne le vaudroit pas. Enfin le Héros Ecrivain de ſes propres aventures, m'a inſpiré un ſentiment ſi profond de reſpect & de vénération, que je dois me borner à recueillir ſes paroles & à les répandre.

Je fus frappé de ce ſentiment à la premiere lecture que je fis de l'Ouvrage, à Utrecht, chez M. Van-Sprang, Négociant diſtingué & mon ami. En cherchant dans une caſſette divers billets dont il me chargeoit de lui procurer le recouvrement en France, il me propoſa

de lire ce Manuscrit. Je l'ai trouvé, me dit-il, parmi les effets de M. Van-der-mur mon oncle, que j'ai recueillis à Batavia. Ce brave Marin, détaché par la Compagnie pour une expédition dans une Isle voisine des Moluques, y avoit été fait prisonnier. Il y resta dix-huit mois. Peu de temps avant que d'être rendu à ses compatriotes, il vit aborder dans l'Isle une barque étrangere, montée par des Navigateurs qui, avec l'air circonspect des hommes de ces contrées, avoient une figure Européenne. En effet, ils se disoient François d'origine. Mon oncle, inspiré par une curiosité naturelle, tâcha de se lier étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Au lieu de répondre à ses

queſtions, ils le conduiſirent, baignés de larmes, auprès d'un vénérable vieillard, qu'une cruelle maladie ſembloit conduire à ſon dernier jour. Mon oncle, verſé dans la Médecine, ſuſpendit ce terrible moment : il offrit même, ſi on vouloit le tranſporter à terre, de lui donner les ſoins les plus aſſidus & les plus tendres. Le vieillard accepta ces offres, & tout l'équipage le bénit.

Dans les mains de M. Van-dermur, le malade reprit aſſez de force & de raiſon pour donner des ordres à ſes gens & régler leur marche. Satisfait des traitemens de mon oncle, il leur commanda bientôt après de partir, pour aller donner des avis & des ſecours à leur Co-

lonie, en leur recommandant de revenir dans un terme fixé. Cet ordre les jeta dans la désolation; mais après s'être prosternés devant lui, ils obéirent.

Quelques jours après leur départ, le vieillard rendit les derniers soupirs, malgré tous les soins de mon oncle, en lui laissant, pour preuve de sa reconnoissance & de sa confiance, quelques effets de prix, & le Manuscrit dont il est question.

Tel fut le récit de M. Van-Sprang. En jetant les yeux sur le titre, je fus étonné d'y trouver le nom d'une famille distinguée dans ma Province. Cette circonstance ne me permit pas d'en différer long-temps la lecture. Je le lus avec tant d'intérêt, j'en parlai avec tant de chaleur

à mon ami, qu'il me laiſſa le maître d'en diſpoſer.

De retour en France, je communiquai le Manuſcrit à quelques-uns de mes amis, Gens de Lettres. Dépouillé de tout intérêt d'amour-propre, je recueillis les ſuffrages & les critiques. Je vais parler de critique, ſelon ma promeſſe.

1°. *Le ſujet eſt ſimple, & l'imagination n'a pas beaucoup travaillé à l'embellir.* J'en conviens : l'Auteur n'a dit que ce qui lui étoit arrivé ; & il a eu d'autant plus de tort, qu'il n'y a rien de plus aiſé que d'imaginer des aventures merveilleuſes, dont on ſe tire comme on peut. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve dans ſon Hiſtoire des événemens d'une ſingularité piquante, des

positions très-critiques, des situations intéressantes, des dénouemens imprévus : mais j'avoue qu'il n'y a que des faits vraisemblables, qu'on y voit par-tout la Nature ; que les personnages sont vraiment des hommes, que leurs pensées & leurs sentimens n'ont rien d'étrange. Il y a tant de bonhomie dans leurs mœurs, qu'elles ne ressemblent à rien. Enfin, je le répete, tout est simple, & si simple, qu'il n'y a peut-être rien de plus extraordinaire.

2°. *Le sujet n'est pas neuf, c'est Robinson Crusoé dans son Isle.* J'en conviens encore ; mais Robinson n'étoit pas autre chose que l'Ecossois Alexandre Serkick, abandonné dans l'Isle déserte de Fernandez. Robinson est jeté dans une Isle,

le Chevalier des Gaſtines eſt jeté dans une Iſle, voilà la reſſemblance; tout le reſte eſt différence. J'en demande pardon à Rouſſeau & à tant d'autres panégyriſtes du Roman Anglois, mais c'eſt un Ouvrage manqué : petites vûes, petits moyens, petits effets. D'abord l'idée en eſt fauſſe : de deux hommes jetés dans une Iſle, l'un n'eſt pas maître, & l'autre valet; ils ſont égaux. L'idée en eſt révoltante : pourquoi nous préſenter la ſociété corrompue, dégradée, avilie par la diſtinction de maître & d'eſclave? L'idée en eſt triſte : qu'attendre de deux hommes, s'ils reſtent ſeuls dans leur déſert, qu'une miſérable vieilleſſe & une mort malheureuſe? Voyez le bel effet, ſi

l'Auteur ſuit ſon plan juſqu'au bout. Mais donnez à un jeune homme qui a fait naufrage, une tendre compagne. O ! quelle carriere s'ouvre devant vous ? Vous pouvez tout ; remplir les intentions les plus vaſtes de la Nature, déployer toutes ſes reſſources, mettre en œuvre toutes les forces de l'eſprit humain, & donner au cœur toute l'énergie des paſſions en même temps les plus douces & les plus tendres, les plus vives & les plus fortes. Vous verrez une famille naître, ſe multiplier, s'étendre : vous verrez la ſociété ſe former, s'enraciner, pour ainſi dire, dans la terre par l'agriculture, s'accroître ſans ceſſe comme la fécondité de la terre, marcher conſtamment & ſans écart

entre la raiſon & la Nature, s'ériger enfin en Empire. En un mot, vous y verrez l'Hiſtoire du genre humain & de l'âge d'or.

3°. *Le ſtyle en eſt auſſi trop ſimple, & ſouvent diffus.* Je conviens que ce défaut s'y fait ſentir quelquefois, & je crois que la choſe arrivera infailliblement à tout homme qui raconte ſon hiſtoire d'abondance de cœur, ſans prétention d'Auteur & de Bel-Eſprit. Gaſtines dit ce qu'il penſe ; il dit ce qu'il ſent ; il le dit pour être entendu, pour l'être même des enfans, non pas pour plaire, mais pour inſtruire, mais pour former des hommes, mais pour leur apprendre à être heureux. C'eſt un pere qui s'entretient avec ſa famille ; c'eſt

un ami qui converſe avec ſes amis; c'eſt un homme qui parle raiſon à des hommes. Qu'a-t-il beſoin de grandes phraſes, quand il nous dit de grandes choſes, qu'il nous donne de grandes leçons, qu'il nous propoſe de grands exemples? Je ne ſais ſi ſon ſtyle languit, mais l'intérêt ne languit pas. Gaſtines parle la Langue qu'une bonne éducation lui avoit appriſe, la Langue d'un autre ſiecle : falloit-il qu'il prévît & devinât la Langue qu'on parleroit à Paris dans notre temps? Laiſſons le s'exprimer comme un Légiſlateur, un Philoſophe, un Précepteur qui doit parler pour tous les hommes & pour tous les Siecles.

4°. *L'Auteur, en commençant ſes Mémoires au milieu de ſes aventures*,

donne à ſa prétendue Hiſtoire une forme de Roman, ou même de Poëme épique. J'en conviens, & qu'importe ? Il ne tenoit qu'à lui de commencer ſes Mémoires par ſon extrait de Baptême, de nous parler enſuite de ſon éducation, pour donner au Lecteur le temps de l'oublier ; de nous raconter des aventures gaies de jeuneſſe, pour amuſer les Dames à la toilette ; de nous faire un Journal exact de Navigateur, pour ne rien apprendre à perſonne, &c. Il a mieux aimé prendre ſon Hiſtoire à une cataſtrophe terrible, qui lui ouvre une étonnante carriere, & qui le fait ce qu'il eſt. Alors ſeulement il a ſongé à les écrire ; & de tout ce qui lui étoit arrivé auparavant, il n'a rien ou-

blié de ce qui pouvoit ſervir à l'inſtruction, à l'édification de ſa famille, de ſon peuple, lorſque les circonſtances l'y ont ramené. Vous ſaurez tout; ne lui en demandez pas davantage. Cette forme même eſt une nouvelle preuve de l'authenticité de ces Mémoires.

Je finis cette Préface par un aveu: dans le cours des Mémoires, & dans des notes particulieres, j'avois recueilli aſſez de notions pour tracer à un Navigateur habile la route de l'Iſle inconnue. Mon deſſein avoit été d'abord de les communiquer au Capitaine Cook: mais il partit pour ſon dernier voyage, avant que j'euſſe pu les lui faire paſſer. J'en fus bientôt conſolé, & je m'en ſuis félicité depuis.

S'il y a dans un coin du Monde un Peuple bon, juſte & heureux, laiſſons-le bon, juſte & heureux. Je ſais que ſous le regne d'un Monarque juſte & bienfaiſant, cette découverte attireroit ſur ce Peuple la protection des bienfaits, & même des lumieres : mais l'eſprit d'un bon Roi n'eſt pas toujours celui des gens qui exécutent ſes ordres.

Des François envoyés dans cette contrée, voudroient peut-être y lier avec leurs freres une familiarité incommode. Bientôt le pavillon Anglois les y ſuivroit, & peut-être avec un levain de jalouſie & de diſcorde, peut-être encore avec la folle idée de la ſouveraineté des mers, & l'idée non moins folle

que le Maître de la mer l'eſt de la terre. Le Hollandois, s'il y voyoit un cannelier, y mettroit tout à feu & à ſang. Un Eſpagnol qui auroit vu les mines du Pérou s'épuiſer, trouveroit que la Providence a fait ce Peuple exprès pour l'enterrer dans celles de ſon Iſle. La ſainte Inquiſition de Goa, informée que ces gens-là n'ont point de Prêtres, feroit auſſi-tôt armer des Miſſionnaires. Enfin les Européens y porteroient les mœurs de l'Europe; & Dieu me préſerve d'aider à corrompre ces bons Inſulaires.

J'AI prévenu les critiques dont l'Ouvrage m'avoit paru ſuſceptible. La plupart de nos Cenſeurs

n'ont fait que les répéter. Je n'ai rien à leur répondre sur certains chefs, je l'ai déjà fait : quant à ceux sur lesquels le Public a jugé comme eux, je me rends, je m'exécute, & je les remercie de leurs leçons. Ainsi j'ai corrigé beaucoup d'imperfections de style; je me suis cru autorisé à faire des retranchemens, lorsque je l'ai pu sans rompre l'enchaînement & sans altérer la vérité des choses. Mais je n'ai pas osé aller plus loin : j'ai donc laissé dans l'Histoire d'Eléonore celle de la petite Ville qu'elle décrit, par la raison que l'Ouvrage ainsi tronqué m'auroit laissé un vuide à remplir de faits de mon invention.

La critique la plus vive que j'aye essuyée, regarde ce que j'ai dit du

Roman de Robinſon dans ma Préface. Je me préparois à répondre à mes Cenſeurs, lorſqu'il a paru dans le Mercure de France une Lettre anonyme, qui me diſpenſe pleinement de ce ſoin. Je demande à l'Auteur la permiſſion de la tranſcrire ici ; c'eſt un préſent à faire à mes Lecteurs.

COPIE *d'une Lettre ſur l'*Iſle inconnue, *ou* Mémoires du Chevalier des Gaſtines.

A Paris, ce premier Octobre.

JE me garderai bien, mon cher C., de prononcer ſur la queſtion qui partage votre ſociété champêtre. Je vous dirai mon avis & mes raiſons, & vous jugerez.

Les *Mémoires du Chevalier des Gaſtines* ſont-ils une imitation des *Aventures de Robinſon Cruſoé?* Que vous importe, ſi l'Ouvrage vous amuſe, vous intéreſſe & vous inſtruit; ſi, ſans avoir le mérite de l'originalité, il a tout celui d'un bon Livre; ſi en imitant un excellent modele, il le ſurpaſſe. *Quand on y regarde de près*, dit un des Critiques qui a le plus

inſiſté ſur cette reſſemblance, *on remarque entre les deux Ouvrages une grande différence ; & , il faut en convenir , elle eſt à l'avantage de celui-ci que je vous annonce.*

Robinſon & Gaſtines ont entre eux des traits de reſſemblance ſi frappans, que l'Editeur de l'*Iſle inconnue* eſt obligé d'en convenir dans ſa Préface. Mais il a oſé dire que Robinſon eſt *un Ouvrage manqué*, & borné à de *petites vûes*, à de *petits moyens*, & à de *petits effets ;* & il a ſoulevé ſes Critiques, comme s'il avoit voulu déprimer le Roman Anglois pour élever le ſien, ainſi que Rouſſeau déprimoit Richardſon, pendant qu'il faiſoit ſa Julie d'après Clariſſe. A la vérité, l'Editeur tâche de prouver ce qu'il dit ; mais on ſe récrie contre ſon aſſertion, & on ne répond pas à ſes raiſons. Il falloit qu'il prouvât ce jugement ſévere, & ſans

le porter. Relisez, mon cher C., avec attention ce passage de la Préface, & vous y trouverez tout ce qu'il faut pour la justification de l'Auteur.

Robinson & Gastines sont jetés dans une Isle par un naufrage. Là, réduits aux mêmes besoins, exposés aux-mêmes dangers, placés dans les mêmes conjonctures, ils font nécessairement beaucoup de choses semblables; & avec leur industrie, leur courage & quelques secours tirés de leurs vaisseaux, ils parviennent à se faire un sort agréable, heureux même. Mais cette idée n'appartient pas plus à l'Auteur Anglois qu'à l'Auteur François. Ouvrez l'Histoire générale des Voyages, & cherchez-y celle d'Alexandre Serkick; le Roman Anglois n'en est évidemment qu'une pure amplification : il y a long-temps qu'on l'a remarqué & qu'on le répete. Les deux Auteurs n'auront donc fait que traiter un sujet

donné : la pomme eſt à celui qui l'aura le mieux traité.

L'Hiſtoire de Serkick fait tout Robinſon ; le Romancier Anglois n'a pas porté ſes vûes plus loin. Cette idée n'eſt au contraire dans l'Ouvrage François, qu'un des moyens employés pour l'exécution d'un très-vaſte deſſein, & ce deſſein eſt l'Hiſtoire de la civiliſation des Peuples, ou de la fondation des Empires.

Pour remplir cet objet, l'Auteur étoit néceſſairement obligé d'iſoler ſon Héros; & dès-lors il n'avoit pas beſoin d'emprunter l'idée de prendre pour théatre une iſle ou un déſert quelconque, il n'importe. Tous les Philoſophes qui ont cherché l'origine de la Société, ſont partis de la même idée. L'idée naît de la choſe.

Si les deux Héros placés dans la même ſituation, ſont forcés de faire

des choſes ſemblables, ils font auſſi des choſes différentes, & ils font les mêmes choſes d'une maniere différente. En général, l'induſtrie de Gaſtines ſemble être fort ſupérieure à celle de Robinſon. Lorſqu'il ne paroît être que l'imitateur de l'Inſulaire Anglois, comme dans ſon combat contre des Etrangers, on convient qu'*il a quelque choſe de plus intéreſſant.*

Un moment, mon cher C.; j'aurois tort de vouloir ôter à l'Auteur Anglois le mérite de l'invention. Robinſon n'eſt pas ſeul comme l'étoit Serkick; Gaſtines, comme Robinſon, n'eſt pas ſeul; & voilà un trait d'imitation. Mais Robinſon a un compagnon avec la qualité abſurde de valet; & Gaſtines a une compagne avec l'intéreſſante qualité d'amante: dès-lors la différence eſt immenſe, ou plutôt

plutôt toute reſſemblance diſparoît. Vous allez voir les ſentimens les plus doux, les paſſions les plus tendres, les intérêts les plus vifs, les mœurs les plus touchantes, tous les vœux de la Nature ſe déployer dans la ſociété de Gaſtines & d'Eléonore. Demandez quelque choſe de ſemblable à Robinſon & à Vendredi? S'ils inſpirent de l'intérêt pour leur perſonne, exciteront-ils dans votre cœur tous les grands intérêts de l'humanité? Les amours du couple François ſont ſans contredit un des morceaux qui font le plus d'honneur à l'Auteur, & qui répandent le plus de charme ſur tout l'Ouvrage. Eſt-ce à l'Auteur Anglois qu'il les doit?

Et voilà ce que fait un grand moyen comparé à un petit moyen : voyez les effets que le grand moyen va produire; & comparez-les avec ceux que le petit moyen a produits.

Deſcendez, mon cher C., dans l'Iſle de Robinſon. A quoi donc aboutiſſent les efforts des deux Aventuriers ? à ſe procurer les néceſſités & quelques commodités de la vie. Bornés, par les vûes & les moyens de l'Auteur au ſoin de leur conſervation, ils ne font que tourner autour de cette idée dans un cercle fort étroit; en ſorte que dans un état toujours triſte, pénible & inquiétant, vous diriez qu'ils n'ont guere fait que perfectionner l'état ſauvage, au moyen des avances d'intelligence* & d'induſtrie qu'ils ont rapportées d'un pays policé. Pour ne pas vous ennuyer ou vous attriſter trop long-temps avec eux, paſſez dans l'Iſle inconnue. Suivez le couple François; à chaque pas il avance dans ſes grands deſſeins, ſa carriere s'agrandit, s'éleve & s'embellit. D'amans devenus époux, d'époux devenus chefs de famille, leurs

rapports s'étendent ſans ceſſe, & avec les reſſources qu'ils tirent d'eux-mêmes, ils ont à peine rempli un vœu de la Nature, qu'ils en rempliſſent un autre. Repréſentez-vous ces deux époux au milieu de vingt-deux enfans; que de ſcenes variées! que de ſcenes touchantes! que de ſecours & pour eux, & pour leurs travaux, & pour la proſpérité de l'Iſle! Voyez ces enfans, tous diſtingués par la diverſité de talens & de caracteres; c'eſt, en petit, le tableau du genre humain.

Quelle inſtruction, quelle utilité retirez-vous, mon cher C., de l'Hiſtoire de Robinſon? Le détail en ſeroit court. Quelle utilité, quelle inſtruction ne retirez-vous pas de l'Hiſtoire de Gaſtines? C'eſt le modele de l'amour innocent, le modele de l'amour conjugal, le modele du gou-

vernement domeſtique ; le modele d'une parfaite éducation, le modele des bonnes mœurs, le modele d'un Peuple agricole, le modele de la ſociété civile.

Quel ſera donc le réſultat des deux Ouvrages ? Les deux Anglois n'ont de mieux à faire que de ſortir de leur Iſle. Tous les moyens qu'ils ont employés n'ont abouti qu'à les faire ſubſiſter, & ſeulement tant qu'ils travailleront. Mais ſi les maladies arrivent ; mais quand les infirmités de la vieilleſſe arriveront, leur vie va ceſſer douloureuſement avec leur travail ; leur ouvrage tombe avec eux ; & ils tombent dans la ſituation la plus déplorable où ils aient jamais été, ſans le *Dieu dans la machine*, ou ſi l'Auteur, qui n'a que des vûes bien courtes & qui ne leur a donné que des moyens bien bornés, ne leur

amene des ſecours étrangers, ou ne les retire de leur Iſle. C'eſt ce dernier parti qu'il prend : Robinſon quitte ſon Iſle ; c'eſt-à-dire, que l'Auteur abandonne ſon plan, & tout ſon édifice eſt détruit. Si M. GRIVEL conſidere l'Ouvrage ſous ce point de vue, quand il l'appelle un Ouvrage manqué, je crains qu'il n'ait raiſon.

J'allois oublier, mon cher C., de rapprocher de ce réſultat, celui des Mémoires François. Mais vous ne craignez rien pour Gaſtines : il s'eſt entouré de tous les ſecours, de toutes les conſolations, de tous les biens ; il s'eſt aſſuré une vieilleſſe tranquille, ou plutôt il a réſervé pour ſa vieilleſſe ſes plus beaux jours : & combien ſa mort ſera douce ! Il mourra dans ſon Iſle comme il a vécu : y a-t-il pour lui ſur la terre un plus beau ſéjour? là ſa patrie, ſon domaine, ſon

empire, ſon bonheur & ſa gloire.

Après cela, concevez, ſi vous le pouvez, qu'on diſe, qu'on écrive, qu'on imprime que *les vûes* de l'Auteur François *ne ſont pas plus grandes, non plus que le réſultat* de l'Ouvrage, que les vûes de l'Auteur & le réſultat de l'Ouvrage Anglois. Il ne s'agit point ici de vérités à découvrir par une profonde méditation; il n'y a qu'à voir les faits; il n'y a qu'à lire. Croyez-vous encore, mon cher C., que Gaſtines n'eſt qu'une copie de Robinſon? Eſtimez-vous que les deux Ouvrages puiſſent être mis en parallele? Je ne veux pas dire qu'à divers égards, Robinſon ne mérite le ſuccès qu'il a eu & l'eſtime dont il jouit; & c'eſt ce que M. Grivel a eu tort de ne pas ajouter à la critique des défauts de l'Ouvrage.

L'Editeur de l'*Iſle inconnue* a dit

ſommairement ce que je viens de développer pour répondre à votre confiance ; & après qu'il a motivé ſon jugement, on lui oppoſe le jugement que Rouſſeau a porté de Robinſon ſans l'avoir motivé. Vous ſavez bien, mon cher C., qu'en ce genre il faut reſpecter les autorités, & ne ſe rendre qu'à la raiſon : & ſi l'on vouloit rabaiſſer l'autorité de ce Philoſophe, ne ſuffiroit-il pas de rappeler l'étrange maniere dont il a oſé parler de l'immortel Richardſon, ſon Maître en ce genre, & celui de tous les Romanciers ?

Quoi qu'il en ſoit, mon cher C., la ſeconde Edition de l'Iſle inconnue va paroître, & il s'en eſt fait beaucoup de contrefactions, tant dans les Provinces que chez l'Etranger ; tenons-nous-en au jugement du Public ; & ſachez-moi gré d'être entré dans

un genre de diſcuſſion que je n'aime point, pour vous prouver mon attachement, & faire acte de dévouement envers votre ſociété : je n'aurois certes pas entrepris ce petit travail pour ma propre juſtification.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE PREMIER.

Etat cruel où se trouvent le Chevalier & Eléonore, après la tempête & la perte de l'équipage du vaisseau.

L'AFFREUSE tempête dont nous étions le jouet, éteignoit au fond de nos cœurs tout espoir de salut; le péril

augmentoit à chaque inſtant ; les déſaſtres ſe multiplioient autour de nous. Je reſtois ſeul ſur le navire avec Eléonore. L'équipage, qui nous avoit abandonnés pour gagner la terre, venoit d'être ſubmergé dans les chaloupes ; le reſpectable pere de l'aimable & vertueuſe Eléonore, M. d'Aliban, tombé malheureuſement dans les flots, avoit péri ſous nos yeux ; & notre bâtiment, engagé entre des rochers, au milieu d'une mer épouvantable, ne nous laiſſoit que la perſpective du ſort le plus funeſte.

Tous ces malheurs accabloient mon ame ; mais rien ne la pénétroit autant que la ſituation d'Eléonore ; elle ſeule abſorboit tous mes ſentimens : je la voyois ſaiſie d'effroi, navrée de douleur, environnée de toutes parts des horreurs de la mort. Si elle venoit à périr, en lui ſurvivant je perdois plus que la vie. Comment la ſau-

ver ? c'étoit-là mon unique penſée.

J'éprouvai dans ce moment combien l'amour peut donner de courage à un cœur ſenſible & généreux ; je me ſentis élevé au deſſus de moi-même. La vue des dangers preſſans qui entouroient Eléonore, qui la menaçoient de toutes parts, loin de me décourager, me donna de nouvelles forces : dans la chaleur du ſentiment, je fus tout d'un coup frappé d'un trait de lumiere, qui m'éclaira ſur les moyens de la tirer du péril.

Juſqu'alors je n'avois vu que le malheur ; je n'avois ſenti que la douleur : mais il faut ſauver Eléonore. Mes regards tombent ſur des cordages épars autour de nous ; & je crois avoir trouvé l'inſtrument de ſon ſalut. Je ne ſongeois pas à ma vie.

La poſition inclinée du vaiſſeau, & les ſecouſſes qu'il éprouvoit, nous faiſoient craindre ſans ceſſe d'être

précipités dans la mer. Mon premier ſoin fut de trouver un point d'appui qui pût nous ſoutenir l'un & l'autre. Pour cet effet, je pris un grelin (*a*), & m'approchant d'Eléonore, je lui dis avec toute la force des ſentimens qui m'animoient : » Ma chere Eléonore, ce jour ſi terrible ſera pour moi le plus heureux ou le dernier des jours ; je dois périr ou vous ſauver. Le danger eſt imminent ; mais toute eſpérance n'eſt pas perdue. Reprenez vos eſprits : il n'eſt point de péril dont l'amour & le courage ne puiſſent nous tirer «. Tout en diſant ces paroles, j'attachai le grelin par un bout au mât près duquel nous étions, enſuite je paſſai l'autre bout autour du corps d'Eléonore pour l'y nouer fortement : mais dans le moment même, une ſecouſſe du bâtiment lui fit perdre

(*a*) Petite corde.

l'équilibre; elle tomboit dans les flots, ſi, faiſant un violent effort pour la retenir, & la ſerrant contre moi, je n'euſſe en même temps réſiſté à l'impulſion qu'elle avoit reçue, & déployé la plus grande vigueur pour ne point lâcher la corde.

Le danger auquel elle venoit d'échapper, me fit ſentir la néceſſité de prendre des précautions pour moi-même. Je ne pouvois les négliger ſans abandonner le ſoin de ce que j'aimois. Si je venois à périr, que devenoit Eléonore? Je me ceignis donc auſſi d'une corde, dont je nouai le bout autour du mât, ayant ſeulement l'attention de la laiſſer d'une longueur ſuffiſante pour agir librement ſur le navire, & pouvoir deſcendre dans l'intérieur.

Continuellement tourmenté par la crainte de voir notre bâtiment ſe briſer & couler bas, j'avois réſolu de

faire inceſſamment un radeau pour aborder à la terre, que nous appercevions. En conſéquence je me mis à chercher les matériaux & les outils propres à le conſtruire; &, malgré les difficultés & les dangers, je parvins à l'endroit où étoient les outils du Charpentier. J'en tirai une hache, un ciſeau & une ſcie, dont je me ſervis pour couper les premieres pieces du radeau. Mais ce ne fut pas ſans un travail incroyable, ſans tomber, ſans me relever cent fois, que je vins à bout de les tranſporter ſur la poupe & de les aſſembler.

Mon peu d'expérience dans le travail des mains, rendit l'ouvrage long & pénible; mais l'amour & la néceſſité me ſervoient d'aiguillon; & qu'eſt-ce qu'on ne fait pas avec leur ſecours? Après cette premiere opération, je m'occupai à poſer les traverſes. A meſure que je croiſois mes ſolives & mes

planches, je les liois avec mes cordes auſſi ſolidement que je le pouvois. Tout cela ſe faiſoit ſur la poupe, non loin du mât auquel j'avois attaché toutes les parties de mon ouvrage.

Lorſqu'il fut conſtruit, il ne me parut pas répondre à ce que j'en attendois. Pour le perfectionner ſelon mon idée, je crus devoir le couvrir de quelques matelas que je liai par-deſſus ; & j'en attachai d'autres ſur les bords, pour prévenir les chocs que notre machine pourroit eſſuyer en abordant à la côte. Mon radeau fini, j'y plaçai Eléonore le plus commodément qu'il me fut poſſible ; je l'entourai de quatre coffres, que je ne manquai pas de bien aſſurer pour lui ſervir de remparts, & je mis dans l'intervalle qui ſéparoit les coffres, quelques outils & quelques proviſions qui nous devenoient indiſpenſables.

Le plus difficile étoit, après cela,

de mettre la machine à flot. J'en cherchois le moyen, lorsque je fus arrêté par la chute du jour & par les dangers d'une obscurité profonde; quoique je sentisse pourtant une vive appréhension de passer la nuit au milieu d'une mer furieuse, toujours dans l'attente de voir le vaisseau s'entr'ouvrir, ou d'être nous-mêmes emportés par les vagues. Mais dans notre position, il n'y avoit de remede que la patience.

Je rappelai donc tout mon courage; & pour ranimer Eléonore, je me montrois ferme & résolu : elle auroit succombé à sa terreur, si j'avois paru effrayé. Je me mis près d'elle, entre les coffres, & je m'occupai d'abord du soin de lui faire prendre un peu de nourriture. Je lui présentai ce que j'avois trouvé de provisions; mais toutes mes sollicitations purent à peine l'engager à en goûter. Elle étoit dans un abattement inexprimable : je ne

tirois d'elle que quelques mots entrecoupés. Cependant, lorſque la nuit fut venue, & que ſon obſcurité nous eut dérobé la ſcene épouvantable d'une mer courroucée, Eléonore ſembla plus ſenſible à mes ſoins & à mes exhortations.

» Croyez, je vous prie, M. le Chevalier, me dit-elle, que ce n'eſt pas la crainte des dangers préſens qui me jette dans l'accablement où je ſuis. Mais avoir vu périr ſi miſérablement le meilleur des peres, qui avoit tout quitté pour m'accompagner; mais vous voir dans l'extrême péril par rapport à moi, &, ſi nous évitons la mort, ne ſavoir où trouver un terme aux maux & à la miſere qui nous attendent, c'eſt-là ce qui me pénetre de douleur. En effet, dit-elle d'une voix plus baſſe & comme étouffée par un ſerrement de cœur, que faire & que devenir, quand nous pourrions échapper aux horreurs de la

mer ? Quelle ſera notre reſſource, en touchant à un écueil ou en abordant à quelque Iſle déſerte?... En tout cas je n'aurai pas regret à la vie, puiſque j'ai perdu ce que j'avois de plus cher ; mais je ne puis me conſoler d'être devenue, quoiqu'innocemment, la cauſe de votre infortune «.

A ces mots, elle parut s'attendrir & verſer des larmes ; & quoique je ne puſſe la voir, l'émotion, le changement de ſa voix, & des ſoupirs qu'elle ne put retenir, me donnerent lieu de juger du trouble & de la ſenſibilité de ſon ame, & me firent éprouver en ce moment ce que je n'avois jamais ſenti. Dans le ſaiſiſſement où je me trouvois, je lui pris les mains (elle ne ſongea pas à les retirer), & les preſſant tendrement dans les miennes, je lui dis :

» Ne penſons qu'à ſortir des dangers qui nous entourent ; la Provi-

dence nous aidera. Il me ſemble que la mer n'eſt plus ſi agitée; le balancement du vaiſſeau s'eſt ralenti. Si le vent s'affoiblit encore, nous n'aurons plus tant de peine à nous embarquer & à gagner la terre, & notre radeau nous y portera plus ſûrement qu'une chaloupe. Pourquoi nous alarmer ſur ce qui nous attend dans l'avenir? La côte voiſine tient peut-être à un pays habité, & alors nous trouverons du ſecours: ſi c'eſt une Iſle déſerte, qu'avons-nous ſi fort à craindre? la terre & la mer ſeront à nous; & croyez-vous qu'elles nous refuſent les beſoins ſi bornés de la vie? Je ne vous parle point ici de mes ſentimens; les circonſtances où nous ſommes m'impoſent ſilence: le temps ſeul pourra vous en faire connoître toute la pureté. Je vous prie ſeulement de ne pas douter que mon reſpect pour vous n'égale mon amour, & que ſi la néceſſité me

lie étroitement à votre ſort, une cauſe non moins puiſſante attache mon être & mon bonheur au vôtre «.

C'étoit par de ſemblables diſcours que je tâchois de la conſoler, & que je détournois ſa penſée des malheurs qui nous menaçoient. Mais cette aſſurance dont je faiſois parade, étoit loin de mon cœur. Je ne voyois pas encore comment nous pourrions aborder à la terre. La côte que nous appercevions me paroiſſoit plutôt une longue chaîne de rochers eſcarpés, qu'une terre abordable. J'avois à craindre de nous briſer contre le premier écueil, ou du moins de ne pouvoir le franchir. D'ailleurs je m'alarmois ſur ce que nous deviendrions, quand même nous pourrions ſurmonter tous ces obſtacles. Si le pays dont nous voyions la côte étoit habité par des Peuples anthropophages (comme je ſavois qu'on en trouve dans quelques

Isles de la mer des Indes), ou si cette côte n'étoit qu'un assemblage de rochers arides, nous n'évitions un danger que pour tomber dans un autre. Toutes ces réflexions se présentoient en foule à mon esprit; mais je tâchois de les dérober adroitement à Eléonore, en donnant à mes paroles une fermeté que je n'avois pas.

L'aurore luit enfin pour nous. La mer nous paroît moins irritée que la veille; mais elle l'étoit encore assez pour ne nous permettre que des espérances bien foibles. Il nous falloit toujours traverser l'espace qui nous séparoit de cette côte où nous voulions aborder, & cet espace étoit bien considérable pour un bâtiment aussi mauvais que le nôtre, & sur une mer aussi agitée. Nous avions toujours à redouter l'effort des vagues, qui venant battre contre le vaisseau, nous faisoient connoître qu'elles devoient se briser avec

bien plus d'impétuosité contre les rochers de l'Isle.

Ces considérations puissantes sembloient devoir suspendre notre embarquement ; mais un motif plus fort que l'espérance d'un temps favorable, la crainte de couler bas, me faisoit une nécessité d'abandonner le vaisseau, qui, fatigué par tant de secousses, ne nous laissoit plus attendre que la désunion subite de toutes ses parties. Cet événement paroissoit même si inévitable & si prochain à ma tendresse alarmée, que je ne voyois pas le vent changer & les flots se calmer d'une maniere sensible. Trop convaincu qu'il n'y avoit point à délibérer, dès qu'il fut jour je remis la main à l'œuvre pour descendre notre machine, & je parvins à la mettre à flot, en laissant couler les cordes qui l'amarroient sur le navire, & en les coupant d'un coup de hache quand nous touchâmes à l'eau.

Jusque là tout alloit bien, & notre radeau voguoit mieux que je n'avois osé le croire. Cependant un léger défaut dans sa construction pensa nous être bien fatal : je l'avois fait ou chargé de maniere qu'un côté enfonçoit dans l'eau plus que l'autre. Malgré ce désavantage, nous fûmes emportés avec rapidité vers la terre que nous avions au nord, parce que le vent, qui, les jours précédens, étoit à l'oueſt, avoit tourné au sud depuis la pointe du jour. Mais, à mesure que nous avancions, le danger me paroissoit plus redoutable; car la houlle, qui souvent nous inondoit, nous poussoit avec violence contre une côte qui sembloit un mur devant nous.

Chaque fois que le radeau se trouvoit sur le dos de la vague, j'examinois en frémissant quel parti nous avions à prendre pour ne pas nous briser sur ces rochers; & je ne savois

comment éviter notre perte, lorſque je crus m'appercevoir que la côte s'ouvroit à droite, & pouvoit nous offrir une ſorte de baie ou de port, dans un enfoncement dont je ne diſtinguois pas l'étendue. Mais cette obſervation ne me donnoit guere qu'une lueur d'eſpérance. J'étois encore loin de cette baie : il falloit pour la gagner, doubler une pointe aſſez avancée, & je n'avois pour gouverner notre bâtiment, qu'une longue piece de bois, dont j'avois formé une eſpece d'aviron. Je me mis pourtant à en faire uſage de toutes mes forces, dans le deſſein de longer la côte, & d'éviter d'y être jeté ; mais je ne tardai pas à me convaincre que mes efforts ne pouvoient ſeuls ſurmonter tant d'obſtacles.

Déjà je me ſentois abattu, & mes bras commençoient à s'affoiblir ; je n'oſois plus rien dire à Eléonore que

j'avois jusqu'alors encouragée par mes discours. Elle restoit, la tête penchée & les yeux fermés, comme pour s'ôter la vue d'un désastre qui nous paroissoit infaillible, lorsque tout à coup notre radeau change de direction, emporté avec une nouvelle vîtesse vers cette pointe de la côte qui barroit l'enfoncement que j'avois déjà remarqué.

Je connus bientôt que nous étions tombés dans un courant très-rapide. J'ignorois encore s'il ne nous jetteroit pas dans de nouveaux dangers; mais du moins il nous déroboit pour l'heure à un péril certain, & ce changement favorable dans un moment de crise, pouvoit avoir des suites encore plus heureuses. Cela me rendit quelque espoir, & je m'empressai d'en avertir Eléonore qui, ayant ouvert les yeux pour s'en assurer, les referma soudain, effrayée de la rapidité du mouvement

qui nous entraînoit. » Ah ! dit-elle, ſi nous évitons le danger qui nous attendoit à la côte, en voici un peut-être auquel nous n'échapperons pas «; & comme je lui repréſentois que le courant n'avoit tant de force que parce qu'il entroit dans la baie avec la marée qui montoit alors, & que cela me faiſoit ſuppoſer une profondeur conſidérable où nous pourrions débarquer avec ſûreté, elle me répondit que nous n'avions pas encore doublé la pointe contre laquelle nous ſemblions aller directement, & qu'il nous reſtoit ſans doute encore bien des dangers à courir avant de la tourner. La frayeur qui la faiſoit parler de la ſorte, n'étoit que trop bien fondée, comme nous l'éprouvâmes bientôt après; car quoique je fiſſe avec ma rame tout mon poſſible pour me tenir dans la partie du courant la plus éloignée de la pointe, & que, dans la direction

de notre radeau, nous ne duſſions pas en avoir plus de ſix pas à tourner, il étoit néanmoins très-apparent que nous ne pourrions éviter de heurter contre cette pointe : mais un nouvel accident que nous ne prévoyions pas, en prévenant celui dont nous étions menacés, manqua de nous être tout auſſi fatal.

J'avois apperçu devant nous & à peu de diſtance de la pointe, un rocher qui ſe montroit au deſſus des eaux. Nous devions néceſſairement le ranger de très-près. S'il m'étoit poſſible, en paſſant, d'appuyer ma rame ſur ce rocher, je m'imaginois que l'impulſion que je donnerois par ce moyen à notre radeau, le pouſſeroit aſſez loin dans le courant pour nous faire éviter la pointe redoutable ; mais, quoique je priſſe bien mes meſures, que ma rame rencontrât juſte ſon but, & que le radeau en reçût l'impulſion

que je prétendois lui donner, l'événement qui en fut la ſuite démentit mon eſpoir.

Dans le moment où, le corps à demi penché, j'appuyois fortement ſur la rame pour nous éloigner davantage, la partie inclinée du radeau donna ſi vivement contre un autre rocher à fleur d'eau, que notre frêle bâtiment, à demi briſé & preſque renverſé, fut repouſſé aſſez loin de la pointe au delà de laquelle il fut emporté par le courant. Eléonore, épouvantée, fit un cri lamentable, tandis que, tombant dans les flots, je fus jeté ſur les rochers, à peu de diſtance de la pointe fatale, ſans que j'euſſe le temps de me reconnoître.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Chevalier après ſa chute dans la mer ; de l'état où il retrouva Eléonore, & quelle en fut la ſuite.

JE devois périr mille fois, ou ſubmergé par les vagues, ou écraſé contre la côte ; mais un haſard ſingulier, ou plutôt la Providence qui veilloit à ma conſervation, me ſauva de tant de périls. En tombant dans la mer, je n'avois point lâché ma rame ; je la tenois encore des deux mains quand je fus lancé ſur le rocher. Le bout de la rame me garantit du choc terrible qui m'y attendoit, & l'inſtrument en fut à moitié rompu. Juſque-là je n'avois eu ni le moyen ni le loiſir de travailler à ma conſervation ; le trouble de mon eſprit ne m'avoit pas permis de

réfléchir ; mais, ce premier trouble appaiſé, je ſentis qu'il ne falloit pas perdre un moment, pour empêcher que d'autres vagues ne me reportaſſent à la mer ; je me levai avec précipitation, & m'accrochant de rocher en rocher, je montai juſque ſur une eſpece de cime aſſez étendue, & que les lames n'atteignoient point.

Hors de toute atteinte, je me laiſſai tomber ſur la plate-forme, ne pouvant plus me ſoutenir après les ſecouſſes violentes que j'avois éprouvées, les contuſions que j'avois reçues, & les efforts incroyables que j'avois faits pour me ſauver. Mais je n'y reſtai pas long-temps, quoique le repos me fût bien néceſſaire dans l'état d'épuiſement & de douleur où je me trouvois alors. L'inquiétude mortelle où j'étois ſur le ſort d'Eléonore, ne me laiſſoit pas reſpirer, & cette peine du cœur étoit bien au deſſus de toutes les

autres. Je me levai donc auſſi-tôt que je pus me tenir debout, & continuant à grimper au milieu des rochers qui pouvoient m'offrir un paſſage, j'atteignis enfin, avec beaucoup de peine, la crête qui les terminoit. De là jetant les yeux autour de moi pour découvrir le radeau qui portoit toutes mes eſpérances, je fus ſaiſi d'étonnement à l'aſpect de la campagne la plus riante que j'euſſe jamais vue : mais n'appercevant pas mon radeau, je ne fus point touché de ce ſpectacle, qui n'étoit rien pour moi ſans l'objet que je cherchois. Qu'eſt-elle devenue? Où pourrai-je la trouver? Voilà ce que je répétois ſans ceſſe dans ma tendre ſollicitude, & ce que j'entremêlois involontairement des cris les plus douloureux.

Cependant la longue chaîne de rochers au haut de laquelle je me trouvois, s'étendant de l'eſt à l'oueſt,

m'empêchoit, par ſa ſituation tortueuſe, de voir au delà de la pointe où j'avois perdu le radeau, & par conſéquent d'appercevoir la baie où j'eſpérois toujours qu'il ſeroit entré. Les aſpérités de cette crête ne me permettant pas d'en ſuivre le ſommet, je pris le parti de faire un détour pour deſcendre plus ſûrement, & bientôt une pente, quoiqu'aſſez roide, m'en fournit le moyen. Je ne marchois pas, je courois, je roulois, je me précipitois, autant que mes forces & l'inégalité du terrein pouvoient me le permettre; & tout en courant, j'examinois la diſpoſition des objets que me préſentoit cette terre nouvelle, pour mieux me diriger vers le but où j'aſpirois.

Je vis d'abord que cette campagne délicieuſe étoit un vallon immenſe, enfermé de tous côtés par une chaîne de rochers pareille à celle que je venois

venois de franchir. Elle s'élevoit au couchant, & se terminoit à de hautes montagnes; mais du côté opposé, elle s'inclinoit brusquement & s'ouvroit pour donner passage à une riviere, qui, traversant la plaine en coulant vers l'orient, changeoit ensuite de direction, & alloit se jeter dans la mer au midi. Une colline couverte de grands arbres me cachoit le tournant de la riviere; & ce ne fut qu'après avoir passé cette colline, que je l'apperçus, & que je découvris la baie & l'embouchure tant souhaitée. Une double enceinte de rochers en formoit un port magnifique, & le plus sûr qu'on pût désirer. Mais dans l'agitation mortelle où j'étois, je ne m'arrêtai guere à le considérer: j'entrevoyois plutôt que je ne fixois tout ce qui n'étoit pas l'objet de mon inquiétude: mes yeux se portoient avidement de tous côtés, & néanmoins

je tremblois de voir. Enfin, un peu au deſſous de l'endroit où la baie commençoit à s'élargir, j'apperçus de loin, ſur la rive oppoſée, le radeau qui portoit tout mon bien. Pouſſé juſque là par la marée, il étoit arrêté contre une groſſe pierre, qui, tombant de la crête voiſine, avoit roulé juſque dans la baie. Un côté du radeau touchoit le ſable; l'autre ſe balançoit au gré des eaux. A cette vue, je treſſaille, je m'écrie; la joie renaît dans mon ame: mais ce ſentiment délicieux fait bientôt place à la crainte, lorſque je m'apperçois qu'Eléonore eſt renverſée & ne fait aucun mouvement.

J'appelle à haute voix Eléonore; elle ne me répond pas: je l'appelle encore pluſieurs fois; elle eſt toujours immobile & muette. Alors la frayeur s'empare de mes ſens; mon cœur ſe reſſerre, je tremble: mais

il n'y a pas à balancer; il faut voler vers Eléonore, la ſecourir, s'il ſe peut; il faut mourir près d'elle, ſi le dernier malheur ne me laiſſe plus d'eſpoir. Auſſi-tôt je me jette à la nage, & quoique haraſſé de fatigue, j'arrive à l'autre bord. Je m'élance ſur le radeau, & je prends Eléonore entre mes bras, pour la porter ſur le rivage. Mais, ô déſolation! elle eſt froide, inanimée, ſans pouls, ſans ſentiment; elle eſt morte: non, il n'y a plus en elle aucun ſigne de vie, plus de mouvement, plus de ſouffle. Je la contemple avec un ſerrement de cœur inexprimable.

Et qui pourroit rendre l'excès de mon déſeſpoir? J'oſe bien accuſer le Ciel d'injuſtice. Je me tords les mains comme un furieux. Ma réſolution eſt de mourir. Dans l'état où j'étois, à quelle extrémité, grand Dieu! ne pouvois-je pas me porter! Mais tout

à coup une réflexion m'arrête. L'idée de notre séparation, même après la mort, me paroît insupportable. Ah! ne souffrons pas, m'écriai-je, que son corps devienne la pâture des bêtes féroces, rendons-lui les derniers devoirs, & mourons enfin auprès d'elle, avec la consolation de penser qu'un jour mes cendres se mêleront avec les siennes.

A ces mots, je retournai vers Eléonore pour la tirer du radeau : je coupai tous les liens qui la retenoient ; & l'ayant mise sur mes épaules, je l'emportai hors du rivage pour l'ensevelir aussi-tôt : car je me sentois si foible, que je craignois, en succombant à ma douleur, de ne pouvoir dans peu m'acquitter de ce pieux devoir. Je choisis un endroit facile à creuser. Là, déposant ces tristes restes d'une beauté qui m'étoit si chere, je me mis à la considérer avec la douleur & les regrets

les plus amers. Je préparai enſuite le lieu funebre qui devoit la recevoir ; je le tapiſſai de mes habits dont je m'étois dépouillé, & j'y plaçai Eléonore, à qui je fis mes derniers adieux.

» C'en eſt donc fait, lui dis-je, trop cher objet de ma tendreſſe, vous m'êtes ravie, & vous me l'êtes pour toujours... Hélas ! & dans quel temps ?... Voilà le fruit de ma vaine prévoyance. C'en eſt fait, je ne vous verrai plus «...

A cette penſée déchirante, je me précipite ſur le corps d'Eléonore, fondant en pleurs, & m'abandonnant aux ſanglots ; je l'embraſſe étroitement, réſolu de ne plus m'en ſéparer. Mais quelle illuſion ſoudaine ! Je crois ſentir en elle un mouvement convulſif. L'imagination peut-être aidoit à me tromper. Cependant l'eſpoir renaît. J'entr'ouvre la bouche d'Eléonore ; j'y fais paſſer à diverſes repriſes le ſouffle brûlant de mon haleine. L'air s'inſinue

dans ſes poumons. O joie ! ô tranſport ! elle reſpire. Ce n'eſt plus une erreur de mes ſens, un fantôme de mon imagination : un ſoupir bien prononcé & quelques battemens de cœur ne me laiſſent plus douter du prodige qui vient de s'opérer ; Eléonore eſt vivante (*a*), & elle le doit à l'amour.

Que les cœurs aimans & ſenſibles ſe repréſentent, s'il ſe peut, ce qui ſe paſſoit alors dans le mien. Je ne puis

(*a*) Il paroît qu'on ne connoiſſoit pas alors la poſſibilité de rappeler les noyés à la vie, ni les procédés employés à cet effet avec tant de ſuccès. Ce prodige inoui étoit une choſe toute ſimple. La chaleur du ſable échauffé par le ſoleil dans un climat brûlant, les ſecours & les mouvemens donnés à Eléonore, & plus que tout cela, l'air pouſſé dans ſes poumons par un ſouffle puiſſant, devoient opérer ce miracle. Le Chevalier des Gaſtines pouvoit en être d'autant plus étonné, qu'il n'en connoiſſoit pas d'exemple. *Note de l'Editeur.*

définir ce que j'éprouvois. L'excès du ſentiment accabloit mon ame; la joie inondoit mon cœur & m'ôtoit la raiſon. Je ne ſus, durant quelques momens, que faire ni que penſer; les impreſſions contraires qu'en ſi peu de temps j'avois reçues des paſſions les plus violentes, le paſſage ſubit de la crainte à l'eſpérance, de la joie à l'abattement, & du déſeſpoir au bonheur, me rendoient comme inſenſé.

Cependant la conſidération de l'état d'Eléonore, calmant peu à peu mes tranſports, me rappeloit à la raiſon. Eléonore étoit vivante; mais elle ne parloit pas; ſes yeux étoient fermés; elle paroiſſoit inſenſible. Devois-je me livrer à une joie immodérée, lorſqu'elle n'étoit pas encore dans ſon état naturel? Je m'occupai donc du ſoin de lui rendre le ſentiment, après être parvenu à lui rendre la vie.

En touchant ſur le rocher, notre

radeau avoit éprouvé de fortes ſecouſſes ; il avoit pluſieurs fois plongé dans la mer. Ce n'étoit que par la marée montante, qu'Eléonore avoit été pouſſée juſqu'à l'endroit du rivage où je la trouvai. Il étoit vraiſemblable qu'elle avoit avalé une grande quantité d'eau : cependant je ne voulus pas la ſuſpendre par les pieds, comme il eſt d'uſage ; j'en avois vu ſouvent les plus funeſtes effets ; mais, en la tirant de la ſituation où je l'avois miſe, je la plaçai tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, eſpérant que la Nature feroit des efforts ſalutaires pour la dégager, & je ne fus pas trompé dans mon eſpoir : ayant d'ailleurs le corps un peu plus élevé que la tête, elle rendit un peu d'eau. De nouvelles tentatives furent encore plus heureuſes. Enfin elle entr'ouvrit les yeux, prononça quelques mots, & eſſaya même de ſe lever ; mais ſon extrême

foibleſſe ne le lui permit pas d'abord. Ce ne fut qu'un peu de temps après, qu'elle recouvra aſſez de forces pour ſe lever à demi & pour prendre une poſture plus commode. Jetant alors les yeux autour d'elle avec ſurpriſe, puis les fixant ſur moi, & revenant comme d'un profond ſommeil : » Où ſuis-je, Monſieur, me dit-elle, & que ſignifie cette foſſe ſur laquelle nous ſommes aſſis ! Ah ! vous m'êtes rendue, lui dis-je en me jetant à ſes genoux, & en faiſant éclater la joie la plus vive; vous m'êtes rendue, chere Eléonore : ce lieu étoit creuſé pour vous ſervir de tombeau : ce devoit être le mien. J'y attendois la mort, lorſque le Ciel, touché de mon infortune, vous a rappelée à la lumiere «.

Je lui fis à l'inſtant le récit de tout ce qui nous étoit arrivé, & je lui appris le ſuccès ineſpéré de mes efforts. Elle leva les yeux au Ciel, en joignant

les mains; elle frémit, elle trembla au seul détail des périls auxquels nous venions d'échapper. Ses yeux se mouillerent de larmes. Pénétrée de reconnoissance: » Il est donc vrai, me dit-elle; après Dieu, c'est à vous que je dois la vie «. Elle garda un moment de silence; & prenant ensuite un air de reproche mêlé de tendresse: » Mais, pour vous-même, Monsieur, qu'aviez-vous fait de cette élévation de sentimens, de cette force d'ame que j'ai tant de fois admirée en vous? Quoi! vous vouliez mourir? Et de quel droit prétendiez-vous disposer de vos jours? Ah! le Ciel, m'écriai-je, excusera l'excès de ma douleur: je ne voyois plus que la grandeur de la perte que je venois de faire; je ne me possédois plus, je n'étois plus à moi. Non, ce n'est en effet que dans l'emportement de la passion, que l'homme peut oublier sérieusement qu'il y a un Dieu,

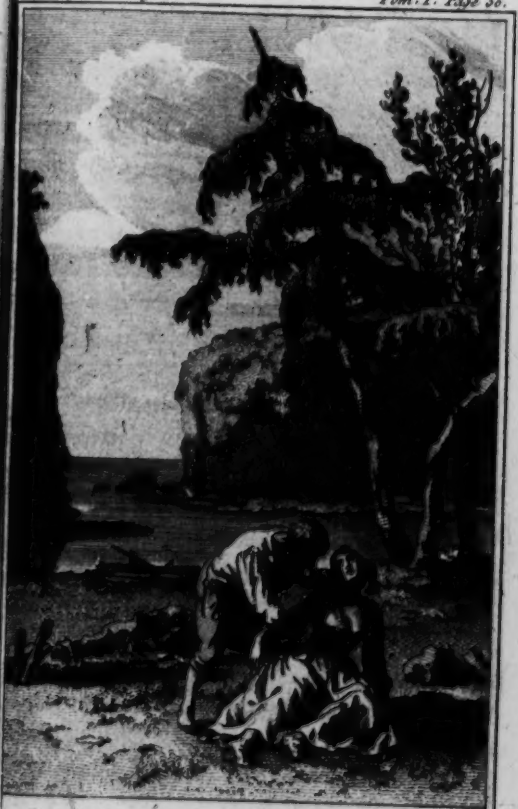
que c'eſt de lui ſeul qu'il dépend, & que, ſous les yeux de ce grand Juge, en ceſſant de vivre, nous ne mourons pas tout entiers. Dieu, me dit Eléonore, pardonne au repentir.....". Elle me ſerra la main; & ſa bonté tendre & compatiſſante me conſola de ma foibleſſe.

CHAPITRE III.

Recherches & travaux du Chevalier. Induſtrie d'Eléonore.

CEPENDANT le ſoleil avançoit déjà dans ſa courſe ; il étoit plus de huit heures. Eléonore, qui n'avoit preſque rien mangé depuis deux jours, ſentoit le plus grand beſoin de prendre de la nourriture & de réparer ſes forces, épuiſées d'ailleurs par la douleur, la crainte & le naufrage. Quoique plus robuſte, j'éprouvois le même beſoin qu'elle. Il fallut donc s'occuper du ſoin de chercher des alimens, & cela m'obligea de m'éloigner pour quelques momens d'Eléonore. Je repris mes habits, & je courus au radeau.

Je retrouvai dans un ſac attaché au pied d'un coffre, toutes les proviſions



Eléonore noyée et près d'être enterrée, est heureusement rappelée à la vie.

que j'y avois miſes ; mais, outre qu'elles étoient peu convenables par elles-mêmes à l'état de foibleſſe de ma compagne, elles avoient été ſi avariées par la mer, que je doutois ſi je pourrois en uſer moi-même. Je ne ſavois comment y ſuppléer. J'avois vu, à la vérité, en parcourant l'Iſle, des bêtes fauves paſſer aſſez près de moi, ſans que ma préſence parût les effrayer. Peut-être eût-il été facile d'en prendre quelqu'une ; mais il falloit quitter Eléonore, & la laiſſer ſeule ; il falloit enſuite apprêter le gibier que je prendrois. Tout cela demandoit un temps précieux & des moyens que je n'avois pas.

Alors il me vint à l'eſprit de fouiller nos coffres. Je les avois pris au haſard ; mais ils pouvoient renfermer des choſes néceſſaires, & peut-être quelques liqueurs fortes. Auſſi-tôt je cherchai mes outils de Charpentier,

que fort heureusement j'avois bien amarrés sur le radeau, & qui n'étoient pas tombés. Je pris le ciseau & la hache; puis ayant placé le ciseau en façon de coin, entre la serrure & le couvercle d'un coffre, je me servis de la hache comme d'un maillet, & la serrure sauta.

Je trouvai dans ce coffre des habits & du linge de matelots, mais pas autre chose. Le second fut également forcé; & quoiqu'il appartînt à un homme plus opulent, il ne m'offrit pas ce que je cherchois. Il renfermoit seulement de petites provisions qui, quoiqu'inutiles pour le présent, devoient m'être précieuses dans la suite. C'étoient quelques paquets d'ails, d'oignons, de ciboules, dont le propriétaire s'étoit sans doute muni comme d'un préservatif contre le scorbut; quelques pommes de terre qui me parurent germées, & une

boîte de fer-blanc contenant un assez grand nombre de pastilles, qu'à l'odeur je jugeai devoir être des tablettes de bouillon. Le troisieme coffre que j'ouvris, étoit une grande malle qui appartenoit à quelque riche passager. Elle étoit pleine de choses utiles pour la commodité d'un long voyage, & d'ustensiles de table & de cuisine d'un goût recherché & d'un grand prix. Il y avoit plusieurs boîtes faites en forme de cassettes, partagées pour la plupart en loges & en compartimens, qui contenoient d'autres boîtes & des bouteilles bien bouchées. C'étoit du thé, du café, du chocolat, du sucre, des vins du Cap & de Madere, des liqueurs, des confitures, & plusieurs sortes de sirops.

Très-satisfait de cette bonne fortune, je ne poussai pas plus loin mes recherches. Je me saisis d'une boîte de confitures & d'un flacon d'eau des

Barbades. Je mis dans mes poches une bouteille de vin de Madere, & un gobelet, & revins, toujours courant, auprès d'Eléonore. Depuis que je l'avois quittée, elle avoit encore rejeté de l'eau; &, quoique son état fût plus satisfaisant, elle se trouvoit d'une foiblesse extrême. Je lui présentai ma boîte, dont elle tira quelques noix confites, sur lesquelles elle but un doigt de liqueur; puis, me rendant le verre : » Ce n'est pas pour moi seule, dit-elle, que j'ai pris ce que vous m'avez présenté, c'est pour vous donner l'exemple de la résignation & du courage; c'est aussi pour acquitter par mes services tout ce que vous avez fait pour moi. Pleine de confiance & dans les secours du Ciel & dans vos vertus, je me soumets à toute ma destinée «.

» Et je bénis la mienne, lui dis-je, qui m'associe à votre infortune pour

la soulager. Je vous aime au delà de toute expression ; mais l'amour le plus ardent n'altérera jamais dans mon cœur les sentimens respectueux que je vous ai voués. C'eût été par-tout ailleurs un devoir pour moi de vous en donner des preuves. Combien ce devoir ne devient-il pas plus sacré dans cet asile, où vous n'avez que moi pour appui, où l'honneur & l'amour lui-même me font une loi d'être votre sauve-garde & votre soutien ? ... "

Eléonore m'interrompit, pour me demander si j'avois pris quelque nourriture ; & comme je lui dis que non, elle voulut que je satisfisse sur le champ au besoin pressant que je devois en avoir, & se plaignit obligeamment de mon empressement à la secourir, tandis que je m'oubliois en quelque sorte pour elle.

J'obéis, & quoique je ne pusse faire, avec un peu de vin de Madere & des

confitures, qu'un repas bien léger, il suffit pour calmer ma faim & me rendre toutes les forces qui m'étoient nécessaires.

Ce qui demandoit mes premiers soins, c'étoit de donner d'autres vêtemens à Eléonore ; les siens étoient encore moites sur son corps, ce qui pouvoit nuire à sa santé. Je devois, après cela, songer à nous faire un gîte qui pût nous servir d'abri contre l'influence de l'air durant la nuit, & nous garantir de l'attaque des bêtes féroces, s'il y en avoit dans l'Isle. La chaleur du climat & de la saison n'empêchoit pas que les nuits n'y fussent fraîches & humides, comme je l'avois remarqué sur le vaisseau ; d'ailleurs, sans asile, Eléonore, saisie de frayeur, n'eût pas trouvé le sommeil au milieu d'une campagne que nous ne connoissions pas.

Ces deux objets exigeoient de ma

part beaucoup de promptitude & d'activité ; ainſi j'annonçai à Eléonore que j'allois la quitter encore une fois pour remettre la main à l'ouvrage. Elle approuva mes projets ; mais elle me dit qu'elle ne vouloit pas demeurer ſeule, & qu'elle me prioit de trouver bon qu'elle m'accompagnât. J'eus beau lui repréſenter ſa foibleſſe, elle m'aſſura que je ne ferois rien ſans elle, & que le mouvement lui ſeroit ſalutaire. Tout ce que je pus obtenir de ſa complaiſance, fut qu'elle mangeât de nouveau quelques confitures ſeches, & bût encore un verre de vin. Je l'aidai enſuite à ſe relever, & lui donnant le bras, nous allâmes enſemble vers les coffres que j'avois tirés du vaiſſeau, elle ſans rien dire, & n'oſant preſque me regarder, tandis que je ne voyois qu'elle, & que mon cœur treſſailloit de joie de ſe trouver ſi près du ſien.

Nous arrivâmes à petits pas à notre radeau, d'où nous descendîmes nos coffres à terre. Nous les visitâmes l'un après l'autre, & nous en trouvâmes deux où l'eau n'avoit pu pénétrer. Comme il ne falloit pas y regarder de trop près dans notre situation, je tirai de l'un des deux une chemise, des bas & une redingote légere pour ma compagne, avec du linge, des bas & un habit complet pour moi; après quoi je m'éloignai par décence & me mis à l'écart, pour donner à Eléonore le temps de quitter ses vêtemens mouillés & d'en prendre de nouveaux. Je changeai moi-même de chemise & d'habillement, & je me couvris d'un bon chapeau, qui répara la perte du mien. Enfin je revins auprès d'Eléonore, quand je jugeai qu'elle pouvoit être vêtue. Elle m'attendoit dans son nouvel équipage, qui, quoiqu'extraordinaire, ne diminuoit rien de sa

beauté : mes yeux, mieux que mes discours, lui dirent que je la trouvois charmante : elle se contenta de me remercier de nouveau de mes attentions.

Cependant nous ne perdions pas le temps en complimens, car tout en parlant je tirois des coffres toutes les choses que j'imaginois devoir nous convenir, & Eléonore choisissoit ce qu'il en falloit emporter pour arranger notre demeure. Nous mîmes à part des matelas, quoique mouillés, du linge, des étoffes & des toiles en piece, un fromage de Hollande & quelque peu de biscuit le moins gâté, une bouteille de vin du Cap, & mes outils. Je me chargeai d'une partie du fardeau, ne pouvant tout emporter dans un voyage; &, malgré mes instances, ma compagne voulut m'aider à ce transport. Elle s'étoit munie, sans rien dire, de choses fort utiles qu'elle

avoit découvertes dans nos magasins, & que je n'avois pas apperçues, étant occupé d'un autre côté, & elle les tenoit sous sa redingote, pour m'en cacher le poids & le volume. Arrivé à l'endroit qui nous parut le plus commode pour passer la nuit, je fus fort surpris de voir qu'elle portoit dans une serviette ou dans ses poches, des chandeliers, un paquet de bougies, une théïere, du sucre, du café & des pierres à fusil, avec un briquet & de l'amadou. Je me plaignis de l'excès de son zele, qui lui faisoit entreprendre au delà de ce qu'elle pouvoit, & je la suppliai de me laisser faire, sans agir davantage : mais elle me répondit que dans une société comme la nôtre, & sur-tout en ce moment, les travaux devoient se partager ; qu'elle venoit d'éprouver combien l'exercice lui avoit été favorable ; & que non seulement je la chagrinerois

en m'oppoſant à ce qu'elle m'aidât, mais que je nuirois à ſon parfait rétabliſſement; qu'au ſurplus il étoit moins prudent de la laiſſer ſeule & ſans ſecours, que de l'emmener avec moi, pour lui ſervir de ſoutien & la défendre en cas d'accident.

N'ayant rien à répliquer, je me contentai de lui offrir mon bras, & nous reprîmes enſemble le chemin de la baie. Elle marchoit d'un pas plus ferme, nous arrivâmes bientôt; mais, au lieu de s'aſſeoir & de ſe repoſer pendant que je lierois enſemble les effets que j'avois laiſſés en tas, elle ſe mit de nouveau à fureter dans les malles, ce qui me donna occaſion d'y revenir. Je ne pus l'empêcher de prendre un paquet de gros linge, conſiſtant en draps de lit, en ſerviettes & en nappes; & comme je lui repréſentois qu'elle ſe chargeoit là de choſes fort inutiles pour le moment: » Vous

verrez, me dit-elle, qu'elles pourront nous être plus utiles que vous ne penſez. En ce cas, lui dis-je, permettez que je les joigne au reſte de nos meubles; je ſuis aſſez fort pour tout emporter. Cela me chargera peu, reprit-elle, & vous aurez d'ailleurs un fardeau aſſez conſidérable. Voilà encore deux couvertures de coton & une robe de chambre, qui vous dédommageront de ce que vous me laiſſez «.

Alors ayant tiré de la malle les deux couvertures & la robe, je découvris deſſous, un fourniment que ſon poids me fit juger plein de poudre; une gibeciere, où je trouvai des balles & du menu plomb; enfin, dans un ſac de cuir, deux piſtolets de grandeur médiocre, fort propres & très-bien montés Quoique ma charge fût déjà bien peſante, je voulus emporter ces armes & ces munitions; je les mis dans mes poches: après quoi, ayant refermé les

les malles & chargé mon paquet sur mon dos, je me retirai doucement, avec ma compagne, vers l'endroit où nous devions camper.

Il me restoit encore à travailler à notre logement pour la nuit; je tins conseil avec Eléonore. » Voici ce que je pense, me dit-elle; il faut nous construire une longue cabane, que nous puissions partager en deux. J'en occuperai le fond, si vous le voulez bien, & vous serez logé vers l'entrée. Dans un temps plus commode, nous étendrons notre demeure. Le plan que j'ai en vue est fort simple, & le travail n'en sera pas long «. Alors elle m'expliqua son dessein en peu de mots; puis elle ajouta: » Ne soyez pas surpris que je connoisse cette Architecture champêtre. J'ai long temps habité la campagne, où nos Bergers se faisoient de pareils logemens. Il s'agit seulement ici d'en faire un plus

ſpacieux & plus commode. Les matériaux ne nous manqueront pas ; mais le jour décline, & vous devez être bien fatigué «.

Nous ferons, ma chere compagne, lui dis-je, tout ce que vous preſcrirez. Ma volonté vous eſt ſoumiſe, & j'ai encore aſſez de force pour travailler. Je vous laiſſerai volontiers le ſoin de la diſtribution de nos appartemens, ils vous en plairont davantage. Mais, en attendant que je puiſſe m'occuper de la conſtruction de ce logement, qui, quelque ſimple qu'il ſoit, exige plus de temps qu'il ne m'en reſte ce ſoir, cherchons à nous mettre à couvert au moins pour cette nuit. Il eſt trop tard pour achever un long ouvrage. C'eſt aſſez d'un aſile où vous puiſſiez trouver le repos. C'eſt aſſez pour moi, ſans doute, me dit Eléonore ; mais vous, qui ne ſongez qu'à moi, comment paſſerez-vous la

nuit ? Une grotte nous eût ſuffi, lui répondis-je ; mais je l'ai bien examiné, il n'y en a point dans les environs de la baie. Cependant ſoyez tranquille, je n'aurai plus rien à craindre quand vous ſerez en ſûreté «.

Je pris auſſi-tôt ma ſcie & ma hache, pour aller couper dans un bois voiſin les pieces principales de l'agreſte édifice. Eléonore m'accompagna. J'abattis un aſſez bon nombre de fortes branches, & après les avoir dépouillées des menus rameaux, je les ſciai en pluſieurs rouleaux de différentes longueurs, & les portai vers le lieu que nous avions choiſi.

Pendant que je tranſportois les pieces les plus peſantes, Eléonore traînoit après elle des branches feuillées & de longues perches, en ſorte que la charpente de notre bâtiment fut bientôt voiturée. Je mis à l'inſtant la main à l'œuvre pour conſtruire à Eléonore une

cabane : de fortes branches & des rameaux en compoſerent la cage, des roſeaux mêlés à des branches feuillées en formerent le toit ; & ma compagne eut, avant la nuit, un humble aſile.

Je n'avois pas travaillé ſeul à cet édifice, Eléonore m'avoit beaucoup aidé ; elle m'avoit fourni de ſes mains délicates les roſeaux & la ramée. Cependant elle me témoigna bien de la reconnoiſſance de ce travail. » Graces à vos ſoins, me dit-elle, j'ai maintenant un gîte où je ſerai la nuit à couvert & en ſûreté : mais je ne vois pas ſans peine que vous en manquiez. Profitons, je vous prie, du jour qui nous reſte pour vous dreſſer une eſpece de tente, à l'abri de laquelle vous puiſſiez trouver le repos que vous méritez ſi bien. Nous la placerons au devant de la cabane, dont elle ſera comme le veſtibule. Pluſieurs

des draps de lit que nous avons tirés des coffres, cousus ensemble & tendus sur des perches jusqu'à terre, au moyen des cordes que nous avons & des piquets que vous ferez, vous formeront cette tente. Préparez les piquets & les cordes, je vais coudre à la hâte ces draps de lit ».

J'applaudis à cette heureuse invention de ma compagne, & j'adoptai son projet. En conséquence j'attachai les cordes sur les piquets que javois aiguisés, & quand Eléonore eut achevé sa couture, je m'empressai de monter la toile & de la tendre; mais, par hasard, elle se trouva trop courte, & ne put aller jusqu'à terre; & comme il étoit déjà nuit, & qu'il eût été difficile de remédier à ce défaut durant l'obscurité (a), je me contentai

(a) Il étoit possible de remédier à cet inconvénient, en donnant moins de hau-

d'enclorre le côté ouvert de la tente, en fichant un rang de pieux au devant de l'ouverture. Enfin, lorsque la nuit fut bien noire, nous fûmes obligés de nous arrêter pour penser à autre chose. Eléonore se souvint alors du briquet & de la bougie dont elle s'étoit pourvue à mon insçu ; elle fit du feu, & nous cherchâmes nos provisions pour le repas dont nous avions un besoin extrême.

Nous ne savions d'abord où poser nos plats & notre bougie ; nous n'avions ni chaise ni table, & l'intérieur de la tente étoit assez embarrassé pour ne pas nous permettre de nous asseoir sur le sol ; mais nous nous avisâmes de mettre l'un sur l'autre tous les matelas que nous avions apportés ; nous en fîmes une pile que nous couvrîmes

---

teur à la tente ; mais alors nous n'aurions pu nous y placer & nous y tenir debout.

d'une nappe. Nous y posâmes notre lumiere & nos provisions, & nous étant assis aux deux bouts, chacun de notre côté, nous satisfîmes ainsi au premier besoin de la Nature.

Eléonore, accablée de fatigue & toujours pénétrée de douleur, mangea peu & but encore moins, malgré mes instances pressantes. Nous n'avions que de mauvais biscuit au lieu de pain qu'elle eût mieux aimé que tout autre aliment, & nous manquions d'eau, parce que je n'avois pas eu le temps de nous en pourvoir. Mais quand notre nappe eût été couverte de mets plus délicats, je vis bien que ma compagne n'eût pas été mieux disposée à en profiter. Je m'étois pourtant apperçu, avant le repas, que l'eau nous manquoit, & je voulus en aller chercher malgré la nuit; mais Eléonore s'y étant opposée, je ne sortis pas de la tente.

Eléonore, qui s'alarmoit de ce que mon habitation demeuroit entre-ouverte durant la nuit, vouloit coudre une toile où manquoit celle de la tente; mais je ne pus y consentir; je ne lui laissai poser qu'une espece de rideau sur l'ouverture de sa cabane: du reste je lui fis observer que j'avois des armes, & qu'elles suffisoient pour ma défense.

Il ne fut donc plus question que du soin d'arranger nos lits. Nous plaçâmes deux matelas, du linge, des couvertures dans la cabane. Je ne gardai pour moi qu'un matelas & la robe de chambre, n'ayant pas dessein de me déshabiller, pour être plus tôt prêt en cas d'événement.

Nos arrangemens ainsi faits, Eléonore revint dans la tente, & me regardant avec un air touchant & majestueux à la fois: » Couronnons, me dit-elle, cette journée par une action de

juſtice & de reconnoiſſance ; rendons graces au Ciel des faveurs que nous en avons reçues, & du ſecours ineſpéré qui nous a ſauvés. Une protection ſi marquée & ſi ſinguliere manifeſte évidemment ſes vûes ſur nous. Conformons-nous à ſes volontés, & noublions jamais des bienfaits auſſi mémorables «.

Auſſi-tôt tombant à genoux, joignant les mains & ſe proſternant d'une maniere touchante, elle fit, en verſant des larmes qui exciterent les miennes, cette courte & fervente priere :

» Souverain Auteur de toutes choſes, qui nous avez donné l'exiſtence & la raiſon pour nous en ſervir ſuivant les loix de votre équité, qui nous avez conſervés depuis notre naiſſance, & qui venez de nous ſouſtraire à la mort, recevez ici le tribut d'hommages, d'amour & de gratitude que nous devons à votre bonté puiſſante.

Vous entendez notre voix, vous voyez juſque dans nos cœurs, vous êtes notre pere; que votre volonté ſoit faite en tous lieux & en tout temps. Nous nous ſoumettrons ſans réſerve à votre divine providence; ſoit qu'elle veuille nous affliger en nous privant de ce que nous avons de plus cher, ſoit qu'elle nous deſtine à paſſer nos jours ſur cette terre déſerte. Donnez-nous la force & la volonté de vous obéir avec réſignation & avec confiance, & ne nous refuſez pas les ſecours de votre grace dans la circonſtance où nous nous trouvons «.

Puis, s'adreſſant à moi: » Je vous reconnois, après Dieu, me dit-elle, pour mon libérateur; je vais vivre ſous votre tutelle. Tout autre que vous pourroit m'inſpirer des alarmes; mais pour vous, Monſieur, je connois trop bien les ſentimens d'honneur qui vous ſont naturels,

& vous eſtime trop pour vous craindre «.

» Ah ! prenez ces armes, lui dis-je en lui préſentant les deux piſtolets, prenez ces armes, & puniſſez-moi vous-même, ſi jamais je manque dans la moindre choſe au reſpect que je vous dois. C'eſt aſſez, dit-elle en refuſant ce que je lui préſentois ; je ſerois moins raſſurée par ces armes, que par l'opinion que j'ai de la nobleſſe de votre caractere «.

A ces mots elle ſe retira, laiſſa tomber la toile de ſa porte, & ſe coucha. De mon côté, je m'étendis ſur mon matelas, pour trouver le repos néceſſaire après tant de fatigues ; & cependant je ne pus ſi-tôt m'endormir. La nuit avoit renouvelé toutes les peines d'Eléonore, en fixant toutes ſes idées ſur ſon malheur. Je l'entendois gémir : ſes ſoupirs attriſtoient mon ame que le ſouvenir du

passé & le soin de l'avenir agitoient déjà vivement.

Notre situation étoit si extraordinaire par ses circonstances & par les événemens qu'elle devoit naturellement amener; elle exigeoit de ma part tant de vigilance, de circonspection, de travail, qu'on doit peu s'étonner si, malgré l'extrême besoin que j'avois de goûter le sommeil, j'étois néanmoins si peu tranquille. Je voyois toutes les privations, toutes les peines qui nous attendoient, sans trop imaginer quelles seroient nos ressources. La crainte de manquer de vivres m'alarmoit plus que tout le reste; car nos provisions de bouche étoient si peu de chose, qu'à peine en avions-nous pour quelques jours. Tout cela me donnoit de justes inquiétudes. Mais l'assurance de vivre auprès d'Eléonore, même dans un désert, le bonheur de lui être utile

& de la ſervir, l'eſpoir, quoique vague, de trouver les moyens de pourvoir à nos beſoins, & celui bien plus doux encore d'obtenir un jour d'elle-même ſon cœur & ſa main, adoucirent peu à peu l'amertume des premieres réflexions, & me procurerent enfin un ſommeil paiſible.

CHAPITRE IV.

Songe remarquable de l'Auteur, & quelle en eſt la ſuite.

JE dormois profondément, lorſque ſur le matin, mes eſprits, ſans doute émus encore par l'idée des objets qui m'avoient frappé la veille, me donnerent occaſion de faire le ſonge remarquable que je vais rapporter.

Il me ſembla que j'étois avec Eléonore ſur le rivage de la baie où elle avoit abordé. Elle étoit étendue à terre, & ne pouvoit plus ſe ſoutenir d'inanition & de défaillance; moi-même, dans un déſordre inexprimable, je ne ſavois comment appaiſer la faim dévorante qui nous conſumoit. Nous n'avions plus de proviſions, & je cherchois en vain quelques moyens de ſubſiſtance; les bêtes &

les poiſſons fuyoient devant moi. J'étois déſolé de ce nouveau malheur qui nous menaçoit d'une ruine prochaine, lorſqu'une belle femme s'offrit à mes regards, & s'approchant avec un air riant, me dit ces paroles conſolantes : » Pourquoi vous laiſſer abattre par une infortune qui doit vous conduire au plus grand bonheur ? Avez-vous eſſayé tout ce que vous pouvez faire, & convient-il à un grand cœur de perdre ainſi l'eſpoir ? Si la terre aujourd'hui vous refuſe la nourriture, la mer vous offre des ſecours auxquels vous ne penſez pas. Retournez au vaiſſeau, vous trouverez ce qui vous manque. Les vents & les flots vous reſpecteront. Voyez comme la mer eſt calme, comme l'air eſt tranquille. Profitez de ces temps heureux, embarquez-vous, & portez avec vous dans l'Iſle les germes de l'abondance dont vous

& votre compagne devez jouir dans la ſuite «.

A ces mots elle diſparut, & l'émotion que me cauſa ce rêve, ou plutôt la lumiere du ſoleil, qui, éclairant l'intérieur de la tente, vint frapper ma paupiere, me réveilla en ſurſaut. Je me trouvai délaſſé de mes fatigues, bien portant & ſatisfait, non pas de mon ſonge que je ne pouvois prendre que pour un preſtige des ſens; mais d'entendre Eléonore qui repoſoit tranquillement, & de voir le beau jour que le Ciel m'accordoit pour elle.

Auſſi-tôt je me levai le plus doucement qu'il me fut poſſible, & marchant ſur la pointe du pied, de peur de l'éveiller, je ſortis de la tente, conſidérant avec attention tous les objets qui l'environnoient. Sa poſition étoit ſi riante, qu'il ſeroit difficile d'imaginer un ſite plus charmant.

Sans être trop élevée, elle l'étoit

assez pour dominer sur la plaine. Un bois qu'elle avoit au nord, la défendoit des grands feux du jour (*a*). Assez loin aux environs, la terre étoit tapissée de verdure. On voyoit de cette éminence tout le vallon, que terminoit un lointain azuré. Des prairies sans fin, émaillées de fleurs, les tours & les détours de la riviere, & des côteaux agréablement espacés, qui, couverts de bois çà & là, couronnoient des deux côtés ce vaste amphithéatre, faisoient de ce payſage une scene enchantée.

La vue de ce spectacle magnifique, que le soleil du matin embellissoit encore, me jeta dans l'admiration. Occupé la veille des grands événe-

(*a*) L'Isle, située au delà de l'équateur & près du tropique du capricorne, doit avoir le soleil au nord la majeure partie de l'année. *Note de l'Editeur.*

mens du jour, j'avois été peu touché des agrémens de notre demeure; mais dans ce moment où j'étois plus tranquille, je me livrai au plaisir de les contempler, & à l'espoir flatteur d'y faire le bonheur d'Eléonore. Je bénis la divine Providence qui sembloit me destiner à cet heureux sort; & le cœur plein des douces émotions de mon songe, je me mis à réfléchir sur le parti que j'avois à prendre relativement au voyage vers notre vaisseau, dont il m'avoit donné l'idée.

D'abord je regardai ce projet comme une chimere. La difficulté de l'entreprise, & le souvenir récent des dangers que j'avois courus pour arriver jusqu'à notre Isle, me le faisoient rejeter avec frayeur. Mais me rappelant, comme malgré moi, toutes les circonstances de mon songe, & cédant en quelque sorte à une impulsion secrete, je vins peu à peu à me per-

ſuader qu'il ſeroit non ſeulement poſſible de retourner au vaiſſeau, mais même que ce voyage ne ſeroit plus ſi difficile.

Je remarquois avec complaiſance ce qu'on ſembloit m'avoir prédit Le ciel étoit ſans nuages, on ne ſentoit pas le plus léger ſouffle de vent. La mer devoit être parfaitement calme. On ne riſquoit donc plus de s'embarquer. C'eſt ainſi que je raiſonnois; car les choſes qu'on déſire ſont toujours faciles, & je déſirois ardemment de faire le voyage, penſant qu'il nous fourniroit les objets de premiere néceſſité dont nous étions ſi peu pourvus & dont j'appréhendois de manquer bientôt entiérement.

Il y avoit pourtant, dans l'exécution de ce projet, deux choſes qui me peinoient & me faiſoient balancer de l'entreprendre. Je craignois également de laiſſer ou d'emmener Eléonore, &

je ne ſavois ſi je ne retrouverois pas le furieux courant qui, la veille, nous avoit jetés ſur les rochers. Dans cette perplexité, je me promenois lentement le long de l'eſplanade, pour examiner alternativement les raiſons contraires que j'avois de me déterminer. Je me fatiguois à réfléchir, ſans pouvoir me fixer, lorſqu'abſorbé tout entier dans cet examen, & ſuivant, ſans m'en appercevoir, la pente douce qui conduiſoit à la riviere, je fus agréablement tiré de ma rêverie par le murmure d'un petit ruiſſeau, qui, prenant ſa ſource au milieu de la colline, s'échappoit à travers le gazon, après avoir formé un petit baſſin de l'eau la plus claire.

A cette vue je m'arrêtai, & content de ma découverte, j'en fis le premier eſſai. L'eau de la fontaine me parut excellente. Auſſi-tôt je revins au logis, à deſſein d'y prendre un vaſe

pour en puiſer. Si ma compagne dormoit encore, j'étois bien aiſe de lui en porter une petite proviſion avant qu'elle fût éveillée, afin qu'elle pût s'en ſervir, ſi elle vouloit en faire uſage à ſon lever. C'étoit pour l'ordinaire ſa ſeule boiſſon. Si ma compagne étoit levée, je voulois lui faire part de ma découverte, & conférer avec elle ſur mon projet.

Je m'occupois de ces penſées en allant à la cabane, & je m'apperçus en arrivant, qu'Eléonore étoit encore au lit. Son rideau n'étoit point levé; je l'entendois reſpirer. Je repris donc le chemin de la fontaine avec une théiere & une bouteille, nos ſeuls vaſes propres à contenir des liquides; & après les avoir remplis d'eau, je les reportai où je les avois pris. Eléonore ſommeilloit toujours. La crainte & le chagrin l'avoient tenue éveillée toute la nuit, comme je le

ſus enſuite ; elle ne s'étoit endormie que vers le point du jour, en cédant comme par force à l'excès de la fatigue & du beſoin. Je me doutai de la vérité, & penſant qu'elle pourroit bien repoſer toute la matinée, je déjeûnai, enſuite je pris le parti de me retirer chargé de mes outils, après avoir eu ſoin de mettre non loin de la porte d'Eléonore, les petites proviſions néceſſaires pour reſtaurer ſes forces & pour la rafraîchir.

Dès que je fus dehors, l'idée de mon ſonge, qui me pourſuivoit ſans ceſſe, me donna l'envie d'examiner l'état de la mer, & d'aller faire des recherches touchant notre navire, que je craignois bien de ne plus retrouver. Je pris donc le parti de monter, par le plus court chemin, juſqu'à la crête voiſine, qui, dominant ſur une partie de la baie à l'oueſt, & ſur la mer au midi, pouvoit aiſé-

ment ſatisfaire ma double curioſité. Je ne me déterminai pourtant à m'éloigner de la cabane, qu'après m'être aſſuré que mon abſence ne feroit courir au un danger à Eléonore. Je ne voyois aucune apparence que l'Iſle fût habitée, ni qu'elle recélât des bêtes féroces; & quand il y en auroit eu, j'avois tout lieu de croire qu'elles ne ſortiroient pas de leurs tanieres pour ſe montrer au grand jour.

Je gravis avec peine juſqu'à la cime du rocher qui s'élevoit à l'eſt de la baie. De là, portant avidement mes regards vers l'endroit où j'avois laiſſé le vaiſſeau, je vis, à ma grande ſatisfaction, qu'il étoit à la même place & dans la même ſituation que la veille. Auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre devant moi, la mer paroiſſoit tranquille. Ce n'étoit plus cet élément terrible, qui menaçoit, la

veille, de tout engloutir, & qui venoit frapper avec fureur contre les rochers de l'Iſle, comme pour l'arracher de ſes fondemens ; c'étoit l'image du repos & de la paix : ſa ſurface alors étoit unie comme une glace. Un changement ſi remarquable, & ce calme heureux annoncé dans mon ſonge, m'étonnoient malgré moi, lorſqu'un autre événement, que je ne prévoyois pas davantage, acheva de me ſurprendre d'une maniere bien agréable.

Comme j'examinois avec attention ſi je ne verrois pas le courant que je craignois toujours de rencontrer au ſortir du port, je m'apperçus bientôt que ſa direction étoit alors contraire à celle qui nous avoit été ſi funeſte. La veille, il alloit, avec la marée montante vers la pointe qui barroit l'embouchure de la riviere ; en ce moment où la marée commençoit à deſcendre, il s'en éloignoit avec le reflux.

reflux. J'en fus bientôt convaincu par la vue de quelques morceaux de bois détachés du radeau, qui portés de la baie juſque dans la mer par le reflux, dépaſſoient alors l'embouchure : ils firent un coude devant la pointe fatale, & furent emportés en s'éloignant à l'oueſt.

Ce changement de direction, quand la marée deſcendoit, me fit comprendre la cauſe de la variation du courant. Le flux le dirigeoit à travers les rochers vers la baie ; le reflux lui donnoit un cours oppoſé. Il devoit parcourir alternativement en ſens contraire le fond d'une vallée, dont les ouvertures venoient déboucher d'un côté à l'entrée de la riviere, & de l'autre non loin des rochers où le navire étoit arrêté, & j'en conclus que le courant devoit changer de direction à chaque marée, comme le cours de la riviere à ſon

embouchure ; ce que la ſuite ſervit à confirmer. Après avoir fait ce raiſonnement, je deſcendis de mon obſervatoire, & m'étant rendu promptement au radeau, je me hâtai de le réparer, pour profiter du reflux.

La réparation que j'avois à faire pour le mettre en état de voguer, ne fut pas auſſi conſidérable ni auſſi longue que je l'avois cru d'abord : je ne fis qu'en reſſerrer les liens, changer quelques pieces de bois d'un endroit à l'autre, pour donner au radeau l'équilibre qui lui manquoit, & il flotta mieux qu'auparavant. Il me falloit une rame pour me conduire ; je courus vîte au bois voiſin, d'où je rapportai une longue branche que je façonnai ſur le radeau ; après quoi je le pouſſai dans le courant, & je ſortis de la baie.

Ce voyage fut très-heureux. Tout contribuoit à le rendre favorable : le

temps, le calme, la marée, & ſurtout la précaution que j'eus de tourner la pointe de fort loin, & d'éviter de donner dans le milieu du courant. Ainſi je joignis bientôt le vaiſſeau, ſans aucune rencontre fâcheuſe. J'amarrai contre ſes flancs mon radeau, au moyen d'une corde que j'y attachai, & dont l'autre bout étoit noué autour de mon ciſeau, que j'enfonçai avec effort entre deux planches. Je montai facilement ſur la proue, à l'aide du ciſeau, ſur lequel je poſai le pied, après avoir ſaiſi le reſte de la corde que j'avois coupée la veille pour nous mettre à flot.

Je parcourus toutes les parties du bâtiment, pour y chercher les choſes qui nous étoient le plus néceſſaires, & je vis d'abord que la frayeur nous l'avoit fait quitter trop tôt. Je le viſitai de la proue à la poupe, dans l'entrepont, dans la cuiſine; j'entrai dans les

chambres, dans les soutes, dans la cale, & j'y remarquai bien des choses utiles ou agréables, que j'aurois voulu pouvoir emporter avec moi; mais il fallut me borner à celles que ma force me permettoit de descendre. Je fis provision de tout le pain que je trouvai, & de beaucoup de biscuit & de viande salée, & je n'eus garde d'oublier les bestiaux que je pouvois enlever. Le vaisseau, en mouillant à Sainte-Hélene & au Cap de Bonne-Espérance, en avoit pris un assez bon nombre, dont quelques-uns étoient encore en vie. Outre ceux qu'on avoit mangés, on avoit perdu quelques chevaux que je regrettai beaucoup; mais il restoit encore deux vaches & un veau, plusieurs moutons & brebis, trois ânes, deux cochons, des chiens, des chats & beaucoup de volaille.

Tous ces animaux, abandonnés depuis la fin de la tempête, étoient

exténués de faim & de ſoif. Dès que je parus, leurs cris me demanderent de la nourriture. Ils avoient ſur-tout beſoin d'eau. Je leur fournis à boire & à manger ; & tandis qu'ils ſe raſſaſioient, je diſpoſois ſur le bord du vaiſſeau les choſes qui devoient être du voyage. Après les proviſions de bouche, j'y portai les uſtenſiles de cuiſine ; une crémaillere, des pots, des marmites, des chenets, des caſſeroles, &c.

Je n'oubliai point les effets qui m'appartenoient, & je tirai de la chambre du Capitaine un lit meilleur que les nôtres, deux malles que je ne m'amuſai pas à fouiller, & deux fuſils. Je montai de la ſainte-barbe un baril de poudre avec un ſac de balles ; après quoi, ayant enlevé les portes de deux chambres avec leurs ferremens, les planches & les montans d'une cloiſon que j'avois abattue, j'en couvris

mon radeau, & j'arrangeai deſſus tout mon butin dans le meilleur ordre; enſuite j'allai chercher les animaux que je pouvois emporter.

Je liai aux moutons les jambes ſous le ventre; je les deſcendis ſur mes épaules un à un, & les couchai ſur les planches. Je mis auprès des moutons deux cages de poulets, avec un ſac de grain néceſſaire pour les nourrir; & bien fâché de n'y pouvoir joindre les ânes & les vaches, je voulus au moins emporter les cochons; mais je ne vins à bout de cette entrepriſe qu'avec des peines infinies.

On ſait que le cochon eſt un animal intraitable, & qu'il ne ſe laiſſe maîtriſer qu'en faiſant des cris affreux. Il me fallut employer toute ma force & toute mon induſtrie pour réduire les miens, & ſur-tout pour les traîner juſqu'au radeau & les y placer, quoiqu'ils ne fuſſent que d'une grandeur médiocre.

Une ſemblable occupation m'eût ſans doute paru fort ignoble lorſque j'étois en Europe ; le nom même du cochon m'eût ſemblé bas dans la bouche d'un Ecrivain : mais ici les choſes avoient changé de face. Je regardois cet animal comme fort utile. Je vis que les délicateſſes de convention ne tenoient pas contre un intérêt réel. Je ne dédaignai donc pas de traîner ſur le pont & de deſcendre ſur le radeau ces animaux criards ; & après avoir ſurmonté toutes les difficultés qu'il y avoit à les y placer, je fus bien ſatisfait de les voir en ma poſſeſſion. J'emportai les chats dans une cage ; & les chiens, que je n'avois pas emmenés, voyant que je me diſpoſois à m'éloigner, ſauterent à l'eau, & vinrent me joindre.

Alors me trouvant une charge ſuffiſante, je me tins prêt à partir pour retourner vers Eléonore, à laquelle

j'étois bien aiſe de porter toutes ces proviſions. J'euſſe voulu ſur-tout lui dérober l'inquiétude que devoit lui cauſer mon voyage ; ainſi, lorſque je m'apperçus que la marée montoit, je repris le chemin de la baie, où les mêmes précautions que j'avois eues en ſortant de l'Iſle, me firent aborder ſain & ſauf.

CHAPITRE V.

Retour de l'Auteur; plaintes d'Eléonore; douleur qu'elle conſerve de la mort de ſon pere : moyens employés par le Chevalier pour la tirer de ſon affliction.

JE n'avois pas employé plus de ſix heures pour faire ce double trajet, & je me flattois, en revenant, de retrouver ma compagne endormie. Il n'étoit guere plus de midi. Combien de femmes, & même combien d'hommes, dans nos villes d'Europe, étoient alors dans les bras du ſommeil, n'ayant, pour perdre la plus belle moitié du jour, d'autre raiſon que leur molleſſe ! Eléonore avoit bien de plus juſtes raiſons de repoſer. Il paroiſſoit très-vraiſemblable qu'elle dormoit encore, & cependant

le premier objet qui frappa mes regards, avant même que d'entrer au port, ce fut Eléonore, qui guettoit mon retour, du haut du même rocher où j'étois monté le matin. Dès que j'approchai, elle en deſcendit pour venir au devant de moi. A peine avois-je mis pied à terre, qu'elle me joignit, & ſes premieres paroles furent de doux reproches.

» Ah ! dit-elle du ton le plus touchant, que vous m'avez cauſé d'alarmes & d'inquiétudes ! Pourquoi me quitter ſans m'en prévenir ? Me croyez-vous un cœur indifférent, ou peu capable de reconnoiſſance ? Mon intérêt perſonnel ne ſuffiroit-il pas d'ailleurs pour m'effrayer ſur les dangers que vous courez ? Si vous veniez à périr, que deviendrois-je moi-même ? En faiſant ſecrétement ce voyage, vous avez voulu me ſouſtraire aux riſques que j'aurois dû partager avec vous,

& à la crainte qu'il auroit pu me cauſer ſi vous m'en aviez inſtruite ; mais ce ménagement fait tort à mon courage ; & en me l'annonçant, vous m'euſſiez fait moins de peine que je n'en ai ſenti lorſque j'ai connu votre départ «.

L'intérêt & la bonté qui perçoient à travers ces plaintes, me firent connoître toute la généroſité de ſon cœur, & le mien fut vivement ému par cette tendre ſollicitude. Je lui expoſai les motifs qui m'avoient déterminé à la quitter ſans l'avertir, & l'eſpoir que j'avois de lui dérober la connoiſſance de ce voyage. Au reſte, je n'étois parti qu'après m'être bien convaincu qu'elle ne couroit aucun danger à demeurer ſeule, & que, par le temps qu'il faiſoit, il n'y avoit pour moi aucun riſque dans le trajet de l'Iſle au vaiſſeau, ni du vaiſſeau à l'Iſle.

Je lui fis le récit de mon ſonge, & le détail de mon expédition. Elle me dit à ſon tour qu'elle avoit été bien ſurpriſe à ſon lever, de ne pas me trouver dans la tente, & bien alarmée en ne me voyant pas aux environs, ſur-tout lorſqu'après m'avoir long-temps appelé ſans que je répondiſſe, elle s'étoit apperçue que le radeau n'étoit plus dans la baie, & que je devois être parti.

» La cruelle incertitude où j'étois ſur votre compte, ajouta-t-elle, ne m'a pas permis de reſter à la cabane. Je ſuis montée ſur cette roche, pour m'aſſurer ſi vous étiez en mer, & pour épier votre retour. J'ai découvert le vaiſſeau, mais je n'ai pu d'abord vous appercevoir, & je ne ſaurois vous dire le trouble & la peine que j'ai reſſentis juſqu'au moment où j'ai vu le radeau s'avancer de mon côté : ma crainte alors s'eſt affoiblie ; mais

je n'ai été entiérement raſſurée qu'en vous revoyant au port «.

» Banniſſons, lui répondis-je, tout ſujet de crainte, en voyant combien la Providence prend ſoin de nous. Si elle nous deſtine à vivre dans cette Iſle déſerte, elle fournit avec complaiſance à nos beſoins. Voyez, continuai-je, le butin que je rapporte; il ſuffiroit long-temps à les contenter. Le néceſſaire ne nous manquera point: mais ſi le temps continue à nous favoriſer, nous aurons bien d'autres richeſſes: nous pourrons rapporter du vaiſſeau tant de choſes commodes ou agréables, que nous aurons le ſuperflu dans une abondance dont les particuliers les plus opulens ne jouiſſent pas «.

Alors j'étalai, avec une ſorte d'oſtentation, tout mon chargement, en faiſant remarquer à Eléonore le prix de chaque choſe. Elle applaudiſſoit à

ma prévoyance & à mon attention ; lorſque tout à coup ſes yeux ſe couvrirent de larmes : » Hélas ! dit-elle, faut-il que j'aye perdu mon pere ! Que je ſerois heureuſe, ſi le Ciel qui m'en a privée l'avoit laiſſé parmi nous ! C'eſt alors que j'aurois trouvé le bonheur ſur cette terre inconnue, & que les biens dont vous me parlez auroient pu me flatter, en les goûtant avec lui : mais cette perte me rend indifférente à tous les biens de la terre, qui ne ſauroient en adoucir la trop juſte douleur «.

Je tentai de la conſoler en approuvant le ſentiment dont elle étoit pénétrée, & en détournant enſuite ſon attention ſur d'autres objets. Cependant je pouſſai notre radeau vis-à-vis notre demeure, pour m'épargner les longueurs du tranſport. Eléonore m'accompagnoit : elle voulut m'aider à mettre tout ſur le rivage, & je ne

m'y oppoſai pas. La veille, j'avois refuſé ſon ſecours; mais, dans ce moment, je la laiſſai faire. Cette diſtraction pouvoit ſuſpendre ſes chagrins. Je prenois pourtant la précaution de ne la charger que des choſes les plus légeres, en me réſervant les fardeaux les plus peſans. Tout fut bientôt débarqué; & je me ſerois occupé ſur le champ du ſoin de les tranſporter à la tente; mais Eléonore m'ayant avoué qu'elle n'avoit pas déjeûné, & n'ayant pas encore d'endroit propre à enfermer nos animaux, je crus qu'il étoit plus convenable de dîner d'abord, me réſervant de faire le reſte de nos affaires après que nous aurions pris quelque nourriture.

Je ne me chargeai donc que des proviſions qui pouvoient nous être plus néceſſaires, comme du pain & de quelques ſalaiſons cuites. Nous avions déjà du vin & du fromage.

Je mangeai d'aſſez bon appétit : Eléonore ne prit que ce qu'il lui falloit pour ſe ſoutenir; mais, ce qui me fit plaiſir, c'eſt que j'eus lieu de remarquer pendant le repas, qu'elle parloit plus qu'à l'ordinaire, & je tâchai d'augmenter en elle, par mes diſcours, cette diſpoſition à ſe diſtraire de ſa triſteſſe.

Je m'étois apperçu, en abordant au port, que j'avois oublié les malles d'Eléonore; & au moment où nous allions dîner, je vis que nous manquions d'une table, dont j'aurois pu me pourvoir. Je relevai ces inadvertances, pour faire parler ma compagne. Eléonore prit auſſi-tôt ma défenſe, & me trouva des excuſes dans le grand nombre des choſes que j'avois faites depuis le matin, parmi leſquelles elle eut ſoin de compter la proviſion d'eau que je lui avois portée avant de quitter la cabane.

Je tâchois ainſi de détourner ſon eſprit des ſujets de triſteſſe que ſon cœur ne ceſſoit de lui préſenter; & je puis aſſurer, d'après l'expérience que j'ai faite de cette méthode long-temps continuée, qu'elle aura toujours un ſuccès plus heureux que le vain débit d'une morale employée à contre-temps.

Pour prolonger l'illuſion que je faiſois à Eléonore, je me mis à lui parler de différentes choſes, en évitant de retomber ſur celles qui pouvoient réveiller ſon affliction; & quand le dîner fut fini: » N'êtes-vous pas d'avis, lui dis-je, que je reprenne l'ouvrage ſuſpendu hier au ſoir faute de temps? Nous ſommes ſi mal logés. Je vais retourner au bois, pour couper le reſte de la charpente de notre logement. Si vous voulez m'accompagner, nous irons voir la fontaine qui nous donne une eau ſi excel-

lente. Elle n'eſt qu'à deux pas d'ici. Vous ſerez peut-être bien aiſe d'en connoître la ſource, & ce ſera toujours une promenade que vous ferez.

» Allons, dit-elle, partons, me voilà prête à vous ſuivre. Donnons, ſi vous voulez, un moment à la curioſité; mais n'oublions pas que nous avons beaucoup de choſes à faire avant la nuit. J'eſpere que vous ne me refuſerez pas aujourd'hui le plaiſir de vous aider. Je ſuis aſſez rétablie pour mettre la main à l'œuvre. Je ſouffre de ſavoir nos animaux dans la poſture gênante où ils ſont. Il faut nous hâter de leur préparer une loge pour les délivrer. Mais cependant quelle ſera leur pâture? Avez-vous eu ſoin de porter de quoi les nourrir «?

» Je n'ai pris, lui dis-je, pour cela qu'un ſac de grain; mais j'y ſuppléerai demain, ſi le temps nous le permet. J'aurai ce ſoin moi-même, reprit-elle:

il n'eſt ni juſte ni profitable que vous ayez ſeul toute la peine & tous les dangers ; & c'eſt d'ailleurs une choſe qui me regarde, l'intérieur du ménage & le gouvernement de la baſſe-cour devant être de mon diſtrict. Je ne ſais pas, lui dis je ; car, pour peu que le temps nous menace, vous ne pourrez point m'accompagner. — Ah, dans ce cas, vous ne ſauriez partir vous-même ! = Ce qui me fâche, ce ſont ces pauvres animaux que j'y ai laiſſés, ne pouvant les emporter. — Voilà donc encore une richeſſe perdue, ſi je ne vous ſuivois pas au vaiſſeau «.

Tels étoient les propos que nous tenions en marchant, & dans leſquels j'eus toujours occaſion de remarquer l'excellent naturel d'Eléonore. J'eus l'attention, dans cette promenade, de conduire ma compagne par le haut de la colline, pour lui donner lieu

de remarquer l'agrément du site & la beauté du point de vue. Elle ne s'en étoit pas encore apperçue, ou du moins elle ne l'avoit pas considéré d'un œil bien attentif. Elle en fut frappée de surprise.

» Convenez, lui dis-je, qu'il seroit difficile d'offrir aux yeux un tableau plus charmant. Cela est vrai, dit-elle avec un long soupir, s'il n'y manquoit une chose. Je vis qu'elle alloit retomber dans ses tristes réflexions; &, sans avoir l'air de m'en appercevoir, je tournai la conversation sur une autre matiere. Nous sommes si voisins de ce beau lieu, continuai-je, que nous pourrons avoir le plaisir d'y revenir quand nous voudrons. Ne nous y arrêtons pas davantage en ce moment; passons où nos travaux nous appellent. Il faut s'empresser de délivrer nos animaux de leurs entraves, & soulager en même temps

votre ame compatiſſante de la peine qu'elle ſouffre pour eux «. Auſſi-tôt nous deſcendîmes la colline, & après avoir examiné le baſſin de la fontaine & le petit ruiſſeau d'eau claire qui en ſortoit, & qu'Eléonore conſidéra avec beaucoup de ſatisfaction, nous remontâmes vers le bois voiſin, où je coupai les pieces de charpente qui nous manquoient encore, ainſi qu'un bon nombre de piquets & de menues branches. Nous portâmes le tout auprès de la tente, & je me mis ſur le champ à les employer.

CHAPITRE VI.

Continuation des travaux de l'Auteur & d'Eléonore.

JE voulus travailler d'abord au bercail, afin que les bêtes y étant une fois renfermées, je puſſe m'occuper avec plus de liberté de la conſtruction de notre logement. En conſéquence je commençai par abattre la tente. Je débarraſſai le ſol & l'intérieur de la cabane des choſes que j'y avois dépoſées; j'entrepris enſuite de continuer la paliſſade que j'avois plantée la veille, & d'en faire une eſpece de parc pour les animaux.

Comme nous n'avions pas beſoin, dans ce moment, d'un eſpace conſidérable pour les contenir, les principales cloiſons en furent bientôt achevées, au moyen des piquets que

j'enfonçai en terre aſſez près l'un de l'autre, & des branches flexibles que j'y entrelaçai en quelques endroits. Je diviſai cette enceinte en trois logemens, également ſéparés par des cloiſons à claire-voie, & je fis à chacun une porte en couliſſe avec quelques planches que j'abaiſſois & que je levois à volonté. Je deſtinai la cabane aux cochons; & des trois enceintes du parc, une fut réſervée aux ânes & aux vaches, la ſeconde aux moutons, & la troiſieme devoit ſervir de baſſe-cour & renfermer la volaille.

Ces choſes ainſi préparées, nous allâmes chercher nos animaux; nous coupâmes les liens qui les retenoient, & leur ayant rendu la liberté, nous les conduisîmes dans les loges qui leur étoient deſtinées. Les moutons trouverent aſſez d'herbe dans leur parc, pour avoir de quoi vivre le reſte du jour. Eléonore ne voulut pas donner

aux autres le grain que j'avois porté; un esprit d'économie & de prévoyance le lui fit réserver pour un meilleur usage : elle y suppléa par le biscuit que la mer avoit gâté, & qu'elle leur abandonna, après l'avoir laissé tremper dans l'eau. Ensuite elle tourna ses soins vers la volaille, dont nous plaçâmes les cages, suivant son projet, dans la basse-cour.

Nous trouvâmes que beaucoup de poulets avoient été tués par les secousses du vaisseau durant la tempête, ou par la chute des cages du bord du navire sur le radeau; mais il en restoit encore un bon nombre. Outre une douzaine de l'espece des poules d'Europe, il y avoit des poules noires d'Afrique, des pintades & quelques pigeons. Tout cela composoit une petite famille, qu'Eléonore se proposoit de gouverner elle-même avec soin, & dont elle espéroit tirer un profit

qui

qui la payeroit bien de ſes peines. Nous tirâmes des cages, & nous jetâmes hors de la baſſe-cour tout ce qui étoit mort, à l'exception d'un poulet & d'une pintade qui s'étoient briſés la tête en tombant, & que j'avois mis à part pour notre table.

Il étoit temps enfin de nous occuper de la conſtruction de notre logement. J'avois marqué la place & tracé ſur le ſol la grandeur de cet édifice, qui devoit avoir dix-huit pieds de profondeur & neuf de largeur. Tous les bois étoient raſſemblés, la plupart façonnés; il ne s'agiſſoit plus que de les employer. Je fis d'abord, tant bien que mal, une échelle dont je ne pouvois me paſſer pour lever ma charpente, après quoi j'aiguiſai les montans par un bout; je les réduiſis à une hauteur égale, puis j'en plaçai ſix de chaque côté, & je les enfonçai dans la terre à coups redoublés. J'en mis

trois pour le fond, quatre pour le devant & la porte, & autant pour la cloiſon du milieu. Je poſai enſuite ſur le bout de ces montans, en ſuivant leur alignement, de fortes barres, que je liai avec de menues branches que j'avois tordues. Sur la traverſe des barres qui couronnoient les montans du fond, du milieu & du devant, j'élevai perpendiculairement des branches fourchues, que j'aſſujettis par le bas avec des harts, le mieux que je pus, & ſur le haut je poſai dans la direction de la cabane d'autres barres, pour ſervir de faîte à notre bâtiment. Enfin, liant deux à deux par un bout de groſſes perches au deſſus de ce comble, & les laiſſant pendre de chaque côté, en maniere de chevrons, la carcaſſe de notre nouvel édifice ſe fit voir, & nous montra quelle en ſeroit la forme.

Durant mon travail, Eléonore

n'étoit pas oiſive, elle me préparoit des harts & des cordes; & quand elle s'apperçut que j'en avois ſuffiſamment, elle alla dans l'intérieur s'occuper du toit & du revêtement des côtés. Je n'étois pas deſcendu du haut de la cage, que je la vis apporter la tente, qu'elle avoit découſue, taillée, & aſſez ralongée pour pouvoir couvrir tout notre bâtiment. Je la plaçai ſur les chevrons; & quand la toile en fut tendue, elle ſuffiſoit pour nous parer de la pluie.

J'avois encore à entourer la cabane d'une cloiſon qui nous tînt lieu de mur. Pour cet effet, j'enfonçai de longs pieux entre les montans, & j'y entrelaçai des branches feuillées longues & flexibles, que je ſerrai autant que je pus l'une contre l'autre; en ſorte que cet ouvrage, qui ne reſſembloit pas mal à une claie, pouvoit très-bien nous mettre à couvert durant

le beau temps ; mais il fallut, dans la ſuite, la revêtir en dehors de planches bien jointes, & rehauſſer le ſol de la cabane, pour nous préſerver de l'humidité des grandes pluies durant la mauvaiſe ſaiſon.

Tandis que je m'occupois à la clôture de ce logis ruſtique, Eléonore travailloit à orner le dedans : elle tendoit tout autour une ſorte de tapiſſerie, en couſant à la toile qui ſervoit de toit, quelques pieces d'étoffe que nous avions tirées des coffres du radeau. Quand nous eûmes rempli cette double tâche, il ne nous reſta plus, pour compléter notre logement, qu'à poſer les deux portes que j'avois enlevées du vaiſſeau, une pour fermer la chambre du fond, & l'autre pour fermer celle qui ſervoit d'entrée.

Ces portes, que je voulois placer avec ſolidité, me donnerent beaucoup de peine & d'embarras ; car, quoique

j'euſſe bien pris mes dimenſions en poſant les montans qui devoient leur ſervir de jambages, je devois toujours entailler ces montans tout autour pour recevoir les portes & y poſer enſuite les ferremens, les gonds & les ſerrures, ce qui faiſoit un ouvrage auquel j'étois fort neuf; mais, avec les avis d'Eléonore, & à force de combiner & d'eſſayer, nos portes furent placées, tournerent bien ſur leurs gonds, & fermerent, ſi ce n'eſt avec grace, du moins aſſez ſolidement pour nous rendre tranquilles.

Notre cabane étoit finie, & cependant il lui manquoit encore bien des choſes commodes ou agréables qu'on pouvoit y déſirer : je n'y avois pas fait de fenêtre, & il n'y avoit point de cheminée; mais, quand les portes étoient ouvertes, la lumiere entroit juſqu'au fond des appartemens, & lors même qu'elles étoient fermées,

un jour doux y pénétroit à travers la toile de la couverture, en ſorte qu'il y avoit toujours aſſez de clarté pour diſtinguer facilement tous les objets.

Quant à la cheminée, je n'avois pas deſſein d'en conſtruire, & pour l'âtre de la cuiſine, je réſolus de le placer en dehors, comme je fis bientôt après. La façon n'en fut ni longue ni difficile : un trou creuſé dans le gazon en devint le foyer, deux piquets fourchus enfoncés dans la terre de chaque côté, & qui portoient une barre en travers, ſervirent de chenets & de ſoutiens à la crémaillere, au bout de laquelle on put ſuſpendre la marmite ſur le feu.

Je conſtruiſis dans la ſuite des fourneaux auſſi ſimples & plus commodes, & quand nous eûmes fait du charbon, nous les employâmes de préférence pour y cuire nos alimens, qui tous s'y préparerent, à l'exception des

pieces rôties, réſervées, ainſi que les marmites & les chaudrons, à l'âtre placé ſous la crémaillere.

Je me contentai, pour le moment, de l'établiſſement de ce foyer; & lorſque cela fut fait, nous portâmes dans la cabane la partie la plus eſſentielle des effets que nous avions dépoſés ſur le rivage, laiſſant le ſurplus pour le lendemain, à cauſe du peu de jour qui nous reſtoit alors. Nous rangeâmes par ordre ces effets tout le long des cloiſons, pour avoir plus d'eſpace & de liberté dans notre logement, où nous devions encore placer nos lits, des tables & des ſiéges.

Je fus ſi bien ſecondé par Eléonore dans tous les ouvrages entrepris depuis le dîner, qu'il n'étoit pas encore nuit quand nous les eûmes achevés. Cependant, pour des ouvriers comme nous, il étoit temps de ſe repoſer, & ſur-tout de prendre de la nourriture;

mais, pour cet effet, il falloit la préparer. Je voulus, pour cette fois, en éviter le ſoin à ma compagne, que j'étois charmé de régaler, ce ſoir, de mets plus nourriſſans & plus flatteurs pour ſon goût que ceux qu'elle avoit pris depuis pluſieurs jours.

Dans ce deſſein, je fis un grand feu avec les copeaux des bois que j'avois façonnés, & les débris d'une mauvaiſe planche; & tandis qu'Eléonore, comme une bonne ménagere, alloit viſiter tous nos animaux pour les pourvoir de ce qui leur étoit néceſſaire avant la nuit, je plumai nos deux pieces de volaille, que je trouvai très-graſſes. Je les préparai, je les embrochai, & j'allois les tourner devant le feu, lorſque je vis Eléonore qui ſortoit de la cabane en portant à la main deux ſceaux ou marmites de cuivre.

» Où allez-vous donc, ma chere

compagne, lui dis-je, avec ces deux ſceaux? Tandis que vous vous occupez du ſouper, reprit-elle, je m'en vais chercher de l'eau à la fontaine. Nous en avons beſoin pour abreuver nos beſtiaux & pour nous rafraîchir nous-mêmes. Changeons d'ouvrage, lui répliquai-je; nous nous occuperons plus convenablement, ou plutôt laiſſez-moi faire, je mettrai peu de temps à revenir, & j'acheverai tout ſans me fatiguer. Vous vous excédez de travail, continuai-je; je doute que vous fuſſiez capable de porter à la main un de ces ſceaux plein, de la fontaine ici, & vous doublez votre charge. Je les porterois moi-même auſſi peu commodément, ſi j'en prenois deux à la fois; mais, pour me ſoulager dans cet office, je vais me ſervir d'une machine fort ſimple, qu'emploient les ſervantes de ma province pour tranſporter l'eau de la fontaine à la maiſon «.

Auſſi-tôt, cédant la broche à Eléonore, qui avoit bien voulu poſer les ſceaux, je pris une branche d'environ deux pouces & demi de diametre; je la réduiſis à quatre pieds de longueur; je l'applatis d'un côté, en l'excavant dans le milieu, pour lui donner une légere courbure; puis ayant fait du côté oppoſé une entaille aſſez profonde vers les deux bouts (*a*), je mis l'anſe des deux ſceaux dans les deux entailles, enſuite poſant du côté plat la machine ſur mon épaule, &

(*a*) Cette machine eſt un lévier mis en équilibre, dont le centre de gravité change ſelon la différence des poids qui chargent les deux bouts; car ſi l'un des côtés du lévier eſt plus chargé que l'autre, il ne faut, pour tenir l'équilibre, qu'approcher plus près de l'épaule le poids le plus lourd, par une loi de ſtatique qu'il eſt inutile de rapporter ici. Cette machine s'appelle dans ma province, *tchambalou*.

la maintenant avec la main dans un juſte équilibre, je courus légérement à la fontaine, où je remplis mes ſceaux, & je fus de retour un moment après.

Eléonore loua mon induſtrie & ma diligence; mais lorſque j'eus poſé ma charge, elle vouloit quitter la broche pour aller diſtribuer à nos animaux l'eau néceſſaire pour les abreuver. Je la priai de garder encore ſon emploi, &, ſans attendre ſa réponſe, je vaquai aux fonctions qu'elle vouloit ſe réſerver pour elle ſeule.

Que l'on a bien raiſon de dire, que le véritable amour répand un charme inexprimable ſur tout ce qui vient de l'objet aimé, & ſur tous les ſervices qu'on peut lui rendre; qu'il n'y en a pas de ſi vils qu'il n'ennobliſſe, de ſi pénibles qu'il ne change en plaiſirs! Je l'éprouvois avec une ſatisfaction délicieuſe. Une attention, un mot

d'Eléonore me raviſſoient ; & cette Iſle déſerte, où je devois travailler peut-être toute la vie pour Eléonore, où je devois la ſervir, je ne l'euſſe pas changée pour l'Empire le plus floriſſant & le plus riche, ni ma deſtinée pour celle du Monarque le plus heureux.

Faut-il donc s'étonner qu'après avoir fait une choſe, je miſſe tant d'empreſſement à en faire une autre, & que je cherchaſſe à dérober à ma compagne une partie des peines qu'elle ſe donnoit ſans ménagement ? Je n'étois pas moins ſoigneux de trouver ce qui pouvoit lui plaire ou lui convenir ; ainſi plein de cette idée, je me ſouvins, en revenant au logis, des tablettes de bouillon que j'avois vues la veille dans une boîte de fer-blanc, & je réſolus de m'en ſervir pour faire une bonne ſoupe, perſuadé qu'elle ſeroit plus agréable

& plus ſalutaire à Eléonore, que tout ce que je pourrois lui préſenter à manger.

Je retrouvai la boîte de fer-blanc, d'où je tirai auſſi-tôt trois paſtilles. Je mis de l'eau dans un petit pot de terre, que je portai près du feu. Muni des choſes néceſſaires à ſon aſſaiſonnement, je le garnis dès qu'il vint à bouillir, & j'eus de très-bon bouillon en peu de minutes. Alors je trempai la ſoupe, je mis la nappe, & nos volailles étant cuites, je les tirai de la broche, & nous allâmes ſouper.

Mon attention ne fut pas inutile, & j'eus lieu de m'en applaudir. Eléonore, qui ne s'en doutoit pas, fut ſurpriſe en voyant la ſoupe. Elle le fut davantage en la goûtant, parce qu'elle la trouva fort bonne, & qu'elle ignoroit comment je l'avois faite. Je l'en inſtruiſis en deux mots. Eléonore fit honneur à ma cuiſine : la

bonté des mets & l'aiguillon du beſoin l'engagerent à manger un peu plus que les jours précédens. Pour moi, qui trouvai nos volailles excellentes, & qui avois grand'faim, je fis un très-bon repas, & me dédommageai ſur elles de la diete forcée à laquelle m'avoit réduit la néceſſité des circonſtances.

Cependant le plaiſir que je trouvois à ſatisfaire mon appétit, ne me faiſoit pas oublier la méthode dont j'avois déjà fait uſage pour diſtraire Eléonore de ſa triſteſſe, c'eſt-à-dire que je m'amuſois à tromper ſon attention, en la détournant ſur d'autres objets, & en l'intéreſſant dans ce qui étoit à faire : ainſi je l'entretenois tantôt du voyage que nous projetions pour le lendemain, & des préparatifs qui devoient le rendre plus commode, tantôt des malles du Capitaine que j'avois portées, & de ce

qu'elles pouvoient contenir. Je piquois ſon émulation & ſa curioſité, j'agaçois quelquefois ſon amour-propre, en contrediſant ſon avis, quoiqu'au fond il fût bien difficile d'en avoir un qui différât du ſien.

Lorſque la nappe fut levée, je me montrai curieux de ſavoir ce que contenoient les nouvelles malles. Eléonore s'en approcha, & montra auſſi quelque envie de s'en aſſurer. J'en forçai la ſerrure, & je les ouvris toutes deux. Je ne ſaurois faire le détail de ce qu'elles renfermoient de précieux & d'agréable. Le Capitaine étoit un homme inſtruit & riche, qui ne ſe refuſoit pas les choſes qui pouvoient lui faire plaiſir. Outre de fort belles nippes, l'une contenoit une jolie caſſette pleine d'argent & de bijoux d'un goût exquis. Il y avoit dans l'autre, bien des ſortes de rafraîchiſſemens & de petites proviſions, des

Livres de Sciences & d'Hiſtoire, des inſtrumens de Mathématiques, beaucoup de muſique notée, un hautbois & un violon, des crayons, des couleurs, des pinceaux, & tout l'attirail d'un Deſſinateur & d'un Peintre, enfin de beau papier, des plumes, de l'encre, & un excellent téleſcope.

La premiere malle fut regardée avec indifférence : nous dédaignâmes ſur-tout les bijoux & l'argent, recherchés par-tout ailleurs avec tant d'avidité ; mais les choſes contenues dans la ſeconde nous firent un plaiſir extrême. Je dis nous, car Eléonore ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſatisfaction. Elle étoit pleine de talens, & beaucoup plus inſtruite que ne le ſont d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe, & j'aimois avec enthouſiaſme les Lettres & les Arts. De quelle reſſource n'étoient donc pas pour nous des choſes utiles &

agréables en toute ſociété, mais ici d'une valeur inappréciable dans la ſituation étrange où nous nous trouvions, & avec les connoiſſances que nous avions acquiſes?

Quand je n'aurois pas connu les goûts d'Eléonore, j'aurois pu m'en aſſurer dans ce moment. Elle examinoit la muſique, les inſtrumens, & ſur-tout les crayons & les pinceaux avec une complaiſance ſi remarquable; & tout en les maniant, ſon action étoit ſi vive & ſa phyſionomie ſi animée, qu'il m'étoit facile de conjecturer qu'elle avoit coutume de s'en ſervir, & qu'elle ſe propoſoit d'en faire un grand uſage.

Mais la muſique ne pouvoit de long-temps convenir à l'état de ſon ame, & je reſpectois ſa douleur. Nous n'en parlâmes donc pas; je n'oſai même eſſayer devant elle aucun des inſtrumens. L'entretien tomba natu-

rellement ſur les Peintres, ſur leurs manieres, ſur les beaux ouvrages qu'ils ont laiſſés, & Eléonore en parla de façon à étonner les Peintres mêmes qui l'auroient écoutée. Quelques petits tableaux que je tirai alors de la malle, me donnerent une nouvelle occaſion de l'admirer. Ils étoient de Peintres Flamands ou Hollandois, dont elle diſtingua fort bien la touche, & dont elle fit, en peu de mots, une critique juſte & modérée.

Une bonne partie de la ſoirée ſe paſſa dans ces douces occupations, en ſorte que l'heure du coucher vint ſans nous en appercevoir, & que le ſeul beſoin du ſommeil nous en avertit. J'exhortai ma compagne à profiter du temps du repos, afin de reprendre des forces, & d'être prête à s'embarquer le lendemain de bonne heure. Elle ſe retira & ferma ſa porte. De mon côté je ne tardai pas à me

coucher, assez content de ma journée, dans la flatteuse espérance que le temps & mes soins assidus dissiperoient un jour la douleur d'Eléonore, & songeant aux moyens de trouver dans notre voyage plus de succès & de commodité.

CHAPITRE VII.

Eléonore & le Chevalier font un voyage au vaiſſeau. Induſtrie de celui-ci pour mieux diriger le radeau, lui donner plus de force, deſcendre les animaux. Quelle eſt la ſuite de ce voyage.

LE projet de ce voyage fortement imprimé dans ma penſée, me réveilla dès le point du jour. Eléonore, qui vouloit m'accompagner, ne dormit pas davantage. Je l'entendis ſe lever, & je fus ſur pied dans l'inſtant. Je voulois mettre un gouvernail au radeau, pour lui donner une marche plus aſſurée : j'allai chercher de quoi en faire un à la forêt prochaine; & tandis qu'Eléonore diſtribuoit la nourriture à nos animaux, & pourvoyoit d'avance aux beſoins qui nous atten-

doient au retour, j'abattis un jeune arbre propre à mon deſſein ; je le façonnai de mon mieux, & l'emportai ſur le rivage. Je rejoignis enſuite ma compagne, avec laquelle je repris le chemin de la riviere. Dès que j'eus placé le gouvernail, j'en confiai le ſoin à Eléonore, après l'avoir inſtruite à le tenir. Je ramai vigoureuſement ; nous ſortîmes bientôt de l'embouchure, & cinglant vers le vaiſſeau en nous éloignant de la pointe, nous arrivâmes bientôt & très-heureuſement au terme de notre voyage.

Je fus d'autant plus ſatisfait de nous voir ſous le vaiſſeau, que quoiqu'il fît auſſi beau temps que la veille, & que notre radeau marchât mieux, je n'avois pu me retrouver en mer avec Eléonore ſans inquiétude, & même ſans trembler chaque fois que je me rappelois ce qui nous étoit arrivé ſur ce perfide élément. Mon chargement

étoit d'un tel prix pour moi, & ma ſollicitude ſi grande à cet égard, que j'appréhendois toujours quelque accident funeſte. Dans le calme, je redoutois l'orage. Le vent pouvoit s'élever, nous pouvions donner ſur des écueils : d'ailleurs Eléonore, qui s'étoit montrée ſi empreſſée à m'accompagner, ne me raſſuroit point par ſa contenance. A travers la ſécurité qu'elle affectoit, je liſois ſa frayeur dans ſes yeux : à peine répondoit-elle lorſque je lui parlois, & ſes ſens ne ſe calmerent qu'après que nous eûmes fait le trajet.

Alors elle retrouva ſon courage, & me ſeconda bien vivement dans la recherche & le tranſport des choſes que nous avions à charger.

J'employai, pour monter ſur le vaiſſeau, la même induſtrie dont j'avois déjà fait uſage, & j'enlevai ma compagne juſque ſur le pont, au

moyen d'une corde que je lui jetai. Dès qu'elle fut ſur le tillac, elle ſe hâta d'aller donner de la nourriture aux animaux ; ſon bon naturel ne lui permettant pas de leur en laiſſer plus long-temps ſouffrir la privation. Pour moi, je deſcendis auſſi-tôt dans les chambres, pour en abattre les cloiſons. Les planches m'étoient néceſſaires pour conſtruire un pont en talus, qui me donnât le moyen facile de rouler du tillac ſur le radeau les fardeaux que je n'aurois pu tranſporter ſans une machine. L'expérience de la veille m'en faiſoit ſentir le beſoin. J'arrangeai donc dans leur longueur & l'une contre l'autre, ſix planches les plus longues & les plus fortes ; j'en fis comme une table, que j'aſſujettis ſolidement, au moyen de pluſieurs traverſes que je clouai dans toute ſa largeur. Enſuite, laiſſant tomber un des bouts de ce pont volant

ſur le radeau, & l'autre portant ſur le bord du navire, je le fixai par des chevilles qui l'arrêterent ſur le radeau & ſur le bord du vaiſſeau.

Lorſque j'eus fait cet ouvrage, j'entrepris de donner au radeau plus d'étendue & de capacité, afin qu'il pût tranſporter plus de charge, & je vins à bout de ce deſſein en flanquant le radeau d'un cordon de tonneaux vides, que j'eus la précaution d'amarrer fortement des deux côtés. J'en couvris le milieu de planches; enſuite, avec le ſecours d'Eléonore, j'y deſcendis ſes malles qu'elle avoit retrouvées, celles de ſon pere, ainſi que tout ſon bagage, dont la vue lui fit encore verſer des pleurs. J'y joignis bientôt tout ce qu'Eléonore avoit noté comme plus néceſſaire ou plus commode; d'abord, tout autant de proviſions de bouche qu'il s'en trouva de bonnes; du lard, de la graiſſe, du beurre,

beurre, de l'huile, du fromage; quelques pieces de ſalaiſon, quelques reſtes de biſcuit; le tout en moindre quantité (*a*) que je ne penſois en trouver dans un ſi grand vaiſſeau; deux ſacs de farine, & trois de diverſes ſortes de grains mêlés enſemble, en partie échauffés ou rongés des rats; trois pieces de vin de Bordeaux, & une d'eau-de-vie, que nous vidâmes dans de grandes jarres.

A ces comeſtibles, j'ajoutai pluſieurs caiſſes de chandelles, un tourne-broche, une belle pendule, une enclume, des limes, des marteaux, des clous, des bêches, des pics, des

(*a*) Soit parce qu'il y avoit beaucoup de proviſions gâtées, ſoit parce que l'équipage, en s'embarquant dans les chaloupes, en avoit pris une partie, ſoit enfin à cauſe du long temps que le vaiſſeau étoit en mer. Il y avoit ſix mois qu'il étoit parti d'Angleterre.

pioches, différens outils de Taillandier & de Serrurier; beaucoup de fer en barres & en feuilles; des commodes, une armoire, des tables, des chaises, des fauteuils, des affûts de canon, &, ce qui me fit autant de plaisir que tout le reste, toutes les pieces d'une petite chaloupe numérotées & mises en fagot. Enfin je m'occupai du soin de descendre nos animaux, & voici quelle fut mon industrie pour les transporter sans risque du tillac sur le radeau.

Mon pont de planches m'avoit très-bien servi pour faire glisser dessus toutes les choses pesantes que je voulois emporter; mais il ne nous offroit point la même commodité pour descendre nos bestiaux. Le poli des planches en rendoit la pente dangereuse pour des animaux à pied solide, qui d'ailleurs effrayés par le péril, refuseroient d'y passer. Je ne pouvois

adoucir la pente, parce que mes planches étoient trop courtes ; mais j'y remédiai en la rendant moins gliſſante. Je levai le pont & le retournai ; en ſorte que le côté uni ſe trouva deſſous, & que celui où j'avois cloué les traverſes devint le deſſus, qui nous préſenta une ſurface raboteuſe, dont les ſaillies, comme autant d'échelons, devoient donner un point d'appui aux pieds des animaux à chaque pas qu'ils feroient pour deſcendre. Je jugeai à propos de couvrir cet eſcalier d'un tapis de laine, que je clouai ſur l'enfoncement de tous les degrés.

Il nous fallut encore prendre bien des précautions pour mener nos animaux juſqu'au bord du talus ; car quoiqu'ils fuſſent cabanés ſur le pont du vaiſſeau à la maniere Angloiſe, & que le calme laiſſât le navire ſans mouvement, j'avois toujours à craindre que ſa poſition inclinée ne leur

occasionnât quelque chute funeste, & qu'ils ne tombassent à la mer. Pour prévenir cet accident, j'étendis sur le tillac, depuis leurs cabanes jusqu'au pont volant, des couvertures ou de grosses étoffes de laine, que je clouai en quelques endroits sur le plancher. Ce n'est pas tout : je fis avec de larges sangles une sorte de collier, aux deux côtés duquel j'attachai une corde assez longue. Je devois placer ce collier au cou de chaque animal, & les deux cordes, que nous tiendrions par-derriere, devoient nous aider à le soutenir dans la descente.

Tout ceci fut exécuté comme je le projetois, & réussit à souhait. Nous allâmes chercher nos bêtes l'une après l'autre ; nous les menâmes en les tenant de près, enfin nous les descendîmes sur le radeau en nous servant du collier. Le veau fut le premier ; la mere le suivit avec empressement.

L'autre vache & les ânes, après quelque réſiſtance, y deſcendirent ſur ſes traces. Il ne nous reſta plus qu'à porter du fourrage pour les nourrir quelques jours, durant leſquels nous n'aurions peut-être pas le temps de les mener paître. Enfin, au montant de la marée, nous nous remîmes en route pour retourner à notre Iſle, & après un trajet d'environ une demi-heure, nous entrâmes dans la riviere. Nous la remontâmes juſqu'à la cabane, devant laquelle nous eûmes la ſatisfaction d'aborder.

Avant de débarquer notre cargaiſon, nous mîmes à terre toute notre ménagerie. Nous conduiſîmes nos animaux juſqu'au parc, où ils furent renfermés. Eléonore, qui dès le matin s'étoit occupée de la cuiſine, m'avertit bientôt qu'il falloit dîner; mais tandis qu'elle ſongeoit à donner la derniere façon aux choſes qu'elle avoit

préparées, j'arrivai en deux sauts au radeau, d'où je rapportai deux chaises & une table qui manquoient encore à la commodité de nos repas. Ma compagne mit le couvert, & nous servit un bon potage au riz, une langue de bœuf salée, & le reste de nos volailles de la veille. Il est inutile d'assurer que je dînai bien; mais elle fut toujours sobre à son ordinaire.

Le reste du jour se passa, d'abord à construire une sorte de brouette fort basse sur les roulettes d'un affût; j'avois imaginé cette machine pour nous faciliter le transport de nos bagages, & elle nous fut d'un grand secours pour voiturer, à l'aide des ânes, jusqu'à la cabane tout ce que j'avois enlevé du vaisseau. Nous nous occupâmes ensuite à en arranger une partie dans l'intérieur du logis, & à commencer à l'opposite du parc une

petite grange ou plutôt un hangard qui pût contenir l'excédant de nos meubles, avec toutes les choſes que nous avions projeté de tirer encore du navire. Enfin je mis par écrit une partie des aventures que je viens de rapporter, & dont je pouvois d'autant mieux faire le détail, qu'elles étoient plus récentes.

CHAPITRE VIII.

Date de l'arrivée de l'Auteur dans l'Isle déserte. Quel étoit alors son âge & celui d'Eléonore. Triste rencontre qu'ils font, & qui interrompt les voyages au navire & divers travaux.

AVANT de reprendre le fil de ma narration, je dois dire ici pour l'instruction de ma postérité, à laquelle je destine ces Mémoires, que nous abordâmes à notre Isle l'an 1699, un Lundi 23 Novembre; ce qui, dans la latitude où elle est située au delà de la ligne, revient à la fin de Mai pour le climat de la France.

Eléonore n'avoit guere plus de dix-huit ans; je n'en avois pas plus de vingt-deux: mais j'ose dire que nous pensions plus solidement qu'on ne fait

d'ordinaire à cet âge. L'amour & l'infortune, encore plus que l'étude, avoient mûri mes réflexions; & l'esprit & la raison d'Eléonore, comme ses graces, étoient un prodige, même dans son sexe, chez lequel la Nature se plaît à les développer beaucoup plus tôt que chez nous. Je ne l'aimois pas seulement pour sa beauté, mais pour les rares qualités de son ame, pour l'excellence de son caractere & la bonté de son cœur. Je l'adorois, & néanmoins dans une circonstance & dans un âge aussi critiques, j'étois timide, respectueux; je tremblois de lui déplaire. J'attendois que le temps & mes soins assidus me fissent encore mieux connoître, & disposassent Eléonore à répondre à mes vœux, après qu'ils auroient dissipé sa tristesse; mais de long-temps je ne vins à bout de la consoler. Un événement imprévu

renouvela même toutes ſes douleurs.

Le matin du troiſieme jour, j'étois allé chercher des bois qui m'étoient néceſſaires pour finir notre grange, lorſque les chiens, qui m'avoient ſuivi, me quitterent pour courir vers un endroit du rivage que je n'avois pas encore viſité, quoiqu'il ne fût pas loin de la cabane. Auſſi-tôt ils ſe mirent à aboyer fortement contre un objet que je ne diſtinguois pas, mais que je fus curieux de reconnoître. Comme j'étois près du logis, je revins chercher mon fuſil. Eléonore, qui me vit prendre cette arme, & qui entendoit les chiens, m'en demanda la raiſon. » Je crois, lui dis-je, que les chiens ont arrêté quelque bête. J'ignore ce que c'eſt, car je n'ai pu le voir; mais je me précautionne en cas d'événement; & ſi la bête veut m'attendre, j'eſpere vous en rendre compte avant qu'il ſoit peu «. Eléo-

nore, ſans me répondre, prit un autre fuſil, & me ſuivit. » Si vous manquiez votre coup, dit-elle, voici de quoi y ſuppléer «. Nous deſcendons la colline, nous allons vers les chiens, qui aboient toujours autour d'un animal qui ne fait aucun mouvement, & quand nous ſommes à cent pas de lui, nous découvrons que c'eſt une belle tortue. » Bonne fortune ! dis-je à ma compagne, voilà de quoi faire grande chere durant quelques jours «. J'écarte les chiens, j'approche de la tortue, & paſſant mon fuſil ſous ſon écaille, je la renverſe ſur le ſable.

A peine ai-je fait cette opération, que j'entends du bruit ſous un ſaule au bord de la riviere. J'avance juſque là, & je vois pluſieurs oiſeaux aquatiques, qui, épouvantés par nos mouvemens, battent de l'aile & commencent à fuir. Auſſi-tôt je tire au

milieu de la troupe. Deux demeurent sur la place en s'agitant; le reste, qui fait des cris aigus, s'éloigne en nageant avec rapidité; car ces oiseaux, de l'espece des pingoins, ne voloient pas. Je prends le fusil des mains d'Eléonore, & je fais encore feu sur des traîneurs. J'en atteins un, qui, quoique blessé, s'efforce d'échapper en suivant la marée qui montoit alors. Je retire avec une longue branche les deux premiers, que le flux approche du rivage. Ils pesoient chacun plus de douze livres. C'étoit une bonne capture. Cependant je ne voulus pas perdre le dernier, & je le suivis avec Eléonore jusqu'à l'endroit où je l'avois vu se gîter.

Il semble que nous ayons quelquefois un pressentiment des choses qui nous arrivent, ou du moins la situation d'esprit dans laquelle on est alors, paroît favorifer cette opinion. Éléo-

nore, que nos succès devoient naturellement distraire de sa mélancolie, étoit néanmoins plus triste qu'à l'ordinaire. Elle m'accompagnoit, toute pensive ; & comme je lui vantois notre chasse dont je lui attribuois l'honneur pour l'égayer, elle me répondit en soupirant, qu'elle m'étoit bien obligée du compliment, & qu'elle sentoit tout l'avantage de nos prises ; mais qu'elle avoit quelque chose sur le cœur qui l'empêchoit de s'en réjouir comme il étoit naturel de le faire.

Sur ce propos, nous arrivâmes à l'endroit du rivage où le pingoin blessé s'étoit réfugié. Il étoit entré sous les branches d'un arbre, qui, insensiblement miné par le courant de l'eau, étoit tombé dans la riviere, en tenant pourtant toujours à la terre par quelques racines. Comme j'appercevois l'oiseau à travers les feuilles, & qu'il

ne faiſoit aucun mouvement, je jugeai qu'il étoit mort, & je me déterminai à l'aller prendre où il étoit, en ſuivant le corps de l'arbre, dont je me fis un pont. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'après avoir écarté les branches, & me baiſſant pour retirer l'oiſeau, je vis le cadavre d'un homme noyé, dont la tête étoit engagée au deſſous de l'arbre, & dont le corps, caché par le feuillage, ſe balançoit ſur l'eau!

A cet aſpect inattendu, je fis un cri que je ne fus pas le maître de retenir. Eléonore en fut épouvantée. » Que vous eſt-il arrivé, dit-elle en s'approchant avec une émotion très-vive? & qu'eſt-ce qui peut vous effrayer «? La réflexion m'étoit revenue. Je ſentis l'effet qu'avoit dû produire ſur Eléonore ce mouvement irréfléchi. Je compris en même temps celui que produiroit ſur ſon cœur

la triſte vue de ce cadavre, & je voulus lui en dérober le ſpectacle. Mais les foibles raiſons que j'alléguai, mon air embarraſſé & la poſture que je gardois pour ne pas lui laiſſer voir la véritable cauſe de ma ſurpriſe, lui donnerent des ſoupçons qu'elle voulut vérifier. Elle remarquoit que je ne fuyois pas. Ce qui m'avoit fait écrier n'étoit donc pas un objet fort redoutable; & cependant mes réponſes & ma contenance annonçoient un myſtere que je voulois lui cacher. Il y avoit là quelque choſe qui devoit l'intéreſſer, & qu'on ne vouloit pas lui dire. Tout cela l'inquiétoit & piquoit ſa curioſité. Elle me pria très-inſtamment de ne pas la laiſſer dans cette pénible incertitude. J'héſitois encore à répondre; mais voyant qu'elle prenoit le parti de paſſer ſur l'arbre pour venir à moi, je fus forcé de lui dire la vérité.

» Ah mon Dieu ! s'écria-t-elle ; c'eſt peut-être le corps de mon pere. En grace, M. le Chevalier, tirez de l'eau ce corps miſérable pour le porter juſqu'ici, nous lui rendrons les derniers devoirs ; & ſi c'eſt celui de ce pere tendre à qui je dois tout, nous lui éleverons un monument qui en perpétuera le ſouvenir avec celui de ma triſteſſe & de ma reconnoiſſance «.

Je revins à terre chercher mon fuſil, avec lequel ayant dégagé le corps de deſſous l'arbre, je le fis ſortir d'entre les branches, & je l'amenai ſur le rivage.

C'eſt alors que j'eus lieu de me convaincre de l'excellent naturel d'Eléonore. Je ne me rappelle point cette ſcene attendriſſante ſans verſer des pleurs. Le corps eſt à peine hors de l'eau, qu'Eléonore, qui le reconnoît à ſes vêtemens plutôt qu'à ſa figure, ſe précipite ſur lui en verſant un torrent

Découverte du corps de M. d'Ahlem pere d'Eléonore.

de larmes ; &, sans considérer l'état où il est, elle l'embrasse de toutes ses forces en lui adressant les paroles les plus touchantes. J'eus beaucoup de peine à la détacher de ce corps chéri (*a*).

Sexe aimable & sensible, qu'on calomnie souvent avec tant d'indécence, recevez ici de ma part l'hommage que méritent vos vertus. Vous nous devez les vices & les travers qu'on vous reproche ; mais vos vertus sont à vous, & elles font le bonheur & le charme du monde. C'est vous sur-tout, qui, fideles à la Nature, conservez le feu sacré du sentiment dans les familles dont vous êtes le

(*a*) Je trouvai quelques jours après, un peu au dessus de cet endroit, les corps de trois hommes noyés, deux matelots & un mousse, que j'enterrai sur le rivage ; mais je n'en parlai point à Eléonore, de crainte de renouveler encore sa douleur.

doux lien, en nous donnant les plus touchans exemples d'amour maternel & de tendreſſe filiale.

La vue d'Eléonore fondant en pleurs ſur le corps de ſon pere, ſes plaintes, ſes ſanglots auroient ému le cœur le plus barbare. Quelle impreſſion ne devoit-elle pas faire ſur un homme ſenſible & qui l'aimoit ſi tendrement? Je ſentois ſon affliction juſqu'au fond de l'ame, & ſa piété envers ſon pere faiſoit couler mes pleurs en abondance.

Nous demeurâmes quelque temps dans cette ſituation, ſans qu'Eléonore s'occupât d'autre choſe que de ſa douleur, & ſans que j'oſaſſe l'interrompre. Mais enfin, ayant levé les yeux ſur moi, & me voyant ſi pénétré de triſteſſe, elle ſentit une ſorte de conſolation de cette marque d'attachement; & elle m'a dit depuis, que ſon inclination pour moi avoit

été principalement déterminée par l'idée qu'elle s'étoit faite alors de mon bon cœur, & par la reconnoissance qu'elle avoit des larmes que je versois sur M. d'Aliban.

Enfin je rompis le silence en lui disant que rien n'étoit plus juste que de pleurer une si grande perte; mais que du moins c'étoit une consolation pour nous de trouver les restes d'un pere si cher, & d'avoir l'espérance de les posséder avec nous dans cette isle; que cette terre désormais ne nous seroit plus étrangere, puisque le dépôt que nous allions lui confier devoit nous la faire regarder comme un héritage acquis par nos parens, & comme le lieu où leurs cendres attendoient les nôtres; que nous devions nous occuper dans ce moment du soin de rendre à la terre ces dépouilles mortelles, & que lorsqu'Eléonore auroit choisi l'endroit qu'elle leur

deſtinoit pour ſépulture, nous conſacrerions à ce corps reſpectable le monument le plus beau que notre ſituation nous permettroit de lui ériger.

Cette idée religieuſe & ſombre, qui entroit ſi bien dans les ſentimens & dans la façon de penſer d'Eléonore, ainſi préſentée à ſa tendreſſe, ne pouvoit manquer de lui plaire par ce qu'elle avoit de lugubre & de touchant : auſſi en fut-elle flattée autant qu'elle pouvoit l'être dans la douleur tendre & profonde qui l'abſorboit. Sa peine en parut ſoulagée, ſes pleurs s'arrêterent, & elle me répondit que, de tous mes ſervices, les ſoins dont je m'occupois pour rendre les derniers devoirs au corps & à la mémoire de ſon pere, étoient ce qui l'obligeoit le plus ; qu'il falloit le tranſporter au bout de l'eſplanade, où elle pourroit aller plus ſouvent verſer

des pleurs sur sa tombe, & s'acquitter ainsi du tribut de reconnoissance que sa tendresse lui inspiroit pour toujours ; mais qu'avant de l'enlever du rivage, il convenoit de le dépouiller de ses habits, pour lui donner son dernier vêtement, & qu'elle me prioit de lui rendre cet office, dont elle ne pouvoit s'acquitter. » Allez, dit-elle, à la cabane chercher le linge nécessaire, tandis que je lui servirai de garde. Quand vous serez de retour, je m'éloignerai pour vous laisser le loisir de l'envelopper «.

Je retournai donc au logis, où je portai nos pingoins que j'avois laissés en chemin, & tout en marchant je ne pouvois m'empêcher de réfléchir sur cet événement imprévu, & d'admirer sur-tout l'excellent caractere & la prodigieuse tendresse d'Eléonore. Heureux, disois-je, celui qui doit posséder un jour ce cœur d'un si grand

prix ! heureux les enfans qui seront élevés par une mere si digne de l'être! heureuse enfin la société où de tels sentimens venant à s'étendre par l'éducation, fourniront de fréquens exemples de l'amour réciproque qui doit unir tous les membres d'une famille, & lier entre elles intimement toutes les familles qui la composent !

Je revins bientôt auprès d'Eléonore, toujours plus occupé d'elle & plus touché de sa douleur, portant sur la brouette, attelée de deux ânes, une longue caisse vide que j'avois trouvée parmi nos effets. J'avois mis dans cette caisse tout ce qui étoit nécessaire au défunt. Elle m'avoit paru propre à suppléer la biere que j'aurois mal façonnée.

A mon approche, Eléonore s'éloigna par bienséance. Je dépouillai le corps, je le changeai de linge, & l'enveloppai d'un linceul ; & quand

Eléonore fut revenue, nous le mîmes dans la caisse, & nous en chargeâmes la brouette ; ensuite nous prîmes à pas lents le chemin de l'esplanade, où le convoi funebre s'arrêta, près de l'endroit désigné par Eléonore pour le lieu de la sépulture. J'avois porté les instrumens propres à creuser la fosse. Elle fut bientôt faite, parce que la terre s'y trouvoit profonde.

Pendant que j'y travaillois, Eléonore, à genoux à côté du corps, inclinée & les bras étendus, prioit en silence; je n'entendois que ses soupirs. Mais lorsqu'il fallut descendre le cercueil dans la tombe, cette derniere séparation rouvrit toutes les plaies de son cœur. Elle se jetoit sur la biere, & je pus à peine la retenir. Ses lamentations & sa douleur me déchiroient l'ame. Je me hâtai de combler la fosse, & d'arracher Eléonore d'un lieu si cher & si pénible à sa tendresse.

Sa douleur excessive l'occupant tout entiere, je ne jugeai pas convenable, pendant quelques jours, de la quitter un moment. Nos voyages maritimes & nos travaux furent suspendus. Quant aux soins du ménage auxquels je vaquois exactement, j'engageois Eléonore à me diriger en toutes choses, à m'aider quelquefois elle-même, à m'accompagner par-tout, afin de la faire sortir peu à peu, par ces petites occupations, de sa grande tristesse. Sa complaisance naturelle ne lui permettoit pas de s'y refuser. Elle mangeoit même un peu des mets que j'apprêtois, s'étant apperçue que je ne mangeois pas lorsqu'elle se privoit de nourriture. Telle fut ma conduite à son égard, jusqu'à ce que je la visse plus tranquille. Mes soins & sa raison vinrent à bout de la calmer; mais il n'y avoit que le temps qui pût entiérement guérir une blessure aussi profonde.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Monument dreſſé au pere d'Eléonore; derniers voyages au vaiſſeau; travaux divers; occupation chérie d'Eléonore; converſation qu'on ne prévoit pas.

C'ÉTOIT par ménagement pour Eléonore, que j'avois ſuſpendu nos travaux, & même l'exécution du monument que j'avois promis d'élever ſur le tombeau de ſon pere. Ce fut pour lui donner une nouvelle preuve d'attachement & un ſujet de conſolation, que je m'occupai de ce monument. Mais outre que je n'étois pas un habile ouvrier, c'eſt que je ne ſavois où prendre les matériaux propres à ſa conſtruction, & que je n'avois pas les outils néceſſaires pour leur donner les formes convenables.

Je cherchai long-temps des pierres de taille, & je trouvai quelques carrieres d'un assez bon granit; mais comme il n'étoit pas possible à un homme seul de les exploiter, & qu'il m'eût fallu fabriquer moi-même les instrumens propres à en tirer les pierres, je fus obligé, pour le moment, de me contenter des pierres brutes éparses, les plus belles que je pus trouver en différens endroits de l'Isle, que je transportai sur l'esplanade, & que je taillai comme je pus avec un pic & quelques mauvais ciseaux de Serrurier.

Quand ces pierres eurent reçu toute la façon que je sus leur donner, j'en construisis une sorte d'autel en tombeau, que je couvris dans toute sa longueur de pierres larges & plates. J'élevai derriere l'autel une pyramide de dix pieds de hauteur, au dessus de laquelle nous plaçâmes une Croix, signe salutaire des Chrétiens, & leur

plus douce conſolation dans leurs peines. Sur le devant je fis une eſpece de marche-pied de bois, afin qu'Eléonore pût ſe mettre commodément à genoux, lorſqu'elle viendroit en ce lieu faire ſa priere. Pour toute épitaphe, je gravai en gros caracteres ſur une pierre placée au milieu de la pyramide, du côté de l'autel, le nom, l'âge du défunt, la date de ſa mort, & ce peu de mots, qui contenoient ſon éloge, & atteſtoient le ſentiment que nous conſervions de ſa perte.

Ci-gît le meilleur des peres & le plus regretté.

Eléonore fut auſſi contente de cette production groſſiere de mon induſtrie, qu'elle l'eût été du chef-d'œuvre du plus habile Artiſte. La bonne intention de l'ouvrier lui faiſoit excuſer tous les défauts de l'ouvrage, & elle me tenoit compte de la peine qu'il

m'avoit donnée, & du temps que j'avois mis à le faire. Je n'avois pas été moins de trois mois à l'achever.

Il ne faut pas croire néanmoins que dans cet eſpace de temps, je n'euſſe été occupé d'autre choſe que de la conſtruction de ce monument. J'avois encore fait avec Eléonore pluſieurs voyages au vaiſſeau, dont nous avions tiré d'abord tout ce qui étoit à notre bienſéance, enſuite un grand nombre de choſes inutiles ou ſuperflues dans notre poſition actuelle, mais qu'un changement de fortune, ou des événemens qu'on ne ſauroit prévoir, pouvoient nous rendre très-avantageuſes. On pouvoit compter entre celles-ci pluſieurs caiſſes de piaſtres, qu'on avoit priſes à Cadix pour le commerce de l'Inde; deux mille marcs d'argenterie qui venoit de Londres; une grande quantité de marchandiſes en balles; dix petits canons (car nous ne

pûmes pas enlever les gros, même avec le cabeſtan); ſoixante barrils de poudre & pluſieurs milliers de boulets, des fuſils, des grenades, des piſtolets, &c.

Les choſes plus utiles étoient quelques arbres, quelques pieds de vigne plantés en caiſſe, qu'on portoit du Cap de Bonne-Eſpérance, beaucoup de graines pour le jardin, pluſieurs ſortes de pois & de haricots, un peu de riz en épis, & quelques grains de maïs, dix demi-pieces de biere, du verre en table, un alambic, des briques, du fer, de la poterie, des poulies, des voiles, & tout ce que nous pûmes arracher & emporter du corps même du vaiſſeau.

Toutes ces choſes avoient exigé un temps conſidérable pour les enlever, les voiturer, & les placer dans le grand magaſin. J'avois de plus conſtruit un four avec de la brique & de

la terre graſſe dont je fis du mortier; j'avois enclos d'une bonne paliſſade notre cabane avec toutes ſes dépendances, c'eſt-à-dire, notre grange ou magaſin, les étables, l'avant & l'arriere-cour; enfin, du côté du midi & joignant la paliſſade, j'avois entouré d'un foſſé un terrein ſpacieux. Je me propoſois de faire un champ de la partie la plus baſſe, & je fis, de la plus voiſine, un petit jardin potager, où je ſemai une partie de nos plantes & légumes. Tout y réuſſit à merveille, à l'exception des pommes de terre, qui, ſans doute, pour être trop germées, ne donnerent qu'un ſeul rejeton.

Eléonore m'aida dans la plupart de ces ouvrages, & cependant, ſi l'on veut y faire attention, l'on conviendra qu'il ne falloit pas avoir perdu ſon temps pour avoir achevé tant de choſes dans trois mois; il y en eut

pluſieurs auxquelles ma compagne ne coopéra point. Elle s'occupoit alors à un ouvrage qu'elle avoit fort à cœur, & dont elle vouloit en quelque ſorte me dérober la connoiſſance, juſqu'à ce qu'elle l'eût achevé ; mais le haſard me dévoilà ce petit myſtere.

Un jour que je travaillois ſeul au foſſé du jardin, la ſoif me fit quitter mon travail pour aller boire à la cabane. Il y avoit plus de deux heures que je n'avois vu Eléonore, qui, lorſqu'elle ne travailloit pas avec moi, ne manquoit pas de venir me voir de temps en temps, & particuliérement quand elle paſſoit & repaſſoit pour mener paître nos bêtes aux environs, ou pour les ramener ; elle me portoit même l'eau néceſſaire pour me déſaltérer. Cette abſence inuſitée me fit croire qu'Eléonore devoit s'être retirée dans ſa chambre pour ſe dérober au grand chaud, & qu'elle s'y étoit

endormie. En conséquence de cette idée, j'évitai de faire du bruit en entrant dans le sallon; je bus le plus doucement que je pus, & j'allois ressortir, lorsque j'entendis dans la chambre voisine Eléonore qui parloit à voix basse, mais avec une action remarquable.

Alors, curieux de savoir à qui elle adressoit la parole, & ce qui causoit son émotion, j'approchai de sa porte qui étoit entr'ouverte, & je fus tout étonné de la voir à genoux devant un tableau posé sur un chevalet. Elle venoit de lui donner encore quelques touches. C'étoit le portrait de son pere, qui frappoit par sa ressemblance, & qui sembloit respirer. Ses yeux sur-tout auroient fait croire cette toile animée. Eléonore paroissoit en extase devant ce portrait, & son imagination s'étoit exaltée au point que ce n'étoit plus un tableau pour

elle, mais le bon, le reſpectable M. d'Aliban.

L'air de cette fille adorable ne ſauroit ſe dépeindre : ſon attitude, ſon geſte, ſon viſage exprimoient la vénération la plus profonde, l'amour, l'attendriſſement. Elle tenoit encore le pinceau d'une main & la palette de l'autre (mais ſans s'en appercevoir) : ſa reſpiration étoit preſſée comme celle d'une perſonne vivement émue. Sa bouche reſtoit à demi cloſe. Ses yeux, fixés ſur ceux de ſon pere, laiſſoient échapper des larmes qui, coulant doucement ſur ſes belles joues, venoient tomber ſur ſon ſein : elle n'entendoit rien autour d'elle; elle ne voyoit rien ; elle étoit hors d'elle.

Après un moment de ſilence, elle reprit la parole ſans élever la voix; mais, comme j'étois fort près d'elle & que je prêtois une oreille attentive, je ne perdis rien de ſon diſcours.

» O mon pere ! vous ſavez combien je vous ai aimé.... Vous ſavez avec quelle obéiſſance j'ai fait taire mon penchant pour le Chevalier ; avec quelle déférence à vos ordres j'ai traverſé les mers pour vous ſuivre, & pour aller former au loin avec le fils de votre ami une union qui coutoit à mon cœur..... O pere vénérable & tendre ! voyez maintenant les dangers qui m'environnent, & ſecourez votre fille..... Séparée du Monde connu par des mers immenſes, ſeule avec un jeune homme dans ce déſert, que vais-je devenir ?.... Mais que n'a-t-il pas fait pour moi ? Comment refuſer ma confiance à tant de ſageſſe ? Comment n'être pas ſenſible à de ſi grandes preuves d'attachement & à tant de vertus. ? & cependant comment écouter ſa tendreſſe ?..... Ah ! mon pere, que n'êtes-vous parmi nous, vous ſeriez le ſoutien

de votre fille & l'arbitre de ſon ſort «...

Ce diſcours, où Eléonore me donnoit, ſans le vouloir, un témoignage ſi touchant de ſes ſentimens, & qui montroit, dans une ame ſublime, une timidité ſi reſpectable, me cauſa tant d'émotion, que, ne pouvant plus retenir mes tranſports, j'allai me jeter à ſes genoux, ſans ſonger que ſe croyant ſeule, Eléonore ſe trouveroit peut-être offenſée de voir que je l'écoutois; mais, au lieu de ſe plaindre de cette indiſcrétion & de m'en faire des reproches, elle fut ſi interdite à ma vue, qu'elle reſta muette de ſurpriſe.

» Au nom de Dieu, lui dis-je, chere Eléonore, éloignez de votre ame cette crainte qui m'humilie. Pourquoi redouter un amant qui ſacrifieroit ſes jours & ſon bonheur à votre repos? Ai-je manqué jamais au reſpect qui vous eſt dû „ & me ſuis-je montré

indiſcret ou téméraire ? Depuis le jour heureux où je vous vis pour la premiere fois, ma conduite ni mon cœur ne ſe ſont point démentis. Rien n'égale l'ardeur vive & tendre que j'eus toujours pour vous, & je n'ai pas ceſſé de vous aimer lorſque vous m'enleviez tout eſpoir, lors même que vous portiez à un autre un cœur qu'il ne connoiſſoit pas. Je ne vous dirai point que j'ai tout quitté pour vous ſuivre, puiſque le bonheur de vous ſervir m'en a ſi bien dédommagé; mais depuis que nous ſommes dans cette Iſle déſerte, depuis que nous habitons le même logement, vous ſavez juſqu'à quel point j'ai porté la retenue, crainte de vous offenſer, & quel ſoin j'ai eu de ménager votre extrême délicateſſe.

» Je vous aimois, continuai-je, lorſque j'étois en Europe, & je pouvois, ſans crime, attendre de

votre part quelque reconnoiſſance : vous croiriez-vous plus coupable de devenir ſenſible à mon amour, aujourd'hui que tout vous prouve la ſincérité de mon ame, & lorſque tout nous fait une loi de nous aimer ? Non, ma chere Eléonore, ce ſeroit une erreur de le croire. Votre cœur, né ſenſible, n'eſt pas fait pour être ingrat.

» Il eſt vraiſemblable que nous ſommes éloignés pour toujours du reſte des hommes. La vaſte étendue des mers qui nous ſépare des lieux habités, ne nous laiſſe plus d'eſpoir que dans notre union. Voudriez-vous vous oppoſer aux décrets de la Providence qui nous en fait une néceſſité ? Si votre reſpectable pere vivoit encore, s'il habitoit parmi nous, je lui demanderois votre main, je le preſſerois avec inſtance d'écouter les vœux de ma tendreſſe ; & ſi vous m'étiez

favorable, il consentiroit à nous unir, non seulement pour faire notre bonheur, mais parce que ce seul moyen peut prévenir notre ruine commune. Peut-il désapprouver où il est, ce qu'il approuveroit s'il étoit dans ce désert ?

» O mon pere ! m'écriai-je en me tournant vers le portrait, car quel autre nom puis-je donner au pere d'Eléonore, s'il vous est permis de connoître ce qui se passe ici-bas, vous voyez que mon cœur est sincere, que je respecte votre fille autant que je la chéris, & que je consacre ma vie à faire son bonheur. J'implore votre appui auprès d'elle. Vous avez eu tant de pouvoir sur son cœur ; rendez-le moi favorable, & bénissez-nous comme vos enfans «.

Eléonore parut touchée de cette apostrophe, &, me regardant d'un air timide, elle me dit en rougissant :

» Vous ſavez que je vous aime ; vous m'avez dérobé ce ſecret que j'aurois voulu me cacher. Je ne le diſſimule plus : mais qu'attendez-vous de cette découverte & même de cet aveu ? Penſez-vous que je doive approuver une union ſi peu réguliere ? & pourrois-je y conſentir avec honneur, lorſque la mort récente de mon pere me tient encore en deuil ? Nous ſommes Chrétiens l'un & l'autre, ſuivons donc les préceptes de notre Religion. Si nous ne pouvons être bénis ſuivant l'uſage, parce que nous n'avons pas ici de Prêtre, le temps ou le haſard peut nous le procurer «.

» Toutes les Nations Européennes & Chrétiennes qui font le commerce aux Indes, peuvent fort bien nous en fournir le moyen. Pourquoi quelque vaiſſeau ne viendroit-il pas juſqu'à notre Iſle, puiſque le nôtre y eſt venu ? Il convient donc d'attendre

quelque temps encore ; & ſi ce que je projette n'eſt pas poſſible, ſi nous ſommes tellement éloignés de la route des vaiſſeaux, qu'aucun ne vienne juſqu'à nous, nous aurons du moins la conſolation d'avoir fait notre devoir, &, forcés par la circonſtance, nous ne pourrons pas nous reprocher d'y avoir manqué.

» Peut-être que les vaiſſeaux qui paſſent près de cette Iſle ne la viſitent pas, parce qu'ils la prennent pour un écueil ſtérile & déſert. Ils y viendroient ſans doute, s'ils la croyoient habitée. Nous ne pouvons pas, à la vérité, nous tenir toujours en ſentinelle pour les guetter ; mais qui empêche que, ſur la pointe de l'Iſle la plus apparente, nous ne placions une baliſe avec un drapeau blanc, qui s'annonçant de loin, leur indiqueroit que des êtres vivans, relégués dans cette Iſle, réclament leur aſſiſtance ?

Alors ils y aborderoient; & ſi, comme je le penſe, le temps confirmoit de plus en plus la bonne opinion que j'ai de vous, ſi l'habitude de nous voir étendoit la confiance & nos ſentimens réciproques, je conſentirois volontiers à vous donner ma main «.

L'aveu naïf d'Eléonore fit éprouver à mon cœur une ſatisfaction délicieuſe qu'il ne connoiſſoit pas; mais la concluſion de ſa réponſe étoit bien propre à modérer les tranſports de ma joie, en me préſentant, à l'égard de notre union, une perſpective ſi éloignée. Je tâchai de lui faire comprendre tout ce que je ſentois, & la vive reconnoiſſance dont j'étois pénétré. Cependant je combattis ſa réſolution, par toutes les raiſons que l'amour & la prudence ſurent me ſuggérer; mais quoiqu'Eléonore ne parût pas déſapprouver mes diſcours, elle demeura ferme dans ſa penſée, & tous les

efforts que je fis pour la diſſuader, furent inutiles. Il fallut donc ſoumettre mes déſirs à ſa volonté, attendre une circonſtance plus favorable, & lui promettre même d'élever un ſignal ſur la pointe de l'Iſle la plus voiſine; ce que je fis quelque temps après, en attachant une piece de voile à un petit mât que je plantai ſur mon obſervatoire, & en y tranſportant un petit canon, qui, toujours prêt à tirer, pouvoit avertir de notre exiſtence les vaiſſeaux qui paſſeroient aſſez près de nous pour être remarqués.

CHAPITRE X.

Les occupations du Chevalier ſe multiplient; partage des travaux; premier défrichement; viſite de l'Iſle; choſes remarquables qu'elle contient. Les avantages de cette ſolitude comparés à ceux de la ſociété chez des peuples corrompus.

ON a vu quelles ont été juſqu'ici mes occupations depuis mon entrée dans l'Iſle. Elles pouvoient ſuffire à exercer ma force & mon activité, & cependant elles furent ſuivies d'autres non moins importantes. A meſure que notre établiſſement devenoit plus ſolide, les ſoucis de la prévoyance s'étendoient. Nous n'avions pu faire des acquiſitions ni augmenter nos poſſeſſions, ſans agrandir le cercle de nos travaux, ſans nous préparer de

nouvelles fatigues. Il ne s'agiſſoit pas ſeulement de pourvoir aux beſoins du lendemain. La longue perſpective que nous avions devant nous, devoit nous engager à prendre des précautions pour aſſurer notre ſubſiſtance, à employer nos ſoins dans le temps préſent pour recueillir dans l'avenir.

Nous avions encore des proviſions de biſcuit & de grains; mais elles diminuoient tous les jours, & ſi nous ne ſongions pas à les renouveler par la culture, nous devions nous attendre à une privation entiere des denrées précieuſes de premiere néceſſité. Nous avions le ſuperflu dans la plus grande abondance, mais le néceſſaire alloit nous manquer. Cette obſervation aiguillonnoit ma vigilance qu'excitoit auſſi la conſidération du temps des travaux, qui s'écouloit. Je mis donc ſans tarder la main à l'œuvre, & pour perdre de la journée le moins qu'il

ſe pourroit, dès le grand matin je bêchois la terre; & quand la grande chaleur me forçoit de me retirer, j'allois m'occuper de travaux moins pénibles dans l'intérieur du logis. Tantôt j'y façonnois une charrue légere, tantôt j'y fabriquois un moulin à bras. J'y forgeois mes outils, j'y employois le rabot & la lime, après la hache & le marteau. Quelquefois, avec une lunette, je volois à mon obſervatoire, d'où je revenois toujours ſans rien découvrir. Enfin, jaloux de ſoulager ma compagne, je prenois des ſoins du ménage tout ce que je pouvois lui en dérober.

Eléonore me fit d'abord à ce ſujet de douces repréſentations; elle me pria enſuite pluſieurs fois de ne pas m'excéder de travail, & ſur-tout de ne pas empiéter ſur ſes fonctions. Mais quand elle vit que pour lui en éviter la peine, je cherchois toujours à la

prévenir, elle prit un air plus sérieux, & me dit d'un ton grave :

» Ne m'avez-vous pas assuré que j'étois votre souveraine maîtresse ? — Oui, vous l'êtes, chere Eléonore, & pour toujours. — Ne m'avez-vous pas juré de m'être soumis de cœur & de volonté ? — Oui, je l'ai promis, & je le jure de nouveau pour la vie. — Eh bien, je prétends faire usage de mon autorité ; je vous ordonne en conséquence de ne plus vous mêler des soins du ménage que je me suis réservés, & je ne veux point de réplique «.

Elle usoit rigoureusement de son droit ; mais il étoit trop légitime pour m'en plaindre : d'ailleurs cette défense venoit d'une attention trop délicate, & j'étois trop charmé de voir qu'Eléonore me regardoit comme sien, & prenoit en quelque maniere possession de moi par cet acte de souveraineté,

pour me ſouſtraire à ce commandement & pour en murmurer. Je me ſoumis donc de bonne grace, & les travaux furent ainſi partagés. Eléonore reſta en poſſeſſion des ſoins de l'intérieur, des étables, de la volaille & de la boulangerie. Le tranſport de l'eau, qui m'étoit conteſté, me demeura. Mon privilége excluſif fut le labourage, la conſtruction de la chaloupe, la chaſſe, la coupe du bois & du fourrage. Enfin il fut convenu que le jardinage, la pêche, la conſtruction des édifices, la moiſſon, les travaux extraordinaires & les voyages ſeroient communs, c'eſt-à-dire que nous devions nous y employer enſemble.

Le traité fut fidélement exécuté. Eléonore s'occupoit aſſidument de ſa partie, & moi de la mienne. Avec le ſecours des vaches, je donnai toutes les façons à nos champs; car, non

content de celui que j'avois entouré d'un fossé près de la cabane, j'ouvris un autre champ sur le bord d'un ruisseau qui pouvoit l'arroser. Je semai du riz dans celui-ci, & dans le premier du froment, du seigle & de l'orge. Mais comme j'ignorois les qualités du sol & le changement du temps & des saisons dans ce climat, je ne hasardai qu'une partie de mes grains, & cela fut très-heureux. J'avois semé trop tôt. Tous les grains du champ au dessous du jardin leverent bien & pousserent de longues tiges; mais ils avorterent par le grand chaud, avant le temps des pluies. Le riz réussit mieux, quoique médiocrement.

Cette chétive récolte, dont je ne parle ici que pour éviter d'en faire mention une autre fois, n'étoit pas encore en état d'être levée, que je résolus de parcourir l'intérieur de l'Isle, pour bien connoître nos possessions,

&

& pour m'assurer par moi-même de la variété de ses productions naturelles, des différens animaux qui la peuploient, & des ressources en tout genre qu'elle pourroit nous fournir. Je m'étois jusqu'alors si fort occupé de l'établissement de nos affaires domestiques, & de la culture de nos terres, que je n'étois allé à la chasse qu'une ou deux fois, encore peu loin de la cabane, & que je n'avois pas essayé de pêcher. Je ne pouvois avoir que des notions imparfaites de nos domaines; il étoit donc convenable qu'en bon Administrateur, je cherchasse à m'instruire, & que je prisse à cet égard tous les renseignemens que je pourrois me procurer.

Mais avant d'entreprendre cette tournée, qui demandoit plus d'un jour, il étoit nécessaire de s'y préparer de loin, & de prendre ses précautions pour faire commodément

& sûrement le voyage. D'ailleurs, comme Eléonore vouloit m'accompagner, & que la cabane devoit rester seule, il falloit, avant de partir, pourvoir si bien aux besoins de nos animaux, qu'ils ne pussent souffrir de notre absence.

Cette grande affaire bien examinée & bien discutée entre nous, il fut conclu que je construirois au plus tôt la chaloupe, parce que nous remonterions d'abord la riviere aussi haut que nous pourrions voguer; que j'enclorrois, entre le champ voisin & le rivage, une portion de la prairie suffisante pour renfermer & nourrir nos animaux domestiques, qui, sans cette précaution, pourroient aller vaguer au loin & s'égarer. Nous devions de plus porter avec nous de quoi vivre & de quoi camper, & je songeois secrétement au moyen de donner à Eléonore une douce voiture pour la

tranſporter par-tout, lorſque, ſortant de la chaloupe, nous nous éloignerions du rivage.

En conſéquence de ces réſolutions, je mis l'eſquif ſur le chantier, & j'entrepris d'en raſſembler les pieces. Cet ouvrage eût été fort au deſſus de mon induſtrie, s'il eût fallu les préparer & leur donner les dimenſions convenables; mais comme elles étoient toutes façonnées & numérotées, & qu'il ne s'agiſſoit que de les aſſembler, je me tirai à mon honneur de cette conſtruction. Je calfatai & j'eſpalmai cet eſquif, qui étant fort petit, fut lancé fort heureuſement à l'eau avec le ſecours de ma compagne : après quoi je l'armai d'un gouvernail, j'y poſai un petit mât qui portoit une voile triangulaire, & je le garnis de deux rames.

La clôture du pâturage ſuivit ce premier travail, & n'ayant pas exigé

un temps conſidérable, je paſſai à l'exécution d'une entrepriſe bien différente. Je m'aviſai de faire une ſorte de ſelle pour un de nos ânes que je deſtinois à ſervir de monture à Eléonore. Pour cet effet, je tirai du crin d'un vieux matelas; je le battis avec une corde, & l'ayant placé entre deux toiles neuves, je le piquai. J'eus ſoin de donner à cette ſelle la forme & la grandeur requiſes, & pour y joindre toutes les commodités que je pouvois lui procurer, je le garnis de deux arçons, que j'attachai, l'un ſur le devant & l'autre ſur le côté, & je plaçai de plus vers le montoir un étrier de bois propre à ſoutenir durant la marche les pieds de notre Voyageuſe; mais je lui dérobai la connoiſſance de cet ouvrage, ne voulant lui communiquer mon deſſein qu'au moment où il faudroit le mettre à exécution.

J'imaginai encore d'emporter avec nous un matelas & une couverture pour faire coucher Eléonore, avec une grande piece de voile pour enclorre l'enceinte des lieux où elle devoit s'arrêter. Je me pourvus d'un parasol pour la garantir du soleil, de deux fusils & de munitions pour la chasse, de filets & d'une ligne pour la pêche. Enfin Eléonore fournit la chaloupe des vivres nécessaires pour un voyage de plusieurs jours. Ces provisions consistoient en biscuit, en eau fraîche, en vin, & en quelques pieces froides.

Tout étant prêt dans la chaloupe, nous fortîmes un matin par un très-beau temps, au montant de la marée, emmenant de la cabane nos chiens & deux de nos ânes, dont ma compagne n'imaginoit pas la destination, &, nous étant embarqués aussi-tôt, nous voguâmes doucement vers le haut de l'isle.

J'aurois pu accélérer notre courſe en ramant, ou encore mieux en déployant la voile, car il faiſoit un petit vent frais qui la favoriſoit; mais j'étois bien aiſe de voir & d'obſerver tout ce qui ſe préſentoit de remarquable ſur notre route; & dans ce deſſein je laiſſai aller la chaloupe au gré de la marée, me contentant de la diriger avec le gouvernail. Aſſiſe à côté de moi, Eléonore gardoit le ſilence; mais je liſois dans ſes yeux qu'elle ſe faiſoit une fête de ce voyage, que tout ſembloit concourir à rendre plus agréable.

Son cœur avoit été ſi long-temps affaiſſé par la triſteſſe; elle s'étoit nourrie de ſa douleur avec tant de ſoin, qu'il n'étoit pas étonnant de la voir ſe laiſſer aller d'elle-même, & ſans s'en douter, aux douces impreſſions du plaiſir que la vue d'une campagne riante produit toujours ſur une ame ſimple & naïve.

Nous voguions entre les rives d'une belle riviere qui formoit devant nous un canal à perte de vue. L'air pur & frais du matin, la gaîté du vallon à l'aſpect du ſoleil levant, le mélange de lumiere & d'ombre, qui varioit la ſcene de la campagne de tant de nuances de verdure, enfin les ſaphirs & les rubis de la roſée qui brilloient ſur les plantes, donnoient un air d'enchantement à notre promenade. A meſure que nous avancions, elle devenoit toujours plus intéreſſante par la nouveauté des objets qu'elle nous préſentoit, & par l'agréable odeur de divers arbres fleuris qui parfumoit au loin tous les environs.

Nous apperçûmes bientôt quelques bêtes fauves courir ſur les collines; nous entendîmes beaucoup d'oiſeaux dans les bois; nous en trouvâmes pluſieurs troupes ſur la riviere (*a*): &

(*a*) Des pingoins, des courlis, des ſar-

quand le ſoleil fut un peu haut, nous vîmes quelques tortues qui alloient pondre ſur le rivage dans les endroits où il y avoit du ſable, & nous en prîmes une d'une grandeur médiocre, qui devint la meilleure piece de nos proviſions. Mais lorſque nous eûmes fait quelques lieues, nous remarquâmes que le gibier étoit encore plus abondant de ces côtés. Pluſieurs ſortes de poiſſons qui donnerent dans nos filets ou ſe prirent à l'hameçon, acheverent de nous convaincre que le côté de l'Iſle que nous parcourions n'étoit pas le moins favoriſé de la Nature.

La marée nous porta juſqu'à une

---

celles, une ſorte de gros plongeons, & des bécaſſines en très-grand nombre. Je ne voulus pas les tirer, pour ne pas nous charger de proviſions, voyant bien que nous en trouverions dans les endroits où nous voudrions nous arrêter.

demi-journée de la cabane, & lorſqu'elle nous manqua, j'obſervai avec ſurpriſe que la riviere conſervoit une largeur plus conſidérable & beaucoup plus de profondeur qu'elle ne devoit en avoir ſi elle ne venoit que de la montagne qui bornoit l'horizon. Son cours d'ailleurs étoit peu rapide, ce qui me fit ſoupçonner que l'iſle avoit plus d'étendue du côté de l'oueſt qu'elle n'en offroit d'abord ; & cette obſervation ſe trouva juſtifiée dans la ſuite.

Lorſque nous arrivâmes à cet endroit, nous avions déjà fait un repas dans la chaloupe, de ſorte que nous pûmes nous occuper entiérement du ſoin de la conduire. Le vent étoit bon, je déployai la voile, &, pour aller plus vîte, je me mis à ramer des deux mains, tandis qu'Eléonore tenoit le gouvernail. Nous voguâmes ainſi légérement juſqu'à quatre heures,

que le vent tomba. Alors nous abordâmes à la rive droite, & nous attachâmes la chaloupe à un arbre du rivage. La montagne nous paroiſſoit éloignée de pluſieurs lieues de nous, & nous jugeâmes qu'il nous reſtoit une petite journée de chemin à faire pour y arriver. La largeur du vallon étoit ici plus grande que je ne l'avois encore remarquée.

Quand nous eûmes mis pied à terre, je débarquai quelques proviſions, & je fis ſortir les ânes de la chaloupe. Enſuite ayant cherché la ſelle, qu'Eléonore n'avoit pas vue parce que je l'avois cachée, j'enharnachai un de ces animaux, que je lui préſentai pour le monter. Eléonore fut ſenſible au ſoin que j'avois pris de lui dérober la fatigue, & à l'eſpece de myſtere que je lui avois fait de ma précaution, pour lui donner le plaiſir de la ſurpriſe; mais elle

m'aſſura qu'elle n'en profiteroit pas dans ce moment, ſi je le voulois bien.

» Dieu m'a pourvue de deux bonnes jambes, me dit-elle, & je trouve beaucoup de plaiſir à les exercer : elles n'ont rien fait d'aujourd'hui. Voulez-vous qu'à l'exemple de nos Dames d'Europe, je dédaigne d'en faire uſage, & qu'elles me ſoient inutiles ? Les biens que nous tenons de la Nature, la liberté, la ſanté, la bonne diſpoſition du corps, ſont des biens véritables ; les autres n'ont rien de réel, & tirent tout leur prix de l'opinion : mais ici nous rentrons dans nos droits, & le préjugé ne doit pas y avoir d'empire «.

J'admirai le bon eſprit d'Eléonore dans cette maniere de penſer, &, ſans inſiſter ſur la mienne, je la laiſſai faire à ſa volonté. Je chargeai de notre équipage un de nos ânes, & je pris directement le chemin des collines,

d'où je voulois monter juſques aux derniers bords de l'Iſle du côté du midi. Nous allâmes ainſi doucement, ayant le ſoleil à dos juſqu'à ce que nous eûmes paſſé la plaine, & que le chemin devînt raboteux : alors Eléonore ne fit plus difficulté d'employer ſon âne. Je lui indiquai la route qu'elle devoit tenir, &, ſans la perdre de vue, je m'écartai à droite & à gauche pour mieux obſerver tout ce qui étoit aux environs, & pour chaſſer. Nous parvînmes de la ſorte auſſi haut que nous pûmes grimper, & nous nous arrêtâmes près d'un arbre touffu, au pied duquel nous déchargeâmes nos bêtes. Ce fut là que je dépoſai parmi nos proviſions une jeune gazelle que j'avois tuée, ſeul gibier que j'euſſe tiré.

Le ſoleil, qui ſe cachoit derriere la montagne lorſque nous arrivâmes, nous avertiſſoit qu'il étoit déjà temps

de préparer le ſouper. Je fis du feu; Eléonore s'occupa de la cuiſine, & tandis qu'elle y travailloit, je lui dreſſai, avec des branches & la voile que j'avois portée, une eſpece de tente qui pût la mettre à l'abri des influences de l'air. Pour moi, je devois repoſer de l'autre côté de l'arbre, enveloppé dans une couverture dont je m'étois muni. Ma couche étoit toute prête; ainſi l'arrangement du gîte fut fait avant même que le ſouper fût cuit. Mais, comme il reſtoit encore plus d'une heure de jour, j'allai à la découverte ſur la crête voiſine, perſuadé que j'aurois le temps de revenir avant que les apprêts de nos alimens fuſſent achevés.

Nous n'étions guere qu'à deux portées de fuſil de l'endroit le plus haut. J'y parvins en peu de minutes. La côte de l'Iſle n'étoit là ni moins droite ni moins dangereuſe; elle me parut

même plus élevée que par-tout ailleurs ; en sorte que, du haut de cette espece de rempart, on voyoit, d'un côté, la mer dans une étendue immense ; de l'autre, une partie de l'Isle dans sa plus grande largeur, & le cours de la riviere, qui sembloit sortir du pied de la montagne. La Nature, qui se montroit autour de moi si magnifique ou si riante, avoit du côté de l'ouest un aspect fier & imposant, & y déployoit moins sa richesse que sa grandeur.

Je tournai ma lunette vers la montagne ; mais comme l'ombre la couvroit déjà, je ne vis dans cette longue masse qu'une chaîne continue de rochers escarpés, qui, fermant ce côté de l'Isle comme d'une barriere, me donnerent lieu de croire qu'il étoit inaccessible. J'observai seulement entre les cimes inégales de ces rochers, d'autres cimes de montagnes éclairées

du soleil, & plus éloignées que les premieres, qui me firent juger que l'Isle s'étendoit beaucoup au nord-oueſt, & que nous n'en voyions que la moindre partie.

Je retournai vers Eléonore, tout occupé de ces obſervations dont je lui rendis compte. Elle eſtima, comme moi, que l'Isle devoit être plus grande qu'elle ne le paroiſſoit, & qu'il importoit de nous en convaincre autant qu'il étoit poſſible; ce qui étoit auſſi mon deſſein, pour l'exécution duquel j'aurois voulu que la nuit fût déjà paſſée. Cependant ma compagne étendit la nappe ſur la pelouſe, & nous ſervit chair & poiſſon : tout étoit cuit à propos; nous fîmes un très-bon repas, après quoi, ayant attaché les ânes non loin de nous, & mis nos chiens en ſentinelle, nous allâmes nous coucher de bonne heure pour nous lever plus matin.

A peine étoit-il jour, que j'entendis ma compagne ſe lever. Je fus debout à l'inſtant. Notre toilette fut bientôt finie. J'arrangeai tout pour le départ, & nous nous remîmes en route avec tous nos compagnons, pour rejoindre la chaloupe ſur le rivage. Eléonore vouloit, comme la veille, faire le chemin à pied; mais ſur mes repréſentations, elle reprit ſa monture, pour éviter d'être mouillée par la roſée. L'herbe de la plaine que nous allions traverſer en étoit couverte. Nous rentrâmes bientôt dans notre eſquif, & quand tout y fut à ſa place, la briſe s'étant levée fort à propos, nous fîmes voile, & je ramai de mon mieux pour remonter le courant juſques à la montagne.

A meſure que nous en approchions, l'aſpect nous en paroiſſoit plus effrayant. Ce n'étoit plus ce lointain azuré, qui, vu de l'autre bout de la

plaine, charmoit les yeux par ſon agrément. Depuis le milieu de ſa hauteur, elle n'offroit que des rochers nus, eſcarpés, élevés inégalement l'un ſur l'autre, & profondément ſillonnés en certains endroits par des crevaſſes & des ravines énormes. En même temps nous entendions à notre droite un bruit ſourd comme d'un tonnerre éloigné ou d'un torrent rapide, ſans que nous puſſions imaginer d'où ce bruit provenoit.

Nous étions dans l'étonnement que devoient nous cauſer tous ces objets, lorſque je m'apperçus que le courant de la riviere avoit beaucoup plus de vîteſſe, & que la difficulté d'avancer augmentoit à meſure que nous la remontions. Je pris donc le parti de deſcendre ſur la rive gauche, & ayant attaché la chaloupe, je me mis en route avec Eléonore pour gagner des collines fort élevées que nous avions

au nord-oueſt. Il me ſembloit que, de leur ſommet, il me ſeroit facile d'examiner l'état de la montagne, de reconnoître la mer du côté du nord, & ces cimes élevées que j'avois apperçues la veille dans l'éloignement, de découvrir enfin ce qui cauſoit le bruit que nous entendions. Mais, quoiqu'à cet égard mon attente ne fût point trompée, je trouvai les choſes bien différentes de ce que je les croyois. Les collines qui me paroiſſoient contiguës à la montagne, s'en trouverent ſéparées par une vallée profonde; la montagne elle-même, comme déchirée & coupée du haut en bas, donnoit par cette ouverture un paſſage à la riviere, qui, venant d'un terrein ſupérieur, & tombant avec fracas non loin de là, faiſoit une cataracte d'une très-grande hauteur. C'étoit le bruit de cette cataracte qui nous avoit ſurpris.

J'en approchai autant que je pus, & j'allai au deſſus des précipices qui l'environnoient juſqu'à une pointe fort avancée, d'où je pouvois voir la montagne à revers & le gouffre bouillonnant de la riviere. Eléonore m'avoit ſuivi. Je n'y avois conſenti qu'avec peine, & je vis plus d'une fois le moment où j'aurois lieu de m'en repentir. Tout ce qui frappoit la vue dans cet endroit, faiſoit friſſonner. Il ſeroit impoſſible de faire une deſcription exacte des objets ſuperbes & terribles qui nous entouroient.

A gauche, & aſſez loin de la montagne qui n'avoit pas beaucoup de largeur, on voyoit une enceinte de rochers noirs au deſſus d'un creux très-vaſte. Cette coupe immenſe, ou plutôt cet abîme, paroiſſoit avoir été le foyer d'un volcan éteint. Autant qu'on pouvoit en juger par la diſtance, les pierres en étoient calcinées. Le

terrein au ſud-oueſt étoit ſans doute le reſte d'une montagne bouleverſée par quelque tremblement de terre. Tout y montroit le déſordre & la confuſion. Devant nous, la riviere tomboit à travers des roches pendantes dans une cavité ſi profonde & ſi couverte, que le ſoleil n'y pouvoit pénétrer, & qu'on éprouvoit une ſorte d'horreur en la ſondant de l'œil. Enfin nous avions à droite la chaîne de rochers qui entouroient l'Iſle, & elle étoit là tellement eſcarpée, qu'elle ne ſembloit qu'un mur d'une hauteur prodigieuſe entre la riviere & la mer.

Notre curioſité, bientôt fatiguée de ce ſpectacle, nous invitoit à porter nos recherches ſur d'autres objets. Ainſi nous quittâmes ces cimes redoutables pour chercher des ſcenes plus ſatisfaiſantes. Nous tournâmes nos pas vers la crête du nord, d'où nous découvrîmes une mer ſans bornes

& la partie de l'Iſle dont j'avois ſoupçonné l'exiſtence. La lunette m'y fit voir une terre fort élevée, des côtes fort droites, & à une grande diſtance une montagne qui fumoit, & que je pris pour un volcan (*a*).

La connoiſſance que nous venions d'acquérir de cette partie de l'Iſle, devoit naturellement nous faire eſtimer davantage celle que nous habitions, & nous la rendre plus agréable. Auſſi tournai-je mes regards avec bien de la complaiſance du côté du vallon. Eléonore en fit de même, & ſe trouva charmée de le revoir. C'eſt ainſi que les choſes brillent ou acquierent du prix par les contraſtes, que le repos

(*a*) La partie de l'Iſle que nous avions parcourue, avoit à peu près la forme d'une navette, dont la baie & la montagne faiſoient les deux bouts. La totalité repréſentoit une jambe & un pied, ou l'Italie renverſée.

nous plaît davantage après la fatigue, & le bonheur après l'adverſité.

Eléonore fit cette réflexion comme moi, & je fus bien aiſe de la voir dans cette idée, où j'avois deſſein de l'entretenir. Nous deſcendîmes au deſſous de la crête; & la poſition où nous étions alors, nous donnant la facilité de voir preſque tous nos domaines, nous nous aſsîmes pour avoir le plaiſir de les contempler, tandis que nous ferions notre dîner des reſtes de la veille. Nous mangeâmes de bon appétit; mais ce qui fit pour moi le plus grand charme du repas, ce fut la confiance qu'Eléonore me montra dans les propos que nous tînmes, & la complaiſance avec laquelle elle reçut l'effuſion de mes ſentimens. Nous revînmes inſenſiblement ſur nos aventures, & nous reportâmes nos penſées juſque ſur notre patrie.

Au nom chéri de la France, je vis

Eléonore ſoupirer, & ſes yeux ſe couvrir de larmes. L'amour que j'ai pour mon pays m'attendrit auſſi, & je ne pus cacher ma ſenſibilité. La mémoire des lieux chers à mon enfance, mon affection pour mes parens & pour mes amis, enfin ce que je devois au Gouvernement qui m'avoit protégé, & aux hommes qui m'avoient rendu ſervice, excitoient naturellement des regrets dans mon cœur, en réveillant ma reconnoiſſance. Mais c'étoit plutôt un ſouvenir tendre, qu'une véritable affliction. Eléonore me tenoit lieu de tout. Mes déſirs ne s'étendoient pas au delà de mon Iſle.

C'étoient ſans doute les mêmes cauſes qui agiſſoient ſur l'ame d'Eléonore, & qui produiſoient ſes regrets. Sa ſenſibilité n'annonçoit que ſon bon cœur. Mes ſoins & ma conſtance m'avoient fait aimer. Elle ne me cachoit pas ſa tendreſſe, & ce-

pendant, le dirai-je ! je craignis un moment d'avoir encore à combattre dans ſon ame le ſouvenir d'un amant regretté ; & cette folie me donna de l'inquiétude, tant un amour exceſſif eſt facile à s'alarmer. Eléonore eut bientôt diſſipé ces nuages. Ses ſouvenirs avoient ſur-tout pour objet deux bonnes amies qu'elle laiſſoit à Bordeaux ; elle regrettoit en même temps les douceurs de la ſociété qu'on trouve chez tous les peuples civiliſés, & particuliérement en France, où les femmes ſont traitées avec tant d'égards.

» En quoi ! chere Eléonore, lui dis-je, vous vous trouveriez à plaindre d'avoir perdu les plaiſirs frivoles de cette ſociété ? Un eſprit auſſi juſte que le vôtre n'en ſent-il pas le peu de valeur ? C'eſt ici que la ſolidité de votre caractere doit vous faire trouver le bonheur véritable, lorſque vous

vous conſentirez à faire le mien. N'êtes-vous pas ici plus ſouveraine que les Monarques ſur leurs trônes? Tout ce que vous voyez dépend de vous. Vous régnez abſolument ſur mon cœur, vous avez un ami tendre & ſincere, & vous ne pouvez en douter. Quel eſt l'homme, quelle eſt ſur-tout la femme dans vos ſociétés, qui pût ſe glorifier de cet avantage?

» Faites d'ailleurs la comparaiſon des plaiſirs de notre ſolitude, avec ceux de ces ſociétés ſi louées chez les peuples civiliſés & corrompus; vous verrez combien notre Iſle mérite de préférence dans votre eſtime. Ici la Nature nous donne des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles; ailleurs les hommes s'en ſont fait d'imaginaires, d'embarraſſans, de difficiles à acquérir. Là, les paſſions les agitent, l'inconſtance les tourmente, & l'ennui les dévore. Ici, des goûts naturels nous

font trouver de douces jouiſſances, & le travail nous dérobe à l'ennui.

» Je ne vous parle point des ridicules innombrables qui déparent ces ſociétés; mais combien de vices & de crimes le choc des paſſions y fait naître? N'y cherche-t-on pas ſans ceſſe à vous ſurprendre, à vous ſéduire? La politeſſe y tient lieu de ſentiment; on y remplace la vertu par l'hypocriſie, l'amitié par de vaines oſtentations; & l'amour même, ce feu ſacré de la Nature, n'y eſt plus qu'un commerce trompeur, preſque toujours honteux ou frivole «.

» Ces déſordres, me répondit Eléonore, ſont inſéparables de la ſociété. Où il y a beaucoup d'hommes, on en voit toujours de faux & de perfides. Mais le mal eſt-il ſans mélange? N'y trouve-t-on pas des hommes vrais, honnêtes, bienfaiſans?.... Oui, ſans doute, repris-je, & il

ſeroit trop malheureux qu'il n'y en eût point. Mais ils ſont rares, ils ſont cachés : le vice, au contraire, ſe montre par-tout avec audace, & nous afflige par ſon triomphe & par ſon impunité. Souvent même, s'il ne réuſſit pas à nous rendre ſes complices, il ne parvient que trop aiſément à faire de nous ſes victimes. Ici, du moins, nous ſommes à l'abri de ſes exemples contagieux & de ſes funeſtes atteintes. Il ne peut rien contre nous. Ici, au ſein même de la vertu, nous ferons notre bonheur mutuel. Le Ciel même légitime notre union. Tout nous en fait un devoir ; & qu'attendrions-nous à la former ?

» J'ai ſubi les épreuves auxquelles vous m'aviez ſoumis, & vous cherchez à les prolonger ! Vous ſavez qu'après Dieu, nous ſommes l'unique ſoutien l'un de l'autre. Que deviendriez-vous dans cette ſolitude,

ſi quelque événement imprévu alloit me faire périr ? Que deviendrois-je moi-même, ſi quelque cataſtrophe venoit à vous enlever ? Le malheureux qui ſurvivroit, n'ayant ſous les yeux aucun objet qui pût le conſoler de cette perte, ne tarderoit guere à ſuccomber. Cédez donc, chere Eléonore, à des motifs ſi preſſans, cédez à mes tendres inſtances, qui n'ont que vous pour objet, & rendez à jamais cette Iſle fortunée, en aſſurant le bonheur de tous deux «.

Eléonore, embarraſſée, ne ſavoit que me répondre. Sage, timide, & d'une délicateſſe qui alloit juſqu'au ſcrupule, elle n'oſoit prendre aucun parti. Elle craignoit d'y penſer, & ſe défendoit d'acquieſcer à une démarche devenue néceſſaire, comme ſi ſa conſcience eût dû s'en alarmer. Si ſon pere avoit vécu, & ſi nous avions été dans une ſociété policée,

elle m'eût donné ſa main ſans héſiter ; mais ici, la privation de tous les ſecours que pouvoit lui faire déſirer la Religion, la tenoit en ſuſpens. De là, ſes combats intérieurs & ſon embarras, qu'elle ne pouvoit me cacher ; de là, cette réponſe peu conſolante :

» Je ſens tout le poids de vos raiſons, je ſuis touchée de vos inſtances ; mais je ne puis encore vous ſatisfaire. Le temps ſeul, en me démontrant l'impoſſibilité de m'unir à vous d'une maniere ſolennelle, peut me déterminer à recevoir votre foi, & à m'engager à vous ſans témoins. Ne vous affligez point de cette réponſe, le temps d'épreuve finira. Si je n'écoutois que mon cœur, vous n'auriez pas à vous plaindre ; mais la voix de mon devoir mérite la préférence ; & j'aime mieux riſquer de tout perdre & m'affliger moi-même, que de faire

jamais rien que je puisse me reprocher «. Cette sévérité m'arracha des larmes. Eléonore en parut émue; mais elle ne changea pas de dessein.

Après cet entretien, nous quittâmes tristement ces collines pour retourner à la chaloupe; mais nous n'y arrivâmes pas d'abord, ni même directement. Je désirois parcourir, en chassant, ce côté de l'Isle, pour acquérir toujours plus de connoissance du pays, & pour faire une provision de gibier que je voulois emporter à la cabane. Eléonore m'accompagna quelque temps; ensuite, satisfaite de m'avoir vu tuer quelques pieces de gibier, & peut-être fatiguée de la course que nous avions faite depuis le matin, elle rentra dans la barque, où, tandis que je continuois à chasser, elle s'amusa à tendre les filets & à pêcher à la ligne.

Lorsque j'eus battu les vallons &

les côteaux couverts de bois, dans une étendue assez considérable, je revins à la chaloupe, chargé du produit de ma chasse. Je portois, avec un jeune chevreuil d'une espece qui me parut moins grande que celle d'Europe, un petit animal qui ressembloit au lapin, mais qui avoit le poil plus dur & plus ras, la queue fort longue, & les oreilles courtes & arrondies. Je l'avois tué sur un arbre. Il se suspendoit avec sa queue à une branche pour en manger le fruit. Je portois aussi plusieurs oiseaux que je ne connoissois pas, un, entre autres, de la figure du pluvier doré, mais plus gros, & d'un plumage magnifique, mélangé de bleu & de violet; enfin un de ces perroquets à queue rouge, qui me parurent communs dans ce canton de l'Isle.

Je trouvai qu'Eléonore avoit déjà fait une assez bonne pêche. Nous pas-

sâmes deux nuits près du rivage ; & après avoir parcouru des deux côtés les collines & les plaines, nous redescendîmes la riviere, toujours pêchant ou chaſſant, & nous arrivâmes à la cabane, le quatrieme jour au ſoir depuis notre départ, avec une proviſion copieuſe de poiſſon & de gibier de toute eſpece.

CHAPITRE XI.

Tableau de la partie baſſe de l'Iſle. Précis de ſes diverſes productions. L'Auteur boucane du gibier, ſeche du poiſſon, & trouve du ſel. Fanaiſon ; réparation des édifices ; ſecondes ſemailles ; mauvaiſe ſaiſon ; conteſtation entre l'Auteur & Eléonore.

LA tournée que nous venions de faire dans une partie de l'Iſle, me donna la plus haute idée de la valeur de nos poſſeſſions. Il ſeroit difficile de trouver dans le monde un pays plus charmant. L'aſpect en eſt admirable. Il préſente ſouvent des fontaines, des ruiſſeaux ou de petites rivieres, qui adouciſſent par leur fraîcheur la grande chaleur du climat. Les arbres, qui ombragent les côteaux

d'une perpétuelle verdure, ſont chargés de fruits ou de fleurs. L'air y eſt ſur-tout agréablement parfumé par la ſuave odeur d'une eſpece de jaſmin, & par beaucoup de roſiers de Chine. Tous ces objets flatteurs font ſur les ſens une douce impreſſion. Ils retraçoient à notre eſprit l'époque la plus brillante de la Nature, & ce jardin délicieux qui, ſéjour de nos premiers peres, fut le berceau du genre humain.

Ce que l'Iſle me parut contenir de plus remarquable en quadrupedes, ſe réduit à un petit nombre d'eſpeces, la plupart du genre des chevres; la gazelle, le chamois, le bouquetin. Je trouvai de plus une ſorte de chat muſqué, dont on pourroit, je crois, tirer un parfum ſemblable à la civette; un animal de la grandeur d'un chien, qui vit de fruits, & que je nommai *barbu*, à cauſe d'une touffe

de poil qu'il a ſous le menton ; le petit lapin grimpant à longue queue, & pluſieurs écureuils gris, parmi leſquels eſt une eſpece ſinguliere par ſa grande légéreté, qui les rend comme volans. Cette partie de l'Iſle n'a point d'animaux carnaciers, &, contre mon attente, je n'y vis pas de ſinges, qui ſont ſi communs dans toutes les Indes.

L'eſpece des oiſeaux y eſt plus riche & plus variée. Tous ceux qui habitent les bois, brillent des plus belles couleurs. Leur chant me parut moins agréable que celui des roſſignols & des chardonnerets ; mais en revanche, la chair de pluſieurs eſt exquiſe. Ils devenoient pour nous des mets très-délicats. J'en trouvai quelques-uns d'analogues à ceux de l'Europe ; des poules de couleur griſe, piquetées comme la perdrix, qui different des nôtres par leurs corps ramaſſés & leurs pattes courtes, & des tourterelles

de trois ſortes, dont les premieres ſont griſes & groſſes comme des poulardes, les ſecondes plus petites, les troiſiemes vertes & excellentes. Parmi les eſpeces les plus remarquables, je puis noter un oiſeau de la groſſeur d'une oie, qui ſe perche ſur les plus grands arbres, près des lieux humides, difficile à prendre, & très-bon à manger. Ses plumes ſont noires & rouſſâtres. Il a ſur la tête une ſorte de couronne rouge, de même matiere que le bec, dont elle fait partie; des perroquets blancs, & de jolies petites perruches de diverſes couleurs; un très-petit oiſeau, qui n'a guere plus de volume qu'une guêpe, admirable par la beauté de ſes couleurs mélangées de bleu, de fauve & de rouge. Mais celui qui me parut mériter la préférence, eſt de la groſſeur d'un faiſan. Le plumage en eſt mélangé de rouge, de violet, de

blanc & de noir. Il a ſur la tête une crête jaune, une barbe de plumes ſous le cou, & la queue fort touffue. Les oiſeaux aquatiques y étoient communs, & l'expérience nous apprit qu'en certaine ſaiſon ils devenoient une des meilleures reſſources de notre cuiſine. Eléonore trouva le moyen d'en apprivoiſer quelques-uns, qui augmenterent bientôt les richeſſes de notre baſſe-cour.

La riviere nous offroit une infinité d'excellens poiſſons, tels que le ſaumon, l'aloſe, le cabliau, l'anguille : la mer nous donnoit un maquereau plus grand & plus blanc que celui qu'on pêche ſur les côtes de France, & deux fois tous les ans une ſorte de harengs dans la plus grande profuſion. L'une & l'autre nous fourniſſoient des écreviſſes & des cancres, des loutres & des tortues.

Je ne reconnus dans les bois aucun

des arbres fruitiers des climats ſeptentrionaux ; car je ne compte point l'oranger ni le citronnier, que j'y trouvai, & que l'Europe doit à l'Aſie ; mais la Nature avoit amplement dédommagé l'Iſle, en y faiſant croître d'autres végétaux précieux, propres à cette partie du Monde. Outre le cannellier, le muſcadier, le giroflier & le poivre, on y voyoit une eſpece de palmier (*a*) qui produit un fruit excellent, & dont le bois, l'écorce, les feuilles ſervent à mille uſages ; le cotonnier, le calebaſſier, le café, le manguier, un arbre dont je tirai dans la ſuite une ſorte de ſuif, un prunier avec des fruits à pepins, & de la canne de la groſſeur de la jambe (*b*).

(*a*) C'eſt ſans doute le cocotier, l'arbre le plus utile que l'on connoiſſe. *Note de l'Editeur.*

(*b*) Vraiſemblablement le bambou.

Pluſieurs autres arbres recommandables par leur grandeur & leur beauté, par leurs fleurs, leurs fruits, & les différentes gommes qui en découlent ; l'indigo ſauvage, le cacao, le ſucre ; enfin les bois & les écorces propres à diverſes teintures, & généralement tous les bois précieux des pays chauds, que l'on emploie aux meubles & à la menuiſerie, ſont ici en très-grande abondance.

La terre y nourrit des racines & des plantes bulbeuſes en aſſez grand nombre. J'appris à en connoître les qualités nutritives & les propriétés utiles, en les donnant à nos animaux domeſtiques, qui ne manquoient pas de refuſer celles qui pouvoient être dangereuſes. On n'y trouve point de reptiles venimeux, ce qui eſt un prodige dans les pays chauds, & les inſectes n'y ſont point trop incommodes. Il y a quelques abeilles ſauvages,

qui font leur miel dans les fentes des rochers; d'autres ſuſpendent leurs ruches à des branches d'arbres, en forme de citrouille alongée, & des fourmis ailées y fabriquent ſur des branches une ſorte de laque.

Telle eſt la partie baſſe de l'Iſle; tel eſt l'état ſuccinct de ſes productions naturelles, dont je fis à Eléonore un ample détail, pour lui donner une idée toujours plus avantageuſe de nos domaines, & pour étendre de plus en plus chez elle le goût de la propriété.

La vue des proviſions abondantes que nous avions tirées de notre voyage, devoit contribuer au même effet. Je les mis avec complaiſance ſous les yeux d'Eléonore, qui ayant travaillé ainſi que moi à les raſſembler, ſe fit un plaiſir d'en contempler la variété. » Voilà beaucoup de biens, me dit-elle; mais nous avons pouſſé trop

loin notre prévoyance. Nous ne pourrons conſommer qu'une partie de ces proviſions ; la chaleur du climat ne nous permettra point de conſerver le reſte ; il ſe corrompra bientôt. Avec plus de modération, nous n'euſſions rien perdu. Le ſuperflu eſt en pure perte. Que voulez-vous faire, je vous prie, de tant de viandes & de poiſſons « ?

» Ne croyez pas, lui dis-je, perdre de ces vivres ce que nous ne pourrons manger dans quelques jours. Il eſt pluſieurs manieres d'empêcher la corruption. Les calculs du beſoin & les eſſais de l'induſtrie en ont trouvé les moyens infaillibles. Ils ſont aujourd'hui connus chez toutes les Nations. Nous ſavons que les viandes ſalées, que celles ſéchées au vent ou à la fumée ſe gardent long-temps ſans ſe gâter ; que ces moyens ſuffiſent pour conſerver le poiſſon. Qui nous empê-

che de les mettre en œuvre pour conſerver le nôtre ? Qui nous empêche d'enfumer ou de ſaler notre gibier ? Si nous n'en connoiſſons pas les procédés, l'expérience nous les apprendra ; c'eſt à ce guide sûr que nous devons le ſuccès de toutes nos entrepriſes. Ceſſez donc d'être inquiete ſur notre ſuperflu, qui va devenir, par nos précautions, une proviſion aſſurée pour l'avenir. Il eſt vrai que nos mets n'auront pas la même délicateſſe que dans leur fraîcheur ; mais le travail & le beſoin rendent le goût moins difficile.

» Il ne nous manque qu'une choſe pour l'exécution de ce deſſein. Nous n'avons ici de ſel que le reſte de celui que j'ai tiré du vaiſſeau, & le ſel eſt pour nous une avance indiſpenſable. Je crois que nous en trouverons quelque part autour de l'Iſle, & dans la ſuite je me charge d'en faire aſſez

en peu de mois pour en fournir très-long-temps une famille comme la nôtre : en attendant, allons à la recherche de celui que la Nature nous a préparé, & ſervons-nous de ce préſent de ſa main libérale pour conſerver notre poiſſon «.

Là-deſſus nous quittâmes la cabane, & étant entrés dans la chaloupe, nous ſortîmes de la baie pour côtoyer l'Iſle du côté de l'eſt, où je m'étois apperçu que le cordon de rochers qui l'entouroient avoit plus de baſe qu'ailleurs. Il régnoit au devant une ſorte de reſſif (*a*) qui en rendoit l'approche fort difficile lorſque la mer étoit agitée ; mais, dans le calme, on en voyoit les pointes qui paroiſſoient çà & là au deſſus de l'eau, & l'intervalle pouvoit laiſſer le paſſage libre

(*a*) Le reſſif eſt une chaine de rochers à fleur d'eau.

à une barque légere. Nous naviguâmes doucement entre ces écueils avec toute la circonſpection que la prudence pouvoit nous ſuggérer, & bientôt, ſuivant mon attente, nous trouvâmes, dans différens creux de rochers, de très-beau ſel criſtalliſé. Nous le mîmes en morceaux à coups de rame, & en ayant fait une ſuffiſante proviſion, nous revînmes ſans accident à la cabane, où nous déposâmes notre chargement.

J'élevai enſuite à la hâte une petite cahute d'environ cinq pieds de haut, que je fermai le mieux que je pus. Je la couvris de claies. J'y établis une ſorte de gril de bois, ſur lequel je mis la chair des bêtes que j'avois tuées, après l'avoir coupée par morceaux & ſaupoudrée de ſel; puis ayant allumé du feu deſſous, j'y fis brûler, à la maniere des Sauvages d'Amérique, les peaux & les os de ces bêtes,

ce qui donna à mes viandes une couleur vermeille & une odeur excellente, & les rendit en quelques ſemaines propres à être conſervées cinq ou ſix mois.

Quant à mes poiſſons, j'en ſéchai une partie à la fumée, & j'encaquai l'autre dans des tonneaux vides, où je n'épargnai pas le ſel pour leur préparation. Je n'y réuſſis pas néanmoins cette fois ſupérieurement; mais j'eus ſouvent depuis occaſion de répéter cette expérience, & je devins ſi habile dans l'art de ſaler & de ſécher le poiſſon, que peu de Pêcheurs de morue ou de hareng auroient pu me diſputer la palme en ce genre.

O vous, Cenſeurs oiſifs qui habitez nos grandes villes! ſi vous liſiez ces Mémoires, vous trouveriez peut-être que ce talent que je vante mérite fort peu d'eſtime; vous plaiſanteriez ſur l'invention & les ſuccès dont je

m'applaudis ici. Mais si la Providence vous avoit jetés dans une isle déserte, sans doute vous changeriez de langage, & le talent du Pêcheur habile vous paroîtroit bien préférable à tous les talens inutiles dont vous faites un si grand cas (*a*).

(*a*) Ceux qui, justes appréciateurs, honorent l'industrie d'un homme utile à d'autres hommes, rendent un grand service à la Société. C'est ce qu'on peut prouver par l'exemple de la Hollande, qui doit sa liberté, ses richesses, sa prospérité aux encouragemens donnés à la pêche du hareng, & qui, dans cette vûe, eut le bon esprit d'élever une statue publique à ce patriote obscur, mais recommandable, qui, le premier, inventa l'art de saler & d'encaquer ce poisson, devenu pour ses peuples une mine d'or inépuisable (1).

(1) La pêche du hareng ne donna pas seulement un excellent comestible aux Hollandois, mais un commerce dont la Nature avoit fait, pour ainsi dire, toutes les avances, & sur-tout un nombre infini de bons matelots, qui ont élevé la Hollande au rang des pays les plus opulens. *Note de l'Editeur.*

Il faut avouer néanmoins que l'importance de cet art ne s'offre pas également aux yeux de tout le monde, puiſqu'Eléonore elle-même n'en ſentoit pas tout le prix. Elle me dit le ſoir, dans une converſation que nous eûmes ſur cette matiere, qu'il eût été plus avantageux & ſans doute plus agréable pour nous de ne prendre des animaux de l'Iſle qu'à proportion que nous en aurions beſoin pour notre nourriture; que l'Iſle étoit comme un parc, & la riviere un vivier dont nous avions les habitans ſous la main.

» Il eſt vrai, lui répondis-je, qu'ils ſont enfermés dans cette enceinte; mais nous la trouverons bien vaſte, s'il faut la parcourir chaque fois que nous aurons beſoin de la chair des animaux. Quand ils ſeroient encore plus nombreux, il faudroit toujours un temps conſidérable pour s'en em-

parer, & le temps doit être pour nous d'un grand prix, puiſqu'il nous reſte tant de choſes à faire. La ſaiſon d'ailleurs n'eſt pas toujours commode, ni la chaſſe toujours heureuſe : auſſi les Peuples chaſſeurs ne vivent-ils que précairement; mais ils avancent vers le bonheur, lorſque de la vie errante ils paſſent à la vie paſtorale, & ſurtout lorſqu'à l'aide de celle-ci, ils multiplient les fruits de la terre en s'adonnant à l'Agriculture.

» Les proviſions que nous avons faites, en aſſurant notre ſubſiſtance, nous donnent la liberté de diſpoſer de nous tout le temps qu'elles dureront : c'eſt une avance pour les travaux que nous voudrons entreprendre juſqu'à cette époque. Or les avances ſont néceſſaires à toute entrepriſe, & particuliérement à celle de forcer la terre à produire tous les ans.

» L'Agriculture ſeule peut fournir abondamment

abondamment à tous les besoins de la vie; elle seule rend la société durable & prospere; mais elle ne donne ses fruits qu'en raison des travaux. Ceux du Cultivateur sont de longue durée: il faut de la constance; mais il faut des subsistances pour travailler & pour s'occuper de la culture, depuis le défrichement jusqu'à la moisson. Combien de gens, dans notre Europe, s'imaginent qu'il ne faut que des bras pour semer & recueillir, & qui ne font pas attention qu'il faut avoir dîné pour solliciter la terre à produire! Les provisions que nous avons tirées du vaisseau, nos animaux, nos outils, nos chairs salées, sont nos avances pour nos moissons à venir; mais si quelque malheur me privoit tout d'un coup de ces avances, je serois forcé, pour vivre, de donner à la recherche des subsistances ce qu'aujourd'hui je peux donner au travail.

» La diminution des avances diminue le produit ; & voilà pourquoi, dans les sociétés mal dirigées, les Gouvernemens qui diminuent ces avances ruinent la société.

» Pardonnez, chere compagne, cette petite digression ; elle n'est point au dessus de la justesse & de la sagacité de votre esprit. Obligés de tenir ici conseil sur nos travaux, &, s'il plaît un jour au Ciel & à vous, sur ceux d'une postérité dont le bonheur sera notre principal devoir & notre plus douce félicité, nous ne pouvons nous faire des principes trop solides & trop bien fondés sur la nature des choses. On ne réussit à rien sans y avoir pensé d'avance, & le bonheur d'éclairer sa raison en communiquant toutes ses réflexions à l'objet qu'on chérit & qu'on estime, n'est pas un des moindres plaisirs de l'amour honnête «.

» Je vous rends graces, mon ami, me dit Eléonore, & des choſes importantes que vous venez de me dire, & de ce que vous m'appelez au conſeil, lors même que c'eſt vous qui me donnez des inſtructions. Les vôtres me ſeront toujours cheres, & je vous promets toute mon attention lorſque vous jugerez à propos de les développer davantage. Elles tiennent à des choſes d'une ſi grande utilité, ou, pour mieux dire, qui ſont ſi indiſpenſables dans la circonſtance où nous ſommes, & nous avons un ſi grand beſoin d'étudier l'hiſtoire de la Nature, de connoître tout ce qui peut adoucir notre état & ſervir de baſe au bonheur de l'humanité, que vous trouverez toujours votre compagne auſſi diſpoſée à profiter de vos lumieres, que touchée des ſervices que vous lui avez rendus «.

Eléonore rougit en prononçant ces

mots : je rougis auſſi, & ne pus m'empêcher de mettre un genou en terre & de baiſer ſa main, qu'elle ne retira que foiblement. Nous gardâmes tous deux le ſilence, & ainſi ſe termina cet entretien, que des Lecteurs frivoles pourroient trouver ſingulier dans notre ſituation entre deux perſonnes de notre âge.

D'après ce que j'avois lu & ce que j'avois ouï dire de la température des climats de l'Inde dans la latitude où nous étions, je ſavois qu'elle étoit contraire à celle de l'Europe ; en ſorte que quand celle-ci avoit l'hiver, cette partie de l'Inde jouiſſoit de la plus belle ſaiſon & du temps le plus chaud ; & lorſque l'été régnoit ſur la premiere, l'autre étoit inondée de grandes pluies, qui tiennent lieu d'hiver aux terres voiſines du Tropique. Je voyois en conſéquence que nous approchions de la ſaiſon plu-

vieuſe, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour faire tous les travaux que la prévoyance exigeoit de nous juſque là.

Le peu de ſuccès de mes blés avortés par le grand chaud, m'avertiſſoit de ne confier mes ſemences à la terre que peu de jours avant les pluies; il me reſtoit à ſemer une partie de mon champ. Je préparai tout pour cela, de maniere que je n'euſſe plus qu'à jeter le grain & à le couvrir avec une herſe que j'avois fabriquée à cet effet. Un jour ou deux devoient ſuffire pour remplir cette tâche; mais d'autres objets, quoique moins importans, demandoient un temps plus long. Il falloit ramaſſer la pâture néceſſaire pour nos bêtes durant la mauvaiſe ſaiſon, & j'avois à réparer les toits & les cloiſons de nos bâtimens, pour les garantir d'une humidité longue & fâcheuſe.

Eléonore devoit à la vérité partager ces travaux; mais, avant de les entreprendre, j'avois des préparatifs à faire, qui ne regardoient que moi seul.

Il me manquoit un instrument propre à couper les foins, & un autre bon pour scier les blés, en sorte que je m'étois vu contraint d'arracher la paille de ma chétive récolte, & que j'étois embarrassé pour faucher nos prairies; mais, après y avoir pensé, après avoir bien examiné ce que je pouvois faire à cet égard, je tirai de notre arsenal une longue rapiere & un large sabre, & j'entrepris d'en fabriquer une faucille pour les gerbes, & une faulx pour le foin (*a*). Je mis aussi-tôt la main à

(*a*) Je faisois le contraire de ce qui est exprimé dans ce vers de Virgile :

Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.

» On fait un glaive de la faulx recourbée «.

l'œuvre, & les faisant passer à la forge, j'arrondis l'épée en demi-cercle; j'en amincis l'intérieur avec la lime, & je le dentai avec le ciseau. Pour le sabre, j'en inclinai le bout, & j'en réduisis assez bien la lame aux dimensions convenables; mais le talon ou la partie par où il faut l'emmancher exerça long-temps ma patience. Je dois avouer ici que, quoi que je fisse pour le rendre conforme à l'idée que je m'en étois faite, je ne fus jamais satisfait de mon travail. Malgré cela pourtant, j'assujettis assez bien la faulx au bout d'un long manche, pour pouvoir m'en servir, &, m'étant muni d'une partie de meule de Taillandier pour l'affiler, je parvins à faucher le foin que je voulois serrer.

Ainsi je rétablissois l'ordre, en faisant servir à la terre le fer que les hommes avoient forgé pour se détruire.

Je le fannai avec le ſecours d'Eléonore ; je le voiturai avec nos animaux juſqu'auprès des étables, & l'ayant mis en groſſes meules, je le couvris de jonc, pour le garantir de la pluie & le conſerver long-temps.

La récolte des foins me prit ſix jours, après quoi je commençai la réparation de nos édifices. Je couvris leurs toits légers d'un ſecond toit de joncs & de feuilles de palmier qui les rendirent impénétrables à l'eau. Les cloiſons furent doublées d'une couche de terre graſſe gâchée avec du foin. Le ſol de la cabane fut élevé & couvert de planches, & dans chaque chambre j'ouvris une fenêtre, que je garnis de carreaux de vître. Enfin, je conſtruiſis un fourneau portatif, pour nous ſervir de cuiſine dans l'intérieur, lorſque les grandes pluies ne nous permettroient pas de ſortir.

Il me reſtoit encore à faire une opé-

ration qui me tenoit à cœur; c'étoit de creuſer une cave ou plutôt une grotte, pour y dépoſer plus sûrement une partie de nos effets, & ſur-tout cette quantité de poudre à canon que nous avions tranſportée du vaiſſeau. Je ne la voyois pas ſi près de nous ſans inquiétude. Le feu du ciel, durant quelque orage, tombant ſur nos bâtimens, & quelque choſe de plus commun, & non moins à craindre, un incendie produit par une étincelle que l'air ou le vent porteroit ſur des matieres combuſtibles dans la cabane ou dans les étables, pouvoit enflammer le magaſin, embraſer tout d'un coup la poudre, &, dans la commotion violente, occaſionnée par ſon exploſion, renverſer & détruire tout ce qui ſeroit aux environs à une aſſez grande diſtance.

Cette idée, dont j'avois frémi plus d'une fois par rapport à Eléonore,

m'avoit fait examiner attentivement tout le voisinage de la cabane, pour découvrir dans un juste éloignement un lieu propre à mon dessein ; & j'avois déjà trouvé à mi-chemin de mon observatoire, & presque à la base d'une grande colline, un lieu tel que je pouvois le désirer. La Nature en avoit fait presque tous les frais : c'étoit une grotte ébauchée, dont les parois, d'un rocher très-dur à droite & à gauche, étoient séparées par une couche ou veine de tuf perpendiculaire, d'environ vingt pieds d'épaisseur & de douze d'élévation au dessus du sol. Cette mine de tuf pouvoit être coupée avec le ciseau, ou même creusée avec la pioche ; mais ce qui restoit à en détacher pour donner au souterrain la capacité convenable, & le déblai qu'il falloit enlever, pouvant consumer un temps que je devois à des choses plus pressées, je résolus

d'attendre la saison des pluies pour creuser la grotte, parce que, libre des travaux extérieurs, je pourrois alors m'en occuper à l'aise & travailler à couvert.

Enfin le temps prévu s'annonça; le vent changea, le ciel se couvrit. Un bruit sourd, qui venoit de l'oueſt, se fit entendre (*a*), & fut le précurseur du tonnerre, de l'orage & de la pluie. Elle tomba d'abord assez vivement, puis avec plus d'impétuosité, enfin, à courts intervalles, par grains

(*a*) Ce bruit, qu'on entend de loin, quelquefois plus de vingt-quatre heures avant l'orage, est produit par le mouvement de la mer, que le vent d'oueſt émeut profondément, & dont il souleve les flots. Ce n'est d'abord qu'un léger murmure; mais, à mesure qu'il approche, il croît, il augmente, jusqu'à faire penser que c'est le tonnerre. Ce bruit annonce toujours la pluie, qui ne tombe guere qu'une fois l'an, mais qui dure environ deux mois.

& par fortes ondées ; & c'eſt ainſi que ſe paſſe toute la mauvaiſe ſaiſon.

Mais je n'avois pas attendu la pluie pour ſemer le reſte de mes blés. Dès que j'avois vu le ciel couvert de nuages, je m'étois empreſſé de faire mes ſemailles & de herſer mon champ.

Après cette opération eſſentielle, je rentrai, comme un autre Noé, dans l'intérieur de mon arche, pour me mettre à l'abri de l'inondation. Cependant je ne m'y tins pas ſi exactement renfermé, que, muni d'une redingote & d'un parapluie, je n'en ſortiſſe quelquefois pour aller à la découverte, & plus ſouvent avec Eléonore, pour continuer l'excavation de la grotte ; mais les travaux champêtres & extérieurs ceſſerent entiérement.

Dès-lors je ne quittai plus ou preſque plus ma compagne ; notre ſociété devint plus intime, notre confiance

plus étendue. Les ſentimens de tendreſſe & d'admiration que j'avois pour elle, & que je croyois au plus haut point, prirent un accroiſſement prodigieux, & je m'apperçus enfin que je faiſois des progrès ſenſibles dans ſon eſtime & dans ſa tendreſſe. Elle me parloit avec plus de complaiſance, elle me regardoit avec plus de bonté. L'intérêt qu'elle prenoit à moi devenoit plus remarquable; & chaque fois qu'après l'avoir quittée pour une heure ou deux, je revenois auprès d'elle, l'aimable rougeur qui coloroit ſon viſage, & le trouble de ſes yeux exprimoient aſſez tout le plaiſir qu'elle avoit de me voir.

J'étois aimé d'Eléonore, je n'en pouvois douter; mais j'aſpirois à l'être toujours davantage. C'eſt le caractere du véritable amour, de croître ſans ceſſe. Ceux qui ont vu leur attachement s'affoiblir, n'aimoient pas. Je

brûlois de voir Eléonore consentir enfin à notre union, & se résoudre à en presser le moment. Je faisois tout ce qui étoit en moi pour la fléchir. Je m'étudiois sans cesse à prévenir ses goûts, j'adoptois sa façon de penser, je redoublois de soins pour lui plaire.

Dans les momens de loisir que nous laissoient le travail de la grotte & le soin du ménage, j'inventois des récréations propres à l'amuser & à entretenir sa sensibilité. Tantôt je dessinois quelque objet intéressant sous les yeux d'Eléonore, qui, plus habile que moi, & toujours complaisante, ne refusoit pas de me diriger, & s'en faisoit même un plaisir. Tantôt je réveillois son goût pour la musique, je jouois quelques morceaux choisis sur le violon ou sur le hautbois. Nous faisions de petits concerts, où j'accompagnois de quelqu'un de ces ins-

trumens ſa voix ſonore & flexible. Quelquefois c'étoit le trictrac ou les échecs qui nous ſervoient de paſſe-temps ; mais, pour l'ordinaire, nous trouvions notre amuſement dans quelque lecture utile ou agréable que ſuivoient nos obſervations. Eléonore y faiſoit toujours paroître la bonté de ſon caractere & la délicateſſe de ſon eſprit. Nous étendions quelquefois nos réflexions à toutes ſortes d'objets. Nos converſations rouloient ſur l'Hiſtoire, ſur les Arts, ſur les vertus les plus utiles à la ſociété, & ſur les vices & les défauts qu'on y doit le plus éviter.

Un ſoir que nous nous entretenions de ces principes de la Morale, Eléonore me dit que la vertu qui lui paroiſſoit la plus ſublime, étoit ce ſentiment d'amour pour nos ſemblables, qui nous intéreſſant à leurs beſoins & à leurs infortunes, nous porte

à nous oublier nous-mêmes pour voler à leur secours. La froide justice ne donne rien du sien, & la générosité qui ne part pas du cœur, n'est que vanité ridicule ; mais la sensibilité généreuse, la vraie bienfaisance, nous approche de la Divinité & mérite tous nos hommages. » Je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle, que l'impossibilité de l'exercer dans notre Isle, m'en rend la solitude désagréable & le séjour fâcheux. Ce n'est que dans la société qu'on peut déployer cette bonté expansive, qui nous donne un si doux empire sur autrui, & nous rend si contens de nous-mêmes «.

Cette réflexion touchante & sublime, qui peignoit si bien l'ame d'Eléonore, me fournit une occasion favorable que je ne laissai point échapper. » Eh quoi ! ma chere compagne, dis-je à Eléonore, ne pouvez-vous

donc, ſans ſortir de cette Iſle, exercer votre bienfaiſance, & donner un aliment convenable aux doux ſentimens de votre cœur? A quoi bon étendre au loin, par l'imagination toute ſeule, votre ſenſibilité, lorſqu'elle peut agir & ſe déployer tout entiere ſur un ami qui eſt ſi près de vous? Que dis-je? ſur tant d'êtres qui vous devront la vie & le bonheur? Cet ami ſi tendre, que vous honorez de votre eſtime, diſons mieux, que vous aimez, ſouffrira-t-il toujours de vos longs délais & de vos rigueurs?

» Ah, trop chere Eléonore! continuai-je en tombant à ſes genoux & en ſaiſiſſant une de ſes mains que j'arroſai de mes larmes, j'ai renfermé juſqu'ici dans mon cœur toute la violence des ſentimens qui l'agitent. Je me ſuis ſoumis à la loi ſi dure que vous m'avez impoſée: mais

ignorez-vous tout ce que ces délais coutent à ma tendreſſe ?

» Hélas ! ſi vous m'aimiez, pourriez-vous n'être pas touchée de mes pleurs ? & prendriez-vous plaiſir à les faire couler ? Ne ſentiriez-vous pas au contraire la néceſſité de notre union pour notre félicité commune ? Non, cruelle ! non : vous ne m'aimez pas «.....

» Que vous êtes injuſte de m'accuſer d'ingratitude ! me dit Eléonore en m'interrompant & en me faiſant relever ; & que vous êtes peu raiſonnable de vous affliger de la ſorte ! N'avez vous pas aſſez de preuves de mon attachement pour vous, & mes ſentimens ne vous ſont-ils pas aſſez connus par mon propre aveu ? Après la promeſſe que je vous ai faite d'être à vous pour la vie, le délai que j'ai pris doit-il vous déſoler ; & le terme eſt-il ſi éloigné, qu'il ne vous laiſſe

qu'une foible eſpérance? Je n'ai point fait parler ma volonté, je n'ai rien exigé que d'après les avis de ma conſcience. Ce ſont des ſcrupules, ſi vous voulez; mais ces ſcrupules ſont reſpectables : ils vous ont paru tels; vous vous êtes ſoumis : pourquoi donc me blâmer aujourd'hui? pourquoi cet emportement & ces plaintes qui me déchirent l'ame? Si quelqu'un de nous avoit à ſe plaindre, je ne crois pas que ce fût vous «.

» Oh, qu'il vous eſt facile d'être raiſonnable, repris-je, quand vos ſentimens ſont ſi modérés! Les miens ſont trop vrais, trop ardens, pour être ſuſceptibles de tant de réſerve. Et quelle force aurois-je pour les réprimer, lorſqu'à mes yeux tout les juſtifie? Dans la ſituation critique où nous ſommes, non ſeulement la raiſon & la conſcience ne peuvent les condamner; elles les approuvent,

elles les autorisent, j'ose le dire ; elles nous font un devoir de notre union. Ici où la société est réduite à nous deux, où le consentement des parties peut seul constituer l'essence du lien sacré qui doit nous attacher inviolablement l'un à l'autre, ne sommes-nous pas dans le cas de nos premiers parens ? Celui qui les assembla & qui répandit sur eux ses bénédictions prospères, nous a fait une loi de nous unir en nous jetant seuls dans cette Isle ; c'est lui qui nous bénira «.

» Votre raisonnement seroit juste, répliqua-t-elle, si nous avions perdu tout espoir de sortir de notre Isle ; mais si nul vaisseau n'est venu dans ces parages depuis que nous sommes ici, s'ensuit-il qu'il n'en viendra point ? Je sais que je ne dois pas étendre cette possibilité au delà des bornes de la vraisemblance ; que si le

commerce ou le hasard n'en amenent pas dans le cours d'une année, par exemple, il n'est guere croyable qu'il en vienne jamais : aussi ne porté-je pas plus loin le terme que je vous ai demandé, qui doit être en même temps celui du deuil de mon pere ».

» Une année ! m'écriai-je : Ah ! c'est donc ma mort que vous demandez. Pourrai-je bien, sans mourir, souffrir un si long terme ? & pouvez-vous l'exiger avec tant de rigueur, vous, que la Providence appelle d'une maniere si sensible à être la mere d'un Peuple nouveau, dont elle veut nous rendre les instituteurs & les modeles; vous, qu'elle a destinée à répandre sur cette terre la joie & la prospérité, & qui, au lieu de vous prêter à ses vûes bienfaisantes, ne cherchez qu'à en retarder

l'effet, qu'à empêcher qu'elles ne s'accompliſſent, puiſque je languis, je me conſume dans une ſi longue attente, & que ſous vos yeux je ſeche & je péris de douleur «.

» Vous me faites pitié, reprit Eléonore ; je dis plus, vous m'affligez ſenſiblement. La paſſion vous tranſporte au point que vous ne voyez plus le vrai des choſes. Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pourrez pourtant vous convaincre que les conditions que je vous impoſe ne ſont pas ſi cruelles. Vous vous récriez ſur le délai d'une année ; mais penſez qu'il s'en eſt écoulé plus de la moitié. Eſt-ce trop exiger que de vous en demander le reſte ? & l'honnêteté, comme la reconnoiſſance, ne preſcrit-elle pas d'attendre la fin du deuil d'un pere pour qui vous montriez vous-même tant de vénération «?

Mon amour impatient se soulevoit contre ces motifs qu'il trouvoit si foibles. Pourquoi ce deuil extérieur dans un désert ? & que faisoit cette privation à la mémoire de son pere, qui, vivant & témoin de notre situation, se fût hâté lui-même de nous unir ? J'insistai donc avec encore plus de feu auprès d'Eléonore ; j'allai jusqu'à me plaindre de son injustice avec une sorte d'aigreur & d'emportement ; mais mon obstination véhémente eut un succès contraire à mon espoir. Elle déplut à Eléonore, & lui causa tant de chagrin, qu'elle ne put s'empêcher de m'en faire de vifs reproches. Elle m'accusa de manquer d'égards pour la mémoire de M. d'Aliban & pour elle-même ; & le changement de son visage, l'émotion de sa voix, & ses pleurs qui coulerent en abondance,

ne témoignerent que trop combien elle étoit ſenſible à la peine que je lui avois cauſée.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Regrets du Chevalier. Maladie d'Eléonore.

C'EST ici qu'on peut connoître quelle paſſion eſt l'amour, & quelles formes il prend ſuivant les circonſtances & les caracteres. Les refus conſtans d'Eléonore m'avoient offenſé. Le peu de cas qu'elle ſembloit faire de mes prieres & de mes larmes, me paroiſſoit une inſulte. Le dépit & la colere s'étoient emparés de mon cœur. Je n'écoutois plus la raiſon; j'étois hors de moi. Eléonore m'a dit depuis, qu'ayant jeté les yeux ſur moi dans ce moment, elle avoit tremblé; que mes regards étinceloient; que ma phyſionomie lui parut terrible, & que c'étoit ſur-tout ce qui l'avoit ſi fort émue. Mais à

peine ſes pleurs commencerent à couler, qu'il ſe fit un changement ſubit dans mon ame. Le lion rugiſſant devint un agneau. Je paſſai de l'emportement de la révolte à la ſoumiſſion la plus tendre, & du déſir de braver ce que j'aimois, au regret le plus amer de l'avoir offenſé.

Je me jetai à ſes pieds, en la conjurant de pardonner ces tranſports fougueux à la violence de mon amour. Je lui demandai grace avec les plus vives inſtances, & je l'aſſurai que, quoi qu'il pût arriver, je ne me mettrois plus en danger de lui déplaire; que je préférerois la mort même au malheur de lui déſobéir & de l'affliger (*a*).

(*a*) Aſſurément nos jeunes gens, bien corrompus, bien indécens & bien dédaigneux, ne manqueront pas de trouver très-ridicules ces ſentimens, qui contraſtent ſi fort avec leurs mœurs; mais ces ſentimens n'en ſont pas moins dans la Na-

Enfin je mis en œuvre toutes les reſſources de l'eſprit & toute l'effuſion du cœur pour l'appaiſer. Mais Eléonore, infiniment ſenſible, reſtoit inconſolable. Elle demeuroit aſſiſe, la tête penchée, tenant d'une main un mouchoir ſur ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre négligemment. Elle ne répondoit point. Ses ſanglots ſeuls ſe faiſoient entendre, tandis que ſes larmes ne ceſſoient de couler.

Cette douleur ſi vive que je lui cauſois, rejailliſſoit toute ſur moi. J'étois attendri de ſes pleurs, j'étois pénétré de ſon chagrin, & ſon ſilence me devenoit inſupportable, parce qu'il m'annonçoit ſon reſſentiment. Auſſi ce n'eſt pas aſſez de dire que

ture, quoiqu'ils affectent de les méconnoître. J'en appelle à tous ceux qui ont aimé véritablement, & qui ſavent encore ce que c'eſt que ſentiment & honnêteté. *Note de l'Editeur.*

ſes larmes excitoient les miennes; elles couloient juſque ſur mon cœur, elles l'abreuvoient d'amertume.

Cependant Eléonore ne s'appercevoit pas de ma ſituation; elle étoit tout entiere abſorbée dans ſa douleur. Mais quand le premier moment en fut paſſé, & qu'ayant levé la tête, elle vit l'abattement inexprimable où j'étois, elle ne put s'empêcher d'en avoir pitié, & de me dire, d'un air tendre : » Pourquoi vous mettre dans le cas de nous affliger de la ſorte? Voyez la peine que nous cauſe votre emportement? C'eſt ainſi que les paſſions nous menent, quand nous n'en ſommes plus les maîtres. La vôtre vous rendoit furieux, ſi vous l'euſſiez écoutée plus long-temps.

» Ah! Monſieur le Chevalier! que vous m'avez affligée, ſur-tout en altérant l'idée que je m'étois faite de vous! Mais n'en parlons pas davantage,

ajouta-t-elle, votre prompt repentir & vos larmes ont assez expié l'erreur d'un moment. Je serois inexcusable d'en garder le souvenir, quoique l'émotion qu'elle m'a causée puisse me devenir funeste «.

Je ne compris pas d'abord le sens de ces derniers mots; mais Eléonore m'ayant tendu la main en signe de réconciliation, lorsque je la pris avec les miennes pour la couvrir de baisers & de larmes, je la sentis brûlante. J'examinai Eléonore; elle me parut agitée, & je lui trouvai le visage enflammé. Je lui tâtai le pouls; elle avoit déjà de la fievre. Je ne puis exprimer quel fut alors mon saisissement, & la douleur que je sentis des suites de mon imprudence. Mais l'état de mon ame se faisoit sans doute assez remarquer à l'extérieur, puisqu'Eléonore crut devoir me dire de ne point tant m'attrister de sa situation, que

je n'en étois pas la premiere cauſe ; qu'à la vérité l'émotion & la peine que lui avoit données notre vive conteſtation, avoient déterminé le moment de la fievre ; mais qu'elle en ſentoit les avant-coureurs depuis pluſieurs jours, & qu'un mal-aiſe continu ſembloit la lui annoncer. Elle n'avoit pas voulu m'en parler, de peur de m'inquiéter ; mais elle ſe croyoit maintenant obligée de me le dire, pour adoucir mon affliction.

Cet aveu néanmoins n'étoit guere propre à la modérer ; car il ajoutoit à l'amertume de mes regrets, des alarmes bien déſolantes. Je jetois des regards inquiets ſur l'avenir, & je tremblois de ce qui pouvoit arriver. Eléonore malade, ô Ciel ! que pouvois-je faire pour elle, & que devenir moi-même ? Par-tout ailleurs, cet événement eût porté le trouble dans mon ame ; & dans ce déſert,

où tous les ſecours nous manquoient, où je n'avois d'autre reſſource pour la ſoigner & pour la ſervir, que le zele de mon amour, & les foibles lumieres d'une étude très-imparfaite. Toutes ces réflexions ſe préſentoient à la fois à mon eſprit, toutes m'épouvantoient; mais, quelque vive impreſſion qu'elles fiſſent ſur mon cœur, j'évitai ſoigneuſement d'en rien faire paroître. J'avois eu le temps de ſentir combien il étoit dangereux pour Eléonore de me montrer effrayé; je cachai donc, autant que je pus, le trouble & le chagrin où j'étois, pour ne pas ajouter, par cet aſpect, au mal qu'elle éprouvoit. J'eus même aſſez de force pour lui dérober ce juſte ſujet de crainte, & pour rejeter l'excès de ma triſteſſe ſur ce qui venoit de ſe paſſer entre nous.

Afin d'éloigner encore plus de ſon eſprit l'idée du danger que je redou-

tois, je crus devoir lui dire qu'elle s'alarmoit mal à propos. » Votre incommodité, continuai-je, n'eſt que l'effet trop viſible de mon imprudente vivacité ; mais le calme des ſens, je l'eſpere, ſuivra dans peu celui du cœur, & le repos de la nuit rétablira votre ſanté. Au ſurplus, n'eſt-ce pas de votre part un excès de prudence, que de prévoir les maux de ſi loin ? Cette prévoyance des événemens fâcheux auxquels on ne peut remédier, ne les rend que plus redoutables, en les faiſant ſentir d'avance «. Vains raiſonnemens ! Les preſſentimens de mon cœur ne juſtifioient guere cette fermeté dont je me parois.

Eléonore elle-même n'étoit pas raſſurée par ce diſcours. Elle ſentoit que ſon mal augmentoit. Elle auroit voulu me cacher tout ce que ſon état avoit d'alarmant ; mais elle ne le pouvoit déjà plus. Le ſang bouillonnoit dans

ſes veines ; ſes yeux humides paroiſſoient très-brillans ; ſes joues devenoient couleur de pourpre ; ſes levres palpitoient, & ſa reſpiration étoit haute & preſſée. Je n'appercevois que trop tous ces ſymptômes effrayans ; mais je n'en oſois rien dire, de peur d'ajouter à ſon mal. De ſon côté, Eléonore, qui les éprouvoit, ne m'en parloit pas, pour éviter de m'affliger : ainſi, comme de concert, & par attention l'un pour l'autre, nous avions l'air de ne pas les remarquer, & nous n'en diſions rien, quoique nous en connuſſions également le danger, & qu'il nous inſpirât bien des craintes.

Cependant, pour me dérober autant qu'elle pouvoit ſa ſituation pénible, & pour ménager ma ſenſibilité, Eléonore m'annonça qu'elle alloit ſe coucher. En conſéquence elle ſe leva de ſon ſiége pour ſe retirer ; mais,

quoiqu'elle affectât d'avoir la démarche & les mouvemens auſſi libres qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle fît la meilleure contenance qu'elle pût, elle n'entra dans ſa chambre qu'en chancelant. Je la ſuivis, pour l'aider à ſe ſoutenir. Je l'accompagnai juſqu'à ſon lit, où elle ſe mit, après que je fus revenu dans ma chambre. Je rentrai dans la ſienne lorſqu'elle ſe fut couchée, pour lui faire entendre que quoique nous duſſions croire que ſon incommodité n'auroit pas de ſuite, il ne falloit pourtant rien négliger de ce qui pourroit contribuer à ſon rétabliſſement. » L'ardeur de la fievre, lui dis-je, ne manquera pas de vous donner une grande ſoif, & vraiſemblablement la ſueur vous mettra dans la néceſſité de changer de linge; il eſt donc indiſpenſable que je demeure auprès de vous, pour veiller à vos beſoins & pour vous ſoigner, prêt à me retirer

lorſque vous le jugerez à propos. Mais Eléonore ne vouloit pas y conſentir. Elle ne ſe rendit qu'après les plus grandes inſtances, & lorſqu'elle s'apperçut de la peine extrême qu'elle me feroit en perſiſtant dans ſes refus.

Aſſuré de ſon conſentement, je reſſortis pour faire une boiſſon rafraîchiſſante, & pour préparer le linge qu'il lui faudroit la nuit. Je fis de la limonade avec un peu de ſucre & quelques citrons que j'avois recueillis en aſſez grande quantité dans notre derniere tournée. En attendant que cette liqueur fût repoſée, je crus devoir lui donner à boire de l'eau fraîche verſée ſur du ſirop de limon. Je ſavois qu'un bouillon ſubſtantiel, ſurtout dans un climat auſſi chaud, lui ſeroit nuiſible. Je n'oſois cependant la laiſſer entiérement ſevrée de ſucs un peu nourriſſans. Je pris un milieu, en tuant un poulet que je fis bouillir dans

une assez grande quantité d'eau, pour entremêler cette boisson avec la limonade.

Il est aisé de concevoir quel étoit dans ce moment le trouble de mon esprit & l'anxiété de mon cœur. Je voyois que cet accident auroit des suites fâcheuses; mais je ne pouvois prévoir l'événement. Il falloit me borner, avant tout, à observer les signes indicatifs & tous les accidens de la maladie, pour chercher ensuite dans ma foible théorie & dans mes livres de Médecine, le traitement nécessaire pour sa guérison, & les remedes simples qu'il m'étoit possible d'employer dans la situation où je me trouvois; car pour les autres remedes, mon peu de savoir sur cette matiere me défendoit d'en faire usage

Je résolus donc de ne rien entreprendre indiscrétement ni avec préci-

pitation dans une affaire auſſi délicate ; & néanmoins, en attendant que la Nature voulût me montrer plus clairement ce que je devois croire de l'état d'Eléonore, & ce que je pouvois faire en conſéquence, je penſai devoir ſuivre la ſimple raiſon, qui me diſoit, que dans un pays voiſin du tropique, & pour appaiſer l'ardeur d'une fievre brûlante, le moyen le plus propre étoit de donner au malade beaucoup de rafraîchiſſans. Ainſi j'adoptai cette méthode. Je portai le ſirop & la limonade auprès du lit d'Eléonore, pour lui donner à boire autant & auſſi ſouvent que ſa ſoif ardente pourroit le demander, & je la ſatisfis pleinement à cet égard.

Elle eut la fievre toute la nuit, avec une douleur de tête violente ; mais, vers le point du jour, la fievre s'affoiblit, la douleur s'appaiſa, & ſon viſage commença à ſe mouiller

de ſueur. Quand elle eut beſoin de changer de linge, elle me fit ſortir de ſa chambre, & elle uſa de cette précaution tout le temps de ſa maladie. Je n'ignorois pas ſa délicateſſe, & je n'avois d'autre déſir que celui de la ménager. Bientôt elle fut plus calme, & la fievre étant tombée, je crus pouvoir lui faire prendre cette fois un bouillon un peu plus nourriſſant que celui de poulet, & l'événement montra que j'avois tort. Après avoir pris ce bouillon, elle rompit le ſilence, qu'elle avoit gardé durant l'accès, pour me remercier de mes attentions & de toutes les peines que j'avois près d'elle.

» Et pourquoi, je vous prie, me faire des remercîmens ? Chere Eléonore, en vous ſervant je travaille pour moi-même, & n'êtes-vous pas pour moi plus que moi-même ? Mais je laiſſe toutes ces choſes pour me féliciter

avec vous de l'heureuſe fin de votre mal. Vous voilà tranquille & ſans fievre. J'avois déjà bien prévu que le repos & la nuit feroient évanouir les ſymptômes qui commençoient à nous alarmer «.

» Il ne faut pas encore nous féliciter, me répondit Eléonore, nous ne ſommes pas hors de danger. Je ne me trouve pas dans mon état ordinaire. Je me ſens tout abattue, & j'ai tous les membres douloureux. Le bouillon que j'ai pris m'a ſemblé du goût le plus déſagréable. Je ne ſais, mais j'ai comme un preſſentiment de quelque choſe de plus fâcheux, & je crains, plus pour vous que pour moi, que l'accès que je viens d'eſſuyer ne ſoit le prélude d'une grande maladie. Je ne vous parlerois pas ainſi, continua-t elle, ſi je pouvois me perſuader qu'il n'eût pas de ſuites affligeantes; mais je crois devoir

vous prévenir du danger, afin que vous puissiez d'avance vous armer de résolution. Sous cet air de sécurité, dont vous ne faites parade que pour me rassurer, je vois toutes vos peines & vos alarmes. Votre découragement nous perdroit tous deux ; car je sens que j'aurai besoin d'un secours, qu'un homme qui céderoit au chagrin ne seroit pas en état de me donner «.

J'essayai de la distraire de ces idées sinistres, par des réflexions aussi simples que naturelles. » Rien, lui dis-je, n'étoit moins assuré que ces sortes de pressentimens, & la Religion, d'accord avec la Philosophie, nous défendoit d'y ajouter foi. Au reste, si la Providence nous réservoit à ce malheur, je m'efforcerois alors de me faire une raison, en me souvenant que je me devois tout entier à son service. Mais, jusque-là, je ne

voyois rien qui dût m'ôter l'eſpoir de ſon prompt rétabliſſement. Il ne falloit pas être ſurpris du mal-aiſe qu'elle éprouvoit ; la privation de ſommeil & la fatigue de la fievre étoient plus que ſuffiſans pour lui cauſer cette laſſitude. J'ajoutai que vraiſemblablement elle ſe trouveroit mieux, ſi elle pouvoit dormir, & je l'exhortai à réparer le temps perdu, tandis que j'allois m'occuper des affaires du ménage.

Eléonore fit un ſoupir, & ne répondit pas. J'affectai la meilleure contenance, & je ſortis ſans avoir l'air troublé ; mais le diſcours d'Eléonore, & l'opinion dont elle étoit prévenue, m'avoient mis dans un déſordre extrême, & ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'étois effrayé, j'étois profondément affligé de ces triſtes preſſentimens, qui ne me paroiſſoient que trop bien fondés. Cependant, comme diſoit fort bien ma compagne, il ne

falloit pas céder lâchement à ſes craintes, & ſe laiſſer abattre par le malheur; je me mis donc à vaquer à divers ſoins, en m'exhortant moi-même à la réſignation, ſuppoſé qu'Eléonore dût éprouver en effet tous les accidens funeſtes dont elle ſembloit menacée.

Je revins dans ces diſpoſitions auprès d'Eléonore, qui me parut fort pâle. Elle avoit dormi peu de temps & d'un mauvais ſommeil, & ne ſe trouvoit pas ſoulagée de ſon mal-aiſe. Je lui propoſai un bouillon; elle me témoigna un dégoût extrême, & m'aſſura que ſi elle ne craignoit de me fâcher, elle ne boiroit que de l'eau ou de la limonade. Quoique je fuſſe aſſez peu habile pour penſer que, dans les intervalles de la fievre, il étoit néceſſaire de la ſoutenir par quelque nourriture, je n'oſai réſiſter au dégoût qu'elle mon-

troit, & que je pris pour une indication de la Nature ; & en liſant enſuite mes Livres de Médecine, je vis que j'avois bien fait de ne pas inſiſter. Je revins donc à l'eau de poulet, que je mêlai de quelques bouillons légers de poiſſon, où j'avois le ſoin d'exprimer un quart de citron, pour en ôter le déſagrément qu'elle y trouvoit.

Vers les deux heures après midi, Eléonore parût inquiete ; ſon malaiſe augmenta, la fievre revint, & avec elle mes craintes & mes alarmes. Ce ſecond accès fut plus fort que le premier. Il ne me fut plus poſſible de douter que ſon mal ne dût devenir plus fâcheux, ce que le temps ne confirma que trop. Je tâchai de me rappeler les traitemens que j'avois vu employer en pareil cas. La raiſon me diſoit qu'il falloit ſaigner & rafraîchir, c'eſt-à-dire,

diminuer le mouvement du ſang & la chaleur intérieure. Mais ſaigner paſſoit mon talent. J'avois des lancettes ; je n'oſai m'en ſervir. Je me reſſouvins d'ailleurs d'avoir ouï dire, que dans les maladies qui doivent finir par une criſe, il eſt dangereux d'abattre par la ſaignée l'ardeur naturelle de la fievre, qui opere d'elle-même la coction des humeurs, & qu'il ſuffiſoit de donner, par une boiſſon à la fois rafraîchiſſante & un peu tonique, une fluidité ſuffiſante au ſang. Je m'en tins donc à la méthode que j'avois adoptée, d'employer la limonade pour principal remede, & de laiſſer agir la Nature, ſans la contrarier par des erreurs de mon fait. Je me bornai d'ailleurs à mettre quelquefois les pieds de la malade dans l'eau chaude, pour diminuer l'irritation que je voyois ſe porter au cerveau.

Cependant toutes ces précautions n'arrêtoient pas le cours de la fievre. Eléonore en avoit chaque jour deux accès, qui devenant toujours plus violens, & ſe rapprochant l'un de l'autre, l'affoibliſſoient toujours davantage, & m'effrayoient de plus en plus. Dès le ſixieme accès, elle délira; mais le neuvieme jour, l'onzieme & le treizieme de la maladie, je fus mis à une plus rude épreuve. Eléonore perdit alors entiérement connoiſſance, & ne revint que long-temps après. Dans le treizieme ſur-tout, cette criſe, qui dura vingt-quatre heures, me parut ſi terrible, elle approcha tellement Eléonore de ſa fin, qu'ayant mis en uſage, ſans ſuccès, tout ce que je pouvois imaginer pour la ranimer, je la crus ſans reſſource. Je me crus perdu moi-même; le ſang ſe glaça dans mes veines, une ſueur froide me couvrit tout le corps, &

je tombai ſans ſentiment ſur le bord du lit d'Eléonore, près duquel j'étois à genoux.

La ſcene intéreſſante qui ſuivit cet événement, eſt encore ſi préſente à ma mémoire, que, quoiqu'il y ait déjà bien des années, il me ſemble qu'elle n'eſt que d'hier. Je ne tardai pas à revenir à moi; mais j'étois dans une ſi grande foibleſſe & dans un tel engourdiſſement de toutes mes facultés, que je ne pouvois quitter la place. Mes idées étoient confuſes, je ne faiſois pas uſage de ma volonté, je ne levois pas même les yeux ſur Eléonore. Je reſtois dans cette inertie ſtupide, lorſqu'Eléonore, chez laquelle il s'étoit fait une heureuſe révolution, ſe mit à touſſer pluſieurs fois, & revint à elle.

Dès qu'elle revit la lumiere, elle me chercha des yeux; & me voyant ſans mouvement auprès d'elle, moi

qui étois toujours ſi vigilant & ſi empreſſé, elle m'appela, & je ne pus lui répondre. Elle avoit eu de l'inquiétude, lorſqu'elle m'avoit vu ſans mouvement, la face décolorée & la tête renverſée ſur ſon lit. Elle fut bien plus inquiete de mon ſilence. Son extrême foibleſſe ne lui permettoit pas de ſe lever; mais ſa frayeur lui fit faire un effort pour ſe mettre ſur le coude, & pour étendre la main juſques à moi. Eléonore me trouva le viſage glacé. Elle jeta un cri lamentable, en faiſant en même temps tout ce qui lui étoit poſſible pour me prendre par la main. La vivacité du ſentiment qu'elle éprouvoit, la ranima. Elle vint à bout de la ſaiſir, & la tirant à elle de toute ſa force, elle me donna une ſecouſſe qui, quoique foible, acheva de me faire ſortir de ma léthargie, & me rendit le mouvement. J'ouvris les yeux; &

retrouvant en vie celle qui m'étoit ſi chere & que je croyois perdue, je me levai en frappant les mains de ſurpriſe & de joie.

Eléonore, de ſon côté, n'éprouvoit pas un trouble moins touchant ni une ſatisfaction moins vive de me revoir en ſanté, au moment même où elle déſeſpéroit de ma vie, & où elle ne s'attendoit plus à retrouver ſon ami. Sa tendreſſe, qu'elle ne ſongeoit plus à cacher, ſe montroit ſans contrainte dans ſes geſtes; & ſes yeux, que ſa douleur & ſa pitié avoient baignés de pleurs, répandoient alors des larmes de joie, tandis que l'excès du ſentiment enchaînoit ſur ſes levres les expreſſions de ſon cœur.

Nous demeurâmes ainſi quelques momens, faiſant entre nous une ſcene muette bien éloquente, & digne des crayons d'un Peintre ſenſible. Mais lorſque l'émotion qui nous agitoit ne fut

fut plus ſi vive, & qu'il me fut poſſible de m'énoncer, je pris cette main d'Eléonore qui m'avoit ranimé, je la baignai de larmes de reconnoiſſance, & je dis à ma compagne tout ce que pouvoit m'inſpirer le ſentiment le plus tendre. Eléonore, me ſerrant la main, me fit cette réponſe remarquable, que je n'oublierai jamais :

» C'en eſt fait, mon cher Chevalier, je cede à votre tendreſſe. Les marques touchantes que je viens d'en recevoir, appuyées des motifs preſſans que vous m'avez offerts avant ma maladie, ont vaincu ma réſolution. Je ne veux plus vous affliger par des refus que mon cœur déſavoue, & que, dans notre ſituation préſente, le Ciel même ſemble condamner. Je vous aſſure donc que, ſi Dieu me conſerve la vie & me rend la ſanté, je vous prendrai, ſans de nouveaux délais, pour mon époux, &

je consens de m'engager à vous pour votre femme, devant ce Dieu juste & puissant qui nous voit & qui nous écoute..... Mais modérez votre joie, ajouta-t-elle, voyant que je ne me possédois plus, & faites attention que je suis encore bien malade, & qu'avant de penser au saint nœud qui doit nous unir, il faut sortir du danger où vous me voyez «.

Eléonore avoit raison, & j'éprouvai long-temps sur son compte de cruelles inquiétudes ; mais dans ce moment, l'ivresse de ma joie ne me laissoit plus voir les maux que nous avions à redouter. Je ne sentois que le bonheur suprême d'être aimé d'Eléonore, & l'espoir enchanteur de me l'attacher pour toujours. Je voulois lui peindre mon ravissement. Mais quel art eût pu rendre ce que j'éprouvois ? l'imagination elle-même n'y sauroit atteindre. Cependant j'eus

bientôt de nouveaux ſujets d'inquiétude. La fievre revint à ſon ordinaire, moins violente à la vérité, mais preſque ſans intervalles. Son pouls, plus déployé dans les bons momens, conſervoit toujours une vivacité qui m'alarmoit, & les redoublemens avançant chaque jour de près d'une heure, quoique les ſymptômes en fuſſent moins fâcheux, rappeloient toujours mes frayeurs.

Cependant je remarquai bientôt que les accidens de la maladie n'étoient pas ſi graves, que la chaleur étoit moins vive, & que la fievre diminuoit. Eléonore n'éprouvoit plus ces terribles défaillances qui m'avoient cauſé tant d'épouvante. Tout cela me rendoit l'eſpérance de voir dans peu le mal tirer à ſa fin. En effet, après le vingt-unieme jour de la maladie, les accidens diſparurent, la fievre s'arrêta; & quoiqu'Eléonore en reſ-

ſentît quelques mouvemens durant pluſieurs jours, quoiqu'elle fût d'une extrême foibleſſe qui demandoit les plus grands ménagemens, je crus dès-lors pouvoir la regarder comme échappée du péril où je l'avois vue ſi long-temps prête à ſuccomber, & j'ouvris mon cœur tout entier à la joie.

CHAPITRE XIII.

Convaleſcence d'Eléonore ; régime qu'elle obſerve ; ſoins du Chevalier pour hâter ſon rétabliſſement. Promenades, pêche, occupations diverſes, &c.

ELÉONORE, ſortie de ce danger, étoit comme un priſonnier qui, paſſant de la profondeur d'un cachot ténébreux à la clarté du ſoleil, ne peut d'abord en ſupporter la vivacité, & qui, malgré le déſir qu'il a de jouir de la vue tant ſouhaitée des objets, eſt forcé de ne regarder que peu à peu ceux qui l'environnent, & de priver quelque temps ſes yeux de la lumiere pour leur en rendre l'uſage. Elle ſoupiroit après la ſanté, elle déſiroit ardemment de paſſer à la jouiſſance de tous ſes avantages; mais l'état

de langueur où elle étoit, l'obligeoit de se conduire avec la plus grande circonspection, & me faisoit une loi de la surveiller soigneusement. Je craignois, avec raison, quelque rechute, que la débilité de ses forces rendoit très-possible.

Elle avoit demeuré si long-temps sans se lever, sans faire usage de ses membres, sans voir la campagne, qu'elle devoit naturellement désirer de sortir de la cabane, pour contempler avec satisfaction tout ce qui frapperoit ses regards, & sur-tout les animaux que renfermoient les étables & la basse-cour. Elle les avoit fort à cœur, & il lui tardoit d'autant plus de les visiter, que je lui en avois annoncé l'heureux accroissement.

Mais le besoin pour elle le plus pressant, étoit celui que tous les convalescens éprouvent d'ordinaire, le besoin impérieux de manger & de

recouvrer les forces qu'ils ont perdues. Eléonore avoit été ſi ſtrictement à la limonade & au bouillon de poulet durant toute ſa maladie, que, quoique naturellement fort ſobre, elle ſentoit vivement ce beſoin de prendre de la nourriture & de ſe reſtaurer.

C'étoit préciſément là-deſſus qu'il me falloit porter la plus grande attention, parce que l'appétit eſt la choſe dont un convaleſcent peut abuſer le plus aiſément. Je crus donc devoir régler moi-même les repas d'Eléonore, de maniere que je n'euſſe point à me repentir d'avoir eu pour elle trop de complaiſance. Il ne faut pas croire néanmoins que je fuſſe un Médecin revêche, un Gouverneur difficile. Je tâchois de joindre la raiſon d'un pere à la tendreſſe d'une mere, & à la ſenſibilité profonde, délicate & reſpectueuſe d'un véritable amant. Je

cherchois à prévenir les goûts d'Eléonore, & à leur donner tout ce qu'il étoit poſſible de leur accorder ſans danger.

Dès les premiers jours de ſa convaleſcence qui fut fort longue, je lui ſervis le matin un peu de ſoupe, le ſoir un peu de crême de riz, & dans l'intervalle, du bouillon plus nourriſſant. Quelques jours après, je lui donnai ſur la ſoupe un petit verre de vin de Madere, qu'elle but avec plaiſir, & dont elle ſe ſentit bien fortifiée. Enſuite j'augmentai la doſe d'alimens, en prenant néanmoins la précaution de lui donner peu chaque fois, mais ſouvent, & j'avois toujours ſoin de ne lui préſenter que les choſes les plus convenables à ſon état & à ſes forces.

Lorſque ſon eſtomac put lui permettre de manger quelque choſe de plus que la ſoupe, je lui fis un plat d'herbes potageres rafraîchiſſantes,

cuites au bouillon, d'une digeſtion plus facile que la viande. Enfin je lui donnai des œufs frais, des poiſſons, des oiſeaux rôtis, ſur leſquels je lui faiſois toujours boire quelques verres de vin de Madere, & tout cela contribuoit à merveille à ſon rétabliſſement.

Mais pour accélérer ce grand ouvrage, il ne falloit pas borner mes ſoins à pourvoir la table d'Eléonore des mets les plus légers & les plus agréables, il ne falloit pas ſeulement en régler le régime; je devois encore employer les moyens les plus propres à récréer l'eſprit, à épanouir le cœur de ma compagne, qu'une longue incommodité & de grandes douleurs avoient affaiſſé & comme flétri : je devois la tirer de l'ennui d'une retraite forcée (*a*); auſſi je n'oubliai rien de

(*a*) Je pris alors pour baſe de ma médecine, cette maxime de l'Ecole de Salerne,

ce qui pouvoit la diſtraire & l'amuſer. Je lui jouois quelquefois ſur la flûte des airs doux & tendres; &, quand elle devint plus forte, je repris le violon & une muſique un peu plus animée. Lorſque le temps des pluies fut paſſé, & qu'elle put ſe ſoutenir aſſez pour ſe promener, je ſortis avec elle de notre demeure, pour aller reſpirer aux environs l'air pur & frais d'une campagne verdoyante & fleurie.

Les pluies fécondes qui étoient tombées, avoient, pour ainſi dire, rajeuni notre Iſle. C'étoit pour elle la plus belle ſaiſon. Les arbres qui ne ſe

---

qu'on ne fuit pas aſſez : *Mens hilaris, requies moderata, dieta ;* & je m'en ſuis toujours fort bien trouvé depuis. La gaieté, l'exercice modéré, la ſobriété ſont en effet des moyens bien plus ſalutaires que les remedes ; car ceux-ci ne ſont employés qu'à diſſiper le mal, tandis que les autres le préviennent.

dépouillent jamais dans cet heureux climat, parés alors d'une verdure plus riante, & les gazons émaillés de nouvelles fleurs, charmoient les yeux & l'odorat, & cauſoient à mon cœur une douce émotion de joie & une ſatisfaction délicieuſe que je ne ſaurois définir. Qu'on juge donc de l'effet que ces objets flatteurs devoient produire ſur Eléonore, naturellement ſenſible, & qui, privée long-temps du plaiſir de les contempler, devoit trouver un charme ſi touchant à les revoir.

» Ah ! s'écria-t-elle dans un tranſport d'admiration, comme tous les objets ſont embellis ! comme la Nature ſe plaît à nous dédommager des privations où elle nous a tenus, par le charme qu'elle répand ſur tout ce qui nous environne ! Tout ce qui frappe ici les yeux, fait ſur mes ſens une impreſſion de plaiſir que je ne

connoiſſois pas. Sentez-vous, comme moi, votre cœur s'ouvrir à une joie pure qui l'inonde & qui le pénetre? Trouvez-vous dans la moindre choſe un agrément juſqu'alors inconnu? Je ne ſais; mais il me ſemble que ma ſenſibilité s'eſt étendue, & qu'autrefois les objets ne faiſoient pas ſur mon ame la même impreſſion. Le ciel eſt plus beau, l'air plus ſerein, la verdure plus agréable : je reſpire & je jouis de mon exiſtence avec plus de volupté. Enfin, vous paroiſſez content, & je n'ai point de reproches à me faire. Si ce n'eſt pas là le bonheur, mon ami; c'eſt du moins un état bien doux, quand on a paſſé par tant d'épreuves & ſouffert de ſi cruelles peines «.

» Chere Eléonore, lui dis-je, que vous m'enchantez par ce langage, qui ne me laiſſe plus douter de votre rétabliſſement ! la douce ſatisfaction

que vous goûtez en eſt une preuve non équivoque, elle s'éclipſe ou brille avec la ſanté, & rien ne l'affermit davantage & ne ſert mieux à l'entretenir, que la tranquillité du cœur & le ſentiment intime de ſon innocence. Or, à ce titre, quel être au monde peut l'avoir plus que vous, divine Eléonore ! Votre ſanté renaît & ſe fortifie; vous jouiſſez de la ſatisfaction de votre ami, charmé de cet heureux événement & du doux eſpoir que vous lui avez donné. Voilà la cauſe de la joie que vous éprouvez en ce moment. Tout vous plaît & vous enchante; que ſera-ce donc, lorſque, comblant mes vœux, vous partagerez mes tranſports «?

C'étoit dans de pareils entretiens que nous paſſions les premiers temps de ſon rétabliſſement. Nous fîmes enſuite des promenades à peu de diſtance de la cabane; puis, lorſqu'Eléonore

eut repris des forces nouvelles, nous les pouſsâmes plus loin. Je prenois ſeulement la précaution de mettre du voyage ſon ânesſe, dont la douce allure, favorable à ſa ſanté, devoit la ſoulager de la fatigue de la marche. Cette attention, qui lui donnoit le moyen de ſe repoſer quand elle le jugeoit à propos, lui laiſſoit toujours la liberté de faire uſage de ſes jambes à ſa volonté.

Il lui prit un matin fantaiſie de tourner nos petits voyages vers la riviere, & de ſe promener en gondole dans la baie. » La promenade en deviendra plus douce, me dit-elle, & n'en ſera pas moins belle. Nous pourrons même en retirer plus d'une utilité. Prenons la ligne & les filets; muniſſons-nous de paniers & de vaſes. J'eſpere que le plaiſir que nous trouverons dans cette partie, ne nous empêchera pas d'y faire des proviſions.

La baie eſt poiſſonneuſe, &, ſi j'en crois mes conjectures, elle nous fournira des coquillages qui varieront nos mets agréablement. Vous en avez déjà tiré des crabes & des homars. Il y a lieu de croire qu'elle contient auſſi des huîtres, & que, ſi nous n'en trouvons pas à l'embouchure, nous en trouverons ſur les rochers de l'Iſle qui en ſont voiſins «.

Eléonore étoit bien sûre de mon approbation. J'adoptai volontiers tout ce qu'elle m'avoit propoſé, & pour lui témoigner mon empreſſement à la ſatisfaire, je pris ſur le champ les choſes néceſſaires à notre embarquement, & tous les uſtenſiles de la pêche; après quoi fermant la cabane, je partis gaîment avec ma compagne, & nous nous rendîmes au bateau. Je ne m'en étois pas ſervi depuis longtemps. Il fallut le vider d'une quantité d'eau qui y étoit tombée, malgré le

coert de ramée & de joncs que je lui avois fait ; mais après l'avoir nettoyé, après l'avoir entouré de cordes garnies d'hameçons (*a*), nous descendîmes doucement vers l'embouchure en côtoyant le rivage, & nous jetâmes nos lignes & nos filets.

Cette promenade, ou plutôt cette pêche, entreprise dans le double dessein de satisfaire notre intérêt & notre curiosité, remplit très-bien toutes les vûes d'Eléonore, qui, charmée du plaisir qu'elle y trouvoit, se proposa de le renouveler aussi souvent que nos affaires nous le permettroient. Nous prîmes dans la baie, des cabliaux, des

(*a*) C'est dans cet appareil qu'on pêche la morue sur les bancs de Terre-Neuve, où ce poisson est si abondant, que les Pêcheurs suffisent à peine à retirer & à regarnir les hameçons placés au bout des cordes attachées tout autour de la chaloupe.

aloſes, de très-beaux maquereaux, & ſur les bords, des crabes & des langouſtes (*a*); & comme le temps étoit magnifique & le calme parfait, nous débouchâmes de la riviere; & tournant à gauche, en évitant la pointe, nous parcourûmes à l'eſt tous les bancs de roches qui nous parurent acceſſibles; nous trouvâmes en différens endroits pluſieurs ſortes de coquillages (*b*), & particuliérement de très-belles huîtres, dont Eléonore, qui les aimoit, fit une ample proviſion.

Nous en pêchâmes dans la ſuite une grande quantité, & nous les tranſportâmes ſur les côtés pierreux de la baie, où elles multiplierent prodigieu-

(*a*) Nous fûmes obligés de leur ſerrer les pates avec des cordes, pour les empêcher de s'entre-nuire & de ſortir des paniers.

(*b*) C'étoient des moules & des petoncles, &c.

ſement, & nous diſpenſerent d'aller au loin pour nous en procurer. Eléonore voulut même en mettre dans des parcs, comme on fait en France, pour en avoir de vertes & d'une graiſſe plus délicate. Elle réuſſit dans cette entrepriſe, qui, en nous donnant un moyen de plus de ſubſiſtance, nous fournit à volonté une grande partie de l'année un mets ſervi par-tout ſur les meilleures tables.

Nous revenions l'un & l'autre fort contens de ce petit voyage, dont nous retirâmes bien du plaiſir & beaucoup de profit ſans courir le moindre riſque, lorſqu'à peu de diſtance de l'endroit où j'avois coutume d'arrêter la chaloupe, il nous arriva encore une bonne fortune, qui mit le comble aux ſuccès de la journée. Comme nous détournions le bateau du milieu de la riviere, pour aborder, un beau (a) ſaumon,

(a) Le *ſaumon*, en latin *ſalmo*, tire ſon

qui montoit contre le courant, pourſuivi peut-être par quelque ennemi, ſortit de l'eau par un bond, & ſauta dans la chaloupe à notre grande ſurpriſe ; ce qui n'empêcha pas que je ne le miſſe auſſi-tôt hors d'état de nous échapper.

Tous ces poiſſons & ces coquillages furent ſur le champ tranſportés à la cabane, où nous fûmes de retour vers les dix heures. Les ménagemens qu'exigeoit la ſanté d'Eléonore, ne permettoient pas de prolonger cette partie plus long-temps. Le grand chaud pouvoit l'incommoder ; d'ailleurs il étoit néceſſaire qu'elle prît de la nourriture.

---

nom latin & françois, de cette habitude qu'il a de franchir, en ſautant, les obſtacles qui ſe préſentent devant lui. Il bondit au deſſus des cataractes, de dix & quelquefois de douze pieds. Le mot *ſaumon* ou *ſaulmon* eſt formé par contraction de ceux-ci, qui *ſaute* contre *mont*.

L'après-dînée, je conſeillai à Eléonore de ſe mettre ſur ſon lit pour ſe délaſſer par le repos, tandis que je m'occuperois des ouvrages les plus preſſés; mais elle me répondit, que le repos du jour interromproit le ſommeil de la nuit : elle me pria donc de ne pas trouver mauvais qu'elle m'accompagnât, pour être du moins ſpectatrice de mes travaux, ſi elle ne pouvoit pas y coopérer.

Nous viſitâmes le jardin, nous fîmes le tour du champ, & nous trouvâmes par-tout bien des choſes à faire. Les pluies avoient fait naître parmi nos blés & nos légumes une grande quantité d'herbes, qui les affamoient & qui menaçoient de les étouffer (*a*). Je

(*a*) Dans les terres nouvelles qui ſont ſous les tropiques, la couche végétale eſt tellement embarraſſée de groſſes & de petites racines, & elles pouſſent tant de jets,

vis qu'il falloit ſarcler & trier ces blés, arracher ces herbes nuiſibles, ſi je ne voulois m'expoſer à perdre nos ſemences. Je remarquai d'ailleurs que ces ſemences précieuſes ſur leſquelles nous fondions notre plus grand eſpoir, méritoient d'autant mieux d'être conſervées, qu'elles avoient la plus belle apparence. Chaque pied avoit

---

qu'elles étoufferoient les plantes qu'on y ſeme, ſi l'on ne prenoit de grandes précautions. On peut à peine faire des trous avec la pioche pour planter. Mais quand les défrichemens ont pluſieurs années, les pluies, les roſées & la grande chaleur font pourrir les racines. La terre de l'Iſle ne préſentoit pas des inconvéniens auſſi forts, parce que, quoiqu'elle ſoit très-voiſine du tropique, elle n'a jamais le ſoleil perpendiculaire; mais ſi elle ne demandoit que des labours légers, comme les terres de la zone torride, elle exigeoit des ſoins fréquens pour la débarraſſer des herbes voraces.

déjà talé conſidérablement. La fane en étoit large, épaiſſe, d'un vert foncé, & promettoit de donner une forte paille & des épis nombreux & ſuperbes.

L'orge & le ſeigle commençoient à lever : ces deux ſortes de grains ne demandent pas à être ſarclés comme le froment, auquel cette opération, qui le chauſſe & le nettoie, eſt très-profitable. Je me contentai donc d'arracher avec la main les mauvaiſes herbes les plus hâtives d'entre les ſeigles, en quoi Eléonore voulut m'aider; mais je différai de biner le froment, qui ne montoit pas encore, & je fus bien aiſe de ce délai, parce que ma compagne, quoique foible, auroit cru devoir me ſeconder dans cette opération, qui ne demande pas, il eſt vrai, de grandes forces, mais qui devient pénible par la poſture gênante où elle vous tient. Cela ne me ſervit pourtant pas de grand'choſe; car, lorſque du champ

nous revînmes au jardin, je ne pus empêcher Eléonore de prendre le ſarcloir & de mettre la main à l'œuvre, &, tout conſidéré, je ceſſai de m'y oppoſer. Il étoit plus facile d'arracher les herbes du jardin, que celles du champ; d'ailleurs il ne falloit pas avoir l'air de heurter ſans ceſſe ſa volonté, & j'aimai mieux enfin la ſatisfaire dans cette fantaiſie, au haſard de lui laiſſer prendre un peu de fatigue, que de lui donner le chagrin de ſe voir ſans ceſſe contrarier.

Comme notre potager n'avoit pas beaucoup d'étendue, & que nos légumes n'étoient pas tous ſuſceptibles d'être ſarclés, la façon que nous leur donnâmes fut achevée de bonne heure; de maniere que je pus m'occuper quelque temps encore avant le ſouper, de nos plantes, de nos arbres encaiſſés, & leur partager les ſoins qui leur étoient néceſſaires. J'avois en caiſſe

deux très-beaux pieds d'ananas, quelques pommiers & poiriers d'Europe, des bananiers & plusieurs plants de vigne, qui tous réussirent à merveille dans ce climat, & ne tarderent pas à me donner des fruits délicieux, à l'exception de la vigne, pour le succès de laquelle il me fallut essayer long-temps divers procédés, soit dans la taille & dans la culture, soit dans l'exposition.

Le pays étoit sans doute trop chaud pour cet arbuste des régions tempérées, & la terre de l'Isle trop abondante en séve & en sels : en effet, je m'apperçus que le grand soleil étoit contraire à la vigne, & que l'abondance de la séve faisoit crever le raisin avant sa maturité ; mais je dois dire ici en passant, pour la satisfaction de mes Lecteurs, que je vins à bout de remédier à ces inconvéniens, en prêtant à ma jeune vigne une ombre salutaire

pour

pour la garantir des grands feux du jour, & en diviſant & diminuant la ſéve ; c'eſt-à-dire, que je donnai à la vigne plus de jets qu'on ne lui en laiſſe dans nos pays de vignobles ; que je la laiſſai, comme en Italie, monter ſur des arbres, contre leſquels je l'appuyai, & que je ne la taillai que le plus tard que je pus. Ainſi la ſéve, en partie ſupprimée par les pleurs de la vigne, & partagée dans un grand nombre de rameaux, ne porta plus au fruit ce ſuperflu de nourriture, qui, rompant l'enveloppe du grain, le faiſoit pourrir & ſécher, & ne lui permettoit jamais de venir à maturité.

Mais revenons. Eléonore me ſut bon gré de ma complaiſance, & ſa bonne humeur, durant le ſouper, me dédommagea bien de l'eſpece de contrainte que j'avois eue juſque-là. Son cœur n'avoit plus pour moi autant de réſerve qu'elle m'en montroit avant ſa

maladie, & ce soir elle s'épancha davantage. Loin de s'opposer à l'expression de mes sentimens, elle les écoutoit avec plaisir; elle me laissoit voir sa tendresse; elle m'assuroit de la grande estime qu'elle avoit toujours eue pour moi.

» Je ne vous cacherai pas, me dit-elle, que dès les premiers jours de notre connoissance, je ne vous regardois pas du même œil que les autres jeunes gens. Je vous trouvois si différent de ceux que j'avois connus; votre façon de penser & votre caractere me revenoient de telle maniere, que vraisemblablement j'eusse répondu à votre tendresse, si les ordres exprès de mon pere ne m'eussent éloignée de vous. Mon pauvre Chevalier, j'avoue qu'un attachement comme le vôtre est digne de toute ma reconnoissance, & que je dois vous payer de tant de peines que vous avez endu-

rées pour moi. Et cependant, lui répondis-je, vous n'en ſavez qu'une partie. Je n'en doute pas, reprit-elle; mais il ne tiendra qu'à vous que je ne les connoiſſe, & quand vous voudrez j'en écouterai le récit, & celui de votre hiſtoire, avec d'autant plus d'intérêt & de curioſité, que je ne puis ignorer que je ſuis la cauſe de la plupart de vos infortunes «.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome premier.

CHAPITRE PREMIER. *Etat cruel où ſe trouvent le Chevalier & Eléonore, après la tempête & la perte de l'équipage du vaiſſeau*, page 1

CHAP. II. *Ce qui arriva au Chevalier après ſa chute dans la mer; de l'état où il retrouva Eléonore, & quelle en fut la ſuite*, 21

CHAP. III. *Recherches & travaux du Chevalier. Induſtrie d'Eléonore*, 36

CHAP. IV. *Songe remarquable de*

l'Auteur, & quelle en eſt la ſuite, 62

CHAP. V. *Retour de l'Auteur; plaintes d'Eléonore; douleur qu'elle conſerve de la mort de ſon pere: moyens employés par le Chevalier pour la tirer de ſon affliction,* 81

CHAP. VI. *Continuation des travaux de l'Auteur & d'Eléonore,* 94

CHAP. VII. *Eléonore & le Chevalier font un voyage au vaiſſeau. Induſtrie de celui-ci pour mieux diriger le radeau, lui donner plus de force, deſcendre les animaux. Quelle eſt la ſuite de ce voyage,* 116

CHAP. VIII. *Date de l'arrivée de l'Auteur dans l'Iſle déſerte. Quel étoit alors ſon âge & celui d'Eléonore. Triſte rencontre qu'ils font, & qui interrompt les voyages au navire & divers travaux,* 128

CHAP. IX. *Monument dreſſé au pere*

d'Eléonore ; derniers voyages au vaiſſeau ; travaux divers ; occupation chérie d'Eléonore ; converſation qu'on ne prévoit pas, 145
CHAP. X. *Les occupations du Chevalier ſe multiplient ; partage des travaux ; premier défrichement ; viſite de l'Iſle ; choſes remarquables qu'elle contient. Les avantages de cette ſolitude comparés à ceux de la ſociété chez des peuples corrompus*, 163
CHAP. XI. *Tableau de la partie baſſe de l'Iſle. Précis de ſes diverſes productions. L'Auteur boucane du gibier, ſeche du poiſſon, & trouve du ſel. Fanaiſon ; réparation des édifices ; ſecondes ſemailles ; mauvaiſe ſaiſon ; conteſtation entre l'Auteur & Eléonore*, 201
CHAP. XII. *Regrets du Chevalier. Maladie d'Eléonore*, 241
CHAP. XIII. *Convaleſcence d'Eléo-*

nore ; régime qu'elle obſerve ; ſoins du Chevalier pour hâter ſon rétabliſſement. Promenades , pêche , occupations diverſes , &c. 269

Fin de la Table du Tome premier.

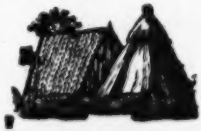
L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.
TOME SECOND.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES,

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, &c.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

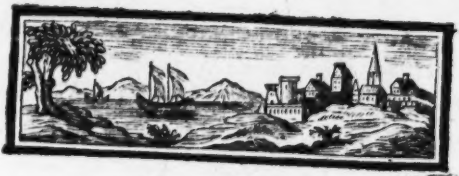


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



UTOPIA
PBR
G872I
t. 2

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XIV.

Hiſtoire des premieres années du Chevalier.

PUISQUE vous l'ordonnez, ma chere Eléonore, je vais vous raconter le commencement d'une vie dont le reſte vous eſt conſacré. J'ai appris à

521735

vivre ; j'ai appris à aimer. L'hiſtoire de mon éducation eſt un tribut d'hommage que je dois à mes parens : elle intéreſſera un cœur comme le vôtre ; peut-être même vous répondra-t-elle de mes ſentimens & de leur durée. Si j'adore la vertu, je le dois ſans doute au goût que je puiſai dans le ſein de mon pere & de ma mere ; je lui dois cet amour qui forme le premier événement de ma vie, & qui fera la deſtinée de ma vie entiere.

Vous ſavez que je ſuis d'une famille noble du Limouſin, Province peu diſtante du domicile de vos peres. Le mien, M. de *Lervignac*, homme vénérable & guerrier eſtimé, avoit ſervi trente ans l'Etat ſous les Turenne & les Condé. Un paſſe-droit l'ayant dégoûté du ſervice, il s'étoit retiré dans une terre qu'il tenoit de ſes ancêtres, pour y paſſer tranquillement

le reſte de ſes jours. Il commençoit à n'être plus jeune, & ne ſongeoit point au mariage.

Son caractere de franchiſe & de probité reconnue, ſon humeur bienfaiſante, & ſes connoiſſances rares dans un homme de ſon état, le faiſoient adorer de tous ſes vaſſaux & rechercher de tous ſes voiſins. Chacun ſe montroit empreſſé à l'attirer chez ſoi; mais il n'alloit nulle part plus volontiers que chez le Comte de Granſelve, où la conformité de goûts & de caractere lui faiſoit trouver beaucoup d'agrément.

Le Comte, vieux garçon, n'avoit qu'un frere, Commandeur de Malte, & une ſœur, fille d'un âge mûr, mais belle encore & d'un eſprit ſolide. Mon pere ne tarda pas à concevoir beaucoup d'eſtime pour Mademoiſelle de Granſelve, qui rendit également juſtice à ſon mérite. Le

521735

Comte s'apperçut bientôt de leurs ſentimens réciproques. Jaloux de faire le bonheur de ſa ſœur & de ſon ami, il interrogea leurs cœurs; ils répondirent avec franchiſe : l'hymen ſerra étroitement les nœuds que l'eſtime, l'amitié, la conformité des penchans avoient formés.

Je fus le troiſieme enfant de cette heureuſe union. Mon oncle le Commandeur, qui fut mon parrain, voulut me faire entrer dans l'Ordre de Malte; mes parens y conſentirent, & j'eus la croix au berceau.

Je ne m'arrêterai ſur mes premieres années, que pour vous faire remarquer que ma mere fut ma nourrice, & qu'elle prit de mon éducation phyſique & morale, juſqu'à l'âge de cinq ans, tous les ſoins qu'une tendre mere pouvoit prendre pour l'enfant le plus chéri. Je fus dérobé aux entraves du maillot, aux bourlets, aux liſieres, à

la molleſſe avec laquelle on nourrit les enfans des riches, aux fantaiſies que leur donnent les ſottes complaiſances des peres, & aux préjugés que leurs paſſions leur inſpirent. La grande regle d'éducation de ma mere étoit de traiter ſes enfans avec beaucoup de douceur, mais avec fermeté; d'accorder tout à leurs beſoins, rien à leurs caprices.

La Nature ſembla prendre plaiſir à ſe hâter de récompenſer les ſoins de cette excellente mere. Pardonnez-moi, modeſte Eléonore, ſi je parle de quelques dons que j'ai reçus du Ciel avec cette franchiſe qu'étouffe la crainte de paroître vain. La gloire des bienfaits eſt toute au bienfaiteur; & la vérité eſt le premier hommage que la reconnoiſſance doit lui en rendre. Je ne diſſimulerai donc pas les augures favorables qu'on tira du développement précoce de mon caractere & de

mon esprit. Mes forces & mon intelligence étoient au dessus de mon âge : on remarquoit que j'étois très-vif & très-sensible, mais en même temps docile : que s'il m'arrivoit de prendre du chagrin & de céder aux petits emportemens naturels à l'enfance, les douces représentations de ma mere me faisoient revenir sur le champ; je montrois même du regret, si son visage me témoignoit quelque peine de mes fautes.

Je joignois à ces dispositions une avidité de connoître & une mémoire prodigieuses; de sorte que je ne trouvai point d'amertume dans la premiere instruction, & que j'appris, avec autant de plaisir que de facilité, tout ce qu'on voulut m'enseigner. Il est vrai que ma mere fut mon premier maître. Les utiles leçons qu'elle me faisoit, se présentoient à mon esprit sous un aspect si agréable, que je les

regardois comme un amuſement, ou plutôt comme une récompenſe de ma docilité; & elles devenoient un nouvel aiguillon pour mon amour-propre.

Je n'avois que ſix ans lorſque je ſortis de la maiſon paternelle, & j'étois inſtruit autant qu'il eſt poſſible de l'être à cet âge & dans la Province. Mon oncle, qui m'aimoit d'une amitié particuliere, & qui s'étoit chargé de moi, voulut que j'allaſſe faire mes études à Paris. Il me donna un Précepteur, avec lequel je fus mis dans un collége. La maniere d'enſeigner & la façon de vivre que j'y remarquai d'abord, me parurent bien différentes de celles que je connoiſſois. La liberté, la douceur, la gaîté, ces artifices engageans qu'un intérêt bien tendre eſt ſeul capable d'inſpirer, je ne les retrouvai point dans la ſéchereſſe & l'auſtérité du

collége. Le plaisir n'y préparoit pas l'instruction : on n'invitoit point la curiosité ; on ne soutenoit pas la foiblesse ; on exigeoit de tous les sujets & dans tous les cas, une aveugle obéissance, & l'œil sévere des surveillans y faisoit trembler le cœur des jeunes éleves, qu'on auroit dû s'attacher à épanouir. Enfin, loin de leur dérober la vue du devoir, ou du moins loin de couvrir de fleurs ce qu'il a de rebutant, on leur présentoit sans ménagement tout ce qu'il renferme de plus désagréable (*a*).

Je trouvai pourtant dans cette école bien des avantages. Forcé de vivre avec des camarades qui ne me plaisoient rien, je vis à découvert tous

(*a*) *On sent si généralement aujourd'hui le défaut de cette éducation, que les colléges eux-mêmes font des efforts & demandent des lumieres pour se réformer. Note de l'Editeur.*

mes petits défauts critiqués sans réserve. Je connus cette égalité naturelle qui repouſſe tant de vices, & qu'une éducation ſolitaire ne nous laiſſe pas appercevoir. Je rougis de l'orgueil que je tirois de ma naiſſance ; & comme j'eus le bonheur d'étudier ſous un Maître plus indulgent que les autres, & de me lier d'amitié avec deux condiſciples, modeles de ſageſſe & d'application, mon émulation fut ſi vivement excitée, que, favoriſé par ces circonſtances, je me ſauvai des vices de l'inſtitution, & je fis des progrès rapides en tout genre (a). En Rhétorique, j'eus la

(a) *C'eſt une preuve de ce qu'on dit communément, que le bon office ſe fait de lui-même. Mais pour un bon ſujet qui ſurmonte tous les obſtacles, combien de ſujets médiocres, dont les vices de cette inſtitution arrêtent l'énergie & éteignent les talens ?*

gloire de remporter les premiers prix dans tous les genres de compoſition. Je dis la *gloire*, car je n'aurois pas changé ma palme contre celle d'un Conquérant ; & c'étoit en effet la gloire de mon âge (*a*).

Au ſortir de ma Philoſophie, que je fis avec applaudiſſement, j'étois

(*a*) Il avoit certainement bien raiſon ; car, vue au flambeau de l'humanité & de la Philoſophie, la gloire d'un Conquérant (gloire funeſte & toute fondée ſur les préjugés d'une ignorance barbare) ne doit pas entrer en comparaiſon avec le triomphe des lumieres, fût-ce même dans un collége. Il faut eſpérer qu'un jour les hommes ſeront aſſez inſtruits pour ſentir généralement cette vérité, & qu'ils regarderont comme une démence atroce, ou comme un délire de fievre chaude, la prétention de ſe faire un nom par la deſtruction des hommes, ainſi que l'opinion qui préconiſe cette erreur malheureuſe. *Note de l'Editeur.*

regardé, quoique fort jeune, comme une eſpece de phénomene. Il eſt pourtant vrai que j'étois bien moins inſtruit que capable de le devenir, & que je n'avois proprement que les notions & les diſpoſitions néceſſaires pour bien étudier; mais je puis dire que je les mis à profit. Ma ſoif d'apprendre, accrue par ce que j'avois appris, ne me laiſſoit point de relâche. L'étude étoit un de mes premiers beſoins, & le plus doux de mes plaiſirs : auſſi lui donnois-je tous les momens que mes exercices académiques & les égards dus à la Société ne rempliſſoient pas. Je me liai pourtant avec pluſieurs Savans, dont la converſation me fut encore plus utile que les Livres.

Le déſir de connoître m'inſpira l'envie de voir; & cette envie, le déſir de voyager. Je ſollicitai auprès de mes parens la permiſſion & les

moyens de visiter une partie de l'Europe ; & la complaisance de mon oncle, charmé de mes goûts curieux, m'accorda ce que je demandois. Il poussa même plus loin les attentions de sa tendresse ; car, malgré la bonne opinion qu'il avoit de moi, ne pouvant se dissimuler que, jeune comme je l'étois, j'avois besoin d'un Mentor pour surveiller ma conduite, il voulut bien lui-même me servir de Conducteur dans ma tournée qui devoit finir à Malte.

Mon pere m'étoit venu voir plusieurs fois à Paris avec mon oncle, & celui-ci devoit m'y rejoindre pour commencer de là notre voyage. Mais ma mere dont j'étois séparé depuis bien des années, ma mere qui n'avoit pas besoin d'entendre mon éloge pour me désirer, demandoit avec instance le plaisir de me serrer contre son cœur, & de me voir quelque temps

auprès d'elle avant notre départ. Je ne désirois pas moins de jouir de sa tendresse, & de lui exprimer mon amour. On nous accorda cette douce satisfaction ; ainsi je revins en province goûter le bonheur de retrouver des parens si chers, & qui me donnoient tant de preuves de bonté. L'approbation qu'ils donnerent à ma conduite, fut la récompense la plus agréable que je reçus de mes travaux : un fils, s'il est ce qu'il doit être, n'en connoît point de plus grande.

Quelques jours avant notre départ, mon pere me mena dans une salle ornée des portraits de nos ancêtres, & après les avoir parcourus des yeux, il me dit : » Vous nous quittez, mon cher Chevalier, vous emportez bien des regrets ; mais je ne dois pas me chagriner de votre absence, puisque vous ne vous éloignez que pour vous rendre plus digne de ces guerriers

patriotes, fameux par leur courage & leurs vertus, dont le ſang coule dans vos veines. Je penſe trop bien de vous, pour ne pas croire que vous brûlez de les imiter dans ce qu'ils ont fait de glorieux. Eh ! dans combien d'occaſions ne montrerent-ils pas les ſentimens généreux qui les animoient? Il n'en eſt aucun qui, dans ſon temps, ne ſe ſoit rendu recommandable par des actions héroïques. La valeur étoit chez eux une vertu ſi naturelle, qu'à cet égard l'éloge d'un de ces guerriers eſt celui de tous les autres.

» Celui-ci (Gaſpard de Lervignac), ayant pris la croix avec Louis-le-Jeune, & combattant à côté de lui près d'Antioche, lui ſauva la vie aux dépens de ſes jours, en ſe jetant au devant d'un coup terrible que lui portoit un Saraſin. Il mérita ſur-tout de l'humanité, par la liberté qu'il oſa donner à ſes ſerfs; il en fit des hommes.

» Celui-là (Bertrand), qui partagea les malheurs de Saint Louis, & fut fait, comme lui, prisonnier à la journée de la Massoure, vendit une partie de ses terres, pour payer, avec sa rançon, celle de deux braves Chevaliers François, qui, manquant de fortune, auroient péri dans les fers des Infideles.

» Observez, mon fils, dans ce coin (Guillaume premier), ce Guerrier dont l'air a quelque chose de si grand. Il fut singuliérement estimé du sage Roi Charles V. Deux traits que je vais vous rapporter de lui, vous le feront bien connoître. Il défendoit la ville de Limoges, assiégée par le Prince de Galles, Duc de Guienne, connu sous le nom de *Prince Noir*, vivement irrité contre les habitans qui avoient pris les armes en faveur de Charles. Après une résistance opiniâtre, la ville fut emportée d'assaut.

Le Vainqueur furieux ayant pénétré dans la ville, la livroit au meurtre & au pillage, sans se laisser émouvoir par les cris & les larmes des femmes & des enfans qui se jetoient à ses pieds en demandant miséricorde, lorsque notre Chevalier, aidé seulement de deux Gentilshommes de son parti, arrêta l'effort de l'armée victorieuse, par des actions de valeur si extraordinaires, qu'elles inspirerent une sorte de respect au Prince Noir. Il fut touché de la belle défense de ces trois braves, modéra sa colere à leur aspect, & sauva les restes de cette ville infortunée, pour prix de leur généreuse audace (*a*).

(*a*) Montagne rapporte ainsi cette action magnanime au premier chapitre de ses Essais :

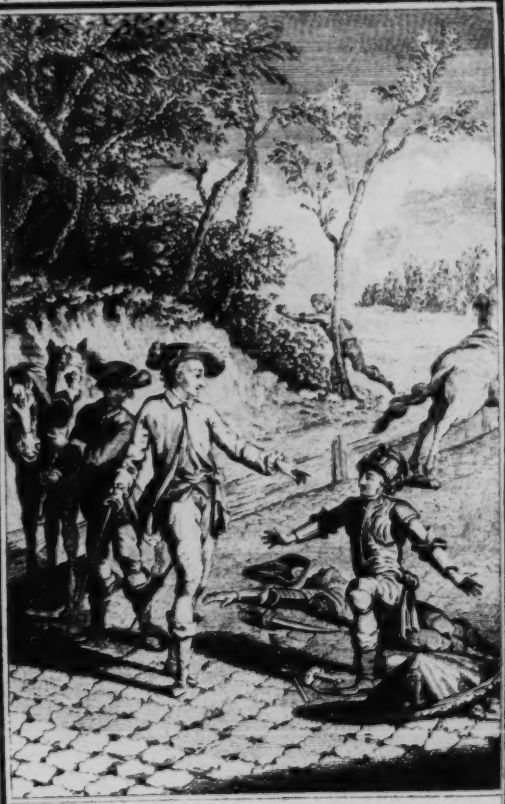
» Edouard, Prince de Galles, celui qui » régenta si long-temps notre Guienne..... » ayant été bien offensé par les Limousins,

» Le second trait qui distingue ce Héros, remplit toute l'étendue de la magnanimité. Un Gentilhomme de ses voisins, avec lequel il avoit eu plusieurs différens, jaloux de ses succès, & humilié de sa gloire, résolut de l'immoler à sa haine dès qu'il en trouveroit l'occasion. Notre Chevalier connoissoit toute l'animosité de cet ennemi ; mais il ne le croyoit pas

---

» & prenant leur ville par force, ne put » être arrêté par les cris du peuple & des » femmes & des enfans abandonnés à la » boucherie, lui criant merci & se jetant » à ses pieds : jusqu'à ce que passant tou- » jours outre dans la ville, il apperçut » trois Gentilshommes, qui, d'une har- » diesse incroyable, soutenoient seuls l'ef- » fort de son armée victorieuse ; la con- » sidération & le respect d'une si notable » vertu, reboucha premiérement la pointe » de sa colere, & commença par ces » trois à faire miséricorde à tous les habi- » tans de la ville «. *Note de l'Editeur.*

assez lâche pour devoir s'en méfier. Cependant celui-ci rodoit dans le pays avec une troupe d'hommes armés pour le surprendre, & le rencontrant un jour dans un endroit solitaire, suivi d'un petit nombre des siens, il l'assaillit à l'improviste, croyant l'accabler facilement. Mais notre brave Chevalier, bien secondé par ses domestiques, se battit avec tant de présence d'esprit & de courage, que, quoique blessé griévement, il mit en fuite les assassins & renversa leur Chef. Le scélérat s'attendoit à la mort qu'il avoit si bien méritée, lorsque son vainqueur, arrêtant les mouvemens de sa colere, le fit relever, & lui dit : Vous avez voulu m'ôter la vie par trahison, je vous la donne par générosité ; je pourrois vous l'ôter, puisque j'en suis le maître & que vous m'avez si indignement trahi ; mais je me conduis



Un des ancêtres du Ch.r des Gastines donne la vie à un lâche assassin.

par d'autres principes que les vôtres. Tout injuſte que vous êtes, je trouve encore plus beau de me vaincre que de vous avoir vaincu.

» Enfin remarquez ici (Guillaume ſecond) mon grand-pere, qui, dans les temps malheureux des guerres civiles & de la Ligue, fit preuve d'une grandeur d'ame digne d'admiration. Fidele à ſon Prince, mais encore plus fidele à l'honneur, il refuſa de mettre à exécution contre les Huguenots, des ordres ſecrets & ſanguinaires que le Roi Charles IX lui fit donner, en alléguant pour raiſon, que ces ordres étant injuſtes, ils ne pouvoient venir du Roi; qu'il avoit voué ſes biens & ſa vie au ſervice du Prince & de l'Etat, mais non pas ſon honneur; qu'il combattroit toujours en guerrier, mais non en lâche aſſaſſin ni en vil mercenaire.

» C'eſt le même qui fit une action

si touchante de tendresse filiale. Il étoit éperdument amoureux de la fille d'un Gentilhomme, & sur le point de l'épouser. La demoiselle demeuroit dans une ville voisine de nos terres ; il se rendit avec sa mere auprès d'elle, quelques jours avant la noce. On ne songeoit qu'aux préparatifs de la fête, lorsqu'une nuit la ville est surprise par les Huguenots qui se rendent d'abord maîtres d'un quartier : c'étoit précisément dans ce quartier que demeuroit sa maîtresse. Mon aïeul accourt pour la défendre & pour repousser l'ennemi, avec ce qu'il peut trouver de gens capables de le seconder. Tandis qu'ils se battent de rue en rue, on vient l'avertir que la maison de sa mere est la proie des flammes. Alors il quitte le combat en pleurant, pour voler aux lieux où la Nature l'appelle ; il s'élance à travers les feux & les dangers, pour sauver

la vie à celle qui lui donna le jour ; &, malgré tous les obſtacles, il parvient à la délivrer du péril : mais en ſauvant ſa mere, il perdit celle qui alloit faire ſon bonheur.

» Voilà, mon fils, les exemples que vous ont donnés les Hommes célebres de qui vous tenez le jour & la nobleſſe. C'eſt à vous de les imiter, & de montrer que vous n'êtes pas moins l'héritier de leur généroſité que de leur nom ; car ne croyez pas que la nobleſſe ſoit un titre donné par la Nature, inhérent à la race de certains hommes, ni même un titre ſans charge. Les premiers Nobles ne l'ont acquis à leur poſtérité que par de grands travaux, & après avoir employé courageuſement leurs forces, leurs talens & leurs vertus pour l'avantage de la Patrie. La nobleſſe eſt le ſalaire des grands ſervices rendus à l'humanité, ou le tribut

de la reconnoissance de l'Etat, accordé aux enfans de ceux qui ont bien mérité de lui. Il le leur paye en honneur & en considération, en leur supposant le zele & les sentimens de ceux qu'ils représentent. Il pense qu'en héritant d'un nom illustre, ils doivent avoir les vertus qui l'ont illustré. Mais ceux qui le ternissent par leurs actions ou par leur caractere, se rendent d'autant plus mépriſables, que le nom & la mémoire de leurs ancêtres sont en plus grande vénération. Souvenez-vous donc, mon cher Chevalier, que votre naissance vous impose pour devoir l'exercice des vertus utiles aux autres, & que ce n'est qu'en faisant bien qu'on peut bien mériter «. Ces leçons, soutenues par de si grands exemples, resterent profondément gravées dans mon cœur.

Ma mere, de son côté, me mena

dans un boſquet ſolitaire, pour épancher avec plus de liberté la tendreſſe de ſon cœur. Ce ne furent pas des ordres ni même des conſeils qu'elle me donna; elle uſa de moyens bien plus perſuaſifs. Les tendres exhortations, les prieres, les larmes furent employées, pour m'engager à me conduire d'une maniere auſſi louable que je l'avois fait juſqu'alors. Elle me fit voir ſon bonheur attaché à la ſatisfaction qu'elle auroit de ma conduite. Digne mere! qui mettoit ſa joie dans la ſageſſe de ſes enfans, & qui leur demandoit, comme une preuve d'amour, ce que leur intérêt & leur devoir leur preſcrivoient également. Ses inſtructions ſe réduiſoient à trois chefs principaux.

1°. Eviter les querelles, & ſur-tout le duel qu'elle me repréſenta comme une tranſgreſſion manifeſte des loix divines & humaines, & un attentat

punissable. S'il y a de la justice & de la raison dans le monde, me dit-elle, il est toujours permis de se défendre ; mais il ne l'est jamais de provoquer personne ni d'attaquer la vie d'autrui, soit par une force brutale, soit avec l'adresse d'un gladiateur.

2°. Fuir le libertinage d'esprit & de cœur, qu'affichent aujourd'hui la plupart des jeunes gens.

» La mode & l'insouciance, disoit ma mere, ne leur permettent plus de rien croire. Ils se font un jeu de séduire les femmes, que pourtant ils n'estiment plus, qu'ils n'aiment plus, & de porter le déshonneur dans les familles les plus honnêtes. Leur vie se passe dans un désordre de mœurs, dans une fausseté de sentimens, qui ne mériteroit que le plus grand mépris. Mais beaucoup de femmes foibles & dépravées, mais ceux qui leur ressemblent, se contentent des dehors

les

les moins imposans & des protestations les moins solides, & consentent d'être dupes en se réservant la liberté de tromper à leur tour.

» Evitez ces exemples, mon fils. Fuyez l'amour, qu'il est si difficile de modérer, & dont l'ivresse jette la raison dans l'égarement & dans le délire; mais sur-tout fuyez ces commerces honteux & perfides, où le moins que l'on puisse perdre est sa fortune & sa santé «.

3°. Enfin, elle me recommanda de ne point trop me préoccuper de mes sentimens en croyant que j'eusse toujours raison; en conséquence, de ne pas fronder la façon de penser ni les usages des autres, & sur-tout les mœurs des Peuples chez lesquels j'allois voyager; car, vouloir ainsi s'ériger hardiment en juge des opinions & des coutumes étrangeres, les censurer, parce qu'elles different des

nôtres, c'eſt montrer une vanité ridicule, qui, en nous enlevant la conſidération des gens ſenſés de la Nation que nous allons ſcandaliſer, nous donne des torts qui rejailliſſent ſur nos compatriotes. — Vous allez vivre avec des gens graves, ou du moins avec des inconnus; ne cédez jamais à la tentation de les plaiſanter. C'eſt le ton perpétuel de badinage & de plaiſanterie (*a*), que beaucoup de

(*a*) Il eſt certain que dans tous les pays de l'Europe, au moins parmi le peuple, le François paſſe non ſeulement pour un perſifleur dédaigneux, mais pour un ſéducteur; diſons mieux, pour un corrupteur des femmes. Cette opinion, fondée ſur les déportemens de quelques-uns de nos agréables qui vont promener au loin leurs vices & leurs ridicules, eſt retombée ſur la Nation, & lui fait le plus grand tort chez des peuples jaloux par tempérament & naturellement graves. On nous

jeunes François prennent indécemment chez nos voisins, qui fait croire à ces Peuples, que le François est railleur par goût & mépriſant par caractere. Ces deux défauts, qui bleſſent ſi griévement l'amour-propre, joints à l'indiſcrétion qu'on reproche à nos jeunes gens, & à l'air d'aiſance qu'ils prennent auprès des femmes, n'ont pas peu ſervi à faire naître

---

juge mal, ſans doute. Le François eſt léger, mais ſenſible; il aime à plaiſanter, mais ſa plaiſanterie n'a rien d'amer; il chérit le ſexe, mais il le reſpecte. Nul Peuple, j'oſe le dire, ne porte plus loin ſon enthouſiaſme pour les choſes louables; nul Peuple ne rend plus de juſtice aux autres Peuples ſes voiſins, chez leſquels il aime à louer les vertus & les grandes actions. L'opinion défavorable qu'on a de lui, commence à s'affoiblir; mais c'eſt aux François qui voyagent à l'effacer entiérement par leur diſcrétion & leur modeſtie. *Note de l'Editeur.*

des préjugés désavantageux à la Nation Françoise, & à rendre en quelque sorte haïssable le Peuple de la terre le plus sociable & le plus doux.

Ces sages avis, accompagnés de témoignages de tendresse, s'accordoient assez avec ma façon de penser, pour se graver profondément dans mon cœur. C'étoit une semence, qui, tombant sur une terre bien préparée, ne pouvoit manquer de fructifier avec le temps. En effet, les conseils de cette digne mere, toujours présens à mon esprit, en m'inspirant la défiance de moi-même, me déroberent aux ridicules qu'elle redoutoit, & me préserverent plus d'une fois des dangers, où il est très-vraisemblable que le feu de la jeunesse & mon inexpérience m'auroient fait tomber.

Nous commençâmes notre tournée par l'Angleterre; de là nous passâmes

en Hollande, d'où, traverſant l'Allemagne & l'Italie, nous arrivâmes à Malte. » Je ne vous ferai point ici la deſcription de ces pays. Je me contenterai de vous dire, que le but de mon voyage étant de m'inſtruire en étudiant les variétés que la Nature, les hommes & les Gouvernemens pourroient m'offrir, je m'arrêtois avec complaiſance dans les lieux & dans les villes qui pouvoient me préſenter des objets dignes de ma curioſité.

» Si éloignés de ces heureuſes contrées, ſéparés du reſte de la Nature, ô ma chere Eléonore! que nous importe ici la connoiſſance de leurs gouvernemens & de leurs mœurs? Quel intérêt pourriez-vous prendre aux réflexions qu'ils m'inſpirerent alors?.... Mais que dis-je! la connoiſſance des hommes eſt-elle inutile, même quand on ſeroit ſeul? Pouvons-nous être indifférens ſur la ma-

niere dont ils ſe gouvernent, & ſur celle dont ils doivent être gouvernés? Y a-t-il une Science ſuperflue, même dans un déſert? C'eſt là ſur-tout qu'il importe de ſavoir. Savons-nous à quoi le Ciel nous réſerve? (& en diſant ces paroles je tournai un regard douloureux du côté de ma Patrie; & les yeux d'Eléonore ſe baiſſerent triſtement.) Mes obſervations auront peut-être un jour leur utilité; ſi elles vous amuſent un moment, elles ſeront encore utiles «. Un ſigne de tête d'Eléonore m'encouragea, & je continuai de la ſorte :

» Malgré les éloges faſtueux que les Anglois prodiguent à la forme de leur Gouvernement dans lequel trois pouvoirs ſe combattent ſans ceſſe, je ne pus m'empêcher de goûter les réflexions de mon oncle, qui prétendoit que le meilleur Gouvernement étoit celui qui avoit plus de rapport à

l'adminiſtration paternelle, où il n'y a point de contre-poids «. » Jugez-en par les effets, mon cher Chevalier, me diſoit-il; la révolution que l'Angleterre vient d'éprouver depuis quelques années (*a*), & qu'on regarde comme extraordinaire, a pourtant bien des exemples dans ſon Hiſtoire, & ne doit pas étonner ceux qui connoiſſent ſa conſtitution. Quel éloge peut-on faire d'un Gouvernement ſous lequel la Nation éprouve des convulſions ſi vives & ſi fréquentes! La derniere criſe eſt la troiſieme depuis moins de cinquante ans. Dans les ſiecles précédens, elles ont été encore plus nombreuſes.

» Si vous jetez les yeux ſur les époques ſaillantes de cette Monarchie, vous ne verrez que le tableau mouvant d'une mer toujours agitée, & fameuſe

(*a*) C'eſt la révolution de 1688, qui fit perdre le trône à Jacques II.

par de grands naufrages. Quand nous ſuppoſerions que les trois pouvoirs qui la compoſent, ſe combinent parfaitement & ſont bien d'accord, pourrions-nous croire qu'ils doivent durer longtemps dans cette union, avec la multitude de paſſions & d'intérêts divers qu'elle renferme (*a*)?

(*a*) Divers Auteurs Politiques ont, ſur la conſtitution du Gouvernement d'Angleterre & ſur ſon influence, des opinions bien oppoſées au jugement qu'en portoit le célebre Monteſquieu. Quelques-uns n'ont vu dans ce mélange de pouvoirs, qu'un Gouvernement dont les parties, luttant toujours entre elles, tendent à s'affoiblir mutuellement; qu'un choc perpétuel d'intérêts & d'opinions, qui, entretenant dans les eſprits une contrariété de volontés, fait naître inſenſiblement le déſordre; qu'une raiſon de prévoir qu'un de ces pouvoirs venant à s'élever ſur la ruine des autres, amenera quelque révolution funeſte & déſaſtreuſe pour la Nation.

» Tout tend à s'altérer dans le Monde, & les Gouvernemens ne

L'orgueil, disent-ils, & la fierté qui naissent des prétentions au partage de l'autorité, ont dû naturellement élever l'ame des Anglois; mais, si on y regarde de près, on verra qu'ils lui ont donné plus de présomption que de grandeur, plus d'ambition que de sagesse, plus d'opiniâtreté que de courage, plus d'amour de l'indépendance que de la vraie liberté. De là, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'enflure dans les désirs, dans les pensées, dans les projets des Anglois; de là, cet amour-propre sans mesure, qu'ils appellent *patriotisme*; de là, le mépris qu'ils affectent pour les autres Peuples, & le peu d'égards qu'ils ont pour les droits des Nations; de là enfin, l'acharnement & la cruauté réfléchie qu'ils mettent dans toutes leurs querelles. — Ce Peuple, qu'agite une perpétuelle inquiétude, ne peut vivre en paix avec lui-même, lorsqu'il n'est point en guerre avec ses voisins. Comme sa jalousie & son avide cupidité le portent sans cesse

s'écartent point de cette loi. Mais les Républiques & les Gouvernemens

---

à attaquer, tantôt à force ouverte & tantôt sourdement, leurs propriétés, & comme ces attentats, en irritant tous ces Peuples, peuvent les liguer contre lui, il est à craindre qu'un soulévement général ne l'accable, ou qu'affoibli par les efforts qu'il fera pour se défendre, & désolé des pertes & des malheurs qu'il éprouvera, il ne tourne sa fureur contre lui-même, & de ses propres mains ne déchire ses entrailles.

Il est encore à remarquer, qu'avec la plus grande liberté de parler & d'écrire, qui, dans un autre pays & avec un autre constitution, eût généralement répandu la connoissance de toutes les vérités utiles, les Anglois n'ont fait que peu de progrès dans les vrais principes de l'économie politique, du commerce, des impositions, des droits & des devoirs des hommes réunis en société. L'animosité des partis, toujours plus occupée de nuire au parti opposé, que de rechercher ce qui intéresseroit

mixtes ont ce désavantage, qu'une fois altérés par la corruption, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les rétablir. Il faut le concours de tant de volontés, & ces volontés une fois dissidentes, s'éloignent tellement du centre de réunion, que la restauration de l'ordre primitif devient de plus en plus impossible. Au lieu que, dans une Monarchie où le retour au bien ne dé-

---

le bonheur de l'Etat, a fait dégénérer les Harangues & les Ecrits en vaines querelles, dont la Nation n'a tiré aucun avantage; & le commerce de ce Peuple industrieux gémit sous le faix d'impositions désordonnées & de priviléges exclusifs les plus onéreux. La liberté du domicile des Citoyens est violée par les Commis de la Douane, & celle des personnes l'est par les *Press-gangs*, pour le service de la Marine. On traite en esclaves les Membres d'un Peuple libre, pour les obliger à défendre leurs foyers. *Note de l'Editeur.*

pend que d'une volonté, on peut ſans doute éprouver les effets d'une mauvaiſe adminiſtration ; mais dès qu'un Roi ferme & bon y tient le ſceptre, tout peut être réparé, & ſouvent un ſeul regne ſuffit pour effacer le ſouvenir d'un ſiecle d'infortunes. Rappelez-vous les regnes aſſez courts de Charles V, de Louis XII & d'Henri IV, durant leſquels la France reprit ſa ſplendeur ; ils ſerviront à vous confirmer la vérité de mes remarques & la ſolidité de ma politique (*a*).

(*a*) Si quelqu'un pouvoit s'élever contre cette aſſertion, nous n'aurions beſoin, pour le convaincre, que de lui citer le regne paternel de Louis XVI, qui, dans peu d'années, a relevé la France de l'état de décadence où elle étoit. Il a fait naître la confiance & le calme dans les eſprits, par les opérations les plus ſages & les mieux combinées. La regle & l'économie

» Une choſe pourtant bien louable dans l'adminiſtration Angloiſe, continuoit mon oncle, c'eſt le reſpect pour la propriété, c'eſt l'encouragement donné depuis peu à l'Agriculture & au commerce de ſes productions. Les Anglois ont compris que

introduites dans toutes les parties de l'Adminiſtration, les Finances améliorées, la Marine rétablie avec une rapidité qui étonne, la paix cimentée par ſa médiation entre trois grands Empires; enfin la gloire & le crédit de la France reſtaurés chez toutes les Nations, les mœurs & le patriotiſme ranimés dans le cœur des François, & tout cela exécuté au milieu de la guerre la plus diſpendieuſe, juſtifie l'enthouſiaſme qu'il inſpire à ſes ſujets, & l'eſpoir qu'ils ont conçu du plus grand bonheur qu'un Peuple ſenſible puiſſe goûter. Quel heureux concours de circonſtances ne faudroit-il pas dans un Gouvernement mixte, pour opérer tous ces changemens favorables, & où ſont les exemples de pareils changemens? *Note de l'Editeur.*

le revenu d'une Nation agricole étoit celui du sol, & que, pour exciter l'émulation du Laboureur, il falloit lui faciliter le débit de ses denrées. Ils ont en conséquence, non seulement permis de les exporter en tout temps & en tout pays; mais par un excès qui est dans leur caractere, ils ont voulu forcer l'exportation au delà de ses bornes naturelles, en accordant une récompense proportionnée à la quantité de grains exportée d'Angleterre, tandis qu'ils repoussoient par des gênes & des droits de douane les grains qu'on auroit pu leur amener de l'Etranger (*a*); & quoique

(*a*) La Loi de l'exportation des grains, promulguée en Angleterre sous Guillaume III, & qui a subsisté depuis 1688 jusqu'en 1764, a changé, pour ainsi dire, la face de l'Angleterre, par l'aisance & les richesses qu'elle a répandues sur les campagnes. Cette Loi accorde une prime de

cette prohibition, comme toute autre, ſoit nuiſible en elle-même, la libre exportation des grains, dont on commence à ſentir les avantages, doit tellement influer dans cette Iſle ſur la proſpérité de l'Agriculture & du Laboureur, qu'il pourroit fort bien arriver que les Anglois nous portaſſent quelque jour les produits de leurs récoltes, multipliés par la liberté, lorſque les nôtres ſeront diminués par les entraves où l'on a mis chez nous le commerce des denrées, & qu'ils devinſſent ainſi les fourniſſeurs de ceux qui les avoient approviſionnés ſi long-temps (*a*) ".

---

cinq ſchellings par quarter de froment exporté. Le quarter peſe quatre cent quatre-vingts livres, & le ſchelling vaut une livre quatre ſous tournois. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Cette prédiction s'eſt accomplie; l'Agriculture & les revenus du ſol en Angleterre n'ont pas ceſſé de faire des

Vous avez vu l'Angleterre, ma chere Eléonore, & vous avez pu

---

progrès durant les soixante-seize ans de cette liberté. Il y a deux observations bien remarquables à faire à cet égard; c'est que l'Angleterre n'a pas éprouvé de disette dans cet intervalle, & que depuis 1764, où la liberté de l'exportation y a été suspendue, il y a eu des disettes & des séditions, comme dans tous les pays de régime prohibitif.

D'un autre côté, la France, qui s'étoit enrichie en approvisionnant si long-temps ses voisins du produit de ses récoltes, privée, sous Louis XIV, de la liberté du commerce des grains, vit diminuer successivement sa prospérité avec le revenu de ses biens-fonds, & plusieurs cantons de ses provinces fertiles tomber en friche. Depuis, on a pu compter une année de disette & de grande cherté sur six années communes, ce qui a ruiné alternativement les campagnes & les cités. Il faut espérer que l'administration éclairée de Louis XVI, qui se rapproche toujours davantage des

remarquer qu'avec tous les défauts qu'on leur reproche, ſes habitans ont de grandes qualités & de grandes vertus. L'Anglois eſt exceſſif; ſoit en bien, ſoit en mal, il paſſe communément les bornes ordinaires. Où il eſt bon, il excelle; où il eſt mauvais, rien n'eſt pire. Le bas Peuple des villes y eſt brutal, inſolent, querelleur, féroce, facile à émouvoir, difficile à calmer; & cependant, le dirai-je, ce Peuple eſt quelquefois capable de s'élever à de beaux ſentimens de juſtice & de généroſité. Il ſe montre ſenſible aux actions grandes & louables. Celui de la campagne a de la franchiſe & de l'humanité.

La plupart des Grands en Angleterre, dédaigneux, bizarres, inſou-

---

Loix naturelles, effacera juſqu'aux traces de ces erreurs qui nous ont été ſi funeſtes. *Note de l'Editeur.*

cians, cherchent, comme tout bon Anglois, à se distinguer, n'importe de quelle maniere, & sans trop choisir les moyens qui les rendront remarquables. Cette façon de penser, cette singularité commune dans le pays, qui peut quelquefois produire de grands effets lorsqu'elle se trouve jointe à un grand caractere, ne fait le plus souvent que des originaux. Mais l'Anglois, brave, studieux, honnête, qui s'éleve au dessus des préjugés de sa Nation; mais celui qui se pénetre des sentimens de l'amitié, qui se livre avec plaisir au penchant de la bienfaisance, & qu'on voit encourager les Lettres de sa munificence & de sa familiarité, celui-là mérite les applaudissemens des honnêtes gens de tous les pays; & c'est un hommage qu'on doit rendre à beaucoup d'Anglois (*a*).

(*a*) On doit de justes éloges à la Nation

Nous trouvâmes les Hollandois tels qu'on nous les avoit dépeints; graves dans la ſociété, froids dans leurs

---

Angloiſe, pour ſon aſſiduité & ſes ſuccès dans l'étude des Sciences, mais ſur-tout pour l'encouragement qu'ils donnent conſtamment aux Arts utiles & à des entrepriſes honorables à l'humanité. Il s'eſt formé dans ce deſſein pluſieurs aſſociations à Londres, dont la plus célebre eſt celle que nous appelons improprement *d'Emulation*. Les ſommes que fourniſſent tous les ans les généreux Membres qui la compoſent, montent, dit-on, à près de cent mille livres de notre monnoie. Elles ſe diſtribuent en récompenſes à quelques Gens de Lettres, à des Artiſtes, à des Artiſans, &c. Les Anglois ont porté la générosité juſqu'à ſouſcrire pour les dépenſes d'un voyage de long cours, entrepris pour porter les commodités de la vie, comme volailles, cochons, chevres, bêtes à corne, grains, fer, &c. à des Peuples qui ne les connoiſſoient pas, & rapporter de leur pays des productions qui puſſent être cul-

ménages, mais actifs dans leurs entrepriſes ; ſoigneux juſqu'au ſcrupule pour les faire réuſſir, & ne négligeant rien pour ſe procurer les moindres profits. Ils ſont, comme vous ſavez, les voituriers généraux des denrées & des marchandiſes de la plupart des Nations connues, & ils tirent des

---

tivées en Europe à l'avantage de la Société. Ce voyage a été fait par le Capitaine Cook, tué, il y a peu d'années, dans une Iſle voiſine du détroit d'Anian.

Quel dommage qu'une Nation capable de faire des actions auſſi louables, & qui s'intéreſſe ſi noblement au bonheur des Peuples antipodes, qu'elle regarde comme ſes freres, manque, je ne dirai pas de générosité, mais d'équité pour ſes deſcendans Américains & pour ſes voiſins les François, contre leſquels elle ſe dévoue en quelque ſorte aux préventions les plus injuſtes, & montre une haine qui contraſte ſinguliérement avec les actes que nous louons ici ! *Note de l'Editeur.*

gains conſidérables de ce trafic en rendant de grands ſervices à l'Agriculture & aux Manufactures. Le petit nombre d'hommes qu'ils mettent ſur leurs vaiſſeaux, & la ſobriété de ces équipages, leur donnent le moyen de faire les tranſports à meilleur compte que les autres Nations maritimes, & leur aſſurent avec raiſon la préférence du fret à l'avantage commun des chargeurs, des voituriers & des acheteurs. Mais le Commandeur remarquoit qu'on n'avoit pas une idée juſte de la vraie cauſe des richeſſes des Hollandois, lorſqu'on l'attribuoit ſeulement au négoce. » On ne leur voit, diſoit-il, qu'un petit territoire en Europe, & cependant leur opulence égale celle des Etats les plus floriſſans, & on en conclut que c'eſt le négoce qui les enrichit. Ils trouvent ſans doute des profits à s'en occuper, & à ſe faire

les agens intermédiaires d'un commerce immenſe ; mais on oublie que leur véritable commerce, celui qui leur fournit des productions qu'ils n'achetent que du travail, ſe tire de leurs établiſſemens dans les autres parties du Monde ; qu'ils vendent excluſivement les épiceries les plus précieuſes dont ils poſſedent le pays (*a*) ;

(*a*) Les Hollandois ont fait juſqu'à préſent le commerce excluſif du giroflé & de la muſcade, dont ils fourniſſoient tous les Peuples de l'Europe. C'étoit pour eux une mine plus riche que celle du Potoſi. Ils avoient renfermé les arbres précieux qui produiſent ces épiceries, dans les Iſles Moluques qu'ils poſſedent, & prenoient grand ſoin d'extirper tous les ans dans les Iſles déſertes des Indes, ceux que la Nature libérale y faiſoit croître ; mais on a trouvé le moyen d'en porter dans nos établiſſemens François, & il eſt vraiſemblable que les Hollandois ne feront bientôt plus le monopole de cette marchandiſe. *Note de l'Editeur.*

& qu'enfin la mer, où ils font des pêches très-abondantes, eſt pour eux un territoire du plus grand produit. Quant à leur territoire réel en Europe, il eſt cultivé avec une ſupériorité, & donne des produits auxquels nul autre Peuple n'a pu encore atteindre «.

Les Allemands ne ſont point commerçans comme les Anglois, ni trafiquans comme les Hollandois ; ils n'ont ni Marine ni Colonies, & cependant ils forment une Nation très-puiſſante & très-reſpectable. Cette Puiſſance confédérée eſt compoſée de vingt Peuples différens, qui reconnoiſſent différens Chefs, Rois ou Princes, &c. ſubordonnés, pour l'intérêt général, à un Empereur. Les intérêts, les droits, les prétentions de ces Rois, Princes, &c. fondés ſur des traités publics ou des conventions approuvées par le Corps Germanique,

forment ce qu'on appelle *le Droit Public d'Allemagne.* J'en fis une étude particuliere, parce que l'Allemagne, ſituée au milieu de l'Europe, ſe trouvant ſans ceſſe mêlée dans tous ſes différens, la connoiſſance de ſon Droit public devient ſans ceſſe néceſſaire à ſes voiſins & aux Publiciſtes de toutes les Nations, & qu'un Politique & un homme inſtruit ne doivent pas l'ignorer.

Nous ſavions que ſes habitans, qui paſſent pour un peu bruſques, ſont ſimples, francs, belliqueux. Nous nous convainquîmes en les fréquentant, que peu de pays fourniſſent des hommes plus robuſtes, plus patiens au travail, plus inventifs, & d'une ſociété plus facile. Ils aiment le vin & la bonne chere; mais ils aiment à en faire part à leurs hôtes, & ils exercent volontiers l'hoſpitalité.

Avant Jules-Céſar, qui, par oſtentation,

oſtentation, fit mine de les attaquer; avant Druſus qui tenta de les aſſervir, ces Peuples étoient connus par la force du corps, par la ſimplicité des mœurs, & par leurs vertus. Leur vaillance étoit redoutable. Ils ſervirent long-temps de rempart à la liberté de l'Europe, réfugiée dans leurs forêts & dans les marais du Nord, contre les entrepriſes audacieuſes de la tyrannie des Romains. Enfin, ſoulevés contre cet eſprit d'uſurpation & de deſpotiſme, qui vouloit mettre aux fers tous les Peuples connus, ils l'attaquerent de toutes parts, détruiſirent l'Empire de Rome, & fonderent ſur ſes débris les Monarchies puiſſantes qui ſubſiſtent encore. Les François deſcendent de ces braves Germains, & ſont encore le Peuple de l'Europe dont l'humeur & le caractere s'accordent mieux avec celui des Allemands.

La diviſion de l'Allemagne ſous pluſieurs Princes, qui nuit peut-être à ſa force politique, lui devient avantageuſe à bien d'autres égards. Ailleurs une ſeule Capitale abſorbe toute la ſéve de l'Etat, qui y cauſe un engorgement funeſte, tandis que le reſte, privé de ce ſuc nourricier, eſt dans la langueur. Ici la diſtribution s'en fait d'une maniere plus profitable pour l'avantage commun. Pluſieurs Cours brillantes ne ſont pas ſeulement un ornement pour ce pays, un débouché pour ſa nombreuſe Nobleſſe; elles ſont encore un centre de richeſſes & de lumieres, qui, en ſe diſtribuant aux environs, étendent par-tout avec plus d'égalité les connoiſſances & le bonheur. On ne voit point chez les Allemands, comme chez leurs voiſins, une prodigieuſe différence entre les fortunes, d'immenſes tréſors d'un côté, & l'indi-

gence de l'autre ; il y a moins de millionnaires, & tout à la fois moins de pauvres.

Nous visitâmes la plupart de ces Cours; car manquer de voir dans les voyages les alentours des Princes dont on parcourt les Etats, c'est négliger de connoître les mœurs des Grands ; comme ne voir que ces Cours, c'est s'ôter les moyens de connoître la Nation. Nous fûmes surpris de l'urbanité que nous trouvâmes par-tout, & de l'accueil qu'on nous y fit. Les Princes & les Seigneurs n'employerent avec nous d'autre Langue que la nôtre, suivant l'usage constant de toute l'Europe envers les François (*a*), qui, malgré

(*a*) A l'exception de la Cour de Rome & de celle d'Espagne, où l'étiquette de la gravité ne permet guere d'employer que la Langue du pays ; ce qui a forcé la branche

la politeſſe dont ils ſe piquent, n'ont pas la même attention pour les Etrangers. Nous eûmes ainſi lieu de nous convaincre que le reproche de rudeſſe qu'on fait aux Allemands, ne peut tomber que ſur le bas Peuple, dur & groſſier à la vérité, quoique pourtant ſans fiel & ſans malice.

Un reproche plus fondé qu'on fait à cette Nation, c'eſt l'eſtime prodigieuſe qu'elle attache au privilége de la naiſſance, & l'eſpece de ſuperſtition qu'elle a pour la Nobleſſe. Le ſang d'un homme qui peut faire preuve de ſeize quartiers, lui ſemble d'une nature bien différente de celui qui coule dans les veines du Roturier. Elle ne ſonge point que cette opinion eſt le fruit d'un ridicule préjugé;

---

de la Maiſon de France régnante en Eſpagne, de ne ſe ſervir pour l'uſage ordinaire que de l'Eſpagnole. *Note de l'Editeur.*

que les ſentimens élevés & la grandeur d'ame conſtituent la vraie nobleſſe, & qu'à ce titre un Roturier peut être autant & plus noble qu'un Comte Palatin. Elle croit, au contraire, que ceux qui ſont nés avec le péché originel de roture, non ſeulement ne ſont pas comparables aux deſcendans d'un Comte ou d'un Baron, mais qu'ils ont été créés exprès pour leur être ſubordonnés & pour les ſervir.

Tout Gentilshommes que nous étions, nous ne pûmes nous empêcher de trouver ces prétentions bien déraiſonnables; mais en blâmant cet orgueil, nous donnâmes de juſtes éloges à l'eſprit d'union & de concorde qui regne chez les Allemands, malgré la différence des religions. On ſait combien les troubles qui ſe ſont élevés à ce ſujet ont cauſé de ravages & fait verſer de ſang. Aujourd'hui

du moins, en attendant que la lumiere éclaire & rapproche tous les eſprits, la charité ſemble réunir tous les cœurs ; & puiſſe-t-elle un jour produire leur entiere union dans ma Patrie !

En paſſant en Italie, nous ne changeâmes pas ſeulement de climat ; nous trouvâmes des mœurs & des manieres différentes. L'Allemand eſt ouvert, libéral, ſans détours, ſans défiance. L'Italien eſt ſecret, fin, jaloux, prudent, économe, & la facilité de ſon eſprit, qui le rend propre à tout, le fait particuliérement réuſſir aux choſes d'agrément ; mais quelquefois ſa diſcrétion le rend diſſimulé, ſa prudence ſoupçonneux, ſa jalouſie perfide, ſon économie avare, & ſouvent la fineſſe de ſon eſprit s'évapore en ſubtilités. La Nation Italienne eſt une des plus célebres du Monde, par ce qu'elle a jadis été, par les Hommes rares qu'elle

a produits, par la gloire de ſes conquêtes & de ſes Ouvrages, & par les monumens qu'elle a élevés. C'eſt encore une des plus ſpirituelles & des plus recommandables, une de celles qu'on ſe plaît davantage à fréquenter.

Il eſt vrai qu'on parcourt moins l'Italie pour connoître les mœurs & le génie de ſes habitans, la nature des Gouvernemens qu'elle renferme, la richeſſe de ſes productions, ſon crédit & ſes forces politiques, que pour voir un beau ciel, des ſites pittoreſques, un pays charmant, & pour connoître & admirer ſes monumens antiques & ſes chef-d'œuvres modernes. Mais ce beau pays ne doit pas faire ſeulement l'étude des Artiſtes & des gens de goût; il eſt très-digne des regards & de l'attention des Philoſophes. On peut remarquer en effet, que l'Italie, fameuſe par la célébrité de ſes Héros, de ſes Ecrivains & de

ſes Artiſtes, qui deux fois ont fait époque dans le Monde, a gardé juſque dans ſa décadence une ſorte de majeſté qu'on ne trouveroit point ailleurs. Rome, deſtinée à dominer ſur les Peuples, ne pouvant plus les aſſervir par les armes, les a long-temps gouvernés par l'intrigue; mais ſa plus grande gloire ſera toujours de les dominer par la Religion, & c'eſt ainſi qu'elle porte encore ſon empire dans tous les pays de la Terre.

La confédération de l'Allemagne en fait un Corps inébranlable, qu'on a pu quelquefois entamer, mais jamais renverſer. Le flegme Allemand fait mouvoir avec ordre la machine compliquée du Gouvernement féodal: les eſprits Italiens au contraire, trop vifs & trop ſubtils, n'ont pas permis aux divers Etats de l'Italie de ſe former en un ſeul Corps, ni même de ſe confédérer. La diviſion amene la foi-

bleſſe : toutes ces belles contrées ont été ſucceſſivement, & durant pluſieurs ſiecles, la conquête du plus fort ou du plus adroit. Mais la foibleſſe interdit les efforts, & cet état d'impuiſſance ne permet pas d'entrer dans les querelles des autres; de là le repos & même la tranquillité, ſi d'impérieuſes circonſtances ne forcent pas d'en ſortir. La foibleſſe de l'Italie lui a donc procuré la paix dont elle a long-temps joui; & ſi quelques ſecouſſes paſſageres l'ont troublée, elle a bientôt recouvré le calme qu'elle avoit perdu : plus puiſſante, elle eût été peut-être moins heureuſe.

Enfin, après avoir obſervé les villes & les campagnes de l'Italie, après avoir contemplé les monumens & les ſuperbes morceaux d'architecture, de peinture & de ſculpture qu'elle offre aux regards des Amateurs, après avoir vu le carnaval à Veniſe, les cocagnes

à Naples, & baisé les pieds du Pape (*a*) à Rome, nous quittâmes ce pays des beaux Arts, où l'œil & l'oreille sont souvent enchantés par le prestige de leurs productions, emportant avec nous une haute idée des talens & des graces de cette Nation polie; mais beaucoup moins satisfaits de son application aux Arts utiles (*b*), & sur-

(*a*) On ne baise plus les pieds du Pape. *Note de l'Editeur.*

(*b*) Il s'est fait à cet égard de grands changemens en Italie, où les Arts utiles, & sur-tout l'Agriculture, sont aujourd'hui secourus & encouragés. L'Archiduc Léopold, Prince digne des plus grands éloges, le sage Ganganelli & le Pape régnant Pie VI leur ont ôté bien des entraves, & se sont immortalisés par les travaux publics qu'ils ont entrepris dans ce dessein. Il suffit de dire que le premier a fait dessécher la Maremma, & Pie VI les marais Pontins que des eaux croupissantes rendoient si nuisibles aux provinces voisines, & que ces marais défrichés servent maintenant à augmen-

tout à l'Agriculture, qui négligée ou vexée par l'esprit réglementaire & fiscal, laisse en friche une partie de ses belles provinces, & sur-tout les environs de Rome, qui nourrissoient autrefois un Peuple innombrable.

Arrivé à Malte, la considération dont mon oncle jouissoit dans l'Ordre rejaillit sur moi; le Grand-Maître, qui, quoique vieux, aimoit les jeunes gens & goûtoit ma conversation, m'admit dans sa familiarité, & tout le temps que je passai auprès de lui, il me témoigna des bontés infinies. Toutes les Langues (*a*) me virent avec

---

ter le nombre des hommes, qu'ils diminuoient autrefois. *Note de l'Editeur.*

(*a*) L'Ordre de Malte est composé des Langues de Provence, de France, d'Auvergne, de Castille, d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre, qui ne subsiste plus que de nom (1).

(1) On y a ajouté depuis une Langue de Pologne & une Anglo-Bavaroise. *Note de l'Editeur.*

complaisance & me marquerent de l'amitié. Je cultivois soigneusement cette société, aussi douce que respectable, & je me promettois de goûter à loisir tous les agrémens que l'Isle peut offrir (agrémens & plaisirs dangereux quelquefois pour la jeune Noblesse qui s'y rencontre), lorsqu'une maladie subite qui enleva mon oncle, me jeta dans la plus grande affliction, & me fit résoudre à retourner en France. Le Grand-Maître, qui fut touché de ma douleur, me donna une preuve de sa bienveillance en me faisant remise des effets qui lui appartenoient dans la succession de mon oncle. Je partis bientôt, consterné de la perte que j'avois faite; mais pénétré de reconnoissance des témoignages d'attachement que j'avois reçus à cette occasion.

Je me hâtois de revenir en France par l'Italie, lorsque, passant à Rome,

une maladie grave m'arrêta dans ma courſe, & me mit à deux doigts du tombeau. Mon hôte, chez lequel j'avois déjà logé en allant à Malte, & qui m'étoit fort attaché, me donna tous les ſecours qui dépendoient de lui; mais voyant que ma maladie devenoit toujours plus ſérieuſe, & craignant qu'elle n'eût une funeſte iſſue, il crut devoir avertir les connoiſſances que j'avois à Rome, de l'état critique où je me trouvois. Je dois rendre ici juſtice à la Nobleſſe Romaine : tous ceux qui me ſurent malade s'empreſſerent de me voir & de me faire mille offres de ſervices. Ils me rendoient de fréquentes viſites, & quelques-uns paſſoient une partie du jour & de la nuit auprès de moi.

Du nombre de ceux qui me rendoient ces offices d'amitié, étoit une jeune & aimable veuve, chez laquelle mon oncle m'avoit mené pluſieurs

fois, & qui nous avoit toujours accueillis avec une politeſſe diſtinguée; elle étoit accompagnée d'un de ſes parens, & le plus ſouvent d'une de ſes amies, lorſqu'elle venoit me rendre viſite. Elle me donnoit tous les ſoins qu'on peut avoir décemment pour un malade, & elle les continua juſqu'à ma convaleſcence. Je ne le remarquai pas d'abord, non plus que le Public; mais dans un pays comme l'Italie, cette liberté s'éloignoit trop des uſages reçus, pour qu'on ne s'en apperçût pas. Le parent de la veuve ſur-tout, qui lui faiſoit ſa cour, le trouva fort mauvais; il me crut ſinguliérement favoriſé de cette belle, & réſolut de ſe venger, à la maniere de beaucoup de gens de ſon pays, de la diſgrace imaginaire dont il me croyoit la cauſe. J'euſſe été la victime de ſa perfide jalouſie, ſans une grace particuliere de la Providence qui me ſauva.

Lorſque ma ſanté fut entiérement rétablie, je voulus aller remercier tous ces amis généreux qui m'avoient donné tant de preuves d'affection, & je commençai le premier jour par les plus voiſins de ma demeure. Je ne pouvois ſans affectation & ſans manquer à la politeſſe, me défendre d'aller chez la Dame à laquelle j'avois des obligations ſi récentes; mais comme je crus devoir me conduire avec circonſpection, après les ſervices trop remarquables que j'en avois reçus, & comme elle demeuroit dans un quartier plus éloigné, je remis au lendemain à lui faire ma viſite. Cependant, pour ne laiſſer ni ſoupçon ni équivoque dans mes ſentimens, je lui envoyai demander (par Dubois, Valet-de-chambre de mon oncle, qui me ſuivoit en France) la permiſſion de l'aſſurer de ma reſpectueuſe reconnoiſſance au moment où elle ſeroit

viſible. J'avois réſolu de ne m'y rendre qu'avec quelqu'un de mes amis.

L'amant de la veuve faiſoit épier mes démarches ; il jugeoit, d'après ſon idée, que je ne manquerois pas d'aller voir ſa maîtreſſe dès que je ſortirois ; mais ayant appris que j'avois été ailleurs, il crut que je n'uſois de cette diſcrétion que pour tromper les yeux du Public, & que je profiterois ſans doute de la nuit pour aller chez elle. En conſéquence, il apoſta des eſpions autour de mon logis, avec ordre de venir l'avertir dès que je ſortirois, & il leur donna rendez-vous au coin d'une rue, par laquelle je ne pouvois m'empêcher de paſſer pour arriver chez la Dame.

Dubois ſortit de l'hôtel ſur la brune : il étoit de ma taille ; on le prit pour moi. Auſſi-tôt un eſpion le devança, un autre le ſuivit de près. Les aſſaſſins qui l'attendoient, & qui

vouloient donner à la veuve le ſpectacle de ma mort, le laiſſerent aller juſqu'à ſa porte; mais en cet endroit ils l'entourerent ; &, comme il ne ſe méfioit de rien & n'étoit pas ſur ſes gardes, ils en firent aiſément leur victime, en le perçant de vingt coups de poignard. Le malheureux tomba en ſe débattant & en criant de toutes ſes forces. On accourut à ſon ſecours, & les meurtriers qui croyoient avoir accompli leur deſſein, voyant des domeſtiques ſortir de l'hôtel de la Dame, s'éloignerent rapidement ; mais des Sbirres (*a*) qui paſſoient alors dans la rue, les voyant fuir, & jugeant avec raiſon qu'ils avoient fait le coup, les ſuivirent de loin pour connoître le lieu de leur retraite, pendant que quelques-uns vinrent aider

(*a*) Les Sbirres ſont des ſoldats de la garde du Pape.

à enlever le malheureux, qui n'avoit plus ni connoiſſance ni ſentiment.

La maiſon de la veuve étant la plus voiſine, on y tranſporta Dubois, qu'elle reconnut d'abord ; & ſur ce qu'on lui apprit de ce qui venoit d'arriver, elle ſe douta de la vérité, & ſoupçonna le lâche auteur d'une action ſi noire ; mais elle n'en fit rien paroître. Les Chirurgiens viſiterent les plaies du bleſſé qui reſpiroit encore, & en y mettant le premier appareil, les jugerent preſque toutes mortelles. Elle vouloit garder Dubois chez elle ; mais les réflexions qu'elle fit ſur les cauſes de ſon accident ; la déterminerent à me l'envoyer.

Je venois de ſouper & je rentrois dans ma chambre, lorſqu'on frappa rudement à la porte de la maiſon. Un moment après, j'entendis le bruit confus de pluſieurs perſonnes qui montoient

vers mon appartement. Je ſortis ſur l'eſcalier pour ſavoir d'où venoit cé tumulte, & je penſai tomber de ſurpriſe en voyant le pauvre Dubois dans l'état où il étoit : c'étoit moins un homme qu'un cadavre ſanglant. Je le fis mettre dans ſon lit, après quoi j'appris de ceux qui l'avoient porté, ſa cruelle aventure. Les Sbirres qui avoient ſuivi les meurtriers & accompagné Dubois juſque chez moi, me dirent qu'ils connoiſſoient la retraite d'un de ſes aſſaſſins, & qu'il ſeroit facile de l'arrêter ; mais qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit en obtenir l'ordre de la Police.

Je récompenſai la vigilance des Sbirres, &, ſuivant leur conſeil, je ſortis ſur le champ pour aller avec eux chez le Magiſtrat, porter ma plainte de l'attentat qui venoit de ſe commettre. Mais paſſant près du palais de l'Ambaſſadeur de France, je jugeai

convenable d'en inſtruire ſon Excellence & de lui demander ſa protection, pour obtenir par ſon moyen une prompte juſtice. J'avois eu l'honneur de lui être préſenté par mon oncle. Je me fis annoncer; il vint au devant de moi, me fit entrer dans ſon cabinet, & me prévenant avec un ton de bonté qui relevoit encore les grandes qualités de ſon ame : » Je juge, dit-il, par l'heure où vous venez me voir, & ſur-tout par votre air, que vous avez quelque choſe d'extraordinaire à me communiquer, & je vous aſſure d'avance de tout l'intérêt que j'y dois prendre, & de tout mon crédit ſi vous en avez beſoin «.

Je lui racontai le ſujet de ma viſite, & lui fis part de mes réflexions ſur les circonſtances qui avoient préparé ce meurtre. Il en fut indigné, & il me dit : » Je fais mon affaire de la vôtre, & j'eſpere que votre lâche

ennemi recevra la peine qu'il mérite. Vous avez bien fait de vous adreſſer à moi ; les crimes de la jalouſie ſont facilement excuſés dans ce pays. Le ſcélérat pourroit échapper ; mais j'y mettrai bon ordre, s'il n'eſt déjà hors de la ville. Au reſte, continua-t-il, j'ai un conſeil à vous donner : il paroît que vous êtes aimé de la belle veuve & que vous l'aimez ; il vous en coutera peut-être de vous en ſéparer ; mais la prudence exige que vous quittiez Rome, où la vengeance s'irrite & ſe multiplie par les diſgraces «.

J'aſſurai très-ſérieuſement ſon Excellence, que j'ignorois ſi j'étois aimé de cette Dame, & que je n'avois pour elle que l'eſtime & la reconnoiſſance la plus parfaite. » En ce cas, reprit-il, vous n'avez rien qui vous retienne. Je me charge des obſeques de votre homme, car je vois bien qu'il eſt mort «. Là-deſſus il fit appeler

un de ſes Secrétaires, & ayant écrit deux mots : » Allez vous-en, lui dit-il, porter cette lettre au Gouverneur, & aſſurez-le, de ma part, de l'intérêt que je prends à Monſieur, que vous accompagnerez «.

Le Gouverneur donna ſes ordres en conſéquence, & deux des aſſaſſins furent pris la même nuit; mais le chef échappa pour le moment. Pour moi, pendant qu'on faiſoit cette recherche, je revins au logis, où je trouvai Dubois mourant, & je ne le quittai point, ſoit pour lui donner tous les ſoins qui dépendoient de moi, ſoit pour entendre ce qu'il voudroit me dire en cas qu'il revînt à lui; mais je n'en pus tirer une ſeule parole; il demeura toujours ſans connoiſſance, & vers le point du jour il expira, me laiſſant le regret le plus amer de ſa perte, dont je pouvois me regarder comme la fatale occaſion.

Le chagrin que me cauſa cet événement, & les triſtes réflexions qu'il faiſoit naître, me fourniſſoient de nouveaux motifs de hâter mon départ. Ainſi, après avoir écrit deux mots à la veuve qu'on me diſoit mortellement affligée, après m'être recommandé au ſouvenir de M. l'Ambaſſadeur, je repris la route de France, où j'arrivai, pénétré de douleur des pertes que j'avois faites, & où j'appris bientôt, par une lettre de ſon Excellence, tous les détails du meurtre que je viens de vous rapporter, & le ſupplice de ſon auteur.

Cette aventure m'avoit tellement prévenu contre les femmes, & contre les dangers qu'on peut trouver dans leur commerce, que j'évitois depuis toutes leurs ſéductions, que je dédaignois leurs charmes & me croyois invincible, lorſqu'un ſeul de vos regards me montra toute ma foibleſſe,

& me fit paſſer de la froideur de l'indifférence, aux tranſports du plus ardent amour.

Je vous crois, me répondit Eléonore; mais il me ſemble que votre modeſtie vous fait ſupprimer bien des circonſtances qui pouvoient orner votre récit. En me rapportant cette aventure qui eſt parvenue juſqu'à moi, vous ne me dites point toutes les tentatives que fit la veuve pour gagner votre cœur. Je ſais qu'elle vous offrit ſa main & ſa fortune, qui étoit conſidérable, & que ne trouvant point chez vous l'empreſſement qu'elle déſiroit, elle en eut un dépit qui pouvoit vous devenir funeſte, ſi le meurtre de Dubois ne vous y eût dérobé. Je n'ai pas jugé, repris-je, ces détails néceſſaires : & pour le dépit de la Dame, ſi elle en eut, elle le tint caché, & je ne devois pas ſoupçonner ce que la généroſité me défendoit de croire. Voilà

des

des ſentimens dignes d'éloge, repartit Eléonore ; mais ſi je ne vous connoiſſois pas, la diſcrétion dont vous voilez cette aventure pourroit me laiſſer croire que vous l'étendez ſur d'autres, & que vous n'avez pas toujours été auſſi inſenſible que vous l'aſſurez. Je ſerois fâché, lui répondis-je avec un peu de chaleur, que ce que je viens de vous dire pût vous laiſſer quelques doutes ſur ma ſincérité. Quand j'uſerois de retenue ſur des choſes qu'il eſt inutile de rappeler, il ne faudroit pas en conclure que je manquaſſe de franchiſe dans celles dont je conviens. Je ne connois mon cœur, je vous l'aſſure de nouveau, que depuis que je vous ai vue ; & toute la terre ne me feroit changer ni de ſentiment ni de langage. Mais votre complaiſance à m'écouter ne vous laiſſe pas appercevoir qu'il eſt tard. Votre état & la fatigue de la journée doivent vous

exciter au ſommeil. Allez donc vous repoſer, ma chere Eléonore ; demain, ſi vous le ſouhaitez, je reprendrai mon récit. Je vous en prie, me dit-elle ; je ſuis trop contente de ce que j'ai entendu, pour n'en pas déſirer la ſuite, & vous ſavez d'ailleurs tout l'intérêt que j'y prends.

CHAPITRE XV.

Suite de l'Hiſtoire du Chevalier des Gaſtines.

LE lendemain, les travaux commencés occuperent ma journée. Nous ſoupâmes de bonne heure ; & vers la fin du repas, je repris ainſi ma narration.

L'accueil plein de tendreſſe que je reçus de mes parens, les larmes qu'ils verſerent avec moi ſur la mort de mon oncle, étoient une douce conſolation pour mon cœur. Eloigné de la maiſon de mon pere depuis deux ans, il étoit bien naturel que je me livraſſe à la ſatisfaction de la revoir : mais ces ſentimens, en faiſant diverſion à ma douleur, en éloignoient ſeulement les accès. Je ne pouvois oublier que j'avois perdu le

meilleur des parens, un bienfaiteur généreux, & ſur-tout un ami ſolide. Tout me le retraçoit dans le château que j'habitois. Ma triſteſſe perçoit malgré moi : mon pere jugea que, pour la diſſiper inſenſiblement, il falloit m'occuper.

Mes freres étoient au ſervice. La France ſoutenoit alors la guerre contre toute l'Europe : convenoit-il que je reſtaſſe oiſif dans nos foyers? On demanda de l'emploi pour moi, & j'obtins une Compagnie dans le Régiment de Thyanges. J'allai joindre en Flandres l'armée que commandoit le Maréchal de Luxembourg, & je me trouvai à la bataille de Nerwinde, où je fus bleſſé. J'oſe dire que je me comportai dans cette journée meurtriere avec aſſez de diſtinction pour mériter les éloges de mes ſupérieurs; & comme on applaudiſſoit d'ailleurs à ma conduite, j'avois quelque raiſon

d'eſpérer mon avancement ; mais à la paix de Riſwick je fus réformé. Je rentrai dans le ſein de ma famille, heureux d'avoir fait mon devoir.

Quelque temps après mon retour de l'armée, mon pere, qui ne pouvoit plus voyager à cauſe de ſon grand âge, m'envoya à Bordeaux pour y ſoutenir un procès important eu égard à notre fortune. Une ſuite de ſervices reciproques l'avoit lié avec M. d'Aliban ; il crut devoir m'adreſſer à lui. Monſieur votre pere me reçut comme le fils d'un homme auquel il avoit voué la plus ſincere eſtime, & qu'il déſiroit le plus obliger. Il ne voulut pas que j'euſſe d'autre maiſon que la ſienne, & je fus dès-lors établi chez lui comme ſi j'avois l'honneur d'être de ſa famille. Il étoit ſeul alors ; vous étiez à la campagne. Ma ſociété parut lui faire plaiſir, & il ſe trouva qu'une conformité

de goûts m'attira ſa confiance & ſon amitié.

Il ne tarda pas à me parler de ſa fille avec une tendreſſe qui me charma, mais avec un enthouſiaſme que j'aurois pris pour la prévention d'un pere ſenſible, ſi tous ceux qui vous connoiſſoient, n'avoient tenu le même langage par la force de la perſuaſion & ſans intérêt particulier. Renfermé dans le cercle des ſoins qu'exigeoit mon affaire, je n'avois d'autre ſociété que celle de M. d'Aliban; & l'incomparable Eléonore étoit le ſujet ordinaire des converſations. Je dois oublier, en parlant de vous, que c'eſt à vous que je parle; & je me garderois bien de répéter les éloges que j'ai entendus, ſi vous pouviez me ſoupçonner d'avoir le deſſein de vous flatter. La beauté d'Eléonore excitoit les cris de l'admiration: on l'oublioit, lorſqu'il s'agiſſoit de ſon

eſprit & de ſes talens : quant à la bonté de ſon cœur & à la grandeur de ſon caractere, c'étoit un enthouſiaſme général. J'écoutois d'abord avec le ſimple intérêt que je devois prendre à la fille d'un homme que je reſpectois beaucoup ; mais je ne ſais quel ſentiment de curioſité, qui ſembloit préſager ce qui m'arriva, me donna bientôt une ſorte d'impatience de connoître de près celle dont on me parloit ſi favorablement.

Quand vous arrivâtes de la campagne, j'étois ſorti. Je ne vous vis que le ſoir à ſouper ; mais ce fut avec une émotion & un trouble extraordinaires. Ce moment eſt trop préſent à ma penſée, pour l'oublier jamais. Je ne ſaurois pourtant vous rendre compte de l'impreſſion que vous fites ſur moi. Je vous ſaluai, je crois, d'un air fort embarraſſé. Vous me répondîtes avec une modeſtie ingénue,

dont je fus enchanté. J'étois si extasié de vous voir, que je ne mangeai point. Je ne m'occupois que de vous. Si vous leviez les yeux sur moi, un feu brûlant couroit dans mes veines; si vous parliez, j'écoutois la bouche ouverte, empressé de recueillir vos moindres paroles. Je ne savois ce que je devois le plus admirer en vous, ou cette grace répandue sur toute votre personne, ou ce son de voix qui pénétroit jusqu'au cœur, ou ces yeux dont les premiers regards m'avoient subitement embrasé, ou la raison & le sentiment qui éclatoient dans tous vos discours.

Je commençai dès-lors à connoître que ces éloges qui m'avoient d'abord paru suspects d'exagération, étoient pourtant au dessous de la vérité; & lorsque, rentré dans ma chambre, je voulus me rendre compte des sentimens que j'éprouvois, je fus surpris

& épouvanté de trouver dans mon cœur les ſymptômes les moins équivoques de la paſſion la plus violente. Je ſentis que je n'étois plus à moi; que déſormais je dépendois tout entier de la volonté d'un autre, & je fus humilié de voir qu'un inſtant eût ſuffi pour m'enchaîner à jamais. Qu'eſt devenue, me diſois-je, cette indifférence, ou plutôt cette inſenſibilité que j'ai gardée juſqu'à préſent, & dont je faiſois parade ? Et quel ſecours puis-je tirer de ma raiſon, dont je me croyois ſi ſûr ? Ah ! Philoſophie, que vous avez peu de force contre les paſſions ! Vous nous inſpirez dans le calme une confiance ſans bornes; mais vous nous abandonnez lâchement dans le combat. Je ſuis donc dans le cas de ces hommes puſillanimes, dont la foibleſſe me faiſoit pitié; & je ſuis beaucoup moins excuſable qu'eux, car je vois tous

les périls où je m'engage, ſans que j'oſe m'en éloigner.

En faiſant ces réflexions, je me promenois à grands pas dans ma chambre. Cependant, honteux de céder ſi facilement à une premiere impulſion, je me mis à examiner ce que je pouvois faire pour me dérober à cette paſſion naiſſante. Mademoiſelle d'Aliban, me diſois-je, eſt une fille unique, fort riche. Je ne ſuis qu'un mince cadet, voué en quelque ſorte au célibat. M'appartient-il d'aſpirer à ſa main ? Nos parens approuveroient-ils ma tendreſſe ? Les miens ne doutent pas de la conſtance de ma vocation, &. me verroient quitter l'Ordre de Malte avec beaucoup de peine, lorſque je ſuis à la veille de m'y avancer (*a*). Le pere d'Eléonore a

(*a*) Je devois faire bientôt mes caravanes, & l'amitié du Grand-Maître, jointe

promis, dit-on, la main de ſa fille au fils d'un ami qui jouit aux Indes d'une immenſe fortune ; il ne voudroit point pour moi manquer à ſa parole.

Sans eſpérance d'épouſer Eléonore, dois-je céder à mon penchant ? Dois-je me flatter de l'attendrir, &, vil ſéducteur, employer tous les moyens pour ſurprendre ſa volonté, en me rendant indigne de l'amitié de ſon pere & de ma propre eſtime ? Pourrois-je d'ailleurs réuſſir dans ce lâche projet ? Eléonore n'eſt pas d'un caractere à ſe laiſſer ſéduire. Elle n'eſt pas une de ces perſonnes qui ne ménageant rien pour plaire & pour s'attirer des hommages, tombent quel-

---

au ſouvenir de mon oncle, me donnoit lieu d'eſpérer que, quoique jeune, je ſerois bientôt nommé à quelque Commanderie.

quefois dans les piéges qu'elles ont tendus elles-mêmes. Si j'en dois juger ſur ce qu'on m'en a dit & ſur ce que j'ai vu, elle eſt auſſi ſage que belle, & ſa vertu, que la ſolidité de ſon eſprit a fortifiée d'excellens principes, ne ſe démentiroit point en ma faveur.

Le ſeul parti qu'il me reſte à prendre pour ſauver mon repos, c'eſt de fuir promptement un objet ſi dangereux pour moi. Je ne l'ai vue qu'un inſtant, & je brûle. Que ſera-ce donc, ſi je me livre au plaiſir de la voir ſans ceſſe, & ſi je découvre dans ſon eſprit & dans ſon caractere de nouveaux motifs de l'aimer? Mais comment pouvoir m'éloigner décemment de cette maiſon? Je ne puis partir de Bordeaux, que notre affaire ne ſoit finie; & tant que je ſerai dans cette ville, il ne me conviendroit pas de ſortir de chez mon hôte, ſans en pouvoir alléguer une juſte raiſon.

Après tant de politeſſes que j'ai reçues de cet ami, quitter ſa maiſon & ſa ſociété, m'éloigner de lui quand ſa fille arrive, c'eſt montrer de la bizarrerie, c'eſt me rendre coupable envers eux d'une ingratitude au moins apparente.

Le danger étoit preſſant, & ces réflexions peu ſolides; mais la paſſion commençoit à troubler ma raiſon, & je ne voyois plus les choſes dans leur vrai jour. Je trouvai ce raiſonnement aſſez juſte pour en conclure que je ne devois pas me déterminer ſi bruſquement dans une affaire de cette importance; & bientôt chancelant dans ma premiere réſolution, je cherchai un tempérament qui pût accorder la décence & le devoir. Je ne quitterai point cette maiſon, me dis-je; mais j'y demeurerai le moins que je pourrai. Mon procès me ſervira d'excuſe; d'ailleurs j'éviterai de

fixer les yeux sur Eléonore, & de converser particuliérement avec elle. Ces précautions éteindront peut être mon amour, ou du moins en arrêteront les progrès. Insensé! je ne voyois pas que raisonner avec la passion, c'est se mettre dans le danger infaillible d'en être vaincu, & que pour peu qu'on l'écoute, elle triomphe!

Avec tout cela néanmoins je n'étois pas content de moi; je me faisois de secrets reproches qui ne me laissoient pas tranquille. On ne passe pas si brusquement du calme de l'indifférence à l'orage des passions, sans éprouver dans cette vicissitude un mal-aise bien pénible. Tant de mouvemens contraires, tant de combats ne me permirent pas de reposer. Je passai la nuit dans cette agitation, sans fermer la paupiere. Je me levai tout occupé de votre idée, toujours plein du trouble qu'elle me causoit, & pourtant dans

le deſſein de vous éviter & de demeurer toute la journée hors de la maiſon, ce que je fis en effet. Mais je revins ſouper; &, ce que j'aurois dû prévoir, je m'enflammai davantage en vous revoyant, & je ſortis d'auprès de vous éperdu & hors de moi-même. Cependant je réſolus de me taire, & j'eus aſſez de force pour impoſer ſilence à mes ſentimens. Mais ſans ceſſe obligé de réſiſter à mon inclination, qui croiſſoit toujours, & me conſumant en vains efforts, je perdis peu à peu l'appétit & le ſommeil; mon humeur changea, je devins ſombre & mélancolique; & après avoir quelque temps langui dans cet état, je tombai ſérieuſement malade.

Avant cet accident, un changement ſi remarquable dans mon humeur avoit frappé Monſieur votre pere. Il fut touché de ma triſteſſe, & ſoup-

çonnant que j'avois dans l'ame un chagrin rongeur, il mit en usage toutes les caresses & les insinuations de l'amitié, pour m'arracher mon secret & connoître ma peine; mais je ne me laissai point pénétrer, & quoique sensible à ces preuves d'attachement, je résistai à toutes ses instances. Je sentois alors que je ne devois plus tenter de me vaincre. Je connoissois en même temps l'inutilité de mon amour. Je voulois mourir victime de ma délicatesse; & la résolution de mourir pour vous, flattoit singuliérement mon imagination exaltée. Ainsi j'aimai mieux céder au mal, que de me dévoiler. Je crois que vous & Monsieur votre pere, vous ne vous doutiez pas alors de mes sentimens, & qu'il a été long-temps sans les connoître.

» Pardonnez-moi, me répondit Eléonore, mon pere ne tarda pas à

en être inſtruit. Et par qui pouvoit-il l'être, lui répliquai-je, puiſque je n'en avois fait confidence à perſonne ? Par vous-même, repartit Eléonore ; & je vais vous raconter à ce ſujet une anecdote que ſans doute vous ignorez.

» Votre maladie, qui ne fut d'abord qu'une petite fievre, devint bientôt ſi violente & ſi dangereuſe, que tous ceux qui vous connoiſſoient en furent alarmés. Une fievre aiguë ne vous quittoit pas. Les redoublemens devinrent terribles ; vous tombâtes dans le délire. Mon pere, qui vous aimoit, bien affligé de votre ſituation, non ſeulement vous faiſoit donner tous les ſecours qui dépendoient de lui, mais lui-même il prenoit ſoin de vous. Vingt fois le jour, près de votre oreiller, il cherchoit, quand vous pouviez l'entendre, à vous conſoler par ſes diſcours, ou du moins à vous diſtraire par ſa préſence. Je partageois

le chagrin de mon pere, & je l'accompagnois d'autant plus volontiers lorſqu'il alloit vous voir, que nos viſites vous faiſoient plaiſir, que vous nous appeliez dans les tranſports de votre délire, & qu'alors même notre préſence ſembloit vous ſoulager.

» Cependant la cauſe de votre maladie demeuroit inconnue. J'ignorois vos ſentimens pour moi; & mon pere, qui, loin de les ſoupçonner, ne vous en croyoit pas ſuſceptible, n'avoit garde de remonter juſqu'à ce principe. Mais un ſoir que nous étions l'un & l'autre près de votre lit, lorſque l'ardeur de la fievre égaroit vos penſées, le myſtere de votre cœur ſe montra tout entier dans vos diſcours. Vous nous fites l'aveu de votre amour; vous nous apprîtes les combats de votre ame, & la généreuſe réſolution que vous aviez priſe de ſacrifier votre repos & votre vie même, à ma tran-

quillité & à mon bonheur, & de périr victime de votre silence, plutôt que de manquer aux loix de la délicatesse & du devoir.

» Nous vîmes alors dans l'excès de votre mal celui de votre passion, & cette étrange découverte nous fit éprouver des sensations différentes. J'en fus frappée d'étonnement, & émue de pitié; & mon pere, non moins surpris que moi en admirant votre courage, se trouva vivement affligé, par la considération des suites que pouvoit avoir ce prodigieux attachement. Sensiblement touché de votre situation, il ne pouvoit s'empêcher de vous plaindre; mais ne devant point approuver votre amour, après les engagemens qu'il avoit pris pour moi, il ne savoit comment se comporter.

» Il étoit tout à la fois pénétré de votre état, & gêné par votre présence;

il craignoit que la perſonne qui prenoit ſoin de vous, n'eût compris ce que vous veniez de nous dire; il craignoit ſur-tout de me voir trop ſenſible à votre mal. Cette crainte lui donna même des ſoupçons; il me regarda fixement, & remarquant ſur ma phyſionomie trop ingénue l'intérêt que vous m'inſpiriez, il penſa qu'attendrie par votre amour, je conſentois à y répondre, & il m'en témoigna ſon mécontentement d'une maniere qui me cauſa bien du chagrin. Il finit en me conſeillant de ne plus viſiter le malade: je lui promis d'obéir. Je connoiſſois mon pere bon à l'excès, & m'aimant plus que lui-même, mais ayant parfois des fantaiſies, & ne ſouffrant point alors de contradiction. Si j'avois voulu combattre ſon ſentiment, il auroit pu me ſuppoſer une inclination décidée; il étoit plus ſimple de lui céder.

» Peu de temps après, vos parens, avertis du danger de votre ſituation, envoyerent un de vos freres à Bordeaux : il vous trouva mieux lorſqu'il arriva ; votre état donnoit chaque jour plus d'eſpérance. Votre jeuneſſe vous tira d'affaire. On vous mena à la campagne pour rétablir votre ſanté. Vous y changeâtes ſans doute de réſolution, puiſque vous jugeâtes à propos de m'écrire pour me déclarer votre tendreſſe «.

Un changement imprévu de circonſtances, répondis-je à Eléonore, me donnoit la liberté de vous découvrir mon cœur. Je venois de faire la perte la plus ſenſible. Mon pere & ma mere étoient morts ſubitement, à peu de jours l'un de l'autre. Mon frere aîné, qui me porta cette triſte nouvelle, différa de me l'annoncer juſqu'à ce qu'il me crut aſſez rétabli pour en ſupporter le rude coup. Je fus

pénétré de la douleur la plus vive ; rien ne pouvoit me consoler.

Cependant il me falloit partir, pour me réunir au reste de ma famille. J'étois devenu libre de disposer de moi ; j'allois m'éloigner de vous. Je crus, dans cette circonstance, devoir vous faire l'aveu de mes tendres sentimens. Je voulois, s'il étoit encore possible, prévenir votre consentement au mariage que Monsieur votre pere avoit en vue. Quoique résolu de vous aimer toute la vie, je voulois imposer un éternel silence à mon amour, si ce mariage vous convenoit. Mais, dans le cas où vous refuseriez de vous lier à un homme que vous ne connoissiez pas, je croyois pouvoir vous offrir mes vœux. J'espérois que si vous les receviez, Monsieur votre pere, qui pensoit d'une maniere généreuse, ne voudroit pas contraindre votre inclination, & ne regarderoit pas de

ſi près à ma fortune, quelque mince qu'elle fût auprès de la vôtre. Voilà ce qui me porta à vous écrire. Il eſt vraiſemblable que ma lettre ne vous plut pas, car vous ne fîtes point de réponſe. Je l'attendis en vain durant quelques jours. Je fus obligé de partir ſans rien apprendre à ce ſujet. Je ne ſais pas même encore ce que vous penſâtes alors de cette démarche.

» Votre lettre, me dit Eléonore, me cauſa de nouvelles peines; je l'avois reçue ſans conſéquence, parce que j'ignorois ce qu'elle contenoit, & que je n'avois rien à me reprocher à votre égard. Cependant, ſi je ne vous aimois pas, je prenois beaucoup d'intérêt à vous : cela me donnoit un juſte motif de curioſité, & le déſir de vous rendre ſervice. Dans cette diſpoſition, je ne me refuſai point à ouvrir votre lettre, & je commençois à la lire, lorſque mon

pere entra dans ma chambre & me ſurprit faiſant cette lecture. Sa façon de penſer m'étoit connue ; je fus embarraſſée en le voyant. Mon pere s'en apperçut ; il voulut ſavoir ce que je liſois, & me tirant le papier de la main, il découvrit tout le myſtere, & ne douta point que je ne vous euſſe autoriſé à me faire cette déclaration.

» Mon embarras trop viſible juſtifioit en quelque ſorte cette idée de mon pere ; ainſi je fus peu ſurpriſe de la lui voir adopter ; mais je fus amérement affligée des conſéquences qu'il en tira, & des reproches qu'il me fit. Il m'accuſa de déſobéiſſance & d'ingratitude, & prétendit que je ne me refuſois point à le bleſſer dans l'endroit le plus ſenſible, en le mettant dans le cas de manquer à ſa parole & aux engagemens qu'il avoit pris. Jamais mon pere ne m'avoit parlé

ſur

ſur ce ton : il m'avoit toujours paru content de ma conduite ; je l'aimois tendrement. Je vous laiſſe à penſer ſi je fus touchée de ſa douleur & de ſes plaintes. Je l'aſſurai de mon innocence avec toute la candeur dont j'étois capable, & mes larmes lui témoignerent ma vive ſenſibilité.

» Mon pere parut ému de ce ſpectacle ; mais il me dit qu'il n'y avoit qu'une choſe qui pût le raſſurer ſur mon compte. Je viens de recevoir, continua-t-il, des lettres du jeune homme que je vous deſtine ; il eſt arrivé en Angleterre, où il eſt retenu par des affaires de la plus grande importance. J'ai réſolu de l'aller joindre avec vous, ſi vous y conſentez. Votre réponſe va me montrer quel fond je dois faire ſur la confiance & la tendreſſe que vous dites avoir pour moi. Comme je puis renfermer en peu de temps toute ma fortune dans mon

porte-feuille, il ne me ſera pas difficile de partir bientôt. C'eſt de votre déciſion, ma chere fille, que dépend le repos & le bonheur de votre pere. Je ne veux pas contraindre, mais éclairer votre volonté, & en conſéquence je vous prie de conſidérer que celui que je vous deſtine n'eſt pas ſeulement un des plus riches particuliers du monde, un jeune homme des plus accomplis, mais le fils de mon ami le plus intime & le plus tendre. Pour m'acquitter envers cet ami, qui m'a rendu les plus grands ſervices, je lui ai promis de vous unir à ſon fils. Aurois-je mal auguré de votre docilité? Si votre approbation ratifie ma promeſſe, ſi l'alliance que j'ai jurée peut avoir lieu, je ſuis dans le deſſein de vous ſuivre chez mon gendre, pour paſſer le reſte de mes jours dans la douce ſociété des perſonnes qui me ſeront les plus cheres «.

Je ne pouvois, après cela, me diſpenſer d'obéir. J'aſſurai donc mon pere de toute ma ſoumiſſion. Il m'embraſſa, comblé de joie, & me dit, que dès ce moment il ſe regardoit comme le plus fortuné des peres, & qu'il n'oublieroit jamais la déférence que je lui montrois. En me quittant, il alla prendre des meſures & préparer toutes choſes pour paſſer en Angleterre, & terminer ce mariage qu'il avoit ſi fort à cœur.

» Chere Eléonore, lui dis-je, je vois à préſent la cauſe du froid accueil que Monſieur votre pere me fit ſur le vaiſſeau : je vois également celle de l'indifférence que vous m'y témoignâtes. Je conviens en ce moment, qu'après les inſtances de Monſieur votre pere, vous ne pouviez vous dérober à ce qu'il exigeoit de vous, & que votre ſoumiſſion eſt un acte digne de votre cœur vertueux &

plein de tendreſſe filiale ; mais je n'en eus pas alors la même idée. Je penſois que la déclaration que je vous avois faite ayant tous les caracteres de l'honnêteté, vous aviez pu la recevoir ſans en être offenſée, & que ſi après cela vous ne penchiez pas en ma faveur, vous pouviez au moins, ſans manquer à la bienſéance, ne pas donner votre parole de préférer mon rival. Cette opinion, jointe à la certitude que vous aviez reçu ma lettre, me laiſſoit une ſorte d'eſpérance qui me rendit des forces, & me permit de retourner plus tranquille au domicile de mes parens.

Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Il n'y avoit pas quinze jours que j'étois arrivé, qu'une lettre de Bordeaux m'apprit le deſſein de Monſieur votre pere, & votre prochain départ. Je ne ſaurois vous exprimer le trouble & le chagrin que

me cauſa cette nouvelle. Oui, m'écriai-je, ſi je perds Eléonore, je perds le jour; ſans elle je ne puis exiſter. Il n'y a point à délibérer ſur ce que je dois faire. Les conſeils de la prudence ne ſont plus de ſaiſon. Je veux ſuivre Eléonore juſqu'au bout du Monde. Elle n'eſt pas encore dans les bras d'un autre. Qui ſait s'il ne ſurviendra pas quelque événement heureux pour ma tendreſſe ? Quoi qu'il arrive, je jouirai du moins de l'avantage de reſpirer le même air qu'elle, & de la voir quelquefois. S'il ne m'eſt plus permis alors de lui dire que je l'aime, aucune Loi, aucune Puiſſance du Monde ne peut m'empêcher de l'aimer & de ſoupirer pour elle, en reſpectant ſa délicateſſe & honorant ſa vertu. C'eſt ainſi que la paſſion, dont je n'étois plus maître, m'emportoit ſans réflexion, comme ſans réſiſtance.

J'allai sur le champ trouver mon frere, l'héritier de la maison, dont j'étois beaucoup aimé. Je lui dis, qu'une affaire d'honneur m'obligeant de retourner au plus vîte à Bordeaux, je le priois de me donner le plus d'argent qu'il pourroit pour les dépenses de ce voyage ; qu'il n'obligeroit pas un ingrat, & que d'ailleurs je lui en tiendrois compte sur ma légitime. Mon frere m'assura que je faisois tort à son amitié, en lui offrant sous condition l'occasion de m'obliger ; qu'il me fourniroit volontiers tout ce qui m'étoit nécessaire ; mais il étoit alarmé du trouble où il me voyoit, & il me demandoit en grace de lui en dire le sujet ; qu'au reste, si je pouvois suspendre mon départ, je ferois très-sagement d'attendre que ma santé fût parfaitement rétablie. Je remerciai mon frere de ses bontés pour moi, & m'excusai

de lui apprendre le motif de mon voyage. » J'en ai un fort preſſant, continuai-je, mais c'eſt un ſecret que je ne puis vous révéler encore ; je n'ai eu cependant ni querelle ni diſpute, comme je vois bien que vous le craignez ; il s'agit ſeulement de parer à une grande perte dont je ſuis menacé ; & quant à ma ſanté, j'eſpere que le mouvement lui ſera ſalutaire, & qu'ainſi le voyage ne ſera que la fortifier «.

Pourvu de l'argent que me donna mon frere, je partis le même jour, & quittant mes chevaux pour en prendre à la premiere poſte, j'arrivai le lendemain à Bordeaux. Mais, quelque diligence que j'euſſe faite, j'étois arrivé trop tard, & je penſai me déſeſpérer en apprenant que vous étiez partie, & qu'il n'y avoit pas de vaiſſeau prêt à faire voile pour l'Angleterre. Une ame commune, inti-

midée par la perſpective que j'avois devant moi, & rebutée par les obſtacles & les peines ſans nombre qu'elle me préſentoit, eût ſans doute abandonné le deſſein de vous pourſuivre; une ame ſublime, guidée par les conſeils de la ſageſſe, auroit réprimé les élans de ſa paſſion & ſe fût contenue dans de juſtes bornes. La crainte ni la prudence ne purent me retenir : je mépriſai la voix de la raiſon, qui me crioit que l'entrepriſe de courir ſur vos traces, ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes pour moi: ainſi rejetant ces ſages conſeils, & comptant pour perdu tout le temps que je n'employois pas à vous ſuivre, je ne m'occupai que des moyens de vous rejoindre au plus tôt. J'écrivis à mon frere que je quittois la France, & lui renvoyai mon domeſtique : après quoi je repris la poſte pour me rendre à la Rochelle. J'y trouvai par

hasard un navire Anglois tout prêt à partir pour Londres, sur lequel je m'embarquai, & qui fit voile le même jour.

J'aurois voulu que, pour servir mon impatience, les vents & les flots, de concert, eussent porté le navire à sa destination aussi vîte que la pensée; mais le Ciel en ordonnoit autrement. Nous fûmes à peine dans la Manche, qu'un vent violent de sud-oueſt nous emporta malgré nous à travers le canal; & après nous avoir fait craindre cent fois d'être jetés sur les côtes de Flandres, nous fit aborder à la Brille. Jugez combien j'étois désolé de ce contre-temps, particuliérement cruel dans la circonstance, & combien il me parut affreux après ce que j'appris à l'auberge où j'allai loger.

Un Négociant Bordelois qui arrivoit d'Angleterre, auquel j'eus occa-

sion de parler, & à qui je demandai des nouvelles de M. d'Aliban, me dit que le pere & la fille étoient arrivés à Londres; qu'elle y devoit épouser un homme excessivement riche, & que vraisemblablement ce mariage ne tarderoit pas à se faire, parce que celui-ci, qui avoit un emploi considérable & de grandes possessions aux Indes, étoit pressé d'y retourner. Je lui fis cent questions sur mon rival, sur le temps où il pensoit qu'il dût partir, sur le port où il devoit s'embarquer; mais je ne pus recevoir de mon compatriote aucune lumiere là-dessus, & je ne tirai de toutes ses réponses qu'une anxiété plus insupportable.

Je n'avois pas besoin d'un nouvel aiguillon pour hâter mon départ. Le Capitaine Anglois jugeant à propos de s'arrêter quelques jours à la Brille, je profitai du premier paquebot qui

partit, pour arriver où mes vœux m'appeloient, & enfin j'eus la satisfaction de descendre en Angleterre. Il étoit nuit quand nous entrâmes au Port d'Harwick. Si j'avois voulu prendre un gîte dans la ville pour me reposer jusqu'au lendemain, je n'aurois peut-être pas essuyé l'accident qui m'arriva; mais je vous voyois sans cesse sur le point de m'être enlevée: l'idée de votre mariage déchiroit mon cœur, & je m'empressois ardemment de vous retrouver, comme si ma présence pouvoit rompre cette union & changer votre destinée. Je ne voulus donc pas m'arrêter un moment; je pris la poste pour aller à Londres, & je courus toute la nuit.

Je n'étois déjà plus qu'à quelques lieues de cette grande ville, lorsqu'à un mille de l'endroit où nous avions changé de chevaux, celui du Postillon qui me devançoit ayant bronché,

tomba rudement & se cassa une jambe. Cet événement imprévu suspendit ma course. Le Postillon retourna à la poste prendre un autre cheval, tandis que je demeurois sur le chemin à l'attendre, en gardant les harnois du coursier estropié; mais durant ce temps-là, des voleurs qui cherchoient capture, me voyant seul, m'entourerent aussi-tôt, & le pistolet à la main me demanderent poliment la bourse ou la vie. Je ne pouvois entreprendre de leur résister, n'ayant pour toute arme que mon épée: j'essayai de les émouvoir, en leur disant que j'étois un Etranger, & que, s'ils me dépouilloient, je demeurerois sans la moindre ressource dans leur pays.

Ma harangue fut sans effet, ou plutôt elle n'eut qu'un mauvais effet; car, à mon accent, les voleurs m'ayant reconnu pour François, se firent

une maligne joie de me fouiller partout, & m'enleverent tout mon argent, contre l'uſage des voleurs de grands chemins en Angleterre, qui ſe contentent de ce qu'on leur préſente. Cependant, en me quittant, ils me rendirent quelques pieces comme par charité; mais ils me dirent en ricanant, qu'un *French-Dog* (*a*) n'étoit pas digne de la compaſſion des Anglois; que ſes biens étoient toujours de bonne priſe; qu'ils vouloient néanmoins ſe montrer généreux à mon égard, pour me prouver que les Anglois nous ſont toujours ſupérieurs, & que dans cette vûe ils me donnoient quatre guinées; ce que je ne ferois pas ſans doute, ajouterent-ils noblement, ſi j'avois l'honneur d'être voleur dans mon pays, & que je puſſe diſpoſer de leur bourſe. Après

(*a*) Chien de François.

ce beau discours, ils s'éloignerent, me laissant dans l'humiliation de mon aventure, & bien chagrin de la perte de mon argent, non par rapport à elle-même, mais par les suites qu'elle devoit avoir dans ma fâcheuse position.

Le Postillon revint enfin de la poste. Sans m'amuser à faire d'inutiles plaintes, je repris le chemin de la ville, où nous arrivâmes vers les sept heures du matin. Il n'y avoit pas cinq ans que j'avois quitté Londres ; j'en connoissois le local : j'aurois pu vous trouver, si j'avois su votre auberge ou même le quartier où vous étiez logée ; mais l'ignorant absolument, j'étois obligé d'employer le ministere d'autrui pour pouvoir le découvrir. Cependant le vol qu'on m'avoit fait me laissant presque sans ressource, il falloit, avant toutes choses, me procurer des secours, sans lesquels on

ne fait rien. Je crus devoir en cette occaſion m'adreſſer à quelques Seigneurs que j'avois connus dans mes voyages, & je me préſentai à leurs hôtels ; mais ils étoient à la campagne, ou déjà ſortis pour aller en ville. Je ne trouvai qu'un Lord, que j'avois vu en Italie, & avec lequel je m'étois lié fort étroitement. Je pouvois penſer que celui-ci me tiendroit lieu des autres, & qu'il auroit la plus grande ſatisfaction à m'embraſſer. Je me fis donc annoncer avec confiance, ne doutant pas de ſon empreſſement à m'obliger ; mais ce que vous aurez peine à croire, il ne ſe ſouvint pas de mon nom. Il me reçut avec la froideur la plus dédaigneuſe, ne me dit que quelques mots, & prétextant une affaire qui l'obligeoit de me quitter ſur l'heure, il ſortit, & me laiſſa plein de confuſion.

Je ſortis auſſi-tôt de ſon hôtel,

bien résolu de ne pas m'exposer une autre fois à cette honte; & le cœur ulcéré de la fierté de ce Lord, je rêvois à la bizarrerie du sort qui m'y avoit exposé, lorsque je fus rencontré dans la rue par un homme qui, me regardant fixement, vint à moi les bras ouverts, & m'embrassant avec chaleur, me dit qu'il regardoit cette rencontre comme très-fortunée. Après m'avoir demandé des nouvelles de ma santé, & quelles affaires m'avoient conduit à Londres, il m'offrit tous ses services. Je reconnus celui qui me saluoit si affectueusement pour un honnête Anglois avec lequel j'avois demeuré quelque temps à Florence, & que j'avois eu le bonheur d'obliger. M. Bookson étoit un ami des Arts, un homme de Lettres, qui avoit voyagé plusieurs années en connoisseur. Bien différent de quelques-uns de ses confreres, qui ne se distin-

guent que par un orgueil mépriſant & une morgue ridicule, on ne le voyoit pas ſans ceſſe occupé de lui-même. Il étoit ſavant; mais il avoit encore plus de modeſtie que de ſavoir. Les qualités du cœur le rendoient auſſi recommandable que celles de l'eſprit. Je fus ſenſible à l'accueil qu'il me faiſoit, & à ſes offres obligeantes; mais dans la diſpoſition où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui laiſſer voir ſur mon viſage une impreſſion de triſteſſe.

» Pardonnez à mon indiſcrétion, me dit-il; mais je vous vois chagrin, & je ne ſaurois me taire. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, ne peut me laiſſer indifférent ſur votre ſituation. Vous avez ſans doute quelque peine qui vous affecte vivement. Ajoutez, je vous prie, aux obligations que je vous ai déjà, celle

de m'apprendre la cauſe de votre inquiétude. Je ſerai peut-être aſſez heureux pour vous procurer quelque moyen de conſolation, & pour vous ſervir. Vous m'ouvririez votre cœur ſans difficulté, ſi vous ſaviez dans quelle vûe je demande votre confiance «.

» Je ſuis touché, comme je le dois, lui répondis-je en lui ſerrant la main, de ces témoignages de bienveillance, plus précieux pour moi que vous ne ſauriez croire; & pour vous marquer combien je me repoſe ſur votre eſtime & ſur les témoignages de votre amitié, je vais vous dire ce qui m'afflige, & vous faire une confidence que je n'ai encore faite à perſonne; mais le lieu n'eſt pas propre à ce récit. Allons au parc Saint-James, dont nous ne ſommes pas loin, je pourrai vous y conter à loiſir toutes mes aventures «. Là-deſſus

nous prîmes le chemin de cette promenade, & nous étant assis à l'écart quand nous y fûmes arrivés, je lui fis sans préambule l'histoire de mon amour, & l'instruisis des malheurs qui l'avoient suivi depuis votre départ de Bordeaux jusqu'aux événemens du jour, qui n'étoient pas des moins désagréables.

Mon ami parut sensible à mes infortunes ; il convint que j'étois à plaindre ; il adopta mes idées & mes sentimens. Il essaya pourtant de me faire comprendre, que tous mes malheurs venant d'une passion aveugle & sans espoir, il faudroit tenter de lui résister & s'efforcer de la soumettre, pour me dérober aux nouveaux chagrins qu'elle pouvoit me causer. En homme habile, il flatta mon amour-propre, en me disant que ces nobles efforts étoient dignes de mon courage, & qu'il me con-

noissoit assez de grandeur d'ame pour m'en croire capable. Mais voyant que toutes ces raisons & ces insinuations ne me touchoient pas : » Eh bien, me dit-il, nous ferons tout pour vous satisfaire, nous chercherons votre Maîtresse, &, s'il est possible de la trouver, nous vous donnerons les moyens de la voir. Le temps & les circonstances régleront ensuite nos démarches. Mais en attendant, continua-t-il, vous n'avez pas d'auberge, vous n'avez pas mangé depuis longtemps, vous devez réparer la perte des choses qu'on vous a prises; j'exige que vous partagiez avec moi ma maison & ma table, que vous disposiez de ma bourse; & pour commencer, il faut, s'il vous plaît, que vous veniez tout à l'heure chez moi prendre de la nourriture & changer d'habillemens; nous ferons après cela toutes les recherches que vous voudrez «.

Le cœur ému & les larmes aux yeux, j'embraſſai cet excellent homme, pour lui marquer ma reconnoiſſance, & ſans rien oppoſer à ſes prétentions généreuſes, je le ſuivis à ſa maiſon. Chemin faiſant, je béniſſois la Providence, du ſecours ineſpéré qu'elle me donnoit; j'obſervois que les bonnes actions ne ſeroient pas ſi rares, ſi l'on faiſoit réflexion que tôt ou tard les ſervices rendus trouvent une juſte récompenſe; qu'ainſi cet Anglois me payoit à Londres du plaiſir que je lui avois fait ailleurs; & en oppoſant la conduite de ce Lord riche & dédaigneux à celle de ce Savant peu fortuné, mais reconnoiſſant, je ne pouvois m'empêcher de remarquer la différence que la culture des Lettres met ſouvent entre les hommes.

Arrivé à la maiſon de mon ami, j'y fus établi comme chez moi. Je

changeai d'abord de linge, puis je dînai (a), & tout en mangeant je m'entretenois de vous avec M. Bookſon, & nous examinions entre nous les moyens dont nous pourrions nous ſervir pour découvrir votre demeure. Je penſai qu'il falloit nous adreſſer à quelque Marchand de vin, qui devant être en relation avec des Négocians de Bordeaux & leurs Correſpondans à Londres, pourroit apprendre de ces derniers des nouvelles de M. d'Aliban. M. Bookſon goûta mon avis, & ſe chargea de faire les perquiſitions néceſſaires. » Vous n'avez pas dormi depuis long-temps, me dit-il; vous êtes fatigué; prenez un peu

(a) On doit remarquer à cette occaſion, que ſur la fin du ſiecle dernier, on dinoit en Angleterre à deux heures. Aujourd'hui, c'eſt à cinq heures. Sur la fin du regne de Louis XIV, l'heure du dîner à Paris étoit midi. *Note de l'Editeur.*

de repos, tandis que j'irai à la découverte. Il eſt inutile, continua-t-il, voyant que je me levois pour le ſuivre, il eſt inutile de m'accompagner, juſqu'à ce que nous ayons des nouvelles poſitives du pere & de la fille. Tranquilliſez-vous, je vous prie; dès que j'en ſaurai quelque choſe, je viendrai vous en avertir «.

Je demeurai donc à la maiſon, ſuivant ſon conſeil, & j'eſſayai de repoſer; mais le trouble de mon eſprit & l'agitation de mon cœur ne me permirent jamais de fermer la paupiere. Le déſir & la crainte, le ſouvenir du paſſé, l'inquiétude de l'avenir, me tourmentant tour à tour, redoubloient mon impatience & mon ennui. Le temps que M. Bookſon demeuroit à revenir, me ſembloit d'une longueur effroyable. J'en comptois toutes les minutes, & j'étois ſur les épines, lorſqu'à la nuit

tombante M. Bookſon arriva. Il me fit d'abord des excuſes de m'avoir fait attendre : » Car je vois bien, dit-il, que vous étiez impatient, & que vous n'avez guere dormi ; mais il ne m'a pas été poſſible de faire mieux «.

Enſuite il me raconta les courſes & les recherches qu'il avoit faites. Il étoit allé chez un Marchand de vin de ſa connoiſſance, qui l'avoit renvoyé à un autre, celui-ci à un Commiſſionnaire qui lui avoit indiqué la demeure d'un Négociant de Bordeaux, chez lequel je devois trouver tous les renſeignemens que je demandois. Il étoit allé chez ce Négociant, nommé M. Deſſolles, logé dans un quartier fort éloigné, & ne l'ayant pas trouvé chez lui, il l'avoit attendu juſqu'au ſoir ; enfin il en étoit revenu pour ne pas me laiſſer plus long-temps dans l'inquiétude ; mais

mais il avoit eu la précaution d'avertir le Domeſtique de M. Deſſolles qu'il repaſſeroit le lendemain matin pour parler d'affaires à ſon Maître, & il l'avoit fait prier en conſéquence de ne point ſortir. Il ajouta qu'il y avoit tout lieu de croire que ce Négociant nous inſtruiroit de la deſtinée d'Eléonore. Je le priai de pardonner à mon impatience, & je le remerciai avec une grande effuſion de cœur de toutes les attentions qu'il avoit pour moi.

Le lendemain matin, ma premiere penſée fut la viſite que je devois faire à M. Deſſolles. Malgré la fatigue, j'avois peu dormi la nuit. Toujours plein de votre idée, je n'étois occupé que de l'eſpoir flatteur de vous retrouver. Je ne penſois qu'aux moyens de vous voir & de vous parler, s'il étoit poſſible. C'étoit chez M. Deſſolles que nous devions ap-

prendre où vous étiez. Tous mes vœux me portoient chez lui. Auſſi, pour m'y rendre à huit heures, qui étoit le moment convenu, je m'étois levé avant le jour, & je trouvois que M. Bookſon, qui ne ſe leva pas ſi matin, étoit bien lent à ſervir mon impatience. Cependant il ſe trouva prêt à partir avant l'heure dite, & nous ſortîmes enfin pour nous rendre où je brûlois d'arriver.

M. Deſſolles nous attendoit ; il nous reçut poliment. M. Bookſon lui expliqua le motif de notre viſite, lui dit que j'avois des affaires de conſéquence à communiquer à M. d'Aliban, & que je le priois de nous indiquer ſa demeure. M. Deſſolles nous répondit qu'il connoiſſoit beaucoup M. d'Aliban, ſon concitoyen ; qu'il l'avoit vu pluſieurs fois avec ſon aimable fille durant le ſéjour qu'ils avoient fait à Londres ; mais que

si j'avois des affaires de conséquence avec cet honnête homme, il étoit fâché de me dire que je ne pourrois point traiter avec lui, parce que depuis quelques jours il étoit parti avec sa fille pour Portsmouth, où ils avoient dû s'embarquer sur un vaisseau de la Compagnie des Indes qui alloit au Bengale.

A cette annonce, je vous crus perdue pour moi, & je devins pâle comme un mort. A peine pus-je demander à M. Dessolles si, avant de partir, M. d'Aliban n'avoit pas conclu votre mariage, & je tremblois que sa réponse ne fût une sentence foudroyante pour moi; mais il me dit que non, & cette parole modéra mon désespoir. Il nous apprit que M. Clerke, mon rival, Officier supérieur dans les troupes de la Compagnie des Indes, qui se proposoit de passer en France pour vous épouser, après avoir

été retenu long-temps en Angleterre pour un grand procès, avoit reçu ordre de retourner au Bengale au moment où il s'y attendoit le moins; qu'il avoit inutilement fait agir tous ses amis afin de faire prolonger son congé. Sa préſence ayant été jugée abſolument néceſſaire dans cette partie des Indes, il s'étoit vu forcé de s'éloigner de la perſonne qu'on lui deſtinoit, lorſqu'il venoit d'apprendre qu'elle devoit ſe rendre en Angleterre, & lorſqu'il touchoit au bonheur de la poſſéder. M. Deſſolles ajouta, qu'il tenoit toutes ces circonſtances de M. d'Aliban lui-même, qui lui avoit dit que vous ayant menée à M. Clerke, à Londres, il avoit été fort ſurpris, en y arrivant, de ne trouver à ſa place qu'une lettre, dans laquelle, après lui avoir marqué tous ces détails, M. Clerke le prioit le plus inſtamment de lui

amener ſa future aux Indes, où ſon poſte l'obligeoit de réſider; que, jaloux de tenir ſa parole & touché de ce contre-temps, M. d'Aliban s'étoit déterminé à s'embarquer avec ſa fille pour aller joindre ſon gendre futur, & qu'il y avoit apparence qu'ils étoient en mer, ſi le vent leur étoit devenu favorable.

Je n'eus la force de remercier M. Deſſolles que par une révérence, tant le chagrin me ſerroit le cœur. M. Bookſon, qui liſoit ma peine ſur mon viſage, s'acquitta pour moi de ce devoir. Enſuite il s'empreſſa de me conduire au premier café pour me faire prendre quelque liqueur qui pût me fortifier, & il employa toutes les reſſources de l'eſprit & toute la chaleur de l'amitié pour me conſoler de cette nouvelle infortune. Il penſoit qu'après ce dernier coup je devois perdre toute eſ-

pérance, & qu'il ne me reſtoit d'autre parti que celui de vous oublier. Il me prioit en grace de ne pas le quitter encore, perſuadé que perſonne ne prendroit à mon chagrin plus d'intérêt que lui, & que les ſoins de l'amitié ſeule pourroient le calmer. Mais au lieu de répondre à ſes inſtances touchantes, je lui demandai s'il croyoit que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes fuſſent partis de Portſmouth, & s'il ne ſeroit pas poſſible de s'y embarquer, au cas que les vents les euſſent retenus.

» Quoi ! me dit mon ami ſurpris, vous voudriez paſſer aux Indes pour ſuivre votre maîtreſſe, tandis qu'elle va ſe donner à un autre ! Vous voudriez y être le témoin du bonheur de votre rival ! Ce n'eſt pas tout ; vous conſentiriez d'y paroître ſans place & ſans fortune, à côté

de M. Clerke, qui doit y être dans la ſplendeur ! Penſez-y bien, mon cher Chevalier, & voyez à quelles peines & à quelles humiliations votre paſſion vous expoſe, ſi vous vous obſtinez à l'écouter ".

» Ah ! mon cher ami, lui dis-je, que vous connoiſſez peu la paſſion qui me conſume, lorſque vous croyez qu'il m'eſt poſſible d'y renoncer. Non, non, il n'y a que la mort qui ſoit capable de l'éteindre. Je veux ſuivre Eléonore aux Indes ; je la ſuivrois dans l'horreur des plus affreux climats. Je lui donnerai du moins par ma perſévérance, une preuve de l'amour le plus extrême ; & ſi la douleur m'ôte la vie, je mourrai pour elle, & tous mes maux finiront. Si vous m'aimez, ne me parlez donc pas de renoncer à ce que j'aime. Ne vous oppoſez pas au deſſein que j'ai pris de la ſuivre par-tout. Rendez-moi

plutôt un dernier ſervice. Je ne veux point vous faire ſentir le poids de mes malheurs, ni devenir à charge à votre amitié généreuſe ; donnez-moi le moyen de m'engager ſoldat au ſervice de la Compagnie des Indes. Avec ce titre je paſſerai au Bengale, je vivrai & je mourrai près d'Eléonore, ſi je ne puis être à elle «.

Mon ami fut attendri de ce généreux dévouement. Il m'embraſſa. Je le ſerrai ſur mon cœur, & je mouillai ſon viſage de larmes de tendreſſe. » Moi vous abandonner, me dit-il, & vous livrer à une ſorte d'eſclavage ! N'eſt-ce pas me faire tort, que de m'en croire capable ? Je cede à votre obſtination ; mais je veux en revanche que vous ne m'épargniez en rien de tout ce que je pourrai vous fournir. Vous n'irez point ſoldat aux Indes. L'état en eſt noble

ſans doute ; mais il eſt trop aſſujettiſſant, & il ne ſe concilieroit pas avec votre projet. Je connois pluſieurs Directeurs de la Compagnie, & j'ai eu l'avantage de leur rendre quelques ſervices dans mes voyages. Je vais leur demander une place pour vous. Vous êtes aſſez inſtruit pour remplir honorablement celle d'Ingénieur. S'il n'y en a point de vacante tout à l'heure, j'eſpere que nous obtiendrons l'expectative de la premiere, & je ne doute pas qu'on ne m'accorde votre paſſage ſur un des vaiſſeaux qui vont partir «.

» Voilà, m'écriai-je tout tranſporté, le vrai caractere & le vrai langage de l'amitié. Que ne vous devrai-je pas, ô ! mon cher ami, pour ces ſervices inappréciables, & comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi ? Soyez sûr, me répondit-il, que je ſerai payé

d'avance par la ſatisfaction que j'aurai de vous ſervir. Mais puiſque la détermination en eſt priſe, ne perdons pas de temps & courons à l'hôtel de la Compagnie, où doit ſe tenir ce matin une aſſemblée des Directeurs «.

Je le ſuivis avec empreſſement, & nous y arrivâmes avant l'heure de l'aſſemblée. M. Bookſon ſe tint ſur le paſſage des Directeurs, & me préſentant à ceux qu'il connoiſſoit, il leur parla vivement en ma faveur. Comme il étoit fort eſtimé & qu'il avoit bien mérité de la Compagnie, chacun ſe fit un plaiſir de l'obliger; en ſorte qu'il obtint pour moi plus qu'il n'avoit demandé. On m'accorda la ſurvivance d'une place d'Ingénieur, la moitié des appointemens de la place, qui alloient à près de deux cents livres ſterlings, & le paſſage gratuit ſur un des vaiſſeaux qui étoient

prêts à faire voile. Un des amis de M. Bookſon ſortit de la ſalle pour nous annoncer cette bonne nouvelle, & pour nous dire que les vaiſſeaux n'attendant plus que le vent, il ne falloit pas perdre un moment pour me rendre au Port. Il ajouta qu'il alloit me faire expédier mes proviſions ſur le champ.

M. Bookſon me dit qu'il ne falloit pas m'éloigner, afin d'être à portée de recevoir mon brevet dès qu'il ſeroit expédié; qu'il alloit, en attendant, s'occuper des choſes qui me ſeroient néceſſaires pour le voyage, & qu'il viendroit me retrouver dans une heure ou deux. En effet, je vis mon ami revenir avant l'heure marquée, & je fus tout étonné des nouvelles attentions de ſa généroſité. Il m'amenoit une voiture pour partir dans l'inſtant avec lui, car il voulut m'accompagner. Il l'avoit garnie du

peu de hardes que j'avois, & de tout ce qu'il me falloit pour y suppléer. Je venois de recevoir avec mon brevet, les papiers nécessaires pour mon passage; il ne fut plus question que d'entrer dans la chaise. Nous nous mîmes aussi-tôt en route pour Portsmouth; & après avoir couru tout le reste du jour & toute la nuit, nous arrivâmes en cette ville le lendemain au lever du soleil (*a*).

Dès que nous fûmes descendus à l'auberge, nous demandâmes si les vaisseaux de la Compagnie des Indes avoient fait voile. On nous dit que les vents contraires les avoient retenus, mais que les équipages & tous les passagers étoient à bord, & qu'ils partiroient dès que le vent seroit fa-

(*a*) Portsmouth est à soixante-treize milles de Londres, à peu près trente lieues de France. *Note de l'Editeur.*

vorable (*a*). Il n'y avoit pas de temps à perdre. Nous nous rendîmes à bord du Thames, au Capitaine duquel je devois préſenter mon brevet de paſſage, avec une lettre de la Compagnie qu'on y avoit jointe. M. Daviſon me reçut honnêtement ; & ſur les témoignages de la lettre & les recommandations de M. Bookſon, il m'aſſura qu'il tâcheroit de me rendre le paſſage le moins déſagréable qu'il lui ſeroit poſſible. Il s'informa ſi j'avois fait porter mes hardes & mon lit ; & comme nous n'avions pas ſongé à ce dernier article, il me dit qu'il falloit s'en pourvoir promptement, parce qu'il remarquoit que le vent alloit changer, & que nous partirions peut-être avant la nuit.

Je revins à terre avec M. Bookſon

(*a*) Ces vaiſſeaux étoient le Thames, l'Argo, & le Panther.

pour faire mon emplette, & pour profiter de la vue de cet ami le plus que je pourrois. Je voulois, de plus, m'informer ſi vous & Monſieur votre pere étiez déjà partis, ou ſi vous étiez ſur un des vaiſſeaux qui devoient mettre à la voile, & je fis à ce ſujet toutes les perquiſitions que le temps & les circonſtances me permettoient; mais n'étant pas allé, ſans doute, à l'auberge où vous aviez logé, je n'appris rien de poſitif, & je fus obligé de retourner au vaiſſeau dans cette incertitude.

Avant de ſe ſéparer de moi, M. Bookſon m'ouvrit ſa bourſe: » Je ne veux point, me dit-il, que vous partiez ſans argent. Vous avez des appointemens, mais vous ne devez pas les toucher encore, &, quoique votre paſſage ſoit gratuit, il ne convient point que vous ayez la bourſe vide ſur le vaiſſeau, & que

vous arriviez aux Indes dépourvu d'argent. Il vous y ſera d'autant plus néceſſaire, que vous y ſerez moins connu. J'exige de votre amitié, que dans la derniere occaſion où je puis vous être utile, vous ne me refuſiez pas la ſatisfaction de vous ſervir «. Pénétré de reconnoiſſance d'une amitié ſi généreuſe & ſi ſoutenue, je laiſſai voir à mon ami dans mes yeux & ſur mon viſage, tous les ſentimens de mon cœur; car mes paroles n'auroient pu ſuffire à les exprimer. Il vouloit à toute force me faire prendre une ſomme de cent guinées; je n'en voulus que le quart, comme ſuffiſant à mes beſoins, après quoi je repris le chemin du Port, où M. Bookſon m'accompagna. Ce fut là qu'il fallut ſe ſéparer d'un ami ſi rare, & je ne lui fis pas mes adieux ſans lui jurer un attachement inviolable, & ſans répandre, en

l'embraſſant, une abondance de larmes.

Lorſque je fus arrivé ſur le vaiſſeau, M. Daviſon me préſenta aux Officiers de l'équipage, qui me reçurent poliment. Il me dit que je mangerois à ſa table, &, ce qui me plut bien autant, il me fit donner, pour placer mon lit, un petit réduit que je pouvois fermer, & qui devoit me ſervir de chambre. J'avois l'eſprit & le corps malades; j'entrai dans cet aſile pour prendre un peu de repos, & pour m'entretenir ſolitairement avec moi-même. Après les violentes agitations que j'éprouvois depuis long-temps, j'étois bien-aiſe de donner un libre cours à mes réflexions, & d'examiner ce que je devois faire dans la nouvelle poſition où je me trouvois.

» Le ſort en eſt jeté, me dis-je, il n'y a plus à s'en dédire. Je traverſe les mers pour retrouver Eléonore;

Surprise d'Eléonore et du Ch.er des Gastines en se retrouvant sur le même vaisseau.

mais que puis-je eſpérer, & que vais-je faire, quand je ſerai près d'elle, au pays qu'elle doit habiter ? Irai-je troubler ſon repos, par les preuves trop remarquables d'une tendreſſe rebutée ? Voudrois-je lui faire perdre la douceur de l'union qu'elle projette, & l'eſtime de ſon époux ? Non, dis-je, non ; je veux ſeulement l'aimer & la voir ; &, quoique vaincu par ma paſſion, je ne ceſſerai point d'être vertueux..... Je la reverrai donc, & c'eſt-là mon eſpoir ? Mais à quel prix j'achete cette ſatisfaction !.... Je quitte, hélas ! ma patrie, mes freres, mes amis. Quel ſacrifice pour un cœur ſenſible ! O Eléonore ! ſi vous ſaviez du moins ce que je fais pour vous, l'amertume d'une ſi grande perte pourroit être adoucie ; mais vous l'ignorerez toujours ſi vous êtes à un autre, & vous n'apprendrez jamais de ma bouche la fidélité d'un

attachement que vous ne devez plus écouter «. C'eſt ainſi que je paſſai les premiers momens de ma ſolitude, où quelquefois cependant une foible eſpérance venoit adoucir ma peine, en me repréſentant les événemens à venir, comme ſujets à de grandes viciſſitudes.

Je viſitai la malle que la libéralité de M. Bookſon m'avoit fournie, & que je n'avois pas ouverte, & je fus de nouveau ſurpris & attendri de ce dernier témoignage de ſa bonté. J'y trouvai un aſſortiment complet de hardes propres, l'étoffe pour faire un habit, ſuivant l'uniforme d'un Ingénieur, & la plupart des inſtrumens & des livres néceſſaires à ſa profeſſion. O ! mon cher Bookſon, m'écriai-je à cette vue, que je ſerois mépriſable ſi la paſſion qui m'entraîne me rendoit aveugle ſur ce que je vous dois, & ſi je ne m'efforçois de

vous prouver un jour la gratitude que j'en conſerve !

Pendant que je faiſois ces réflexions, le vent changea, comme l'avoit prévu M. Daviſon ; les vaiſſeaux ſortirent du Port ; on partit, & bientôt on perdit de vue les côtes d'Angleterre. Je ne jouis point de ce ſpectacle, qui n'auroit ſervi qu'à entretenir le trouble de mon cœur. J'étois dans ma chambre, couché ſur mon lit, où la fatigue, l'agitation de mon ame, & l'incommodité de la mer me retinrent pluſieurs jours malade. Dans cet intervalle un Tailleur qui paſſoit aux Indes, me mit dans le coſtume de mon état ; en ſorte que, quand je ſortis, j'étois revêtu de mon uniforme, qui devoit me donner une ſorte de conſidération ſur le navire.

Il y avoit quatre jours que nous étions en mer, lorſque je parus pour la premiere fois à la table du Capitaine.

Ce fut pour moi, & j'oſe dire pour vous, comme un coup de théatre, quand je vous trouvai, ainſi que Monſieur votre pere, au nombre des convives, & que vous me vîtes arriver, ſalué par tous les Officiers du nom d'Ingénieur, & avec l'uniforme convenable à cet état. M. d'Aliban pâlit; vous demeurâtes toute interdite. La ſurpriſe & l'émotion ſe peignirent ſur vos viſages, & je ſentis que je rougiſſois vivement. Je vous ſaluai pourtant d'un air de connoiſſance, mais dans un embarras viſible. Monſieur votre pere y répondit très-froidement, & vous d'un air contraint. Vous ne me demandâtes ni l'un ni l'autre le motif de mon paſſage aux Indes; mais il me parut dans votre contenance, que vous en pénétriez la raiſon. Pour moi, quelque prévenu que je fuſſe que mes ſentimens ne vous étoient pas agréables, je ne pus m'empêcher d'être

infiniment affligé de cette réception de la part de deux perſonnes que je reſpectois & que j'aimois tant, & qui m'avoient donné des preuves ſi multipliées d'une amitié & d'une eſtime ſinceres.

J'étois aſſis à table vis-à-vis de vous. Dans cette ſituation, je ne pouvois lever les yeux ſans vous regarder; vous ne pouviez pas non plus les ouvrir ſans me voir; mais vous les reteniez, de maniere que je n'en tirois que la certitude de votre éloignement pour moi, & cette idée augmentoit mon trouble & m'affligeoit toujours davantage. Je déſirois la fin du repas où je ne mangeai guere & où je parlai moins, eſpérant trouver l'occaſion de vous dire deux mots au ſortir de table. Mais Monſieur votre pere, qui ſe doutoit de mon intention, ſe retira ſi promptement avec vous, que je ne pus pas réuſſir dans mon deſſein.

» Vous me rappelez le ſouvenir, me dit Eléonore, d'une des ſituations les plus embarraſſantes de ma vie. Je penſai m'écrier en vous reconnoiſſant, tant je fus émue de votre préſence. Le chagrin que me donnoit l'idée que vous quittiez tout pour moi, la peine que mon pere devoit ſentir de vous voir ſuivre mes traces, enfin la reconnoiſſance que je croyois devoir à un attachement ſi extraordinaire & ſi malheureux, m'agitoient en même temps. Je ne ſavois qu'elle contenance prendre. L'affectation de ne point vous regarder, de ne point vous répondre après que j'avois paru vous connoître, pouvoit être remarquée & faire un mauvais effet. D'un autre côté, mon pere ne m'auroit pas vu lever les yeux ſur vous, ni vous parler, ſans le trouver mauvais & ſans m'en faire des reproches. Jugez de mon embarras dans cette premiere entrevue, &

combien je dus garder de ménagemens tout le temps que je fus ſur le vaiſſeau, pour ne rien faire ſoupçonner aux convives & ne point déſobliger mon pere. Dès que nous eûmes quitté la table, il ne me cacha pas ſon chagrin, & il me dit qu'il alloit vous trouver pour vous témoigner ſa peine de la démarche imprudente que vous aviez faite, & pour vous prier ſur-tout de ne point haſarder de tentative auprès de moi «.

Monſieur votre pere, repris-je, vint en effet me joindre. Il trouva que je ſortois de la ſalle pour me retirer dans ma chambre, & après m'avoir dit qu'il avoit quelque choſe à me communiquer, il m'y accompagna. Il commença par me rappeler ma naiſſance, mon éducation, les parens eſtimables auxquels j'appartenois; enſuite il me reprocha ma conduite, comme démentant les ſentimens que

j'avois déjà montrés & que je devois avoir. Il traita mon amour de folie, ma perſévérance d'indiſcrétion, capable de troubler le repos de ſa fille & de faire ſon malheur, & il prétendit que l'amitié qu'il m'avoit toujours montrée ne devoit pas être payée par tant d'ingratitude.

» Arrêtez, Monſieur, lui dis-je, ne m'inculpez pas, je vous prie, & ne me condamnez pas ſans m'entendre. Il eſt certain que ſi c'eſt un crime d'aimer Mademoiſelle votre fille, j'ai ce tort avec tous ceux qui la connoiſſent, & je l'ai plus que perſonne. Mais je ne vois pas que mon attachement pour elle puiſſe m'être auſſi cruellement reproché. Je me regarderois comme l'homme le plus vil, ſi je méritois les plaintes que vous venez de me faire. Quoique je n'offenſe pas votre fille en l'aimant, je pourrois vous dire que j'ai fait tout

ce

ce qu'il m'étoit poſſible de tenter pour vaincre une paſſion que j'éprouvois malgré moi, & que tous mes efforts ont été vains ; mais je veux me borner à juſtifier ma conduite, ſans faire l'apologie de mes ſentimens. Lorſque j'ai vu que je ne pouvois les ſurmonter, j'en ai fait l'aveu à Mademoiſelle Eléonore. Je n'ignorois pas que vous la deſtiniez à un autre ; mais elle ne le connoiſſoit point ; elle n'avoit pas pris d'engagement avec lui. La mort de mes parens me rendoit libre. Si mes prétentions étoient mal fondées, on ne dira pas du moins qu'elles fuſſent mal-honnêtes. Je n'étois pas auſſi riche que mon rival ; mais mon alliance n'étoit point de nature à vous faire rougir.

» Je n'ai point voulu ſéduire Mademoiſelle votre fille ; je me ſuis expliqué comme un honnête homme, & j'étois réſolu de reſpecter ſon choix

& de me taire dès qu'elle auroit pris ſon dernier engagement. Je ſuis encore dans ce deſſein, & quoique la démarche que je fais de paſſer aux Indes ſur ſes traces (démarche que vous blâmez ſi durement) ſemble démentir ma réſolution, elle n'empêchera pas que je ne conſomme ce ſacrifice. Je ne veux point porter le trouble ni le déſordre dans ſon union. Une fois achevée, je vous jure de la reſpecter, & de garder toujours ſur mes ſentimens le plus rigoureux ſilence. Mais pourquoi voulez-vous m'interdire la ſatisfaction de reſpirer le même air que votre fille? Pourquoi me défendre d'eſpérer juſqu'au moment où elle doit être à mon rival? & qui vous garantit la certitude des événemens à venir? Si des accidens imprévus rompoient ce mariage, me trouveriez-vous indigne de votre alliance, & penſeriez-vous que j'euſſe

mal fait de ne point me décourager?

» J'aime ma patrie, je chéris mes parens; je vous reſpecte à l'égal de mon pere, & je ne vois pas que mon paſſage aux Indes bleſſe les devoirs que m'impoſent ces ſentimens. Ma patrie eſt en paix, & n'a pas beſoin de mes ſervices. J'ai donc pu chercher ailleurs l'emploi de mes talens. Mon pere & ma mere ſont morts, & mon frere aîné m'aime aſſez pour ne pas s'oppoſer à mon bonheur. Enfin, quelque rigueur que vous me montriez, quelque injuſte prévention que vous ayez contre moi, vous ne ſauriez diſconvenir qu'en exécutant ce que je viens de vous promettre, je ne vous témoigne toute la gratitude & la déférence dont je ſuis capable, & que, ſi vous ne me jugez plus digne de votre amitié, je ne le ſois toujours de votre eſtime.

Pour vous convaincre, continuai-

je, de mon attachement pour vous ; & du désir que j'ai de vous plaire, si vous n'êtes pas satisfait de ce que je viens de vous dire, prescrivez-moi la conduite que vous croyez la plus convenable, & je vous promets de vous obéir en tout, à l'exception de ne point aimer votre fille ; ce qui seroit démenti par mon cœur, & qu'il me seroit impossible de tenir. Je ne vous demande, pour prix de ma soumission, que l'approbation de ma tendresse, dans le cas où votre projet de mariage ne viendroit pas à réussir ".

M. d'Aliban ne savoit trop que répondre à cela. Ma soumission l'avoit désarmé ; d'ailleurs pouvoit-il exiger de moi, dans notre position respective, plus que je ne lui promettois? Il me pria seulement d'éviter d'entretenir sa fille de ma tendresse, & de lui faire ma cour. Je l'assurai que je tiendrois mes sentimens dans le

ſilence ; mais je crus pouvoir me plaindre de ſa froideur, & lui demander plus d'indulgence. Il me répondit avec embarras ; cependant il ne jugea pas à propos de ſe lier avec moi comme auparavant, & je m'apperçus enſuite qu'il faiſiſſoit le moindre prétexte d'incommodité pour ſe diſpenſer de venir à table ; ce qui nous privant de ſa préſence, nous déroboit en même temps le plaiſir de vous voir, & m'enlevoit le ſeul bien qui me reſtât dans la vie.

Un jour que vous n'étiez pas venus dîner à notre table, il m'y arriva une petite affaire qui fit du bruit ſur le vaiſſeau, & qui me fournit l'occaſion de me faire connoître. Le titre d'Ingénieur fait ſuppoſer un homme inſtruit, & ſur-tout au fait des Mathématiques. Je devois donc paſſer pour ſavoir quelque choſe ; mais le chagrin que j'avois dans le cœur me rendoit

ſilencieux, & l'on diſoit que j'étois François. Cela diminuoit l'opinion qu'on pouvoit ſe faire de mon ſavoir; car, en général, Meſſieurs les Anglois ne croient pas qu'un François ſoit pourvu ni même capable de beaucoup de ſcience; & parce qu'ils ont eu d'habiles Géometres & de grands Philoſophes, ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux au monde qui aient des connoiſſances, & ſur-tout de la profondeur. D'ailleurs ils penſent qu'un François modeſte a ſes raiſons de l'être. D'après ces idées, un parent du Capitaine, qui ſortoit de deſſus les bancs pour aller remplir une place au Conſeil de Madras, jugeant, à mon ſilence, que je n'étois pas un habile homme, voulut divertir les convives à mes dépens. Dans cette vûe, il ſaiſit une occaſion qui ſe préſenta de m'attaquer, en élevant une diſpute ſur des queſtions de Phyſique & des

problêmes de Géométrie, avec une affectation ſi marquée de me tourner en ridicule, que je ne pus douter du motif qui l'animoit.

Je fus d'abord pouſſé rudement, & mon antagoniſte triomphoit en me voyant embarraſſé dans mes réponſes. Le peu d'uſage que j'avois de la Langue Angloiſe me rendoit la diſpute pénible dans cet idiome, parce que je ne trouvois pas à mon gré les tours de phraſe ni même les mots que je devois employer. Mais ayant demandé la permiſſion de me ſervir d'une autre Langue, & mon antagoniſte ayant choiſi le Latin, le ſort du combat changea bientôt. Je déduiſis mes raiſons d'une maniere plus claire; je réfutai plus fortement celles de mon antagoniſte. Je le ſerrai de près; je le pourſuivis, je l'atterrai, à la ſatisfaction des aſſiſtans, qui la plupart ſavoient le Latin, & qui me furent bon

gré d'avoir mortifié de la ſorte la vanité de l'aſſaillant. Je fus félicité de ma victoire, qui me donna du crédit dans l'eſprit de mes compagnons de voyage.

Ils me témoignerent depuis beaucoup d'égards & de conſidération, & j'euſſe trouvé ma traverſée fort agréable dans leur ſociété, ſi mon cœur, déſolé de votre froideur & des reproches de Monſieur votre pere, ne m'eût pas ſans ceſſe repréſenté votre arrivée aux Indes & le nœud que vous y alliez former, comme la fin de mes eſpérances & la derniere des infortunes.

Vous vous ſouvenez que le voyage fut d'abord heureux. Nous touchâmes à Sainte-Hélene, où nous mouillâmes quelques jours, & durant la traverſée, qui fut de pluſieurs mois, je pus à peine vous parler quelquefois à la dérobée, tant votre pere veilloit ſur mes démarches, tant vous appré-

hendiez de le chagriner. Je vins pourtant à bout de vous faire connoître la conſtance de mon amour, & mon entiere ſoumiſſion à vos volontés. Je crus m'appercevoir que vous aviez quelque pitié de ma deſtinée, & il me ſembla que Monſieur votre pere, s'adouciſſant à mon égard, ne refuſoit pas de me parler lorſque vous n'étiez pas en ſa compagnie. C'étoit tout ce que vous accordiez l'un & l'autre à mes maux & à la certitude de mon malheur. Je vous paroiſſois d'autant plus à plaindre, que j'y touchois de plus près.

Déjà nous étions dans la mer des Indes, à la hauteur des Maldives; on ne comptoit plus que quelques ſemaines de route, & tous les gens de la flotte, excepté moi, déſiroient la fin de ce long trajet, lorſque le temps, qui nous étoit favorable, vint tout à coup à changer. Le ciel ſe couvrit de

nuages qui nous déroberent le jour. Le tonnerre gronda, les vents déchaînés soulevererent les flots, la flotte fut dispersée. Malgré les soins du Capitaine & le travail de l'équipage, le Thames fut emporté loin de sa direction par les vagues furieuses, qui tantôt l'élevoient jusqu'au ciel, tantôt sembloient le précipiter dans les abîmes, tandis que la pluie, qui tomboit par torrens, & les éclairs, suivis d'une obscurité profonde, augmentoient l'horreur de la tempête.

Tout le monde étoit consterné, & je l'étois comme les autres; mais beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à moi. J'aurois voulu voler à votre aide, vous consoler au moins par mes discours, & fortifier le courage de Monsieur votre pere par ma présence; mais il m'étoit défendu d'approcher de vous, & je n'osois transgresser les loix qu'on m'avoit

impoſées à cet égard. Ce ne fut que quand la continuation de la tempête, qui dura douze jours, eut fait perdre, pour ainſi dire, tout eſpoir de ſalut, lorſqu'une lame ayant emporté le gouvernail, le vaiſſeau devint le jouet des vents & des vagues, & que le déſordre & la terreur régnoient partout ſur notre bord, que je haſardai d'entrer dans le lieu qui vous ſervoit d'aſile.

» Vous me pardonnerez, dis-je à Monſieur votre pere, ſi je me montre chez vous. Mon deſſein n'eſt pas de vous déſobéir; mais dans un danger auſſi preſſant & auſſi terrible, je crois devoir me tenir près de ceux qui m'intéreſſent davantage, pour les raſſurer, pour les ſecourir, s'il eſt poſſible, ou pour périr avec eux, s'il faut périr «.

Vous n'avez pas oublié ſans doute, chere Eléonore, un événement ſi

mémorable, & je ne vous en parlerois point, ſi je ne croyois devoir vous rapporter quelques détails qui ont pu vous échapper dans la frayeur où vous étiez, ou parce que vous ne quittiez pas votre lit. Mais vous devez vous ſouvenir que Monſieur votre pere, ému de mes paroles, cédant aux alarmes que lui donnoit notre cruelle ſituation, & peut-être aux ſentimens de l'ancienne amitié, m'embraſſa tendrement en me remerciant de l'intérêt que je prenois toujours au pere & à la fille, & me dit qu'il reconnoiſſoit dans cette circonſtance la vraie affection que j'avois pour lui.

Il me tira enſuite à l'écart, pour n'être pas entendu de vous; il ajouta, que dans le danger preſſant où nous nous trouvions, & dans la confuſion étrange qui en étoit la ſuite, chacun n'étant plus occupé que de ſoi, on vous avoit comme abandonnés; qu'on

ne vous portoit point de nourriture, & qu'il y avoit déjà long-temps que vous n'aviez mangé; qu'il étoit ſorti la veille pour aller chercher quelque choſe néceſſaire à vos beſoins, & que dans le roulis épouvantable du vaiſſeau, il avoit manqué de périr en faiſant une chute, que ſa peſanteur, cauſée par l'âge & par trop d'embonpoint, pouvoient rendre plus dangereuſe. Il m'apprit encore que vous aviez voulu ſortir dans la même vûe, & qu'il s'y étoit oppoſé, aimant mieux vous laiſſer ſouffrir la faim, que de vous livrer en quelque ſorte à un péril manifeſte.

Je me plaignis à Monſieur votre pere de ſon peu de confiance, & je lui dis, que quand tous les gens du vaiſſeau l'auroient abandonné, il n'eût jamais dû ſoupçonner mon empreſſement à lui rendre ſervice; que n'oſant pas me préſenter chez lui, après les dé-

fenſes qu'il m'en avoit faites, je paſſois ſouvent auprès de ſa porte, pour m'offrir en quelque maniere à la premiere occaſion; qu'il pouvoit ſe repoſer ſur moi du ſoin de pourvoir à tous vos beſoins, & que j'en ferois déſormais ma principale affaire. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que puiſque je m'offrois de ſi bonne grace, il acceptoit mes ſoins & ſe confioit à mon amitié.

Je ſortis auſſi-tôt de ſa chambre; & plus agile que lui dans ma recherche, je parcourus le vaiſſeau ſans accident; mais je ne vous rapportai que quelques proviſions peu délicates. C'étoit du biſcuit, du fromage & une bouteille de biere, que vous reçûtes avec reconnoiſſance, & qui, à défaut d'autres alimens, ſervirent à vous ſuſtenter. Il nous auroit fallu quelque choſe de plus fortifiant, pour ſoutenir nos forces & ranimer notre courage.

La tempête continuoit, le vent redoubloit de furie, & le vaiſſeau ſe trouvoit toujours plus en danger de faire naufrage. Les Matelots eux-mêmes, pâliſſant de crainte, faiſoient des lamentations capables d'effrayer les plus réſolus. Le jour tomboit. Dans ces cruelles circonſtances, je ne voulus pas retourner chez moi, pour ne pas vous laiſſer l'un & l'autre en proie à vos alarmes; & Monſieur votre pere, qui ſe ſentoit encouragé par ma préſence, me pria de vous tenir compagnie & de ne pas vous quitter juſqu'au jour.

Je demeurai donc auprès de vous; mais tandis que je tâchois de vous conſoler en vous faiſant enviſager toutes les eſpérances qui nous reſtoient, tout le monde étoit dans des tranſes mortelles. La violente agitation du vaiſſeau, la route qu'il faiſoit à l'abandon ſur une mer inconnue, enfin la

continuation du mauvais temps, qui sembloit préfager notre ruine, nous glaçoient tous de frayeur. Vous vous efforciez pourtant, ainsi que Monsieur votre pere, de modérer vos craintes & de montrer de la fermeté pour vous rassurer mutuellement. C'est ainsi que nous passâmes cette affreuse nuit.

Nous soupirions après le jour, comme s'il devoit rendre le calme à la mer, & nous montrer un changement favorable dans notre situation. Il parut; mais sa triste clarté ne devoit éclairer que notre désastre. J'étois sur le point de sortir de votre chambre, lorsque j'entendis crier *terre*, & presque dans le moment notre vaisseau heurta sur des rochers. La secousse nous fit tressaillir; tous les gens de l'équipage jeterent un grand cri; tous se crurent perdus sans ressource. Dans ce moment d'épouvante, les uns descendent à la cale pour s'assurer si le

vaiſſeau ne s'eſt pas entr'ouvert, & la peur leur fait croire & débiter que l'eau y entre de toutes parts : les autres, qui penſent qu'ils vont périr s'ils y demeurent plus long-temps, parlent de s'embarquer dans les chaloupes, pour gagner la terre qu'on découvre. Ils les deſcendent à la mer. La frayeur y précipite tout le monde.

Vous me demandez la cauſe de tant de cris & de mouvemens. Je m'avance ſur le vaiſſeau pour m'en inſtruire, & je m'apperçois que le navire engagé de l'avant entre des écueils, éprouve des ſecouſſes qui font craindre ſans ceſſe de le voir s'abîmer; que pour arriver à la terre qu'on voit, tout le monde s'éloigne & nous abandonne. Je crie au Capitaine de nous attendre; on me répond que ſa chaloupe ne peut me recevoir, parce qu'elle eſt déjà pleine. Je vais à l'autre chaloupe; on me dit de deſcendre

ſur l'heure, qu'on va s'éloigner dans le moment. Je demande, au nom de Dieu, qu'on attende M. d'Aliban & ſa fille; ils me répliquent que ſi je tarde à revenir ils ſeront partis.

J'accours, je me précipite dans votre chambre pour vous mener à la chaloupe. Je trouve à la porte Monſieur votre pere qui ſortoit pour ſavoir ce qui ſe paſſoit. » Ah! M. d'Aliban, lui dis-je, le vaiſſeau va couler bas, tout l'équipage s'embarque dans les chaloupes; elles vont s'éloigner. Allez vîte leur dire d'attendre un moment votre fille; & vous, Mademoiſelle, vous dis-je, habillez-vous promptement, ſi vous voulez partir avec les autres: il n'y avoit pas à délibérer. M. d'Aliban me prie de ne pas vous quitter, & de vous ſoutenir. Il va comme il peut juſqu'à l'endroit où l'on doit deſcendre. Vous vous levez, je vous emporte. J'entends Monſieur

votre pere crier aux Matelots d'arrêter. Il nous appelle, il veut revenir à nous. Hélas ! dans une ſecouſſe violente & ſubite du vaiſſeau, le pied lui manque; il tombe à la mer en s'écriant, & englouti par les vagues furieuſes, il diſparoît à nos yeux «.

» Ce terrible événement ſera toujours préſent à ma mémoire, me dit Eléonore en verſant quelques larmes. J'en penſai mourir de ſaiſiſſement & de douleur. La vie après cela me devenoit inſupportable, & ſans vous j'aurois déſiré l'avoir perdue; mais je vous devois à tous égards trop de reconnoiſſance, pour n'être pas ſenſible à votre ſort. Auſſi, en voyant les chaloupes s'éloigner du vaiſſeau ſans avoir voulu nous prendre, & bientôt après périr dans les flots, où elles furent ſubmergées, je demeurai conſternée des maux affreux & des périls dont vous étiez entouré. Je bénis

pourtant la Providence de nous avoir dérobés au ſort de tous les autres ; & quand, échappés à ces déſaſtres, nous nous trouvâmes en ſûreté, je vis bien qu'elle nous deſtinoit à paſſer nos jours enſemble. Je me ſoumis à ſa volonté ſainte ; & ce qu'alors je donnois à la néceſſité, mon cœur ſe fait un plaiſir de l'accorder aux ſentimens qui vous ſont dus.

» Je ne puis vous refuſer ce témoignage, mon cher Chevalier, que jamais perſonne ne mérita mieux que vous d'être eſtimé, d'être chéri de l'objet de ſa tendreſſe. Que d'amour, de conſtance, de vertu ne nous préſente pas le récit de votre Hiſtoire, & que je ſerois ingrate, ſi je ne payois pas d'un tendre retour l'attachement ſans égal que vous y montrez pour moi ! Je n'entendis jamais un récit d'aventures qui m'aient plus attachée que les vôtres ; & je pourrois

vous dire, quand je n'y ſerois pas mêlée comme je le ſuis, quand je ne vous aimerois pas comme je vous aime, que difficilement on trouveroit ailleurs de plus touchans exemples de courage & de ſenſibilité.

» Vous avez fait pour moi tout ce qu'il eſt poſſible de faire. Je vous dois tout; je ne mettrai point de bornes à ma reconnoiſſance. Si votre bonheur dépend de moi, vous ſerez l'homme le plus heureux. Je veux être à vous ſans réſerve & pour toujours, & je vous aſſure que je le ſerois également quand nous ſerions hors de notre Iſle & que vous auriez à combattre les prétentions de mille rivaux. Je ne veux pas même différer à accomplir la promeſſe que je vous ai faite. Dans quinze jours, ſi je ſuis bien rétablie, comme je l'eſpere, je me lierai à vous par le nœud le plus ſaint; &, ne pouvant rendre les hommes témoins de

nos mutuels engagemens, nous nous jurerons un amour éternel devant l'Auteur de toute vérité ; nous l'appellerons pour garant de nos ſermens, & je vous reconnoîtrai pour mon époux légitime ".

Le déſir d'être uni pour toujours à Eléonore, brûloit, conſumoit mon cœur. Tant qu'un lien indiſſoluble ne m'attachoit pas à elle, je craignois, je tremblois de la perdre. Qu'on imagine donc le charme que je trouvai dans ſes tendres aſſurances, & qu'on ſupplée à ce que je pourrois dire du raviſſement que j'éprouvois. Je tâchai de mettre dans mes expreſſions toute la vivacité de ma reconnoiſſance, & je jurai d'avance à ma maîtreſſe tout ce que je devois lui promettre au moment ſolennel où nous ſerions unis.

Mais Eléonore, preſque honteuſe de ſe montrer ſi ſenſible à mon amour,

& rougiſſant de la promeſſe qu'elle m'avoit faite d'avancer mon bonheur, me dit, pour ſe dérober au feu de mes regards & à ſon embarras, que je devois être fatigué du récit de mon Hiſtoire, que la nuit étoit avancée, & qu'il étoit déjà temps de prendre du repos. En conſéquence elle ſe leva, & ſe retira dans ſa chambre, me laiſſant dans la douce émotion où m'avoient mis les choſes qu'elle m'avoit dites, & l'eſpoir du ſort heureux qu'elle me deſtinoit.

CHAPITRE XVI.

Multiplication des animaux de l'Iſle; calendrier; tremblement de terre; danger que court l'Auteur des Mémoires.

POUR ne pas interrompre le récit que je viens de faire, j'ai omis de rapporter en leur place certains détails relatifs au progrès de notre établiſſement dans l'Iſle; je vais les retracer ſuccinctement. S'il eſt bon de connoître les événemens qui nous ont jetés ſur cette terre déſerte, il n'eſt pas inutile de ſavoir comment nous y avons acquis ſucceſſivement les moyens de ſubſiſter, comment nous ſommes arrivés aux commodités de l'aiſance & du ſuperflu, comment enfin les travaux & l'union de deux individus regardés comme ſeuls au monde,

monde, ont pu régénérer l'eſpece humaine, & former de leur nombreuſe famille une ſociété nouvelle, un peuple nouveau. Ces objets, dont les foibles commencemens paroiſſent d'abord de peu d'importance, ſont pourtant dignes, quoique ſimples, de la curioſité de tout homme ſenſé, qui eſt bien aiſe de porter ſes regards ſur le berceau de la ſociété & ſur les progrès du genre humain.

Une de nos premieres occupations, & certes des plus eſſentielles, étoit le ſoin journalier que nous prenions de nos beſtiaux. Le pâturage eſt en quelque ſorte la baſe d'une ſociété naiſſante. Ce ſont les animaux, qui donnent à l'homme le moyen de ſubſiſtance le plus aſſuré. Ils ſont le premier mobile de l'Agriculture. Sans leur ſecours, l'homme iſolé pourroit-il ſolliciter puiſſamment la terre? pourroit-il entreprendre les grands travaux

qu'elle demande ? auroit-il de quoi la ranimer, lorſqu'elle eſt épuiſée par ſes productions ? Je connoiſſois tout le prix dont ils étoient pour nous. Je veillois avec Eléonore au ſoin de leur nourriture, de leur bien-être, de leur reproduction.

Mes attentions à cet égard avoient eu beaucoup de ſuccès. Tous nos quadrupedes étoient non ſeulement en bon état, mais chaque famille s'étoit fort accrue. Le climat leur étoit ſi favorable, que la plupart des femelles avoient donné pluſieurs petits à chaque portée. Une de nos vaches mit bas un veau & une belle géniſſe ; nos brebis nous donnerent chacune deux agneaux. Les ânes & les cochons ne multiplioient pas moins rapidement. La baſſe-cour ſur-tout étoit fort augmentée ; les poules, les pintades, les pigeons, & juſqu'aux pingoins privés, avoient ſi bien réuſſi, que depuis

environ dix mois que nous étions dans l'Iſle, leur nombre, qui n'étoit d'abord que de vingt, montoit alors à plus de cent, quoique la maladie de ma compagne en eût conſommé pluſieurs, & que d'ailleurs cet accident eût arrêté leur multiplication. Il ne faut pas à des poulets, dans cette Iſle, plus d'un mois ou cinq ſemaines pour acquérir toute leur force.

Ces deux branches de nos revenus, je veux dire le produit de nos beſtiaux & de nos volailles, étoient une grande reſſource pour un petit ménage comme le nôtre, dans la diſette où nous nous trouvions des denrées de premiere néceſſité. Nos vaches & nos brebis nous fourniſſoient du lait, dont nous fîmes enſuite du beurre & du fromage. Nos volailles nous donnoient journellement des œufs. De temps en temps nous tirions de l'étable ou de la voliere

quelques petits, qui, en variant nos mets, faiſoient les délices de notre table ; & quand nous eûmes fait notre ſeconde récolte, qui fut aſſez bonne, nous nous trouvâmes dans une ſorte d'abondance, graces à nos ſoins & à nos travaux. Mais, loin d'en modérer l'activité, nous avions beſoin de la redoubler, pour étendre & perpétuer les moyens de ſubſiſtance, qui, dans le nouvel état où nous allions entrer, nous devenoient plus néceſſaires, ſoit pour la nourriture d'une famille plus nombreuſe, ſoit pour ſuppléer à celle des animaux & pour les engraiſſer (*a*).

(*a*) La plupart de nos beſtiaux étoient aſſez faciles à nourrir. Il n'en étoit pas ainſi des cochons & d'une partie de la volaille. Ces derniers paiſſoient, ſans doute, comme les autres, & nous ne manquions pas de pâturages ; mais, dans les temps de ſéchereſſe, l'herbe aride ne fourniſſoit pas aſſez aux cochons. Il auroit fallu les

Lorſque le cercle de ces premiers travaux nous laiſſoit quelque loiſir, je

---

abandonner entiérement, pour leur laiſſer la liberté de chercher leur vie. De même nos volailles ſouffroient dans la ſaiſon pluvieuſe. Je fus obligé de ſuppléer à ce qui manquoit de nourriture à ces animaux, & pour cet effet, après les avoir laiſſé vaguer une partie de la journée auprès de nos poſſeſſions, nous les appelions le ſoir, & leur donnions d'abord un peu de biſcuit avarié, que nous laiſſions tremper dans les eaux graſſes de la cuiſine, du mauvais grain, tant qu'il dura. Quand ces denrées eurent fini, je donnois aux cochons les ſommités de quelques plantes graſſes, des racines, des fruits, que leur inſtinct leur faiſoit manger avidement, s'ils étoient propres à les nourrir, ou dédaigner, s'ils renfermoient des qualités nuiſibles. Cette expérience m'apprit à connoître les productions de l'Iſle qui pouvoient ſervir à leur ſubſiſtance, & j'en fis uſage pour la volaille, en prenant la précaution de les faire cuire. J'employai dans la ſuite

l'employois à des occupations d'une néceſſité moins abſolue, mais néanmoins toujours utiles. C'étoit dans la vûe de profiter d'un de ces intervalles,

---

les pommes de terre cuites pour tous nos beſtiaux, qui en parurent très-friands. Enfin, pour augmenter la ponte de nos volailles, en leur fourniſſant une nourriture plus ſucculente, je m'aviſai de faire une couche de fumier mêlé de gazon, que j'arroſois de temps en temps d'eaux graſſes, & dans lequel j'enfouiſſois le ſang des animaux que nous mangions. Tout cela venant à fermenter, produiſoit une quantité de vers dont nos volailles faiſoient leurs délices. Au reſte, l'attention que nous avions de donner tous les ſoirs à nos volailles & aux cochons, les avoit accoutumés à venir dès qu'on les appeloit. De beaux Meſſieurs pourroient mépriſer ces détails; mais ils ne ſeront pas inutiles à ceux qui ſe trouveroient dans ma poſition, ni à ma poſtérité; ils ne le ſeroient pas non plus ailleurs aux bons économes champêtres.

que j'entrepris de faire un Calendrier pour notre Iſle, afin d'y régler les temps pour l'avenir. Je n'étois pas un habile Aſtronome; mais, pour réuſſir comme je l'entendois, je me crus aſſez ſavant; d'ailleurs je ne pouvois me repoſer de ce ſoin ſur perſonne. Il étoit indiſpenſable de déterminer d'une maniere conſtante le cours de l'année, les ſaiſons & les mois; il ne l'étoit pas moins de ne pas ſe tromper ſur l'ordre des jours de la ſemaine, & ſur celui des principales fêtes. Si la négligence ou l'impéritie nous avoit fait perdre une fois le fil qui nous guidoit dans l'arrangement des temps, il n'eût peut-être pas été poſſible de le retrouver, & nous n'euſſions pu compter que par lunes, comme les Sauvages.

Je ne m'amuſai point à combiner ſavamment les divers cycles inventés pour régler l'année ſolaire. Je ſavois

qu'elle étoit de trois cent ſoixante-cinq jours & près de ſix heures, & que de cet excédent on formoit tous les quatre ans un jour, qu'on ajoutoit au mois de Février, qui ſe trouvoit alors de vingt-neuf jours par cette augmentation (*a*). Je ſavois auſſi que

(*a*) L'année ſolaire eſt compoſée de trois cent ſoixante-cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes ſeize ſecondes. Pour former le jour biſſextile tous les quatre ans, on ſuppoſe l'année de trois cent ſoixante-cinq jours & ſix heures juſtes, ce qui n'eſt point, puiſqu'il s'en faut de dix minutes quarante-quatre ſécondes. Cet excès, qui avançoit l'équinoxe d'un jour dans cent trente-un ans, auroit, à la longue, cauſé du dérangement au temps preſcrit pour les cérémonies religieuſes, & dans les opérations d'Agriculture. Pour y remédier, le Calendrier Grégorien ſupprime trois biſſextes dans quatre cents ans, à la fin de chaque ſiecle; ainſi l'année 1700 ne fut point biſſextile, 1800 ni 1900 ne

l'année lunaire, compoſée de douze mois ſynodiques, n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, la premiere excédoit l'autre d'onze jours, & que de ce reſte on formoit l'épacte (*a*). Avec ces connoiſſances pré-

---

le ſeront point, mais 2000 le ſera. *Note de l'Editeur.*

(*a*) L'épacte, qui veut dire *ſurplus*, eſt une invention de l'Aſtronome Aloiſius Lilius, Auteur du Calendrier Grégorien. Elle ſert à accorder l'année lunaire avec l'année ſolaire, & à marquer exactement l'âge de la lune. A ſuppoſer que les deux années commencent en même temps, l'année lunaire n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, l'année ſolaire a onze jours de plus, l'année ſuivante vingt-deux, & la troiſieme trente-trois jours. C'eſt-à-dire, que dans trente-ſix mois, il y a trente-ſept lunaiſons & trois jours; mais on intercalle un mois, pour ne tenir compte que de ces trois jours, qui ſont l'âge de la lune au bout de ces trois ans. Et comme les trois jours qui reſtent en

liminaires, j'aurois pu calquer mon Almanach ſur le Calendrier Grégorien ; mais, pour le ſuivre ſtrictement, je m'apperçus que la fixation du temps de la célébration de la Pâque & des Fêtes mobiles demandoit tous les ans un nouveau calcul. Je jugeai donc que je pouvois, ſans inconvénient & avec plus de commodité pour les futurs Inſulaires, fixer invariablement la Fête de Pâque au Dimanche le plus prochain de l'équinoxe du printemps, &, ſans m'embarraſſer du ſoin de la faire

---

font trente-ſix, avec les trois fois onze des trois années ſuivantes, on intercalle encore un mois, & il reſte alors ſix jours de différence entre le ſoleil & la lune. Ainſi, pour avoir l'épacte, on ajoute tous les ans onze jours, & on retranche le nombre de trente lorſqu'il ſe trouve. C'eſt du premier Mars qu'on compte la nouvelle épacte. *Note de l'Editeur.*

tomber au plein de la lune de Mars, j'en fixai la célébration pour l'avenir à cette premiere époque; ce qui ne laiſſa plus de variation pour le temps de la célébration des autres Fêtes qui dépendent pour l'ordre de la détermination de la Pâque.

Pour marquer les jours de la ſemaine, &, pendant toute l'année, le jour du mois où tombe le Dimanche, j'employai les lettres dominicales en uſage (*a*), & la lettre C ſervit à

(*a*) Les lettres dominicales ſont les lettres A, B, &c. juſqu'à la lettre G inclusivement. Elles indiquent le premier du mois de Janvier, & ſervent pour tout le reſte de l'année; de ſorte que ſi le premier jour de l'an eſt un Dimanche, la lettre dominicale eſt la lettre A. C'eût été la lettre B, ſi le premier jour de l'année eût été un Samedi, parce que le premier jour de Janvier eſt toujours repréſenté par la lettre A. Ainſi, pour trouver la let-

désigner le Dimanche la premiere année de mon Calendrier, ou de 1700, parce que le premier jour de Janvier de cette année 1700 étoit un Vendredi. Mon Almanach ne fut d'abord qu'une feuille de papier diviſée en douze parties, qui furent déſignées chacune par le nom d'un

---

tre dominicale d'une année, on n'a qu'à connoître le premier jour de cette année, & nommant ce premier jour A, & ſuivant l'ordre des lettres B, C, D, E, F, G, la lettre qui marquera le Dimanche qui ſuivra, ſera la lettre dominicale. Ce ſera la lettre G, ſi le jour de l'an eſt un Lundi. Ces lettres dominicales ſuivroient pendant ſept années leur ordre naturel, s'il n'y avoit point d'année biſſextile; mais cette année, qui arrive tous les quatre ans, change cet ordre à chaque révolution. Ce ne peut être qu'au bout de vingt-huit ans, produit de ſept par quatre, qu'il eſt reproduit. On appelle *cycle ſolaire* cet eſpace de temps. *Note de l'Editeur.*

mois. Elles ne contenoient que le nombre des jours de chaque mois, accompagnés de la lettre dominicale, & du nom des principales Fêtes. J'eus ſoin de renouveler tous les ans ce Calendrier, que j'enrichis enſuite des éphémérides de l'Iſle, & du retour périodique des lunes.

Ce réglement civil & eccléſiaſtique une fois établi, je repris mes anciens travaux, & je voulus finir l'excavation de la grotte, déjà fort avancée. Eléonore venoit ſouvent dans mon atelier, &, quoique foible encore, eſſayoit quelquefois de m'aider dans cet ouvrage; mais comme elle déſiroit beaucoup d'en voir la fin, elle ſe plaignoit de ſa foibleſſe qui ne lui permettoit point d'y travailler aſſidument; cependant cet état de convaleſcence la ſauva d'un danger imprévu où je penſai périr.

La néceſſité de rétablir ſes forces,

jointe à mes prieres, l'obligeoit de garder le lit une bonne partie de la matinée, pendant qu'après avoir fait le gros du ménage, je me rendois à la grotte pour en finir l'excavation. Déjà je touchois de près au terme de mon entrepriſe, & je n'avois pas pour une ſemaine de travail, lorſqu'un matin que j'achevois d'enlever le déblai de la grotte, un bruit ſourd ſe fit entendre, comme celui d'un canon qu'on auroit tiré de loin. La terre trembla, l'Iſle fut ébranlée d'une maniere terrible. J'étois au fond de la grotte dans ce moment, & j'allois fuir pour voler vers Eléonore & pour la raſſurer; mais j'avois à peine fait quatre pas du côté de l'entrée, qu'une maſſe énorme de tuf, détachée de la voûte par la ſecouſſe qu'elle avoit éprouvée, tomba tout d'un coup avec fracas derriere moi & preſque ſur ma tête. Je fus renverſé & comme

enſeveli ſous ſes ruines, dont les plus groſſes parties, en rejailliſſant contre moi, penſerent me briſer tous les membres. Ma chute & les contuſions que je reçus furent ſi fortes, que j'en perdis connoiſſance & que je demeurai long-temps en cet état.

Eléonore, qui ne dormoit pas, s'apperçut de ce furieux tremblement de terre, à la ſecouſſe qu'elle éprouva dans ſon lit, & au craquement de tous les bois de la cabane. Elle ſe leva auſſi-tôt tout épouvantée, &, n'étant qu'à demi vêtue, courut vers la grotte où elle ſavoit bien que j'étois. Son inquiétude croiſſoit de ne pas me voir revenir dans un moment où la connoiſſance qu'elle avoit de mon cœur, lui laiſſoit croire que je devois tout quitter pour voler auprès d'elle. Elle tremblait que la ſecouſſe violente dont l'Iſle venoit d'être agitée, ne m'eût cauſé quelque accident funeſte;

que quelque pierre, en tombant de la voûte, ne m'eût écrasé de son poids ; & son imagination effrayée précipitoit sa course pour me retrouver. C'étoit dans le trouble de ces pensées qu'elle arriva à l'ouverture de la grotte, où m'ayant apperçu par terre, couvert des débris de la voûte, elle fit un grand cri en s'élançant jusqu'à moi.

J'étois enfin revenu de mon évanouissement, mais je n'avois pu me débarrasser encore des décombres qui m'investissoient. J'avois essayé vainement de m'en dégager ; l'affoiblissement de mes forces ne me l'avoit pas permis. J'ignorois si je n'aurois pas quelque membre rompu. Je m'empressai pourtant de rassurer Eléonore. » Ne vous alarmez pas, lui dis-je, j'espere que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses. J'échappe fort heureusement au danger que j'ai couru. La Providence n'a pas voulu vous priver

du ſeul ami qui vous reſtoit «. Eléonore faiſoit des exclamations touchantes, & cependant ne ſe bornoit pas à me plaindre ; elle ſe hâtoit de me débarraſſer; elle s'efforçoit de me tirer du milieu de ces ruines ſous leſquelles je gémiſſois. Elle fit tant, que je lui dus enfin la liberté d'en ſortir, & qu'à ma grande ſatisfaction je pus me relever ſans fracture.

Mais, quoique je n'euſſe pas les os briſés, comme je le craignois d'abord, j'étois meurtri de telle ſorte, que, malgré la contenance que j'affectois, je pouvois à peine me tenir ſur mes jambes ; & que, pour ſortir de la grotte, je fus obligé de m'appuyer ſur Eléonore. Nous allions ainſi vers la cabane, tous deux fort affligés; Eléonore d'un accident qui me faiſoit beaucoup ſouffrir, & moi des ſuites fâcheuſes qu'il devoit avoir pour mon amour. Je prévoyois que ces

meurtriſſures très-douloureuſes ſuſpendroient encore mon bonheur en retardant notre mariage ; & cette perſpective me donnoit un violent chagrin.

Ces penſées, autant que mon état, ralentiſſoient ma marche ; nous n'avançions qu'à petit pas ; &, quoique nous n'euſſions qu'une diſtance peu conſidérable à parcourir, je fus obligé de faire pluſieurs pauſes pour reprendre des forces. Dans une de ces ſtations où nous étions l'un & l'autre aſſis ſur le gazon, nous entendîmes un bruit ſouterrain, comme d'un chariot qui auroit impétueuſement roulé ſur le pavé ; & nous éprouvâmes une nouvelle ſecouſſe de tremblement de terre, plus violente que la premiere. Le mouvement du ſol fut tel, que peut-être je ſerois tombé ſi j'euſſe été debout. Le faîte des arbres parut agité comme par la tempête, & des

rochers détachés de la crête voiſine roulerent dans la campagne. En même temps, je vis du côté du nord une colonne de feu s'élever par intervalles, tandis qu'une épaiſſe fumée, couvrant l'atmoſphere de l'Iſle, portoit des cendres juſqu'à nous.

Je compris que l'Iſle éprouvoit ces ſecouſſes, parce qu'il s'étoit fait une nouvelle éruption de matieres enflammées dans la montagne fumante, & que nous étions ſans doute voiſins d'un volcan, comme je l'avois ſoupçonné : en conſéquence, je me promis bien de remarquer une autre fois plus attentivement les ſignes indicatifs de ce phénomene, & d'être plus ſoigneux d'en éviter le danger. J'appris enſuite par expérience, que rarement un tremblement de terre ſe fait ſentir ſans s'annoncer par des avant-coureurs très-remarquables. La veille, notre pendule s'étoit arrêtée d'elle-même :

elle ne reprit ſon mouvement qu'après que la terre ſe fut raffermie. Nos chiens heurloient, nos animaux montroient de l'inquiétude. J'aurois été plus circonſpect, ſi j'en avois connu la cauſe, & loin de m'expoſer à être écraſé ſous les rochers de la grotte, je me ſerois tenu dans la cabane, dont la ſtructure légere & la charpente bien liée ne nous laiſſoient pas à craindre le même péril.

Ces conſidérations firent que je n'héſitai pas de retourner au logis dès que je fus repoſé, quoique la terre fût encore agitée. Ma compagne n'avoit garde de me quitter; elle m'y ſuivit, pour me rendre tous les ſervices dont je pourrois avoir beſoin.

Il eſt inutile de dire combien Eléonore fut ſenſible à mon infortune. Le cœur d'une femme eſt ſi compatiſſant, & le ſien étoit ſi bon & ſi tendre! Elle me fit auſſi-tôt de l'eau de boule avec

du rum, en baſſina mes plaies, & mit ſur mes jambes des compreſſes mouillées de cette liqueur ; enſuite m'ayant obligé d'en paſſer ſur tous les endroits du corps où je ſentois quelque douleur, elle me fit avaler le reſte. Elle exigea de plus que je demeuraſſe au lit, pour me refaire de la fatigue. Dans la circonſtance, une ſaignée m'eût été ſalutaire. Je voulus eſſayer de me ſaigner moi-même ; mais Eléonore s'y oppoſa, en diſant que j'avois aſſez perdu de ſang pour n'avoir pas beſoin d'en perdre encore ; & que d'ailleurs elle ne me permettroit point de faire une tentative que mon inexpérience pouvoit rendre fort dangereuſe, & où je riſquerois tout au moins de m'eſtropier.

Il fallut donc me réſoudre à reſter au lit & à prendre patience. Cette recette m'étoit d'autant plus néceſſaire, que mon mal devint plus cuiſant. Je

n'avois d'abord éprouvé qu'un engourdiſſement douloureux; mais peu à peu les parties offenſées devinrent plus ſenſibles, & les accidens augmenterent de telle ſorte, que la fievre me prit, & que je craignis une maladie. Ma compagne, vivement affligée de mon état, & facile à s'alarmer, me rendoit tous les ſoins que je lui avois donnés, & n'oublioit aucune des choſes qu'elle jugeoit propres à mon ſoulagement. Elle ne me quittoit que pour vaquer aux ſoins indiſpenſables que demandoient les étables & la baſſecour, & s'occupoit auprès de mon lit de ceux du ménage. Enfin elle négligeoit de ſonger à elle, pour me ſervir plus aſſidument.

J'avois beau la prier de modérer ſon zele & ſes attentions, & lui repréſenter qu'elle devoit avoir plus d'égard à ſa foibleſſe, elle ne voulut rien changer à ſa façon d'agir, & tant que

j'eus de la fievre, je ne pus pas obtenir de ſa complaiſance qu'elle ſe couchât la nuit. Lorſque je fus plus tranquille & que je commençai à me lever, elle chercha à me récréer par des lectures amuſantes & par ſa converſation, où elle mit un ton plus affectueux encore que par le paſſé. Elle me témoigna tant de bontés & de tendreſſe, que je ne pouvois me plaindre de l'accident qui en étoit l'occaſion, & que je l'euſſe au contraire regardé comme très-favorable, s'il n'eût pas éloigné le moment qui devoit nous unir.

Un ſoir qu'elle me parloit avec cette confiance & cette effuſion ſi naturelles avec les perſonnes qu'on aime, lorſqu'on eſt perſuadé qu'elles méritent tous les ſentimens de l'eſtime & de l'amour, un ſoir que ſon ſouvenir ſe reportoit aux premiers temps de notre connoiſſance, je crus pouvoir lui témoigner le déſir d'apprendre les

particularités de ſa vie, antérieures à ſon départ d'Angleterre. Elle me répondit qu'elle conſentoit volontiers à m'en faire le récit ; » Mais je dois vous prévenir, ajouta-t-elle, que je n'ai rien de piquant à vous dire. L'hiſtoire d'une jeune perſonne de mon âge, élevée & nourrie ſous les yeux de ſes parens, ne peut guere contenir des événemens bien remarquables «.

Quelle hiſtoire, lui répondis-je, ſeroit donc intéreſſante pour le Chevalier des Gaſtines ? J'entendrai parler de ce qui m'eſt cher ; je ſuivrai le développement des vertus que j'adore ; peut-être y verrai-je luire l'aurore de mon bonheur. Vous ſerez écoutée, belle Eléonore, par un cœur ſenſible & tendre : eſt-ce le merveilleux qui le touche & le ſatisfait ? Je commence donc ſans préambule, me dit mon aimable compagne.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire d'Eléonore.

QUOIQUE mes ancêtres n'aient pas été auſſi illuſtres que les vôtres, je n'ai pas à rougir de ma naiſſance. Mes aïeux firent utilement & honorablement un grand commerce. Mon grand-pere lui devoit la nobleſſe avec une fortune conſidérable. Il ne voulut pas néanmoins que ſon fils unique s'occupât du négoce. Au ſortir du collége il le fit entrer dans un Régiment. Mon pere, retiré de bonne heure du ſervice, fut pourvu d'une charge conſidérable qui lui donna occaſion de faire un mariage fort avantageux. Vous avez connu mon pere; vous ſavez qu'il étoit fort inſtruit. L'éducation de ma mere avoit été ſoignée; avec beaucoup d'eſprit elle avoit tous les talens agréables.

Il naquit de ce mariage plusieurs enfans, dont il ne resta que moi. Tous les autres moururent en bas âge. A titre de fille unique & de riche héritiere, je devois être un enfant gâté; & les complaisances infinies de ma mere, les flatteries intéressées des Bonnes n'auroient pas manqué d'opérer en moi cet effet, si la tendresse éclairée de mon pere & sa fermeté ne m'eussent dérobée à cet inconvénient trop ordinaire de l'éducation domestique. Mais loin de se prêter à mes fantaisies, à la maniere des peres foibles, loin d'applaudir à mes caprices & de les favoriser, le mien se fit un devoir constant de plier ma volonté, & prit soin que toute sa maison ne contredît pas sa méthode. Il disoit que les femmes devant être sans cesse dans la dépendance d'autrui, on ne pouvoit les accoutumer trop tôt à la complaisance, aux

égards, disons mieux, à l'obéissance (*a*); que n'étant point faites pour commander, leur partage étoit la persuasion, qui ne pouvoit être fondée que sur la raison mêlée de douceur & de complaisance; mais en me

(*a*) Ceci paroîtra dur peut-être à beaucoup de femmes, qui, se sentant capables de commander, & se voyant adorées, servies, & comme les souveraines de ceux qui les approchent, ne font pas attention que ces hommages & ces soumissions volontaires sont le tribut qu'on paye à leur sexe & à leur beauté; mais que d'ailleurs elles sont dans une dépendance nécessitée par leur foiblesse & par leurs occupations. Elles se plaignent des Loix, qui, presque chez tous les Peuples, les privent de l'autorité; mais elles n'ont pas toujours lieu de s'en plaindre : l'empire qu'elles ont sur les cœurs, & quelquefois sur celui du Législateur même, les dédommage bien de cette privation. Elles gagnent en réalité ce qu'elles perdent en apparence. *Note de l'Editeur.*

dirigeant suivant ces principes, il ne s'écartoit pas de la regle qu'il me prescrivoit. Il ne me parloit qu'avec le ton de la douceur & de la tendresse; & ne voulant pas laisser croire qu'il agissoit quelquefois par humeur, jamais il ne me demandoit ni me refusoit quelque chose sans m'en faire sentir la raison. J'échappai de cette maniere aux travers de l'enfance, au désir de me faire obéir, à l'entêtement, & m'accoutumai de bonne heure à penser que la volonté de mon pere & la raison n'étoient que la même chose, ou plutôt qu'il étoit seulement l'organe de la sagesse & de la vérité.

Cette idée imprima dans mon cœur le respect & la déférence pour ses opinions; & comme il alloit toujours au devant de mes désirs dans tout ce qui m'étoit nécessaire, & que je le trouvois plein de bonté pour moi jusque dans ses refus, je pris la douce

habitude de régler ma volonté ſur la ſienne ; & j'ajoutai à l'amour que je lui devois, la reconnoiſſance la plus étendue. Je paſſai dès-lors pour l'enfant le plus doux & le plus ſoumis ; & c'eſt-là l'enfant que tout le monde trouve aimable.

Mon pere & ma mere me chériſſoient avec une tendreſſe infinie ; mais leur ſollicitude pour mon éducation n'en ſouffrit pas. A meſure que je grandiſſois & que mon intelligence ſe développoit, leurs ſoins ſe multiplioient comme mes beſoins. Ils m'inſpiroient encore plus par leur exemple que par leurs diſcours, la piété, la bonté, la diſcrétion, la prudence, enfin toutes les vertus qui leur étoient naturelles, & qu'un exercice habituel avoit encore augmentées.

Leur piété n'avoit rien de dur ; elle ne ſe montroit point farouche,

comme la fausse dévotion. A leur indulgence, on reconnoissoit la hauteur de leur vertu; à leur charité, la perfection de la vertu chrétienne. Avec eux, je ne respirois que les sentimens les plus doux & les plus purs : tout étoit fait pour le bonheur de ma vie avant que ma raison fût formée.

Savoient-ils un pere de famille honnête dans l'infortune, un Laboureur appauvri par un désastre, un Artisan, un Manouvrier dans le besoin faute de travail ou de santé, ils s'empressoient de le consoler & de le secourir. Ils avoient soin de lui fournir les choses nécessaires, & particuliérement de lui procurer l'emploi de ses forces & de son industrie, afin de l'occuper d'une maniere aussi honorable qu'utile pour lui-même & pour les autres. Mais ce qu'ils donnoient au malheur & à la foiblesse, ils le refusoient à la paresse oisive, à

la mendicité fainéante, qui, fuyant le travail, eſt une plaie honteuſe & funeſte pour l'Etat.

Ils jouiſſoient de l'affection & de l'eſtime univerſelle. Parens, amis, voiſins, s'accordoient à les chérir & à les reſpecter. Leurs actions & leur caractere les rendoient recommandables. Leur eſprit & leurs connoiſſances les faiſoient rechercher. Enjoués plus qu'on ne ſeroit porté à le croire après ce que je viens de dire, cherchant à faire paroître l'eſprit des autres plus que le leur, ils répandoient dans la ſociété un agrément infini. Mon pere ſe permettoit quelquefois des ſaillies & des bons mots; mais leur pointe ne bleſſa jamais perſonne. Jamais ſa cenſure n'offenſa l'amour-propre, ni le ton de ſes propos ne fit rougir la pudeur. Il ne ternit jamais ſes diſcours par la médiſance. Ma mere, quoique modeſte, faiſoit quel-

quefois par complaisance preuve de ses talens. Elle avoit la voix admirable, & dansoit comme les Graces. J'étois toujours sous leurs yeux. Quels progrès ne devois-je pas faire dans une école, où les leçons de la vertu m'étoient données par l'exemple, où le plaisir préparoit les progrès de l'instruction, & où tout concouroit à me former l'esprit & le cœur sur de si bons modeles?

Mon éducation ne se borna pas, comme l'éducation ordinaire, à l'apprentissage d'un vain cérémonial, à l'étude superficielle des Lettres. En me donnant pour tous les temps des principes invariables de conduite, en m'apprenant les usages du monde, mon pere voulut m'orner l'esprit de toutes les connoissances qu'une femme peut décemment acquérir. Ma mere crut devoir y joindre la pratique des Arts agréables qu'elle se plaisoit à

cultiver. Tous les deux furent mes premiers maîtres, & s'attacherent à l'envi à m'aſſurer les plus grands progrès dans la partie qu'ils m'enſeignoient. Mon pere ſe propoſoit l'utile dans ſes inſtructions ; ſes vûes étoient de me rendre une femme eſtimable, une digne mere de famille, capable de conduire habilement un ménage & de régir une maiſon. Les ſoins de ma mere tendoient à me donner des agrémens, ceux qui en vous faiſant aimer, vous font reſpecter. L'un & l'autre déſiroient que je fuſſe l'honneur de mon ſexe & de ma famille, & que je fiſſe mon bonheur en contribuant à celui des perſonnes qui devoient m'appartenir. C'étoit-là toute leur ambition. En vérité, mon ami, il n'y a, en moi, que mes défauts qui ſoient mon ouvrage.

J'appris avec facilité tout ce que leur affection ſe plut à m'enſeigner.

La lecture, l'écriture, l'Arithmétique, la Géographie, l'Hiſtoire, la Grammaire, & l'étude de l'Anglois, qui entroit pour mon mariage dans les vûes de mon pere, m'occuperent ſucceſſivement, tandis que le Deſſin, la Muſique & la Danſe faiſoient mes récréations ordinaires. On ne négligeoit cependant pas de m'accoutumer aux ouvrages manuels. L'aiguille & la navette me devinrent encore plus familieres que les crayons & la plume; & lorſque je fus bien au fait de ces premiers ouvrages, mon pere voulut que j'appriſſe un peu de cuiſine, avec le détail des approviſionnemens qui lui ſont néceſſaires; qu'on me montrât à tailler & à coudre mes robes; enfin, en me menant ſouvent à la campagne, il fut bien aiſe de me faire connoître les divers travaux de la culture des champs, le ménage ruſtique, la laiterie, & l'adminiſtration des biens-fonds.

Nous avions deux maisons de campagne à une journée de la ville ; une située au milieu d'un beau vignoble, dans le Médoc, & l'autre du côté des Landes. J'allois quelquefois à la premiere ; mais j'aimois l'autre de préférence, parce que le bien qui en dépendoit contenoit des prés, des vergers & de grands bois, où je trouvois un plaisir charmant à me promener un livre à la main, & à goûter le frais en liberté à l'ombre des futaies. Elle m'étoit d'ailleurs plus agréable, parce qu'elle me fournissoit plus d'occasions d'étendre mes connoissances, de voir l'humanité plus près de la Nature, & sur-tout parce qu'étant voisine d'un canton fort pauvre, je pouvois y exercer plus fréquemment la bienfaisance que mes parens m'avoient inspirée, & que j'avois sucée, pour ainsi dire, avec le lait.

O ! mon cher Chevalier ! que les hommes avides de plaisirs & de jouissances connoissent peu les intérêts de leur cœur, lorsqu'ils s'endurcissent sur les maux de leurs freres, & qu'ils n'usent pas de tout leur pouvoir pour les secourir ! Celui qui n'a pas éprouvé la satisfaction de faire du bien à ses semblables, ignore le plaisir le plus touchant que le cœur humain puisse goûter. Je n'ai jamais eu le bonheur d'obliger un malheureux sans verser des larmes de joie. Quelle comparaison du sentiment délicieux & pur qui les faisoit couler, à ces voluptés condamnables, pour lesquelles tant de gens se sacrifient, après avoir perdu dans cette recherche leur bien & leur honneur ! & que les riches seroient heureux, s'ils savoient faire un bon emploi de leurs richesses ! C'est ce que j'éprouvois tous les jours dans notre maison des champs.

Je ne puis me rappeler ſans attendriſſement le ſéjour que j'y ai fait. C'eſt là que je portai mes regrets après la mort de ma mere ; que je tâchai de conſoler mon pere de la perte commune que nous avions faite, & d'adoucir par mes careſſes la vive douleur qu'il en conſervoit. Le ſéjour de la ville où elle mourut lui fut long-temps odieux. La triſteſſe aime la ſolitude. Il étoit allé aux champs pour y pleurer plus librement, & il y fut long-temps inconſolable. Cependant ſa piété qui le rendoit ſoumis aux décrets de la Providence, mes ſoins aſſidus, & le ſecours du temps, vinrent à bout de modérer ſon chagrin ; mais il conſerva juſqu'à la fin de ſes jours le ſouvenir le plus tendre de cette chere épouſe. Pour moi, j'étois d'autant plus à plaindre, que, pénétrée juſqu'au fond de l'ame de ce cruel événement, je

m'efforçois davantage de paroître tranquille & de dévorer mes pleurs, pour ne pas augmenter par ces signes de tristesse le profond chagrin de mon pere.

Quoique nous eussions quitté Bordeaux, la nouvelle de la perte cruelle que nous avions faite, nous attira un grand nombre de visites dans notre campagne. Nos connoissances de la ville y venoient de temps en temps, & celles des environs s'empressoient de les imiter. Je participois à l'affection qu'on avoit pour mon pere, & à la bonne réputation dont il jouissoit. Tous ceux qui venoient nous voir & qui s'étoient fait de moi une idée favorable, me témoignoient beaucoup d'estime; quelques-uns me montroient un sentiment plus vif. Je n'avois pourtant alors que quatorze ans; mais dans la fleur de la jeunesse, avec quelque beauté, & sur-tout

fille unique d'un homme riche & respectable, j'avois plus d'un titre pour m'attirer leurs hommages. D'ailleurs, quoique bien jeune, j'étois déjà grande, & l'éducation que j'avois reçue, mon caractere sérieux & ma tristesse me faisoient paroître plus raisonnable & plus formée que mon âge ne le comportoit naturellement.

J'eus bientôt des soupirans, & le premier temps de notre deuil passé, plusieurs me firent une cour assidue, & tâcherent de mériter mon cœur; mais il vous étoit réservé de l'ouvrir aux sentimens qu'ils cherchoient à m'inspirer. Mon pere, qui n'avoit aucune raison de m'établir, & qui au contraire avoit pris autrefois une sorte d'engagement avec le pere de M. Clerke, son intime ami, n'osoit disposer de ma main. Quoiqu'il n'eût pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs années, il n'avoit garde de me

preſſer de faire un choix ; mais il ſe propoſoit d'éclairer celui que je pourrois faire, ſuppoſé qu'il ne dût plus compter ſur M. Clerke, comme ſon ſilence le lui faiſoit craindre. Cette raiſon le portoit à recevoir honnêtement tous les partis qui pouvoient me convenir, & à ne pas ôter l'eſpérance à ceux qui me recherchoient, ſans vouloir pourtant s'engager avec eux par aucune promeſſe.

» Permettez-moi, dis-je ici à Eléonore, de vous interrompre un moment, pour vous demander d'où provenoit une liaiſon ſi intime entre Monſieur votre pere & M. Clerke, & quel motif avoit pu déterminer M. d'Aliban à promettre la main de ſa fille unique à un Etranger, tandis qu'il pouvoit trouver pour elle tant de partis ſortables dans ſa Patrie ? Il paroît ſingulier qu'on ait prétendu engager votre volonté dans un temps

où vous ne pouviez en faire usage ; & cependant Monsieur votre pere étoit si raisonnable, il vous aimoit si tendrement, il désiroit si fort votre bonheur, que toutes ces contradictions forment dans mon esprit un problême difficile à résoudre, & que j'ai lieu de supposer à cet engagement une cause extraordinaire «.

Vous avez raison de le croire, me dit Eléonore. M. Clerke, que vous prenez pour un Etranger, ne l'étoit point. C'étoit un Gentilhomme de notre Province. Il s'appeloit le Clerc, avant de s'établir en Angleterre. Mon pere, qui servit dans sa jeunesse, trouva M. le Clerc dans le Régiment où il entroit. Il connoissoit ses parens ; il s'unit à lui de l'amitié la plus étroite. Le rapport d'humeur & de caractere en resserra le lien ; les circonstances le rendirent indissoluble. Ils étoient cités dans l'ar-

mée comme les amis les plus parfaits.

Leurs Commandans en étoient si persuadés, & avoient tant d'égards pour eux, que si l'un devoit être de quelque détachement, ils ne manquoient pas de nommer l'autre pour lui tenir compagnie, afin qu'ils pussent se secourir & se défendre mutuellement; & l'expérience fit connoître plus d'une fois, que rien ne fortifie le courage comme le désir de protéger & de défendre ce qu'on aime.

Ce fut dans une de ces occasions que M. Clerke donna la preuve du plus grand dévouement pour mon pere. Leur détachement, surpris par des forces supérieures, ne pouvoit espérer de salut que dans la valeur de ceux qui le composoient. Les deux amis, pour animer leurs soldats, combattoient comme des lions à la tête de leur troupe qui tâchoit de

ſe faire jour à travers les ennemis. Ils eſpéroient ſortir glorieuſement de ce combat, lorſque mon pere reçut dans le bras un coup de mouſquet qui lui fit tomber les armes de la main, & le livra ſans défenſe à la fureur des aſſaillans. Un d'eux alloit le percer de ſa bayonnette, ſi, par un trait de généroſité ſans exemple, ſon ami, qui combattoit à ſes côtés, ne ſe fût jeté au devant du coup, & ne l'eût reçu dans la cuiſſe. Ces deux bleſſures les forcerent de ſe rendre aux ennemis, qui, pleins d'admiration de la défenſe des deux héros, & de la belle action de M. Clerke, leur témoignerent la plus grande conſidération, & les renvoyerent ſur leur parole, dès qu'ils furent en état de paſſer en France.

Ils étoient à peine guéris de ces bleſſures glorieuſes, que M. Clerke fournit à mon pere une nouvelle

marque de l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour lui. Un soir que, contre leur coutume, les deux amis n'étoient pas ensemble, M. Clerke se trouva dans une assemblée, où un jeune Officier, parent du Ministre de la Guerre, débita sur le compte de mon pere des choses aussi fausses que désavantageuses. Il avoit pris, je ne sais pourquoi, mon pere en aversion, & il satisfaisoit sa haine en disant du mal de lui. Le crédit qu'on lui connoissoit auprès du Ministre, imposoit silence à ceux qui étoient présens; mais M. Clerke ne balança point à lui représenter que ses discours déplacés étoient moins injurieux à mon pere qu'à celui qui les tenoit, parce qu'il étoit facile de se convaincre que les rapports qu'on venoit de faire n'étoient pas justes. Le jeune homme, choqué de ces paroles, prit le haut ton, croyant en imposer par-là.

M. Clerke, qui avoit à défendre son honneur & son ami, lui répondit de façon à lui faire perdre cette idée; mais il le blessa vivement. L'étourdi sortit le premier, brûlant de colere. Il attendit M. Clerke à son passage, & le forçant de mettre l'épée à la main, il en reçut un coup qui l'étendit sur le pavé.

Mon pere, à qui M. Clerke vint sur le champ raconter son aventure, fut désolé de cet accident. Il comprenoit que, quoique son ami eût toute la raison & la justice pour lui, cette affaire ne se termineroit pas à son avantage; qu'il eût été facile de l'assoupir, s'il avoit eu à combattre un homme moins accrédité; mais qu'il étoit vraisemblable que le Ministre voudroit venger son parent, & qu'on donneroit à cet événement la plus mauvaise tournure, pour perdre M. Clerke. En conséquence, il

l'obligea de ſortir de France, après lui avoir fourni tous les ſecours qu'il ſe trouvoit en état de lui donner. Il ſe chargea de plus, de faire toutes les démarches néceſſaires pour obtenir ſa grace, & ſon amitié n'oublia rien de tout ce qu'il pouvoit entreprendre pour le juſtifier; mais ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le Roi venoit de donner un Edit foudroyant contre les duels. On étoit dans la ferveur qu'il inſpiroit. Le Miniſtre pourſuivit M. Clerke, & fit paſſer ſon affaire pour un duel prémédité. On lui fit ſon procès: il fut condamné à perdre la vie par un ſupplice infame; & comme on ne pouvoit mettre ſon arrêt à exécution, le Miniſtre irrité prit ſoin que ce malheureux ne pût jamais rentrer dans ſa Patrie, & il fut proſcrit ſans pitié.

Rejeté du ſein de la France par cette humiliante dégradation, & ne

pouvant eſpérer d'y retourner tant que le Miniſtre ſeroit en place, M. Clerke ſe retira auprès de quelques parens qui s'étoient réfugiés en Angleterre pour cauſe de Religion. Cependant mon pere, outré du malheur de ſon ami, demeuroit inconſolable d'en être la cauſe, & d'avoir fait d'inutiles efforts pour le diſculper. Il regarda cet événement comme une diſgrace qui lui étoit perſonnelle, &, dégoûté du ſervice, il ſe retira chez lui. Mon aïeul avoit les ſentimens élevés; il approuva la conduite de mon pere, & ne ſongea qu'à lui faire oublier les chagrins qu'il venoit de recevoir. Dans ce deſſein, il penſoit à le revêtir de la charge qu'il a enſuite occupée, & à le marier; mais mon pere le pria de trouver bon qu'avant l'exécution de ces projets, il paſſât en Angleterre pour revoir ſon ami; & en ayant obtenu

l'agrément, il s'empreſſa de s'y rendre.

Je vous laiſſe à imaginer la joie qu'eurent ces deux amis de ſe voir & de s'embraſſer encore. Mon pere eut la ſatisfaction de trouver M. Clerke beaucoup mieux dans ſes affaires qu'il ne l'avoit eſpéré. Celui-ci lui raconta qu'il étoit en quelque ſorte heureux dans ſon infortune ; que les ſollicitations de ſes parens, & la protection du Général qui commandoit les troupes Angloiſes lorſqu'ils furent faits priſonniers, lui avoient fait obtenir l'expectative d'une place de Major dans les troupes de la Compagnie des Indes, avec demi-paye ; que tant qu'il ne ſeroit pas en pied, il devoit demeurer à Londres ; mais qu'il n'avoit pas à ſe plaindre de ce retard ; que ſes parens lui avoient fait paſſer le prix des biens qu'il avoit en France ; & qu'ayant eu le bonheur de plaire à une veuve aimable

&

& fort riche, il étoit ſur le point de l'épouſer.

Le mariage ſe fit en effet quelque temps après, & M. Clerke auroit eu lieu de bénir ſon malheur, s'il avoit pu rentrer dans ſa Patrie. » Quoi! diſoit-il à mon pere, toujours loin de la France & loin de mon ami; ne ſuis-je pas bien à plaindre «? Mon pere tâchoit de le conſoler, en lui faiſant eſpérer que ſes ſollicitations & le temps pourroient fléchir la ſévérité du Roi, & qu'alors M. Clerke repaſſeroit parmi les ſiens. » Mais s'il eſt inflexible, lui répondoit celui-ci «? Après avoir ſervi quelque temps dans les Indes, lui dit mon pere, vous reviendrez en Angleterre, & je vous y reverrai; car je ferai tout, mon ami, pour opérer notre réunion. » Il me vient une penſée, lui répliqua M. Clerke : je ſuis marié, vous le ſerez bientôt; promettons-

nous de nous unir de plus près, ſi notre poſtérité peut nous le permettre, afin que nos deux familles ne faſſent dans la ſuite, s'il eſt poſſible, qu'une ſeule maiſon «. Mon pere embraſſa M. Clerke avec tranſport, & l'aſſura qu'il adoptoit ce projet de tout ſon cœur.

Pluſieurs années après, M. Clerke revint des Indes en Angleterre, &, quoiqu'il n'eût pas été poſſible d'obtenir ſa grace, il ſe haſarda de venir voir mon pere incognito. Ce fut alors qu'ils ſe renouvelerent plus ſérieuſement les promeſſes qu'ils s'étoient faites d'unir leurs familles. M. Clerke n'avoit qu'un fils de ſon mariage; il ne reſtoit à mon pere d'autre enfant que moi; tout fut arrêté pour notre future union, & chacun ſe promit d'y trouver ſon bonheur pour toute ſa vie. Je ne vous en dirai pas davantage. Vous ſavez quelles ont été

les ſuites de ce projet. Mon cœur n'entroit pour rien dans ſon exécution. Sans doute le Ciel ne l'approuvoit pas, puiſqu'il l'a traverſé par tant d'événemens funeſtes. Mais, hélas ! il me coute un pere. M. Clerke a bien de quoi ſe conſoler de la perte d'une épouſe qu'il ne connoiſſoit pas.

De retour aux Indes où il eſt mort, M. Clerke le pere demeura pluſieurs années ſans nous donner de ſes nouvelles. Je vous ai déjà dit que ce long ſilence avoit mis le mien dans le cas de ne pas réjeter entiérement les partis qui ſe préſentoient pour moi; mais qu'il ſe réſervoit de m'éclairer ſur le choix de l'un d'entre eux. De mon côté, j'avois bien réſolu de ne m'engager volontairement à aucun, ſi ſon caractere & ſa façon de penſer ne répondoient pas à mes principes; de maniere que dans les

visites fréquentes qu'ils me rendoient; j'examinois soigneusement tout ce qui pouvoit servir à me les faire connoître. Mon pere devoit décider des autres convenances ; je me réservois celle-ci.

Cette délicatesse, qui me rendoit le choix d'un parti si difficile, laissa toujours à mon cœur toute sa liberté. Je m'étois fait de celui qui devoit me fixer, une idée si parfaite, & lorsque je lui comparois les jeunes gens qui me faisoient la cour, je les trouvois si différens de ce modele, que leurs vœux & leurs empressemens ne me touchoient pas, & je demeurois à leur égard dans une parfaite indifférence. Ils s'efforçoient pourtant de me cacher leurs défauts, en ne se montrant à mes yeux que du côté le plus favorable ; mais quelque chose les trahissoit toujours, & me laissoit voir en eux tantôt la petitesse d'esprit ou

la ſéchereſſe de cœur, & tantôt la fauſſeté du caractere.

Je voyois bien leurs défauts; on ne les connoît pas aſſez, où on ſe les diſſimule aſſez bien pour ne pas ſonger à les cacher. Je cherchois à découvrir leurs vices, s'ils en avoient: on connoît ſes vices, & on les cache avec ſoin aux yeux de la perſonne qu'on veut épouſer. Mais que l'occaſion les éveille, le naturel perce, on ſe trahit; & c'eſt ce que j'obſervois avec la plus grande attention. J'appris ainſi qu'un Gentilhomme & un Magiſtrat qui ſe diſtinguoient de leurs rivaux par beaucoup d'avantages, étoient les moins dignes, par leur caractere, de mon attachement.

Nous nous promenions un jour avec eux, mon pere & moi, dans le jardin. Le Gentilhomme avoit un chien beau & bien dreſſé; il voulut nous amuſer, en nous montrant le ſavoir-faire

de ſon chien ; ou plutôt il voulut s'en faire un petit mérite. Mélampe obéit ſi bien aux commandemens de ſon maître, que notre homme en étoit tout glorieux, & ſi glorieux que perdant la meſure d'habileté de ſon chien, il le mit en défaut. Ayant jeté ſon gant par-deſſus le mur de clôture, Mélampe ne ſut ni franchir le mur, ni faire le tour. Le maître humilié ſe fâcha, inſiſta, menaça, leva la canne : le chien prit la fuite ; le maître courut après : avant que je puſſe l'arrêter, le pauvre animal avoit la patte caſſée. Affligée & indignée, je dis en moi-même : L'homme ſot, brutal & féroce qui ſe fâche ſi ridiculement contre ſon chien & l'eſtropie, ne ſera jamais mon époux : il lui étoit facile de le lire dans mes regards ; mais ſa fureur, exprimée par des yeux hagards, des narrines ouvertes, des levres tremblantes, un air égaré, ne

lui permettoit ni de voir ni d'entendre.

Le Magiſtrat reçut, une heure après, des lettres qu'il demanda la permiſſion d'ouvrir. En les liſant, il en parut ſatisfait. Mon pere le complimenta ſur les bonnes nouvelles qu'il venoit ſans doute de recevoir. Le Magiſtrat lui répondit qu'en effet il avoit lieu d'en être content. » Un Négociant de mes amis, nous dit-il, me marque que deux vaiſſeaux qu'il avoit expédiés à la côte d'Afrique pour la traite des Negres, ont fait le voyage le plus heureux à Saint-Domingue, & je m'en réjouis pour mon ami. Ajoutez, continua-t-il, en ſe penchant vers l'oreille de mon pere & lui parlant comme pour n'être entendu que de lui, ajoutez que j'ai un gros intérêt dans ces vaiſſeaux, & que ces profits conſidérables ne diminueront pas ma for-

tune «. J'entendis ces paroles ; & le Magiſtrat-Négociant me parut un homme cupide, qui devoit être plus Négociant que Magiſtrat. Voyant enſuite que mon pere ne répondoit point à ſa confidence, il entreprit de nous faire ſentir les avantages de ce commerce. Il nous dit que c'étoit une belle invention que celle d'appliquer les Negres à la culture de nos Colonies ; que le Negre étoit l'animal le moins couteux & le plus profitable aux Colons, le ſeul mobile en quelque ſorte de la proſpérité de l'Amérique. Il loua ceux qui s'occupoient du ſoin pénible de fournir nos Iſles de cette marchandiſe, & il finit par nous aſſurer que l'eſclavage des Negres étoit non ſeulement une choſe utile pour leurs maîtres, mais pour les Negres eux-mêmes.

Le Gentilhomme raſſis, & qui

d'ordinaire n'approuvoit pas la façon de penſer du Magiſtrat, voyant un acte de deſpotiſme à exercer ſur ces malheureux, fut ici de ſon avis, en déclarant néanmoins qu'il ne croyoit pas la ſervitude profitable à l'eſclave. » Mais qu'importe, ajouta-t-il, elle eſt toujours dans l'ordre, puiſqu'il faut bien qu'une partie du monde commande à l'autre, & que le plus foible ſoit dans la dépendance du plus fort «. Je ſouffrois d'entendre ces propos; mais j'eſpérois que mon pere prendroit la parole pour venger l'humanité bleſſée; & en effet, il étoit trop ſenſible & trop inſtruit, pour adopter ces raiſonnemens enfantés par l'ignorance ou par une injuſte cupidité.

» Je ſerois charmé, dis-je alors à Eléonore, d'apprendre comment Monſieur votre pere défendit la cauſe de ces infortunés; & j'eſpere

que vous daignerez m'en inſtruire un jour : mais je ſuis trop intéreſſé à ſavoir la ſuite de votre propre Hiſtoire, pour vous engager à l'interrompre par une diſcuſſion étrangere «. Eh bien! me dit Eléonore en ſouriant, puiſque vous préférez votre plaiſir à votre inſtruction, & votre intérêt perſonnel à celui de l'humanité, vous en ſerez puni : voici le diſcours de mon pere.

» Permettez-moi, Meſſieurs, de n'être pas de votre avis. Non ſeulement je ne crois pas que l'eſclavage ſoit utile au maître de l'eſclave, mais je penſe au contraire que la ſervitude lui eſt fort préjudiciable ; qu'elle bleſſe les loix de la Religion, de l'équité, de la raiſon & de la ſaine politique, comme il ne ſera peut-être pas difficile de vous le faire entendre, ſi vous n'êtes pas trop prévenus.

» Le Chriſtianiſme, qui eſt une Religion de douceur & de charité, & qui doit reſſerrer les liens de la fraternité entre les hommes, défend aux riches & aux puiſſans d'employer leur pouvoir & leurs richeſſes à faire des injuſtices. Or, quelle injuſtice plus horrible que celle de dépouiller un homme de ſon droit à la liberté, de la propriété de ſa perſonne, qu'il tient des mains de la Nature, & qu'on ne peut lui enlever ſans le rendre un être paſſif, ſans le réduire à une condition pire que celle des brutes?

» Quel eſprit, s'il n'eſt offuſqué par la vapeur d'un intérêt ſordide & mal entendu, trouvera de la raiſon à mettre ſon frere ſous le joug, à le contraindre de ne plus vivre que pour contenter les caprices d'un autre, & enfin à lui dérober, autant qu'il peut, l'exercice de ſa volonté?

N'eſt-il pas évident que l'eſclave, pénétré de l'injuſtice qu'il éprouve, ne plie que forcément ſous la verge de la tyrannie; que, convaincu qu'il ne doit à ſon maître que de la haine & du reſſentiment, il ne travaille pour lui qu'à regret, & fait le moins de travail qu'il peut? Doit-on même s'étonner, qu'outré quelquefois des mauvais traitemens qu'il endure, des châtimens qu'on lui inflige, il conſpire contre le repos & la vie de ſon tyran; que cet eſprit de mécontentement, gagnant de proche en proche ſes camarades d'infortune, les Blancs des Iſles riſquent ſouvent d'être égorgés, & qu'ils le ſoient peut-être quelque jour, ſi jamais les Negres peuvent reprendre le droit terrible que l'on emploie contre eux, je veux dire le droit de la force?

» On prétend que le travail du Negre eſclave coute moins que celui

de l'homme libre & ſalarié, ou même que celui des animaux domeſtiques, & que l'homme blanc ne ſoutiendroit pas le travail & le poids du jour ſur les terres des tropiques; mais ce ſont des erreurs qu'il eſt facile de diſſiper par l'évidence. Nous ſavons que nos premiers Colons, boucaniers, chaſſeurs, flibuſtiers, planteurs, faiſoient d'abord leurs travaux eux-mêmes, & que leur ſanté n'en étoit pas altérée. Quant à la dépenſe des Negres, j'en ai fait autrefois le compte, que je vous communiquerai quand vous jugerez à propos. Vous verrez qu'il en réſulte que le Negre coute au moins ce qu'on donneroit à un manœuvre (*a*), & que l'uſage qu'on en

(*a*) Voici le réſumé de la perte & de la dépenſe annuelle qu'occaſionne chaque Negre eſclave dans nos Colonies.

Un Negre coute ordinairement 1800 liv.

fait expoſe à des riſques, & cauſe des inquiétudes qu'on éviteroit en

argent des Iſles, ou 1200 livres, argent de France, dont l'intérêt viager eſt de 120 livres. . . . . 120 l.

La mort, l'infirmité ou la fuite en emportent un dixieme, c'eſt. . . 120

Il faut un Commandeur ſur dix Negres. Il coute environ 1800 livres de France, dont le revenu eſt 180 livres, ou 18 livres pour chaque Negre, ci. 18

L'entretien & la nourriture de ce Commandeur eſt de 120 livres, ou pour chaque Negre 12

La perte de ſon capital en quinze ans, eſt, par an 12

Nourriture & vêtemens de chaque Negre 100

Dangers & dépenſes de la guerre des marrons, frais de milice, temps perdu, habitations brûlées, plantations détruites, Blancs & Noirs égorgés, un dixieme en ſus des eſ-

382 l.

employant de préférence les forces de la liberté. Il n'y a, je le répete, ni humanité, ni juſtice, ni ſûreté à ſe ſervir du Negre eſclave ; & l'opinion qui fait croire la ſervitude préférable, en dépeuplant l'Afrique, en faiſant la honte de l'Europe, peut devenir le fléau de l'Amérique. Tels ſont les funeſtes effets d'un préjugé deſtructeur ".

Le Magiſtrat, impatient de ſe voir ainſi contrarié ſur un point qui inté-

---

Ci-contre, ... 3821.
timations précédentes, ou pour chaque Negre 38
Capitation par tête de Negre . . 17
Taxe pour les Negres juſticiés. 2
Perte des Negres par le ſuicide, &c. . . . . .

Total, argent de France, . . 4391.
qui font, à raiſon de 300 jours de travail, 29 ſous, argent de France, ou 2 livres 4 ſous, argent des Iſles. *Note de l'Editeur.*

reſſoit ſon avarice, répondit à mon pere que ce qu'il venoit de dire étoit exagéré; que ce n'étoient pas les Européens qui réduiſoient les Negres en ſervitude; que les Souverains de l'Afrique vendoient leurs ſujets coupables ou leurs priſonniers de guerre, & les peres, les enfans qui pouvoient être la honte de leur famille; mais que les Marchands Négriers ne faiſoient que mettre en valeur ces hommes rejetés de leur pays & dangereux à leurs compatriotes; que c'étoit tout à la fois un acte de juſtice & de politique, de les tenir dans une étroite ſujétion, & de rendre ainſi ces excrémens de l'ancien Monde, les réparateurs du nouveau; car les eſclaves étoient le ſeul moyen qu'on eût pour cultiver les Colonies. La preuve en étoit, que, malgré tout ce qu'on avoit débité contre l'eſclavage, & quoiqu'on eût prétendu

que les hommes ſalariés & les animaux pouvoient ſuppléer efficacement au travail de l'eſclave, perſonne n'avoit encore mis en pratique cette ſpéculation (*a*); qu'enfin l'état du Negre eſclave, qu'on repréſentoit comme ſi triſte, étoit plus heureux que celui de nos payſans, puiſque logé, nourri, vêtu aux dépens de ſon maître, il étoit, pour prix de ſon travail, ſans ſouci de l'avenir;

(*a*) De tout temps il y a eu beaucoup de particuliers qui ont remis en liberté quelques-uns de leurs Negres, & qui, indépendamment de la ſatisfaction qu'ils trouvoient dans cet acte d'humanité, ont eu à s'applaudir d'avoir été généreux; mais, depuis quelques années, les Penſilvains ont donné, en ce genre, le plus grand exemple, en rendant la liberté à leurs Negres eſclaves, par une délibération publique, & ils en retirent de grands avantages, après s'en être fait un honneur infini. *Note de l'Editeur.*

au lieu que nos payſans, obligés de travailler comme les premiers, avoient de plus l'inquiétude que leur donnent la taille & la corvée, & n'étoient pas aſſurés de leur ſubſiſtance comme les Negres.

» C'eſt ainſi, répondit mon pere, que pour autoriſer une injuſtice, on ajoute à l'injure la plus noire calomnie. Penſez-vous qu'on ignore que ce ſont les inſinuations & les artifices des Européens qui ont mis les petits Princes de l'Afrique dans l'habitude de vendre leurs ſujets; que les Marchands qui font l'horrible trafic des Negres, ont répandu avec la cupidité, la diviſion & la perfidie dans les ſociétés & juſque dans les familles de ces contrées? Eſt-il vrai, d'ailleurs, qu'on ne vende à ces Marchands que des ſujets coupables? Eſt-il vrai que ceux qui les vendent aient le droit de les réduire en ſervitude,

& de les trafiquer comme de vils troupeaux? Quel eſt l'homme ſur la terre qui ait le droit de vendre le ſang & l'ame d'un autre homme?... Le tiennent-ils de la Nature, qui donne à tous les hommes le même droit à la liberté? Et la force, la trahiſon leur donnent-ils ce que la Nature leur refuſe?

» Lorſque je penſe à cet affreux commerce, je ſuis toujours étonné que les premiers Européens qui l'ont fait, n'aient pas frémi d'horreur en jetant les yeux ſur leurs victimes; & que, tremblans de commettre un crime ſi atroce envers l'humanité, ils n'aient pas renoncé à leur entrepriſe. Il n'y avoit que les cruels dévaſtateurs de l'Amérique capables d'arracher de ſang froid le paiſible Africain de ſes foyers, pour le contraindre à défricher les pays qu'ils avoient réduits en ſolitude. Eux

ſeuls pouvoient ſe charger d'un ſecond crime, pour compenſer le préjudice que leur cauſoit le premier.

» Pour juſtifier l'eſclavage, vous m'oppoſez vainement le refus que font les Colons de l'Amérique de donner la liberté à leurs eſclaves. Le fait n'eſt pas le droit. Ils ſont, ou du moins ils croient être intéreſſés à ſe refuſer à cet acte de charité auſſi noble que juſte; mais c'eſt préciſément cette opinion intéreſſée qui rend leurs raiſons ſuſpectes. Les hommes généreux qui réclament la liberté du Negre, doivent inſpirer plus de confiance, puiſqu'ils n'ont point, dans cette réclamation, d'intérêt particulier qui les aveugle, & que l'humanité ſeule s'exprime par leur voix. Ils ſeront toujours fondés à vous dire, que quand l'eſclavage ſeroit profitable au maître de l'eſclave, quand nous devrions payer le ſucre plus cher,

en employant à le faire les mains de l'homme libre, il n'y auroit pas à balancer ; qu'il faudroit plutôt ſe paſſer de ſucre, que de violer ſi cruellement les premiers droits de l'homme.

» Enfin vous faites avec auſſi peu de fondement l'apologie de l'eſclavage, en comparant l'état de nos payſans à celui de l'eſclave, & en oſant dire qu'il eſt heureux dans la ſervitude. Mais une pareille aſſertion choque toutes les idées reçues. L'eſclave, ſous le meilleur des maîtres, n'eſt plus qu'un homme dégradé, dont tous les mouvemens ſont ſubordonnés à des volontés étrangeres. Preſque nu, réduit à un travail forcé, mal nourri, privé d'une compagne aſſidue, il porte par-tout les marques de ſa baſſeſſe, & il eſt en butte aux railleries & ſouvent aux inſultes des hommes libres, dont le dernier le

foule aux pieds. Mais que devient-il entre les mains d'un tyran ? Alors malheur à l'eſclave qui oppoſe une réſiſtance légere à ſes déſirs, ou qui retarde, par ſa lenteur, les jouiſſances de ſon maître ! déchiré de coups, il arroſera de ſon ſang la terre qu'il cultive. Il eſt peu d'eſclaves qui n'aient pas eſſuyé de pareils traitemens ; & pluſieurs ont trouvé dans leurs maîtres des bourreaux impitoyables, toujours prêts à ſe jouer de leur vie, & à les ſacrifier à leurs paſſions.

» L'état du payſan n'eſt pas, à beaucoup près, ce qu'il devroit être ; mais il peut s'améliorer, & du moins il jouit de la liberté de diſpoſer de ſa perſonne. S'il ſe trouve opprimé dans ſon pays, il peut porter ailleurs ſon induſtrie, & ſe faire une reſſource de ſon travail. L'eſclave, au contraire, n'a plus d'eſpérance de

bonheur ; il ne peut même prétendre au repos. Nul autant qu'il peut l'être, il n'a plus rien qui dépende de lui, pas même ſa perſonne. Il eſt dans la main d'autrui comme un bâton dans celle d'un aveugle. Quel eſt donc, je ne dis pas un payſan, mais le mendiant le plus miſérable, qui voudroit changer ſa liberté contre l'eſclavage ? Vous n'en trouveriez point, quand même la ſervitude ſeroit ſuſceptible de quelque douceur, quand elle comporteroit la propriété de quelque bien ; car rien ne compenſeroit la perte de la liberté.

» Après cela, peut-on vanter les avantages de la ſervitude, & l'inſouciance de l'eſclave ? Il n'y a que l'avarice ſordide & des hommes à paradoxes qui oſent les prôner ; mais, coupables envers l'humanité outragée par leurs ſophiſmes, envers la ſociété qu'ils induiſent en erreur, ils méri-

teroient bien qu'on les fît participer à ces avantages, pour leur en faire prendre une idée plus juſte «.

Ces paroles, prononcées avec toute la chaleur du ſentiment, interdirent le Magiſtrat. Il ne jugea pas à propos de faire une autre réplique. Embarraſſé, il ſe tut; mais il en avoit aſſez dit pour laiſſer voir qu'il avoit un intérêt particulier à ſoutenir ſon opinion; & mon pere, qui ne pouvoit l'ignorer, n'ayant pas ménagé dans ſa réponſe ceux qui ſe trouvoient dans le cas du Magiſtrat, celui-ci penſa qu'on avoit été bien aiſe de lui rompre en viſiere, pour lui faire connoître qu'on n'agréoit pas ſa recherche. En conſéquence, piqué du congé qu'il croyoit recevoir, & le regardant comme une offenſe, il ſe retira pour ne plus revenir. Peu de temps après, je fis entendre au Gentilhomme, que mon humeur ne s'accommodoit pas de

de la ſienne. Il falloit peu de choſe pour bleſſer ſon amour-propre ; il ſuivit bientôt ſon rival. Je découvris dans la ſuite qu'il avoit déjà donné plus d'un exemple d'emportement & de brutalité, & que le Magiſtrat s'étoit rendu coupable d'une noire ingratitude envers ſon pere infirme. Je bénis le Ciel de m'avoir ouvert les yeux aſſez à propos, pour m'empêcher de prendre quelque engagement avec des hommes auſſi mépriſables.

Leur retraite releva l'eſpoir des concurrens, qui ne leur diſputoient le terrein que foiblement. Ils ſe rapprocherent de moi, & commencerent à me rendre des viſites plus fréquentes ; mais ayant peu d'inclination pour le mariage, & ce qui venoit de ſe paſſer ne pouvant m'en donner l'envie, je vis avec peine leurs aſſiduités. Cependant, comme il ne convenoit pas de les congédier

ſans raiſon, au moins plauſible, je cherchai quelque moyen honnête de m'en débarraſſer, & je crus l'avoir trouvé dans une invitation que me fit une de nos parentes, qui étoit venue nous voir à la campagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'Hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite Ville.

NOTRE parente, Madame de Caſe, étoit une veuve, belle autrefois, encore fort aimable, qui, par ſon eſprit enjoué & ſes manieres polies, faiſoit l'agrément des ſociétés qu'elle fréquentoit. Elle habitoit, avec une ſeule fille qui lui reſtoit à pourvoir, une petite ville éloignée de nous d'une grande journée. Amélie, c'étoit le nom de cette jeune Demoiſelle, avoit accompagné ſa mere dans ſa viſite chez nous. Durant le ſéjour qu'elles firent à notre campagne, j'eus l'avantage de me concilier leur affection. Je me liai

ſur-tout avec Amélie d'une amitié que tout ſervit enſuite à reſſerrer, & que le temps ni l'abſence ne ſauroient détruire. C'eſt, après mon pere, la perſonne que j'aimai le plus, & que je regrette davantage.

Nous trouvions Amélie & moi tant de plaiſir à être enſemble, que nous ne pouvions nous ſéparer. Je redoutois le moment où je la verrois partir; mais ſa mere, qui s'étoit apperçue de notre intimité, imaginant le regret que nous aurions de nous quitter, ſollicita auprès de mon pere la permiſſion de m'emmener avec elle. Mon pere, à qui je ne cachai pas mes ſentimens, & qui devoit retourner à la ville pour des affaires de conſéquence, ne fut pas fâché que, dans cet intervalle, je puſſe faire diverſion à mes inquiétudes. Il ſavoit que je ne pouvois être dans

une meilleure compagnie que celle de Madame de Cafe ; il conſentit à ce que j'allaſſe paſſer quelque temps dans ſa maiſon, où il ſe propoſa de venir me reprendre dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'appeloient à Bordeaux.

Je fus ſenſible à l'attention de notre parente, & à la complaiſance de mon pere ; mais Amélie ne ſe poſſédoit pas de joie. Elle nous embraſſoit tour à tour, ſa mere & moi, pour nous témoigner ſa reconnoiſſance, & dans la route, que nous fîmes aſſez gaiement, elle ne ſavoit comment m'exprimer le plaiſir dont elle étoit pénétrée. Je partageois vivement le ſentiment qui l'animoit ; car figurez-vous, mon cher Chevalier, qu'il n'étoit pas poſſible de ne pas aimer de tout ſon cœur cette pauvre Amélie. Elle joignoit aux

agrémens de la figure, le naturel le plus heureux.

Ses traits n'étoient pas réguliers ; mais leur enſemble formoit je ne ſais quoi de piquant, qu'on déſireroit aux plus belles. Son ame reſpiroit dans ſa phyſionomie. On y voyoit la candeur, la ſenſibilité, la douceur, la complaiſance, & l'expreſſion de toutes les qualités qui rendent aimable, & qui formoient en elle le meilleur caractere qui fût jamais.

Pardonnez cette petite digreſſion à l'amitié qui ſe plaît, comme l'amour, à nous retracer les portraits des perſonnes qui lui ſont cheres ; & ne trouvez pas mauvais que je donne des regrets à cette tendre amie. Hélas ! elle fut inconſolable de me voir quitter la France, & elle verſe encore ſur mon départ, des larmes que

mon ſilence & ma mort trop vraiſemblable ne feront ſans doute que redoubler. N'eſt-il pas juſte que j'en conſerve la mémoire ? En achevant ces paroles, Eléonore qui ne put retenir ſes pleurs, me fournit un témoignage muet, mais bien éloquent, de la tendreſſe de ſon cœur & du mérite d'Amélie.

Dès que nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, reprit Eléonore, le bruit qui s'en répandit fit accourir chez ma parente les principaux de la ville, autant par la curioſité de me voir, que pour s'informer de ſa ſanté. Comme ſa maiſon étoit le rendez-vous de la bonne compagnie, j'y vis tous les jours ce que le pays avoit de mieux. Les perſonnes d'un âge mûr y venoient faire la converſation, ou lier une partie de jeu ; quelques-unes, lire les

nouvelles ; d'autres, profiter des livres de la bibliotheque de Madame de Caſe ; car elle n'oublioit rien pour contribuer aux plaiſirs innocens de la ſociété qui ſe raſſembloit chez elle. Les attraits, l'eſprit, le caractere d'Amélie y attiroient les jeunes gens des deux ſexes, qui, étant preſque tous parens ou voiſins, & liés par une fréquentation journaliere, paroiſſoient vivre entre eux avec une familiarité plus confiante, & avec plus d'intimité qu'on n'en trouve dans les grandes villes. Ils folâtroient, ils chantoient, ils danſoient enſemble tous les ſoirs ; mais je ne participois guere à leurs plaiſirs, parce qu'il n'y avoit pas un an que j'avois perdu ma mere, & que le deuil que j'en portois encore (*a*)

(*a*) Le deuil d'un pere & d'une mere étoit autrefois d'un an dans toute la France,

m'interdiſoit la plupart de ces amuſemens.

Cependant cette ſociété, quoiqu'un peu bruyante, me parut d'abord fort agréable. Séduite par les apparences, je crus voir l'eſtime, l'union, la confiance régner parmi ceux qui la compoſoient. On n'a pas beſoin ici, me diſois-je, de ſe tenir

---

Cet uſage ne ſubſiſte plus que dans quelques provinces éloignées de la Capitale. Il ſeroit bon cependant, pour l'honneur des ſentimens & de la piété filiale, & pour les bonnes mœurs, que cet uſage fût rétabli. On ne ſauroit trop entretenir la mémoire de ceux à qui l'on doit tant. L'extenſion de cette marque de triſteſſe qu'on doit avoir de leur perte, ſerviroit, quoique purement extérieure, à imprimer toujours davantage dans l'eſprit des deſcendans, le reſpect & la conſidération pour le ſouvenir de leurs peres. *Note de l'Editeur.*

ſur ſes gardes ; l'envie & la méchanceté ne s'y montrent pas comme ailleurs. Mais je ne tardai guere à revenir de ces idées : en effet, une petite ville n'eſt ſouvent que l'abrégé des imperfections d'une grande, & comme tout le monde s'y connoît, on ne ſe pardonne rien ; c'eſt ce dont je ne pus douter en obſervant mieux celle-ci. Chacun voulant y primer ſur les autres, & les trouvant toujours ſur ſon chemin, il en réſultoit une jalouſie & des animoſités qui produiſoient ſouvent des médiſances & des intrigues, & quelquefois des querelles. Si l'on ſe voyoit fréquemment, c'eſt que les habitans, déſœuvrés pour la plupart, & ne ſachant comment tuer le temps, étoient bien aiſes de le paſſer à découvrir ce que faiſoient les autres, ſoit à deſſein de leur prêter de mauvaiſes

intentions, ſoit pour en faire une critique amere. Je penſai dès-lors que, de cette grande fréquentation, il ne falloit rien conclure en faveur des ſociétés d'une petite ville, puiſque d'ordinaire le cœur n'y entre pour rien, ou du moins que pour peu de choſe.

Je dois pourtant être juſte, & faire quelques exceptions. La petite ville dont je vous parle renferme des perſonnes d'un vrai mérite. Les habitans ont naturellement de l'eſprit; & la plupart des jeunes gens, obligés d'aller faire leurs études & leurs exercices dans des villes éloignées, ſont plus inſtruits, ou du moins ont plus de diſpoſition à s'inſtruire qu'on ne le croiroit d'abord. Je ſuis même perſuadée que ſi l'amour-propre s'y faiſoit moins ſentir, ſi l'on ſavoit y être plus indulgent & moins ſuſceptible,

il y auroit de quoi former une ſociété charmante, où l'émulation, venant à s'introduire, produiroit les changemens les plus avantageux. Mais cette ſociété n'étoit pas, à beaucoup près, ce qu'elle pourroit être. Je découvris bientôt qu'on s'y occupoit de petiteſſes, qu'on s'y livroit à des préjugés choquans, à des haines injuſtes, & que j'étois moi-même le ſujet de leur maligne cenſure.

Un jeune étourdi, qui, avec de l'eſprit & des connoiſſances, ſe croyoit aſſez de mérite pour me tourner la tête, ſe prit de belle paſſion pour moi; & ſe déclara hautement mon Chevalier. Je m'amuſois de ſon étourderie, & je voulois, pour prix de ſes ſoins, le rendre plus raiſonnable; mais je n'y réuſſis pas. Sans réfléchir ſur ce qu'il alloit dire, les conſéquences ne l'arrêtoient jamais. Comme les enfans,

il remarquoit au premier coup-d'œil tous les défauts qui s'offroient à ſa vue, & faiſoit connoître ſans détour ce qu'il y trouvoit de frappant. Il ſavoit toutes les anecdotes de la ville, & faiſiſſoit aſſez bien les caracteres qu'il aimoit à peindre ; mais en parlant des défauts & du ridicule des autres, il ne voyoit pas ceux qu'on pouvoit lui reprocher.

C'eſt lui qui m'apprit que la critique ne m'épargnoit pas, & qui me fit en quelque ſorte malgré moi l'hiſtoire de la ville. Tout ce que je pus obtenir de lui, fut qu'il ne me nommât perſonne de celles dont on ne pouvoit parler avantageuſement ; & comme la malignité n'entroit point dans ma façon de penſer ni dans mon caractere, je ne cherchai pas à connoître les originaux de ſes portraits, qui d'ailleurs devoient m'être aſſez

indifférens, à cauſe du peu de ſéjour que j'avois à faire dans cette ville. Je ne les ſouffrois que comme relatifs aux mœurs en général, & parce que la connoiſſance de l'homme, conſidérée dans les diverſes poſitions & dans les différens états de la vie, devant ſervir à compléter l'hiſtoire du cœur humain, les obſervations ſur les mœurs des habitans d'une petite ville pouvoient être auſſi utiles que celles qu'on feroit ſur les mœurs des courtiſans.

» Les paſſions, diſoit mon jeune homme, jouent, ſur un petit théatre, le même rôle que ſur les théatres les plus éminens. Mais elles ne paroiſſent pas avec autant d'éclat & d'oſtentation dans cette ville, qu'à la Capitale ou à la Cour. Elles ont ici des attitudes moins étudiées, des expreſſions moins recherchées, &, ſi vous voulez,

un masque différent ; cependant un œil observateur les reconnoît toujours. Elles se montrent les mêmes dans leurs démarches ; elles ont un caractere commun, qui les fait remarquer. L'orgueil, qui à la Cour se croit digne des premiers honneurs & des plus grandes prérogatives, l'ambition qui emploie toutes choses pour les obtenir, &c. produiroient ici les mêmes effets, si leurs moyens & les circonstances étoient les mêmes. Mais à quoi bon ce préambule si sérieux, continua-t-il ? Ne voyons-nous pas qu'un amour-propre déréglé regne dans toutes les conditions ?

» La Noblesse en petit nombre fait ici peu de sensation ; mais le Clergé, la Robe & la Bourgeoisie ont, à son exclusion, des prétentions importantes. La plupart se croient bien supérieurs en mérite & en dignité, à leurs

Concitoyens & à leurs Confreres ; parce qu'ils peuvent compter quelques années de plus, depuis que leurs peres vendoient le drap ou menoient la charrue ; parce qu'ils ont un peu plus de revenu, ou que leurs freres ou leurs cousins ont acheté quelque exemption de taille ou le droit de la répartir. Ils se jalousent, ils se liguent les uns contre les autres. C'est pitié de les voir travailler sourdement à supplanter leurs supérieurs, & à nuire à leurs concurrens.

» Nous avons vu l'Etole plaider contre l'Aumusse, pour des droits & des prétentions futiles. On n'auroit pas donné des deux parts un écu pour contribuer à des travaux profitables à la communauté, & ils ont dépensé des sommes considérables à ce procès ridicule, qu'ils avoient commencé par animosité, qu'ils poursui-

voient avec acharnement, & qu'ils abandonnerent de laſſitude. Les plaiſans s'en amuſerent, les bons eſprits en gémiſſoient ; le reſte de la ville prit part à la querelle. Jamais ſujet ſi mince n'y cauſa tant de diviſion (*a*).

» Aujourd'hui c'eſt la Robe qui paroît ſur la ſcene : la Simarre & le Chaperon luttent à qui l'emportera. Il s'eſt fait une ligue de pluſieurs

---

(*a*) Des gens de Province mal intentionnés, ayant oſé publier que l'*Editeur* déſignoit ici des perſonnes d'une certaine ville, il croit devoir leur dire que cette méchanceté n'a pas de ſens. On ne ſauroit tracer des caracteres, dont la malignité ne prétende trouver les originaux. Pour que cela ne fût pas, il faudroit peindre des êtres fantaſtiques & hors de la Nature. Au reſte l'*Editeur* n'a pas à ſe plaindre ; on veut lui faire le même honneur qu'on a fait à Moliere, à Labruyere & à le Sage. *Note de l'Editeur.*

contre un. Si on en croit celui-ci, c'eſt le pur zele du bien public qui l'anime, qui lui fait braver ſans ménagement la critique & l'improbation preſque générale, & ſes ennemis ne ſont qu'une troupe de ſcélérats & de traîtres confédérés, qui lui réſiſtent, & qui veulent le perdre en haine de toute juſtice. Si au contraire on écoute ceux-là, leur ennemi eſt un monſtre d'orgueil & de méchanceté, agreſte, brutal, inſolent, ſans égards comme ſans manieres, qui veut tout faire plier ſous le poids de ſa volonté, & qui n'emploie le nom ſacré de la Juſtice que pour tromper le Public ſur ſes démarches; qui s'irrite de la moindre repréſentation, s'indigne de toute réſiſtance, & furieux enfin des obſtacles qu'on lui oppoſe, voudroit tout perdre pour ſe venger: vraie bête féroce qu'on ne peut en-

chaîner avec trop de ſoin, pour ſe garantir de ſes morſures cruelles. Les deux partis prétendent également avoir raiſon, & je ne vous dirai point qui a tort : mais il eſt évident que l'aigreur & l'animoſité ſe ſont mêlées dans la diſpute ; & comme ils ſont de mauvais conſeillers, & qu'on paſſe facilement les bornes de la modération lorſqu'on les écoute, il en réſulte que, pour le plaiſir de contrarier & de nuire, on s'oppoſe à l'exécution des meilleures choſes, & que nous n'avons bientôt plus ni regle ni juſtice dans cet endroit, qui, aux diviſions près, ne reſſemble pas mal à un village (*a*).

(*a*) Il y a une choſe qu'on n'a point vu ſous le ciel, & que, ſelon toute apparence, on ne verra jamais ; c'eſt une petite ville qui n'eſt diviſée en aucuns partis, où les

» Vous m'avez défendu de nommer perſonne, & je vous obéis. Il y a pourtant des gens, dont la mé-

familles ſont unies, & où les couſins ſe voient avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne ſe renouvelle pas à tout moment, par l'offrande, l'encens & le pain bénit, par la proceſſion & par les obſeques ; d'où l'on a banni les caquets, le menſonge & la médiſance ; où l'on voit parler enſemble le Bailli & le Préſident, les Elus & les Aſſeſſeurs ; où le Doyen vit bien avec ſes Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-ci ſouffrent les Chantres..... *La Bruyere*, page 288, tome premier. — Le tableau que l'Auteur de ces Mémoires fait d'une petite ville, n'eſt-il pas bien reſſemblant à celui de La Bruyere ? Une choſe remarquable, c'eſt qu'ils écrivoient à peu près dans le même temps, je veux dire ſur la fin du dernier ſiecle. *Note de l'Editeur.*

chanceté, l'orgueil ou le ridicule ſont tellement à découvert, & peuvent devenir ſi dangereux par l'exemple de leurs ſuccès, par la louange de prôneurs intéreſſés, ou par la crainte puſillanime qu'ils inſpirent, qu'il conviendroit peut-être de n'en pas taire le nom, non plus que l'hiſtoire, pour contenir leurs émules, & contribuer à l'utilité publique, en vengeant ainſi hautement la probité, l'honneur, la décence dont ils ſe jouent. Vous ne me croyez pas digne, ſans doute, d'exercer cette vengeance, & je ne veux pas vous déplaire en les divulguant. Voici pourtant quelques-unes de mes hiſtoires ſans titre.

» Si vous vouliez connoître la hauteur & l'avarice réunies & perſonnifiées dans un même ſujet, il ne faudroit pas courir au loin pour en trouver le modele. Il eſt ici tout

porté. Vous pourriez le conſidérer à votre aiſe, & vous verriez avec ſurpriſe qu'il joint aux vices d'un vieillard les ridicules d'un jeune homme. Sa folie la plus remarquable eſt de vouloir en tout paroître ſupérieur aux autres. S'il avoit de la naiſſance, il ne manqueroit pas de s'en faire gloire; mais, forcé à la modeſtie ſur cet article, quoique petit de taille, il ſe fait grand d'ailleurs autant qu'il peut. Il vous fait ſentir volontiers les immunités de ſon état, & l'avantage de ſa poſition. Il vante les alliances de ſa famille, & les charges qu'elle poſſede. Il vous entretient de ſes proueſſes de collége, & des preuves de ſavoir qu'il y donna.

» Il a fait en ſa vie un voyage de quelques ſemaines, pendant lequel il vit la Capitale en paſſant. Entendez-le vous en conter les aven-

tures, jamais Chardin ni Tavernier n'en eurent de plus ſurprenantes. Il ne vous fait pas ſeulement la relation de ce voyage, il vous donne le plan des villes, des édifices qu'il a vus. Il eſt au fait des anecdotes de Paris; il les apprécie, il les juge. Si on prend quelquefois la liberté de n'être pas de ſon avis, il aſſure magiſtralement que ce qu'il dit eſt la vérité; ſi on réplique, il vous repouſſe d'un air colere.

» Jamais amour-propre ne fut plus ombrageux ni plus délicat que le ſien; un rien l'offuſque, un rien le bleſſe. Eſſayez de réſiſter à ſa volonté, ne cédez pas à ſon ton impérieux, il vous menace de s'en plaindre aux Supérieurs, de s'adreſſer aux Miniſtres: il vous fait grace s'il n'en écrit pas au Roi; car lui manquer, c'eſt manquer aux Supérieurs & au Roi

lui-même. Enfin, on l'a vu employer les voies de fait pour corriger les mal-aviſés qui oſoient le contredire ; & il uſeroit volontiers de cette méthode, s'il ne couroit quelquefois riſque de compromettre ſa dignité. La ſeule choſe où il n'aime pas à faire connoître tous ſes avantages, ce ſont ſes conquêtes, dont il ne parle point, quoiqu'il ait reçu des faveurs inſignes de plus d'une belle.

» Un des amis de ce grand homme, qui ne l'a pas toujours été, ne mérite pas moins que lui d'être noté dans ſon eſpece. Il joint, dans un âge avancé, à une vanité auſſi ridicule, une méchanceté d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt ſans ceſſe aiguiſée par l'amour-propre le plus actif. Celui-ci veut une Cour & des hommages, &, comme un autre Prothée, il prend toute ſorte de formes ;

il

il emploie toutes les fineſſes pour en venir à bout. Sa marche eſt plus compaſſée que celle de ſon ami. Lorſqu'il connoît qu'il ne peut emporter les choſes d'autorité, il plie adroitement. S'il ne peut réuſſir de cette maniere, il abandonne ſon entrepriſe. L'un ſe couvre de la peau du lion, l'autre de celle du renard. Il ne s'élevera pas, ou du moins que rarement, contre un homme qui lui réſiſte. Il ne tentera pas même de ſubjuguer ceux qui auront plus de caractere ou plus d'eſprit que lui. Il ſe contentera de les dénigrer en ſecret, de leur ôter, autant qu'il peut, la conſidération dont ils jouiſſent, en leur prêtant des ridicules, en ſemant contre eux des bruits ſouvent faux, & toujours injurieux, en s'efforçant d'aliéner d'eux leurs amis & même leurs enfans. Il a pris pour deviſe cet axiome

connu : *Diviſe & regne.* C'eſt ainſi qu'il ſe venge de la ſupériorité ou de la réſiſtance.

» Il crut, en entrant dans le monde, qu'il alloit tout ſubjuguer par la force de ſon eſprit & par le charme de ſon élocution ; & penſant aſſez bien de lui & aſſez mal des autres pour s'eſtimer infiniment ſupérieur en mérite à tout ce qui l'entouroit, il s'établiſſoit en idée une ſorte de magiſtrature. Mais ſe voyant bientôt loin de ſon compte, & trouvant ſur ſon chemin d'autres perſonnes en poſſeſſion de cette autorité qu'il ſe croyoit due, il fit courir ſecrétement contre elles des parodies & des ſatires auſſi ameres qu'indécentes. Cependant, comme ſon amour-propre prenoit ces productions pour des chef-d'œuvres, & qu'il ne les déſavouoit que gauchement, il

ſe trahit enfin lui-même, & s'attira l'animadverſion publique. C'eſt depuis cette aventure qu'il eſt plus circonſpect, & qu'il emploie d'autres reſſources pour arriver à la domination.

» A l'inſtar des planetes, il s'environne des ſatellites qu'il peut attirer dans ſa ſphere, & c'eſt une choſe curieuſe de voir comment il les gouverne. Il ſoudoie les uns, il régale les autres. Il amuſe la curioſité de celui-ci en lui racontant les aventures du jour, qu'il embellit à ſa maniere. Il contente celui-là en feignant d'embraſſer excluſivement ſes intérêts. La vérité eſt qu'il n'aime perſonne que lui-même, & que, lorſqu'il fait des avances à quelqu'un, c'eſt qu'il le croit propre à ſervir d'inſtrument à ſon ambition & à ſa méchanceté. Tour à tour gai, plaiſant,

ou bruſque, ſuivant les circonſtances, & néanmoins toujours exigeant. Il eſt, en apparence, complaiſant juſqu'à la ſoumiſſion; mais il careſſe pour qu'on lui obéiſſe, il rampe pour mieux établir ſon pouvoir.

» Il faut voir ce Roi des aveugles au milieu de ſa troupe, s'enivrer de leur encens. Il s'extaſie ſur ſon mérite, il ſe complaît dans ce qu'il a penſé, il s'admire dans ce qu'il dit; il fait des contes, il éclate, il rit aux larmes; mais ſi quelque profane, je veux dire ſi quelqu'un de ceux qu'il en peut lier à ſon char, ou mieux encore, qui oſe le contredire, entre par haſard dans l'aſſemblée, notre homme ſe retire en lui-même; il devient ſérieux, ſon viſage s'alonge. Il n'eſt pas fait pour prodiguer ſes paroles devant des gens peu dignes de les entendre. Il ne prononce plus

que des monoſyllabes ; ou même il garde le ſilence, s'il ne juge plus à propos de parler à l'oreille de ſes favoris. Ceux-ci excuſent ſes défauts, pallient ſon caractere, cherchent à déguiſer ſon ingratitude & ſes prétentions, ou le diſent corrigé. Mais les gens ſenſés, qui ne s'en laiſſent point impoſer par des grimaces, n'adoptent pas ces ſuppoſitions. Ils percent à travers le voile dont il s'enveloppe. Ils le jugent, non ſur une faute qui peut échapper au plus ſage, mais ſur la ſuite de ſes actions ; & ils décident que c'eſt un ſerpent, qui, pour ſe cacher quelquefois ſous l'herbe, n'en eſt que plus dangereux.

» Vous ſerez ſurpriſe d'apprendre qu'il y a des gens de Lettres dans cette ville. Ils ont mis au jour des Ouvrages utiles, qui, en leur faiſant honneur, en font à leur patrie, &

leur donnent droit à la bienveillance de leurs concitoyens ; mais ce qui devoit leur attirer la conſidération, n'a fait qu'exciter l'envie. Loin de les encourager par quelques témoignages de reconnoiſſance à s'avancer dans la carriere épineuſe où ils ſont entrés, & d'adoucir, par ce léger ſalaire, les peines qu'on y trouve, la plupart ne leur pardonnent pas même de vouloir ſe diſtinguer par leurs travaux. S'ils n'oſent pas les critiquer ouvertement, ils affectent du moins la plus grande indifférence, & ce n'eſt pas leur faute ſi ces Ecrivains qui travaillent pour l'utilité publique, ne ſont pas dédaignés du Public. Pour ſe rendre ſupportables, il faut que ceux-ci oublient ce qu'ils ſavent & ce qu'ils ont fait, qu'ils ſoient ſans ceſſe attentifs à dérober à l'amour-propre des envieux, des comparai-

ſons déſagréables, & qu'ils ſe faſſent excuſer à force de modeſtie. Ils ont beſoin d'imiter les gens d'une haute ſtature, qui, obligés d'entrer dans un édifice dont la porte eſt trop baſſe, doivent courber la tête, de peur de ſe bleſſer. Je n'en dirai pas davantage ſur cet article, parce qu'ami de ces gens de Lettres, je ſerois ſoupçonné de partialité ſi j'étois leur apologiſte, & deviendrois ſuſpect en les louant.

» Mais une choſe ſur laquelle je ne ſaurois me taire, c'eſt de voir ridiculiſer la vertu, c'eſt d'entendre injurier l'honnêteté. On ſouffre auſſi impatiemment dans cette ville la diſtinction qũe donnent les grandes qualités de l'ame, que celle qui peut naître des talens de l'eſprit. Comme ce Romain qui, coupant la tête des pavots plus élevés que les autres,

montroit par cette action qu'il falloit abattre tout ce qu'il y avoit d'éminent à Rome, l'amour-propre jaloux ne veut souffrir ici rien qui puisse lui faire ombrage, il voudroit abaisser tout ce qui tend à s'élever. L'hypocrite seul lui échappe par sa feinte humilité; tout le reste est en butte à ses atteintes. Je pourrois vous en rapporter cent exemples; mais un seul me suffira. C'est vous, Mademoiselle, qui me le fournissez «. Et qu'ai-je de commun, lui répondis-je, avec ceux qui font ombrage à l'amour-propre? » Vous allez voir, repartit mon flatteur en exagérant les bonnes qualités qu'on m'attribuoit.

» Tous ceux qui se connoissent en mérite, vous estiment; tous ceux qui sont sensibles aux graces & à la beauté, vous aiment & vous admirent; mais ce sont-là de justes sujets

de jalouſie. Des femmes que vous éclipſez vous pardonneront-elles d'enlever, à leur préjudice, tous les ſuffrages des hommes ? vous verront-elles une ſi grande ſupériorité ſans murmurer ? Non, ſans doute, vous ne pourriez vous y attendre, même à Paris. Que ſera-ce dans un lieu tel que celui-ci ? L'éclat de vos charmes a dû naturellement y provoquer la cenſure féminine ; auſſi, peu de jours après votre arrivée, n'a-t-on pas manqué de vous critiquer. On a taxé votre air ſérieux, de morgue ; votre parure modeſte, de vaine affectation ; vos connoiſſances, de pédanteries ; & cette décence, ces manieres réſervées dont tant d'autres auroient beſoin, vous ont fait noter dans leurs diſcours pour une jeune précieuſe qui a trop de hauteur dans le caractere & trop bonne opinion

de ſoi, pour s'abaiſſer au ton & à la familiarité des femmes d'une petite ville. J'ai voulu vous venger de ces propos; mais le mal qui les produit eſt incurable. Il s'aigrit des efforts que l'on fait pour le guérir. Il n'y a que votre abſence, dont tant de cœurs gémiront, qui puiſſe ſoulager ceux que la jalouſie irrite contre vous ».

Je fus trop contente de cette confidence, pour conſentir à en recevoir d'autres. Je remerciai mon défenſeur de ſon attention; & comme je ne voulois lui laiſſer aucun eſpoir; qu'une plus grande complaiſance à l'écouter, auroit pu fournir aux mauvaiſes langues de nouveaux ſujets de s'exercer à mes dépens; & qu'après tout, il ne faut ſe prêter que le moins qu'on peut, à entendre mal parler des autres, & trop bien de ſoi-même, pour

ne se laisser ni amuser par la médisance, ni chatouiller par la vanité : je le congédiai en lui disant, que j'allois, dès cet instant, profiter de ses avis, & me borner à la société d'Amélie. En effet, je ne la quittai plus, ainsi qu'une de ses amies, qui devint bientôt la mienne. Je passois dans leur société tous les momens que la bienséance me permettoit de dérober aux autres ; & ces momens étoient si doux pour moi, qu'ils me firent trouver bien court le temps que je demeurai près d'elles. Lorsqu'il fallut les quitter pour m'en retourner, nos regrets & nos larmes signalerent nos adieux, & je restai profondément affligée de cette séparation.

Mon pere étoit venu me chercher ; il m'accompagnoit dans mon retour. Nous allâmes coucher, en passant, à notre maison de campagne. La

disposition mélancolique où je me trouvois en y arrivant, me fit désirer d'y rester quelques semaines, pour m'abandonner plus librement à cette douce tristesse qui flattoit mon cœur. Je priai donc mon pere d'agréer que j'y fisse encore quelque séjour, & il eut la bonté d'y consentir; ainsi il repartit seul pour Bordeaux. Ce fut peu de temps après, que vous arrivâtes dans cette ville, & que vous prîtes un logement chez mon pere. Je fus fort surprise, à mon retour, de vous y voir à demeure; & je puis vous dire aujourd'hui, que, quoique je vous trouvasse très-aimable, je ne pensai point alors que vous fussiez l'homme que je devois aimer, & que vous dussiez être un personnage si remarquable dans mon Histoire.

Il est inutile de vous arrêter da-

vantage ſur les événemens de ma vie. Vous êtes inſtruit de ceux qui ſuivirent notre connoiſſance. Mon ſéjour en Angleterre n'en produiſit aucun qui mérite d'être relevé ; je vous dirai ſeulement que je ne quittai point ma patrie ſans éprouver une douleur bien vive. Je ſentois un violent chagrin d'y laiſſer tant de perſonnes qui m'étoient cheres. En partant, je demeurai ſur le bord du vaiſſeau, les regards fixés vers les côtes de France, tant qu'il me fut poſſible de les voir ; & lorſqu'elles diſparurent à mes yeux, je verſai un torrent de larmes. Vous entriez pour beaucoup dans de ſi juſtes regrets. Vous m'aviez donné de ſi grandes preuves du plus tendre attachement, vous me paroiſſiez ſi digne du plus juſte retour, que je ne pouvois m'empêcher de vous plaindre. Je ne pen-

ſois pas, ſans une vive reconnoiſſance, aux peines que vous ſouffriez pour moi, & je me rappelois votre idée d'autant plus volontiers, qu'elle s'offroit à mon ſouvenir comme celle de l'homme le plus eſtimable. C'étoit ſans doute le commencement de l'inclination que vous m'avez inſpirée, que je devois combattre alors, & que les événemens & votre conduite ont portée au plus haut point. Auſſi je ne vous retrouvai point ſur le vaiſſeau le Thames, ſans éprouver une émotion & un trouble extraordinaires. Il ne falloit pas moins que les engagemens pris par mon pere avec M. Clerke, & les démarches que nous avions faites en conſéquence, pour m'empêcher de me montrer plus indulgente à votre égard, & de vous témoigner l'eſtime, diſons mieux, l'attachement que j'avois déjà pour vous.

Ainſi finit le récit d'Eléonore, qui m'auroit fourni de nouvelles raiſons de l'aimer, s'il eût été poſſible d'ajouter à mes ſentimens pour elle, & qui ne fit qu'augmenter en moi le déſir de mon rétabliſſement. Eléonore ſouhaitoit & craignoit également de voir arriver l'époque de notre union. Cependant le temps & les ſoins de ma compagne, qui me rendoient chaque jour de nouvelles forces, nous approchoient peu à peu de ce moment heureux. Ayant recouvré, ainſi qu'elle, une parfaite ſanté, je lui rappelai ſes promeſſes, & elle me répondit en rougiſſant, qu'elle étoit prête à ratifier ſes engagemens; qu'elle me prioit ſeulement de lui donner encore deux jours, pour ſe préparer à la cérémonie de notre mariage, qu'elle projetoit de rendre la plus ſolennelle & la plus auguſte qu'il nous

fût possible dans la position isolée où nous étions. Je n'eus pas de peine à consentir à ce court délai, à la fin duquel, en m'unissant à l'épouse la plus vertueuse comme la plus aimable, je devois être le plus fortuné des hommes.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome ſecond.

CHAPITRE XIV. *Hiſtoire des premieres années du Chevalier*, page 1
CHAP. XV. *Suite de l'Hiſtoire du Chevalier des Gaſtines*, 75
CHAP. XVI. *Multiplication des animaux de l'Iſle; calendrier; tremblement de terre; danger que court l'Auteur des Mémoires*, 168
CHAP. XVII. *Hiſtoire d'Eléonore*, 193

CHAP. XVIII. *Suite de l'Hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite Ville,* 243

Fin de la Table du Tome ſecond.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.
TOME TROISIEME.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES,

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, & de la Société Philosophique de Philadelphie.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LTORIA
RBR
G.8721
t. 3

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XIX.

Eléonore se dispose à épouser le Chevalier; cérémonie du mariage. Tableau du bonheur des deux époux.

LES deux jours de délai qu'Eléonore m'avoit demandés, pour se

521736

préparer à la célébration de notre mariage, furent pour elle des jours de priere & de recueillement. Elle étoit si pénétrée de la sainteté des devoirs qu'elle alloit s'imposer, elle en sentoit si bien l'importance, qu'elle redoutoit en quelque sorte de s'en charger, & ne croyoit pas pouvoir s'en acquitter dignement, sans les graces & les bénédictions du Ciel dont elle imploroit le secours.

» Que d'obligations, disoit-elle, ne vais-je pas contracter, en recevant le titre d'épouse, en acquérant celui de mere de famille ? Comment satisfaire à ce que la Religion & la postérité attendent de nous, si nous ne connoissons parfaitement ce qu'elles en exigent ; & qui ne craindroit de prendre des engagemens aussi respectables, s'il en pesoit toutes les conséquences ?

Ceux qui contractent inconsidé-

rément les liens du mariage, & qui ne portent pas à la formation de cette ſociété les qualités & les diſpoſitions néceſſaires, ne doivent pas ſe plaindre des amertumes qu'ils y trouveront. Si les premiers momens leur en ſemblent doux, ceux qui leur ſuccéderont ſeront ſemés d'inquiétudes & de chagrins ; &, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'ils n'auront pas ſeulement à s'accuſer d'être la cauſe de leur triſte ſort ; ils devront ſe reprocher encore les malheurs de leurs compagnons, les fautes de leurs deſcendans, & ſouvent leurs infortunes.

» C'eſt la vue de ces inconvéniens qui m'a toujours rendu le mariage ſi redoutable. Je ne pouvois me cacher que les mariages malheureux n'étoient en ſi grand nombre, que parce que les époux n'étoient pas bien aſſortis ; qu'ils n'avoient pas les vertus de leur état, ou n'étoient pas aſſez inſtruits

521736

des devoirs importans auxquels il assujettit : & plus je réfléchissois sur ceux d'épouse & de mere, plus ils me sembloient respectables ; moins au contraire je me croyois en état d'en atteindre la perfection, moins je devois prendre de confiance en moi-même.

» Qu'il me soit permis, avant tout, mon cher Chevalier, de vous remettre sous les yeux ce que mon pere m'a dit si souvent ; qu'il ne suffit pas que les deux époux en s'unissant aient de l'inclination l'un pour l'autre ; qu'il faut encore qu'ils s'estiment autant qu'ils s'aiment ; qu'à l'esprit de concorde & de paix ils joignent l'amour du travail, la complaisance, la raison ; que la modération veille sur leur santé, afin qu'ils puissent donner le jour à des enfans sains & robustes. Enfin, que pour travailler fructueusement au bien-être futur de ces en-

fans, les parens ne ſont pas ſeulement obligés de pourvoir aux beſoins du corps, mais principalement à ceux de l'ame; qu'ils doivent diriger la volonté & éclairer l'intelligence de ces êtres foibles, & que c'eſt une pénible tâche pour tous ceux qui déſirent de s'en occuper ſoigneuſement.

» Ajoutez à cela, que l'inſuffiſance des parens peut trouver partout ailleurs des ſupplémens dans les ſecours de la ſociété, & qu'ici nous ne pouvons nous appuyer en quelque ſorte que ſur nous-mêmes; que toute la ſociété de l'Iſle réſidant en nous deux, nous ſerons tenus de faire à nous ſeuls toutes les fonctions, qui, dans des contrées plus heureuſes, ſe trouvent partagées entre tant de membres différens. Eh! qui ne ſeroit épouvanté du ſurcroît de ſoins & de travaux que notre union va nous donner! Qui ne craindroit, à ma place,

les charges du mariage, s'il considéroit sa foiblesse & son inexpérience! Vous vous plaigniez autrefois de mon irrésolution ; mais convenez, mon cher Chevalier, qu'il faut que je vous aime bien, pour me soumettre, en me liant à vous, aux nouvelles peines qui nous attendent «.

» Oui, lui dis-je, ma chere Eléonore, je conviens que vous me donnez en cette occasion la preuve la plus certaine de votre estime & de votre attachement. Vous ne sauriez jamais faire plus que vous ne faites pour moi. Je vous devrai tout sans doute, & je vous assure pour toute la vie, de la reconnoissance la plus vive, & de la tendresse la plus parfaite ; mais vous vous exagérez les peines du mariage ; c'est votre modestie & votre timidité qui vous épouvantent en vous les grossissant. Je conviens que notre situation est pénible ; mais

tout eſt compenſé dans la Nature. Si nos ſoins & nos travaux doivent s'étendre par les ſuites de notre union, nous devons jouir, en récompenſe, des plaiſirs les plus doux & les plus purs que l'homme puiſſe goûter ſur la terre ; tout va nous donner de nouveaux motifs de remercier la Providence, & ces peines même, qui déjà vous inquietent, contribueront à notre bonheur.

» Penſez-vous que votre cœur ne ſera pas ſatisfait, & que vous ne ſerez pas contente de vous-même, lorſque vous pourrez conſidérer que tout ce qu'il y a de bien & de bonheur dans cette Iſle ſera votre ouvrage ? & au lieu de vous plaindre de ce qu'il vous aura couté, n'aurez-vous pas à vous applaudir d'en-être la cauſe à ce prix ? Ah ! vous ignorez encore la douceur que l'Auteur de tout ce qui reſpire a miſe dans l'accompliſ-

sement des loix que sa sagesse nous impose. Quelle satisfaction pour une ame pure & sensible, de trouver dans l'objet qu'on aime, celui que le devoir nous prescrit d'aimer ! Quelle joie de le voir heureux de notre bonheur, & quel charme enfin d'étendre son existence & son amour sur des enfans chéris, fruit précieux d'une union si tendre ! Vous ne voyez aujourd'hui que les épines du mariage. Vous ne regardez que le côté fâcheux de notre position ; mais un temps viendra, je l'espere, où vous bénirez le Ciel de nous avoir comblés de si grandes faveurs «.

Eléonore me répondit que je peignois en beau ; qu'elle espéroit bien trouver avec moi tout le bonheur que deux personnes isolées pouvoient goûter ensemble, mais que notre situation exigeoit plus de forces, de soins & de connoissances qu'il ne

nous en auroit fallu par-tout ailleurs ; que m'ayant donné ſon affection, & me deſtinant ſa main & ſa vie, elle ne manquoit ni de volonté ni de réſolution pour contribuer au bien commun, mais qu'elle connoiſſoit ſa foibleſſe, & qu'elle réclamoit mon indulgence ; qu'en attendant, elle ne pouvoit trop implorer les ſecours du Ciel. » Venez, mon cher Chevalier, me dit-elle, venez avec moi demander à l'Auteur de tous biens les graces particulieres dont nous avons beſoin, pour ſeconder dignement les vûes qu'il a ſur nous. Sa divine Providence, qui en nous jetant dans une Iſle déſerte, nous a fait une loi de nous unir, ne refuſera pas de nous aſſiſter, lorſque nous l'invoquerons avec confiance pour accomplir ſa volonté «.

» Allons, dis-je, lui demander de toujours vivre l'un pour l'autre, en

vivant pour lui ; &, quoique nous devenions époux, d'être toujours amans. Prions-le de nous accorder encore l'abondance & la ſanté, & avec l'amour de la vertu, le zele néceſſaire pour le bien ſervir. S'il exauce nos vœux, je ſerai le plus heureux des hommes, car vous jouirez très-long-temps du ſort que vous méritez, & vous n'aurez jamais rien à regretter ſur la terre «.

A ces mots, nous allâmes au bout de l'eſplanade, & nous conjurâmes le Ciel de nous donner les diſpoſitions néceſſaires pour accomplir la plus ſainte union. Eléonore, à genoux ſur le marche-pied de l'Autel, les mains jointes & la tête inclinée, prioit avec tant de ferveur & de modeſtie, qu'elle eût excité la piété dans le cœur le moins religieux. Elle étoit en même temps ſi belle & ſi touchante, qu'on l'auroit priſe pour un

Ange bienfaiteur, demandant au Pere des êtres le bonheur du mortel fortuné confié aux ſoins de ſa vigilance.

» Avant de faire le dernier ſerment, me dit Eléonore en revenant à la cabane, je veux vous prier de m'accorder deux choſes ; l'une de graver ſur une pierre dure, que nous placerons enſuite ſur l'Autel, l'acte de notre mariage en ces mots :

G. de Lervignac, Chevalier des Gaſtines, & Eléonore d'Aliban, ſe ſont juré la foi conjugale, & ſe ſont unis par le ſaint nœud du mariage.— A quoi vous ajouterez la date de la cérémonie.

L'autre, de me promettre, au moment de notre union, de la faire ratifier par un Prêtre, ſi l'occaſion s'en préſente jamais. » Je cede, ajouta-t-elle, aux vœux de votre amour, aux ordres de la Providence, à l'eſ-

time & à la tendreſſe que vous méritez ; mais je ſerois inexcuſable, ſi, pouvant ajouter quelque jour à nos promeſſes les formes uſitées dans les mariages des Chrétiens, & ce qui les éleve à la dignité du Sacrement, je négligeois de munir le nôtre du ſceau ſacré de la Religion «.

Pénétré des mêmes ſentimens qu'Eléonore, je n'héſitai pas à la ſatisfaire ſur ce qu'elle me demandoit. J'étois en même temps ſi rempli de l'idée de mon bonheur, & ſi charmé des bontés de ma Maîtreſſe, que je lui aurois donné ma vie, avec une ſatisfaction que les cœurs froids ne ſauroient imaginer. Je l'aſſurai du plaiſir que j'aurois toujours à ſuivre ſes volontés ; & pour lui montrer mon empreſſement à lui obéir, j'allai ſur le champ faire la recherche d'une pierre propre à recevoir l'inſcription qu'elle m'avoit demandée. Je la trou-

vai près de la grotte, telle que je la ſouhaitois, & m'étant mis à l'ouvrage ſans perdre un moment, j'eus fini de la graver le lendemain de bonne heure. Je la tranſportai enſuite, à l'aide de la brouette, juſqu'au bout de l'eſplanade, où Eléonore m'ayant aidé à la monter ſur l'Autel, je la plaçai dans le milieu, après en avoir ôté une autre pierre. Je donnai à ce nouveau monument, qui doit faire époque à jamais dans les faſtes de l'Iſle, toute la ſolidité qui pouvoit dépendre de moi.

Tandis que je ſculptois ma pierre, Eléonore s'occupoit des préparatifs de la noce. Elle avoit tué pluſieurs volailles, qui, jointes à quelques poiſſons que je pris le ſoir, devoient faire le fonds du repas du lendemain. Elle arrangeoit tout d'avance. Elle employa le riz, les légumes, le laitage, la pâtiſſerie.

Je voulus, de mon côté, contribuer à l'agrément de la fête ; & dès que le travail du monument fut achevé, j'allai vaquer aux soins que l'intérêt de mon cœur exigeoit de moi. Je descendis à la riviere, où je fis une pêche assez heureuse ; & sorti de la baie, je ramassai sur les rochers voisins une belle provision d'huîtres ; après cela je cueillis dans le parterre & dans nos prairies les plus belles fleurs que j'y trouvai, pour en parer le sein d'Eléonore, pour garnir son appartement de festons & de guirlandes, & pour en couvrir jusqu'à notre table : enfin je creusai le soir, autour du monument, plusieurs trous propres à recevoir des arbres que j'y voulois planter.

La nuit suivante, qui devoit précéder un jour si mémorable, je dormis peu. L'agitation de mon cœur ne me laissa pas jouir d'un sommeil

tranquille. L'attente d'un grand bonheur eſt quelquefois auſſi difficile à ſupporter, que la crainte d'une diſgrace. Je treſſaillois, en penſant à l'heureux ſort que j'avois lieu d'attendre, quoiqu'éloigné du reſte des hommes. Dès qu'il fut jour, je me levai, & je ſortis de la cabane, pour aller arracher ſur une colline aſſez éloignée les arbres que je voulois tranſplanter. J'avois deſtiné depuis long-temps deux palmiers, quelques orangers & pluſieurs myrtes, à venir ombrager le bout de l'eſplanade. C'étoit le moment que j'avois choiſi pour en faire la plantation. J'arrivai avec deux ânes attelés à la brouette, ſur laquelle je portois les inſtrumens propres à fouir la terre. Mes arbres enlevés avec la motte de terre qui les entouroit, je les charriai juſqu'à la place que je leur deſtinois. J'y avois déjà porté

de la fontaine des ſceaux remplis d'eau. J'eus ſoin, en plaçant les arbres dans les creux, d'en arroſer les racines. Cette pratique eſt néceſſaire dans les pays chauds, pour les faire prendre plus ſûrement (*a*).

(*a*) La ſaiſon la plus propre à planter des arbres, eſt, en Europe, depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Février, c'eſt-à-dire, lorſque la ſève ne circule pas; & dans les pays chauds, c'eſt la ſaiſon pluvieuſe. On haſarde beaucoup ſans doute, de les planter en d'autre temps dans les lieux voiſins du tropique; mais, en prenant toutes les précautions que je pris, en conſervant la terre qui entoure la racine des arbres qu'on arrache, en les tranſportant doucement, enfin en les tenant au frais autant qu'il eſt poſſible, ſoit en faiſant la plantation durant la nuit, ſoit en arroſant les creux & les racines des arbres plantés, il n'eſt pas extraordinaire de les voir prendre, quoique forts, comme l'expérience que j'en ai faite ſerviroit à le prouver.

Je suspendis à ces arbres des festons de fleurs que j'avois préparés la veille, & j'attachai sur l'écorce des palmiers, dont j'avois entrelacé les branches, ces foibles vers que mon cœur m'avoit dictés.

Palmiers que j'ai plantés en ce riant séjour,
Monumens & témoins de mon bonheur suprême,
Que votre amour constant soit à jamais l'emblême
De mon tendre & fidele amour!
Puissiez-vous, comme lui, résister à l'orage,
Braver le temps & les revers!
Puissiez-vous, après cent hivers,
Aux jeux de nos enfans prêter un doux ombrage!
Ce gazon verdoyant où je vous ai placés,
C'est le trône d'Eléonore.
Vous en serez le dais. Que vos bras enlacés
Défendent celle que j'adore,
Du soleil dévorant de ces ardens climats!
Elle enchante les lieux où se portent ses pas.
Combien de fleurs à vos pieds vont éclore!

Heureux palmiers, en voyant tant d'appas,
Vous-mêmes, chaque jour, embellirez encore.

De retour à la cabane, où je rentrai ſans dire d'où je venois, je trouvai Eléonore déjà levée, & qui préparoit toutes choſes pour la cérémonie & pour le repas. Elle voulut enſuite ſe coiffer & s'habiller le plus magnifiquement qu'il lui fut poſſible. Je l'aidai dans ſon ajuſtement & dans l'arrangement de ſes cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde. Elle prit une robe bleue, à fleurs blanches, & elle étoit ſi raviſſante dans cette parure, que je pouvois à peine retenir mes tranſports en la regardant, & que je demeurois comme hors de moi-même. Je ſemai de fleurs ſa chambre & le lit nuptial, & je fis un joli bouquet pour Eléonore. Lorſque je le plaçai ſur ſon

ſein, j'eſſayai d'y cueillir un baiſer; mais Eléonore me dit en me repouſſant doucement, & cependant d'un air aſſez ſérieux pour m'arrêter, qu'il ne convenoit pas de ſe payer d'avance, & de manquer en ce jour à la retenue ſi louable que nous avions gardée juſqu'alors. Je trouvai cette réponſe bien ſévere dans la circonſtance; mais je ne pus m'empêcher d'admirer intérieurement Eléonore, de porter auſſi loin la ſageſſe & la circonſpection; & comme je touchois au moment où je devois acquérir les plus grands droits à ſa complaiſance, je n'inſiſtai pas ſur ce refus, dont j'eſpérai bien être dédommagé par ſa tendreſſe, après que j'aurois ſatisfait à ce que ſa délicateſſe, l'honneur & la Religion me preſcrivoient en même temps.

Enfin la pendule annonça le moment ſi déſiré de mon cœur. Je con-

duiſis Eléonore au bout de l'eſplanade, où elle avoit voulu que ſe fît la cérémonie du mariage. Eléonore marchoit avec un air de pudeur & de timidité, qui auroit enchanté le cœur le plus farouche. Elle n'oſoit lever les yeux ; ſa main trembloit dans la mienne, tandis que, ne pouvant plus contenir les mouvemens de ma joie & les élans de mon amour, je la couvrois du feu de mes regards. La vivacité de mes yeux augmentoit encore le trouble des ſiens, & elle ſe trouvoit tellement préoccupée par l'idée de l'engagement qu'elle alloit prendre, qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin ſans s'appercevoir de la décoration nouvelle dont j'avois entouré l'Autel & la pyramide. Elle ne le remarqua qu'à une petite diſtance, & ne put s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe. Elle lut mes vers, & je vis avec

plaiſir qu'elle me ſavoit gré de mon attention, & qu'elle applaudiſſoit au fruit de ma verve. Un regard touchant qu'elle jeta ſur moi, accompagné d'un tendre ſouris, pénétra mon ſenſible cœur.

L'action importante que nous allions conſommer, abſorbant bientôt toute ſon attention, elle ſe mit à genoux ſur l'eſtrade que j'avois préparée, & je m'agenouillai à côté d'elle. Elle ſe recueillit d'abord en elle-même : je vis qu'elle prioit. Je crus devoir attendre quelques inſtans, puis élevant la voix & les yeux, je dis :

LE CHEVALIER.

» Dieu puiſſant, qui rempliſſez » tout de votre immenſité, vous qui » êtes la vérité par eſſence, qui nous » voyez, qui nous entendez, qui li- » ſez juſque dans nos cœurs, ſoyez

» témoin, ſoyez garant des ſermens » que nous allons faire en votre pré- » ſence, & ratifiez nos mutuels en- » gagemens.

» Dieu Créateur, qui veillez à » la production & à la conſervation » des êtres, qui, par l'attrait que » vous nous donnez l'un pour l'au- » tre, & par la circonſtance où votre » Providence nous a mis, nous faites » une loi de nous unir à jamais, qui » voulez étendre la race des hommes » ſur cette terre déſerte, daignez » écouter nos promeſſes, exaucez nos » juſtes vœux «. Je pris alors la main d'Eléonore, & hauſſant encore plus la voix :

» Je vous prends pour mon épou- » ſe, ma chere Eléonore; je vous » jure de vous reconnoître toute la » vie, de vous ſervir comme ma com- » pagne, & de vous aimer juſqu'à la » mort. Je vous promets de ratifier

» notre mariage, ſi l'occaſion s'en pré-
» ſente, & de me faire toujours
» gloire du plus beau titre que je
» puiſſe porter.

ELÉONORE.

» Et moi, mon cher Chevalier,
» je vous reçois pour mon époux, &
» je vous promets l'attachement, les
» égards, la fidélité qu'un mari doit
» attendre de ſa femme. Je me mets
» ſous votre dépendance, & je veux
» vivre & mourir dans votre com-
» pagnie & toujours à vous.

LE CHEVALIER.

» Dieu tout-puiſſant, écoutez nos
» prieres; puniſſez-moi ſi je n'exprime
» pas le vœu le plus ſincere de mon
» cœur, ſi je manque jamais à mes
» promeſſes.

ELÉONORE.

» Seigneur, que je perde plutôt le » jour, que d'oublier jamais ma ten- » dreſſe & mon devoir.

LE CHEVALIER.

» Répandez, ô mon Dieu ! votre » bénédiction ſur cette ſainte union, » que nous vous prions d'avoir pour » agréable ; rendez-la durable & fé- » conde.

ELÉONORE.

» Eſprits ſaints & bienheureux, in- » tercédez en notre faveur ; demandez » pour nous les graces & les ſecours » qui nous ſont déſormais ſi néceſſai- » res ; & parmi tous ceux que j'in- » voque, ô mon pere ! vous, dont » les cendres repoſent ici, priez

» pour

Cérémonie du mariage du Chevalier de Castinese et d'Eleonore.

» pour vos enfans, & veillez ſur » leurs beſoins.

LE CHEVALIER.

» Je vous invoque pareillement, » vous qui donnâtes le jour à Eléo- » nore ; ſi mes ſentimens vous ſont » connus, vous en voyez toute la » vérité. Je ne tiendrois votre fille » que de votre main, ſi vous étiez » encore en vie. Vous n'exiſtez plus » ſur la terre ; je conjure votre eſprit » d'approuver notre hymen. Qu'il vole » autour de nous, qu'il nous protege » & nous inſpire dans les fréquentes » occaſions où nous aurons beſoin de » ſecours «.

J'avois une bague au doigt, je la mis à celui d'Eléonore, comme un ſigne de l'engagement éternel que nous venions de contracter. Quand la cérémonie fut achevée, j'embraſſai

mon épouse le plus tendrement ; & fondant en larmes de joie, qu'elle me rendit en me serrant la main, ensuite je lui dis : » Ma chere amie, c'est maintenant que je puis me regarder comme le plus heureux des hommes ; vous m'aimez, vous venez de vous donner à moi : nous ne ferons plus désormais qu'un cœur & qu'une ame. Qui pourroit sur la terre égaler notre bonheur ? Chaque jour doit y ajouter, &, malgré les soins pénibles qu'exige notre position, j'espere que nous aurons lieu de bénir sans cesse l'heureux moment qui nous unit «. Eléonore me répondit, du ton le plus touchant, que je serois maître de sa destinée, & que ma félicité feroit la sienne.

Nous tenant mutuellement embrassés, nous reprîmes le chemin de la cabane.

Sensibles cœurs, qui avez long-

temps ſoupiré après le bonheur de voir couronner votre flamme, véritables amans, époux fortunés que la Nature & la Providence ont aſſortis, & chez leſquels une ſeule ame anime deux corps faits l'un pour l'autre, je ne vous peindrai pas mon inexprimable félicité, vous l'avez ſentie. Profane reſte des humains, je n'entreprendrai point de vous en donner une idée.

Doux eſpoir de ne jamais être ſéparé de l'objet qu'on aime plus que ſa vie, aſſurance parfaite de l'aimer de plus en plus, & d'en être aimé chaque jour davantage; combien vous êtes préférables à l'empire de l'Univers!

Nous paſſâmes le temps qui ſuivit notre mariage, non ſeulement dans cette confiance mutuelle que nous avons toujours conſervée depuis, dans l'entiere ſatisfaction que donne la

jouiſſance du vrai bonheur, mais encore dans le raviſſement où nous mettoit le ſentiment de notre félicité. Je découvrois tous les jours de nouveaux charmes dans mon épouſe, & un nouveau fond de tendreſſe. Si quelque moment d'abſence nous ſéparoit, nous ne pouvions nous retrouver ſans treſſaillir; nous ne pouvions nous regarder ſans nous attendrir juſqu'aux larmes.

On parle du bonheur de deux vrais amans, comme du plus grand qu'on puiſſe connoître. Combien il differe pourtant de celui qu'ils doivent goûter lorſqu'ils ſeront époux, ſi toutefois leurs cœurs ſont conſtans & vertueux! Nous n'avions pas un ſentiment, pas un déſir, pas une volonté qui pût jeter du trouble dans notre ame, qui nous donnât de l'inquiétude qui nous laiſſât le moindre remords. Notre amour n'exigeoit rien qui ne nous fût

preſcrit par notre devoir. Qu'on imagine à ſon gré la ſituation la plus agréable, le ſort le plus fortuné, on ne réunira jamais dans ſon idée que le plaiſir & l'innocence, l'amour & la vertu, & ce bonheur n'eſt pas un être de raiſon; c'étoit le nôtre.

On ne doit pas croire néanmoins que, quoique nous fuſſions occupés ſans ceſſe l'un de l'autre, nous euſſions mis en oubli que notre proſpérité future & celle de notre famille dépendoient en grande partie de nos ſoins & de nos travaux, & que la population de l'Iſle demandoit de nous un nouveau degré d'activité & de vigilance. Les douceurs de notre mariage ne ſuſpendirent pas long-temps nos occupations ordinaires; elles nous preſcrivirent bientôt au contraire de plus grandes tâches à remplir; car c'eſt ainſi que, par la grande loi de la Nature, tout ſe tient & ſe ſuccede

dans le monde. Les grandes jouiſſances qu'elle accorde, doivent être précédées par des avances de toute ſorte, en ſoins, en travaux, en dépenſes, &c. & celles-ci ſont payées par un ſurcroît de jouiſſance & de plaiſirs, qui néceſſitent de nouveaux efforts. Telle eſt la chaîne de la reproduction des êtres, la marche de la vie & celle de la ſociété.

CHAPITRE XX.

Augmentation de travaux ; culture des champs plus étendue ; conſtruction d'une maiſon ; occupations particulieres d'Eléonore ; annonce d'une premiere groſſeſſe.

DE nouvelles charges à ſupporter, de nouveaux beſoins à prévoir & à prévenir, demandoient de notre part un ſurcroît de ſoins & d'induſtrie. Nous devions naturellement nous attendre à voir ſortir de notre union des rejetons, dont l'éducation, la nourriture, les vêtemens alloient étendre le cercle de nos travaux. La ſollicitude paternelle nous éveilloit d'avance ſur le bien-être de notre progéniture. Nous ſongeâmes donc à nous précautionner contre les événemens à venir, & à nous pourvoir des

choſes qui nous ſeroient alors néceſſaires, & que nous ne pouvions cependant nous procurer qu'avec beaucoup de temps & de difficultés. La premiere & la plus urgente devoit être la nourriture, dont le beſoin ne pouvoit qu'augmenter, tandis que les ſecours que j'avois eus juſqu'alors alloient diminuer. Mon épouſe une fois mere, & obligée par cela même de nourrir & de ſoigner ſes enfans, ne pourroit guere s'en éloigner, & ne ſeroit plus dans le cas de m'aider comme par le paſſé.

Les champs que nous avions déjà mis en culture devoient bientôt ſe trouver inſuffiſans ; il fallut s'occuper à les agrandir, c'eſt-à-dire, étendre les labours & multiplier le travail pour les rendre fertiles. Je reculai donc les bornes de nos terres, en défrichant ce que je crus devoir ajouter du terrein voiſin. Pour donner à ces champs les

préparations convenables, j'employai une de nos vaches que j'avois attelée au veau trouvé dans le vaiſſeau, & devenu depuis aſſez fort pour lui ſervir de ſecond. L'autre vache étant malade, ne pouvoit être liée dans ce moment pour mener la charrue. Ce ne fut pas ſans peine que je vins à bout de le dompter & de le rendre propre au labourage. Mais une fois ſoumis au joug, & dreſſé à tirer & à ſillonner la terre, cet animal me fut d'un grand ſecours. Dans la ſuite, quand je l'accouplai à un de ſes freres, que je rendis docile par les mêmes moyens, j'en fis un bel attelage, lequel me ſervit pendant plus de dix ans au tranſport des gros fardeaux & aux travaux les plus pénibles de la culture.

L'emploi que je fis de ces bœufs me ſoumit à une autre ſorte de travail. Je fus obligé de fabriquer une charrue

plus longue & plus peſante que celle des vaches ; & comme je n'avois qu'une brouette fort baſſe pour me tenir lieu de voiture, je me vis contraint à devenir Charron pour conſtruire une charrete. La façon des roues fut longue & embarraſſante, &, ſans les connoiſſances que j'avois acquiſes en Géométrie & en Mécanique, il eſt vraiſemblable que je n'aurois jamais ſu donner aux diverſes parties qui les compoſent, toutes les proportions qu'elles doivent avoir pour faire un aſſemblage ſolide & pour tourner facilement. Le tâtonnement n'auroit pu ſuppléer au défaut de théorie & de pratique. J'éprouvai dans cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, que les connoiſſances ſe prêtent de mutuels ſecours ; qu'il n'y a qu'à s'applaudir d'en réunir un grand nombre, & que, dans une poſition comme la mienne, on ne

peut ſur-tout trop connoître & trop ſavoir.

Mais de tous nos travaux le plus long & le plus pénible, car celui ci nous fut commun, ce fut la bâtiſſe d'une maiſon. La cabane n'avoit été juſqu'alors qu'un établiſſement proviſoire; nous ne pouvions guere l'habiter ſans incommodité; ſi j'attendois quelque temps encore, j'avois lieu de croire que je ne trouverois pas Eléonore auſſi libre, & que demeurant ſeul chargé de tous les détails de la conſtruction du bâtiment, je ſerois obligé d'y employer beaucoup plus de temps. Il étoit même à craindre que je ne l'euſſe pas fini avant la ſaiſon des pluies; ce qui ne m'auroit pas ſeulement empêché d'y mettre de ſi tôt la derniere main, mais pouvoit encore gâter ce qu'il y auroit eu de fait juſqu'alors. Les pluies abondantes ſans ceſſe renouvelées, & l'humidité

pénétrant naturellement dans tous les joints des matériaux découverts, en auroient dégradé les liaiſons en faiſant couler le mortier ou en pourriſſant les bois de la charpente.

J'avois cependant bien de la peine de voir ma chere Eléonore ſoumiſe à la néceſſité de m'aider dans une entrepriſe auſſi fatigante ; mais les circonſtances qui l'exigeoient, la bonne volonté de mon épouſe & ſa ſanté ne me laiſſoient pas la liberté de la dérober à ce travail. Je me contentai de lui aſſigner la partie la plus facile, quoiqu'elle voulût mettre la main à tout, me réſervant du gros de l'ouvrage tout ce que je pouvois en faire à moi ſeul. Au reſte, j'étois moins inquiet de me voir ſeconder par Eléonore, en faiſant réflexion qu'elle n'étoit pas ce que ſont la plupart de nos Dames d'Europe, qui ſe ſervent à peine de leurs pieds pour marcher,

& qui ne pourroient ſupporter la moindre fatigue. Son tempérament, fortifié par l'éducation qu'elle avoit reçue, par l'habitude de vivre à la campagne, & ſur-tout par l'exercice continuel qu'elle prenoit depuis long-temps, la mettoit réellement au deſſus de la foibleſſe de ſon ſexe, & ſervoit à me raſſurer ſur les dangers & les peines, qu'une femme plus délicate auroit pu trouver dans notre ſituation.

Avant de commencer un ouvrage de ſi longue haleine, j'avois pris toutes les précautions & les meſures qu'il m'étoit poſſible d'employer pour en aſſurer le ſuccès. J'en avois conféré pluſieurs fois avec Eléonore ; nous avions examiné le local, & après être convenus de la poſition & de la forme que nous voulions donner à notre édifice, du nombre des logemens dont nous pourrions avoir beſoin dans la ſuite, de la grandeur qu'ils devoient

avoir, nous avions levé le plan de la maiſon, & ce plan une fois arrêté, nous nous étions occupés à raſſembler les matériaux néceſſaires pour le mettre à exécution. C'étoient ſur-tout des bois de différentes groſſeurs & de diverſes longueurs, dont je fis des poutres, des ſoliveaux, des lattes; c'étoient des gluis de paille & de jonc pour la couverture, de la terre graſſe pour les cloiſons, de la chaux que j'avois faite avec des débris de coquillages, dont j'avois trouvé un banc conſidérable dans la terre; c'étoient enfin de grandes pierres pour parer les fondemens & le bas de l'édifice de l'humidité de la ſaiſon pluvieuſe; car nous ne jugeâmes pas à propos de bâtir les parois en pierre plus qu'à hauteur d'appui. Les tremblemens de terre auxquels l'Iſle eſt ſujette, & que nous avions éprouvés, nous avertiſſoient de ne pas élever plus haut

la maçonnerie, de crainte que venant à être renverſée par des ſecouſſes, elle ne nous écraſât ſous ſes ruines.

Lorſque tous ces matériaux furent ſur place, & que j'eus creuſé les fondemens de la maiſon, je me mis à tailler les pierres & les bois qui devoient ſervir de ſupport & de rempart au reſte du bâtiment. Mon deſſein étant de le conſolider, de maniere qu'il ne pût être renverſé par un tremblement de terre, je n'oubliai rien pour donner à mes pieces de charpente la forme la plus propre à ſe joindre & à ſe lier fortement, & ce fut ſur mes bois que je comptai, ſur-tout pour le rendre bien ſolide. Je ne voulus pas les faire porter ſur des murs, par la raiſon que je viens de dire; je penſai qu'il valoit beaucoup mieux n'appuyer le bois que ſur le bois. Je garnis à la vérité le fondement de larges pierres, pour empêcher que le bois ne touchât

le sol immédiatement. Mais ayant couché sur ces pierres de longues poutres assez grosses, dans lesquelles j'avois fait, de distance en distance, de grandes mortoises, j'y fis entrer des montans de quatorze pieds, qui portoient huit pouces d'équarrissage. Ces montans, dont les plus forts devoient faire les angles, également enchâssés par le haut dans des poutres, paralleles à celles du fondement, mais qui étoient un peu moins fortes que les autres, formerent une cage en quelque sorte inébranlable (*a*).

(*a*) C'étoit un grand embarras que celui de dresser cette charpente à deux personnes, & même que de remuer ces grosses pieces de bois. Je les équarris sur la place même où je les avois coupées. Je fis, avec des pieces plus légeres, une chevre, où je mouflai deux poulies, & que j'armai d'un bon treuil; & avec de longs leviers d'un bois dur & solide, passés dans

Entre les montans ou piliers de la charpente, posés à dix pieds l'un de

---

les trous de ce treuil, avec une corde, les poulies & la chevre, nous parvenions à lever une de nos pieces par un bout, & à poser ce bout avant de toucher à l'autre.

J'amenai mes poutres & mes solives de la forêt sur la place où étoit notre édifice, en les soulevant ainsi par une extrémité, & la posant sur un essieu monté de deux roues, puis relevant encore avec la chevre l'autre extrémité, pour la poser à son tour sur un autre essieu soutenu de deux autres roues; ensuite, en attelant mon bœuf & ma vache à l'un des bouts de ma piece de bois, je la menois avec facilité, comme une voiture dont elle constituoit le corps. Mais cette voiture étant peu flexible, & l'avant-train ne tournant pas, il m'avoit fallu dresser, avec beaucoup de travail, un chemin de la forêt à l'esplanade, & quelquefois encore étois-je obligé, avec un levier monté sur un treteau, de jeter à droite ou à gauche le train de derriere, pour ne pas perdre le milieu du

l'autre, j'en plaçai à trois pieds de diſtance, mais d'une pareille longueur, de moins forts, que j'eus ſoin d'aſſujettir avec les mêmes précautions. Ce fut dans les intervalles qu'ils laiſſoient entre eux, que je bâtis juſqu'à la hauteur de trois pieds du ſol, une muraille de pierre cimentée à chaux & à ſable. Au deſſus de ce mur, & d'un pilier à l'autre, je poſai tranſverſalement des bâtons, qui entroient des deux côtés dans des trous faits avec une tariere, ſuivant toute la hauteur des montans. Je garnis ces bâtons d'un bon torchis, compoſé de terre graſſe & de foin gâchés enſemble, & ce torchis, bien épais

chemin, ou pour me prêter à quelques ſinuoſités que je n'avois pu éviter de lui laiſſer, & qui, ſans cette précaution de déplacer l'arriere-train, auroient incroyablement fatigué mes animaux de trait, & peut-être rompu mes roues.

& bien battu, forma le revêtement de l'édifice jusqu'au haut des piliers. Je n'avois pas placé sur le bout de ces piliers les poutres transversales qui devoient porter les planchers du grenier. J'avois fait entrer ces poutres dans des mortoises entaillées dans les plus gros montans, à neuf pieds de terre & à trois du haut de la cage; au moyen de quoi, le lambris de nos chambres devoit avoir neuf pieds d'élévation. Il restoit trois pieds pour le grenier avant d'arriver au toit, & le bout des montans qui posoient sur le châssis du fondement, entroit d'un pied dans la terre. Je ne voulus pas faire de cave, parce que, dans les pays du Tropique, elles sont plus chaudes que le reste des appartemens. Notre grotte d'ailleurs nous tenoit lieu de la meilleure cave du monde.

Quand j'eus posé la charpente du toit, & ce qui étoit nécessaire pour

la couverture, je m'occupai de la distribution du logement, que je fis ainsi. La maison avoit cinquante pieds de longueur dans œuvre, & vingt-cinq de largeur. Je pris vis-à-vis la porte d'entrée seize pieds en carré, pour en former une piece, qui devoit servir en même temps de sallon à manger & de vestibule. Au delà du sallon étoit une chambre de la même largeur, mais n'ayant que neuf pieds de profondeur, où je plaçai un escalier de trois pieds d'ouverture pour monter au grenier. Je la destinois, comme on verra, à plusieurs usages, entre autres à donner passage à deux appartemens du derriere. Le sallon fournissoit également à droite & à gauche une entrée à deux appartemens sur le devant. Ces quatre appartemens, égaux pour la grandeur, étoient composés chacun d'un cabinet & d'une chambre : la

chambre de douze pieds, & le cabinet de ſept. On pouvoit placer un lit dans chaque chambre, & deux au beſoin dans les plus grandes; ce qui fut exécuté dans la ſuite, lorſque l'augmentation de la famille l'exigea.

Par cette diſpoſition, le ſallon ſe trouva percé de quatre portes correſpondantes, qui permirent à l'air d'y circuler librement. Je l'éclairai par deux grandes croiſées, placées à une diſtance égale de la porte du dehors. Je ne donnai qu'une fenêtre aux autres pieces, pour y laiſſer moins pénétrer le chaud, trop incommode dans ces climats durant la plus grande partie de l'année; & pour rendre au ſallon le frais que je lui dérobois par la multiplicité des ouvertures, je le pavai de briques, auxquelles je donnai une couleur à l'huile, & je conſtruiſis au devant de la porte & des croiſées, une ſorte de portique ou

de périſtile compoſé de quatre piliers de la hauteur du toit, ſur leſquels je bâtis une loge, qui ſervit enſuite de colombier. L'ombre de ce portique para le ſallon des rayons du ſoleil, ſans lui trop cacher la lumiere. Je planchéïai les autres pieces avec les plus belles planches du vaiſſeau.

J'avois été ſucceſſivement Maçon, Charpentier, Couvreur, pour conſtruire notre édifice. Il fallut devenir Forgeron & Serrurier, pour fabriquer les ferremens que je devois y employer. J'en fis pourtant ſervir beaucoup de ceux que j'avois enlevés du navire; mais je fus obligé d'en forger & limer la plus grande partie. Tels étoient les gonds des portes, les garnitures des fenêtres & des lits, & une grande quantité de bandes & de clous que je ne pouvois me diſpenſer d'employer pour la ſolidité ou la perfection de mon ouvrage.

Je ne ceſſois point d'admirer l'empreſſement & l'aſſiduité d'Eléonore au travail, par-tout où il lui fut poſſible de me ſeconder. Je ne pouvois me paſſer de l'union de ſes forces, où les miennes ſeules ne ſuffiſoient pas, &, quoique je m'aidaſſe du cabeſtan du vaiſſeau, de ma chevre, des leviers & des poulies, il m'arrivoit ſouvent, & ſur-tout pour élever & placer les groſſes pieces de charpente & les grandes pierres du fondement, de me voir obligé de combiner nos forces & de réunir nos efforts pour en venir à bout; ce qui ne réuſſiſſoit quelquefois qu'avec une fatigue & une peine extrêmes.

Lorſque la conſtruction de la maiſon ou le ſoin du ménage laiſſoient quelque relâche à Eléonore, elle donnoit ces momens de loiſir aux talens agréables qu'elle aimoit, & dans la culture deſquels elle montroit tant de

goût. Elle faiſoit de la muſique, ou s'appliquoit à la peinture. Ainſi, tandis que j'employois la hache & le marteau, le rabot ou la lime, elle ſe plaiſoit à retracer ſur la toile les événemens & les perſonnes qui l'affectoient davantage, & dont elle vouloit tranſmettre la mémoire à la poſtérité. C'étoit dans ce deſſein qu'elle avoit peint ſon pere, & qu'elle fit mon portrait. Elle travailla de même au ſien, à la faveur d'une glace; mais elle avoit entrepris à diverſes fois des tableaux plus conſidérables, dont elle s'occupoit par intervalles, d'après les inſpirations qu'elle recevoit de ſon génie & de ſon cœur.

Elle voulut repréſenter dans un de ces tableaux, la découverte que nous avions faite du corps de ſon pere, quelques jours après notre arrivée dans l'Iſle. Le corps de M. d'Aliban occupoit le devant de la ſcene, dont le

le fond étoit une prairie au bord de la riviere. On ne pouvoit ſe méprendre ſur la cataſtrophe arrivée à cet homme vénérable. Ses habits déchirés, fangeux & mouillés, ſes cheveux blancs collés ſur ſon cou, & ſur-tout un ſillon tracé dans l'herbe, depuis la riviere juſqu'à ſon corps, qui d'ailleurs paroiſſoit inanimé & les yeux éteints, annonçoient qu'on venoit de le tirer de l'eau dans laquelle il avoit perdu la vie, & qu'on l'avoit traîné à travers l'herbe de la prairie juſqu'en cet endroit. Sa phyſionomie, quoiqu'altérée par la mort, étoit encore reſſemblante, & conſervoit quelque choſe de cet air de bonté qui en faiſoit le caractere. On voyoit Eléonore à genoux à côté de lui, dans l'attitude d'une perſonne pénétrée de la plus vive douleur. Elle joignoit les mains avec tranſport au deſſus de ſa tête, qu'elle inclinoit

vers la face de ſon pere. Ses pleurs couloient abondamment ſur ſes belles joues, & tomboient ſur ſon ſein. De l'autre côté du tableau, j'étois repréſenté avec un air de triſteſſe, mêlé d'une tendre pitié, qui faiſoit connoître l'intérêt que je prenois au malheur du pere & à la douleur de la fille. Enfin Eléonore avoit peint dans le haut du tableau l'eſprit de ſon pere ſous la forme d'un enfant ailé. Elle avoit répandu la ſatisfaction & la ſérénité ſur le viſage de cet enfant; mais on y remarquoit de plus beaucoup d'attendriſſement pour Eléonore, ſur laquelle il fixoit les yeux avec complaiſance.

Elle retraçoit dans une autre peinture, l'événement mémorable de ſa réſurrection après le naufrage, je veux dire le prodige qui lui rendit la vie qu'elle avoit perdue ſous les eaux de la mer. Eléonore avoit exactement

repréſenté dans ce tableau les lieux où la choſe s'étoit paſſée. C'étoit le rivage de la baie, un peu au deſſus de l'endroit où elle avoit abordé. Elle n'avoit pris de l'accident que le moment où elle commença à ſe reconnoître. Elle paroiſſoit à demi morte; ſa poſition indiquoit le danger de ſon état; on la voyoit aſſiſe à terre, comme ne pouvant ſe ſoutenir. Sa tête penchoit de foibleſſe ſur ſon épaule. Elle étoit échevelée, pâle, défaite. Elle avoit la bouche entr'oüverte & les levres décolorées. Ses bras tomboient de défaillance & de langueur. Ses yeux ſeuls marquoient qu'elle étoit vivante. J'étois à côté d'elle un genou en terre, la ſoutenant ſur mon cœur.

On pouvoit lire ſur mon viſage toutes les paſſions que j'avois éprouvées dans cet inſtant de criſe. A travers la peine que me cauſoit ſon

accident, & l'accablement où me jetoit l'exceſſive fatigue que je venois d'endurer, on appercevoit la ſatisfaction que me donnoit l'heureuſe révolution qui s'opéroit en Eléonore, & l'eſpoir flatteur que j'en concevois. Pour ne pas laiſſer de doute ſur le ſujet du tableau, Eléonore avoit eu ſoin de faire entrer dans ſa compoſition toutes les choſes qui pouvoient ſervir à le rappeler. On voyoit une partie de la baie derriere les figures; à droite, & dans le lointain, l'embouchure de la riviere; plus près, & du même côté, le radeau échoué ſur le bord, & du côté gauche une foſſe, dont mes habits tapiſſoient le fond. Le déſordre régnoit dans nos vêtemens, & Eléonore les avoit peints avec tant d'art, qu'ils ſembloient encore mouillés ſur notre corps.

On ne ſauroit dire quelle partie

de ces tableaux méritoit plus d'éloges, & ce qu'on pouvoit y admirer davantage, du deſſin, de l'expreſſion, ou du coloris. Quoique j'euſſe déjà vu dans le portrait de ſon pere & dans les nôtres des preuves du talent d'Eléonore, je ne pus m'empêcher d'être ſurpris à la vue de ces chef-d'œuvres. C'étoit en effet une choſe bien remarquable, de trouver dans une jeune perſonne qui n'avoit pu travailler long-temps, un pinceau ſi facile, une touche ſi moëlleuſe, & une maniere ſi ſage & ſi ſavante. Comme Eléonore ne s'occupoit à peindre qu'à ſes momens perdus, & lorſque je n'étois pas avec elle, ces tableaux, quand je les vis, eurent pour moi tout l'agrément de la nouveauté.

J'applaudis, comme je le devois, au génie qui les avoit produits, & j'en étois intérieurement charmé ;

mais je le fus encore plus du ſentiment qui avoit fait choix de ces ſujets, non moins reſpectables que tendres. L'excellent naturel d'Eléonore s'y montroit dans tout ſon jour. » Qu'il eſt fâcheux pour vous, lui dis-je, que vos graces & vos talens ſoient cachés dans un déſert ! Vous recevriez les hommages de tous ceux qui jouiroient du plaiſir de les voir. N'y ayez pas de regret, me dit-elle, vous êtes l'Univers pour Eléonore. Si vous m'accordez votre ſuffrage, j'ai aſſez fait pour ma gloire & pour mon cœur. Recevez du moins, chere épouſe, lui répondis-je, un témoignage de ma vive ſatisfaction, & permettez que je paye à la main qui fait ces merveilles, & à la bouche qui me flatte par de ſi douces paroles, le tribut que je leur dois. Alors mettant un genou en terre, & lui prenant la main : Honneur, dis-je,

à la Reine de mon cœur & de mon Iſle, à celle qui, par toutes les qualités qui font aimer, mériteroit de régner ſur tout l'Univers «. Je donnai enſuite un tendre baiſer à la main qui manioit ſi bien le pinceau, & à la bouche qui me renouveloit d'une maniere ſi touchante les aſſurances de mon bonheur.

Rien n'y pouvoit mieux contribuer que cette variété de travaux, devenus agréables par la préſence & le ſecours d'Eléonore, & ces preuves continuelles & multipliées que je recevois de ſa tendreſſe. Auſſi puis-je dire que perſonne ne fut jamais ſi content de ſon ſort, que je l'étois du mien. L'amour & le travail ne me laiſſoient pas appercevoir de la longueur du temps, & je n'en aurois pas ſenti la durée, ſi le déſir d'être tout entier à Eléonore ne m'eût fait vivement ſoupirer après la fin du jour.

Eléonore, de ſon côté, ne regrettoit plus l'Europe. Notre poſition iſolée ne l'affligeoit plus. Toutes ſes affections déſormais concentrées dans l'Iſle, lui faiſoient trouver un charme inexprimable dans tout ce que nous entreprenions, pour nous y établir avec plus d'aiſance; &, comme je l'avois prédit, les travaux même où elle me ſecondoit, devenoient pour elle de nouveaux plaiſirs.

On ne doit pas s'étonner après cela, de la voir attentive à me dérober de ces travaux tout ce qu'elle en pouvoit faire, & qu'elle employât même la ruſe dans la vûe de me ſoulager. Lors de la conſtruction de la maiſon, elle m'avoit porté les petites pierres, le mortier, le jonc, les lattes, &c. & quand la carcaſſe en fut achevée, & qu'il fut queſtion de la meubler, elle prétendit à la ſurintendance de l'ameublement, & voulut non ſeu-

lement préſider au placement de chaque choſe, mais ne laiſſer rien poſer ſans y mettre la main. Son goût & ſon talent pour le deſſin, qui m'étoient connus, ne me permirent pas de m'y oppoſer; au reſte, j'étois enchanté de l'arrangement qu'elle donnoit à toutes les choſes qui devoient trouver place dans les diverſes parties de notre édifice.

J'avois déjà fait le plafond de chaque piece, avec le même torchis dont les parois étoient compoſées; j'avois crépi, puis blanchi l'intérieur des appartemens; en ſorte que, quand les cloiſons & les revêtemens furent bien ſecs, ce qui ne demanda pas un temps conſidérable, il n'avoit plus été queſtion que de meubler. Eléonore n'oublia rien pour le faire avec toute la commodité poſſible, & pour donner au ſallon & à l'appartement que nous devions occuper, un air d'aiſance &

de propreté; elle deſtina aux chambres qui devoient reſter vides, la tapiſſerie de la cabane, & choiſit pour tapiſſer la nôtre, une étoffe de ſoie couleur de feu, qu'elle avoit trouvée parmi les marchandiſes du vaiſſeau. Nos lits n'avoient pas de rideaux, non plus que les fenêtres; elle en fit pour les lits d'une futaine blanche, & pour les croiſées d'une toile de coton plus claire, qui pouvoient ſe laver à volonté. Elle voulut encore couvrir les fauteuils & les chaiſes de houſſes & de couſſins; & comme nous ne manquions ni de crin ni d'étoffes, il ne lui fut pas difficile de ſe ſatisfaire ſur cet article.

Tandis qu'Eléonore s'occupoit à tailler & à coudre les diverſes parties de ces ouvrages, auxquels je ne pouvois l'aider, je jugeai à propos de parer le dehors de la maiſon de l'humidité des pluies, & pour cet effet

je la revêtis jusqu'à une certaine hauteur de vieilles planches que je clouai sur les montans. Je passai sur ces planches une couleur rouge à l'huile (*a*); ensuite j'y traçai avec de la chaux des lignes blanches, qui donnerent à notre bâtiment l'air d'une maison de brique proprement cimentée avec du plâtre, telle qu'on en voit dans plusieurs Provinces de France, & surtout en Languedoc. Quelque temps après, je garnis les fenêtres de volets, que je peignis en vert (*b*), & qui, en nous mettant à l'abri des autans & de l'orage, firent un effet très-agréable à la vue.

(*a*) J'avois trouvé dans l'Isle une sorte de sanguine, qui, bien pétrie & bien purgée, donnoit un fort beau rouge.

(*b*) Beaucoup de drogues nécessaires à la peinture, faisoient partie des marchandises que nous avions trouvées sur le vaisseau.

Eléonore plaça deux lits dans notre chambre, afin que ſi quelque maladie ſurvenoit à l'un de nous, l'autre pût repoſer à côté du malade. Ayant fait la revue de tous les meubles que nous avions, elle en prit ce qu'il y avoit de mieux pour nous aſſortir. Des coffres & des armoires étoient, avec quelques tables, les ſeuls gros meubles que nous puſſions employer. Nous y joignîmes quelques petites glaces qui avoient appartenu au Capitaine du vaiſſeau, & de tout cela mon épouſe compoſa la garniture de notre appartement, qui, par l'ordre & la propreté qu'elle y mit, auroit fait honneur à une maiſon de ville, & devenoit une choſe merveilleuſe dans une ſolitude comme la nôtre.

Ses ſoins ne ſe bornerent pas à notre appartement. Elle voulut encore donner au ſallon tout l'agrément & la commodité dont il étoit ſuſceptible.

C'étoit là que nous devions nous raſſembler dans le courant du jour, que nous devions manger, que nous devions travailler. Eléonore le tapiſſa d'un cuir doré, que nous avions trouvé dans une malle d'un Officier de l'équipage, & ce cuir appliqué ſur le mur, en étoffant le ſallon, le laiſſa plus frais que n'eût fait une tapiſſerie de laine ou de ſoie. Elle y mit à la place des chaiſes ou d'un ſopha, de larges bancs rembourrés de crin & couverts de cuir. Mais les tableaux qu'elle avoit peints, & qu'elle y ſuſpendit, en firent le plus bel ornement. Ils n'auroient pas déparé la galerie d'un Prince. Ceux des Peintres Flamands & Hollandois que nous avions trouvés parmi les effets de M. Daviſon, placés par Eléonore auprès des ſiens, ne ſe trouverent point trop mal aſſortis. Enfin Eléonore fit de la piece qui ſervoit de

paſſage pour aller au grenier & au jardin, une ſorte d'office où je plaçai un buffet, & où nous dépoſions la vaiſſelle, les viandes, & la table même ſur laquelle nous mangions ; tandis que le portique, au deſſous du colombier, nous ſervoit de cuiſine dans les temps de pluie.

La conſtruction de notre maiſon changea la diſpoſition des cours & des étables, par la maniere dont je la plaçai, & par la nouvelle clôture dont je l'entourai. L'entrée de la cabane étoit ci-devant à l'orient. A gauche étoient les étables ; derriere & au couchant, la baſſe-cour. Au devant de la cabane, & vis-à-vis des étables, ſe trouvoit le magaſin, qui n'en étoit ſéparé que par la cour. Le jardin étoit au ſud-oueſt, un peu éloigné de la cabane.

Par la nouvelle diſpoſition de notre bâtiment, les étables ſe trouverent à

droite, le magasin à gauche, le jardin à plain-pied sur le derriere; & quand la cabane fut détruite, la cour devint plus vaste, & cependant plus facile à clorre. La basse-cour fut transportée sur le côté du magasin. Nous construisîmes dans la suite une nouvelle grange & des étables plus spacieuses & plus solides, lorsque nos animaux, prodigieusement multipliés, ne purent plus contenir dans leurs anciennes loges, & que nos champs agrandis nous donnerent de plus amples moissons.

Quoique j'eusse amassé de longue main tous les matériaux nécessaires pour notre maison avant de l'entreprendre, & que, bien secondé d'Eléonore, j'eusse mis à la construire la plus grande activité, un ouvrage de cette importance m'avoit pris un temps si considérable, que je pus à peine finir entiérement la carcasse du bâti-

ment, & le mettre à l'abri de l'humidité avant la saison des pluies. J'ai rapporté de suite tous les travaux que nous y fîmes, pour ne pas interrompre ma narration; mais je dois dire ici qu'il nous restoit beaucoup à faire dans l'intérieur, quand cette saison fut venue. Il est vrai que je fus obligé de me détourner quelquefois, pour vaquer aux travaux indispensables de la culture, ou pour nous pourvoir des choses qui nous manquoient, & que les occupations du ménage & le soin des bestiaux me privoient une partie du jour des secours de ma compagne. Je dois ajouter que nos champs & les labours s'étoient accrus de plus d'un tiers cette année, & qu'Eléonore avoit déjà des raisons particulieres de se ménager dans son travail & d'éviter les trop fortes secousses.

En effet, ma chere épouse étoit enceinte. Je m'attendois, ainsi qu'Éléo-

nore, à cette heureuſe circonſtance. Elle faiſoit notre eſpoir & l'objet de nos vœux. C'étoit l'annonce des bénédictions du Ciel ſur notre mariage, & du bonheur qui devoit le ſuivre; c'étoit l'aurore de la population, de la ſociété future, & de la proſpérité de l'Iſle; & néanmoins, quoique prévenus en quelque ſorte de cet heureux événement, nous fûmes ſi enchantés de n'en pouvoir plus douter, qu'il me ſeroit impoſſible d'exprimer ici toute notre ſatisfaction. Lorſqu'Eléonore en fut bien convaincue, elle ſe mit à genoux pour remercier la Providence de cette faveur, puis s'étant levée, elle me dit avec l'air du raviſſement:

» Mon cher Chevalier, mon cher époux, le Ciel nous regarde avec complaiſance. Nous n'habiterons plus déſormais une terre déſerte. Voilà des ſecours & des compagnons qu'il nous

donne. Et quel ſecours ! C'eſt le fruit de notre union, c'eſt notre ſang & la prolongation de notre exiſtence. Si Dieu me ſéparoit de vous pour m'appeler à lui, j'aurois au moins la conſolation de vous laiſſer en mourant un autre moi-même, & de ne point vous quitter ſans vous avoir donné une douce ſociété «.

J'interrompis mon épouſe en l'embraſſant avec tranſport, & je lui dis : » Chere Eléonore, ne mêlez pas d'idée ſiniſtre au ſentiment le plus doux que je puiſſe éprouver. Le Ciel, qui nous protege, & qui nous en donne des preuves ſi viſibles, ne bornera pas de ſi-tôt le cours de nos proſpérités, puiſqu'il nous deſtine à peupler cette ſolitude. Pouvons-nous méconnoître ſes intentions ? Quelle ſatisfaction, quelle joie pour mon cœur, de ne pouvoir plus douter que vous ſerez bientôt mere, de connoître que vous

portez dans votre ſein l'enfant de notre amour, & de voir ainſi doubler les liens de notre tendreſſe ! Ah ! conſervez avec précaution un germe auſſi précieux. Ne vous expoſez pas à le perdre en étendant trop loin vos ſoins & vos fatigues, laiſſez-moi me charger ſeul des pénibles travaux ; ne vous occupez que de ceux qui ne ſauroient nuire au fruit que vous portez. Votre bonté, votre attachement pour moi, vous font aller trop ſouvent au delà de vos forces pour m'éviter une partie du travail. Gardez-vous, ma chere amie, de vous oublier ainſi pour moi, quand vous devez veiller ſur vous, pour préſerver de tout accident le dépôt de nos eſpérances «.

Eléonore penſoit trop bien, pour n'être pas docile à cette exhortation ; elle étoit déjà trop bonne mere, pour mettre au haſard la vie de ſon enfant.

Elle me promit de ne rien entreprendre de pénible & ſans mon conſentement, & j'applaudis de tout mon cœur à la modération & à la tendreſſe de mon épouſe.

CHAPITRE XXI.

Régime de vie d'Eléonore ; attention du Chevalier ſur l'état de ſon épouſe. Chaſſe, pêche, mauvaiſe ſaiſon ; préparatifs pour les couches d'Eléonore, &c.

EN conſéquence de la convention que nous avions faite, Eléonore & moi, de veiller ſoigneuſement ſur ſon état, & de la parole qu'elle m'avoit donnée de ſuivre mes conſeils & de ſe ménager, nous jugeâmes à propos de tracer un plan de conduite, d'après lequel elle dût tenir un régime de vie conſtant & uniforme juſqu'au temps de ſes couches. Nous ne réglâmes pas ſeulement ce qu'il falloit qu'elle évitât, mais encore ce qu'elle pouvoit faire, ainſi que les alimens dont elle devoit ſe nourrir.

Par ce traité, tout travail qui la mettroit dans le cas de faire des efforts, toute occupation qui l'expoſeroit à tomber, enfin tout mouvement qui lui donneroit trop d'agitation, lui furent interdits. Il ne lui fut plus permis, comme auparavant, de monter dans le grenier, & ſur-tout ſur les chaiſes ni ſur les tables pour atteindre quelque choſe, de braver les promptes variations de l'air, de ſouffrir le grand vent, le grand chaud, ni la pluie. Elle dut ſe prémunir contre toute ſurpriſe de trouble ou de crainte, qui, donnant à ſon cœur des commotions ſubites & violentes, pourroient cauſer en elle des révolutions dangereuſes.

Je n'avois pas connu de femme plus raiſonnable qu'Eléonore, d'un eſprit plus raſſis, d'un caractere plus ferme; il n'y en avoit guere d'auſſi bien conſtituées qu'elle, qui euſſent été plus exercées, & dont le tempé-

rament & la ſanté fuſſent meilleurs : elle riſquoit peut-être moins que toute autre, & cependant je jugeai qu'il ne falloit oublier ni même négliger rien de tout ce qui pouvoit conſerver le fruit précieux qu'elle portoit dans ſon ſein, & qui faiſoit l'objet de nos plus douces eſpérances ; & mon inquiétude pour la ſûreté de l'enfant étoit d'autant plus vive, qu'elle ſe trouvoit intimément liée au vif intérêt que m'inſpiroit la ſanté de la mere.

Il fut décidé qu'elle s'en tiendroit aux ſoins de l'intérieur les moins gênans, à faire la cuiſine, à coudre, à tricoter, au ménage de la baſſe-cour, à mener les beſtiaux au pâturage ou à la riviere ; mais qu'elle me céderoit tout ce qui pouvoit demander quelque vigueur. Ainſi la boulangerie, le blanchiſſage, & le tranſport de l'eau qu'Eléonore s'attribuoit quelquefois, le ſoin des étables, qui entraînoit

celui d'attacher & de détacher nos bêtes, de leur faire de la litiere, de leur porter à manger & à boire durant la mauvaiſe ſaiſon, me furent réſignés, & ſe trouverent encore dans mon département.

Eléonore étoit ſobre; il ne fallut pas lui recommander la tempérance; mais je crus devoir la prier de mettre plus de choix dans ſa nourriture, de préférer les alimens d'une digeſtion plus facile, de ſe priver de viandes ſalées ou fumées, & de tout ce qui pourroit échauffer le ſang ou irriter la ſoif. De bonne ſoupe, des légumes, du riz, du laitage, des fruits, de la volaille, des poiſſons, & quelquefois de la tortue, du gibier, & du vin trempé : voilà ce que je lui preſcrivis pour ſa nourriture, & ce qui compoſa l'ordinaire de ſes repas.

Quant à ſes récréations, la lecture, la muſique, la peinture, les promenades

nades à pied ou en bateau, furent ſes délaſſemens & ſes plaiſirs. Mais, comme elle ſe donnoit dans la maiſon moins de mouvement qu'avant ſa groſſeſſe, elle faiſoit, pour y ſuppléer, un uſage journalier de la promenade, lorſque le temps nous permettoit de ſortir. La ſeule précaution que je crus devoir prendre alors, fut de lui faire chauſſer des ſouliers bas, & de lui donner le bras chaque fois, pour mieux aſſurer ſa démarche : du reſte, je n'oubliois rien pour l'égayer lorſque nous nous trouvions enſemble, afin que ſon cœur & ſon eſprit ſe trouvant toujours dans une heureuſe ſituation, elle pût jouir d'une bonne humeur & d'une ſanté parfaite.

Si je travaillois dans l'intérieur de la maiſon ou dans l'endroit où ſe trouvoit Eléonore, & que je ne puſſe tenir avec elle une converſation ſuivie, je chantois ſeul, où j'accompagnois ſa

voix de la mienne. Je l'excitois à parler quand nous étions à table, pour donner plus d'agrément au repas, & pour en rendre la digeſtion plus facile, ſuivant cet adage de mon pays, que *les morceaux caquetés ſe digerent mieux.* Enfin, durant la récréation, & ſur-tout le ſoir, qui étoit pour nous le point de ralliement & le moment le plus libre de la journée, j'animois l'entretien par le récit de quelque anecdote, par celui des choſes qui nous étoient arrivées, ou par des réflexions conſolantes ſur l'agréable perſpective que nous avions devant nous. Souvent, juſqu'à l'heure du coucher, nous paſſions le temps à jouer aux dames ou au trictrac, quelquefois à faire de la muſique, où je concertois avec le violon ou le hautbois. Enfin j'avois attention de prolonger ſon ſommeil & ſon repos juſque dans la matinée, ne voulant pas

qu'elle quittât le lit, lorſque je me levois de bonne heure pour commencer la tâche du jour. Ces attentions, qui ne ſe démentirent jamais, non plus que les ſoins vigilans de ma tendreſſe, entretinrent Eléonore dans l'état le plus ſatisfaiſant, & la préſerverent des dangers & des incommodités qui ne ſont que trop ſouvent les ſuites de la groſſeſſe, chez les femmes foibles ou imprudentes.

Cela n'empêcha pourtant pas Eléonore de m'accompagner, lorſqu'il fallut faire des proviſions pour la ſaiſon pluvieuſe, c'eſt-à-dire, lorſque je voulus aller à la chaſſe & à la pêche, pour nous fournir de gibier & de poiſſons propres à être boucanés ou ſéchés. Mais je n'eus garde d'étendre nos courſes & nos tournées auſſi loin que je l'avois fait l'année précédente. L'état de mon épouſe, qui ne de-

mandoit point d'exercice violent ni de fortes secousses, ne permettoit pas de nous éloigner beaucoup de la riviere, ni d'essayer de gravir péniblement les collines, ou de descendre dans les vallées. Il lui défendoit en même temps de se hasarder à voyager sur son âne, parce qu'il n'eût fallu qu'un faux pas pour la faire blesser. La seule voiture qui lui convînt étoit le bateau, dont le mouvement égal & doux ne pouvoit lui faire courir aucun risque.

Ainsi nous nous mîmes dans la chaloupe avec tous les instrumens de capture & les choses nécessaires à la commodité du voyage; & convenus de revenir tous les soirs coucher à notre gîte, nous commençâmes notre expédition en remontant la riviere. Je descendois sur les bords pour chasser dans la plaine; mais comme je demeurois toujours à la vue du bateau,

qu'Eléonore ne quittoit point, notre chaſſe, quoiqu'abondante, ne le fut pas autant qu'elle l'eût été, ſi j'euſſe battu les vallons & parcouru les collines juſqu'au haut de la crête. Nous fûmes amplement dédommagés par la quantité de poiſſon que la pêche nous fournit. Nous en prîmes de toute eſpece au delà de nos eſpérances; & comme j'avois eu la précaution d'emporter avec nous pluſieurs tonneaux défoncés, que je remplis d'eau, nous avions le plaiſir de porter tous les ſoirs à la maiſon la plupart de nos poiſſons en vie. Nous ne fûmes pas moins heureux, lorſque ſortant de l'embouchure de la riviere, nous allâmes pêcher en mer. Nous n'eûmes de nouvelles précautions à prendre, que celle d'emplir nos tonneaux d'eau de mer, au lieu de nous ſervir d'eau douce.

Je n'ai pas beſoin de faire mention

ici des procédés que j'employai pour conſerver le gibier & le poiſſon; ce ſont les mêmes dont je m'étois déjà ſervi. Je dirai ſeulement que nous mangeâmes frais ces poiſſons plus long-temps que nous n'avions fait la premiere fois, & qu'éclairé par l'expérience, je préparai beaucoup mieux mes chairs boucanées & mon poiſſon ſalé. Ils furent d'un meilleur goût, & ſe gâterent moins que ceux que nous avions conſommés durant l'année.

Le ſouci de l'avenir & la juſte prévoyance des beſoins, qui m'avoient fait amaſſer cette proviſion néceſſaire, me porterent auſſi-tôt après à couper le fourrage, dont nos beſtiaux ne pouvoient ſe paſſer dans la mauvaiſe ſaiſon, & à ſemer nos terres avant les pluies. Eléonore, qui ne pouvoit me prêter que de foibles ſecours dans ces travaux importans,

voulut au moins me tenir compagnie lorſque je m'en occupois, & ne me quittoit guere au champ ou à la prairie. Elle eſſaya même quelquefois la fourche ou le rateau ; mais tout le faix du jour comme de l'ouvrage tomboit ſur moi, & tout me faiſoit un devoir indiſpenſable de m'en charger. Il falloit plus de foin que l'an paſſé. J'étois ſeul pour le faire, pour le voiturer, pour l'entaſſer; j'y trouvai plus de fatigue. La même choſe m'arriva pour les ſemailles des grains ; elles furent plus longues & plus pénibles ; mais je travaillois pour Eléonore & pour mon enfant. C'étoit aſſez pour me rendre la fatigue précieuſe, & pour me faire trouver dans ces occupations pénibles une douce félicité.

Avant la ſaiſon des pluies, nous avions quitté la cabane pour occuper le nouveau bâtiment. Nous avions

transporté dans ce second domicile tout ce qui étoit de quelque valeur dans le premier, en sorte que quand la mauvaise saison se fit sentir, & qu'il ne fut plus possible de travailler dehors, ni de s'exposer à l'humidité sans s'incommoder, nous nous renfermâmes dans la maison, pour nous y occuper des choses qui restoient encore à faire. Quand la pluie étoit abondante, nous n'en sortions pas du tout, parce que nous nous servions alors de l'eau qui tomboit pour abreuver nos bestiaux, & qu'à la faveur d'une petite galerie couverte, que j'avois faite pour joindre les étables à la maison, nous pouvions aller à leurs étables sans nous mouiller.

Ce fut alors que je me sus bon gré d'avoir assez avancé notre édifice pour nous en faire un sûr asile contre le vent & l'orage, & que nous pûmes nous occuper à loisir du

ſoin d'achever tout ce qui manquoit à l'intérieur de nos appartemens, de le meubler & de l'embellir. Je devins Menuiſier & Tourneur, & je fis non ſeulement les portes & les fenêtres de toutes les chambres, j'entrepris encore quelques boiſeries, comme un pupitre, une table, & une ſorte de bibliotheque à rayons pour contenir des livres. Cependant Eléonore raccommodoit, rangeoit, ſerroit tout le linge, faiſoit des tapiſſeries, des tapis, des rideaux. Mais lorſque le temps des pluies tira vers ſa fin, & que l'épaiſſeur de ſa taille & ſa peſanteur l'avertirent qu'elle approchoit de ſon terme, elle crut devoir ſonger à faire la layette de ſon enfant, tandis que je travaillois de mon côté à lui faire un berceau.

Mais je parle improprement en m'exprimant de la ſorte. Mes enfans ne devoient avoir ni berceau

ni maillot. J'en connoiſſois trop les inconvéniens, pour vouloir leur donner ces entraves, & leur faire courir les riſques qui les accompagnent. Ce que je fis n'étoit qu'un petit bois de lit fort bas, à bord élevé, où l'on pouvoit poſer un panier ou mannequin dans lequel l'enfant devoit être couché.

Ces préparatifs étant faits, je crus devoir prendre des précautions non moins importantes pour la nourriture de l'enfant & pour le bien-être de la nourrice. Il étoit queſtion, en effet, d'épargner à Eléonore ces douleurs ſi vives, que les meres n'éprouvent que trop ſouvent dans l'allaitement de leurs enfans, ainſi que les dangers qui quelquefois l'accompagnent; & à l'enfant, le riſque encore plus grand de ne pouvoir ſe nourrir du lait que la Nature même lui a préparé. Nous employâmes à cet égard

tous les moyens qu'elle ſemble indiquer à des parens ſages & prévoyans, en diſpoſant d'avance, par la ſuccion, les voies qui ſervent à porter la premiere nourriture dans la bouche du nourriſſon, & nous ne pûmes par la ſuite que nous applaudir du ſuccès de nos ſoins.

Dans une ſemblable circonſtance, malheur à l'époux qui dédaigneroit d'être un amant : il entendra les cris de ſon enfant demandant la ſubſiſtance, & ne pouvant l'obtenir ſur le ſein maternel. Il verra les larmes de ſa compagne, chargée de remplir ſeule, avec de cruelles douleurs, un devoir auquel ils devoient coopérer en commun. Il eſſuiera des reproches, pour s'être privé du tendre ſoin qu'il devoit remplir. Ce crime d'un pere dur ou inſouciant, & ces malheurs qui le ſuivent, furent ignorés dans mon Iſle ; & mon

Eléonore n'avoit rien à craindre, ſon ami n'avoit rien à ſe reprocher, lorſqu'elle eut à remplir les reſpectables fonctions de nourrice.

CHAPITRE XXII.

Heureuſes couches d'Eléonore; elle donne le jour à deux enfans. Leur nourriture; éducation phyſique du premier âge, &c.

LA ſaiſon des pluies étoit paſſée; tous les travaux de la maiſon étoient finis, tout étoit prêt pour les couches d'Eléonore; nous attendions avec une impatience difficile à exprimer, ce moment déſiré, que l'état de mon épouſe faiſoit croire très-proche; mais il s'écoula près d'un mois encore au delà du terme que nos calculs avoient marqué pour celui de ſa délivrance. Ce moment arriva enfin, & nous fûmes bien dédommagés d'une ſi longue attente. Eléonore me rendit pere de deux enfans, un garçon & une fille. Je peindrois mal l'eſpece

d'ivreſſe que nous éprouvâmes mon épouſe & moi. Dans l'excès de ſa joie, elle ne ſe ſouvenoit déjà plus des cruelles douleurs qu'elle avoit ſenties. J'embraſſai cette chere épouſe avec toute la tendreſſe du ſentiment qui m'animoit, tandis qu'elle éprouvoit l'émotion la plus douce, & que ſes joues ſe mouillaient de pleurs. Elle ne tarda pas à s'acquitter envers ſes deux enfans des fonctions ſi douces que lui preſcrivoit la Nature, & ils apprirent à s'aimer ſur le ſein même de leur mere.

Une femme de nos villes ſe ſeroit crue trop foible pour allaiter un ſeul enfant; elle eût penſé que ſon tempérament & ſa beauté en auroient ſouffert. La ſanté d'Eléonore ne fut pas un ſeul moment altérée de ce qu'elle en nourriſſoit deux; au contraire, elle ne parut jamais plus gaie & mieux portante, & jamais ſes

couleurs ne furent plus belles ni plus naturelles. Elle se rétablit assez promptement de ses couches, pour se charger elle-même de tous les soins dans lesquels j'avois cru devoir la suppléer à l'égard des nourrissons.

Comme il n'y eut jamais de mere plus tendre ni mieux instruite de ses devoirs qu'Eléonore, il n'y en eut jamais aussi de plus vigilante. Il ne lui échappoit rien de tout ce qui méritoit son attention. Je ne demeurai chargé de nos enfans qu'une douzaine de jours; car à cette époque, Eléonore levée ne se recoucha plus que la nuit, & dès-lors mes attentions à cet égard devinrent superflues. Elle les allaitoit, les levoit, les couchoit, les changeoit elle seule, sans vouloir me permettre de m'e mêler, comme j'avois fait jusqu'alors. » Vous avez assez d'autres affaires, me disoit-elle, sans vous donner en-

core celle-là. Laissez-moi les occupations que me prescrivent en même temps mon devoir & ma tendresse «. Je cédai à ce louable empressement, en applaudissant à son zele, qui désignoit d'une maniere si positive une digne mere de famille.

Dès qu'Eléonore fut assez rétablie pour pouvoir sortir, elle voulut donner à ses enfans le caractere de Chrétien, & résolut de faire la cérémonie de leur Baptême, au même endroit où nous avions fait celle de notre Mariage. Nous portâmes nos enfans à l'Autel qui nous servoit de Chapelle. Eléonore me les présenta, tandis que, seul Prêtre & Pontife de mon Isle, je répandis sur leur tête l'eau salutaire de la régénération & l'onction du Sacrement. La fille reçut le nom d'*Adélaïde*, que portoit la mere d'Eléonore, & nous donnâmes au garçon le nom de *Henri*, qui

étoit celui de mon pere. Après cela, nous inſcrivîmes ſur un regiſtre fait exprès, & qui contenoit déjà l'acte de notre union, l'époque de la naiſſance de ces enfans, & la date de leur Baptême. Cette précaution, utile dans toute ſociété policée, étoit encore plus néceſſaire dans notre ſociété naiſſante. Nous n'avons jamais manqué depuis, de conſigner dans ce regiſtre tous les événemens de l'Iſle qui ont mérité d'être notés, parmi leſquels les plus remarquables ſont ſans doute les naiſſances des enfans, qui ajoutent de nouveaux membres à la ſociété, & leurs ſépultures, qui la privent de leurs ſervices.

Eléonore ſe livra enſuite tout entiere aux ſoins que demandoient la nourriture & l'éducation de ſes enfans. Une nourriture réglée, une extrême propreté, le paſſage inſenſible de l'eau chaude à l'eau froide, des

lotions fréquentes, jusqu'au temps où ils furent en état, chacun de son côté, de prendre eux-mêmes les bains, si nécessaires sur-tout dans des pays voisins du tropique ; des vêtemens larges & commodes, mais toujours décens : tels furent les moyens les plus simples & les plus naturels que nous crûmes devoir employer pour leur former une constitution saine & robuste. En voici un petit détail, qui ne peut être qu'intéressant pour ma postérité.

Dès qu'il fallut ajouter quelque chose au lait de la mere, nous commençâmes par donner aux enfans un peu de mie de pain détrempée dans du lait de vache, ou de la panade à l'eau, bien cuite, avec un peu de sel, sans beurre ni graisse. A mesure que devenant plus forts ils demandoient plus d'alimens, nous augmentions la dose & la variété de la

nourriture. Nous nous servîmes de crême de riz bien cuite, de gruau d'orge ou d'avoine fait au lait, préférant ces alimens à la soupe grasse, que nous ne regardions pas comme fort saine pour les enfans du premier âge, c'est-à-dire, tant qu'ils ne marchent pas seuls. Leur boisson étoit de l'eau de notre fontaine, la meilleure & la plus légere qu'il y ait peut-être au monde.

Aussi-tôt après leur naissance, j'avois nettoyé le corps de nos enfans avec de l'eau tiede mêlée d'un peu de vin. Je continuai de faire dégourdir l'eau pendant les six premieres semaines. J'avois, le second jour, voulu essayer de l'eau froide; ils pousserent des cris perçans. » Ne vois-tu pas que ces pauvres enfans souffrent, me dit Eléonore, & que cette température est trop différente de celle dont ils viennent à peine de sortir? Il

faut les accoutumer à l'air & à l'eau ; mais par degrés «. En effet, mon expérience ne fut point heureuse, & les enfans, sur-tout la petite, eurent, durant quelques jours, un léger rhume.

Pour ce lavage, nous les mettions dans une grande jatte pleine d'eau, de la température que nous jugions convenable, &, avec une éponge, je leur lavois tout le corps, à commencer par la tête, ensuite je les séchois sans les frotter, & par la seule application d'un morceau de vieux linge. Le temps le plus propre à ces lotions étant le matin, j'eus soin d'abord, & mon épouse après moi, de les laver tous les jours en les levant, avant de leur présenter le sein, & nous eûmes toujours cette précaution, pour ne pas nuire à la digestion de l'enfant, qui auroit pu souffrir du lavage après avoir pris de la nourriture.

En peu de temps ils ſe trouverent ſi bien accoutumés à l'eau, que le moment du bain étoit toujours marqué par leurs ris, par des jeux, par tous les ſignes de la joie, & l'eau devint pour eux un élément preſque auſſi familier que l'air. Une précaution de ſanté, & le déſir de donner à leurs membres toute la ſoupleſſe & la vigueur dont ils étoient ſuſceptibles, nous porterent à entretenir nos enfans dans cette habitude.

Quelquefois auſſi nous leur faiſions, dans les mêmes vûes, de légeres frictions, qui ſervoient en même temps à les rendre plus ſouples; mais nous avions l'attention de ſuſpendre les frictions ainſi que les lavages dans le temps de leur digeſtion, & lorſque les premieres dents, voulant percer, irritoient le genre nerveux & le rendoient ſuſceptible d'être agacé par ces deux opéra-

tions. Nous apprîmes à connoître ces momens où il falloit les interrompre, par la répugnance des enfans, & par leurs cris répétés, qui témoignoient alors vivement combien cette méthode leur étoit désagréable.

Si les enfans se coupoient ou s'écorchoient en quelque endroit, Eléonore employoit un remede bien simple; elle y faisoit couler de l'eau fraîche chaque fois qu'elle les changeoit, ce qui suffisoit pour raffermir la peau & les guérir promptement. J'avois vu des merveilles de ces lotions froides en Allemagne, où elles fortifioient les corps contre les impressions de l'air. L'expérience que nous en fîmes dans notre Isle, me convainquit qu'elles étoient encore plus utiles sur les terres voisines du tropique, parce que la chaleur, presque continuelle, y énerve les corps en relâchant les fibres, & que le bain d'eau froide

leur donne du ton & ſert à les raffermir.

Je ſavois qu'à toute latitude on doit défendre les enfans de la grande chaleur, avec le même ſoin qu'on prend d'ordinaire pour les préſerver du froid ; mais ſi cette précaution étoit bonne ailleurs, elle ſe trouvoit ici bien plus néceſſaire.

Perſuadés que la libre circulation de l'air pouvoit encore ſervir à fortifier leurs membres, nous laiſſâmes leurs habits comme volans ; & dans la ſuite même nous ne crûmes pas devoir changer de méthode. Nous n'employâmes ni jarretieres ni ligatures, qui gênant la circulation des humeurs, s'oppoſent à la croiſſance ; nous laiſſâmes au contraire à leurs corps toute la liberté de s'étendre & de croître à ſouhait. Dès que le haut de la tête fut aſſez ferme, nous leur coupâmes les cheveux, nous les débarraſſâmes

du béguin & du bonnet, & ils demeurerent jour & nuit la tête découverte.

Eh quel ſpectacle pour nous plus raviſſant, que celui de voir nos enfans croître & proſpérer ſous nos yeux preſque à vue d'œil ! car leurs progrès en tout étoient une ſorte de prodige que la Nature opéroit, pour nous récompenſer de nos attentions à ne pas la contrarier. Chaque jour augmentoit à cet égard notre confiance & notre ſatisfaction. Leurs ſens, leurs forces, leur conception ſe développoient d'une maniere étonnante. A deux mois, ils commençoient à nous connoître. Un premier ſouris remplit de joie le cœur de leur mere, & lui montrant l'aurore de leur affection, devint le premier ſalaire de ſes tendres ſoins. A quatre mois ils entendoient notre voix, & tournoient la tête quand on les appeloit ; ils étoient

émus

émus de nos careſſes, ils y répondoient par leur bégayement. A dix mois, ils marchoient l'un & l'autre, & prononçoient quelques mots. Henri avoit alors dix dents, & Adélaïde huit. La taille & la vigueur de ces enfans étoit ſurprenante à cet âge, & quiconque les eût alors vus pour la premiere fois, auroit pu facilement leur donner vingt mois.

Mais ils avoient été nourris & élevés ſans gêne & ſans contrainte, dans la pleine liberté de leurs mouvemens, & dans l'air le plus pur. Couchés, ils pouvoient s'étendre, ſe raccourcir & ſe remuer, ſuivant leurs forces & leurs beſoins, ſans nous faire craindre aucune chute; levés, dès qu'ils purent ſe ſoutenir, nous les laiſſions ramper ſur le plancher ou ſur le gazon, où ils jouoient & s'exerçoient à leur aiſe & ſans danger. Nous connoiſſions ſi bien les

bons effets de l'exercice, pris surtout en plein air, que pour faire participer nos enfans à ces avantages, j'avois construit, peu de temps après leur naissance, une machine, au moyen de laquelle nous pouvions leur donner du mouvement, & les promener sans fatigue dans la cour ou sur l'esplanade.

Cette machine étoit une sorte de chariot à quatre roues, sur lequel nous posions les corbeilles des enfans, & qui, en les transportant d'un lieu à un autre, servoit à les remuer doucement & à les faire jouir en même temps de l'air le plus salubre. La mere ne se fatiguoit pas à les porter ; ils s'échauffoient beaucoup moins que si on les eût tenus dans les bras, & l'exercice qu'ils faisoient, en fortifiant leurs membres, leur donnoit du plaisir & de la gaieté. Ce trémoussoir étoit ainsi bien différent du berceau,

dont le mouvement (*a*), tantôt lent & doux, ne ſert qu'à engourdir les organes des enfans, & tantôt balancé violemment, les diſpoſe, par cette vive agitation, à être ſuſceptibles de vertiges, de bégayemens, de convulſions, ou du moins les empêche de digérer le lait, qu'il fait ſouvent coaguler dans les premieres voies.

Eléonore ne déroboit pas ſeulement ſes enfans aux entraves du maillot &

(*a*) Ce berceau doit être celui des provinces méridionales de France, qui n'eſt qu'une ſorte de balançoire poſée ſur des demi-cerceaux. La moindre impulſion l'agite. Un mouvement léger pourroit quelquefois n'être pas défavorable à l'enfant couché dans ce berceau : une vive agitation lui devient très-nuiſible ; mais c'eſt à quoi les nourrices ne penſent guere ; elles bercent d'ordinaire l'enfant pour l'étourdir, & s'en débarraſſer en l'endormant ainſi comme par force, ſans s'inquiéter des ſuites que peut avoir cet uſage inconſidéré.

du berceau, mais encore aux bourlets & aux liſieres; & comme elle vouloit les ſouſtraire à toute habitude gênante, à toute paſſion dangereuſe, elle eut la plus grande attention de les prémunir contre la crainte, contre l'impatience & la douleur. Seuls dans notre Iſle, avec des parens qui n'étoient pas déraiſonnables, ils ſe trouverent garantis des préjugés & des fauſſes opinions, qui ailleurs régentent ſi impérieuſement le cœur & l'eſprit de la plupart des hommes.

Ce fut alors ſur-tout que j'eus lieu d'admirer la ſagacité d'Eléonore, & que je reconnus toute l'influence qu'une mere, d'un mérite ſupérieur, a ſur ſa famille, lorſqu'elle veut prendre la peine de diriger les premiers ſentimens & les premieres connoiſſances de ſes enfans. Je me convainquis qu'il n'y a point d'exemple ni de leçons qui puiſſent ſuppléer cette premiere direc-

tion de la mere, & qu'elle décide en bien ou en mal des mœurs & du caractere, disons mieux, du reste de la vie de ceux qui la reçoivent.

L'éducation des deux ou trois premieres années est proprement négative; c'est-à-dire, qu'elle se borne à empêcher qu'on ne dise ou qu'on ne fasse rien devant des enfans, qui puisse produire sur eux de mauvaises impressions, à écarter soigneusement tout ce qui pourroit leur nuire, & à ne point céder à leur importunité lorsqu'ils demandent sans besoin. Or nulle mere ne fut plus attentive qu'Eléonore à prévenir les besoins de ses enfans, à les deviner, à les secourir; mais il n'en fut jamais aussi de plus ferme dans ses principes, de plus égale dans sa conduite; & comme nous étions parfaitement d'accord en tout, & particuliérement dans notre façon de penser sur l'éducation, qu'elle ne fut

point contredite, qu'elle ne varia jamais dans ses sentimens ni dans son projet de suivre en tout la Nature; cette éducation, qui se fit sans peine, eut tout le succès que nous pouvions désirer. Ainsi l'on peut dire que nos enfans ne contracterent pas de mauvaises habitudes, qu'on ne livra point leur cœur à l'orgueil, leur esprit à l'erreur & à la vanité, & qu'ils n'eurent point de fantaisies.

La conduite uniforme qu'on tenoit à leur égard, écarta loin de leur ame les passions tumultueuses, qui, semées dès le bas-âge dans le cœur des enfans, par la complaisance & la foiblesse des parens, en font ensuite des hommes sans frein & sans retenue, les jettent dans l'injustice, & les rendant les fléaux de la société, causent en même temps leurs malheurs. Si nos enfans crioient ou pleuroient parce qu'ils éprouvoient quelque besoin

ou sentoient quelque douleur, on leur donnoit sans empressement ce qui leur étoit nécessaire; on les soulageoit s'il étoit possible : mais si l'on ne pouvoit adoucir leurs souffrances, on ne s'agitoit pas inutilement autour d'eux; on les laissoit pleurer sans avoir l'air d'être ému par leurs larmes; leurs cris importuns, ni leurs pleurs, ne faisoient point fléchir notre volonté. Jamais leurs désirs inutiles ne surmonterent cette barriere. Ils s'accoutumerent donc à ne vouloir que ce qui leur étoit permis; ils ne se livrerent point à l'impatience, lors même qu'ils souffroient.

Une éducation mâle & sans aucune délicatesse, convient aux enfans de tous les pays & de toutes les conditions, parce que les rendant peu sensibles au mal, elle leur apprend à souffrir la douleur & l'infortune, tandis qu'une vie molle les prépare

au contraire à mieux sentir les infirmités & les peines, qui sont le partage de l'humanité. Cette éducation, bonne ailleurs pour fortifier l'homme contre l'incertitude des événemens à venir, étoit indispensable dans notre Isle, dont les habitans devant être faits à tout, & supporter les incommodités du climat & des circonstances, c'est-à-dire, le grand chaud, la pluie, le vent, la fatigue, avoient besoin d'être particuliérenent élevés à une vie dure & au mépris de la douleur. Aussi je puis dire que nous saisîmes toutes les occasions, que nous mîmes tout en usage pour former nos enfans à la peine dès leurs premiers instans, & que, par cette méthode, nous commençâmes dès-lors à les prémunir contre tous les maux de la vie.

Dès qu'ils purent bien discerner ce qui se passoit autour d'eux, nous cherchâmes à les familiariser avec tous les

objets qui devoient frapper leurs ſens. Nous portâmes ſur-tout la plus grande attention à fermer leurs ames tendres aux impreſſions de la crainte ; car une fois reçues dans le bas-âge, ces impreſſions ne s'effacent preſque jamais. Le cœur, ouvert aux alarmes & aux frayeurs, n'a plus dans la ſuite le même courage, & rend même ſouvent l'homme foible & puſillanime. Nous les accoutumâmes à demeurer dans les ténebres, à voir ſans émotion les formes les plus hideuſes, à toucher même les animaux les plus laids & les plus dégoûtans. Nous ne le fîmes à la vérité que peu à peu, & en les excitant par notre exemple ; car c'eſt l'exemple ſur-tout qui influe ſur l'opinion des enfans, & qui, réglant magiſtralement leur façon de penſer, & leurs habitudes, bonnes ou mauvaiſes, décide pour toujours de leur caractere.

Quand leurs membres eurent pris assez de force pour leur donner le moyen de marcher seuls, & le désir de courir & de s'ébattre, nous crûmes pouvoir nous dispenser de les surveiller de trop près, & de garder tous les ménagemens que nous avions eus jusqu'alors pour leur foiblesse; ainsi lorsqu'en jouant ils venoient à tomber, lorsque dans leur chute ils recevoient quelque contusion, qu'ils se faisoient quelque bosse à la tête, ou saignoient du nez, nous n'avions garde de nous montrer émus de ces accidens, de nous écrier, de courir aux enfans pour les relever. A peine avions-nous l'air de nous en appercevoir. Nous les laissions se relever eux-mêmes; & bien aises qu'ils apprissent par ces petites épreuves à connoître la douleur & à la supporter, qu'ils pussent même voir leur sang couler sans pâlir & sans inquiétude, nous regardions ces événe-

mens comme des choſes ſans conſéquence, & qui ne méritoient pas la plus légere attention.

Cette apparente indifférence rendoit les enfans tranquilles ſur leurs chutes. Ils ne crioient pas, ils ne pleuroient pas, ils ſouffroient leur mal en patience, & preſque ſans ſe plaindre; ils étoient ſeulement une autre fois plus ſoigneux de ſe mieux tenir, & prenoient mieux garde de ne plus tomber. Une méthode contraire n'eût pas manqué d'opérer de funeſtes effets. Si notre air, nos geſtes ou nos paroles euſſent témoigné de l'effroi, ils en auroient été ſans doute épouvantés, ils auroient cru le danger bien plus grand & la choſe plus importante. Ils ſe ſeroient livrés dans la ſuite à la défiance de leurs forces, à la frayeur d'un péril chimérique, & fuſſent devenus timides, exigeans & pleureurs.

En ſuivant notre ſyſtême d'éducation, nous réduisîmes leur vêtement à une ſimple chemiſe, qui, couvrant leur nudité, & les parant des rayons du ſoleil, les laiſſoit jouir de la circulation de l'air & de la liberté de leurs mouvemens. Nous les laiſſions marcher nu-pieds & nu-jambes, pour leur rendre ces parties moins délicates & moins ſenſibles. Au ſortir de la corbeille, nous les mîmes repoſer ſur une couche dure & ſans rideaux, qui n'avoit pour couverture qu'une ſimple toile. Enfin, quand ils furent ſevrés, nous leur apprîmes peu à peu à ſe nourrir de tout ce qu'on peut employer à la nourriture de l'homme, & ſur-tout de mets ſimples & ſans apprêt.

Le ſevrage de nos enfans ne fut ni long ni difficile; ils y étoient comme diſpoſés depuis quelque temps. Ils avoient quinze mois quand ils furent

ſevrés. La quantité de dents molaires qui leur étoient ſorties, leur donnoit la facilité de mâcher les alimens qui avoient le plus de conſiſtance. Nous leur avions donné une ſoupe de lait, dans les premiers temps où le ſein de leur mere ne leur ſuffiſoit pas. Ils tetoient alors quatre fois le jour, & une fois la nuit. Enſuite on leur donna deux ſoupes, & ils ne teterent plus que quatre fois toutes les vingt-quatre heures. Vers un an, nous leur partageâmes un œuf frais mollet, avec les mouillettes convenables. A quatorze mois, nous leur en donnâmes chacun un; mais alors ils ne teterent plus que deux fois, & depuis qu'ils avoient eu des dents, nous leur avions laiſſé mâcher à volonté des croûtes de pain & des fruits ſecs dans l'intervalle des repas; & comme ils étoient robuſtes & pleins d'appétit, nous ajoutions de temps

TABLEAU

Des principaux événemens de notre hiſtoire, & de la naiſſance de nos enfans.

ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.	ÂGE D'ÉLÉONORE, née le 20 Avril 1682.			NOMS de nos ENFANS.	DATE de leur NAISSANCE.
Nous ſommes entrés dans l'Iſle le 22 Novembre 1699.	Elle n'avoit que 17 ans & 7 mois lorſque nous abordâmes à notre Iſle; nous ne nous mariâmes que 10 mois après, & elle n'accoucha qu'autres 10 mois après notre mariage; ainſi ÉLÉONORE avoit, à cette époque,				
Découverte du corps de M. D'ALIBAN le 25 Novembre.					
Monument élevé & conſacré à ſa mémoire le premier Mars 1700.					
Maladie d'ÉLÉONORE le 10 Juin.	ans 19	mois 3	.....	HENRI..... ADÉLAÏDE.....	31 Juillet 1701.
Grand tremblement de terre, & danger qu'y courut l'Auteur des Mémoires, le premier Septembre.	21	2	.....	JEAN-BAPTISTE.	24 Juin 1703.
	23		.....	GUILLAUME... AMÉLIE.....	26 Avril 1705.
Notre mariage eſt du premier Octobre 1700, ainſi que la plantation des palmiers & du boſquet de l'eſplanade.	24	11	.....	LOUISE.....	28 Mars 1707.
	26	8	.....	VINCENT..... SOPHIE.....	2 Janvier 1709.
	28	6	.....	CHARLES..... FRANÇOISE....	15 Novemb. 1710.
Maiſon commencée en 1700, finie en 1701.	30	4	.....	ÉLISABETH.... PHILIPPE.....	18 Août 1712.
Nos deux aînés ſevrés en Octobre 1702.	32	2	.....	GUY.....	20 Juin 1714.
LOUISE enlevée par un aigle, & heureuſement délivrée des ſerres de cet oiſeau vorace, 4 Octobre 1710.	33	11	.....	CHARLOTTE..	22 Mars 1716.
	35	10	.....	ÉTIENNE..... GABRIELLE...	11 Février 1718.
Danger que courut ÉLÉONORE & AMÉLIE dans la riviere où celle-ci ſe noyoit, 15 Juin 1713.	37	8	.....	PHILIPPINE.. JOSEPH.....	20 Décemb. 1719.
	39	7	.....	CATHERINE...	25 Novemb. 1721.
Mort de ROSE, le 2 Mai 1731, à l'âge de 4 ans 3 jours.	41	4	.....	MARTIAL..... FÉLIX.....	30 Août 1723.
	43	2	.....	ANNETTE.....	22 Juin 1725.
	45		.....	ROSE.....	28 Avril 1727.

En 1763 ces 22 enfans mariés avoient produit 180 enfans, & les petits enfans 230; ce qui, à cette époque, portoit la population de l'Iſle à 412 perſonnes de tout ſexe & de tout âge.

en temps un peu de riz ou de panade ; & ils s'accoutumerent ſi bien à paſſer ainſi du teton à une nourriture plus ſubſtantielle, qu'ils ſe trouverent preſque ſevrés lorſqu'on les priva de teter.

Ces détails que je viens de rapporter, de l'éducation de nos deux aînés dans le premier âge, furent les mêmes pour tous leurs freres. Comme rien ne contraria ces ſoins ni l'intention de la Nature, & comme aucun mauvais exemple, aucune fauſſe démarche, n'arrêta ni ne détourna jamais l'influence de cette éducation, jamais famille n'offrit un ſpectacle auſſi intéreſſant, auſſi ſatisfaiſant que la nôtre. Je ne crains pas de dire qu'il n'y en eut jamais peut-être, où tout ce qui contente un pere & une mere ſe trouvât ſi bien réuni. Toutes les diſpoſitions du corps à la ſanté la plus ferme, à la vigueur, à

la ſoupleſſe, toutes les qualités de l'ame, embellies par l'heureux germe des ſentimens, furent le partage de la plupart de nos enfans, & nous pûmes remarquer dans quelques-uns l'aurore des talens utiles & agréables, & de cette induſtrie ſi néceſſaire en tout pays & en tout temps, & particuliérement recommandable dans l'enfance des ſociétés. Ce que je viens de dire à cet égard, me diſpenſe de revenir ailleurs ſur cette matiere.

J'aurai déſormais la même réſerve, ſur ce que je pourrois rapporter de nos travaux & du produit de nos champs. Il eſt inutile d'y revenir, tant que je ne ferois que me répéter. Ce ne ſera que dans des circonſtances ſingulieres, ou pour des événemens imprévus, que je m'écarterai de ce plan. Cependant il ne ſera peut-être pas hors de propos de parler ici de la

récolte qui ſuivit notre mariage. Il ſembloit que le Ciel prît plaiſir à nous dédommager, par un concours d'événemens heureux, des malheurs que nous avions eſſuyés, & des privations où il nous avoit tenus ſi long-temps, & qu'il voulût nous faire connoître, par les graces dont il nous combla depuis, combien notre union étoit agréable à ſes yeux. Cette récolte fut très-abondante; elle ſurpaſſa de beaucoup toutes nos eſpérances. Comme j'avois étendu la culture de nos champs, & ſemé plus de grains que la premiere fois, le produit en fut ſi conſidérable, que nous fûmes pourvus au moins pour deux ans de cette précieuſe denrée; en ſorte que, dès-lors raſſurés contre la diſette, nous demeurâmes tranquilles ſur la crainte de manquer de pain. J'eus dans la ſuite la plus grande attention d'entretenir cette

abondance, en continuant mes labours, & en tenant toujours dans notre grenier une quantité de blés ſuffiſante pour la nourriture de la famille durant pluſieurs années.

CHAPITRE XXIII.

Nouvelles groſſeſſes, nouvelles couches ; accroiſſement des ſoins de la mere & des travaux du pere.

DIFFÉRENT de la plupart des Hiſtoriens, qui diſent peu de choſe ſur l'origine des premiers faits de l'Hiſtoire, pour s'étendre avec une profuſion accablante ſur ceux qui touchent aux derniers temps, qui négligent de nous en montrer les cauſes ou de les développer, tandis qu'ils s'appeſantiſſent ſur les événemens qui en ſont les ſuites, j'ai cru devoir détailler d'abord les cauſes qui nous avoient jetés dans l'Iſle, rapporter les faits qui s'y étoient paſſés, dans l'ordre qu'ils étoient arrivés, & faire connoître, autant que je le pouvois, tous les moyens d'induſtrie & de pré-

voyance que nous avions employés pour nous y établir, pour y ſubſiſter, pour nous y perpétuer ; mais ces choſes une fois connues, ainſi que la ſucceſſion de nos travaux productifs, je vais me borner à dire qu'il y a fort peu d'exemples d'une union auſſi féconde que la nôtre, & pas une plus heureuſe.

Deux ans après l'occupation de l'Iſle, nous avions deux enfans; deux ans encore après ces premieres couches, c'eſt-à-dire, à vingt-un ans de l'âge d'Eléonore, nous en eûmes un troiſieme. A vingt-trois ans mon épouſe mit encore au monde deux enfans à la fois. Enfin juſqu'à quarante-cinq ans, il n'y eut d'intervalle entre ſes groſſeſſes, que le temps où elle fut nourrice ; & vingt-trois enfans, onze garçons & douze filles, furent le produit de cette heureuſe fécondité, comme on peut le voir par le tableau

ci joint. Tous ces enfans vécurent & jouirent de la ſanté la plus vigoureuſe, à l'exception de la derniere fille, que nous perdîmes dans ſa quatrieme année, & d'une de ſes ſœurs, laquelle étant tombée dans l'eau par haſard, dans un moment critique, en contracta une maladie, qui la laiſſa long-temps débile, & cependant ne l'empêcha pas de ſe marier.

On doit ſentir que les beſoins de cette famille toujours croiſſante, c'eſt-à-dire, la nourriture, l'entretien, l'éducation, tombant tout entiers ſur le pere & la mere, exigeoient de leur part, & ſur-tout du premier, une multiplicité de travaux & de ſoins ſans ceſſe renaiſſans, & que je devois être plus occupé que le Miniſtre d'un grand Monarque. Auſſi puis-je dire que chaque heure de la journée avoit ſon emploi, & que je ne prenois point de repos ſans l'avoir acheté par

le travail & par la ſueur; mais ce travail avoit ſon plaiſir, & j'étois fier de cette ſueur.

Une vie laborieuſe, paſſée en habitude, n'eſt point fatigante; elle vous défend à jamais de l'ennui. Une ſuite de travaux, qui tous ont pour objet le bonheur des perſonnes qui nous ſont vraiment cheres, eſt une ſuite de jouiſſances, dont les momens de ſuccès tiennent de la volupté.

Quel charme pour celui qui vient de ſupporter le faix du jour & l'ardeur d'un ſoleil brûlant, de goûter en paix le frais de l'ombre, de s'aſſeoir après s'être long-temps exercé debout, & de s'aſſeoir auprès d'une épouſe chérie; de ſatisfaire la ſoif, d'appaiſer l'appétit que lui ont donné le mouvement & le travail, & de goûter ces plaiſirs au doux gazouillement de ſes enfans à la mamelle, au milieu des jeux folâtres de ceux qui ſont plus grands,

& en voyant développer la force adoleſcente du bon jeune homme qui doit un jour être l'appui de ſa mere, & honorer les cheveux blancs du pere qui lui conſacra ſa vie ! Mais quel charme ſur-tout, quand arrivant le ſoir après avoir fini ma journée, j'embraſſois mon Eléonore ! Ne ſuis-je pas, me diſois-je, le plus heureux des hommes, d'acquérir une ſi grande félicité par des peines ſi légeres ? Quel Souverain ne les ambitionneroit pas au même prix ?

Eléonore, dont les ſentimens étoient toujours à l'uniſſon des miens, dont la tendreſſe ne faiſoit que s'accroître, & qui ſouvent privée de me voir, ſoupiroit après les momens qui devoient nous raſſembler, Eléonore goûtoit la plus douce ſatisfaction en s'occupant des devoirs que ſon cœur lui preſcrivoit, & ne ſe laſſoit point de m'aſſurer qu'il n'y avoit pas dans le monde

de femme ni de mere plus heureuſe qu'elle.

» Certainement, me diſoit-elle, tous mes momens ſont remplis par les ſoins que je donne à ma famille. J'en ai bien peu dont je puiſſe diſpoſer : mais où trouverois-je ailleurs des occupations plus agréables, des récréations plus délicieuſes, que celles que j'ai auprès de vous & de nos enfans ? Votre ame ne fait plus qu'une avec la mienne. Je vous aime au delà de toute expreſſion, & vous m'aimez autant que je vous aime. Si, durant le jour, je ſuis quelquefois ſéparée de vous, l'abſence finit au déclin du ſoleil, & le ſoir vous ramene au déſir de ma tendreſſe. Je jouis ſans alarmes du bonheur de vous poſſéder. Les heureux fruits de notre amour croiſſent autour de nous, comme de jeunes arbriſſeaux. Chaque jour je les cultive. Je les vois s'embellir & proſpérer par

nos ſoins ; ils te reſſembleront, mon ami : l'eſprit peut-il concevoir une ſituation plus heureuſe « ?

Ces tendres & mutuelles aſſurances augmentoient réciproquement le ſentiment de notre bonheur, & nous faiſoient ſupporter avec plus de courage les peines attachées à l'humanité, & les amertumes inſéparables de la vie, dans la poſition même la plus fortunée. Le ſort charmant dont nous jouiſſions, ne nous déroboit pas tout-à-fait aux alarmes qu'éprouve quelquefois le cœur d'un pere & d'une mere, ni aux chagrins que le cours naturel des événemens leur fait trouver ſouvent dans l'objet de leur tendreſſe. Nous eûmes la douleur de voir mourir un de nos enfans, & nous craignîmes plus d'une fois d'en perdre quelques autres.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

Dangers que courent deux enfans de l'Auteur & ſon épouſe.

UN jour que, revenant de la pêche, j'avois chargé ſur mes épaules une belle tortue, que le haſard m'avoit fait trouver le matin, & que j'avois renverſée dans le ſable, je fus très-ſurpris de me voir enlever cette proie par un aigle d'une prodigieuſe grandeur, qui, fondant ſur ma tête à l'improviſte, & m'étourdiſſant de ſes ailes, ſaiſit la tortue & l'emporta. Je demeurai non ſeulement fâché de cet accident, qui me privoit de mon butin, mais ſur-tout inquiet de l'apparition de cet oiſeau vorace, dont la force & la légéreté me faiſoient craindre pour les jeunes bêtes de mes troupeaux. C'étoit pour la premiere

fois que je trouvois dans l'Iſle un concurrent. Il étoit ſans doute venu des montagnes, & ſon voiſinage me paroiſſoit d'autant plus redoutable, que, trouvant une proie facile à ſaiſir autour de notre habitation, il pourroit s'accoutumer à y chercher ſa nourriture & celle de ſes petits, & nous cauſer des dégâts conſidérables. Un preſſentiment plus fâcheux me peinoit encore.

Les réflexions, que je ne pus m'empêcher de faire ſur cet événement, me donnerent un air rêveur, qui fut remarqué d'Eléonore dès que je rentrai dans la maiſon. Elle m'en demanda la cauſe, que je ne crus pas devoir lui dire, de peur de l'alarmer. Je lui répondis, que cela venoit peut-être du peu de ſuccès de ma pêche. » Je ne vois pas, repartit Eléonore, que cela doive vous inquiéter. Tous les jours ne ſont pas heureux. Vous vous

Le Chr des Castines tue un grand Aigle qui emportoit sa fille Louise, et sauve cet enfant.

dédommagerez dans un moment plus favorable. Je l'eſpere, repris-je, & je veux que la chaſſe me donne ce que la pêche m'a refuſé «. Je cachai de cette maniere ce qui venoit de m'arriver, & l'inquiétude que j'en avois conçue ; mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'en avoir fait un ſecret à mon épouſe.

Mon intention étoit d'aller à la chaſſe de l'aigle, & ſi je pouvois découvrir ſon aire, que je ne ſuppoſois pas bien éloignée, de le tuer avec ſa femelle & ſes petits. Dans ce projet, je battis trois jours les bois & les crêtes les plus élevées, & je ne découvris rien. Mais le ſoir du quatrieme, comme je me retirois au logis, & que j'étois déjà près de l'eſplanade, je vis l'aigle planer quelque temps au deſſus de ma tête, & puis ſe précipiter tout d'un coup du côté de la pyramide, & preſque ſur les

palmiers. J'avois apperçu quelques-uns de nos enfans qui jouoient dans cet endroit. J'entendis dans le moment Henri qui crioit de toute sa force, en appelant sa mere. J'accourus en deux sauts, & je fus saisi de frayeur en voyant l'aigle, contre lequel Henri se débattoit à coups de bâton, faire des bonds terribles, &, montant sur l'Autel & sur la pyramide, s'élancer de là vers la terre, & enlever ma fille Louise, qui pouvoit avoir alors près de trois ans.

Adélaïde & les autres petits fuyoient en pleurant, n'étant pas capables de faire résistance. Henri, qui avoit neuf ans, & qui étoit très-agile & très-vigoureux, avoit défendu sa sœur avec le plus grand courage. Mais quoiqu'il eût frappé l'aigle de son bâton, étourdi par un coup d'aile, le pauvre enfant n'avoit pu garantir Louise de ses serres, & l'animal féroce l'emportoit à mes yeux.

Pénétré de cet accident, je n'héſitai point ſur le parti que j'avois à prendre. Je mis mon fuſil en joue, & je tirai ſur l'oiſeau. Je pouvois tuer mon enfant au lieu de la délivrer; mais il n'y avoit pas à balancer, ni de temps à perdre. Déjà l'aigle étoit au deſſus des palmiers; je l'aurois bientôt perdu de vue. Mon fuſil étoit chargé d'un lingot. J'eus le bonheur de bien viſer. L'aigle fut traverſé, & vint tomber en ſe débattant auprès de l'Autel, qu'il enſanglanta, après avoir lâché ſa proie. La malheureuſe enfant devoit expirer ſous le bec de l'aigle, ou périr de ſa chute; mais la protection du Ciel la ſauva. Elle fut aſſez heureuſe pour échapper à ce double danger. Elle tomba ſur les palmiers, dont les branches flexibles rompirent le coup qu'elle eût dû recevoir, & j'eus le bonheur de la ſaiſir par ſa robe & de la ſoutenir, comme elle

achevoit de tomber de deſſus l'arbre à terre.

Je crus d'abord que l'aigle avoit tué ma fille. Elle étoit ſans mouvement, & ne donnoit aucun ſigne de vie. L'impreſſion des ongles de l'oiſeau avoit tellement pénétré dans les chairs des épaules & du dos de cet enfant, que j'avois tout lieu d'appréhender qu'ils n'euſſent percé dans la capacité de la poitrine & juſqu'au cœur; mais je ne tardai pas à me convaincre en examinant ſes bleſſures, qu'il n'y avoit rien à craindre à cet égard, & qu'elle en ſeroit quitte pour ces déchirures, ſans autre mal que la frayeur horrible qu'elle avoit eue en ſe ſentant bleſſer & emporter par le monſtre.

C'en étoit un en effet, que cet aigle énorme. Il me ſuffira de dire, pour en donner une juſte idée, que ſes ailes avoient plus de quinze pieds d'envergure. Quand je fus certain de

la vie de mon enfant, & que je la vis en sûreté, je courus à l'aigle, qui, quoique blessé mortellement & renversé par terre, battoit encore de l'aile, & faisoit des efforts pour se relever. Henri vouloit l'achever à coups de bâton, & le frappoit sur la tête de toute sa force; mais comme il étoit dangereux que cet animal expirant n'abattît mon fils d'un coup d'aile, ou même ne le blessât vivement avec ses griffes, je fis reculer Henri, & j'achevai le monstre avec la crosse de mon fusil.

Eléonore n'étoit pas alors sur l'esplanade; le besoin d'aller chercher de l'eau à la fontaine, & la pleine sécurité où nous avions toujours vécu dans l'Isle, lui avoient fait quitter ses enfans sans aucun soupçon. C'étoit un malheur que je n'eusse rien dit à Eléonore de l'apparition de l'aigle, parce qu'elle se seroit tenue renfermée

dans la maiſon avec ſa famille, & que cette précaution prudente auroit mis Louiſe à l'abri du danger qu'elle avoit couru; mais j'oſe croire qu'il fut heureux qu'Eléonore ne ſe trouvât pas près de ſa fille lorſque l'aigle l'enleva. Il eſt vraiſemblable que mon épouſe n'auroit pu la ſecourir, & que ſon cœur déchiré par le ſpectacle de cet enlevement funeſte, eût riſqué d'éprouver un ſaiſiſſement mortel.

C'eſt ce dont j'eus lieu de me convaincre, lorſqu'Eléonore, de retour de la fontaine, fut ſuffiſamment inſtruite de ce qui venoit de ſe paſſer. Les petits qui avoient couru au devant d'elle, lui avoient raconté en tremblant & en pleurant, qu'un gros oiſeau avoit voulu les dévorer; qu'il s'étoit emparé de leur ſœur Louiſe; qu'Henri n'avoit pu la défendre; mais que papa avoit tiré un coup de fuſil à l'oiſeau & l'avoit jeté par terre. Elle n'avoit rien

compris à ce récit ; car elle n'imaginoit pas qu'il pût y avoir un oiseau dans l'Isle, assez fort & assez hardi pour attaquer ses enfans. Mais quand elle fut arrivée, & qu'elle vit ce monstre énorme couvrir de son corps & de ses ailes une portion de terrein considérable, lorsqu'elle apperçut les plaies de sa fille, & qu'elle apprit le danger extrême que la petite avoit couru, sa tendresse alarmée fit taire son courage; elle devint pâle & tremblante, & se fût trouvée mal tout-à-fait, si je ne l'avois secourue.

Cependant mon épouse étant revenue de sa frayeur, il fut question de retourner à la maison pour panser les blessures de Louise. Eléonore se chargea de sa fille, & je portai comme en triomphe, mais tristement, les dépouilles de l'ennemi, bien résolu de poursuivre avec acharnement tout ce que je découvrirois de sa race. Nous

revînmes donc à la maiſon, où nous baſſinâmes les plaies de la petite, qui ne ſe trouverent pas dangereuſes, mais qui la firent ſouffrir long-temps. J'attachai au deſſus de la porte de la cour le corps de l'aigle, pour ſervir d'épouvantail & de perpétuel exemple de juſtice à tous les malfaiteurs qui tenteroient déſormais de troubler notre repos. Les jours ſuivans, je me fis accompagner de Henri, que j'armai d'un fuſil, & nous alîâmes à la recherche des aiglons, qu'après des peines infinies nous trouvâmes entre des pointes de rochers fort élevées. Nous détruisîmes le nid, nous tuâmes les aiglons & la mere qui vouloit les défendre, & qui nous auroit déchirés, ſi nous ne l'avions abattue à coups de fuſil. Enfin cet exploit achevé, nous ne vîmes plus dans cette partie de l'Iſle que nous habitions, aucun de ces oiſeaux voraces qui nous

avoient cauſé de ſi juſtes craintes.

Pluſieurs années après cette aventure, il arriva à mon épouſe & à une de mes filles, quelque choſe d'auſſi effrayant, & qui pouvoit être encore plus fâcheux par ſes ſuites. Eléonore ayant couché ſes nourriſſons, étoit allée avec ſes deux aînées laver du linge à la riviere. Les autres petits l'avoient accompagnée, & elle les faiſoit garder par Amélie, pour qu'ils n'approchaſſent pas trop près de l'eau, qui étoit profonde à peu de diſtance du bord. Ils jouoient à leur gré, non loin de leur mere, lorſqu'Adélaïde en lavant laiſſa échapper une piece de linge ſans s'en appercevoir. La ſurveillante, qui vit flotter ce linge, entra dans la riviere pour le rattraper; mais comme il s'éloignoit toujours d'elle, emporté par le courant, elle y entra toujours de plus en plus, & s'y trouva ſi avant, qu'elle fut elle-

même entraînée loin du rivage, & bientôt ſubmergée. A cette vue, les petits s'écrierent, & Eléonore avertie du danger de ſa fille, ſe jeta promptement dans la riviere pour aller à ſon ſecours.

Heureuſement que je labourois alors avec Henri le champ au deſſous du jardin, qui n'étoit ſéparé de la riviere que par la prairie. Les cris des enfans, qui frapperent auſſi-tôt nos oreilles, tournerent nos yeux vers le lieu de la ſcene. Je vis tout d'un coup le péril où étoit mon épouſe & ma fille, & j'en frémis juſqu'au fond du cœur. Mon fils éprouvoit comme moi un vif ſentiment de crainte. Nous partons, comme de concert, en nous diſant douloureuſement : Ah ! quel malheur, elles vont ſe noyer; & cependant nous franchiſſons le foſſé, nous traverſons la prairie, & nous nous jetons dans l'eau, avec toute la ra-

pidité que pouvoit nous donner la force du ſentiment.

La plus grande diligence étoit en effet néceſſaire pour les ſauver. Un moment de retard m'eût peut-être fait perdre ma chere épouſe & certainement Amélie, & du plus fortuné des hommes, m'eût rendu le plus malheureux. Eléonore, qui ne pouvoit atteindre ſa fille, étoit déjà comme elle emportée par le courant. Déjà renverſée dans la riviere, ſa tête enfonçoit dans l'eau, & pour Amélie, on ne la voyoit plus à la ſurface, & l'on ne diſtinguoit l'endroit où elle étoit qu'à la blancheur de ſa robe, que la tranſparence de l'eau laiſſoit entrevoir.

A ta ſœur, criai-je à Henri; & tandis que je me précipitois vers mon épouſe, que je tirai de l'eau, & que je portai ſur le rivage, Henri s'élançant vers Amélie, & plongeant entre

deux eaux, arrachoit ſa ſœur à la mort. Eléonore, qui n'avoit pas perdu entiérement connoiſſance, revint bientôt à elle; mais Amélie reſta longtemps comme morte & ſans ſentiment, & nous laiſſa dans de vives alarmes. Celles que ſentit Eléonore en s'appercevant de l'état de ſa fille, ſe peindroient difficilement. Eh, qui pourroit exprimer toute la tendreſſe d'une telle mere, & ſon extrême ſenſibilité ſur le danger de ſes enfans! Dès qu'elle fut en état de ſe ſoutenir, elle s'empreſſa autour d'Amélie pour lui donner de nouveaux ſecours. Le calme ne revint dans ſon cœur que lorſqu'elle revit ſa fille abſolument hors de danger, ce que depuis plus d'une heure nous n'oſions pas nous promettre. Enfin le mouvement & les ſecouſſes que nous lui donnâmes, les frictions que nous lui fîmes, & l'évacuation de l'eau qu'elle avoit avalée,

lui rendirent la connoiſſance. Cet accident la jeta dans une maladie de langueur, dont elle guérit pourtant dans la ſuite. Mais elle étoit perdue ſans reſſource, ainſi que ſa mere, ſi nous avions été loin d'elles, ou ſi nous n'avions pas ſu nager.

CHAPITRE XXV.

Continuation de l'éducation phyſique des enfans de l'Auteur.

ON vient de voir dans le Chapitre précédent, de quel ſecours nous fut la natation pour ſauver la vie à mon épouſe & à ſa fille. J'avois eu grande attention de former mes fils à cet exercice dès le bas-âge, & le ſoin que j'avois pris de les dreſſer à cette partie eſſentielle de la gymnaſtique, les avoit rendus ſi habiles nageurs, qu'ils pouvoient parcourir l'eau avec autant de légéreté que la terre; &, à les voir nager, on eût dit que l'élément liquide ne leur étoit pas moins propre que l'air qu'ils reſpiroient.

Habitués, pour ainſi dire, en venant au monde aux lotions d'eau froide, le bain journalier, dans un

climat auſſi chaud que le nôtre, étoit devenu pour eux un vrai beſoin. Il ne falloit donc pas les exciter à nager ; il ſuffiſoit de leur en donner l'exemple & de leur en montrer la méthode. Ils apprirent la mienne d'autant plus facilement, qu'elle eſt plus ſimple. Elle diſpenſe des préparatifs & des précautions ordinaires, qui ne raſſurent pas contre le danger, & peuvent parfois devenir funeſtes. Elle bannit la crainte en ôtant la vue du péril ; & donnant très promptement la facilité de ſe ſoutenir ſur l'eau & d'avancer à la nage, elle accoutume en même temps à plonger à volonté.

Je n'employai donc pas le liége, les veſſies pleines de vent, ni d'autres corps légers qui ſurnagent. Je me contentai de mener mes fils ſe baigner dans l'eau claire d'un ruiſſeau, dont la profondeur médiocre pût ſoutenir le corps d'un nageur, &

néanmoins lui permettre en même temps d'en atteindre le fond avec la main, ſans que la reſpiration en fût interceptée. J'eus ſoin de nettoyer cet endroit du canal, de toutes les groſſes pierres, contre leſquelles ils auroient pu ſe heurter.

Là, je leur enſeignai, par mon ſeul exemple, ce qu'ils avoient à faire. Je ſavois que tout homme qui eſſaie de nager pour la premiere fois, n'oſe pas s'étendre librement dans l'eau, parce que les regles d'équilibre qu'il tient de l'expérience, lui font ſentir que, s'il s'abandonne ſur la ſurface, il ne pourra plus ſe retenir; que la tête & les épaules, plus peſantes que le reſte du corps, s'enfonceront dans le liquide; enfin, parce que l'inſtinct, qui lui eſt donné par la Nature pour ſurveiller ſon ignorance, lui faiſant craindre alors d'être ſuffoqué, enchaîne la liberté de ſes mouvemens,

& ne permet pas à ſes pieds de ſe détacher de la terre. Il ne s'agiſſoit que d'enlever à mes enfans cette crainte naturelle, & le moyen le plus facile étoit d'en ſouſtraire la cauſe.

Tant que de la ſurface ils pouvoient voir l'intérieur de l'eau, l'inſtinct, plus fort que le raiſonnement, devoit empêcher leurs membres de s'y étendre ſans contrainte ; mais dès qu'ils y auroient plongé la tête & le corps, l'expérience alloit leur faire connoître le peu de ſolidité de leur frayeur, & les raſſurer pour toujours contre la crainte de l'immerſion. Ils ne devoient plus avoir de répugnance à entrer dans l'eau, ni de difficulté à s'y mouvoir librement. Pour les engager à faire cette expérience, je me mis à plonger devant eux, à nager ſous l'eau ; &, pour leur montrer la facilité que j'avois d'en ſortir & de me relever quand je voudrois, je me remis ſur

mes pieds en posant la main sur le sable.

Aussi-tôt mes enfans, vrais singes pour l'imitation, se plongerent dans le ruisseau, la tête la premiere. Alors libres de la crainte qui les retenoit auparavant, ils y étendirent leurs membres, ils s'abandonnerent au courant, &, s'essayant à nager, il s'apperçurent avec surprise que le mouvement qu'ils se donnoient les soutenoit dans le milieu liquide, & les transportoit d'un endroit à un autre. Quand le besoin de respirer les obligea de revenir à l'air, ils se releverent comme moi en atteignant le sable avec la main.

Le succès de cette épreuve leur donna bientôt le désir d'en faire d'autres. Ils nagerent un peu plus loin; ils plongerent avec plus de facilité, & demeurerent sous l'eau plus longtemps; enfin cet exercice devenu journalier, leur rendit la natation si

familiere & ſi aiſée, qu'ils pouvoient nager avec vîteſſe pluſieurs heures de ſuite, plonger à une profondeur de pluſieurs braſſes, & qu'il eſt peu de nageurs en Europe aſſez habiles pour mériter de leur être comparés. Je n'avois eu beſoin, en quelque ſorte, que de bien dreſſer Henri. Celui-ci, devenu mon ſecond, me ſervit infiniment dans l'inſtruction de ſes freres, & les rendit avec le temps auſſi bons nageurs que lui-même. Plus d'une fois depuis, j'ai eu regret de n'avoir pas appris à nager à mes filles. Des raiſons de décence, alléguées par mon épouſe, furent le ſeul motif qui m'en empêcha. Je n'eus pas pour elles cette délicateſſe dans d'autres exercices, & particuliérement dans celui de la courſe.

Mes enfans connurent en quelque façon l'eau plutôt que la terre, & c'eſt pour cela que j'ai mis la natation à la tête de leurs exercices; mais s'ils de-

voient être fréquemment dans l'eau ; & s'exercer à cet effet, ils devoient demeurer sur la terre, & dans la position extraordinaire où ils étoient, il importoit beaucoup qu'ils tirassent le meilleur parti des facultés corporelles qu'on peut employer sur cet élément. Aussi nulle partie de la gymnastique, que je crus propre à étendre leur force & leur souplesse naturelle, ne fut négligée, & je distribuai leurs exercices, de maniere que, loin de s'entre-nuire, ils s'aidoient au contraire réciproquement. L'eau, par exemple, qui rend les muscles plus fermes & donne du ton aux fibres, disposoit mes enfans à la course ; ainsi je ne manquois pas de les faire courir au sortir de l'eau.

De tous les exercices que nous connoissons, le premier & le plus naturel à l'homme, c'est la course. Il peut à peine faire usage de ses jambes, qu'il aime à se transporter d'un lieu à un

autre. Le beſoin & le plaiſir l'excitent au mouvement. L'émulation naturelle entre des enfans de même âge, qui jouent & qui courent l'un après l'autre, les anime à ſe ſurpaſſer en vîteſſe. Cette diſpoſition eſt de tous les temps & de tous les pays. Mais chez les Peuples ſauvages, & dans l'enfance des ſociétés, tout fit une loi aux divers individus, d'acquérir en courant la plus grande légéreté. En effet, la néceſſité de fuir un ennemi, de pourſuivre & d'atteindre une proie, leur apprit à courir très-rapidement, & ſouvent à devancer les bêtes qu'ils pourſuivoient à la chaſſe.

Les Hotentots & les Sauvages d'Amérique, ſont une preuve conſtante que l'habitude à courir rend l'homme le plus léger & le plus vîte des animaux. Chez les Nations policées, au contraire, la ſécurité qu'on trouve dans la force commune, & la facilité

de ſatisfaire les premiers beſoins ; jettent la plupart des hommes dans l'indolence, engourdiſſent leurs membres qui demeurent dans l'inaction, & les privent ainſi des avantages qu'ils en auroient pu retirer, s'ils avoient pris l'habitude d'en faire uſage.

Nous n'avions pas, à la vérité, les mêmes dangers à fuir que les premiers, ni la même néceſſité de pourſuivre au loin notre nourriture ; mais la raiſon & le déſir de notre bien-être nous défendoient d'imiter les ſeconds, & me preſcrivoient de donner aux habitans de mon Iſle toute l'adreſſe & la vigueur dont ils ſeroient ſuſceptibles, pour en faire des hommes capables d'entreprendre les plus grands travaux & de ſupporter les plus longues fatigues. Dans ce double intérêt, j'eus la plus grande attention de les accoutumer à la courſe, & mes ſoins à cet égard ne furent pas perdus.

Henri,

Henri, mon fils aîné, qui fut par cette raiſon mon premier éleve, charmé de la facilité que je lui donnois de courir, profitoit de toutes les occaſions qu'il trouvoit d'exercer ſes jambes. Dans les premieres années, je le faiſois courir avec ſa ſœur Adélaïde, & pour exciter & entretenir entre eux l'émulation, je réglois la longueur de la courſe ſuivant les forces reſpectives des concurrens. Le vainqueur recevoit un prix des mains d'Eléonore. La juſtice demandoit que, dans cette diſtribution, j'euſſe égard à la foibleſſe du ſexe d'Adélaïde, & que l'eſpace qu'elle devoit parcourir y fût proportionné. Je le marquai, d'après l'expérience que je fis de la force & de la légéreté du frere & de la ſœur. Il arriva plus d'une fois depuis, qu'Adélaïde remporta la victoire. Elle n'eût peut-être pas ſoutenu une courſe auſſi longue que ſon frere; mais elle en eût

certainement fait une bonne partie avec autant de vîteſſe & de légéreté.

Je me propoſai moi-même dans la ſuite, pour entrer en concurrence avec mes deux enfans. Mais, pour rendre les choſes égales, j'étendis ma carriere en raiſon de ma ſupériorité. Je ne dois pas omettre en paſſant, que je fus vaincu plus d'une fois. Mais lorſque mes autres enfans eurent acquis aſſez d'âge & de force pour être admis à nos jeux, & qu'ils y participerent, nos courſes devinrent ſi brillantes, & l'émulation de ſurpaſſer les autres fut ſi vive, que quiconque en eût été témoin, ſe ſeroit cru tranſporté aux anciens jeux de la Grece.

Les nôtres ſe célébroient ſur l'eſplanade. Aſſiſe ſous les palmiers, Eléonore y préſidoit & y diſtribuoit les prix. J'étois ſimple ſpectateur; mais ma préſence & celle d'Eléonore valoient pour les Athletes le cercle le

plus nombreux; nous couronnions les vainqueurs, nous consolions les vaincus, qui trouvoient dans leurs antagonistes des cœurs sensibles à leur défaite.

Cependant, malgré cette harmonie, ils étoient tous charmés de vaincre: avant de quitter la barriere, ils brûloient d'obtenir les suffrages de ceux qui les entouroient. Ils frémissoient d'impatience de s'élancer dans l'arene, où ils n'entroient que deux à deux. Mais il falloit les voir partir, les voir courir à l'envi, & s'efforcer de se devancer l'un l'autre, jusqu'à ce que le plus leste & le plus adroit eût atteint le but. Il falloit sur-tout remarquer l'effet que produisoit sur l'assemblée la vue des coureurs, pour connoître quelle chaleur & quel enthousiasme se répandoient alors dans l'ame de ceux qui restoient à la barriere. Suivant que le concurrent pour

lequel ils s'intéreſſoient, ſe laiſſoit devancer par ſon compagnon, ou le gagnoit de vîteſſe, on les voyoit ou l'applaudir ou l'exhorter; ils treſſailloient, ils frappoient des mains l'une contre l'autre en s'écriant; ils l'animoient de la voix & du geſte, ils triomphoient avec lui. La palme remportée aux Jeux Olympiques n'eût pas flatté davantage leurs jeunes cœurs.

Faut-il s'étonner, après cela, ſi cette vive ardeur les excitoit puiſſamment, & s'ils étoient enſuite diſpos & légers, lorſque le danger ou le beſoin les obligeoit de courir long-temps & avec rapidité? Par ce moyen, ils ſe trouverent tous en état de ſoutenir une pénible marche, & d'arriver promptement & ſans fatigue au terme de leur courſe. La chaſſe & les voyages ne furent pas une peine pour eux, mais une ſorte de délaſſement; & la facilité qu'ils avoient acquiſe, de ſe

tranſporter avec une grande vîteſſe d'un endroit à un autre, en rapprochant en quelque maniere tous les points de l'Iſle, abrégeoit en leur faveur les diſtances qui les ſéparoient.

Cette habitude de courir à de grandes diſtances dans des chemins raboteux & des lieux eſcarpés, en déliant les jambes des jeunes gens, en les rendant plus légeres & plus nerveuſes, les diſpoſe à s'élancer d'un bond à une hauteur ou à une diſtance conſidérable, à ſauter leſtement, à grimper avec adreſſe. Le ſaut & le grimper, ſi je puis me ſervir de ce mot, ſont comme une ſuite & une dépendance de la courſe. Ils n'ont pas une date moins ancienne, & devoient être tout auſſi néceſſaires dans l'enfance des ſociétés, où les hommes n'ayant, pour ainſi dire, qu'eux-mêmes pour appui, ſe trouvoient fréquemment obligés de faire uſage de toutes

leurs facultés, & de les mettre à toutes les épreuves.

Par une raiſon ſemblable, il convenoit d'accoutumer nos enfans à ſauter & à grimper, comme à courir. Notre poſition nous obligeoit même plus particuliérement à donner cette habitude à notre jeuneſſe. Sur une terre entourée de rochers, & dans une Iſle dont une grande partie n'étoit que des montagnes pleines d'aſpérités & de précipices, il lui importoit de joindre à la légéreté & à la ſoupleſſe des mouvemens, la preſteſſe à s'élancer, la hardieſſe à monter ſur les cimes les plus élevées, & l'aſſurance de s'y tenir long-temps, pour ſe dérober aux dangers qu'ils auroient pu courir, s'ils n'avoient pas pris l'uſage de toutes ces choſes par des expériences répétées. On peut donc croire que je n'eus garde de négliger cette partie de la Gymnaſtique, qui donnant plus

de reſſort aux muſcles, plus d'équilibre au corps, & plus d'aſſurance à la tête, tendoit viſiblement à la conſervation de mes enfans, & les mettoit au deſſus d'un péril où beaucoup d'événemens auroient pu les jeter durant le cours de leur vie.

Dès qu'ils furent aſſez forts pour courir & pour s'ébattre, ils eſſayerent de ſauter & de grimper, comme font d'ordinaire tous les enfans de leur âge; &, loin de m'oppoſer à ce penchant, je crus devoir le favoriſer. Je me contentai ſeulement d'éclairer leur inexpérience de mes conſeils, & de ſoutenir leur foibleſſe de mon exemple. Il n'y avoit pas de jour qui ne leur fournît l'occaſion d'exercer leurs membres flexibles. S'il faiſoit mauvais temps, ils ſautoient dans la maiſon, en préſence de leur mere, qui prenoit plaiſir à leur voir faire ſous ſes yeux le premier eſſai de

leurs forces ; mais d'ordinaire c'étoit à la promenade qu'ils faiſoient plus d'efforts pour ſe montrer agiles, & je les y laiſſois jouir de toute leur liberté, d'autant plus volontiers, qu'il y avoit moins de riſques pour eux s'ils faiſoient quelques chutes.

Leur plus grand exploit fut d'abord de franchir un petit foſſé, de grimper ſur un petit arbre; mais, à meſure que leur vigueur croiſſoit avec l'âge, ils tentoient des choſes plus difficiles, ils faiſoient de plus grands efforts : & l'on imagineroit à peine tout ce que l'habitude conſtante à s'exercer les rendit capables d'entreprendre & d'exécuter dans la ſuite. Quand je les menois à la chaſſe, ils prenoient plaiſir à pouſſer le gibier juſque dans les retraites les plus inacceſſibles ; & quand une bête étoit lancée, il étoit rare qu'elle échappât à la vélocité des pourſuivans, que rien ne pouvoit

arrêter. Il y eut même deux de mes fils que je vis porter la hardieſſe juſqu'à pourſuivre les chamois dans les pendans les plus rapides, à s'élancer après eux de pointe en pointe ſur les rochers, & qui ayant fait le projet de reconnoître la cataracte, oſerent entreprendre de franchir la barriere terrible qui l'entouroit, & en vinrent à bout. Ils découvrirent au delà comme un nouveau Monde. Nous verrons dans la ſuite de ces Mémoires, que cette entrepriſe périlleuſe, mais pleine de grandeur & de courage, mit toute la Colonie dans le plus grand danger, & manqua d'en opérer la ruine.

Chez la plupart des Nations de l'Europe, la chaſſe eſt réſervée aux Grands & aux riches; elle devient un privilége excluſif, auquel le peuple ne touche que furtivement et en contrebande. Celui qui pourroit en faire une occupation utile, le propriétaire,

dont l'héritage eſt ſouvent ravagé par des bêtes fauves, qu'on laiſſe multiplier à l'infini, & qui, ce ſemble, devroit jouir le premier du droit de défendre les fruits de ſa terre, le propriétaire, s'il n'a pas de meilleur titre que celui de poſſeſſeur de fonds, eſt condamné à nourrir le gibier de ſon Seigneur, ſans qu'il puiſſe y prétendre la moindre part. La chaſſe, dans ce pays des ſciences & des préjugés, eſt un amuſement couteux que ſe partagent la grandeur & l'oiſiveté. Le peuple paye bien cher ces plaiſirs, comme beaucoup d'autres, ſans en goûter.

Dans notre Iſle, la chaſſe n'eſt pas ſeulement une récréation honnête, un exercice ſalutaire, qui ne nuit à perſonne, & où chacun a droit de participer, elle doit encore être regardée comme une branche importante de revenu. Il étoit donc fort intéreſſant pour

nous d'accoutumer nos jeunes gens à l'exercice de la chaſſe, & de les dreſſer au maniement & à l'uſage des armes qu'on y emploie, pour rendre leur adreſſe & leurs plaiſirs même utiles au bien général de la Colonie. D'après cela, l'on ne ſauroit douter que dès qu'ils purent ſoutenir la fatigue de la chaſſe, dès qu'on put ſans imprudence leur confier des armes, je ne me fiſſe un devoir de leur apprendre à s'en ſervir.

Je fis préſent à mon aîné d'une carabine légere; je lui montrai la maniere de la charger, de la tenir, de la mettre en joue, & je le fis tirer quelque temps au blanc; après quoi je le mis de mes parties de chaſſe, où il ne fut pas inutile. Il tua quelques pieces de gibier aſſez leſtement; & ce début, qui flattoit beaucoup ſon amour-propre, l'engageant dans la ſuite à ſe ſurpaſſer, il ſe rendit ſi adroit dans

cet exercice, qu'il en vint à tirer à balle seule, avec une justesse merveilleuse, & qu'il abattoit de fort loin sur l'arbre, des orangès & des citrons, sans toucher aux feuilles. Il prit enfin tant de goût pour la chasse, que, dans la crainte de la voir dégénérer en passion, je cherchai à l'en distraire, en l'occupant à autre chose.

Cette méthode dont je m'étois servi pour Henri, je l'employai pour l'instruction de ses freres, & ils acquirent dans cet exercice autant d'adresse que leur aîné. Les Flibustiers, si vantés pour leur adresse à tirer juste, n'étoient pas des tireurs plus habiles que mes enfans. L'usage du fusil leur devint aussi familier que celui de leurs mains. Ils ne se trouvoient jamais à portée du gibier, sans le faire tomber sous leurs coups. Cependant cette facilité à se servir du fusil, & les succès qui en étoient la suite, ne m'empêcherent

pas d'en ſuſpendre l'uſage, pour y ſubſtituer celui d'une arme plus ancienne. Le fuſil fut réſervé pour les occaſions extraordinaires, & l'arc lui fut préféré pour le ſervice journalier.

Une double raiſon m'obligeoit à faire ce changement. L'arc n'étoit pas ſeulement capable de donner à la main plus de fermeté, & à l'œil plus de préciſion encore que le fuſil; il demandoit moins d'apprêt, il n'exigeoit pas la même dépenſe. Nous avions de la poudre, & même aſſez pour n'en pas manquer de long-temps; mais chaque jour la voyoit diminuer, & il étoit bon de la conſerver pour les beſoins extrêmes, juſqu'à ce que nous euſſions trouvé le moyen d'en fabriquer de nouvelle. Je mis donc l'arc en honneur dans notre Iſle. Il fallut pour cela ſolliciter mon induſtrie, & me ſoumettre à un nouveau travail.

J'avois bien vu plus d'une fois &

l'arc & les fleches, & cependant j'ignorois comment je devois m'y prendre pour en faire, & quel étoit le meilleur bois que je pouvois y employer. Je fus obligé d'en eſſayer la fabrique, d'après les renſeignemens de ma mémoire & les conſeils de mon imagination. Je ſentois que pour donner du ſuccès à mon entrepriſe, & à cette arme la perfection dont elle étoit ſuſceptible, je devois, pour l'arc, faire uſage d'un bois en même temps fort & flexible, qui eût beaucoup de reſſort & ne fût pas caſſant, & je compris que celui des fleches devoit être de menues baguettes droites & légeres.

D'après ces conſidérations, j'examinois quel étoit le bois de l'Iſle qui méritoit la préférence, lorſqu'il me vint en penſée que nous avions dans notre magaſin une quantité de fanons de baleine très-propres à faire des arcs, & qu'il croiſſoit dans certains cantons

de l'Iſle des roſeaux fort bons pour faire des fleches. En conſéquence je mis la baleine ſur le métier, & après pluſieurs tentatives, je fis des arcs de différentes grandeurs, dont la force & la bonté ſurpaſſerent mon attente. Je les garnis de cordes de boyaux qu'on portoit aux Indes, pour ſervir aux rouets employés aux filatures de coton. Ces cordes fortes & élaſtiques ſembloient avoir été faites exprès pour mon deſſein. J'armai le bout des roſeaux qui ſervoient de bâton à la fleche, d'une pointe de fer acérée, que j'avois forgée tout exprès, & vers le bout oppoſé j'attachai des barbes de plume, pour mieux diriger la fleche lorſqu'elle ſeroit lancée.

Cela fait, il ne fut plus queſtion que de ſe rendre cette arme familiere, & d'acquérir, s'il étoit poſſible, autant & même plus d'adreſſe à s'en ſervir, qu'il n'en falloit pour le fuſil.

Je ne pouvois, ſur ce point, aider mes enfans de mon expérience. J'appris le métier avec eux, & d'abord j'eus de l'avantage; mais comme d'autres exercices leur avoient affermi la main & rendu le coup-d'œil fort juſte, ils ne tarderent pas à ſe rendre la pratique de celui-ci très-aiſée, & à m'y ſurpaſſer. Ils y montrerent enfin autant de dextérité, qu'ils en faiſoient paroître à tirer de la carabine.

Comme j'écris ſans prévention, je dois dire ici que je ne crois pas l'uſage du fuſil bien préférable à celui de l'arc. Les fleches qui partent d'une main ſûre & exercée, portent des coups auſſi certains, & ſont auſſi meurtrieres que les balles lancées par une arme à feu. Elles atteignent même à plus de diſtance; &, ce qu'auront peine à croire ceux qui ne jugent que ſur l'étiquette, un bon tireur d'arc lancera plus de fleches dans un temps

donné, qu'un autre ne tirera de coups d'une carabine. Baptiſte, mon ſecond fils, qui, de l'aveu de ſes freres, ajuſtoit le mieux une fleche, juſtifia dans mon eſprit ce que les Anciens nous rapportent de leurs tireurs, & que je prenois pour une fable. A cent pas, il portoit dans un blanc de la grandeur d'un écu, & il lançoit ſes traits avec tant de vîteſſe, qu'il y en avoit pluſieurs en l'air avant que le premier fût tombé (*a*).

L'exercice de la chaſſe nous étoit agréable & utile; celui de la pêche, qui ne lui cede en rien pour l'agrément, l'emportoit beaucoup par ſon

(*a*) Le ſeul déſavantage de l'arc, c'eſt de ne pouvoir ſervir en temps de pluie, parce que la corde ſe relâche par l'humidité. Mais ce déſavantage n'eſt pas ſans remede, puiſqu'il eſt aiſé d'imaginer un moyen de raccourcir la corde à meſure qu'elle ſe relâche.

utilité. La fécondité de la Nature ne se montre nulle part avec tant de profusion, que dans les productions des eaux. Le gibier étoit commun dans l'Isle ; mais cette abondance n'étoit presque rien, comparée à celle du poisson que nourrissoit la riviere, & qu'on trouvoit dans les mers voisines. Les premieres années de notre établissement dans l'Isle, je n'avois pas tiré de la pêche tous les avantages qu'elle pouvoit nous donner. Mais quand les forces de mes enfans me permirent d'étendre mes entreprises utiles, elle devint pour nous de la plus grande ressource, par la quantité & la variété des subsistances qu'elle nous procura.

Nos jeunes gens, qui savoient nager & plonger dès le bas âge, & qui se baignoient presque tous les jours, étoient, par cette habitude, très-disposés à devenir pêcheurs. Ils possé-

doient ainſi les connoiſſances préliminaires de la pêche ; & le reſte des pratiques de cet Art ne devoit pas leur paroître bien difficile, lorſqu'ils ſeroient aſſez forts pour s'en occuper. Auſſi je puis dire qu'ils n'apprirent rien avec autant de facilité, ni ſi promptement, que les diverſes opérations qu'il exige. Connoître les lieux & les temps les plus favorables, placer des verveux & des hameçons, tendre des filets, jeter l'épervier, conduire la ſeine, ils s'en acquitterent bientôt auſſi bien que moi, & remplirent nos magaſins de proviſions ſeches ou ſalées, que nous devions à leur induſtrie, & qu'ils avoient tirées du fond des eaux.

Ils ne s'en tinrent pas là dans la ſuite : obligés d'entretenir les inſtrumens de la pêche & de les renouveler, il leur fallut apprendre à conſtruire des filets. Ce fut Eléonore qui leur en montra la maniere, en leur

enſeignant à faire la maille, ſur le modele du réſeau qu'elle avoit fait autrefois. Ce travail n'offroit rien de difficile; mais lorſqu'il fut queſtion de bâtir des digues, de placer des paniers ſur des ruiſſeaux, pour prendre du ſaumon, lorſque la vétuſté de notre chaloupe nous contraignit d'en conſtruire d'autres, des ouvrages de cette importance, qui demandoient de la méditation & des combinaiſons ſavantes, me porterent à les diriger. Pour donner de juſtes dimenſions aux diverſes parties de nos chaloupes, nous prîmes nos proportions ſur les membres de l'ancienne. Mais je dois avouer ici que je fus bien ſecondé; car mes fils, qui en me voyant fréquemment occupé des fonctions du Forgeron & du Charpentier, s'étoient accoutumés à travailler ſous mes yeux & à mon exemple le fer & le bois, mes fils ſuivirent très-bien mes inſ-

tructions ; & quoiqu'ils employaſſent plus de temps peut-être que n'en euſſent mis à cet ouvrage des ouvriers plus experts, ils menerent à leur perfection notre double entrepriſe. Nos digues furent établies comme il convenoit, & deux chaloupes que nous conſtruiſîmes, une grande & une petite, allerent bien l'une & l'autre à la rame & à la voile, & voguerent à ſouhait.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'éducation phyſique des enfans de l'Auteur.

LA meilleure éducation eſt, ſans contredit, celle qui ſe proportionne davantage aux facultés des éleves, & qui convient le mieux à leur état futur. Je ne perdois jamais cette regle de vue, & pour la rendre plus profitable à mes enfans, je faiſois en ſorte qu'ils tiraſſent de leurs jeux & de leurs amuſemens, un nouvel aiguillon pour le travail, & plus de force pour l'exécuter; que le plaiſir, en un mot, leur procurât de nouveaux moyens de ſe rendre utiles aux autres & à eux-mêmes.

Ce fut dans ce deſſein que je mis au nombre de nos exercices le mail, la longue paume, le jet du diſque

& de la barre, & tous les jeux ſemblables, qui, en augmentant la vigueur, ſervent à donner plus d'adreſſe à la main & plus de juſteſſe à l'œil, & qui, mettant toujours les champions en plein air, contribuent à fortifier la ſanté. Les premiers n'apprennent pas ſeulement à juger, d'une ſeule vue, du terrein & de l'eſpace que doit parcourir la boule, du bond qu'elle doit faire en tombant; mais en obligeant de courir ou de s'élancer au point néceſſaire, pour la parer & la renvoyer d'une main forte & ſûre, en faiſant prendre ſans ceſſe au joueur des poſtures nouvelles, ils exercent le corps dans tous les ſens, ils mettent en mouvement tous les membres. Le diſque & le jeu de la barre, qui ne ſervent pas préciſément à donner au joueur de l'adreſſe & de la légéreté, contribuent plus particuliérement à exercer ſa force, en travail-

lant beaucoup tous les muſcles des bras.

Nos enfans, qui trouvoient un attrait dans tout ce qui pouvoit étendre leurs facultés naturelles, ſe livroient à ces exercices avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils ne croyoient faire autre choſe que jouer en s'en occupant, & cependant leurs forces en prenoient un accroiſſement merveilleux. Leur vigueur, à dix ou douze ans, étoit telle, que ſi je n'avois vu ce qu'ils ſavoient faire, je n'aurois pas oſé le croire. Nos hommes d'Europe, énervés par la molleſſe, n'ont pas même une idée de ce que ces enfans pouvoient exécuter. Ils prouvoient par leur exemple, que les forces de l'homme fréquemment exercé, s'accroiſſent dans une progreſſion véritablement ſurprenante, & qu'il ſeroit difficile d'en aſſigner le terme. Lorſque leur taille & leurs membres eurent acquis par l'âge toutes leurs dimenſions,

dimenſions, l'Iſle contint une troupe d'hommes tels que les premiers âges du monde en produiſoient. Diſpos, adroits, nerveux, & pleins de cette confiance intérieure qui eſt l'ame du courage, ils étoient en état de repouſſer les attaques d'un nombre d'aſſaillans infiniment ſupérieur au leur, de les rompre, de les renverſer, quand même ils n'auroient eu à leur oppoſer que leurs armes naturelles. Nous en verrons un exemple dans la ſuite, qui ne nous laiſſera point de doute à cet égard.

La vigueur, l'adreſſe, l'agilité, ſont des qualités bien recommandables dans l'éducation phyſique, puiſqu'elles donnent à l'homme les moyens de ſoutenir les grands travaux de la culture, de pourvoir aux beſoins de la vie, & qu'elles le parent & le défendent des dangers : mais il ne peut pas être ſans ceſſe courbé ſous le joug

du travail ; il ne doit pas être toujours occupé à ſe nourrir ou à ſe défendre ; la douceur de la vie exige que l'homme en ſociété ne ſe contente pas d'être utile, elle demande qu'il ſache plaire aux autres par l'agrément de ſes manieres & par la grace de ſon extérieur. Or rien n'eſt plus propre que la danſe, à nous donner cette grace qui prévient les autres en notre faveur ; car la danſe ne contribue pas ſeulement à la ſanté, parce que, ſans ſortir du naturel, elle exerce ſuffiſamment toutes les parties du corps, qu'elle remue en cadence & avec meſure, elle ſert en même temps à rendre la taille plus libre & plus dégagée, la démarche plus ferme, à donner un air gracieux à tous les mouvemens, & à faire prendre à toute la perſonne une contenance auſſi noble qu'aiſée.

Ainſi la danſe pouvant être conſidérée ſous deux points de vue égale-

ment intéreſſans, convenoit parfaitement à notre projet d'éducation, qui étoit de donner à nos enfans tous les talens qu'on peut joindre naturellement aux qualités les plus eſſentielles. Elle avoit même cet avantage particulier, qu'en entretenant la gaîté dans la famille, elle ſervoit à l'exercer ſous nos yeux dans l'intérieur de la maiſon, où quelquefois employée le ſoir après ſouper, elle couronnoit les travaux de la journée, & devenoit un délaſſement, & comme une récompenſe d'occupations plus ſérieuſes.

Eléonore, née chez un Peuple très-vif, où le chant & la danſe ſont de toutes les fêtes, & contribuent aux plaiſirs de tous les états, Eléonore, qui danſoit comme les Graces, employa volontiers ſes momens de loiſir à former ſes enfans à cet exercice, & ſe fit un jeu de leur apprendre à danſer. Mais ayant déjà remarqué,

lorsqu'elle étoit en France, que, dans l'éducation vulgaire, les jeunes gens s'ennuient bientôt des danses graves ; qu'ils en prennent les leçons avec dégoût, & les quittent avec plaisir pour courir à leurs jeux ordinaires, où ils déploient tout le feu & toute la vivacité de leur âge, elle en conclut qu'en leur apprenant à danser, il falloit suivre l'indication de leur penchant, & que dans un temps où la Nature demande de grands mouvemens, & où les enfans dédaignent les danses trop lentes & isolées, il convenoit de les dresser à des danses plus analogues à leur vivacité, & formées de pas plus rapides.

En conséquence elle se contenta de garder de l'enseignement des danses graves, tout ce qui étoit nécessaire pour donner à ses enfans plus de grace à marcher, à se présenter, à saluer. Mais elle ne fit pas entrer les danses

ſérieuſes dans leurs amuſemens. Le tambourin, le bal, la bourée, les contredanſes, les rondes, enfin toutes les danſes compoſées ſur des airs à deux temps, leur furent montrées de préférence tour à tour, & firent dans la ſuite une partie eſſentielle de leurs plaiſirs, & le fonds ordinaire de leurs fêtes.

Quand nos enfans furent aſſez nombreux pour pouvoir s'amuſer en troupe, ce fut un vrai plaiſir pour nous de les voir s'occuper gaîment de cet exercice, & de les faire danſer au ſon de nos voix ou de nos inſtrumens, ſoit dans la maiſon, ſoit dans la cour ou ſur l'eſplanade. Rien n'eſt plus agréable pour un pere, que la joie innocente & naïve de ſes enfans, & rien ne doit le flatter davantage en participant à leurs jeux, que de les voir ſe réjouir en ſa préſence, avec cette confiance & cette perſuaſion intime

que les parens ne veulent que le bonheur de leurs enfans, qu'ils ſont charmés de les voir s'ébattre & ſe délaſſer des travaux & des occupations du jour, & que les ſentimens de tendreſſe qui lient réciproquement les enfans & les peres, doivent faire le bonheur commun de la famille.

CHAPITRE XXVII.

L'Auteur enſeigne le labourage & l'Agriculture à ſes enfans.

DE tous les exercices, de tous les Arts que nous enſeignâmes à nos enfans, quelque avantageux, quelque recommandables qu'ils ſoient, le plus noble & le plus néceſſaire eſt ſans doute l'Agriculture. Les autres ſont caſuels, précaires, paſſagers, ils ont pu être exercés par l'homme errant ou ſauvage. Celui-ci le tire de la barbarie, fonde les grandes ſociétés, établit les Empires; il eſt le ſoutien de l'humanité, comme le pere des Arts. Sans lui, point de proſpérité, point de Nation. C'eſt lui proprement qui attache l'homme à ſon pays, qui lui donne une patrie, qui le rend Citoyen, qui fournit aux beſoins &

aux agrémens de la vie. Pour faire son éloge en deux mots, il me suffira d'ajouter ici, d'après tous les Voyageurs, que dans tous les pays où elle n'est pas connue, il ne subsiste que des peuplades misérables, & qu'on n'a trouvé de peuples heureux, ni même de société, que dans les lieux où elle est en honneur (*a*).

(*a*) Dans les pays incultes, les vallons sont des marais, les côteaux sont arides & stériles. Tous les fruits y sont sauvages, médiocres pour le nombre, pour le volume, pour la saveur, pour la salubrité. L'air même qu'on y respire est plus grossier, plus froid, plus humide. Les travaux isolés d'une culture annuelle, ne peuvent s'exercer que sur un petit nombre d'endroits écartés, qu'une exposition plus favorable rend propres à la production, sans exiger de plus grands ni de plus pénibles préparatifs. Tout le reste n'est utile que pour la chasse, pour la pêche, pour la recherche des productions spontanées,

Je laiſſe à juger à ceux qui liront ces Mémoires, ſi, après avoir pris tant de précautions pour former mes enfans à d'autres exercices, & connoiſſant ſi particuliérement l'importance de celui-ci, je fus ſoigneux de leur apprendre cet Art par excellence, de leur en faire connoître toutes les branches, de leur en montrer tous les procédés. Nos autres occupations n'étoient, pour ainſi dire, que des délaſſemens; mais la culture de la terre étoit le travail eſſentiel & celui qui nourriſſoit la Colonie. Tous ceux

toujours très-inférieures, pour la quantité comme pour la qualité, à celles qu'on cultive. Parmi les Nations ambulantes qui ne labourent point, dont la pêche & la chaſſe ſont l'occupation ordinaire, les villages, compoſés de ſimples cabanes, changent tous les ans de place, & ſe tranſportent ſouvent à plus de vingt lieues de diſtance. *Note de l'Editeur.*

qui la compoſoient, avoient le plus grand intérêt de s'en inſtruire & de s'en occuper. Il convenoit de leur en donner de bonne heure la plus haute opinion, & de leur en rendre la pratique familiere.

C'eſt pour cela que je ne parlois de l'Agriculture devant mes enfans, qu'avec un air de reſpect & d'enthouſiaſme remarquables, & qu'entre les actions de graces que nous rendions chaque jour à Dieu dans nos prieres publiques, pour les bienfaits que nous en avions reçus, je ne manquois jamais de faire mention de la ſubſiſtance qu'il nous accordoit par le moyen de l'Agriculture. Je voulois, par cette pratique extérieure, imprimer dans de jeunes eſprits la plus grande vénération pour le premier des Arts, & lier à des idées religieuſes l'opinion qu'ils en auroient, afin qu'ils ne puſſent ſe le rappeler ſans y joindre

le ſouvenir de ſon origine & de ſon excellence. J'ajoutois à cette attention, celle de ne travailler la terre qu'en préſence de mes enfans. Ainſi, quand j'allois labourer, ſemer, planter, ou moiſſonner, quoique très-jeunes, ils m'accompagnoient aux champs, où ils imitoient à leur maniere ce qu'ils me voyoient faire.

Lorſque l'âge & les forces leur permirent de me donner quelques ſecours, j'eus ſoin de les rendre utiles, & ce fut pour eux une grande joie de ſe voir employer aux travaux publics. Ils commencerent par ſarcler les blés, par en arracher les mauvaiſes herbes. Ils conduiſoient l'eau des réſervoirs dans les prés; ils m'aidoient à arroſer le jardin; ils m'y portoient l'eau & les choſes néceſſaires. Quand ils furent plus grands, ils eſſayerent de remuer la terre; ils extirpoient les racines paraſites qui embarraſſoient le fond

de nos champs. Je les faisois planter & semer devant moi. Enfin, lorsqu'ils eurent acquis les forces suffisantes pour passer aux grands travaux du labourage, je leur confiai le timon de la charrue; ils m'aiderent à faucher les prairies, à scier les blés, à lier les gerbes, & à transporter nos récoltes dans la grange. Comme les labours, dans les terres des tropiques, ne doivent pas être profonds, mes fils furent plus tôt en état de labourer; mais ils auroient eu bien de la peine à diriger les sillons, dans des champs où le soc se trouvoit souvent arrêté par les racines, s'ils n'avoient appris de bonne heure à les faire sortir du sein de la terre, & à l'en débarrasser avant de la sillonner.

Une chose essentielle à tout ouvrier, c'est de bien connoître la matiere sur laquelle il travaille. Sans cette connoissance préliminaire, il risque de

ne point réuſſir dans ce qu'il entreprend, ou de faire des ouvrages peu ſolides. Pour rendre mes enfans bons Cultivateurs, il ne ſuffiſoit donc pas de leur apprendre les divers procédés de la culture, il falloit ſur-tout les inſtruire de l'application qu'ils en devoient faire aux différens terreins, & pour cet effet il étoit néceſſaire de leur faire d'abord connoître la différence des terres que renfermoit notre Iſle, & les propriétés de chacune.

On en diſtinguoit de quatre ſortes; 1°. des terres fortes & franches, vers le bas des côteaux & dans les plaines qui n'étoient pas inondées; 2°. des terres humides dans les prairies les plus baſſes; 3°. des terres légeres & pierreuſes près des crêtes & des montagnes; 4°. enfin, depuis ces dernieres, qui n'avoient pas beaucoup d'étendue, juſqu'au bas des collines, des terres douces & meubles. Toutes étoient

d'un gris noirâtre, assez profondes ; & diversement mélangées de débris, de substances marines & végétales, de sels & de soufres, le produit d'anciens volcans ; &, à l'exception de celles qui avoisinoient les crêtes, toutes étoient propres à porter d'abondantes moissons, si on savoit leur donner les façons convenables.

Les terres trop humides exigeoient, pour être mises en valeur, d'être fortement saignées, profondément rigolées, &, si on vouloit en faire des champs, d'être labourées en ados bien élevés. Mais dans un climat aussi chaud que le nôtre, où durant la plus grande partie de l'année le soleil se montroit sans aucun nuage, les autres terres n'avoient à craindre que la sécheresse. Le Cultivateur devoit être attentif à leur donner de la fraîcheur, ou du moins à la leur conserver autant qu'il étoit possible.

L'expérience m'avoit prouvé que les labours profonds, faits sans précaution & par un temps sec, nuisoient beaucoup à ces terres, en donnant au soleil le moyen d'en pomper toute la substance & de les réduire en poussiere. Il ne leur falloit que des façons légeres, & par des temps sombres & humides. Mais la vraie maniere d'exciter toute leur fertilité, étoit de les arroser souvent, & surtout quand elles étoient ensemencées. On auroit peine à croire quelle étoit alors l'abondance & la beauté de leurs productions. Le champ, situé dans un vallon, où j'étois parvenu à faire monter une partie d'un ruisseau voisin, & la terre qui joignoit le jardin, dans laquelle nous conduisîmes l'eau de la fontaine par une rigole, nous donnerent, après cette opération, sans jamais reposer, une quantité de grains qui n'a point d'exemple en Europe,

& qui ne peut être comparée qu'aux anciens produits des terres voisines du Nil & de l'Euphrate.

Mes enfans, auxquels j'expliquai les principes de la végétation & la théorie de la culture, reconnurent, par des expériences qui en étoient la preuve, que l'Art du Laboureur consiste à donner à la terre la facilité de s'imprégner des sucs nutritifs, voiturés par les eaux ou répandus dans l'air, & à la forcer de les déposer dans les grains qu'on lui confie. Ils s'assurerent que les divers procédés à employer pour opérer ces effets, doivent être relatifs à la nature des terres qu'on veut mettre en valeur; que les terres lourdes & froides, par exemple, ont besoin d'être sillonnées profondément, pour mieux s'imbiber des sucs ambians qui les rendent fécondes; qu'il faut de grandes façons & de la chaleur, pour les diviser & pour

les rendre propres à les recevoir; que, par une raiſon contraire, les terres plus poreuſes & ſituées dans des pays chauds, demandent moins de travail pour n'être pas trop diviſées, & plus d'humidité pour conſerver la fraîcheur, qui, en rapprochant leurs parties, leur laiſſe plus de ſolidité & de ſubſtance. Ce fut d'après ces obſervations qu'ils réglerent les labours de nos champs, dont je leur confiai la conduite, ne me réſervant que la direction de ces travaux. Nous eûmes bientôt juſqu'à dix charrues, dont le nombre s'eſt bien augmenté depuis.

Après la culture des champs, le ſoin des prairies demandoit nos attentions. C'étoit une partie ſi eſſentielle pour la nourriture de nos beſtiaux, & j'avois pris naiſſance dans un pays (a) où les

(a) En Limouſin, les prés, regardés

procédés de cette culture ont été si perfectionnés, & se font avec tant de soin, que je devois avoir un double

---

comme les premieres pieces d'un domaine, sont généralement plus estimés que les terres à grains, & beaucoup mieux soignés. La raison en est que c'est un pays de nourrissage, où l'on éleve beaucoup de bestiaux. Ailleurs, le pacage est l'agent du labourage, je veux dire qu'il n'y a de fourrage que ce qu'il en faut pour nourrir les bêtes immédiatement employées aux labours ; & dans plusieurs Provinces, comme dans la Beauce, où les prés sont fort rares, on y supplée par des prairies artificielles. Mais en Limousin, au contraire, le labourage est subordonné au nourrissage, & l'on n'y cultive des grains qu'autant qu'il en faut dans la Province pour faire subsister ceux qui prennent soin des bestiaux, & leurs commettans. Il résulte de là, que les bestiaux sont le principal, &, pour ainsi dire, le seul revenu du Limousin ; que cette Province, qui a près de quarante lieues de long sur environ

motif d'améliorer ſans ceſſe nos prés, afin d'augmenter l'abondance des fourrages. J'aurois pu à toute force laiſſer pâturer nos beſtiaux dans les ſavanes de l'Iſle qui bordoient la riviere; mais outre qu'il eût fallu dans ce cas les laiſſer vaguer à volonté, c'eſt qu'une partie de ces prairies naturelles n'étoient que des marais où l'on ne pouvoit faire du foin, & le reſte, deſſéché la moitié de l'année, ſe trouvoit trop loin de la maiſon pour en tirer le fourrage.

Il étoit plus ſimple & plus commode de faire des prés & des pacages attenant de nos poſſeſſions, & c'eſt pour cela que j'avois profité des eaux les plus voiſines. Celles qui couloient

---

trente lieues de large, n'eſt pas peuplée en raiſon de ſon étendue, &, comme elle a peu de débouchés, qu'elle éprouve de fréquentes diſettes. *Note de l'Editeur.*

de la fontaine au dessous de l'esplanade, & tout près de là le cours d'un ruisseau, que j'employai à plus d'un usage, & qui me fut d'une grande utilité, me servirent à arroser plusieurs terreins considérables. Je les avois fermés d'un grand fossé, pour que nos bestiaux n'en pussent sortir lorsqu'on les y meneroit paître, & j'avois construit vers le haut, des réservoirs qui contenoient une quantité d'eau suffisante pour rafraîchir le bas du pré.

Pour apprendre à mes enfans l'art d'entretenir & d'améliorer les prairies, il ne fut question que de leur faire comprendre que les terreins destinés à porter du foin ne produisent, quand d'ailleurs le sol est bon, qu'en raison de la quantité & de la bonté des eaux qui les arrosent, & que l'abondance des fourrages, sur-tout dans les pays chauds, est tellement

proportionnée aux irrigations, qu'ils ne ſont rien, ou du moins que très-peu de choſe, quand les terres qui les produiſent n'y ont que peu ou point d'humidité. D'après cette théorie, il ſuffiſoit d'avoir les eaux convenables & ſuffiſantes à l'arroſement des prés, & de ſavoir les diſtribuer également pour les faire couler ſur toute leur ſurface. La pratique devoit mener facilement à ce point.

J'appris donc à mes enfans, par expérience, à ſe ſervir utilement des eaux, à ne faire des prairies que dans les lieux où ces eaux pourroient humecter la terre, à conſtruire des réſervoirs pour contenir celles qui ſeroient ſupérieures aux prés, à y faire des bondes & des vannes pour leur donner une iſſue; enfin à creuſer des rigoles, & à les niveler de maniere qu'elles puſſent conduire & répandre ces eaux ſur le terrein en imbibant

tout le gazon de la prairie. Je leur enſeignai de plus à ſe garantir des animaux mal-faiſans qui gâtent les prés, comme ſont les taupes, &c. la maniere de les prendre, les temps propres aux divers travaux relatifs à la culture des prairies, à faucher, à faner, à tranſporter, à empiler les foins; & comme ils étoient intelligens, & que d'ailleurs les prés ne demandent ni tant de peines ni tant de connoiſſances que les champs, mes enfans ſurent bientôt à cet égard tout ce qu'ils devoient ſavoir.

Ils ne s'en tinrent pas même à ce qu'ils m'avoient vu faire; ils s'ingénierent, pour donner plus de perfection à nos prés, & pour en tirer toujours plus de fourrage. Ils conſtruiſirent de nouveaux réſervoirs; ils firent de nouvelles digues ſur le cours du ruiſſeau, qui, élevant les eaux à une plus grande hauteur, pouvoient

arroſer un terrein d'une plus grande étendue; enfin les terres neuves de nos champs n'ayant pas beſoin d'engrais, & le jardin n'en conſommant guere, ils porterent le reſte de nos fumiers dans la partie de nos prés qu'on pouvoit moins arroſer. Je n'ai pas beſoin de dire, après cela, que nos prés devinrent excellens, & qu'ils ne céderent point en fertilité à nos terres labourées.

Les ſuccès de mes enfans dans ces grandes entrepriſes de l'Agriculture, en augmentant leur force & leur expérience, étendoient toujours davantage leur émulation pour tous les objets qui y étoient relatifs. L'amour-propre ſatisfait, & le déſir de ſe rendre utiles leur faiſoient embraſſer avec empreſſement les travaux les plus pénibles; mais il y avoit des opérations agricoles, telles que la plantation & la culture des arbres, la taille

& le soin de la vigne, la façon du vin & d'autres boissons, qui leur étoient par elles-mêmes bien agréables, & qui, par un attrait particulier, sembloient demander la préférence de leurs soins. J'avois toujours pris moi-même beaucoup de plaisir à m'en occuper, & j'avois fait à cet égard tout ce qu'un homme seul pouvoit faire; mais, secondé de mes enfans, je ne m'en tins pas à des essais.

Autant que je l'avois pu, j'avois multiplié nos arbres fruitiers de toutes les manieres qui m'étoient connues, de semences, de boutures & de greffes. Je les transplantai des diverses pépinieres où je les avois mis, dans un terrein que je leur avois destiné. Mes fils en formerent un verger magnifique, qui, à l'imitation des jardins de la Compagnie de Hollande, au Cap de Bonne-Espérance, réunissoit les productions de l'Europe & de l'Asie.

Ce

Ce verger, disposé en allées irrégulieres & en compartimens, devint l'endroit de l'Isle le plus agréable. Il étoit divisé en deux parties; la premiere, composée d'arbres qui, pour donner de beaux fruits, exigent que la main de l'homme laboure la terre où ils sont plantés, qu'il les élague, les redresse, les taille; la seconde, formée de ceux qui ne veulent en quelque sorte rien devoir qu'à la Nature, qui, aimant à jouir de toute leur liberté, dédaignent les secours de l'art, & se vengent par une moindre production lorsqu'on leur fait violence.

L'olivier, le figuier, l'oranger, le bananier, le pêcher, le pommier, le poirier, &c. se trouvoient dans la premiere classe. Ceux qui réussissent mieux en plein vent, entre lesquels on peut remarquer le cocotier, le gérofier, le muscadier; ceux qui dé-

firent, comme le palmier, la compagnie des individus de leur espece, furent compris dans la seconde. On peut ajouter à ceux-ci la vigne, qui, placée sur les limites des deux especes, profitoit des labours que l'on donnoit à l'une, & de l'ombre plus étendue que lui prêtoit l'autre.

Les chemins, les allées, les espaces que formoit la disposition des arbres qu'on laissoit sans culture, étoient bordés de palissades faites d'acacias, de myrtes, de grenadiers. D'autres arbres, sur lesquels montoient des plantes ligneuses & parasites, des arbrisseaux grimpans & fleuris, tels que les lianes, les jasmins, les chevrefeuilles, prenoient place entre les fruitiers, & garnissoient les allées. Le fond en étoit tapissé par un gazon, dont l'ombre des arbres & l'eau d'un petit ruisseau qui y faisoit cent détours, entretenoient la fraîcheur.

C'étoit notre fontaine qui nous fourniſſoit ces belles eaux. Nous avions placé le verger au deſſous. Comme le terrein du verger étoit en pente, il ne nous avoit pas été difficile de les mener où nous avions voulu. Par l'artifice avec lequel nous les avions conduites & diſtribuées, elles ſembloient ſe multiplier & devoir fournir réunies un volume conſidérable. Tantôt elles couloient paiſiblement dans un canal tranquille, tantôt elles tomboient en caſcade & s'échappoient entre des cailloux avec un doux murmure. Quelquefois elles diſparoiſſoient dans le ſein de la terre; puis reſſortant en bouillonnant à quelques pas de là, on les eût priſes pour une ſource nouvelle, ſi l'on n'avoit pas ſu qu'il n'y avoit ſouvent que la largeur d'une allée & l'épaiſſeur d'une paliſſade, entre l'ouverture où ces eaux ſe perdoient & celle qui ſervoit à leur ſortie.

En s'éloignant du verger qu'il avoit rafraîchi, ce petit ruisseau passoit sous le jardin, traversoit le champ limitrophe, arrosoit la prairie, & tomboit enfin dans la riviere. Il fertilisoit, il embellissoit tous ces lieux par sa présence, & sur-tout cette partie du verger qui formoit un bosquet délicieux, où l'on jouissoit à la fois du parfum des fleurs, du frais de l'ombre, & de la plus belle vue.

Mais il ne suffisoit pas que ces plantations fussent agréables, & qu'on leur eût donné tous les ornemens dont elles étoient susceptibles; il falloit encore les rendre productives, pour tirer de leurs fruits une nourriture saine & abondante; & pour en composer des boissons fermentées dont nous manquions. Nous voulions faire du cidre, & sur-tout du vin; & si la culture des poiriers & des pommiers ne demandoit pas beaucoup de façons, celle

de la vigne vouloit des attentions suivies, & d'autres soins que ceux qu'elle exige dans les climats tempérés.

J'ai déjà dit combien j'avois fait de tentatives pour empêcher le raisin de crever par une séve trop abondante, & pour le faire parvenir à maturité: le succès avoit couronné ma persévérance. La vigne veut en Europe une forte chaleur. Dans notre Isle au contraire, où la chaleur est quelquefois brûlante, & la sécheresse extrême, l'expérience m'avoit appris qu'il falloit mettre la vigne à l'abri du soleil; que l'exposition à l'ombre étoit la meilleure. Ailleurs on ranime la vigne par des engrais, &, craignant de l'épuiser en la taillant, on ne lui laisse que quelques bourgeons: les façons qu'on donne à la terre sont profondes. Ici les terres neuves ne sont que trop prodigues; il en falloit tempérer la libéralité. La taille devoit donc chez

nous laisser échapper une partie de la substance, pour mettre le reste à profit. Les labours ne devoient pas être les mêmes qu'en Europe; mais il convenoit, comme en Italie, de marier la vigne à de grands arbres, pour donner plus de jeu à l'affluence de la séve, avec cette différence néanmoins, qu'en Italie les arbres ne servent que de support à la vigne tournée du côté du soleil, & que, dans notre Isle, la vigne qui veut jouir de l'ombre, trouve dans l'interposition de leur feuillage une défense contre l'ardeur des rayons brûlans.

D'après ces observations & les épreuves faites en conséquence, mes fils joignirent bientôt la pratique à la théorie; ils surent planter, élaguer, tailler les arbres & la vigne, & leur donner toutes les façons que le terrein & le climat exigeoient, pour les rendre très-productifs. Ils mirent une

égale attention à seconder mes travaux & à suivre mes leçons pour faire du vin & du cidre ; & après quelques mépriſes, toujours inſéparables des premiers eſſais, ils eurent la ſatisfaction de réuſſir ſelon mes déſirs.

Je ne m'étendrai pas ſur les détails qu'exigerent ces diverſes opérations ; je me contenterai de dire que, nous étant apperçus que nos premieres boiſſons tournoient à l'aigre, nous trouvâmes le moyen d'y remédier en les laiſſant peu cuver. Dans un climat auſſi chaud que le nôtre, la fermentation des boiſſons vineuſes qui ſe faiſoit très-rapidement & avec beaucoup d'effervescence, diſpoſoit ces boiſſons, ſi elle étoit long-temps continuée, à s'aigrir facilement. Il falloit donc ſe garder de laiſſer pouſſer trop loin cette fermentation ; il falloit quelquefois la modérer, il falloit tirer la liqueur avec beaucoup de diligence.

Ce ſeroit ici peut-être le lieu de parler de tous les Arts mécaniques, qui ſont une ſuite ou une dépendance de celui du Laboureur, Arts que notre ſociété naiſſante avoit beſoin de connoître, & qu'elle entreprit d'exercer; mais je me réſerve d'en faire mention dans la ſuite de ces Mémoires, lorſque faiſant l'Hiſtoire des progrès de notre intelligence, je ſerai dans le cas de parler des talens particuliers de mes enfans & de l'induſtrie qui leur étoit propre, de la dextérité de la main, & de la ſupériorité d'exécution qui pouvoit diſtinguer quelques-uns d'entre eux. Je n'en ai dit encore que ce qui avoit trait à l'éducation phyſique, & aux notions préliminaires qui devoient leur être communes; je dirai, quand il en ſera temps, quelles furent leurs inventions & leurs connoiſſances; mais, en attendant, paſſons à d'autres parties non moins néceſſaires; &

avant de raconter ce qu'ils ſavoient, voyons d'abord ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, quels étoient leurs ſentimens, leurs penchans & leur caractere, & les moyens que j'employai pour diriger leurs affections & pour leur former le cœur.

CHAPITRE XXVIII.

Caracteres des enfans de l'Auteur.

L'INTELLIGENCE & la raiſon élevent l'homme au deſſus des autres animaux ; mais ce qui le diſtingue particuliérement de ſes ſemblables, c'eſt la grandeur de l'ame, c'eſt la ſenſibilité du cœur, qui en font un être reſpectable & ſublime. C'eſt par-là qu'il eſt pere, époux, ami, citoyen ; c'eſt par-là qu'il acquiert les vertus ſociales, & qu'il opere les grandes actions qui méritent de vivre dans la mémoire des autres. C'eſt donc le cœur qui peut être regardé comme la partie de l'homme la plus eſſentielle, & qu'on doit cultiver avec d'autant plus d'attention, qu'elle ſert en quelque ſorte de bouſſole & de regle pour les autres parties. Auſſi la tendreſſe &

la vigilance d'Eléonore, & j'oſe dire la mienne, n'étendirent jamais leurs ſoins en tout autre choſe auſſi loin que dans cet objet important de l'éducation de notre famille.

Mais pourquoi tant de ſoins, me dira-t on peut-être, pour diriger le cœur de vos jeunes gens, quand il eſt ſûr que l'homme ne naît pas méchant ni vicieux, & ſur-tout dans un pays où leur être moral ne pouvoit être dépravé par l'exemple?

Non, l'homme ne naît pas vicieux; mais ſi l'on n'éclaire ſa raiſon, & ſi l'on ne dirige ſes affections, il n'eſt que trop porté à le devenir. Par-tout les hommes naiſſent variés; ſi dans la même famille ils ſe reſſemblent, c'eſt comme les feuilles d'un même chêne, dont il n'y en a pas deux exactement pareilles: d'ailleurs des combinaiſons diverſes, des accidens différens & inévitables, donnent une

tournure différente, & plus ou moins d'énergie à leurs paſſions. L'éducation négative ne leur ſuffit donc pas; il leur faut des préceptes, ou plutôt des inſtructions poſitives. Il faut leur faire connoître l'étendue de leur droit naturel & de celui de leurs ſemblables, pour prémunir leur cœur contre la tentation de la violence ou de l'injuſtice, auxquelles des déſirs véhémens, ſur-tout dans des corps robuſtes, pourroient les entraîner; & c'eſt pour empêcher le vice de s'emparer du cœur vacant & neuf d'un jeune homme, qu'il y faut placer la raiſon & la vertu.

Les facultés & les paſſions dont l'homme porte en lui le germe, peuvent devenir, quand elles ſont bien ordonnées, l'inſtrument & la ſource des plus grands biens; mais ces paſſions peuvent, comme certaines liqueurs bienfaiſantes, ſe détériorer par

une trop grande fermentation; il faut accoutumer la raiſon à les éclairer; il faut exercer celle-ci à reconnoître la juſtice, ſeule barriere réelle entre les humains, quand l'eſprit de concurrence les anime.

Mais paſſons de la théorie de ces maximes générales, à l'application que nous en fîmes dans l'éducation de nos enfans. La premiere choſe dont nous nous occupâmes à cet égard, fut d'en bien étudier les divers caracteres, afin que, nous conduiſant d'après la connoiſſance que nous en aurions priſe, nous puſſions régler invariablement ce que nous devions preſcrire ou défendre, & proportionner les leçons & les inſtructions qu'il nous falloit employer, à la diverſité des ſujets qui devoient les recevoir.

Depuis leur naiſſance, nous avions un œil attentif ſur toutes leurs dé-

marches ; ils n'éprouvoient pas un ſentiment, ils ne formoient pas un déſir qui ne fuſſent auſſi-tôt remarqués. L'ingénuité des enfans dans l'âge tendre, les rend comme diaphanes ; & nous avions cet avantage dans notre Iſle, que rien n'écartoit nos enfans du chemin de la vérité, que rien ne les portoit à mentir, & que, pouvant lire comme dans une glace juſqu'au fond de leurs cœurs, il nous étoit facile enſuite d'employer les moyens les plus convenables pour les faire agir, pour les retenir ou les diſtraire.

Nous nous appliquâmes donc avec beaucoup de ſoin à obſerver les diverſes qualités phyſiques & morales qui diſtinguoient nos enfans entre eux. Nul enfant ne peut être entiérement pareil à un autre. Aucun de nous n'eſt conſtamment ſemblable à lui-même dans tout le cours de ſa vie ; & la moindre variété dans la ſanté, la

diſpoſition, l'humeur ou les paſſions du pere ou de la mere dans le temps de la conception ou de la geſtation, doivent établir entre les fruits du même amour, des différences phyſiques très-notables, & qui influeront enſuite ſur le moral.

Aucun enfant ne reçoit parfaitement la même éducation. La variété des circonſtances pouſſe les uns à une paſſion, & un autre à une paſſion oppoſée. Les mêmes événemens les frappant diverſement, ſelon leur âge ou leur poſition, peut & doit leur donner une impulſion très-différente. Après l'aventure de l'aigle, Henri étoit devenu plus intrépide, ſes freres plus faciles à s'effrayer. C'eſt qu'il avoit pu combattre lorſqu'ils avoient été forcés de fuir. Louiſe, qui s'étoit ſentie élever dans les airs, fut plus que tous les autres ſuſceptible de terreur. C'eſt de cette foule de cauſes, ou primi-

tives ou secondaires, que naissent la diversité de tempérament & d'humeur, & qui décident les qualités du cœur & de l'esprit, ou ce qu'on appelle le caractere, non moins dissemblable dans la plupart des individus, que ne le sont les physionomies; aussi est-ce une maxime ancienne, que les hommes sans caractere, sont des visages sans physionomie. Chacun de nos enfans en avoit un fort remarquable.

Henri, notre aîné, joignoit à un grand fond de bonté, de droiture, de prudence, un esprit facile & juste, beaucoup de courage & de fermeté. Il avoit autant de vivacité qu'il en falloit pour agir & concevoir promptement; mais il ne cédoit point à une impétuosité sans réflexion, au caprice, à l'étourderie. Nous ne le vîmes jamais, pas même dans l'enfance, montrer des prétentions exclusives, vouloir rien obtenir d'auto-

rité ou s'emporter contre ſes freres. Si, dans les choſes où ils entroient en concurrence avec lui, ils paroiſſoient fâchés de ſa ſupériorité, ou piqués de la vivacité de ſes paroles, il s'empreſſoit de les conſoler. Il leur cédoit par amitié, il les careſſoit, il les embraſſoit, il les aimoit tous avec tendreſſe; mais Adélaïde, ſa ſœur jumelle, avoit la préférence de ſon affection. Il étoit difficile de ne pas chérir un enfant auſſi aimable.

Son frere Baptiſte n'étoit point d'une humeur auſſi facile; ſon tempérament ardent & bilieux le rendoit ſenſible à l'excès. Peu de choſe le bleſſoit; & comme il n'avoit ni la douceur ni la complaiſance de ſon frere, comme il ne ſe repoſoit pas avec la même confiance ſur l'affection des autres, & que, ſans être méchant, il étoit emporté, il eût facilement pris des réſolutions extrêmes &

peu réfléchies qui l'euſſent conduit à la violence, ſi nous n'euſſions eu l'attention de modérer de bonne heure ſon impétuoſité naturelle. Henri voyoit les choſes en grand. Il portoit au loin ſes regards ſur les poſſibles; il en ſaiſiſſoit aiſément les rapports. Baptiſte n'avoit pas des vûes ſi étendues; mais perſonne ne l'égaloit dans la connoiſſance des détails.

La Nature l'avoit doué d'une adreſſe & d'une activité merveilleuſes, & pas un de ſes freres n'eut de ſi grands talens & ne fit voir autant d'induſtrie que lui dans la pratique des Arts & dans les ouvrages de la main. Il étoit plus conſidéré qu'aimé dans la famille. Son caractere, trop bouillant & trop ſuſceptible, le faiſoit redouter; on n'oſoit pas le contredire. Ses prétentions nous donnerent beaucoup de peines & de chagrin. Devenu rival de Henri dans la recherche d'Adélaïde,

qui lui préféroit celui-ci, & ſe laiſſant aller aux mouvemens de ſa paſſion & de ſon dépit, il porta le trouble & le déſordre dans la Colonie, & la mit, par ſon imprudence, dans le plus grand danger.

Le caractere d'Adélaïde étoit juſtement le compoſé des qualités qu'exprimoit ſa phyſionomie, la plus belle & la plus jolie que je vis jamais après celle d'Eléonore. On jugeoit en la voyant, qu'elle poſſédoit éminemment la douceur, la complaiſance, la bonté, la candeur, la ſenſibilité; & lorſqu'on l'obſervoit davantage, on s'appercevoit qu'elle tenoit au delà de ce qu'on avoit eſpéré d'elle. Son ame étoit auſſi belle que ſa phyſionomie. Elle avoit un eſprit fin & délicat, qui lui faiſoit tout faire à propos & avec grace. Jamais enfant n'aima tant ſes parens, ne leur fut plus ſoumiſe, & ne ſe montra plus attentive

à prévenir leurs volontés. Active & ſoigneuſe dans la maiſon, elle ſecondoit ſa mere dans tous les travaux du ménage; elle lui aidoit à tenir tout en ordre & dans la plus grande propreté. On ne ſauroit dire combien ſes freres lui étoient chers, ni combien elle en étoit chérie. Henri l'adoroit. Tous avoient pour elle la plus grande conſidération. Nous voyions cet accord avec bien de la complaiſance.

Amélie, moins jolie qu'Adélaïde, mais preſque auſſi belle, n'étoit pas ſi familiere ni ſi expanſive. Son air & ſes manieres montroient plus de réſerve. Elle n'avoit point le même empreſſement à prévenir les autres, à céder amicalement à leurs opinions & à leurs ſentimens. Elle paroiſſoit moins ſenſible aux careſſes. Les ris & les jeux la touchoient foiblement. Rarement la voyoit-on, même dans l'enfance,

prendre part à ceux de ſes freres. Elle aimoit à s'occuper en ſilence dans la ſolitude & la réflexion, & quand elle avoit quelques momens de loiſir, elle les employoit à prier & à lire. Ce fut celle de mes filles dont la piété fut plus remarquable. Lorſqu'elle apprit qu'il exiſtoit un Monde au delà de notre Iſle, & qu'elle fut inſtruite des ſecours ſpirituels dont la ſociété jouiſſoit en Europe, elle eut regret de n'y être pas née. Elle ſe réſigna pourtant à ce qu'elle appeloit notre exil, pour ſe conformer aux deſſeins de la Providence. Son apparente indifférence ne l'empêchoit pas de chérir toute la famille ; mais, peu ſenſible à la joie commune, elle l'étoit beaucoup à ce qui nous affligeoit. Son aventure dans la riviere, qui lui donna long-temps une mauvaiſe ſanté, augmenta ſa mélancolie ; & les altercations, cauſées par l'amour inconſidéré de Baptiſte,

ne la diminuerent pas. Ce ne fut pas ſans peine que nous la décidâmes à lui donner la main.

Si on pouvoit ſe tromper ſur la vérité d'un caractere, ce ſeroit ſur celui de Guillaume, frere jumeau d'Amélie, parce que tout ce qui pouvoit ſervir à le faire connoître dans l'enfance, étoit chez lui fort équivoque. Je ne ſavois d'abord comment le juger, & je demeurai plus longtemps à m'en aſſurer que de tout autre. A le voir, on l'auroit pris pour ce qu'il n'étoit pas, pour un ſtupide. Morne, froid, taciturne, rien ne paroiſſoit lui plaire ni l'émouvoir. Sa phyſionomie, preſque toujours uniforme, ſon regard fixe, ſa nonchalance, ſes réponſes ſouvent peu ſatisfaiſantes, & ſon entêtement, pouvoient faire croire que l'ame étoit chez lui comme étouffée ſous la matiere, & qu'il ne ſeroit jamais

qu'un opiniâtre & qu'un ſot. Mais, en le conſidérant avec attention, en l'obſervant de près, je vis que ſon air de bêtiſe avoit tout une autre cauſe; que ſes manieres & ſa phyſionomie n'étoient que l'expreſſion de l'incertitude habituelle de ſon eſprit, laquelle provenoit d'une trop grande abondance d'idées; que n'admettant que celles qui étoient à ſon niveau, il n'étoit que rarement affecté, & ſe montroit toujours ſobre à porter des jugemens & à ſe décider; mais que cela même devoit lui donner plus de juſteſſe. Je m'apperçus qu'il ſaiſiſſoit quelquefois des rapports, qui faiſoient ſuppoſer ſon intelligence ſupérieure à ſon âge. Les matieres abſtraites lui convenoient; auſſi en fit il dans la ſuite ſes plus cheres occupations. Les Mathématiques, le Droit naturel de l'homme, & les Loix de notre ſociété eurent des charmes pour lui. Dans la

pratique des Arts, il préféroit ceux qui demandoient des combinaiſons plus profondes & plus compliquées. La douceur & l'inſtruction le rendirent enfin docile ; mais rêveur, diſtrait même dans le bas âge, il ne ſut jamais avoir cette politeſſe extérieure & ces manieres attentives, qui préviennent les autres en notre faveur. Il racheta pourtant ce défaut par un grand fonds de droiture & de complaiſance, qui faiſoit oublier ſa diſtraction.

Louiſe, qui devint ſon épouſe, étoit pleine de modeſtie & de vertu, mais beaucoup trop timide ; ce fut le ſeul de nos enfans qui parut prompt à s'effrayer. Nos exhortations ni notre exemple ne purent arracher entiérement de ſon ame cette habitude craintive qu'elle avoit priſe dans l'enfance, & que l'accident cauſé par l'aigle avoit ſans doute beaucoup fortifiée,

fortifiée, comme je l'ai déjà remarqué : tant il eſt vrai qu'on ne ſauroit jamais prendre trop de précautions, pour ſouſtraire l'ame flexible & tendre des enfans aux impreſſions de la crainte.

Une phyſionomie riante, un air franc & ingénu, des manieres aiſées & naturelles, annonçoient la ſimplicité, la naïveté, le caractere jovial de Vincent. Il indiquoit de bonne heure qu'il aimeroit le plaiſir & la joie, & qu'il ſeroit une reſſource agréable pour la famille; & en effet, il contribua beaucoup à l'agrément de la ſociété, par ſon ton réjoui, par ſes ſaillies, & par l'uſage qu'il fit des Arts, chers aux Peuples polis, comme propres à détendre l'eſprit, à délaſſer du travail, à calmer l'ennui & les amertumes de la vie, enfin à flatter le goût & à lui plaire. Il cultiva avec ſuccès la Muſique, la Danſe,

la Peinture, & même la Poésie légere; mais sans contrainte & sans une assiduité gênante, que la liberté & la gaieté de son caractere ne comportoient pas. Il s'en faisoit un amusement, d'autant plus louable qu'il servoit aux plaisirs des autres.

Figurez-vous une jeune personne, qui à une grande vivacité joint beaucoup de gaieté, beaucoup de sensibilité, & tous les dehors qui rendent aimable. Ajoutez à cela l'empressement à plaire, à prévenir les autres, à chercher délicatement ce qui peut les obliger, à s'occuper à leur insçu des moyens de les servir, l'amour de l'ordre, du travail, de la propreté, vous vous ferez une juste idée de Sophie. Dès qu'elle sut vouloir & s'énoncer, elle nous fit voir le germe des qualités charmantes qui la parerent depuis : elle ressembloit par bien des endroits à sa sœur Adélaïde, qu'elle

paroiſſoit avoir pris pour modele. Le caractere & le courage de Henri s'annoncerent dans Charles ; cependant il s'en falloit bien qu'il eût autant de facilité dans l'eſprit, autant de diſpoſition à s'inſtruire, autant d'aménité que le premier. Dans ſon enfance, il ne faiſoit pas eſpérer qu'il dût être un jour tout ce qu'il devint. Mais la plus grande volonté, ſon application, ſa conſtance au travail & à l'étude, ſuppléerent à ce qui lui manquoit. Il fut un de nos enfans les plus laborieux & les plus utiles, comme un des meilleurs Agriculteurs.

Françoiſe, ſans être brillante, eut toutes les qualités eſſentielles à une mere de famille. Elle fut économe, & très-bonne ménagere. Dès le bas âge, elle étoit appliquée & n'avoit pas de volonté ; il ne fut pas difficile de prévoir ce qu'elle feroit dans la ſuite.

On ne pouvoit voir Philippe ſans

ſe prévenir en ſa faveur. Une phyſionomie heureuſe, des yeux vifs, un air grand, quoiqu'un peu ſérieux, faiſoient bien augurer de ſon eſprit & de ſon caractere. Il ſe diſtingua entre ſes freres par d'éminentes qualités. Enfant, il n'avoit rien qui fût à lui; devenu grand, il s'oublioit pour les autres; il s'en occupoit plus que de lui-même. Actif, fort, courageux, inventif, il s'employoit ſans ceſſe & avec ardeur au bien de la choſe commune. Il ne voyoit ſon intérêt que dans celui du public. Charmant enfant, excellent homme, il a été bon mari, bon pere, bon ami, & le modele des Citoyens. Ce n'eſt pas aſſez dire qu'il fut aimé; il fut reſpecté de ſes freres & de ſes parens, & reçut ainſi de bonne heure le prix qu'on doit à la ſageſſe & à la vertu bienfaiſante.

Sa ſœur jumelle, Eliſabeth, n'étoit pas ſi heureuſement partagée. On l'eût

jugée au premier abord, difficile, quinteuſe, acariâtre. Elle portoit un air de mauvaiſe humeur ſur ſa figure, la moins agréable de toutes celles de nos enfans, & elle eût été ſans doute ce qu'elle paroiſſoit. Mais elle poſſédoit une ame forte & un eſprit juſte, qui lui donnerent le déſir & le pouvoir de ſe vaincre. Nos exhortations, nos leçons, & ſur-tout celles de l'exemple, firent merveille ſur ſon cœur, & changerent ſes premieres diſpoſitions. Comme Socrate, elle dompta la Nature, & à force de ſe combattre, elle acquit les vertus contraires à ſes penchans; en ſorte que, lorſqu'on pénétroit ces dehors peu favorables, on trouvoit en elle de juſtes motifs de la chérir & de la reſpecter. Ce fut notre chef-d'œuvre d'éducation.

Guy fut celui de nos enfans qui eût les qualités phyſiques les plus étendues, & celles de l'eſprit les plus

bornées. Son visage & toute son habitude indiquoient sa pesanteur. Ses traits étoient rudes, sa physionomie épaisse. Fait comme un Hercule, & d'une force prodigieuse, il aimoit tous les travaux qui exercent le corps, & les supportoit mieux que personne; mais il n'avoit presque pas de dispositions pour ceux qui contribuent à la culture de l'esprit. Il sentoit même pour les livres une sorte de répugnance, qui, malgré tous nos soins & tous nos efforts, ne lui permit de faire que de foibles progrès dans ses études.

Quand j'eus bien connu cet obstacle, je ne m'obstinai point à le vaincre. Je m'en consolai même, en pensant que tout homme n'est pas né pour être savant; que, quoi qu'en disent les Philosophes, l'inégalité qui se trouve entre les hommes, n'est pas tant la suite de leur association, que le résultat de leurs différences physiques, &

que, bien loin d'être un mal, comme ils l'assurent, l'inégalité (*a*) est un bien nécessaire dans la société, pour y établir une correspondance de services qui doit en faire l'harmonie : en conséquence, loin de tourmenter Guy

(*a*) L'inégalité, lorsqu'elle n'est pas excessive, est avantageuse dans un État ; mais lorsque les propriétés y sont accumulées sur un petit nombre de têtes, le reste des Citoyens n'y peut vivre que précairement de son industrie. Les riches emploient leurs revenus en choses de fantaisie ; & ces revenus dérobés à la terre, l'Agriculture déchoit, le nombre des hommes diminue, & cependant le nombre des hommes est encore trop grand, puisque la partie du bas peuple n'a pas de quoi se nourrir. Alors l'extrême nécessité née de l'extrême inégalité, emploie tous les moyens possibles pour se satisfaire, & produit l'astuce, la bassesse, le crime, & quelquefois des révolutions qui bouleversent la société. *Note de l'Editeur.*

pour lui faire acquérir des connoiſſances, & pour donner à ſon eſprit plus d'étendue & de lumieres, je le laiſſai s'occuper des travaux qu'il aimoit, & je n'eus pas lieu de m'en repentir. Il réuſſit fort bien dans la partie qu'il embraſſa, & devint un fort bon ouvrier, qui, reconnu pour très-expert dans pluſieurs Arts Mécaniques, pour être plein de probité, d'exactitude & de bon ſens, fut regardé comme un homme utile & recommandable à la ſociété, à laquelle peut-être il n'eût pas rendu de grands ſervices, ſi je n'avois tourné ſon application vers les choſes qu'il déſiroit ſavoir, & auxquelles il étoit propre.

Nous reconnûmes de bonne heure en Charlotte une diſpoſition à la jalouſie, qui pouvoit être fâcheuſe pour ſes freres & funeſte pour elle-même. Une careſſe faite à ſes ſœurs en ſa préſence, une préférence qu'on leur eût

donnée, eût pu lui cauſer une triſteſſe mortelle, & jeter dans ſon cœur, avec la plus noire mélancolie, l'envie & la haine contre les préférées. Nous n'oubliâmes rien pour étouffer ces germes d'une paſſion auſſi cruelle que nuiſible. Comme elle n'attend pas l'âge ni la raiſon pour paroître, il n'étoit pas d'abord queſtion d'employer le raiſonnement pour la guérir. La précaution la plus eſſentielle fut de ne point marquer plus de tendreſſe ni plus d'attention aux autres qu'à elle, & cependant, pour l'accoutumer à l'égalité, de ne lui témoigner à elle-même aucune prédilection. Eléonore étoit admirable dans l'éducation de notre jeuneſſe. De mon côté je me conduiſois de maniere, que chacun de nos enfans étoit perſuadé que nous les aimions tous ſans diſtinction. Charlotte ſeule, jalouſe par tempérament, pouvoit regarder comme un vol fait à

ſon amour-propre, nos attentions pour ſes freres & ſœurs. Les ſoins que nous eûmes de tenir entre eux la balance égale, l'aſſurerent pourtant de notre impartialité ; & comme nous ne manquions jamais d'applaudir à ceux de nos enfans qui cédoient à leurs freres, ou qui les prévenoient par des marques d'attachement, ſenſible à nos louanges, elle voulut les mériter ; elle prit inſenſiblement la coutume de déférer aux autres, & de leur céder. Elle n'avoit beſoin que de ſe corriger de ce vice, pour être un enfant très-aimable ; car d'ailleurs elle joignoit à une fort jolie figure, un eſprit facile & un bon caractere.

Celui d'Etienne étoit trop ſaillant, pour être méconnu. Dès qu'il put manifeſter ſa volonté, il tenta de ſe faire obéir ; mais trouvant de notre côté une réſiſtance inébranlable, il cherchoit à empiéter ce pouvoir ſur

ſes freres. Il profitoit de leurs déférences, pour acquérir de l'autorité ſur eux. Il ſembloit, à le voir agir, à l'entendre parler, qu'ils duſſent tous lui être ſoumis. Il ne prioit pas, il commandoit ; il ne demandoit pas, il s'emparoit de ce qui étoit à ſa convenance. Cependant, comme ces prétentions deſpotiques lui cauſoient ſans ceſſe des mortifications, il fut contraint d'y renoncer & de ſe réduire. L'amour-propre eſt un Protée ; ce qu'il ne pouvoit ſe procurer de force, il voulut l'obtenir par d'autres moyens. Il cherchoit toujours à primer ; mais il mit dans ſes projets plus de combinaiſons & plus d'adreſſe. La ſoif de l'autorité ſe changea en amour de la gloire ; ſon ambition effrénée en émulation. Il voulut acquérir, par le mérite & par l'éloquence, ce que la Nature & l'ordre lui avoient refuſé. Telle eſt la marche des paſſions. Ce ſont

des courſiers fougueux, qui vont vous jeter dans des abîmes ſi vous leur lâchez la bride, & qui vous porteront à la gloire ſi vous ſavez les maîtriſer.

Avec une ame ardente & élevée, une imagination vive & rapide, une élocution facile, & le déſir de ſe diſtinguer, il eſſaya de faire ployer la volonté des autres ſous la force de la perſuaſion, & nul de ſes freres ne fut ſi inſinuant, ſi diſert, ſi éloquent. Ils ſe tenoient d'abord en garde contre ſes paroles; cependant il vint à bout de gagner leur confiance. J'en fus ſurpris; mais j'en trouvai bientôt la cauſe dans l'étude qu'Etienne avoit faite de l'art de perſuader, qui n'a de baſe ſolide que la raiſon & la vérité. Les réflexions qu'il fit dans cette étude, diſſiperent ſes illuſions. Il n'ambitionna plus d'obtenir la ſupériorité ſur ſes freres que par ſa bienfaiſance, & dès-lors on ſe plut à lui rendre la

juſtice qu'il méritoit, & il gagna avec l'amitié & les bonnes graces de ſa famille, cette ſorte de conſidération à laquelle il aſpiroit depuis ſon enfance.

L'orgueil & l'ambition faiſoient le fond du caractere d'Etienne; quelques degrés, quelques nuances de moins affoibliſſant le caractere de Gabrielle, qui avoit des rapports avec celui de ſon frere, nous remarquâmes chez elle l'annonce de la coquetterie & de la vanité. L'un vouloit dominer par les qualités qui lui étoient inhérentes, l'autre prétendoit plaire en empruntant des ſecours étrangers. Dès qu'elle put diſcerner les choſes autour d'elle, elle chercha à ſe diſtinguer autant que pouvoit le comporter notre ſituation dans une ſolitude : elle avoit une affectation de propreté, un ton de cajolerie avec ſes freres, & une ſorte de dédain pour ſes ſœurs, qui nous

ouvrirent les yeux ſur ſes prétentions.

Auſſi-tôt qu'elles s'annoncerent, nous réſolûmes d'en arrêter l'eſſor & de les faire diſparoître, & nous réuſsîmes, non en contrariant le penchant de Gabrielle, mais en l'éclairant. Nous lui fîmes comprendre que le déſir de plaire eſt louable en lui-même, mais qu'elle ſe trompoit dans les moyens qu'elle employoit pour arriver à ce but; que ce n'étoit point par des dehors futiles qu'on réuſſiſſoit à enlever les ſuffrages & la bienveillance des autres; qu'on ne gagnoit l'eſtime & l'amitié que par de grands ſentimens & des actes vertueux, & que toute liaiſon d'intimité, fondée ſur d'autres motifs, ne ſeroit jamais ſolide; que toute affectation, même dans les choſes louables, étoit un excès vicieux: & nous appuyâmes ce raiſonnement, par le ſoin que nous eûmes de louer à propos la ſimplicité

de la parure & des manieres, & de regarder froidement tout ce qui s'en écartoit.

Ces conſidérations, & notre conduite, changerent les diſpoſitions de Gabrielle. Elle conſerva toujours le déſir de plaire ; mais elle n'employa plus la vanité ni la coquetterie ; elle chercha dans ſon cœur les moyens de réuſſir : elle devint bonne, affable, modeſte ; elle ne regarda plus ſes ſœurs comme ſes rivales ; elle ambitionna d'obtenir notre eſtime & notre approbation, & elle en devint digne.

Un tempérament mêlé de flegme & de mélancolie, donnoit à Philippine un air de froideur & d'engourdiſſement, remarquable dès ſon bas âge ; mais ce n'étoit qu'un dehors. Quoique ſérieuſe, réſervée, ſournoiſe, & ne paroiſſant prendre aucun intérêt à ce qui ſe paſſoit autour d'elle, elle n'étoit pas un témoin inattentif ni

indifférent ; elle voyoit, elle écoutoit tout ſans avoir la mine d'y prendre garde ; mais, comme on dit, elle n'en penſoit pas moins. Son caractere, qui étoit un compoſé de fineſſe & de myſtere, approchoit beaucoup de la diſſimulation, à laquelle elle eût paſſé ſans doute, ſi elle avoit eu dans notre Iſle quelque motif, & ſur-tout quelque exemple qui l'eût détournée du chemin de la vérité. Il étoit difficile de la rendre franche & communicative, ſon caractere s'y oppoſoit ; mais il falloit du moins l'empêcher d'être diſſimulée, & la détourner d'un défaut ſi voiſin de l'impoſture, & c'eſt à quoi nous mîmes toute l'attention & l'adreſſe dont nous pouvions nous ſervir. Nous n'y étions pas ſeulement excités par l'horreur naturelle que nous avions pour le menſonge & tout ce qui en approche, mais encore par le déſir de tenir loin de l'Iſle ce vice

qui n'y étoit pas connu. Nous ne fîmes pourtant pas uſage dans cette vûe de leçons directes ; nous ne montrâmes pas de crainte que Philippine employât le menſonge ou la fauſſeté. C'eût été peut-être un moyen de les lui faire connoître ; mais nous nous ſervîmes de la connoiſſance que nous avions de ſa façon de penſer & de l'avantage de la prévoyance, pour lui laiſſer croire que nous ſavions le fond de ſes penſées, & qu'il lui ſeroit inutile de vouloir les cacher. Nous l'engageâmes doucement, & avec amitié, à nous ouvrir ſon cœur. Elle perdit ainſi la volonté de diſſimuler ; mais elle demeura toujours ſecrete, & même très-diſcrette, ce que nous n'avions garde de reprendre ni de blâmer ; car ſi la fauſſeté eſt un vice qu'il faut fuir, l'indiſcrétion eſt un défaut ſouvent nuiſible aux autres & à ſoi-même, & toujours condamnable.

Si on vouloit connoître un enfant

que rien ne fût capable d'intimider ni de déconcerter, entreprenant juſqu'à l'audace, hardi juſqu'à la témérité, qui ſe fît un jeu des périls qu'il pourroit trouver dans une entrepriſe, & qui avec cela n'eût point de méchanceté, qui obéît à ſes parens & chérît ſes freres, nous pourrions en fournir l'exemple dans le caractere de Joſeph. Nous n'avions beſoin que d'éclairer ſa hardieſſe, pour modérer cette impétuoſité qui l'emportoit hors de lui-même, que de diriger ſes ſentimens naturels pour en faire un ſujet excellent, & c'eſt à quoi ſe bornerent tous nos ſoins à ſon égard.

Empreſſé de ſuivre ſes freres aînés lorſqu'ils alloient à la chaſſe ou à la pêche, lorſqu'ils ſe portoient dans les lieux les plus âpres de l'Iſle, ou qu'ils faiſoient quelque travail difficile, il vouloit toujours les accompagner, il vouloit les aider, il entreprenoit au

delà de ſes forces ; mais ſous divers prétextes nous l'arrêtions auprès de nous, nous blâmions indirectement ſon audace, comme une étourderie dangereuſe, nous donnions des louanges à la modération & à la prudence. Cependant, je ſentois en moi-même une grande ſatisfaction de ce penchant, qui, joint à la docilité, étoit le préſage d'une ame forte & élevée, pleine d'émulation, & capable des plus grandes choſes ; & en effet, j'eus tout lieu d'en être content. Mes eſpérances furent remplies. Joſeph, bien inſtruit, ne fut plus ſi téméraire. Il plaça la gloire dans des choſes plus louables, comme plus utiles, & devint un de nos enfans qui méritoit le mieux d'être chéri.

Catherine fut la ſeule de mes filles qui ſembla nous annoncer des défauts qu'on reproche communément aux femmes, & qu'on peut reprendre

chez bien des hommes ; je veux dire la verbosité & la démangeaison de rapporter ce qu'elle avoit vu ou entendu : dès qu'elle put parler & s'entretenir avec ses freres, nous nous apperçûmes du plaisir qu'elle avoit à jaser. Comme l'intèmpérance de langue, épuisant bientôt les sujets ordinaires de conversation, prend par-tout inconsidérément de quoi fournir au bavardage, elle redisoit aux uns ce qu'elle voyoit faire aux autres ; elle y ajoutoit de petits commentaires de sa façon ; elle y joignoit ses réflexions.

Ce penchant, passé en habitude, conduisoit naturellement à l'espionnage, à la médisance, à la calomnie, & pouvoit amener le trouble & la division dans la société, en y semant l'aigreur & la défiance. Catherine suivoit le sien sans aucune malice ; mais il n'eût pas demeuré long-temps innocent. Nous avions donc toute

ſorte de raiſons de nous y oppoſer, & nous le combattîmes d'abord en louant ceux qui ne parloient qu'à propos, en blâmant en général l'indiſcrétion de parler des autres ; mais comme ces précautions n'opéroient pas aſſez promptement l'effet que nous en attendions, nous ſurveillâmes de près Catherine, & nous tournâmes en ridicule ſon babil, & ſur-tout ſes rapports. C'en fut aſſez pour la corriger de ces défauts, qui pouvoient avoir les ſuites les plus funeſtes.

Pour terminer en peu de traits cette eſquiſſe, je dois dire que Martial fit paroître beaucoup de curioſité, mais en même temps de l'inconſtance ; que nous tournâmes cette curioſité ſur les principaux objets qu'il lui importoit de connoître, & fixâmes ſon inconſtance en lui faiſant remarquer tout ce qu'ils renfermoient d'utile & d'agréable ; que Félix s'annonçoit

pour un brutal & un capricieux qu'un rien mettoit de mauvaiſe humeur, & qui bruſquoit alors tous ceux auxquels il avoit affaire ; que nous réprimâmes ſes caprices, & adoucîmes cette brutalité, tantôt en ne lui répondant & en ne lui faiſant répondre qu'avec douceur, tantôt en le regardant avec dédain ſans lui répondre, ou en faiſant garder le ſilence aux autres, lorſque ſe laiſſant aller à ſes bruſqueries, il s'écartoit un peu trop à leur égard ; que cette conduite lui donna de la modération, & que, ſans avoir autant de douceur que la plupart de ſes freres, il acquit en ſe réſiſtant une tempérance d'humeur qui le rendit ſupportable. Enfin qu'Annette, la plus jeune de nos enfans, montroit en tout une exceſſive délicateſſe, qui l'auroit rendue à charge aux autres & à elle-même, ſi nous n'avions de bonne heure pris ſoin de corriger

cette molleſſe de tempérament ; mais que notre exemple & celui de ſes freres, élevés à une vie dure, & habitués depuis l'enfance à vivre de tout & à ſe contenter de tout, vainquirent peu à peu cette délicateſſe que tout condamnoit, & lui apprirent à ſupporter ce qui la bleſſoit, & à ſe mettre ſans impatience de pair avec les autres.

La connoiſſance que nous avions acquiſe de ces divers caracteres, nous obligeoit de proportionner notre conduite & nos inſtructions aux perſonnes & aux circonſtances ; d'aiguillonner les uns, de retenir les autres, d'employer tantôt les careſſes, tantôt la froideur, & ſouvent l'émulation & le raiſonnement ; mais nous avions quelques regles générales qui ſervoient également pour tous. C'étoit de ne pas démentir par nos exemples les leçons que nous leur avions faites ;

d'avoir une conduite uniforme dans les cas qui ſe trouveroient les mêmes ; de montrer toujours de la douceur & jamais de la foibleſſe ; enfin de perſuader à nos enfans que nous les aimions tous ſans préférence, & que nous ne voulions que leur bonheur. Jamais les coups n'avilirent leur courage & n'altérerent leur franchiſe. S'ils s'écartoient de leurs devoirs, ils en trouvoient la punition dans l'air de notre viſage, qui leur témoignoit de la froideur, & cette diſgrace étoit pour eux une peine cruelle.

Tel étoit notre ſyſtême d'éducation, & tel en fut le ſuccès, qu'on ne voit guere de famille comme la nôtre. Malgré nos ſoins & nos leçons, nos enfans eurent pourtant des défauts & des foibleſſes ; ils tenoient à l'humanité, ils ne furent point parfaits ; mais à tout prendre, ils méritoient des éloges. De grandes vertus, des talens,

de

de l'induſtrie, l'amour de l'ordre & du travail couvroient ces taches légeres; & nous n'avons point d'exemple d'une telle ſociété.

CHAPITRE XXIX.

L'Auteur enſeigne à ſes enfans les Arts Mécaniques de premiere néceſſité. Progrès qu'ils font dans ces Arts.

DANS le petit tableau que je viens de faire des inclinations naturelles de mes enfans, on peut entrevoir quelle étoit leur intelligence & leur induſtrie. Il faut dire maintenant quel parti nous tirâmes de leur capacité, les progrès qu'ils firent dans les Arts & dans les Sciences, & quelle fut la propagation des connoiſſances dans notre Iſle.

Les Sciences purement ſpéculatives, les Arts de ſimple agrément, n'étant que ſecondaires dans une ſociété, & ne devant pas être fort recherchés dans une ſociété naiſſante, il

n'y eut de nos enfans qui s'y appliquerent, que ceux qui y trouverent un attrait particulier ; mais les connoiſſances de premiere utilité, que notre poſition nous rendoit indiſpenſables, devinrent le patrimoine commun de la famille. Chacun ayant intérêt de ſavoir ce qu'il lui importoit de pratiquer, fut obligé de s'habituer aux opérations des Arts Mécaniques, qui ont pour but de ſatisfaire aux premiers beſoins de l'homme. Il falloit demeurer dans l'abſolue privation des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, à l'entretien, & à la commodité du logement, ſi nous ne ſavions pas y pourvoir par nous-mêmes. Séparés du reſte du monde, nous n'avions que notre induſtrie qui pût ſuppléer à ce qui nous manquoit.

Les premieres vûes & les premiers ſoins de l inſtruction devoient donc ſe porter vers cette partie ſi eſſentielle,

& tous mes enfans être en état de ſuffire aux beſoins d'une famille toujours croiſſante, qui ne pouvoit attendre aucun ſecours d'ailleurs ; auſſi ne négligeai-je point un devoir d'une ſi haute importance, duquel dépendoit notre bien-être & notre proſpérité. Mes enfans devoient en quelque ſorte être faits à tous les travaux, & ſavoir manier tous les outils, pour s'en ſervir au beſoin. Je les dreſſai de maniere qu'ils en apprirent l'uſage par l'expérience, que les lumieres acquiſes les menoient à de plus grandes, & que les procédés d'un Art qu'ils exerçoient, leur donnoient la facilité de paſſer à ceux d'un autre qu'ils n'avoient pas encore pratiqué. Je fis cependant le partage des connoiſſances & des travaux dans ma famille, ſelon les forces & l'adreſſe des deux ſexes.

Les travaux qui demandent plus de vigueur, plus de nerf, plus d'efforts,

furent exercés par mes fils ; ceux qui exigent plus de légéreté & des habitudes ſédentaires, le furent par mes filles ; ce qui n'empêcha pas que de part & d'autre on ne paſſât quelquefois ces limites, & qu'on ne ſortît d'un diſtrict pour entrer dans l'autre ; mais les choſes en général demeurerent comme je les avois réglées d'après la Nature & la raiſon.

Nous avons déjà vu ce que mes enfans avoient appris dans l'Art du Laboureur & dans celui du Vigneron, & les entrepriſes qu'ils avoient faites en conſéquence. Ces connoiſſances & ces tentatives en néceſſiterent bientôt d'autres ; car ces deux Arts tiennent à un grand nombre d'autres Arts, qui leur ſont comme alliés & ſubordonnés, tels que celui du Forgeron, du Meûnier, du Boulanger, du Tonnelier, du Charron, du Charpentier, du Maçon, leſquels en amenent d'autres

à leur ſuite dont ils ne peuvent ſe paſſer. Sans l'enclume & ſans la hache, que feroit l'Agriculture ?

L'enclume, que je mets ici pour généraliſer tous les Arts qui travaillent les métaux, & la hache, par où je déſigne ceux qui s'exercent ſur le bois, furent en quelque ſorte les premiers outils que mes enfans manierent. Comme j'en faiſois un fréquent uſage, il n'eût pas fallu d'autres motifs pour les engager à les eſſayer. Le plaiſir de l'imitation, celui d'exercer leurs forces & de faire un acte de puiſſance, auroient ſuffi pour les porter à s'en ſervir. Ils y trouverent un nouvel attrait, lorſqu'ils en reconnurent tous les avantages. Henri & ſon frere Baptiſte étoient bien jeunes encore quand ils commencerent à m'aider à forger & à menuiſer, & je n'avois jamais beſoin de leurs ſervices qu'ils ne ſuſ-

ſent diſpoſés à me ſeconder au plus vîte.

L'attrait naturel qu'ils trouvoient dans ces travaux, fut bientôt augmenté par les louanges que je donnois à celui qui faiſoit le mieux ſa tâche, & par l'émulation qu'ils avoient de ſe ſurpaſſer. Je puis dire que, dans ce deſſein, ils firent l'un & l'autre les plus grands efforts, & qu'il en réſulta des progrès incroyables : mais Baptiſte, quoique plus jeune & moins exercé, ſe vengeoit, dans cette partie, de la ſupériorité que ſon frere avoit ſur lui en beaucoup d'autres ; il montroit une ſagacité & une induſtrie dans leſquelles celui-ci ne pouvoit l'égaler. Non ſeulement il en ſut bien plus que moi, qui n'étois pas un ouvrier habile ; mais il porta la pratique de ces Arts & de pluſieurs autres à un point de perfection, que peu d'ouvriers acquierent même dans les villes. La

Nature l'avoit doué de l'intelligence & de l'adreſſe propres à reculer les bornes de ces Arts, s'il avoit pu s'en occuper fréquemment & ſans diſtraction.

D'après mes conſeils, & ſur le modele des outils que nous avions, des ferremens & des ſerrures qui nous venoient du vaiſſeau, ils devinrent Taillandiers, Cloutiers, Serruriers, Maréchaux; dans un beſoin, Baptiſte pouvoit être Fondeur, Orfévre, Horloger, & dans la ſuite il en fit plus d'une fois les fonctions. D'un autre côté, ils manioient le maillet & le ciſeau, la regle & le compas, avec non moins d'adreſſe & de ſuccès que les marteaux & la lime. Baptiſte, viſiblement plus adroit que les autres, fut regardé, d'un conſentement unanime, comme leur ſupérieur dans tous les Arts de la main, & s'acquit la direction de tous les travaux qui en dépendent. En conſéquence, il s'établit

leur maître, & fit de fort bons ouvriers de la plupart de ſes freres. Tous apprirent à façonner le fer & le bois. Guillaume, Guy, Charles, Philippe, Joſeph ſe diſtinguerent dans différentes parties. Philippe & Joſeph réuſſiſſoient mieux dans les ouvrages qui demandoient une exécution hardie, prompte, légere; Guillaume & Charles dans ceux qui exigeoient plus de combinaiſons; Guy, dans ce qui vouloit plus de main que de tête. Guillaume & Philippe euſſent pu devenir de bons Architectes, s'ils euſſent eu l'occaſion d'étendre leurs talens; mais je ne crois pas que Guy ſe fût élevé juſque là. Nul n'étoit plus propre que lui à exécuter ce que d'autres avoient imaginé; mais il n'auroit pas ſu l'imaginer de lui-même. Joſeph ſe fit un nom dans la menuiſerie; Charles eut tous les ſuffrages pour les ſoins des beſtiaux & pour les plantations.

Lorſqu'il fut queſtion d'élever des digues ſur le ruiſſeau, de bâtir des moulins, de conſtruire des preſſoirs, je voulus que ſur ces objets chacun me fît connoître ſon plan & ſes idées, après qu'ils auroient lu quelques livres de Mathématiques pour ſe rendre plus capables de concourir à mes projets; & à cet égard, j'eus plus lieu d'être ſatisfait que je n'aurois oſé le croire. Nous examinâmes ces plans avec attention, & nous trouvâmes dans tous des choſes très-bien vues & des parties excellentes; mais quand nous vînmes à les comparer les uns avec les autres, nous jugeâmes que celui de Baptiſte pour le moulin, celui de Guillaume pour les digues & les chauſſées, & les idées de Philippe pour les preſſoirs méritoient la préférence. Nous fûmes ſi contens de ces trois derniers, que nous ne crûmes devoir rien changer qu'à celui des moulins, que Bap-

tiſte prétendoit faire à volets, & qu'il nous ſembla plus convenable de faire à auges (*a*), vu la petite quantité d'eau que nous pouvions employer la plus grande partie de l'année.

Outre pluſieurs digues & réſervoirs, un moulin à grains, & un autre à tan, nous conſtruisîmes trois preſſoirs;

(*a*) On appelle *moulins à volets*, ceux qui vont par le moyen d'une grande roue qui tourne verticalement. L'eau paſſe par-deſſous. Les moulins à auges, au contraire, ſont mus par une roue horizontale, qu'une eau ſupérieure fait tourner, en tombant dans les auges ou godets de cette roue. Les moulins de la premiere ſorte demandent beaucoup plus d'eau. Ils ſont ordinairement placés ſur les rivieres. Les autres n'ont beſoin que d'une petite quantité d'eau, qui tombant de haut ſur les godets, à la faveur d'un chenal de bois, ſuffit pour faire tourner la meule. Ceux-ci ſont placés ſur les ruiſſeaux, dont on éleve l'eau au moyen d'une digue. *Note de l'Editeur.*

un pour écraſer le raiſin, un ſecond pour faire l'huile, & le troiſieme pour le cidre. Les differens travaux qu'exigeoient ces ouvrages, auxquels je préſidai, furent dirigés par Baptiſte, notre Ingénieur en chef, qui, ſecondé par ſes freres, vint à bout avec honneur de toutes ces entrepriſes.

Dans la ſuite il en eut à faire de plus conſidérables, lorſque voulant ſuppléer aux métaux que nous avions tirés du navire, & qui ne pouvoient toujours durer, il fallut fondre ceux que nous trouvâmes dans les montagnes, & pour cet effet établir des fonderies, des forges en grand, des refenderies, dont les roues, les leviers, les marteaux devoient tourner & ſe mouvoir par le moyen de l'eau. De concert avec Philippe & Guillaume, il établit ces grandes forges, avec toutes leurs dépendances & leurs

acceſſoires. Le fer, le plomb, le cuivre, dont nous avions fait la découverte, fournirent alors des matériaux ſans nombre à pluſieurs Arts, & déſormais la Colonie n'eut plus à craindre de manquer d'inſtrumens néceſſaires pour cultiver la terre & pour la défendre.

Aux travaux de la forge & de la charpenterie, ſuccéderent bientôt ceux qu'exigent la tuilerie, la maçonnerie, la poterie. J'en connoiſſois les divers procédés; mais je n'avois fait uſage de mes connoiſſances à cet égard, que pour tailler quelques pierres & faire quelques murs. Les briques & la batterie de cuiſine trouvées ſur le vaiſſeau, m'avoient diſpenſé d'employer mon induſtrie à en faire de nouvelles. Il fallut donc apprendre de l'expérience, ce que je ne pouvois enſeigner d'après la mienne. Il fallut apprendre à connoître la terre la plus

propre à être cuite, la maniere de la pétrir à diverſes fois, de la façonner au tour ou dans le moule, de la couvrir d'un émail fait avec le plomb ou l'étain; enfin le point juſte de cuiſſon, qui convenoit aux poteries & aux tuiles pour les rendre bonnes. Pluſieurs eſſais ſucceſſifs nous mirent au fait de tout cela.

Quant à la maçonnerie, la choſe étoit plus aiſée; je l'avois aſſez pratiquée pour en donner les premieres leçons. Mes enfans allerent d'eux-mêmes dans cet Art bien au delà de ce que je leur en montrai. Ils ne furent embarraſſés que pour tailler & extraire des carrieres les meules néceſſaires pour nos différens moulins. Mais je me ſouvins heureuſement des procédés qu'on emploie en Europe pour les détacher du rocher. Après les avoir fait tailler en cylindre, je leur fis faire tout autour quantité de

trous, dans leſquels on fit entrer avec force des chevilles de bois ſéchées au four, diſpoſées en rond, ſuivant la largeur des meules. Ces chevilles, qu'on eut ſoin de mouiller enſuite, enflées & groſſies par l'abſorption de l'eau, fendirent la pierre & détacherent les meules (*a*).

Je m'étois ſervi juſqu'alors de moulins à bras pour broyer nos grains, ce qui en rendoit la mouture longue, embarraſſante & pénible. La machine groſſiere & les moteurs trop foibles ne briſoient le grain qu'imparfaitement, en ſorte que nous ne tirions pas de cette farine autant de pain

(*a*) La recherche que nous fîmes des carrieres propres à nous fournir ces meules, nous en fit découvrir d'autres plus dures & d'un grain plus ſerré, dont nous employâmes les pierres à affiler nos inſtrumens tranchans.

qu'on en eût pu tirer ſi la mouture eût été mieux faite. Je ſentois qu'on pouvoit la perfectionner, & j'en avois déjà remarqué les défauts, ſans pouvoir y remédier. Mais lorſqu'il fut queſtion de faire d'autres moulins, je communiquai ma penſée à mes enfans, qui s'ingénierent pour inventer des moyens propres à exécuter ce que j'avois en idée, & Guillaume en eut la gloire. Il ne trouva pas ſeulement les dimenſions les plus convenables aux meules de nos moulins, mais il imagina de les rayer, & il en réſulta une meilleure trituration; en ſorte que non ſeulement le grain, mais les germes, mieux briſés, donnerent plus de farine, & près d'un tiers de pain en ſus de ce que j'en tirois auparavant; invention fort applaudie, & qui peut être miſe au rang des plus belles & des plus avantageuſes, puiſque, ſans ajouter aux avances ni aux

travaux, elle augmente ſi fort les moyens de ſubſiſtance (*a*).

L'Art du Meûnier conduit à celui du Boulanger, celui du Vigneron à celui du Tonnelier, & le ſervice qu'on veut tirer des beſtiaux, fait naître le charronnage. L'intérêt de la Colonie

(*a*) Les moulins & la mouture ont été bien perfectionnés depuis les Anciens. Les Romains ne connoiſſoient que les moulins à bras; leur mouture étoit mauvaiſe. Après l'invention des moulins à eau, elle devint meilleure; mais elle avoit fait peu de progrès au douzieme ſiecle, puiſqu'il falloit alors quatre ſetiers, meſure de Paris, ou près de mille livres de froment pour nourrir un homme durant une année. Les changemens qu'on fit enſuite aux moulins, réduiſirent la nourriture de l'homme à trois ſetiers. Enfin l'heureuſe invention des moulins économiques, faite de nos jours, n'en exige plus que deux. Il ſemble que la découverte dont parle l'Auteur, ait quelque rapport avec le moulin économique. *Note de l'Editeur.*

& l'enchaînement naturel des connoiſſances devoient donc faire paſſer mes enfans de l'exercice des premiers à ceux qui en ſont la ſuite & le complément, & c'eſt à quoi nous eûmes le ſoin de pourvoir, Eléonore & moi. Je dis Eléonore, parce qu'elle s'entendoit ſupérieurement à faire le pain; qu'elle avoit été chargée long-temps du ſoin de la boulangerie, & qu'elle voulut inſtruire elle-même tous nos enfans, tant filles que garçons, de tous les procédés de cet Art ſi néceſſaire. En conſéquence elle leur apprit à bluter la farine, à faire du levain & à l'employer, à pétrir la pâte & à chauffer le four pour la cuire dans le juſte degré qui peut la rendre un aliment auſſi ſain qu'agréable. Cette excellente précaution rendit la bonne façon du pain familiere à tous les membres de la Colonie, &, quand les familles ſe diviſerent, entretint dans

tous les ménages l'habitude de ſe pourvoir ſoi-même du plus néceſſaire des alimens.

On peut ſe reſſouvenir que j'avois déjà fait emploi de mon induſtrie pour conſtruire des charrues, des roues & des charrettes. L'obligation où j'avois été de les entretenir & de les renouveler, m'avoit rendu le charronnage familier. Il ne me fut pas difficile d'en enſeigner la théorie & la pratique à mes enfans. La conſtruction des roues étoit ſans doute ce qui demandoit plus de combinaiſons & plus de peine; car chaque roue étant compoſée de ſix pieces ou jantes, qui jointes enſemble font un cercle; & les rayons, enfoncés d'un bout dans le centre ou moyeu, & de l'autre dans les jantes, devant former avec elles un tout dont toutes les parties ſe preſſent & ſe raffermiſſent mutuellement, il falloit non ſeulement bien

comprendre quelle étoit la coupe & la liaiſon de toutes ces pieces, mais ſavoir encore les raſſembler proprement & ſolidement.

Pour me faire mieux entendre, je pris le parti de parler aux yeux (*a*); je fis un grand compas de deux lattes, que je joignis par un bout, au moyen d'une cheville, ſur laquelle les deux lattes tournoient en s'écartant par l'autre bout. J'ouvris le compas devant mes enfans, & poſant une des branches ſur la terre, je traçai avec la ſeconde deux cercles l'un dans l'autre, qui exprimoient la grandeur

(*a*) Suivant cette grande regle d'inſtruction puiſée dans la Nature, & recommandée par Horace, non moins Philoſophe que Poëte :

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt occulis ſubjecta fidelibus...

Note de l'Editeur.

de la roue & la largeur des jantes ; puis reſſerrant encore cette branche du compas, ſans déplacer la premiere, je traçai un nouveau cercle pour marquer le moyeu de la roue. Enſuite je diviſai la circonférence des deux grands cercles en ſix parties ou arcs, qui indiquerent la ſection des jantes & leur point de jonction. Je la ſubdiviſai en autant de points qu'elle devoit avoir de rayons, & je dirigeai ces rayons avec une regle, du centre à la circonférence. Enfin, pour accompagner cette leçon d'une démonſtration parfaite, je fis défaire à mes enfans une vieille roue, dont je rapportai les diverſes pieces aux parties correſpondantes du modele que j'en avois tracé, après quoi je la leur fis remonter. Cela ſuffit pour leur donner l'intelligence de cette partie du charronnage. Le temps & l'uſage leur apprirent le reſte.

Les opérations qu'exige l'Art du Tonnelier, tiennent également à des combinaisons géométriques, & demandent encore plus de précision & de dextérité. En effet, il faut que toutes les pieces qui doivent composer une barrique, soient assez justes pour qu'elle ne perde rien du liquide qu'on lui confie; qu'elle soit construite d'une maniere assez solide, & reliée assez fortement, pour qu'on puisse la rouler & la transporter d'un lieu à un autre sans crainte de l'endommager; & c'est assurément une chose bien difficile à faire pour quiconque l'entreprendroit sans connoissance de la Géométrie, ou du moins sans en avoir acquis l'habitude par la pratique.

Le résultat des travaux du Tonnelier, & le service que son Art rend à la société, ne sont guere connus, ainsi que beaucoup d'autres, & ne sont pas appréciés comme ils devroient

l'être par ceux qui en profitent. Dans les grandes ſociétés, l'homme accoutumé aux merveilles des Arts, jouit avec indifférence, & preſque ſans attention, des bienfaits qu'il en reçoit. Mais ſi quelque accident, en le ſéqueſtrant de la ſociété, le privoit comme moi de leurs ſecours, ſes beſoins & la difficulté de les ſatisfaire feroient bientôt naître chez lui l'eſtime, & j'oſe dire l'admiration que méritent les inventions utiles. Il s'étonneroit, par exemple, qu'on puiſſe renfermer des liquides dans des vaiſſeaux faits de tant de pieces, & l'Art du Tonnelier, qui lui paroît groſſier, parce qu'il ne ſuppoſe ni génie ni eſprit dans celui qui l'exerce, l'Art du Tonnelier lui ſembleroit alors une invention merveilleuſe.

C'eſt ce que j'éprouvai moi-même, lorſque la vétuſté de nos tonneaux, & la néceſſité d'en conſtruire d'autres,

nous força de nous occuper des procédés de cet Art auſſi utile que peu conſidéré. Les tentatives que nous fîmes long-temps, & la peine que nous trouvâmes à réuſſir, quoique nous euſſions des modeles, me firent comprendre que les métiers qu'on regarde avec dédain, ne ſont mépriſés, quoique très utiles, que parce que, devenus fort communs, les ſecours qu'ils nous mettent ſans ceſſe ſous la main, nous diſpenſent de réfléchir ſur leur utilité, qui ſeroit bien mieux ſentie s'ils étoient plus rares; que les beſoins donnent du prix aux choſes qui peuvent les ſatisfaire, en raiſon des difficultés qu'on a de ſe les procurer, & qu'il eſt enfin plus facile de faire peu de cas des Arts mécaniques au milieu de l'abondance & des commodités dont ils nous font jouir, que de s'en paſſer ou d'y ſuppléer lorſque la fortune nous en prive.

prive. Mes enfans, dont une opinion dépravée n'avoit pas gâté le jugement, & qui puiſoient au contraire dans ma façon de penſer & dans mon exemple une eſtime réfléchie pour toutes les connoiſſances utiles, mes enfans n'avoient garde de dédaigner aucun des Arts; ils s'appliquerent à me ſeconder dans celui du Tonnelier, comme ils avoient fait dans les autres, & à force d'eſſais, de combinaiſons & de patience, ils en acquirent enfin l'expérience & l'uſage.

Mais un Art plus néceſſaire, & qui, par cette raiſon, doit être d'un uſage plus fréquent, quoiqu'il ſoit plus difficile, l'Art du Tiſſerand exigeoit l'application de tous les membres de la Colonie, pour en connoître les opérations, pour en apprendre les procédés & fournir en même temps aux diverſes parties qu'il renferme : auſſi mon épouſe, qui en connoiſſoit l'im-

portance, voulut-elle qu'aucun de nos enfans n'ignorât rien de ce qui étoit relatif à cet Art utile; & comme elle en étoit assez instruite, elle en fut le Professeur, & mit tous ses enfans sur la voie.

Cet Art se divise en une infinité de branches, suivant les matieres qu'il doit ouvrer; mais, soit qu'il s'exerce sur le lin ou sur le coton, qu'il travaille la laine ou la soie, soit qu'il veuille donner de nouvelles façons à quelqu'une de ces matieres, il a toujours des procédés généraux qui sont communs à toutes ses branches. Ainsi l'ouvrier qui fait une piece de toile, & celui qui fait une piece de drap ou de velours, doivent également employer le fil à ourdir & à tisser, se servir également du battoir & de la navette. Mais avant d'en venir à cette derniere opération, il faut que la matiere sur laquelle ils travaillent,

ſoit devenue propre à être miſe en œuvre, qu'elle ait été filée, dévidée, pelotonnée, &c. & que les Arts intermédiaires qui s'en ſont occupés, lui aient donné les préparations convenables.

Eléonore étoit parfaitement au fait de toutes ces parties, dont on l'avoit inſtruite dans ſa jeuneſſe; elle ſavoit préparer la laine & le chanvre, &c. La filature lui étoit familiere. Mes filles, qui marchoient ſur ſes traces, avoient appris ces premieres façons en travaillant ſous les yeux de leur mere. Elles cardoient, elles filoient la laine & le coton dans une grande perfection. Il ne reſtoit plus, pour mettre en œuvre ce qu'elles en avoient filé, que d'avoir les métiers néceſſaires & de ſavoir en faire uſage.

J'avoue que ſans le haſard qui nous ſervit bien, & ſans les connoiſſances d'Eléonore, qui nous furent du plus

grand secours, nous ne serions jamais parvenus à faire ni toile ni étoffe. Je ne connoissois point cette partie; & quoique j'eusse examiné quelquefois dans ma jeunesse le métier des Tisserands, je ne me souvenois que confusément du nombre des pieces qui le composent, & des dimensions qu'elles doivent avoir. Cela nous arrêtoit dans notre projet; &, ce qui tourne bien à la gloire de l'inventeur, c'est qu'avec toute mon industrie & celle de mes enfans, je ne savois trop comment m'y prendre pour le construire. Mais mon épouse se rappela que parmi les effets transportés du vaisseau dans le magasin, elle avoit vu quelques pieces démontées qu'elle croyoit appartenir à un métier de Tisserand, & particuliérement le peigne. Elle me pria d'en faire la recherche, & nous y allâmes ensemble avec Guillaume & Philippe.

Nous remuâmes presque tous les

bois qui étoient dans le magasin, sans appercevoir ce que nous cherchions ; & je commençois à craindre d'en avoir employé les montans dans la construction de la maison, lorsqu'après avoir enlevé quelques planches qui étoient dans un coin, nous trouvâmes la plupart des pieces du métier avec le peigne, qui nous les fit reconnoître. Celles qui manquoient étoient du nombre des doubles, en sorte qu'il fut aisé de les refaire & de les assembler. Mais, avec cela, tout n'étoit pas fait.

Avant de monter la chaîne sur le métier, il faut l'ourdir, & nous n'avions pas d'ourdissoir pour le faire. Nous le cherchâmes inutilement dans le magasin. Mais comme ce morceau n'étoit pas d'une aussi grande conséquence que l'autre, nous le suppléâmes par un nouveau, que nous fîmes d'après les renseignemens d'Eléonore.

Elle nous fit auſſi conſtruire la table à caſes, où l'on place les pelotons, & qu'on établit au pied de l'ourdiſſoir (*a*). Après y avoir mis les ſiens dans le nombre proportionné à la largeur de la toile qu'elle vouloit faire, Eléonore prit les bouts des fils de tous ces pelotons, & les attachant à la cheville la plus baſſe de l'ouvroir, elle les fit paſſer & repaſſer alternativement ſur les autres chevilles, ce qui ſervit à diviſer & à diriger la chaîne. Lorſque tous les pelotons furent dévidés, la chaîne fut complete. Il ne fut plus queſtion que

(*a*) Il paroît, par ce que dit ici l'Auteur, que cet ourdiſſoir n'eſt pas celui dont on ſe ſert communément en France; car celui-ci tourne ſur un pivot, comme un grand dévidoir, & raſſemble les fils tirés des bobines. Celui dont on parle dans ces Mémoires, a quelque rapport avec celui de la haute-lice. *Note de l'Editeur.*

de la rouler sur le tour du fond du métier ou l'ensuble, & faisant passer ensuite les fils dans les peignes, de les attacher sur le rouleau de devant; enfin, après avoir divisé ces fils en deux rangées, qu'on pouvoit abaisser ou élever à volonté, par le moyen des marches, de faire courir la navette dans l'entre-deux de ces fils, & de les battre.

Eléonore voulut que nous fussions tous témoins attentifs de ces opérations, & qu'après avoir bien compris la maniere de les conduire, chacun vînt à son tour se placer sur le métier, pour joindre la pratique de l'Art à la théorie. Ce ne fut pas tout. Comme les essais de tant d'apprentifs devoient naturellement nuire à la bonne façon de l'ouvrage commencé, elle nous pria de faire d'autres métiers sur le modele du premier, afin que nous pussions nous exercer plusieurs à la

fois, & que la mal-adreſſe des uns ne gâtât pas l'ouvrage des autres : c'eſt ce qui fut exécuté à l'avantage de chacun & à la ſatisfaction générale.

Juſqu'alors, les étoffes que nous avions trouvées dans le vaiſſeau, avoient pu ſuffire à nous habiller. Nous avions encore beaucoup de toiles de lin; mais il convenoit d'en ménager la conſommation, & d'ailleurs ces toiles ne pouvoient être employées ſeules à nous vêtir. Nous étions donc néceſſités à faire uſage d'autres matieres. Ainſi nos laines, mais en petite quantité, parce qu'elles ſont peu abondantes & ne réuſſiſſent pas dans ce climat, nos cotons, très-beaux au contraire, & dans la ſuite la ſoie que nous donnerent des chenilles trouvées dans les bois par Eléonore, nous fournirent de quoi exercer nos métiers. Ces matieres furent miſes en œuvre par nos enfans, qu'une grande application avoit rendus

habiles, & la Colonie fut désormais abondamment pourvue de toiles & d'étoffes, propres au vêtement & aux divers usages qu'on en peut faire dans une famille.

Carder, filer, dévider, tisser, n'étoient qu'une petite partie du savoir de nos filles. Leur mere étoit trop instruite, pour ne pas leur donner toutes les connoissances que nous pouvions leur procurer, & que notre situation isolée rendoit plus nécessaires; aussi eut-elle soin de leur communiquer celles que les leçons des Maîtres, les Livres & sa propre expérience lui avoient fait acquérir. Elle leur apprit non seulement à faire tous les ouvrages qui sont ailleurs du district des femmes, comme à tricoter, à coudre, à tailler toute sorte de linge, & à le blanchir; mais à tailler & à coudre leurs robes, à faire les habits de leurs freres, à connoître tous

les animaux & les ſubſtances que l'Iſle pouvoit fournir pour la nourriture de l'homme (*a*), à les préparer, à les aſſaiſonner, à gouverner la baſſecour & le colombier; enfin, à traire les vaches & les brebis, & à faire le beurre & le fromage.

(*a*) Cette attention a mis en uſage dans notre cuiſine, à notre grand profit, beaucoup de plantes, de racines, de fruits, de coquillages qu'on ne connoît pas en Europe; il n'y a pas juſqu'à certaines mouſſes, qui, ayant trempé long-temps dans l'eau pour être ramollies, ne deviennent un fort bon aliment; mais un des meilleurs & des plus recherchés, ce ſont des nids d'oiſeaux, dont la matiere fine & tranſparente, compoſée d'une humeur viſqueuſe & ſalée, & qui les rend propres à ſe détremper aiſément dans les ſauces, en fait alors un très-bon aſſaiſonnement. Nous les trouvâmes dans les rochers ſur les bords de la mer. C'eſt ſans doute la même eſpece de nid ſi vantée à la Chine.

Comme Eléonore aſpiroit à faire de ſes filles de bonnes ménageres & d'excellentes meres de famille, qui fuſſent capables de bien conduire une maiſon, & d'aſſurer leur bonheur en faiſant celui de leurs maris & de leurs enfans, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit étendre leur intelligence en embelliſſant leur caractere, leur donner des connoiſſances & des graces. Elle avoit reçu l'éducation la plus ſoignée, & ſavoit par expérience que rien ne contribue plus à l'agrément du ménage, diſons mieux, à l'union des époux, que la ſatisfaction qu'ils trouvent à vivre enſemble, & que cette ſatisfaction ne vient pas ſeulement de l'égalité d'humeur, mais encore de la gaieté & du charme des manieres que nous donnent les Arts agréables. La connoiſſance du monde lui avoit appris qu'un homme qui trouve

le bonheur chez soi, ne va pas le chercher ailleurs; que la complaisance & les talens dans sa femme servent sur-tout à le fixer, & qu'ainsi les Arts agréables ne devoient pas être seulement regardés comme un amusement, mais comme une partie essentielle des connoissances de la société, & l'heureux achévement d'une éducation parfaite.

D'après cette idée, la Danse, qui donne plus de grace à l'extérieur, plus de noblesse au maintien & à la démarche; la Musique, qui charme les ennuis, suspend le sentiment des peines, adoucit les humeurs, qui le seul des talens jouit de lui-même dans la solitude; le Dessin, qui retrace les dimensions & la figure des objets intéressans; la Peinture, qui leur communique la couleur & la vie, & fixe la ressemblance des personnes éloi-

gnées ou qui ne ſont plus, devoient entrer naturellement dans ſon plan d'éducation, & furent enſeignées avec ſuccès à tous nos enfans de l'un & de l'autre ſexe.

CHAPITRE XXX.

Induſtrie & méthode de l'Auteur pour apprendre à ſes enfans les Lettres, la Grammaire, les Langues, &c.

SI jamais, ſortant de cette Iſle, ces Mémoires domeſtiques tomboient entre les mains d'un Européen, qui n'eût d'autre idée de l'éducation que celle que peuvent en donner les méthodes ſuivies dans cette partie du Monde, combien ne ſeroit-il pas étonné de la multiplicité & de la variété des objets que la nôtre renferme ? Eh, comment, me diroit-il, deux perſonnes ſeules pouvoient-elles ſuffire à ce qu'exigeoient d'elles tant de travaux divers, & tous les ſoins que demandoit une inſtruction ſi étendue ?

C'eſt que nous ſavions mettre le temps à profit, en ne faiſant les choſes qu'à propos & que l'une après l'autre. C'eſt que nous poſſédions le grand ſecret de l'art d'enſeigner, qui conſiſte à ſavoir démêler la ſubordination des connoiſſances, & à en ôter les épines, en cachant l'idée du travail ſous l'appât de la curioſité ; c'eſt qu'enfin nos aînés, une fois inſtruits, devinrent nos coopérateurs dans l'inſtruction de leurs freres ; que leur exemple & leur expérience nous débarraſſerent d'une partie des ſoins de l'enſeignement, & concoururent très-heureuſement à en avancer les progrès.

On pourroit être auſſi ſurpris de ce que, dans l'Hiſtoire des connoiſſances de nos enfans, je n'ai encore fait mention que de celles qui portent ſur des objets palpables, & n'ai rien dit de l'enſeignement des Lettres. Il n'eſt pas vraiſemblable que j'aye voulu les laiſſer

dans l'ignorance de cet objet, regardé dans l'éducation de notre Europe comme le seul important. Eh, non, assurément, ce n'étoit pas mon idée. J'étois à la vérité bien éloigné de l'estimer comme le but unique de l'éducation, & même, dans notre position, comme le plus utile; les connoissances actives devoient l'emporter chez nous sur les contemplatives; mais cela n'empêchoit pas que je ne regardasse les Lettres, au moyen desquelles les connoissances spéculatives, l'Histoire, les Sciences abstraites sont transmises de race en race à la postérité, comme une chose très-agréable & très-nécessaire à une société; &, d'après cette opinion, j'étois bien aise de faire participer ma famille aux avantages qu'elles procurent; mais je ne voulus m'en servir d'abord, que pour faire connoître à mes enfans ce qu'elles enseignent de plus sensible

& de plus ſimple, réſervant pour l'âge de raiſon tout ce qui demande les combinaiſons de l'eſprit & l'effort de la réflexion.

Je ne m'éloignai pas ſeulement ainſi de l'uſage ordinaire d'enſeigner les enfans, mais je pris une route abſolument oppoſée pour leur apprendre les premiers élémens de l'inſtruction, je veux dire, à lire & à écrire. J'avois été toujours choqué de la maniere commune d'apprendre à lire aux enfans. Cette routine, qui fait dénommer les lettres de l'alphabet l'une après l'autre, qui leur donne un ſon qu'elles ne conſervent point en s'uniſſant (*a*),

(*a*) Ceux qui ont appris à lire d'après cette méthode, peuvent remarquer qu'on ne laiſſe point un ſon ſimple aux conſonnes en les dénommant, tandis qu'on les ſuppoſe ſimples quand on épele, ce qui doit mettre l'eſprit d'un pauvre enfant dans le plus grand embarras, & lui rendre

m'avoit toujours paru auſſi longue que pénible & déſagréable. Je m'étois ſouvent étonné que, dans une choſe de cette importance, on ne ſe fût pas aviſé de ſimplifier l'enſeignement (*a*).

---

la lecture très-difficile. En effet, lorſqu'il veut raſſembler les lettres & en faire des ſyllabes, il eſt ſans ceſſe obligé de changer la dénomination compoſée des lettres telle qu'il l'a d'abord appriſe, en une autre qui néceſſite dans ſon eſprit de nouvelles combinaiſons d'autant plus difficiles à ſaiſir, qu'elles ſemblent contrarier ſes idées. On lui apprend que C s'appelle *cé* ou *ké*, que F ſe nomme *effe*, R *erre*, D *dé*, ce qui, d'après la dénomination enſeignée, ſi, par exemple, il épeloit le mot *caffard*, devroit faire ce mot bizarre *kéaeffeeffeaerredé*. Combien d'éliſions ne doit-il pas apprendre à faire par l'uſage, pour réduire ce mot à ſes deux ſyllabes? *Note de l'Editeur.*

(*a*) On a fait depuis beaucoup de tentatives pour ſimplifier cet enſeignement, ce qui prouvoit la néceſſité de le changer. *Note de l'Editeur.*

J'avois de plus remarqué que, dans la maniere d'enſeigner les élémens des connoiſſances, on ne s'occupoit qu'à parler à l'eſprit; qu'on n'y conſidéroit l'homme que comme purement intellectuel, en ne lui préſentant que des caracteres alphabétiques & des mots, ſignes abſtraits, images foibles, qui ne ſe gravent qu'imparfaitement dans ſa mémoire, ſans vouloir faire attention que c'eſt par les organes qu'il reçoit ſes idées, & que le ſentiment ſeul peut les y fixer. En conſéquence, j'avois penſé que pour produire un changement avantageux dans l'enſeignement, il ne falloit d'abord faire mention que d'objets ſenſibles, en joignant, autant qu'on le pouvoit, l'image des objets au nom qu'on leur donne; que c'eſt ainſi que nous apprenons à parler dans l'enfance, & à connoître naturellement tout ce qui nous environne. Le livre de la Nature

étoit ouvert devant mes enfans; mais l'Isle ne renfermoit pas tout ce que l'on y peut lire ; il étoit bon de les instruire de ce qu'il montroit ailleurs, & des connoissances que d'autres y avoient puisées. Voici le moyen dont je me servis pour suppléer à ce qui nous manquoit à cet égard, & ce que je fis pour leur enseigner avec succès les Lettres & les Langues (*a*).

D'accord avec Eléonore, nous composâmes un livre de figures enluminées, que nous traçâmes sur le vélin. Les objets que nous y avions peints, étoient pour eux les plus nécessaires à connoître.

J'en formai le projet, & Eléonore,

(*a*) Le François, l'Anglois, le Latin. Les deux premieres leur étoient familieres depuis l'enfance ; l'autre devenoit nécessaire pour l'intelligence des Livres latins que nous avions trouvés sur le vaisseau, & qui étoient de choix & en assez bon nombre.

qui saisit très-bien mon idée, l'exécuta parfaitement. Ce nouveau livre, qu'on pourroit sans doute bien perfectionner, va beaucoup mieux à son but que les livres ordinaires, puisque, parlant sans équivoque à plusieurs sens à la fois, il grave nettement dans la mémoire tous les objets qu'il représente, & ne peut lui en donner que de justes notions. Les objets les plus intéressans, comme les plus curieux, en peuvent faire la matiere. Chaque feuillet est un tableau. D'abord très-simple pour le premier âge, il devient ensuite plus compliqué, par gradation, suivant l'étendue de l'intelligence de ceux qui doivent l'étudier.

Le nom de l'objet figuré, toujours peint au *verso*, est écrit au bas de la page en grosses lettres & en trois Langues, Angloise, Françoise & Latine. Au *recto* est la définition & la description de cet objet en trois colonnes;

écrites, comme le nom de l'objet, en ces trois Langues.

S'il y a plus d'un objet dans un tableau, & lorsqu'il convient d'en faire remarquer certaines parties, on les distingue par des numéros, qui, servant de renvois, indiquent au bas de l'estampe le nom de chaque chose ou de chaque partie numérotée. Enfin chaque idiome, distingué par sa place, l'est encore par un caractere particulier. Les lettres de l'Anglois, hautes & déliées, imitent l'écriture Angloise; celles du François sont formées d'après l'écriture bâtarde, & les lettres Romaines servent au latin (*a*).

Les tableaux de ce livre où nous avions pris soin de peindre les objets

(*a*) On sent bien qu'on pourroit également employer plusieurs autres Langues dans le livre figuré, & même en faire en quelque sorte une polyglotte.

les plus importans à connoître, & ceux sur-tout dont nous ne pouvions offrir le modele à nos enfans, étoient très-propres à exciter leur curiosité, & par-là concouroient parfaitement au succès de notre dessein. On sait combien les enfans aiment les images. La variété des couleurs, l'ordre, la symétrie de ces enluminures devoient donc avoir pour les nôtres beaucoup d'agrément, & nous étions sûrs en leur ouvrant le livre, & en flattant leurs regards par la représentation des objets qu'il leur offroit, d'éveiller en eux le désir de savoir quelles étoient ces figures. C'est en effet ce qui arriva. A peine les eurent-ils fixées, qu'ils voulurent apprendre ce que c'étoit; mais nous tardâmes à satisfaire leur curiosité, pour augmenter en eux le désir de les connoître.

Cependant, pour ne pas les impatienter, nous leur dîmes qu'ils pourroient apprendre d'eux-mêmes ce

qu'ils vouloient ſavoir. Ceci méritoit une explication, & nous la fîmes briévement. — Le nom de la choſe que vous voulez connoître eſt au bas de cette page; liſez ce nom, & vous la connoîtrez. = Mais je ne ſais pas lire. — Je vous le ferai lire ſi vous le ſouhaitez. = Très-volontiers, faites-moi lire. Alors montrant les lettres du nom, & les épelant l'une après l'autre, & l'enfant ne manquant pas de nous imiter, nous trouvions enſemble ce nom que nous voulions apprendre. Nous lui faiſions remarquer adroitement & la figure & le ſon de chaque lettre, & ſa valeur dans chaque occaſion; mais pour ne pas trop partager ſon attention, & pour le laiſſer, pour ainſi dire, en appétit de lecture, nous prévenions le dégoût en fermant le livre. Vous le verrez une autre fois, lui diſions-nous, quand nous ſerons contens de vous.

Un

Un nouveau motif d'émulation pour la lecture se tiroit, non seulement de la privation du livre figuré, par laquelle étoient punis ceux qui faisoient quelque faute ou qui s'acquittoient avec nonchalance du reste de leurs devoirs, mais du privilége de lire, qui devenoit une récompense pour les autres. C'en étoit assez pour les tenir tous en haleine, & pour mettre la lecture au nombre de leurs plaisirs. Intéresser le cœur au profit de l'esprit, nous a toujours paru la meilleure méthode. Les progrès qu'elle fit faire à nos enfans, avoient de quoi surprendre. Sans nous causer d'embarras, sans contention d'esprit, ils apprirent à lire joyeusement & en fort peu de temps.

Ce livre servit encore à leur apprendre à dessiner & à écrire. Ce fut d'après les traits des figures plus simples, qu'ils commencerent à exercer le crayon. Dirigés par Eléonore, ils

devinrent presque tous habiles dans le dessin, & quelques-uns auroient pu passer pour d'assez bons Peintres de portrait & de payſage. L'écriture, qui plaît pour l'ordinaire aux enfans, beaucoup plus que la lecture, ne fut à peu près pour les nôtres qu'une agréable récréation. Ils se formerent bientôt la main, d'après les grandes lettres de leur livre, parce que, trouvant dans la formation des caracteres de quoi exercer leur industrie & leur penchant à l'action, ils s'y livroient avec empressement. Il fut moins nécessaire de les y pousser, que de les y conduire.

Mais à quoi bon faire emploi de trois Langues dans ce livre? Avoient-ils besoin de connoître & de parler différens idiomes, & ce livre enfin suffisoit-il pour remplir nos intentions à cet égard? Je ne veux point, pour louer cette invention, en outrer les avantages; je n'en attendois pas tant.

Ce livre ne suffisoit point pour enseigner ces trois Langues, ni pour apprendre à les parler; mais il donnoit le moyen d'entendre celle qu'on ne connoissoit pas encore, & ajoutoit à la facilité de parler celles qu'on savoit déjà.

Notre Langue naturelle étoit le François. Eléonore parloit Anglois avec beaucoup d'aisance. Je le parlois aussi, quoiqu'assez mal. Nos enfans avoient appris l'une & l'autre dès le berceau, & s'en servoient indifféremment, comme les Peuples du Midi de la France, qui emploient à leur gré le François & le Gascon. Ce livre servoit donc à les perfectionner dans la connoissance de ces deux Langues; mais sa grande utilité se tiroit du moyen qu'il leur donnoit de faire usage des livres que nous avions sauvés du naufrage. Nous en avions de François, tirés des malles de M. d'Aliban,

ou de celles d'Eléonore ; mais la plupart des autres, qui compoſoient une aſſez jolie bibliotheque, étoient Anglois ou Latins, & c'eût été un tréſor perdu pour mes enfans & pour leur poſtérité, s'ils n'en avoient acquis l'intelligence & l'uſage.

Je n'eus de précautions à prendre pour leur en donner la clef, que de leur enſeigner auparavant les déclinaiſons & les conjugaiſons, & les premieres regles de la concordance. L'uſage du livre figuré fit le reſte. L'explication du Latin, que nous ne ceſſions de faire en Anglois & en François, les accoutuma peu à peu à ſaiſir l'intelligence du ſens, la variété des tours de chaque Langue, & la différence de leur marche. Je prenois d'abord le ſoin de faire moi-même la conſtruction ; mais je la faiſois de maniere que l'attention de mes diſciples ne fût pas interrompue, & qu'ils

la ſuiviſſent des yeux. Je leur donnois la ſignification des mots, je les leur faiſois répéter; & j'en agis de la ſorte, juſqu'à ce que je m'apperçus qu'ils ſentoient déjà les noms & les verbes à leur déſinence.

Alors ils commencerent d'eux-mêmes à faire la conſtruction, par le tact du ſentiment & la force de l'habitude. Ils rangeoient, d'après mon exemple, les mots du Latin que nous expliquions, dans l'ordre des mots François qui y répondoient; & en en tirant un ſens intelligible, ils paſſoient tout de ſuite à la colonne du François, dont la conſtruction moins ſervile leur donnoit l'idée d'une meilleure verſion. Nous fîmes ſuccéder enſuite l'explication par écrit à l'explication verbale; & quand leur raiſon eut acquis aſſez de force pour combiner des idées abſtraites, je leur fis connoître la métaphyſique des Langues ou la Grammaire,

qui, ſelon moi, peu utile pour donner l'uſage d'une Langue, eſt indiſpenſable pour en développer le mécaniſme, & pour s'y perfectionner.

C'eſt ainſi que nos enfans s'inſtruiſirent dans l'Art d'écrire & de parler, & qu'ils eurent dans la ſuite la facilité d'étendre leurs connoiſſances, & d'en puiſer de nouvelles dans les livres de notre bibliotheque. Mais j'eus bien ſoin, avant cette époque, de leur rendre familieres toutes celles qui pouvoient leur venir par les ſens; car dans l'âge où la raiſon n'eſt pas encore formée, ſi l'eſprit eſt foible, l'imagination eſt vive & la mémoire docile. Les ſens de l'enfance ont plus de délicateſſe que ceux de l'âge mûr, & c'eſt des ſens que nous viennent toutes les idées ſimples & primitives. Il étoit donc eſſentiel de profiter de cette diſpoſition des organes, pour tirer le plus grand parti des facultés de nos enfans.

Le grand livre de la Nature étoit ouvert ſous leurs yeux ; il n'étoit queſtion en quelque ſorte que de leur en montrer l'uſage, en leur donnant à connoître tout ce qu'il offroit de ſenſible.

C'eſt ſur-tout alors que j'employai le ſecours des faits & de l'expérience pour les inſtruire, avec la précaution pourtant de ne donner d'abord les faits que pour des faits, ſans vouloir les faire plier à un ſyſtême quelconque. Ils parvinrent de cette ſorte à connoître les parties les plus intéreſſantes de la Phyſique, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Géométrie & des Mécaniques. Je les fis paſſer enſuite à l'Aſtronomie, & je leur en appris tout ce que j'en ſavois. Bientôt les livres & le téleſcope leur en apprirent davantage. Enfin, je leur donnai des notions de Chronologie, de Géographie & d'Hiſtoire, dans un Précis élémentaire que je fis exprès pour eux.

Cet abrégé leur épargnoit non ſeulement la peine de chercher les choſes les plus dignes de remarque, & d'en ſuivre la liaiſon à travers le fatras des erreurs & des inutilités, où elles ſont communément noyées dans la plupart des Hiſtoires; mais leur préſentoit dans leur vrai jour les principes conſtitutifs de la ſociété, prouvés par les faits, la chaîne des événemens, & les cauſes conſtantes des révolutions des Peuples. C'étoit le tableau des progrès du genre humain ou de l'eſprit de l'homme, plutôt que celui des Nations; l'Hiſtoire des Gouvernemens, & non celle des Rois; l'eſprit de leur adminiſtration, & non leurs geſtes.

J'avois toujours trouvé l'Hiſtoire ſi mal faite, que je n'avois pu me déterminer à la mettre dans les mains de mes enfans telle que nous l'avons. Non ſeulement la plupart des Hiſtoriens ne préſentent pas les choſes

ſous leur vrai point de vue, mais ils ne le connoiſſent pas. Pédans étroits, ou Rhéteurs infideles, ils rapportent d'ordinaire, avec une profuſion accablante, des faits inutiles ou faſtidieux, tandis qu'ils paſſent ſous ſilence les cauſes primitives ou générales qui ont opéré l'avantage ou le malheur des Peuples, quoiqu'elles ſoient pourtant les objets les plus dignes de l'attention des hommes, par les grands exemples qu'elles nous font puiſer dans le paſſé, & par les lumieres qu'elles répandent ſur l'avenir. Auſſi vains raiſonneurs que mauvais juges, ces Hiſtoriens ne pouvoient que donner des idées fauſſes à mes diſciples, & jeter dans l'erreur leur eſprit ſimple & crédule. C'eſt ce qui me décida à tracer le tableau de l'Hiſtoire, d'après des vûes plus générales.

Cependant, avant de le crayonner, j'héſitai quelque temps, dans l'embarras

de juger s'il ne ſeroit pas plus avantageux pour ma poſtérité, d'ignorer ce qui exiſtoit au delà de notre Iſle & l'Hiſtoire des Nations, qu'il ne lui ſeroit profitable de l'apprendre.

En effet, d'un côté, j'appréhendois que l'injuſtice & les mauvaiſes mœurs qui ſe montrent ſi ſouvent dans l'Hiſtoire, ne corrompiſſent, par leur influence, le cœur de mes enfans, & qu'en ſe voyant éloignés de la ſcene où avoient figuré tous ces Peuples, ils ne ſe regardaſſent comme de malheureux exilés. Mais d'un autre côté je penſois, qu'on pouvoit leur préſenter les choſes de maniere que l'exemple des vices & des crimes ne ſervît qu'à fortifier leur vertu; qu'il ſuffiroit de leur montrer, non par des faits iſolés, mais par leurs ſuites ordinaires, que l'ignorance & l'injuſtice ne conduiſent qu'à l'égarement & à l'infortune, & que le cœur de l'homme, inſtruit & juſte, eſt

ſeul capable du vrai bonheur. Cette réflexion prévalut, & me rendit Hiſtorien. Mon travail, quoique difficile, me fut agréable ; mais ce qui me le rendit plus précieux, c'eſt que le ſuccès que j'en attendois paſſa mes eſpérances, ſoit pour cultiver l'eſprit de mes enfans, ſoit pour diriger leur conduite dans le cours de la vie.

Je crus devoir donner enſuite à mes jeunes gens une connoiſſance au moins légere des Belles-Lettres, qui ſont comme la fleur du ſavoir. Productions heureuſes des eſprits aimables, que la Nature ſemble former exprès pour étendre le goût & la politeſſe, elles ſervent à adoucir les mœurs, à inſpirer l'émulation & la vertu, en perfectionnant le tact du ſentiment, & en élevant l'ame. Je mis donc les meilleurs Poëtes & Orateurs, anciens & modernes, entre les mains de mes enfans, & je leur ſervis de guide pour leur en

donner l'intelligence. Quelques-uns ſe paſſionnerent vivement pour cette lecture, & ils en firent bientôt les délices de leurs loiſirs.

Enfin, je couronnai leur inſtruction par l'étude eſſentielle & réfléchie du droit naturel de l'homme, & de la morale univerſelle qui en eſt la ſuite. Je leur expliquai leurs droits & leurs devoirs reſpectifs dans tous les états & dans toutes les poſitions de la vie. Je leur en fis connoître la vérité ; & leur montrant les Loix naturelles comme baſe ſolide de toute ſociété, & cauſe du bonheur des Membres qui la compoſent, je les pénétrai ſi bien de leur importance, qu'ils les regarderent déſormais comme leur code univerſel. Ils y puiſerent l'eſprit des Loix poſitives, que je promulguai dans la ſuite comme une extenſion de ces Loix primitives, dont ils ne pouvoient ignorer la force & la ſanction.

Ici finit le détail de leur éducation avec celui de l'inſtruction domeſtique. Fortifiés par l'âge, éclairés par nos leçons, mes enfans étoient dès-lors aſſez formés pour ſe conduire par eux-mêmes, & pour ſervir de guides à ceux qui leur devroient le jour.

A cette époque, je pouvois me regarder comme plus libre. Preſque tous mes enfans étoient en état de me ſuppléer dans le détail des travaux; mais il falloit à la Colonie un centre de réunion; & comme chef naturel de notre ſociété, je devois tout régler pour le bonheur préſent de tous ſes Membres, & préparer, comme prévoir, celui de leur poſtérité. Ces puiſſantes conſidérations ne laiſſoient point repoſer ma vigilance; auſſi n'ai-je jamais ceſſé de m'occuper de ſi chers intérêts; & dans la longue carriere que j'ai parcourue, je ne me ſuis jamais livré à un repos, que mon

amour pour mes enfans m'auroit rendu plus pénible que le travail.

Si on s'étonnoit que, pendant un ſi long temps & au milieu de tant de travaux & de fatigues, mon épouſe ni moi n'ayons pas été malades, il ne faudroit, pour en trouver la raiſon, que réfléchir ſur ces Mémoires. Avec des mœurs pures & innocentes, nous avons toujours vécu dans la modération. L'air de l'Iſle eſt très-ſalubre; enfin rien n'entretient & ne fortifie la ſanté, comme la ſobriété & l'exercice. Nous n'avons eu que très-rarement de légeres incommodités. La vie toujours active que nous avons menée dans un climat favorable & en plein air, a tellement étendu nos facultés corporelles, & nous a donné une conſtitution ſi robuſte & ſi vigoureuſe, que, dans un âge avancé, nous paroiſſons encore aſſez jeunes, & que, ſi nous étions en Europe, on nous don-

neroit à peine trente-cinq ans, quoique nous en ayons près du double. Nos dents ni nos cheveux n'ont pas ſouffert d'altération. Nous n'avons point de rides, & nous nous trouvons auſſi diſpos qu'on peut l'être dans la jeuneſſe.

Nous ſommes une preuve vivante, que c'eſt la ſageſſe & l'exercice qui donnent de longs jours, & qu'ils peuvent ſeuls nous dérober aux ravages du temps & aux infirmités de la vieilleſſe.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome troiſieme.

CHAPITRE XIX. *Eléonore ſe diſpoſe à épouſer le Chevalier ; cérémonie du mariage. Tableau du bonheur des deux époux ;* page 1

CHAP. XX. *Augmentation de travaux ; culture des champs plus étendue ; conſtruction d'une maiſon ; occupations particulieres d'Eléonore ; annonce d'une premiere groſſeſſe ,* 31

CHAP. XXI. *Régime de vie d'Eléonore ; attention du Chevalier ſur l'état de ſon épouſe. Chaſſe , pêche ,*

mauvaiſe ſaiſon ; préparatifs pour les couches d'Eléonore, &c. 69

CHAP. XXII. *Heureuſes couches d'Eléonore ; elle donne le jour à deux enfans. Leur nourriture, éducation phyſique du premier âge, &c.* 85

CHAP. XXIII. *Nouvelles groſſeſſes, nouvelles couches ; accroiſſement des ſoins de la mere & des travaux du pere,* 114

CHAP. XXIV. *Dangers que courent deux enfans de l'Auteur & ſon épouſe,* 121

CHAP. XXV. *Continuation de l'éducation phyſique des enfans de l'Auteur,* 136

CHAP. XXVI. *Suite de l'éducation phyſique des enfans de l'Auteur,* 166

CHAP. XXVII. *L'Auteur enſeigne le labourage & l'Agriculture à ſes enfans,* 175

CHAP. XXVIII. *Caracteres des enfans de l'Auteur*, 202

CHAP. XXIX. *L'Auteur enſeigne à ſes enfans les Arts Mécaniques de premiere néceſſité. Progrès qu'ils font dans ces Arts*, 242

CHAP. XXX. *Induſtrie & méthode de l'Auteur, pour apprendre à ſes enfans les Lettres, la Grammaire, les Langues, &c.* 278

Fin de la Table du Tome troiſieme.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

TOME QUATRIEME.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES,

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, & de la Société Philoſophique de Philadelphie.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIEME.

A PARIS;

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

VICPIA
RBR
G8712.I
t.4

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XXXI.

Rivalité & jalousie entre les deux freres Henri & Baptiste, pour l'amour & la possession d'Adélaïde.

L'INSTRUCTION de mes fils aînés étoit à peine achevée, que Henri & Baptiste me prouverent par leur

521737

conduite, l'influence que doit avoir ſur les actions de la vie une éducation ſoignée, & la néceſſité dont il eſt pour le bonheur des individus, qu'ils ſoient accoutumés de bonne heure à maîtriſer leurs paſſions.

Elles étoient ſoumiſes chez nos jeunes gens; mais dès l'enfance elles avoient eu chez Baptiſte une force & une activité qui nous avoient donné bien de la peine à les ſoumettre. Une impulſion un peu forte pouvoit les ranimer & les rendre rebelles. L'amour fut le premier agent qui les réveilla: la jalouſie le rendit terrible, & changea pour un temps deux êtres raiſonnables, deux amis, deux freres, en ennemis. Baptiſte ſur-tout, n'écoutant plus la voix de la raiſon, devint injuſte & téméraire, & ſe fût rendu tyran, ſi l'habitude de ſe contraindre, nos reproches, nos exhortations & la fermeté d'Adélaïde ne lui euſſent inſ-

piré un deſſein généreux, & ſi ſon cœur, auſſi courageux que ſenſible, ne lui eût fourni les moyens de faire les plus grands efforts pour l'exécuter.

Quoiqu'Adélaïde ſoit ma fille, je ne puis m'empêcher de dire qu'elle étoit alors charmante. Vrai portrait d'Eléonore, elle s'attiroit naturellement l'hommage de tous les cœurs. Elle en eût mérité la préférence dans une ſociété déjà nombreuſe. Qu'étoit-ce donc dans la nôtre, où tous les Membres ne compoſoient qu'une famille, où l'on n'avoit point d'eſpoir de s'allier à une autre famille, où les liens du ſang, fortifiés par l'habitude de vivre enſemble, l'étoient encore par notre poſition iſolée qui rendoit les ſervices réciproques plus néceſſaires & plus habituels?

Nous étions, mon épouſe & moi, dans le deſſein d'unir Henri & Adélaïde. La conformité d'âge, d'humeur,

521737

de caractere qui ſe trouvoit entre eux, l'amitié & la confiance qu'ils ſe témoignoient réciproquement depuis le berceau, nous déterminoient à ce mariage; mais nous crûmes qu'il étoit de la prudence, non ſeulement de ne point le hâter, mais de tenir notre intention ſecrete à cet égard.

C'étoit d'abord, parce que nous ne devions unir nos enfans entre eux qu'à défaut de toute autre alliance. Quoique nous fuſſions renfermés dans l'Iſle depuis bien des années, & ſans communication avec le reſte du genre humain, notre délicateſſe nous preſcrivoit de retarder l'époque de ce mariage, dans la ſuppoſition que quelque événement extraordinaire pourroit jeter dans notre Iſle des compagnons de fortune. Cette ſuppoſition, il eſt vrai, n'avoit qu'une lueur d'apparence; mais elle nous arrêtoit. Nous étions perſuadés que nous ne devions nous

écarter des regles obſervées chez les Nations policées, que lorſqu'il n'étoit pas poſſible de les obſerver ; & nous croyions que, dans une affaire de cette importance, il valoit mieux pécher par trop de précautions, que de manquer de prendre celles qui ſeroient néceſſaires.

En ſecond lieu, nous penſions devoir nous taire, parce qu'en faiſant part à nos enfans de nos vûes ſur eux, nous avions à craindre de trop étendre leur familiarité, & d'altérer en quelque ſorte la décence & la réſerve qui devoient toujours accompagner leur tendreſſe mutuelle ; enfin, parce que nous jugions convenable d'attendre au moins pour leur union l'âge de dix-huit ans, communément regardé dans notre Europe comme celui qui, donnant au corps & à la raiſon toute ſon extenſion, paroît plus propre à la formation des mariages.

Mais nos ſuppoſitions étoient vaines,

& nous nous trompions dans cette derniere conſidération ; car l'intention de la Nature pour la production des êtres ſe manifeſte bien plus tôt dans notre Iſle que dans l'Europe. La croiſſance plus rapide, & le corps, qui atteint plus vîte ſon dernier point d'extenſion, hâtent ici ſinguliérement l'époque de la puberté (*a*). Il eût été prudent au contraire de ſuivre l'intention de la Nature, ſi nous l'avions connue d'abord ; trop de ſcrupules & de précautions ne ſervit qu'à nous donner beaucoup d'embarras & de peines.

Adelaïde, qui déjà chériſſoit Henri d'une affection de préférence, comme je l'ai ſu depuis, aimoit tous ſes freres

(*a*) Dans ce climat, les femmes ſont nubiles à neuf ans ; & à douze, le corps de l'homme a d'ordinaire toute la grandeur qu'il doit avoir.

avec tendreſſe, & leur témoignoit extérieurement autant d'amitié qu'à lui. Ainſi on n'avoit pas lieu de ſoupçonner ſa prédilection. Elle veilloit même avec tant de circonſpection & de ſageſſe ſur toutes ſes démarches, que Baptiſte, qui l'aimoit avec toute l'ardeur de ſon caractere, & qui avoit dans ſes ſentimens une puiſſante raiſon d'étudier ceux d'Adélaïde, ne s'apperçut pas d'abord qu'il eût Henri pour rival, & encore moins qu'il lui fût préféré. La bonne opinion qu'il avoit de lui-même ne lui permettoit pas d'en concevoir la poſſibilité. Mais Henri, tout auſſi épris que ſon frere, quoique plus modeſte & plus circonſpect, ne pouvoit toujours ſe conduire avec tant de retenue, qu'il ne ſe découvrît enfin aux yeux de Baptiſte, par quelque témoignage involontaire de paſſion. Mille petites choſes trahiſſent un cœur paſſionné. Des témoins in-

différens ne les remarquent pas ; mais la perſonne qui en eſt l'objet, mais un rival ne peuvent s'y méprendre : car, qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas ? L'amour de Henri ne put donc être long-temps un myſtere pour Baptiſte ; & la découverte que celui-ci en fit, alluma dans ſon cœur une jalouſie furieuſe, qui ne tarda pas à développer toute la violence de ſon caractere.

A meſure qu'il s'attachoit à Adélaïde, il devenoit plus aſſidu auprès d'elle ; il cherchoit avec plus d'empreſſement les occaſions de lui parler ; il s'étudioit à la prévenir par des attentions marquées, & à faire de ſon ouvrage tout ce qu'il pouvoit lui en dérober. Lorſqu'elle ſortoit de la maiſon, il s'offroit pour l'accompagner, ou il marchoit ſur ſes pas ; & s'il revenoit de la pêche ou de la chaſſe, il ne manquoit jamais, avant de rentrer, de paſſer aux lieux où il croyoit qu'elle

pouvoit être, de viſiter la fontaine ou l'endroit de la riviere où elle alloit ſouvent laver. Mais il arrivoit quelquefois que, malgré ſa vigilance, il étoit prévenu par ſon frere, qu'il le trouvoit converſant avec Adélaïde ou la ramenant au logis; & cette vue, qui ne manquoit point de le mettre de mauvaiſe humeur, achevoit de le convaincre de la paſſion de Henri, & de le lui rendre toujours plus haïſſable.

Les ſoins des deux freres pour Adélaïde étoient une choſe ſi naturelle, Adélaïde étoit ſi tendrement aimée de toute la famille, que les témoignages de l'affection extrême qu'ils lui donnoient, ne me faiſoient point d'abord ſoupçonner leur concurrence, ni craindre par conſéquent les ſuites funeſtes qu'elle pouvoit avoir. Un petit événement me tira de cette ſécurité.

Un ſoir d'été que nous étions tous ſortis après ſouper, pour aller reſpirer

le frais ſur l'eſplanade, & que, ſuivant l'uſage, nos enfans profitant de la liberté décente que nous leur donnions de s'amuſer en notre préſence, jouoient & danſoient devant nous, Henri & Baptiſte, preſque en même temps, propoſerent à Adélaïde de danſer une bourrée. Soit qu'elle crût devoir plus de déférence à l'aîné, ſoit qu'elle ſe trouvât plus éloignée de l'autre, elle tendit la main au premier pour aller danſer. Cela cauſa un ſi grand dépit à Baptiſte, déjà fort indiſpoſé contre ſon frere, que ne pouvant plus ſe modérer, il ſaiſit la main que celui-ci avançoit vers Adélaïde, & le tirant bruſquement de ſa place pour l'occuper : » Ne pouvez-vous, dit-il avec un viſage altéré & une émotion de voix très-remarquable, ne pouvez-vous ſouffrir que je danſe avec ma ſœur ? Faut-il, parce que vous êtes l'aîné, vous arroger toutes

les préférences, & les cadets ne ſont-ils rien ſelon vous «?

» Pourquoi cet emportement, je vous prie, répondit Henri en ſe modérant, & que ſignifient ces reproches? Vous ai-je empêché de danſer avec Adélaïde lorſqu'elle y a conſenti? Si elle veut en ce moment que je danſe avec elle, trouverez-vous mauvais que j'uſe du même droit «? Cette querelle imprévue, & le ton qu'on y avoit mis, nous déſillerent les yeux. J'en conjecturai la cauſe, & j'en conçus un vif chagrin. Cependant, ſans laiſſer paroître ce que j'avois dans l'ame, je me fis rendre compte de ce qui venoit de ſe paſſer, comme ſi je l'ignorois. J'interrogeai les deux freres, ainſi qu'Adélaïde, & ſur leurs réponſes, Eléonore, que je fis juge de ce différent, condamna l'incivilité groſſiere de Baptiſte, & ſur-tout le ton d'animoſité qu'il avoit pris.

Je leur fis ſentir, autant que je le pus, l'indécence & le danger de la méſintelligence que je voyois prête à éclore entre eux. Je leur vantai le prix de la concorde, & leur repréſentai la peine qu'ils nous feroient s'ils ne vivoient point en bonne intelligence. Il fut décidé que Henri danſeroit le premier ; mais que Baptiſte auroit ſon tour. Après cette déciſion, je voulus les voir s'embraſſer. Le premier s'y prêta de bonne grace ; mais l'autre, d'autant plus ſenſible qu'il étoit plus emporté & qu'il ſouffroit l'humiliation du blâme, faiſoit connoître, par un air froid & repouſſant, qu'il conſervoit au fond du cœur une grande rancune.

Son caractere exigeant & trop ſuſceptible s'irritoit encore, de voir que ſon frere paſſât dans l'eſprit des autres pour avoir raiſon, & il ne pouvoit ſur-tout lui pardonner la complaiſance

que lui montroit Adélaïde dans une circonſtance ſi délicate. Auſſi, malgré nos remontrances & notre préſence, il ne ſut point modérer ſon dépit lorſqu'il la vit danſer avec ſon frere. Ses regards ſombres, pleins d'un feu dévorant, exprimoient la douleur & la colere, & l'on pouvoit lire dans ſes yeux & ſur ſon viſage enflammé, le courroux de ſon cœur. Tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa jalouſie, ſi la danſe d'Adélaïde n'eût fixé l'attention des aſſiſtans. Pour moi, j'étudiois tous les mouvemens de Baptiſte, afin d'en eſtimer la force, & de connoître quelle conduite je devois tenir en conſéquence, tandis qu'occupé d'un ſeul objet, il ne s'appercevoit point que je l'obſervois. Au contraire, ſon dépit croiſſant ſans ceſſe, je voyois ſes regards s'enflammer de plus en plus en ſe fixant d'un air farouche ſur ſon frere, comme ſi celui-ci manquoit à tous les

égards envers lui, & bleſſoit tous ſes droits en danſant.

Telle étoit ſon attitude & ſes diſpoſitions, lorſqu'un des enfans qui jouoient autour de nous, pourſuivi par un de ſes freres, vint étourdiment donner contre Baptiſte. Celui-ci, qui ne pouvoit plus ſe contenir, le repouſſa vers les danſeurs. L'enfant vint tomber entre leurs jambes, & fit trébucher ſi rudement Adélaïde, que tombant elle-même ſur Henri, elle le heurta avec le front au milieu du viſage, & lui faiſant perdre l'équilibre, le renverſa tout ſanglant à nos pieds.

Tout ceci ſe paſſa, pour ainſi dire, en un clin d'œil. Nous nous écriâmes d'indignation & de ſurpriſe, & nous empreſſant de relever Henri, qui demeuroit tout étourdi du coup, nous lui eſſuyâmes le viſage, ne ſachant encore quelle ſeroit la ſuite de cette brutalité. Baptiſte, coupable & fier,

Des Negres Sauvages ayant attaqué l'Isle, sont mis en fuite, et leurs Canots détruits.

mais pourtant ſenſible, avoit une contenance très-embarraſſée. Il n'oſoit ni ſe ſoumettre, ni s'excuſer. Il paroiſſoit honteux de ſon emportement ; mais dans l'impulſion qu'il recevoit encore de ſa jalouſie & de ſon dépit, il demeuroit incertain de ce qu'il avoit à faire. Adélaïde, pâle de frayeur, s'excuſoit d'avoir été la cauſe involontaire de cet accident, & emportée par ſon affection pour Henri, faiſoit près de lui les exclamations les plus tendres.

» Ah, mon Dieu ! mon pauvre Henri s'écrioit-elle, que je ſuis malheureuſe d'avoir été l'occaſion de votre chute, & que je ſerois déſolée, ſi, dans la juſte appréhenſion où nous ſommes des ſuites qu'elle peut avoir, je pouvois me la reprocher ! & puis, ſe tournant vers Baptiſte : Eſt-il poſſible, mon frere, lui diſoit-elle, que vous cédiez de la ſorte à l'impétuoſité de votre caractere ! Voyez le fruit de votre

emportement «. A quoi celui-ci, vivement affligé de l'expreſſion de nos regards & de nos reproches, mais plus fâché de voir Adélaïde ſi ſenſible au malheur de Henri, ne put s'empêcher de répondre : » Qu'il ne falloit pas lui faire un ſi grand crime de ſi peu de choſe; que Henri étoit bien dédommagé du petit mal qu'il avoit reçu, par l'intérêt que tout le monde lui en témoignoit; que pour lui, on ne ſavoit que le blâmer. N'avez-vous pas à craindre qu'il ne perde la vie, parce qu'il ſaigne du nez «? Puis ſe mettant à s'apoſtropher ſur cette idée : » Que ne ſuis-je, diſoit-il, bleſſé à mort, pour voir ſi je ſerois autant regretté «!

Et comme nous lui fîmes ſentir l'injuſtice de ſa conduite & la dureté de cette réplique, & qu'Adélaïde déſapprouvoit hautement ſes réponſes, il ne put retenir au fond du cœur, ce que le dépit violent qu'il en avoit lui inſpiroit

dans ce moment. Il ſe plaignit amérement de la préférence qu'elle donnoit à Henri, diſoit-il, à ſon préjudice. Il lui reprocha tout ce qu'il avoit fait pour lui plaire, dans la vûe de lui être uni pour toujours, & qu'elle ne le payoit que d'ingratitude, tandis que Henri, dont les volontés n'avoient point d'énergie, & qui ne pouvoit l'aimer que foiblement, trouvoit en elle bien plus de complaiſance à ſes prétentions.

» Votre paſſion vous aveugle, lui répondit Adélaïde. Vous devriez faire attention que nous ne ſommes pas à nous-mêmes; notre deſtinée dépend de nos parens. Comme fille ſage & reconnoiſſante, je leur ſoumets d'avance ma volonté. Pleine de confiance en leur tendreſſe & en leur prévoyance, je me repoſe ſur eux du ſoin de mon bonheur & du choix d'un époux. Pour ce qui dépend de moi ſeule, je

vous assure que je vous aime l'un & l'autre, mais que je serois plus inclinée vers celui de vous deux qui montrera plus de modération, & que, si j'étois ma maîtresse, je me déciderois moins par les preuves d'une passion sans frein & sans retenue, que par le témoignage d'un cœur qui, sachant se contenir, ne laisse pas douter de sa vertu.

» Ce ne seroit point, ajouta-t-elle, en affichant des prétentions exclusives, en montrant un caractere fougueux, que vous pourriez espérer de captiver mon affection. La générosité, la douceur, la complaisance, voilà les armes que vous deviez employer pour vous disputer la victoire. C'est une noble émulation, & non la jalousie, qui doit vous animer. Mais, encore une fois, je ne suis pas libre, c'est à mes parens à disposer de moi. Vous connoissez leurs sentimens pour toute la famille. Obtenez leur appro-

bation, faites parler leur volonté, je mettrai mon devoir à obéir «.

Cette réponſe non ſeulement prudente, mais adroite, achevoit de me convaincre que les amours de nos jeunes gens duroient déjà depuis longtemps, que la préférence étoit donnée, & que la fureur de Baptiſte venoit, non de l'inquiétude de la concurrence, mais de la certitude de ſon malheur. Au reſte, en s'exprimant de la ſorte, Adélaïde évitoit tout reproche de partialité. Elle ſe montroit fille ſoumiſe, ne paroiſſoit favoriſer perſonne, & cependant elle étoit très-favorable à Henri; car, d'après la connoiſſance qu'elle avoit du caractere des deux freres, elle ne pouvoit douter que ce qu'elle propoſoit comme un préalable néceſſaire pour acquérir ſes bonnes graces, ne fût plus convenable à l'aîné qu'à Baptiſte. L'humeur impatiente de celui-ci pouvoit même s'aigrir de cette

propoſition, occaſionner quelque nouvelle ſcene, & nous offenſant de nouveau, nous rendre entiérement contraires à ſes déſirs. Je ne veux point garantir l'intention d'Adélaïde; mais ſi telle étoit ſon idée, elle ne ſe trompa point dans ſes conjectures.

Je ne pouvois qu'approuver ce qu'elle venoit de dire. J'applaudis, ainſi qu'Eléonore, à la modeſtie de ſa propoſition, & mû par la circonſtance, j'allois manifeſter nos deſſeins ſur elle, & nommer Henri pour ſon époux; mais croyant devoir quelques ménagemens au malheureux Baptiſte, & ne voulant pas le mettre au déſeſpoir, en irritant ſon extrême ſenſibilité, par le renverſement ſubit de toutes ſes eſpérances, je ſuſpendis pour le moment la publication de notre projet. Je me contentai d'aſſurer les deux freres, qu'Adélaïde leur avoit parlé comme j'aurois fait moi-même;

que nous ne prétendions pas forcer ſon inclination, & qu'elle ſeroit très-libre de donner ſa main au plus digne. Enfin je les exhortai l'un & l'autre à ne vouloir l'emporter auprès d'elle qu'à force de vertus, & à ne lui montrer leur empreſſement qu'avec des manieres douces & honnêtes.

Henri proteſta n'avoir eu jamais d'autres vûes ſur Adélaïde, ni d'autres ſentimens que ceux que nous demandions de lui. Il nous dit que, quoiqu'il l'aimât plus que lui-même, il étoit prêt à ſouſcrire à notre déciſion; qu'il lui ſacrifieroit ſon amour, ſi le bonheur d'Adélaïde, dépendoit de ce ſacrifice; » & pour ce qui regarde mon frere, ajouta-t-il, qui ne craint point de me témoigner une haine injuſte, il ne tiendra pas à moi qu'il ne me trouve les ſentimens d'un frere. J'oublie ſon emportement, & je le prie d'oublier, de ſon côté,

ce qu'il a pu trouver en moi qui fût capable de le bleſſer. Je ferai tous mes efforts pour mériter votre approbation & le cœur d'Adélaïde; mais je m'en croirois indigne, ſi mon frere pouvoit ſe plaindre de moi «.

» Eh bien, dit fiérement Baptiſte, vous pouvez, dans ce cas, vous en croire très-indigne. Je trouve que votre conduite bleſſe non ſeulement la bienveillance, mais tous les égards que vous me devez. Il y a long-temps que vous avez pu vous appercevoir que j'adorois Adélaïde, &, ſans attention pour mes ſentimens, vous n'avez cherché qu'à m'enlever ſon cœur. Vos belles proteſtations ne ſont qu'une ſuite de vos artifices. Vous n'affectez cette modération que pour paroître plus complaiſant & plus modeſte, tandis que vous voyez bien que l'injure que vous me faites, & le reſſentiment que j'en conſerve, ne peuvent mettre

dans mes paroles que l'expreſſion du plus juſte courroux.

» Si vous vouliez me diſputer Adélaïde, c'étoit franchement & ouvertement que vous deviez agir, & non par de baſſes adulations & des ſtratagêmes. Et vous prétendez que j'oublie la plus cruelle injure? Vous m'engagez par vos artifices à vous céder tout mon bien. Ah! je périrai plutôt que d'y conſentir, & je choiſirai la mort la plus cruelle avant de vous en voir le tranquille poſſeſſeur «.

Indigné de cette fureur audacieuſe, & craignant, avec raiſon, que Henri, provoqué ſi indécemment par ſon frere, ne lui fît une réponſe trop vive, & que l'animoſité s'allumant entre eux, ne dégénérât en guerre ouverte, & ne finît par quelque cataſtrophe, j'impoſai ſilence à Baptiſte, avec un ton de maître que je n'avois jamais pris dans ma famille.

» Je vous trouve bien hardi, lui dis-je, de parler de la ſorte à votre frere, & d'oſer prendre en ma préſence cet air d'empire & d'autorité. Et depuis quand, s'il vous plaît, avez-vous acquis le droit de diſpoſer d'Adélaïde ? N'eſt-elle plus ſous la tutelle de ſon pere & de ſa mere ? N'êtes-vous donc plus vous-même dans leurs mains? Vous oubliez, je le vois bien, & vos droits & vos devoirs, comme les droits & les devoirs des autres. Vous oubliez que vos prétentions dépendent non ſeulement de la volonté de vos parens, mais de celle de votre ſœur. Je vous en ferai ſouvenir. En attendant, je vous défends de provoquer Henri, & d'entretenir Adélaïde, ailleurs qu'en ma préſence; ſinon, vous aurez à faire à moi; & vous, mon fils, dis-je à Henri, ſouvenez-vous que Baptiſte eſt votre frere; & s'il eſt exigeant & emporté, ſi vous le croyez digne de blâme, gardez-

gardez-vous bien de l'imiter. Montrez-vous, au contraire, auſſi généreux qu'il eſt injuſte. Donnez-lui l'exemple du vrai courage, en dédaignant l'injure qu'il vous fait. Comme ſon aîné, ſoyez plus raiſonnable & plus indulgent; & s'il manque aux premiers devoirs, faites, s'il ſe peut, au delà des vôtres. C'eſt ainſi qu'il vous eſt permis de l'emporter ſur votre frere. Un cœur vraiment généreux ne ſe venge pas autrement «.

Henri ne me dit que ces paroles: » Soyez ſûr, mon pere, que je ne démentirai point la bonne opinion que vous avez de moi. Je fais ſerment de ne point tromper l'eſpérance qu'elle vous donne «. Baptiſte ne répondit pas; il nous montroit ſeulement un air ſombre & farouche; & moins perſuadé de ſon injuſtice, qu'humilié par nos diſcours, il ſe retira dans ſa chambre, ne pouvant plus ſouffrir nos reproches,

outré de douleur d'être obligé de céder, & cherchant dans ſa tête les moyens de rendre ſa paſſion victorieuſe de tous les obſtacles.

Nous nous retirâmes tous; & certainement Henri & Adélaïde, dont le ſecret ſe trouvoit divulgué, & dont l'agitation devoit redoubler l'amour, ne paſſerent pas une nuit tranquille. J'entendis Baptiſte gémir & ſangloter, puis marcher à grands pas, & ſe répandre en menaces. Mon trouble & mon effroi, en voyant la guerre prête à éclore entre mes enfans, étoient extrêmes. La fatale idée de celle que ſe firent les deux premiers freres du Monde, & de ſes ſuites funeſtes, dévoroient mon cœur. Il y eut ce ſoir cinq perſonnes dans l'Iſle qui ne fermerent pas l'œil.

Petite & paiſible ſociété, voilà l'amour & la jalouſie entrés dans ton ſein, voilà la diſcorde, la guerre, le

meurtre peut-être. Car les hommes se détruisent, agités par cette surabondance de force qui les porte à se reproduire : flambeau cher & funeste, qui vivifie & qui consume ; flamme bienfaisante, qui échauffe doucement un cœur que la raison domine, mais qui brûlant celui que la passion transporte, allume autour de lui les plus affreux incendies !

Je me concertai avec Eléonore sur ce que nous avions à faire dans une conjoncture aussi délicate, & il fut décidé qu'avant d'agir pour ou contre Baptiste, il falloit s'assurer des sentimens d'Adélaïde envers ses freres, & connoître parfaitement son inclination, pour nous conduire en conséquence. Eléonore se chargea de sonder le cœur de sa fille, &, dans le cas où nous ne nous serions pas mépris sur sa préférence pour l'aîné, de faire entendre raison à l'autre, & de l'armer

de force & de patience contre lui-même. Elle avoit toutes les qualités propres à réuſſir dans cette double négociation. Douce, tendre, inſinuante, pleine de raiſon & de fermeté, elle conſervoit ſur l'eſprit de ſes enfans tout le pouvoir d'une mere la plus chérie & la plus reſpectée.

Il ne lui fut pas difficile d'obtenir d'Adélaïde l'aveu de ſon attachement. Emue par les larmes de ſa mere, pouſſée par la circonſtance impérieuſe, cette tendre fille épancha ſon ame tout entiere dans le cœur maternel, & puis, honteuſe & rougiſſant de cet aveu, elle embraſſa ſa mere & ſe cacha la tête dans ſon ſein, comme pour ſe dérober au trouble que lui cauſoit ſa franchiſe. Eléonore fut ainſi confirmée dans l'opinion que nous avions déjà de l'amour d'Adélaïde pour Henri. C'étoit à lui qu'elle vouloit ſe donner, comme à l'homme

le plus eſtimable ; elle n'accordoit à Baptiſte que de l'amitié.

Mon épouſe ne trouva pas la même facilité à ſoumettre celui-ci. Elle pouvoit bien le convaincre de la néceſſité de reſpecter la déciſion d'Adélaïde, mais non pas l'en perſuader ; car un cœur maîtriſé par une paſſion violente, ne voit plus le vrai des choſes, & rejette même avec dédain les lumieres de la raiſon, s'il les croit défavorables à l'eſpérance dont ſa paſſion l'abuſe. Sa mere lui rappela d'abord la ſcene de l'eſplanade, lui fit ſentir avec douceur la faute qu'il avoit faite en s'élevant contre ſon frere, & lui peignit avec une tendreſſe touchante la peine qu'il nous avoit cauſée. Puis, mêlant à la bonté les conſeils de la raiſon, elle lui dit : » Quoi ! mon fils, vous que j'ai porté dans mon ſein & nourri de mon lait, qui, élevé avec tant de ſoins & de peines, nous

êtes ſi cher & nous devez tant de ſoins & de reconnoiſſance, vous ne craignez pas de nous donner des chagrins amers, & de manquer, par cette conduite, aux premiers devoirs de la Nature. Vous êtes inſtruit, vous ne pouvez ignorer les bornes de vos droits. Vous connoiſſez les nôtres, ainſi que ceux de vos freres. Voulez-vous renverſer l'ordre naturel ? Prétendez-vous que vos déſirs qui l'attaquent, ſoient ſacrés pour les autres ? Il n'y a pas à cela plus de raiſon que de juſtice. Votre ſœur, qui vous aime comme ſon frere, ne vous veut point pour ſon époux. Votre caractere peu liant, votre humeur trop prompte à s'irriter ne lui conviennent pas. Oſeriez-vous prétendre qu'elle n'eſt plus libre, parce que vous l'aimez ? Croyez-moi, mon fils, revenez de l'erreur de vos ſens, faites-vous une raiſon d'une choſe néceſſaire. Aſſurés des ſentimens d'A-

délaïde pour Henri, nous conſentons à leur union. Soyez aſſez généreux, ou du moins aſſez ſage pour l'approuver. D'ailleurs il ne vous reſte que deux partis, celui de l'obéiſſance, dont vous pouvez vous faire un mérite, & celui d'une vaine réſiſtance, qui, en vous faiſant lutter contre tous, cauſeroit ſans doute votre malheur, & porteroit le trouble & le déſordre dans toute la famille. Non, mon fils, vous êtes trop honnête pour entreprendre de nous vaincre tous, & je vous crois l'ame aſſez élevée pour tenter une plus noble victoire. Si vous entreprenez de triompher de vous-même, je vous connois le caractere aſſez ferme pour ne pas douter que vous n'en veniez à bout «.

» Pardonnez-moi, dit Baptiſte en ſoupirant, il y a un troiſieme parti que je choiſirai. Je ne ſaurois ſouffrir l'idée & ſur-tout la préſence d'un

rival poſſeſſeur heureux d'Adélaïde. Je vois bien que je n'ai ni l'autorité, ni le pouvoir, ni peut-être le droit d'empêcher leur union ; il faut que je..... « ; & s'arrêtant tout à coup à ces paroles, comme s'il en avoit déjà trop dit, il ne voulut point achever de découvrir ſa penſée, quelques careſſes & quelques inſtances que lui fît ſa mere.

Sur le rapport qui m'en fut fait, je craignis que ce caractere violent ne s'abandonnât, dans ſon déſeſpoir, à des réſolutions extrêmes, & ne portât peut-être le deuil dans la famille. Je n'entrepris pas néanmoins de détruire ſes projets par mes diſcours & mes exhortations, puiſque celles d'Eléonore n'avoient rien produit ; mais je crus pouvoir affoiblir ſes ſentimens, en uſant de remiſe dans la concluſion du mariage, & ſur-tout en tenant Baptiſte, ſous divers prétextes, tou-

jours éloigné de l'objet de ſa paſſion, ſoit en l'employant à différens ouvrages hors de la maiſon, ſoit en l'occupant près de moi. Mais tous ces palliatifs n'éteignoient pas le feu qui brûloit ſon ame. Un moment de la vue d'Adélaïde le rallumoit avec fureur; en ſorte que quand il fut de nouveau queſtion de ſon mariage, Baptiſte, déſolé de la perdre, ſe tint avec plus de conſtance à ſa premiere réſolution.

CHAPITRE XXXII.

Fuite de Baptiſte.

NOUS n'avions déjà plus que quelques jours juſqu'à celui du mariage, lorſqu'un matin que je devois ſortir avec mes deux aînés pour aller à la pêche, Baptiſte, que je fis appeler, ne ſe trouva pas dans la maiſon. J'attendis quelque temps, penſant qu'il étoit dans les environs, & ne tarderoit pas à rentrer; mais après plus d'une heure, voyant qu'il ne revenoit point, je commençai à ſoupçonner quelque choſe de nouveau dans ſa conduite.

Je montai précipitamment à ſa chambre, qui lui étoit commune avec Guillaume, & ne les trouvant ni l'un ni l'autre, je me mis à examiner tout ce qui y étoit, pour tâcher de découvrir par ce qu'ils auroient emporté,

quel pouvoit être le but de leur ſortie. Comme je regardois de tous côtés, j'apperçus ſur la table une lettre ouverte. Je la pris en frémiſſant, j'en fis lecture, & voici quel en étoit le contenu.

» Mon cher pere & ma chere mere,

» En diſpoſant de la main d'Adé-
» laïde, & en la donnant à mon frere,
» vous me ſacrifiez à lui. Vous lui ac-
» cordez une préférence, qui ne de-
» vroit être que le prix de mon affec-
» tion. Ni vous, ni Adélaïde ne con-
» noiſſez mon cœur. Il eſt ſi plein de
» ſon idée, que m'enlever l'eſpoir
» d'être à elle, c'eſt me faire mourir.
» Il m'eſt impoſſible d'exprimer le
» tourment que j'endure, quand je
» penſe que je vais la perdre; mais il
» n'approcheroit pas de celui que me
» cauſeroit la vue d'Adélaïde dans les
» bras d'un rival. Quelle perſpective &
» quel ſupplice! la penſée ſeule m'en

» fait frémir. Non, mon pere, non,
» ma mere, dans un ſi cruel moment,
» je ne pourrois répondre de moi. En
» vain, pour me porter à voir d'un œil
» tranquille le triomphe de l'heureux
» Henri, vous me montrez la raiſon
» & la néceſſité qui l'ordonnent; en
» vain vous excitez mon courage pour
» vaincre ma paſſion : tant d'efforts &
» de raiſon ne ſont pas faits pour
» moi. Cette vertu ſublime ſurpaſſe
» mes forces. J'ai vainement eſſayé de
» me ſurmonter, ma paſſion demeure
» toujours la maîtreſſe, & je ſens
» qu'elle pourroit me porter à des ac-
» tions que je redoute, & qui, en mé-
» ritant votre colere, me rendroient
» indigne de vous. Je me crains, il
» faut que je fuie. Pour conſerver vo-
» tre eſtime, il faut que je quitte la
» maiſon, & que je m'éloigne de tout
» ce que j'aime. L'abſence ramenera
» peut-être la paix dans mon cœur,

» ou du moins la mort finira mes » peines. Je pars. Ne faites point de re- » cherches inutiles. Je reviendrai, ſi » l'honneur me permet de revenir. En » attendant, ne refuſez pas au moins » votre pitié à un enfant malheureux, » & convenez que je vais payer bien » cher le plaiſir d'avoir vu de trop près » Adélaïde.

» *P. S.* Mon frere Guillaume, à » qui j'ai fait part de mes peines & de » ma réſolution, trop ſenſible à mon » malheur, a voulu partager ma deſ- » tinée. Je refuſois de l'emmener, il » m'a forcé de céder à ſes inſtances (*a*); » il vient avec moi, n'en ſoyez point » inquiets. J'en aurai ſoin comme vous-

(*a*) Baptiſte, qui ſentoit la double peine qu'il alloit nous cauſer, refuſoit de recevoir Guillaume pour compagnon d'exil; mais, ſur la menace que lui fit celui-ci de nous avertir de ſa fuite, il fut obligé de l'accepter.

» mêmes ; & ſi je ne pouvois plus » penſer au retour, ne voulant pas » priver vos cœurs ſenſibles de votre » fils, je trouverois le moyen de vous » le rendre «.

» Cruel enfant ! m'écriai-je, après cette lecture, vous êtes donc fait pour mettre à l'épreuve toute la ſenſibilité de mon ame ? Qu'allez-vous devenir vous & votre jeune frere, qu'une amitié généreuſe attache à votre ſort ? Comment votre tendre mere recevra-t-elle la nouvelle de votre fuite ? Comment ſe conſolera-t-elle de cet abandon « ?

Telles furent mes premieres penſées & l'expreſſion de mes premiers ſentimens. Je ne pouvois, ſans un chagrin extrême, conſidérer la vie errante de ces deux enfans, & tous les dangers qu'ils y trouveroient, & je partageois déjà toutes les peines & les alarmes d'Eléonore. Cependant la réflexion en adoucit

un peu l'amertume. L'épreuve même de cette criſe douloureuſe étoit mêlée d'une ſorte de ſatisfaction. L'action de mes deux fils montroit deux ames ſenſibles & vigoureuſes.

Nous avions eſpéré que Baptiſte pourroit ſe vaincre ; mais ſi ſa paſſion, déjà terrible, tiroit des circonſtances une ſi grande force, ſi la vue du bonheur de Henri pouvoit l'exalter à un point dangereux, ne devions-nous pas en quelque ſorte lui ſavoir gré de ſa réſolution ? N'étoit-ce pas d'ailleurs un acte bien généreux de ſa part de tout quitter, de ſe dévouer à des privations & à des peines cruelles, plutôt que de manquer à la Nature & à la reconnoiſſance, d'attendre du ſecours du temps & de l'abſence, ce qu'il n'oſoit eſpérer de la force de ſa raiſon ? Enfin, n'étoit-ce pas une choſe admirable, que le renoncement de ſon jeune frere aux careſſes de ſes parens & à toutes

les douceurs de la vie, pour embrasser les intérêts d'un frere malheureux, & partager son infortune ?

Ces considérations, que j'adoptois surtout pour consoler Eléonore, étoient encore fortifiées par cette réflexion ; que si dans quelque temps mes enfans ne revenoient pas, il ne seroit peut-être pas impossible de les retrouver dans l'enceinte bornée de l'Isle, & que le mariage de Henri une fois fait, & Baptiste accoutumé à cette idée, il faudroit bien que celui-ci se fît alors une raison, & qu'ainsi la paix & la concorde renaîtroient dans la famille.

Mais une nouvelle réflexion affoiblit bientôt celle-là. Si mes fuyards s'emparoient d'une de nos chaloupes & sortoient de l'Isle, cela seul diminuoit infiniment l'espérance de les revoir, en multipliant autour d'eux les dangers de la désertion. Cette pensée, qui réveilloit mes alarmes, me fit sortir sur

le champ pour voler ſur leurs traces.

Je courus avec Henri vers le rivage, où nous trouvâmes la grande chaloupe; mais la petite n'y étoit plus. Je vous laiſſe à penſer quel ſurcroît de peine cette vue fut pour moi, & quelle incertitude elle dut mettre d'abord dans mes démarches. Ils pouvoient être ſortis de la baie, &, doublant une des deux pointes, avoir cinglé vers l'eſt & le nord de l'Iſle, ou, tournant à droite, avoir fait le tour de l'Iſle pour en regagner la pointe par l'oueſt, ou enfin voguer devant eux en ſortant de la baie; mais j'avois peine à croire qu'ils euſſent pris ce dernier parti, & ſe fuſſent haſardés de traverſer une mer immenſe ſans connoiſſances & ſans but. Telles étoient mes penſées, qui pouvoient n'avoir pour objets que de vaines ſpéculations, ſi mes enfans avoient remonté la riviere.

Cependant la vraiſemblance de

cette supposition, qui me faisoit hésiter sur le parti que j'avois à prendre, ne me tint pas long-temps en suspens. Pour m'assurer de la vérité de mes conjectures, je montai en diligence à mon observatoire, tandis que Henri, qui étoit instruit de mes desseins, alloit à la découverte sur la crête opposée. J'examinai d'abord la partie de la mer que j'avois devant moi, & dans cette vaste étendue, qui n'avoit de bornes que la voûte azurée, je ne vis rien qui pût fixer mes regards. Je revins sur mes pas en côtoyant la crête des rochers, jusqu'à une pointe fort élevée, d'où je pouvois voir le revers des montagnes, & rien n'offrit à mes yeux ce que je cherchois. Après cette observation, je descendis vers l'endroit que j'avois indiqué à Henri comme point de réunion, &, chemin faisant, je passai sur l'esplanade, pour découvrir de là nos jeunes gens, en

tas qu'ils euſſent pris le parti de remonter la riviere. Mais je ne fus pas ici plus heureux qu'ailleurs. Cependant, comme il étoit poſſible que ſes détours m'euſſent dérobé leur petit bateau, lorſque Henri, qui ne tarda pas à me rejoindre, m'eut dit qu'il ne l'avoit point apperçu en mer, je me déterminai à remonter la riviere juſqu'aux montagnes, bien aſſuré qu'ils ne pourroient m'échapper s'ils en avoient pris la route.

En conſéquence de cette réſolution, j'entrai dans la chaloupe, & profitant d'un vent favorable qui venoit de ſe lever, & de la marée qui montoit, je déployai la voile. Je donnai le gouvernail à Henri, & ramai de toute ma force. Nous voguâmes ainſi très-légérement vers le haut de l'Iſle; mais notre diligence & nos recherches n'aboutirent à rien. Nous ne découvrîmes aucunes traces de la fuite de

nos jeunes gens, &, lassés du travail de la rame & de nos courses, le cœur plein de tristesse, & tombant d'inanition pour n'avoir pas mangé de la journée, nous fûmes obligés de revenir au gîte, où nous n'arrivâmes qu'à deux heures de nuit.

En abordant Eléonore, j'étois d'autant plus embarrassé que je connoissois mieux toute la sensibilité de son cœur, & que je ne pouvois douter, d'après son caractere, qu'elle ne fût très-inquiete sur mon compte & sur celui de ses enfans. En effet, elle étoit depuis la nuit dans les plus vives alarmes de ne pas nous voir revenir, & sa tendresse, qui l'avoit fait courir & envoyer sans succès vers tous les endroits où elle pensoit que nous étions, lui faisoit imaginer mille aventures sinistres. Je lui amenois la moitié de ses gens. Mais comment lui annoncer la fuite des deux autres? Il n'étoit pas

poſſible de la lui cacher, & je ne ſavois comment la lui apprendre.

Dès qu'Eléonore me vit entrer, elle courut à moi. » Ah ! mon cher ami, me dit-elle, que votre arrivée me ſoulage ! que j'ai ſouffert aujourd'hui ! Pourquoi, je vous prie, vous retirer ſi tard ? Mais quelle impreſſion de chagrin j'apperçois dans vos yeux ! vous eſt-il arrivé quelque accident ? Où ſont Baptiſte & Guillaume ?..... Vous ne me répondez pas..... Ciel ! que faut-il que je penſe « ?

» Ma chere Eléonore, lui dis-je en ſoupirant, nous ne ſommes pas faits pour être toujours heureux. Depuis notre arrivée dans l'Iſle, nous avons été comblés des graces de la Providence. Elle nous éprouve aujourd'hui par une grande privation. Mais vous êtes ſoumiſe à ſa volonté ſainte, & vous avez trop de piété & de raiſon, pour ne pas vous réſigner à

ſes décrets. Vous ſavez d'ailleurs qu'il n'y a rien de ſtable dans le monde, & que nous pouvons en tout temps nous attendre à tout «.

» Eh mon Dieu! me dit mon épouſe, quel trouble & quelle frayeur vous jetez dans mon ame! De quelle privation voulez-vous parler? ..... Eh bien, lui dis-je, Baptiſte & Guillaume.... Ah! n'achevez pas, reprit-elle, je le vois de reſte, ils ſont morts. Et quand ils ſeroient morts, lui répondis-je; voudriez-vous vous laiſſer vaincre par la douleur de cette perte? Mais raſſurez-vous, & béniſſez le Ciel; ils ne le ſont pas «. Alors je lui montrai la lettre de Baptiſte. Je lui racontai les perquiſitions que j'avois faites pour le trouver, & je finis par les réflexions que m'avoit fait naître ſon action pleine de courage.

» Mais que deviendront-ils, dit cette tendre mere en laiſſant couler

deux ruiſſeaux de larmes ? Où peuvent-ils aller avec leur petit bateau ? Où trouveront-ils un aſile ? N'ont-ils pas à lutter contre les élémens & contre les beſoins non moins redoutables ? Hélas ! nous ne les verrons plus. La douleur que me cauſe leur fuite me ſuivra juſqu'au tombeau «.

» Il ne faut pas, lui dis-je, porter les choſes à l'extrême, en s'arrêtant de préférence aux idées les plus ſiniſtres. Vous ſavez qu'on jouit dans ce climat du plus beau temps juſqu'à la ſaiſon pluvieuſe, & que nos enfans n'ont à craindre maintenant dans les mers voiſines ni tempêtes, ni coups de vent. Ces mers n'offrent point de terres où ils puiſſent aborder ; ils n'oſeroient entreprendre un long voyage avec leur nacelle. Leur deſſein eſt ſans doute de trouver quelque aſile ſolitaire dans cette partie de l'Iſle que nous ne connoiſſons pas, & de s'y faire une re-

traite, jusqu'à ce que le temps, rendant le calme au cœur de Baptiste, le ramene à ses parens. Si nos enfans ne trouvent pas à se fixer, ils ne tarderont pas à revenir. Au reste, ne craignez point qu'ils manquent de nourriture; ils ne sont point partis sans provisions, & je compte sur leur industrie. Les produits de la chasse & ceux de la pêche peuvent suffire seuls à les soutenir «.

C'est ainsi que je tâchois de consoler Eléonore. Mais ces raisons, quoique plausibles, ne pouvoient dissiper les alarmes de son cœur. Sa tendresse inquiete, qui voyoit au delà du péril, ne lui permettoit pas d'être tranquille; & je ne pouvois moi-même me dérober au chagrin & à la crainte que me causoit encore la fuite de mes enfans. Cependant, comme il falloit se faire une raison de la nécessité, & comme nos murmures ni nos plaintes n'auroient

n'auroient pu changer l'ordre des événemens ni les décrets de la Providence, nous nous efforçâmes d'être plus fermes, ou du moins de le paroître dans nos manieres & dans nos discours. Je devois l'exemple du courage à Eléonore. Elle se contenoit, de peur d'augmenter ma sensibilité par la vue de la sienne, & j'aurois pu croire sa douleur calmée, si son cœur, qui se trahissoit quelquefois dans le sommeil par des soupirs & par des larmes, ne m'eût découvert toute la peine qu'elle s'étudioit à me cacher.

Dans l'intention de modérer le chagrin de mon épouse, je l'avois assurée que nos déserteurs étoient partis pourvus de munitions & de vivres. Il étoit vrai néanmoins que je n'en pouvois parler que par conjectures, & qu'il n'étoit guere possible de savoir au juste ce qu'ils avoient pris. Nos magasins ne fermoient point, & je ne tenois

pas regiſtre des choſes qu'on y avoit dépoſées; mais on pouvoit connoître qu'ils en avoient ôté, s'il en manquoit une quantité conſidérable. Je voulus le vérifier, pour être à même après cela d'en convaincre Eléonore, & je reconnus qu'ils avoient emporté des viandes ſalées, du pain, du cidre, de la poudre à tirer, des armes à feu, des filets de Pêcheur, & des outils propres à remuer la terre. Cette connoiſſance ſoulagea mon cœur, & produiſit le même effet ſur celui d'Eléonore, qui déſormais parut moins alarmée ſur le compte de ſes enfans.

CHAPITRE XXXIII.

Mariage de Henri & d'Adélaïde ; retour de Baptiſte & de Guillaume ; événement qui l'occaſionne.

LA diſpoſition d'eſprit où je voyois mon épouſe, & l'avantage qu'il pouvoit y avoir à profiter de l'abſence de Baptiſte, pour terminer le mariage de Henri, afin que le premier, de retour à la maiſon, perdît l'eſpoir de poſſéder Adélaïde, & reſpectât le lien qui l'unissoit à ſon frere, me firent prendre la réſolution d'aſſurer le bonheur de ce couple aimable, en les attachant l'un à l'autre d'une chaîne indiſſoluble. Un nouveau motif d'en hâter la cérémonie, étoit l'eſpoir qu'elle feroit diverſion aux ſouvenirs trop tendres qui affligeoient Eléonore. Je fis donc ſentir à mon épouſe la néceſſité

d'unir incessamment ces deux enfans ; & elle y consentit.

Ils reçurent avec une vive joie, mais pourtant avec modestie, l'agréable nouvelle qui leur en fut annoncée. Le jour fut indiqué. La famille appelée l'attendit avec impatience, & nous nous occupâmes sans délai des soins relatifs à la noce, tandis que les futurs, persuadés qu'ils alloient terminer l'affaire la plus importante de leur vie, se préparoient dans le recueillement à célébrer ce jour mémorable.

Ils étoient instruits de la sainteté du nœud qu'ils alloient former ; ils connoissoient les soins qu'imposoient l'administration du ménage & le gouvernement des enfans, & cependant nous jugeâmes convenable de leur mettre encore sous les yeux le tableau du mariage ; de leur montrer dans leur vrai jour les devoirs sacrés des

époux, les engagemens impreſcriptibles qu'ils contractoient avec la Nature, & les obligations dont les chargeoient les Loix de la ſociété. Nous ſavions que le bonheur des familles, des Cités, des Empires, dépend en grande partie du reſpect qu'on a pour ces ſaints engagemens; qu'on ne peut les mépriſer ſans altérer les mœurs, ſans invoquer le déſordre. En conſéquence, nous voulions, en imprimant la plus haute idée de ces devoirs dans l'ame de nos enfans, qu'ils ne trouvaſſent point d'excuſe dans leur ignorance, s'ils pouvoient jamais y manquer, & nous étions bien aiſes enfin de nous éviter le reproche que tant de peres peuvent ſe faire ailleurs, de gâter le cœur de leurs enfans par leur négligence à les inſtruire, ou par la frivolité de leurs opinions ſur les choſes les plus reſpectables, parmi leſquelles nous comptons dans notre

Isle tout ce qui a rapport au mariage; base de la société.

Eléonore dit à sa fille : » Nous allons vous rendre heureux ; mais la durée de votre bonheur dépendra de vous-même. Souvenez-vous que si votre amour cede au temps, comme tout sentiment trop vif, vous devez y substituer cette tendre amitié, qui, se formant du rapport des goûts & de l'humeur, s'entretient par les attentions & s'affermit par la confiance. En ne manquant jamais d'égards & de complaisance pour votre époux, vous gagnerez son estime, vous enchaînerez son cœur pour toujours. Dans la plupart des ménages l'affection tombe, parce qu'on se néglige ; que la vôtre se soutienne par l'envie de plaire, & par l'empressement à vous prévenir mutuellement. Si vos deux volontés ne sont qu'une, vos deux cœurs n'en feront plus qu'un désormais.

» Je ne vous dirai point de chérir vos enfans, ſi le Ciel vous en accorde. Vous êtes ma fille, c'eſt aſſez. Mais je vous exhorte à régler votre tendreſſe pour eux, à ne jamais l'écouter au préjudice de la raiſon, & à n'agir, pour les élever & les conduire, que de concert avec votre mari. Au reſte, que vos ſentimens & votre déférence pour vos parens ſoient tels qu'ils l'ont toujours été ; je vous réponds de l'amour & de l'obéiſſance de vos enfans. C'eſt le prix que Dieu promet à la piété filiale. Il ne vous trompera point, ma fille. Vous jouirez pendant une longue vie, du plaiſir de voir dans le cœur de vos deſcendans, cette affection reſpectueuſe & tendre dont je chériſſois mon pere, que nous vous avons inſpirée, & qui, tranſmiſe de race en race, doit faire le bonheur de notre poſtérité «.

Telles étoient les leçons de cette

bonne mere, qui juſtifioit par le plus grand exemple la vérité des préceptes qu'elle donnoit.

Parmi les regles de conduite que je crus devoir tracer à mon fils, relativement à ſon épouſe & pour le bonheur de tous deux, il me ſuffira de rappeler celles-ci comme les plus remarquables.

1°. Ne ſouffrez point que l'habitude de la poſſeſſion & la familiarité qui en eſt la ſuite, affoibliſſent chez vous l'envie de plaire.

2°. En parlant à votre épouſe, ne donnez jamais à la raiſon l'air & l'expreſſion de l'autorité.

3°. N'exigez rien de ſa tendreſſe, comme un droit acquis par le mariage; mais recevez-en les preuves au contraire comme des faveurs ou des complaiſances dignes des tranſports & de la reconnoiſſance de l'amour.

4°. Enfin, ſoyez modéré en tout,

même dans le bonheur, parce que l'abus de la jouiſſance amene la ſatiété, & qu'il faut uſer ſobrement des plaiſirs pour en étendre la durée & pour en connoître tous les charmes.

Après toutes ces leçons, rendues plus intéreſſantes par le ton que nous y mîmes, par les careſſes qui les accompagnoient, & par la docile & tendre reconnoiſſance de nos enfans, nous nous préparâmes à les mener à l'Autel où devoit ſe faire la cérémonie de leur mariage. Dans le deſſein de la rendre plus reſpectable, même à leurs yeux & à ceux de leurs freres, nous nous efforçâmes de lui donner l'air le plus impoſant & le plus auguſte. Nous étions tous dans nos plus beaux atours. Eléonore prit le bras de Henri, je donnai le mien à Adélaïde; tous les enfans, freres & ſœurs, nous imiterent. Quelques-uns ouvroient la marche en jouant du hautbois devant nous.

J'étois ſans armes, parce que je devois faire une fonction religieuſe; mais tous mes fils étoient armés. Les armes & leur exercice doivent entrer dans toute fête ſociale. Toutes les fois qu'il ſe forme une famille, celles qui lui ſont confédérées doivent répéter le ſerment de la protéger & de la défendre de tout leur pouvoir. Il faut que l'eſprit de la fête ſoit:

Livrez-vous, couple heureux, qu'aſſortit une union légitime, au plaiſir utile & doux de tranſmettre la vie à de jeunes enfans. Voilà les braves qui garantiront votre amour de toute crainte, & leur âge tendre de tout danger. La majeſté ſociale protége vos nœuds & les fruits qui doivent en naître.

Nous marchions ainſi deux à deux en ſilence & d'un pas grave, & c'eſt dans cet ordre que nous arrivâmes au lieu déſigné, où je devois faire à la

fois les fonctions de pere & de Pontife, recevoir & conſacrer les promeſſes de nos jeunes gens. Mon cœur étoit épanoui & mon eſprit agrandi. Tel que ce Patriarche qui ſauva le genre humain de ſes ruines, & devint le pere de tous les Peuples, je réuniſſois toutes les eſpeces de pouvoir que la juſtice & la néceſſité peuvent donner à un homme, & j'en faiſois dans ce moment le plus noble emploi dont j'euſſe pu m'enorgueillir. Non ſeulement j'aſſurois le bonheur de deux individus, de deux de mes enfans; mais j'établiſſois, en les uniſſant, celui de la ſociété des hommes dans mon Iſle, & je travaillois au bien-être de leurs deſcendans à l'infini.

On a beau plaiſanter ſur le mariage, la dépravation des mœurs qui le dégrade n'empêchera pas qu'il ne ſoit toujours l'inſtitution fondamentale de toute ſociété. C'eſt lui qui fait les

familles, les Nations, les Empires. Si les enfans n'étoient que le fruit d'une union fortuite, occasionnée par une ardeur brutale & momentanée, la plupart des peres qui ne se croiroient jamais assurés de la paternité, n'auroient le plus souvent aucune tendresse pour ces productions éphémeres, & leur refusant les soins, la nourriture, & sur-tout l'éducation, les livreroient au vice ou à la mort; ou, si la pitié de la mere s'efforçoit de sauver ces infortunés, le petit nombre de ces hommes, échappés au malheur général, traîneroit dans la misere une vie crapuleuse, dénuée d'instruction & privée d'un frein salutaire; car la seule tendresse maternelle manque de cette fermeté courageuse, qui, dès l'enfance, doit accoutumer l'homme à l'ordre, à la discipline, & à respecter le pouvoir de la raison.

Pénétré de ces grandes vérités, j'en

avois d'avance imbu mes enfans ; comme pere, je les préſentai à l'Autel, & comme Pontife qui tenois dans ce moment la place de Dieu même, je reçus leur conſentement en préſence des aſſiſtans, & les bénis au nom même de l'Auteur de la Nature & de la Religion.

» Nous voilà, Seigneur, dis-je à ce Maître infiniment bon, proſternés devant vous, pour vous préſenter les vœux & les ſermens de ce jeune couple. Ils ſont nos enfans ; ils ſont encore plus les vôtres. Je vous demande pour eux toutes les graces qui leur ſont néceſſaires. Nous ſommes dans cette Iſle iſolée & déſerte, comme les premiers hommes ſur la terre inhabitée. Dans la même ſituation, nous avons beſoin des mêmes ſecours. Daignez, ô mon Dieu ! les accorder à nos prieres. Répandez vos bénédictions ſur ces jeunes époux ;

rendez leur union féconde ; faites qu'ils voient plusieurs générations de leurs descendans, & qu'ils multiplient sur-tout par leur exemple le nombre de vos serviteurs «. Me tournant ensuite vers les époux, je leur adressai ces paroles :

» L'union que vous contractez, mes chers enfans, en vous offrant des douceurs réelles, vous impose des devoirs.

» Formée sous les auspices du plus grand, du plus saint de tous les êtres, destinée à vous rendre pour sa gloire les ancêtres d'un Peuple nouveau, elle doit fixer vos regards sur la postérité qui naîtra de vous.

» Ce ne sera plus seulement une famille qui par la suite peuplera cette Isle, ce sera une Nation toute entiere, qui vous devra, ainsi qu'à nous, son origine, & à qui vous devez de grands exemples.

» La sainteté du mariage, le respect pour les Loix, la Religion, sont, vous le savez, les premiers fondemens de la société civile.

» Epouse tendre & soumise, couple vertueux & fidele, qu'un attachement mutuel, que des soins, des égards réciproques, & l'accord de vos volontés, montrent à vos descendans quels sont les avantages & les charmes de l'union conjugale, comme vous l'ont montré vos peres. Gouvernés jusqu'ici par nos usages, par nos mœurs, par l'autorité paternelle; avec une population plus nombreuse, nous aurons besoin dans peu d'être gouvernés par des Loix. Dès que j'en aurai tracé le code sacré, faites voir par votre conduite quelle est l'obéissance que nous leur devons, & qui, rendue par les Chefs, ainsi que par les Sujets, fait la liberté, la force & la sûreté des Citoyens.

» Mais sur-tout qu'ils apprennent de vous, que la premiere de toutes les Loix, celle qui, bien remplie, suppléeroit toutes les autres, & qu'aucune ne peut suppléer, c'est la Religion ; & ici, mes enfans, bénissons tous ensemble le Pere des humains du don qu'il nous a fait. La Religion que je vous ai transmise n'étant point faite de main d'homme, porte avec elle tous les caracteres de sa divinité. Bien plus ancienne que toutes les inventions humaines, elle remonte aux premiers jours du Monde. Vraiment une, elle offre dans toutes ses parties l'accord le plus parfait. Constante dans sa durée, elle s'est perpétuée jusqu'à nous à travers toutes les révolutions & tous les âges. Seule immuable dans ces grands changemens, pure & sainte dans ses dogmes comme dans sa morale, elle lie les hommes entre eux, par cette même

chaîne d'amour qui les unit à Dieu.

» Reſpectez, chériſſez, mes enfans, cette Religion touchante & ſublime. Prenez-en bien l'eſprit; ſon caractere, c'eſt la charité. Obſervez-en tous les devoirs; elle épurera, elle aſſurera tous vos plaiſirs, elle adoucira vos peines, elle fera le bonheur de chacun de vous, & en ſubordonnant les intérêts particuliers à l'intérêt général, elle fera parmi nous le plus grand bonheur de tous «.

Après ce diſcours, qui termina la cérémonie du mariage, j'embraſſai tendrement Adélaïde & mon fils. Eléonore, en preſſant ſa fille ſur ſon ſein, ne put retenir ſes larmes: » Puiſſe votre union, leur dit cette bonne mere, être auſſi heureuſe que la mienne «! Tous les aſſiſtans attendris témoignerent leur ſatisfaction aux nouveaux mariés en les embraſſant. Mes fils ſe formerent en ligne &

manœuvrerent devant eux, préſenterent les armes, & firent une ſalve de mouſqueterie. Il fut arrêté qu'il y auroit dans l'après-midi des jeux d'arc, de courſe, de ſaut, & qu'Adélaïde donneroit tous les prix, dont le premier ſeroit de danſer avec les vainqueurs.

Ce mariage, comme je l'avois prévu, fit une heureuſe diverſion aux chagrins d'Eléonore, & ſuſpendit pour quelque temps les pleurs que nous verſions ſur la fuite de nos enfans. L'impatience de les revoir, toute vive qu'elle étoit, avoit un peu cédé aux mouvemens & aux ſoins qu'avoient exigés de nous cet hymen & les préparatifs de leur noce; mais principalement aux inſpirations de la prudence, qui nous repréſentoit la fuite de Baptiſte comme un événement favorable à nos projets, & la prolongation de ſon abſence comme très-propre à

ramener le calme dans ſon cœur & la paix dans la famille. L'accord & la félicité que nous voyions régner dans le nouveau ménage, ajoutoit encore du poids à cette conſidération.

Cependant le temps s'écouloit inſenſiblement. Il s'étoit paſſé près de deux mois depuis le départ de nos déſerteurs, & plus de ſix ſemaines depuis le mariage de leur frere. Déjà nos inquiétudes ſe renouveloient ſur leur compte, & l'approche de la ſaiſon pluvieuſe augmentoit nos alarmes, lorſqu'un ſoir, au moment que nous allions ſouper, un des petits qui étoient dans le jardin, entra tout à coup en criant : Voilà Baptiſte, voilà Guillaume ; ils ſont au bas du pré ; ils ſeront ici tout à l'heure.

Je ſortis auſſi-tôt, & voyant mes deux fils qui montoient rapidement à la maiſon, je courus vers Eléonore, qui, étant alors à la cuiſine, n'avoit

pas entendu ce qu'on venoit de m'apprendre. Je connoissois toute sa tendresse pour ses enfans & son extrême sensibilité. En conséquence, je voulois la préparer à cette nouvelle imprévue, de peur que la subite apparition de ses enfans, en causant à son cœur une trop vive émotion de surprise & de joie, ne lui fit éprouver un saisissement dangereux & peut-être mortel ; mais le bruit de l'arrivée des deux freres s'étant tout à coup répandu dans la maison, & leurs noms retentissant aux oreilles d'Eléonore, sa tendresse inquiete l'avoit fait voler vers ceux qui les répétoient. Elle entroit dans le sallon par la porte de la cour, au moment où j'allois sortir par la même porte ; & dans le même instant Baptiste & Guillaume qui venoient par le jardin, se présenterent à l'entrée opposée. Ils nous virent, & se prosternerent plutôt qu'ils ne se mirent

à genoux, de maniere que mon épouſe fut frappée de leur aſpect avant que j'euſſe pu la prévenir de leur retour.

Cette vue ineſpérée manqua de produire l'accident auquel je voulois parer. Eléonore fut ſi ſurpriſe du retour de ſes enfans, ſon cœur fut agité d'une émotion ſi vive, que, ſuffoquée en quelque ſorte par la force du ſentiment, elle ne put ſe ſoutenir. Elle ſeroit ſans doute tombée à la renverſe, ſi me trouvant auprès d'elle, je ne l'euſſe retenue dans mes bras & fait aſſeoir ſur une chaiſe voiſine.

La criſe qu'elle éprouvoit étoit ſi violente, qu'il étoit à craindre qu'elle n'y ſuccombât. Les eſprits & le ſang, qui s'étoient portés vers le cœur avec trop d'abondance, en avoient arrêté les fonctions. Elle demeuroit ſans pouls & ſans mouvement, comme une perſonne privée de ſentiment & de vie. J'étois plus mort que vif de la voir dans

cet état, & la désolation régnoit dans la famille.

Cependant, à force de secours, elle revint bientôt de sa léthargie, comme d'un profond sommeil, & regardant autour de nous : » Hélas ! me dit-elle, où sont-ils ? Ai-je rêvé que je les avois vus « ?

En remarquant l'effet qu'avoit produit sur Eléonore la vue de ses enfans, je leur avois fait signe de s'éloigner. Ils avoient passé dans la chambre voisine, où quelques-uns de leurs freres les avoient suivis. Je dis à mon épouse qu'ils étoient de retour à la maison ; mais qu'après ce qu'elle venoit d'éprouver, je craignois de les lui présenter ; &, pour modérer l'excès de la joie dont elle étoit accablée, j'ajoutai, que d'ailleurs la précipitation avec laquelle ils avoient monté la colline en quittant le rivage, me faisoit appréhender qu'il ne leur fût arrivé quelque accident, &

qu'ils n'euſſent quelque malheur à nous apprendre ; que le trouble que j'avois apperçu ſur leur viſage m'inquiétoit déjà. Je ne haſardai ce propos que pour contenir le ſentiment d'Eléonore, & cependant on va voir que je ſemblois deviner.

Cet expédient fut heureux. Il ſervit à modérer la joie de mon épouſe ; mais les ſoupçons que je lui inſpirois ne lui donnant que plus d'impatience d'embraſſer ſes deux fils, elle me pria de les appeler, en m'aſſurant qu'il n'y avoit plus rien à craindre de leur entrevue, & que ſon mal, ainſi que le danger, étoient déjà paſſés. Je les appelai donc, & ils vinrent les larmes aux yeux ſe jeter à nos pieds en implorant notre clémence.

Je ne m'étendis pas en reproches ; ce n'étoit pas le temps ; je leur dis ſeulement avec un ton à la fois tendre & ſévere : » Vous voyez, mes

fils, le malheur qu'a penſé cauſer votre retour : celui de votre abſence fut bien plus cruel «. Leur mere les fit lever, & les mouillant de ſes pleurs en les embraſſant, ſe plaignit tendrement de leur fuite, qui nous avoit occaſionné tant de chagrin. » N'aviez-vous pas, dit-elle à Baptiſte, aſſez de force pour vaincre, ſans vous ſervir d'un moyen extrême, qui, en nous donnant ſur votre compte la plus grande inquiétude, vous livroit vous-même à mille périls? Avez-vous au moins retrouvé votre courage ? Votre retour enfin n'a-t-il pas pour cauſe quelque événement fâcheux ? Ah ! mon pauvre Baptiſte, que vous coutez à ma tendreſſe « !

Baptiſte lui répondit qu'il étoit déſolé des peines qu'il nous avoit fait éprouver ; mais que dans l'état où il s'étoit trouvé, la fuite étoit devenue une démarche indiſpenſable ; que pour ce

ce qui le regardoit perſonnellement, il ne pouvoit que s'en féliciter, parce qu'elle lui rendoit la raiſon qu'il avoit perdue. » Vous ne me verrez plus, ajouta-t-il, dans les diſpoſitions que vous condamniez. L'abſence & la néceſſité ont opéré ſur mon cœur un changement favorable. Je me ſuis enfin rendu maître de mes ſentimens. J'abjure à jamais la haine qu'une paſſion furieuſe m'inſpiroit pour Henri. Je viens d'apprendre ſon mariage avec Adélaïde. Je m'en doutois, & je ſuis revenu. C'eſt vous dire aſſez que ſi je ne vois point encore ſon bonheur avec ſatisfaction, je puis du moins en ſupporter l'idée. Qu'il ſoit heureux, j'y conſens. J'ai été trop ſenſible, je veux être juſte. J'ai des torts envers mes parens & envers mon frere, je ſuis bien réſolu de les réparer. Rendez-moi votre eſtime & votre bienveillance, je vais tâcher de les mériter.

D'ailleurs l'union & l'intelligence ne furent jamais plus néceſſaires dans la famille qu'en ce moment, où des Negres anthropophages auxquels nous avons échappé, cherchent peut-être à pénétrer dans l'Iſle pour nous découvrir & nous dévorer, & où nous aurions beſoin de toutes les forces de la Colonie pour les repouſſer, s'ils y entroient jamais «.

La derniere phraſe de ce diſcours me jeta dans un étonnement difficile à décrire, & fit paſſer le cœur d'Eléonore de l'excès de la joie à celui de la frayeur. » Vous étiez pourſuivis par des Sauvages, lui dis-je ? Comment & dans quel endroit en avez-vous fait la rencontre ? Vous ont-ils attaqués ? Ont-ils connoiſſance de votre aſile ? Ont-ils découvert l'embouchure de la baie ? Se ſont-ils apperçus que vous y entriez « ? Telles furent les queſtions rapides & multipliées que je lui fis.

» J'ignore, répondit Baptiſte, ſi ces Negres ſavent que cette Iſle ſoit habitée; je penſe au contraire qu'ils ne la jugent pas même habitable, puiſque jamais leurs courſes ne s'étendent juſqu'ici. Il ne me paroît pas non plus vraiſemblable qu'ils nous aient vu doubler la pointe oppoſée à l'obſervatoire pour entrer dans la riviere. Mais comme ils nous ont pourſuivis longtemps à force de rames, & que nous n'avons échappé qu'à la faveur du vent & de la voile, qui nous donnoient une marche ſupérieure, il eſt à craindre que l'envie de connoître la route que nous avons faite, ne les engage à continuer leur chaſſe juſqu'à cette pointe, & que leurs barques, pouſſées dans le courant, ne prennent, avec la marée, le chemin de l'embouchure, & ne découvrent notre habitation. Je vous apprendrai dans un autre moment les particularités de cette rencontre.

Nous devons maintenant ſonger au plus preſſé ; je veux dire qu'il faut s'aſſurer ſi leurs barques ont continué leur route juſqu'à la hauteur de l'embouchure, afin de prendre, s'il eſt néceſſaire, toutes les précautions que la circonſtance demande, & que nos connoiſſances & nos armes nous permettent d'employer à notre défenſe, en cas d'attaque «.

» Raſſurez-vous, dis-je à mon épouſe que ce diſcours faiſoit pâlir ; avant de céder à la crainte, il faut connoître au moins ſi le danger que l'on redoute a quelque réalité. Peut-être que ces Sauvages, en perdant de vue la barque de nos enfans, & ne voyant aucun eſpoir de l'atteindre, auront pris le parti de retourner au lieu d'où ils venoient. Si leur hardieſſe les portoit juſqu'à la baie, & ſi leur témérité les y faiſoit entrer, n'avons-nous pas aſſez d'artillerie & de muni-

tions pour les arrêter dans leur courſe & pour les détruire ? Ils doivent être en petit nombre, nus & mal armés ; quels ſuccès auroient-ils contre nos fuſils & nos canons « ?

» Allons à la découverte, dis-je à mes enfans, & prenez vos armes. Vous, Henri, paſſez la riviere avec Guillaume, & montez juſqu'à la crête la plus haute du côté du midi. Vous verrez de là juſqu'à la hauteur des montagnes à l'oueſt. Vous, Baptiſte, ſuivez-moi à l'obſervatoire, d'où nous pouvons découvrir la mer à l'eſt & à l'oueſt dans une grande étendue. Pour vous, ma chere amie, ſoupez avec le reſte de la famille, puiſque la table eſt dreſſée & que tout eſt prêt. Nous trouverons bien de quoi ſouper quand nous reviendrons «.

Le beſoin de pourvoir à notre ſûreté m'obligeant de partir ſans délai, je n'attendis pas ſa réponſe. Je recom-

mandai mon épouſe à ſes filles, & m'étant pourvu d'armes, de poudre & d'un téleſcope, je courus avec Baptiſte à mon obſervatoire, d'où nous eûmes la ſatisfaction de n'appercevoir rien qui dût nous inquiéter. J'avois fait prendre à Baptiſte quelques boulets de calibre. Nous chargeâmes à tout événement le canon qui ſe trouvoit en cet endroit, après quoi, deſcendant vers le rivage, nous traverſâmes la riviere dans la grande chaloupe, pour nous aſſurer par nous-mêmes, en montant ſur les crêtes du midi, ſi nous avions encore quelque danger à redouter. Mais nous ne vîmes point les canots des Sauvages; & comme la nuit tomboit, que le temps pluvieux & les orages qui le précedent s'annonçoient déjà, & qu'il étoit vraiſemblable que, dans ces circonſtances, les Sauvages n'oſeroient pas ſe haſarder ſur une mer inconnue & près

d'une côte auſſi redoutable que celle de l'Iſle, nous revînmes plus tranquilles à la maiſon.

Notre retour, & le rapport que nous fîmes raſſurerent un peu le cœur d'Eléonore, & ceux de nos enfans qui étoient reſtés auprès d'elle. Henri, qui nous rejoignit un moment après, acheva de nous calmer. Il nous dit que les canots qui pourſuivoient ſes freres, ne s'étoient avancés que juſqu'à la hauteur des montagnes les plus voiſines, où la côte, faiſant un coude, forme un grand promontoire; qu'en arrivant au haut de la crête, il avoit pris la précaution de ſe coucher ſur le ventre, ainſi que Guillaume, pour n'être pas apperçus, & qu'il n'avoit pas demeuré long-temps dans cette poſture, ſans voir trois canots qui doubloient le cap; mais qu'ils n'étoient pas venus plus avant, parce qu'alors, ſans doute, les hommes qui

les montoient, n'appercevant point notre barque dans tout cet eſpace de mer qui ſe préſentoit devant eux, voyant venir la nuit, & redoutant la tempête qui pouvoit briſer leurs frêles barques ſur les rochers de l'Iſle, avoient pris le parti de s'en retourner, avec plus de vîteſſe encore qu'ils n'en avoient mis à venir juſque là.

J'ajoutai à ce récit cette réflexion conſolante, que nous n'avions déſormais rien à craindre de leur part, les périls d'une mer courroucée durant la ſaiſon pluvieuſe devant nous garantir de leurs viſites, quand même ils connoîtroient notre gîte & ſeroient réſolus de nous y attaquer.

Tous les événemens du jour, qui s'annonçoient d'une maniere effrayante, s'étant paſſés plus heureuſement que nous ne l'eſpérions, la famille entiere, car mon épouſe n'avoit rien voulu prendre juſqu'à notre arrivée,

la famille ſoupa avec une ſorte de joie, de voir tous ſes membres réunis, & d'être délivrée du danger extraordinaire dont elle étoit menacée. Il me reſtoit pourtant au fond du cœur un trouble pénible, qui me faiſoit regarder l'avenir avec frayeur; mais j'eus bien ſoin de cacher dans ce moment tous ces preſſentimens funeſtes.

CHAPITRE XXXIV.

Relation du voyage de Baptiſte, & récit des événemens qui en ſont la ſuite.

DÈS que nous eûmes ſoupé, nous demandâmes à nos aventuriers le récit de leur voyage. Voici ce que Baptiſte nous raconta.

» La paſſion furieuſe dont j'étois maîtriſé, nous dit-il, me faiſant regarder le mariage d'Adélaïde comme l'événement le plus funeſte de ma vie, j'euſſe été capable de tout entreprendre pour le rompre, ſi j'euſſe vu la moindre poſſibilité de réuſſir, ſi j'euſſe pu me flatter de l'aveu de ſon cœur. Emporté par l'ardeur impétueuſe d'un amour aveugle, & mes déſirs ayant ſans ceſſe à vaincre une barriere inſurmontable, je fus tenté vingt fois, pour

les satisfaire, de me porter à des excès, dont la seule pensée me fait rougir. Je dois le dire ici en expiation de ma faute. Dans quel abîme les passions déréglées ne peuvent-elles pas nous jeter! Je balançai quelque temps entre les partis extrêmes que ma colere me présentoit. Tantôt je voulois attaquer Henri, lui arracher la vie, ou la perdre, s'il ne renonçoit point à la main d'Adélaïde; tantôt je voulois me percer aux yeux de tous, pour les punir de mon désespoir. Quelquefois il me venoit en pensée de faire les derniers efforts auprès d'Adélaïde pour la toucher, pour la décider en ma faveur; & si elle me refusoit, de l'enlever & de fuir avec elle; mais enfin, un reste de raison me rappelant les principes de vertu que vous avez mis dans mon ame; & la tendresse que je vous dois, mon pere & ma mere, retraçant à mon cœur

éperdu la douleur dont je percerois le vôtre ſi je cédois à ces impulſions, je ne vis d'autre moyen d'échapper à ce double naufrage, que celui de fuir loin de la maiſon, dans la perſuaſion que l'abſence pourroit me rendre ma vertu premiere & mon courage.

» Peu à peu l'intérêt, la ſenſibilité, le dépit me préſenterent ce parti comme le ſeul convenable, & l'amour-propre acheva de me déterminer à l'embraſſer, en me faiſant voir dans cette entrepriſe une grandeur d'ame très-impoſante. Ils me prennent donc, me dis-je, pour un homme ordinaire. Un autre m'eſt préféré, parce qu'on lui croit plus de vertu. Eh bien ! montrons-leur que nous ſommes capables des plus grandes choſes. Forçons-les à nous plaindre & à nous eſtimer, & faiſons-les repentir de l'injuſtice de eur partialité.

Le deſſein de m'éloigner, une fois arrêté dans ma penſée, je réſolus de partir la nuit pour éviter toute pourſuite, & d'emporter avec moi toutes les choſes dont je pourrois avoir beſoin dans mon exil. En conſéquence, je pris ſecrétement dans le magaſin, des proviſions, des armes, des munitions, des outils de pêche & de labourage, enfin tout ce qui pouvoit donner à mon induſtrie les moyens de me ſecourir dans les diverſes poſitions où j'allois me trouver.

» Ma réſolution étoit ferme; mais elle ne m'ôtoit pas le regret de tout quitter, ni l'inquiétude où me jetoit la penſée, que ma déſertion alloit vous cauſer une peine infinie. Je gémiſſois intérieurement de la cruelle néceſſité où je me trouvois de vous donner tant de chagrin, & j'étois tellement affecté de ce ſentiment, que la nuit même le ſommeil ne m'y déroboit

pas. Je pouſſois des ſoupirs, je faiſois des plaintes, & je parlois de mon projet dans mes rêves.

» Mon frere Guillaume, à la généroſité duquel je dois rendre ici publiquement juſtice, comme un témoignage de ma reconnoiſſance, mon frere Guillaume qui m'entendit, fut touché de l'état violent où j'étois, & non moins affligé que ſurpris de ma réſolution, après m'avoir dit comment il l'avoit appriſe, il n'oublia rien pour la rompre. Remontrances, prieres, ſollicitations, tout fut mis en œuvre pour me diſſuader, & tout fut inutile. Alors voyant que j'étois inébranlable, il changea de batterie. Il voulut m'accompagner, & partager ma fortune dans les haſards de ma fuite; & comme je refuſois de le recevoir pour mon compagnon, par la conſidération des dangers auxquels il ſeroit expoſé, & du ſurcroît de peine

que je vous cauſerois, il me répondit avec un ton de fermeté bien au deſſus de ſon âge : Ou vous renoncerez à votre entrepriſe, ou vous conſentirez à me prendre pour ſecond, ſinon je vais de ce pas tout découvrir à mon pere, qui trouvera bien le moyen de vous arrêter.

» Cette menace eut tout l'effet qu'il en attendoit. Je lui accordai ſa demande, & nous étant embraſſés, en ſigne d'accord & de bonne amitié, nous convînmes du temps où nous devions quitter l'Iſle, & de tout ce que nous avions à faire juſqu'à ce moment.

» Il fallut augmenter les préparatifs du voyage, & les dépoſer enſuite à portée de la baie dans un lieu ſecret, qui, en les dérobant à vos regards & à vos ſoupçons, nous donnât la facilité de les embarquer promptement. Nous choiſîmes cet endroit, ſous un arbre

épais & bas, au bord & de l'autre côté de la riviere. Nous y voiturâmes deux nuits de ſuite tout ce dont nous voulions charger la barque.

» La troiſieme nuit, lorſque vous fûtes couchés, & que je crus tout le monde endormi, nous ſortîmes pour quitter l'iſle. J'avois le cœur ſi ſerré de peine en trayerſant le jardin, que, craignant de montrer à mon frere toute ma foibleſſe, je rentrai dans la maiſon, ſous prétexte que j'oublios quelque choſe; mais en effet pour reprendre un peu de force en m'aſſeyant un moment.

» Marchez toujours, dis-je à mon frere, je ne tarderai pas à vous rejoindre. Guillaume continua ſon chemin, tandis qu'allant m'aſſeoir ſur une des marches de l'eſcalier, mettant mes coudes ſur les genoux, & poſant les mains ſur mes yeux pour appuyer ma tête, je m'abandonnai dans cette

poſture à des réflexions ſi douloureuſes, que je crus expirer ſur le lieu. Cependant mes ſentimens de tendreſſe ſe réveillant, j'allai juſqu'à votre porte, qui étoit également celle du cabinet d'Adélaïde. Je me proſternai devant le ſeuil; je le couvris de cent baiſers, & je l'arroſai d'un torrent de larmes. Enfin, faiſant un violent effort ſur moi-même, je m'arrachai de cet endroit & je rejoignis mon frere, qui s'inquiétoit déjà de ne pas me voir revenir; après quoi nous chargeâmes notre barque.

» Il faiſoit un beau clair de lune. Nous en profitâmes pour ſortir de la riviere & pour nous éloigner de cette partie de l'Iſle, afin d'être hors de vue quand le jour viendroit nous éclairer. Il ne faiſoit point de vent. La mer étoit calme. Nous ne voguions qu'à force de rames. Guillaume m'aidoit de tout ſon pouvoir. Lorſque nous fûmes un peu loin, il rompit le ſilence

que nous avions gardé juſqu'alors, pour me demander ſur quelle côte je me propoſois de deſcendre. Nous ne connoiſſons point d'Iſle autour de nous, me dit-il, & s'il faut s'en rapporter aux conjectures de mon pere, nous ſommes fort éloignés de toute ſociété humaine & de toutes les terres habitables. Nous fuyons peut-être le ſeul aſile que ces mers puiſſent nous offrir. Dites-moi donc, mon cher frere, quel eſt votre deſſein? Je ne m'en ſuis pas encore informé, pour ne point vous laiſſer croire qu'aucune conſidération, qu'aucune crainte pût m'empêcher de vous ſuivre. Maintenant que ce motif n'exiſte plus, faites-moi part de votre projet. Vous en avez ſans doute formé quelqu'un de plauſible.

» Je ne manquerois pas ſeulement de raiſon, mais de ſens le plus vulgaire, lui dis-je, ſi je m'abandonnois

aux flots, ſi je quittois notre aſile ſans un eſpoir probable d'en trouver un ailleurs. Comme un autre Colomb, je navigue pour découvrir des terres nouvelles, mais avec plus d'eſpoir d'y arriver. Ce n'eſt pas au loin je que les cherche. Je crois comme vous que ces mers ne contiennent dans un eſpace immenſe que notre Iſle, & je me rendrois coupable de la plus grande témérité, ſi j'oſois dans notre nacelle vous expoſer aux riſques d'une longue navigation.

» Mais accordez-vous donc, me répondit Guillaume. Vous ne connoiſſez dans ces mers que notre Iſle. Vous ne voulez point aller au loin chercher de nouveaux pays. Où trouverez-vous donc ces terres nouvelles que vous prétendez habiter ? Dans notre Iſle même, lui répondis-je; mais dans la partie oppoſée à celle dont nous ſortons. Vous avez pu remarquer, mon

frere, que l'Isle est composée de deux régions différentes, séparées par des escarpemens & des rochers qui paroissent insurmontables; l'une basse, agréable, fertile, où nous avons vécu jusqu'à présent; l'autre élevée, pleine de montagnes & d'inégalités, dont nous n'avons vu de loin que les cimes; que nous ne connoissons pas, qui peut cependant renfermer bien des choses précieuses, & nous fournir au moins une retraite & des alimens.

» Par l'inspection que j'ai faite plusieurs fois des montagnes les plus hautes de cette partie de l'Isle, & par l'observation des cimes d'autres montagnes plus éloignées, j'ai lieu de croire qu'il y a, depuis les premieres jusques aux côtes du Nord, un espace de pays considérable. Je présume que les pendans des terreins supérieurs qui regardent ce point de l'horizon, versent leurs eaux au Septentrion, &

qu'elles doivent ainſi nous offrir une entrée facile de ce côté-là. Si je me trompois dans ces conjectures, nous pourrions au moins ranger la côte au plus près; & comme la mer eſt parfaitement calme, & que cette circonſtance nous permet de mener le bateau juſqu'au pied des rochers, il ſeroit peut-être facile, en choiſiſſant l'endroit de la côte le moins eſcarpé, de franchir cette barriere en grimpant juſqu'à la crête.

» Là-deſſus nous continuâmes notre route avec une nouvelle ardeur vers la pointe de l'Iſle la plus éloignée; & quand le jour vint à paroître, nous nous trouvâmes aſſez loin des côtes qui vous avoiſinent, pour n'avoir plus à craindre d'être découverts. Sur ces entrefaites, la briſe s'étant levée, nous en profitâmes pour nous aider de la voile. Nous voguâmes ainſi juſque vers le ſoir, que le vent tomba.

» La chaîne de rochers qui entoure l'Isle, ne nous avoit point encore présenté de passage. Elle ne paroissoit jusque-là qu'un rempart continu, dont la base étoit gardée par des écueils sans nombre. Mais quand nous eûmes, en ramant, doublé la pointe du Nord, nous tombâmes dans un courant qui nous portoit vers la côte; ce qui me fit augurer que nous étions près de quelque riviere, dans laquelle la marée devoit monter alors; & en effet je devinois juste. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, qu'à ma grande satisfaction, nous vîmes la côte s'abaisser devant nous. Elle parut enfin séparée par un grand intervalle. Le courant nous y portoit. C'étoit, comme je l'avois pensé, l'embouchure d'une riviere, sur le rivage de laquelle nous ne tardâmes pas à débarquer.

» Nous nous arrêtâmes dans un lieu commode & sûr, à la rive gauche de

la riviere. Nous attachâmes le bateau à un arbre, & ayant mis pied à terre, nous viſitâmes le local à quelques milles à la ronde, pour reconnoître le pays & nous aſſurer d'un endroit propre à nous faire un gîte. Le terrein en étoit inégal, les collines hautes & rapprochées, les vallées profondes. Il étoit bien différent de celui que nous habitons; mais l'aſpect de ce payſage, tout agreſte & ſauvage qu'il paroiſſoit, ne déplut point à mon cœur. Il convenoit à ma mélancolie, il entretenoit ma triſteſſe par le ſombre des idées qu'il inſpiroit.

» Nous trouvâmes au pied d'une roche pendante & fort élevée, une grotte ſpacieuſe dont nous fîmes notre logement, ne voyant pas qu'elle ſervît de retraite à des bêtes cruelles ou venimeuſes. Nous y tranſportâmes tout ce que nous avions dans le bateau. Nous y fîmes du feu, & y paſſâmes la

nuit. Cette grotte fut pour nous un asile heureux & commode; car dans cette partie de l'Isle les nuits sont très-fraîches, & si nous avions été forcés de coucher à l'air, nous aurions pu être incommodés du changement subit de température, comme nous l'éprouvâmes depuis.

» Je ne vous dirai point quels sentimens affectoient mon ame dans ce moment. Je n'aurois su les définir moi-même. La tendresse & l'orgueil y luttant sans cesse, vainqueurs & vaincus tour à tour, me tenoient d'abord dans une situation pénible & cruelle; mais comme la raison se rangeoit toujours du parti de l'amour-propre, je ne tardai pas à me savoir bon gré d'avoir pris la fuite, & je me fis gloire du courage que j'avois montré dans ma résolution. J'eusse été pleinement satisfait de mon exil, si l'idée du chagrin que je vous causois, & la vue

des

des privations & des regrets auxquels j'expoſois mon frere Guillaume, n'euſſent jeté beaucoup d'amertume ſur mes réflexions.

» Le lendemain, nous étendîmes nos courſes beaucoup plus loin que la veille. Nous montâmes juſqu'au ſommet d'une haute montagne, d'où nous vîmes à découvert celle qui vomit du feu, & qui pour lors ne jetoit que de la fumée. Tout nous préſentoit ici une nature ſauvage & brute, un payſage rude & bizarre, un terrein hériſſé & plein d'aſpérités, un pays en un mot déſagréable à l'œil. Mais nous reconnûmes bientôt qu'avec ce déſagrément, ce pays avoit auſſi ſes avantages. Il abondoit en gibier du meilleur goût, qui, n'étant pas épouvanté de notre vue, ſe laiſſoit aſſommer à coups de bâton. La riviere, & juſqu'aux ruiſſeaux nombreux qui baignent les vallées, étoient remplis de poiſſons exquis; enfin les

bois nous offroient une diverſité d'arbres chargés de fruits, & la terre nous montroit en profuſion des ſimples & des plantes propres à la nourriture & à la ſanté de l'homme.

» Ces découvertes, qui nous déroboient déſormais à la crainte de manquer de ſubſiſtances, donnoient un prix réel à notre ſolitude, & nous accoutumoient à ce ſéjour. Nous voulûmes étendre ces avantages; & dans cette vûe, nous fouîmes le ſol aux environs de la grotte, pour en faire un champ. Les bois dont les collines y ſont couvertes, conſervent aux terres de ce canton une fraîcheur ſalutaire que nos terres n'ont pas ici. L'obſervation que nous en fîmes, me porta à ſemer des légumes avant la ſaiſon des pluies. Tout ce que je ſemai fit des progrès ſurprenans, & nous faiſoit eſpérer, quand nous en ſommes partis, une très-bonne récolte.

» Nous nous établiſſions ainſi à demeure ; mais les premiers travaux finis, le loiſir dont nous jouiſſions me donna l'envie de pouſſer nos viſites juſqu'à la grande montagne, pour examiner de près tout ce qu'elle avoit de curieux. Nous prîmes en conſéquence les proviſions néceſſaires pour un voyage de pluſieurs jours, & après avoir fermé à tout événement l'entrée de la grotte avec de grandes pierres & des brouſſailles, nous nous acheminâmes, en chaſſant, juſqu'au pied du volcan.

» Je ne vous en ferai point la deſcription. Il reſſemble à ceux que vous avez en Europe, & dont vous nous avez quelquefois entretenus. Je me contenterai de vous dire, qu'à plus de deux lieues de ſa baſe, qui, ſi j'en juge bien, en a plus de quinze de circonférence, les vallons ſont couverts de pierres ponces & de cendres.

Il ſort du bas de la montagne pluſieurs ruiſſeaux qui y entretiennent un peu de verdure. Un peu plus haut nous trouvâmes de petits bois ; mais au deſſus ce n'étoit qu'un pays brûlé, un terrein plein de crevaſſes & de ravines, couvert en quelques endroits à des profondeurs conſidérables de matieres, qui, fort iesliquides en différens temps des flancs & de la bouche du volcan, étoient maintenant ſolides comme la pierre.

» Mais c'eſt dans ce terrein brûlé, en apparence ſi mépriſable, que je fus bien payé de ma curioſité, & c'eſt lui ſur-tout qui doit nous rendre cette montagne précieuſe. J'y trouvai du ſoufre, pluſieurs ſortes de métaux, & particuliérement du cuivre en très-grande abondance. J'en découvris quelques mines, dont je rapportai de gros morceaux vierges à la grotte, bien perſuadé que nous trouverions encore

d'autres mines, & qu'elles devoient être faciles à exploiter.

» Cependant l'envie de connoître cette partie de l'Iſle, qui eſt ſituée entre le volcan & la grande cataracte, nous ramena peu de jours après au pied du volcan. J'oubliois de vous dire que cette montagne brûlante eſt la cîme la plus élevée d'une longue chaîne d'autres montagnes ou de rochers eſcarpés, qui, s'étendant d'une mer à l'autre, partage en quelque ſorte ce terrein ſupérieur en deux parties. Nous eûmes une peine infinie à la traverſer. Il nous fallut non ſeulement gravir des pendans très-roides, mais grimper ſur des pointes de rochers preſque inacceſſibles, & franchir quelquefois d'un ſaut, des fentes & des ravines, dont le fond ſe perd dans des abîmes. J'oſe croire qu'il n'y a que des hommes d'un grand courage, & dont les membres fréquemment exercés ont

acquis beaucoup de force & de légéreté, qui puiſſent entreprendre une pareille route. Quoi qu'il en ſoit, nous vînmes à bout de ſurmonter cette barriere, & nous nous trouvâmes dans une contrée plus curieuſe encore que celle d'où nous venions.

» Le pays en deçà du volcan, préſente en effet à l'œil ſurpris un aſpect plus étrange & des ſites plus bizarres. On ne voit pas ſeulement au loin des inégalités & des montagnes, car cette partie eſt plus étendue & plus découverte; mais ces montagnes ont une forme plus ſinguliere. Ce ſont pour la plupart des pics tronqués & iſolés, d'une grande élévation, qui portent encore des marques des volcans éteints qu'ils ont recélés autrefois. Les ruines & les laves dont ils ſont entourés, ſont les témoins exiſtans des ſecouſſes terribles & des révolutions que les tremblemens de terre & les volcans

ont fait éprouver à cette partie de l'Iſle.

» Je viſitai la plupart de ces montagnes, dont quelques-unes m'offrirent, comme je le penſois, des carrieres ou des mines de métaux riches. J'en trouvai même une de fer, qui eſt, ſi je ne me trompe, très-abondante, &, dans notre ſituation, bien plus utile pour nous que celles d'or ou d'argent. Je remarquai ſoigneuſement la poſition de cette mine, pour pouvoir la retrouver dans la ſuite, s'il étoit néceſſaire de l'exploiter. Mais mes ſoins & mes obſervations ne ſe bornerent point à ces objets.

» Mon intention étoit ſur-tout de m'aſſurer s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver un paſſage pour deſcendre de cette partie élevée de l'Iſle dans celle que vous habitez, & de connoître, chemin faiſant, la ſource & l'accroiſſement de notre riviere.

» Je fus pleinement ſatisfait ſur ce

dernier article. Je me convainquis que les eaux qui tombent du penchant des montagnes vers le midi, forment d'abord cette riviere, laquelle recevant enſuite à droite & à gauche tous les ruiſſeaux, juſqu'à la caſcade, ſe trouve aſſez forte en cet endroit pour pouvoir porter bateau. J'en ſuivis la rive droite, malgré les difficultés du terrein & des rochers énormes qui embarraſſoient ma route; enfin, parvenu juſqu'au bord de l'abîme, j'eus la conſolation de voir les crêtes qui environnent ce vallon; mais je ne pus y fixer mes regards ſans l'émotion la plus tendre, & ſans répandre un torrent de larmes. Heureuſement pour moi que j'étois alors aſſez loin de Guillaume; car devant lui je me contenois, & par orgueil, comme ſon aîné, & par humanité, pour ne pas ajouter aux chagrins où ſon amitié pour moi l'avoit ſi généreuſement plongé.

» Les entours effrayans de la cata-

racte ne m'offrirent point le paſſage que je cherchois. Il fallut revenir ſur nos pas & nous détourner beaucoup pour aller tenter de le découvrir ailleurs, à cauſe d'un creux vaſte & noir qui nous barroit le chemin. Nous fîmes donc un grand circuit, & marchant ſur un ſol couvert de laves & de ruines, nous nous dirigeâmes à droite vers le promontoire, près duquel je me flattois de trouver ce paſſage. Mais quand nous eûmes fait le tour de ce noir précipice, qui vraiſemblablement eſt la coupe d'un ancien volcan, des rochers à pic, ou des abîmes qui s'offroient ſans ceſſe devant nous, nous oppoſerent long-temps une barriere inſurmontable. Ce ne fut qu'à la crête la plus voiſine du promontoire, que j'eſtimai poſſible de ſe frayer par terre un chemin de cette partie de l'Iſle à l'autre.

» Je crus d'abord que je pourrois,

en côtoyant le promontoire, gagner de pointe en pointe les crêtes qui terminent le vallon ; mais quand je touchois preſque au terme de mes eſpérances, je fus tout à coup arrêté par une breche du rocher qui interrompoit mon chemin. La montagne à gauche, élevée comme un mur au deſſus de ma tête, la mer à droite au deſſous de moi, & à une profondeur conſidérable, ne me permettoient plus d'avancer, ni de chercher une nouvelle route en me détournant. Nous fûmes donc forcés de rebrouſſer. Je vis bien cependant que mon projet n'étoit pas impraticable. La breche qui nous arrêtoit n'ayant guere plus de trente pieds d'ouverture, je conçus qu'il ſeroit poſſible d'y faire un pont avec de grands arbres ; mais comme deux hommes ſeuls ne pouvoient entreprendre un pareil ouvrage, il fallut l'abandonner pour le moment, & renvoyer à des

temps plus favorables le ſoin de s'en occuper «.

» Et quelle étoit, mon fils, lui dit alors Eléonore, votre intention en revenant dans l'Iſle, après avoir pris le parti de fuir & de vivre loin de nous ? Aviez-vous déjà changé de réſolution «?

» Non, ma mere, répondit Baptiſte; mais n'avez-vous jamais aimé ? Ne connoiſſez-vous pas les retours d'un cœur offenſé, mais trop tendre, qui cede quelquefois aux mouvemens ſecrets de ſa paſſion, quoique mépriſée ? Je voulois, à la faveur de la nuit, pénétrer juſqu'ici ; & ſi je ne pouvois voir ce que j'aimois, je voulois jouir au moins du charme de l'entendre. Je me flattois du doux eſpoir d'ouïr prononcer mon nom par les bouches les plus cheres, & d'apprendre peut-être que j'étois regretté. Placé ſous le veſtibule près de la

porte du ſallon, lorſque vous auriez ſoupé, je n'aurois rien perdu de votre converſation. Je voulois enfin vous dérober aux inquiétudes que vous cauſoit notre ſort, en dépoſant près de la porte une lettre qui pût vous raſſurer ſur notre compte, ſans pourtant vous faire connoître le lieu de notre exil. Tel étoit le projet ſéduiſant que j'avois adopté, & auquel je ne renonçai qu'avec beaucoup de peine.

» Je retournai donc, continua Baptiſte, des bords du vallon à notre grotte, tout penſif & fâché de ne pouvoir venir juſqu'à vous; & cette circonſtance ſembla me rendre, durant pluſieurs jours, ma premiere mélancolie. Nous repaſſâmes, avec autant de difficultés que de dangers, la haute chaîne des montagnes. Mais cela ne m'empêcha point d'y revenir, pour en extraire des métaux que j'avois réſolu de travailler. Mon inquié-

tude, encore plus que le beſoin, me rendoit le travail néceſſaire. J'étois ſans ceſſe en mouvement pour me diſtraire, & cette regle de conduite me ſervit beaucoup.

» Déjà je ſentois renaître le calme dans mon cœur; la raiſon commençoit à s'y faire entendre, & ma ſituation me devenoit tous les jours moins pénible, parce que j'entrevoyois ma prochaine guériſon. Je goûtois enfin le repos de ma ſolitude avec une joie intérieure, que ma paſſion en ſilence ne troubloit plus.

» C'étoit dans ces diſpoſitions que je parcourois les bois & les montagnes, dès que le travail ne me retenoit plus à la grotte. J'aimois à jouir de ce domaine que je m'étois fait, comme du prix de ma hardieſſe; & d'après cette idée, la pêche, & ſurtout la chaſſe, avoient pour moi des attraits puiſſans.

» Nous avions fait, il y a deux jours, une de ces parties de chaſſe aſſez loin de la grotte, & nous revenions très-ſatisfaits du ſuccès que nous avions eu ; lorſque, traverſant un bois, au haut d'une colline, il me ſembla entendre dans une vallée au deſſous de nous & près de la riviere, la voix de pluſieurs perſonnes qui en appeloient d'autres. J'étois plus avancé que mon frere. J'attendis qu'il m'eût joint, & cependant je mis l'oreille contre terre, pour m'aſſurer ſi je ne me trompois pas. Imaginez-vous ma ſurpriſe, lorſque je ne pus douter que ce n'étoit point une illuſion, & qu'il y avoit d'autres hommes que nous dans notre ſolitude. Il me vint d'abord en penſée, que vous, mon pere, & quelques-uns de mes freres y étiez venus en me cherchant ; mais le ton & la Langue barbare de ces hommes, me firent bientôt comprendre que ce n'étoit pas vous.

» Mon frere, à qui je fis part de mon obſervation, voulut s'aſſurer par lui-même de la vérité de la choſe, & reconnut, comme moi, que nous avions peu loin de nous d'autres créatures de notre eſpece. Ne ſont-ce pas des Sauvages? Sont-ils venus en grand nombre ? Eſt-il de la prudence de nous montrer à eux ? Tels furent les points d'une courte délibération entre nous, dont la concluſion fut que nous devions agir avec circonſpection dans la conjoncture préſente, & qu'il y alloit de notre vie à ne pas nous tenir ſur nos gardes ; mais qu'il falloit, avant tout, reconnoître ſecrétement quels étoient ces hommes qui nous effrayoient. Demeurez là, dis-je à Guillaume ; je m'en vais, à la faveur des brouſſailles, pénétrer doucement juſqu'à l'iſſue du bois, d'où je penſe que je pourrai voir ſans danger ce qui nous épouvante. Nous nous réglerons

enſuite ſur ce que nous aurons vu. Vous n'irez certainement pas ſeul, répondit Guillaume; il n'eſt pas prudent de nous ſéparer. Qui ſait ſi vous ne riſquez rien à faire ſans moi cette démarche?

» Il n'y avoit pas à diſputer. Nous marchons en ſilence juſqu'à l'ouverture de la vallée. Nous nous gliſſons, en y arrivant, derriere un buiſſon touffu, pour obſerver de là tout ce qui ſe paſſoit au bas. Mais à peine y ſommes-nous placés, que Guillaume, me tirant par la manche, me dit à voix baſſe: Sauvons-nous, mon frere, les voilà qui montent; ce ſont des monſtres. Je regarde du côté qu'il m'indique, & je vois ſept à huit Negres ſéparés l'un de l'autre, armés de fleches, & d'un aſpect hideux, qui s'avancent en chaſſant, vers le buiſſon. Les plus près n'étoient pas à quatre cents pas de nous. Je ſentis alors combien mon

imprudente curioſité pouvoit nous devenir funeſte. Mais il falloit ſe tirer du péril où je m'étois jeté, & je ne vis d'autre moyen que de regagner le bois au plus vîte.

» Un des Negres qui nous apperçut, ſe mit à faire de grands cris, pour avertir ſes camarades de ſa découverte. Il courut ſur nos pas de toute ſa force, tandis que les autres s'efforçoient de le ſuivre de près. Leurs cris épouvantables, leur courſe précipitée, & les arcs qu'ils tenoient bandés en nous pourſuivant, ne nous laiſſoient aucun doute ſur leur intention. Ils en vouloient à notre vie. Le péril étoit manifeſte. Nous étions, à la vérité, pourvus de bonnes armes; nous portions des arcs & des fuſils; mais deux contre huit, la partie étoit trop inégale. Nous ne devions ſonger à nous défendre qu'à la derniere extrémité.

» Auſſi, loin de tenir tête à ces Ne-

gres, nous redoublâmes d'activité pour fuir. Nous traverſâmes le bois dans la largeur de la colline, & puis tournant vers la riviere, dont nous ſemblions d'abord nous éloigner, nous courûmes ſi rapidement, que nous parvînmes à dépaſſer le bois avant que nos ennemis en euſſent atteint la liſiere. Deſcendre la colline, arriver au rivage, nous jeter dans notre bateau, ne fut pour nous que l'affaire d'un moment. J'éprouvois alors d'une maniere très-ſenſible, combien il importe à l'homme de ſavoir tirer parti de ſes facultés naturelles. Si nous n'avions ſu courir mieux que les Negres, c'en étoit fait de nous.

» En effet, ſans l'avance que nous avions priſe ſur eux, il eût été comme impoſſible que nous leur euſſions échappé ; car pour éviter leur vive pourſuite, ce n'étoit pas aſſez d'atteindre le rivage où nous avions débar-

qué, ni de nous en éloigner en bateau pour paſſer ſur le bord oppoſé ; ce trajet n'eût fait que retarder notre perte. Il falloit ſortir de la riviere avant que les Sauvages puſſent y mettre obſtacle. S'ils euſſent atteint le rivage immédiatement après nous, comme la riviere a peu de largeur, les uns auroient pu nous devancer à la nage ou en canot & nous barrer le chemin, tandis que les autres nous auroient percés de leurs fleches. Obligés de manœuvrer pour conduire notre barque, nous n'aurions pu ſuffire à nous défendre & à naviguer en même temps.

» Ce malheur effrayant manqua d'arriver, malgré l'extrême vîteſſe de notre courſe. En entrant dans la chaloupe, nous avions coupé la corde qui la retenoit au bord, & nous ramions de toutes nos forces pour gagner l'embouchure de la riviere ; mais nous n'avancions pas autant que nous

voulions ; & cependant les Negres ; parvenus ſur nos traces au haut de la colline, nous voyant près de leur échapper, deſcendoient en hurlant comme des furieux, & ſe précipitoient vers leurs canots, dans le deſſein de s'oppoſer à notre fuite. Nous avions heureuſement beaucoup d'avance ſur eux, & nous étions ſi près de l'embouchure, qu'ils ne pouvoient parvenir à nous couper que très-difficilement.

» Mais ils s'y prenoient de maniere à nous le faire craindre ; car leurs canots, qu'ils avoient pouſſés ſur le ſable, non loin de l'embouchure, demandant un peu de temps pour être mis à flot, deux de ces Negres comprenant que le plus court délai pouvoit nous ſauver, ſe jeterent hardiment dans la riviere pour nous devancer. Ils nageoient l'un & l'autre avec une telle vîteſſe, en portant des fleches entre les dents, qu'ils pouvoient

en quelque ſorte ſe flatter de nous joindre. S'ils réuſſiſſoient, nous étions perdus. Le temps employé à nous défendre de ces deux Negres, pouvoit donner aux autres celui de nous accabler.

» Nous longions cependant la rive oppoſée, en accélérant, autant qu'il étoit poſſible, la courſe de notre bateau. Mais, à la diligence que faiſoient nos ennemis, je vis bien que nous ne pouvions nous ſouſtraire à leur rage, qu'en les arrêtant dans leur courſe. Bientôt ils nous devançoient, & ils n'étoient déjà plus qu'à trente pas de nous. Il n'y avoit plus de temps à perdre. Alors laiſſant à Guillaume la conduite de la barque, je pris un de nos fuſils à deux coups, & tirant ſur ces miſérables, je brûlai la cervelle au plus avancé, & du ſecond coup je caſſai le bras à l'autre. Cette double décharge nous ſauva.

» Il eſt plus facile d'imaginer que de peindre l'effet qu'elle produiſit ſur nos ennemis. Le feu, le bruit de nos armes, la mort d'un de ces Negres & la bleſſure d'un ſecond, jeterent d'abord tant de frayeur dans l'eſprit des autres, qu'ils s'arrêterent de ſurpriſe, ne pouvant concevoir le prodige deſtructeur qui s'opéroit ſous leurs yeux. Quelques-uns même en tomberent à la renverſe ; mais, ſoit qu'ils vinſſent à penſer que la foudre avoit frappé leurs camarades, ſoit qu'ils nous cruſſent plus heureux que redoutables d'avoir deux ennemis de moins, ils reprirent bientôt le projet de nous pourſuivre ; en ſorte qu'ayant recueilli leur bleſſé, & ſe trouvant renforcés par une autre bande de Negres que je n'avois pas vus, ils s'embarquerent dans trois canots, qu'ils pouſſerent dans le courant en faiſant des cris affreux, & ils voguerent bientôt ſur nos traces.

» Nous fortîmes enfin de l'embouchure ; mais nos ennemis acharnés ne perdirent point pour cela l'eſpérance de nous joindre. Leurs bateaux, plus légers & montés de plus de rameurs que le nôtre, les faiſoient marcher plus vîte que nous. Ils nous pourſuivoient avec fureur, croyant faire de nous une proie aſſurée. Ils s'approchoient inſenſiblement, & je me voyois déjà dans la néceſſité de me ſervir encore de notre mouſqueterie, lorſqu'heureuſement la briſe s'étant levée, & nous devenant très-favorable dans la route que nous avions à faire, je déployai la voile, qui nous aſſura bientôt la ſupériorité de la marche, & nous mit à l'abri de la crainte & du danger. Je ne vous en dirai pas davantage, le reſte vous eſt connu «.

Emus & attendris de cette Hiſtoire, nous embraſſâmes nos aventuriers, en les félicitant de leur retour, pleurant

de nouveau ſur leur fuite, mais applaudiſſant à leur courage. Eléonore ſur-tout, dont l'ame eſt ſi ſenſible, ne pouvant contenir les mouvemens de ſon cœur, les accabloit de careſſes, & ſes belles joues étoient arroſées de larmes. » Que je me ſais bon gré, me dit-elle, de vous avoir empêché de courir ſur leurs traces, comme vous le déſiriez ! Vous ſeriez tombé peut-être ſous les coups de ces barbares «. Puis s'adreſſant à ſes enfans :

» Vous m'étiez déjà bien cher, dit-elle à Guillaume ; mais votre dévouement aux intérêts de votre frere, vous donne un droit de plus à ma tendreſſe. Sans vous, hélas ! que ſeroit-il devenu ? J'euſſe pleuré ſa perte le reſte de ma vie. Votre amitié généreuſe nous l'a conſervé. Et vous, mon cher Baptiſte, j'admire votre réſolution, quoiqu'elle m'ait cauſé des peines & des inquiétudes ſi cruelles,

& je bénis le Ciel de vous avoir fait vaincre vos ennemis ; mais je dois lui rendre plus de graces encore, pour vous avoir donné la force de vous vaincre vous-même «.

Nous fîmes enſuite des conjectures ſur les motifs qui conduiſoient ces Negres dans notre Iſle, & ſans pouvoir en aſſurer rien de poſitif (*a*), nous en conclûmes que leur pays ne pouvoit être bien éloigné, & qu'il falloit nous mettre en état de défenſe, en cas qu'il leur prît envie de venir

(*a*) Nous avons ſu depuis, qu'ils y venoient pour en rapporter du cuivre, dont ils fabriquoient grossiérement des colliers & des bracelets pour leurs femmes, qui regardent ces ornemens comme très-précieux. Pluſieurs Nations différentes ſe rendent dans cette vûe dans cette partie de l'Iſle, ce qui donne lieu quelquefois à des combats, lorſqu'elles ſe rencontrent. Ils mangent leurs priſonniers.

nous insulter. Tel fut l'effet de l'amour de Baptiste. Il fit perdre à l'Isle sa premiere tranquillité, en nous donnant de justes alarmes. C'est ainsi que les passions effrénées portent souvent le trouble & quelquefois la guerre dans les sociétés, où elles n'ont pas toujours une issue aussi heureuse que dans la nôtre.

CHAPITRE XXXV.

Mariage de Baptiſte, d'Amélie, & de pluſieurs de leurs freres. Préparatifs de défenſe contre l'irruption des Negres. Ils attaquent l'Iſle.

L'INDISPENSABLE néceſſité où ſe trouvoit Baptiſte de demeurer ferme dans ſa réſolution, & peut-être la crainte que la préſence d'Adélaïde ne rallumât ſes feux mal éteints, lui firent chercher du ſecours dans une liaiſon nouvelle. Amélie devint l'objet de ſon hommage. Il s'empreſſa de lui rendre des ſoins aſſidus. Tel qu'un homme qui pour redreſſer un jeune arbre, le ploie en ſens contraire, Baptiſte vouloit prendre un autre attachement, pour effacer juſqu'aux traces du premier, parce que rien ne guérit

l'amour comme un nouvel amour (*a*); & bientôt ce remede eut un effet ſalutaire. Les ſoins qu'il donnoit d'abord à Amélie par politique, il les continua par goût, dès qu'il connut les rares qualités de cette fille, que ſon caractere ſage & ſérieux ſembloit voiler. Il en devint épris, & il l'aima avec toute la chaleur qui diſtinguoit le ſien, quoiqu'elle ne parût pas fort ſenſible aux témoignages de ſa tendreſſe.

Il nous fit part de ſes vûes, & nous approuvâmes ſa recherche. Mais quand nous en parlâmes à Amélie, & que nous lui demandâmes ſon conſentement, nous fûmes tout étonnés d'apprendre qu'elle ſe refuſoit à ce mariage. Elle allégua pour raiſons la foibleſſe de la ſanté, la diſparité de caractere; le véritable motif dont elle

(*a*) *Amor medetur amori.*

ne diſoit rien, mais que nous connûmes enfin, étoit la crainte que Baptiſte ne la prît pour pis-aller, & que le fond de ſon cœur ne fût pas changé. Nous eûmes beaucoup de peine à la détourner de cette idée, & ce ne fut en quelque ſorte que par déférence & après de longues exhortations, qu'elle conſentit à lui donner la main.

Ce point une fois emporté, je crus que l'intérêt général, encore plus que celui des particuliers, demandoit que nous uniſſions tous ceux de nos enfans qui étoient en état de ſonger au mariage. La découverte d'un ennemi, ſans doute peu diſtant de l'Iſle, & l'invaſion dont il ſembloit la menacer, nous faiſoit mieux ſentir quelle étoit pour nous l'importance d'une nombreuſe population. Quoique les défenſeurs qui devoient naître de ces nouveaux couples, ne puſſent de longtemps ſervir à notre ſûreté, les con-

ſeils de la prudence, qui cherchoit à nous préparer des forces pour l'avenir, nous invitoient naturellement à former de nouveaux ménages. Ainſi n'écoutant plus que la convenance des caracteres, & tâchant de tout régler ſur l'inclination des parties, nous couronnâmes leurs feux en les béniſſant, & tous ces ménages ont été auſſi heureux qu'on pouvoit l'eſpérer. Nous eûmes enſuite la même attention pour leurs plus jeunes freres, lorſque leurs ſentimens & leurs forces nous avertirent de les unir.

Je ne ferai point ici le détail de ces cérémonies. Elles ne furent à peu près que la répétition de celle du mariage d'Adélaïde. Il me ſuffit de dire que tout ſe fit au gré de tous, & que chacun augmentoit ſon bonheur par la vue du bonheur des autres. Le temps pluvieux où nous étions alors, ne nous permettant point d'étendre

les fêtes à la campagne, & d'aller danſer à l'air, nous nous tînmes enfermés dans l'intérieur de la maiſon, où nous jouîmes de tous les plaiſirs que notre induſtrie & la joie commune purent imaginer, & que le temps du repos & la circonſtance des noces nous permettoient de prendre.

Mais je ne m'y livrois pas avec tant d'abandon, qu'ils me fiſſent oublier l'apparition des Negres, ni les ſuites effrayantes dont elle nous menaçoit. Parmi le mouvement & le tumulte des noces, je rêvois au contraire aux précautions que nous devions prendre, & aux moyens que nous pouvions employer pour repouſſer leurs attaques, & je réfléchiſſois ſérieuſement au plan de défenſe que le beſoin pourroit nous rendre néceſſaire. En conſéquence, dès que les pluies eurent ceſſé, & que nous pûmes ſortir de l'inaction forcée où elles nous tenoient,

je fis part à mes fils de mes projets, & tous les ayant approuvés, nous commençâmes ſans délai à travailler pour les mettre au plus tôt à exécution. Comme les barrieres naturelles de l'Iſle nous paroiſſoient inexpugnables de tous côtés, & que nous penſions n'avoir à craindre d'invaſion que par l'embouchure de la riviere, nous portâmes tous nos ſoins à la fortifier de maniere à pouvoir en défendre les approches.

Nous fîmes, dans cette vûe, deux redoutes à l'entrée de la baie, que nous adoſſâmes aux rochers, à cauſe du peu de largeur du rivage. Nous entourâmes d'un foſſé profond toute la partie qui en étoit ſuſceptible. Nous les garnîmes de canons, dont les feux croiſés devoient battre l'embouchure, & foudroyer toutes les barques qui s'efforceroient d'y entrer. Je connoiſſois aſſez l'Art des Fortifications, pour

donner à nos ouvrages la perfection néceſſaire ; mais il importoit moins de les faire ſolides, que de les rendre inacceſſibles. Il étoit vraiſemblable que ſi nos ennemis entreprenoient de les emporter, ils emploieroient plutôt leurs forces naturelles, que des machines ; qu'ils tenteroient d'eſcalader le rempart, & non de le renverſer. Je jugeai donc convenable de lui donner plus de hauteur que je n'aurois fait, ſi je l'avois conſtruit pour réſiſter au canon. Ainſi nos redoutes, ſimplement compoſées de gazon & de terre, furent élevées de dix pieds au deſſus de l'eau des foſſés. Nous les entourâmes de fortes paliſſades, & nous les fraisâmes ; & comme je voulois ſur-tout garantir ceux qui défendroient les fortins de l'atteinte des fleches des aſſaillans, je couronnai le parapet de gabions & de ſacs à terre, dans l'intervalle deſquels mes gens

pouvoient faire feu de leur mouſqueterie.

Ce ne fut pas tout encore. Je fis placer un ſecond canon ſur mon obſervatoire, pour tirer de loin ſur les barques de nos ennemis, afin de les empêcher, s'il étoit poſſible, de venir reconnoître la baie, & de pénétrer juſqu'à nous. J'exerçai mes enfans à charger & à pointer le canon, & ils s'acquittèrent bientôt de l'emploi de Canonnier auſſi bien que moi-même.

Tous ces préparatifs, qui alarmoient ſur-tout Eléonore & ſes filles, furent faits avec une ardeur & une diligence incroyables. Je reconnus alors que l'homme, & ſur-tout l'homme amoureux, eſt un animal guerrier. Mes fils étoient exaltés. Ils faiſoient voir, en travaillant à nos redoutes, un air de fierté & de grandeur impoſantes. L'idée de défendre leurs jeunes épouſes les élevoit à l'héroïſme, &

j'en ſurpris pluſieurs à déſirer que l'ennemi vînt éprouver leur courage. Noble inſtinct donné à l'homme pour la juſte défenſe & la protection des êtres intéreſſans & foibles, qui attendent leur ſubſiſtance en paix & leur ſalut en guerre, de ſa force & de ſa valeur. Noble inſtinct, quand il ne ſort pas de ſes bornes légitimes où la juſtice doit l'enchaîner; mais, hélas! inſtinct féroce, dont l'ignorance & les Conquérans n'ont que trop abuſé pour les malheurs du monde.

Tous les membres de la famille, ſans exception, mirent la main à l'œuvre. Chacun employa ſes forces pour ſe parer de l'ennemi commun, & nous fûmes en état de le bien recevoir un mois après avoir commencé nos redoutes. Dès ce moment je reſpirai, & les cruelles inquiétudes qui m'aſſiégeoient, me laiſſerent plus tranquille. Depuis la fin du mauvais temps, je

n'avois pu me raſſurer contre la crainte d'une attaque de la part des Negres. Chaque jour, chaque moment pouvoit les amener en grand nombre. Ils auroient pu tomber ſur nous avant que nous euſſions fini nos fortifications; & comme rien ne les eût arrêtés à l'entrée de la baie, il leur eût été poſſible, durant la nuit, de nous ſurprendre dans le ſommeil, & en nous aſſaillant à l'improviſte, de dévaſter nos poſſeſſions, de brûler nos bâtimens, & d'exterminer peut-être toute la Colonie.

Pour prévenir ce malheur, j'avois cependant établi une garde roulante. Trois de mes fils veilloient chaque nuit. Un des trois étoit en ſentinelle à l'obſervatoire, & toutes les deux heures un de ſes freres alloit le relever. Le lendemain, trois autres montoient la garde à leur tour; & quelquefois je me levois moi-même

pour faire la ronde, visiter le poste & le corps-de-garde, & soutenir par ma présence & mon exemple, la valeur & le zèle de nos jeunes guerriers.

Mais la Providence veilloit sur nous; elle nous donnoit la prévoyance qu'elle ôtoit à nos ennemis. Ils ne savoient point à qui ils avoient à faire. La lenteur qu'ils mettoient dans leur entreprise, devoit nous donner le temps de préparer notre défense, & les moyens de les repousser. Nos ouvrages étoient finis depuis quinze jours, & rien ne nous annonçoit la présence de l'ennemi. La sentinelle placée à l'observatoire veilloit nuit & jour sur les mers, sans rien voir paroître; & déjà quelques-uns de mes gens commençoient à croire que nous avions pris trop légérement l'épouvante, lorsqu'un jour, vers les cinq heures du soir, Guillaume, qui se trouvoit de garde, fit le signal con-

venu pour nous apprendre qu'il découvroit les Sauvages. Deux coups de fusil qu'il tira, en nous annonçant leur arrivée, nous avertirent de nous rendre à nos postes respectifs. Aussitôt j'ordonnai qu'on éteignît le feu qui brûloit pour la cuisine, afin que la fumée ne découvrît pas en mer le lieu de notre habitation. J'appelai mes fils qui travailloient aux champs ou au jardin, & je fis prendre les armes.

Je vous laisse à juger de la frayeur & des transes de nos femmes. Leur timidité naturelle & leur tendresse pour nous les faisoient pâlir & trembler. Quelques-unes se croyoient déjà perdues. D'autres pourtant, & surtout Eléonore, se rendirent assez maîtresses de leur frayeur, pour vouloir nous accompagner.

» Que nous serviroit, me dit alors mon épouse, d'être à l'abri du danger,

ſi vous veniez à ſuccomber ſous les coups des Barbares ? Nous ne manquerions pas enſuite de devenir leur proie, & nous en recevrions peut-être des traitemens plus odieux. Laiſſez-nous donc vous ſuivre juſqu'aux redoutes. Nous pouvons vous y être utiles. Votre petit nombre, dans la circonſtance, auroit tort de dédaigner le moindre ſecours. L'état d'Adélaïde ne lui permet point (*a*) de nous aider ; qu'elle aille dans la grotte avec ſes plus jeunes freres. Si quelqu'une de ſes ſœurs eſt aſſez puſillanime pour fuir le péril que ſon pere, que ſon époux & ſes freres vont courir, elle peut y aller auſſi. Pour nous, mon cher ami, nous ne vous quitterons point. Nous vaincrons ou nous périrons avec vous. Nous allons vous porter des vivres. Nous vous fournirons les munitions

(*a*) Elle étoit enceinte.

dont vous aurez besoin pour charger vos armes; enfin, si quelqu'un de vous a le malheur d'être atteint par celles des Sauvages, nous prendrons soin de panser ses blessures : &, dans l'extrémité, ne saurions-nous pas aussi tirer un coup de fusil « ?

» Non, maman, dit Adélaïde; j'irai avec mon pere, avec vous, avec Henri. Loin de vous, je périrois d'inquiétude & de douleur. Laissez mon fils apprendre de sa mere, avant sa naissance, à partager le danger & les destins d'un pere chéri «. Nous irons, nous irons, s'écrierent tous les enfans. Ils embrassoient nos genoux, ils pleuroient. Les petites filles disoient : » Emmenez-nous, maman, nous aurions trop peur dans la grotte «. Les petits garçons se jetoient dans nos jambes & prenoient nos épées : » Emmenez-moi, papa, emmenez-moi, Henri, je donnerai bien

un coup d'épée à qui voudra battre maman «.

J'étois ému ; il n'y avoit pas un moment à perdre; nous sortîmes tous, & notre petite armée partoit avec beaucoup de tendresse & de résolution, semblable à celle des Teutons & des Cimbres, grossie des femmes enceintes & des foibles enfans. Je fis faire halte.

» Attendez, dis-je à Eléonore, je vais reconnoître par moi-même ce que nous avons à redouter. Guillaume nous annonce les Sauvages; mais ils ne sont pas encore à portée. Ils ignorent où ils pourront débarquer. Ils cherchent un passage pour pénétrer dans l'Isle. Qui sait s'ils découvriront l'embouchure de la baie, & s'ils hasarderont d'y entrer ce soir? J'aurai le temps de revenir vous prendre. En attendant, préparez les choses dont vous pensez que nous aurons besoin, & que nous devons emporter «.

Cela dit, je courus à l'obſervatoire, d'où regardant à l'eſt ſur l'indication de Guillaume, je découvris en mer pluſieurs canots à une aſſez grande diſtance. Je pris ma lunette d'approche, & j'en comptai juſqu'à douze, qui s'avançoient vers nous en ramant. Je diſtinguai bientôt que chaque barque étoit montée de ſix hommes. Ils prolongeoient leur marche dans la direction de la côte. Je prévis dès ce moment qu'ils découvriroient la riviere; mais je fus bien aiſe de voir qu'ils vinſſent du côté de l'eſt, parce qu'ils ne pouvoient appercevoir la baie que lorſqu'ils ſeroient arrivés à la hauteur de l'obſervatoire; qu'alors peut-être il ſeroit nuit, & qu'ils paſſeroient au delà, ou du moins qu'ils attendroient juſqu'au lendemain à ſe préſenter à l'embouchure.

Cependant, comme je ne pouvois ſtatuer rien de certain ſur ces événe-

mens, je penſai qu'en attendant, nous devions tous nous tenir à nos poſtes. Je courus porter des nouvelles à nos femmes. Je leur ſervis d'eſcorte en revenant, & ayant fait paſſer un renfort à l'obſervatoire, & à la redoute oppoſée ceux de nos enfans qui devoient la garder ſous le commandement de Henri, j'entrai dans la mienne avec Eléonore, où je diſpoſai toutes choſes pour faire à nos Barbares une réception plus chaude qu'ils ne l'attendoient de nous.

J'avois preſcrit à Guillaume de ne point tirer ſur les barques, ſi elles ne prenoient pas ſe chemin de l'embouchure; mais, dans le cas contraire, de faire feu ſur celles qui marcheroient devant. Guillaume fut exact à ſuivre mes ordres. Il laiſſa paſſer les canots juſqu'en deçà de l'obſervatoire, pour s'aſſurer s'ils iroient plus loin en tournant au midi. La nuit tomboit; il ſe

flattoit qu'ils n'appercevroient point la baie, ou qu'ils n'oseroient y entrer durant l'obscurité ; mais il se trompa. Les Negres, en doublant la pointe, découvrirent l'embouchure. Alors, sans doute bien aises de trouver le passage qu'ils cherchoient avec ardeur, & d'être à l'abri durant la nuit, ils firent leurs dispositions pour entrer dans la riviere ; & comme le reflux leur étoit contraire, ils se mirent à ramer avec plus d'activité, pour vaincre la résistance du courant.

Aussi-tôt Guillaume pointant ses canons vers les barques, fit feu d'une piece sur les plus avancées. Il avoit pris ses dimensions pour ne pas perdre son coup ; cependant le peu de jour qui restoit ne lui permettant pas de viser bien juste, le premier boulet ne fit rien ; mais le second ayant atteint un des canots, dont il emporta la proue, ce canot & les hommes qui

le montoient furent renverſés dans la mer.

L'exploſion de cette artillerie, & l'effet qu'elle avoit produit, jeterent l'étonnement & le déſordre dans toute la flotte. Les Negres, qui ne ſavoient à quoi attribuer l'accident qu'ils éprouvoient, n'oſerent point tenter le paſſage de la baie; ils reculerent en s'éloignant de l'obſervatoire, & ſuivant l'impulſion du courant, ils paſſerent la pointe oppoſée, qu'ils doublerent, & ſe cacherent dans les rochers.

Le bruit du canon nous avoit avertis de l'arrivée de l'ennemi, & nous étions dans la vive émotion que nous cauſoit ſon approche, lorſque Guillaume, deſcendu de ſa batterie, vint nous rejoindre pour nous apprendre ce que j'ai raconté. La nuit étoit déjà fort obſcure. Il n'y avoit pas d'apparence, après ce qui s'étoit paſſé, que les Negres tentaſſent d'entrer dans

l'embouchure durant l'obſcurité. Cela me fit préſumer que nous ne les verrions qu'au retour de la lumiere, & je ne me trompai pas. Cependant, pour mettre le temps à profit, & nous donner les forces néceſſaires à une vigoureuſe défenſe, je fis prendre de la nourriture à mes gens, & leur permis de repoſer, tandis qu'un de nous, faiſant ſentinelle, pourroit éveiller les autres s'il en étoit beſoin.

Je fis crier aux défenſeurs de l'autre redoute (que l'on inſtruiſit de la poſture & du deſſein de l'ennemi), de prendre, ainſi que nous, du repos & de la nourriture, & cependant de ſe tenir ſur leurs gardes en attendant le jour. Enfin je preſcrivis à Guillaume de retourner à ſon poſte avant l'aurore, pour tirer encore ſur les Barbares, lorſqu'ils tenteroient d'entrer dans l'embouchure, & de ſe réunir enſuite à nous avec ſon compagnon.

C'eſt ainſi que nous nous préparâmes aux événemens du lendemain, & que nous paſſâmes la nuit.

A peine le jour commençoit à luire, que le canon de l'obſervatoire nous annonça les mouvemens des Negres. La marée montoit alors. Ils en profiterent pour tourner la pointe & pour entrer dans le port; & comme le courant les portoit avec rapidité vers la pointe de l'obſervatoire, & que Guillaume ne pouvoit tirer ſur eux qu'en plongeant, ſon artillerie ne leur fit point de mal; en ſorte qu'ils entrerent dans la baie, ne regardant plus, ſans doute, le tonnerre du canon que comme un vain bruit.

Mais dès qu'ils furent à portée du canon des deux redoutes, nous leur donnâmes lieu de changer de penſée, & nous les ſaluâmes de maniere à leur cauſer bien de l'étonnement. Les boulets, qui portoient ſur eux des

deux côtés, renverſerent pluſieurs barques & tuerent quelques Sauvages. Nos batteries étoient maſquées; ils ne ſavoient d'où partoient les coups. Ils ne voyoient point d'ennemis, & cependant ils étoient foudroyés d'une maniere ſi terrible, qu'ils demeuroient d'abord comme des gens éperdus, & que quelques-uns firent mine de reprendre le large; mais la néceſſité de ſecourir ceux dont les barques étoient briſées, & ſur-tout les bleſſés, le relâche que nous leur donnâmes en chargeant nos canons, & peut-être la honte d'abandonner ſi promptement une entrepriſe long-temps méditée, les retinrent dans leur réſolution; enfin un effet du haſard ranima bientôt leur courage, & penſa nous devenir fatal.

Dans l'ardeur avec laquelle nous rechargions notre artillerie, un de mes fils qui dirigeoit le bout d'un canon pour

pour le replacer dans ſon embraſure, mit tant d'effort à le pouſſer, que faiſant un faux pas dans ce moment, & perdant l'équilibre, il vint heurter, en tombant, un des ſacs à terre du parapet, & l'ayant renverſé, nous découvrit aux yeux des Negres, que la chute du ſac à terre rendoit attentifs. A cette vue, ils pouſſerent des cris horribles, & quoique le canon des deux redoutes continuât de tonner ſur eux, & fît toujours un grand ravage dans leur flotte, dès qu'ils apperçurent des hommes, l'eſpoir de les détruire, & l'eſprit de vengeance excité par les pertes qu'ils venoient d'eſſuyer, les déterminerent à venir nous attaquer; ainſi mettant tous pied à terre du côté de ma redoute, ils s'avancerent vers nous avec fureur.

En voyant accourir cette troupe effroyable, compoſée d'environ ſoixante hommes féroces & réſolus, je

compris que nous aurions besoin d'employer toutes nos ressources pour nous défendre, & qu'il nous falloit encore plus de présence d'esprit que de courage pour les repousser. En conséquence j'exhortai ma troupe, qui n'étoit que de huit personnes, de ne rien faire précipitamment, & d'être attentive à ce que j'aurois à leur prescrire. Je fis charger les canons de petits cailloux qui nous tinrent lieu de mitraille; mais comme les Negres étoient déjà parvenus aux pieds des retranchemens, je ne voulus point laisser tirer notre artillerie; je réservai son feu pour le moment où je verrois qu'elle pourroit faire un plus grand effet.

Cependant les Negres arrivés au bord du fossé, se trouvoient dans une grande surprise, en rencontrant, pour venir jusqu'à nous, des difficultés dont ils ne se doutoient pas. Il ne falloit pas seulement traverser l'eau, franchir

les paliſſades, gravir les retranchemens ; ils devoient encore arracher ou ſurmonter les fraiſes, pour atteindre le parapet. Mais leur ſtupidité ou leur rage étoit telle, qu'ils ne furent point rebutés par la vue de ces obſtacles & des périls divers qu'ils leur préſentoient. Ils commencerent par nous lancer des fleches & des zagayes (*a*), qui ne bleſſerent perſonne, parce que nous nous tenions à couvert ; enſuite une partie ſe mit à même de traverſer le foſſé, tandis que les autres continuoient de tirer ſur nous pour nous empêcher de paroître. Deux d'entre eux eſſayerent de grimper le long des rochers qui fermoient le derriere de la redoute ; mais comme j'avois l'œil à tout, je les abattis de deux coups

(*a*) La zagaye eſt une ſorte de fleche longue, que les Sauvages lancent avec la main, comme un javelot.

de fusil, ce qui donna plus de circonspection aux autres.

Les plus hardis parvenus à la palissade, s'efforçoient cependant de passer cette barriere, & déjà l'un d'eux, aidé par ses camarades, ayant réussi dans ce dessein, grimpoit contre le gazon du retranchement; déjà il s'accrochoit aux pieux de la fraise, lorsque j'ordonnai de faire feu sur les plus avancés, & de bien ajuster les coups pour ne pas perdre notre poudre, & je commandai un feu roulant, qui occupant sans cesse l'ennemi par le bruit & par la terreur de voir tomber ses guerriers, ne lui laissa pas le loisir de la réflexion. Nous continuâmes à nous servir de notre mousqueterie, dont tous les coups portoient, tandis que Guillaume, indigné de l'audace de celui qui luttoit contre la fraise, sortit à découvert sur le parapet, & lui tirant à bout portant, le fit

tomber mort au bas du rempart. Mais il manqua d'être la victime de sa hardiesse. Il attira sur lui les coups des assaillans, & il fut blessé légérement à l'épaule. Je le blâmai sévérement de s'être exposé malgré mes ordres; mais en le blâmant je le pressois contre mon cœur.

Cette opiniâtre résistance de notre part, & la perte d'hommes qu'ils faisoient continuellement, ébranla enfin la constance des Negres. Ils se retirerent avec précipitation vers leurs barques, & c'est alors qu'ils furent le plus maltraités; car la redoute opposée, qui n'osoit pas tirer lorsqu'ils étoient au pied de nos retranchemens, de crainte de nous atteindre, faisant alors un feu très-vif, tandis que nos canons chargés à mitraille lançoient une grêle de cailloux, le rivage fut bientôt couvert de morts & de blessés. Il n'y eut que huit Negres sauvés de

ce carnage, qui se jetant dans un canot, prirent, en ramant de toutes leurs forces, le chemin de l'embouchure.

Il étoit pour nous de la plus grande importance qu'ils ne pussent nous échapper. Je formai donc subitement la résolution de les poursuivre avec vîtesse, pour les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'aucun d'eux ne pouvant porter la nouvelle de leur désastre dans leur pays, ne fût dans le cas d'exciter l'indignation de leurs camarades, & de nous susciter peut-être une guerre ruineuse, en soulevant contre nous des nations entieres.

Courez vîte à l'observatoire, dis-je alors à deux de mes fils, & tâchez de couler à fond la barque qui s'échappe. Si vous en venez à bout, nous n'aurons plus d'ennemis. Vous, Guillaume, demeurez avec votre mere qui pansera votre blessure, tandis que nous allons voler sur les traces des

Negres avec la grande chaloupe que je vais armer d'un canon. Je criai là-deſſus aux gens de l'autre redoute de venir nous joindre ſur le champ; mais en attendant qu'ils amenaſſent cette chaloupe qu'ils avoient ſur leur bord, nous portions la piece de campagne dont nous voulions l'armer, & les munitions néceſſaires pour ſervir notre artillerie.

Lorſque la chaloupe fut arrivée, & que nous eûmes placé le canon ſur la proue, nous ramâmes vigoureuſement pour ſortir du port. Chemin faiſant, nous fûmes témoins, en paſſant près du champ de bataille, d'un ſpectacle très-ſingulier. Trois des Negres qui giſſoient ſur le rivage à cauſe qu'ils avoient les jambes briſées par le canon, ſemblerent ſe ranimer à notre vue, & ſe levant ſur leurs mains, ſe mirent à fuir dans cette poſture (*a*)

(*a*) Ce fait très-extraordinaire eſt con-

vers leurs canots. Nous fûmes surpris de cette industrie, qui nous tint un moment dans l'admiration; mais cédant bientôt au motif qui nous armoit contre les Sauvages, nous les abattîmes de trois coups de fusil, sans sortir de la barque & sans suspendre notre course.

Nous étions encore dans la baie, quand nous entendîmes tirer le canon sur l'ennemi qui fuyoit. Nous nous hâtâmes de doubler la pointe de l'observatoire, & lorsque nous fûmes en mer, nous nous apperçûmes que la barque des Sauvages n'avoit pas souffert de notre feu. Elle s'éloignoit avec toute la rapidité que huit rameurs

---

firmé par les relations de plusieurs Voyageurs qui ont touché à la Nouvelle-Guinée. Ils racontent qu'ils y trouverent des Negres qui marchoient sur leurs mains, avec autant d'aisance & de vîtesse que sur leurs pieds. *Note de l'Editeur.*

pouvoient lui communiquer, & il nous eût resté peu d'espoir de l'atteindre, si nous n'avions eu sur eux l'avantage de la voile, & si la seconde fois qu'on tira sur eux, un boulet n'eût percé leur barque à fleur d'eau. Mais ce coup qui les obligeoit de se tenir sur un côté, pour empêcher que l'eau n'entrât de l'autre, ralentissant nécessairement leur marche, & le vent, qui nous étoit favorable, nous approchant d'eux de plus en plus, nous fîmes bientôt jouer notre piece de campagne. Elle tira si heureusement, qu'elle acheva la perte de nos ennemis. Leur canot fut mis en pieces; & les Negres renversés dans la mer, ne pouvant fuir leur destinée, furent tous tués l'un après l'autre à coups de fusil.

Après cette grande victoire, nous tournâmes la proue vers l'Isle, pour venir rassurer le reste de la famille.

Nous trouvâmes encore mon épouse & ses enfans dans la redoute, où nous nous félicitâmes mutuellement de la fin d'une aventure qui nous causoit tant de frayeur. Mais nous manquâmes de voir nos lauriers arrosés de larmes. L'inflammation subite de la plaie de Guillaume, nous fit connoître que les fleches des Barbares étoient empoisonnées. Il falloit un prompt secours pour arrêter les progrès d'un venin infiniment actif; & dans la circonstance, je ne savois que faire, lorsque je me souvins d'avoir ouï dire que la succion de la plaie pourroit enlever le poison.

Je communiquai ma recette à Eléonore, & j'allois en faire l'épreuve moi-même, lorsque mon épouse effrayée m'arrêta : » Vous êtes trop nécessaire à l'Isle, me dit-elle, pour qu'il vous soit permis de faire une expérience qui peut vous être funeste. En

voulant guérir un mal, vous en feriez un bien plus grand. Ce n'eſt pas vous, c'eſt moi qui dois en courir le danger «.

» A Dieu ne plaiſe, dit alors l'épouſe du bleſſé, que mon pere & ma mere s'expoſent au péril pour conſerver mon mari ! S'il y a quelque riſque à lui rendre ſervice, qui doit le courir plutôt que ſon épouſe ? mon devoir & ma tendreſſe me preſcrivent également de me réſerver ce ſoin. Là-deſſus, ſans s'amuſer à parler davantage, elle découvrit la bleſſure de ſon mari, & ſe mit à la ſucer. En applaudiſſant à cet acte généreux, je lui preſcrivis de ne pas avaler le ſang qu'elle tiroit de la bleſſure. Elle ſe conduiſit ſuivant mes conſeils, qui la garantirent du mal qu'elle auroit pu ſe faire ſans cette précaution. La plaie prit une belle couleur, les chairs ſe déſenflerent, & l'épaule fut bientôt guérie.

En ſortant de la redoute, je deſ-

cendis avec tous mes gens sur le champ de bataille, pour enterrer les cadavres. La corruption qu'ils auroient éprouvée, & l'infection qu'ils n'eussent pas manqué de répandre au loin, si on ne les eût promptement inhumés, nous obligerent de creuser une fosse pour les y déposer; mais lorsqu'elle fut achevée & que nous voulûmes les y jeter, nous fûmes fort étonnés, en les remuant, de trouver trois Negres en vie. Un d'eux blessé griévement à la tête, pouvoit à peine se soutenir; mais les deux autres, qui ne l'étoient pas d'une maniere si dangereuse, ayant repris l'usage de leurs sens, au moment où on les enlevoit, se jeterent à genoux devant nous, tout tremblans de frayeur. Leurs gestes, leur ton de voix nous demandoient grace de la maniere la plus touchante.

Le langage de la Nature est si expressif, il a tant de pouvoir sur les

ames ſenſibles & ſans paſſions, que, quoique l'idiome de ces Barbares reſſemblât plutôt au glouſſement d'un coq d'Inde qu'à l'expreſſion de la voix humaine, nous ne pûmes nous méprendre ſur leur réquiſition; & quoique nous euſſions de très-grandes raiſons de ne pas les épargner, nous fûmes émus de leur miſere & de leur poſture ſuppliante. Cette vue arrêta nos armes, & ſuſpendit les coups dont nous voulions les achever.

Le cœur trop tendre de nos femmes ne put tenir contre ce ſpectacle. Elles ſolliciterent vivement pour les ſupplians. » Qu'y a-t-il à craindre, me dit Eléonore, de ces malheureux meurtris & ſans défenſe? Ne ſeriez-vous pas inhumain de les maſſacrer de ſang froid, lorſqu'ils ne ſont plus à même de nous faire du mal? Ils étoient nos ennemis, lorſque venus pour nous nuire ils en avoient le pouvoir; ils ne

le ſont plus, quand le ſort des armes les met ſous notre dépendance, & qu'ils implorent notre miſéricorde. Croyez-moi, mon ami, ſachez pardonner; accordez-leur la vie, qui ne ſera peut-être pour eux qu'un préſent de peu de jours. S'ils meurent, vous n'en aurez pas moins le mérite de l'indulgence. S'ils vivent, la grandeur du bienfait & l'impoſſibilité de fuir nous les attacheront ſans doute, & votre bonté généreuſe vous en fera d'utiles ſerviteurs «.

» Ma chere amie, lui dis-je, vous connoiſſez mon cœur, vous ſavez bien qu'il n'eſt que trop ſenſible. Inſtruit par la Nature & par une longue expérience, je ne puis voir les maux d'autrui ſans en être vivement ému.

Je ſuis auſſi touché que vous de l'état de ces miſérables, & je ne déſire pas mieux que de leur pardonner. Mais je crains, je vous l'avoue, qu'un

jour cette pitié ne nous devienne très-funeſte ; que ces Negres, aigris par le ſentiment du malheur, ne cherchent tous les moyens de s'en venger ſur nous. La pitié eſt confiante, la prudence nous dit de nous méfier. Que deviendrions-nous, ſi ces Sauvages, venant à s'échapper, alloient inſtruire leurs compagnons de notre petit nombre, & nous ramenoient une foule de nouveaux ennemis ! Vous croyez qu'ils ne peuvent ſe dérober de l'Iſle ; mais s'ils parvenoient jamais à s'emparer d'une de nos barques, leur ſeroit-il impoſſible de s'en retourner dans leur pays ? On doit gémir ſans doute ſur la néceſſité d'ôter la vie à des créatures de notre eſpece ; mais tel eſt le triſte droit d'une défenſe légitime. S'il eſt cruel de faire périr des hommes, il eſt affreux de s'expoſer à tomber ſous leurs coups par une indulgence imprudente, & de riſquer

de perdre par cette foibleſſe le bonheur & l'exiſtence de tous ceux qui nous ſont chers «.

» Ah Ciel ! me répondit Eléonore, que votre prudence eſt cruelle ; mais je la crois exceſſive. Si ces Negres ne peuvent s'évader qu'en s'emparant d'une de nos chaloupes, je ne vois pas que nous ayons à craindre les dangers que vous prévoyez. N'avez-vous pas aſſez d'induſtrie, pour leur ôter tous les moyens de s'en ſervir ? Qui vous empêche d'enchaîner les barques de maniere qu'ils n'oſent même concevoir la penſée de les déplacer à votre inſçu ? Traités avec beaucoup de douceur, mais toujours ſurveillés, ils perdront bientôt l'eſpérance & la volonté de s'éloigner de l'Iſle, & vous verrez qu'ils vous ſeront auſſi ſoumis que fideles «.

» Je le déſire, lui répliquai-je, & je conſens à l'éprouver ; mais nous

voilà réduits à nous tenir ſans ceſſe en garde, & à nous conduire envers nos priſonniers avec la plus inquiete circonſpection. » Pardonnez-moi, reprit Eléonore, cette inquiétude ne peut durer. Ils ne ſeront point admis dans l'intérieur de nos ménages. On ne leur fera connoître ni la grotte, ni les dépôts de nos magaſins ; on ne leur montrera point le ſecret de nos armes : nous les tiendrons, pour les panſer, dans un hangar de la cour. Mais dès qu'ils ſeront guéris, nous les reléguerons au delà de la riviere, où ils ſe feront une cabane, & d'où ils ne paſſeront vers nous que lorſqu'on ira les prendre pour les mener au travail «.

Je me rendis à ces raiſons ; & j'adoptai ce plan de conduite, que nous ſuivîmes exactement. Un des Sauvages mourut de ſes bleſſures. Les deux autres, plus heureux, recouvrerent la ſanté. On les traitoit moins en enne-

mis qu'en domeſtiques. Eléonore s'en applaudiſſoit, & je me ſavois gré de mon indulgence ; mais il me reſtoit au fond du cœur une inquiétude ſur l'avenir. Je ſemblois deviner que je ſerois mal payé de ma généroſité, & qu'elle mettroit la Colonie à deux doigts de ſa perte.

CHAPITRE XXXVI.

Tranſport & fonte des métaux tirés de la montagne. On ferme le Port avec une chaîne. Conſtruction des maiſons néceſſaires pour les divers ménages. Portions de biens qui leur ſont aſſignées.

QUELQUE heureuſe que ſoit une guerre, elle eſt un fléau pour les peuples qui la font, & ſur-tout pour les ſociétés naiſſantes. Tout ce qu'on fait d'efforts & de dépenſes pour la ſoutenir, n'eſt pas ſeulement perdu pour la proſpérité de la choſe publique, il jette le corps politique dans la langueur, il en épuiſe les forces, il en commence quelquefois la ruine. La guerre dont nous ſortions avoit été trop courte, pour nous cauſer de ſi grands préjudices; mais elle nous fut

pourtant très-nuiſible, parce qu'attirant tous nos ſoins & nos attentions durant près de deux mois, occaſionnant une dépenſe forcée de denrées & ſur-tout de munitions, & nous détournant des travaux eſſentiels à la Colonie, elle cauſoit un vide dans nos magaſins & dans nos occupations, difficile à réparer. Cependant, lorſqu'il falloit redoubler d'activité pour nous remettre au courant des travaux, je me crus obligé de faire une nouvelle entrepriſe, qui, devant occuper la plupart de nos travailleurs, alloit encore ſuſpendre le cours ordinaire des choſes.

Ce qui me fit réſoudre à cette entrepriſe, fut le rapport ou plutôt les ſignes que nous firent nos Negres. Lorſque je leur demandai dans la même langue d'où ils venoient, & ſi leur Nation étoit nombreuſe, ils me montrerent le côté des montagnes

ou l'oueſt-nord-oueſt ; & puis ils empoignerent un faiſceau d'herbes, ce qui m'indiquoit qu'ils venoient de ce point de l'horizon, & qu'ils jugeoient leur peuple innombrable (*a*). Ils ajouterent, en me montrant le ſoleil & en levant trois doigts, après avoir porté la main de l'Orient à l'Occident, qu'ils n'étoient éloignés de l'Iſle que de trois journées de chemin. Enfin ils me firent entendre par un air courroucé & des geſtes menaçans, que leur Nation avoit juré notre perte, & qu'elle vouloit nous réduire à l'eſclavage & nous dévorer, comme ils dévoroient ſans doute leurs priſonniers de guerre. Mais le ſigne

(*a*) C'étoit l'idée des Negres, qui, n'ayant pas connoiſſance des grandes ſociétés, & ne ſachant pas compter juſqu'à cent, imaginoient que leur Nation étoit innombrable, parce qu'elle contenoit peut-être quelques milliers d'hommes.

qui m'inquiéta le plus, fut de leur voir étendre la main vers nos barques, prendre de l'autre une poignée de ſable, la porter vers le côté de l'Iſle qui regardoit leur pays, & la ramenant enſuite vers la baie, en faiſant de la premiere les geſtes d'un rameur, répandre ce ſable en notre préſence.

Il étoit clair qu'ils vouloient me dire, que leur Nation étoit en état d'envoyer une très-grande flotte contre nous. Mais ne ſachant pas diſtinguer dans ce ſigne s'ils en avoient déjà pris la réſolution, ou s'ils en avoient ſeulement le pouvoir, l'anxiété pénible où je demeurai, me fit prendre la réſolution d'employer tous les reſſorts de notre induſtrie, pour fermer le paſſage de la baie aux barques étrangeres, & d'ôter ainſi toute avenue à nos ennemis.

La choſe étoit très-difficile, mais non pas impoſſible. Les deux pointes

de rochers qui dominoient l'embouchure de la riviere & ſervoient comme de mole à notre port, n'étoient pas ſi éloignées l'une de l'autre, qu'on ne pût en fermer l'intervalle par une forte chaîne. J'en conçus le deſſein, & j'en fis part à mes fils. Mais quelle entrepriſe pour nous qu'un tel ouvrage ! il ſembloit ſurpaſſer nos moyens. Nous n'avions pas aſſez de fer dans nos magaſins, pour faire cette chaîne. Il falloit en extraire des mines ; il falloit faire un chemin dans la montagne pour y arriver ; il falloit le voiturer, le fondre, le forger. La conſidération de tous ces travaux pénibles ne nous arrêta pas, & l'expérience nous prouva toujours davantage, que le courage & le travail opiniâtre ſurmontent tous les obſtacles & viennent à bout de toutes choſes.

Nous nous occupâmes d'abord à faire une ſorte de pont-levis, qui

couvrant la breche du rocher où Baptiſte s'étoit arrêté, joignît le côté de l'Iſle que nous habitions à la partie montagneuſe, & nous y fournît un paſſage. Ce pont, qui fut conſtruit auſſi ſolidement qu'il pouvoit l'être, & beaucoup plus tôt que nous ne l'eſpérions, s'abaiſſoit quand nous allions aux mines, & ſe levoit quand nous en revenions, de maniere qu'il ajoutoit dans cette partie aux barrieres naturelles de l'Iſle, & que ſi l'ennemi fût venu par les montagnes pour pénétrer juſqu'à nous, il lui eût été abſolument impoſſible de s'avancer en deçà de la breche, ni de trouver de route pour aller plus loin.

Il fallut enſuite rendre le terrein praticable aux voitures que nous nous propoſions d'y conduire. En conſéquence, nous débarraſſâmes le ſol des groſſes pierres, nous comblâmes les creux & les ravines, & nous menâmes nos

nos charrettes juſqu'au pied de la montagne qui contenoit la mine de fer. Nous en avions auparavant tiré la quantité de matiere que nous avions cru devoir emporter, en ſorte que quand le chemin fut aſſez bon, nous nous empreſſâmes de la voiturer juſqu'au bord le plus prochain de la riviere, d'où, verſée dans la grande chaloupe, elle fut tranſportée ſur le rivage, non loin de la forge.

Qu'eſt-il beſoin de nous étendre davantage ſur cet article? la mine fut fondue, elle fut battue; la chaîne fut forgée, enſuite arrêtée par les deux bouts au pied des deux pointes qui fermoient la baie, & ſcellée en plomb dans les rochers. Et comme elle devoit toujours être au deſſus de l'eau, & que la peſanteur de la chaîne l'y auroit enfoncée, nous la fîmes porter de diſtance en diſtance ſur des pieces de bois, qui s'élevant & s'abaiſſant

au gré de la marée, la tenoient toujours au même niveau, ou, pour mieux dire, à la même distance de la surface. Enfin cette chaîne faite de deux autres chaînes qui se joignoient dans le milieu du courant, fut arrêtée dans ce point de jonction par une serrure, qui nous donnoit la liberté du passage lorsque nous voulions sortir de l'embouchure pour aller en mer.

La fin de cet ouvrage qu'avoit commandé l'intérêt de notre sûreté, nous rendit la liberté de vaquer à nos affaires. Nous reprîmes le cours de nos travaux ordinaires & champêtres. Mais dès que nous eûmes terminé ce qu'il y avoit de plus pressant, je crus devoir m'occuper d'une opération très-importante pour régler désormais dans l'Isle l'ordre de la société. Il étoit temps que la Colonie prît une forme nouvelle. L'état de nos enfans

ceſſant d'être le même, leurs rapports, leurs droits, leur ſituation devoient changer.

Nous n'avions tous fait juſqu'alors qu'une ſeule maiſon. Tous les ménages habitoient encore ſous le toit paternel. Mais l'ordre des choſes ne permettoit plus qu'ils y fiſſent leur demeure. L'événement prochain d'une nouvelle population, & les progrès multipliés qu'elle devoit faire, nous forçoient à une ſéparation devenue indiſpenſable. Chaque famille étoit un jeune eſſaim, qui ne pouvant plus habiter la ruche mere, ſe trouvoit néceſſité d'aller loger ailleurs.

En prévenant mes enfans de cette ſéparation, j'ordonnai la conſtruction d'une maiſon pour chaque couple. Nous fîmes un plan général & uniforme de tous ces édifices, qui devoient être en petit ce qu'étoit ma maiſon. Chaque habitation devoit avoir

ſon jardin, ſa cour & ſes étables, & ſe trouver auſſi près des autres & de la mienne qu'il ſe pouvoit, ſans nous incommoder. Je ne voulus pas cependant qu'elles fuſſent contiguës l'une à l'autre, de peur que ſi quelqu'une venoit à brûler, toutes les autres en même temps ne devinſſent la proie des flammes. En conſéquence, je marquai le terrein ſur lequel on devoit bâtir. Je fis amaſſer tous les matériaux néceſſaires ; & lorſque tout fut prêt, nous travaillâmes tous enſemble à ces nouveaux bâtimens. Ils ſe trouverent bientôt en état de recevoir les nouveaux ménages, parce qu'une fois achevés, ils furent garnis d'uſtenſiles & de meubles ſimples, mais ſuffiſans, que la prévoyance d'Eléonore tenoit en réſerve. Mon épouſe y ajouta le linge dont ils pouvoient avoir beſoin. Elle & ſes filles l'avoient fait & préparé dans cette vûe.

Une maiſon ainſi pourvue, étoit pour nos jeunes gens une propriété auſſi agréable qu'utile ; mais elle ne devoit faire qu'une partie de celle que doit avoir une famille agricole. Il ne leur ſuffiſoit pas d'avoir en propre une demeure où ils puſſent trouver le couvert & le repos ; il leur falloit ſur-tout une portion de terres ſuffiſante pour fournir abondamment la ſubſiſtance à ceux qui devoient l'habiter. Il leur falloit les outils & les beſtiaux néceſſaires pour cultiver leurs champs & les rendre féconds. J'eus ſoin de leur donner à cet égard tout ce qui leur manquoit. J'aſſignai à chaque ménage une part dans nos champs déjà cultivés, avec cent arpens de nouvelles terres dont on pouvoit enſemencer une grande partie, & faire du reſte, des bois & des prés. Enfin je diſtribuai à chaque maiſon, des outils aratoires, des bœufs, des vaches,

des brebis, des ânes, des cochons; de la volaille, des grains & des légumes, pour ſubſiſter & pour ſemer; en ſorte que toutes les familles eurent de quoi faire naître de nouvelles moiſſons & de quoi les attendre.

CHAPITRE XXXVII.

Réglemens politiques ; Loix fondamentales de la société (*a*) ; *Loix positives.*

QUAND ces arrangemens furent terminés, que ces distributions furent achevées, & qu'il ne fut plus question que d'aller chacun chez soi, je résolus de faire à tous mes enfans une instruction politique sur leurs droits, sur leurs obligations particulieres comme peres de famille & propriétaires, enfin sur l'intérêt qui devoit

(*a*) Ceux qui ne cherchent dans un Livre que le seul amusement, & qui n'y veulent trouver rien de sérieux, peuvent se dispenser de lire ce Chapitre, un des plus importans de l'Ouvrage, mais qui, d'après leur maniere de penser, ne pourroit leur paroître que fort ennuyeux. *Note de l'Auteur.*

les unir entre eux, comme membres de la ſociété, & les attacher invariablement à ſon Chef. En conſéquence, la veille du jour où ils alloient me quitter, au moment où ſortant de table ils étoient tous aſſemblés autour de moi, je les priai d'écouter ce que j'avois à leur dire, & leur parlai à peu près en ces termes :

» Mes chers enfans, voici le jour où vous ſortez de tutele; vous avez juſqu'ici vécu ſous la protection immédiate de vos parens; ils vous aimoient avant que vous fuſſiez au monde. Depuis votre naiſſance, les ſoins de leur affection inquiete ont ſans ceſſe veillé ſur vous; ils vous ont nourris lorſque vous ne pouviez vous-mêmes vous ſuſtenter; ils ont échauffé vos cœurs du feu du ſentiment & de l'amour du bien; ils ont éclairé vos eſprits des lumieres de leur raiſon; ils vous ont tranſmis le dépôt ſacré de

la Religion & celui des connoiſſances. Enfin, ils ont aſſuré votre bonheur en exauçant vos vœux & en vous uniſſant. Par la maniere dont ils s'acquittoient des devoirs de leur état, ils vous montroient la route qu'un jour vous deviez ſuivre. Ils travailloient à faire de vous des hommes droits & ſenſibles, des enfans reconnoiſſans, afin que vous puſſiez tranſmettre à votre poſtérité le dépôt précieux dont on vous chargeoit pour elle. Vous répondez à nos déſirs, & nous avons la douce eſpérance que vous ſerez à votre tour des parens ſoigneux & tendres : la tâche paternelle eſt remplie à cet égard.

» Mais vous ne devez pas être ſeulement conſidérés comme peres & chefs de famille ; on doit vous regarder aujourd'hui comme propriétaires & membres d'une ſociété civile ; & vous avez dans cette double relation

des droits à exercer & des devoirs à remplir ; droits & devoirs qu'il eſt très-important de vous repréſenter. Il faut enfin perpétuer parmi vous une autorité légale qui puiſſe continuer à régir & protéger la Colonie, lorſque j'aurai rempli ma carriere.

» D'accord avec l'Hiſtoire du genre humain, la raiſon nous dit que tous les Peuples ſont freres ; que la premiere ſociété réunie en corps de Nation, n'étoit qu'une famille devenue très-nombreuſe, & que le gouvernement de cette ſociété, ou du premier Empire, ne fut fondé que ſur l'autorité de la puiſſance paternelle, & ſur l'amour & l'obéiſſance que lui devoient tous les membres de la famille. Ce fut cette autorité paiſiblement reconnue, qui, réglant ſa légiſlation ſur les ſaintes Loix de la Nature, aſſura le repos & le bonheur de chaque individu, en ſurveillant ſes

droits & ſes propriétés, & en les cautionnant en quelque ſorte des forces de tous réunies en ſes mains, pour réprimer les entrepriſes de l'injuſtice, & maintenir l'ordre.

» C'eſt une erreur de croire que la violence ait fondé les Empires, & que le premier Roi fut un ſoldat heureux, un Conquérant. L'injuſtice armée envahit, mais ne fonde pas; la fondation d'un Etat eſt la civiliſation d'un Peuple, & la guerre ne civiliſe pas. Il n'y avoit qu'un intérêt commun & palpable qui pût poſer la baſe d'un Empire, & enſuite obliger les hommes à ſoumettre leurs volontés particulieres à une volonté ſuprême. Or quel intérêt plus grand & plus ſenſible porte à la réunion, que celui de maintenir les droits inhérens à tous les hommes, gages & ſources de leur bonheur & même de leur exiſtence; que de conſerver à chacun les

fruits de ſon induſtrie ou de ſon travail ! L'envie de jouir ſans crainte de leur liberté, de leurs propriétés, jointe à l'amour du repos, étoit ſeule capable d'engager les hommes à reconnoître une autorité ſupérieure, autre que celle d'un pere.

» La Nature avoit inſtitué celle-ci pour la conſervation de ceux qui, en recevant la vie, n'exiſtoient que dans la dépendance la plus abſolue. Que ſeroit devenue la famille, que ſeroit devenue la race humaine, ſans les ſoins & les travaux du pere ? L'enfance n'eſt que beſoin ; l'enfant ne naît que pour mourir auſſi-tôt, s'il ne reçoit à chaque inſtant la vie de ceux qui la lui ont donnée. Le pere penſe, agit, travaille, combat, ſe fatigue, ſouffre, ſe conſume pour lui donner une longue vie, une vie heureuſe. Quels droits plus forts & plus ſacrés l'ouvrier a-t-il ſur ſon ouvrage ? Si la

néceſſité ſoumet les hommes dans l'enfance à ce pouvoir bienfaiſant, la reconnoiſſance les y dévoue lorſque l'âge leur a donné toutes leurs forces. Point d'autorité plus légitime ni plus chérie ; l'amour & la néceſſité en avoient poſé les fondemens.

» Ainſi, ſans doute, commença le gouvernement patriarcal, le plus doux & le plus heureux que les hommes aient connu. Le pere commun régnoit ſur ſes fils & ſur leurs deſcendans, & tous s'empreſſoient de lui obéir. Héritier de ſon pouvoir & de ſes ſentimens, l'aîné de la famille n'en faiſoit uſage que pour le bien de ſes freres. Après lui, ce fils, premier né, prenoit le timon du gouvernement. Voilà le trône établi, voilà la ſucceſſion au trône fixée. Dévolue à l'aîné mâle de la branche aînée, elle fut auſſi paiſiblement qu'heureuſement reconnue par tous les membres de la

famille, ou, pour mieux dire, de la ſociété.

» Cet ordre de ſucceſſion étoit une loi de politique très-ſage : il prévenoit dans la ſociété les brigues & les partis, les déſordres & la guerre que des concurrens ambitieux auroient pu faire éclore à la mort de chaque Chef. Il étoit une imitation ou plutôt une extenſion du gouvernement paternel; car, toutes choſes égales d'ailleurs, l'aîné d'une famille doit être toujours regardé comme le repréſentant de ſon pere.

» Inſtruits par les préceptes de leurs prédéceſſeurs, des loix naturelles de l'ordre ſocial & de la juſtice eſſentielle, ces premiers Souverains mirent toute leur étude à faire jouir chacun de ſon droit naturel. Ils ſe plurent à déployer dans l'Etat une autorité tutélaire, qui, ſemblable à celle de Dieu, fût préſente par-tout, afin de

veiller pour tous les citoyens, de défendre toutes leurs propriétés, & de réprimer toute uſurpation. Miniſtres ſacrés de l'intérêt public, ils s'occupoient ſans ceſſe des objets les plus importans de l'adminiſtration, de l'inſtruction ſociale, de l'amélioration du patrimoine commun; enfin ils n'oublioient rien pour le bien des ſujets, de tout ce que peut faire un Souverain non moins éclairé que juſte.

» Dans ce commencement de ſociété réguliere, le but & la cauſe de ſa formation étoient connus de tous ſes membres comme du Chef. Auſſi tous les bons effets d'un gouvernement ſi conforme à la nature des choſes & à celle de l'homme, rendirent cette ſociété auſſi heureuſe qu'elle pouvoit l'être.

» Toutes les Nations agricoles ont joui dans leur origine de cet heureux état. Les Chinois ſeuls en ont prolongé

la durée jusqu'à nous (*a*). Mais nous en trouvons des traces manifestes dans l'Histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Medes, des premiers Perses, des anciens Egyptiens; & si nous pouvions fouiller dans les annales des autres Peuples, nous nous convaincrions par de nouveaux exemples, que c'est l'Histoire universelle des Empires naissans.

» Cependant diverses causes parvinrent à obscurcir l'évidence de l'intérêt commun, & substituerent insensiblement aux loix naturelles de l'ordre social, les caprices arbitraires de l'autorité. La premiere & la principale fut la négligence à fonder ou à perpétuer

(*a*) Parce qu'ils sont les seuls qui aient pris les soins & les précautions efficaces pour établir & perpétuer l'enseignement public des droits & des devoirs de l'homme, ou de la science des mœurs. *Note de l'Editeur.*

l'enſeignement public de ces loix éternelles & immuables qui établiſſent les droits & les devoirs du citoyen, la liberté, la propriété, la ſûreté, la fraternité, la concorde. Il falloit, & il falloit indiſpenſablement que chacun fût inſtruit, & premiérement inſtruit de ce qu'il pouvoit à l'égard des autres, & de ce que les autres pouvoient ſur lui; de ce qu'il devoit aux autres, & de ce que les autres lui devoient, ſous peine d'erreur & de confuſion, ſous peine d'attentat & de diſcorde, ſous peine de guerre & de ruine. Cette condition d'une abſolue néceſſité ne pouvoit être remplie que par l'établiſſement inébranlable d'une bonne éducation (*a*). On

(*a*) Sans l'inſtruction conſtante & générale des Loix naturelles de l'ordre ſocial & de l'ordre de la juſtice par eſſence, eſt impoſſible qu'un Etat parvienne à une proſpérité réelle, & encore moins durable,

négligea cet établiſſement, & l'inſtruction manqua, & l'ignorance prévalut, & le Citoyen méconnut ſes intérêts, & les Loix s'obſcurcirent, & les mœurs ſe corrompirent, & les déſordres régnerent; ce ne fut plus qu'un éternel combat entre la tyrannie & l'anarchie, livré dans les ténebres (*a*).

Cette étude, la plus néceſſaire & la plus intéreſſante de toutes pour l'homme qui penſe, qui chérit ſes freres, & qui veut vivre au milieu d'eux; cette étude, devenue univerſelle, empêcheroit par-tout, comme à la Chine, le Gouvernement de dégénérer en arbitraire. *Note de l'Editeur.*

(*a*) A meſure que les hommes ſe multiplierent, que la ſociété s'étendit, ils devinrent moins unis entre eux, parce qu'ils ſe connurent & ſe fréquenterent moins; parce que l'inégalité des fortunes, ſouvent accrues d'un côté, tandis qu'elles diminuoient de l'autre, donnant aux riches plus de jouiſſances, & laiſſant les pauvres dans la pri-

» Mes enfans, votre société naif-

vation, la cupidité & la jalouſie naquirent de ce contraſte. Alors, égarés, aveuglés par les paſſions, les Citoyens négligerent, oublierent les devoirs de la juſtice. L'envie de prévaloir germa ſourdement dans les cœurs, & bientôt la cupidité devint une paſſion dominante, qui troubla la ſociété par une multitude de prétentions contraires, de pratiques & de chocs tendant continuellement à détruire l'ordre ſocial.

Mais l'injuſtice ne pouvant employer ouvertement la force, parce que l'autorité tutélaire établie pour la réprimer, puniſſoit avec ſévérité toute infraction viſible au droit de propriété, elle eut recours à l'artifice pour ſe ſatisfaire. Incapable de triompher du pouvoir ſouverain, elle tenta de tromper ſa vigilance, & de ſéduire juſqu'à ſon zele, en colorant du prétexte du bien public des entrepriſes injuſtes, également nuiſibles à la ſociété & à l'intérêt de l'autorité ſouveraine.

A la faveur de l'obſcurité que répandoit l'ignorance, des ſurpriſes ménagées avec

ſante doit être conſtituée ſur le modele

art réuſſirent. On ſe borna d'abord à avancer & à répandre un principe très-propre à ſéduire, c'eſt que *l'intérêt public doit l'emporter ſur l'intérêt particulier;* principe vague, maxime équivoque, qui parut avoir le bien commun pour objet; mais qui, par un ſens confus & indéterminé, fut ſuſceptible d'une interprétation inſidieuſe, avec laquelle on oppoſa, ſelon l'occaſion, un prétendu droit public au droit réel des particuliers. Cette maxime verſatile, qui paroiſſoit étendre le pouvoir du Souverain, & confier à ſes lumieres la conſtitution de la ſociété, fut adoptée & conſacrée : elle enfanta un ſyſtême politique, qui aſſujettit confuſément tous les droits de la ſociété & ceux de l'autorité à une Légiſlation humaine, arbitraire & abſolue, auſſi préjudiciable à la Nation & au Souverain, que favorable à la ſéduction & à l'avidité des hommes injuſtes & artificieux qui approchoient le Trône. Bientôt l'exemple de leurs ſuccès devint contagieux. Il perpétua cette politique qui égaroit le Gouverne-

des premieres ſociétés agricoles, pour qu'elle ſoit proſpere comme elles le furent dans leurs commencemens; mais que toujours éclairée des Loix de l'ordre, malheureuſement oubliées par celle-ci, & inſtruite par leur exemple, elle évite leur ſort! Je veux la

---

ment. On dit aux Souverains que l'intérêt public ſe concentroit dans leur ſeule perſonne; que les biens & la vie de leurs ſujets étoient à eux; & malheureuſement ils le crurent. Dès-lors les intérêts particuliers excluſifs devinrent de plus en plus entreprenans & deſtructeurs. La rapacité ne connut plus de bornes. L'Agriculture tomba. La richeſſe & la puiſſance des Souverains diſparurent. Ils furent les victimes de ce déſordre. Les Empires s'ébranlerent, s'entre-heurterent, & tomberent les uns ſur les autres. Tout devint la proie de petits Peuples à demi-barbares, qu'avoient implacablement irrités les entrepriſes injuſtes & inſolentes des grands Etats ſoi-diſant polis. *Note de l'Editeur.*

prémunir contre ces malheurs communs à tant d'Empires, en promulguant aujourd'hui, en établiſſant parmi vous à perpétuité, la connoiſſance & l'enſeignement des Loix ſacrées de la Nature, des droits & des devoirs qui en dérivent, enfin des peines inévitables qui ſuivent la négligence à les obſerver.

» La famille eſt aujourd'hui aſſez peu nombreuſe, aſſez éclairée, &, j'oſe le croire, aſſez vertueuſe, pour n'avoir pas beſoin d'une Légiſlation ſolennelle. Mais il faut prévenir le beſoin ; dès qu'on le ſent, le mal eſt fait, & le remede eſt difficile. Le pere fonde la famille, & il enviſage la poſtérité la plus reculée. Le Légiſlateur fonde la Nation, & il travaille pour toute la durée des ſiecles. Les Loix ſeules de la Nature triomphent du temps.

» Quand, imbus de la ſainteté de

ces Loix immuables, & ſubjugués par leur évidence, vous aurez juré de les obſerver; quand, perſuadés de leur extrême néceſſité pour la Colonie, vous en aurez pénétré &, pour ainſi dire, nourri vos enfans, le ſentiment de la juſtice eſſentielle déjà régnant dans le cœur de tous les Citoyens, dès le moment où ils auront une volonté, s'y confondra avec tous les ſentimens naturels, & deviendra pour toujours leur guide inſéparable. Dès-lors vous préviendrez les maux publics & particuliers, & les déſordres moraux & politiques, en fermant à l'erreur toutes les avenues qui pourroient l'introduire dans la ſociété (*a*).

(*a*) L'erreur ne pénetre point chez un Peuple où les préjugés de l'enfance ſont tous fondés en raiſon, où l'inſtruction générale affermit ces préjugés, en démontrant la néceſſité de la Loi de l'ordre & de ſon obſervance, où tout ce qui peut

» Vous ſavez déjà quels ſont les droits de l'homme dans les différens états & les diverſes poſitions de la vie; je les rappelle encore tous les jours à ceux de vous qui n'en ſont peut-être pas aſſez inſtruits. Cependant, pour aſſurer à l'avenir l'uniformité & la perpétuité de ces connoiſſances élémentaires, je crois devoir en réunir ici les principes, & donner à la publication que je vais faire des Loix fondamentales de la

exciter l'émulation eſt offert au plus digne & au plus capable d'inſtruire les autres. La ſcience pléniere, à la vérité, ne peut être le partage que d'un petit nombre; mais tout le monde doit en connoître les principes & l'objet, & demeurer éclairé ſur les droits & les devoirs de l'homme; car alors les préjugés, l'intelligence & la raiſon de tous compoſent une force irréſiſtible qui fait la Loi ſuprême de tous, & l'erreur ne peut plus la vaincre, ni même l'altérer. *Note de l'Editeur.*

ſociété

ſociété & des Loix poſitives qui en découlent, toute la pompe & l'authenticité dont nous pouvons la revêtir «.

Alors j'élevai la voix & je leur dis, en déployant un écrit : » Voici ces Loix telles que j'ai cru les voir dans la Nature, telles que je les crois convenables à notre Colonie, formée en corps politique par l'adhéſion de tous ſes membres à une ordonnance ſociale. Mais donnons auparavant quelques définitions & quelques explications néceſſaires des termes dont nous allons nous ſervir.

» J'appelle *Loix fondamentales*, des Loix naturelles & primitives, ſans leſquelles il ne peut ſubſiſter d'autres Loix, ni une vraie ſociété.

» Ces Loix naturelles ſont phyſiques ou morales : elles ont toutes pour baſe l'ordre naturel phyſique.

» L'ordre naturel eſt le cours des

choſes réglé par la Nature, e, c'eſt à-dire, par la force active & productive que Dieu répandit dans tou toutes les parties de l'Univers pour l'en l'entretien du tout.

» Les Loix phyſiques ſont nt les réſultats conſtans & invariables les de l'action continue de cette force ce productive.

» La Loi morale eſt la conn nnoiſſance du droit & des devoirs de l'h l'homme fondés ſur la Loi phyſique.

» Par cette Loi phyſique, l'h l'homme, comme animal, revêtu d'u d'un corps ſenſible, eſt ſoumis aux beſ beſoins de l'animalité, & en même te temps au devoir de ſe procurer les cho choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance, à ſa ſa conſervation & à ſon bien-être : il il ne peut ſe ſouſtraire à cet ordre im impérieux ſans ſouffrir, & enfin ſans pér périr.

» La Nature, qui lui imp impoſa ce devoir rigoureux ſous une ſanc ſanction ſi

terrible, lui donna les moyens de s'en acquitter, en lui accordant non seulement la force, l'activité, l'adreſſe, l'intelligence, mais en le rendant capable d'acquérir, par l'expérience & l'inſtruction, de grandes & utiles connoiſſances, & en aſſurant enfin à chacun les ſecours des autres dans la ſociété.

» Sans ces moyens efficaces, les beſoins de l'homme euſſent été pour lui des maux cruels & des cauſes de deſtruction; &, s'il n'avoit pas la liberté de faire uſage de ces moyens, en contradiction avec elle-même, la Nature s'oppoſeroit à ſa premiere intention, la reproduction des êtres & la perpétuité des eſpeces; l'exiſtence ne ſeroit pour l'homme qu'un préſent illuſoire, le préſent même d'un ennemi. Il ne verroit la lumiere que pour la perdre auſſi-tôt: diſons mieux, l'eſpece humaine n'exiſteroit point.

» Mais la Nature n'eſt point injuſte & inſenſée; elle n'impoſe aucun devoir, qu'elle ne compenſe par un droit. L'obligation de pourvoir à nos beſoins, nous donne un droit permanent à la ſubſiſtance & aux jouiſſances néceſſaires à notre bonheur. C'eſt le droit de tout homme en venant au monde. Le grand ordre des choſes lui aſſigne donc ſa part à la ſubſiſtance, & par-là même à la liberté, à la propriété, à la ſûreté de ſa perſonne & de ſes biens juſtement acquis.

» En effet, pour qu'il faſſe un uſage convenable de ſon droit naturel, il faut non ſeulement que l'homme jouiſſe de la liberté de ſa perſonne, ſans quoi, n'ayant point droit à lui-même, il n'auroit droit à rien; il faut encore que les choſes qu'il acquiert par la recherche ou le travail, lui appartiennent en propre, ſinon, par la négation des deux propriétés mobiliaires

& immobiliaires, ſon droit à la vie devient encore nul, & l'homme ceſſe d'être.

» Les prétentions de l'homme à cet égard ſont donc fondées ſur la juſtice par eſſence, & elles n'auroient de bornes que ſon inſuffiſance, ſans la propriété des autres, que la Loi naturelle & la raiſon lui apprennent à reſpecter, pour ne pas donner des motifs d'attenter à la ſienne. Le droit à la vie & au bonheur établit donc néceſſairement le droit de la propriété, & celui-ci tous les droits & les devoirs quelconques, avant & après même la réunion des hommes en ſociété policée. D'où il ſuit qu'un homme ne peut, ſans injuſtice, en troubler un autre dans l'exercice de ces droits. C'eſt être juſte, que de laiſſer chacun jouir pleinement de ſa propriété; c'eſt être bienfaiſant, que de contribuer à l'étendre.

Loix fondamentales de la Société policée.

I.

» Ainſi donc le droit fondé ſur celui que nous avons à l'exiſtence & au bonheur, eſt le droit de la Nature, le droit commun à tous les hommes, le droit qu'on ne ſauroit ſoi-même aliéner ſans offenſer la Nature & ſans en être puni ; il les conſtitue tous propriétaires excluſifs de leur perſonne, de leurs facultés, de tous les biens, ſoit mobiliers, ſoit immobiliers, qu'ils peuvent acquérir ſans injuſtice par l'emploi de ces facultés. Reconnoiſſons donc le droit de propriété comme une Loi naturelle & divine, qui doit être à perpétuité la Loi conſtitutive & fondamentale de toute ſociété.

II.

» Le droit de propriété étant le

même pour tous les hommes, & en cela les rendant tous égaux, autant qu'ils peuvent l'être, ils doivent tous jouir à leur gré des biens dont ils ſont propriétaires, pourvu que, par leur maniere de jouir, ils ne bleſſent en rien la propriété d'autrui, & par conſéquent la liberté d'autrui, portion eſſentielle de la propriété perſonnelle; car celui qui n'eſt pas libre n'eſt point à lui, il n'eſt pas ſon maître, il eſt à demi-mort pour lui-même; d'où il ſuit qu'une pleine liberté de commerce, d'abord entre les membres de la famille, & dans le temps avec les familles étrangeres, doit être une de nos Loix fondamentales, comme conſéquence néceſſaire du droit de propriété.

III.

» De ce que le droit de propriété eſt le droit commun à tous les hommes, & le même pour tous, il réſulte qu'il

conſtitue la juſtice par eſſence, qu'il eſt la regle du juſte & de l'injuſte, la baſe de la morale (*a*); car du droit de propriété dérive la loi de juſtice, qui défend de violer la propriété. Acquérir ſans injuſtice, c'eſt donc acquérir ſans violer le droit des autres, ſoit par un attentat direct à leur propriété, ſoit par un attentat indirect à ce même droit, en portant atteinte à la liberté de l'exercer. La Juſtice donc qui établit la ſûreté de tous les droits, eſt encore Loi fondamentale de la ſociété.

IV.

» Par la même raiſon ce droit renferme tous nos droits, tous nos de-

(*a*) En effet, c'eſt dans la pratique habituelle & conſtante de cette juſtice, que conſiſte eſſentiellement la vertu. On ne doit tenir pour vertueux que ce qui eſt juſte, & pour glorieux ou digne de louange, que ce qui eſt vertueux. *Note de l'Editeur.*

voirs, toutes nos Loix positives; car aucune prétention ne peut être légitimement formée, si elle n'est fondée sur un droit de propriété; aucun devoir ne peut être légitimement imposé, s'il n'est nécessaire à la conservation du droit de propriété; aucune Loi ne peut être ni juste ni utile, si elle n'est une conséquence, une application du droit de propriété.

V.

» Pour le maintien de ce premier des droits, il est nécessaire qu'il existe dans la société une autorité publique, supérieure à toutes les autorités privées, destinée à être l'organe de la Justice & la force des Loix; car à quoi bon la Loi, si elle n'a pas le moyen de se faire obéir? Que seroit la Justice, si elle ne pouvoit faire exécuter ses arrêts? Où en seroit un Corps politique sans un Chef, & un Chef sans

une autorité puiſſante, vigilante & dominante ? Que d'autres ſociétés, ſous prétexte des différences phyſiques, morales ou politiques de leur ſituation, partagent l'autorité ſuprême en pluſieurs pouvoirs qui ſe balancent & ſe contiennent réciproquement; que d'autres l'abandonnent à quelques familles privilégiées ou la laiſſent entre les mains du Peuple : votre ſociété agricole, rejetant également & la Démocratie & l'Ariſtocratie & le Gouvernement mixte, a beſoin d'un Chef unique, d'un Monarque qui veille ſur tous & pour tous, qui aſſure les travaux de la culture & tous les travaux acceſſoires, qui ſoit toujours prêt à les défendre des invaſions de l'ennemi, attiré par les fruits abondans & par l'état proſpere d'une riche agriculture.

» La continuité du travail & du danger demande un Chef permanent, & uniquement intéreſſé à la proſpérité

de la choſe publique. La Nature & la néceſſité ont nommé ce Monarque ; c'eſt le pere de la famille. Ce pere, ce chef, vous le perdrez. Mais mon autorité doit être ſubſtituée. En la partageant entre vous, je vous mettrois dans le chemin de l'Anarchie ; en la ſoumettant au droit d'élection, je donnerois lieu aux brigues & aux diviſions que je dois prévenir. Etabliſſons une Loi plus ſage, qui regle d'avance, & pour toujours, l'ordre de la ſucceſſion à la ſouveraineté, &, dans cette vûe, ſuivons l'indication de la Nature elle-même. Quel eſt celui qu'elle déſigne au pere pour ſon premier repréſentant ? N'eſt-ce pas ſon fils aîné, l'ancien de ſes enfans, le premier de ſa race, qui, par l'avantage de la naiſſance, & par la ſupériorité de l'expérience & de l'âge, étant naturellement placé à la tête de la famille, lorſque le pere vient à manquer, eſt

censé le plus capable d'en exercer l'autorité? N'eſt-ce pas à lui que ſes freres obéiroient plus volontiers qu'à tout autre? Mon fils aîné eſt donc mon ſucceſſeur naturel, & il aura pour ſucceſſeur ſon fils aîné (*a*). Reconnoiſſez donc après moi le fils qui me repréſentera, & après lui ſucceſſivement le fils aîné de ſa famille, pour ſouverain chef & adminiſtrateur de la juſtice, afin qu'il vous garde vous & vos biens. Vous devez tous contribuer à l'établir en puiſſance, de maniere que l'exercice de vos droits & de vos devoirs ne trouve aucun contradicteur qui ne le redoute & qui n'échoue en lui réſiſtant. D'après ces puiſſantes conſidérations, la ſucceſſion à la ſouveraineté de l'Iſle, dévolue de droit aux aînés mâles de la branche

(*a*) Cette ſage Loi, ſuivie en France, eſt le gage aſſuré de la durée de cette Monarchie. *Note de l'Editeur.*

aînée, doit être publiquement & universellement assurée & reconnue comme une Loi fondamentale & constitutive de notre société.

VI.

» La sûreté civile ou intérieure, établie sur les rapports des Citoyens entre eux, étant essentielle au droit de propriété, & ne pouvant lui être acquise qu'autant qu'il est constamment protégé & garanti par une force publique, aucun de vous ne pourra sans crime, sans pécher contre Dieu & contre ses freres, refuser de s'unir avec eux au Chef de la société pour la défense de ce droit commun, encore moins prêter sciemment & volontairement son ministere pour l'offenser & l'attaquer secrétement ou publiquement; & ceux qui se rendront coupables d'un tel crime par une infame trahison, devenant les ennemis

de l'Etat, ne devront plus être comptés parmi ſes membres.

VII.

» La ſûreté politique ou extérieure qui réſultera dans la ſuite de nos rapports politiques avec les Etrangers, n'étant pas moins néceſſaire au droit de propriété que la ſûreté civile, toutes les inſtitutions propres à augmenter la force militaire de notre ſociété, ſans nuire aux autres cauſes de ſa proſpérité, doivent être conſtamment miſes en pratique. En attendant, tout homme en âge & en état de porter les armes, ſera tenu de ſervir la ſociété de ſa perſonne, & à cet effet il ſera pourvu des armes néceſſaires à un ſoldat, exercé à les manier, & dreſſé aux évolutions militaires. De par la Nature, chaque homme eſt ſoldat pour ſa propre défenſe; chaque Citoyen l'eſt pour la défenſe commune. Le concours &

l'accord de tous ces braves défenſeurs formeront la force publique; mais le Chef de la ſociété pourra ſeul diſpoſer de cette force. Cependant, comme l'état de paix eſt le ſeul qui convienne à l'intérêt commun & à l'ordre univerſel, il ne fera que des guerres juſtes & néceſſaires. Or, aucune guerre ne peut être regardée comme juſte, qu'autant qu'elle ſera entrepriſe pour repouſſer un ennemi déclaré de la Colonie, après qu'il aura été reconnu pour tel par ſes actes d'hoſtilité. Elle n'eſt jamais néceſſaire que pour réprimer l'injuſtice, & aſſurer dans la ſuite le regne de la paix & la jouiſſance des propriétés.

VIII.

» Pour donner au Chef de la ſociété les moyens de pourvoir aux dépenſes qu'entraînent néceſſairement l'entretien & l'amélioration du pa-

trimoine public, la confection des ouvrages indiſpenſables à faire dans cette vûe, l'appareil de la guerre, l'adminiſtration de la juſtice, l'établiſſement de l'inſtruction publique qui ſont à la charge du Souverain, il faut établir un revenu public qui ſubvienne à ces dépenſes. Mais comme ce revenu ne peut être juſtement aſſis que ſur les terres ſeules productives, & qu'il n'y a point de revenu dont on doive diſpoſer, qu'après avoir prélevé les avances néceſſaires à la culture, la nourriture & l'entretien de la famille du Cultivateur, la ſubvention indiſpenſable pour le maintien de l'adminiſtration publique ne pourra tomber que ſur l'excédent de ces premieres dépenſes, & devra toujours être en proportion de cet excédent. Diſons donc que l'établiſſement d'un impôt territorial & unique, proportionnel au revenu liquide des terres, doit être

univerſellement reconnu pour une des Loix fondamentales.

IX.

» Comme les abus portés dans l'aſſiette de l'impôt, & dans ſa perception, ont été, de tout temps, une des premieres cauſes de la ruine des Etats, il eſt eſſentiel que tout ce qui concerne l'établiſſement de l'impôt dans cette Iſle, ſoit ſoumis à des formes & réglé par des Loix invariables, qui d'un côté ne permettent point la ſpoliation de ce revenu commun, & de l'autre, empêchent que la formation de cette propriété commune ne porte atteinte aux propriétés particulieres, pour l'utilité deſquelles elle eſt inſtituée. Dans ce moment où notre petite ſociété, encore dans ſon enfance, ou plutôt à ſon aurore, ne comporte pas la perception d'un impôt, chaque membre doit ſervir la

ſociété de ſa perſonne. Mais lorſque l'Agriculture perfectionnée aura multiplié les hommes & les revenus, & que chaque Propriétaire pourra ſoudoyer des délégués, l'impôt aura lieu; &, d'après l'examen que j'ai fait de la nature & de la fertilité du terroir de cette Iſle, j'eſtime qu'alors les bonnes terres devront être taxées au ſixieme, & les médiocres au dixieme du revenu net, ſeul tribut dont les propriétés particulieres ſeront redevables envers le fiſc.

X.

» L'arbitraire ne doit pas être moins ſévérement proſcrit parmi vous dans l'adminiſtration de la juſtice diſtributive, ou dans l'exécution des Loix civiles, qui ne ſont que le développement & l'application des Loix naturelles. Cette adminiſtration conſiſte à régler, conformément aux Loix,

les droits des Citoyens, lorſqu'ils ont entre eux des prétentions oppoſées, & à punir les délits conſtatés des peines prononcées par les Loix. Le détail de cette adminiſtration ne doit pas être dans la main du Souverain, parce que le ſurveillant général ne doit pas & ne peut pas s'occuper de tant de détails, parce que celui qui eſt Partie contre le coupable ne doit pas être ſon Juge ; parce qu'il doit redouter plus que perſonne, ſur-tout en ce genre, les ſurpriſes, les erreurs, l'abus ſouvent irréparable de la puiſſance. Mais il établira entre lui & le Peuple un Corps de Magiſtrature toujours exiſtant, qui, dépoſitaire des Loix, ſoit chargé ſeul & excluſivement de les faire parler, de faire agir leur autorité avec prudence, de faire exécuter les jugemens rendus d'avance par les Loix. Ce Corps ſera donc inſtitué de maniere qu'il ne puiſſe jamais ceſſer

d'être le repréſentant du Souverain; comme Miniſtre de la Juſtice, d'être enfin véritablement l'organe des Loix.

XI.

» Si quelque Membre de cette ſociété étoit aſſez aveugle ſur ſes droits & ſur ſes devoirs, pour commettre quelques délits graves contre les droits ſacrés de la propriété & de la fraternité de ſes Concitoyens, qu'il tombe dans les mains d'une Juſtice rigoureuſe, qu'il compte avec la ſociété des torts qu'il lui a faits, qu'il ſoit condamné à réparer le dommage qu'il a porté à la propriété d'autrui, qu'il paye la dette de ſa perſonne : mais loin de nous l'inutile & cruelle abſurdité de le priver de la vie, d'une vie dont Dieu ſeul eſt le maître; comme ſi la mort d'un individu réparoit le moindre des maux; comme ſi la mort, qui nous attend tous, & que tout Citoyen

eſt obligé quelquefois d'affronter, devoit jamais être préſentée comme une peine, & la plus grande des peines; comme ſi la ſociété ne gagnoit pas infiniment plus à faire travailler à ſon profit un individu, qu'à le détruire; comme s'il n'y avoit pas des moyens faciles, de mettre un méchant hors d'état de nuire, & d'effrayer ſes ſemblables par des peines longues, dures, éclatantes, plus inſupportables que la mort.

XII.

» L'état d'homme vivant en ſociété, donnant des droits & ſoumettant à des devoirs réciproques, il eſt évident que la connoiſſance des regles eſſentielles à cet état, eſt la premiere des conditions requiſes pour les bien remplir. Cette connoiſſance eſt même d'autant plus néceſſaire à chacun, que c'eſt elle qui doit rallier toutes les forces particulieres pour le maintien de l'ordre

public & la défenſe de l'intérêt commun. Il eſt donc eſſentiel à la ſociété, que, par des inſtitutions ſages & inébranlables, l'inſtruction publique ſoit généralement établie à perpétuité, pour répandre en tous lieux, & dans tous les temps, cette connoiſſance, avec la loi de n'être compté parmi les Membres de la ſociété, qu'après avoir parfaitement appris & ſolennellement juré d'obſerver ce qu'à ce titre il doit à la ſociété.

» Tel eſt le fond des Loix conſtitutives & fondamentales de l'ordre ſocial, conforme à l'intérêt général de toute ſociété.

» Paſſons maintenant aux Loix poſitives, qui, établies par le Souverain pour fixer les droits particuliers des Sujets, relativement à leur état, & déterminer déciſivement l'ordre poſitif, dans les cas douteux, réduits à des probabilités d'opinion ou de convenance,

ne ſauroient être juſtes qu'autant qu'elles ſont une déduction des premieres.

» Dans toute ſociété, les Loix poſitives devroient être ſimples & préciſes, pour être à la portée de tous les Citoyens, parce qu'il eſt néceſſaire de bien comprendre ce que l'on doit obſerver. J'ai tâché de rendre telles les Loix poſitives que je vais promulguer; elles auront de plus le mérite d'être peu nombreuſes. Dans une ſociété naiſſante, les intérêts étant évidens, & les droits reſpectifs rarement conteſtés, il ſeroit inutile de pourvoir à ce qui ne doit point arrêter l'œil vigilant de la Juſtice.

Loix poſitives.

I.

» Les biens qui ſont en commun, tels que la mer, les fleuves, les canaux, les poiſſons qu'ils contiennent, les bêtes fauves ou ſauvages qui habitent l'Iſle,

ſeront à l'uſage de tous les Citoyens. Ainſi la pêche, la chaſſe, la navigation ſeront libres dans toute l'étendue de la propriété publique, comme le paſſage dans les grands chemins.

II.

» Chaque nouveau ménage, à ſon établiſſement, recevra du Souverain, en toute propriété, une portion de terres égale à celle que poſſede déjà toute autre famille; ce qui s'exécutera juſqu'à ce que la totalité de l'Iſle ſoit occupée.

III.

» Tout propriétaire, maître abſolu de ſa propriété fonciere, s'il n'eſt pas content de ſon fils aîné, pourra remettre ſon hérédité à celui des ſes enfans mâles qu'il lui plaira choiſir. Mais s'il ne fait point ce choix, la Loi pourvoit dès-à-préſent à l'inſtitution

tion d'héritier, & nomme le fils aîné pour succéder à son pere.

IV.

» Cette hérédité fonciere ne sera point divisible entre les enfans mâles, aussi long-temps que les cadets pourront être dotés par le Gouvernement.

V.

» Les filles ne succéderont pas non plus aux biens fonds de la famille. Elles n'y auront point de part; elles recevront une simple dot en mobilier, lors de leur établissement. Ainsi toutes égales sur ce point, le mérite & la vertu auront la préférence des hommages.

VI.

» Mais quand le sol de l'Isle, entiérement occupé, ne laissera plus au Gouvernement les moyens de doter les nouveaux ménages d'une portion de terres, les trois quarts de la succession

d'un pere de famille ſeront diviſibles entre tous ſes enfans des deux ſexes; alors il pourra diſpoſer du quart réſervé en faveur de celui de ſes enfans qu'il croira le plus digne de ſes préférences; & ſi toutefois il ne fait aucune diſpoſition, l'aîné des enfans mâles recevra ce quart, & l'aînée des filles à défaut de mâles (*a*).

VII.

» Douze propriétaires, les plus voiſins du local, ſur lequel un nouveau ménage devra s'établir, ſeront obligés, lorſqu'il faudra conſtruire les édifices néceſſaires à ſon habitation, & à l'exploitation de ſon domaine, de lui

(*a*) Cette Loi a été ſans doute faite pour donner aux peres un moyen de récompenſer le plus digne de leurs enfans, & pour engager ceux-ci à plus de déférence & de reſpect, par la vue d'un intérêt palpable. *Note de l'Editeur.*

donner leurs ſecours pour cette conſtruction (*a*). Ils auront eux-mêmes reçu cette ſorte de ſervice qu'ils rendront alors, & ils continueront d'en être payés dans la perſonne de leurs fils, qui, en s'établiſſant, recevront de leurs voiſins la même aſſiſtance. Ces mutuels offices de fraternité étendront de bonne heure dans la Colonie l'eſprit d'union & de concorde.

VIII.

» Pour donner aux nouveaux époux, qui, ſe ſéparant de leur famille, viendront habiter ces nouvelles maiſons, l'aiſance & les commodités dont ils auront beſoin, & les moyens de cul-

(*a*) C'eſt une coutume établie dans pluſieurs Provinces de l'Amérique ſeptentrionale, que lorſqu'un nouveau ménage veut ſe bâtir une habitation, les propriétaires voiſins l'aident à la conſtruire. *Note de l'Editeur.*

tiver leurs terres & de ſubſiſter en travaillant juſqu'aux premieres moiſſons, les parens du garçon lui fourniront les outils, les grains, & les beſtiaux indiſpenſables pour leur ſubſiſtance & leur exploitation, & les parens de la fille, les uſtenſiles, meubles & linge convenables à leur ſituation & à leur état. Ces fournitures ſeront des deux parts la ſeule dot qu'ils recevront de leur famille.

I X.

» Si un pere de famille veut uſer en mourant de la liberté que la Loi lui donne, de diſpoſer de ſa propriété fonciere en faveur d'un autre que de ſon fils aîné, il pourra le faire de deux manieres, ou en dépoſant ce témoignage de derniere volonté ſur ſon livre-journal, ou en déclarant ſon intention devant quatre témoins pris parmi ſes plus proches.

X.

» Après la mort du pere, ſoit que ſon fils aîné, ſoit qu'un de ſes cadets lui ſuccede, celui qui le repréſentera ſera regardé comme chef de la famille, & tous ſes freres & ſœurs ſeront obligés de le reſpecter, de lui obéir comme à leur pere, & de coopérer aux travaux néceſſaires à leur intérêt commun, & ce juſqu'à leur ſortie de la maiſon paternelle à l'époque de leur établiſſement. De ſon côté, l'héritier ſera tenu de remplir la tâche du pere; c'eſt-à-dire, de chérir, de nourrir, d'entretenir, de ſurveiller ſes freres, & de leur départir journellement le travail & l'inſtruction propres à en faire de dignes chefs de famille & de bons Citoyens.

X I.

» S'il ſurvient quelque conteſtation entre des Citoyens, & que les Parties ne puiſſent ſe concilier elles-mêmes,

elles nommeront d'abord des Arbitres pour les accorder à l'amiable, s'il eſt poſſible. Mais ſi les avis & les raiſons de ces Arbitres ne parviennent point à les réunir & à terminer leur différent, les Parties viendront elles-mêmes plaider leur cauſe devant le Tribunal de la Juſtice (dont il ſera parlé ci-après), & là, elles ſeront jugées ſommairement & ſans délai, ſur leurs dits & ſur l'avis des Arbitres.

XII.

Si quelqu'un eſt accuſé d'un crime grave, on lui donnera douze Pairs ou Jurés (a) pour l'examen & la déciſion

(a) On les appelle *Pairs*, parce qu'ils ſont tirés de la claſſe de l'accuſé; & *Jurés*, parce qu'avant de procéder à l'examen de l'affaire criminelle, ils font ſerment de la décider ſuivant les Loix & leur conſcience. Cette Loi eſt ſans doute priſe du Code Criminel d'Angleterre, qui, ſur ce point, offre les Loix les plus ſages que l'on connoiſſe. *Note de l'Editeur.*

de ſon affaire. L'information ne ſera point ſecrete pour l'accuſé. On lui produira les témoins, contre leſquels il pourra ſe défendre. Mais le corps du délit conſtaté, & le crime avéré, il ſera condamné ſur l'avis unanime des Pairs. Les Juges prononceront la ſentence, qui ne pourra néanmoins être exécutée que du conſentement du Souverain, & qu'après qu'il l'aura revue & ſignée, ſi la peine qu'elle prononce eſt infamante.

XIII.

» Juſqu'à ce que l'accuſé ſoit pleinement convaincu du crime dont on l'accuſe, il ne ſera point réputé coupable, ni traité comme tel. Si l'on eſt obligé de s'aſſurer de ſa perſonne & de le conſtituer priſonnier, ce que je crois inutile ici, on ne le gardera que dans une maiſon ſaine & aérée, où ſa ſanté ne coure aucun danger.

XIV.

» Attendu que chacun agit par ſa propre volonté, & qu'il eſt maître de ſes actions, la peine du crime ſe concentrera ſur le coupable, & l'infamie ne réjaillira point ſur ſes parens, aſſez humiliés ſans doute d'avoir nourri parmi eux un mauvais Citoyen. Lorſque celui-ci aura perdu, par ſa condamnation, le droit de jouir de ſa propriété, le fils déſigné par la Loi pour lui ſuccéder, en aura ſur le champ la poſſeſſion. Le fiſc ne pourra rien s'approprier des biens du coupable, qui payera de ſa perſonne, de ſon travail, de ſes ſervices, le dommage qu'il aura porté aux propriétés des particuliers.

XV.

» L'impartialité de la Juſtice l'obligeant à proportionner, autant qu'il eſt poſſible, les ſalaires aux mérites & les peines aux délits, & la vie de

l'homme étant d'un prix infiniment au deſſus de tous les autres biens temporels, ſauf l'honneur, un criminel ne ſera point condamné à mort pour avoir léſé la propriété d'un Citoyen, il perdra ſeulement alors la liberté de ſa perſonne, en demeurant ſoumis pour un temps à travailler au profit de l'offenſé, ſi celui-ci le déſire, ſinon au profit de la ſociété. Si ce mauvais Citoyen étoit aſſez dépourvu de ſens & de ſentiment pour ôter volontairement la vie à quelqu'un de ſes freres, il ne ſubira point pour ſon crime la peine de mort, parce que la mort eſt la fin de toute peine, & qu'un ſcélérat en mourant, enlevé par ce ſupplice à la ſociété, & pour toujours ſouſtrait à la vue des autres, l'exemple de ſa punition ſeroit perdu pour les çœurs pervers qui ſeroient tentés de l'imiter; mais il uſera ſa vie pour la ſociété, & reſtera attaché aux travaux publics, les plus vils & les

plus pénibles, jusqu'à ce que la Nature mette fin à son tourment.

XVI.

» Pour maintenir l'ordre dans l'Etat, & le rendre de plus en plus florissant en soulageant le Souverain dans son administration, il sera établi dans la suite divers Tribunaux qui seront chargés d'en surveiller les différentes parties.

» Le premier aura l'inspection de l'éducation publique & particuliere, & prendra soin que tous les Citoyens soient suffisamment instruits de leurs droits & de leurs devoirs.

» Le second veillera sur l'Agriculture, la navigation, le commerce, & sur tous les objets qui peuvent y avoir rapport.

» Le troisieme s'occupera des travaux publics, de la confection des chemins, des canaux d'arrosage, de l'exploitation des mines, &c.

» Le quatrieme aura dans ſon département la perception du revenu public, & la circulation des dépenſes publiques.

» Le cinquieme dirigera ce qui concerne le Militaire & tout ce qui eſt relatif à la ſûrete des Citoyens, tant au dehors qu'au dedans.

» Le ſixieme rendra la juſtice, & prononcera, d'après la Loi, ſur les conteſtations & ſur les délits des particuliers.

» Enfin, un Tribunal ſuprême, préſidé par le Souverain, exercera le droit de réviſer & réformer les Ordonnances des autres Tribunaux, s'il eſt néceſſaire.

XVII.

» Mais pour empêcher que le déſordre & la corruption ne s'introduiſent dans ces Tribunaux, & afin que les places en ſoient remplies par les

hommes les plus dignes de les occuper, ces places ne seront conférées par le Souverain qu'au mérite reconnu, & sur des preuves éclatantes de science & de probité tout ensemble.

» Le droit d'y aspirer sera fondé sur une étude profonde des matieres du département. L'honneur d'être admis au premier grade de la Magistrature, sera le prix d'un concours redoublé entre les compétiteurs, dans plusieurs examens. Placés dans les premiers Tribunaux, l'application & les services de ces Magistrats pourront les élever au Tribunal suprême. Ils serviront le Public gratuitement; mais l'Etat aura pourvu d'avance à leurs besoins, & le Souverain aura soin de les récompenser d'ailleurs par des distinctions honorables.

XVIII.

» Le Chef de cette société réunissant en sa personne les fonctions les

plus auguſtes & les plus importantes que l'on connoiſſe parmi les hommes, celles de Pontife & de Monarque, d'Inſtituteur ſuprême de ſes ſujets, & de premier Laboureur de ſon Etat, doit inſtruire ſon Peuple par la parole & ſur-tout par l'exemple. Il doit l'inſtruction immédiate à ceux qui l'approchent de plus près ; mais il doit les leçons de l'exemple à toute la Colonie. Ainſi, à l'inſtar de l'Empereur de la Chine, il ne fera pas ſeulement de temps en temps à ſa Cour une inſtruction tirée de la Loi divine, civile ou politique, il ne ſe bornera pas à ce que les Magiſtrats aient ſoin d'en faire de ſemblables au Peuple (*a*), il s'hono-

(*a*) Voici les articles ſur leſquels il eſt ordonné aux Mandarins Chinois d'inſtruire le Peuple deux fois par mois :

1°. Ils doivent recommander ſoigneuſement les devoirs de la piété filiale, & la déférence que les cadets doivent à leurs

tera, pour recommander le premier

---

aînés, afin que les jeunes gens soient toujours pénétrés du plus profond respect pour les Loix primitives de la Nature. — 2°. Entretenir toujours dans les familles un souvenir respectueux des ancêtres, pour que leur esprit regne encore sur elles, & les empêche de rompre les liens de la concorde. — 3°. Maintenir l'union & la paix dans tous les villages, & prévenir les querelles & les procès. — 4°. Inspirer une grande estime pour la profession du Laboureur & de ceux qui cultivent les mûriers, parce qu'alors on ne manquera ni de grains pour se nourrir, ni d'habits pour se vêtir. — 5°. Tourner les esprits à l'économie, à la frugalité, à la tempérance, à la modestie, seuls moyens par lesquels chacun peut tenir sa conduite & ses affaires dans l'ordre. — 6°. Encourager par toutes sortes de voies les Ecoles publiques, afin que les jeunes gens y puisent les bons principes de la Morale. — 7°. Inviter à s'adonner tout entier à ses propres affaires, comme un moyen infaillible d'entretenir la paix de l'esprit & du cœur. — 8°. Etouffer les

des Arts, du ſoin de faire publique-

ſectes & les erreurs dans leur naiſſance, afin de conſerver dans toute ſa pureté la vraie & ſolide doctrine. — 9°. Inculquer au Peuple les Loix pénales établies, pour éviter qu'il ne devienne revêche & indocile au joug du devoir. — 10°. Inſtruire parfaitement tout le monde des regles de la civilité & de la bienfaiſance, afin d'entretenir les bons uſages & les douceurs de la ſociété. — 11°. Engager les parens à apporter toute ſorte de ſoins à l'éducation de leurs enfans, ainſi que les ainés à l'égard de leurs jeunes freres, afin de les empêcher de ſe livrer au vice & de ſuivre le torrent des paſſions. — 12°. Leur faire horreur de la médiſance, afin qu'ils ne s'attirent pas des ennemis, & qu'ils évitent le ſcandale, qui peut corrompre l'innocence & la vertu. — 13°. Preſcrire de ne pas donner un aſile aux coupables, afin de ne pas ſe trouver enveloppé dans leurs châtimens. — 14°. Les rendre diligens à payer les contributions établies, pour ſe garantir des vexations des Receveurs. — 15°. Les accoutumer à agir de concert avec les

ment, & dans la plus grande pompe, la cérémonie de l'ouverture des terres, des ſemailles & de la moiſſon.

XIX.

» Ces cérémonies ſe pratiqueront de la maniere ſuivante : Le Souverain ſe rendra dans le temps propre, avec grand cortége, ſur le champ déſigné pour cela. Il ſe proſternera en y arrivant, & fera à haute voix, au Maître de tous les biens, une priere pour implorer ſa bénédiction ſur ſon travail & ſur celui de tout ſon Peuple. Enſuite, ſi c'eſt le temps de l'ouverture des terres, prenant la charrue, il ouvrira pluſieurs ſillons dans toute la

---

Chefs de quartier dans chaque ville, pour prévenir les vols & la fuite des voleurs. — 16°. Les exhorter ſans ceſſe à réprimer les mouvemens de la colere, comme un moyen de ſe mettre à l'abri d'une infinité de dangers.

longueur du champ. Les principaux de ſa famille, les Chefs des Tribunaux, les Officiers, les Propriétaires acheveront ſucceſſivement le reſte du labour. Ce même champ ayant reçu toutes les façons & les engrais néceſſaires, le Souverain viendra l'enſemencer. Enfin, au temps de la récolte, il y commencera lui-même la moiſſon, dont il offrira les prémices à celui qui la fit croître, ce qui ſera également exécuté dans tous les cantons de l'Iſle, par les premiers Repréſentans du Souverain (*a*).

(*a*) Le Souverain qui gouverne le Peuple de la terre le plus nombreux, l'Empereur de la Chine, fait tous les ans cette triple cérémonie civile & religieuſe, avec l'appareil le plus impoſant. Dans celle de l'ouverture des terres, le 15 de la premiere Lune, qui répond au premier Mars, il ſe tranſporte en grande pompe au champ deſtiné à la cérémonie, ſuivi des Princes de

X X.

» Afin de rendre ces cérémonies

ſa Maiſon, des Grands, & d'un nombre infini de Mandarins. Deux côtés du champ ſont bordés par les Officiers & les Gardes de l'Empereur. Le troiſieme eſt deſtiné à tous les Laboureurs de la province. Les Mandarins occupent le quatrieme.

L'Empereur entre ſeul dans le champ; frappe neuf fois la terre de ſon front, pour adorer le *Tien*, c'eſt-à-dire, le Dieu du Ciel. Il prononce une Priere réglée par le Tribunal des Rites, pour invoquer la bénédiction du Grand Etre ſur ſon travail & ſur celui de tout ſon Peuple, qui eſt ſa famille. Enſuite il ſacrifie au Maitre de tous les biens. Pendant le ſacrifice, on amene à l'Empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs. Le Prince quitte ſes habits impériaux, ſaiſit le manche de la charrue, & ouvre pluſieurs ſillons dans toute l'étendue du champ; puis, d'un air aiſé, il remet la charrue aux principaux Mandarins, qui labourent ſucceſſivement. Les Laboureurs

agricoles auſſi auguſtes & auſſi agréables qu'il eſt poſſible, & pour donner plus de force à l'inſtruction qu'on en doit tirer, en la joignant à l'idée du plaiſir, elles ſeront autant de fêtes religieuſes & champêtres. Ce ſera dans ces jours ſolennels, & près du champ royal, que les mariages déjà projetés ſe célébreront, & que les jeunes gens deſtinés à s'unir ſe verront en préſence de leurs parens, & ſous les yeux du Souverain. Là,

---

les plus habiles exécutent le reſte du labourage en préſence de l'Empereur.

Quelque temps après, le champ ayant reçu tous les labours & les engrais néceſſaires, l'Empereur vient l'enſemencer. Enfin, à la récolte, l'Empereur vient offrir au *Tien* les premices de ce champ cultivé par ſes mains; cérémonie qui eſt pratiquée le même jour dans toutes les provinces de l'Empire, par tous les Vice-Rois, tous en grand cortége, & toujours en préſence des Laboureurs.

les jeux, les ris, les danſes, la confiance, l'épanchement des cœurs formeront & entretiendront les liaiſons les plus douces. Là, les garçons les plus laborieux, les plus inſtruits, les plus dociles, ſeront récompenſés en raiſon de leur mérite, & recevront le prix des mains de la Beauté, qui ſera quelquefois leur plus belle récompenſe. Telles ſeront les ſolennités de ces fêtes, d'où chacun reviendra le cœur plein de ſatisfaction, en béniſſant Dieu de l'avoir fait naître dans une terre ſi heureuſe, & ſous le gouvernement d'un Prince qui ne déſire que le bonheur de ſes ſujets, qu'il regarde comme ſa famille «.

» Voilà, dis-je, mes chers enfans, les regles civiles & politiques que les lumieres de mon eſprit & le déſir de votre bien-être m'ont inſpirées, pour établir, d'une maniere durable, la

prospérité de l'Isle. Si vous suivez ces Loix que je viens de promulguer, si vos descendans s'empressent de les suivre, j'ose prédire à notre postérité le bonheur le plus constant. Nul Peuple ne fut plus heureux que le seront mes Insulaires.

» Promettez-moi donc ici, non seulement de les exécuter, mais d'en répandre la connoissance dans vos familles, mais de vous employer de tout votre pouvoir à les faire observer. Faites serment, continuai-je, de vous soumettre absolument à ce que la Loi de la raison & la voix paternelle vous ordonnent en même temps, & signez-en la soumission au bas de ces Loix essentielles. J'institue mon fils aîné pour mon successeur, & j'établis ses freres pour Chefs des Tribunaux & des Départemens à former, & pour les premiers Juges de l'Isle, lorsque le temps sera venu de juger vos descendans.

» Prenez tous d'avance, je vous en conjure, l'esprit de votre nouvel état, afin d'animer & d'entretenir dans toutes les familles l'amour de l'ordre & de la paix, qui seuls peuvent rendre cette Colonie de plus en plus florissante. Enfin, soyez attentifs à vous acquitter de vos devoirs importans de peres, de chefs de famille, de propriétaires, de citoyens, &c. de maniere que je n'aye jamais qu'à me louer de vous, & que vos descendans & vous-mêmes retiriez de votre conduite une pleine satisfaction & les plus grands avantages «.

Après avoir ainsi parlé, j'appelai mon épouse, qui, pour donner l'exemple de la soumission aux Loix, fit serment de les observer, & de contribuer à leur exécution autant qu'il dépendroit d'elle. Elle voulut de plus en signer la promesse, comme je l'avois prescrit. Tous nos enfans, en

âge de raiſon, imiterent cet exemple. Ils promirent de vive voix, & par écrit, l'obéiſſance la plus entiere aux Loix, & s'engagerent en même temps à en étendre la connoiſſance dans leur famille, par une inſtruction fréquente. J'ordonnai qu'il fût fait pluſieurs copies de ce nouveau Code, pour que remiſes en ſuite aux nouveaux ménages, ils puſſent les conſulter à volonté, & s'en rendre, par ce moyen, les diſpoſitions familieres. Cela fut exécuté peu de jours après, comme je le déſirois (*a*).

(*a*) Tous mes enfans m'ont demandé depuis une copie entiere de mes Mémoires. Je ne l'ai pas refuſée à leurs inſtances : je déſire que chacun y reconnoiſſe des leçons à ſuivre & des exemples à imiter. *Note de l'Editeur.*

CHAPITRE XXXVIII.

Accroiſſement & proſpérité rapide de la Colonie.

LES nouveaux ménages quitterent le lendemain la maiſon paternelle. Ceux qui les compoſoient, n'alloient demeurer qu'à notre porte; & cependant quand ils furent ſur le point de partir & qu'après nous avoir demandé notre bénédiction, ils vinrent nous embraſſer & prendre congé de nous, Eléonore ne put retenir ſes larmes; tous les cœurs s'émurent, & je ſentis moi-même mes yeux ſe mouiller de pleurs. Cette petite ſéparation couta beaucoup à notre tendreſſe. Il ſembloit que chacun de nous craignît de perdre quelque choſe de l'affection de ceux qu'il alloit quitter. Nous ne voulûmes pas laiſſer ſortir nos enfans ſans les aſſurer

assurer de nouveau de toute notre affection, & ils nous témoignerent de leur côté la plus vive reconnoissance. C'est ainsi que se firent nos adieux.

Dès que nos enfans furent établis dans leurs maisons, chacun, ambitieux de pourvoir à ses propres affaires, & plein du désir de tirer parti de ses propriétés, s'empressa d'employer ce qu'il avoit de forces & d'industrie à cultiver son fonds. Les terres qu'on leur avoit assignées, furent closes de haies & de fossés. La hache abattit les arbres qui en ombrageoient le sol; la pioche le débarrassa des racines parasites; la bêche & la charrue le mirent en état de recevoir des semences, & de les reproduire avec profusion. Le travail étendit ainsi la propriété personnelle, & la campagne aux environs des nouvelles demeures, prit une face animée, & parut plus riante qu'elle n'étoit auparavant.

Ainſi mes fils, exercés de bonne heure aux travaux champêtres, inſtruits par l'expérience & par mes leçons, laborieux, actifs, intelligens, très-capables enfin de conduire les affaires d'un ménage, & de s'acquitter des fonctions de peres de famille, en travaillant, en s'ingéniant à l'envi, forçoient la terre, jadis vague & inculte, à porter des fruits délicieux, & à ſe couvrir réguliérement de moiſſons abondantes. Ils ne négligeoient d'ailleurs aucun des Arts utiles, qui pouvoient augmenter l'aiſance & les commodités dont ils commençoient à jouir. La navigation, la chaſſe, la pêche étoient en honneur parmi eux. De leur côté, mes filles ſoulageoient leurs maris dans leurs pénibles travaux, préparoient les repas, faiſoient les habits & le linge, & tenoient toute la maiſon dans l'ordre & dans la propreté; en ſorte qu'ils ſe trouverent bientôt dans

une sorte d'opulence rustique, & que, ne craignant point de manquer du nécessaire en donnant le jour à des enfans, & cédant au contraire au vœu de la Nature, ils se virent entourés, au bout de quelques années, d'une aimable & nombreuse postérité.

Ma Colonie naissante, croissant ainsi sous les Loix de l'ordre, dans la paix & dans la joie, s'élevoit sans cesse par de nouvelles avances à des jouissances nouvelles. Rien n'étoit plus satisfaisant que l'accord & l'union qui régnoit dans chaque famille, que celle qui lioit toutes les familles entre elles. Un air de prospérité paroissoit dans tout ce qui les entouroit; car l'industrie du Cultivateur n'augmentoit pas seulement la fertilité des champs qui ne reposoient jamais, elle se montroit également dans toutes les parties qui composoient son domaine. Les jardins, les vergers, la vigne, plantés, arrosés,

travaillés par ſes mains ſoigneuſes, embelliſſoient ſa maiſon, l'enrichiſſoient de leurs fruits. D'abondans pâturages, ombragés de place en place par des boſquets touffus, nourriſſoient de nombreux troupeaux de bœufs, d'ânes, de bêtes à laine (*a*).

Il ſeroit difficile d'imaginer un ſpectacle plus charmant pour des cœurs droits & ſenſibles, & ſur-tout pour un pere tendre, premier auteur, après

(*a*) L'abondance dont jouit cette Colonie, comparée à la ſtérilité de pays immenſes, qui, quoique naturellement fertiles, demeurent pourtant en friche, par la faute des hommes qui les habitent, ou par celle du Gouvernement qui les régit, prouve évidemment que la terre n'eſt avare que pour les Tyrans & les eſclaves; qu'elle produit des tréſors au delà de toute eſpérance, dès qu'elle eſt libre, cultivée par des hommes que la liberté rend intelligens, & que des Loix ſages & invariables protegent. *Note de l'Editeur.*

Dieu, de l'exiſtence & du bonheur de cette ſociété, que ce tableau, devenu encore plus intéreſſant par la place qu'y occuperent nos jeunes enfans, lorſque ſe mariant à leur tour ils vinrent s'établir auprès de leurs freres.

Des divers bâtimens de tous les ménages, il ſe forma le village le mieux ordonné, le plus gai, le plus riant que j'aye jamais vu. Digne capitale d'un Peuple ſimple & agricole, il n'offroit point les frivolités, les ſuperfluités, ſi recherchées des Peuples corrompus. On n'aimoit pas à s'y diſtinguer par l'affectation de la parure & de la magnificence. Les maiſons, les meubles, les habits, les apprêts de la nourriture y étoient ſimples, comme les mœurs. Il n'y avoit de faſte que dans quelques meubles de ma maiſon, faſte peut être néceſſaire à la repréſentation du chef de la ſociété. Les revenus ne s'employoient point en dépenſes inu-

tiles ou de fantaisie ; ils retomboient fructueusement sur la terre, où ils multiplioient les richesses, qui à leur tour multiplioient les hommes.

On mettoit son ostentation à avoir les troupeaux les mieux nourris, les bœufs les mieux dressés, les charrues les mieux faites, les champs les mieux labourés, les terres les plus fécondes. On se faisoit gloire d'exceller dans les Arts de premiere nécessité, de bien diriger, de bien fabriquer soi-même les instrumens & les outils propres à la main d'œuvre. Enfin l'on étoit jaloux d'être savant & vertueux, c'est-à-dire, juste, & bien instruit de la science la plus importante, qui est celle des droits & des devoirs relatifs & réciproques des hommes vivant en société.

Doit-on s'étonner après cela, des progrès rapides en tout genre que fit notre Colonie dès son enfance, & de

ce qu'elle avoit déjà plutôt l'air d'un Peuple que d'une famille ? Toutes les maisons voyoient multiplier chaque année leurs richesses & leur population ; & la mienne, d'où sortoient tous ces rameaux vigoureux, qui se reproduisoient par de nouveaux jets, n'avoit pas moins que les autres cet air de bénédiction & de prospérité.

Quoique les jeunes couples qui se séparoient de moi eussent fait d'abord un vide dans la maison paternelle, & que désormais elle semblât devoir languir privée d'un si grand nombre de ses membres, elle conserva néanmoins sa supériorité en toutes choses, fut toujours le modele des autres, & parut encore aussi florissante qu'elle l'étoit auparavant. Henri & Adélaïde qui demeuroient avec nous, favorisés du Ciel dans leur union, nous dédommageoient, par la plus heureuse fécondité, de la sortie de leurs freres.

Ils nous aidoient, ils nous secouroient journellement ; & comme nous n'avions plus la même étendue de terres à cultiver qu'avant la division de la famille, & que les deux Negres que j'avois gardés pour mon compte nous facilitoient l'exploitation de celles qui nous restoient, nous n'éprouvions point d'altération sensible dans notre bien-être.

Je me voyois alors au plus haut degré de bonheur où je pouvois aspirer. Je jouissois d'une satisfaction qui me paroissoit inaltérable, lorsqu'un événement déjà prévu, mais que je ne regardois plus comme possible, fut sur le point de renverser cet édifice de prospérité, &, par ses suites funestes, manqua de faire périr toute la Colonie.

CHAPITRE XXXIX.

Fuite des deux Negres priſonniers ; crainte qu'elle inſpire.

QUOIQUE traités avec douceur & même avec bonté, nos deux Negres n'avoient pu s'apprivoiſer entiérement. Leur caractere dur & féroce ne ſavoit pas ſe plier à l'obéiſſance. Ils n'étoient point touchés de nos douces manieres. Loin de perdre le ſouvenir de leur pays, ils le regrettoient amérement. Après avoir paſſé leur jeuneſſe dans toute l'indépendance de la Nature ſauvage, ils ne pouvoient ſouffrir de ſe voir captifs. Ils regardoient le travail comme un tourment inſupportable. Souvent, lorſqu'ils nous aidoient à faire quelque ouvrage, ou à porter des fardeaux, je les voyois pouſſer de profonds ſoupirs, & jeter de longs regards vers

cette partie de l'horizon d'où ils m'avoient fait entendre qu'ils venoient. Je ne pouvois me cacher qu'ils se trouvoient malheureux : j'aurois voulu pouvoir adoucir leur infortune & leur rendre la liberté. Toute idée de contrainte & de servitude étoit une chose affreuse pour mon cœur ; mais l'obligation de veiller à notre sûreté me forçoit de les retenir dans l'Isle, & je croyois avoir pourvu suffisamment à ce qu'ils ne pussent s'évader, en fermant d'une chaîne l'embouchure de la riviere. On va voir si je me trompois à cet égard.

Cette chaîne qui barroit le port, suffisoit à la vérité pour arrêter toutes les barques qui tenteroient d'y entrer ou qui voudroient sortir de l'embouchure, & nos Negres ne pouvant s'éloigner de l'Isle qu'avec le secours d'un bateau, il paroissoit impossible qu'ils vinssent jamais à bout de franchir

cette barriere. Une autre raiſon qui ne nous permettoit point de ſoupçonner la poſſibilité de leur fuite, étoit, que nos chaloupes demeuroient toujours attachées avec une chaîne de fer à un fort anneau, ſcellé en plomb dans une groſſe pierre enfoncée dans la greve. Un cadenas arrêtoit cette chaîne, un autre cadenas ouvroit l'entrée du port.

Mes Negres, qu'on avoit eu ſouvent l'imprudence de prendre pour nous aider à la pêche, avoient été témoins de la maniere avec laquelle nous ouvrions & nous fermions nos cadenas. Malgré leur ſtupide groſſiéreté, ils en avoient bien remarqué les procédés. Ils attendirent douze ans avec patience que l'occaſion de les répéter ſe préſentât, pour ſe rendre libres. Voici comment le haſard leur fournit cette occaſion, & comment ils en profiterent.

Un jour qu'en allant pêcher en mer, on les avoit pris, comme à l'ordinaire, pour servir de rameurs, nous les déposâmes en revenant de l'autre côté de la riviere. Mais ayant besoin de couper quelques bois de charpente, Henri & moi descendîmes avec eux, non loin de leur cabane, pour abattre des arbres que j'avois choisis & marqués pour cela. Nous avions porté les instrumens nécessaires à l'exécution de notre projet. Les arbres furent abattus vers le soir, dépouillés de leurs branches, & sciés en partie. Quoique nous fussions quatre pour faire ce travail, car je mis aussi la main à l'œuvre, il étoit déjà tard que nous n'avions pas fini de scier & d'équarrir ces arbres, en sorte que nous fûmes obligés de revenir à la maison, laissant le surplus à faire pour le lendemain.

Par prudence nous emportâmes les haches avec nous, pour ne pas mettre

entre les mains des Negres des armes dangereuſes ; mais nous laiſſâmes les ſcies, dont nous ne croyions pas qu'ils puſſent abuſer. Cette confiance nous devint funeſte. Les ſcies à la vérité ne leur euſſent pas ſervi de grand'choſe, ſi le haſard ne leur eût fourni d'ailleurs le moyen de les employer à leur liberté. Dans les mouvemens que j'avois faits pour aider à tailler ou à ſeier ces arbres, la clef de la chaîne du port étoit tombée de ma poche. Je ne m'en apperçus pas ; mais un des Negres l'ayant ſans doute remarquée, la cacha avec aſſez de dextérité pour m'en dérober la connoiſſance ; en ſorte que nous partîmes de là ſans nous douter de la perte que j'avois faite, & ſans prévoir aucunement ce qui en arriveroit.

Munis de l'inſtrument de leur délivrance, les Negres attendirent, pour en faire uſage, que toute la

Colonie fût plongée dans le ſommeil, de crainte que le bruit qu'ils pourroient faire, venant à les trahir, ils ne fuſſent découverts & arrêtés. Ils paſſerent la riviere à la nage vis-à-vis de l'endroit où étoient nos barques, & lorſqu'ils y furent arrivés, ils couperent avec la ſcie la proue de la petite chaloupe, qui par ce moyen ſe trouva dégagée de la chaîne qui la retenoit au bord. Ils repaſſerent enſuite de l'autre côté de la riviere, & prenant les proviſions qu'ils avoient dans leur cabane, ils deſcendirent tranquillement juſqu'à l'embouchure, où ils s'ouvrirent avec la clef le chemin de la mer; après quoi ils cinglerent vers leur pays en toute diligence.

Qu'on juge de ma ſurpriſe, lorſque voulant traverſer la riviere le lendemain pour achever notre ouvrage, je m'apperçus, par le tronçon de la chaloupe, de l'évaſion de mes Negres, &

que plein de l'émotion que me causoit cet événement, je cherchai dans ma poche, sans la trouver, la clef de l'estacade. Il seroit difficile de rendre le chagrin que j'en conçus ; car je compris à l'instant ce qui venoit de se passer, & ce que nous en devions craindre. Henri, qui m'accompagnoit, non moins affligé que moi de la fuite de ces malheureux, & prévoyant qu'il en résulteroit pour nous les suites les plus fâcheuses, vouloit les poursuivre sans délai. Sur cela, je lui fis observer d'abord que les Negres ayant trouvé dès la veille la facilité de s'évader, en avoient sans doute profité dans le temps de notre sommeil, & qu'étant partis depuis cinq à six heures, il seroit impossible de les atteindre. Cependant, continuai-je, pour ne rien négliger de ce que nous pouvons faire dans la circonstance, appelez quelques-uns de vos freres pour nous aider

à conduire la grande chaloupe. Nous sortirons à quelque milles de l'embouchure, & si les Negres sont partis plus tard que je ne le présume, & que nous puissions encore appercevoir leur barque, nous nous efforcerons de les joindre, quoique j'aye lieu de croire qu'avec l'avance qu'ils auront sur nous, & montant un bateau léger, qu'ils ont appris à manier, ils se joueront de nos efforts.

Henri courut promptement au village, d'où il ramena cinq de ses freres pourvus de rames & de fusils. Nous nous embarquâmes sur le champ, & nous arrivâmes bientôt à l'embouchure, où nous trouvâmes la barriere ouverte, & les deux côtés de la chaîne qui la formoient flottant sur leurs balises. Nous sortîmes de la riviere, & avançâmes en mer directement environ une lieue, pour pouvoir embrasser d'une seule vue les deux côtés

de l'Isle. Mais nos regards cherchèrent vainement le bateau qui fuyoit. Nous n'apperçûmes rien sur la vaste étendue des mers. Ainsi après avoir fait, comme je le pensois, une course inutile, nous fûmes obligés de revenir, le cœur plein d'inquiétude de nous voir menacés, par cette évasion, d'un danger très-redoutable.

Comme les précautions que nous avions à prendre ne nous permettoient pas de dissimuler à nos femmes ce qui venoit d'arriver, il fallut leur en dire toutes les circonstances. Leurs alarmes furent d'autant plus vives, que nous avions tout lieu de penser que nos Negres alloient nous susciter une foule d'ennemis, & que, connoissant le local de l'Isle & notre petit nombre, ils ne manqueroient pas de donner à leurs compagnons des renseignemens qui nous seroient funestes. Il est vrai pourtant que les con-

noiſſances qu'ils pouvoient leur communiquer ne s'étendoient heureuſement que ſur certaines parties. Surveillés ſcrupuleuſement, ils n'étoient pas entrés dans nos magaſins ; ils n'avoient jamais vu la grotte ; ils ignoroient la vertu ſimple & terrible de la poudre à canon, & ils n'imaginoient pas comment nos armes vomiſſoient le feu & portoient la mort à de grandes diſtances. Mais quelquefois, témoins de nos bleſſures & de la mort de nos enfans, ils avoient appris que nous étions des hommes comme les autres. Ils comprenoient que leurs fleches ne nous trouveroient point invulnérables, qu'elles pouvoient nous faire périr, & conſéquemment qu'il étoit poſſible de nous vaincre. C'en étoit bien aſſez pour nous effrayer.

Outre l'eſprit de vengeance, qui ne meurt point dans des ames atroces,

je connoiſſois dans le cœur de nos Sauvages un ſentiment très-capable d'exalter leur férocité & de les animer à la deſtruction de tous les hommes de l'Iſle. Ils n'avoient pu voir nos femmes, & ſur-tout Adélaïde, ſans éprouver les déſirs les plus ardens. Si quelquefois elles s'offroient à leur vue, le feu de leurs regards me montroit la plus violente paſſion. On n'y prenoit pas garde; mais l'expérience que j'avois du cœur humain, me le faiſoit remarquer & m'en indiquoit la cauſe. Pour réprimer ces déſirs, j'ôtois aux Negres, ſans affectation, l'occaſion de voir nos femmes, &, crainte d'affliger celles-ci, je tenois mes remarques ſecretes. Lorſqu'ils eurent déſerté l'Iſle, je gardai la même retenue; mais je ſentis que la paſſion des Negres les rameneroit peut-être pour nous exterminer & pour poſſéder nos belles compagnes, & ces

réflexions, qui ajoutoient à mes inquiétudes, hâterent encore nos préparatifs de défenſe contre une ſeconde irruption de nos ennemis.

CHAPITRE XL.

Seconde irruption des Negres ; extrême danger qu'elle fait courir à la Colonie.

LA premiere choſe que je crus devoir faire après l'évaſion de mes Negres, fut de fermer le Port plus exactement encore que par le paſſé. Nous fîmes à cet effet un nouveau cadenas, qui ne nous laiſſa plus appréhender que la clef perdue pût ouvrir cette barriere. Nous ajoutâmes, de plus à chaque chaînon, des barres de fer croiſées, qui, d'un côté, enfonçoient dans l'eau d'environ deux pieds, & de l'autre préſentoient à ceux qui voudroient entrer dans la riviere, une longue file de pointes acérées, en maniere de chevaux de friſe, qu'on auroit difficilement eſſayé

de ſurmonter, quand même on n'eût pas trouvé d'autres obſtacles ſur le paſſage.

Ce rempart étoit formidable, & cependant, d'après mon idée, il ne ſuffiſoit pas pour notre ſûreté. Je me diſois, que ſi les Negres venoient une ſeconde fois nous attaquer, ils ne tenteroient pas ce nouvel effort ſans ſe réunir en grand nombre, & ſans prendre toutes les précautions néceſſaires pour bien exécuter leur deſſein; que nous aurions alors à redouter non pas une troupe, mais en quelque ſorte une armée; & que, tandis qu'une partie de nos ennemis chercheroit à forcer l'embouchure, tout le reſte, en une ou pluſieurs bandes, eſcaladeroit peut-être le boulevart naturel de l'Iſle dans les endroits les moins eſcarpés; enfin, que s'ils avoient une fois pénétré dans l'intérieur du pays, nous ne pourrions, faute de fortifica-

tions, garantir nos demeures & nos magaſins, ni nous garantir nous-mêmes de la fureur de ces barbares, & deviendrions immanquablement leurs victimes.

D'après ces réflexions, qui n'étoient pas mal fondées, je réſolus de fortifier le village; & ayant fait part de mon deſſein à mes enfans, je traçai ſur le terrein autour de ma maiſon & des ſix plus voiſines, un carré, dont chaque face avoit cinquante pas géométriques. Il fallut abandonner les autres bâtimens, pour ne pas prendre une étendue trop vaſte à fortifier & trop difficile à défendre. Je marquai aux quatre angles de ce fort autant de baſtions, afin de donner plus de jeu à notre artillerie. Ce plan tracé, nous nous mîmes à remuer la terre avec beaucoup de diligence, & commençâmes par un ſimple parapet de quatre pieds de hauteur, pour nous mettre

d'abord à couvert des coups des aſſaillans, en cas qu'ils arrivaſſent plus tôt que nous ne les attendions, & qu'ils nous attaquaſſent à l'improviſte.

Nous rehauſsâmes & élargîmes enſuite nos ouvrages, de telle ſorte que le rempart avoit vingt pieds de baſe & ſix de hauteur, avec un parapet de cinq pieds en deſſus. La terre que nous avions relevée pour faire ce rempart, nous avoit donné un foſſé ſuffiſamment large & profond. A la face oppoſée à l'eſplanade, je laiſſai une échancrure de ſix pieds, que je couvris d'une petite lunette, où il y avoit une ſortie pourvue d'une traverſe. J'achevai de donner à notre citadelle toute la force dont elle étoit ſuſceptible, en l'entourant de paliſſades & de fraiſes, en couvrant de ſacs à terre le parapet des flancs, & ſur-tout en garniſſant les baſtions de huit canons. Tout cela nous couta cinq mois d'un

travail fort aſſidu. Cependant les ſentinelles qui veilloient des deux côtés de l'Iſle, ne nous annonçoient point l'ennemi, & nous étions quelquefois tentés de croire que la frayeur nous avoit fait prendre des précautions ſuperflues.

Nous paſsâmes ainſi plus de ſix mois entre la crainte & l'eſpérance. Pour profiter néanmoins de cet intervalle, nous tranſportâmes dans le fort tout ce qui pouvoit y être néceſſaire en cas de ſiége, tant pour nous que pour nos beſtiaux; nous y ſerrâmes nos blés & nos foins, nous y déposâmes les meubles des maiſons abandonnées, nous y conduiſîmes de l'eau, pour être pourvus de boiſſon à tout événement; enfin nous n'oubliâmes rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour oppoſer à nos ennemis la réſiſtance la plus forte, & pour faire échouer abſolument leur audacieuſe entrepriſe.

Dans la confiance que nous donnoient tous ces préparatifs, nous ne penſions preſque plus à nos Sauvages, lorſqu'un ſamedi, après le coucher du ſoleil, la ſentinelle qui veilloit à la pointe de l'Iſle, tira le coup d'alarme. Je courus à ce poſte avec deux de mes fils, pour reconnoître ce que nous avions à redouter, & j'appris de la ſentinelle, car la nuit approchoit & nous n'y voyions déjà plus, qu'il avoit apperçu vers le nord une flotte de canots innombrable, cinglant de notre côté. Nous ne pouvions pas nous en aſſurer par nous-mêmes, parce que, ce ſoir-là, il n'y avoit pas de lune. Il fallut régler ce que nous ferions ſur mes conjectures, qui me faiſoient ſoupçonner que nos ennemis, inſtruits par nos deux Negres, eſpéroient entrer facilement dans la riviere, à la faveur de la nuit, & croyoient pouvoir nous aſſaillir à l'improviſte & nous accabler.

Je revins donc à la citadelle, pour examiner avec toute la Colonie le parti que nous devions prendre, & il fut décidé que nous enverrions un ſimple détachement de quatre hommes à la redoute gauche de l'embouchure, pour tirer le canon ſur ceux qui approcheroient de la chaîne. Nous étions tous perſuadés qu'ils ne pouvoient la forcer; mais nous penſions que cette preuve de notre vigilance jetteroit la terreur dans toute la flotte. Je me mis à la tête du détachement, pour être moi-même témoin de cette premiere attaque, & pour juger de l'étonnement de l'ennemi, qui, s'imaginant nous ſurprendre & pénétrer dans l'Iſle ſans obſtacles, ſe trouveroit bien loin de ſon compte, en ſe voyant arrêté par une barriere inſurmontable, & chaudement reçu par des gens qu'il croyoit endormis.

Nous étions à la redoute depuis

quatre heures, &, l'oreille attentive, nous attendions impatiemment l'ennemi, tout prêts à faire notre devoir à ſon arrivée, lorſque nous commençâmes à entendre le bruit des rames qui tomboient dans l'eau. Les Negres obſervoient le plus grand ſilence dans leur marche, & s'avançoient auſſi doucement qu'ils pouvoient; mais, à meſure qu'ils approchoient, le calme de la nuit rendoit le bruit des rames toujours plus ſenſible. Un de leurs canots, qui devançoit un peu les autres, & portoit ſans doute nos deux Negres pour faire uſage de la clef dérobée, fut le premier arrêté par les pointes. Nos fuyards eſſayerent inutilement d'ouvrir le cadenas.

Pendant qu'ils faiſoient ces tentatives, les canots qui ſuivoient, trompés par l'obſcurité, allerent donner contre les pointes de l'eſtacade, où quelques Negres ſe bleſſerent. J'en

jugeai du moins ainſi ſur des cris ſubits & involontaires qu'ils firent entendre. Un murmure confus qui s'éleva bientôt, & qui marquoit leur embarras & leur déſordre, me fit connoître que le moment de tirer ſur eux étoit venu. Nous fîmes feu ſur le champ d'une piece de canon, qui produiſit un grand effet, non par le mal qu'elle leur cauſa, car elle étoit pointée au haſard, mais par ſon exploſion, que les échos du rivage rendoient plus terrible dans le calme de la nuit. Ce bruit inattendu jeta le trouble parmi les Negres. Un ſecond coup acheva la confuſion : dès le troiſieme, ils reprirent le large, & peu de momens après nous n'entendîmes plus rien.

» Allons, dis-je à mes enfans, allons raſſurer votre mere & vos femmes ; nous irons enſuite, avec quelques-uns de vos freres, à la crête de l'eſt, pour obſerver ſi nos ennemis

ne tenteroient pas l'eſcalade dans les endroits les moins difficiles à gravir, & pour les repouſſer, s'il eſt poſſible ». Cela dit, nous revînmes à la forteresſe, d'où, après avoir raconté ce qui venoit de ſe paſſer, nous nous rendîmes, en armes, ſur le lieu convenu. Mais l'obſcurité nous empêchant de diſcerner les mouvemens des Negres, & ceux-ci, qui avoient déjà pris la réſolution que je leur attribuois, ayant fait une deſcente au pied des rochers, ſur une partie de la côte plus éloignée, ils parvinrent à l'eſcalader, & ſe trouverent en force ſur la crête, avant que nous fuſſions à leur portée.

Le jour ne commençoit qu'à paroître, lorſque je les apperçus, & cependant il n'étoit déjà plus temps de les attaquer. Leur nombre, qui groſſiſſoit toujours, étoit trop ſupérieur au nôtre, pour nous laiſſer la confiance de leur réſiſter à découvert.

Je pris donc le parti de faire retraite avant qu'ils puſſent nous joindre, & je rentrai avec tous mes gens dans l'enceinte du fort.

Je fis à l'inſtant couvrir le parapet de branches feuillées, pour nous dérober à la vue des Negres. J'avois déjà prévenu chacun de mes fils de ce qu'il avoit à faire, & du poſte qu'il devoit occuper. Je les exhortai tous, en peu de mots, à ſe comporter avec fermeté, & ſur-tout avec prudence.

» Vous avez à défendre, leur dis je, tout ce que les hommes ont de plus cher; vos femmes, vos enfans, votre liberté, votre exiſtence. Quelle plus belle cauſe à ſoutenir, & pour laquelle on déſirât davantage d'affronter tous les dangers? Je vous ferois ſans doute une injure, ſi je vous exhortois à montrer du courage. Loin de vouloir exalter votre valeur, je vous demande au contraire de la ſoumettre à la pru-

dence. L'audace & la témérité nous perdroient infailliblement. Mépriſez le péril, s'il le faut ; mais gardez-vous de le braver ſans néceſſité. Au reſte, en combattant un ennemi féroce & furieux, qui croit nous accabler par le nombre, ſouvenez-vous que Dieu qui vous voit & vous entend, eſt la ſuprême Juſtice. Il défendra notre cauſe, parce qu'elle eſt juſte. Mettez donc votre confiance en lui, & ne doutez point de la victoire «.

J'achevois à peine de parler, que nous vîmes déboucher du bois au deſſus de l'eſplanade, une troupe effroyable de Negres, qui venoient comme des loups affamés, pour nous dévorer. Il faut en convenir, le plus hardi d'entre nous n'étoit pas ſans émotion. Nous ne pouvions douter que ces miſérables ne vinſſent très-réſolus de vaincre ou de mourir, & qu'ils n'euſſent pris, dans ce deſſein, toutes les

précautions dont ils pouvoient s'aviſer. Ils avançoient tranquillement, quoique ſans ordre. Je reconnus bientôt avec ma lunette, qu'ils étoient au moins quatre cents, tous grands & bien faits, ne portant, pour couvrir leur nudité, qu'une ſorte de pagne tiſſu de joncs ou d'autres herbes. Ils étoient tous armés d'arcs & de fleches, & les plus robuſtes d'entre eux avoient une maſſue de cinq ou ſix pieds de long.

Ils croyoient, ſur le rapport de leurs guides, trouver l'intérieur de l'Iſle ſans aucune défenſe. Ils s'attendoient à nous combattre à découvert, ou, tout au plus, à n'avoir à nous aſſiéger que dans nos maiſons. Ils furent étonnés à l'aſpect de nos ouvrages, & s'arrêterent pour les conſidérer; mais ne voyant perſonne au dehors ni ſur le rempart, car les branches feuillées nous cachoient à leurs yeux,

ils se flatterent de nous surprendre ; & en conséquence ils se mirent à marcher dans le plus grand silence.

Mais ils ne firent pas beaucoup de chemin sans apprendre de nos nouvelles. Je ne voulus pas attendre qu'ils fussent sur le glacis, pour tirer sur eux ; ainsi je commandai qu'on fît feu de l'artillerie de deux bastions, dès qu'ils seroient à trois ou quatre cents toises de nous. On ne tira d'abord qu'une seule piece de chaque côté, & nous ne pûmes pas voir l'effet qu'avoit produit cette premiere volée ; mais ils s'arrêterent tout court. Un moment après, nous tirâmes les autres deux pieces, qui emporterent plusieurs Negres ; deux de mes fils, qui étoient au dessus du vent, assurerent l'avoir vu très-distinctement. Quoi qu'il en soit, cela ne les arrêta plus ; au contraire, se voyant découverts, & n'ayant plus rien à ménager, ils s'avancerent avec

furie, en pouſſant des cris épouvantables.

Auſſi-tôt qu'ils furent à portée, nous fîmes ſur eux un feu très-vif; & comme mes gens ajuſtoient bien, peu de leurs coups étoient perdus. Cependant les Negres ne ſe rebutoient pas, &, malgré la perte de monde qu'ils faiſoient, ils vinrent juſqu'au bord du foſſé.

Ce fut là que leur audace parut déconcertée à la vue des obſtacles qui s'oppoſoient à leur paſſage; mais, tandis qu'incertains ſur le parti qu'ils devoient prendre, ils balançoient dans leur réſolution, nos canons, chargés à mitraille, portoient la mort dans leurs rangs. Dans cet embarras cruel, un de leurs Chefs fit un grand cri, qui tourna de ſon côté les regards & l'attention des Negres. Il leur dit quelques mots, & au ſſi-tôt toute la troupe noire fit volte-face, abandonna le

terrein qu'elle occupoit, & reprit le chemin de la forêt, non ſans laiſſer ſur le glacis pluſieurs victimes de ſon imprudence.

Cette retraite ineſpérée produiſit dans la famille différentes ſenſations. Nos femmes s'en félicitoient d'abord, s'imaginant que les Negres, effrayés, alloient ſe rembarquer ſur l'heure. Mes fils, qui avoient la même idée, étoient comme fâchés de les voir s'éloigner. Animés, exaltés même par la circonſtance, ils auroient voulu pouvoir les exterminer tous. Pour moi, qui ne voyois pas que cela fût poſſible, j'aurois au contraire déſiré que l'opinion de leur embarquement pût avoir plus de réalité; mais en réfléchiſſant ſur l'entrepriſe de l'ennemi, ſur les motifs qui le menoient dans l'Iſle, & voyant le peu d'efforts qu'il avoit faits à ſa premiere approche, j'avois peine à croire qu'il ſe fût retiré par

découragement, & ne dût pas revenir après avoir pris de nouvelles meſures. Je jugeai, en conſéquence, qu'il falloit nous tenir tous à nos poſtes.

Je fis part à mes enfans de mon opinion, & la plupart l'approuverent. Quelques-uns cependant ne furent pas de mon avis. Ils auroient voulu que, profitant de la terreur des Negres, nous les euſſions pourſuivis & harcelés juſqu'à leur flotte, pour leur faire perdre à jamais toute envie de retour; & comme, dans une affaire de cette importance, le ſentiment de chacun méritoit d'être peſé, nous examinâmes avec attention ce que celui-ci avoit de ſolide; mais nous convînmes enfin qu'il ſeroit très-imprudent de ſortir de la forteresſe pour harceler l'ennemi. Nous crûmes cependant néceſſaire d'obſerver ſes mouvemens, &, à cet effet, il fut réſolu d'envoyer ſur les traces des Negres un petit détache-

ment, qui, les ſuivant de loin & avec circonſpection, pût veiller ſur leurs démarches, & nous indiquer les juſtes précautions que nous avions à prendre.

Je donnai cette commiſſion délicate à trois de nos jeunes gens les plus leſtes, Baptiſte, Etienne & Philippe, en qui l'on reconnoiſſoit non ſeulement du courage, mais beaucoup de prudence, d'adreſſe, & d'activité. Je les pourvus d'une lunette d'approche, d'un grand nombre de cartouches, &, pere auſſi tendre que chef attentif, je leur recommandai de prendre un chemin détourné pour gagner le bois, d'où, cachés derriere le tronc des grands arbres, ils pourroient épier les mouvemens des Negres, & revenir ſans être vus.

Ils partirent d'un air ferme & gai, qui me faiſoit bien augurer de cette expédition, dont leurs freres déſiroient beaucoup de partager la gloire. Pour

ſe conformer à mes ordres, ils deſcendirent d'abord vers la riviere, enſuite côtoyant les collines qui bordoient le vallon, ils parvinrent, en les tournant, juſqu'à la forêt, au delà de laquelle les Negres raſſemblés délibéroient en tumulte. Le bruit que faiſoit l'ennemi, indiquoit à nos guerriers le lieu qu'il occupoit. Ils ſe gliſſerent doucement dans le plus épais du bois, & y entrerent auſſi avant qu'ils crurent pouvoir le faire ſans imprudence. Là, tapis derriere des brouſſailles, ils apperçurent les Sauvages tenant une eſpece de Conſeil de guerre. Monté ſur une butte, un de leurs Chefs les haranguoit. Mes gens ne pouvoient comprendre ce qu'il diſoit dans ſa Langue barbare; mais l'action & les geſtes de l'Orateur, pleins de feu & d'indignation, l'ardeur qui ſe communiquoit à l'aſſemblée, & dont ils pouvoient juger par les cris répétés qu'ils

entendoient, ne les laiſſerent pas douter que les Negres ne fuſſent vivement excités à la vengeance, & ne duſſent bientôt revenir devant le fort pour la ſatisfaire.

On ne ſauroit douter, après cela, que mes enfans n'euſſent dû ſe retirer auſſi-tôt, avec les mêmes précautions qu'ils avoient priſes pour aller juſqu'aux Negres; mais l'envie de s'aſſurer de leurs réſolutions, & le déſir de voir quelles ſeroient leurs démarches, les retinrent encore un moment, & cette imprudente curioſité penſa leur être fatale; car les Negres, qui étoient convenus de ce qu'ils devoient faire, s'étant remis bruſquement en marche, en ſe dirigeant du côté de nos guerriers, ceux-ci, qui n'eurent garde de les attendre, reprirent précipitamment le chemin du vallon pour pouvoir revenir au fort ſans être découverts; mais toute leur célérité ne put les dé-

rober aux regards des Sauvages. Les Negres apperçurent les trois guerriers, & ſe diviſant en deux troupes pour les pourſuivre, une partie courut ſur leurs traces en faiſant des cris horribles, tandis que le reſte ſe portant rapidement entre la citadelle & les fuyards, s'efforçoit de leur couper le chemin de la retraite, & de les envelopper.

Ce parti que prenoit l'ennemi, jetoit nos gens dans le plus grand danger; car mes fils ayant ſuivi, pour nous rejoindre, les détours du vallon, tandis qu'une partie des Negres marchoit au fort en droite ligne, ils devoient être devancés par les Sauvages; & c'eſt en effet ce qui arriva, quoique mes enfans miſſent dans leur courſe la plus grande vélocité. En paroiſſant ſur le glacis, ils ſe virent entourés de Sauvages, & n'eurent d'autre reſſource pour leur échapper, que de gagner

une maiſon du village que nous n'avions pas démolie. Mais, pourſuivis de près, ils purent à peine y entrer & en fermer la porte. Les fenêtres ſe trouvoient heureuſement garnies de barreaux de fer, & la porte étoit munie par-derriere d'une forte barre. Ils l'appuyerent à la hâte de tout ce qui étoit dans l'intérieur, en ſorte qu'à l'abri du premier coup de main, ils purent ſonger à s'y défendre.

Qu'on imagine les alarmes que ce retour inopiné de l'ennemi, la poſition cruelle de nos trois enfans, & le danger imminent qui les entouroit, devoient porter dans le cœur de tous les membres de la famille, mais ſurtout dans celui du pere & de la mere. Nous avions tous été témoins du péril qu'avoient couru nos gens, & frémiſſant d'indignation & de douleur, nous les avions ſecourus autant que nous avions pu du feu de notre artillerie.

Mais quand leur défenſe vigoureuſe, à travers la porte & les fenêtres qu'ils avoient percées, commençoit à nous raſſurer ſur leur compte, nous nous trouvâmes forcés de ſonger à notre propre défenſe, & de faire les plus grands efforts pour ſoutenir un aſſaut.

En effet, tandis qu'une trentaine de Negres s'efforçoient d'emporter la maiſon, le reſte, parvenu juſqu'au foſſé, ſe mit en devoir de le traverſer pour eſcalader le rempart. Pluſieurs vinrent juſqu'à nos paliſſades, devant leſquelles les uns ſe courboient, tandis que les autres, leur montant ſur le dos, ſe jetoient par-deſſus les pieux avec beaucoup de promptitude. Nos canons chargés à mitraille faiſoient pourtant un grand ravage parmi eux ſur le bord du foſſé & devant la maiſon aſſiégée; mais rien ne les retenoit, & s'ils ſe fuſſent aviſés d'attaquer le fort de pluſieurs côtés à la

fois, notre perte devenoit infaillible.

Nous pûmes bientôt nous en convaincre ; car, malgré nos fraiſes qui nous furent d'un grand ſecours, & quoiqu'ils n'euſſent point d'inſtrumens propres à les arracher, & ne puſſent en rompre que deux, cependant, à la faveur de cette ouverture, trois des plus hardis trouverent le moyen de grimper ſur le parapet & de pénétrer dans nos ouvrages, où pluſieurs de leurs compagnons ſe mettoient en devoir de les ſuivre.

Notre ſituation étoit vraiment terrible. Nous courions le plus grand riſque d'être forcés, ſi nous ne parvenions à couper ſans délai la file des aſſaillans, & à nous défaire en même temps des trois Negres qui s'avançoient ſur le rempart ; & en ce moment-là préciſément, la néceſſité de ſervir l'artillerie des baſtions, l'abſence de trois de nos plus braves guerriers faiſoient que nous

ne pouvions nous oppoſer qu'en petit nombre à cet effort de l'ennemi. Nous n'étions que cinq près de l'endroit où il venoit de pénétrer, & n'avions que deux fuſils chargés. Mais cet inſtant de criſe, en redoublant notre courage, nous multiplia, pour ainſi dire. Nous nous élançames tous rapidement, & comme de concert, les uns vers le paſſage que l'ennemi s'étoit fait, les autres vers les trois Negres qui l'avoient franchi. Mon fils Vincent & moi, accourus au parapet, fimes tomber à coups de fuſils les Negres qui montoient à l'eſcalade, &, quoique bleſſés, nous y tînmes ferme contre leurs attaques.

A quelques pas de moi, Guy, Henri & Guillaume ſoutenoient un combat auſſi difficile contre les trois Negres qui étoient dans le fort. Ceux-ci lancent avec fureur leurs fleches & leurs zagaies. Mais mes enfans, non moins

leſtes que vigoureux, eſquivent leurs coups, & les ſaiſiſſant au corps s'efforcent de les terraſſer, tandis que les trois Negres, qui les ont reçus avec une audace intrépide, leur oppoſent une vive réſiſtance. Alertes, grands & robuſtes, les Negres pouvoient croire que l'emploi de leurs forces naturelles les feroit ſortir victorieux de cette lutte; mais chacun d'eux combat un adverſaire d'une force & d'une adreſſe comme ils n'en ont jamais vu: auſſi, après en avoir ſoutenu quelque temps les efforts, ils ſont renverſés ſur la pouſſiere; Guy, comme un nouvel Hercule, étouffa ſon ennemi dans ſes bras; après avoir étourdi le ſien, Henri l'acheva d'un coup de croſſe; & celui de Guillaume qui ſe défendoit encore, frappé par les deux freres victorieux, perdit la vie ſur la place.

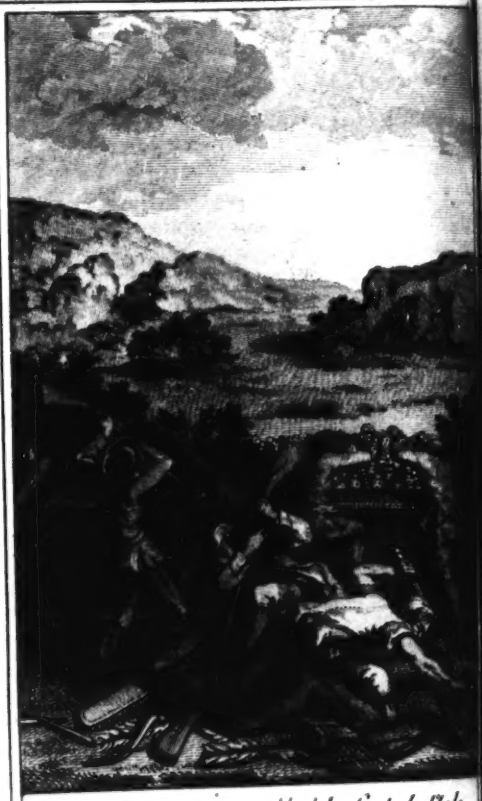
Délivrés des ces ennemis, mes trois

fils chargerent promptement leurs armes & volerent à notre ſecours. Ils vinrent fort à propos. La fatigue & nos bleſſures commençoient à nous affoiblir, & nous pouvions à peine réſiſter aux téméraires, qui, grimpant au deſſus des fraiſes, tentoient de monter juqu'à nous. Mais ces trois braves défenſeurs réprimerent l'audace des Negres. Les coups ſûrs & preſſés de leur mouſqueterie abattirent tout ce qui ſe préſentoit à leur portée, & écartant les plus hardis, nous donnerent le temps d'arrêter le ſang qui couloit de nos bleſſures, & de les bander. Vincent en avoit une au bras, & j'avois été frappé ſi malheureuſement à la main droite, que j'en ſuis demeuré perclus de trois doigts, & que je ne puis plus écrire.

Le bruit de ce fâcheux événement pouvoit jeter la conſternation dans toute la famille, & rendre notre ré-

ſiſtance déſormais plus foible ; je tâchai d'en dérober la connoiſſance à nos femmes. Je recommandai le ſecret à ceux qui étoient près de moi ; enſuite ayant enveloppé d'un mouchoir ma main bleſſée, & la paſſant dans ma veſte pour la ſoutenir ſur la poitrine & pour la cacher, je continuai à donner mes ordres comme auparavant. Vincent, à mon exemple, ſe contenta pour le moment de faire bander ſa bleſſure par un de ſes freres.

Alors le combat recommença avec plus de fureur. Les Negres faiſoient les plus grands efforts pour nous vaincre : nous multipliâmes les nôtres pour les repouſſer. Tous les ennemis qui oſoient franchir la paliſſade, étoient tués au pied du rempart, tandis que le canon, qui ne ceſſoit de tirer ſur le gros de la troupe, en emportoit quelquefois des files entieres. Enfin, privés de leurs guerriers les plus courageux, &



Les Nayres ayant assiégé le fort de l'Isle, sont entierement défaits.

& ne pouvant plus réſiſter à notre artillerie, les Negres commencerent à s'ébranler, & trois ou quatre des plus grands ayant pris la fuite, tout le reſte ſe mit à la débandade. Après ſix heures de combat, ils nous abandonnerent plus vîte qu'ils n'étoient venus, &, s'enfonçant dans la forêt, diſparurent à notre vue.

Nous fûmes ravis de cette heureuſe délivrance, qui, dégageant mes trois fils aſſiégés dans la maiſon, leur permit de revenir à la citadelle. Ils y rentrerent ſains & ſaufs, mais accablés de laſſitude. Cette victoire nous étoit d'autant plus agréable, que nous avions couru plus de danger. Après un combat ſi long & ſi opiniâtre, nous avions tous beſoin de repos, & il devenoit preſſant de panſer nos bleſſures. Ce ne fut qu'un cri parmi nos femmes, lorſqu'elles virent celle de Vincent, & ſur-tout la mienne. Quoi-

qu'elle ne parût pas auſſi dangereuſe qu'elle l'étoit en effet, Eléonore ſe trouva mal en l'examinant. Mais cette ſenſibilité ne remédioit pas à la choſe, il falloit nous ſoulager, il falloit ſurtout prévenir le danger de nos plaies qui ſe trouvoient empoiſonnées. Revenue à elle, mon épouſe voulut ſucer le venin de ma bleſſure. La femme de Vincent ne ſe montra pas moins empreſſée auprès de ſon mari. Nous fûmes obligés de nous prêter à leurs ſoins. Ils eurent un ſuccès très-heureux pour Vincent. Il guérit, & je guéris auſſi; mais je n'eus plus l'uſage de ma main pour pluſieurs fonctions de la vie.

Le doux ſentiment de la victoire étoit ainſi altéré par l'amertume qu'avoient produite les maux de la guerre; il l'étoit encore par l'inquiétude que nous éprouvions, ſur les ſuites qu'elle pouvoit avoir. L'entiere défaite de nos

ennemis, & le grand nombre d'hommes qu'ils avoient perdus, nous laiſſoient eſpérer qu'ils ne haſarderoient plus d'attaquer la citadelle. Mais, quoiqu'affoiblis & vaincus, ils étoient encore en grand nombre auprès de nous. Ils pouvoient trouver dans l'Iſle de quoi fournir long-temps à leur ſubſiſtance. Que devenions-nous, s'ils prenoient le parti de s'y cantonner? Nous étions alors menacés d'une ruine infaillible. Il nous importoit donc infiniment qu'ils ſe retiraſſent de l'Iſle au plus tôt, ou, s'ils tardoient à en ſortir, de trouver les moyens de les y forcer. Mais dans ce dernier cas, qu'avions-nous à faire?

Ce fut le ſujet d'une délibération générale dans le conſeil de guerre, qui ſe tint immédiatement après le panſement de nos bleſſures; & lorſque Joſeph, que nous avions dépêché ſur les crêtes de l'eſt, nous eut rap-

porté que les Negres n'étoient pas retournés à leurs canots, tous les avis de l'assemblée se réduisirent à ces deux, assez remarquables; le premier, d'employer la force; le second, la ruse, pour obliger les Negres à prendre la fuite. L'un étoit soutenu par Etienne, qui parla dans cette occasion avec beaucoup de force & d'éloquence; l'autre, adopté par Philippe, fut exposé d'une maniere très-persuasive. Je ne dois rapporter ici que le précis de leurs raisons.

» Nous avons, dit Etienne, deux objets à considérer; ce que nous prétendons faire, & ce que nous pouvons exécuter. Nous désirons tous ardemment la destruction, ou du moins la retraite de l'ennemi féroce qui est encore à nos portes, & nous cherchons les moyens les plus sûrs de nous en débarrasser: mais quel moyen plus puissant que l'emploi de ces armes,

dont les Negres viennent d'éprouver l'effet terrible? Dès que la nuit ſera bien obſcure, allons les attaquer dans le lieu où ils ſont. Nous ſemerons parmi eux l'horreur & l'épouvante, & ils fuiront vers leur flotte pour éviter la mort; la connoiſſance que nous avons du local de l'Iſle, les ténebres qui nous couvrent, le bruit & l'effet de nos armes, & ſur-tout l'abattement où doit être l'ennemi, favoriſeront notre deſſein & tromperont les Negres ſur notre petit nombre. Combinons nos démarches avec prudence, mais agiſſons promptement & avec célérité. C'eſt pour avoir été trop lents à prendre notre parti, que nous avons manqué tantôt de tomber entre les mains des Negres. Notre diligence à profiter du moment, va nous aſſurer le plus grand ſuccès. Affoiblis par la fatigue, par la faim, par leurs bleſſures, quelle réſiſtance feront ces

malheureux ? Mais ſi nous attendons que le jour revienne, il ne ſera plus temps ; il faudra nous tenir renfermés dans notre fort. L'ennemi trouvera des vivres, reprendra courage ; & s'il s'obſtine à nous bloquer, nous pourrons tomber ſous ſes coups, ou du moins périr de miſere «.

» Cet avis ſeroit bon à ſuivre, répondit Philippe, ſi nous n'avions point le choix d'un moyen plus ſûr & beaucoup moins dangereux. Attaquer les Negres de vive force, c'eſt aller provoquer leurs traits. Si pendant la nuit vous y voyez aſſez pour atteindre l'ennemi, n'y verra-t-il pas aſſez lui-même pour vous atteindre ? N'aurions-nous pas infiniment à gémir, ſi quelqu'un d'entre nous périſſoit dans ce combat ? Il faut ſans doute effrayer les Negres, il faut même les attaquer & les pourſuivre ; mais il faut que ce ſoit ſans danger pour nous : un heu-

reux ſtratagême peut produire cet effet, & voici ce que j'imagine.

» Quoique honteux de leur défaite, & rebutés peut-être de leurs mauvais ſuccès, les Negres ne ſongent point encore à s'éloigner de l'Iſle, parce que, hors de la portée du canon des remparts, & croyant leurs barques en ſûreté, ils ne ſoupçonnent pas qu'ils aient rien à craindre, & qu'ils penſent pouvoir s'en aller quand ils voudront. Ils s'arrêtent dans leur camp, pour prendre du repos & des forces; mais inquiétez-les ſur leur flotte; faites-leur craindre de perdre, avec leurs canots, l'eſpoir de la retraite; vous les verrez bientôt courir à la mer pour s'embarquer.

» Qu'on arme notre chaloupe de deux canons, & qu'un nombre d'hommes ſuffiſant pour la manœuvre la conduiſe à la hauteur de la flotte ſauvage; que deux petites diviſions de nos gens ſe

portent en même temps à l'entrée du bois qui couvre l'ennemi, & faſſent feu de loin de leur mouſqueterie, lorſque le canon tirera ſur les barques; la ſurpriſe & l'effroi porteront les Negres vers leurs canots; ils s'y précipiteront dès qu'ils auront aſſez de jour pour entrevoir les objets, & s'enfuiront avec toute la viteſſe que donne une frayeur extrême. Si la chaloupe peut alors déployer la voile, aſſurée de la ſupériorité des armes & de la marche, elle pourſuivra cette flottille de frêles canots, & la foudroyant de ſon artillerie, en briſera, en détruira la plupart, fera périr un grand nombre de Negres, & laiſſera dans le cœur de tous les autres une telle impreſſion de terreur, que, loin de ſonger déſormais à revenir attaquer l'Iſle, ils trembleront ſeulement d'y penſer «.

Ce dernier avis réunit tous les ſuf-

frages. Je nommai ceux qui formeroient les diviſions chargées des fauſſes attaques dans la forêt, & ceux qui devoient monter la chaloupe : on ſe prépara pour ces deux expéditions. Dès que la barque fut armée, nos Marins s'éloignerent, & les autres partirent à deux heures du matin. Ma bleſſure m'obligea de reſter à la citadelle, avec Vincent & le reſte de la famille.

Cette entrepriſe nocturne réuſſit parfaitement, & fit le plus grand honneur à Philippe. Dans leur imprudente ſécurité, les Negres n'avoient laiſſé pour garde à leurs canots qu'un petit nombre d'hommes. Quand ils entendirent le canon tirer du côté de leur flotte, ils craignirent vivement qu'elle ne fût priſe ou détruite, & que le retour ne leur devînt impoſſible. Le bruit de la mouſqueterie accrut encore leurs alarmes : ils coururent en déſordre vers la crête. Dès qu'ils

purent joindre leurs barques, ils s'y jeterent, & s'éloignant de la côte avec célérité, ils partirent en ramant de toutes leurs forces.

Alors notre chaloupe, qui se tenoit au large, afin d'éviter durant la nuit de donner sur des écueils, profitant du jour & du vent qui se levoient, hissa la voile & se mit à poursuivre les Negres en faisant tonner son canon sur eux, sans qu'ils osassent ni faire résistance ni l'attendre. Ils fuyoient au contraire de tout leur pouvoir, croyant échapper au feu meurtrier de l'artillerie; mais la chaloupe, favorisée du vent, & manœuvrée par des Matelots non moins diligens qu'habiles, faisant des mouvemens prompts & hardis, les attaquoit de tous côtés, & portoit par-tout la mort & la désolation. Elle auroit détruit peut-être la flotte entiere, si les canots ne se fussent éparpillés, de maniere que la

chaloupe ne pût ſuffire à donner chaſſe à tous en même temps. Leur perte fut immenſe, & leur ôta toute envie de revenir. Tous mes gens me rejoignirent ſans le moindre accident.

Aſſuré de l'entiere évacuation de l'Iſle par le ſuccès de cette expédition, je me vis déſormais délivré des alarmes que nous avoit cauſées l'irruption des Sauvages. Nous n'étions plus forcés de nous tenir renfermés dans le fort; nous en ſortîmes pour examiner le carnage que nous avions fait, & nous trouvâmes quatre-vingt-quinze morts ſur le champ de bataille. J'ordonnai de creuſer une grande foſſe pour les enterrer, & dès qu'elle fut faite, j'y fis jeter ces cadavres, qui, reſtés ſans ſépulture, auroient corrompu l'air & infecté les environs.

Nous viſitâmes enſuite tout le canton de l'Iſle où les Negres avoient paſſé, pour voir s'ils n'auroient pas

laiſſé quelques traîneurs, & pour connoître le dégât qu'ils avoient fait dans nos domaines : nous nous convainquîmes dans cette tournée, qu'il n'étoit reſté dans l'Iſle aucun ennemi vivant. Les Negres avoient aſſommé tous ceux de leurs bleſſés qui n'avoient pu ſuivre la troupe. Leurs cadavres ſanglans portoient les marques de cette atrocité. Nous en comptâmes quinze dans le bois, giſſant au pied des arbres, & nous eûmes le ſoin de les enterrer comme les autres.

Mais, quoique ce ſpectacle nous affermît dans la perſuaſion de notre ſûreté, nous revînmes peu ſatisfaits à la citadelle; car, outre ce qu'il avoit de triſte pour des cœurs humains, il fut ſuivi d'un autre qui nous cauſa beaucoup de peine. Un parti détaché de la troupe des Negres, avoit fait dans nos poſſeſſions tout le mal qu'il avoit pu. Nos champs n'en

avoient pas ſouffert, parce que la moiſſon étoit ſerrée; mais ils avoient dévaſté nos vergers, arraché ou caſſé les jeunes arbres & les vignes, renverſé nos forges & nos moulins : le dommage étoit énorme pour une petite ſociété comme la nôtre, & nous devions nous en reſſentir long-temps; mais il n'y avoit plus qu'à ſe réſigner.

Je tâchai donc de conſoler mes enfans, en leur diſant : que ſi la guerre la plus glorieuſe cauſe toujours de triſtes dégâts dans tous les lieux où s'étend ſon influence, c'étoit pour nous un ſujet de conſolation d'avoir terminé la guerre qu'on nous avoit ſuſcitée, ſans avoir eſſuyé des pertes irréparables, & que nous devions remercier Dieu ſolennellement de nous avoir tirés ſi-tôt du plus grand péril.

Pour cet effet, nous rentrâmes inceſſamment dans la fortereſſe, & toute la famille étant convoquée,

juſqu'aux plus jeunes membres, je leur fis part de l'intention où j'étois de témoigner au Ciel notre juſte reconnoiſſance. Nous lui rendîmes en chœur des actions de graces du ſecours puiſſant qu'il nous avoit donné, & nous le priâmes avec ferveur d'éloigner de nous à jamais le cruel fléau de la guerre. Je le remerciai en particulier de ce que le plus grand mal étoit tombé ſur moi. J'aurois voulu, comme tout bon pere, acheter de mon bonheur celui de mes enfans; d'ailleurs je puis mieux qu'aucun homme de l'Iſle ſupporter l'accident funeſte qui m'eſt arrivé, & la privation de travail à laquelle je ſuis réduit par ma bleſſure.

N'ai-je pas un ſubſtitut pour mettre la main à l'œuvre, lorſque je ne puis le faire moi-même? Je ne lui céderai pas encore le ſoin du gouvernement; car, ſi je ſuis eſtropié d'un bras, j'ai toujours la tête ſaine; mais il doit me

ſoulager dans certaines parties. C'eſt lui qui tiendra la plume déſormais, & qui continuera de rédiger ces Mémoires. D'ailleurs je penſe qu'après plus de trente ans d'adminiſtration domeſtique & générale, je puis me repoſer ſur lui du ſoin d'inſtruire ma poſtérité de la ſuite de notre Hiſtoire.

Puiſſe-t-il, & ſes ſucceſſeurs, n'avoir à tranſmettre à leurs deſcendans que le récit du bonheur paiſible de cette ſociété, & de ſes progrès en tout genre! Puiſſe-t-elle, devenue une Nation heureuſe & puiſſante, ſe ſouvenir, lorſqu'elle formera des liaiſons de commerce avec d'autres Peuples, ſes freres, qu'elle n'eſt parvenue à ce point de proſpérité que pour avoir été fidele à obſerver ſes Loix; que ces Loix ne ſont qu'une extenſion de celles de la Nature! Puiſſe-t-elle enfin n'oublier jamais que ſon bonheur tient à leur obſervation, & qu'elle ne

ſera durable qu'autant que Chefs & Citoyens connoîtront parfaitement leurs droits relatifs & réciproques, & qu'ils ſeront attentifs, juſqu'au ſcrupule, à bien remplir tous leurs devoirs !

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome quatrieme.

CHAPITRE XXXI. *Rivalité & jalouſie entre les deux freres Henri & Baptiſte, pour l'amour & la poſſeſſion d'Adélaïde,* page 1

CHAP. XXXII. *Fuite de Baptiſte & de Guillaume,* 34

CHAP. XXXIII. *Mariage de Henri & d'Adélaïde; retour de Guillaume & de Baptiſte; événement qui l'occaſionne,* 51

CHAP. XXXIV. *Relation du voyage de Baptiſte, & récit des événemens qui en ſont la ſuite,* 82

CHAP. XXXV. *Mariage de Baptiſte, d'Amélie, & de pluſieurs de leurs freres. Préparatifs de défenſe contre l'irruption des Negres. Ils attaquent l'Iſle,* 123

CHAP. XXXVI. *Tranſport & fonte des métaux tirés de la montagne. On ferme le Port avec une chaîne. Conſtruction des maiſons néceſſaires pour les divers ménages. Portions de biens qui leur ſont aſſignées,* 163

CHAP. XXXVII. *Réglemens politiques; Loix fondamentales de la ſociété; Loix poſitives,* 175

Loix fondamentales de la Société policée, 198

Loix poſitives, 215

CHAP. XXXVIII. *Accroiſſement & proſpérité rapide de la Colonie,* 240

CHAP. XXXIX. *Fuite des deux Negres priſonniers; crainte qu'elle inſpire,* 249

CHAP. XL. *Seconde irruption des Negres ; extrême danger qu'elle fait courir à la Colonie ,* 261

Fin de la Table du Tome quatrieme.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Mémoires du Chevalier des Gaſtines*, ou *l'Iſle inconnue*, Ouvrage ingénieux, & dont les vûes utiles honorent un Auteur déjà connu par ſes travaux ſur l'Education; je n'y ai d'ailleurs rien apperçu qui, loin d'en empêcher l'impreſſion, ne doive la faire déſirer. A Paris, ce 14 Janvier 1783.

COURT DE GEBELIN, Cenſeur Royal.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur GRIVEL Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Mémoires du Chevalier des Gaſtines*, ou *l'Iſle inconnue*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons

permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende

& de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement

ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-huitieme jour de Juin, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne le dixieme.

Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2991, fol. 891, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 20 Juin 1783. Signé, BERTON, Adjoint.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

TOME CINQUIEME.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES,

QUI FONT LA SUITE DE CEUX

DU CHEVALIER

DES GASTINES,

Recueillis & publiés par M. GRIVEL, *des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philoſophique de Philadelphie, &c.*

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

UTOPIA
ROR
G 8721
t. 5

AVANT-PROPOS.

LA bleſſure glorieuſe & fatale de mon pere ne lui permettant plus d'écrire l'Hiſtoire de l'Iſle, comme il avoit fait juſqu'alors, Henri fut chargé de ce travail important, & il s'en eſt occupé tant qu'il a vécu. Après eux, on m'a confié le ſoin de rédiger leurs Mémoires & de les continuer. En conſéquence, moi Philippe, leur fils & frere, je prends la plume pour m'acquitter de ce nouveau devoir ; mais je commence par demander l'indulgence de mes Lecteurs

521738

futurs. Avec moins de talens que ceux que je remplace, j'ai une tâche bien plus difficile à remplir. Les premiers Mémoires n'étoient d'abord que le récit des aventures de deux perſonnes ; ils ne nous menent que juſqu'au temps où leur famille s'eſt diviſée pour former une Société civile.

Le tableau que j'ai à peindre s'étend infiniment devant moi. Ce n'eſt plus le berceau de cette Société ; c'eſt ſon établiſſement, ſon adminiſtration, ſon avancement. C'eſt la double perte de ce bon Pere, Chef ſi néceſſaire, Légiſlateur ſi ſage,

& celle de notre digne & tendre mere, qui ne put lui ſurvivre ; ce ſont les troubles que la fureur & la véhémence des paſſions ont excités & fomentés dans la Colonie ; les efforts qu'il a fallu oppoſer à ces paſſions pour les faire rentrer dans l'ordre ; les barrieres qu'on a élevées pour arrêter & prévenir de ſemblables accidens : ce ſont enfin tous les événemens heureux ou funeſtes arrivés à la Colonie, *quorum pars magna fui*, que j'ai à tracer & à rendre à la Poſtérité. Tous ces événemens intéreſſans par eux-mêmes & par leurs circonſ-

52f738

tances, le ſont encore plus par les ſuites qu'ils ont eues. On en jugera par les détails que nous allons rapporter.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLI.

Jeûne & deuil ordonnés ; réparations des pertes & des dégâts causés par la derniere guerre ; nouvelles précautions prises contre les Negres ; on trouve du nitre, on fabrique de la poudre à canon. Philippe & Joseph courent de grands dangers.

Nous avions déjà rendu de publiques actions de graces au Tout-Puissant, de

notre délivrance, & nous étions vivement pénétrés de cet insigne bienfait de sa bonté ; mais nos sentimens de satisfaction & de gratitude ne nous déroboient pas au regret amer d'avoir versé le sang humain, & ne pouvoient nous empêcher de gémir sur l'affreuse nécessité qui nous avoit forcés d'ôter la vie à des êtres de notre espece ; la vie ! que ces hommes tenoient, comme nous, de la main d'un Dieu Créateur, qui seul avoit le droit de les en priver.

L'ame sublime & généreuse de notre pere, étoit sur-tout affectée de cette pensée. Nous n'avions détruit nos ennemis que pour conserver nos jours ; mais enfin, leur mort étoit notre ouvrage, & notre pere crut que nous devions expier cet acte cruel (quoiqu'il fût en quelque sorte involontaire), autant que nous le pouvions. En conséquence, il ordonna un jour de jeûne & de deuil général pour

la Colonie. Il voulut de plus, que ce même jour tous les Insulaires se rendissent en armes sur le champ de bataille, pour célébrer une fête funebre & solennelle en réparation de la mort des malheureux Negres sacrifiés à la sûreté de l'Isle; enfin il annonça quels devoient être les préparatifs & l'ordre de cette lugubre cérémonie; & voici de quelle maniere toutes ces résolutions furent réglées & exécutées.

Comme le deuil ne pouvoit se porter en noir dans la Colonie, attendu que les Insulaires n'aimoient pas cette couleur triste & sombre, que notre société naissante & naturellement économe, ne pouvoit avoir une quantité d'étoffes noires pour habiller uniformément tous les individus, & que d'ailleurs, cette possibilité supposée, l'esprit de son administration l'auroit éloignée de faire cette dépense; enfin, comme des habits neufs

& recherchés ne préſentent pas un extérieur de triſteſſe tel que le deuil ſemble l'exiger, il fut recommandé à tous les membres de la Colonie de prendre ce jour-là des habits uſés, & de ne paroître en public que les cheveux épars & ſans friſure. Le jeûne devoit être une abſtinence entiere de nourriture, d'un ſoleil à l'autre. Quant aux ornemens du lieu où devoit ſe faire la cérémonie, ils ne conſiſtoient que dans une eſpece de catafalque ſimple, élevé d'environ ſix pieds au deſſus du ſol, & couvert d'un grand tapis d'étoffes brunes & blanches, par bandes alternatives.

A l'heure indiquée par le pere, & ſuivant les ordres qu'il avoit preſcrits, tous les Inſulaires aſſemblés dans l'enceinte du fort, en partirent pour aller juſqu'à l'endroit où le catafalque étoit placé. Ils marchoient ſur deux files, d'un air morne & d'un pas grave,

dans le plus grand silence, les regards fixés vers la terre, le chapeau rabattu sur les yeux, & leurs armes baissées & renversées. Le pere, qui les devançoit de quelques pas, étoit sans armes, nu-tête, & laissoit voir dans toute sa personne & son maintien, une tristesse majestueuse & imposante. Il étoit précédé de quelques hautbois qui, de temps en temps, faisoient entendre les sons touchans d'une musique plaintive. Les femmes & les enfans venoient à la suite de la troupe armée.

Quand tout le monde fut arrivé sur l'esplanade, les militaires se rangerent en haie autour du catafalque placé devant l'autel. Le pere monta sur le marche-pied, & se tournant vers l'assemblée : » Mes enfans, mes amis, Citoyens de l'Isle, leur dit-il, nous sommes venus ici pour prier le Tout-Puissant de nous pardonner l'emploi que nous avons fait de notre force

contre les Sauvages, & qu'il leur pardonne leur féroce ignorance. Nous avons verſé le ſang humain ; c'étoit celui de nos ennemis ; mais hélas ! ces ennemis étoient en même temps nos freres. Si ce que nous devons à notre propre conſervation n'a pu nous diſpenſer de les priver du jour, que nos gémiſſemens & nos prieres à l'Etre ſuprême lui témoignent au moins la douleur que nous avons de ce malheur funeſte «. Puis ſe mettant à genoux & levant les mains au Ciel : » O, pere des hommes ! s'écria-t-il, qui n'as créé tes enfans que pour t'aimer & te bénir, que pour s'aimer & s'aider mutuellement, vois comme nous déteſtons tout ce qui nous éloigne de cette loi d'amour & de concorde, vois les regrets que nous conſervons d'avoir ôté la vie à des hommes comme nous. Daigne, ô mon Dieu ! dans ta clémence, oublier les attentats

de ces hommes aveugles ; daigne nous pardonner à nous-mêmes de les avoir punis. Reçois comme expiatoires les ſentimens de nos cœurs, & dérobe-nous ſur-tout à de nouvelles & funeſtes occaſions d'employer la force des armes pour notre défenſe «.

Après cette courte priere, le pere ſe tut un moment, puis élevant la voix, il fit cette eſpece d'imprécation contre le fléau de la guerre.

» O Démon des combats ! fléau deſtructeur des richeſſes & des hommes ! par quel enchantement inconcevable as-tu faſciné les Nations ? Juſques à quand le fanatiſme de tes partiſans, & l'illuſion que leurs flatteurs répandent ſur les eſprits foibles & crédules, nous déroberont-ils ton affreuſe difformité ? Ne regarderons-nous jamais les entrepriſes des conquérans comme de vrais brigandages ? Au lieu d'être chantés comme des Héros, ces furieux

ne ſeront-ils jamais abhorrés comme les plus exécrables des ſcélérats ? & l'accroiſſement des lumieres & de la vraie philoſophie, ne fera-t-il pas connoître enfin, que l'humanité n'a pas de plus grands ennemis que l'ignorance aveugle qui les inſpire, la manie féroce qui les ſert, & la flatterie lâche & rampante qui les prône ? Eſpérons qu'un jour les hommes, plus éclairés, ſentiront & apprécieront tous les avantages qu'ils peuvent retirer de la concorde & de la paix ; & que la barbarie ſeule méconnoîtra les droits que des freres ont les uns ſur les autres, ſans même oſer troubler ceux qu'une douce & ſolide union rendroit également invincibles & heureux «.

Quand il eut ceſſé de parler, la troupe militaire fit quelques évolutions & une décharge de mouſqueterie ; après quoi, l'on s'en retourna par le même chemin & dans le même ordre qu'on étoit venu.

Chacun portoit au fond du cœur l'impreſſion des choſes qu'il venoit d'entendre. Ces vérités, trop peu ſenties ailleurs, ſe manifeſtoient avec toute leur force à nos Inſulaires, qui n'étoient point offuſqués par les préjugés. L'affreuſe guerre étoit abhorrée de tous les cœurs. Ils la regardoient comme la plus cruelle des violences, toujours injuſte chez un Peuple agreſſeur, & comme le dernier moyen qu'une Société bien ordonnée doit employer pour ſa défenſe. Ils gémiſſoient d'avoir pour voiſin un ennemi barbare & ſans raiſon, qui n'écoutant que ſa férocité & les conſeils d'une vengeance implacable, les tenoit toujours dans l'incertitude & dans la crainte d'une nouvelle irruption; mais plus ils déteſtoient la guerre, plus ils vouloient éviter les maux qu'elle traîne après elle, & plus ils devoient porter de ſoins & d'attention à la

prévenir, en augmentant leur force intérieure, & en effrayant les Barbares par l'appareil d'une puiſſance formidable.

La premiere choſe dont on s'occupa, fut la réparation des édifices qui ſubſiſtoient encore hors de la citadelle, & la reconſtruction des maiſons indiſpenſables aux divers ménages. On profita de la circonſtance pour les placer dans l'ordre le plus agréable, & leur donner toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles. Le travail fut fait en commun, & perſonne ne ſe diſpenſa d'aider les autres de ſes conſeils & de la main. Ceux pour qui on travailloit, & qui n'avoient point de domicile à eux, logeoient, en attendant, comme ils le pouvoient, ſous les toits de leurs freres, ou ſous des tentes & des cabanes déjà dreſſées pour les mettre à couvert. Les moins laborieux travailloient avec ardeur, ils

travailloient pour leurs freres. Comme en bâtiſſant on ne ſongea d'abord qu'au plus étroit néceſſaire, cette premiere opération fut bientôt achevée. Les moulins furent enſuite rétablis; après quoi, le remplacement des vignes arrachées, celui des arbres, & les labours d'une partie des champs, prirent tous les ſoins de la Colonie, qui, ſurchargée par cette multitude d'occupations extraordinaires, ne pouvoit pas ſe flatter d'enſemencer cette année la moitié des terres qu'elle avoit coutume de mettre en valeur.

Avant d'en venir pourtant à cette eſpece d'abandon, qui devoit priver la Colonie d'une moitié de ſa ſubſiſtance, il fallut examiner amiablement ce qu'il y avoit de grains & d'autres proviſions dans les magaſins & les greniers de chaque famille, afin de s'aſſurer s'il en reſtoit aſſez dans l'Iſle, pour ſuppléer à ce qui

devoit manquer à la récolte future ; & l'on se convainquit qu'avec de l'économie & les secours ordinaires de la pêche & de la chasse, la Colonie auroit de quoi subsister jusqu'à la seconde moisson.

On connut alors plus particuliérement quels étoient les chefs de famille les plus soigneux de cultiver leurs terres, & combien il étoit important pour l'existence & le bonheur d'une Société, de posséder un grand nombre de cultivateurs intelligens & riches, puisque leur industrie, leurs avances & leurs richesses formoient la vraie base de sa prospérité, & lui fournissoient toujours les plus sûres ressources. Ce n'est pas qu'on imaginât qu'aucun de ses riches cultivateurs, maître absolu de ses propriétés, pût ou dût être forcé à distribuer gratuitement aux autres les fruits que son travail avoit tirés de ses

terres. Le Gouvernement, qui avoit reconnu d'une maniere si expresse les droits sacrés de la propriété privée, & qui n'étoit institué que pour la protéger, le Gouvernement n'avoit garde d'exiger d'aucun Citoyen rien de contraire à ces droits. Mais dans l'état actuel de la Colonie, il pouvoit inviter les propriétaires à sortir des bornes étroites de l'intérêt personnel, pour s'empresser de secourir leurs freres dépourvus de provisions; & c'est ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si les Citoyens aisés n'eussent tous, & comme de concert, prévenu ces invitations, en offrant tout ce qu'ils possédoient de vivres au delà des nécessités les plus urgentes de leurs familles. Quelques-uns même ne s'en tinrent pas là. Ils prirent jusque sur leur nourriture, espérant en la Providence & comptant courageusement sur les ressources de leur industrie. Le besoin de

ſecours mutuels étoit trop connu de tous les membres de la Colonie, & trop vivement ſenti de tous les cœurs, pour que quelqu'un pût ſe refuſer à ce que l'amour du prochain & ſon intérêt propre bien entendu lui demandoient pour les autres. On tint regiſtre des offres de chacun, afin de pourvoir au beſoin exactement & ſans délai. Moyennant ces précautions, les familles les plus dépourvues n'eurent plus à craindre la diſette; & toute la Société eut la liberté de continuer à s'occuper, & ſans diſtraction, des travaux que commandoient la prudence & la ſûreté publique.

Ce qu'on avoit de mieux à faire à cet égard, c'étoit de fortifier les approches de l'Iſle, de maniere à fermer déſormais tout accès à l'ennemi. Les remparts élevés dont la Nature l'avoit entourée, & la chaîne qui barroit l'embouchure de la riviere, n'avoient

pas ſuffi pour arrêter les Négres. Ils avoient trouvé l'endroit foible de la côte, & s'y étoient fait un paſſage juſqu'au milieu des terres. C'étoit une porte toujours ouverte à leurs invaſions. D'autres endroits peut-être pouvoient laiſſer encore à leur audace la facilité de s'élever juſqu'à la crête des montagnes & de la franchir. On avoit cru trop légérement que cela n'étoit pas poſſible. L'expérience venoit de prouver la fauſſeté de cette opinion.

Il devenoit donc indiſpenſable de viſiter ſcrupuleuſement l'enceinte eſcarpée de l'Iſle, pour connoître les points qui pouvoient faire craindre les entrepriſes de l'ennemi, & d'examiner enſuite les moyens de les rendre inabordables.

Ces conſidérations importantes déterminerent le Chef de la Société (dont nous ne parlerons plus déſormais que

sous le nom de *Pere*), à nommer des inspecteurs à cet effet. Le choix tomba sur les chefs de famille qui avoient le plus d'années & d'expérience. Henri, Baptiste & Philippe furent destinés à faire par mer, la visite des côtes, tandis que Charles & Guillaume eurent ordre de suivre les hauteurs & de régler leurs pas & leurs observations sur la marche & les renseignemens de la chaloupe, qu'ils ne devoient point perdre de vue.

Le Pere lui-même voulut assister à ces travaux, & suivre la course par mer. Un temps calme & serein invitoit à l'entreprendre. On fit en conséquence les préparatifs nécessaires. On arma le bâtiment : la chaloupe sortit de la baie, doubla la pointe de l'observatoire, & au moyen des rames, vogua doucement vers le nord en longeant la côte, & s'en approchant autant que les écueils dont la

mer étoit ſemée, pouvoient le lui permettre; en même temps que les piétons parcouroient, dans la même direction, les cimes qui dominoient ſur la mer. Les uns & les autres étoient pourvus de lunettes d'approche & d'inſtrumens propres à meſurer les hauteurs, & s'en ſervoient pour mieux aſſurer, ou pour vérifier les obſervations, quand ils ne pouvoient les faire que de loin.

Deux jours furent employés à cette double inſpection prolongée juſqu'au pied des montagnes. On mit trois jours pour viſiter la côte du midi, & le réſultat unanime de ces obſervations fut qu'il n'y avoit, dans toute cette longueur de côtes, que deux endroits acceſſibles; l'un au ſud, celui-là même à la faveur duquel le Chevalier des Gaſtines étoit entré dans l'Iſle, pour la premiere fois; l'autre au nord, par où les Negres

avoient pénétré. Ce dernier étoit plus facile & plus abordable. Le reſte de l'enceinte avoit par-tout une roideur & une élévation qui ne laiſſoit aucun eſpoir de la franchir. Ajoutons que les reſſifs & les rochers, dont les pointes noires ſe montroient de toutes parts à fleur d'eau, à plus d'un mille de diſtance du pied de la côte, ne permettoient aux barques légeres d'en approcher, même par un temps calme, qu'avec beaucoup de précautions.

Ainſi, pour enclore parfaitement la partie baſſe de l'Iſle, il ne s'agiſſoit plus que de fermer ces deux paſſages, & la réſolution en fut généralement priſe; mais comme on n'étoit pas également d'accord ſur la maniere de l'exécuter, & que la choſe méritoit une mûre délibération, on tint conſeil pour ſe décider ſur ce qu'on avoit à faire à cet égard.

Quelques-uns des opinans prétendirent qu'il suffisoit de bâtir sur la crête des lieux désignés, avec de grandes & fortes pierres cimentées à chaux & à sable, un mur épais, de dix à douze pieds de hauteur; qu'il n'en falloit pas davantage pour arrêter des hommes privés du secours des Arts, & qui ne pouvoient employer que leurs forces naturelles pour vaincre cet obstacle. D'autres proposerent de placer une redoute aux mêmes endroits, & d'y tenir des sentinelles, pour pouvoir avertir à temps la Colonie de se mettre en état de défense.

Les esprits étoient partagés entre ces deux avis, lorsque Philippe, qui opina le dernier, exposa un troisieme moyen, remarquable par sa singularité, mais plus encore par la sagesse du dessein & par son importance. Voici le précis des observations & du projet de Philippe.

» Bâtir un mur, dit-il, sur le haut » de la crête, loin des habitations, » & sans y mettre une garde qui » puisse le défendre, c'est faire une » entreprise inutile à notre sûreté. On » pense qu'il résistera seul aux tenta- » tives d'un ennemi sauvage & nulle- » ment industrieux; mais quelle in- » dustrie faut-il à des hommes hardis, » vigoureux, exercés, pour éluder » ou pour franchir même un pareil » obstacle? Les Negres pourront dé- » barquer tranquillement au pied de » la côte, la gravir sans être troublés; » essayer tout ce que leur intelligence » naturelle sçaura leur suggérer pour » pénétrer dans l'Isle, sans qu'on s'y » oppose, ou même sans qu'on les voie. » Ce mur que vous regardez comme » suffisant pour vous défendre, ne » servira qu'à les dérober à vos coups » & à vos regards, & leur facilitera les » moyens d'une surprise toujours à

» craindre pour la Colonie. Parvenus » juſqu'au pied de ce retranchement, » ne pourront-ils pas le ſuivre juſqu'au » bout ? Ne pourront-ils pas, en s'éle- » vant ſur les épaules de leurs cama- » rades, atteindre la hauteur du mur, » & deſcendre de notre côté ? Cette » ſuppoſition n'eſt-elle pas vraiſem- » blable ? Mais que dis-je, une ſup- » poſition ? Ne les avons-nous pas vus » grimper ainſi ſur le rempart de la » citadelle, à travers le feu du canon » & de la mouſqueterie ? On ne peut » donc adopter ce projet, dont l'exé- » cution ſeroit plus pernicieuſe, à » raiſon de la confiance qu'il inſpi- » reroit.

» Le projet de conſtruire des re- » doutes, ne préſente pas, il eſt vrai, » tous les inconvéniens de l'autre ; » mais il en a trop encore pour mériter » qu'on l'adopte. Quand il n'y auroit » que l'embarras de porter ſi haut les

» matériaux néceſſaires à leur conſ-
» truction, & la difficulté de bâtir
» ſur des crêtes ſi étroites & ſi iné-
» gales, devroit-on ſe réſoudre à
» prendre ce parti toujours couteux
» & peut-être impraticable ? Mais,
» fût-il poſſible de conſtruire ces re-
» doutes auſſi facilement qu'on le dit,
» je ne vois pas quels en ſeroient les
» avantages ; car on y mettra ſeule-
» ment des ſentinelles, ou l'on y
» tiendra une garde. Dans le premier
» cas, la ſentinelle ne ſçauroit pré-
» venir ni empêcher une irruption
» ſoudaine ou nocturne de l'ennemi,
» qui auroit le temps de ſe porter
» au centre de l'Iſle, avant que la
» Colonie pût s'oppoſer à ſes efforts.
» Dans le ſecond, l'emploi des hom-
» mes chargés de garder ces redoutes,
» priveroit la Société des bras les plus
» utiles, & leur entretien excéderoit
» peut-être ſes forces actuelles. Nos

» travaux ordinaires & nourriciers en
» seroient non seulement affoiblis,
» mais visiblement interrompus ; ajou-
» tez que ni l'une ni l'autre de ces
» précautions, ne rendant absolument
» impossible une nouvelle irruption
» des Negres, nous laisseroit toujours
» dans l'incertitude de les voir repa-
» roître, & dans les cruelles alarmes
» que nous cherchons à dissiper. Il
» faut donc avoir recours à d'autres
» moyens de nous rendre tranquilles,
» & je n'en vois qu'un seul qui me
» paroisse efficace, & que je croye
» devoir vous proposer. Mais avant
» de vous faire part de mon plan,
» trouvez bon que je vous prie de
» ne pas le censurer, sans avoir pris
» connoissance des ressources que je
» vous offre en même temps pour
» le mettre à exécution, & sans avoir
» bien pesé toutes ses conséquences.

» Deux endroits seuls de l'Isle nous

» tiennent dans l'inquiétude & dans
» la crainte. Et pourquoi notre in-
» quiétude n'a-t-elle pour objet que
» ces deux points ? C'eſt qu'ils ne
» ſont pas auſſi forts que les autres ;
» mais rendez-les auſſi roides & auſſi
» eſcarpés ; coupez-les en précipice,
» comme les rochers qui forment le
» reſte de la côte, alors on ne pourra
» ni les franchir, ni même en appro-
» cher ; & tranquilles à cet égard,
» toutes vos alarmes ceſſeront, parce
» que vous ſerez aſſurés que l'en-
» ceinte de l'Iſle eſt également inac-
» ceſſible dans toutes ſes parties.

» On me demandera, ſans doute,
» de quelle force je prétends me
» ſervir pour opérer cet eſcarpement ;
» & ſi les travaux & les dépenſes
» qu'exigera cette entrepriſe, n'excé-
» deront pas de beaucoup ceux qui
» ſuivroient l'exécution des projets
» que je déſapprouve. Je réponds
» d'abord,

» d'abord, qu'on ne ſçauroit acheter
» trop cher une parfaite ſécurité.
» Une Société comme la nôtre ne
» devroit pas balancer à ſe procurer
» ce bien ineſtimable, fût-ce même
» au plus haut prix, pourvu qu'il
» n'excédât pas ſes facultés : mais nous
» n'avons pas à faire pour cela de
» tels ſacrifices : nos dépenſes & nos
» travaux, quoique conſidérables,
» ne doivent point nous épouvanter.
» D'ailleurs, le moyen que je propoſe
» eſt également ſimple & puiſſant, &
» perſonne ne doutera de ſes effets,
» quand je nommerai la poudre à
» canon. Un certain nombre de mines
» bien faites & bien placées, en fai-
» ſant ſauter les rochers que le pied
» de l'homme peut gravir encore,
» fermera pour toujours l'accès de
» l'Iſle à l'ennemi «.

A ce mot de poudre à canon, l'impétuoſité naturelle de Baptiſte ne lui

permit pas d'attendre la fin de ce discours, pour répondre à Philippe. » Faites-vous attention, mon frere, » lui dit-il, que la poudre à canon » est de toutes les provisions de la » Colonie la moins abondante, & » cependant la plus nécessaire à sa » défense ; que nous n'avons point » tenté de la renouveler ; que nous » ignorons même encore si l'Isle peut » fournir à notre industrie de quoi » pouvoir en fabriquer de nouvelle, » & que, par toutes ces raisons, » elle doit être ménagée avec la plus » grande économie ? Si vous employez » la poudre qui nous reste à casser des » rochers, nos armes les plus fortes » deviendront inutiles. Que le hasard » alors, ou la vengeance, fasse par- » venir les ennemis jusqu'à nous, » nous ne serons plus en état de » les repousser ; & dans le cas même » où ils ne pourroient franchir les

» barrieres de l'Iſle, nous ne devons
» plus ſonger à en ſortir ; & nous voilà
» déſormais empriſonnés dans ſon en-
» ceinte. Après avoir perdu l'inſtru-
» ment de notre ſupériorité ſur les
» Barbares, diſons mieux, de notre
» liberté, nous ſeroit-il permis de
» paroître en mer, ſans craindre,
» avec raiſon, de tomber ſous leurs
» coups, ou de devenir leur proie ?

» Raſſurez-vous, je vous prie, lui
» répondit Philippe ; je n'ai pas conçu
» le plan que je viens d'expoſer, ſans
» avoir déjà prévu toutes ces objec-
» tions ; & ſi vous aviez eu la patience
» de m'entendre ſans m'interrompre,
» vous auriez pu, je penſe, vous diſ-
» penſer de les faire. Je connois, ainſi
» que vous, la quantité de poudre
» qui nous reſte, & l'importance dont
» elle eſt dans notre ſituation. Bien
» loin d'en vouloir priver la Colonie
» en l'employant inconſidérément à

» l'ouvrage que je propoſe, je veux
» au contraire qu'il nous donne l'oc-
» caſion de l'augmenter, & de nous
» en pourvoir de maniere à ne plus
» craindre d'en manquer. Ce n'eſt pas
» que vos alarmes ſur la diminution
» de notre poudre ſoient fondées,
» quand même nous n'aurions pas le
» moyen d'en réparer la conſomma-
» tion ; car l'uſage qu'on en feroit
» pour les mines, n'emploieroit cer-
» tainement qu'une partie de celle
» que nous avons encore : & d'ailleurs
» à quel uſage plus important pourroit-
» on la réſerver ? Ne vaudroit-il pas
» mieux s'en ſervir pour enchaîner
» les efforts de l'ennemi, que pour le
» combattre ? Mais ces conſidérations
» ſont ſuperflues, ſi la crainte de voir
» conſommer tout ce qui nous reſte
» de poudre eſt illuſoire, & j'oſe vous
» aſſurer que vous en aurez bientôt
» au delà de vos beſoins, ſi vous

» voulez me croire & me ſeconder.

» Il s'agit d'abord de juger ſi je » ſuis dans l'erreur, en penſant que » nous avons dans l'Iſle tout ce qu'il » faut pour fabriquer de la poudre, » &, dans le cas où je ne me ſerois pas » trompé, d'amaſſer promptement les » matériaux néceſſaires à ſa compoſi- » tion, de les préparer, de les mettre » en œuvre. Je ne ſuis pas le ſeul » parmi nous qui ait acquis des con- » noiſſances en Chimie. Notre pere » & notre maître en toute ſcience, » doit être verſé dans la Pyrotechnie, » puiſqu'elle eſt une partie eſſentielle » du ſavoir d'un Ingénieur ; Henri, » Guillaume, & vous-même Baptiſte, » vous avez aſſez d'étude & de lu- » mieres pour ſentir que la compoſi- » tion de la poudre n'eſt pas une » choſe qui nous ſoit impoſſible. Vous » en ſerez convaincus quand je vous » aurai fait voir que le principal

» ingrédient de cette compoſition ne
» nous manquera pas.

» En faiſant des recherches & des
» fouilles au pied des montagnes qui
» avoiſinent les mines de fer, j'ai
» trouvé pluſieurs fois de petits creux
» remplis de nitre (*a*). Les circonſ-
» tances ne m'ont pas permis de
» pouſſer plus loin cette découverte ;
» mais il eſt comme indubitable qu'en
» étendant, qu'en augmentant les
» fouilles dans ce canton, nous en
» trouverons en grande quantité (*b*).

(*a*) Le nitre ou ſalpêtre eſt un genre de ſel neutre ou moyen, formé par l'union d'un acide particulier, appelé nitreux, à une baſe alcaline ou terreuſe.

(*b*) La plupart des Chimiſtes aſſuroient, il n'y a pas long-temps, qu'on ne trouvoit pas, ou du moins qu'en très-petite quantité, ce ſel tout formé dans la terre. Pour faire prévaloir cette opinion, ils

» Nous avons du ſoufre : les envi-
» rons du volcan en recelent beau-
» coup ; & les bois tendres & légers

---

combattoient par des raiſonnemens alambiqués, les aſſertions & les obſervations des Chimiſtes qui ſoutenoient le contraire. Cependant les récits des anciens Naturaliſtes, le témoignage des Voyageurs, les relations des Commerçans, s'accordoient à dire qu'on trouve beaucoup de nitre ou ſalpêtre naturel dans la terre, aux Indes, en Arabie, en Egypte, & dans pluſieurs autres pays de l'Afrique. Vainement on a voulu conteſter ces faits ; on ne peut nier aujourd'hui l'exiſtence du nitre naturel. Indépendamment de l'exemple rapporté dans ces Mémoires, le ſuccès des recherches, faites l'année 1784, par ordre du Gouvernement des Deux Siciles, & qui a été annoncé dans les Nouvelles publiques, ne laiſſe plus de doute à cet égard. On a trouvé tant de nitre dans un canton de la Calabre, qu'on en a tiré dans les premieres fouilles pour plus de cent mille écus. *Note de l'Editeur.*

» propres à fournir le charbon néceſ-
» ſaire, ſe préſentent de toutes parts.
» Tout ce que j'entrevois de difficile
» dans cette entrepriſe, c'eſt la partie
» de la manipulation dont perſonne
» d'entre nous ne connoît par lui-
» même la pratique; mais les livres,
» les conſeils de notre pere, & nos
» eſſais, nous mettront bientôt au fait
» de ce travail.

» Je dois obſerver, avant de finir,
» que le temps & la circonſtance
» préſente exigent que mon projet
» ſoit examiné ſur le champ; & que
» la poſſibilité en étant une fois re-
» connue, on commence les travaux
» ſans délai. Quel que puiſſe être le
» reſſentiment des Negres, il eſt évi-
» dent que le ſentiment de leurs
» pertes, & l'inſuffiſance de leurs
» forces, arrêteront quelque temps leur
» courage. La prudence nous avertit
» de profiter de cet intervalle pour

» nous mettre déſormais à l'abri de » tous leurs efforts. Ne perdons pas » un moment pour nous prémunir » contre leurs attaques. Le repos & » le bonheur de la Colonie dépen- » dent peut-être de notre diligence » à prévenir ainſi toute nouvelle » guerre «.

Le zele de Philippe pour le bien public étoit ſi connu ; il avoit rendu tant de ſervices à la Colonie, & l'on avoit une ſi haute idée de ſon génie (*a*) & de ſes lumieres, que,

(*a*) Je voudrois qu'il me fût permis de ſupprimer de ces Mémoires, tout ce que la prévention d'un frere trop tendre a cru pouvoir y dire de moi. Je demande pardon à mes Lecteurs, de laiſſer ſubſiſter ces louanges que j'ai peu méritées & que mon caractere déſavoue ; mais obligé, par ordre du Pere, de rapporter ce qui me concerne, tel que je l'ai trouvé, & cet ordre étant connu, je n'aurois pu m'y

quoique le plan qu'il venoit de présenter cût d'abord paru fort étrange, l'estime & l'affection particuliere qu'on avoit pour l'Auteur, le fit écouter avec complaisance ; & l'on convint unanimement qu'on ne pouvoit en proposer un plus utile, si toutefois il étoit possible de l'exécuter.

En conséquence, le projet fut adopté sous condition. Le Pere commanda les fouilles nécessaires pour s'assurer de l'existence du nitre, & pour l'extraire du pied des montagnes ; & Philippe fut nommé Directeur de ces travaux. Le même jour, on se transporta sur les lieux avec tous les préparatifs qu'exigeoit une entreprise qui devoit se faire loin des habitations, & sembloit devoir être de longue durée. On ouvrit, on creusa

---

soustraire sans me faire soupçonner d'une fausse modestie. *Note de Philippe.*

la terre aux endroits indiqués, & l'on reconnut bientôt la vérité des rapports & des conjectures de Philippe. On trouva de très-beau nitre, & en plus grande abondance que Philippe lui-même ne l'avoit espéré. Le Pere, qui fit l'essai de ce nitre, le jugea parfait (a).

(a) Le salpêtre propre à faire de la poudre, doit être de la troisieme cuite, c'est-à-dire, bien purifié de toute matiere étrangere. Pour en juger, il faut prendre un grain de salpêtre, le poser sur un morceau de chêne ou autre bois non réfineux, & y mettre le feu avec un charbon ardent. S'il pétille en brûlant, c'est une marque qu'il contient du sel marin. Si l'on observe un bouillon épais qui empêche la flamme de s'élever, c'est qu'il est encore gras; & lorsqu'il est consumé, s'il laisse une sorte de crasse tirant sur le noir, c'est qu'il y a quelque matiere terrestre; mais s'il jette une flamme blanche & qui s'éleve avec ardeur, & s'il se consume entiérement, en sorte qu'il ne reste qu'un

On trouva pareillement, non loin de la montagne brûlante, du soufre en abondance. Enfin l'on découvrit dans le même canton deux nouvelles mines, une de cuivre, & l'autre d'étain ; toutes les deux fort riches, peu profondes, & de la meilleure qualité. L'importance du motif qui avoit déterminé les fouilles, & qui faisoit une loi aux travailleurs de ne pas se distraire de leur premier objet, ne permit pas dans ce moment qu'on s'occupât de leur exploitation ; mais Philippe & Baptiste ne tarderent pas à y revenir bien accompagnés, pour en extraire des métaux ; & l'on verra bientôt l'usage utile qu'on fit de ceux qu'on en tira. Contentons-nous de dire maintenant, qu'on recueillit une ample provision de

---

peu de blanc, qui est du sel fixe, on peut s'assurer que ce salpêtre est bien purifié. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts, t. 1, p. 120.*

soufre & de salpêtre, & qu'il fallut faire un grand nombre de charrois pour les voiturer jusqu'au bord de la riviere, ainsi que plusieurs voyages avec la chaloupe, pour les transporter de là jusqu'à l'endroit choisi pour les mettre en œuvre.

Afin d'accélérer l'ouvrage, tandis qu'une partie des travailleurs étoit employée à extraire & à transporter le soufre & le nitre, d'autres abattoient des bois légers, les coupoient, les réduisoient en charbon (*a*), & les

(*a*) Tout charbon n'est pas également propre à entrer dans la composition de la poudre. Celui que l'on emploie dans presque tous les moulins à poudre, & qui est généralement reconnu pour le meilleur, est fait de bois de bourdaine ou de nerprun. On se sert, à son défaut, du saule, du coudrier, du tilleul, du tremble, & autres bois tendres & légers. Celui de chenevottes ou tilles de chanvre est excellent.

voituroient à peu de diſtance du lieu où l'on devoit les employer ; en ſorte que quand on eut achevé de tranſporter le nitre & de le purifier ainſi que le ſoufre (*a*), il ne fut plus queſtion que d'opérer le mélange de

(*a*) Le ſoufre doit être de couleur jaune ou citrine, pour être bon. On peut éprouver le ſoufre en le mettant ſur le feu entre deux terrines verniſſées. S'il ſe ſublime & s'attache à celle d'en haut, il eſt de bonne qualité ; autrement il ne faut pas s'en ſervir. Il y a deux moyens pour le rendre plus pur qu'il ne ſe trouve dans le commerce. L'un eſt de le fondre à petit feu, de le bien écumer, & de le paſſer à travers un linge. L'autre eſt de tirer la fleur de ſoufre par ſublimation. Cette ſublimation ſe fait au bain de ſable. L'on ne donne que le degré néceſſaire pour faire monter les fleurs de ſoufre, & l'on garantit le chapiteau, le plus qu'il eſt poſſible, de la chaleur. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts, tome* 1, *page* 121.

ces matieres dans la juſte proportion & de la maniere convenable pour compoſer la poudre (*a*).

On les mit donc enſemble dans des mortiers de bois, & on les pila avec des pilons de même matiere, pendant douze heures de ſuite. On eut ſoin d'humecter, de temps en temps, ce mélange avec un peu d'eau, pour empêcher que trop échauffé par le pilon, il ne vînt à

(*a*) La compoſition de la poudre conſiſte dans le mélange exact & très-intime de 75 parties de nitre purifié, de 15 $\frac{1}{2}$ parties de charbon, & de 9 $\frac{1}{2}$ parties de ſoufre. La poudre a toute ſa force, lorſque tout le nitre qu'elle contient s'enflamme rapidement. Il eſt eſſentiel que le mélange des matieres ſoit dans les proportions qu'on vient d'indiquer. Si la quantité de ſoufre & de charbon étoit excédente, elle arrêteroit l'activité de la poudre, parce que le ſoufre & le charbon ne peuvent égaler l'inflammation du ſalpêtre.

prendre feu. Quand la trituration fut achevée, on paſſa la poudre à demi-ſeche dans de grands tamis de parchemin, faits exprès pour la grainer (*a*). On fit ſécher les grains à l'ombre ſur de grands linges, & quand ils n'eurent plus d'humidité, la poudre fut faite. Mais avant d'en venir là, le Pere, qui ſurveilloit cette manipulation, que la négligence ou l'incurie pouvoit rendre périlleuſe ou du moins très-dommageable, avoit eu ſoin que tous ceux qui s'en occupoient priſſent les précautions les plus

(*a*) Pour grainer la poudre, on la met, avant qu'elle ſoit parfaitement ſeche, & à une certaine épaiſſeur, ſur des cribles dont les trous ſont de grandeur convenable. On met ſur cette couche de poudre un couvercle de bois qu'on agite par un mouvement horizontal, qui force la poudre à paſſer par les trous du crible & à ſe grainer.

ſcrupuleuſes. Il avoit fait pluſieurs eſſais en petit, avant de permettre de travailler en grand, & l'on éprouvoit en ſa préſence la poudre qu'on tiroit de chaque eſſai (*a*), pour s'aſſurer des

(*a*) Pour éprouver la poudre, il faut en verſer plein un dé ſur un papier blanc & bien ſec. On la touche légérement avec un charbon ardent. Si elle prend feu ſubitement & s'éleve en l'air en forme de cercle, ſans brûler le papier, y laiſſant ſeulement une tache gris de perle, c'eſt une preuve qu'elle eſt excellente ; mais ſi elle eſt mauvaiſe, elle brûlera le papier, parce qu'elle ſera lente à prendre feu. La poudre qui noircit le papier contient trop de charbon. Si la marque eſt jaune, c'eſt qu'il y a trop de ſoufre. S'il reſte de petits grains après que la poudre s'eſt élevée, & s'ils prennent feu en les touchant avec un charbon ardent, c'eſt ſigne que la poudre a été mal façonnée & que le mélange n'en eſt pas exact ; & ſi ces grains ne prennent pas feu, c'eſt ſigne

progrès de l'industrie des fabricans ; & de la bonté de leur ouvrage.

Dès que l'expérience eut fait connoître les procédés qui donnoient la poudre la plus inflammable & la plus active, on s'en tint à ceux-là, & on se hâta d'en faire usage pour mettre en œuvre toutes les matieres qu'on avoit déjà préparées dans cette vûe. La quantité de poudre que produisit cette fabrication fut telle, qu'on eut à peine assez de vaisseaux vides pour la contenir. En même temps, elle se trouva si bonne, que des canons qu'on en chargea pour l'éprouver, porterent le boulet beaucoup plus loin qu'une charge plus forte de l'ancienne poudre. Ce succès augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour Philippe : le mérite prenoit sans effort ses droits naturels sur tous les esprits.

---

que le salpêtre n'a pas été bien raffiné. *Encyclop. mét. Dict. des Arts*, *t.* 1, *p.* 121.

Auſſi-tôt que cette proviſion néceſſaire fut achevée, on ſe mit en devoir de procéder à l'eſcarpement des endroits acceſſibles de la côte. On forgea d'abord des outils de mineur, des aiguilles, des pinces, des curetes, des coins, &c. après quoi les travailleurs diviſés en deux bandes, ſous la conduite de Philippe & de Baptiſte, munis de toutes les choſes dont ils avoient beſoin pour leur entrepriſe, ſe rendirent par mer, les uns au nord, les autres au midi, ſur les lieux mêmes qui devoient leur ſervir d'ateliers. Ils commencerent par nettoyer le bas des rochers où s'appuyoit le roide ſentier, ou, pour mieux dire, le degré raboteux qui donnoit entrée dans l'Iſle. C'étoit là qu'en venant de la mer, on mettoit pied à terre, pour gravir le pendant juſqu'à la crête. A l'aide des pinces, des léviers, des maſſes de fer, on battit, on ébranla,

on détacha toutes les groſſes pierres qui n'étoient pas intimément adhérentes au vif du rocher. Enſuite on appliqua le mineur aux parties ſaillantes les plus voiſines de l'eau, ne laiſſant de cette baſe qu'un petit eſpace pour pouvoir ſe tenir en travaillant.

Guidés par les conſeils du Pere, éclairés par leur génie, les travailleurs chargés de cet ouvrage, s'induſtrierent pour placer leurs mines de la maniere la plus avantageuſe. Ils tenterent d'abord pluſieurs méthodes; mais après quelques mépriſes toujours inévitables dans les premiers eſſais, ils renoncerent aux mines perpendiculaires, trop grandes ou trop profondes, qui demandent beaucoup de temps & de travail, & ne produiſent ſouvent que peu ou point d'effet. Ils préférerent d'employer de petites mines priſes dans la direction des couches du rocher, parce qu'elles

joignoient, à l'avantage d'être plus faciles à faire & plus tôt chargées, celui de produire un effet plus certain, & d'accélérer la réuſſite de l'entrepriſe.

Deux mois d'un travail opiniâtre terminerent ce grand & pénible ouvrage, avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer; & l'on n'eut qu'à s'en applaudir, quoiqu'il manquât d'être funeſte à la Colonie, qui ſe vit au moment d'y perdre pluſieurs de ſes membres. Dans cet accident, Philippe ſe montra ſupérieur à lui-même; plein d'attachement pour ſes freres, & cédant aux mouvemens d'un cœur magnanime, il expoſa ſa vie: il ſe dévoua généreuſement pour ſauver Joſeph du danger imminent de périr. La juſtice & la reconnoiſſance qu'on doit à cette action héroïque, nous obligent à en conſacrer la mémoire: ce genre de récompenſe eſt toujours

en notre pouvoir, & c'eſt une des plus flatteuſes pour celui qui la mérite.

L'eſcarpement dirigé par Philippe touchoit preſque à ſon terme. Depuis le tiers de ſa hauteur juſqu'à ſa baſe, la côte profondément entamée par l'effort de la poudre, n'offroit déjà qu'un précipice, & l'on commençoit à ſe convaincre que l'ennemi le plus audacieux perdroit déſormais tout eſpoir de ſe frayer un paſſage dans l'Iſle par cette voie. C'étoit pour hâter la fin de cet ouvrage, que Philippe avoit diviſé la troupe des travailleurs. Il ſe tenoit avec Guillaume dans la chaloupe, pour examiner d'une certaine diſtance les progrès de l'entrepriſe, & pour indiquer ce qu'il convenoit de faire encore. Il ſe rapprochoit au beſoin, pour débarraſſer le pied de la côte du débris des rochers qui s'y amonceloient, tandis que le plus grand nombre des travailleurs, placé

au deſſus du précipice, s'occupoit du ſervice des mines. Les uns & les autres, prudemment attentifs à en prévenir l'exploſion, ſe mettoient à l'abri de la grêle de pierres qu'elles lançoient, en ſe cachant derriere la pointe des rochers de la crête, ou en approchant la chaloupe tout près de la côte.

Les choſes étoient en cet état, & l'on venoit de prendre les précautions ordinaires contre ce danger, lorſqu'une nouvelle mine, à laquelle on avoit mis le feu, tardant à partir, Joſeph, qui l'avoit chargée, impatienté de ſon mauvais ſuccès, voulut en connoître la cauſe, & s'aſſurer par lui-même ſi la meche ne s'étoit pas éteinte. Dans ce deſſein, il revint ſur le foyer de la mine pour changer la meche ou la rallumer; mais cette hardieſſe imprudente le mit dans le plus grand péril. Arrivé au rocher miné, qui

pendoit ſur le précipice, ſoudain la poudre prend, la mine part. Une partie du rocher vole en éclats, & celle qui ſupporte Joſeph ſe fend & ſe détache. Joſeph, bleſſé à une jambe, chancelle ſur cette maſſe qui s'écroule, & il ne peut ſe retenir. Il n'a que le temps de ſe jeter un peu de côté, pour tenter de s'accrocher, en tombant, à une pointe de rocher qui déborde l'eſcarpement. Il la ſaiſit, s'y arrête avec un effort incroyable, & demeure ſuſpendu ſur l'abîme.

A ce ſpectacle terrible, chacun, glacé d'effroi, pouſſe des cris douloureux. On court, on s'agite au deſſus de lui pour le ſecourir; mais du bord de l'eſcarpement il eſt impoſſible d'atteindre juſqu'à lui. On eſſaye en vain de lui tendre des perches, de lui jeter des cordes. Il ne peut les ſaiſir, parce que la ſituation cruelle où il ſe trouve, ne lui permet pas de

de lâcher un moment le rocher qu'il tient embraſſé. Il ne ſçauroit recevoir du ſecours d'en bas, parce qu'il eſt trop élevé au deſſus de ceux qui ſont au pied de la côte. Cependant ſes forces s'épuiſent ; ſes bras défaillans ne peuvent plus le ſoutenir ; il va tomber & périr aux yeux de ſes freres.

Alors Philippe prenant une réſolution hardie, ſe place au deſſous de Joſeph, & mépriſant le danger d'être écraſé, il lui tend les bras, & lui crie de ſe laiſſer aller ſur lui, en prenant bien ſes meſures pour tomber juſte. Joſeph, qui n'a pas le temps de délibérer, & qui, pour ſe ſauver, ne voit d'autre reſſource que celle qu'on lui préſente, lâche le rocher en tremblant, & tombe lourdement ſur ſon frere. Celui-ci lui fait rempart de ſon corps, & rompt le coup qui l'eût briſé ſur la pierre. Joſeph, étourdi de ſa chute, demeure étendu ſur la

plate-forme, tandis que par la violence du choc qu'il éprouve, Philippe eſt non ſeulement froiſſé & meurtri, mais précipité dans la mer, à demi mort. Ainſi, lorſque le premier échappe au péril imminent qui faiſoit craindre pour ſa vie, on tremble que le ſecond ne ſoit la victime de ſon dévouement généreux.

Dans ce moment, Guillaume, qui gardoit la barque, ſe trouvoit heureuſement tout près de là. Témoin de l'accident de Philippe, il ſe jette ſur le champ à l'eau pour l'en retirer, & plongeant dans l'endroit où il l'avoit vu diſparoître, il ſaiſit ſon frere par l'habit, & le ramene bientôt à l'air; mais ce ne fut pas ſans bien des efforts qu'il vint à bout de le mettre dans la chaloupe.

Cependant l'état de Philippe exigeoit de prompts ſecours. Celui de Joſeph, quoique moins alarmant, en

demandoit auſſi. Il falloit en même temps un conducteur à la chaloupe qu'on ne pouvoit amarrer au pied de la côte, & Guillaume, qui ſe trouvoit ſeul pour ſuffire à tout cela, étoit fort embarraſſé. Afin de remplir plus facilement tous ces ſoins, il crut devoir en réunir d'abord les objets auprès de lui. En conſéquence, il pouſſa la chaloupe juſqu'à la plate-forme, pour recueillir Joſeph, qui ayant repris ſes ſens, & voyant ce qui ſe paſſoit, ſe déſoloit du malheur de Philippe, ſans ſonger au mal qu'il ſouffroit lui-même.

» Hâtez-vous, mon frere, diſoit-il » à Guillaume, pour que je puiſſe » vous aider. Je ſuis bleſſé, mais j'ai » encore de la force, & mes bleſſures » ne ſont pas mortelles «.

Dès que Joſeph fut auprès de ſon frere, il trouva le moyen d'arrêter la chaloupe, en l'attachant avec une

corde à une pointe de rocher qui ſortoit de l'eau. Après quoi, libre de ſeconder Guillaume, il ne ſongea plus, à ſon exemple, qu'à ſecourir Philippe. Etendu dans le fond du bateau, ce dernier étoit toujours ſans connoiſſance & ſans mouvement. Il reſpiroit encore; mais le ſang qu'on voyoit ſur ſes levres, dans ſes cheveux & ſur ſes habits, faiſoit trembler pour ſa vie. On avoit lieu de craindre en effet qu'il n'eût le corps fracaſſé; que quelques vaiſſeaux ne ſe fuſſent rompus dans la poitrine, ou tout au moins qu'il ne fût bleſſé dangereuſement. Cependant, quand, pour s'en convaincre, on l'eut dépouillé & viſité par-tout ſcrupuleuſement, on ne découvrit rien qui parût juſtifier ces alarmes. On remarqua ſeulement au côté de la tête, une bleſſure peu profonde qu'il s'étoit faite en tombant dans la mer. Le

ſang dont ſes levres étoient couvertes, ne venoit que de la bouche, & celui qui paroiſſoit ſur ſes habits, ſortoit des bleſſures de Joſeph.

Un peu raſſurés par ces obſervations, les deux freres mirent tout en uſage pour faire revenir Philippe, & ils eurent la ſatisfaction d'étancher ſon ſang & de lui rendre la connoiſſance. En ouvrant les yeux, il vit & reconnut Joſeph. Cette vue le ranima & ſervit beaucoup à le fortifier : bientôt il ſe mit ſur ſon ſéant, & prit plaiſir à le conſidérer des pieds juſqu'à la tête, comme pour s'aſſurer ſi c'étoit lui, & pour jouir du plaiſir de le voir après l'avoir cru perdu. La joie de ſon cœur ſe montra ſur ſon viſage ; mais s'appercevant enfin des bleſſures de Joſeph, & remarquant qu'on n'avoit pas encore pris ſoin de les panſer, il regarda Guillaume d'un air attendri ; puis faiſant effort

pour parler, il le pria de le laiſſer pour s'occuper de ſon frere.

La mine avoit fortement entamé le gras de la jambe de celui-ci. Son mal ne faiſoit pas craindre des ſuites dangereuſes ; mais le mouvement & la chaleur du jour ayant irrité la plaie, elle étoit devenue infiniment ſenſible, & Joſeph ne ſe ſoutenoit, en quelque ſorte, que ſur un pied. Cela fit que cédant au beſoin de ſon état & à la recommandation de Philippe, il s'aſſit pour ſe prêter aux ſoins qu'on vouloit prendre de lui. Guillaume lava la bleſſure de Joſeph, y mit une compreſſe & l'enveloppa d'un linge. En ſuite, détachant la chaloupe, il prit le chemin de la baie, où il ſe hâtoit d'arriver pour remettre auſſi-tôt les bleſſés dans le ſein de leurs familles ; mais il n'étoit pas à la moitié de la route, qu'il lui arriva du ſecours.

C'étoit le Pere qui, plein d'inquiétude du malheur de ſes fils, venoit lui-même s'aſſurer de leur état, les ſoulager & les ramener. La nouvelle de ce double accident lui avoit été portée par un travailleur compagnon de Joſeph, qui avoit couru à la citadelle pour demander du ſecours au Pere commun. De peur d'alarmer Eléonore & les femmes des deux freres, le Pere avoit d'abord défendu de parler de ce déſaſtre; enſuite il s'étoit embarqué dans une chaloupe qu'il avoit pourvue des choſes néceſſaires au ſoulagement des bleſſés.

En abordant ſes deux fils, il ne vit pas leur air ſouffrant ſans une vive émotion. Il les embraſſa, les conſola, & s'étant fait découvrir leurs plaies, les baſſina lui-même; après quoi, les ayant fait coucher ſur des matelas qu'il avoit portés tout exprès, il les

ramena jusqu'au rivage de la baie, le plus voisin de la citadelle.

Il étoit nuit quand on y arriva. Les blessés, à la faveur de l'obscurité, pouvoient se rendre chez eux sans être apperçus; mais leur apparition subite & inattendue auroit pu causer une révolution dangereuse dans le cœur sensible de leur mere & de leurs épouses. Cette considération engagea le Pere à faire halte en cet endroit. Il prescrivit à ses gens de rester là jusqu'à ce qu'il les fit avertir. Pour lui, il les devança à la citadelle, afin de préparer les esprits à la nouvelle de leur accident, & d'adoucir par la maniere de l'annoncer, l'impression vive & douloureuse qu'auroit pu faire, sans cela, la vue subite de leur état. Ainsi, dans le récit qu'il fit à Eléonore & à ses filles, de la chute des deux freres, il cacha l'excès du péril qu'ils avoient couru; il présenta leurs

bleſſures comme peu conſidérables par leurs ſuites ; il parla de leur retour comme d'une circonſtance amenée par la fin de leurs travaux ; & cette attention délicate fut heureuſe. Quoique très-affligée de ce malheur, Eléonore ne ſentit pas toute la peine qu'elle eût éprouvée, ſi elle l'avoit appris ſans être prévenue. D'ailleurs, elle crut devoir ſe contenir, pour raſſurer ſes filles, qui, pour les mêmes raiſons, retinrent au fond de leur cœur les expreſſions de leur vive douleur.

Cependant les ſoins qu'on prit des bleſſés eurent tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre. Au bout d'un certain temps, les chairs revinrent, les plaies ſe refermerent & guérirent. Les deux freres ſe rétablirent parfaitement. Toute la Colonie ſembla recouvrer la ſanté avec eux. On s'attendriſſoit ſur Joſeph ; on fut plein de reſpect

& de reconnoiſſance pour Philippe. A la ſatisfaction qu'on ſentoit en voyant les bleſſés échappés du péril & rendus à tous les vœux, ſe joignoit celle d'être enfin à l'abri des invaſions de la part des Negres. Les travaux de l'eſcarpement étoient achevés. Le Pere les viſita & les approuva. L'Iſle étoit déſormais abſolument fermée, & tous ſes habitans, après de longues peines, reſpiroient en ſûreté dans leurs foyers.

CHAPITRE XLII.

Exploitation d'une mine de cuivre & d'une autre mine d'étain. Tranſport de ces métaux à la fonderie. Pluſieurs ménages en font des uſtenſiles de cuiſine & de la vaiſſelle. Malheurs qui en réſultent. Procédés qu'on obſerve pour faire des canons de bronze. Conſtruction d'une barque pontée de huit canons.

C'EST beaucoup pour une Société naiſſante, comme pour un Citoyen nouvellement établi, de pouvoir vivre tranquille dans ſes foyers, à l'abri d'une autorité & d'une force tutélaires; mais ce n'eſt pas aſſez, ſi cette force ne va pas plus loin, & ne peut protéger toutes les propriétés

publiques & particulieres, par-tout où elles s'étendent. Les ouvrages faits pour fortifier l'enceinte de l'Iſle, ſuffiſoient pour la défenſe des Inſulaires; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils ſe tiendroient renfermés dans ſes remparts; car s'ils tentoient d'en ſortir pour aller viſiter les mers voiſines, qu'ils ne connoiſſoient pas encore; s'ils entreprenoient ſeulement de paſſer du bas de l'Iſle à la partie oppoſée; ſi, cherchant à profiter des avantages que leur offroient des côtes poiſſonneuſes, ils s'éloignoient de la baie pour pêcher ſur ces côtes, ils s'expoſoient dès-lors à rencontrer l'ennemi & à le combattre avec une infériorité qui pouvoit leur devenir funeſte, dans le cas où les Negres ſçauroient combiner leurs forces & tirer parti du nombre de leurs combattans.

En effet, les barques, ou pour mieux dire, la chaloupe des Inſulaires, trop

petite & ſans couverte, ne mettoit pas ceux qui la montoient, à l'abri des traits de l'ennemi. Les Negres bien conduits pouvoient l'aborder, l'enlever de vive force, & la couler à fond. Si une ſeule chaloupe avoit pu diſſiper autrefois une armée de canots, c'étoit autant l'effet de la circonſtance cruelle où ſe trouvoient alors les Sauvages, que celui des deux canons dont cette chaloupe étoit armée. Cette petite artillerie n'y étoit pas établie d'une maniere ſolide. On ne pouvoit la faire jouer qu'avec beaucoup de difficultés, & dans un gros temps elle n'auroit pu ſervir. Il falloit donc ne ſortir de l'Iſle qu'à la dérobée, s'y tenir même abſolument renfermé (ce qui répugnoit à tous les Inſulaires, vivement pénétrés du ſentiment de la liberté), ou s'embarquer ſur des bâtimens plus grands, mieux armés & plus en état de combattre

avec avantage des flottes nombreuſes de Negres; & ce dernier parti ſoumettoit la Colonie aux travaux longs & pénibles de la conſtruction & de l'armement de ces vaiſſeaux.

Dans cette alternative, le Pere, qui ne vouloit rien faire legérement, tint conſeil avec ſes fils, pour ſe décider d'après les opinions les plus ſenſées. On délibéra quelque temps, & il y eut différens avis; mais le noble orgueil que fait naître dans l'homme la conſcience intime de ſa liberté naturelle, & ce qu'on devoit à la dignité de la Colonie, comme Société politique, ne permirent pas d'écouter les conſeils d'une prudence trop timide. Tous les avis ſe réunirent en ce point, de mettre tout en œuvre pour ſe maintenir dans la jouiſſance des droits & des avantages qu'ils tenoient de la Nature & de leur poſition.

On réſolut de conſtruire une barque pontée, dont la hauteur de bord, la force & la grandeur puſſent mettre l'équipage hors de toute inſulte de la part de l'ennemi. Henri propoſa de donner à ce bâtiment les dimenſions & la force requiſes pour porter huit canons en batterie, & cette propoſition fut accueillie. Pluſieurs croyoient qu'on pourroit l'armer facilement, en ſe ſervant des canons qu'on avoit déjà; mais quelqu'un ayant fait obſerver que ces canons étoient en petit nombre & d'un petit calibre; que pour armer la nouvelle barque, il falloit dégarnir la citadelle & les redoutes de leur artillerie; & que, dans le cas où la chaloupe ſeroit obligée de faire de longues courſes, l'Iſle reſteroit privée, en grande partie, de ſes armes les plus puiſſantes: on crut devoir chercher les moyens de parer à ces inconvéniens, & chacun indiqua celui

qui lui paroiſſoit le plus efficace. L'un vouloit diminuer le nombre des canons que l'on prétendoit mettre ſur la barque ; l'autre ne s'inquiétoit point que l'Iſle en reſtât dépourvue. Baptiſte imagina de fondre des canons de fer pour armer le vaiſſeau, & l'on applaudit à cette idée ; mais tous les ſuffrages furent pour Philippe, qui propoſa d'en faire de bronze.

» J'ai lu, dit-il, dans pluſieurs de nos livres, que ce métail (*a*), plus fuſible

(*a*) Il ſemble, au premier coup-d'œil, qu'il faille lire *métal*, au lieu de *métail*, & que ce dernier mot eſt une expreſſion haſardée ou une faute d'orthographe ; mais ſi on y fait attention, on voit que *métail* n'eſt pas mis ici par erreur, ni ſans connoiſſance. Le mot *métail* dit en effet autre choſe que *métal*, & l'Auteur l'emploie fort judicieuſement. Quelques Ecrivains, il eſt vrai, ſe ſervent indifféremment de ces deux mots, qu'ils prennent pour

que le fer, & plus ſuſceptible de prendre au moule toutes les formes qu'on veut lui donner, eſt en même

---

ſynonymes, & d'autres ne font uſage que du mot *métal*, dans les différentes acceptions où l'on peut prendre ces deux mots; mais en cela, les uns & les autres ſe trompent. *Métal* déſigne la nature de certains corps, ou de certaines matieres fuſibles, malléables & plus ou moins ductiles & diviſibles. *Métail*, formé de deux mots réduits à ces deux ſyllabes, *met-ail*, qui ſignifient alliance ou alliage de métaux, indique un mélange de ces différentes matieres qui en compoſent une nouvelle. *Métal* enfin, eſt un corps ſimple, fuſible & malléable par eſſence; & *métail*, une compoſition qui a ces propriétés plus ou moins étendues ou modifiées, d'après les qualités diverſes des parties qui la conſtituent. L'or eſt un *métal*, ainſi que l'argent, la platine, le cuivre, l'étain, le plomb, le fer, &c. Le bronze eſt un *métail*, de même que le laiton, le potain, le ſimilor, le tombac, &c. *Note de l'Editeur.*

temps capable d'une plus grande réſiſtance. On n'a donc pas à délibérer ſur le choix. Nous avons découvert récemment des mines de cuivre & d'étain très-abondantes. Ces deux métaux ſont les principaux ingrédiens & ſouvent les ſeules matieres qu'on fait entrer dans la compoſition du bronze. Si nous ne connoiſſons pas la quantité proportionnelle dans laquelle ils doivent être employés dans cet alliage, notre premier maître le ſait; il nous en inſtruira. Nous recevrons de lui cette nouvelle leçon, comme nous en avons reçu tant d'autres. Abondamment pourvus de poudre, il ne nous manquoit que des machines plus puiſſantes que les nôtres, pour donner à notre état de défenſe toute la force qu'il peut recevoir. Dès que notre Pere voudra nous diriger, rien n'empêchera que nous n'ayons une belle & nombreuſe artillerie, & que déſormais

la citadelle, les redoutes & nos vaiſſeaux ne ſoient garnis de tous les canons dont ils auront beſoin «.

Le Pere avoit eu la même idée, mais il n'en avoit rien dit, pour laiſſer prendre plus d'eſſor à l'induſtrie de ſes enfans. Charmé de les voir ainſi répondre à ſes intentions, & d'être applaudi dans la perſonne de Philippe, il en approuva le projet, dont il ſe plut à étendre les détails & à développer les avantages. Il ordonna qu'il fût exécuté dans tous ſes points, & tout de ſuite nomma ceux de ſes enfans qui devoient travailler à la fouille des mines. Il déſigna Philippe & Baptiſte pour en diriger les travaux.

On fit en conſéquence les préparatifs du voyage. Le détachement des mineurs partit ſans délai, & ſe rendit aux lieux indiqués. Les deux Ingénieurs n'eurent beſoin, en quelque ſorte, que de placer leurs compagnons

à l'ouverture des mines ; car dès qu'ils eurent reconnu l'épaiſſeur & la direction des couches & des filons, qu'on leur eut expliqué la maniere de les ſuivre & de les exploiter, & que l'exemple de leur chef la leur eut montrée, ils furent au fait des opérations qu'on exigeoit d'eux. D'ailleurs l'amitié, la confiance, l'émulation réciproques les rendirent mutuellement attentifs, empreſſés, aſſidus. L'intelligence & l'adreſſe s'étendoient par l'expérience & par les ſecours d'autrui, &, quoique la troupe ne fût pas nombreuſe, les progrès étoient rapides, les ſuccès étonnans. Que ne peut-on pas faire dans une Société où les eſprits & les cœurs éclairés, échauffés par le ſentiment & la connoiſſance de leurs vrais intérêts, font une étroite union de leurs volontés, de leurs forces, pour opérer le bien commun !

Avec ces heureuſes diſpoſitions, toute entrepriſe eſt facile, tout travail a ſon agrément. Ce n'eſt plus pour les autres qu'on travaille, c'eſt pour ſoi-même, ou, pour mieux dire, on étend, on double ſes jouiſſances par la ſatisfaction de contribuer au bonheur d'autrui, & par la certitude de participer encore à des avantages qui aſſurent & augmentent celui de la Société.

Indépendamment de ces motifs qui facilitoient l'ouvrage, les fouilles qu'on fit au pied des montagnes ne furent pas fort pénibles. La terre n'y receloit pas profondément ſes richeſſes; elle ſembloit au contraire inviter nos mineurs à en profiter, en les leur préſentant à ſa ſurface. Le cuivre & l'étain n'étoient pas renfermés dans une étroite priſon de cailloux ou de rochers. Une pierre aſſez tendre, & en quelques endroits

un quartz facile à rompre, leur ſervoient de parois. On trouvoit le cuivre par couches doucement inclinées à l'horizon, preſque tout formé (*a*), &

(*a*) La Nature ne nous préſente que rarement & en petite quantité, le cuivre ſous ſa véritable forme. Il faut pour cela qu'il ſoit tiré de ſa mine, ſéparé d'une infinité de ſubſtances étrangeres qui contribuent à le maſquer, tant qu'il eſt dans le ſein de la terre; cependant il ſe trouve quelquefois tout formé, mais il n'eſt pas auſſi pur que celui qui a paſſé par les travaux de la métallurgie.

Il y a des mines de cuivre dans toutes les parties du Monde connu. Il s'en trouve en Europe, en Aſie, en Amérique, ſurtout en Suede & en Allemagne. Il y en a auſſi en France, qu'on travaille avec aſſez de ſuccès. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts & Mét. tome 3, page 7.*

L'Iſle de Chipre ou Cypre tire ſon nom du grec χύπρος, cuivre, parce qu'elle en avoit autrefois des mines très-abondantes, qui ſont maintenant épuiſées. On

ſi peu chargé de matieres étrangeres, qu'il ne fut point néceſſaire, pour le fondre, de le paſſer pluſieurs fois au fourneau, ni de le calciner à un grand nombre de feux, pour l'épurer, comme cela ſe pratique ordinairement en Europe. L'étain s'y montroit ſous la forme d'une terre griſâtre, dans laquelle on diſtinguoit quelques points brillans. Elle étoit friable &

---

y trouvoit fréquemment le métal ſous ſa véritable forme, qui ne demandoit pas toutes les préparations & les feux multipliés qu'on eſt obligé d'employer ordinairement aujourd'hui pour le purifier.

Il y a encore des mines, même en France, qui donnent abondamment un cuivre aſſez pur, pour n'avoir pas beſoin de paſſer pluſieurs fois au fourneau. Je connois une mine de cette eſpece à Yſſandon, en Limouſin, qui, dans les eſſais qu'on en a faits, a donné plus de quarante livres d'un très-beau cuivre, par quintal de minérai. *Note de l'Editeur.*

douce au toucher. On tira de ces deux mines, en peu de temps, une très-grande quantité de minérai qui fut porté ſur le bord de la riviere, & de là juſqu'auprès des forges, par la même route & de la même maniere que le fer & le ſalpêtre avoient été ci-devant voiturés.

Inſtruite & ſatisfaite des prompts ſuccès de cette exploitation, la Colonie n'en aſpiroit pas moins à terminer les travaux qui devoient en être la ſuite, non ſeulement par le déſir naturel qu'on a de voir finir ce qu'on a commencé, mais parce que l'on approchoit de la ſaiſon pluvieuſe, qui auroit immanquablement ſuſpendu ces travaux, ſi on n'avoit pu faire les tranſports avant les pluies. Auſſi tous ceux que le Pere crut devoir employer, montrerent-ils le plus grand empreſſement à s'acquitter de leurs fonctions. Ceux qui chargeoient

&

& conduiſoient les voitures, ou qui menoient les chaloupes & les déchargeoient; ceux qui tranſportoient la mine, le bois & le charbon auprès des forges, & ceux qu'on occupoit à la conſtruction des fourneaux néceſſaires, ſe hâtoient, à l'envi, de finir leur tâche; de ſorte que tout cela fut achevé très-promptement & fort à propos.

En effet, quand tous ces matériaux furent ſur place, le mauvais temps s'annonça. Tous les ſoins ſe tournerent alors vers l'agriculture. On conſacra les derniers momens dont on pouvoit diſpoſer, à l'opération très-importante des ſemailles. On enſemença donc le peu de champs qu'on avoit préparés, & l'on ſe hâta de mettre à couvert tout ce qui pouvoit être gâté par l'humidité. Après cela, chacun auroit pu trouver le repos dans ſa maiſon, & jouir, au milieu de ſa

famille, des loiſirs que donne la ſaiſon pluvieuſe, ſi la circonſtance & les ordres du Pere n'en avoient autrement décidé ; mais l'état des choſes & la vigilance du Chef ne leur permirent pas de demeurer dans le déſœuvrement, tandis qu'il reſtoit encore tant de choſes à faire. Le Pere étoit un Adminiſtrateur trop habile & trop ſoigneux, pour laiſſer perdre à la Colonie un temps précieux qu'elle pouvoit mettre à profit. L'orage & la pluie auroient bien empêché qu'on ne s'occupât, hors des habitations, d'un travail long & ſuivi, parce qu'en s'y livrant on ſe ſeroit expoſé à l'injure du temps & aux incommodités qui en étoient la ſuite ; mais l'on pouvoit travailler à couvert dans les forges, à fondre la mine & à couler les canons, ſans courir aucun danger.

Le Pere voulut préſider à ces grandes opérations & les conduire

lui-même. Il avoit une expérience qui manquoit à ſes enfans. Il ſe fit donc un plaiſir de les diriger. Chaque jour, de grand matin, il ſe tranſportoit à la forge ; il voyoit mettre la mine dans le fourneau ; il avoit ſoin qu'on la traitât comme il convenoit. Philippe & Baptiſte, qui avoient ſous lui la direction de la fonderie, puiſoient dans ſes inſtructions tout ce qu'ils avoient à faire. Il leur apprenoit à varier leurs procédés ſuivant les circonſtances & les matieres, à placer la mine & le charbon par couches alternatives, à entretenir le feu ou à l'augmenter, à pouſſer les ſoufflets ou à les modérer ; à enlever les ſcories & à faire couler du fourneau la matiere brûlante ; & ces connoiſſances qu'il leur donnoit, il ne les tiroit pas ſeulement de l'expérience, mais d'une théorie ſolide, fondée ſur une ſaine phyſique. Il leur faiſoit obſerver,

par exemple, que le cuivre, qui d'ordinaire ſort de la mine mêlé de ſubſtances hétérogenes, avoit beſoin d'être ſoumis à des feux ſoutenus & plus ou moins répétés, ſuivant que ce métal étoit plus ou moins chargé de ces matieres, parce que chaque fois qu'il paſſoit au fourneau, il s'en débarraſſoit & ſe purifioit toujours davantage; mais que l'étain au contraire, dont les principes étoient plus faciles à diviſer & plus ſuſceptibles de prendre de nouvelles combinaiſons, demandoit un traitement différent; qu'il falloit le fondre bruſquement, afin de lui conſerver ſes qualités eſſentielles, & qu'il n'eût point le temps de ſe calciner; car la chaleur néceſſaire pour le tenir fondu, ſuffiſoit, ſi elle étoit ſoutenue, pour opérer ſa calcination, ou du moins lui faiſoit aſſez perdre de ſon principe inflammable pour le réduire en cendres, ce qui néceſſitoit

une nouvelle opération, lorſqu'on vouloit lui rendre ſa forme métallique (*a*).

Ainſi, ſur les avis & les leçons du Pere, les fondeurs apprirent la vraie maniere de traiter ces deux métaux

(*a*) Ces cendres d'étain peuvent être en effet rappelées à leur premiere forme de métal, ſi on leur rend leur phlogiſtique; ce qu'il eſt facile de faire, en les remettant au fourneau mêlées de matieres graſſes ou de poudre de charbon. Les Potiers d'étain qui parcourent les villages, où ils refondent des cuillers & des fourchettes, le ſavent bien, & ils ſe ſervent ſouvent de cette connoiſſance pour tromper le peuple ignorant. En tenant longtemps en fuſion l'étain qu'on leur confie, ils en réduiſent une partie en cendres, qu'ils nomment craſſe; & ſous prétexte qu'elles nuiroient à la bonté de l'ouvrage, ils font ſemblant de les rejeter, mais c'eſt pour en faire leur profit. Ils convertiſſent cette craſſe en bon étain, qu'ils revendent enſuite. *Note de l'Editeur.*

dans le fourneau. Ils la pratiquerent ſous ſes yeux, & s'aſſurerent enſuite, avec une circonſpection prudente, de tous les détails qu'entraîne ce premier travail. Ils ſurent purger le cuivre fondu de ſes impuretés, l'enlever ſucceſſivement par tables juſqu'à extinction de matiere, & réduire l'étain en maſſes ou en lingots, ſans lui rien faire perdre de ſes qualités. Il ne fut plus queſtion, après cela, que de combiner ces deux ſubſtances enſemble pour en compoſer le bronze; & c'eſt de quoi l'on s'occupa ſans délai, comme on le verra dans la ſuite de ces Mémoires: mais avant de retracer ſuccinctement les procédés qu'on ſuivit dans cet alliage, & d'apprendre à notre poſtérité comment s'y prirent nos premiers Ingénieurs pour fabriquer du canon, il eſt bon, je crois, de prévenir la Colonie contre l'uſage de ces deux métaux employés à la

cuiſſon des alimens & au ſervice des repas, en rapportant ici les événemens fâcheux qu'ils cauſerent dans l'Iſle, pluſieurs années après leur découverte.

Quand le cuivre & l'étain qu'on avoit tirés des mines eurent été entiérement fondus & mis en tas, il s'en trouva une quantité ſi conſidérable, qu'elle excédoit de beaucoup ce qu'il en falloit pour la fabrication d'une artillerie ſuffiſante. Le reſte paroiſſant devoir demeurer inutile dans les magaſins, la plupart des ménages en demanderent au Pere pour fabriquer de la batterie de cuiſine & de la vaiſſelle, parce qu'ils la croyoient plus propre & plus économique que la poterie & la vaiſſelle de terre dont ils s'étoient ſervis juſqu'alors. Le Pere, qui craignoit pour eux les mauvais effets du cuivre, ſe refuſoit à leur propoſition, quoiqu'ils lui promiſſent

de mettre la propreté la plus ſcrupuleuſe dans l'uſage qu'ils feroient de ces métaux. Cependant, ſur leurs aſſurances d'être très-attentifs à en prévenir tous les dangers, il conſentit enfin à les ſatisfaire ; mais ce ne fut qu'à contre-cœur, & comme s'il eût deviné les mauvais effets que devoit avoir ſa complaiſance. Il leur diſtribua donc une quantité ſuffiſante de ces deux métaux, & chacun s'induſtria de ſon mieux pour employer à ſon gré ce qu'il en avoit reçu. Quelques-uns firent avec le cuivre des chaudrons, des marmites, des caſſeroles. Tous, ſans exception, employerent l'étain à faire des aſſiettes, des plats & des cuillers, & mettoient cette induſtrie au rang des plus favorables, comme ſervant à étendre les commodités journalieres de la Société. Les ſoins les plus vigilans préſiderent d'abord à l'entretien de cette vaiſſelle. Les uſtenſiles de

cuivre étoient ſoigneuſement étamés, ſouvent curés ou fourbis, ceux d'étain journellement lavés & tenus dans un lieu ſec, & l'on employa quelque temps les uns & les autres à la cuiſine ou ſur la table, ſans qu'on eût à ſe repentir de cette confiance ; mais on ne tarda pas à revenir de cette opinion.

Sophie, chargée par état & par néceſſité, comme maîtreſſe de maiſon, du ſoin indiſpenſable de préparer les repas à ſa famille, avoit fait un jour, dans une caſſerole de cuivre, un ragoût de viandes graſſes, dans l'aſſaiſonnement duquel elle avoit mis du vinaigre. Vincent ſon mari, & les aînés de ſes fils qui travailloient aux champs ce jour-là, ne devoient pas revenir juſqu'au ſoir. Il falloit leur porter à dîner. Sophie leur envoya la meilleure part du ragoût, & garda le ſurplus pour elle & pour ſes enfans.

Déjà le couvert étoit mis, la table ſervie, & on alloit verſer dans un plat ce qui étoit dans la caſſerole, pour le joindre au reſte du repas, lorſqu'un enfant de la maiſon voiſine, envoyé par Catherine ſa mere, vint en grande hâte prier Sophie de paſſer chez elle. Catherine, qui étoit ſeule alors dans ſa maiſon, avoit fait une chute dangereuſe. Elle étoit enceinte & près du terme de ſes couches. La commotion violente qu'elle venoit d'éprouver pouvoit en avancer le moment. D'ailleurs, elle s'étoit fait à la tête une bleſſure qui exigeoit un prompt ſecours.

Sophie n'avoit pas à délibérer; elle vola chez ſa ſœur; mais avant de ſortir, elle dit à ſes enfans de faire leur dîner de ce qui étoit ſur la table, & qu'elle ne pourroit manger qu'à ſon retour. Elle couvrit enſuite la caſſerole, ſans la remettre ſur le

téchaud, & courut promptement où elle étoit appelée. Là, il lui fallut aider à panſer la bleſſure de ſa ſœur, & à la mettre au lit. Catherine y étoit à peine, qu'elle ſentit la piqûre des premieres douleurs de l'enfantement. Sophie ne put donc pas la quitter. Elle paſſa la plus grande partie du jour auprès de Catherine, & il étoit preſque nuit quand elle rentra chez elle.

L'embarras où elle s'étoit trouvée, & le mouvement qu'elle s'étoit donné, l'ayant tenue ſur pied depuis le matin, ſans lui permettre de prendre de la nourriture, elle ſe ſentoit fatiguée & défaillante. Il étoit donc naturel qu'en arrivant elle ſongeât à manger quelque choſe. Ses gens n'étoient pas revenus, elle ne les attendit pas. Une partie du dîner étoit encore dans la caſſerole. Elle la prit & s'en ſervit. Ses enfans l'entouroient; ils n'avoient

pas goûté, elle leur en donna. La faim & l'apprêt du mets le firent trouver excellent. On y revint encore, & il n'en reſta rien.

Mais cet apprêt qui flattoit le goût, n'étoit qu'une nourriture perfide. Le ſéjour qu'il avoit fait dans la caſſerole l'avoit changé en poiſon. Les ſels & les acides employés dans l'aſſaiſonnement, en diſſolvant certaines parties du cuivre que l'étamé trop uſé laiſſoit à découvert, en avoit fait du vert-de-gris. Les viandes & la ſauce étoient pénétrées de ce poiſon. On l'avoit avalé ſans défiance & ſans s'en appercevoir; mais il ſe fit bientôt ſentir cruellement.

En effet, les enfans ne tarderent pas à éprouver ſes vives atteintes, & il fit chez eux plus de ravages, en raiſon de ce qu'ils étoient plus foibles. Les plus jeunes ſe plaignirent, les premiers, de douleurs aiguës. Peu de

momens après, les plus grands annoncerent qu'ils ſentoient les mêmes douleurs. Enfin la mere elle-même ſentit un feu dévorant, & des tranchées déchirantes dans l'eſtomac, ſignes non équivoques de la préſence d'un agent terrible & deſtructeur.

Sophie, alarmée d'un accident trop ſubit & trop général dans ſa famille pour lui paroître naturel, & ne ſachant que faire dans ſa poſition, alloit ſortir pour demander du ſecours à ſes voiſins, lorſque ſon mari & ſes fils rentrerent. Elle leur apprit en deux mots le mal qu'elle & ſes petits enfans ſouffroient, & ce qui s'étoit paſſé depuis le matin. Vincent, épouvanté de l'état inquiétant de perſonnes qui lui étoient ſi cheres, ſe douta de la vérité. Il viſita la caſſerole, & il ne douta plus. Le vert-de-gris s'y montroit encore. Il vit qu'il étoit très-preſſant de faire vomir les malades

pour les délivrer d'une partie du poiſon, & qu'une liqueur onctueuſe pourroit en diminuer l'activité. En conſéquence, il ſe ſervit du remede qu'il avoit ſous la main. Il leur fit boire à tous beaucoup d'huile d'olive ; ce qui leur fit rendre ce qu'ils avoient mangé, & les ſoulagea pour un moment ; mais les douleurs ne ceſſerent pas. Elles reprirent même avec plus de force, & il fut obligé de recourir à d'autres ſecours.

Dans les peines & dans les adverſités on s'adreſſe toujours à ceux en qui l'on a le plus de confiance. Vincent ne pouvoit en avoir en perſonne autant que dans ſon Pere, dont l'affection & les lumieres étoient ſi connues, & qui veilloit ſans ceſſe avec une tendre ſollicitude ſur toute la Société. Aſſuré d'en recevoir toute l'aſſiſtance qu'il pouvoit réclamer, il lui dépêcha, en toute diligence, ſon

fils aîné, pour l'informer du déſaſtre de ſa famille. Le fils partit comme un trait, fit ſa commiſſion & revint ſur le champ. Le Pere marcha ſur les pas du jeune homme, plein de trouble & de chagrin du malheur qu'on lui avoit annoncé, redoutant les ſuites qu'il pouvoit avoir, & s'accuſant d'en être la premiere cauſe.

Un inſtant après que le Pere fut entré chez Vincent, le bruit de l'accident qui venoit d'arriver ſe répandit dans tout le village. Eléonore, qui étoit chez ſa fille Catherine, accourut toute tremblante de frayeur, pour donner à ſes enfans, en danger, les ſecours les plus empreſſés. Preſque tous les Chefs de famille, ſurpris & affligés, vinrent ſucceſſivement pour offrir les leurs. Ils préſenterent ou propoſerent ce qu'ils avoient, ou ce qu'ils connoiſſoient de plus ſalutaire contre les effets du poiſon.

Cependant le Pere, qui se faisoit rendre compte des circonstances de cet empoisonnement, des remedes qu'on avoit employés, & qui examinoit par lui-même l'état des malades, voyant que les moyens tentés jusqu'alors n'arrêtoient point les progrès du mal, & que les remedes ordinaires ou proposés seroient inutiles, prit la résolution hardie d'en essayer d'un nouveau. Il demanda des citrons ou du vinaigre, & en attendant qu'on en apportât, il dit à ceux qui l'entouroient :

» Le vert-de-gris, ainsi que l'arsenic & tous les autres poisons de ce genre, sont, si je ne me trompe, des sels mordans & corrosifs, dont les pointes, extrêmement aiguës, piquent & déchirent les intestins des malheureux qui les ont avalés, les percent & les font périr. Il s'agit de briser ces pointes en décomposant ces sels, ou,

comme on dit en chimie, en les neutraliſant, & j'en crois voir le moyen dans l'uſage des abſorbans. J'ai porté tout exprès ici de la poudre d'écailles d'huîtres, pour m'en ſervir dans le traitement du poiſon, & en cas que tout autre moyen vînt à nous manquer ou demeurât inſuffiſant. La néceſſité me fait une loi d'eſſayer de cette poudre, & il n'y a pas un moment à perdre. Donnez-moi quelque acide foible, tel que le vinaigre ou le jus de citron, avec lequel je puiſſe la mêler, pour la faire prendre aux malades. J'eſpere que cette recette les ſauvera du péril «.

Auſſi-tôt quelqu'un lui préſenta des citrons, dont on exprima le jus. On y jeta la poudre abſorbante en quantité requiſe ; on la délaya dans cette liqueur, & on fit avaler, à Sophie & à ſes enfans, qui ſouffroient déjà les

angoiſſes les plus cruelles, ce que le Pere avoit réglé pour chacun.

Qu'on imagine le trouble & l'inquiétude où ſe trouvoient alors les aſſiſtans, que tous les liens de l'amitié & de la parenté la plus proche attachoient à ces perſonnes ſouffrantes, & l'impatience où chacun étoit de voir l'effet du remede qu'elles avoient pris. On ſe flattoit qu'il ſeroit heureux, d'après ce qu'en diſoit le Pere; mais on n'étoit pas ſans crainte qu'on n'eût adminiſtré ce remede trop tard. Ces craintes & ces eſpérances furent également juſtifiées par le ſuccès. Les douleurs horribles que Sophie & deux de ſes enfans éprouvoient, devinrent plus ſupportables & tomberent inſenſiblement. Un troiſieme ne fut pas ſoulagé ſitôt, & demeura long-temps malade; mais la quatrieme, qui étoit une fille, la plus jeune & la

plus foible de tous, ne put réſiſter aux pernicieux effets du poiſon, & mourut le lendemain.

On ne ſçauroit peindre ici les diverſes ſenſations que cet événement imprévu produiſit dans la Colonie. On ſe félicitoit de voir les principales victimes du poiſon dérobées à la mort; mais la joie que leur guériſon inſpiroit à tout le monde, étoit corrompue par le ſentiment de la perte d'une ſeule d'entre elles. Cette jeune perſonne qu'on pleuroit, étoit la premiere enlevée de la Société par une mort violente, & par cela même plus regrettée. Vincent & ſon épouſe ſe reprochoient ce malheur comme une ſuite de leur négligence. Eléonore, trop tendre, ne pouvoit s'en conſoler, & le Pere, qui, comme auteur de la famille & chef de la Société, en portoit tous les membres dans ſon cœur, s'accuſoit d'avoir donné lieu à

ce funeſte accident, par une complaiſance imprudente, & ſe promettoit bien, dans ſes regrets amers, d'empêcher qu'un accident ſemblable pût arriver à l'avenir.

Cette réſolution tardive, mais très-ſage, lui fit porter, le même jour, une ſévere défenſe contre l'uſage des vaiſſeaux de cuivre dans la cuiſine & ſur la table. Ainſi les fontaines, les caſſeroles, les ſeaux, &c. de ce métal furent abſolument & généralement proſcrits. Le Pere, après avoir fait lire cette loi de précaution dans une aſſemblée des chefs de famille, la fit tranſcrire devant lui ſur le regiſtre des Ordonnances. Il voulut de plus qu'on la publiât par-tout, afin que perſonne ne pût l'ignorer; & pour ne négliger aucune des attentions qu'une ſage prévoyance pouvoit lui preſcrire, il envoya dans toutes les maiſons, des Commiſſaires chargés par

lui de faire briſer, en leur préſence, tous les vaiſſeaux & uſtenſiles de cuivre qui s'y trouveroient. Il ſe fit enſuite rendre compte de l'exécution de ces ordres. Perſonne ne murmura d'une telle prohibition, ni de la maniere dont elle fut établie ; tout le monde y applaudit au contraire, non ſeulement parce qu'elle venoit du Pere, mais parce qu'elle étoit fondée ſur l'évidence de l'utilité commune, & déjà prononcée par la plus ſaine raiſon. On lui obéit donc exactement, & depuis ce jour, les mauvais effets du cuivre ne ſe ſont pas fait ſentir dans la Colonie.

Le décri de ce métal ne diminuoit rien de la confiance avec laquelle on uſoit tous les jours de la vaiſſelle d'étain. Perſonne ne penſoit qu'il en eût rien à craindre, & le Pere lui-même ne lui croyoit pas des qualités nuiſibles. Cependant une fâcheuſe

expérience fit connoître que si l'usage de l'étain n'est pas aussi pernicieux que celui du cuivre, il pouvoit quelquefois devenir très-dangereux. Toute la famille de Guillaume eut une maladie extraordinaire, dont elle fut long-temps affligée. On n'y connoissoit rien d'abord ; mais comme tous ses membres en furent affectés en même temps, on soupçonna que la même maladie dans ces différens individus, ne pouvoit avoir qu'une seule & même cause ; & l'on crut devoir la chercher dans la nature des alimens qu'ils avoient pris, dans la préparation qu'on leur avoit donnée, ou dans des matieres étrangeres & malignes, unies par la fusion au métal des vaisseaux qui contenoient ces alimens.

La tendresse inquiete du Pere saisissant ces indications, lui fit faire les perquisitions les plus exactes & les

plus ſuivies, pour ſavoir préciſément à quoi l'on pouvoit attribuer l'état fâcheux de cette famille, & il découvrit enfin que le mal qu'elle ſouffroit venoit de ce qu'ils avoient tous mangé du beurre conſervé dans un vaiſſeau d'étain. Ayant trouvé dans ce vaiſſeau qui contenoit un reſte de beurre, & qu'on n'avoit pas encore lavé, des taches d'un gris verdâtre qui lui donnoit une mauvaiſe idée de ſa ſalubrité, il fit manger de ce beurre à un petit chien. L'animal qu'on obſervoit montra bientôt de l'inquiétude, de l'agitation. Il devint enfin malade; ce qui ne laiſſa plus douter des mauvais effets de l'aliment qu'il avoit mangé, ou plutôt des qualités nuiſibles du vaiſſeau d'étain où il étoit contenu.

Le Pere ne s'en tint pas à ce premier eſſai. Il fit de nouvelles expériences ſur ce métal, d'après leſquelles

il fut constaté que si l'usage de l'étain n'a point d'inconvénient quand on prend certaines précautions, il est toujours dangereux lorsqu'on les néglige ; & là-dessus il vouloit le proscrire comme le cuivre : mais sur ce que ses enfans lui représenterent que les accidens causés par l'étain sont très-rares, beaucoup moins dangereux, & plus faciles à prévenir que ceux de cet autre métal ; que l'entretien & le bon usage de la vaisselle d'étain ne demandent que des soins de propreté, & qu'elle convient à de petits ménages où elle ne pourroit être suppléée à profit, il ne sévit point contre elle avec autant de rigueur ; il en toléra même l'usage ; mais il le borna à certaines pieces de vaisselle & aux cuillers. Du reste, il crut devoir apprendre à toute la Colonie quelle étoit la maniere de s'en servir sans

danger,

danger ; & voici le précis de l'inſtruction qu'il publia dans cette vûe. 1°. Il faut tenir la vaiſſelle d'étain toujours très-propre. 2°. On doit la laver dès qu'on s'en eſt ſervi, & la faire ſécher tout de ſuite. 3°. Il faut la tenir dans un lieu ſec & expoſé à l'air. 4°. On doit bien ſe garder de la laiſſer, comme il eſt très-ordinaire, dans les cuiſines où il fume. 5°. Il eſt dangereux d'y mettre des mets ou boiſſons aigres ou acides (*a*).

(*a*) Bien des gens ignorent encore aujourd'hui que l'uſage des vaiſſeaux d'étain peut être très-pernicieux, non ſeulement lorſque ce métal eſt allié avec du plomb, mais encore lorſqu'il eſt ſans alliage. M. Margraff, célebre Chimiſte de Berlin, a fait voir que tous les acides végétaux agiſſoient ſur l'étain & en diſſolvoient une partie. Ce Savant prouve auſſi que l'étain contient preſque toujours de l'arſenic ; non que cette ſubſtance ſoit de

Outre ces précautions, & pour plus grande sûreté, le Pere invita ses enfans à se servir d'ustensiles de fer ou de bois, & de vaisselle de terre, & à

---

l'essence de ce métal, mais parce que souvent les mines d'étain contiennent ce dangereux demi-métal, qui, dans l'opération de la fusion, s'unit très-facilement avec l'étain & ne s'en sépare que très-difficilement. M. Margraff conclut de là, que l'usage journalier des vaisseaux d'étain doit être très-pernicieux à la santé, surtout si on y laisse séjourner des liqueurs aigres ou acides. Nous concluons aussi de là, qu'on devroit encore moins permettre l'usage du plomb dans les mêmes services, parce qu'il est encore plus chargé de ces substances pernicieuses, & que la litarge, qu'il contient toujours en abondance, détachée par les liqueurs acides, par exemple, par le vin qu'on met dans les pintes de ce métal, est un vrai poison, dont beaucoup de gens du peuple éprouvent journellement les effets, sans qu'on y remédie. *Note de l'Editeur.*

s'adonner à la fabrication de la faïence. Ses conseils ont été suivis depuis. On a fait de superbes cuillers avec un des côtés de certaines coquilles bivalves, plus brillantes que la nacre, des ustensiles de table de noix de coco, de la vaisselle de faïence & de porcelaine, & l'étain n'est plus employé dans l'Isle au service de la table, ni à celui de la cuisine.

Ces détails, qui seroient peut-être regardés ailleurs comme minutieux ou superflus, ne sçauroient le paroître ici. Ils serviront non seulement à faire connoître avec quels soins le Pere veilloit sur toute la Colonie, mais à prouver combien il importe à une Société de n'ignorer rien de ce qui a rapport au bien-être & à la conservation de ses membres. Et ces nouveaux exemples ajoutés à tant d'autres qu'on a déjà, montreront de plus en plus la

néceſſité de l'inſtruction pour l'avantage du Peuple. Au reſte, oſeroit-on appeler minutieux des détails dont la connoiſſance peut contribuer au bien de l'humanité ? N'aurions-nous pas fait quelque choſe de grand & d'utile; ne ſerions-nous pas trop heureux, ſi, en les rapportant dans ces Mémoires, nous préſervions jamais quelque Citoyen des accidens qu'ils retracent, ou ſi nous le ſauvions des dangers où il ſeroit tombé ? Combien un ſoin léger peut prévenir de maux ! Mais revenons à la compoſition du bronze, & à la fonte de nos canons.

La fabrication d'une artillerie de bronze néceſſite toujours pluſieurs opérations importantes & ſucceſſives. La conſtruction des fourneaux, le mélange des matieres qu'on veut couler, la compoſition des moules, & les procédés à obſerver avant & après le jet

de la fonte, doivent occuper tour à tour l'attention des Directeurs & l'industrie des ouvriers (*a*).

(*a*) Nous avons cru devoir mettre en note ce qui suit, & qui faisoit partie du Texte, pour sauver aux Lecteurs la peine de suivre des procédés techniques, qui pourroient paroître trop secs à quelques-uns & inutiles à d'autres. Ceux qui penseront différemment les trouveront ici.

Les fourneaux dont on se sert pour ces entreprises, demandent une forme particuliere. Le nôtre, fait en conséquence, avoit été construit sur les plans & sous la direction du Pere. On l'avoit bâti de pierres à l'extérieur, & de briques au dedans. Le foyer (1) étoit placé derriere le fourneau. Il avoit une ouverture à travers de laquelle la flamme passant dans la capacité de celui-ci, & réfléchie par les parois de la voûte, échauffoit & liquéfioit les matériaux (2) qu'on vouloit mettre en

(1) Dans les fonderies de canons, ce foyer est appelé *la chauffe*. *Note de l'Editeur.*

(2) Ce fourneau étoit, par ce qui paroît, une

Le Pere n'attendit pas que ces travaux fussent achevés, pour employer

---

fusion. Ainsi le bois & le charbon étoient d'un côté, & les métaux de l'autre; mais la chaleur étoit conduite & ménagée de maniere qu'elle tournoit toute au profit des métaux, sans les recuire ni les brûler. Des tuyaux dirigés jusqu'au haut du toit & qu'on fermoit à volonté, laissoient échapper la fumée & l'excès de la chaleur; des portes basses fermées de plaques de fer, pratiquées aux faces latérales du foyer & du fourneau, facilitoient dans le premier l'entretien du feu, & dans le second l'introduction & le traitement des métaux. A la face de devant & vis-à-vis du foyer, étoit l'ouverture (1) nécessaire pour laisser

---

espece de four à réverbere, où la flamme qui se joue dans la voûte, refoule son activité sur le métail. Cette voûte devoit être surbaissée, pour porter la force de la flamme vers le bas. *Note de l'Editeur.*

(1) Dans les fonderies, ce trou s'appelle *la coulée*, & la piece de fer qui la bouche, se nomme *la ferriere*. Ce trou est fermé en dedans avec de la terre grasse. *Note de l'Editeur.*

une partie de ſes gens aux ouvrages de la fonderie. Afin de mettre tous

---

ſortir les matieres fondues ; on la bouchoit avec une bonde de fer, en forme de cône tronqué, qu'on repouſſoit dans le bain des métaux fondus, lorſqu'on vouloit les faire couler dans les moules. Une foſſe profonde d'environ quinze pieds, creuſée au devant de cette ouverture, devoit contenir ces moules, placés debout pour recevoir le bronze à la faveur d'une rigole. Enfin il y avoit au deſſous du foyer & du fourneau, un paſſage voûté, au moyen duquel on deſcendoit dans la foſſe.

Telle étoit la diſpoſition du fourneau & de ſes acceſſoires, & tout s'y trouvoit en état, avant qu'on s'occupât des travaux relatifs à la compoſition des moules. Le Pere avoit eu ſoin de ſe pourvoir des matériaux qu'on devoit y employer. C'étoient pluſieurs ſortes d'argiles & de terres graſſes, de la brique pilée, de la bourre de bœuf, & du crotin d'âne ; c'étoient des pieces de bois diverſement taillées, des bandages & des cerceaux de fer, de différentes formes & longueurs ; c'étoient enfin tous les outils

les momens & tous les bras à profit, dès qu'il vit que l'arrangement des

& les instrumens nécessaires & propres à l'exécution de l'ouvrage.

Toutes ces choses étant prêtes, on sécha, on tamisa, on lava séparément les terres, pour les purger des parties salines qu'elles contenoient; on en mêla quelques-unes avec du crotin & de la bourre; on pétrit les matériaux, & quand ces pâtes eurent acquis les qualités & la consistance requises, on commença le modele des canons.

Pour cet effet, on prit une piece de bois bien droite, à plusieurs pans, & d'une forme pyramidale, d'environ dix pieds de longueur, & de six pouces d'épaisseur (1) dans son plus grand diametre; on la coucha sur deux chevalets entaillés exprès pour en recevoir les deux bouts arrondis au tour. On garnit le gros bout de ce

(1) Pour faire des canons de 12 & de 8 livres de balle, car de plus gros canons étoient inutiles. Les trousseaux qu'on emploie pour les pieces de 24, sont au moins 12 pieds.

moules dans la fosse ne demandoit plus que quelques jours, il fit porter

rouleau (1), d'une croisée ou moulinet, pour pouvoir le faire tourner ; ensuite on le graissa avec du vieux-oing ; on roula par-dessus, on attacha avec deux clous une corde ou natte de paille, qui le couvrit en entier, & on lui donna une grosseur relative à celle du canon qu'on vouloit fondre. Enfin, l'on appliqua sur cette natte plusieurs charges ou coupes de terre, auxquelles on fit prendre, en les posant, la forme d'un canon. Les premieres couches furent composées d'un mélange de terre grasse & de briques pilées ; d'autres couches de terre battue, mêlée de bourre, &c. suivirent ces premieres, & furent continuées jusqu'à ce que le modele eût la grosseur convenable.

A mesure qu'on appliquoit les terres sur le rouleau, on entretenoit dessous un petit feu, pour les faire sécher plus promptement ; mais dès qu'on eut posé la

(1) Il est appelé dans les fonderies, *trousseau*. *Note de l'Editeur.*

& placer dans le baſſin & ſur le foyer les bois & les métaux qui leur étoient

---

derniere couche, & tandis qu'elle étoit encore toute molle, on ſe ſervit d'une planche (1) de la longueur du rouleau, entaillée exprès pour donner au modele les plus juſtes proportions; & voici comment on s'y prit. On poſa cette planche ſur les deux chevalets; on l'approcha du modele par le côté qui portoit des moulures, & on la ſerra contre. Dans cet état, on arrêta la planche d'une maniere ſtable en la clouant par les deux bouts, ſur les chevalets (2). Enſuite, faiſant tourner à force le rouleau ſur ſon axe, la planche ſupprima des terres du modele, tout ce qui excédoit les dimenſions qu'elle marquoit, en même temps qu'elle formoit en relief différentes parties, telles que le bourrelet, le collet, les renforts, les plates-bandes, &c. Dans cette opération,

---

(1) On l'appelle *l'échantillon*.

(2) Pour que cette planche ne ploie pas dans le milieu, on l'appuie par-deſſous avec un piquet. *Note de l'Editeur.*

deſtinés. Il fit ranger dans le fourneau un lit de paille & quelques bûches,

le rouleau tournant ſur ſes deux pivots, faiſoit l'office du métier des Tourneurs ; le modele formé deſſus étoit comme la piece qu'on y travaille, & la planche tenoit lieu de l'outil avec lequel on le polit.

Quand on eut ainſi façonné le modele, & qu'il fut ſuffiſamment ſec, on y plaça les anſes (1), le baſſinet, le nom, la deviſe (2), les ornemens avec de la cire moulée en creux dans du plâtre, & l'on y ajouta en bois les modeles des tourillons (3) ; puis on frotta ce modele avec

(1) Ce ſont des eſpeces d'anneaux de même métal que la piece, placés vers les tourillons du côté de la culaſſe, qui ſervent à paſſer des cordages pour faire mouvoir le canon. *Note de l'Editeur.*

(2) La deviſe des canons, chez les Nations de l'Europe, eſt compoſée de ces mots latins : *Ultima ratio Regum*, *la derniere raiſon des Rois.* Le Pere jugea cette deviſe peu convenable pour l'artillerie de l'Iſle. Il employa celle-ci, plus modeſte : *Pour une juſte défenſe.*

(3) Les tourillons ſont les parties rondes & ſaillantes qui ſe voient aux côtés d'une piece de

sur lesquelles on plaça les morceaux de métal, en ménageant de petits

un suif épais, afin que la chape ou moule du canon qu'on devoit former dessus, ne s'y prit point. Ensuite on fit tourner le rouleau contre les moulures de la planche échancrée, pour faire coucher le suif également par-tout.

Pour former cette chape, on commença par une couche ou chemise de terre grasse qu'on laissa sécher sans feu. L'on en ajouta d'autres d'une terre plus grasse, mêlée de bourre, & l'on continua de la sorte, jusqu'à ce que le moule eût acquis une épaisseur de quatre pouces. On le fit sécher au feu, puis on tira les clous qui arrêtoient les anses & les tourillons. On en boucha l'entrée avec de la terre. Ensuite, pour fortifier le moule dans toutes ses parties, on l'affermit avec des bandages de fer, passés en long & en large & bien arrêtés; & par-dessus ce fer, on mit encore une

canon, lesquelles, comme des especes de bras, servent à le soutenir sur l'affût. *Note de l'Editeur.*

intervalles d'un morceau à l'autre, pour que la flamme qui devoit les

couche de groſſe terre, qu'on fit ſécher comme les autres.

Cela fait, on ôta les clous de la natte. On donna quelques coups de marteau ſur le petit bout du rouleau, qui ſe dégagea du modele, & la natte vint à meſure & ſe défila très-facilement. On porta le modele dans la foſſe, & l'on jeta dans le creux qu'y laiſſoit la ſortie du rouleau, des bûches allumées. L'ardeur du feu produiſit deux effets ; elle fondit le ſuif qui ſéparoit le moule du modele, ainſi que la cire des ornemens, & elle ſécha les terres de ce modele, de maniere qu'il fut enſuite facile de les caſſer avec des ferremens, & que le moule reſta abſolument vide.

Alors on plaça dans le juſte milieu du moule, une barre de fer longue & cylindrique, pour former l'ame du canon. Cette barre, qu'on appelle le noyau (1),

(1) On ne ſe ſert p'us guere du noyau pour former l'ame du canon. On fond les canons pleins, &

environner, pût la fondre plus facilement. On alluma cette paille, &

---

alternativement couverte de pâte, de cendre bien recuite, & de fil de fer entortillé dessus en spirale, couche sur couche jusqu'à la grosseur du calibre de l'ame de la piece, fut soutenu dans la position droite où elle devoit être par une petite meule de tuiles & de plâtre, vers le bout qui excédoit l'ouverture, & vers l'autre bout par des barreaux d'acier passés en croix, qu'on pouvoit ôter à volonté.

Dès que le noyau fut placé, on attacha le moule de la culasse à celui du corps de la piece; il avoit été fait à part de la même composition & de la même matiere que l'autre. Les joints de ces deux moitiés qui étoient à feuillures, furent luttés exactement, & les longs bandages du moule

---

on les *fore* ensuite avec *l'alesoir*. Cette nouvelle invention obvie aux inconvéniens des soufflures & des chambres que l'ancienne méthode occasionnoit souvent; mais la matiere des canons n'est pas si compacte, & ils durent moins que ceux fondus avec le noyau. *Note de l'Editeur.*

quand les bûches furent bien enflammées, on mit le feu au bois du foyer,

---

de la piece furent reliés avec les bandages correſpondans du moule de la culaſſe. Ainſi le moule du canon fut entiérement achevé. On répéta les mêmes opérations pour faire les moules de toutes les pieces qu'on ſe propoſoit de couler.

On dreſſa tout à la fois quatre de ces moules ſur la culaſſe, & pour les ſoutenir dans cette poſition verticale, on remplit le fond, de terre bien ſèche, qu'on battit avec grand ſoin, couche ſur couche juſqu'en haut, laiſſant paſſer les godets de quelques pouces au deſſus de la ſuperficie de la foſſe. Enſuite on forma tout autour, avec de la terre graſſe qu'on fit ſécher parfaitement, les rigoles néceſſaires pour conduire le métal liquide de la bouche du fourneau juſque dans les godets. Tels furent les travaux qu'exigerent la compoſition des moules & leur préparation, avant qu'on pût s'occuper de la fonte du bronze & du jet des pieces.

de ſorte que le fourneau (*a*) reçut toute la chaleur requiſe pour mettre en fuſion toutes les matieres qu'il contenoit.

La proportion qu'on obſerva dans le mélange de ces matieres, fut de mettre ſur dix parties de cuivre, une d'étain & autant de vieux laiton. On employa tous les uſtenſiles & vaiſſeaux de ce métal, qu'on avoit dans l'Iſle, pour tenir lieu de la calamine (*b*), ou

(*a*) Le fond ou pavé du fourneau s'appelle *baſſin*. Il eſt ainſi nommé parce qu'étant un peu creux, il imite le fond d'un plat ou d'un baſſin. Ce pavé doit pencher vers le trou du tampon, afin que tout le métail puiſſe ſe rendre dans les moules. *Note de l'Editeur.*

(*b*) La calamine ou pierre calaminaire, ſuivant M. Bertrand, dans ſon Dictionnaire des Foſſiles, eſt une concrétion pierreuſe, peſante, ſemi-métallique. On la

du zinc, qu'on n'avoit pas alors. On a trouvé depuis assez de calamine pour dispenser la Colonie de faire désormais de pareils sacrifices.

---

trouve souvent dans la terre à peu de profondeur, en couches ou en filons, ou bien on la tire par le feu, des mines, surtout de celles de plomb. Dans le premier cas, son exploitation differe peu de celle du charbon de terre. La Suede, la Pologne, la Boheme, l'Espagne, fourniſſent de la calamine. Il y en a d'un jaune gris, d'un jaune blanc, & d'un brun rouge.

Le zinc renfermé dans la pierre calaminaire, eſt un demi-métal qui a la couleur de l'étain, mais tirant ſur le bleu. Il a la propriété de s'unir avec le cuivre, & de lui donner une couleur d'or.

Le laiton ſe fait par l'alliage du cuivre très-pur avec le zinc. Ce mélange augmente le cuivre d'un quart, le rend plus fuſible, & moins ſujet au vert-de-gris. Ainſi le laiton eſt moins dangereux que le cuivre rouge.

Le laiton entre d'ordinaire pour un

Lorſque tous ces métaux furent fondus (*a*), on continua le feu environ quarante heures. On ne jugea la fonte aſſez chaude, que quand les craſſes du bain liquide ſe fendant à ſa ſurface, montrerent, en s'écartant d'elles-mêmes, un métail brillant comme un miroir, & qu'en le remuant avec des pelles de bois, il s'en éleva une fumée blanche. Alors on l'écuma : le Pere, aſſuré de la parfaite cuiſſon de la matiere, fit déboucher le fourneau, & le métail coula comme un torrent de feu, juſqu'aux premiers godets, qu'on tenoit ouverts. Les

---

quart dans la compoſition du bronze. Il n'eſt pas pourtant abſolument néceſſaire, puiſque le métail ou le bronze des cloches n'eſt communément compoſé que de trois parties de cuivre & d'une d'étain. *Note de l'Editeur.*

(*a*) On ne mit l'étain dans le fourneau que lorſque le cuivre fut en fuſion.

autres demeurerent bouchés avec une barre de fer, au bout de laquelle étoit un tampon, jusqu'à ce que les premiers moules étant pleins, on ouvrit ceux-ci pour recevoir à leur tour la matiere fondue dans un degré de chaleur convenable.

En se précipitant dans les godets, le métail bouillonnant ne tomba pas dans les moules par le côté de l'embouchure. Si l'on eut voulu suivre cette méthode usitée en Europe, il eût fallu pratiquer, en différens endroits du moule, des tuyaux en évents, pour laisser une libre issue à l'air raréfié, & prévenir les soufflures dans la piece. Le Pere se servit d'une méthode plus simple. Il avoit fait disposer tout le long de chaque moule, un tuyau qui communiquoit par un trou, avec la culasse. Le métail entra par ce tuyau, descendit avec impétuosité jusqu'au fond, & remontant dans le moule

(comme l'eau verſée dans une branche d'un ſyphon, remonte dans l'autre), chaſſa l'air devant lui, ſans en conſerver des parties dans ſon intérieur. Tous les canons furent ainſi coulés ſans le moindre inconvénient.

On les laiſſa refroidir dans la foſſe durant quelques jours ; après quoi l'on retira les moules. On les caſſa à coups de marteau, pour découvrir la piece qu'ils renfermoient ; & avec des ciſeaux bien acérés, on coupa tous les jets & les ſuperfluités du métal. Il ne fut plus queſtion enſuite que de percer la lumiere & d'éprouver les canons.

La premiere opération ſe fit avec une machine de l'invention de Baptiſte. La force d'un homme n'auroit pas ſuffi pour pouſſer le foret & le faire mordre dans la piece (*a*). Il ſe

(*a*) On renverſe la piece de côté, de maniere qu'un des tourillons eſt vers la

ſervit d'une baſcule poſée très-ſolidement, qui, chargée par un bout d'un poids conſidérable, faiſoit effort par l'autre bout contre le foret qu'on y avoit fortement appliqué.

Quant à l'épreuve des canons, elle fut ainſi faite. On choiſit un lieu terminé par une butte de terre aſſez forte pour retenir le boulet (*a*). On plaça les pieces à terre ſur un chantier, l'embouchure tournée vers la butte, & on les tira trois fois. La premiere charge de poudre fut de la

---

terre & l'autre en l'air. La piece eſt poſée ſur des chantiers, & l'endroit où on doit percer la lumiere, eſt à la hauteur de la pointe du foret monté ſur la baſcule. La lumiere doit être percée de maniere qu'elle forme un angle obtus de 100 degrés avec l'extérieur de la piece vers la volée. *Note de l'Editeur.*

(*a*) On avoit fait fondre des boulets de fer du calibre des canons.

pesanteur du boulet, & les autres à l'ordinaire. Après la premiere épreuve, on brûla un peu de poudre en dedans, pour flamber la piece. On y jeta de l'eau sur le champ. On boucha la lumiere, & pressant cette eau avec l'écouvillon, on examina si elle ne s'échappoit pas par quelque endroit. Enfin, pour s'assurer si les canons n'avoient point de chambres, on y introduisit une machine de fer à trois griffes fort aiguës, emmanchée de bois. On la promena & on la fit tourner dans la capacité de la piece, où elle n'eût pas manqué de s'arrêter, si elle y eût trouvé quelque creux. Ces différentes épreuves firent connoître que les canons avoient toute la perfection qu'on pouvoit désirer.

A la fin de ces travaux, aussi longs que pénibles, la Colonie eut la satisfaction de posséder douze beaux canons de bronze, qu'elle ne devoit

qu'à ſon induſtrie. Sa confiance augmentoit; ſa tranquillité en étoit plus aſſurée; & quoiqu'elle eût encore à s'occuper de la conſtruction d'un vaiſſeau capable de réprimer les courſes de l'ennemi, elle commençoit à reſpirer, dans la flatteuſe eſpérance de voir bientôt le terme de ces ouvrages ſtériles, & de reprendre ſes travaux journaliers & productifs.

Six des canons de cette nouvelle artillerie étoient de huit livres de balle (*a*), & les ſix autres de douze. Les premiers étoient deſtinés à l'armement

(*a*) Chaque piece de huit avoit de longueur extérieure 8 pieds 5 pouces $\frac{1}{2}$, l'ame étoit de 7 pieds 10 pouces; elle peſoit 2000 livres. Chaque piece de douze étoit longue extérieurement de 9 pieds 4 pouc. 8 lig., & intérieurement de 8 pieds 8 p.; elle peſoit trois milliers. La charge de la premiere demandoit 3 liv. $\frac{1}{2}$ de poudre, & l'autre 4 liv. $\frac{1}{4}$.

du vaisseau, & y furent placés, quand il fut construit. On crut devoir y ajouter ensuite deux des pieces de douze, pour servir de canons de chasse & de retraite. Les quatre canons restans furent placés dans les quatre bastions de la citadelle. Mais suivons l'ordre des événemens.

La saison pluvieuse s'étoit passée toute entiere dans les travaux divers de la fonte de l'artillerie. Quand le beau temps fut revenu, l'intérêt pressant de la Société, & la suite des plans arrêtés par le Pere, firent songer à d'autres occupations. On ne pouvoit, sans se livrer volontairement à la misere, se dispenser de remettre en activité la culture des champs. Il falloit réparer le tort qu'avoit fait à la Colonie la suspension des soins & des travaux nourriciers. Il falloit même, en attendant les récoltes futures, suppléer à l'insuffisance des vivres qu'on avoit

avoit encore, par les produits de la pêche & de la chaſſe ; & ce qu'on devoit de protection à la liberté de cette pêche & de la navigation, faiſoit en même temps une loi de ſe donner une force maritime qui fît reſpecter les côtes de l'Iſle. Le deſſein en étoit déjà pris, & le Pere, avec ſa prévoyance, avoit fait amaſſer & préparer de longue main, tous les bois néceſſaires à la conſtruction d'un petit vaiſſeau.

Cependant l'exécution de ce dernier ouvrage ſembloit, au premier coup-d'œil, devoir nuire à la culture des terres, en lui enlevant une partie des travailleurs ; & ce motif, s'il eût été bien fondé, auroit ſuffi pour arrêter l'entrepriſe : mais le Pere l'ayant mûrement conſidéré, & faiſant réflexion que l'agriculture n'emploieroit jamais à la fois tous les bras de la Colonie en état de travailler ; qu'il n'y avoit

guere que les plus jeunes ménages où le chef ne pût être suppléé par quelqu'un de ses enfans, & que les labours des terres de l'Isle devant être légers, ne demandoient pas des travaux bien longs ni absolument pénibles : il décida qu'un certain nombre de travailleurs, choisis parmi les plus experts, seroient incessamment employés à la construction de la barque projetée, & que le reste de la Colonie prendroit soin de cultiver les champs.

En conséquence de cette décision, Baptiste, Guillaume, Philippe, Guy, Etienne, & plusieurs autres dirigés par le Pere, poserent sur le chantier la quille du petit vaisseau. Ils mirent la main à l'œuvre avec tant de courage, ils y travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils vinrent à bout de le construire, de le mâter & de le gréer en moins de six mois. On le nomma *le Vigilant*. Nous ne rapporterons pas ici les détails

de cette conſtruction, quoiqu'on puiſſe la regarder comme un prodige d'induſtrie & d'activité dans une Société comme la nôtre. Les vaiſſeaux plus conſidérables qu'on y a bâtis depuis, & l'exemple de ce qu'a fait à cet égard une ſeule famille, nous diſpenſent d'en parler. Il nous ſuffira de dire que cette barque ou brigantin de ſoixante-deux pieds de longueur, & de vingt de largeur, portoit deux mâts & le beaupré ; qu'il avoit la poupe large, & qu'il ſe trouva fin voilier & très-propre pour la marche. Nos gens réuſſirent parfaitement dans leur entrepriſe ; & au moyen de ce bâtiment armé de huit canons, le Gouvernement de l'Iſle fut en état de défendre au dehors la propriété des Inſulaires, comme les précautions déjà priſes les protégeoient au dedans.

CHAPITRE XLIII.

Activité nouvelle qu'on donne à l'agriculture; pêche générale; grande chasse; Joseph, à la tête de quelques chasseurs, pénetre dans la partie de l'Isle la plus reculée; événemens extraordinaires qui sont la suite de cette entreprise.

RIEN ne gênoit plus désormais l'industrie & la liberté des Insulaires. Tranquilles sur les desseins & sur les entreprises de l'ennemi, ils songerent à profiter de l'état paisible où ils étoient, pour étendre & améliorer leur patrimoine, augmenter leurs richesses & leurs jouissances, se rendre enfin aussi heureux qu'il leur étoit possible de le devenir. Toute l'activité de la Colonie se tourna vers l'agriculture avec un

empreſſement d'autant plus vif, qu'elle avoit été plus long-temps privée de la douceur de s'y livrer ſans contrainte, & que le beſoin preſſant de ſubſiſtances commençoit à ſe faire vivement ſentir; mais elle s'appliqua ſur-tout à faire produire aux champs des moiſſons abondantes. Les vignes & les vergers, quoique bien chers aux propriétaires, n'attiroient leurs ſoins que quand les champs ne les retenoient plus, & les Arts ſe bornoient au néceſſaire le plus abſolu. Le premier beſoin commandoit impérieuſement; les autres ne ſe faiſoient écouter que lorſqu'on l'avoit ſatisfait. Ainſi, dès la premiere année, toutes les anciennes terres en état de produire furent remiſes en valeur, & preſque tous les ménages firent des défrichemens dans les terres incultes de leur patrimoine. On ne ſe détourna de ces travaux, & on ne les interrompit qu'à courts intervalles

& ſeulement dans la vûe de ſe procurer les avances indiſpenſables pour les continuer.

L'on avoit pour cela différentes reſſources ; les fruits & les racines que la terre produiſoit naturellement ; le gibier répandu dans l'Iſle, & les productions des eaux : la premiere étoit peu de choſe ; on n'y employa que les enfans hors d'état, par leur âge, de s'occuper à des travaux pénibles. Ils recueillirent une certaine quantité de cocos, de dattes, de mangouſtes, & de plantes bulbeuſes & nutritives qu'on leur avoit appris à connoître. La chaſſe, exercée par nos jeunes gens les plus vigoureux, fournit une aſſez bonne proviſion de gibier ; l'on n'auroit eu qu'à s'en applaudir, ſi elle n'avoit été la cauſe d'un événement fâcheux pour la Colonie, comme on le verra dans un moment ; mais les ſuccès de la pêche ſuppléerent plus largement à ce qu'il manquoit de vivres.

Pour rendre la pêche plus profitable, le Pere l'annonça ſolennellement, en fixa l'ordre & l'époque, en ordonna les préparatifs, & voulut que chaque famille y envoyât tous les ſujets qu'elle pouvoit employer. Les femmes n'en furent point exclues. Toute maiſon où le ſoin des enfans n'exigeoit pas leur préſence, fournit au moins une pêcheuſe. Elles ſuivirent & ſeconderent leurs maris ou leurs freres, & leurs ſoins ne furent pas inutiles. L'amour du bien commun, l'exemple & la compagnie des perſonnes qui leur étoient cheres, excitoient leur courage & leur émulation, & prêtoient à leurs mains délicates, mais exercées aux travaux domeſtiques, une adreſſe & une force que ce ſexe aimable & timide, rendu plus foible par l'inaction, ne fait guere voir ailleurs.

Le Pere diviſa ſes pêcheurs en pluſieurs troupes, & preſcrivit à chacune

ſa ſtation. La premiere fut compoſée de ceux qu'une longue expérience avoit rendus plus habiles dans l'art de la pêche, qui manœuvroient plus adroitement la chaloupe & connoiſſoient mieux tous les parages de l'Iſle. Elle ſortit de la baie, s'éloigna de la côte pour éviter les écueils qui la bordoient, & ne s'arrêta qu'à une hauteur où la mer, libre & aſſez profonde, ne laiſſoit pas craindre le danger de ſe briſer ſur les roches. Elle montoit le vaiſſeau neuf & la grande chaloupe; le Pere les commandoit: Eléonore l'avoit ſuivi, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même du ſoin de ſurveiller une tête ſi chere & ſi néceſſaire en même temps à toute la Société.

La ſeconde troupe étoit deſtinée à pêcher dans la riviere & dans la baie avec les petits bateaux. Quelques femmes faiſoient partie de celle-ci.

La troiſieme ne devoit pas quitter le rivage. Elle étoit moins nombreuſe en hommes. Chacun ſe rendit ponctuellement avec les autres à ſa deſtination, & concourut de ſon mieux au ſuccès de l'entrepriſe. On y employa diverſes ſortes de filets, ſuivant les endroits où l'on ſe portoit & le poiſſon qu'on vouloit prendre. En mer & dans la baie, c'étoient les dragues, la ſeine, le trémail & les hameçons, placés autour des barques: ſur le rivage, c'étoient les naſſes, la ligne & l'épervier. La premiere en vouloit aux harengs, aux cabliaux, aux morues; les autres cherchoient & pourſuivoient les poiſſons de mer & d'eau douce qui ſe trouvoient dans la riviere.

La pêche dura ſix jours de ſuite, pendant leſquels les pêcheurs furent toujours en mouvement, ſoit pour prendre ou préparer le poiſſon, & cette ſuite d'opérations longues &

multipliées ne parut pas les avoir fatigués. La gaîté animoit, ſoutenoit, adouciſſoit le travail : le travail fait en commun, en famille, le travail bien ordonné, un peu varié, encouragé par des ſuccès, eſt agréable & gai. Cette pêche fut une fête.

Le Pere avoit choiſi la ſaiſon & le moment les plus favorables pour ſon deſſein ; ce qu'on prit de poiſſon ſurpaſſa de beaucoup l'eſpoir qu'on en avoit conçu. La riviere paya libéralement ſon tribut à l'induſtrie des pêcheurs ; la mer ſe montra prodigue. La quantité de morues, & ſur-tout de harengs, qu'on prit en peu de jours, fut prodigieuſe. Il fallut plus de temps pour les préparer ; mais dès qu'ils furent ſalés, ſéchés, enfumés, on en fit une diſtribution par famille, en proportion du nombre de ceux qui la compoſoient. Ces proviſions jointes dans la ſuite au gibier que produiſit

la chaſſe, & qu'on eut ſoin de boucaner, fournirent à tous les ménages une nourriture plus que ſuffiſante pour leur ôter toute inquiétude ſur leurs beſoins, juſqu'aux ſecondes moiſſons.

Rien n'avoit troublé les plaiſirs de la pêche ; mais il n'en fut pas de même de la chaſſe, ordonnée quelques jours après. La troupe chargée de cette commiſſion, s'étant diviſée en deux bandes, pour battre en même temps les deux côtés du vallon, pouſſa ſes courſes juſqu'aux montagnes. Emules d'induſtrie & de courage, ces deux bandes s'efforçoient, à l'envi, de ſe ſurpaſſer l'une l'autre, & de pénétrer dans les lieux les plus difficiles ; mais ceux qui côtoyoient la gauche de la riviere, furent obligés de s'arrêter à la cataracte, tandis que les autres, conduits par Joſeph, ſuivirent les crêtes du midi, & baiſſant le pont-

levis, ils paſſerent dans la partie montagneuſe, après avoir envoyé leur gibier à la barque.

Le hardi Joſeph ne ſe contenta pas de parcourir le pays entre la cataracte & le volcan ; il projeta d'aller chaſſer dans le canton de l'Iſle où Baptiſte & Guillaume s'étoient autrefois réfugiés. Fier de franchir la haute chaîne des montagnes, il trouva dans ſes compagnons l'ardeur & l'audace qui l'inſpiroient ; ſa propoſition eſt accueillie avec tranſport. On ſe met en marche ; on avance, les obſtacles ſont ſurmontés ou forcés : les hauteurs s'abaiſſent, on arrive au but.

Leur heureuſe hardieſſe fut récompenſée par une grande abondance de gibier. Dans leurs premieres courſes, ayant retrouvé la grotte, ancien aſile de Baptiſte, ils en avoient fait leur gîte & le dépôt de leur gibier. Chaque ſoir ils s'y retiroient pour paſſer la

nuit à couvert. Tout ſembloit ainſi favoriſer leur entrepriſe ; mais la fin démentit ces heureux commencemens.

Le dernier jour de la chaſſe, ils s'étoient éloignés plus qu'à l'ordinaire ; & ils revenoient gaîment ſur le déclin du jour, lorſque paſſant dans un bois au ſommet d'une colline, Joſeph, qui marchoit devant, apperçut avec ſurpriſe, à travers les arbres du côté de la riviere, un grand feu, à la lueur duquel il crut diſtinguer des hommes en mouvement. Il attendit ſes compagnons, qui, émus à cet aſpect, & ſe rappelant l'aventure de Baptiſte, jugerent que quelque troupe de Negres devoit être deſcendue dans l'Iſle, & qu'ils avoient allumé ce feu pour préparer leur repas, ou pour paſſer la nuit plus commodément.

Que faire dans cette occurrence ? On réſolut de ſe retirer doucement dans la grotte, pour s'y tenir enfermé

juſqu'après le départ des Negres. Deux chemins pouvoient y mener. Le premier exigeoit qu'on fît un long détour ; le ſecond conduiſoit à travers les bois juſqu'au bout d'une colline qui dominoit ſur la troupe Sauvage. Celui-ci, plus court, paroiſſoit moins sûr que l'autre ; mais comme la nuit devenoit toujours plus obſcure, & que d'ailleurs, à la faveur de ſon ombre & en s'avançant avec précaution, on pouvoit, ſans être vu, voir ces Sauvages, en obſerver le nombre & la contenance, en deviner peut-être les intentions, ils ſe déterminerent à prendre cette route.

En conſéquence, dès que la nuit fut noire, ils continuerent leur chemin à petits pas à travers les bois, & parvinrent à l'endroit de la colline le plus voiſin des Negres. Ceux-ci occupoient le milieu d'un petit vallon, borné d'un côté par la riviere, & large

d'environ deux portées de fuſil. Nos gens s'approcherent des feux, autant que la prudence le permettoit ; & cependant, pour ne rien donner au haſard & obſerver avec plus de sûreté, ils ſe placerent derriere des arbres & des brouſſailles, d'où ils diſcernoient tous les mouvemens des Sauvages.

On remarqua d'abord qu'ils étoient en grand nombre. L'agitation continuelle où ils étoient ne permit pas de les compter ; mais on crut pouvoir juger qu'il y en avoit au moins une centaine. Les uns entretenoient le feu ; d'autres préparoient tout près de là un terrein autour duquel ils creuſoient un foſſé, pour s'aſſeoir enſuite ſur le bord, comme ſur un banc (*a*) ; d'autres

(*a*) Quand ces Sauvages font un de ces horribles feſtins où ils mangent leurs priſonniers, ils ont coutume de choiſir une place commode, de la nettoyer, & de

alloient & venoient du rivage au feu, & du feu au rivage, & tous paroiſſoient fort occupés & comme dans l'attente d'un événement extraordinaire. Le ſilence régnoit parmi eux, & l'on n'entendoit qu'un murmure ſourd, ſigne non équivoque de leur impatience, lorſqu'à l'approche de pluſieurs groupes de Negres qui revenoient de leurs canots portant quelques-uns de leurs camarades bleſſés, des voix confuſes s'éleverent, & l'on crut diſtinguer, dans leurs accens, des plaintes & des gémiſſemens qui ceſſoient & recommençoient par intervalles, tandis qu'on dépoſoit les malades ſur le gazon & qu'on panſoit leurs plaies avec des ſimples; mais à l'aſpect

---

creuſer tout autour un petit foſſé d'environ deux pieds de profondeur. La place qu'ils ont cernée leur ſert de table. Ils s'aſſeyent en rond ſur le bord du foſſé, dans lequel ils mettent leurs jambes.

d'une troupe plus nombreuſe qui conduiſoit cinq perſonnes, dont les bras étoient liés derriere le dos, les Sauvages ſe mirent à pouſſer des cris épouvantables. Ils ſe formerent en cercle autour des priſonniers; & l'on reconnut bientôt que c'étoient de malheureuſes victimes que les Barbares ſe diſpoſoient à immoler pour ſe repaître de leur chair.

L'horreur & la pitié allument l'indignation dans l'ame de nos chaſſeurs. Ils ſont tout prêts à fondre ſur les bourreaux, pour arracher de leurs mains ces victimes. Plus de dangers à leurs yeux : ils ne voient plus que des malheureux à ſauver, & des barbares à punir. Joſeph, le généreux Joſeph : » Arrêtez, leur dit-il d'une voix forte, arrêtez, mes freres; quelle furie eſt la vôtre! Expoſez votre vie pour ſauver des innocens, je vous devance; mais ne la ſacrifiez pas ſans

eſpoir de les ſauver. Tous les Negres ſont en armes ; s'ils vous apperçoivent, vous êtes écraſés par un déluge de fleches avant d'être arrivés juſqu'à eux. Echappez, s'il eſt poſſible, à ce danger ; le nombre vous accable au milieu même du carnage que vous ferez de ces Barbares ; vous périſſez, & vous ne ſauvez pas ces malheureux Blancs. Vous ne les ſauvez pas, vous hâtez même leur mort, en irritant contre eux la fureur de leurs bourreaux. Arrêtez ; Joſeph éprouve la même ardeur que vous, il eſt à votre tête, & il s'arrête pour prendre conſeil de la prudence, & attendre les inſpirations du Ciel «.

Pendant que Joſeph contenoit ainſi ſa petite troupe, les Negres faiſoient ſouffrir mille tourmens, mille morts à un priſonnier noir. L'un lui enfonce dans le corps des morceaux de bois pointus, qu'il laiſſe dans la plaie : un

autre applique ſur ſes membres des tiſons ardens : un troiſieme lui taillade le viſage & la tête avec une arme tranchante : tous cherchent à l'envi de nouveaux ſupplices qui augmentent & prolongent ſes douleurs. Mais, ô ſurpriſe ! le patient, au milieu de ces tortures, eſt immobile : s'il ouvre la voix, s'il jette un regard, c'eſt pour défier ſes bourreaux ; ſa conſtance épuiſe leur induſtrieuſe barbarie, ils l'aſſomment.

Nos chaſſeurs ſouffrent avec plus d'impatience que cet infortuné. Mais ils ne ſe poſſedent plus, lorſqu'ils voient amener ſur le théatre d'horreur un jeune blanc, beau & bien fait, qui va ſervir de jouet à la férocité exaltée par ſes premieres atrocités.

Déjà les Negres attachoient à un pieu cet infortuné, lorſqu'un de ſes compagnons, qu'à ſa voix on reconnoit pour une femme éperdue, s'élance

comme un trait juſqu'au lieu fatal où on lioit l'objet cher à ſon cœur. Elle couvre de ſon corps celui de ſon amant, l'entoure de ſes bras, & le ſerrant de toutes ſes forces, comme pour ne plus s'en ſéparer, fait retentir tout le vallon de ſes cris. Elle voudroit le dérober aux coups des meurtriers, ou mourir avec lui. Ses larmes, ſes plaintes, ſon action ſi tendre & ſi paſſionnée, & ce courage héroïque qui lui faiſoit braver tous les périls pour ſauver ce qu'elle aimoit, ou plutôt pour ne pas lui ſurvivre, tout en elle auroit touché des bêtes féroces; elle n'émut pas ces Noirs. Ils porterent des mains brutales ſur cette femme déſolée, l'arracherent enſanglantée & mourante d'auprès de ſon amant, & la remirent, privée de connoiſſance & de ſentiment, aux gardiens auxquels elle avoit eu la force ou l'art de ſe ſouſtraire.

les Negres se préparent à faire mourir des prisonniers blancs, pour se repaître de leur chair.

Joſeph, vaincu par l'impatience des ſiens, & plus encore par ſa propre généroſité, diſpoſe alors ſa troupe par diviſions, de maniere à faire ſur les Negres un feu roulant. Tout à coup des cris effroyables partent de l'autre côté du vallon; une grêle de fleches tombe ſur ces Barbares. Nos gens ne doutent point que ces nouveaux Sauvages, défaits dans un premier combat, ne viennent ſe venger de leur diſgrace & arracher à l'ennemi ſa proie. En effet, une partie de leur flotte ayant été diſperſée par l'autre Nation, ils avoient profité de la nuit & de la retraite du vainqueur pour rallier leurs canots; & inſtruits du lieu où il alloit jouir inhumainement de ſon triomphe, ils avoient ſuivi la même route, & ils étoient deſcendus dans l'Iſle ſans bruit. Ils ſe mettoient en embuſcade derriere des arbres & des brouſſailles, lorſqu'ils virent aſſommer le priſonnier

noir, leur frere ; la rage accéléra leur vengeance.

Ils avoient à peine lancé leurs traits, qu'ils fondirent sur l'ennemi étonné. La troupe assaillie, en désordre, mais en armes, passa vîte le ruisseau qui traversoit le vallon, se rallia, se forma, & fit bientôt une vigoureuse résistance. Nos chasseurs avoient suspendu leurs coups, dans l'espérance de tirer un grand avantage de cet événement, & attentifs à épier l'occasion de remplir leur principal dessein, celui de délivrer les prisonniers blancs.

Mais l'obscurité de la nuit foiblement éclairée par la lueur des feux, dont un vent assez fort agitoit & renversoit la flamme, répandoit sur tous les objets une clarté douteuse, qui ne permettoit pas à la vue d'en discerner les formes ni les couleurs. Cependant, quand la lune, qui se levoit, eut dépassé le sommet des arbres, les chasseurs

remarquerent que la troupe attaquée avoit appuyé sa droite au pied de la colline, & la gauche à la riviere; disposition excellente qui partageoit la lumiere de la lune, & empêchoit que la troupe ne fût tournée ou entamée par les flancs. Ils virent les assaillans faire tous leurs efforts pour pénétrer par le centre jusqu'aux prisonniers, rangés sur les derrieres. L'ardeur, l'énergie & le nombre étant à peu près égaux des deux côtés, il en résultoit les chocs les plus terribles. Sans essayer de retracer les actes de valeur, d'audace, de cruauté que les combattans firent de part & d'autre, il nous suffira d'observer que la guerre chez les Nations policées n'est, en quelque sorte, qu'un jeu, en comparaison de celles des Nations Sauvages. Chez les premieres, elle se fait seulement de Nation à Nation; les particuliers n'ont point de motifs personnels pour se

détruire les uns les autres : chez les Sauvages, au contraire, chaque individu eſt en guerre avec tout individu d'un peuple ennemi, & met contre lui, s'il peut le combattre, l'animoſité la plus vive & l'acharnement le plus opiniâtre.

Les deux troupes oppoſées employoient en même temps, pour ſe détruire, les armes factices & naturelles dont ils pouvoient ſe ſervir ; la javeline, la zagaye (*a*), la maſſue, le ſabre armé d'un tranchant de pierre, le poignard, les tiſons allumés. On ſe battoit main à main, corps à corps, avec une fureur inexprimable. La rage des tygres & des ſerpens irrités n'égale pas celle de ces hommes féroces, brûlans de courroux & de vengeance.

(*a*) Dont la pointe eſt faite d'un os de poiſſon.

La

La victoire parut long-temps incertaine. Tantôt les Negres aſſaillans étoient arrêtés par leurs adverſaires & forcés de reculer ; tantôt ces derniers reculoient à leur tour. Dans une de ces criſes où les Negres attaqués perdoient beaucoup de terrein, & où la victoire ſembloit pencher pour les autres, les premiers craignirent ſans doute d'être enfin rompus & de perdre leurs priſonniers, l'honneur, & en quelque ſorte la raiſon du combat. Le Chef donna des ordres en conſéquence, & les gardes qui les retenoient, & qui apparemment connoiſſoient bien les lieux voiſins du champ de bataille, les entraînerent vers la petite vallée, au fond de laquelle ſe trouvoit la grotte que nos gens habitoient, dans le deſſein manifeſte de les y cacher & de dérober ainſi cette proie à l'ennemi. Nos chaſſeurs, qui avoient toujours l'œil tourné vers les

gardes, ayant remarqué qu'ils s'éloignoient avec les priſonniers, & ſur cette démarche ſoupçonnant leur deſſein, ſe hâterent de les devancer au terme de leurs courſes. Ils traverſerent le bois qu'ils avoient à dos, & regagnerent leur gîte ſans être découverts.

L'entrée & le devant de la grotte étoient encore dans l'ombre; mais la lune éclairoit le fond de la vallée; en ſorte que les chaſſeurs tapis dans le creux du rocher, pouvoient voir venir d'aſſez loin les Sauvages qui conduiſoient les priſonniers, ſans que ce groupe pût les appercevoir. Les Negres avancerent donc vers la grotte avec la plus grande confiance, & nos gens, qui s'étoient concertés ſur ce qu'ils devoient faire, les laiſſerent approcher juſqu'à la demi-portée de leurs armes, afin de pouvoir bien ajuſter leurs coups, & ſans aucun riſque pour les malheureux blancs qu'ils vouloient

délivrer. Par un heureux haſard, l'ordre dans lequel s'offroient les ennemis, favoriſoit cette intention. Les priſonniers, les mains toujours liées derriere le dos, & attachés l'un à l'autre, marchoient de front, forcés par leurs gardes d'avancer. Ceux-ci ſe tenoient aux deux côtés, un peu en avant. Un ſeul que nos gens ne voyoient pas, venoit immédiatement derriere, pour pouſſer ceux des priſonniers qui refuſeroient de marcher. La troupe ſe préſentant dans cette diſpoſition, il n'étoit pas difficile de choiſir pour victimes les Negres qui formoient les ailes. Le contraſte de leur couleur ſombre les faiſoit aiſément remarquer auprès des blancs. Ainſi les chaſſeurs diviſés en deux pelotons, prenant pour but les Sauvages qui leur étoient oppoſés, & tirant tous enſemble, ces miſérables, au nombre de quatre, tomberent morts ſur la place. Celui

qui faiſoit l'arriere-garde fut renverſé de frayeur ; mais n'ayant aucun mal, & reprenant bientôt ſes eſprits, il ſe leva & ſe déroba par une fuite précipitée au ſort de ſes camarades.

Les priſonniers étoient immobiles d'étonnement, comme s'ils avoient été frappés d'un prodige. D'où leur vient ce ſecours ? oſeront-ils concevoir quelque eſpérance ? Des blancs dans ces contrées ! & ces blancs coupent leurs liens, en leur diſant en anglois & en françois, que le Ciel les protege, qu'il leur envoie des amis pour les défendre, & qu'avec ſon aide & du courage, ils ſeront ſauvés. Ils ſe proſternent, ſans voix, aux pieds de leurs libérateurs. A la fin ils s'écrient, l'un en anglois, l'autre en françois : *O nos Anges tutélaires !* La femme prononce quelques mots entrecoupés, qu'on devine plutôt qu'on ne les entend. Elle ne peut que preſſer

tendrement & couvrir de pleurs la main de Joſeph.

Nos gens, tout attendris, pleurent de joie & de pitié, en leur diſant des paroles de conſolation, & en les menant à la grotte.... Mais le danger n'eſt point diſſipé; il n'eſt encore que légérement écarté & ſuſpendu. On craint le retour ou la pourſuite des Noirs: on craint la troupe la plus voiſine, ſi elle triomphe; ſi elle eſt vaincue, on craint l'autre. Quel que ſoit le vainqueur, on penſe qu'il eſt ennemi, qu'il cherchera ſa proie. Quel parti prendre? Combattre à découvert? il faudra céder au nombre. S'enfermer dans la grotte? comment en ſortir, ſi l'ennemi s'obſtine? Fuir & regagner bien vîte les montagnes? l'ennemi eſt alerte, il connoît les paſſages & les détours; & les priſonniers ſont foibles & haraſſés; & la femme (c'eſt

une Eſpagnole) ſe ſoutient à peine : qui pourroit l'abandonner ?

Cette importante conſidération fit adopter le parti de reſter dans la grotte, juſqu'à ce qu'on vît jour à ſe retirer en ſûreté ; & l'on s'en tint à cette réſolution, en obſervant qu'en cas d'attaque, ils pouvoient y réſiſter à tous les efforts de l'ennemi : en effet la grotte étoit profonde, & l'ouverture étroite & baſſe. Il étoit bien difficile de les aſſaillir dans cette poſition, rendue plus reſpectable par le feu de la mouſqueterie.

Pour tranquilliſer ſes hôtes, Joſeph leur fit remarquer cet avantage, & pour les refaire de leur fatigue, il leur fit prendre de la nourriture, ainſi qu'au reſte de ſa troupe ; puis il les invita à ſe repoſer ſur des tas de mouſſes qui ſervoient de lit aux chaſſeurs ; la femme ſeule ſe rendit

à cette invitation. L'Anglois & le François voulurent partager la peine & le péril de la défenſe commune. » Nous ſommes, dirent-ils, plus intéreſſés que vous, s'il eſt poſſible, à faire échouer le projet des Barbares & à les repouſſer, puiſque c'eſt nous qui vous ſuſcitons cet ennemi, & que notre conſervation dépend maintenant de la vôtre «. On accepta leurs ſervices, & comme il n'y avoit pas moyen de les armer, ils furent deſtinés à fournir des munitions aux tireurs.

Après cet accord, Joſeph fit préparer les armes, diſtribua les munitions, & marqua la place que chacun devoit occuper, en indiquant à chacun ce qu'il devoit faire, afin qu'il n'y eût ni trouble ni confuſion. Ces précautions prudentes produiſirent un bon effet. Le léger repas qu'on venoit de prendre, rendit à la troupe des

forces, qu'une longue abſtinence avoit affoiblies ; & les préparatifs militaires ranimerent les eſprits & fortifierent les courages.

Cependant les cris affreux des Sauvages commençoient à devenir plus ſourds & ſembloient indiquer que l'ennemi s'éloignoit. Mais l'on ne ſavoit qu'en penſer, & l'on éprouvoit une vive impatience de connoître ce qui ſe paſſoit du côté du champ de bataille. D'une autre part, les plaintes continuelles de la femme éplorée qui gémiſſoit au fond de la grotte, en appelant ſans ceſſe le malheureux jeune homme qu'elle avoit vu lier au pieu fatal, augmentoient cette impatience, en inſpirant à tous nos jeunes gens le déſir de ſavoir ce qu'il étoit devenu.

Deux d'entre eux, Victor fils de Baptiſte, & Paſcal fils d'Etienne, qu'une amitié particuliere rendoit

inſéparables, plus ſenſibles que les autres aux accens douloureux d'une amante déſolée, ne s'en tinrent pas à un déſir ſtérile ; ils propoſerent d'aller à la découverte des Negres, pour s'inſtruire, s'il étoit poſſible, du ſort du priſonnier. Comme Joſeph n'approuvoit pas leur deſſein, & redoutoit pour eux les dangers de cette entrepriſe, ils lui repréſenterent que l'ennemi étoit loin, & qu'ils n'iroient qu'avec précaution, en ſuivant la liſiere du bois, toujours prêts à rétrograder s'il prenoit le chemin de la vallée.

» Ne craignez point, ajouterent-ils ; nous nous devons à nos freres ; nous ne nous expoſerons pas. Parvenus à l'endroit où nous étions cachés, nous verrons tout ſans aucun riſque, & reviendrons de même. Si les Sauvages s'éloignent & s'embarquent, vous ſerez pleinement raſſurés ; s'ils viennent

vous attaquer, nous aurons le temps de vous avertir, & vous aurez celui de prendre vos meſures ; ainſi, qu'ils partent ou qu'ils demeurent, nous vous rapporterons des nouvelles intéreſſantes. Notre démarche n'eſt point une témérité ; elle ſera utile ; elle eſt peut-être néceſſaire. Seroit-il moins prudent de s'aſſurer de l'intention des Sauvages, que de reſter dans l'incertitude ſur ce qu'ils veulent tenter « ?

Joſeph crut devoir céder aux raiſons de ſes neveux. Il conſentit à leur excurſion hardie ; mais il leur recommanda la plus grande circonſpection, & leur fit promettre de revenir, dès qu'ils verroient, par les mouvemens des Negres, quel étoit leur vrai projet. Il ſortit avec eux & les accompagna juſqu'au bois, pour leur donner, chemin faiſant, les conſeils particuliers qu'il croyoit leur être néceſſaires dans l'entrepriſe délicate dont ils s'étoient

chargés. Il vouloit auſſi conſidérer un moment les environs de la grotte, pour reconnoître s'il ne ſeroit pas poſſible d'en fortifier l'entrée & d'augmenter ainſi ſes moyens de défenſe.

Joſeph trouva bientôt ce qu'il cherchoit. De grandes pierres éparſes, qu'il vit tout près de là, lui inſpirerent l'idée de s'en ſervir, pour maſquer l'entrée de la caverne & la rendre impraticable à tout autre qu'à ceux qu'il voudroit y recevoir. Ces pierres placées devant l'ouverture, alloient oppoſer une barriere inébranlable aux approches des Negres, en laiſſant néanmoins à ceux qui s'y trouvoient, une voie pour ſortir & diriger au dehors le feu de leur mouſqueterie. Joſeph appela ſes compagnons & leur expliqua ſon projet. On mit ſur le champ la main à l'œuvre; on roula les pierres juſqu'à l'endroit où l'on vouloit les placer; on creuſa le ſol

avec quelques pioches, qu'autrefois Baptiſte avoit laiſſées dans la grotte; & les pierres qu'on fit entrer dans les creux, dreſſées devant l'entrée de la caverne comme de grandes bornes, remplirent très-bien les vûes de l'Ingénieur.

Cet ouvrage fait en peu de temps, étoit à peine achevé, que Victor & Paſcal déboucherent du bois, courant à toutes jambes, pour rentrer dans la caverne. Ils furent ſurpris en arrivant, de voir tout ce qu'on avoit fait depuis leur départ; en applaudiſſant à cette nouvelle précaution, ils aſſurerent qu'on ne pouvoit la prendre plus à propos; que toute l'armée des Negres attaqués, demeurée maîtreſſe du champ de bataille, étoit en marche vers la vallée; qu'elle ne tarderoit pas à tourner la colline & à paroître pour attaquer. » Nous avons fait, ajouterent-ils, notre courſe ſans accident.

En arrivant au bord de la forêt qui domine le champ de bataille, nous avons vu distinctement les Negres assaillans se retirer en bon ordre, emmenant avec eux l'homme blanc que leurs ennemis destinoient à la mort. Le combat s'est renouvelé pour la possession de ce prisonnier, mais sans autre succès pour les Negres qui vouloient l'immoler, que de rester sur leur terrein. Leurs adversaires ne voyant aucun espoir de recouvrer les prisonniers qu'ils avoient perdus, & se trouvant dédommagés de cette perte par quelques Negres qu'ils ont pris sur l'ennemi, n'ont pas cru devoir s'arrêter plus long-temps à combattre. Ils ont pris fièrement le chemin de leurs canots, en réprimant dans leur retraite les audacieux qui les poursuivoient. Le gros des Negres restés sur le champ de bataille, retenu sans doute par le désir d'une vengeance

plus chere, les a laiſſé partir ; on a même rappelé ceux qui les ſuivoient, & quand ils ont été tous réunis, ils ont fait volte-face pour venir vers nous, en ſecouant leurs javelines d'une maniere menaçante «.

Sur cette nouvelle, l'Eſpagnole ſe leva, remercia nos jeunes gens en joignant les mains & pleurant de joie. » Il n'eſt pas mort, dit-elle ; il eſt chez une Nation ſauvage, mais hoſpitaliere, il vivra ; je pourrai le revoir ! Que Dieu vous paye le ſervice que vous venez de me rendre « ! Mais nos gens ne perdoient pas le temps en propos. Ils faiſoient toutes les diſpoſitions convenables pour recevoir l'ennemi ; ils ſe mettoient à leurs poſtes, & s'excitoient mutuellement, déſirant en quelque ſorte de voir arriver les Negres. Leur impatience ne fut pas longue. Les Sauvages parurent au bas de la vallée ; mais avec une prudence

dont on ne les jugeoit pas capables, ils ſe diviſerent en trois corps, pour s'approcher de la grotte avec plus de ſûreté, & pour empêcher toute évaſion de la part des blancs.

La troupe qui ſuivit le fond de la vallée, en s'avançant avec précaution, vint ſe poſter vis-à-vis de la grotte, hors de la portée du fuſil. Les deux autres diviſions marcherent des deux côtés ſur le penchant des collines, & parvinrent ainſi à la hauteur de la grotte, ſans que les nôtres ſe montraſſent & fiſſent aucun mouvement pour s'y oppoſer. Parvenus en cet endroit, les Sauvages s'arrêterent un moment. Ils commençoient à voir de près la difficulté de leur entrepriſe; cependant, animés par le reſſentiment que la vue des cadavres de leurs freres leur inſpira, ils ſe mirent à pouſſer des cris horribles, & s'approchant à la fois des deux côtés, ils eſſayerent

d'en débarraſſer l'entrée, & lancerent à travers les ouvertures, une grêle de fleches, tandis que la troupe du milieu, qui croyoit le moment favorable, ſe portoit à grands pas vers la grotte, faiſant mine de vouloir percer, la javeline à la main.

Mais toutes ces tentatives ne produiſirent aucun effet, ou, pour mieux dire, elles n'en eurent qu'un funeſte pour les Negres. Tant que ceux-ci avoient lancé leurs traits, nos gens s'étoient tenus à l'abri, contre les parois de la grotte. D'ailleurs très-peu de fleches y avoient pénétré, parce que les Negres tiroient au haſard, & que leurs traits rencontroient ſouvent les pierres nouvellement plantées, ou les bords du rocher. Mais lorſqu'enhardis par la patience des nôtres, ils ſe préſenterent devant l'ouverture de la caverne, alors les blancs ſe remirent à leurs poſtes; & voyant les Sauvages

à la faveur de la lune qui éclairoit les environs, ils firent preſqu'à bout portant ſur ces miſérables, un feu roulant qui en renverſa un grand nombre & contraignit bientôt le reſte de reculer en déſordre. Trois fois ceux-ci tenterent de forcer le paſſage, & trois fois ils furent repouſſés auſſi vivement.

Il étoit naturel de croire après cela, que les Sauvages humiliés abandonneroient leur entrepriſe & ſortiroient de l'Iſle ; & cependant leurs pertes, au lieu de les abattre, ne firent qu'aigrir leur reſſentiment. Ils ne s'obſtinerent plus à vouloir forcer la caverne, mais ils s'aviſerent d'un expédient qui, ſans les expoſer davantage, ſembloit devoir les venger des affronts qu'ils avoient reçus. Perſuadés avec raiſon que nos gens ne ſortiroient point de leur retraite tant qu'ils verroient leurs ennemis en

poſture de les attaquer, ils placerent à la vue des nôtres, mais hors de la portée du trait, une partie de leur monde, au bas des deux collines & ſur la liſiere du bois. Ils vouloient, par cette diſpoſition, leur laiſſer croire que toute la troupe Sauvage étoit là, & qu'elle étoit réſolue de les bloquer juſqu'à ce que le beſoin les fît ſortir de leur aſile; mais c'étoit un ſtratagême. Ils n'avoient mis à ces poſtes qu'un petit nombre des leurs; tout le reſte, caché dans la forêt, s'occupoit à ramaſſer du bois mort, & les arbres tombés de vétuſté, pour les entaſſer devant la grotte & en embarraſſer l'entrée. Pour accomplir leur deſſein, quand ils crurent avoir la quantité de bois néceſſaire, ils le porterent ſur le rocher de la grotte qui formoit une eſpece de plate-forme, d'où il leur fut aiſé de le jeter ſans riſque, & de l'amonceler devant l'ouverture.

Cette ruſe eut du ſuccès. Nos gens, qui avoient à craindre d'être écraſés par la chute des troncs & des branches d'arbres, ne jugerent pas d'abord qu'il fût prudent de ſortir; & quand ils le voulurent enſuite, il ne fut plus poſſible de le tenter ſans s'expoſer à une mort certaine. Ils prirent donc le parti forcé d'attendre la fin de l'entrepriſe des Negres, dont ils n'étoient pas d'ailleurs fort inquiets, parce qu'ils n'en voyoient pas le but. Ils s'imaginerent que tout cet embarras ne ſeroit que momentané; que l'ennemi, qui n'avoit point de proviſions, ſe laſſeroit bientôt d'aſſiéger des gens qui n'en manquoient pas; & que quand il ſe retireroit, ils pourroient ſe faire jour à travers l'abatis qui les couvroit: mais ils changerent d'idée, & furent bien étonnés lorſqu'ils virent l'effet de l'invention des Negres.

En effet, tandis que le plus grand

nombre des Sauvages entaſſoit ainſi le bois devant la caverne, quelques-uns d'entre eux amaſſoient de menues branches, des plantes & des feuilles ſeches ; & quand ils en eurent la quantité convenable, ils les placerent ſous ce bois & y mirent le feu. En vain les chaſſeurs, alarmés de cette manœuvre, tenterent-ils, dès qu'ils s'en apperçurent, de s'oppoſer à ſon exécution : les coups de fuſil qu'ils tiroient au haſard à travers l'abatis, n'empêcherent pas l'ennemi de venir à bout de ſon projet. Le feu fit des progrès rapides, & la flamme, excitée par le vent & pouſſée dans la caverne, força nos gens de quitter l'ouverture & de s'enfoncer plus avant.

Bientôt leur poſition ſe trouva fort critique. La flamme portée contre le rocher, toujours plus vive & plus ardente, & la fumée augmentant ſans ceſſe dans la caverne, la chaleur & le

mal-aiſe y devinrent ſi inſupportables, que nos gens craignirent d'en être ſuffoqués. Dans cette cruelle détreſſe, chacun ſuivant les parois du rocher, cherchoit, à tâtons, à s'éloigner de l'entrée le plus qu'il pouvoit. On ne connoiſſoit pas la profondeur de la caverne, parce qu'on n'avoit pas eu le temps de la bien examiner. Le retentiſſement des voix faiſoit croire à la vérité qu'elle étoit ſpacieuſe, & l'on ſe flattoit d'y trouver quelque coin où l'on pourroit reſpirer plus librement; mais inutilement, & chacun ſe vit réduit à ſe coucher la face contre terre, pour ſe dérober au danger qui augmentoit ſans ceſſe. Enfin l'on étoit prêt à tomber dans le déſeſpoir, lorſque Joſeph ainſi couché, tâtant le bas du rocher, ſentit à la main une eſpece de fraîcheur, d'après laquelle il conjectura qu'il y avoit près de là un

petit courant d'air, & par conſéquent quelque ouverture au niveau du ſol de la grotte.

Il avança, ſuivant cette indication, & ſe convainquit en effet qu'il avoit penſé juſte. Un trou d'environ un pied de hauteur ſur un pied & demi de largeur, donnoit paſſage à ce petit vent, qui n'étoit pas ſenſible à deux pieds de terre. L'air de la grotte raréfié par le feu, s'écouloit par cette ouverture. Joſeph eut le courage d'y entrer, & ce ne fut pas ſans la plus vive ſatisfaction, qu'après avoir rampé quinze à vingt pas, il reconnut que cette ſorte de conduit s'élargiſſoit & formoit des voûtes très-vaſtes & très-étendues. Il en jugea ainſi, parce qu'ayant appelé ſes camarades pour leur apprendre ſa découverte & leur dire de venir le joindre, il avoit entendu les échos de la caverne répéter fort au loin ſes

paroles. La chaleur qu'il fuyoit ne ſe faiſoit pas ſentir en cet endroit, & la fumée y étoit ſupportable.

Auſſi-tôt il recommande à ſes compagnons de porter ce qu'ils trouveroient autour d'eux de proviſions & de gibier. Ceux-ci, ranimés par l'eſpérance, s'empreſſent de ſuivre cet avis. Ils ſe coulent, à ſon exemple, dans l'iſſue étroite du rocher, & parviennent tous heureuſement à l'endroit où il les attendoit, apportant leurs armes, une partie du gibier, & le reſte de leurs proviſions. On ſe félicitoit d'une délivrance inopinée; cependant deux des jeunes gens des plus hardis vouloient retourner ſur leurs pas, pour ne rien laiſſer à l'ennemi de ce qui leur appartenoit; mais Joſeph blâma leur folle témérité, & ne voulut pas le permettre. » Rendons graces à Dieu, leur dit-il, de nous avoir tirés du plus grand péril que

nous ayons jamais couru, & gardons-nous bien, pour des motifs ſi futiles, de nous y replonger volontairement. Ce que nous avons de mieux à faire, c'eſt de tâcher de ſortir de ces voûtes ſouterraines, tandis qu'il eſt encore nuit, & que les Sauvages, qui ne doutent pas de notre perte, veillent autour de la grotte du côté de la vallée, & ne ſongent pas à s'en écarter pour s'aſſurer plus tôt de leur triomphe.

» — Mais comment, lui dit-on, trouver notre chemin dans l'obſcurité profonde qui nous environne ? comment éviter les périls qui ſe trouvent ſous nos pas ? Nous aurions beſoin, pour nous conduire, de la clarté favorable de quelque lumiere, & nous n'avons rien pour y ſuppléer.

» — Vous devez vous rappeler, répondit Joſeph, que dans les proviſions que nous avions priſes pour la chaſſe,

chaſſe, il y avoit pluſieurs flambeaux de méleze (*a*). Nous n'y avons point penſé, parce que chaque ſoir, à

(*a*) Le méleze eſt un arbre réſineux de l'eſpece des larix & des térébinthes. Les flambeaux de méleze ſont des cylindres faits avec la réſine qu'on tire de cet arbre; l'on en fait de gros, où la réſine eſt mêlée avec de la poix. Ce ſont des torches. Ils ſervent à éclairer les Grands & les riches dans leurs courſes nocturnes. Les petits éclairent les pauvres gens de la campagne pendant les ſoirées de l'hiver. L'on ne les connoît guere dans les villes, où le luxe avilit tout ce qui ſert aux commodités de ceux-ci. Les fils du Chevalier des Gaſtines, plus près de la Nature & vivant à la campagne, ne dédaignoient pas d'employer tout ce qui pouvoit leur être utile. Peut-être auſſi & vraiſemblablement les flambeaux dont il eſt ici queſtion, étoient-ils plus grands, c'eſt-à-dire, mieux garnis de meches & de matiere, que ceux dont les pauvres gens de nos Provinces font uſage, *Note de l'Editeur.*

l'exception d'hier, toujours revenus de bonne heure de nos courſes, nous avons fait notre ſoupé & cherché le repos avant le déclin du jour. Si quelqu'un de vous apporte de la grotte le ſac où ſont les reſtes de ces proviſions, qu'il y fouille, & il les y trouvera «.

Auſſi-tôt celui qui tenoit le ſac y chercha ce qu'on demandoit, & l'ayant enfin trouvé, porta la joie dans le cœur de toute la troupe en l'annonçant. On fit du feu, on alluma les flambeaux, & l'on ſe mit en marche vers le côté de la caverne qu'on ſoupçonnoit avoir une iſſue.

Le cours de la fumée, & ſur-tout la direction de la flamme des flambeaux, mue par le courant d'air qui traverſoit le ſouterrain, ſembloit en montrer la route. L'on ſuivit à pas meſurés & avec circonſpection cette indication remarquable, & l'on ſe trouva fort heureux de voir autour

de ſoi; car l'on évita, par ce moyen, des crevaſſes ou précipices intérieurs, où l'on ſeroit infailliblement tombé ſans ce nouveau ſecours.

La fumée n'empêcha pas de remarquer en paſſant, que la Nature prodigue avoit enrichi ces demeures ſombres de mille raretés précieuſes. Les ſtalactites, les criſtaux qu'elle avoit formés & comme enchaſſés dans les parois des voûtes & des rochers, réfléchiſſant la lumiere de toutes parts, préſentoient aux yeux ſurpris toutes les couleurs du priſme, & laiſſoient douter ſi ce n'étoient pas des rubis ou des diamans qui brilloient ainſi; ſpectacle que nos gens auroient contemplé avec admiration, ſi l'on n'avoit été occupé de ſoins plus importans.

Tantôt ces voûtes élevoient hardiment leurs ſuperbes lambris, tantôt elles s'abaiſſoient au point de faire craindre qu'elles ne refuſaſſent tout

paſſage. Plus d'une fois nos gens furent obligés de ſe courber & de marcher ſur leurs mains ; d'autres fois, de faire d'aſſez longs circuits pour éviter les creux profonds qui s'offroient devant eux. Enfin, après avoir marché de la ſorte pendant près d'une heure, Joſeph, qui ſervoit de guide à toute la troupe, apperçut de loin l'ouverture de la caverne, que les rayons de la lune éclairoient dans ce moment.

Jamais la lumiere du ſoleil n'avoit été auſſi agréable à ſes yeux, ni à ceux de ſes compagnons, que celle de la lune le fut alors. Toute la troupe s'empreſſa de ſortir de la caverne à travers des rochers & des brouſſailles qui en embarraſſoient l'ouverture, & l'on ſe trouva ſur le bord d'une forêt, au bas d'une profonde vallée. A la vue des étoiles, nos gens reconnurent que la route ſouterraine qu'ils avoient faite, les avoit heureuſement dirigés vers le

point où ils devoient aller. L'Orient qui commençoit à blanchir, les avertiſſoit de hâter leur fuite, s'ils vouloient profiter de quelques momens d'obſcurité. On ſe mit en marche à l'inſtant du côté des montagnes.

Les circonſtances & le repos avoient ranimé l'Eſpagnole. Elle vouloit faire plus qu'elle ne pouvoit en allant auſſi vîte que nos gens ; mais ceux-ci ne le ſouffrirent pas. Il falloit la ſauver. On la ſuivit : on la ſoutint ; à l'endroit le plus difficile des montagnes, on la porta ſur un brancard qu'on fit ſur le champ avec des branches entrelacées. Son ſalut étoit leur triomphe & leur récompenſe.

Le ſoleil étoit déjà fort haut, & l'on comptoit près de dix heures, quand on fut parvenu au long ſommet des montagnes qui ſéparent en deux ces terres ſupérieures ; on s'arrêta, pour ſe délaſſer un moment de l'extrême

fatigue qu'on venoit de ſouffrir ; mais en regardant en arriere, combien on eut lieu de ſe féliciter d'avoir pu faire retraite ! Nos gens apperçurent ſur le penchant d'une colline éloignée, la troupe Sauvage qui couroit avec viteſſe après eux. Heureuſement elle étoit encore loin, elle avoit auſſi de grands obſtacles à vaincre pour les atteindre, & elle ne connoiſſoit pas le pays comme les blancs. Il eſt vrai que la courſe des uns étoit rapide, & que les autres, chargés d'un fardeau, ne faiſoient qu'une marche aſſez lente.

Ils marcherent ainſi vers le pont-levis, avançant, malgré leur charge & l'aſpérité du ſol, beaucoup plus vîte qu'ils ne l'auroient pu faire ſi leur compagne eût fait ce chemin à pied. Ils laiſſerent la riviere à gauche, & ſuivirent le bas des montagnes & des collines dont la hauteur & la poſition

pouvoient les dérober aux regards de l'ennemi.

Ces ſages précautions ne furent pas inutiles ; car les Sauvages ayant ſurmonté les obſtacles plus tôt qu'on ne l'avoit cru, ne virent plus en arrivant ſur les crêtes les hommes qu'ils pourſuivoient, & ne purent juger de quel côté ils avoient pris leur route. Dans cette incertitude, ils ſe répandirent d'abord vers la riviere, pendant que nos gens s'approchoient toujours davantage du terme où ils aſpiroient.

Mais après de vaines recherches, les Negres ſe doutant bientôt qu'ils s'étoient mal dirigés, ou peut-être ayant appris de quelques-uns de leurs coureurs la route que tenoient les blancs, ils tournerent ſubitement de ce côté là, & découvrirent enfin ceux qu'ils regardoient comme leur proie. Cette vue ranima leur courage & leur fureur. Ils ſe mirent à hurler & à

courir comme des forcenés ; & peut-être seroient-ils parvenus à joindre la petite troupe, si, arrivés au bord du noir abîme, reste d'un ancien volcan, ils n'avoient été forcés de faire un grand détour. Ce délai permit à nos gens de gagner le pont-levis, de le passer & de le lever avant que l'ennemi fût à portée d'empêcher le passage & d'en profiter lui-même.

Cependant les Sauvages en étoient déjà si près lorsque la bascule fut levée, que par la seule impulsion de leur course, ils vinrent sur le bord de la breche profonde que le pont servoit à couvrir, & que quelques-uns des premiers, qui ne virent le péril d'y tomber qu'au moment où ils ne pouvoient l'éviter, poussés par ceux qui les suivoient, y furent précipités.

Les autres, frappés de cet accident, étonnés de l'obstacle imprévu qui les arrêtoit, & ne voyant aucun moyen

de ſuivre la proie que leur avide cruauté dévoroit en eſpérance, demeurerent d'abord dans un engourdiſſement qui tenoit de la ſtupidité ; mais lorſque revenus de cette eſpece de léthargie, ils eurent un moment conſidéré leur diſgrace, ils donnerent toutes les marques du déſeſpoir, & firent retentir au loin les échos de hurlemens affreux, tandis que nos gens, témoins de cette rage impuiſſante, rendoient graces à Dieu, & ſe félicitoient mutuellement de ce qu'il les avoit ſi heureuſement délivrés.

Pénétrée d'admiration & de reconnoiſſance, l'Eſpagnole ſe mit à genoux ; puis levant les yeux & les mains au Ciel, & verſant beaucoup de larmes, elle dit, d'une voix attendrie, ces mots que le François traduiſit à nos gens :

» O Providence, qui nous a ſauvés de tant de périls, vois dans

nos cœurs les ſentimens que nous conſervons de ton ſecours divin ! Comment l'homme peut-il s'aveugler juſqu'à méconnoître les bienfaits de ta bonté libérale ? Comment devient-il aſſez ingrat pour en perdre le ſouvenir ? Ah ! ſouvent, lorſqu'il t'oublie, tu veilles autour de lui ; tu le défends, tu le protéges avec la ſollicitude d'une mere qui tremble pour les jours de ſon enfant. Non, jamais tu n'oublies celui qui met en toi ſa confiance. Fût-il entouré d'ennemis, ou ſous le glaive des aſſaſſins, fût-il jeté par la tempête au fond de l'Océan, ta main puiſſante le ſoutient & le dérobe à la mort. O Providence divine, ſois à jamais bénie par tout ce qui reſpire « !

A cet élan de ferveur pieuſe & de gratitude, à ces accens & à ces geſtes tendres & touchans, le François parut ému, & tous nos gens, l'œil humide,

applaudirent du fond du cœur ; mais l'Anglois ne mêla pas ſa voix à ce concert de louanges. Il regarda l'Eſpagnole d'un air de pitié, & ſourit dédaigneuſement aux autres, comme s'il ſe moquoit de leur ſimplicité ; ce qui fut remarqué par quelques-uns d'entre eux, & leur fit juger peu avantageuſement de la façon de penſer & du caractere de cet homme, dont la Colonie a eu depuis tant de ſujets de ſe plaindre.

Nos gens, foibles de beſoin & accablés de laſſitude, s'arrêterent dans le lieu de ſûreté où ils ſe trouvoient alors, pour y prendre de la nourriture & du repos ; & quand ils eurent recouvré les forces qui leur étoient néceſſaires, ils deſcendirent dans le vallon, & marcherent vers la riviere, fâchés de n'avoir pas dans ce moment la chaloupe qui les avoit amenés,

quand ils alloient chaſſer dans les montagnes : mais ce regret ne dura pas long-temps ; car ils n'avoient fait que peu de chemin, lorſqu'ils apperçurent de loin une chaloupe à la voile, qui remontoit le fleuve, & qui, pouſſée par un vent favorable, vint bientôt aborder à la rive la plus prochaine.

C'étoient Henri, Baptiſte & Guillaume, accompagnés de quelques-uns de leurs fils, qui de l'ordre exprès du Pere, venoient reconnoître par eux-mêmes, ce qui retenoit ſi long-temps les chaſſeurs dans le haut de l'Iſle. Inquiet de ce retard extraordinaire, après le retour de leurs compagnons, le Pere avoit cru devoir leur envoyer la chaloupe pour leur porter du ſecours, s'il en étoit beſoin, ou pour les rappeler, s'ils n'y étoient que pour s'occuper de la chaſſe.

Cette rencontre ineſpérée fut infiniment agréable aux deux détachemens; mais celui de Henri parut bien étonné de voir la troupe de Joſeph augmentée de trois perſonnes étrangeres, & ne le fut pas moins de l'hiſtoire ſuccincte de leur délivrance. Les gens de la chaloupe leur firent l'accueil le plus humain, entrerent dans leurs peines, & tâcherent de les conſoler, en les aſſurant que toute la Colonie les verroit avec le plus grand intérêt, & mettroit en œuvre tous les moyens pour leur faire oublier leurs diſgraces. L'Anglois leur fit un remercîment froid & contraint; mais le François & l'Eſpagnole répondirent d'un air pénétré à ces témoignages de bienveillance.

Après ces aſſurances réciproques de ſatisfaction & d'attachement, les deux troupes s'embarquerent & ſuivirent le

cours du fleuve en ramant avec vigueur. L'on fit tant de diligence, qu'on arriva le même soir au bord de la prairie au dessous de l'esplanade. Le Pere, qui guettoit le retour de ses enfans, étoit accouru au devant d'eux pour les recevoir. Sa joie & sa surprise furent extrêmes de voir les nouveaux venus, & d'apprendre par quel miracle ses gens les avoient dérobés à la mort, & s'étoient sauvés eux-mêmes. Il frémit des dangers qu'ils avoient courus; puis les embrassant avec tendresse, il leur recommanda la discrétion sur leur aventure, & se chargea d'en apprendre la nouvelle à Eléonore & à ses filles, de crainte que tout autre, en leur faisant ce récit, ne ménageât pas assez leur extrême délicatesse.

La passion de Baptiste & son évasion de l'Isle, en y attirant les Negres,

avoient donné lieu à la premiere guerre ; l'imprudence de Joſeph, en s'écartant des limites que le repos commun & ſa propre ſûreté lui défendoient de paſſer, devint l'occaſion d'une guerre nouvelle, & jeta dans quelques eſprits une ſemence de trouble & de diſcorde, qui germant ſourdement & venant enſuite à s'étendre par les malheurs publics, fut ſur le point de bouleverſer la Colonie & d'en opérer la ruine. C'eſt ainſi qu'en s'éloignant de l'ordre & de la raiſon, on excite les paſſions, on dégrade les mœurs, & que l'on contribue ſouvent, ſans le vouloir & quelquefois ſans s'en douter, à l'altération & à la décadence d'une Société paiſible & heureuſe. L'aventure de Joſeph eut cela de bon, qu'elle ſauva trois infortunés de la mort la plus cruelle, qu'elle étendit les lumieres & les

connoiſſances dans la Colonie ; mais on paya bien cher ces avantages, par l'eſprit de cupidité, de jalouſie & d'inſubordination qu'un des trois y fit naître, & par les funeſtes événemens qui en furent la ſuite.

CHAPITRE XLIV.

Réception qu'on fait aux Européens délivrés ; un François raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des Sauvages ; on prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des Negres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle.

LE Pere ayant devancé la troupe des chaſſeurs, les annonça à Eléonore & à ſes filles, comme il l'avoit réſolu, en taiſant de leur aventure tout ce qui auroit pu cauſer une trop vive émotion à des cœurs ſi ſenſibles. Il ne put néanmoins leur cacher que les trois Européens qu'ils amenoient, n'euſſent été délivrés de la main des Negres ; & quelque ſoin qu'il prît

pour adoucir cette nouvelle, elles ne l'entendirent point ſans en être vivement affectées. Elles virent dans ce récit plus que le Pere ne leur diſoit, &, ſubitement frappées de l'idée des périls que les chaſſeurs avoient dû courir, laiſſerent paroître ſur leurs viſages & dans leurs diſcours, le trouble & la crainte dont elles étoient agitées.

Cependant, comme tous nos gens revenoient ſains & ſaufs, qu'ils alloient ſe retrouver dans le ſein de leurs familles, ces allarmes involontaires firent place à la douce joie que l'annonce de leur retour devoit naturellement inſpirer. En même temps, la ſurpriſe mêlée d'admiration que cauſoit la merveilleuſe délivrance des trois Européens, & la penſée conſolante que ce qu'ils devoient à leurs libérateurs les attacheroit inviolablement à la Colonie, affoiblirent encore

les impreſſions de crainte que la rencontre des Negres avoit faite ſur les eſprits.

L'on étoit dans ces diſpoſitions, quand la troupe parut. Henri précédoit les Européens qu'eſcortoient tous les chaſſeurs. Ceux-ci venoient, non ſeulement pour voir leur mere & la raſſurer ſur leur retour, mais pour faire honneur aux nouveaux venus, empreſſés de rendre leurs hommages aux chefs de la Colonie. Henri, qui leur avoit fait ſuccinctement l'hiſtoire de l'Iſle, leur avoit donné la plus haute idée de ces deux perſonnes reſpectables; mais lorſqu'ils apperçurent la bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leur viſage, & la tendre vénération dont tous ceux qui les approchoient paroiſſoient pénétrés; enfin lorſqu'ils ſe virent accueillis par Eléonore avec toutes les marques & tous les égards de l'humanité la plus compatiſſante,

ils ne purent s'empêcher d'être émus jusqu'aux larmes, & ils vouloient se prosterner à ses pieds; mais elle s'y opposa, puis elle regarda la jeune Espagnole avec des yeux humides, l'embrassa tendrement, en la nommant sa chere fille :

» Je bénis le Ciel, lui dit-elle, du secours propice qu'il vous a donné par la main de mes enfans. Vous n'avez plus rien à craindre où vous êtes. Vous vivrez tranquille auprès de moi. Je veux vous servir de mere, & s'il dépend de nous de vous faire oublier ce que vous avez perdu, ni vous, ni vos compagnons d'infortunes, vous n'aurez rien à regretter.

» Ah ! Madame, lui répondit la jeune personne en mauvais Anglois, & en lui prenant les mains, qu'elle arrosa de pleurs, qui ne seroit touché jusqu'au fond de l'ame, des attentions bienfaisantes d'une bonté si rare?

Je ſuis bien malheureuſe ; mais dans mon déſaſtre, je dois rendre à la Providence des graces infinies pour le ſoin qu'elle a pris de me conduire juſqu'ici. Hélas ! & pardonnez-moi ce ſouvenir, la mort m'avoit enlevé ce que la Nature & la reconnoiſſance me faiſoient un devoir de chérir & de reſpecter. Il me reſtoit un époux (car je dois nommer ainſi l'homme vertueux & tendre à qui je deſtinois ma main, & qui bientôt devoit m'être uni par le plus ſaint des nœuds), il me reſtoit un époux, & le Ciel qui m'a ſauvée de la main des Barbares, l'a laiſſé parmi d'autres Sauvages leurs ennemis. J'ignore le ſort qu'on lui deſtine. Je ne puis que gémir du malheur cruel qui nous a ſéparés, & votre bonté même augmente mes regrets. Reçus & protégés dans cette Iſle heureuſe, nous y jouirions comme vous du plus parfait bonheur. Ah !

que ne puis-je eſpérer de le revoir encore ! Que ne m'eſt-il permis de croire qu'il me ſera rendu « !

La Nature ſembloit avoir formé la jeune Etrangere avec complaiſance. Un teint brun, mais animé : de grands yeux noirs & pleins de feu ; un ſon de voix touchant ; une taille ſvelte & légere ; un air de modeſtie & de nobleſſe, en faiſoient une beauté qui, quoique différente de celle de nos femmes, avoit tout ce qu'il falloit pour charmer. Elle étoit dans la fleur de l'âge ; elle étoit affligée ; ſes pleurs & ſes ſoupirs parloient éloquemment ; elle attendrit tous les cœurs. Tous les aſſiſtans ſouhaiterent de pouvoir lui rendre le ſervice qu'elle ſembloit implorer de la Colonie, & quelques jeunes gens parurent ſe paſſionner pour ſes intérêts.

Le Pere l'aſſura qu'on feroit toutes les démarches néceſſaires pour retrouver

celui qu'elle pleuroit, & pour le ramener dans l'Iſle ; mais comme il ne fixoit point l'époque de cette entrepriſe, & que perſonne ne s'en informoit, Paſcal, jeune chaſſeur de la famille d'Etienne, demanda la permiſſion de parler, & dit : » Je vous ſupplie, mon Pere, de conſidérer qu'il n'y a point de temps à perdre pour exécuter votre réſolution généreuſe. Sans vouloir pénétrer dans vos deſſeins, je penſe qu'on ne différera pas à envoyer la chaloupe armée contre les Negres. La raiſon de notre ſûreté, les droits d'une juſte vengeance, & ſur-tout la certitude où nous ſommes que les Negres ſont encore dans le haut de l'Iſle, nous avertiſſent de ne pas perdre l'occaſion d'attaquer leur flotte avant qu'elle s'éloigne de ces parages. Soit que notre barque ſurprenne nos ennemis & détruiſe leurs canots, ſoit qu'ils fuient devant nous,

qui peut nous empêcher enſuite d'aller mouiller ſur les côtes des Sauvages qui retiennent l'homme blanc, ſi cher à Madame ? Nous pourrons en payer la rançon en leur donnant des marchandiſes, ou quelques priſonniers Sauvages, s'il en tombe entre nos mains. L'Anglois ou le François qui ſont revenus avec nous, & qui connoiſſent cette Nation, pourront nous ſervir d'Interpretes «.

Eléonore, à ce diſcours, ne put cacher ſon inquiétude, & pâlit. » Quoi, toujours la guerre, dit-elle ? Faut-il que je tremble ſans ceſſe pour la vie de mes enfans « ? Le Pere regarda Paſcal d'un air ſévere. » Jeune homme, lui dit-il, votre âge auroit dû vous preſcrire plus de modeſtie. Votre propoſition eſt bonne, peut-être ; mais vous deviez mieux préſumer des lumieres de vos anciens, & laiſſer parler ceux qui ont plus d'expérience que vous.

vous. Lorsqu'ils se taisent par prudence, est-ce à vous de nous montrer une téméraire indiscrétion « ?

Mais la parole étoit lâchée, Eléonore avertie; & comme l'expédition proposée étoit commandée en quelque sorte par la circonstance, & pouvoit, par ses succès, enlever à jamais toute occasion de guerre, le Pere ne crut pas devoir rejeter cet avis. Il proposa lui-même la chose à l'assemblée, & le résultat de la délibération fut qu'il falloit, sans tarder, profiter de la conjoncture pour attaquer les Negres déconcertés, & dans la position où ils étoient encore, afin que leur défaite & le sentiment de leurs pertes les éloignât pour toujours de l'Isle.

Eléonore & ses filles en gémirent profondément; & cependant le Pere ordonna d'approvisionner la barque des vivres & des munitions nécessaires pour cette expédition. Il nomma ceux

qui devoient en être, & il vouloit la conduire lui-même ; mais sur les représentations de toute la famille, il en remit la direction à son fils aîné. Baptiste, Guy, Vincent, Guillaume, Charles, Philippe, Etienne, & quelques-uns de leurs enfans, auxquels plusieurs des chasseurs, & entre autres Victor & Pascal, demanderent la permission de se joindre, furent désignés pour monter le nouveau bâtiment. Le François & l'Anglois prierent aussi le Pere de ne pas les priver de l'occasion favorable qui se présentoit d'être utiles à la Colonie. Ils s'offrirent de si bonne grace & avec tant d'instances, que le Pere ne crut pas devoir les refuser.

Toutes ces choses ainsi arrêtées, chacun alla dans sa maison, pour embrasser sa famille & prendre de la nourriture avant de partir. Les Européens resterent à souper dans la maison du Pere, où ils devoient demeurer

déſormais. Pendant le repas, on ſe renouvela de part & d'autre l'aſſurance des ſentimens réciproques qu'on éprouvoit; mais les nouveaux venus mangerent peu, malgré les invitations réitérées de la famille; & l'Eſpagnole, dont le cœur ſenſible & tendre avoit été ſucceſſivement agité par tant de paſſions contraires, émue & attendrie de tout ce qu'on faiſoit pour elle, ne ſavoit que dire dans ſon embarras.

Le Pere, dont l'œil attentif veilloit ſur ſes hôtes, & qui avoit fait mettre le François à ſon côté, lui dit alors: » Pardonnez, je vous prie, à l'intérêt que vous m'inſpirez, le déſir de ſavoir à qui nous avons le bonheur de donner un aſile, & ne me laiſſez pas ignorer par quél événement vous vous trouvez dans des mers ſi éloignées de votre pays. Je ne vous demande pas en ce moment votre hiſtoire; le temps & la circonſtance ne

ſont pas propres à ce récit ; mais en cherchant à vous faire oublier vos infortunes, ne ſerai-je pas excuſable de vouloir connoître celles qui vous ont conduit ici ? Je ſuis Chrétien & Européen comme vous & vos compagnons, &, ſi l'on ne m'a point flatté mal à propos, je ſuis encore votre Compatriote. J'ai été malheureux comme vous ; que de motifs de vous être attaché ! que de titres à votre confiance « !

Le François lui répondit : » Tout vous donne ſur nos cœurs les droits les plus légitimes. C'eſt à nous à mériter la bienveillance que vous nous témoignez. Vos déſirs doivent être pour moi des ordres reſpectables. Je vais donc tâcher de vous ſatisfaire ſur ce que vous demandez.

» Je ſuis François, comme on vous l'a dit. Mon compagnon eſt Anglois. Cette jeune perſonne, qui partage notre

deſtinée, a pris naiſſance en Amérique, de parens Eſpagnols. Elle ſe nomme Dona Roſa de Quevedo ; l'Anglois s'appelle Wilſon, & mon nom eſt de Martine. Je ſuis né dans la Vicomté de Turenne en Limouſin, d'une famille noble, mais peu riche «. A ces mots, le Pere ſe leva, & faiſant des exclamations de ſurpriſe & de joie : » Dieu ſoit loué, dit-il, je retrouve en vous un de mes parens. Que j'ai à me féliciter d'une rencontre ſi extraordinaire ! Je ſuis de la Maiſon de Letvignac, alliée depuis long-temps à la vôtre.... Mais continuez, je vous prie, & dites-moi d'abord des nouvelles de mes freres, le Comte de .... & le Baron de .... ; ſont-ils encore en vie ? ont-ils joui du bonheur auquel ils devoient s'attendre, & qu'ils méritoient ſi bien par leur caractere & par leurs vertus ? Depuis tant d'années que j'en ſuis ſéparé, leur image

ne s'eſt point effacée de mon cœur; Ma tendreſſe pour eux y vit encore toute entiere.... — Ils n'ont pas été, reprit M. de Martine, auſſi heureux qu'ils devoient l'être. Le Baron n'étoit plus quand je ſuis parti de France, & ſon aîné, à qui la guerre avoit enlevé ſes deux fils, jeunes gens d'une grande eſpérance, venoit d'éprouver un déchet conſidérable dans ſa fortune, par la perte d'un procès; mais dans cet état & déjà ſur l'âge, il n'en étoit que plus reſpectable par la maniere dont il ſupportoit ſes malheurs. — Hélas! dit le Pere attriſté, j'aurai donc hérité de tout le bonheur de la famille!.... —J'avois un oncle, continua de Martine, qui ayant paſſé jeune en Eſpagne, y avoit fait une grande fortune. La langue & les mœurs du pays lui étoient devenues ſi familieres, qu'il étoit regardé comme Eſpagnol par les Eſpagnols eux-mêmes; & il y avoit

acquis tant de crédit, qu'un poſte conſidérable étant venu à vaquer dans l'Audience Royale de Lima, la Cour le lui accorda. Le Signor Martinos, qui n'avoit pas d'enfans, m'appela de France auprès de lui pour lui en tenir lieu. Il raſſembla ſur moi toute ſa tendreſſe, & je le ſuivis au Pérou; mais après deux ans de ſéjour dans cette contrée, il mourut me laiſſant l'héritier de tous ſes biens. Quelque temps après ſa mort, je m'embarquai avec mes richeſſes ſur le galion qui part tous les ans du port d'Acapulco pour les Philippines, dans le deſſein de paſſer de là en Europe. J'avois lieu de me flatter que de retour en France, je pourrois y jouir de tout le bonheur qu'un cœur honnête & bienfaiſant peut goûter au milieu des ſiens, dans la poſſeſſion d'une fortune conſidérable. Nous touchions preſque au port de Manille, lorſque le galion qui nous

portoit, attaqué par un Commodore Anglois qui croiſoit dans ces mers, fut obligé de ſe rendre, après un combat ſanglant & opiniâtre. Je fus dépouillé par le cruel droit de la guerre, de preſque toutes mes richeſſes, & mes compagnons d'infortune ne furent pas mieux traités que moi.

» L'équipage du vaiſſeau pris étoit plus nombreux que celui du vainqueur. L'Anglois ayant brûlé le galion, ne retint de priſonniers que ceux qu'il pouvoit garder ſur ſon bord ſans incommodité. Le reſte fut mis à terre ſur les côtes de Manille. Je fus un de ceux qu'on y débarqua, ainſi que Dona Roſa, Don Pedro Léal ſon amant, & M. Wilſon, qui, après une vive querelle avec ſon Capitaine, avoit jugé à propos de le quitter ſecrétement & déguiſé, pour nous ſuivre.

» Nous avions demeuré ſix mois à Manille, où les Eſpagnols nous avoient traités avec beaucoup d'humanité, lorſque nous nous embarquâmes ſur un navire qui partoit pour l'Eſpagne. Huit jours après notre départ, on eut connoiſſance d'une voie d'eau conſidérable dans notre vaiſſeau, & dans ce moment même il ſurvint une grande tempête, qui, augmentant ſans ceſſe le péril de couler bas, nous força de nous mettre dans les chaloupes, pour gagner des côtes qu'on voyoit. Une de ces chaloupes fut ſubmergée avec le Capitaine & la plupart des Matelots. Celle où j'étois, ainſi que M. Wilſon, Dona Roſa & Don Pedro, fut pouſſée ſur la côte. Secourus à propos par les habitans du Pays, nous échappâmes, comme par miracle, à ce double naufrage, avec deux autres Eſpagnols qui ſont morts depuis.

» Ce fut un coup bienheureux de

la Providence, que nous eussions été jetés sur cette côte, car les habitans, quoique Sauvages, ne sont pas antropophages, comme d'autres Peuples Negres leurs voisins, avec lesquels ils sont en guerre continuelle. Si le sort nous eût jetés sur les terres de ces derniers, nous aurions été immanquablement dévorés. Les Negres qui nous avoient sauvés de la mer, eurent pour nous, dans leur simplicité sauvage & disetteuse, tous les égards qu'ils pouvoient nous témoigner; mais remarquant bientôt que nous avions plus d'industrie & plus de connoissances qu'eux, & se trouvant dans le cas de faire une campagne maritime contre leurs ennemis, ils exigerent de nous que nous fussions de leur expédition, ne doutant pas que nos conseils & notre secours ne leur donnassent la supériorité.

» Nous ne pûmes nous refuser à ce qu'ils exigeoient de nous comme une

preuve de notre attachement. Nous nous embarquâmes sur un de leurs canots, qui, faisant partie de l'avant-garde, devoit aller à la découverte, & diriger ensuite leur flotte. Dona Rosa, qui n'avoit pas voulu se séparer de Don Pedro, étoit avec nous, lorsque surpris par la flotte entiere des Negres ennemis, nous fûmes battus & faits prisonniers. C'est à la suite de cette rencontre malheureuse que nous avons été conduits dans le haut de votre Isle, où nous devions être sacrifiés à la barbarie de nos vainqueurs, si vos généreux fils ne nous avoient tirés de leurs mains féroces. Vous savez comment nous leur avons échappé. Je ne vous en dirai pas davantage «.

Le Pere remercia M. de Martine de sa complaisance, &, lui ayant témoigné combien il étoit touché de ses malheurs & de ceux de ses

compagnons, l'assura de nouveau du vif désir qu'il avoit de les leur faire oublier. Il lui recommanda Don Pedro, & le pria, par le sensible intérêt qu'il prenoit au sort de l'Espagnol & à celui de Dona Rosa, de mettre tout en œuvre auprès des Negres ses libérateurs pour les faire consentir à le céder aux navigateurs. Sur ces entrefaites, les gens qui devoient être de l'expédition s'étant rendus chez le Pere pour prendre ses derniers ordres, & tout ce qui étoit nécessaire à l'embarquement se trouvant prêt (*a*), Henri & ses compagnons

(*a*) Nous ne primes pas seulement les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour cette expédition; mais un certain nombre de bestiaux, du fer en barre & travaillé, des grains, des légumes & une quantité de marchandises, tant pour faire des présens à la peuplade des Negres qui avoient accueilli les Européens, & chez lesquels étoit encore Don Pedro,

prirent congé. Le Pere les exhorta à ſe conduire avec prudence, & Éléonore ne put les voir s'éloigner ſans ſoupirer, ſans verſer des larmes. Ils profiterent du lever de la lune pour partir. Nous verrons dans la ſuite les ſuccès de cette entrepriſe ; mais en attendant que nous en rapportions les détails, il convient de dire ce que le Pere continua de faire pour la proſpérité intérieure de la Colonie.

---

que pour établir quelques échanges avec d'autres Peuples, ſi nous en découvrions dans notre voyage & pouvions nous lier avec eux.

CHAPITRE XLV.

Arrangemens intérieurs ; distribution de travaux champêtres ; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c.

OBLIGÉS de tenir registre de tout ce qui s'est fait en divers temps pour l'avancement & le bonheur de la Société, nous croyons devoir rapporter ici les précautions & les arrangemens relatifs à cet objet important, qui, depuis la seconde attaque des Sauvages, ont eu lieu à diverses époques sous le Gouvernement du Pere.

Le compte que nous avons rendu de nos derniers préparatifs de défense, & le récit que nous venons de faire

de l'arrivée des Européens parmi nous, ne nous ont pas permis de nous interrompre pour passer à d'autres objets. Mais en ce moment qu'il est question de parler des soins pacifiques de l'administration, nous allons reprendre ce que nous avons laissé en arriere ; & pour présenter sous le même point de vue tout ce qui a trait à cette matiere, nous joindrons les réglemens & les institutions que le Pere continua de faire jusqu'à sa mort.

L'aisance & la paix provenant de l'abondance des productions, & celle-ci de la terre, le Pere, toujours attentif à faire fructifier l'agriculture, employoit tout ce qu'il avoit de connoissances à la rendre toujours plus florissante dans son Isle. Les préceptes, les secours, la liberté, l'exemple, l'émulation, les conseils, avoient été mis par lui successivement en œuvre pour faire de ses enfans un Peuple

vraiment agricole. Nous avons déjà vu les heureux succès de cette attention paternelle & économique. La Colonie avoit fait à cet égard tous les progrès qu'il étoit naturel de lui souhaiter & qu'elle pouvoit faire depuis sa naissance ; mais pour soutenir ces heureux commencemens & pour en accroître l'influence, il étoit non seulement nécessaire d'étendre les travaux champêtres, mais d'en varier les procédés, & de les proportionner au nombre des individus de chaque famille, & aux nouveaux besoins de la population croissante.

Si l'industrie agricole se fût bornée à la production des blés, l'Isle eût regorgé de grains ; mais elle eût manqué d'autres productions essentielles ou agréables ; & si tous les membres d'une famille se fussent uniquement occupés de la culture de la terre, les Arts les plus indispensables eussent été

négligés. La ſorte d'abondance dont la Colonie auroit joui, ne l'eût pas empêchée de ſentir bien des privations, & ſes membres n'auroient pas été auſſi heureux qu'ils pouvoient le devenir. D'un autre côté, ſi chaque ménage n'avoit travaillé que pour ſa ſubſiſtance & pour ſon bien-être, chaque famille eût, pour ainſi dire, demeuré iſolée dans la Société. La communication de ſecours, de ſervices & de richeſſes, n'auroit pas eu lieu. Il n'y auroit pas eu d'échanges, de commerce, de circulation, & le vrai lien de la Société n'exiſtant point, la Colonie n'auroit jamais été aſſiſe ſur la baſe d'une proſpérité durable.

C'eſt ſur-tout dans une Société commençante, qu'on ſent plus particuliérement l'importance de la diverſité des talens & des occupations parmi ſes membres, pour le bien & la commodité de tous; car dans une

Société dès long-temps formée, l'habitude des jouissances faciles, qui rend comme indifférent sur les moyens de jouir, ne laisse pas porter une attention réfléchie sur les avantages qui résultent de l'inégalité des fortunes & des conditions. C'est proprement de cette inégalité, tant & si mal à propos censurée, que naît l'harmonie de la Société.

La Nature, qui met une diversité infinie dans tous ses ouvrages, & qui, en aucun genre, ne produisit deux individus parfaitement semblables, ne s'est point écartée de sa marche ordinaire en faveur du genre humain. Tout homme differe des autres, non seulement par la physionomie, mais par le caractere, par le tempérament, par les facultés, par l'esprit; en sorte que ses forces, son industrie, son activité, ses lumieres n'étant pas les mêmes que celles des autres hommes,

ſes droits & ſes devoirs ne ſçauroient avoir la même étendue ; ſon état d'homme & de citoyen ne peut être pareil au leur.

Cela eſt ſi vrai & ſi ſenſible en même temps, pour quiconque réfléchit, que même en ſuppoſant une égalité primitive parmi les hommes, on eſt obligé de convenir qu'elle n'a pu ſubſiſter. Et en effet, qu'on imagine tous les hommes également partagés ; s'ils ſont égaux aujourd'hui, ils ne le ſeront pas demain. La ſtupidité & le génie, la maladie & la ſanté, la force & la foibleſſe, la pareſſe & l'activité ne peuvent aller de pair & ne ſçauroient avoir les mêmes ſuccès. A l'un tout réuſſira ; tout ſera contraire à l'autre ; celui-ci tombera dans l'infortune ; celui-là s'élevera de plus en plus ; & ſi les familles de ces deux hommes héritent de la deſtinée de leurs peres, comme tout ſemble l'indiquer, bientôt

l'une poſſédera de vaſtes domaines & ſe trouvera dans l'opulence, tandis que l'autre ſera dans la pauvreté.

C'eſt-là le triſte effet de la Société, me dira-t-on. Non : il n'eſt dû qu'à la Nature, & il eſt bien dans ſes vûes. Sans cette inégalité qui vous choque, il n'y auroit ni commerce, ni liaiſons entre les hommes ; il n'y auroit point de ſociété. Rendez les hommes égaux, leurs prétentions ſeront égales ; nul ne voudra plus être le ſerviteur d'autrui ; & dès-lors plus de relations de beſoin, de charité, de réciprocité, de ſecours. Chacun déſormais ne doit plus compter que ſur lui-même, pour parer aux néceſſités de la vie. Il eſt au milieu de ſes ſemblables, comme s'il étoit ſeul ſur la terre.

Ces importantes vérités étoient connues de nos Inſulaires. Le Chef & les principaux de la Colonie, qui

voyoient toutes les regles du Gouvernement dans le ſein de la Nature, n'avoient garde de vouloir établir une égalité qui n'étoit point dans ſon intention. Ainſi l'un ne preſcrivit rien qui pût contrarier ſes vûes; les autres ne chercherent pas à s'y dérober, & n'empêcherent point leurs enfans de préférer une culture à une autre, de s'adonner aux travaux des Arts plutôt qu'à ceux de la terre, ni d'embraſſer le métier ou la profeſſion pour laquelle ils avoient le plus de penchant. Il n'y avoit rien de noble pour eux que le travail, & tout travail utile étoit noble; ils ſavoient qu'il étoit du bien de la Société, de laiſſer à tous ſes membres la plus grande liberté de s'appliquer aux travaux qui leur convenoient, & que chacun pouvoit mieux que tout autre, juger de l'emploi de ſes talens & du bon uſage de ſes propriétés. Ils ne ſongerent

donc pas à ordonner, ni à défendre; Ils employerent ſeulement les conſeils & l'inſtruction, pour les diriger dans la voie qui leur offroit le plus d'attrait & qu'ils ſe deſtinoient à parcourir.

Déjà certaines familles, conduites par leur goût, & éclairées par l'expérience, avoient acquis plus de lumieres que les autres dans quelques Arts, dans quelques branches de culture. En s'y appliquant de préférence & continûment, leur travail devenu plus facile, tournoit au profit général. Le Pere applaudit à la ſageſſe de leurs vûes & de leurs entrepriſes, fondé ſur ces raiſons ſimples & naturelles, qu'en ſe faiſant ouvriers univerſels, ils étoient obligés de ſe pourvoir de tous les inſtrumens & de tous les outils; & s'ils en manquoient, de les fabriquer eux-mêmes; que forcés de paſſer ſans ceſſe d'un procédé à un autre, ils perdoient un temps

conſidérable dans ces changemens ; enfin, que comme ceux qui ne font qu'une choſe, ou qu'un métier, le font toujours beaucoup mieux & toujours plus vîte que s'ils ne s'en occupoient que par occaſion, ils ſe rendroient plus utiles au public & à eux-mêmes, s'ils s'en tenoient à celui qu'ils avoient choiſi. Dès-lors le Maréchal, le Meûnier, le Charron, le Charpentier de profeſſion, &c. qui bornoient précédemment la ſpéculation de leurs travaux à leurs beſoins perſonnels, ou tout au plus à ceux de leur famille, la proportionneroient aux beſoins croiſſans d'une grande partie de la Société ; dès-lors ils donneroient au Berger, au Vigneron, au Laboureur, &c. la liberté de vaquer ſans diſtraction à leurs fonctions importantes : liberté qui les mettroit à même de tirer double & triple produit de la terre, & de nourrir par

ce moyen un grand nombre de familles, qui n'auroient plus beſoin de s'attacher aux travaux des champs pour ſubſiſter, parce qu'elles auroient de quoi payer en ſervice de main-d'œuvre tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. C'eſt ainſi, diſoit le Pere, que les divers états de la Société ſe claſſeront d'eux-mêmes, & qu'en ſe prêtant des facilités & des ſecours mutuels, ils donneront lieu aux échanges, au commerce, & formeront les reſſorts & le jeu de la machine ſociale.

Ce que le Pere prévoyoit à cet égard, ne tarda pas à ſe vérifier. Des familles entieres embraſſerent excluſivement certaines profeſſions; d'autres ne le firent que par parties, c'eſt-à-dire, que quelques membres ſeulement, ſe diſtinguant des autres par un talent particulier, s'attacherent à le cultiver, & s'en firent une occupation journaliere,

journaliere, qui devint par habitude leur principal emploi. Alors toutes les professions, tous les métiers essentiels à une Société furent expressément exercés par quelqu'un de la Colonie, & quelquefois même par des familles. La classe la plus nombreuse comme la plus nécessaire fut celle des agriculteurs ; mais dans celle-ci même il se fit des divisions heureuses.

Quelques-unes de ces familles agricoles, qui se faisoient remarquer par leur industrie & leur activité dans le travail des vignes, & qui, de plus, possédoient des terreins dont les qualités & les aspects étoient favorables à cette culture, encouragées par les avis du Pere, s'en occuperent uniquement, & firent de leurs possessions de superbes vignobles entremêlés d'agréables vergers. D'autres familles, dont les terres pouvoient être facilement arrosées, s'adonnerent à la culture des prés, à la nourriture

du bétail, & à la multiplication des grands & des petits troupeaux.

C'eſt alors proprement qu'on vit naître les échanges, que le commerce en nature commença, que les biens devinrent richeſſes, & que la pleine liberté, dont jouiſſoient tous les membres de la Colonie, de faire valoir à leur gré leur induſtrie & leurs propriétés, perfectionna les talens & les cultures, augmenta les rapports & les ſecours, & faiſant couler dans toutes les branches & dans tous les rameaux de la Société une ſeve plus active & plus abondante, répandit de plus en plus l'aiſance & le bien-être ſur l'Iſle entiere.

Pour donner plus de facilité à ce commerce naiſſant, & pour en accélérer le mouvement & l'action, le Pere le favoriſa de toute la protection & de tous les bienfaits que lui devoit le Gouvernement. Cela ne veut pas dire, comme on pourroit l'entendre

dans la Langue de certains pays, qu'il s'occupa du ſoin de le réglementer, de lui preſcrire certaines formes, ou qu'il préféra certaines parties à d'autres, qu'il leur accorda des priviléges excluſifs ; il étoit trop expérimenté pour adopter de ſemblables idées. Toute ſon attention eut pour but au contraire de faire jouir chacun du droit de diſpoſer de ſes propriétés naturelles & acquiſes par l'uſage le plus libre, ſous la ſanction des Loix, tant qu'il ne bleſſeroit point l'intérêt & la liberté d'un tiers.

En bon Adminiſtrateur du patrimoine public, & jaloux de s'acquitter des devoirs de Chef ſocial, il fit faire des chemins pour la commodité des tranſports, & les étendit à meſure que la Colonie ſe multiplioit & ſe diſperſoit ſur le territoire. Il fit conſtruire des ponts ſur les ruiſſeaux, & une grande barque ſtationnaire à un

côté de la riviere, pour servir au paſſage journalier de ceux que les beſoins du commerce ou de la culture obligoient de ſe tranſporter au bord oppoſé. L'on bâtit encore, par ſon ordre, pluſieurs ſalles où devoient s'aſſembler les divers Départemens de l'Adminiſtration; enfin, tous les établiſſemens qui entroient dans les deſſeins paternels du Chef, pour le bien & la commodité du Public, & qu'il avoit preſcrits, & en quelque ſorte préparés dans les Loix promulguées, furent non ſeulement formés par ſes ſoins, mais prirent de la conſiſtance & de la ſolidité.

Pour exécuter les différens travaux qu'exigeoient néceſſairement tous ces ouvrages d'utilité publique, chaque membre en état d'y coopérer, y contribua d'abord de ſa perſonne & de ſes facultés, en raiſon de ſes moyens, ſans autre ſalaire ni compenſation, que

d'être alors suppléé dans la culture de ses terres par quelques jeunes membres des familles les plus nombreuses, plus instruits des travaux des champs que de ceux des Arts.

Mais quand la Société, croissant en richesse & en population dans une progression étonnante, se trouva dans une grande abondance de denrées & d'objets de premier besoin, ce qui arriva bientôt; lorsqu'elle jouit d'un superflu; que ce superflu faisant désirer les commodités de la vie, eut animé les Arts & étendu le commerce, & que le revenu net des terres put fournir une subvention fixe & suffisante pour les dépenses & le maintien de l'Administration (subvention qu'on acquitta d'abord en nature, & dans la suite en argent), la monnoie fut employée & reçue comme signe convenu & représentatif des échanges. Elle devint le salaire des travaux, la

ſolde des ſervices, & l'agent général de la circulation & du commerce, dont elle augmenta beaucoup l'activité.

Si l'on n'a pas perdu de vue les premiers faits de ces Mémoires, l'on ſe ſouviendra qu'après le naufrage de nos reſpectables parens ſur les côtes de l'Iſle, parmi les choſes qui furent tirées du vaiſſeau, ſe trouvoient pluſieurs caiſſes de piaſtres chargées à Cadix pour le commerce de l'Inde. Placées dans un coin du magaſin de la maiſon du Pere, elles y reſtoient depuis tant d'années, tout auſſi inutiles que le tréſor d'un avare l'eſt à ſon maître; mais loin d'être regardées d'un œil d'envie & de vénération comme celui-ci, elles n'attiroient l'attention ni les déſirs de perſonne. Cet argent, étranger aux beſoins de la Colonie naiſſante, n'étoit conſidéré que comme un objet de curioſité, ou

tout au plus comme une maſſe de métal propre à entrer dans la fabrication de certains bijoux de fantaiſie, ou à faire de la vaiſſelle de table; & cette deſtination, dans l'état des choſes, ne pouvant paroître qu'un luxe fort contraire à la décence & à la ſimplicité des mœurs actuelles, on ne faiſoit aucun cas de ce tréſor.

Le Pere, ayant égard au changement des circonſtances, réſolut de donner à l'argent la valeur néceſſaire pour en former le gage commun des échanges. En conſéquence, il en mit peu à peu dans le commerce tout ce qu'il en falloit pour ſolder les marchandiſes & les denrées, ſelon les beſoins courans de la Société, à meſure que les ventes & les travaux fourniroient de quoi l'acquitter. Il ne crut pas devoir employer une plus grande quantité de numéraire, non ſeulement parce que s'il devenoit trop commun,

il perdroit de ſon prix relatif ; mais encore par la conſidération que la quantité ſurabondante d'eſpeces, raſſemblée dans certaines mains, ne ſerviroit qu'à favoriſer la pareſſe & à exciter l'avarice.

Pour donner à l'argent une valeur vénale, & le faire recevoir comme ſigne repréſentatif des richeſſes & gage intermédiaire des échanges, le Pere ne ſe contenta pas de faire remarquer à tous les chefs de famille, l'importance dont il étoit par ſes qualités intrinſeques (a), par les facilités

(a) On peut conſidérer l'argent ſous un double rapport, comme métal & comme gage intermédiaire des échanges & des objets de commerce. L'argent métal a une valeur intrinſeque, relative, 1°. aux avances faites pour l'extraire du ſein des mines & le rendre propre à nos uſages ; 2°. aux conventions ſociales.

Son éclat, ſa denſité, ſa pureté lui ont

qu'il alloit procurer aux marchés & aux ventes, en diſpenſant les vendeurs

---

mérité le ſecond rang dans la claſſe des métaux. Conſidéré ſous ce point de vue comme matiere ſuſceptible d'être ouvrée & convertie en meubles, bijoux, &c., c'eſt une marchandiſe comme une autre, & qui s'achete comme une autre à valeur pour valeur égale.

L'argent (*eſpece*, *monnoie*), regardé comme gage des échanges & ſigne de valeur des objets convenus, ſe prend pour tous les métaux qui, frappés au coin du Souverain, ſont reçus dans le commerce, à la faveur de cette atteſtation publique. Sous cette acception, l'argent a une valeur vénale, relative à la quantité du numéraire en circulation dans le commerce, & à l'abondance des matieres qu'il repréſente. Les propriétés intrinſeques de l'argent-monnoie, qui ont engagé les Sociétés à l'admettre dans le commerce comme ſigne de valeur des objets d'échange, ſont d'être durable, diviſible, malléable, & de pouvoir en conſéquence

de faire des transports que les échanges en nature nécessitoient ci-devant, & en devenant dans la main de l'acheteur l'équivalent de la chose achetée dans la proportion de sa valeur convenue ; mais il le mit en circulation en le donnant & en le recevant d'après cette convention, pour prix des choses commercées ; & la valeur de l'argent fut fixée d'après la quantité qu'il étoit possible d'en mettre en circulation dans l'Isle, & suivant l'abondance des matieres qui pouvoient

être réduit à telle forme ou grandeur qu'on veut lui donner ; d'être facilement transporté, gardé sans déchet, & susceptible de conserver long temps l'empreinte qui doit rendre sa valeur authentique. C'est une belle invention que celle de la monnoie, mais elle a produit bien des abus ; & c'en est un bien grand, ce me semble, que le signe représentatif fasse souvent oublier la chose représentée. *Note de l'Editeur.*

entrer actuellement dans le commerce.

L'admiſſion de l'argent dans les échanges ſe fit ainſi de gré à gré, ſans qu'il fallût d'injonction ni d'ordonnance pour l'établir ; & l'uſage s'en étendit inſenſiblement dans toute la Colonie, qui ſe trouva bientôt à cet égard au niveau des Nations les plus civiliſées. Plus heureuſe même que celles-ci, elle profita des avantages de la circulation du numéraire, ſans éprouver les abus ni les inconvéniens qu'ailleurs ce gage des échanges entraîne ſouvent après lui.

Ce fut alors que les individus de la Société, plus rapprochés par les beſoins & par la facilité du commerce, ſe voyant & ſe fréquentant tous les jours, commencerent à ſe donner mutuellement des ſurnoms, & à déſigner ainſi chaque individu dans la converſation ou dans le rapport des

affaires. La néceſſité & le déſir de faire connoître ſans ambiguité les perſonnes dont on parloit, furent les moteurs de cette invention. Ces ſurnoms acquirent peu à peu le crédit & la valeur des noms propres (*a*).

Nul n'avoit été appelé ni connu juſque-là, que par ſon nom de baptême, & cette ſeule dénomination avoit ſuffi dans une Société commençante & peu nombreuſe; mais à meſure que la population croiſſoit, que

(*a*) *Quæ olim prænomina fuerunt, nunc cognomina ſunt* : ut Poſtumus, Agrippa, Proculus, Cæſæ, &c. *Valer. Maxim. Epitom. de nom. ratione.*

Les *prænomina* étoient chez les Romains de vrais ſurnoms. En voici quelques exemples, que Valere Maxime nous fournit. *Fauſtus*, dit-il, *à favore prænomina ſumpta erant. Serior, qui per ſationem natus erat. Marci, Martis menſe geniti. Publii, qui Pupilli facti erant, quam prænomina haberent.*

le nombre des individus augmentoit, cette ſimplicité devenoit embarraſſante par la difficulté où elle mettoit ſouvent celui qui parloit d'un tiers, de faire comprendre quelle étoit la perſonne dont il s'agiſſoit ; car ſi le nom de baptême qu'elle portoit ſe trouvoit le même que celui d'un autre, on étoit obligé de déſigner la premiere par des caracteres particuliers, ou d'indiquer le lieu de ſon habitation, le nom de ſon pere, celui de ſa mere, ou de faire remarquer qu'il étoit l'aîné ou le cadet de ſa maiſon, &c.

On s'accoutuma donc à déſigner & à diſtinguer les différens individus par des noms tirés de leurs qualités naturelles ou acquiſes, ou de la poſition & des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient (*a*). Ainſi

(*a*) On trouve, dans toutes les Langues, la preuve que les noms propres &

chaque chef de famille reçut de la voix publique un nom distinctif, qui

---

appellatifs des personnes, tirent leur origine des qualités physiques ou morales, ou des circonstances de lieu, de temps & d'habitude qui pouvoient servir à les désigner. Tous les Peuples, anciens & modernes, civilisés ou sauvages, se sont accordés sur ce point. Il ne faut pas en chercher des exemples au loin, ni dans une antiquité reculée. Les noms latins d'un grand nombre de personnages consignés dans l'Histoire, beaucoup de noms françois, italiens, espagnols, que nous connoissons, suffisent, je pense, pour justifier notre assertion.

On voit chez les Romains des *Rufus*, des *Niger*, des *Fulvius*, des *Crassus*, des *Lepidus*, des *Celsus*, des *Balbus*, des *Firmus*, des *Capito*, des *Cornelius*, des *Gracchus*, des *Hortensius*, des *Lucius*, des *Pontius*, des *Cæpius*, &c. &c. &c. comme on trouve chez nous des *Leroux*, *Lenoir*, *Leblond*, *Legras*, *Lebeau*, *Legrand*, *Lebegue*, *Lefort*, des *Tête* ou *Belle-tête*, des

devint le nom patronimique de ſa race ; & chacun, outre ſon nom de

---

Corneille, des *Legeai*, des *Delort*, des *Dubois* ou *Dujour*, *Dupont*, *Dubuiſſon*, &c. &c. &c. Les Italiens & les Eſpagnols ont également des noms propres qui répondent exactement à ces mots. Les premiers diſent *il Roſſo*, *Nero*, *Biondo*, *Graſſo*, *Bello*, *Grande*, &c. ; les autres *Roxo* (prononcez *Rocko*), *Tignado*, &c. Les Anglois & les Allemands peuvent nous fournir de ſemblables preuves.

Il n'y a pas juſqu'aux noms propres qui ſemblent ne préſenter aucun ſens connu, qui n'en aient un très-précis, ſi l'on ſait remonter à leur origine, obſcurcie par le temps ou par l'éloignement. Le mot *Grivel*, par exemple, qui eſt le nom de l'Editeur de ces Mémoires, ne paroit rien ſignifier en françois ; mais rapproché de ſon origine italienne *Crivello*, c'eſt le nom du crible, un des inſtrumens du Cultivateur, nom auſſi honorable que tout autre. L'Editeur fonde d'abord cette induction ſur l'analogie du mot *Crivello*, enſuite ſur

baptême, eut en même temps un nom propre qui ne permit plus de le confondre avec tout autre membre de la Société. Les onze chefs des premieres familles, comme autrefois les fils de Jacob, donnerent leurs noms aux onze Tribus, dont la population compose l'ensemble de la Colonie.

La premiere Tribu, formée de la

---

l'existence de plusieurs familles qui vraisemblablement en ont tiré leur nom; telles que les *Crivelli*, en Lombardie & dans le Comtat d'Avignon; les *Grivel*, en Suisse & en Franche-Comté, qui y sont sans doute venus d'Italie, & sur ce que la famille de l'Editeur est originaire de Franche-Comté. C'est ainsi que ce nom transplanté, & qui n'a plus de sens en France, en a un très-intelligible & très-connu dans le pays où il fut formé, & qui l'employa le premier.

Valere Maxime, à l'endroit déjà cité, donne une autre foule d'exemples de ce que nous avançons ici.

famille de Henri, fut appelée de *l'Aîné ;* la ſeconde ou la famille de Baptiſte, reçut le nom de *l'Ardent ;* la troiſieme ou celle de Guillaume, porta celui du *Sérieux ;* la quatrieme ou celle de Vincent, fut nommée du *Jovial ;* la cinquieme ou celle de Charles, prit le nom de *Beauchamp ;* la ſixieme ou celle de Philippe, fut diſtinguée par celui de *Lebon ;* la ſeptieme, qui deſcendoit de Guy, fut reconnue ſous le nom de *Lefort ;* la huitieme ou la famille d'Etienne, s'appela de *l'Aviſé ;* la neuvieme ou la famille de Joſeph, ſe nomma du *Hardi ;* la dixieme ou celle de Martial, eut le nom du *Queſtionneur*, & par ſyncope, du *Queſteur ;* enfin la onzieme ou celle de Félix, fut appelée du *Maudoux*, &c.

C'eſt la premiere époque de la diſtinction des individus & des familles dans la Colonie, par des noms

propres & patronimiques ; distinction qui, relativement à son objet, mit de pair la Société de l'Isle avec tous les Peuples de la terre.

Le Pere créa un Directeur des améliorations, pour perfectionner les productions naturelles de l'Isle, & pour y rassembler & tirer le meilleur parti de celles qu'on pourroit se procurer d'ailleurs.

Il institua une Société de gens instruits pour écrire l'Histoire, parce que les Annales comme les Loix doivent être exposées aux yeux du Public.

Nous ne devons pas oublier ici les réglemens qui furent faits pour l'éducation & l'instruction de la Jeunesse. Ces objets étoient trop importans par eux-mêmes & par leur influence ; ils étoient trop présens au cœur paternel du Chef de la Colonie, pour que le soin de les maintenir & de les surveiller, ne fît pas un de ses premiers devoirs.

On ne confond pas dans notre Isle, comme dans certains pays de l'Europe, où l'on croit être parvenu à toute la hauteur de la science, on ne confond pas l'instruction avec l'éducation. Celle-ci, parmi nous, regarde proprement le pere & la mere : les soins de leur vigilance précedent même la naissance des enfans.

Eléonore avoit déjà enseigné & prescrit aux meres tout ce qu'elles ont à faire pendant leur grossesse, pour donner le jour à des enfans bien constitués, & pour que l'ame de ces enfans ne reçoive dans le sein maternel aucune influence contraire à la vertu. Elle avoit recommandé, dans le cas où la mere ne pourroit pas nourrir son enfant, de lui chercher une nourrice saine, tendre, attentive, complaisante. Elle avoit indiqué la méthode qu'il falloit suivre pour lui former une santé robuste, pour étendre

ſa force & ſa vigueur, le dérober aux impreſſions dangereuſes, & le ſouſtraire aux mauvaiſes habitudes & aux fantaiſies.

Le Pere avoit fait connoître, dans le plus grand détail, tout ce qu'il étoit néceſſaire d'apprendre & de faire pratiquer aux enfans, dans le premier âge. Il voulut, à cet effet, qu'on les habituât d'abord au plus grand reſpect pour les parens, les ſupérieurs & les vieillards, afin que ce ſentiment, qu'il regardoit comme la baſe des mœurs & de l'union ſociale, devînt la premiere habitude de l'enfant, la premiere loi de ſa conſcience, & qu'il trouvât ſon bonheur dans l'accompliſſement des devoirs de la piété filiale.

Il exigeoit que les parens inſtruiſiſſent les enfans juſqu'à l'âge de ſix ans, & leur appriſſent les regles de la politeſſe; que l'éducation domeſtique leur inſpirât de l'amour pour tous les

hommes, du reſpect pour la vertu, de la haine pour la méchanceté, du mépris & de l'averſion pour tous les vices; qu'on les prémunît contre la volupté, l'intempérance, la pareſſe, l'ambition, le déſir des louanges, la frivolité, &c. &c.

D'après ces regles d'éducation, les parens doivent former eux-mêmes, autant qu'il leur eſt poſſible, le corps, le caractere & les mœurs de leurs enfans, par des ſoins attentifs & continus, & par leurs exemples encore plus que par des leçons; car c'eſt à eux à leur apprendre à ſupporter les maux attachés à la vie, à ſe ſoumettre à la volonté du Ciel & aux loix de la Nature; à être bons fils, bons freres, bons parens, bons amis, bons voiſins, &c.

La juriſdiction des parens eſt plus étendue que celle du Souverain. Celle-ci n'a d'inſpection que ſur les actes

qui bleſſent les droits d'autrui. Les parens ont le droit de punir les omiſſions, & celui de prévoir & de prévenir les actes nuiſibles.

Le but de l'éducation eſt chez nous de faire un homme ſenſible, robuſte, ſociable; celui de l'inſtruction, de former un Citoyen utile, équitable, expérimenté, qui connoiſſe les vrais principes des droits & des devoirs ſociaux, & les rapports heureux & néceſſaires qui lient entre eux le chef & les membres de la Société.

L'éducation eſt privée, c'eſt-à-dire, circonſcrite dans la maiſon paternelle; mais l'inſtruction doit être publique, comme faiſant partie des fonctions de la ſouveraineté, établie ſous ſon autorité & donnée à ſes frais. Elle doit être uniforme, conſtante, univerſelle; car tous les individus de la Société ſans exception, ont beſoin de connoître ce qu'ils peuvent ſur les

autres, & ce que les autres peuvent ſur eux ; ce qu'ils doivent aux autres, & ce que les autres leur doivent, & cette inſtruction doit l'apprendre à tous & tous les jours.

Il faut donc que l'inſtruction ſoit populaire, & ne ſoit refuſée à aucun enfant, de quelque état qu'il puiſſe être ; par conſéquent, qu'elle ſoit ſimple, préciſe, ſommaire, & ſe réduiſe à un petit nombre de points capitaux propres à frapper l'entendement le plus groſſier.

Il faut qu'elle enſeigne d'abord les droits & les devoirs de l'homme naturel & de l'homme ſocial, la doctrine des avances & de la propriété, de maniere que la connoiſſance des droits ſoit liée à celle des devoirs ; que l'une & l'autre partent de celles des avances, & que le tout ſe termine au maintien & au reſpect dû à la propriété.

Il importe enſuite de tirer de cette doctrine, réduite à des principes clairs & méthodiques, des préjugés d'opinion & de mœurs imitatives. Voici quels doivent être les préjugés ſi néceſſaires à établir. 1°. La paternité eſt ſacrée ; 2°. les liens du ſang nous impoſent le devoir de chérir, de reſpecter, de ſecourir nos parens ; 3°. l'autorité ſouveraine, égide des propriétés, eſt non ſeulement utile, mais indiſpenſable dans toutes ſes ſoudiviſions ; 4°. ſes droits, ſa part, ſa propriété, ſont conſtans dans l'Etat, & doivent être reconnus & ſoutenus par tous les Citoyens ; 5°. de même qu'il y a un Dieu, un Pere, une Loi, une propriété perſonnelle, il doit y avoir un Prince, un revenu public, une propriété publique.

Le Pere, qui nous avoit inculqué profondément ces vérités primitives & néceſſaires, convaincu que l'homme n'eſt

n'eſt rien & ne peut rien être ſans l'inſtruction ; que le plus petit & le plus pauvre des hommes a droit à ce bien commun (parce que nul n'eſt fait plus qu'un autre pour le néant, ni pour ce qui en approche, & que l'inſtruction, qui a pour but & pour fin de façonner d'abord & diſpoſer les hommes à entrer en ſociété, c'eſt-à-dire, en rapports les uns avec les autres, doit les tenir enſuite conſtamment unis en étendant ſes influences bienfaiſantes juſqu'aux générations les plus éloignées) : le Pere voulant pourvoir à l'inſtitution & à la perpétuité de l'enſeignement public (*a*), ordonna

(*a*) Nous ne pouvons aſſez le dire ; ſans l'enſeignement général & conſtant des loix naturelles de l'ordre ſocial, il eſt impoſſible qu'une Société parvienne à une proſpérité réelle & durable. Un tel enſeignement répandu ſur tous, peut ſeul empêcher le Gouvernement de devenir

que désormais l'homme le plus instruit, le plus doux, le plus patient de chaque quartier (composé de vingt maisons), seroit chargé d'enseigner tous les enfans mâles de ce quartier, âgés de six ans, & de leur apprendre ce qu'il y a de plus simple dans cette doctrine ; qu'il les formeroit d'abord à la lecture, à l'écriture, aux premiers principes de l'arithmétique, de la géométrie, de la morale, & que les

---

arbitraire, parce que chez un Peuple où les préjugés de l'enfance sont tous fondés en raison, où l'instruction générale affermit ces préjugés, tout le monde doit connoître les principes & l'objet de la Société, & demeurer éclairé sur les devoirs de l'homme ; & qu'alors les préjugés, l'intelligence & la raison de tous, composent une force irrésistible, qui fait la loi suprême de tous, que l'erreur ne sçauroit vaincre, que le désordre ne peut altérer. *Note de l'Editeur.*

enfans demeureroient ſous ce Maître juſqu'à neuf ans.

Qu'en ſortant de cette école, les enfans de cinquante maiſons paſſeroient ſous un autre Maître, qui s'appliqueroit à étendre ces connoiſſances & à leur en donner de nouvelles, parmi leſquelles on peut compter celle de l'Hiſtoire.

Qu'une troiſieme claſſe recevroit les enfans de deux cents maiſons, qui auroient atteint leur douzieme année, & qu'ils y ſeroient inſtruits, juſqu'à la quinzieme, des regles de la Grammaire, de la Philoſophie, de la Rhétorique.

Enfin que dans une quatrieme & derniere claſſe, les jeunes gens ſuffiſamment inſtruits dans les précédentes, prendroient les dernieres leçons de Morale, de Juriſprudence & de Politique ; & qu'au ſortir de celle-ci, ils ſeroient admis au concours des

grades de Bacheliers & de Docteurs; & seroient examinés sur toutes leurs études, par des Savans profonds nommés à cet effet, devant le tribunal chargé de surveiller l'instruction publique.

Pour ne pas nous répéter, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, après en avoir déjà parlé dans le Chapitre des Loix; mais nous pensons ne devoir pas omettre ce que fit le Législateur pour donner le complément & la perfection à l'instruction sociale. Il ordonna à trois de ses fils, Henri, Philippe & Guillaume, de faire de concert un Ouvrage classique, en forme de Catéchisme, sur la Morale & sur la Politique, pour servir à l'instruction pléniere de tous les jeunes gens qui feroient leurs derniers cours, & défendit par une loi expresse, d'en admettre aucun non seulement aux emplois civils &

militaires de la Société ; mais encore au nombre des Citoyens, qu'il n'eût prouvé, dans un examen rigoureux, qu'il poſſédoit parfaitement toute la doctrine du Catéchiſme, & n'eût juré ſolennellement d'en obſerver les préceptes. Le Pere ne vit pas la fin de cet Ouvrage, dont nous donnerons un ſommaire lorſque l'ordre des événemens nous obligera d'en parler.

Le dernier réglement, dont nous devons rapporter les dipoſitions, eſt celui qu'il fit pour prévenir le danger des inhumations précipitées. Il défend d'enterrer le corps de tout homme cenſé mort, ſans l'avoir gardé deux fois vingt-quatre heures la face découverte, & avant que ſa mort ait été dûment conſtatée par un procès-verbal en regle.

CHAPITRE XLVI.

La barque armée en guerre rencontre la flotte des Negres antropophages, la combat, la diſperſe, & la pourſuit juſque ſur leurs côtes ; ſignes d'humiliation & de ſoumiſſion de la part des Sauvages ; peines qu'on leur impoſe ; les navigateurs vont enſuite chez les Negres ennemis des premiers ; ils y trouvent Dom Pedro dans un fâcheux état ; ils le prennent ſur leur vaiſſeau pour le ramener à l'Iſle ; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.

LA barque expédiée contre nos ennemis fut à peine ſortie de la baie, qu'un vent très-favorable de ſud-oueſt enfla ſes voiles. Nous profitâmes de cet avantage pour accélérer notre

marche & nous élever au nord, & nous fîmes tant de diligence, que nous n'employâmes pas plus de douze heures pour doubler la pointe ſeptentrionale de l'Iſle, & parvenir à l'embouchure de la riviere où nous ſuppoſions que les Negres étoient encore.

Mais nous nous trompâmes dans notre conjecture. Quelque diligence que nous euſſions faite, nous arrivâmes trop tard. Les Sauvages étoient partis. L'on ne trouva pas un ſeul de leurs canots ; cependant, en ſupputant ce que les Negres avoient dû mettre de temps pour revenir du pont-levis à leurs bateaux, & faire les arrangemens de leur départ, l'on jugea qu'ils n'avoient quitté l'Iſle qu'aſſez tard, & qu'ils ne pouvoient être aſſez éloignés, pour qu'en ſe hâtant l'on ne parvînt pas à les atteindre avant qu'ils euſſent gagné leurs côtes.

En conséquence, la barque vira de bord, & déployant toutes les voiles, on cingla vers le nord-oueſt, que les Negres priſonniers avoient autrefois indiqué au Pere, comme le côté de l'horizon où ſe trouvoit leur pays. Vers le coucher du ſoleil, Philippe, monté ſur la hune du grand perroquet, découvrit du haut des mâts une partie de la flotte ennemie, ſuivant exactement la route que nous ſuppoſions qu'elle avoit priſe. Nous tînmes conſeil là-deſſus, pour ſavoir ſi durant la nuit nous devions continuer de donner chaſſe aux Negres, ou s'il convenoit de diminuer de voiles pour proportionner la marche du vaiſſeau à celle de leur flotte.

Nous ne connoiſſions pas la diſtance de notre Iſle au pays des Sauvages, & nous ne pouvions faire à ce ſujet que des conjectures plus ou moins approchantes de la vérité. En

diminuant la marche du vaiſſeau, il étoit poſſible que les Negres, qui devoient connoître ces mers, euſſent le temps de regagner leurs parages pendant la nuit. D'un autre côté, l'on avoit à craindre de dépaſſer les canots ſans les voir, tandis que les Negres découvrant peut-être le vaiſſeau, beaucoup plus apparent par ſa groſſeur & la blancheur des voiles, changeroient de route, deſcendroient ſur quelque Iſle déſerte, ou ſe diviſeroient de maniere à nous déconcerter avec notre bâtiment unique.

La probabilité de ces événemens ayant été peſée, la majorité des opinions fut de mettre en panne juſqu'à la nuit cloſe, pour ſe tenir à l'arriere des ennemis, puis d'employer une partie des voiles à les ſuivre d'aſſez près pour les retrouver le lendemain.

D'après cette réſolution, l'on prit, pour ſe remettre en route, toutes les

précautions que la prudence la plus vigilante pouvoit ſuggérer. Henri donna l'ordre de la marche, & preſcrivit de ſonder fréquemment, de ſe tenir ſans lumiere ſur le vaiſſeau, & d'obſerver le plus grand ſilence. Ceux que le devoir du ſervice obligeoit d'être ſur le pont, devoient y demeurer couchés ou immobiles. Si quelque bruit ou quelque lumiere leur annonçoit l'ennemi, ils devoient en avertir doucement le Pilote, qui avoit ordre de ſe détourner un peu de ſa route, pour dérober la barque aux regards des Sauvages; mais ſi vers le point du jour on ne les appercevoit point, & qu'on les eût dépaſſés, il devoit revenir ſur ſes pas & courir des bordées pour les atteindre.

Les ordres de Henri furent ponctuellement exécutés. On ralentit la marche du vaiſſeau. La ſécurité des Négres ne fut point troublée, & nous

ne découvrîmes pas les Sauvages, qui, ſe relayant ſans doute pour ramer, ne ceſſerent d'avancer dans leur route. Mais lorſque le jour fut aſſez grand pour voir au loin ſur la mer, on apperçut leurs canots à la même diſtance à peu près où on les avoit vus la veille, & ils ne tarderent pas eux-mêmes à découvrir le vaiſſeau, comme nous le connûmes bientôt aux mouvemens de leur flotte. Ils ne pouvoient guere imaginer par qui cette barque étoit montée. Peut-être n'en avoient-ils jamais vu de ſemblable; mais la nouveauté du ſpectacle, ou plutôt la férocité de leurs mœurs ſanguinaires, qui les rendoit ennemis de tous les hommes, & fomentoit dans leurs cœurs le déſir de faire des priſonniers pour ſe raſſaſier de leur chair, les engagea d'abord à ſe raſſembler, & à venir enſuite vers la barque pour

l'attaquer de tous côtés, s'ils en trouvoient le moyen.

Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir de l'intention des Sauvages, qui, s'approchant peu à peu du vaisseau, en brandissant, d'un air insolent, leurs lances & leurs zagaies, sembloient nous défier au combat. En conséquence nous nous disposâmes non seulement à les recevoir, mais, si nous n'étions prévenus, à les attaquer nous-mêmes, pour disperser & détruire ces hommes cruels, ennemis implacables de toute Société. Cependant, pour tirer tout le parti possible des fautes que l'orgueil & l'inexpérience de l'ennemi lui faisoit faire dans ses mouvemens & dans ses dispositions, pour augmenter sa confiance & lui causer une surprise d'autant plus effrayante qu'elle seroit moins prévue, nous affectâmes une sorte de circonspection timide, que

les Negres devoient prendre pour un ſentiment de crainte ou d'infériorité de notre part.

Il ne paroiſſoit ſur le pont que cinq perſonnes, qui ſembloient ſeules conduire la barque & qui étoient ſans armes, ſans avoir l'air de faire aucun préparatif de défenſe; les Negres s'approchoient des deux côtés avec beaucoup de diligence, comme s'ils n'avoient qu'à mettre la main ſur leur proie.

Quand nous les vîmes à peu près à la portée du fuſil, le Capitaine Wilſon, qui avoit appris quelques mots de la Langue de ces Barbares chez les Negres leurs ennemis, ſe montra ſur la proue, leur demanda, avec un porte-voix, ce qu'ils vouloient, & leur fit ſigne avec la main de s'arrêter. Les Negres répondirent avec de grands cris. Cependant, comme ils parloient tumultueuſement & d'aſſez loin, on n'entendit

que des voix confuſes ; mais leurs geſtes & leur action ne laiſſerent aucune ambiguïté ſur le ſens de leurs paroles. Croyant inutile de cacher les diſpoſitions qui les amenoient, ils faiſoient ſigne à nos gens qu'ils vouloient leur ſcier le ventre ; opération qu'ils pratiquent ſur les priſonniers qu'ils tuent avant de les préparer pour leurs horribles feſtins.

Ces Barbares continuoient ainſi d'avancer, toujours pleins de leur affreux projet & d'une aveugle confiance, fondée ſur leur nombre & ſur l'apparence de notre foibleſſe. Ils n'étoient déjà plus qu'à dix braſſes de nous, lorſque tout à coup les manœuvres changent, les canons ſont démaſqués (*a*), le feu & le bruit de

(*a*) Quoique le vaiſſeau des Inſulaires fût une eſpece de brigantin, comme on le voit dans cette narration, il paroît que

nos armes frappent les ſens & l'ame des Sauvages de ſurpriſe & de terreur. Pluſieurs de leurs pirogues ſont briſées & renverſées dans la mer, & les hommes qui les montoient ſont tués ou précipités dans les flots.

Quoique très-étonnés d'une attaque ſi vigoureuſe & ſi peu prévue, les Negres ſoutiennent quelque temps le feu de la barque. Ils s'efforcent de venir juſqu'au vaiſſeau & lancent leurs traits avec furie, mais ſans ſuccès. Le courage eſt peut-être égal des deux parts, mais les moyens & l'induſtrie ne ſont pas les mêmes. L'artillerie du vaiſſeau ne ceſſe de tirer ſur la flotte & de la foudroyer d'une maniere terrible. Les Negres, qui n'ont rien

---

les canons qu'il portoit ne pouvant être que ſur le pont, n'avoient que des ſabords ſans mantelets. On avoit donc été obligé de les maſquer, pour en dérober la vue aux yeux des Sauvages. *Note de l'Editeur.*

à lui opposer, ne savent comment échapper à son effet destructeur. La confusion se met parmi eux, l'épouvante en gagne une partie; les plus timides reculent, s'éloignent, se divisent & fuient de divers côtés, sans être retenus par les cris des blessés, ou par la considération du péril qui menace le reste de leurs camarades.

Mais ceux-ci ne cedent point à cet exemple décourageant; quoique lâchement délaissés, ils n'en montrent que plus de fureur. Ils recueillent les nageurs dans leurs pirogues, & ne prenant conseil que de leur désespoir, ils bravent tous les dangers qui les entourent, affrontent la mort avec audace, & n'ont aucun regret de périr, pourvu qu'ils puissent aborder le vaisseau & faire tomber sous leurs coups quelques-uns des nôtres. Le canon & la mousqueterie ont beau tonner sur eux, ils arrivent sur quatre

Derniere défaite des Negres Antropophages et leur entiere soumission.

Poirier del. V. Opmer Sculp.

pirogues jusque sous le bâtiment. Là ils font tout ce qui leur est possible pour y entrer ; ils s'entr'aident mutuellement pour atteindre le pont, ils s'accrochent aux chaînes des galaubans pour s'y élever ; mais indignés de l'incroyable témérité des Negres, pressés par cette attaque, nous n'oublions rien de notre côté pour la rendre inutile. On coupe les mains de ceux qui s'attachent au platbord ; on assomme avec des anspecs, on repousse avec des gaffes tous ceux qui se présentent. La plupart des Negres sont tués ; les autres, blessés ou mutilés, sont rejetés dans la mer. Un seul des ennemis, par un prodigieux effort, monte jusque sur la poupe, où, avant qu'il puisse faire usage de ses armes, il est égorgé. Ils ont tous péri, & ils nous laissent dans l'admiration de leur courage & de leur constance, qualités destinées pour

la défenſe de la juſtice & de l'humanité.

C'étoit beaucoup pour nous d'avoir ainſi détruit une partie de nos ennemis, ſans avoir fait la moindre perte ni reçu la moindre bleſſure ; mais ce n'étoit pas aſſez. Il falloit pourſuivre les fuyards pour achever notre ouvrage, & du moins éteindre en eux le déſir d'approcher jamais de notre Iſle ; il falloit ſur-tout les aſſujettir, s'il étoit poſſible, à force de bons traitemens & de bienfaits, à la condition expreſſe de ne plus immoler de victimes humaines, & ſous peine de la deſtruction totale de leur peuplade. L'intérêt & l'honneur de l'humanité, ceux de la juſtice naturelle & de la Colonie, nous en faiſoient une loi préciſe, & demandoient que ſans perdre un moment, nous nous hâtaſſions de l'exécuter. Nous déployâmes donc toutes

les voiles pour courir de nouveau ſur les traces de l'ennemi, & rendant graces à la Providence de ce premier avantage, nous la priâmes de bénir la ſuite de cette entrepriſe & de la couronner par le plus heureux ſuccès, c'eſt-à-dire, par le repentir & la ſoumiſſion des Barbares.

Cependant les canots qui avoient quitté le combat fuyoient avec une grande viteſſe, hors de la route qu'ils ſuivoient auparavant; mais quoique nous fuſſions aux mains avec les autres Negres lorſque ceux-ci s'éloignoient, nous n'avions pas été ſi fort occupés du ſoin de notre défenſe, que nous n'euſſions obſervé leur marche. Nous avions remarqué que quoique diviſées, toutes les pirogues prenoient la même direction, & nous avions jugé que les Negres, craignant d'être atteints par le vaiſſeau avant d'arriver ſur leurs parages, avoient deſſein de

débarquer sur quelque Isle peu éloignée, dont ils connoissoient le gisement, pour se sauver dans les terres, & se dérober par ce moyen à nos poursuites.

D'après ces considérations, la barque mit le cap à l'oueſt-nord-oueſt, & tenant le vent au plus près pour profiter d'une jolie brise qui souffloit du sud, vogua légérement vers sa destination. Elle n'eut pas ainsi marché plus d'une heure, qu'on apperçut les pirogues des Negres, & qu'on découvrit au-delà, comme on l'avoit bien prévu, une terre sur laquelle ils portoient de toutes leurs forces. La barque gagnoit insensiblement du chemin sur les canots, & vraisemblablement elle les eût rattrapés, s'ils eussent eu à parcourir un espace plus considérable; mais la distance de ces derniers à la terre n'étoit pas assez grande pour qu'on pût se flatter de les joindre

avant qu'ils fuſſent arrivés, comme on s'en apperçut bientôt.

Quelque rapide que fût la courſe du vaiſſeau, les Negres furent deſcendus ſur le rivage, & eurent chargé ſur leurs épaules leurs pirogues d'écorce, que la barque n'étoit pas encore à portée de tirer ſur eux. D'autres circonſtances défavorables s'oppoſoient à notre débarquement. La terre couroit eſt & oueſt auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre. Il ventoit frais, & le vent nous portoit dans ce moment directement à la côte. Elle étoit entourée d'un reſcif preſque à fleur d'eau, contre lequel la mer écumante venoit briſer & formoit un reſſac dangereux. La vue du péril n'avoit pas arrêté les Negres, parce qu'ils n'avoient rien à ménager, que leurs pirogues étoient légeres, & qu'ils avoient heureuſement trouvé un intervalle étroit dans le reſcif, où la mer

plus profonde & moins agitée leur avoit donné paſſage ; mais la barque ne pouvoit prendre cette route, ni haſarder de franchir le reſcif, ſans courir les plus grands riſques de s'y briſer & d'y périr.

L'impoſſibilité reconnue de débarquer ſur cette côte, nous fit réſoudre à reprendre le large, non ſeulement pour éviter de donner contre les écueils, mais pour tourner la terre, s'il étoit poſſible, dans le cas où elle ſerbit une Iſle. Nous avions deſſein de deſcendre ſur la côte oppoſée, ſi elle étoit abordable, & ſi nous trouvions les Negres, de les attaquer. L'on changea donc les amures pour s'éloigner & s'élever à l'eſt, & l'on n'eut pas vogué long-temps, qu'on vit diſtinctement cette terre ſe rétrécir & ſe terminer par une pointe. Nous manœuvrâmes pour la doubler, & le vent étant bon, nous l'eûmes bientôt

dépaſſée. Alors on vit clairement qu'on ne s'étoit pas trompé en penſant que c'étoit une Iſle, & l'on ne douta point qu'elle ne fût déſerte. Rien n'indiquoit qu'elle fût habitée ; longue, mais étroite & peu boiſée, elle n'avoit qu'une chaîne de collines dans le milieu, en ſorte qu'en l'approchant ſucceſſivement au ſud & au nord, on la voyoit toute entiere.

Les Negres n'y étoient pas deſcendus pour s'y arrêter ou s'y cacher. Ils ſavoient bien que cet aſile n'étoit pas sûr ; ils n'avoient fait que traverſer l'Iſle dans ſa largeur : ainſi, tandis que le vaiſſeau la tournoit, ils s'étoient rembarqués dans leurs canots, & avoient repris leur chemin en toute diligence, ſe flattant d'autant plus de l'eſpoir de ſe ſauver, qu'ils étoient plus près de leur pays.

En effet, du rivage de l'Iſle déſerte, on découvroit les côtes les plus

élevées de celle des Sauvages. Les pirogues avoient déjà fait une bonne partie du trajet qui séparoit ces deux terres, lorsque l'équipage de la barque apperçut les ennemis, & que l'on fut à même de leur donner chasse. Ils paroissoient alors si éloignés du vaisseau & si près des côtes, que nous commençâmes à douter si nous pourrions les rejoindre. Cependant nous ne cessâmes pas de les poursuivre, & nous les atteignîmes enfin à peu de distance du rivage.

Dès que nous fûmes à portée de l'ennemi, le canon tira sur les pirogues. La barque les serra de près, & par des évolutions habiles & rapides, se multipliant, pour ainsi dire, & les attaquant toutes les unes après les autres, les maltraita si cruellement, que la plupart furent mises en pieces. Aucun des canots, aucun même des hommes qui les montoient, n'auroit échappé

échappé au feu meurtrier & ſoutenu du vaiſſeau, ſi le rivage eût été plus éloigné; mais la proximité de la côte, la connoiſſance qu'en avoient les Negres, l'attention qu'ils eurent de ſe diviſer, & l'abandon qu'ils firent de quelques pirogues pour gagner la terre à la nage, en ſauverent un petit nombre. Les Sauvages qui n'étoient pas de leur expédition maritime, & qui avoient leurs habitations voiſines de la mer, attirés en foule ſur le rivage par le bruit de l'artillerie, ne furent pas d'un grand ſecours pour leurs compagnons, ni des ſpectateurs bien tranquilles du combat. Le vaiſſeau leur tira quelques volées qui en éclaircirent les rangs. Pluſieurs reſterent ſur la place; le reſte ſe ſauva par une fuite précipitée.

Cette race d'hommes barbares & féroces étoit ainſi bien punie de ſon audace & de ſa méchanceté. Nous en

avions tiré toute la vengeance qu'un peuple juſte & bon pouvoit ſe permettre, contre un ennemi féroce, pour une défenſe légitime ; mais nous n'avions pas rempli toute l'étendue de nos deſſeins, ſi nous ne forcions les Sauvages à renoncer à leurs coutumes atroces, & à devenir des êtres plus paiſibles & plus humains. C'étoit le principal motif de l'expédition, & ce qui nous avoit déterminés, pendant le combat, à tâcher de faire des priſonniers.

L'heureux ſuccès de nos armes nous en aſſura le moyen. Pluſieurs des ennemis, renverſés dans les flots avec leurs pirogues, par les dernieres décharges du canon, bleſſés ou étourdis de leur chute, n'avoient pu fuir vers la côte auſſi vîte que quelques-uns de leurs camarades. Ils demeuroient en arriere à la merci de nos coups, & n'auroient pu les éviter ; mais nous

les ſuſpendîmes, déjà bien affligés d'avoir répandu tant de ſang, & réſolus de ſauver ces miſérables, pour les faire ſervir au bien de leurs freres. Pour cet effet, nous mîmes promptement la chaloupe à la mer, avec huit hommes qui coururent ſur les traîneurs & en prirent cinq; l'on fut obligé de les garrotter & de les tenir couchés dans la chaloupe pour les réduire & les tranſporter au vaiſſeau.

On peindroit difficilement la ſurpriſe ſtupide de ces Barbares, en ſe voyant au milieu de nous. Leur abattement & leur terreur étoient inexprimables. Dans la main d'un ennemi auſſi puiſſant que terrible, ils ne s'attendoient à rien moins qu'à être dévorés, comme on le connut par leurs geſtes; malgré cela pourtant, ils ſe jeterent à nos pieds d'une maniere ſuppliante, en murmurant

quelques mots qu'on n'entendit pas ; mais ſur le ſens deſquels on ne put ſe méprendre. Ils demandoient miſéricorde de tout leur pouvoir.

On les fit relever, & on mit un appareil ſur les bleſſures de deux d'entre eux qui en avoient beſoin. Enſuite M. Wilſon, qui nous ſervoit d'Interprete, leur fit entendre, comme il le put, quelles étoient nos intentions, & tâcha de les raſſurer. Il leur témoigna par ſignes, l'horreur invincible que nous avions pour les repas de chair humaine ; mais en leur faiſant perdre l'idée que nous voulions nous repaître de leur chair, il s'efforça d'augmenter encore dans leur eſprit l'opinion qu'ils s'étoient faite de notre pouvoir. Il leur dit que nous voulions donner la paix à leur peuplade, mais ſous deux conditions expreſſes : la premiere, que tous les Negres qui la compoſoient, s'abſtiendroient

déſormais de naviguer vers notre Iſle : la ſeconde, qu'ils renonceroient pour toujours à manger leurs priſonniers. Il ajouta, que s'ils promettoient d'obſerver ces conditions, & les gardoient fidélement, nous ne jetterions plus ſur eux le feu meurtrier ; mais qu'abſolument maîtres d'en diſpoſer à notre gré, s'ils tranſgreſſoient jamais la loi qu'on leur impoſoit, nous lancerions les foudres ſur leurs terres & ſur leurs eaux, juſqu'à l'entiere deſtruction du pays.

Pour donner à nos priſonniers, étonnés de ces menaces, une preuve certaine de notre puiſſance ſur le plus fier des élémens, & les effrayer davantage, Wilſon fit porter devant eux une jatte pleine d'eſprit de vin, quelques pétards, & deux groſſes fuſées. Il alluma un bout de papier, puis l'approchant de la liqueur ſpiritueuſe, que les Sauvages prenoient pour de

l'eau, il ordonna au feu de la brûler; & auſſi-tôt une flamme vive voltigea ſur le vaſe. Il commanda aux fuſées & aux pétards de s'élancer & de partir, & à l'approche du papier, les unes jaillirent en ſifflant à une grande hauteur, & les autres, ſerpentant parmi les Negres, comme auroit pu faire la foudre, finirent par éclater entre leurs jambes.

La frayeur ſubite dont ce merveilleux ſpectacle frappa les Negres, augmentée encore par le bruit du canon que l'on tiroit en ce moment, fit une telle impreſſion ſur leurs ſens, qu'ils en tomberent à la renverſe & demeurerent quelque temps ſur le pont, comme s'ils étoient privés de ſentiment & de vie.

Cette ruſe eut un effet très-favorable à nos deſſeins, & cependant nous n'y applaudîmes point. Elle tenoit de trop près à la ſupercherie,

pour plaire à des ames franches & vraies. Non seulement on trompoit les Negres en leur donnant à plaisir des idées fausses sur notre compte, mais on les jetoit dans la superstition ; & si c'est un mal de tromper les hommes en quoi que ce soit, c'en est un bien grand que de les induire en erreur sur des objets qui tiennent à des vérités importantes. Henri ne put s'empêcher de blâmer l'imprudence de l'Anglois. Mais la chose étoit faite, & celui-ci, qui se savoit gré de son artifice, se contenta de répondre froidement par cet axiome latin d'une politique peu scrupuleuse : *Dolus an virtus, quis in hoste requirat* (*a*) ?

Revenus à eux & relevés, les Sauvages, voyant l'esprit de vin brûler

(*a*) Ruse ou force, qu'importe à l'égard d'un ennemi ?

jusqu'à la derniere goutte, nous regarderent comme des êtres surnaturels; & ne doutant point que nous ne pussions exécuter les menaces qu'on venoit de leur faire, ils se prosternerent de nouveau devant nous, & frapperent le plancher de leur front, pour marque de leur soumission & d'une entiere dépendance.

Alors Wilson dit à deux des Sauvages qui paroissoient le plus effrayés, qu'on alloit les mettre à terre & leur rendre la liberté, afin qu'ils pussent rapporter aux leurs ce qu'ils venoient de voir & d'entendre, & les engager sans délai à s'humilier & à se soumettre. » Nous garderons, ajouta-t-il, vos trois compagnons pour otage. Si vous manquez à vos promesses, ils seront nos premieres victimes; mais si votre Nation (*a*) se soumet de

(*a*) Le mot *Nation* ne doit pas être pris

bonne foi, nous vous donnons notre parole de relâcher les prisonniers «. Tous les guerriers de la barque firent serment, en levant la main droite, d'observer cette promesse religieusement. On conduisit ensuite les deux Negres à terre & on les déposa sur le rivage, d'où ils s'empresserent d'aller joindre les leurs.

---

ici dans une acception précise & dans son véritable sens. Il désigne proprement une grande famille politique, réunie par le lien des Loix, & fixée sur son sol par la base constitutive de la Société. Il n'y a point de vraie *Nation*, où il n'y a point d'agriculture, point de Loix qui assurent les propriétés, point de Constitution qui les protege. On ne doit entendre par le mot *Nation*, employé quelquefois dans ces Mémoires, qu'une de ces Sociétés ébauchées d'hommes sauvages, vivant précairement de chasse ou de pêche, qui méritent plutôt le nom de bandes, de hordes ou de peuplades. *Note de l'Editeur.*

Après ce qui venoit de se passer, & dans la consternation où devoient être les Sauvages, nous avions tout lieu d'espérer que les propositions de paix qu'on leur portoit de notre part, seroient favorablement écoutées. En conséquence nous nous tînmes quelque temps près de la côte, pour être plus tôt instruits de l'effet de la négociation: mais comme les Sauvages s'étoient retirés dans l'intérieur du pays; que les députés devoient s'assurer du consentement général, & ramener les Chefs de la Peuplade sur le rivage, pour nous témoigner leur soumission; que tout cela demandoit du temps, & que le jour baissoit, nous nous éloignâmes de la terre, pour prévenir les dangers qu'on pouvoit courir la nuit, & persuadés que le lendemain, de bonne heure, nous aurions des nouvelles des Negres.

L'événement justifia nos espérances.

Le ſoleil ſe montroit à peine ſur l'horizon, qu'on vit ſortir des bois & deſcendre des montagnes, une foule de Negres des deux ſexes. Le gros de la troupe s'arrêta ſur une colline, à ſept ou huit cents pas de la mer. Le reſte, compoſé d'une vingtaine d'hommes qui portoient des rameaux, en ſigne de paix, s'avança vers nous à petits pas, mais d'un air timide & mal aſſuré.

Dès que nous les avions apperçus, nous nous étions rapprochés du rivage en leur faiſant toutes les démonſtrations qui pouvoient leur annoncer des intentions pacifiques. La barque étoit pavoiſée ; nous avions arboré un pavillon blanc au grand mât, à la poupe & au beaupré, & toutes nos démarches tendoient à leur inſpirer une ferme confiance.

Quand les Negres furent à portée de la voix, Wilſon confirma, par quelques mots, l'eſpérance que nous

leur donnions. Alors ils s'inclinerent juſqu'à terre, & pouſſerent trois cris plaintifs, qui furent répétés par les plus éloignés ; enſuite s'étant relevés, ils mirent leurs rameaux ſur leurs têtes, & nous firent entendre par leurs attitudes & leurs geſtes, qu'ils ne voyageroient plus vers notre Iſle & ne mangeroient plus leurs priſonniers. Enfin, à genoux & les mains étendues d'une maniere ſuppliante, ils nous conjurerent de relâcher les trois priſonniers que nous retenions.

Nous les leur renvoyâmes auſſi-tôt avec un petit préſent compoſé de deux chiens, mâle & femelle, & de quelques morceaux de fer & de cuivre jaune, dont ils parurent fort contens. Quelque barbares que fuſſent ces Peuples, diſpoſés par une inſpiration naturelle à rendre le bien pour le bien, ils nous avoient d'avance deſtiné un tribut libre de reconnoiſſance. Ils nous

offrirent des oiseaux rares & remarquables, soit par leur beauté, soit par leur grosseur, quantité de plumes rouges qu'ils paroissoient fort estimer, deux arcs & des fleches d'une industrie admirable chez un Peuple Sauvage, mais assez naturelle chez un Peuple chasseur & guerrier, enfin ce qu'ils avoient de plus précieux. La vraie gratitude est généreuse. Ils poserent à terre ces présens, & se retirerent. Nous allâmes les prendre, & ils pousserent des cris de joie. Ils paroissoient heureux comme nous par les vertus qu'ils exerçoient. Recteurs des hommes, voyez comment on les rend bons, voyez comment on devient tout-puissant !

Notre expédition contre les Negres antropophages ainsi terminée, nous fîmes route vers l'Isle habitée par les Negres leurs ennemis; & comme Wilson & de Martine en connoissoient

la ſituation, nous y arrivâmes le lendemain au lever du ſoleil.

Dès que nous approchâmes de la côte, un grand nombre de pirogues vint à notre rencontre. Un ſimple motif de curioſité les amenoit, mais bientôt un ſentiment plus noble les intéreſſa pour nous. A l'aſpect des deux Européens qui étoient ſur le tillac, les Negres témoignerent, par leurs cris & par leurs geſtes, le plaiſir qu'ils avoient de les revoir, & avec un air de confiance qui nous honoroit mutuellement, ils demanderent par ſignes la permiſſion de monter à bord. Comme nous ne pouvions la donner à tous, ni en admettre dans le vaiſſeau un ſi grand nombre, nous déſignâmes ceux que nous voulions recevoir; & la préférence tomba ſur ceux qui étoient plus particuliérement connus des Européens. Ceux-ci les accueillirent avec une vive reconnoiſſance;

ils nous les préſenterent, & nous les reçûmes avec cordialité.

Nous leur apprîmes notre deſſein de les viſiter, & le ſuccès de notre expédition. Ils s'empreſſerent de communiquer ces nouvelles à leurs canots, & ils en étoient ſi charmés, qu'ils en ſautoient de joie. Ils nous prenoient les mains, ſur leſquelles ils baiſſoient leur front d'une maniere à la fois reſpectueuſe & tendre. Leurs propos étoient interrompus. Ils ne parloient que par exclamations, & ne ſavoient comment nous exprimer ce qu'ils éprouvoient. Cette ſcene vraiment touchante confirma ce qu'on nous avoit dit de ces hommes ſimples & bons, & nous fit prendre de leurs ſentimens & de leurs mœurs, une idée très-favorable.

Ils nous fournirent bientôt de nouvelles preuves de la bonté de leur caractere, par la maniere affectueuſe

dont ils nous reçurent chez eux, & par tout ce qu'ils avoient fait pour Don Pedro. En les recevant à bord, nous leur avions demandé ce qu'il étoit devenu. Ils nous avoient répondu qu'il étoit malade depuis son retour, & qu'ils l'avoient traité comme un de leurs enfans; mais que tous leurs soins pour lui étoient inutiles, & que plongé dans une profonde tristesse, il ne faisoit que se plaindre & soupirer. La cause de son mal & de sa mélancolie nous étoit connue : nous nous hâtâmes de descendre à terre pour l'aller trouver & lui donner une consolation d'autant plus douce, que son cœur, cédant à l'infortune, s'abandonnoit au désespoir.

Nous ne laissâmes sur le vaisseau que ce qu'il falloit de monde pour le garder. Le reste s'étant embarqué dans la chaloupe & dans les canots, alla descendre sur le rivage. Quelques

pirogues des plus légeres avoient déjà annoncé notre arrivée & notre victoire. Tous les Negres des environs accoururent pour recevoir leurs anciennes connoissances, & les amis de leurs amis. Notre entrée dans l'Isle fut une fête & un triomphe.

Sous la conduite d'un des Sauvages, nous marchâmes vers la cabane qu'habitoit Don Pedro, armés de nos fusils & de nos baïonnettes, mais plutôt par une précaution d'appareil, que par un sentiment de méfiance. Nous ne pouvions douter de l'affection des Negres : à quoi bon des armes chez un Peuple dont on a le cœur ? Ces bons Sauvages, grands & petits, nous suivoient, nous entouroient, nous pressoient en quelque sorte, & par des démonstrations naïves, par des acclamations répétées, nous montroient leur satisfaction & célébroient cet heureux jour.

Mais qui pourroit peindre la surprise, l'extase où notre vue jeta Don Pedro ! Il étoit couché sur une natte au fond de sa cabane, où sa tristesse & son abattement le retenoient. Là, livré tout entier au ressentiment de ses maux, rien ne l'intéressoit que sa douleur. Il n'étoit point affecté de ce qui se passoit autour de lui. Le tumulte & les cris des Negres avoient frappé son oreille, sans émouvoir sa curiosité. Nous étions tout près de lui, qu'il ne nous voyoit pas ; il ne tournoit pas même la tête pour voir qui étoit entré. Mais de Martine l'ayant appelé par son nom, le son de cette voix amie retentit jusqu'à son cœur, & le fit sortir comme en sursaut de sa profonde léthargie. Il se plaça sur son séant, se tourna vers nous, & promenant des yeux avides sur tous les spectateurs, il se mit à nous considérer avec un étonnement inexprimable.

Il demeura un instant immobile & la bouche ouverte, sans proférer un seul mot, comme s'il cherchoit à s'assurer que ce qu'il voyoit n'étoit pas une illusion. Enfin, reconnoissant Wilson & de Martine, il se leva, malgré sa foiblesse, & se jetant au cou de ce dernier. — Quoi ? c'est vous, lui dit-il d'une voix attendrie ; par quel bienfait du Ciel vous revois-je ici ?.... Qui vous a donc sauvé de la main de nos Bourreaux ?.... De Martine & Wilson, chers amis, vous tous qui les accompagnez, tirez-moi de l'horrible peine qui me tue : apprenez-moi si Dona Rosa a eu le bonheur d'échapper à ses meurtriers, & si elle vit encore. Rassurez-vous, lui répondit de Martine ; elle vit pour vous ; elle vous attend, & n'a rien à désirer que votre présence. Ah ! s'écria Don Pedro, vous me rendez à la vie ; mais où est-elle ? Puis-je espérer de la

revoir ?.... Je connois ſon bon cœur & ſon attachement pour moi : elle doit être dans une affreuſe inquiétude ſur mon ſort. Hâtons-nous, chers amis, de l'aller rejoindre. Je ſuis bien malade & bien foible, mais l'eſpoir de la retrouver me rendra des forces & diſſipera mon mal.... O Dieu! comment réparer tous les maux que je lui cauſe, tous les chagrins que je lui ai donnés ?....

De Martine lui raconta toute l'hiſtoire de ſa délivrance ; l'accueil que nous leur avions fait, les ſoins & les attentions d'Eléonore pour Dona Roſa, & les ſuccès de notre expédition. Il nous préſenta enſuite à Don Pedro comme ſes libérateurs, & parla de nous avec l'effuſion d'un cœur généreux & plein de gratitude. Don Pedro nous embraſſa, nous remercia tous les larmes aux yeux ; & prenant le Ciel à témoin de la vérité des ſentimens

qu'il nous vouoit, & qu'il devoit, disoit-il, à tant de bontés & de services, il le pria de le conserver assez long-temps pour pouvoir s'acquitter envers nous. Il fit aussi beaucoup d'amitié à Wilson ; mais celui-ci ne répondit pas à ces témoignages d'attachement d'un ton si amical, ni d'une maniere si franche. Il ne montra point cet intérêt tendre qu'il devoit sentir pour son compagnon d'infortune, & que Don Pedro laissoit voir pour lui. Quoiqu'il s'efforçât de paroître sensible, on remarquoit à travers ses démonstrations d'amitié, que le cœur n'y étoit pour rien, & qu'il désavouoit au contraire tout ce que disoit sa bouche.

Les Negres, témoins de cette reconnoissance, parurent touchés de nos mutuelles caresses, & particuliérement joyeux de l'effet que notre présence avoit produit sur Don Pedro. Ils

étoient tout étonnés de l'heureuſe & ſubite révolution qui s'étoit faite dans ſon humeur & dans ſa ſanté. Nous profitâmes de la circonſtance & de leur diſpoſition, pour leur demander la permiſſion d'emmener leur hôte avec nous. Nous leur expoſâmes ſuccinctement les inconvéniens de ſon ſéjour parmi eux, le déſir ardent qu'il avoit de rejoindre l'objet de ſa tendreſſe, & tous les avantages qu'il trouveroit dans notre Iſle; & pour donner à nos raiſons une force plus déciſive, nous envoyâmes chercher au vaiſſeau, & nous leur offrîmes des préſens que nous leur avions apportés, comme une marque de reconnoiſſance des bons traitemens & des ſervices que Don Pedro & ſes camarades avoient reçus d'eux.

Ces préſens, magnifiques pour des hommes tels que ces Negres, conſiſtoient principalement en beſtiaux,

en volailles, en diverſes ſortes de graines & de légumes, en inſtrumens de labourage, une petite charrette, des haches & des couteaux, des marteaux & une enclume, des clous, & du fer en barre. Toutes ces choſes furent débarquées ſur le rivage au bruit du canon & des inſtrumens, & conduites ou portées avec une ſorte de pompe, juſqu'à l'endroit où les Negres étoient aſſemblés.

Les Sauvages furent d'abord effrayés du bruit de l'artillerie; mais ils revinrent bientôt de leur effroi, & ſe trouverent frappés d'une ſurpriſe bien agréable en entendant notre muſique & en voyant approcher ce qu'on leur deſtinoit. La vue de ces objets, nouveaux pour des hommes ſimples & ignorans, l'ordre qu'on avoit mis dans la marche, l'appareil du cortége, formoient à leurs yeux étonnés un ſpectacle impoſant & enchanteur à la fois.

Des hautbois marchoient en tête ; en jouant des airs gais ; après eux & à quelque distance, venoient les quadrupedes, conduits deux à deux à la suite les uns des autres, & laissant entre eux des intervalles. Ils étoient suivis de six hommes portant des poules, des pintades, des pigeons, & ceux-ci en précédoient plusieurs autres qui étoient chargés des graines, des outils, des instrumens aratoires. Enfin, deux hommes qui voituroient sur un brancard l'enclume pesante, fermoient cette marche.

Il y avoit quatre animaux de chaque espece, mâles & femelles, deux taureaux & deux vaches, deux cochons & deux truies, deux ânes & deux ânesses, deux chiens & deux chiennes, deux beliers & deux brebis, deux coqs & deux poules, &c., & toutes les femelles des quadrupedes étoient pleines.

Nous

Nous montrâmes d'abord aux Sauvages, qui avoient peur des gros animaux & qui n'oſoient en approcher, qu'ils n'en avoient rien à craindre, & que ces bêtes étoient auſſi dociles que privées. Nous les touchâmes en leur préſence ; nous liâmes les bœufs & les ânes, nous les attelâmes au chariot & à la charrue, & nous leur fîmes voiturer des maſſes peſantes & tracer quelques ſillons. Nous inſtruiſîmes enſuite, autant que nous le pûmes, les principaux de l'aſſemblée, de l'utilité & de la maniere de ſe ſervir de tout ce que nous leur portions. Nous leur apprîmes comment ils pouvoient nourrir & ſoigner les animaux, conſerver & réparer les inſtrumens, amollir & travailler le fer : comment ils pouvoient rendre la terre féconde & ſe nourrir largement des fruits de leur culture. Ces Negres, qui ne vivoient que précairement &

du jour au jour, ſenſibles à l'eſpoir de ſe faire un ſort plus heureux, reçurent avidement nos leçons, & promirent de ne rien négliger pour les mettre en pratique. Ils nous dirent de plus, que nous étions les maîtres d'emmener Don Pedro, & que, quoiqu'ils le viſſent partir avec regret, ils ne vouloient pas s'oppoſer à ſon bonheur.

Alors nous partageâmes nos préſens, & les diſtribuâmes ainſi : nous donnâmes un taureau & une vache, avec leur harnois, ainſi qu'une hache & des clous, à *Epoo*, homme intelligent & accrédité dans ſa Peuplade, qui avoit reçu chez lui Don Pedro & Dona Roſa, & avoit eu pour eux les attentions d'un pere. Nous fîmes un ſemblable préſent à *Weitéoï*, hôte de M. de Martine, qui n'avoit pas eu moins d'égards pour celui-ci. Nous diſpoſâmes d'une couple d'ânes en

faveur de *Feskotoon*, chez lequel Wilson avoit demeuré, quoique ce dernier n'en dît pas beaucoup de bien. L'autre couple fut accordée aux parens du malheureux Negre dévoré dans notre Isle par les Negres antropophages. Nous crûmes leur devoir cette préférence, pour les consoler de ce malheur. Les cochons & les brebis, les poules & les pintades, furent également distribués par couples à différens chefs de famille, que la voix publique nous indiqua comme des hommes recommandables par leur mérite personnel, par leur bon ménage, & par les services qu'ils avoient rendus à leur Pays. L'enclume, les marteaux & quelques barres de fer, devinrent le partage d'un Negre qui passoit pour un homme d'une rare industrie. Enfin, le reste des instrumens, des outils, des clous, fut distribué de maniere qu'il n'y eut pas

un chef de famille qui n'en eût sa part.

Les Negres reçurent nos dons avec transport, & nous pouvons dire en passant, que la joie extrême qu'ils en avoient, étoit doublement motivée & très-bien fondée. Nous étions dans le dessein de revenir tous les ans pour continuer de les instruire & de les civiliser, & nous leur avions fait part de ce projet; nous l'avons exécuté depuis, & nous avons vu par nous-mêmes que nos présens & nos instructions sont devenus pour eux des bienfaits inestimables. Ils leur ont fourni des secours & des moyens de subsistance, qui ont augmenté leur population & les ont mis sur le chemin du bonheur. Ils ont acquis peu à peu l'usage de l'agriculture, & des arts qu'elle nécessite & qu'elle entretient; & quoique ces arts par excellence n'ayent pas fait encore de grands

progrès chez eux, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils les ont fait ſortir de leur état ſauvage, pour les faire paſſer un jour à l'aiſance & au bien-être des Nations agricoles. De notre côté, nous avons la douce ſatisfaction d'en avoir fait des hommes, des amis, des voiſins induſtrieux & utiles, un Peuple enfin conſtitué ſuivant l'ordre de la Nature, qui tient de nous ſon bien, ſes Loix, ſon ame en quelque ſorte, avec qui nous pouvons commercer, à l'avantage réciproque des deux Sociétés, & dont l'affection & la reconnoiſſance nous aſſurent des ſecours & des défenſeurs, ſi nous nous trouvons jamais dans le cas d'en avoir beſoin. Ajoutons que les Negres antropophages ayant ſu ce que nous avions fait en faveur de leurs ennemis, & la protection décidée que nous accordions à ce Peuple, voyant les changemens heureux qui s'opéroient

chez lui, ainsi que les commencemens de sa prospérité, renoncerent non seulement à l'attaquer désormais, mais vinrent à désirer de bien vivre avec lui, & d'obtenir notre bienveillance, pour participer, à son exemple, au bonheur qu'il tenoit de nous. Ils se hasarderent même à rechercher l'amitié des uns & la protection des autres. Lors du troisieme voyage que nous fîmes à l'Isle des Negres amis, que ses habitans appellent *Emoï*, ils y envoyerent des députés pour leur demander la paix, & solliciter en même temps auprès de nous l'assistance des bienfaits & de l'instruction, dont ils vouloient faire, nous dirent-ils, un bon usage. La demande de ces pauvres gens étoit trop louable pour être refusée. Nous saisîmes avidement cette occasion de les transformer de brutes en hommes raisonnables, paisibles & laborieux. Les longues querelles des

deux Peuples furent terminées par une paix jurée ſolennellement, dont nous prîmes ſur nous la garantie, & nous accordâmes aux ſupplians tous les ſecours & les leçons qui leur étoient néceſſaires & qu'ils réclamoient de notre bienfaiſance. Nous portâmes nous-mêmes à leur Iſle, qu'ils nomment *Koorokoo*, les beſtiaux, les outils & les grains, avances indiſpenſables pour cultiver la terre & fonder les arts. Les deux Peuples ont vécu depuis, ſinon amis, du moins tranquilles. Ils ſe ſont occupés chacun chez eux des travaux productifs. Ils nous ont demandé des Légiſlateurs, que nous leur avons donnés, qui les gouvernent & les rendent heureux. Que de biens une charité (*a*) vive &

(*a*) Remarquons, en paſſant, que ce mot preſque inuſité, hors du ſtyle de la chaire & de la Religion, eſt bien plus

éclairée ne peut-elle pas faire parmi les hommes !

Oh ! qu'il seroit à souhaiter que les Nations civilisées, chez lesquelles on parle si souvent de bienfaisance & d'humanité, tandis qu'elles croient devoir établir leur grandeur & leur prospérité sur la décadence de leurs voisins, qui sont pourtant leurs freres; qu'il seroit à souhaiter, dis-je, que ces Nations, plus éclairées sur leurs

---

expressif que ceux de *bienfaisance* & d'humanité qu'on lui a substitués. Non seulement il en réunit la valeur, mais il y ajoute encore. *Charité*, en latin *charitas*, en grec Καρὸς, signifie amour ardent pour le prochain, désir véhément de témoigner son affection aux hommes, tous fils d'un même pere, par des services réels & utiles. J'ai regret qu'on borne ce mot, en quelque sorte, à la signification d'aumône, qui ne donne qu'une idée étroite & souvent fausse de la véritable *charité*. *Note de l'Editeur.*

vrais intérêts, reconnuſſent enfin que leur politique excluſive, mercantille, vexatoire, toujours inquiete, toujours prête à prendre les armes pour ſoutenir par la force leurs prétentions aveugles & ambitieuſes, eſt auſſi fauſſe que deſtructive ! Combien les Peuples & les Rois ne ſeroient-ils pas plus riches & plus heureux, s'ils ſuivoient la politique humaine & fraternelle que nous employâmes envers les Negres ! Combien ces voyages qu'une avide curioſité, ou plutôt la ſoif de l'or, a fait entreprendre juſqu'aux deux Pôles, à travers des mers inconnues, ne ſeroient-ils pas plus glorieux & plus utiles à leurs auteurs & au genre humain, s'ils avoient pour but le ſoulagement & l'inſtruction de tant de Peuples Sauvages, qui vivent dans les ténebres d'une affreuſe ignorance, plus cruels & plus malheureux que les bêtes féroces de leurs contrées ! Ah ! les

hommes ne verront-ils jamais que le bien engendre le bien, & que le mal ne peut produire que le mal; qu'en reſpectant, qu'en étendant les droits des autres, on fait reſpecter, on étend les ſiens, & que s'il eſt utile d'être juſte, il eſt plus utile encore d'être bienfaiſant? Oui, malgré les ſophiſmes de l'aveugle cupidité & de l'égoïſme dénaturé, il ſera toujours vrai & toujours conſtaté, par les faits, que les égards & les bons offices d'un Peuple envers un autre Peuple, comme d'un homme envers un autre homme, inſpireront à celui-ci des égards, de la reconnoiſſance & quelquefois de l'affection, qui faiſant naître & fortifiant entre ces Peuples la paix, la concorde & la confiance, augmenteront des deux parts l'envie & les moyens de mieux faire, & formeront une réaction de bienveillance & de généroſité, de

ſecours & de ſervices, qui doit tourner autant à l'avantage de celui qui les rend, que de celui qui les a reçus. Mais revenons.

Nous demeurâmes deux jours chez les Negres amis, tant pour laiſſer prendre de nouvelles forces à Don Pedro, que pour contenter ces bons Sauvages, jaloux de profiter le plus qu'ils pourroient de notre préſence & de nous fêter. Ils étoient venus de toutes parts, en grand nombre, pour nous connoître & nous féliciter. Il n'y eut pas un chef de famille qui ne nous fit un préſent, & qui n'ajoutât un prix à ce qu'il donnoit, par la cordialité franche avec laquelle il nous l'offroit. C'étoit du gibier, des plumes, des coquillages, des poiſſons, des oiſeaux rares, des tortues, des fourrures, &c.

Tant que nous fûmes dans l'Iſle, les Principaux nous prierent à manger

& nous traiterent de leur mieux. Leurs repas, quoique ſimples, n'étoient pas ſans délicateſſe. On y ſervit d'abord des fruits & des coquillages, enſuite des poiſſons, des racines, du gibier, cuits dans un trou fait en terre, enveloppés dans des feuilles de bananier, & ces mets, ainſi préparés, nous parurent excellens.

Nous avions apporté du vaiſſeau, du pain, de la biere & du vin, pour ajouter à la bonne chere & pour régaler nos hôtes. Ils mangerent du pain & le trouverent bon. Le vin ne les flatta pas ; ils firent la grimace en buvant la biere. Ils préférerent à ces liqueurs, une boiſſon faite avec des racines mâchées & jetées dans de l'eau, qu'ils avoient laiſſé fermenter quelques heures (*a*). Une telle prépa-

(*a*) C'eſt vraiſemblablement la même boiſſon dont parlent Cook & d'autres

ration ne nous invitoit pas à boire ; cependant nous en goûtâmes pour leur faire plaisir ; mais indépendamment de la répugnance qu'elle nous inspiroit, cette boisson, que nous trouvâmes forte & enivrante, nous parut désagréable.

Les différens services de ces festins furent interrompus par de longs intervalles, durant lesquels plusieurs Negres des deux sexes exécuterent des danses au son de quelques flûtes de canne peu sonores, dont les Negres jouoient avec le nez ; d'autres luttoient deux contre deux, ou faisoient seuls des gestes & des tours d'adresse que l'assemblée trouvoit fort plaisans. Les hommes & les femmes, acteurs ou figurans de ces intermedes, montrerent beaucoup d'agilité, de légéreté

Voyageurs, sous le nom de *cava*. *Note de l'Editeur.*

& de juſteſſe d'oreille, & quelques-uns, ſur-tout les femmes, avoient du naturel & de la grace dans leurs mouvemens; mais en général leurs contorſions & leurs poſtures étoient bizarres & ridicules. Leur muſique monotone & ſourde, ne donnoit qu'une pauvre idée de leurs progrès en ce genre. Il faut néanmoins convenir que tout ce qu'ils firent dans ces divers exercices, paſſa de beaucoup l'opinion que nous nous étions faite de leurs connoiſſances & de leurs talens.

Nous voulûmes à notre tour divertir les Negres par différens exercices. Nous nous mîmes ſous les armes, &, commandés par Henri, nous fîmes en leur préſence pluſieurs évolutions militaires. Nous nous diviſâmes enſuite en deux partis, qui, s'attaquant avec vivacité & ſe défendant avec précaution en faiſant feu l'un contre l'autre, leur donnerent une idée aſſez juſte

de la guerre des blancs. Cette eſpece de combat alarma d'abord les Sauvages, qui ſemblerent oublier un moment que ce n'étoit qu'un jeu. Les femmes en furent très-effrayées ; elles pouſſerent des cris & ſe couvrirent le viſage avec leurs mains ; quelques-unes commençoient même à prendre la fuite ; mais tout le monde ſe raſſura quand on vit que les combattans ne ſe faiſoient aucun mal, & que cette guerre ſi terrible n'étoit que ſimulée. Les deux troupes ayant quitté les armes, nous paſſâmes à des jeux plus paiſibles. Nos jeunes gens figurerent pluſieurs contredanſes, & exécuterent un ballet. Souples, leſtes, & façonnés de bonne heure à toutes les attitudes & à tous les pas qu'exige l'art agréable de ſe mouvoir en cadence, ils y avoient acquis une grace & une légéreté peu commune. Les Negres en ſavoient trop peu pour bien apprécier

nos danſes ; cependant l'air de ſatiſfaction qui ſe peignoit ſur leurs viſages, & des cris de joie qui leur échappoient fréquemment, faiſoient connoître d'une maniere aſſez marquée le plaiſir qu'ils en recevoient.

Nous finîmes par un petit concert mêlé de chants & de ſymphonie, où nous eûmes lieu de remarquer ce que nous avions précédemment obſervé, que les Negres ne ſaiſiſſoient pas l'accord & l'enſemble de nos divertiſſemens, & que la complication & le rapport des mouvemens & des ſons, d'où réſultoient pour nous l'agrément & l'harmonie, n'étoient rien pour eux; au lieu qu'une danſe comme la bourrée, ou un air ſimple à deux temps, joué ſans accords, leur faiſoit un plaiſir extrême, & qu'ils ne ſe laſſoient point alors de voir, d'entendre & d'admirer.

La ſanté de Don Pedro, comme

nous l'avions eſpéré, ſe rétablit aſſez, pendant ces deux jours, pour lui permettre de s'embarquer. Il brûloit d'impatience de partir. Il ne put cependant prendre congé des Negres ſans s'attendrir, & ces bonnes gens ſe montrerent ſenſibles à cette ſéparation. Epoo ſon hôte verſa des larmes en l'embraſſant. Des amis généreux qui s'eſtiment, pourroient-ils ſe quitter ſans éprouver quelque peine, lors même que le bonheur les appelle ailleurs ? Nous ne fûmes pas nous-mêmes indifférens aux regrets ingénus des Negres, quand nous leur fîmes nos adieux. Leurs derniers mots furent des expreſſions naïves de ſenſibilité, & des témoignages non équivoques de dévouement & de reconnoiſſance. Ils auroient bien voulu nous garder chez eux plus long-temps ; mais cela n'étoit pas poſſible. De puiſſans motifs nous rappeloient dans notre Iſle ; &

les Sauvages étoient trop pauvres & vivoient trop précairement, pour pouvoir nourrir encore des hôtes auſſi nombreux. Il n'y a que les Peuples riches par une bonne culture, qui puiſſent fournir conſtamment à une grande conſommation, & auxquels il ſoit permis de ſe montrer magnifiques.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, ainſi que nous l'avions réſolu. Tout ſembloit nous promettre une heureuſe navigation. La mer étoit belle, le vent favorable; notre barque avançoit rapidement dans ſa route. Nous n'étions déjà plus, le deuxieme jour, qu'à demi-journée de notre Iſle. Déjà l'on commençoit à voir ſur l'horizon les ſommets fumeux du volcan, & nous eſpérions mouiller dans la baie avant la nuit, lorſque le temps change tout à coup. Le ciel ſi ſerein dans ces climats,

ſe couvre de ſombres nuages. Une obſcurité profonde s'étend ſur la Nature. Les vents déchaînés ſoufflent avec fureur de tous les points. La mer eſt agitée juſqu'au fond des abîmes, & ſes vagues écumantes, hautes comme des montagnes, roulent & ſe ſuccedent impétueuſement, & vont ſe briſer au loin ſur les rochers avec un horrible bruit. De longs & pâles éclairs qui fendent les nuées & nous font voir un moment tous les objets d'effroi qui nous entourent, les éclats répétés du tonnerre, la pluie tombant par torrens, & les gémiſſemens ſourds & lugubres de la mer, augmentent l'horreur de la tempête & la crainte des périls qui nous menacent de toutes parts.

Dans un danger ſi ſubit & ſi preſſant, à peine avons-nous le temps de ſerrer les voiles. Frappé de la foudre, le gouvernail eſt endommagé juſqu'à

la flottaiſon, de maniere à ne pouvoir ſervir ni être réparé que la mer ne ſoit calme. Le vaiſſeau n'ayant plus aucun moyen de direction, eſt emporté loin de ſa route au gré des vents, tantôt élevé ſur le dos des vagues furieuſes, tantôt précipité dans les profondes vallées qu'elles laiſſent entre elles.

Nous voguâmes ainſi trois jours entre la vie & la mort, ſans connoiſſance des mers que nous parcourions, ne pouvant prévoir la fin de notre aventure, & ne mettant notre eſpérance que dans les ſecours de la Providence & dans notre courage ; mais ni l'un ni l'autre ne nous manquerent au beſoin. Henri raſſembla tout ſon monde, leur parla en homme ferme & en Chrétien réſigné aux décrets de la volonté ſuprême. Chacun prit la plus forte réſolution de montrer autant de fermeté que Henri, & s'il falloit périr, de périr en homme

courageux comme lui. Ainſi, quoique nous viſſions à tout moment la mort de très-près, perſonne ne donna un ſigne de foibleſſe.

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cet accident paſſager. Le Ciel ne voulut nous éprouver que pour nous confirmer dans des ſentimens dignes de l'homme, & nous rendre le malheur utile. Nous paſſâmes ſouvent devant des écueils que la mer découvroit quelquefois juſqu'à leur baſe, & contre leſquels elle venoit ſe briſer enſuite en mugiſſant. Souvent nous crûmes que nous allions être jetés ſur ces rochers. Le troiſieme jour de la tempête ſur-tout, la rencontre de pluſieurs écueils & de pluſieurs petites Iſles eſcarpées & déſertes, devint ſi fréquente, que nous ne penſions pas pouvoir, ſans miracle, échapper à tant de périls; mais il s'en fit un pour nous. Une main inviſible & puiſſante

ſembla toujours conduire la barque à travers tous ces briſans. Enfin, les vents ſe calmerent, la mer s'appaiſa, le ſoleil brilla d'un éclat nouveau. La confiance revint dans tous les cœurs. L'on répara le gouvernail, & nous rendîmes graces à Dieu de notre heureuſe délivrance.

S'il eſt des hommes ſenſibles qui ſe ſoient trouvés dans une ſituation comme la nôtre, ils pourront ſeuls ſe faire quelque idée des ſentimens qui nous animoient alors; mais pour bien juger de notre ſatisfaction, il faudroit qu'ils fuſſent en même temps auſſi aimans & auſſi aimés que nous l'étions. Peu d'entre nous étoient âgés, & la vie devoit nous paroître un tréſor bien précieux. Nous n'avions rien à nous reprocher, & l'exiſtence eſt bien douce pour des cœurs droits & honnêtes: mais la vie ne nous intéreſſoit pas uniquement

par elle-même ; c'étoit par rapport à nos chers & reſpectables parens, à nos femmes, nos enfans, nos freres bien-aimés, que nous y étions ſi attachés ; c'étoit ſur-tout la certitude de la douleur mortelle qu'ils auroient de notre perte, qui nous faiſoit trouver tant de joie dans notre conſervation.

Un événement inattendu vint ajouter encore à cette joie, en nous donnant l'occaſion de ſauver des malheureux qui ſans nous auroient péri, & nous fournit celle de former des liaiſons utiles pour la Colonie. Une jonque montée par des Indiens, habitans d'une Iſle voiſine des Moluques, avoit été pouſſée par la tempête au milieu des écueils que nous avions évités. Elle s'étoit affalée & totalement briſée ſur des rochers. La plus grande partie de l'équipage avoit trouvé la mort dans ce déſaſtre. Deux hommes ſeuls avoient échappé au malheur

commun, en grimpant sur le haut des rochers que les vagues n'atteignoient point ; mais là, dans une position gênante, trop éloignés des côtes pour pouvoir les atteindre à la nage, sans vivres & sans ressources, ils ne pouvoient manquer de mourir de faim.

Ils étoient dans cet état cruel depuis deux jours, lorsque notre barque s'étant remise en route, passa, par un heureux hasard, à la vue de ces infortunés. Dès qu'ils apperçurent le bâtiment, ils donnerent des signes de détresse, en faisant voltiger en l'air une longue tunique blanche. Nous ne la vîmes pas d'abord ; mais comme nous approchions toujours davantage, & que nous portions autour de nous des regards observateurs, nous l'apperçûmes enfin, & l'ayant considérée quelque temps avec une lunette d'approche, nous remarquâmes les deux hommes

&

& tous les efforts qu'ils faiſoient pour réclamer notre ſecours.

A cet aſpect, auſſi intéreſſant qu'imprévu, nous nous doutâmes de leur triſte aventure & de leur fâcheuſe poſition; & quand nous fûmes à peu de diſtance, nous mîmes la chaloupe à la mer, pour les aller recueillir. Nous n'avons pas beſoin de dire ici la réception que nous leur fîmes, ni les démonſtrations qu'ils employerent pour nous témoigner leur gratitude & leur ſenſibilité. Ils étoient malheureux: nous les ſauvions d'une mort aſſurée; & c'étoient des hommes poliçés qui, aux ſentimens naturels à des cœurs non dépravés, joignoient des qualités eſtimables acquiſes par l'éducation. Elevés dans l'habitude des vertus ſociales, ils étoient doux & paiſibles, juſtes & obligeans.

Privés de nourriture & de ſommeil depuis pluſieurs jours, ils avoient

beſoin de reſtaurant & de repos. Nous nous empreſſâmes de leur fournir ce qui leur étoit néceſſaire. Nous leur ſervîmes un aſſez bon repas; nous les fîmes coucher enſuite ſur nos lits, & après qu'ils eurent repris des forces, nous leur témoignâmes le déſir que nous avions de connoître leur aventure, & comment ils ſe trouvoient dans des mers qui nous paroiſſoient ſi éloignées de leur pays. Ils comprirent très-bien notre intention, & ils nous répondirent, moins de la voix que par leurs geſtes, que leur Pays n'étoit pas ſi éloigné que nous le penſions; qu'ils alloient, pour raiſon de commerce, à une Iſle diſtante de deux journées de celle qu'ils habitoient; que pouſſés hors de leur route par la tempête, ils avoient fait naufrage ſur les rochers où nous les avions trouvés, & que leurs compagnons, ainſi que leur

bâtiment, avoient péri dans cet accident funeſte. Ils ajouterent, qu'ils croyoient s'appercevoir que la route de la barque les éloignoit toujours davantage de leur Patrie, & ils nous ſupplierent d'une maniere tendre & les larmes aux yeux, de vouloir les y ramener, nous aſſurant que ce nouveau ſervice nous rendroit pour toujours les amis de leur Nation, qui nous feroit de nombreux préſens pour nous témoigner ſa reconnoiſſance.

Une pareille demande méritoit d'être peſée. Nous délibérâmes ſur le champ, pour aviſer ſur le parti que nous prendrions. Henri pouvoit ordonner, mais il ne voulut rien décider de lui-même (on avoit ainſi beſoin de nous inculquer que le plus ſage eſt celui qui eſt le plus attentif à prendre conſeil). Des raiſons aſſez fortes ſembloient s'oppoſer au vœu des Indiens. Nous étions ſortis de

notre Isle depuis huit jours. L'on devoit y être fort inquiet sur notre compte. En différant encore notre retour, nous jetions la Colonie dans de vives alarmes, & nous allions causer une grande peine à Don Pedro, qui mouroit d'impatience de revoir ce qu'il aimoit : mais des raisons non moins puissantes, contre-balançoient celles-ci. Il ne paroissoit pas prudent de mener dans notre Isle ces Etrangers, que nous ne pouvions y retenir. Il faudroit toujours les ramener chez eux, & ils pouvoient faire connoître notre position, qu'une sage politique devoit tenir cachée. D'ailleurs le service important que nous venions de leur rendre exigeoit qu'on se prêtât à leurs désirs : il falloit, pour y donner tout son prix, combler leur satisfaction : la vraie bienfaisance ne s'arrête point au milieu du bienfait, si elle n'y est forcée. Enfin, en cédant à

leurs inſtances, nous n'alongions notre voyage que de quelques jours, & nous pouvions en tirer de grands avantages. Telles furent les conſidérations que le Chef de l'entrepriſe ſoumit à nos opinions.

Baptiſte fut d'avis de ſatisfaire les Indiens. Il eſpéroit que la démarche que nous ferions pour cela, & les liaiſons qui en ſeroient la ſuite, donneroit un grand eſſor à notre induſtrie. Charles y vit l'accroiſſement de l'agriculture; Wilſon, l'établiſſement du commerce extérieur. Charmé ſur-tout de contrarier Don Pedro, dont il étoit ſecrétement jaloux, & de retarder ſon arrivée auprès de Dona Roſa, il appuya fortement l'avis de Baptiſte; il s'étendit beaucoup ſur les commodités que nous procureroit le commerce que nous allions fonder, & ſur le plaiſir que donneroient à la Colonie les objets nouveaux que nous

porterions du pays des Indiens. Pluſieurs ſe rangerent à cette opinion; mais d'autres n'écoutant que leur tendreſſe pour leur famille & pour nos chers parens, inſiſtoient pour le retour. Ils vouloient calmer l'inquiétude où l'on étoit à notre égard. Ne pourroit-on pas enſuite plus commodément ramener les Indiens dans leur patrie ? Pourquoi ſe méfier de leurs intentions ? Si l'on vouloit faire un commerce avec leur Nation, ne devoit-on pas ſe pourvoir des objets d'échange que notre Iſle pouvoit fournir ? Voici la ſubſtance de l'avis de Philippe :

» J'oſe croire, nous dit-il, que nous ne ſerons pas généreux à demi. Quel mérite aurions-nous d'avoir ſauvé ces pauvres Indiens, ſi nous n'avions fait pour eux dans leur malheur, que ce qu'auroient fait à notre place les hommes les plus

barbares ? Ramenons les Indiens chez eux, ſans différer, pour leur rendre ſervice autant que nous pourrons, mais non pour profiter des avantages que vous vous promettez de cette complaiſance. Qu'elle en ſoit l'occaſion, à la bonne heure, mais qu'elle n'ait point de tels motifs. Il ſeroit peu digne de nous d'agir, dans cette occurrence, par des vûes intéreſſées. La bienfaiſance qui nous inſpire, veut que nous achevions avec honneur ce que nous avons ſi bien commencé. La prudence & la raiſon ne le demandent pas moins. En amenant les Indiens à l'Iſle inconnue, nous nous mettons dans la néceſſité de les tranſporter de là dans leur pays, & de faire ainſi un double voyage. Nous évitons la fatigue & les dangers de cette nouvelle courſe, ſi nous allons d'ici directement chez les Indiens. Ils nous en ſauront plus de gré, &

nous n'aurons rien à craindre de leurs rapports. Nos parens & nos femmes nous attendent. Ils désirent tous sans doute de nous voir revenir ; mais ils ne savent point au juste le moment de notre retour, & quelques jours de retard ne sçauroient les alarmer. Ils sont trop bons & trop généreux pour désapprouver notre conduite. Leurs sentimens nous assurent de leur approbation. Nous pouvons en dire autant de Don Pedro. Quelque impatience qu'il ait de rejoindre Dona Rosa, il ne voudroit pas lui sacrifier l'honneur & la satisfaction d'exercer un acte de bienfaisance, & nous priver du doux plaisir de tirer de peine des malheureux «.

La chaleur avec laquelle il parloit, & le sentiment qui régnoit dans son discours, réunirent tous les suffrages. Chacun revint à cette opinion, comme la plus juste & la plus généreuse.

Henri ne put s'empêcher d'y applaudir ; & il le fit d'autant plus volontiers, que c'étoit la ſienne. L'on prit en conſéquence la réſolution d'aller directement au pays des Indiens. Don Pedro nous dit en ſoupirant, que nous lui faiſions bien de l'honneur, mais qu'il devoit vouloir tout ce que nous voulions. Il approuvoit notre deſſein, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire : les Indiens, à qui l'on en fit part auſſi-tôt, nous en témoignerent leur joie par les plus vives démonſtrations.

CHAPITRE XLVII.

Les Navigateurs de l'Iſle inconnue tranſportent à l'Iſle de Samea *les Indiens qu'ils ont ſauvés. Réception que le Souverain & le Peuple de* Samea *font aux Navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le Roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes Sujets. Mœurs, Loix & Coutumes de ces Peuples, &c.*

LES Indiens nous montrerent le côté de l'horizon vers lequel nous devions nous diriger, & ſur leurs indications nous changeâmes de route, en portant le cap au nord. Ils connoiſſoient la bouſſole, & avoient ſouvent parcouru les mers où nous voguions. Il ne leur fut pas difficile de

nous guider d'une maniere assez juste. Nous marchâmes tout le reste du jour & toute la nuit suivante, avec un bon vent, dans une mer libre & profonde, où nous n'avions à craindre ni les basfonds ni les écueils.

Le lendemain matin, vers les dix heures, les Indiens apperçurent les premiers le sommet des montagnes de leur Isle, qui se montrent de fort loin. Nous les appercevions à peine avec la lunette; mais, soit l'habitude d'observer les objets à une grande distance, soit que leur vue fût plus perçante que la nôtre, soit que les objets qui nous sont chers nous frappent comme par instinct, les Indiens découvrirent leur terre natale avant nous, & nous la firent remarquer avec l'expression d'un sentiment qui nous charma.

A midi nous étions à trois lieues des côtes, & une heure après nous

entrâmes dans une baie, au fond de laquelle eſt le village que nos Indiens habitoient. Les gens de quelques bateaux que nous rencontrâmes ſur le rivage, & ceux qui ſe trouvoient dans la baie quand nous y arrivâmes, parurent d'abord effrayés en voyant notre vaiſſeau (nous en dirons bientôt la raiſon). Déjà même ils ſe diſpoſoient à prendre la fuite pour nous éviter, lorſque nos deux Indiens paroiſſant ſur le tillac & appelant leurs compatriotes à haute voix, leur dirent de ſe raſſurer; qu'ils leur amenoient des amis, & qu'ils nous devoient la vie. Ce peu de mots ſuffit pour les calmer, & pour leur inſpirer des ſentimens favorables.

Auſſi-tôt cette nouvelle eſt portée de bouche en bouche juſqu'au village; & avant que nous ayons mis la chaloupe à la mer, nous ſommes entourés d'embarcations qui viennent

nous voir, nous reconnoître, & féliciter leurs compagnons sur leur retour. Ceux-ci racontent leur triste aventure, les traitemens qu'ils avoient reçus de nous; ils vantent notre générosité & tous les secours dont ils nous sont redevables. Les Insulaires, attendris de ce récit, nous invitent & nous pressent de descendre. Nous nous embarquons en partie dans la chaloupe, en partie dans les bateaux des Indiens, & nous allons mettre pied à terre sur le rivage, où nous sommes accueillis par un peuple nombreux, au bruit de mille acclamations répétées.

Dès que nous fûmes descendus, les principaux du lieu vinrent nous recevoir, de la part de Mékaous, Roi de l'Isle, & nous dire en son nom, que nous étions les bien-venus, & qu'il désiroit nous voir, pour nous témoigner lui-même le plaisir qu'il avoit de notre arrivée.

Sa Majeſté demeuroit à deux cents pas du village. On nous conduiſit à ſon palais, qui n'étoit qu'une maiſon un peu plus apparente que les autres. Nous fûmes introduits dans une ſalle baſſe, tapiſſée de nattes très-fines, d'un aſſez beau travail. Le Prince étoit aſſis, les jambes croiſées ſur la natte qui couvroit le plancher. Pluſieurs perſonnes de ſa maiſon, & d'autres Grands de la Nation, aſſis de la même maniere, formoient deux rangs à droite & à gauche, au milieu deſquels nous fûmes menés juſqu'à ſes pieds.

Henri, qui marchoit à notre tête, d'après l'avis du Maître des cérémonies, s'approcha de très-près du Roi, pour le ſaluer; puis s'inclina profondément, & lui fit entendre comme il put, que nous nous eſtimions heureux d'avoir fait quelque choſe qui lui fût agréable, & de pouvoir l'aſſurer

de nos reſpects. Avant de lui répondre, le Prince lui prit la main, & le tirant à lui, l'obligea d'approcher ſon viſage du ſien, de maniere que les deux nez ſe toucherent & ſe croiſerent. Après cette cérémonie, qui, de la part du Prince, eſt une grande faveur, Sa Majeſté nous témoigna tout ce qu'une reconnoiſſance auſſi vive que ſincere pouvoit inſpirer. Il nous dit de nous regarder dans ſon Iſle non comme des Etrangers, mais comme des hommes qui avoient droit au reſpect & à l'amitié de toutes les familles. Il ajouta, qu'en ſauvant deux de ſes Sujets, & les ramenant chez eux avec tant d'humanité, nous étions devenus les peres bienfaiteurs de tous les autres; que nous pouvions diſpoſer à notre gré de tout ce qu'ils poſſédoient, & qu'il déſiroit infiniment, ainſi que ſon Peuple, de pouvoir nous donner des preuves efficaces des

ſentimens qu'ils nous devoient. Il finit par nous prier de demeurer dans leur Iſle le plus long-temps que nous pourrions.

Henri répondit d'un ton modeſte & affectueux, que nous n'avions été que les inſtrumens de la Providence, qui s'étoit ſervie de nous pour tirer deux infortunés du péril; que nous n'avions qu'à la remercier de nous avoir choiſis pour cette bonne œuvre, dont tout autre ſe fût fait comme nous un devoir; & à nous féliciter d'être venus dans cette Iſle, puiſque nous y trouvions des hommes ſi humains & ſi bienveillans, qui méritoient par eux-mêmes & nos ſervices & notre amitié. Il ajouta, que nous ne pouvions faire un long ſéjour parmi eux, parce que des affaires preſſées nous appeloient dans notre patrie; mais que nous avions trop de ſatisfaction de les voir & de les connoître,

pour ne pas profiter, en tout temps, de tous les momens que nous pourrions leur donner.

Nous avions eu d'abord, de part & d'autre, beaucoup de difficulté pour exprimer nos idées & pour comprendre ce qu'on nous disoit. Le premier langage des hommes, celui des signes, avoit été, pour ainsi dire, le seul interprete de nos pensées & de nos sentimens; mais nous eûmes bientôt un autre moyen de nous expliquer & de nous entendre, qui nous fut, des deux parts, bien utile & bien agréable.

Dans le nombre des Indiens qui étoient accourus pour nous voir, & qui nous avoient accompagnés jusqu'au palais du Roi, il y en avoit un qui ayant long-temps voyagé, avoit été aux Moluques, à Macao & à Batavia. Il avoit demeuré plusieurs années dans les établissemens

Hollandois & Portugais, & il parloit la Langue de ces Européens assez passablement pour se faire entendre, & pour traduire, d'une maniere exacte, les discours de ceux qui les parloient. Cet homme, que l'on nommoit Hiu-pen, ayant paru à la porte de la salle, le Prince, qui le connoissoit, lui fit dire d'approcher, &, s'il étoit possible, de nous servir de truchement. L'Indien nous mit aussi-tôt en communication avec le Roi, & nous donna la facilité de lier ensuite avec les Insulaires des conversations suivies; car Wilson parloit fort bien le Hollandois & le Portugais, & de Martine pouvoit s'expliquer facilement dans cette derniere Langue.

Le Roi fit demander à Henri, par l'organe de Hiu-pen, mais avec beaucoup de ménagemens, qui nous étions & d'où nous venions. Henri lui répondit que nous étions des François

qui voyagions d'Iſle en Iſle, pour en viſiter les Nations,& pour établir entre elles & nous un commerce réciproque de marchandiſes & de denrées. » Vous pardonnerez à cette curioſité, lui dit Hiu-pen, quand vous en ſaurez le motif. Nous ſommes trop voiſins, pour notre repos, des établiſſemens d'un Peuple de votre Europe. La Nature a vainement ſéparé nos deux pays par un intervalle immenſe. L'ambition & la ſoif de l'or, qui ne connoiſſent point de barrieres, les ont rapprochés. Les Hollandois, cette Nation perfide, qui d'abord a navigué dans les Indes, ſous prétexte de faire un commerce utile à tous les Peuples, mais en effet pour s'emparer de tout ce qu'elle trouveroit à ſa bienſéance, les Hollandois ſont non ſeulement parvenus à dépouiller à main armée & à chaſſer de leurs

conquêtes les Portugais ſuperſtitieux & cruels (& plût à Dieu que les Indes n'euſſent pas d'autre crime à leur reprocher !), mais à force d'intrigues & en ſemant la diviſion parmi les Nations faibles & innocentes qui les entourent, ils ſont venus à bout d'en aſſervir la plus grande partie. Ils font tous les jours de nouvelles tentatives pour étendre avec leur puiſſance leur tyrannie dans ces mers.

» Nous ſommes à pluſieurs journées de chemin des dernieres Iſles où regnent ces deſpotes monopoleurs ; mais cet éloignement ne nous met point à l'abri de leur inſatiable avarice. Notre Iſle produit naturellement tout ce qui peut les tenter. En faut-il davantage pour les exciter à nous envahir ? Ni la juſtice, ni la crainte du Ciel n'arrêtent leurs deſſeins coupables. Ils ont pluſieurs fois entrepris de nous ſurprendre, & quoique juſqu'à

ce jour ils n'ayent point eu de ſuccès, nous ne pouvons douter qu'ils ne tentent de nouveaux efforts pour mettre cette Iſle heureuſe au rang de leurs poſſeſſions, & nous compter un jour au nombre de leurs eſclaves.

» La crainte qu'ils nous inſpirent nous fait tenir ſur nos gardes, & voilà d'où vient l'eſpece de frayeur que l'on a montrée à l'approche de votre bâtiment. Vous nous prouvez trop bien vos intentions amicales, pour qu'il nous reſte contre vous le plus léger ſoupçon; d'ailleurs vous êtes des François. Ce Peuple doux & ſociable ne s'eſt fait que des amis parmi les Indiens. Mais vous voyagez dans ce vaſte Archipel, & vous êtes peut-être en liaiſon de commerce avec les Hollandois. Si vous vous êtes arrêtés à Batavia, centre de leur puiſſance en Aſie, vous pouvez avoir eu connoiſſance de leurs deſſeins hoſtiles,

& nous donner des avis importans à notre sûreté. Ne les refusez point à un Peuple juste & paisible qui ne les réclame que pour sa défense ; ne lui refusez pas votre secours contre ces dangereux ennemis «.

Henri, sensible à cette confiance noble & touchante, répondit à Mékaous, que nous ne connoissions les Hollandois que de nom ; que nous venions du Midi, & que nous n'avions aucun dessein de voir Batavia ni les Moluques. » Humains & pacifiques, ajouta-t-il, nous détestons du fond du cœur toutes les injustices de l'ambition & de la cupidité. Nous savons que tous les hommes, tous les Peuples sont freres, & que la saine raison comme la Loi du Dieu suprême, défend d'attenter à leurs droits & à leurs propriétés. Nous nous empresserions de vous instruire des desseins des Hollandois, s'ils nous

étoient connus. Nous voyageons autant pour l'utilité des autres Sociétés, que pour la nôtre, & nous regardons comme un devoir les ſervices que nous pouvons leur rendre. Que ne nous eſt-il permis de contribuer à vous garantir des entrepriſes de ces voiſins inquiets, ou du moins de leur inſpirer des ſentimens plus pacifiques! Mais des ordres précis & reſpectables nous appellent ailleurs, & nous ne pouvons vous offrir dans ce moment que des conſeils, & les matieres de notre commerce «.

Mékaous n'inſiſta point ſur les demandes qu'il nous avoit faites. Il nous remercia de l'intérêt que nous prenions au bonheur de ſes Sujets, & il accepta de grand cœur les offres de Henri. » Je vous ferai connoître, lui dit-il, quelles ſont les forces de l'Iſle, & je profiterai volontiers des lumieres de votre expérience. Quant

au commerce que vous propoſez, vous ſerez libre de porter ici toutes les productions de votre pays, & de les vendre à mes Sujets, ou de les échanger de gré à gré contre les leurs, auſſi ſouvent & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Mais remettons à nous entretenir de ces objets, après que nous aurons fait plus ample connoiſſance, dans un repas que je vous ai fait préparer «.

Ce repas étoit un grand feſtin, dont le Roi lui-même fit les honneurs & où nous fûmes tous admis. On dreſſa le couvert, c'eſt-à-dire, une très-grande natte, ſous quelques arbres touffus, & ſur une pelouſe qui s'étendoit devant le palais. Le Prince s'aſſit au haut bout de la natte, & nous fit aſſeoir tout autour. Les Indiens les plus diſtingués ſe placerent ſur pluſieurs rangs, à droite & à gauche, autour de pluſieurs nattes dreſſées pour eux.

eux. Le Peuple ſpectateur de la fête, à genoux ou accroupi, étoit à une certaine diſtance des convives, en face du Roi. Perſonne ne ſe mit & ne paſſa même derriere Sa Majeſté, que les gens employés pour la commodité du repas. Pluſieurs ſervices, preſque tous compoſés d'un ſeul plat, ou, pour mieux dire, d'un grand vaſe ou baſſin, dans lequel les mets étoient entaſſés en pyramide, ſe ſuivirent à longs intervalles. L'on commença par les fruits, qu'on avoit portés en quantité, & dont nous admirâmes la diverſité, la beauté, & ſur-tout la délicateſſe. Vinrent enſuite les légumes & les racines, du riz parfaitement aſſaiſonné, & qui nous parut exquis; enfin, les groſſes viandes & le gibier. Nous remarquâmes dans ces derniers ſervices, des cochons, des gazelles & un chevreuil rôtis. Nous les trouvâmes excellens.

Un Ecuyer tranchant coupoit les viandes ; un ſecond les dépeçoit, & quelques ſerviteurs les diſtribuoient aux convives, d'après les ordres du Roi, & ſelon qu'il le preſcrivoit. Le Prince eut la politeſſe de nous faire ſervir avant tous les Grands de ſa Cour, & l'attention de nous envoyer de préférence ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque plat. Des Echanſons verſoient à la ronde une liqueur forte & agréable, faite avec le riz ; & ſur la fin du repas, l'on nous ſervit de l'arak. Nous avions fait porter du vaiſſeau, du pain, du vin, des confitures, & des liqueurs fortes de notre façon, telle que l'eau des Barbades, la crême d'anis, la citronnelle, &c., que nous préſentâmes à Sa Majeſté, & qu'elle reçut avec bonté. Elle goûta de tout, fit l'éloge de chaque choſe, & en fit donner à chacun des Grands qui l'entouroient.

Le premier Echanſon ne verſoit à boire qu'à Sa Majeſté. Toutes les fois qu'elle buvoit, une ſymphonie, qui ſe faiſoit entendre dans les intermedes du repas, l'annonçoit aux convives & aux ſpectateurs, qui ſe proſternoient alors la face contre terre, parce que dans cette Iſle, où le Souverain eſt très-reſpecté, l'uſage ne permet point aux Sujets de porter les yeux ſur le Prince lorſqu'il boit, & que ce ſeroit en quelque ſorte lui manquer de reſpect que de ne pas s'incliner de maniere qu'on ne puiſſe le voir dans ce moment. Comme Etrangers, nous fûmes diſpenſés de ce cérémonial, auſſi gênant que peu fait pour des hommes libres.

Les aſſiettes ſur leſquelles nous mangeâmes, étoient de porcelaine; le reſte des convives en avoient de coco. Au lieu de fourchettes, qui ne ſont point connues dans ce pays, on ſe

ſert, pour porter les morceaux à la bouche, de deux petites baguettes plates, qu'on emploie comme des pincettes. Pour ajouter au plaiſir du feſtin & le rendre plus magnifique, l'on faiſoit brûler près de nous des parfums qui embaumoient toute l'aſſemblée des plus ſuaves odeurs.

Le repas fini, le Roi donna différens ordres à deux de ſes Courtiſans, que nous prîmes pour ſes Miniſtres. Ceux-ci s'inclinerent profondément, & s'en allerent où les ordres du Prince les appeloient : un inſtant après, nous vîmes arriver un grand nombre de chevaux, richement harnachés, conduits par un Ecuyer, & amenés par pluſieurs palefreniers. Nous ne connoiſſions ces animaux que par des peintures. Nous fûmes charmés d'en voir, non ſeulement parce que ceux du Roi étoient très-beaux, mais par l'eſpérance que nous avions d'en tranſporter

quelques-uns dans notre Isle, & de nous procurer ainsi de nouveaux secours dans nos travaux les plus importans. Le Roi nous proposa une partie de promenade à cheval, & il invita particuliérement Henri, Baptiste, Guillaume & Philippe à l'accompagner. Il ne prit pour sa suite que trois de ses gens, & l'Interprete Hiu-pen, qui nous devenoit absolument nécessaire. Les quatre freres furent les seuls des nôtres qui profiterent de l'invitation du Roi; le reste, conduit par des Indiens, alla visiter le village & ses environs, ou relever ceux qui étoient de garde sur la barque.

Quoique nous fussions des cavaliers sans expérience, nous montâmes sur nos chevaux d'un air leste, & nous nous y tînmes passablement. Ceux qu'on nous avoit donnés étoient doux & tranquilles, quoique vifs. Ils étoient

bien dreſſés ; & l'on ne s'apperçut pas que nous montions à cheval pour la premiere fois.

Nous traverſâmes un canton de l'Iſle, qui nous donna une fort bonne idée du gouvernement de ce pays & du bonheur de ſes habitans. La Nature avoit beaucoup fait pour lui, & l'induſtrie des Inſulaires y avoit infiniment ajouté. Auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, la campagne préſentoit autour de nous un tableau riche, varié, pittoreſque, qui ſembloit fait à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Au devant & à l'horizon, l'on voyoit les cimes bleuâtres des montagnes, & à la diſtance où la vue pouvoit ſaiſir les objets, elle ſe repoſoit agréablement ſur un amphithéatre de collines inégales, dont le ſommet étoit couronné de grands arbres. Les regards ſe promenoient avec délices dans les plaines & dans les vallons, où couloient

en ſerpentant de petites rivieres ou des ruiſſeaux d'une eau très-claire. Par-tout la main laborieuſe du cultivateur donnoit à cette partie de l'Iſle l'aſpect le plus riant & le plus animé. La diverſité des champs, des prés, des vergers, le nombre des habitations ſéparées & répandues ſur le territoire, celui des Laboureurs occupés à fertiliſer leurs poſſeſſions, & des Bergers qui chantoient gaîment en gardant leurs troupeaux, en faiſoient une ſcene pleine de vie & de mouvement. Nous trouvions une foule d'Indiens ſur tous les lieux de notre paſſage. Tous ſe proſternoient devant le Roi; mais quoiqu'ils montraſſent beaucoup de plaiſir à le voir, perſonne ne le ſuivit. Chacun alloit à ſes affaires, ou retournoit à ſon travail.'

Nous marchâmes ainſi juſqu'au haut d'une colline fort élevée, d'où l'on pouvoit découvrir une grande partie

de l'Iſle, qui ne paroiſſoit pas moins agréable ni moins bien cultivée que celle que nous venions de traverſer. Le Prince s'arrêta ſur cette eſpece de belveder, pour nous donner le loiſir de contempler les ſcenes champêtres & variées qui s'offroient à nos regards; puis il nous fit remarquer les objets qui méritoient le plus d'attention.

» Ces montagnes que vous voyez dans le lointain, nous dit-il, renferment l'idole de vos Européens. On trouve communément à leur ſurface des mines d'or & d'argent, qui, d'après l'apparence, doivent être fort riches dans l'intérieur de la terre. Elles ne ſont point exploitées, & j'ai défendu qu'on les ouvrît. L'avarice & la cupidité ſortiroient de ces mines avec les métaux qu'on en tireroit. Mes Sujets quitteroient le travail par excellence, pour acquérir des richeſſes trompeuſes. La pareſſe, les fantaiſies & le luxe

ſeroient les fruits inévitables de ce malheureux changement, & les vices qu'ils meneroient à leur ſuite corromproient les mœurs, exciteroient le déſordre dans l'Iſle, & y appelleroient les Etrangers, qui accourroient pour nous détruire.

» Regardez ces belles campagnes. Elles donnent toutes les productions dont la Nature libérale ſe plaît à enrichir les doux climats de l'Inde, & qu'elle ſemble avoir partagées à ſes diverſes contrées. Elle les réunit ici comme dans le lieu de la terre qu'elle chérit de préférence. Les grains, les fruits délicieux, les épiceries les plus fines croiſſent en abondance dans cette Iſle heureuſe, où les habitans n'auroient rien à déſirer ni à craindre, s'ils ne devoient ſe prémunir contre les embûches d'un ennemi perfide. Mon Peuple eſt nombreux ; il vit dans l'aiſance. Les hommes en ſont

robuſtes, paiſibles, laborieux ; mais comme ils ont toujours vécu dans la paix & dans l'innocence, qu'ils ſe ſont bornés à cultiver la terre pour leurs beſoins, & qu'ils ignorent les commodités & les ſuperfluités des autres Peuples, ils ont peu de commerce & d'induſtrie, & ils ſont peut-être moins aguerris qu'ils pourroient & qu'ils doivent l'être. Ce n'eſt pas que nous n'ayons des moyens de défenſe. Outre les armes communes à tous les Peuples voiſins, telles que les fleches, la zagaie, la lance, nous ſommes parvenus à nous procurer à Macao celles même qu'emploient nos ennemis. Nous avons de la poudre, des fuſils, des canons, des épées ; mais, il faut l'avouer, nous manquons de l'expérience néceſſaire pour nous en ſervir utilement. Nous avons peu d'ouvriers pour les réparer, & conſéquemment pour en faire de nouvelles.

Enfin, la Nature qui nous a prodigué l'or, nous a refuſé le fer, qui ne nous parvient ici que par des échanges, & qui eſt rare parmi nous. Pourriez-vous nous procurer ce métal vraiment précieux par ſon immenſe utilité ? Vous nous avez promis, outre vos conſeils, les choſes utiles dont nous ſommes privés & que produit votre pays. Je compte ſur les ſecours de votre amitié, comme vous pouvez vous attendre à toutes les marques de ma reconnoiſſance «.

Henri répondit au Roi : » Nous vous fournirons tout le fer & la poudre à tirer dont vous pouvez avoir beſoin. Nous vous procurerons également d'autres métaux, tels que le cuivre & l'étain, qui, quoique moins utiles, ſont toujours néceſſaires dans une Société. Nous vous apprendrons avec le temps, la maniere de les fondre & d'en faire uſage ; mais dans ce

moment, la chose la plus pressée & la plus importante pour vous, est de savoir employer convenablement ce que vous avez dans votre Isle d'armes & de bras, propres à votre défense & à repousser l'ennemi. Avec quelles forces peut-il vous attaquer ? Combien de combattans avez-vous à lui opposer ? Quelles sont les défenses naturelles de l'Isle, & dans quel endroit trouveroit-il la facilité d'y faire une descente « ?

» J'ignore, lui dit Mékaous, avec quelle force les Hollandois peuvent venir ici ; mais je puis vous satisfaire aisément sur tout le reste. J'ai six mille hommes de pied & deux mille chevaux destinés à notre défense, & je pourrois en augmenter beaucoup le nombre ; mais ces nouveaux soldats ne connoissant aucunement les évolutions militaires, & n'étant pas dressés au maniement des armes, je craindrois qu'ils ne servissent plutôt à

embarraſſer & à mettre le déſordre dans nos troupes, qu'à les ſeconder. L'Iſle eſt par-tout entourée de récifs & d'écueils à fleur d'eau, qui en défendent l'approche, & il n'y a proprement que deux endroits où l'on puiſſe aborder ſans s'expoſer au danger d'échouer & de périr «.

» Eh bien, répondit Henri, vous êtes en état, dans votre poſition, de faire face à des forces très-ſupérieures, & de repouſſer même avec ſuccès les attaques de votre ennemi; mais vous avez des précautions à prendre pour n'avoir jamais rien à craindre de ſes entrepriſes, & rendre inutiles tous ſes efforts. La premiere, c'eſt d'exercer au maniement des armes & aux évolutions militaires, non ſeulement les ſoldats que vous avez maintenant, mais tous les habitans de votre Iſle, en âge & en état de ſervir leur Patrie de leur perſonne dans les combats.

Quand tous vos hommes ſeront ſoldats, quelle Puiſſance ſera capable de vous ſoumettre, diſons mieux, de vous attaquer (*a*) ? C'eſt une erreur

(*a*) L'exemple de la Suiſſe, où tout Citoyen en âge de porter les armes eſt exercé à les manier, où tout homme eſt ſoldat pour la défenſe de la Patrie, & qui, par cet état belliqueux, eſt invincible ſur ſes foyers, & ſe fait reſpecter de ſes voiſins ; l'exemple de la Suiſſe démontre que toute Société civile & agricole qui voudra l'imiter par des précautions auſſi prudentes, deviendra comme elle inexpugnable ſur ſon territoire. Si un petit pays, tel que la Suiſſe, qui n'a ni l'étendue, ni la population, ni la richeſſe de la Normandie ou du Languedoc, s'eſt miſe, par cette ſeule inſtitution, à l'abri de toute invaſion, diſons mieux, de toute guerre ; ſi elle oppoſe à l'ambition des Conquérans une barriere inſurmontable : combien l'état de défenſe d'un grand Pays, d'un Royaume comme la France, ne ſeroit-il pas reſpectable ! Quelle maſſe de réſiſtance elle

de la plupart des Gouvernemens, ou plutôt une invention de l'eſprit inquiet & ambitieux qui les agite, d'entretenir à grands frais des armées nombreuſes & toujours ſubſiſtantes, pour commander chez eux l'obéiſſance ou porter la guerre au loin au gré de leurs caprices. Un Roi qui gouverne ſagement, n'a pas beſoin de grandes armées pour ſe faire obéir. Il ne lui faut point de contrainte pour faire

---

oppoſeroit à l'ennemi, ſi cette inſtitution militaire avoit lieu pour tous ſes habitans! Le Monarque qui voudroit s'occuper paiſiblement du bonheur de ſes Sujets, auroit-il à craindre l'ambition inquiete & les attaques d'une autre Puiſſance? Nul Prince au monde ne ſeroit capable de l'entamer. Il ſeroit en état de faire face à tous les Peuples de la terre conjurés contre lui: mais qui pourroit ſonger à l'attaquer? Il ſeroit à tous égards trop reſpectable, pour qu'on oſât ſeulement en avoir la penſée. *Note de l'Editeur.*

exécuter des Loix juſtes. Toutes les volontés vont au devant de lui. Un Prince qui n'a pas la manie des conquêtes, qui ne s'occupe que du bonheur & de la protection de ſes Sujets, ſe gardera bien de conſumer le revenu public à ſoudoyer des troupes nombreuſes. La guerre défenſive lui paroîtra ſeule légitime. Il ne prendra jamais les armes que pour repouſſer l'ennemi; mais alors ſi ſes Sujets ſont exercés à les manier, ils ſeront tous en état de le combattre, & chaque Province fournira un plus grand nombre de combattans, que n'auroit fait ci-devant tout le Royaume. Employés ſur leur territoire & pour un temps ſeulement, leur ſolde & leur entretien couteront beaucoup moins. Une petite armée ſuffira pour donner des Chefs & des exemples à ces troupes nationales, qui, toujours recrutées facilement & faiſant la guerre ſur leurs

foyers, ſeront naturellement invincibles. C'eſt ainſi, Mékaous, que vous devez en agir. Que les combattans deſtinés à vous défendre faſſent le fonds de vos troupes réglées, mais que tout le reſte des Inſulaires ſoit en état de combattre avec eux; vous n'aurez plus d'ennemis que vous deviez redouter.

» Il eſt encore néceſſaire de fortifier les deux endroits de l'Iſle où l'ennemi peut aborder, pour éviter par ce moyen la néceſſité d'en venir aux mains. La baie où nous ſommes entrés, ſerrée à ſon embouchure par des collines élevées, eſt très-facile à défendre. S'il en eſt ainſi de l'autre, vous pouvez, en quelque ſorte, rendre votre pays inabordable «. Mékaous dit à Henri, que l'autre port n'étoit pas plus difficile à fortifier. » Dans ce cas, lui répondit celui-ci, embarraſſez l'entrée des deux ports, en coulant à fond

quelques jonques chargées de pierres, de maniere qu'on n'y puisse passer qu'avec difficulté, & sans être conduit par des Pilotes qui en connoissent le fond & les dangers. Portez ensuite vos canons sur les collines qui commandent le passage. Faites-y construire des batteries ; on n'entrera plus sur vos terres sans votre permission «.

Le Roi reçut ces conseils avec une joie remarquable, & résolut d'en profiter ; dès qu'il fut revenu de la promenade, il donna ordre de rassembler une partie de ses troupes, pour les passer en revue le lendemain devant nous, & nous montrer ce qu'elles savoient faire. Il voulut, en attendant, qu'on fît les préparatifs nécessaires pour transporter des canons sur les collines qui dominoient le port, & pour dresser les batteries qui devoient les défendre. Il nous pria de vouloir bien diriger cet

ouvrage, & de faire le lendemain, devant ſes troupes, l'exercice des armes & les manœuvres militaires qu'il étoit important de leur apprendre. Il nous fit demander enſuite quelles étoient les marchandiſes dont nous voulions nous défaire, & quelles ſeroient les productions de ſon Iſle qui pourroient nous convenir.

Henri fit aux demandes du Prince une réponſe ſatisfaiſante. Il l'aſſura que nous tâcherions de répondre à ſa confiance, & d'exécuter ce qu'il attendoit de nous. Il lui dit de plus, qu'il feroit mettre à terre les marchandiſes que nous avions ſur la barque, pour les lui préſenter; qu'il le ſupplioit d'avance d'accepter ce que nous nous propoſions de lui en offrir; au ſurplus, que ſi les Inſulaires vouloient en prendre en échange de celles qu'ils avoient deſſein de débiter, ils n'avoient qu'à en apporter ſur le rivage,

où les marchés ſe feroient à l'amiable ; que nous ne pouvions dire juſqu'alors ce que nous étions dans le cas de prendre, & que nous n'aurions que peu de choſes à commercer pour le moment ; mais que dans un autre voyage, & lorſque nous connoîtrions mieux ce que nous pouvions fournir à leurs beſoins, nous le leur apporterions en aſſez grande quantité. Le Roi le remercia, d'un air de bonté, & fit publier ſur le champ, que chacun pouvoit venir traiter avec nous à ſa fantaiſie. Baptiſte & Philippe furent chargés du ſoin de veiller à la conſtruction des batteries. Le reſte de nos gens fut prévenu de ce que nous aurions à faire le jour ſuivant. C'eſt ainſi que ſe paſſa cette premiere journée.

Le lendemain, avant le lever du ſoleil, le bruit des inſtrumens guerriers nous annonça l'arrivée des troupes Indiennes. Nous étions tous en armes

ſur le rivage. Nous nous rendîmes en bon ordre au palais du Roi, où nous trouvâmes ce Prince déjà levé & qui nous attendoit. Dès que nous l'eûmes ſalué, il nous pria de l'accompagner juſqu'à l'endroit où ſes troupes étoient raſſemblées. Nous partîmes auſſi-tôt, ſuivis d'un peuple nombreux des deux ſexes, curieux de voir le ſpectacle qui ſe préparoit.

Les troupes avoient fait halte dans une petite plaine voiſine. Elles s'y étoient rangées dans l'ordre accoutumé. Il y avoit deux mille hommes de pied & ſept à huit cents chevaux. Tous ces ſoldats nous parurent beaux & robuſtes, mais ſans grace, ſans adreſſe, & avec l'air peu martial. Les deux premieres lignes de l'infanterie étoient armées de fuſils & de baïonnettes. Le reſte, ſur quatre lignes, portoit des arcs, des lances de douze pieds, & des poignards. La cavalerie

avoit pour arme la lance & un ſabre recourbé. Fantaſſins & cavaliers, tous étoient couverts d'une cuiraſſe faite de pluſieurs toiles d'écorce ou de coton, couſues & piquées l'une ſur l'autre. Leurs habits, qui, comme tous ceux des Peuples de l'Aſie, ſont longs & amples, étoient retrouſſés pour la manœuvre.

A l'approche du Roi, toute cette milice pouſſa de grands cris de joie.

D'après les ordres du Prince, qui les paſſa en revue, les troupes firent l'exercice & différentes évolutions; mais, comme nous l'avions préſumé, ces exercices étoient mal conçus & furent plus mal exécutés. Il n'y avoit ni juſteſſe, ni légéreté, ni enſemble dans les mouvemens. Les Chefs manquoient de capacité, & les ſoldats d'expérience. Ils paroiſſoient ſur-tout fort peu au fait du maniement des armes à feu. Leur tactique étoit à ſon

enfance ; mais ces défauts pouvoient être réparés. Les Officiers & les ſoldats avoient de l'intelligence & de la bonne volonté ; il ne leur falloit que de l'inſtruction.

Nous ne devions pas flatter Mékaous : lui déguiſer le mauvais état & l'inexpérience de ſes ſoldats, c'eût été lui rendre un très-mauvais ſervice. D'ailleurs ce Prince, vraiment digne d'éloge par ſon amour pour la vérité, méritoit qu'on l'éclairât. Il vouloit connoître ce qui manquoit à ſes troupes, & il nous pria de ne lui rien taire de nos obſervations.

Henri ne ſe refuſa point au déſir du Prince. Il lui fit part de nos remarques ſur la tenue, l'ordre, les mouvemens de ſes troupes, ſur leur tactique, ſur leur maniere d'attaquer & de ſe défendre. Il lui expoſa les moyens qu'il croyoit propres à les former, à les dreſſer, à les exercer

aux armes, aux combats. Il lui fit comprendre que les fuſiliers ne devoient pas ſe mêler aux piquiers; que la cavalerie devoit protéger les ailes de ſon infanterie, s'attacher à prendre en flanc l'ennemi, ou à le tourner par des mouvemens prompts & rapides, & le charger au galop, pour enfoncer par ce choc impétueux, & rompre ainſi les corps qui feroient le plus de réſiſtance (*a*);

(*a*) Henri tenoit ſans doute du Chevalier des Gaſtines toutes ces connoiſſances ſur la maniere de placer & faire combattre la cavalerie. C'étoit de l'expérience de ſon pere qu'il s'appuyoit ici. Il n'en avoit point par lui-même; mais il paroît qu'il avoit ſu mettre à profit les leçons & les conſeils qu'il avoit reçus, & l'inſtruction qu'il avoit puiſée dans les livres; ſemblable en cela à Lucullus, qui, par l'étude des livres militaires, devint un habile Général, & remporta des victoires par le bon uſage enfin,

enfin, pour donner une pleine démonſtration de la bonté de ſes principes, & joindre l'exemple aux préceptes, il nous fit faire toutes les manœuvres que des troupes diſciplinées doivent connoître & exécuter. Ce fut lui qui commanda l'exercice. Notre troupe, rangée ſur deux lignes, exécuta d'abord le maniement des armes dans le plus grand détail; elle chargea le fuſil, plaça la baïonnette, tira, puis marcha au petit pas & au pas redoublé, ſe diviſa par pelotons, qui avancerent, tournerent, ſe replierent, ſe rejoignirent.

Nous nous partageâmes enſuite en deux troupes, qui, s'attaquant & ſe défendant tour à tour, en faiſant un feu vif l'une contre l'autre, en

qu'il en fut faire, avant d'avoir vu l'ennemi, &, pour ainſi dire, fréquenté les armées. *Note de l'Editeur.*

manœuvrant tantôt avec précaution ; tantôt avec rapidité, mais toujours d'une maniere habile & ferme, en se retirant à propos, en revenant à la charge, préſentoient une image aſſez juſte des combats Européens. Tous nos mouvemens furent exécutés dans le plus grand ſilence, avec un ordre & une préciſion qui étonnerent & charmerent également le Prince & les ſpectateurs. Le feu vif de la mouſqueterie, & celui de deux petites pieces de canon que nous avions amenées, nos attaques bruſques & ſoutenues, notre air d'audace & de fierté, donnerent la plus haute idée de notre bravoure & de nos talens militaires, & ſervirent beaucoup à augmenter le reſpect que les Indiens avoient déjà pour nous.

Le Roi nous témoigna la plus grande ſatisfaction, & nous dit d'une maniere flatteuſe, que ſi ſes troupes

étoient compoſées de ſoldats comme nous, il ne craindroit pas l'attaque des Nations les plus formidables. Enſuite il nous pria de vouloir bien exercer, pendant le court ſéjour que nous devions faire dans ſon pays, quelques-uns de ſes Officiers les plus intelligens aux mouvemens que nous venions d'exécuter, afin que ceux-ci puſſent à leur tour exercer les ſoldats & ſucceſſivement tous ſes ſujets en état de porter les armes. Il nous preſſa ſurtout de revenir au plus tôt dans ſon Iſle, pour achever, dit-il, d'en être les bienfaiteurs, en continuant de donner aux Inſulaires les connoiſſances qui leur manquoient. Nous lui promîmes de grand cœur tout ce qu'il pouvoit attendre de nous.

Pour cet effet, nous partageâmes les occupations que nous pouvions embraſſer momentanément. Baptiſte

& Philippe firent dreſſer les batteries. Joſeph ſe chargea d'enſeigner aux troupes Saméennes les premiers principes de l'art militaire. Henri, avec la plupart des nôtres, ſe rendit ſur le rivage, où il avoit ordonné d'apporter toutes les marchandiſes brutes ou travaillées dont nous pouvions nous paſſer, & qu'il nous étoit avantageux de mettre dans le commerce. Le Roi voulut aller avec Henri juſqu'à la baie, pour être témoin lui-même de notre maniere de traiter avec ſes Sujets, & pour s'aſſurer s'ils montreroient dans les échanges, les égards & la bonne foi qu'un Peuple qui ſe reſpecte aura toujours pour un autre Peuple, & que des cœurs ſenſibles doivent ſurtout à des Etrangers honnêtes qui ont bien mérité par leurs ſervices & par leurs ſentimens.

Nous avions déjà débarqué & placé

ſur la greve tout ce que le vaiſſeau pouvoit fournir ; & les Saméens, que le beſoin ou la curioſité invitoit à commercer, avoient dépoſé toutes les choſes qu'ils jugeoient devoir être à notre bienſéance. De notre côté, l'on voyoit du fer en barre ou travaillé en outils, en inſtrumens, en armes ; du cuivre en feuille ou mis en œuvre, de l'étain & du plomb en maſſe, du ſalpêtre, des graines de jardin, des légumes, des étoffes, des toiles, quelques beſtiaux & volailles d'une eſpece plus grande & plus belle que celles des Inſulaires, ou même qu'ils n'avoient pas, comme des ânes & des pintades, deux montres & une pendule à ſecondes, ouvrages de Baptiſte.

Du côté des Inſulaires, outre la plupart des fruits & des grains que l'Iſle produiſoit, parmi leſquels Hiupen nous fit remarquer du riz ſec ou

riz de montagne (*a*), on trouvoit des étoffes de soie, de coton, d'écorce, de leur fabrique; des pieces de feutre à longs poils, lustrées & très-légeres; des animaux domestiques ou farouches, des chevres, des brebis différentes des nôtres, des cochons plus petits que ceux de la Colonie, des singes fort jolis, plusieurs sortes d'oiseaux, entre lesquels on peut noter des dindons; des chameaux, des chevaux, & diverses marchandises qu'on avoit portées de Macao, & qui venoient de Chine ou même d'Europe, telles que des bottes, des chapeaux, des bas, des souliers, des taffetas, des mousselines, &c.

Le Roi n'avoit pas vu l'étalage de nos marchandises sans un singulier

(*a*) Dont la plante n'a pas besoin d'être arrosée comme le riz ordinaire, pour donner d'abondantes récoltes.

plaiſir. Les métaux, ſur-tout le fer, étoient pour lui des objets très-précieux. La pendule & les montres fixerent long-temps ſes regards. Il nous demanda ce que c'étoit que ces jolies machines qui ſe mouvoient d'elles-mêmes, & quelle pouvoit en être l'utilité. On lui répondit qu'elles ſervoient à meſurer le temps; & on lui expliqua la maniere d'en faire uſage. Le Prince admira ces inventions, & loua beaucoup notre induſtrie. Nous prîmes cette occaſion d'offrir la pendule à Sa Majeſté, ainſi que du fer, tant en barre que travaillé, & quelques couples d'animaux, en lui témoignant le regret de n'avoir pas dans ce moment des choſes d'un plus grand prix à lui préſenter. Nous donnâmes, avec ſa permiſſion, les deux montres aux deux perſonnes de ſa Cour le plus en crédit. Hiu-pen reçut auſſi de nous une piece d'étoffe de laine rouge, des

inſtrumens de fer poli, & quelques ouvrages de cuivre qu'il paroiſſoit déſirer.

Ces préſens furent acceptés avec une cordialité franche, ou, pour mieux dire, généreuſe ; car il y a quelquefois autant de généroſité à recevoir qu'à donner. Quoique la reconnoiſſance du Prince, comme celle des deux Courtiſans & de l'Interprete, ſe manifeſtât bientôt après dans les préſens qu'ils nous firent à leur tour, ils ſe montroient ſi ſenſibles à notre libéralité, qu'ils ſe regardoient encore comme infiniment redevables envers nous. Mékaous nous fit amener ſix beaux chevaux & autant de jumens de ſes haras, un dromadaire & ſa femelle, & nous gratifia de trente ſacs de riz des montagnes, que Hiu-pen lui avoit dit n'être pas cultivé dans notre pays. Les deux Seigneurs Indiens nous donnerent pluſieurs pieces

d'étoffes de ſoie, unies & à fleurs, & de mouſſelines des Indes, beaucoup de fruits & de ſucre, une troupe de dindons & pluſieurs petits ſinges. Hiu-pen, quoique ſimple particulier, ne fut pas moins magnifique ; on nous apporta de ſa part deux caiſſes d'un excellent thé, un petit cabinet de laque, d'un travail exquis, dont les tiroirs contenoient pluſieurs boîtes pleines de bâtons d'encre de la Chine, de couleurs, de poudres odorantes, ou des vernis les plus rares. Il joignit à cela quelques pieds d'arbres en caiſſe, utiles ou agréables, qui n'étoient cultivés qu'à la Chine ou au Japon. Il avoit rapporté de ſes voyages ces différens objets, & il nous les donna comme une preuve de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit pour nous. Enfin, les Indiens que nous avions ramenés dans l'Iſle, & leurs parens, nous envoyerent, au vaiſſeau, plein une chaloupe

de proviſions de bouche, qui conſiſtoient en beſtiaux, en fruits, en oiſeaux, en grains, accompagnés de beaucoup de plantes rares, d'aromates, d'épiceries, d'un grand ſervice de table de porcelaine, de toiles de coton & de quelques fourrures très-belles, qui venoient d'un pays fort éloigné. Nous faiſions difficulté de recevoir tant de choſes; mais voyant que nous les affligerions ſenſiblement par un refus, nous conſentîmes enfin à les accepter, & nous augmentâmes, par cette complaiſance, les obligations qu'ils nous avoient & le ſentiment de leur gratitude. On eſt toujours bien payé des ſervices qu'on rend aux hommes. Un bienfait ne ſe perd jamais; mais c'eſt ſur-tout dans un cœur ſenſible & reconnoiſſant qu'on eſt aſſuré d'en trouver la véritable récompenſe.

Je ne m'arrêterai pas ſur le détail de nos échanges avec les Inſulaires. Il

me suffira de dire qu'en faisant des marchés où ceux-ci gagnoient beaucoup, nous n'en trouvâmes aucun qui ne nous fût infiniment avantageux. Nous ne donnâmes rien au luxe ni aux superfluités. Les besoins ou la commodité guiderent nos choix & fixerent nos emplettes. Tout le monde fut content, & désira par la suite la continuation & l'extension de ce commerce. La confiance & la bonne foi feront toujours chérir & prospérer celui qu'elles établissent.

Tous ces arrangemens terminés, il ne nous restoit plus, pour profiter du peu de temps que nous avions à passer dans l'Isle, qu'à prendre quelque connoissance de la Religion, des Loix & des mœurs des Insulaires. Hiu-pen, à qui nous nous adressâmes dans cette vûe, & qui, ayant long-temps vécu chez d'autres Nations, devoit avoir moins de préjugés & penser avec plus

de liberté que ſes compatriotes, Hiupen nous donna ſur tous ces objets des détails étendus. Nous nous contenterons d'en rapporter un précis.

» Le Prince, nous dit-il, & les premieres claſſes des Citoyens de l'Iſle de Saméa (car c'eſt ainſi que ſe nomme ce pays), font profeſſion du Mahométiſme. Ils n'adorent qu'un Dieu; mais la plupart ont preſque autant de vénération pour leur Prophete Mahomet, que pour la Divinité. Leur culte eſt mêlé de ſuperſtitions ridicules, & de pratiques abſurdes & minutieuſes, dans leſquelles ils penſent que réſide tout le mérite de leurs devoirs religieux & de leur croyance. Quelques Inſulaires, mais en petit nombre, ſuivent ſecrétement la Religion naturelle. Ils reconnoiſſent un Etre ſuprême, ordonnateur & conſervateur de tout ce qui exiſte, qui punit & récompenſe. Ils l'adorent en ſilence,

& n'ont point de culte extérieur. Leur Religion ne parle point aux ſens ; on ne prend pas garde à eux. Le reſte du peuple vit dans les ténebres de l'idolâtrie. Fo, Brama, Sanmonocodon, &c. ont ici des autels & des ſectateurs, & l'on trouve dans l'Iſle plus de pagodes que de moſquées. Le Roi, qui aime la paix & veut éviter toute diviſion parmi ſes ſujets, n'a pas jugé prudent de rendre ſa Religion excluſive, quoiqu'il n'ait au fond que de l'averſion & du mépris pour toutes les fauſſes Religions & pour leur doctrine. Il eſt perſuadé que le Souverain qui veut contraindre ſes peuples à n'adopter que ſa croyance, excite par cela même le fanatiſme dans les eſprits irrités, & que la penſée & l'opinion, parfaitement libres de leur nature, ne peuvent être commandées ſans faire naître le déſordre & la haine ; mais il a ſoin de tenir

la main à ce que la diverſité de ſectes & les erreurs de culte n'influent pas ſur les mœurs & ſur les devoirs de la vie ſociale, & il veut que chacun ſoit bon pere, bon fils, bon citoyen, & ne faſſe pas d'offenſe ni d'injuſtice à autrui «.

» D'après les vûes de ſa politique, dit Henri à Hiu-pen, cette tolérance du Prince paroît louable. A l'exemple du Pere des êtres, qui fait lever le ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, qui protege & nourrit ceux même qui méconnoiſſent ſa providence & ſa divinité, Mékaous ne veut uſer de ſa puiſſance que pour tenir en paix tous ſes ſujets, ſans diſtinction; mais s'il croit que la plupart de ceux qui lui obéiſſent ſont dans l'erreur, comment ne les éclaire-t-il pas du flambeau de la vérité, pour leur faire au moins connoître l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & les tirer des ténebres du

Paganisme ? L'injonction & la rigueur sont sans doute de mauvais moyens d'attirer la confiance & d'éclairer les esprits ; mais des instructions données avec douceur, des exhortations faites avec charité & soutenues par l'exemple, touchent les cœurs & persuadent. Il ne faut pas que le Prince emploie d'autre pouvoir pour soumettre les opinions. C'est de l'instruction, & de l'instruction constante, que doivent sortir toutes les réformes. Les esprits une fois éclairés cedent sans résistance à la voix de la raison «.

» Le Mahométisme, répondit Hiupen, qui ordonne la violence contre les incrédules, n'a pas, dans ces climats, l'ambition d'acquérir des prosélytes ; & le caractere pacifique du Roi répugne à entreprendre des changemens dans les opinions religieuses de ses Etats. Il y a cinq ans que deux Prêtres Chrétiens, Portugais de nation,

tenterent d'y porter la Religion Chrétienne ; mais cet essai n'eut pas de succès. Ils vinrent dans cette Isle ; ils virent le Prince & lui expliquerent les dogmes de leur foi & les préceptes de leur morale. Mékaous les reçut avec bonté, les écouta patiemment, loua la pureté de leur morale sans approuver leur doctrine, & se contenta de leur dire que si le Christianisme étoit bon pour d'autres pays, il ne convenoit pas au sien ; qu'ils étoient d'une Nation qui ne lui inspiroit pas de confiance ; que la conduite de ce Peuple démentoit leurs discours, & faisoit juger qu'il ne croyoit point à la Religion qu'ils venoient lui prêcher. Les Portugais, superstitieux & cruels, ajouta-t-il, ne sont-ils pas les premiers Etrangers qui ont troublé la tranquillité des Indes par leurs injustices ? Les peuples de mon Isle vivent en paix ; je vous

prie de les laiſſer en paix. Il leur fit enſuite des préſens, & les obligea de partir pour Macao, d'où ils ne ſont pas revenus «.

» Je vois bien, repartit Henri, que la prévention & la méfiance ont empêché le Roi d'accueillir la vérité. La haine que lui ont inſpirée les Portugais, a fait rejeter ſans examen la Religion qu'ils profeſſent; mais s'ils ſont injuſtes & ſuperſtitieux, s'ils emploient la contrainte au lieu de la perſuaſion, leur Religion même les condamne. L'on ne voit, hélas! que trop ſouvent des Miniſtres de paix & de charité oublier l'eſprit de leur miniſtere, & des Peuples égarés ou corrompus par les exemples de ceux qui les guident, manquer aux premiers devoirs de la morale & de la Société. Ces torts ſont de l'homme, & doivent être jugés comme tels; mais la vérité n'en eſt pas moins un

bien ineſtimable, de quelque part qu'elle vienne. Je dois blâmer les Portugais, & plaindre Mékaous; mais continuez, je vous prie, de nous inſtruire des Loix & des mœurs de votre Patrie «.

» Ici, reprit Hiu-pen, chacun jouit de la liberté de ſa perſonne, à moins qu'il ne l'engage lui-même pour un temps. Il n'y a dans cette Iſle que des eſclaves volontaires. Le Souverain, quoique revêtu d'une puiſſance preſque ſans bornes, n'oſeroit enfreindre ce premier des droits. Son pouvoir n'eſt pas ainſi reſtreint par rapport aux propriétés. Il peut en diſpoſer à ſon gré. Nous n'avons de Loi écrite que le Coran (*a*), & les Souverains

(*a*) Le Coran, plus connu ſous le nom d'Alcoran, qui veut dire la même choſe, eſt compoſé de deux mots arabes, *al*, qui eſt l'article *le* ou *la*, & *Koran*, qui

de ce pays étant en même temps les chefs de la Religion, & les suprêmes interpretes du Livre sacré, il arrive qu'ils l'expliquent quelquefois très-arbitrairement, & selon leurs vûes & leur intérêt. Les prédécesseurs de Mékaous en ont donné plus d'un exemple. Celui-ci, plus modéré, évite soigneusement de les imiter en cela. Lorsqu'un chef de famille vient à mourir, le Prince hérite de tous les biens du défunt. Avant Mékaous, les Souverains retenoient souvent une partie des successions, au préjudice des héritiers naturels; mais Mékaous, qui s'éloigne autant qu'il peut du despotisme, ne reçoit ces hérédités

---

signifie *Livre* ou *lecture*. C'est, pour les Mahométans, le Livre par excellence. Ce Livre, qui contient la Loi de Mahomet, est pour ses Sectateurs ce que la Bible est pour les Juifs, & l'Evangile pour les Chrétiens.

que pour les transmettre à ceux qui auroient dû les recueillir. Que dites-vous, nous demanda Hiu-pen, de ces usages dont le Prince peut abuser si facilement ? Je crois, si je ne me trompe, qu'ils sont aussi préjudiciables au Souverain qu'aux sujets «.

» Je ne m'érigerai pas en réformateur, répondit Henri ; mais, à vous parler franchement, je ne vois de louable dans ce que vous venez de m'apprendre, que la modération de Mékaous, ou, pour mieux dire, que sa justice. On respecte chez vous la liberté personnelle ; mais on ne la respecte pas assez, en permettant qu'un malheureux ou un fou puisse renoncer à ce droit primitif & commun à tous les hommes, qu'on ne peut aliéner sans offenser la Nature & sans en être puni ; mais on la viole par des attentats contre la propriété, qui n'est qu'une extension de cette liberté ;

attentats d'autant plus funestes, qu'ils sont commis au nom de la Loi. Tout Gouvernement qui s'approche de l'arbitraire, tend par cela même vers son déclin. Tout Souverain qui blesse volontairement la propriété de ses sujets, altere en même temps la sienne. Les prédécesseurs de Mékaous, qui dépouilloient les enfans des biens de leurs peres, étoient des tyrans insensés. Mékaous, plus sage & plus humain, n'use pas du privilége usurpé par un pouvoir aveugle. Il est louable en cela, si toutefois un Souverain doit être loué de n'avoir pas fait le mal qu'il pouvoit faire; mais cette modération du Roi n'est pas une grace; c'est une justice; & l'on pourroit le blâmer de ne s'être pas occupé à promulguer une Loi conservatrice des hérédités, disons mieux, des propriétés, pour mettre ses successeurs dans la nécessité de suivre la voie qu'il

leur a tracée. Une maxime de la vraie politique, c'eſt que tout Chef de Nation qui n'établit ni baſe ni conſtitution de gouvernement dans un Etat informe ou ébranlé, ne doit pas ſervir de modele aux Rois qui prétendent à une célébrité durable, & qui veulent élever dans le cœur de leurs ſujets & dans la mémoire du genre humain, un monument perpétuel de leur gloire «.

» Vous croyez donc, répliqua Hiupen, que Mékaous n'a pas fait encore pour ſes ſujets tout ce qu'il pouvoit faire ; qu'en s'occupant du bien préſent, il n'a pas ſongé à l'avenir, & que la douceur de ſon adminiſtration n'aura qu'une foible influence ſur celle de ſes ſucceſſeurs ? Mais la conduite de Mékaous eſt uniforme. Il a modéré les impôts que ſes devanciers exigeoient arbitrairement, & il étend ſa munificence ſur les pauvres & les

affligés. Ses sujets vivent dans l'abondance & se trouvent heureux. Il est généralement aimé. Ceux qui régneront après lui, pourroient-ils ne pas suivre un tel exemple ? — Ils ne s'en écarteroient pas, lui dit Henri, s'ils connoissoient bien leurs devoirs ; mais faute d'instruction & de lumieres, ils s'égareront. Séduits par les passions des gens avides & corrompus dont ils seront entourés, & qui leur diront que le Monarque est le maître de toutes les propriétés de l'Isle, ils en disposeront à leur gré pour récompenser leurs flatteurs ; & ils le feront d'autant plus volontiers, qu'en agissant ainsi, aucune loi reconnue ne servira de rempart à ces propriétés, que les prétentions du Souverain ne connoîtront point de limites, & qu'il croira n'exercer qu'un droit légitime, pour céder au plaisir de se montrer libéral. Mais pour engraisser un petit nombre

de courtisans, combien de citoyens il rendra misérables ! & pour être loué de ses favoris, que de pleurs il fera couler, que de malédictions il s'attirera ! Il aura beau se flatter d'avoir régné puissamment, il ne laissera qu'une mémoire odieuse, & sera détesté de la postérité. Voilà, Hiu-pen, où doit conduire la négligence d'un Roi qui ne songe pas à établir le regne de la justice d'une maniere inébranlable. Mékaous est aimé ; il est béni de ses sujets ; c'est un tribut qu'on paye à la bonté de son caractere, d'autant plus remarquable & plus touchante, qu'elle contraste singuliérement avec la tyrannie des Souverains qui lui ont transmis le sceptre ; mais il est digne de son cœur paternel d'étendre ses bienfaits au-delà de son regne, en promulguant des loix justes, conservatrices des droits des Insulaires, loix qui fixent & déterminent

déterminent le patrimoine du Souverain, en établissant à perpétuité l'enseignement des droits & des devoirs du Chef de l'Etat & des Citoyens. Mékaous est bon & populaire ; il aime la justice ; il cherche la vérité ; il mérite de la connoître. Ne lui laissez pas ignorer ce que je viens de vous dire. Son ame, grande & généreuse, en sera touchée ; & si, comme je le présume, il désire en savoir davantage, je ne craindrai point, à mon retour, de l'instruire des vérités importantes sur lesquelles il doit fonder ces loix salutaires, qui doivent rendre à jamais son regne mémorable.

Hiu-pen dit que dès qu'il pourroit parler au Roi, il lui rendroit compte de notre conversation, & nous assura que nous ne pouvions rendre un service plus agréable à Sa Majesté, qu'en lui donnant les moyens d'étendre &

de perpétuer le bonheur de son Peuple. » Je connois, nous dit-il, ses intentions par moi-même. Chaque fois que je suis revenu de mes voyages de long cours, il m'a fait appeler auprès de lui, pour me demander ce que j'avois vu & ce que j'avois appris de plus digne d'être noté dans les Coutumes & dans les Loix des Nations que j'avois visitées. Il a voulu que je m'expliquasse librement, en les comparant aux nôtres; & quoique je ne fois pas de la Religion du Prince (a), ni aussi instruit que vous l'êtes des principes de la politique, il a écouté avec intérêt ce que je lui disois, m'a témoigné de la confiance,

(a) Hiu-pen ne dit pas de quelle Religion il étoit; mais si l'on en peut juger par la maniere dont il parle du Mahométisme & du culte des Idoles, nous croyons qu'il professoit le Théisme ou la Religion Naturelle.

& la résolution d'adopter les meilleures Loix de ces Peuples, pour donner plus de sagesse à son administration. Mékaous a l'esprit juste, & le désir de faire le bien. Vous pouvez croire qu'il sentira l'utilité de vos conseils, & qu'il s'empressera de les suivre. Vous serez, à ses yeux, des hommes divins qui méritent la plus grande vénération, & vos avis non plus que vos services ne sortiront jamais de sa mémoire.

» Vous vous proposez de revenir ici & de vous y arrêter plus long-temps; vous aurez des occasions fréquentes de voir & d'entretenir le Prince; mais soit que vous le voyiez en public, soit que ce soit au sein de sa famille, ou que, vous admettant dans sa familiarité, il se dépouille devant vous de toute représentation, vous le trouverez toujours aimable, toujours respectable. Vous le verrez appliqué,

ſobre, économe, avide de s'inſtruire, ennemi des flatteurs, montrant une grande eſtime pour les hommes utiles par leurs connoiſſances & leurs talens; en un mot, digne d'être l'exemple des Rois qui veulent s'attacher le cœur de leurs ſujets, & de ſervir de modele à tous les chefs de famille qui lui obéiſſent. L'eſpoir de votre retour me diſpenſe de parler plus au long de ce Prince & de ſon Gouvernement.

» A l'égard des Inſulaires, vous avez pu remarquer qu'ils ſont gais, pacifiques, prévenans, & hoſpitaliers. Ils étoient autrefois graves, inquiets, ſoupçonneux, toujours prêts à ſe ſoulever & à prendre les armes pour réſiſter à l'oppreſſion : mais que ne peut un bon Roi! Leurs cœurs & leurs caracteres ne ſont plus les mêmes; ils ſont auſſi dociles qu'ils étoient remuans. Ils travailloient autrefois

avec langueur, parce qu'ils n'étoient pas assurés de jouir tranquillement de leurs propriétés, & ils vivoient dans la pauvreté & dans la misere. Il se faisoit peu de mariages ; la population & la richesse diminuoient tous les jours. Si l'ennemi eût alors attaqué l'Isle, il l'auroit facilement subjuguée. Loin de s'opposer à ses efforts, la plupart des Insulaires les auroient favorisés, dans l'espoir d'être moins misérables sous un nouveau Maître. Aujourd'hui, que la confiance est établie entre le Prince & le Peuple, & que celui-ci ne craint point d'être troublé dans la possession de ses droits & de ses biens, chacun se livre au plaisir d'en étendre la jouissance & de les améliorer. L'intérêt & l'émulation ont provoqué les travaux champêtres ; ceux-ci ont animé l'industrie & le commerce ; l'aisance & le bien-être sont revenus parmi nous, avec

la paix & la joie ; & les jeunes gens qui se refusoient aux liens du mariage, pour ne pas donner le jour à des enfans malheureux, s'empressent de s'y engager, & cédant sans résistance au plus doux vœu de la Nature, voient tous les ans multiplier leurs familles par de nouveaux rejetons. Quelle ne sera donc pas la félicité de l'Isle, quand Mékaous, plus instruit, aura établi la prospérité publique sur une base inébranlable !

» Alors, reprit Henri, le Royaume de Mékaous doit être un des pays les plus heureux de la terre, & ceux qui connoîtront ce pays, porteront envie au sort de ses habitans ; car les bons Rois sont un présent que le Ciel fait rarement aux hommes ; & les Nations qui vivent sous des Loix justes, & dont le bonheur est fondé sur une excellente constitution, sont encore plus rares que les bons Rois. Les

familles & les opinions des Insulaires se rapprocheront encore ; les liaisons & la concorde seront plus fermes & plus étroites, & vous ne serez plus qu'un Peuple de freres animés du même esprit «.

» Que la bonté du Ciel, répliqua Hiu-pen, veuille réaliser une si flatteuse espérance ! Puissent nos enfans & leur postérité, voir disparoître à jamais la diversité de Culte & de Religion qui les divise ! Chaque secte, ajouta-t-il, regardant toutes les autres comme impures, refuse de s'allier avec elles, n'a de relations que le moins qu'il est possible, avec les personnes qui font profession d'une autre croyance que la sienne, & dans celle-là même reconnoît plusieurs castes ou divisions de familles supérieures l'une à l'autre dans l'opinion publique, dont les premieres traitent les inférieures avec tant de dédain, ou plutôt

d'averſion, qu'un membre de celles-là croiroit être ſouillé par l'attouchement même involontaire des individus de celles-ci, & que ces derniers n'oſeroient en approcher, tant les préjugés de l'orgueil & de la naiſſance éteignent dans ces cœurs le ſentiment de la fraternité & de la charité naturelle. Ainſi, non ſeulement les ſectes, mais encore les caſtes vivent ſéparées par ces barrieres idéales, & ne forment point de mariages hors de l'enceinte particuliere où l'opinion les renferme.

» Les cérémonies des mariages ſont différentes comme les Religions. Les femmes Mahométanes ne ſortent que rarement, & ne ſe montrent que voilées; on les épouſe ſans les connoître. C'eſt par l'entremiſe d'autrui, & ſur des rapports ſouvent infideles, qu'on en fait la demande au pere. La fille ne connoît pas le maître qu'on va lui donnner, & on ne lui demande

jamais son consentement. L'intérêt du futur, & l'obéissance passive de l'accordée, forment seuls les nœuds de cette union. La dot stipulée, & le jour convenu, la future, richement parée, part de la maison du pere, enfermée à clef dans une chaise en forme de palanquin, précédée d'une musique bruyante, & suivie de tous les hommes de sa famille, vêtus de robes de soie. Elle est ainsi portée au milieu des cris & des acclamations des spectateurs, à la maison du mari, qui l'attend avec d'autant plus d'impatience, qu'il ne pourra savoir s'il a fait un bon marché, que lorsqu'il aura vu celle qu'on lui amene.

» Muni de la clef de la chaise, il va jusqu'à la porte pour la recevoir, & il ouvre précipitamment la portiere pour connoître quel est son lot. Heureux celui que le hasard partage bien ! Si l'époux se trouve content

des charmes de sa future, il l'embrasse avec tendresse, la conduit dans la maison, & la présente, ainsi que ceux qui la suivent, à ses parens à lui. Lorsque les mariés sont sur le seuil de la porte de l'appartement qu'ils doivent occuper, la mere de l'époux leur offre une coupe pleine de vin de riz, que le mari & la femme boivent en grande partie alternativement & à petits coups. Le reste de la liqueur est répandu autour d'eux par le mari. Alors la dot est comptée. Les époux entrent dans leur chambre, où ils mangent seuls sur la même natte. Les convives sont régalés dans un autre appartement. La fête dure plusieurs jours, après lesquels la femme, renfermée dans son ménage, ne doit plus voir à visage découvert que son mari & ses enfans, & ne sort plus de sa maison que pour aller au bain ou à la mosquée.

» Il arrive quelquefois qu'en ouvrant la chaise où la future est enfermée, le mari, dépité d'y voir une fille fort laide & d'une figure rebutante, au lieu d'une belle personne qu'il s'attendoit à y trouver, referme brusquement la chaise, & la renvoie à la maison d'où elle vient; mais alors, outre qu'il est privé de la dot, & qu'il souffre à pure perte tous les frais de la cérémonie, c'est qu'il est encore obligé de consoler la fille rebutée de l'affront qu'elle a souffert, par une somme assez forte. Toutes ces circonstances rendent fort rares de pareils événemens.

» Chez les Insulaires qui ne suivent point la Loi de Mahomet, les mariages se font de gré à gré. Les parties peuvent se voir & se connoître avant de contracter ensemble, & d'ordinaire cet engagement, suite des convenances réciproques, cause moins

de dégoûts & de regret à ceux qui s'uniſſent ainſi, que les liaiſons formées à l'aveugle entre les Mahométans, ſous les auſpices de l'intérêt. La principale cérémonie des mariages parmi nos Guebres (car nous avons ici des adorateurs du feu (*a*)), eſt

(*a*) Les Guebres ou Parſis, connus dès la plus haute antiquité, paſſent, comme la plupart des Païens, pour être Idolâtres; mais c'eſt une erreur ou plutôt une calomnie avancée par l'ignorance & la prévention, ſur la ſimple apparence de leur culte. Aucune Religion n'a jamais adoré, dans le ſens ſtrict que nous attachons à ce mot, aucun objet matériel. Les Idoles ne ſont que des emblêmes des attributs de la Divinité, telle que la conçoivent des hommes groſſiers & ignorans. Ils ne penſent pas adreſſer leur culte & leurs prieres à des ſtatues de bois ou de métal. Ce n'eſt pour eux qu'une repréſentation des attributs de leur Dieu. Les Guebres adorent le feu & le ſoleil, comme des objets en

que les époux faſſent trois fois le tour d'un braſier ardent en ſe tenant mutuellement embraſſés ; chez les diſciples de Brama, ils doivent manger & boire cachés ſous un même voile ; chez ceux de Sanmonocodon, être liés & ſerrés enſemble pendant quelques momens avec un cordon de ſoie fortement noué, qu'il faut couper pour leur donner la liberté. Enfin, chez les ſectateurs de Fo, c'eſt d'entrelacer les doigts des mains les uns dans les autres, & dans cette poſture, de demeurer accroupis auprès du foyer de la cuiſine, juſqu'à ce qu'on

---

qui la puiſſance du Créateur ſe manifeſte plus viſiblement ſur la terre. C'eſt ce que nous avons reconnu nous-mêmes dans les entretiens que nous avons eus pluſieurs fois avec des Guebres de l'Iſle, qui tous nous ont aſſuré qu'ils ne voyoient dans le feu & dans le ſoleil, qu'un emblême de la Divinité.

vienne les prendre pour ſe mettre à table.

» Tout homme, dans ces diverſes Religions, peut prendre autant de femmes qu'il le juge à propos; mais cette liberté ſe réduit à épouſer celles qu'il peut nourrir. Il eſt rare qu'un particulier ait plus d'une femme. Quant aux Grands & aux riches, qui regardent leurs mariages comme une affaire de luxe & d'oſtentation, & qui, par cela même, croient de leur dignité de les multiplier, ils prennent pluſieurs femmes; mais il n'y en a proprement qu'une qui ſoit la femme légitime. Celle-ci eſt la maîtreſſe de la maiſon; les autres lui ſont ſubordonnées, & lui doivent le reſpect & les plus grands égards. Les enfans de celles-ci ſont cenſés lui appartenir, & l'appellent du nom de mere, qu'ils ne donnent pas à celles dont ils ont reçu le jour. Ils doivent

tous partager également dans la ſucceſſion du pere ; mais ſouvent la premiere femme, par une aveugle prévention pour ſes propres enfans, s'efforce de gagner en leur faveur l'eſprit de ſon mari, &, ſi elle en vient à bout, lui fait éluder la diſpoſition de la Loi, qui ordonne le partage égal de l'hérédité paternelle ; ce qui engendre communément la diviſion parmi les freres, & fait naître beaucoup de procès.

» La juſtice ſe rend ici très-ſommairement ; & quoique cette maniere de décider de la fortune & de l'état des particuliers ait de notables inconvéniens, l'on ne pourroit que s'en louer, ſi ceux qui doivent la rendre avoient aſſez de lumieres & d'équité pour ſuivre exactement les Loix & les intentions du Prince, qui veulent que le Juge ne prononce jamais de Sentence au préjudice de perſonne, que ſur des titres inconteſtables ou des preuves

non équivoques ; mais dans cette Iſle comme ailleurs, plus d'un Magiſtrat manque des connoiſſances néceſſaires à ſon emploi, &, ce qui eſt pis encore, d'intégrité. Sa main & ſon cœur ne ſont pas toujours purs, & la balance penche ſouvent en faveur de la Partie qui a les prétentions les moins fondées.

» Chaque canton de l'Iſle a ſon Juge, devant lequel doivent être portées toutes les affaires litigieuſes de ſon diſtrict. Les Parties plaident elles-mêmes leur cauſe, & produiſent les témoins qui leur ſont favorables. Le jugement doit être prononcé à l'audience, ſans frais & ſans délai ; conditions remarquables & dignes d'être applaudies, ſi les Juges ne trouvoient le moyen de s'y dérober ſous différens prétextes.

» Dans bien des cas, les Juges ne prononcent pas en dernier reſſort, & ils ſont alors plus circonſpects dans

leurs jugemens. Les Parties léſées ont le droit d'en appeler au Prince, qui décide par lui-même du ſort de leur affaire, & réforme leur Sentence s'il y a lieu. Dans tout procès criminel, l'on n'exécute point de Sentence qui note un ſujet d'infamie, ou le condamne à une peine capitale, avant que le Souverain n'en ait pris connoiſſance & ne lui ait donné la ſanction requiſe en la ſignant. Voilà, dit Hiu-pen, ce que j'avois à vous apprendre de plus remarquable de nos Loix & de nos Coutumes. Tout n'en eſt pas louable ſans doute; mais à tout prendre, il n'eſt guere de Peuple qui en ait de meilleures & qui ſoit auſſi bien gouverné «.

» En vous remerciant de votre complaiſance, répondit Henri; j'applaudirai de bon cœur aux ſentimens patriotiques qui vous font parler ſi favorablement de vos Loix & de vos mœurs, & je louerai le Gouverne-

ment de tous les efforts qu'il fait pour les rendre plus conformes aux intentions de la Nature. S'il ne voit pas encore parfaitement tout ce qu'il doit tenter dans cette vûe, il le sent du moins, & cela est très-heureux; car il lui reste beaucoup d'abus à réformer, d'usages à changer, pour arriver à son but, vers lequel il doit aller d'un pas ferme & sûr, mais sans précipitation & sans violence.

» Ici, comme dans la plupart des Etats de l'Asie, tout homme a la liberté de prendre plusieurs femmes, & l'on regarde la Loi qui autorise cet usage, comme juste, & comme très-favorable à la population. J'ose croire que c'est une double erreur. La Nature, qui veut la multiplication des especes, produit constamment dans tous les pays de la terre, à peu près autant de mâles que de femelles; & ce miracle, qu'on ne remarque pas assez, manifeste évidemment son

intention. Les Sociétés, qui n'existent que par ses bienfaits, & qui ne sçauroient être heureuses qu'en suivant ses Loix, désirent également l'accroissement des familles & l'augmentation du Peuple, par où elles acquierent plus de rapports, plus de forces & de secours. Tout sage Gouvernement doit donc favoriser les mariages, qui sont le moyen de cette augmentation. Mais ce n'est pas les favoriser, c'est les restreindre au contraire, que de permettre à une partie des hommes qui composent la Société, de prendre en même temps plusieurs femmes, ou même autant qu'ils en veulent; car c'est visiblement en priver un grand nombre d'autres hommes, & les obliger par cela même à vivre célibataires. Je dis que les Gouvernemens qui permettent aux hommes d'épouser plusieurs femmes à la fois, ne donnent véritablement cette liberté qu'à une partie de ceux qui leur

obéiſſent, puiſque par le fait il n'y a que des hommes riches qui puiſſent ſuffire aux dépenſes que la nourriture, l'entretien & la ſuite de pluſieurs femmes exigent abſolument; qu'alors la Société n'a plus le nombre de femmes ſuffiſant, pour que chacun de ceux qui ſont à marier, puiſſe y trouver une compagne. Ajoutons à cela, d'après l'expérience de tous les ſiecles, que la pluralité des femmes n'eſt pas un moyen propre à obtenir d'elles le nombre d'enfans qu'elles donneroient à l'Etat, ſi chacune avoit ſon mari; que la néceſſité où ſe trouvent toutes les femmes d'un ſeul homme de vivre enſemble, doit faire naître & entretenir des jalouſies continuelles dans le ménage, affoiblir l'affection du mari, en la diviſant, & le rendre indifférent ſur une progéniture qui n'a pas reçu l'exiſtence ſous les auſpices de l'amour; que les enfans de toutes ces femmes qui ſe

laïſſent, ne peuvent s'aimer cordialement, & que toutes ces déſunions, quoique domeſtiques, tournent infailliblement au détriment de la Société.

» L'expédient dont on ſe ſert pour réunir l'affection de tous les enfans d'une famille dans un ſeul objet, en leur faiſant appeler du nom de mere la premiere femme de leur pere, en les obligeant de la regarder comme telle, n'eſt qu'un vain palliatif. On ne trompe point la Nature; ni cette mere fictive, ni ſes enfans adoptifs ne ſentent mutuellement au fond de leur cœur, cet amour tendre qu'une véritable mere & ſes enfans ont naturellement les uns pour les autres.

» Quant au détail de la juſtice dans la main du Souverain, je penſe que ce n'eſt pas une choſe bien ordonnée, parce que le ſurveillant général de la Société ne doit pas & ne peut pas s'occuper des détails; qu'il eſt Partie contre les coupables, & qu'une Partie

ne doit pas être Juge dans ſa propre cauſe ; enfin, parce qu'il eſt en butte plus que perſonne à la ſurpriſe & à l'erreur, & que les abus & les erreurs de la puiſſance ſont preſque toujours irréparables. Mékaous n'a rien fait encore pour obvier à ces inconvéniens. Vous avez des Juges ; mais ces Juges iſolés, preſque ſans autorité, ne ſont pas contenus par la préſence d'autres Juges, ni éclairés au beſoin du ſecours de leurs lumieres. Il faudroit que le Prince établît un Corps de Magiſtrature toujours exiſtant, qui, dépoſitaire des Loix, fût chargé ſeul de les faire parler, & de faire exécuter les jugemens prononcés d'avance par les Loix ; que ce Corps de Magiſtrature ne pût ceſſer d'être le repréſentant du Souverain, comme Miniſtre de la Juſtice, & fût véritablement l'organe des Loix.

» Voilà, mon cher Hiu-pen, les réflexions que la raiſon & l'expérience

me suggerent sur les Loix & les mœurs de votre Patrie, Regardez-les, je vous prie, non comme le fruit d'une jalouse critique qui veut trouver par-tout des défauts, pour exercer à plaisir sa malignité, mais comme une preuve des sentimens d'estime & d'affection que le bon Souverain & l'heureux Peuple de Saméa nous ont inspirés; & veuillez bien recevoir dans cette confidence un nouveau témoignage de notre reconnoissance envers vous, & du bien que nous souhaitons à tous vos compatriotes «.

Comme nous n'avions plus rien qui nous retînt dans l'Isle, nous prîmes congé du Prince, qui nous fit promettre de revenir le plus tôt qu'il nous seroit possible. Il nous témoigna beaucoup de regret de nous voir partir. Il ne reçut pas nos adieux sans toucher, des deux côtés de son nez royal, le nez de Henri.

Nos amis nous accompagnerent jusqu'au vaisseau, y monterent avec nous, & ne se rembarquerent pour retourner chez eux, qu'à quelques milles de la baie, après nous avoir renouvelé les assurances de l'estime, de l'amitié & de la reconnoissance la plus parfaite.

C'est ainsi qu'un service rendu par le seul mouvement d'une charité naturelle, nous concilia l'affection des Sâméens, & nous donna l'occasion d'établir entre ce Peuple & nous, des liaisons de commerce & de services, dont nous pouvions des deux parts nous promettre un égal avantage; liaisons très-heureuses pour ces Indiens, mais qui, par des événemens dont nous ne devons pas devancer le récit, ont manqué d'être très-funestes à la Colonie.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome cinquieme.

CHAPITRE XLI. *Jeûne & deuil ordonnés ; réparations des pertes & des dégâts cauſés par la derniere guerre ; nouvelles précautions priſes contre les Negres ; on trouve du nitre, on fabrique de la poudre à canon. Philippe & Joſeph courent de grands dangers.* Page 1

CHAP. XLII. *Exploitation d'une mine de cuivre & d'une autre mine d'étain. Tranſport de ces métaux à la fonderie. Pluſieurs ménages en*

ſont des uſtenſiles de cuiſine & de la vaiſſelle ; malheurs qui en réſultent. Procédés qu'on obſerve pour faire des canons de bronze. Conſtruction d'une barque pontée, armée de huit canons. 59

CHAP. XLIII. *Activité nouvelle qu'on donne à l'agriculture ; pêche générale ; grande chaſſe. Joſeph, à la tête de quelques chaſſeurs, pénetre dans la partie de l'Iſle la plus reculée ; événemens extraordinaires qui ſont la ſuite de cette entrepriſe.* 124

CHAP. XLIV. *Réception qu'on fait aux Européens délivrés ; un François raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des Sauvages. On prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des Negres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle.* 185

CHAP. XLV. *Arrangemens intérieurs ;*

distribution de travaux champêtres; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c. 205

CHAP. XLVI. *La barque armée en guerre rencontre la flotte des Negres anthropophages, la combat, la disperse, & la poursuit jusque sur leurs côtes ; signes d'humiliation & de soumission de la part des Sauvages ; peines qu'on leur impose. Les Navigateurs vont ensuite chez les Negres ennemis des premiers ; ils y trouvent Don Pedro dans un fâcheux état ; ils le prennent sur leur vaisseau pour le ramener à l'Isle ; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.* 246

CHAP. XLVII. *Les Navigateurs de l'Isle inconnue transportent à l'Isle de* Saméa *les Indiens qu'ils ont*

ſauvés. Réception que le Souverain & le Peuple de Saméa *font aux Navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le Roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes Sujets. Mœurs, Loix & Coutumes de ces Peuples, &c.* 322

Fin de la Table du Tome cinquieme.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

TOME SIXIEME.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES,
Recueillis & publiés par M. GRIVEL, *des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.*

TOME SIXIEME.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TOPIA
RBR
G8721
t.6

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLVIII.

Retour des Navigateurs à l'Iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro ; celui-ci tombe malade.

Nous quittâmes l'Iſle de Saméa, partagés entre deux ſentimens contraires ; la joie de revenir dans le ſein

521739

de nos familles alarmées, après avoir accompli nos deſſeins au delà de tout eſpoir, & le regret que des cœurs ſenſibles éprouvent toujours en ſe ſéparant de ceux qui leur ſont attachés par le lien des bienfaits ; mais ce dernier ſentiment céda bientôt à la vivacité de l'autre, qui prenoit de nouvelles forces à meſure que nous avancions.

Tous ceux qui montoient le vaiſſeau, à l'exception de l'Anglois, laiſſoient voir la plus grande impatience d'arriver à l'Iſle inconnue. Tous ſe flattoient d'être accueillis avec tranſport des perſonnes qu'ils aimoient le plus. Le ſeul Wilſon paroiſſoit indifférent à la commune joie. L'on voyoit même qu'il étoit profondément affligé de celle qui brilloit ſur le viſage de Don Pedro. Il ſe montroit plus ſérieux & plus ſombre, lorſque l'Eſpagnol, emporté par la

force de ſon amour, & plein de l'enthouſiaſme que lui inſpiroit l'approche de ſon bonheur, s'abandonnoit ſans retenue à l'effuſion de ſes ſentimens. L'Anglois ne pouvoit cacher alors le dépit & la jalouſie dont ſon cœur étoit dévoré. Il avoit eſſayé vainement de nous déterminer à prolonger notre ſéjour dans l'Iſle de Saméa, & s'il en faut juger par la conduite qu'il a tenue depuis, il auroit bien voulu qu'un nouvel obſtacle, nous écartant de notre route, eût ainſi trompé l'eſpoir de Don Pedro; mais le Ciel ſembloit vouloir confondre l'injuſtice de ſes prétentions, en nous accordant le temps & les vents les plus favorables. La tempête que nous avions eſſuyée en quittant l'Iſle des Negres amis, & la courſe que nous avions faite à l'Iſle des Saméens, nous avoient beaucoup éloignés de notre patrie; cependant nous jouiſſions conſtamment

521739

d'un vent ſi frais & ſi bon, que nous arrivâmes en trois jours au terme de notre voyage.

Il y en avoit dix-huit que nous en étions partis. Toute la Colonie, prévenue que notre expédition ne devoit pas durer plus d'une ſemaine, étoit dans les plus vives alarmes à notre ſujet. L'inquiétude de nos chers parens s'étoit ſi fort accrue, qu'ils ne pouvoient plus prendre aucun repos. Ils tenoient ſans ceſſe à l'obſervatoire quelques-uns de nos freres ou de nos enfans, pour épier notre retour. Il ne ſe paſſoit pas de jour qu'ils n'y montaſſent eux-mêmes, pour jouir plus tôt du plaiſir de nous appercevoir. Tous les yeux ſe fixoient ſur le côté de la mer par où nous devions arriver. Chacun étoit à ſon poſte avant l'aurore; on ne le quittoit que quand l'obſcurité de la nuit ne permettoit plus de voir autour de ſoi. Cependant

nous entrâmes dans la baie & nous débarquâmes ſans être vus de perſonne, parce que, ſurpris par la nuit, quand nous commencions à peine à diſtinguer l'obſervatoire, nous n'avions approché qu'avec précaution, tenant toujours la chaloupe en avant, & que ces meſures prudentes avoient ralenti notre marche.

Après avoir refermé la chaîne du port & amarré la barque, nous montâmes en troupe, mais doucement & en ſilence, à la maiſon du Pere. L'on y avoit ſoupé fort tard, comme on le faiſoit depuis quinze jours, parce que s'attendant ſans ceſſe à nous voir paroître, l'on reculoit l'heure des repas & celle du ſommeil, afin de ne rien perdre du plaiſir qu'on ſe promettoit de partager avec nous à notre retour. La porte de l'enceinte étoit ouverte. Nous entrâmes ſans bruit dans la cour, & nous vîmes à

travers les fenêtres du ſallon, que l'on étoit encore à table. Nous touchions au moment de ſerrer dans nos bras tout ce que nous avions de plus cher, & notre impatience étoit d'autant plus vive, que nous en étions plus près.

Cependant, lorſque nous fûmes ſur le point d'entrer, nous héſitâmes, dans la crainte aſſez bien fondée que notre apparition ſubite cauſant une trop vive joie au cœur ſenſible de notre bonne mere, d'Adélaïde & de Dona Roſa, ne produisît quelque accident fâcheux. Le ſouvenir de ceux qu'Eléonore avoit éprouvés dans de pareilles circonſtances, nous faiſoit une loi d'être circonſpects. Nous attendîmes donc que le haſard nous amenât quelqu'un de la maiſon à qui nous puſſions d'abord nous annoncer, & qui pût préparer les eſprits à nous recevoir; & fort heureuſement cette attente ne fut pas longue.

Robert, fils cadet de Henri, ayant quitté la table pour aller dans la cour, Henri s'offrit à lui, & s'étant fait connoître auſſi-tôt, en lui diſant de ſe taire, l'embraſſa tendrement & l'inſtruiſit de ce qu'il avoit à dire au Pere de notre part. Robert rentra, & bientôt le Pere ſortit lui-même & vint à nous. Il nous embraſſa ſans rien dire, mais ſes larmes qui mouilloient nos joues nous en diſoient aſſez. Puis il nous amena hors de la cour pour nous parler un moment, ſans être entendu de ceux qui étoient dans le ſallon. Nous reconnûmes, dans ſes paroles & dans ſes careſſes, le Pere tendre & ſage qui n'avoit jamais ceſſé de nous donner des preuves de ſon affection, & dont le cœur & les penſées n'avoient d'objet que le bonheur de ſa famille. Nous lui dîmes, en deux mots, le ſuccès de notre voyage, & lui préſentâmes Don

Pedro, qu'il accueillit avec la joie franche & cordiale de l'hôte le plus généreux. Il nous ordonna de demeurer là jusqu'à ce qu'il nous fît avertir. Ensuite ayant passé dans le jardin, il rejoignit sa compagnie, à laquelle il dit qu'il venoit d'entendre un bruit & des voix, qui lui faisoient croire que la barque étoit arrivée, & que ses fils étoient dans l'Isle. Il recommanda à Eléonore & à l'Espagnole, de contenir la vivacité de leurs sentimens, non seulement parce qu'il pourroit s'être trompé dans ses conjectures, mais parce qu'en se livrant aux mouvemens rapides d'une joie immodérée, elles seroient dans le cas d'éprouver un saisissement qui pourroit mettre leur vie en danger, & qui, à coup sûr, porteroit le trouble & la désolation dans toute la famille.

Après avoir pris cette précaution, il dit à Robert d'aller dans le jardin,

afin de s'assurer si les arrivans passoient de ce côté pour venir à la maison. » Je vais au devant d'eux, ajouta-t-il, par le chemin ordinaire. Si je ne m'abuse pas dans mon espoir, nous ne tarderons pas, l'un ou l'autre, à vous annoncer nos voyageurs & à les amener dans vos bras «. Sans attendre la réponse de ces femmes étonnées & incertaines, il vint nous chercher & nous amena dans le sallon.

Au bruit que nous fîmes en entrant, notre mere se leva de table, accourut au devant de nous, & sans plus se souvenir des conseils du Pere, vint se jeter au cou de Henri, qui parut le premier, avec tant d'émotion & de sensibilité, que toute chancelante, elle seroit tombée, s'il ne l'eût retenue, & qu'elle put à peine faire entendre quelques mots entre-coupés. Henri la plaça promptement sur une chaise, où elle fut quelques momens

comme en défaillance ; mais ayant reçu de prompts ſecours & ſes larmes coulant bientôt, elle reprit peu à peu ſes eſprits & revint à ſon premier état. Le trouble de tous les aſſiſtans étoit extrême ; car dans ce même moment Adélaïde & Dona Roſa n'étoient guere plus tranquilles, & ne méritoient pas moins de ſoins de leur part, qu'Eléonore. Adélaïde ne put ſe lever de ſon ſiége ; & l'Eſpagnole montroit un tel égarement de raiſon, que qui n'eût pas connu la ſageſſe de ſon eſprit & la décence de ſes manieres, l'auroit priſe pour une folle. La maigreur & l'abattement de Don Pedro en étoient peut-être autant la cauſe, que la joie qu'elle avoit ſentie de ſon retour inopiné. Don Pedro ſembloit n'agir que machinalement. Pour des cœurs trop ſenſibles & trop aimans, l'excès de la joie & du bonheur eſt plus difficile à ſupporter que celui de l'infortune.

Le ſeul Wilſon paroiſſoit garder une ſorte de tranquillité. Je dis une ſorte de tranquillité ; car avec les paſſions qu'il portoit au fond du cœur, il ne pouvoit être indifférent à cette ſcène vraiment touchante. S'il laiſſoit voir moins d'agitation ſur ſon viſage, c'eſt qu'il prenoit ſoin depuis long-temps de déguiſer autant qu'il le pouvoit des ſentimens qu'il n'oſoit avouer, & qu'il avoit ſur-tout l'attention d'en cacher les motifs & les mouvemens. D'ailleurs, dans la confuſion générale que cauſoit l'état des femmes, l'on n'avoit ni le temps ni la volonté de fixer un œil obſervateur ſur cet Etranger. Il n'y avoit que ceux qui étoient moins affectés de cet événement, tel que de Martine, qui puſſent remarquer ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame de l'Anglois. Quant au Pere, ému, attendri, affligé, il ſe trouvoit dans un extrême

embarras. Cependant, maître de lui & de ſes mouvemens, il montra beaucoup de préſence d'eſprit, prit ſoin lui-même d'Eléonore, & donna les ordres convenables pour qu'on portât ſur le champ aux autres tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Enfin le bon effet de nos ſoins, de nos ſecours, & celui des réflexions, rendirent aſſez de calme aux ſens de ces perſonnes troublées, pour qu'elles puſſent ſe voir & s'entendre ſans un nouveau danger.

Après l'effuſion des ſentimens réciproques dont tous les cœurs étoient pleins chacun goûta plus tranquillement le plaiſir de ſe trouver auprès de ce qu'il aimoit. Le Pere nous fit ſervir à ſouper, & ſe remit à table avec nous, ainſi que notre mere & ſa compagnie. Mais on mangea peu: on ne pouvoit goûter que les délices d'une ſatisfaction entiere.

Alors Eléonore nous demanda les détails de notre expédition. Henri les lui raconta, mais avec la réſerve que ſa prudence lui inſpiroit. Il fit modeſtement ſentir les avantages qui en devoient réſulter; mais il eut ſoin d'adoucir le tableau des dangers que nous avions courus. Notre mere en fut pourtant effrayée, & ne put s'empêcher de nous dire que nos ſuccès étoient achetés bien cher, & que ſans le bonheur que nous avions de ramener Don Pedro, elle n'auroit que des regrets à donner à nos brillantes entrepriſes. Le Pere fit diverſion à cette idée, en nous témoignant toute la ſatisfaction qu'il éprouvoit de la conduite que nous avions tenue, tant envers les Negres anthropophages, qu'envers les Negres amis & les Saméens. Il loua notre humanité, notre politique généreuſe, & nous dit que ce que nous venions de lui apprendre

étoit une des choſes les plus agréables qu'il eût entendues de ſa vie. Il obſerva, comme pour conſoler Eléonore, que nos liaiſons avec ces Peuples ne laiſſoient plus de ſujet de guerre entre nous & nos voiſins, & que cette ſeule conſidération devoit rendre notre expédition à jamais mémorable dans la Colonie, puiſque c'étoit le plus grand ſervice qu'on pouvoit lui rendre. » Au reſte, ajouta-t-il, vos promeſſes de retourner au pays des Negres amis, pour leur porter de nouveaux ſecours, & travailler à les civiliſer, & les paroles que vous avez données aux Saméens de voyager vers leur Iſle, & d'établir avec eux un commerce ſuivi, ne vous y engagent au fond, qu'autant que vos affaires civiles & domeſtiques pourront vous le permettre, & ne peuvent lier, en aucune maniere, la Société ni ſon Chef. Je ſais que tout propriétaire a le droit

d'uſer à ſon gré de ſes propriétés, & par conſéquent de commercer des choſes qui lui appartiennent, & je ne prétends défendre à perſonne d'établir un commerce avec les Saméens; mais je conſeille à ceux qui en auroient envie, d'y porter beaucoup de prudence & de modération; & quant à ce qui me regarde, je ne veux pas que l'on aille trafiquer au dehors ni pour moi, ni en mon nom, parce que ce ſeroit donner à mes ſucceſſeurs le prétexte de détacher leurs intérêts de celui de leur Peuple, & mettre l'adminiſtration ſur le chemin du monopole «.

Don Pedro, qui, par diſcrétion & par reſpect pour nos vénérables parens, avoit infiniment modéré ſes tranſports & l'expreſſion de ſa joie, voyant qu'on alloit bientôt ſe retirer chacun chez ſoi, & ne voulant pas ſe ſéparer de Dona Roſa & du reſte

de la compagnie, ſans leur avoir fait connoître toute la chaleur & la force des ſentimens dont ſon cœur étoit pénétré, demanda la permiſſion au Pere & à Eléonore d'en parler un moment. Il les remercia d'abord de l'aſile, de la protection & des bontés ſi tendres & ſi ſoutenues qu'ils avoient accordés à ſa chere Dona Roſa, des ſecours ineſpérés que nous lui avions portés à lui-même, & de l'accueil qu'il recevoit de tous; & il le fit avec un air ſi touché, des geſtes ſi expreſſifs, qu'il augmenta beaucoup la bonne opinion que nous avions de ſon caractere, & l'inclination qu'il nous avoit inſpirée. Il témoigna particuliérement à chacun de ceux qui avoient été de l'expédition, la gratitude qu'il conſervoit de tous les ſervices qu'il en avoit reçus, & fit le plus grand éloge de leur conduite à ſon égard. Enſuite s'adreſſant à Dona Roſa:

» Ma chere amie, lui dit-il, ce n'eſt pas le moment de vous peindre ce qu'a eu d'affreux pour moi notre ſéparation; ni l'incertitude mortelle où j'ai été depuis ſur votre ſort. Vous en êtes trop bien convaincue par ce que vous avez éprouvé vous-même. Votre bonheur (je puis le dire d'après vous) tient ſi étroitement au mien, que mes peines deviennent les vôtres, comme les vôtres ſont les miennes. L'expérience que nous en avons déjà faite, doit nous engager à prévenir de plus grands malheurs. Nous allions en Europe pour y être unis par le plus doux lien, pour y vivre dans l'aiſance, & employer nos richeſſes à faire des heureux. Le Ciel a condamné ces deſſeins flatteurs. Nous avons perdu nos parens, nos biens, & juſqu'à l'eſpoir de revoir notre patrie : elle eſt ici; voilà notre famille, ſi nos ſauveurs daignent nous adopter pour

leurs enfans. Ma ſanté eſt trop altérée, mon ſalut eſt trop incertain, pour que j'aille encore courir des dangers, s'il ne faut expoſer ma vie pour une épouſe & pour des amis. Permettez donc, chere Roſa, que je vous rappelle les promeſſes que vous m'avez faites de me donner votre main, & que je vous preſſe d'en hâter le moment, afin que je goûte au moins quelques jours tout le bonheur que je puis déſirer.

» Si généreuſement accueillis dans cette Colonie, à laquelle le ſort & nos vœux nous attachent, fixons-nous ici, en acquérant tous les titres qui peuvent lier nos intérêts aux ſiens; demandons au vénérable Chef qui la gouverne, qu'il veuille bien nous recevoir au nombre de ſes Sujets; qu'il nous donne à ce titre des terres dans ſon Iſle, & les moyens néceſſaires pour les mettre en valeur, &

qu'il conſente que nous formions, en ſa préſence, des nœuds légitimes, pour y vivre ſous ſon autorité, dans la jouiſſance des droits authentiques de Citoyen. Nous ne pouvons pas employer, pour nous unir, les ſecours ordinaires de la Religion ; mais, comme nos premiers parens, mais, de même que nos reſpectables hôtes, nous pourrons contracter un mariage valide, en face du Ciel & de toute la Colonie. Votre conſcience s'alarmeroit-elle d'une telle union, quand nos cœurs, les circonſtances, & j'oſe dire mon état, nous en font une loi ; quand il ne reſte aucune eſpérance de la rendre plus ſacrée par le miniſtere d'un Prêtre ?.... Parlez, ma chere, ma tendre amie. Voudriez-vous, en me refuſant, accourcir encore mes jours & les terminer par la douleur ? Un refus de votre part.... Ah ! je n'y ſurvivrois pas.... Mais non. Vous êtes

toujours la même, & douter de votre cœur, seroit vous faire la plus sensible injure «.

Tous les spectateurs furent touchés du discours de Don Pedro ; mais Dona Rosa fondit en larmes en entendant ce qu'un noir pressentiment sembloit lui inspirer de sinistre. Elle ne put d'abord lui répondre que par des soupirs & des paroles entre-coupées ; cependant, faisant effort sur elle-même pour modérer l'excès du sentiment qui la pénétroit : » Cher Don Pedro, lui dit-elle, n'altérez pas le plaisir que nous avons de nous rejoindre dans ce séjour, par des alarmes tout au moins inutiles, & qui ne peuvent que m'effrayer. Nous avons trouvé des protecteurs & des amis tendres, dont l'affection & les bontés continues doivent nous consoler de nos maux passés. Ne pensons plus à l'Amérique ni à l'Europe. Nous n'y avons plus rien

que nous devions regretter. Cette Isle heureuse sera désormais notre patrie. Elle nous offre la perspective du sort le plus fortuné. Ne songez, pour en jouir long-temps, qu'à dissiper les inquiétudes qui vous troublent. Mon cœur ne change pas, il ne changera pas. Je vous ai fait la promesse de vous donner ma main dès que nous serions en Espagne. S'il ne faut, pour vous rendre le calme & la santé, que vous assurer de nouveau d'être à vous pour toujours, & de ne pas attendre d'en jurer l'engagement, me voilà prête à souscrire à ce que vous désirez. Je remplirai ma promesse d'unir ma destinée à la vôtre. Que le Chef de la Société veuille former solennellement les nœuds de notre mariage; je vous engagerai ma foi devant lui. Vivez donc, cher Don Pedro; vivez pour être le plus heureux des hommes, si votre vie &

votre bonheur peuvent dépendre de moi «.

Elle eut à peine achevé de parler, qu'Eléonore, les yeux humides, ſe leva de ſon ſiége, embraſſa Dona Roſa, & l'appelant ſa chere fille, lui dit tout ce qu'un cœur infiniment ſenſible & généreux pouvoit inſpirer de flatteur & de tendre. Puis ſe tournant vers Don Pedro : » Ne doutez aucunement, lui dit-elle, que nous ne prenions tous ici le plus vif intérêt au ſentiment de vos peines paſſées, ainſi qu'à l'eſpoir du bonheur véritable que vous promet votre union. La ſeule connoiſſance de vos infortunes nous eût inſpiré de la bienveillance pour vous, & les ſoins les plus zélés pour adoucir votre ſort ; mais l'attachement que nous devons à l'aimable Dona Roſa, & ce que nous ſavons des ſentimens mutuels & inaltérables qui vous lient l'un à l'autre,

nous en font un devoir ſacré. Elle eſt toute diſpoſée à couronner vos vœux ; nous voulons également contribuer de tout notre pouvoir à remplir vos eſpérances. Ne vous occupez donc plus qu'à rétablir votre ſanté, pour vous trouver bientôt au comble de vos déſirs «.

Le Pere confirma tout-ce que venoit de dire Eléonore. Il aſſura Don Pedro qu'il feroit non ſeulement la cérémonie de ſon mariage avec Dona Roſa, mais qu'en faveur de cette union, il les traiteroit comme ſes enfans ; qu'il leur donneroit une propriété avec tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur établiſſement, & fourniroit à leur ſubſiſtance & à leur entretien juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'y ſuffire par eux-mêmes. Il finit par lui demander quel jour il fixoit pour la noce, afin que l'on pût prendre d'avance les meſures

convenables, pour la faire avec tout l'appareil qu'il ſeroit poſſible de lui donner.

Don Pedro pouvant à peine ſuffire aux ſentimens qu'il éprouvoit, s'approcha du Pere, & fléchiſſant le genou, lui prit la main, qu'il baiſa reſpectueuſement en la mouillant de larmes de tendreſſe & de reconnoiſſance; & lui dit: » O vous! homme reſpectable, qui tenez ici la place d'un Dieu bienfaiſant, que le Ciel vous récompenſe de tant de bontés! qu'il daigne en même temps me rendre la ſanté & me continuer le préſent de la vie, afin que par une ſuite non interrompue d'actions de graces & de ſervices, je puiſſe m'acquitter envers lui comme envers vous, de tous les bienfaits que j'ai reçus! Hélas! je n'oſe me flatter de cette derniere faveur, & lorſque je touche au bonheur ſuprême, je crains de n'y pas atteindre, ou de n'en

n'en pas jouir long-temps. Ce que j'éprouve en ce moment eſt.... inexplicable.... incompréhenſible.... Je ne puis ſupporter.... ni ma douleur.... ni ma joie.... Je ne ſais quelle ſera la ſuite d'une criſe ſi extraordinaire & ſi violente ; mais la crainte qu'elle m'inſpire eſt un nouveau motif pour avancer l'inſtant du mariage. Veuillez donc, je vous en conjure, recevoir dans deux jours nos mutuels ſermens, & nous ſervir dans cette occaſion de pere & de Pontife. La pompe ni l'éclat ne ſont pas néceſſaires. Les apprêts de la fête ne pourroient que le retarder, & les circonſtances exigent que nous en hâtions le moment. Faſſe le Ciel que je puiſſe en profiter comme je le déſire « !

Dona Roſa, plus alarmée encore des dernieres paroles de Don Pedro, le conjura, les larmes aux yeux, de ne point ſe laiſſer aller à de pareilles

frayeurs. » Faut-il, hélas ! lui dit-elle, quand je vous revois, que je tremble de nouveau pour vos jours? Ah ! reprenez plus de courage, si vous ne voulez abréger ma propre vie. Allez vous reposer, cher ami ; la nuit calmera le trouble & l'agitation de vos sens, & le sommeil vous rendra la force & la confiance qui vous manquent. En attendant, souvenez-vous que c'est être peu sage de chercher à lire dans l'avenir. La prévoyance des malheurs, fût-elle bien fondée, ne pouvant rien changer au cours des événemens, ne serviroit qu'à vous faire sentir d'avance tout le poids & l'amertume de ceux que vous redoutez. Souvenez-vous aussi, je vous prie, que toutes vos peines me devenant communes, ma vie est attachée à la vôtre «.

Le Pere, Eléonore, ainsi que leurs enfans & de Martine, exhorterent

tour à tour l'Eſpagnol & ſon amante à s'armer de réſolution & à montrer plus de fermeté, ne fût-ce que pour éviter de s'affliger mutuellement. Ils promirent l'un & l'autre de ſe conformer à ce qu'on exigeoit d'eux. L'Anglois garda le ſilence. Chacun prit enfin le parti de ſe retirer. Eléonore & ſa fille emmenerent Dona Roſa, tandis que le Pere, avec Henri & de Martine, conduiſirent l'Eſpagnol à la chambre qu'on lui avoit préparée.

Le Pere ne vouloit pas ſeulement faire honneur à ſon hôte par cette démarche, il étoit encore bien aiſe d'examiner par lui-même l'état de Don Pedro, & d'aviſer avec le François, qu'on diſoit expert en Médecine, ſur ce qu'il y avoit à faire dans la circonſtance. Il avoit remarqué que l'imagination de l'Eſpagnol étoit vivement frappée d'un preſſentiment

funeſte, & perſuadé que la crainte qui perçoit dans ſes diſcours avoit quelque fondement, il en avoit tiré un mauvais augure; mais il s'étoit bien gardé de laiſſer rien paroître de ce qu'il penſoit à cet égard. Par ménagement pour Dona Roſa, il n'avoit fait aucune queſtion à Don Pedro ſur ſon état actuel. Il s'étoit réſervé de s'en informer, lorſqu'il ne ſeroit plus gêné par la préſence des femmes.

Dès que Don Pedro fut dans ſa chambre, le Pere lui témoigna plus particuliérement l'intérêt qu'il prenoit à lui, & le pria de ne lui rien déguiſer de ce qui pouvoit ſervir à faire connoître ſon mal, afin qu'on pût lui donner les ſecours & les ſoins les plus convenables. Don Pedro répondit que depuis ſa maladie dans l'Iſle des Negres amis, un mal-aiſe intérieur l'avoit jeté dans la langueur & l'abattement; que l'eſpoir de ſe réunir à ce qu'il

aimoit, lui avoit rendu des forces & l'avoit ſoutenu ; mais que dans l'inſtant même où il ſe livroit à la joie de revoir Dona Roſa, où il la prioit d'accomplir ſa promeſſe, il s'étoit fait au dedans de lui une ſi ſubite & ſi grande révolution, qu'un feu brûlant ſembloit s'être allumé dans ſes entrailles, & conſumer les foibles liens qui l'attachoient encore à la vie : tourment qu'il ne lui avoit pas été poſſible de diſſimuler.

Le Pere, Henri & de Martine, s'efforcerent de lui ôter cette idée ſiniſtre ; mais quand ils eurent obſervé l'altération de ſon viſage ; quand, après lui avoir tâté le pouls, ils ſe furent apperçus que les pulſations avoient une grande intercadence, que la reſpiration du malade étoit gênée, ſa langue ſeche & noire, ils commencerent à s'étonner & à craindre pour ſes jours. Ils le firent coucher, & paſſant enſuite dans une chambre voiſine,

ils tinrent conſeil entre eux, pour ſavoir ce qu'ils devoient penſer d'un tel événement, & ce qu'il convenoit de faire dans cette occurrence critique, tant pour lui qu'à l'égard de Dona Roſa.

Le réſultat de leurs délibérations fut que les pronoſtics de la maladie paroiſſoient être de l'eſpece la plus alarmante; que la longue interruption des battemens du pouls étoit ſur-tout le ſigne le moins équivoque de l'extrême affoibliſſement des organes de la vie & des principes du mouvement, & que s'il ne ſurvenoit un changement prompt & favorable dans l'état du malade, on ne pouvoit pas ſe flatter de le ſauver; toutefois, que la Nature avoit des reſſources inconnues, & que l'on devoit employer tout ce que l'on avoit de moyens pour en faciliter l'action; qu'il étoit d'abord néceſſaire de mettre deux perſonnes

auprès de Don Pedro, pour le veiller & le soigner durant la nuit, & qu'elles devoient tenter de le faire vomir, pour débarrasser les premieres voies des humeurs corrompues qui les engorgeoient, & pour donner du ton aux solides ; enfin, que s'il ne se trouvoit pas mieux le lendemain, l'on cacheroit, autant qu'il se pourroit, son état à Dona Rosa, & que, sous prétexte qu'il prenoit du repos, l'on auroit soin de la tenir éloignée de la chambre du malade.

Henri & de Martine demanderent à passer cette nuit auprès de lui, & le Pere fut obligé d'y consentir. Le premier n'avoit pas été détourné de cette résolution, par la crainte de s'attirer des reproches de la part de sa chere épouse. Le désir de se rendre utile à l'humanité foible & souffrante, dans la personne de Don Pedro ; celui de décharger ses vénérables parens du soin

de le veiller eux-mêmes ; les égards qu'on devoit aux femmes, la considération du repos que la plupart des gens de la maiſon commençoient à goûter ; le danger d'abandonner le malade à l'inexpérience de quelques jeunes hommes ; tous ces motifs déterminerent Henri à cette œuvre de charité, dont on ne peut ſe diſpenſer, en pareil cas, que par une lâcheté cruelle, & dont on prétend vainement ſe diſpenſer par des ſoins mercenaires & calculés, qu'on ſubſtitue à ſes propres ſoins. Quant à de Martine, compagnon & ami particulier de Don Pedro, & dont l'expérience & les ſecours pouvoient être plus efficaces, il ne devoit ni ne vouloit s'exempter de le veiller & de le ſecourir ; & c'eût été le déſobliger infiniment, que de mettre quelqu'un à ſa place auprès du malade.

Avant que le Pere ſe retirât, de

Martine s'informa de lui, s'il n'avoit pas les drogues médicinales néceſſaires dans la circonſtance. Le Pere lui répondit qu'il étoit pourvu d'une petite pharmacie, compoſée de remedes qu'il avoit tirés du vaiſſeau, lors de ſon naufrage, & groſſie depuis d'une quantité de ſubſtances & de ſimples du cru de l'Iſle, dans la vertu deſquels il avoit plus de confiance que dans celle des premiers, parce que l'eſtime qu'on faiſoit de ceux-ci étoit plus tôt due à leur rareté, & à ce qu'ils venoient de loin, qu'à leur efficacité, & qu'il croyoit d'ailleurs que ceux qu'il gardoit depuis un ſi long temps, devoient avoir fort peu conſervé de leur force.

» C'eſt une manie, ajouta-t-il, de la plupart des Médecins de l'Europe, de vanter comme ſpécifiques des drogues & des plantes de contrées & de climats fort éloignés, & de les faire

venir à grands frais, pour le traitement de leurs malades, quand ils ne peuvent se dissimuler que la Nature bienfaisante, toujours attentive à la conservation des êtres vivans, & qui a mis une si grande convenance entre les productions de chaque pays & les différens besoins des animaux qui l'habitent, a libéralement pourvu le pays de ces malades, de drogues & de plantes propres à leur rétablissement. Ces remedes communs, plus efficaces, moins chers, méritent donc qu'on les emploie de préférence, ou, pour mieux dire, qu'on n'en emploie pas d'autres. J'ai cru devoir faire ici ce que tant de Médecins dédaignent de faire ailleurs. J'ai mis à profit cette réflexion simple, en amassant avec soin, & en éprouvant par des expériences, non seulement les fruits, les simples, les racines; mais les mousses, les bois, les écorces, les graines de

l'Iſle que j'ai ſoupçonné devoir être utiles contre les maladies des Colons ; & s'ils en ont fait peu d'uſage, c'eſt qu'il eſt rare qu'ils ſoient malades, ou qu'ils ſoient même incommodés.

» Je vais vous envoyer les feuilles d'une plante dont la décoction purgera ſuffiſamment Don Pedro, ſi vous croyez qu'il ſoit à propos de le purger ; & j'y joindrai un paquet de poudres vomitives, extraites d'une racine d'un gris brun, groſſe comme le chalumeau d'une plume (*a*), que je regarde comme fort précieuſe, parce qu'elle opere beaucoup d'effet ſans trop fatiguer l'eſtomac. Henri vous fournira de plus les boiſſons & les autres choſes dont vous pourrez avoir beſoin «.

(*a*) Il ſemble que la racine dont il eſt ici queſtion, ſoit une eſpece d'ipécacuhana. *Note de l'Editeur.*

De Martine rentra dans la chambre de Don Pedro, pendant que Henri passa un moment dans celle d'Adélaïde, pour l'engager à ne pas l'attendre & à se coucher. L'amour tendre que cette femme vertueuse avoit pour son mari, la fit soupirer du contretemps qui les séparoit encore, & lui en fit trouver la cause plus affligeante, mais sans la porter à combattre son intention. Elle eut au contraire la force d'imposer silence à ses sentimens, & de lui dire : » Allez, mon cher ami, faites ce que l'honneur & la charité vous ordonnent. Je ne dois pas murmurer de vous voir remplir un devoir qui ne vous rend que plus digne de mon estime & de mon cœur «.

L'on n'avoit quitté Don Pedro qu'un moment, & cependant, lorsque Henri & de Martine revinrent auprès de lui, ils trouverent que sa situation avoit visiblement empiré. Plus affaissé,

il ſentoit un ſoulévement de cœur & un tel mal-aiſe, ſans pouvoir rejeter ce qu'il avoit ſur l'eſtomac, qu'il ſembloit éprouver les angoiſſes de l'agonie. De Martine ſe hâta de lui faire avaler, dans un verre d'eau, la poudre que le Pere venoit de lui envoyer, & bientôt un grand vomiſſement, qui ceſſoit & recommençoit par intervalles avec de violens efforts, fit rendre au malade une prodigieuſe quantité de bile noire & fétide; ce qui parut le ſoulager, après l'avoir exceſſivement fatigué.

Il étoit déjà grand jour quand Don Pedro, cédant à ſa laſſitude, s'endormit d'un ſommeil en apparence aſſez tranquille. Le Pere, qui avoit toujours coutume de ſe lever matin, ne tarda pas à venir s'informer comment le malade avoit paſſé la nuit; & l'Eſpagnole, que la décence ſeule avoit retenue, vint un moment après, ſuivie

de Wilson & de presque toute la famille. De Martine sortit au devant d'eux, pour leur dire que Don Pedro reposoit, & les pria de ne pas entrer, de peur qu'on ne l'éveillât. Dona Rosa, qui craignoit que ce ne fût qu'un prétexte pour lui cacher l'état de son amant, demanda la permission de le voir, & il fallut la contenter. Admise dans la chambre avec le Pere, & voyant par elle-même qu'on ne l'avoit pas trompée, elle vouloit encore demeurer auprès de Don Pedro, pour lui parler à son réveil; mais le Pere, à qui de Martine dit un mot à l'oreille sur ce qui s'étoit passé depuis le soir, & sur ce qu'on avoit à craindre au sujet du malade, le Pere représenta à Dona Rosa que cette attention de sa part feroit peut-être inquiétante pour son amant, parce qu'elle pourroit donner lieu de croire qu'on avoit un juste motif de s'alarmer à son égard; que

le ſouvenir de leurs malheurs, les ſuites de ſa maladie, les fatigues d'un long voyage, avoient dû néceſſairement abattre les forces du corps & de l'eſprit d'un homme extrêmement ſenſible, dont il falloit ménager la foibleſſe pour lui rendre la ſanté ; » en conſéquence, ajouta-t-il, je crois qu'il n'eſt pas prudent de montrer à Don Pedro des attentions plus marquées que celles qu'on auroit pour lui dans toute autre occaſion ; je vais envoyer auprès de lui quelqu'un de nos jeunes gens, pour qu'il puiſſe l'informer, à ſon réveil, de la viſite que nous lui avons faite, & nous appeler enſuite, dans le cas où Don Pedro voudroit nous parler, ou pourroit avoir beſoin de nous. Demeurez ici, mon fils, juſqu'à ce qu'on vienne vous relever. Pour vous, Mademoiſelle, deſcendez, je vous prie, avec M. de Martine, au ſallon, où l'on ſervira bientôt le

déjeûner, & où mon épouse & moi ne tarderons pas à vous joindre «.

Dona Rosa ne répondit point, & sortit avec de Martine. Le Pere sortit aussi ; & quelques momens après, Louis, fils aîné de Henri, vint prendre la place de son pere auprès du malade. Libre alors de vaquer à ses affaires, Henri passa chez lui pour voir son épouse & ses enfans, puis il se rendit au village pour dire à ses freres de débarquer les marchandises & les animaux qui étoient sur le vaisseau, & de les transporter à la citadelle, où ils les présenteroient à leurs parens ; mais Guillaume, Philippe, Joseph, & la plupart de ceux qui étoient de l'expédition, parmi lesquels on doit noter Baptiste, ayant déjà pris cette résolution, étoient partis pour l'exécuter. Flattés de mettre sous les yeux de leur pere & de leur mere, des objets nouveaux non moins utiles

qu'agréables, & de leur offrir en même temps ce qu'il y avoit de plus précieux, ils avoient prévenu l'avertissement de Henri. Celui-ci ne jugea pas à propos de les aller joindre, & revint auprès du Pere. Il le trouva dans le sallon avec Eléonore, Dona Rosa, Wilson & de Martine, ainsi qu'une partie de la famille, & leur fit part de ce qu'il avoit voulu faire & de ce qu'il venoit d'apprendre. A cette nouvelle, les deux Etrangers se mirent à même de sortir pour aider à descendre les effets du navire; mais Henri les pria de rentrer, attendu que ses freres ne pouvoient tarder à revenir; & le Pere les retint en leur disant que le déjeûner étoit prêt, & qu'on alloit le servir.

» Quand la table sera levée, je vous prierai, Messieurs, dit-il aux Etrangers, de m'instruire des affaires de l'Europe, dont je n'ai point entendu

parler depuis que je ſuis ici. Quels changemens ſe ſont faits dans les Gouvernemens & dans la Politique de cette partie du Monde ? Quelles ſont les mœurs actuelles ? Quels progrès y ont faits les Sciences & les Lettres ? Contentez, je vous prie, ma curioſité là-deſſus. L'intérêt que je ne ceſſe de prendre au bonheur de l'humanité, à la proſpérité des Peuples que j'ai connus, & l'attachement particulier que je conſerve pour la France, m'engagent à vous demander cette complaiſance pour moi. Le haſard ne pouvoit me ſervir à cet égard d'une maniere plus favorable. Vous êtes nés chez les deux Nations de la Terre les plus puiſſantes & les plus éclairées ; vous avez reçu, l'un & l'autre, une éducation ſoignée ; vous avez voyagé dans l'ancien & dans le nouveau Monde ; l'âge & l'expérience doivent vous avoir appris à voir les choſes dans leur vrai

jour, & à les apprécier ſans prévention & ſans partialité. Au reſte, s'il reſtoit encore à l'un de vous des préjugés d'Etat ou de Nation, j'eſpere que les obſervations & les réflexions de l'autre ſerviront à les éclaircir, & me montreront la vérité «.

L'Anglois & le François aſſurerent le Pere en même temps de tout leur empreſſement à le ſatisfaire. Il fut convenu que de Martine raconteroit ce qu'il ſavoit de l'Hiſtoire de l'Europe, depuis le dernier ſiecle, & que Wilſon ajouteroit à ce récit non ſeulement les remarques & les détails qu'il croyoit propres à l'éclaircir & le compléter, mais tous les renſeignemens qu'il pouvoit s'être procurés ſur les parties dont il devoit être, par ſon état, plus inſtruit que le François.

Ces diverſes propoſitions émurent la curioſité & fixerent l'attention de

l'assemblée ; & c'étoit en partie le but que le Pere se proposoit. Il étoit bien aise de faire ainsi distraction aux inquiétudes de l'Espagnole.

CHAPITRE XLIX.

Instruction sur l'état de l'Europe depuis le commencement de ce siecle.

L'ON déjeûna, & quand on eut desservi, tout le monde ayant fait cercle autour des deux Européens, de Martine parla de la sorte :

» Vous vous souvenez d'avoir vu le regne mémorable de Louis XIV, qui, tournant sur ce Prince les regards & l'attention de tous ses contemporains, lui fit beaucoup d'admirateurs, & lui suscita encore plus de jaloux & d'ennemis. Comme un jour brûlant d'été qui se termine par des orages, ce regne éblouissant fut troublé sur son déclin par de grandes tempêtes & de longs malheurs, & perdit, avant de

finir, presque tout cet éclat dont il avoit brillé.

» En prenant les rênes du Gouvernement, c'est-à-dire, après la mort de Mazarin, ce jeune Monarque se trouvoit dans les circonstances les plus favorables. Son Royaume puissant & riche en productions, en population, en industrie, étoit en paix au dedans & au dehors, respecté de ses voisins, chéri de ses alliés. L'animosité des partis, & les discordes qui l'avoient si long-temps divisé, ne subsistoient plus. L'enthousiasme & le feu des guerres civiles s'étoient changés en émulation & en patriotisme. Les esprits & les courages en étoient plus élevés, plus propres aux grandes choses. Le commerce prospéroit, l'ordre régnoit dans les finances, les peuples étoient heureux. Louis, gouvernant par lui-même & avec application, dans un âge où la plupart des hommes ont besoin de

la prudence d'un guide expérimenté pour se conduire, se montrant passionné pour toute sorte de gloire, & annonçant dans toute sa personne & dans sa conduite un caractere frappant de grandeur, étoit l'espoir & l'idole des François; mais il lui manqua d'être assez instruit pour éviter la séduction de la fausse gloire & des flatteurs, dont il ne connut les illusions funestes qu'à la fin de sa vie. Il présuma trop de ses talens, & il s'exagéra les forces de son Etat, comme il s'étoit fait une trop haute idée de lui-même.

» Ce Prince avoit reçu de la Nature les qualités qui font un grand Roi. A l'extérieur le plus noble il joignoit une ame élevée, un courage ferme, & le désir immodéré de se faire un nom immortel. Heureuses dispositions, qui pouvoient le rendre le modele des Souverains, si la négligence de son éducation, l'adulation des courtisans,

& les pernicieuſes influences d'une longue proſpérité, ne l'avoient trompé ſur les moyens d'en faire un digne uſage.

» Je ne vous parlerai point des événemens de ſon regne juſqu'au commencement du ſiecle préſent ; mais je vous prierai de remarquer que cette ſoif de gloire qui le portoit à entreprendre tout ce qui pouvoit frapper les yeux & les eſprits, & leur imprimer le plus grand reſpect pour ſa perſonne & ſa puiſſance, qui, pour remplir ce deſſein, lui fit encourager tous les genres de talens & l'entoura de tant d'hommes célebres, dont il ambitionnoit les louanges, l'ayant engagé, trop légérement peut-être, à faire la guerre à l'Eſpagne & à la Hollande, la hauteur avec laquelle ces guerres furent ſoutenues, & les ſuccès rapides & ſurprenans dont elles furent ſuivies, étonnerent d'abord tous les voiſins de la France, les aigrirent enſuite,

enſuite, & finirent par les liguer contre lui «.

De Martine fit ici le récit (*a*) des

(*a*) Nous n'avons pas cru devoir laiſſer dans le texte de cet Ouvrage, le récit qu'y fait de Martine de la guerre de la ſucceſſion, ni conſerver les réflexions de Wilſon ſur le caractere & le Gouvernement de Louis XIV. Les raiſons qui nous ont déterminés ſont, que le plus grand nombre de nos Lecteurs connoiſſant parfaitement les événemens de cette guerre, pourroient croire ce récit mal placé dans le texte de ces Mémoires; & que, dans ſes réflexions, l'Anglois montre ſouvent trop de paſſion & de partialité, & s'exprime quelquefois d'une maniere peu décente. Cependant, pour ne pas manquer à la fidélité que nous devons à notre Auteur, & pour l'inſtruction de ceux de nos Lecteurs à qui l'Hiſtoire eſt peu familiere, ou qui déſireroient connoître tout ce qui ſert à développer le fond du caractere de Wilſon, nous allons rapporter, à la ſuite de cette note, la ſubſtance de ſes reproches, & cette partie du récit

événemens les plus remarquables, arrivés en Europe, depuis la paix de

---

de M. de Martine, qui en fournit l'occasion.

» Pour faire face à tant de forces réunies, continua de Martine, il falloit de très-grands efforts. Louis XIV fit des prodiges. Il étonna par ses ressources, par son courage ferme & actif, & par l'ascendant de sa fortune; mais ses victoires même, toujours chérement achetées, épuisoient ses finances & dépeuploient son Royaume; tandis que ses adversaires, comme une Hydre renaissante, se montroient plus forts & plus résolus après leurs défaites, & qu'affectant de publier que ce Prince visoit à la Monarchie universelle, ils gagnoient tous les esprits, & lui faisoient des ennemis de ses alliés naturels. Attentifs à ses démarches & se tenant en garde contre ses entreprises, ils étoient toujours prêts à le combattre pour repousser ses attaques, toujours prêts à l'attaquer pour les prévenir. La paix même de 1698, où ce Prince avoit montré beaucoup de modé-

Riſwick juſqu'à la mort de Louis XIV. Il loüa le courage & la fermeté de ce

---

ration & de généroſité, ne ramena pas la confiance dans ces cœurs ulcérés.

» Telles étoient les diſpoſitions de l'Europe contre Louis XIV, lorſqu'un événement imprévu ralluma les flambeaux de la diſcorde dans cette partie du Monde. Charles II, Roi d'Eſpagne, mourant ſans poſtérité, fit, en 1700, un teſtament par lequel il légua la ſouveraineté de ſes vaſtes Etats à Philippe Duc d'Anjou, ſon neveu, petit-fils de Louis XIV. Charles, Prince de la Maiſon d'Autriche, petit-fils comme celui-ci de Philippe IV, pere du Roi défunt, lui diſputa cette immenſe ſucceſſion, & tous les ennemis de Louis XIV armerent en faveur du Prince Autrichien. On vit dans ſon parti l'Empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'Electeur de Brandebourg devenu Roi de Pruſſe, le Portugal, & juſqu'au Duc de Savoie (depuis Roi de Sicile & enſuite Roi de Sardaigne), beau-pere de Philippe & du Duc de Bourgogne.

» Louis, pour ſoutenir les droits de ſon

Prince dans sa mauvaise fortune ; mais il le blâma d'avoir, sur la fin de son

---

petit-fils, mit quatre armées en campagne. Les alliés lui en opposerent de plus fortes. On se battit en Espagne, où une partie de la Nation étoit pour Charles, en Flandre, en Allemagne, en Italie, avec des succès variés, mais toujours funestes pour Louis.

» La France n'étoit déjà plus ce qu'elle avoit été. L'âge avoit affoibli le fier Monarque ; son administration n'avoit plus la même vigueur, son Royaume les mêmes ressources. La plupart des hommes célebres & des grands Généraux qui avoient illustré son regne, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Colbert, les Louvois, &c. étoient morts. Ceux qui leur avoient succédé en faisoient mieux sentir la perte. La faveur les avoit élevés ; la fortune prit plaisir à montrer combien les choix de la faveur sont souvent injustes & malheureux.

» Douze ans d'une guerre acharnée, pendant lesquels les Alliés firent essuyer

règne, trop écouté la faveur dans le choix de ſes Miniſtres & de ſes Gé-

---

aux armes françoiſes les plus humiliantes défaites, & leur enleverent tout ce que les Rois d'Eſpagne poſſédoient en Italie, en Flandre, & preſque toute l'Eſpagne, mirent la France aux abois. Ses places frontieres tomboient l'une après l'autre; les ennemis étoient à la veille de pénétrer dans le cœur du Royaume : l'eſprit de découragement y étoit généralement répandu; la miſere & la famine, ſuites ordinaires de la guerre, y déſoloient les villes & les campagnes; enfin, comme ſi tous les fléaux s'étoient réunis pour abaiſſer l'orgueil d'un Monarque ſi long-temps heureux, la mort avoit frappé tous les Princes de ſa famille, & n'avoit épargné qu'un enfant au berceau.

» Dans ce même temps, la guerre & ſes fureurs ravageoient également le Nord de l'Europe. Un jeune Roi de Suede (Charles XII), attaqué par le Czar de Moſcovie, les Rois de Danemarck & de Pologne ligués contre lui, avoit montré

néraux, trop prodigué l'argent & le sang de son Peuple, & d'avoir laissé

---

sur ce théatre la célérité, les talens, & le courage d'un nouvel Alexandre; mais après avoir vaincu plusieurs fois les deux premiers & dépouillé le troisieme, après avoir pénétré dans les Etats du Czar, qu'il se flattoit de détrôner aussi, il se vit abandonné tout à coup par la fortune, qui l'avoit favorisé neuf ans entiers. Il perdit toute son armée dans une grande bataille. Echappé de cette défaite avec un petit nombre des siens, il se réfugia en Turquie, où il s'arrêta long-temps & inutilement pour négocier des secours & une alliance avec le Sultan, tandis que ses ennemis pressoient & démembroient la Suede, ébranlée de ses revers & privée de son Chef.

» Ainsi le Nord & le Midi voyoient les deux Monarques les plus illustres, les plus long-temps victorieux & les plus redoutés, en proie à de longs malheurs. Charles XII, revenu dans sa patrie, & faisant toujours la guerre, périt les armes à la main, victime

les finances de l'Etat dans un très-

de son obstination. Louis XIV, humilié par ses disgraces, mais devenu plus prudent, n'entretint la guerre que pour obtenir la paix. Il la demandoit instamment à des ennemis auxquels il avoit tant de fois dicté des loix en vainqueur; mais ceux-ci, enflés de leurs succès, rejetoient la paix, ou ne vouloient y consentir qu'à des conditions outrageantes. Le Ciel ne voulut pas la ruine de ce Prince. Louis vint à bout de détacher l'Angleterre du parti des Alliés, & deux victoires que ses armées gagnerent en Flandre & en Espagne, les ayant rendus plus dociles, la paix si désirée vint terminer les longues querelles dont l'humanité gémissoit depuis si long-temps.

» Par le Traité de paix qui fut fait à Utrecht, Philippe fut reconnu pour Roi d'Espagne & des Indes; mais il céda le Royaume de Naples, la Lombardie & la Flandre à son Compétiteur, l'Isle de Minorque & Gibraltar aux Anglois, la Sicile au Duc de Savoie. La France abandonna Terre-Neuve & l'Acadie à l'Angleterre,

grand désordre (*a*). Il ajouta, que sa mort avoit causé peu de regrets, &

& perdit quelques villes de Flandre, fruit de ses conquêtes. Louis XIV mourut en 1715, en faisant l'aveu qu'il avoit trop aimé la guerre & trop chargé ses Sujets (aveu tardif, mais qui fait voir ce que ce Prince pensoit alors de sa gloire), emportant peu de regrets, laissant le sceptre entre les mains d'un enfant, & les finances de l'Etat dans un désordre inexprimable. Telle fut la fin d'un Monarque qui fatigua si long-temps la renommée de ses exploits, que ses contemporains, éblouis de ses succès, appelerent *Grand*, & qu'on n'appelle déjà plus de ce nom «.

(*a*) C'est une vérité qu'on ne peut taire. Les dettes de la France, presque éteintes à la mort de Henri IV, & qui n'étoient pas considérables au décès de Louis XIII, relativement du moins aux richesses de ce Royaume, s'élevoient à la fin du regne de Louis XIV, à plus de deux milliards de livres, qui, suivant le cours actuel de l'argent, feroient plus de quatre milliards

que le nom de *Grand*, qu'on lui donnoit pendant sa vie, ne lui avoit pas survécu.

Le François avoit parlé en homme instruit & judicieux, sans outrer & sans farder la vérité; & néanmoins l'indépendant, l'audacieux Wilson, opposé par caractere à toute autorité, & particuliérement jaloux de la gloire du Monarque François & de son peuple, se trouva blessé de ce qu'il venoit d'entendre, comme si on lui eût fait une offense. Il interrompit de

---

aujourd'hui. Les guerres continuelles de ce Prince, ses dépenses excessives en bâtimens, en fêtes, en décorations; les déprédations de toute sorte dans les revenus du fisc; les emprunts faits à un intérêt énorme, porterent la dette publique à ce taux exorbitant. On peut cependant la calculer; mais qui peut apprécier les pertes immenses que la spoliation de ces richesses fit essuyer à l'agriculture & au commerce?

Martine, pour lui dire que son récit étoit flatté ; que le penchant de tout François pour ses Monarques, ne lui permettoit pas d'en être l'Historien ; que pour lui il se faisoit gloire d'être sans préjugé, & de parler sans contrainte ; & protestant que le nom des Rois ne lui en imposoit point, il censura la vie & les actions de Louis XIV avec beaucoup d'amertume.

De Martine répondit qu'il avoit parlé de Louis XIV comme l'Histoire ; que M. Wilson au contraire sembloit ne juger ce Prince que d'après les satires publiées contre lui. » Oh ! M. Wilson, lui dit le Pere, quand on ne sauroit pas que vous êtes Anglois, on le verroit sans peine à ce que vous venez de dire. J'avoue que Louis XIV a fait de grandes fautes ; qu'il n'a pas bien connu ses droits & ses devoirs de Souverain ; qu'il a pris le bruit & l'ostentation pour la gloire, & qu'il n'a

pas assez ménagé ses Sujets. Louis XIV nous offre un triste exemple du malheur des Rois qui n'ont pas reçu l'instruction qui leur est propre. Il avoit de grandes qualités, & il vouloit le bien. Il se trompa sur les moyens de le faire. Il fut séduit par ceux qui lui déguisoient la vérité ; il fut entraîné loin de la route qu'il devoit suivre (*a*) ;

(*a*) NOTE *de l'Editeur.*

On vient de publier récemment dans le *Recueil des Eloges des Académiciens de l'Académie Françoise*, une lettre de l'illustre Fénélon à Louis XIV, écrite vers 1695, relative au Gouvernement de ce Prince. Ceux de nos Lecteurs qui ne sont pas à portée de se procurer ce Recueil, seront bien aises sans doute de la trouver ici. Elle est précédée de cette Note, page 351.

NOTE IV, *relative à la page* 300, *sur la lettre de* Fénélon *à* Louis XIV.

Comme cette lettre n'a jamais été imprimée, & qu'elle est très-intéressante,

mais il paya ſes erreurs par de longues diſgraces. Plaignons ce Prince & ſon Siecle, d'avoir méconnu les principes

---

non ſeulement par ſon objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle eſt écrite, nous la donnons ici fidélement tranſcrite ſur l'original, qui eſt de la propre main de Fénélon; on y remarque pluſieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'Auteur.

Lettre de Fénélon au Roi.

» La perſonne, SIRE, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de ſe mêler des grandes affaires. Elle vous aime ſans être connue de vous, elle regarde Dieu en votre perſonne. Avec toute votre puiſſance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle déſire, & il n'y a aucun mal qu'elle ne ſouffrit de bon cœur, pour vous faire connoître les vérités néceſſaires à votre ſalut. Si elle vous parle fortement, n'en ſoyez pas étonné, c'eſt que

de l'art du Gouvernement, ſans nous arrêter ici à une cenſure inutile «.

---

la vérité eſt libre & forte. Vous n'êtes guere accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés, prennent aiſément pour chagrin, pour âpreté & pour excès, ce qui n'eſt que vérité toute pure : c'eſt la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute ſon étendue. Dieu eſt témoin que la perſonne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zele, de reſpect, de fidélité & d'attendriſſement ſur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

» Vous êtes né, SIRE, avec un cœur droit & équitable ; mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour ſcience de gouverner, que la défiance, la jalouſie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes ſouples & rampans, la hauteur, & l'attention à votre ſeul intérêt.

» Depuis environ trente ans, vos principaux Miniſtres ont ébranlé & renverſé toutes les anciennes maximes de l'Etat, pour faire monter juſqu'au comble votre

De Martine reprit ainſi : « A l'époque des Traités de paix qui termine-

---

autorité, qui étoit devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat ni des regles, on n'a parlé que du Roi & de ſon bon plaiſir. On a pouſſé vos revenus & vos dépenſes à l'infini. On vous a élevé juſqu'au Ciel, pour avoir effacé, diſoit-on, la grandeur de tous vos prédéceſſeurs enſemble, c'eſt-à-dire, pour avoir appauvri la France entiere, afin d'introduire à la Cour un luxe monſtrueux & incurable. Ils ont voulu vous élever ſur les ruines de toutes les conditions de l'Etat, comme ſi vous pouviez être grand en ruinant tous vos Sujets ſur qui votre grandeur eſt fondée. Il eſt vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choſes extérieures ; mais pour le fond, chaque Miniſtre a été le maître dans l'étendue de ſon adminiſtration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au Public leur puiſſance, & on ne l'a

rent la guerre de la succeſſion, l'Europe entiere put être comparée à la

---

que trop ſentie. Ils ont été durs, hautains, injuſtes, violens, de mauvaiſe foi. Ils n'ont connu d'autre regle, ni pour l'adminiſtration du dedans de l'Etat, ni pour les négociations étrangeres, que de menacer, que d'écraſer, que d'anéantir tout ce qui leur réſiſtoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir ſans ceſſe des louanges outrées, qui vont juſqu'à l'idolâtrie, & que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, & toute la Nation Françoiſe inſupportable à tous vos voiſins. On n'a conſervé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des eſclaves : on a cauſé, depuis plus de vingt ans, des guerres ſanglantes. Par exemple, SIRE, on fit entreprendre à Votre Majeſté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire & pour punir les Hollandois, qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où l'on les avoit

salle du festin des Centaures & des Lapithes, après leur combat. L'épui-

---

mis en troublant les regles du commerce établi par le Cardinal de Richelieu : je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste ; d'où il s'ensuit que toutes les frontieres que vous aurez étendues par cette guerre, sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, SIRE, que les Traités de paix subséquens semblent couvrir & réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises : mais une guerre injuste, n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les Traités de paix signés par les vaincus ne sont pas signés librement : on signe le couteau sous la gorge ; on signe malgré soi, pour éviter de plus grandes pertes ; on signe comme on donne sa bourse, quand il faut la donner ou mourir. Il faut donc, SIRE, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour

sement absolu se fit sentir de toutes parts. Le Monarque si long-temps en

---

examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

» Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre Etat ; le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire ; ce qui nous l'est véritablement, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontieres. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derriere ; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté, ne vous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là dessus des gens instruits & droits, ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

» En voilà assez, SIRE, pour reconnoître que vous avez passé votre vie entiere hors du chemin de la vérité & de la justice, & par conséquent hors de celui de

butte aux efforts de tous, & dont le regne avoit embrassé quatre époques

---

l'Evangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de Provinces ravagées, tant de villes & de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire & pour la confusion des faiseurs de gazettes & de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez, en conséquence des Traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

» Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, & imposer les conditions, au lieu de les régler avec équité & modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever & à se réunir contre vous. Faut-il s'en

de révolutions (réunion, splendeur, abus des forces, épuisement total),

---

étonner ? Vous n'êtes pas même demeuré fidele dans les termes de cette paix, que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une Chambre de réunion, pour être tout ensemble Juge & Partie : c'étoit ajouter l'insulte & la dérision à l'usurpation & à la violence. Vous avez cherché, dans le Traité de Westphalie, des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos Ministres n'avoit osé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville ; une telle conduite a réuni & animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement & votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté & pour le repos de toutes les Nations Chrétiennes. Vous qui pouviez, SIRE, acquérir tant de

le Monarque tombe en fermant le temple de Janus, & laisse la France

---

gloire solide & paisible à être le pere de vos Sujets & l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, & on vous expose à passer pour un maître dur dans votre Royaume.

» Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous; les Alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, & que vous vous en serviriez pour accabler séparément, sans peine, chacun de vos voisins, dès qu'ils se seroient désunis: ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent & se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'esperent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de

Etonnée d'avoir à se gouverner elle-même, languissante & sans crédit,

---

leur nuire. Mettez-vous, SIRE, un moment en leur place, & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

» Cependant vos Peuples, que vous devriez aimer comme vos enfans, & qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes & la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti ; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat, pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre Peuple, il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir. La France entiere n'est plus qu'un grand hôpital & sans provisions. Les Magistrats sont avilis & épuisés. La Noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'Etat. Vous êtes importuné de la foule des gens

mais toujours capable, en apparence, de se suffire, & le croyant ainsi, dans

---

qui demandent & qui murmurent. C'est vous-même, SIRE, qui vous êtes attiré ces embarras ; car tout le Royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre les mains, & personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand Royaume si florissant sous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du Peuple, & qui le seroit en effet, si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

» Le Peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, & même le respect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouissent plus ; il est plein d'aigreur & de désespoir ; la sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux ; que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le Roi, dit-on, avoit un cœur de pere pour son peuple, ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du

l'ivreſſe que lui cauſe la nouveauté de ſa ſituation. L'Allemagne rentrée dans

---

pain & à les faire reſpirer, après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontiere, qui cauſent la guerre? Quelle réponſe à cela, SIRE? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis ſi longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, ſi près de vous, n'en eſt pas exempt. Les Magiſtrats (1) ſont contraints de tolérer l'inſolence des mutins, & de faire couler ſous main quelque monnoie pour les appaiſer. Ainſi, on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuſe & déplorable extrémité, ou de laiſſer la ſédition impunie & de l'accroître par cette impunité, ou de faire maſſacrer avec inhumanité des Peuples que vous mettez au déſeſpoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la ſueur de leurs viſages.

» Mais pendant qu'ils manquent de pain,

---

(1) Il y eut, en 1694, des émeutes cauſées par la cherté du pain: c'eſt vraiſemblablement l'époque de cette lettre.

le cercle intérieur de ſa politique lente & ſurchargée, voit baiſſer la toile ſur

---

vous manquez vous-même d'argent, & vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit; parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous ceſſiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque choſe de votre gloire: cette gloire qui endurcit votre cœur, vous eſt plus chere que la juſtice, que votre propre repos, que la conſervation de vos Peuples, qui périſſent tous les jours des maladies cauſées par la famine; enfin, que votre ſalut éternel, qui eſt incompatible avec cette idole de gloire.

» Voilà, SIRE, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal ſur les yeux: vous vous flattez ſur les ſuccès journaliers qui ne décident rien, & vous n'enviſagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe inſenſiblement ſans reſſource. Pendant que vous

la

la ſcène, où ſon Chef avoit repréſenté, comme celui de l'inſurrection

prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon ennemi (1); pendant que vous forcez les places, vous ne ſongez pas que vous combattez ſur un terrein qui s'enfonce ſous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires : tout le monde le voit, & perſonne n'oſe vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage conſiſte à ne ſe point flatter, & à prendre un parti ferme ſur la néceſſité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, SIRE, qu'à ceux qui vous flattent de vaines eſpérances. Les gens que vous eſtimez les plus ſolides, ſont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité, puiſque vous êtes Roi, preſſer les gens de vous la dire ſans adouciſſement, & encourager ceux qui ſont trop timides ; tout au

(1) Ceci ſemble indiquer les batailles de Steinkerke & de Nerwinde, en 1692 & 1693, où la victoire ſe réduiſit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon.

générale. Le Nord ne craignoit plus le foudre rapide qui l'avoit ébranlé

---

contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu ſçaura bien lever le voile qui vous couvre les yeux, & vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient ſon bras levé ſur vous; mais il eſt lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un Prince qui a été toute ſa vie obſédé de flatteurs, & parce que d'ailleurs vos ennemis ſont auſſi les ſiens. Mais il ſçaura bien ſéparer ſa cauſe juſte d'avec la vôtre qui ne l'eſt pas, & vous humilier pour vous convertir; car vous ne ſerez Chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'eſclave: c'eſt l'enfer & non pas Dieu que vous craignez. Votre Religion ne conſiſte qu'en ſuperſtitions, en petites pratiques ſuperficielles. Vous êtes comme les Juifs, dont Dieu dit: *Pendant qu'ils m'honorent des levres, leur cœur eſt bien loin de moi.* Vous êtes ſcrupuleux ſur des bagatelles, & endurci ſur des maux terribles. Vous

dans ſon paſſage, & voyoit avec étonnement un Prince des déſerts transférer

---

n'aimez que votre gloire & votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme ſi vous étiez le Dieu de la terre, & que tout le reſte n'eut été créé que pour vous être ſacrifié. C'eſt au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre Peuple; mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous? Vous ne connoiſſez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, & vous ne faites rien pour le connoître.

» Vous avez un Archevêque (1) corrompu, ſcandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, & qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne ſonge qu'à vous plaire par ſes flatteries. Il y a plus de vingt ans, qu'en proſtituant ſon honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui ſacrifiez les gens de bien, vous lui

---

(1) De Harlai, mort en 1695.

ſa capitale au bord de la Baltique ; pour ſe rapprocher des moyens d'une

laiſſez tyranniſer l'Egliſe, & nul Prélat vertueux n'eſt traité auſſi bien que lui.

» Pour votre Confeſſeur (1), il n'eſt pas vicieux ; mais il craint la ſolide vertu, & il n'aime que les gens profanes & relâchés. Il eſt jaloux de ſon autorité, que vous avez pouſſée au delà de toutes les bornes. Jamais Confeſſeurs des Rois n'avoient fait ſeuls les Evêques, & décidé de toutes les affaires de conſcience. Vous êtes ſeul en France, SIRE, à ignorer qu'il ne ſait rien, que ſon eſprit eſt court & groſſier, & qu'il ne laiſſe pas d'avoir ſon artifice avec cette groſſiéreté d'eſprit. Les Jéſuites mêmes le mépriſent, & ſont indignés de le voir ſi facile à l'ambition ridicule de ſa famille. Vous avez fait d'un Religieux, un Miniſtre d'Etat. Il ne ſe connoit point en hommes, non plus qu'en autre choſe. Il eſt la dupe de tous ceux qui le flattent & lui font de petits préſens. Il ne doute ni n'héſite ſur

(1) Le Pere la Chaiſe.

civiliſation forcée qu'il vouloit fixer dans ſes Etats.

---

aucune queſtion difficile. Un autre, très-droit & très-éclairé, n'oſeroit décider ſeul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui ſachent les regles : il va toujours hardiment, ſans craindre de vous égarer ; il penchera toujours au relâchement & à vous entretenir dans l'ignorance ; du moins il ne penchera aux partis conformes aux regles, que quand il craindra de vous ſcandaliſer ; ainſi c'eſt un aveugle qui en conduit un autre, & comme dit Jéſus-Chriſt : *Ils tomberont tous deux dans la foſſe.*

» Votre Archevêque & votre Confeſſeur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la Régale, dans les mauvaiſes affaires de Rome ; ils vous ont laiſſé engager, par M. de Louvois, dans celle de Saint-Lazare, & vous auroient laiſſé mourir dans cette injuſtice, ſi M. de Louvois eût vécu plus que vous (1).

» On avoit eſpéré, SIRE, que votre

---

(1) Mort en 1691.

» La Hollande, épuiſée par les intrigues des habiles guerriers dont elle

---

Conſeil vous tireroit de ce chemin ſi égaré; mais votre Conſeil n'a ni force ni vigueur pour le bien : du moins Madame de M..... & M. le Duc de B..... devoient-ils ſe ſervir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur foibleſſe & leur timidité les déshonorent & ſcandaliſent tout le monde. La France eſt aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout ſoit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas ; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par ſon ſilence. A quoi ſont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez reſtituer les pays qui ne ſont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fauſſe gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Egliſe, & ſonger à devenir un vrai Chrétien avant que la mort vous ſurprenne ? Je ſais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court

avoit long-temps fourni la ſolde, deſcendoit pour toujours du théatre de la

---

riſque de perdre la faveur des Rois; mais leur faveur leur eſt-elle plus chere que votre ſalut ? Je ſais bien auſſi qu'on doit vous plaindre, vous conſoler, vous ſoulager, vous parler avec zele, douceur & reſpect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la diſent pas, & malheur à vous ſi vous n'êtes pas digne de l'entendre ! Il eſt honteux qu'ils aient votre confiance ſans fruit, depuis tant de temps. C'eſt à eux à ſe retirer, ſi vous êtes trop ombrageux, & ſi vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut être, SIRE, qu'eſt-ce qu'ils doivent vous dire : le voici. Ils doivent vous repréſenter que vous devez vous humilier ſous la puiſſante main de Dieu, ſi vous ne voulez qu'il vous humilie ; qu'il faut demander la paix, & expier par cette honte, toute la gloire dont vous avez fait votre idole ; qu'il faut rejeter les conſeils injuſtes des politiques flatteurs ; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos

politique, bien en peine de mettre l'ordre dans son comptoir. L'Angleterre recevant une nouvelle dynastie de Souverains, formoit & suivoit le double

ennemis, pour sauver l'Etat, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (1), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible & triomphant ? La personne qui vous dit toutes ces vérités, SIRE, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous ».

(1) Ceci semble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue, en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être même après la prise de Pondichéri par les Hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le Roi à ces restitutions dont parle Fénélon.

plan d'être libre au dedans & de dominer au dehors. L'Italie ſoupirant toujours après la liberté, étoit réellement dans la dépendance de maîtres étrangers, & n'avoit par elle-même aucune influence politique.

» L'Eſpagne ramaſſoit lentement ſes débris, & contente de fermer aux autres Nations les avenues du Nouveau Monde, paroiſſoit prendre condamnation ſur l'ancien, quand tout à coup Albéroni, autrefois Curé de village en Italie, alors revêtu de la pourpre & placé à la tête des affaires de cette Puiſſance, homme ambitieux, turbulent & imaginaire, entreprit d'embraſer toute l'Europe, comme s'il eût été Miniſtre de Philippe II. Il ſe ligue avec le Roi de Suede, revenu dans ſes Etats ruinés, ennemi naturel du Roi d'Angleterre, qui avoit profité de ſes dépouilles en Allemagne. Il aiguillonne les partiſans

des Stuart dans le royaume de celui-ci ; il trame & ſuſcite des rebellions en Bretagne, & fait entrer quelques femmes de Paris dans la conſpiration : mais la mort du Roi de Suede, tué au ſiége d'une ville de Norwege, laiſſe à découvert ſon Miniſtre Goërts, dont les papiers éventent tout à coup le complot, & le font manquer dans les parties principales ; il n'a d'influence que ſur la Sicile, d'où l'armement préparé par l'Eſpagne, chaſſe le nouveau Roi Victor-Amédée, Duc de Savoie ; & la quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'Empereur & le Prince dépouillé, formée alors pour parer à ce danger, à peu près imaginaire, n'a d'autre effet que de rendre la Sicile à l'anarchie, & de renvoyer Albéroni à ſon village.

» Cependant les Nations avoient pris gôût à l'écoulement rapide de l'or du Pérou ſur l'Europe. La grande guerre

avoit forcé l'Eſpagne à ouvrir la mer du Sud à la France ; & quoique ces permiſſions ſi ardemment déſirées n'euſſent fait quelque bien qu'à des particuliers, l'on vit, comme l'on verra longtemps encore malheureuſement, les intérêts particuliers dominer dans les réſolutions nationales. Toute l'Europe étoit affaiſſée ſous le poids des dettes, & les emprunts ſe multiplioient. Chaque emprunt formoit de nouveaux titres de propriété ; ce qui doubloit, triploit en propriétés fictives, la maſſe des propriétés réelles & foncieres, accablées d'ailleurs & ruinées par les intérêts : & ces propriétés fictives croiſſant & décroiſſant en valeur momentanée, mais effective au gré de l'opinion, dirigée elle-même par les tours d'adreſſe des Agioteurs & l'influence du Cabinet, l'on ſe jeta dans les ſpéculations, & l'on fit des ventes & des reventes journalieres de ces titres,

qui établirent un jeu également énorme & dangereux.

» Voilà donc par-tout le jeu des Papiers en honneur, & ce nouveau jeu (qu'on nomma l'*Agio*) eut bientôt, comme une Divinité, des temples & des victimes, parce qu'on attendoit tout de lui, & qu'on vouloit, par ſon moyen, opérer des liquidations & prévenir des banqueroutes. La foule ſe porta avec plus ou moins de fureur vers ces temples, ſelon que les Nations furent plus ou moins légeres, aveugles ſur les conſéquences, & inſouciantes ſur l'avenir; mais par-tout le plus grand nombre en fut la dupe, & tous reçurent à la fin le don que faiſoit à ſes cliens le fou de la Fable, qui vendoit la ſageſſe. La cataſtrophe fut preſque riſible, parce que toutes les fortunes étoient devenues ridicules, les procédés honteux, & qu'en aucun cas, les dupes n'oſent ſe plaindre

comme le feroient les opprimés. La révolution d'argent & d'effets qui ſe fit alors ſur toutes les places de l'Europe, eut une grande influence ſur les mœurs & ſur les opinions. Familiarité, mélange des âges & des conditions, eſprit vénal & agioteur ſubſtitué aux prétentions jactancieuſes de courage, d'indépendance & même de probité, régime fiſcal au dedans & mercantille au dehors, c'eſt-à-dire, alliages des contraires, telle fut la tournure que cet orage imprima aux caracteres de ce Siecle.

» A l'égard de ce qu'on eſt convenu d'appeler proprement la politique, c'eſt-à-dire, à l'égard des tracaſſeries d'intérêts de Cour, celle de Vienne, qui dès-lors & après ſembla préſager l'extinction de la derniere branche de la Maiſon d'Autriche, borna toutes ſes vûes à la recherche d'un remplacement quelconque, pour prévenir à cette

époque le démembrement de ſes Etats épars.

» L'Eſpagne, gouvernée par une Reine, digne éleve d'Albéroni, ne ſongeoit qu'à fomenter & à faire naître les occaſions d'obtenir en Italie des établiſſemens pour ſes enfans. En conſéquence, on diſpoſa de la Toſcane dans un Congrès. On négocia, on concerta, on brouilla juſqu'au temps où d'autres événemens amenerent d'autres meſures.

» En France, on ſe reſſerroit ſelon les vûes d'un vieux Miniſtre, qui déſiroit le repos pour ſa fin, & d'un jeune Prince qui l'eût déſiré pour toute ſa vie.

» L'Angleterre ſeule alloit à des fins plus étendues. Maîtreſſe, par le Traité d'Utrecht, des Colonnes d'Hercule, d'un très-beau port dans la mer dont elles donnent l'entrée, & d'une ſtation sûre dans le Portugal, que des Traités avoient réduit à n'être qu'une

factorerie Angloiſe, elle entreprit de prévaloir dans le commerce même du Levant. Liée par des Traités avec le Nord, qui lui cédoit les priviléges de tous les genres de trafic, elle uſoit encore du vaiſſeau de permiſſion, accordé par le Traité de l'*Aſſiente*, conclu avec l'Eſpagne, qui lui procuroit dans la mer du Sud, un commerce interlope très-avantageux; & appuyant indirectement des eſſais d'établiſſemens faits par des bannis dans le fond du golfe du Mexique, elle ſuivoit à pas couverts, mais preſſés & rapides, le plan Carthaginois du monopole univerſel.

» Un autre incident plus naturel, & par conſéquent moins couteux & plus sûr, préparoit un accroiſſement réel de forces à cette Nation ambitieuſe. Ses troubles intérieurs avoient, depuis plus d'un ſiecle, donné commencement à des Colonies de fugitifs expatriés, qui s'établirent dans l'Amérique

Septentrionale. Celles-ci, fondées sur la culture, prirent d'assez prompts accroissemens, & la vogue nationale se tournant tout à coup vers cet objet fondamental, on y porta des richesses, on vit s'y former des Provinces avec la vigueur que la Nature donne à l'homme pour créer. Des Loix paisibles & territoriales, un Gouvernement mixte & modéré, firent prospérer à vue d'œil ces Colonies naissantes; & la France elle-même, rivale naturelle & habituelle de l'Angleterre, servit à leurs progrès, en leur donnant, par un aveuglement fiscal, le privilége d'une des plus fortes consommations de ce beau royaume dont elle prohiboit à ses propres terres la production.

» L'âge le plus florissant de toute Puissance ambitieuse, est celui où elle prépare les matériaux de ses futurs excès. Tout alors profitoit à l'Angleterre, & l'infructueuse économie de la

France, & les vûes domeſtiques de la Cour d'Eſpagne ſur l'Italie, & la nouvelle balance du Nord, que la prévoyance de l'Empereur, dans ſes dernieres diſpoſitions, introduiſoit imprudemment dans la diſcuſſion des affaires de l'Europe; tout ſervoit à aveugler la vieille politique ſur la marche conſtante de l'Angleterre vers la domination des mers.

» La vacance du trône de Pologne devient l'occaſion d'une nouvelle guerre; mais l'Angleterre prudente n'y prend aucune part. On ſe livre des combats en Italie; on ſe canonne ſur le Rhin; un Infant devient Roi de Naples; le Roi de France, Duc de Lorraine; le Duc de Lorraine, Grand-Duc de Toſcane; on ſigne la Pragmatique qui aſſure la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche à la fille de l'Empereur, & tout rentre dans l'ordre accoutumé.

» La facilité d'échanger les peuples comme des troupeaux, pouvoit avertir

la Politique que la carriere s'ouvroit devant elle, ne fût-ce qu'en diminuant tous les jours les nombreux obſtacles qui l'arrêtoient ; mais il ne parut pas encore qu'on s'en doutât. La guerre du Turc, autrefois diverſion favorable pour le Midi, ne ſervit alors qu'à donner plus de poids & d'influence à la Ruſſie (ci-devant Moſcovie). Cette léthargie auroit encore duré, ſi la chute de deux têtes principales en Europe, n'eût forcé le réveil des autres Princes.

» A la même époque, l'Empereur & le Roi de Pruſſe moururent. L'un laiſſoit de vaſtes Etats à la bienſéance de tous ; l'autre, un ſucceſſeur actif, pour qui tout étoit à ſa bienſéance. Le premier laiſſoit l'Empire ſans Chef, une héritiere dont les droits étoient cenſés équivoques, une Cour diviſée en partis, des troupes découragées, un Gouvernement à peu près nul ; le ſecond, des tréſors accumulés par une

longue & preſque ſordide économie, des automates appelés ſoldats, emplovés ſeulement pour la parade, un héritier plein d'eſprit & d'ardeur, mais qui n'ayant pas encore donné de preuves de génie, ſembloit montrer ces deux premieres qualités avec trop peu de ménagement pour un Souverain. Chaque Prince, en Allemagne, avoit des prétentions, ſoit réelles, ſoit accidentelles. Il falloit une force majeure pour débrouiller tous ces élémens du chaos. Il falloit que cette force fût oppoſition; car c'eſt l'oppoſition qui fait trouver à l'homme toute ſon énergie. La France, à ſes riſques & fortunes, ſe chargea de rendre ce ſervice à ſes voiſins.

» La prudence alors caduque du vieillard dès-long-temps l'ame de ſes Conſeils, ne put tenir contre un événement tel que la vacance du trône des Etats de la Maiſon d'Autriche. Les grands

plans doivent être mûris & préparés de longue main ; rien alors ne les déconcerte. Les événemens ſont incertains ; mais communément ils ſemblent venir s'annoncer aux deſſeins d'une haute & ſaine politique. Une politique foible au contraire, bornée & chancelante, ne peut s'aſſurer d'une aſſiette même momentanée. Tout pour elle eſt contre-temps, tout la force à varier ſes meſures hâtives, à marcher par ſecouſſes, à s'arrêter aux expédiens. La France parut d'abord comme négociatrice, mais partiale, & décidée à appuyer les dévolus jetés ſur les divers Etats Autrichiens. Un tel conflit ne pouvoit ſe fixer que par les armes ; & de tous les dévolutaires le moins fondé, mais le mieux armé, fut celui qui fit ſa part, laiſſant aux autres le ſoin & l'embarras d'obtenir celle qu'ils pourſuivoient.

» Les troupes Françoiſes arrivées par

pelotons preſque juſqu'aux portes de Vienne, produiſirent cet effet dans l'ame des Autrichiens, qu'elles étoufferent les diviſions, réveillerent les courages, réunirent les cœurs, & firent de Marie-Thérèſe, héritiere de l'Empereur, une Héroïne, devenue ſage & conſtante Reine depuis.

» Le Roi de Pruſſe eut à peine fait une campagne, qu'il comprit que la guerre étoit un art qui avoit ſes principes & ſes regles comme un autre, & que cet art avoit deux parties principales, l'obéiſſance & les moyens de l'employer; qu'en conſéquence peu des grands Généraux qui l'avoient précédé, pouvoient lui donner des leçons, la plupart étant ſubordonnés, & tous à peu près bornés quant aux moyens. Il compta donc ſur ſa propre vigilance, ſur l'ordre & l'économie, & fit voir dans ſa carriere & ſes ſuccès, tous les miracles que peuvent enfanter le génie

& la conſtante volonté, même ſans le ſecours de l'ame héroïque, qui fait vraiment les grands Hommes, & que le ſceptre & la puiſſance ne ſçauroient jamais donner. Ce Prince inventeur a rendu un ſervice de ſupplément à l'Europe, en inſtituant un genre de milice qui fait du ſoldat & du ſubalterne, de ſimples outils; des Chefs, un reſſort qui les fait mouvoir au gré du Général; & de l'obéiſſance prompte, mécanique & paſſive, l'ame de la tactique militaire & des combats.

» Ce genre de guerre, quoiqu'inhumain, à tout prendre, a ſes avantages, comme tout autre inconvénient. Il doit rendre les guerres moins durables; car les trains énormes d'artillerie, la régularité de fournitures qu'il néceſſite aujourd'hui, ne peuvent ſe faire ſans de très-grandes dépenſes. La ſpoliation en regle y doit remplacer le

pillage, qui, détruiſant tout à pure perte, eſt bien plus déſaſtreux pour les pays occupés par les armées. Il eut ſur-tout l'avantage, en ces circonſtances, de provoquer l'inſtruction chez les Peuples de l'Europe, qui, tombant dans la molleſſe, ſe paſſionnent pour les arts de luxe & d'agrément, & qui, dégoûtés des choſes ſolides, livrés à l'eſprit d'intrigue & à toutes les ſéductions de l'oiſiveté, auroient bientôt offert à quelque Conquérant farouche, la même perſpective que la vue de Rome préſentoit à Jugurtha, ſi quelque choſe de piquant par le goût de la nouveauté, ne fût venu réveiller les idées militaires.

» Ce Monarque original (épithete rare entre ſes pareils), d'une vigilance & d'une activité ſurprenante, & qui, comme Céſar, croyoit n'avoir rien fait, s'il lui reſtoit encore quelque

chose à faire (a), ayant violemment déchiré la Pragmatique, désormais irréconciliable avec la Cour de Vienne, voyant la France menée par les événemens, l'Angleterre partagée entre les intérêts de la Maison régnante & ceux de la Nation, prévit une paix fourrée, d'autant plus prochaine, que la guerre devenoit générale. Il n'accorda sa confiance à pas un, n'obtint celle de personne, & ne craignit pas d'afficher une sorte de neutralité menaçante d'un genre tout nouveau.

» Cependant l'Angleterre alloit perdre l'avantage méconnu de cette paix, dont elle avoit mis le calme à profit pour l'avancement de ses grands desseins. L'Espagne, qui, depuis long-temps, se plaignoit des infractions que les

(a) *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* Luc.

Anglois

Anglois faiſoient aux Traités, voulut prendre part à cette guerre ſi étrangere pour elle, eſpérant en tirer encore quelque avantage en Italie. En France, le vieux Miniſtre étoit mort, & avoit emporté la confiance du Prince. Ses Conſeils & ſa Cour n'eurent plus d'autre intérêt que celui de ſe le diſputer. En cet état, il faut que chaque Miniſtre ait ſon tour. La Marine, abandonnée depuis le commencement de ce ſiecle, fut ſuppoſée exiſtante, parce qu'elle avoit un Miniſtre & des Bureaux; & l'on oſa déclarer la guerre à l'Angleterre. Comme ce genre de guerre n'eſt déſaſtreux qu'en raiſon de ce qu'on y emploie de forces, celle-ci, dans laquelle tous étoient apprentis, fut peu déciſive; & la France, à l'aide d'un Général, Allemand d'origine, Coſmopolite de mœurs, mais ſupérieur par

le génie, parvint à donner la paix à l'Europe en paroiſſant l'obtenir.

» Le Grand-Duc de Toſcane, époux de Marie-Thérese, élu Empereur pendant la guerre, fonda une nouvelle Maiſon d'Autriche & en conſerva tous les Etats, à l'exception de ce qu'en avoit démembré le Roi de Pruſſe. L'Eſpagne obtint une réſidence en Italie pour un nouvel Infant. La France, qui, ayant commencé la précédente guerre pour l'honneur, l'avoit terminée par l'intérêt en réuniſſant la Lorraine à ſes Provinces; ayant commencé celle-ci pour l'intérêt, ne fût-ce que celui d'affoiblir une Puiſſance rivale, la finit par l'honneur du déſintéreſſement, & l'on ſigna la paix ſur terre, & la ceſſation des hoſtilités ſur mer.

» Les hommes, quoi qu'ils s'imaginent, n'ont jamais un pouvoir abſolu, pas même ſur leur propre volonté, quand les choſes réſiſtent. La nouvelle Mai-

ſon d'Autriche ne pouvoit avoir les mêmes intérêts, ni s'aider des mêmes preſtiges que la précédente. La premiere, dans ſa ſplendeur, ſouveraine de l'Amérique, & viſant, dans ſes plans exagérés, à aſſujettir l'Europe qu'elle ceignoit toute entiere de ſes vaſtes Etats, s'étoit conſtamment attachée à détruire la France; tant que les François eux-mêmes lui avoient aidé. Depuis que Henri le Grand avoit relevé & affermi ſur ſa tête la couronne, l'Autriche s'étoit bornée au plan d'anéantir les droits du Corps Germanique; mais à l'aide de Héros, tels que Guſtave & ſes éleves, la France parvint à les conſolider par des Traités. Quand le faſte, l'enflure & les premiers ſuccès du regne de Louis XIV eurent fait oublier à la France ſes vrais intérêts, quand elle devint menaçante, l'Allemagne, pépiniere naturelle de ſoldats, parut

ſeule propre à lui être oppoſée ; & comme la ſolde eſt auſſi néceſſaire à la guerre que les troupes, les Nations riches ſolderent, les Nations populeuſes armerent, & l'ancienne oppoſition de la Maiſon d'Autriche à la France, devint le point apparent de ralliement, tandis qu'au fond, le foyer étoit chez les Nations commerçantes.

» Toutes ces longues querelles néanmoins avoient fini faute de combattans, par la ceſſion de l'Eſpagne & du Nouveau Monde à la Maiſon de France ; & la même raiſon déciſive avoit forcé la Maiſon d'Autriche à les lui abandonner. Tant que celle-ci avoit duré, elle avoit pu ſe regarder comme ſpoliée par ſa rivale ; cependant ce préjugé ne pouvoit être conſigné dans la Pragmatique, & la nouvelle Maiſon d'Autriche ne pouvoit tirer de hautes prétentions que du Codicile des Céſars ; mais ces prétentions

annonçant que cette Maiſon croyoit avoir droit de revendiquer quelque choſe ſur chaque Souverain, étoient de nature à réveiller tout le monde. Loin donc d'être un objet de ralliement, la nouvelle Maiſon d'Autriche pouvoit en être un d'aliénation. Elle avoit d'ailleurs à ſes côtés & au ſein du Corps Germanique, un ennemi naturel, enrichi de ſes dépouilles, puiſſamment armé, toujours prêt à faire la guerre comme un exercice, & la paix comme un campement.

»Le nœud des ligues nationales étoit ainſi coupé. Il conſiſtoit depuis Charles-Quint, dans la crainte de l'oppreſſion, ſoit réelle, ſoit prétextée. En ce moment, cette crainte n'exiſtoit plus, & les guerres ſur le continent ne pouvoient avoir de principes que les intrigues des Cours, les intérêts des Maiſons régnantes, & les inquiétudes des Cabinets. Le changement de meſures politiques

étoit aisé à prévoir, d'après celui des circonstances. Cependant, quand il arriva, il étonna non seulement ceux qui ne savoient juger des événemens que sur la marche ordinaire des choses, mais ceux mêmes qui croyoient être les auteurs de ce changement.

» Des conseils hâtifs naissent les grandes révolutions de la guerre, & de celles-ci les paix précipitées. La dernière avoit tellement porté ce caractere, qu'on avoit laissé la question des limites indécise, entre la France & l'Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale. L'Angleterre avoit senti ses forces, & les résolutions fougueuses avoient prévalu dans les Conseils de la Nation. On chicana sur cette question entre les Commissaires respectifs, & les particules *et* & *ou* (*a*) furent la

(*a*) Le ridicule que cette discussion grammaticale sembloit jeter sur une affaire aussi

pomme de diſcorde jetée entre les deux Peuples. De là naquit la guerre

» Les Anglois la commencerent en Pirates. La France avoit autre choſe à faire qu'à s'en émouvoir ; car elle venoit de ſigner le fameux Traité de Verſailles (*a*), qui paroiſſoit unir le Levant & le Midi de l'Europe, & menacer l'Occident. On voulut perſuader au Roi de Pruſſe que tout ce qui ſe faiſoit étoit pour ſon bien ; mais il ne put le croire. Il ſe mit en

---

importante que la détermination des limites des poſſeſſions de deux grandes Puiſſances en Amérique, a paru, à l'Auteur de la Comédie de la Folle Journée, propre à être employée avec ſuccès ſur le théatre François. Il en a fait uſage dans les Plaidoyers de Baſile & de Figaro ; & ce n'eſt pas la choſe la moins plaiſante de la Piece. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Entre les Maiſons de France & d'Autriche.

poſture de guerre,& trouvant un camp plus commode chez l'Electeur de Saxe ſon voiſin (qu'il ſoupçonnoit d'entrer ſecrétement dans les projets de la Cour de Vienne contre lui), que dans ſon pays, il en uſa ſans façon. La mode de déclarer la guerre étoit paſſée : en effet, ce ne ſont plus les Peuples qui la font. La Cour de Vienne lui chercha de nouveaux ennemis dans le Nord, en s'alliant avec la Ruſſie & la Suede. Ils obéirent aux ſubſides, & ce Prince ſe vit entouré de la plus formidable ligue qui ſe ſoit formée depuis celle de Cambrai. Peut-être avoit-il aſſez lu, pour ſavoir que ces ſortes de ligues ne ſont pas auſſi efficaces dans leur fin, que formidables dans leur appareil. Celle-ci cependant le ſerroit de trop près. Il débuta vaillamment, & auſſi heureuſement que finit Horace contre les trois Curiaces, & l'on vit le prodige d'un Electeur

faiſant face habilement à toutes les forces de l'Europe réunies. Elles l'auroient pourtant accablé, ſi la mort de la Souveraine de la Ruſſie, qui ſurvint alors, & le changement de parti qu'adopta ſon ſucceſſeur, ne lui euſſent fait trouver un allié dans l'un de ſes plus dangereux ennemis.

» Tandis que la France borna l'emploi de ſes forces de terre à chicaner le Roi d'Angleterre à Hanower, elle fit autant de pertes que de tentatives; les Colonies Angloiſes de terre ferme étoient devenues puiſſantes en population, en richeſſes foncieres, & en moyens d'armemens. Elles ſeconderent vivement la Métropole dans la guerre d'Amérique; & les François, réduits à une défenſive d'autant plus difficile dans leurs Colonies, que leur marine étoit foible, & que l'ennemi reſtoit maître des mers, ne pouvant y porter que des ſecours furtifs, avoient peu

d'eſpérance de terminer cette guerre à leur avantage. En vain l'Eſpagne, entraînée par le Cabinet de Verſailles, prit part à cette querelle. Elle n'y eut pas plus de ſuccès que ſon Alliée. L'Angleterre, ambitieuſe & ſuperbe, mais dès long-temps préparée à ſoutenir ſes prétentions orgueilleuſes par de nombreuſes flottes, triomphoit dans les quatre parties du Monde, & goûtoit le plaiſir d'humilier ſa rivale, ſans réfléchir ſur l'inconſtance de la fortune, ſans conſidérer que ſes victoires l'affoibliſſoient, & que ſes dettes, qui croiſſoient d'une maniere effrayante, ſuffiroient ſeules un jour pour enchaîner ſes efforts & pour la ſoumettre à ſon tour à des humiliations méritées par l'abus de ſes triomphes (*a*).

(*a*) Cette eſpece de prédiction s'eſt vérifiée depuis. L'Angleterre, affoiblie par ſes ſuccès, mais ne diminuant rien de ſes

»Telle étoit la ſituation de l'Europe, quand, par le malheur de la guerre,

---

prétentions, cherchant au contraire à ſe décharger d'une partie des impôts qui l'accabloient, en les faiſant porter ſur ſes Colonies, & à étendre ſon monopole mercantille, a donné lieu à la derniere guerre qu'elle a ſoutenue contre l'Amérique, la France, l'Eſpagne & la Hollande, & dont l'iſſue a été la perte de treize de ſes Provinces Américaines, la diminution de ſon commerce, & le doublement de ſes dettes, qui, ſelon les Gazettes Angloiſes, s'élevent aujourd'hui à près de trois cents millions de livres ſterlings; c'eſt-à-dire, à près de ſept milliards, ou ſoixante-dix mille millions argent de France. Voilà pour elle une terrible leçon de politique expérimentale.

Je regarde tous les Anglois comme mes freres, & dans les ſentimens de mon cœur, je déſire que cette expérience les rende pour long-temps paiſibles & heureux; mais, hélas! il faut le dire, je crains bien que leur fauſſe politique & leur aveugle monopole, auxquels ils paroiſſent toujours

j'ai été pris & dépouillé ſur les côtes de Manille (*a*). Toutes les Nations avoient beſoin de la paix ; toutes ſoupiroient après ſon retour, & cependant elles tenoient ſous les armes un million & demi de ſoldats enlevés à l'agriculture & aux arts, & dont l'entretien & la ſolde, joints aux dépenſes de l'artillerie prodigieuſement multipliée, achevoient de les épuiſer «.

» Hélas ! dit le Pere, affligé de ce

---

attachés, ne les engagent dans de nouvelles guerres, & que cette puiſſante Nation, d'ailleurs ſi reſpectable, ne trouve enfin ſa ruine totale dans les entrepriſes où la pouſſeront encore ſon ambition effrénée & ſa folle cupidité. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Ceci ſemble indiquer la guerre de 1756, terminée en 1763, pendant laquelle les vaiſſeaux Anglois infeſtoient les côtes des Philippines, & où ils prirent Manille. *Note de l'Editeur.*

tableau, l'on sacrifie tout, l'on se ruine pour nuire à ses voisins, qu'on appelle ses ennemis, & l'on refuse tout, lorsqu'il s'agit de faire le bien, qui, en s'étendant sur les autres, nous procureroit à nous-mêmes de grands avantages. Quelle politique! Je vois bien que les Etats de l'Europe sont encore loin de connoître leurs véritables intérêts. Je les plains, je plains leurs Peuples & leurs Chefs; mais que Dieu préserve ma petite Société de tels exemples « !

Wilson se récria sur ce que de Martine disoit de l'Angleterre, & trouvant ridicule ce qu'il sembloit lui prédire de sinistre, il lui répondit, d'un ton amer, qu'il ne lui envioit pas le don de prophétie; que c'étoit à des ennemis foibles & vaincus à se flatter en espérance de l'abaissement de leurs vainqueurs. Il parla dédaigneusement de la France & de

l'Eſpagne, aſſura que leurs forces maritimes étoient & ſeroient toujours nulles ; & après avoir fait un long étalage des richeſſes & de la marine de ſa Patrie, qui n'avoient jamais eu, dit-il, & qui n'auroient jamais d'égales, il donna des éloges pompeux à ſon Gouvernement, ainſi qu'aux lumieres, au courage, à l'induſtrie de ſes peuples, & finit par déclarer que quoiqu'il fît peu de cas de ſon Roi, de ſes Miniſtres & de ceux qui leur étoient attachés, & qu'il ne voulût pas retourner en Angleterre, il ne connoiſſoit & n'eſtimoit rien comme le peuple Anglois, qui, dominateur des mers, & maître en quelque ſorte du commerce & des richeſſes de tous les Peuples connus, étendoit ſon crédit & ſa puiſſance bien plus loin que l'ancienne Rome.

Le Pere & l'aſſemblée ne purent s'empêcher de ſourire de ce trait

d'anglomanie ; ce qui mortifia Wilſon : mais de Martine, ſans paroître plus affecté de l'ironie mépriſante & des jactances inſupportables de l'Anglois, continua de la ſorte :

» Ce qui fait la véritable gloire du Siecle de Louis XIV, eſt la foule des Savans, des Ecrivains, des Artiſtes juſtement célebres qui parurent à cette époque (une des plus brillantes des faſtes de l'eſprit humain), & dont la plupart furent égaux, & quelques-uns ſupérieurs dans leur genre, à tout ce que l'antiquité leur offroit de modeles. Tandis que Deſcartes, Gaſſendi, Newton, Leibnitz, Tournefort, Caſſini, Locke, Mallebranche, Labruyere, Corneille, Racine, Moliere, Boileau, Lafontaine, Fénélon, Boſſuet, Maſſillon, reculoient les bornes des connoiſſances, ou élevoient dans leurs Ecrits la Poéſie & l'Eloquence à la

hauteur la plus ſublime, les Pouſſin, les Sueur, les Lebrun, produiſoient des chef-d'œuvres en Peinture; les Sarraſin, les Puget, les Girardon, en Sculpture; les Audran & les Oudri, en Gravure; les Pérault & les Manſard, en Architecture, & ſe faiſoient un nom qui ne mourra point, tant que le goût & l'amour du beau vivront parmi les hommes.

» Le Siecle préſent, il faut en convenir, n'a pas atteint, à beaucoup d'égards, la gloire du précédent. Il n'offre pas autant d'hommes célebres dans tous les genres, & les profondes conceptions de ces génies ſupérieurs dont nous venons de parler, ont été rarement égalées par celles des Ecrivains qui les ont ſuivis. La Chaire, le Théatre, les Arts ont fait des pertes immenſes, qui ne ſont pas réparées.

» Le ſtyle en général n'a plus le nombre, ni la noble ſimplicité des Ouvrages du Siecle dernier. L'on a voulu ſe frayer de nouvelles routes, prendre une autre marche, & l'on eſt devenu précieux, entortillé, plein d'affectation ; l'enflure du ſtyle de Lucain a prévalu ſur la maniere & le naturel de Virgile «.

» L'Europe, interrompit le Pere, eſt donc bien déchue depuis un demi-ſiecle, de ce haut degré de gloire où elle étoit parvenue ? Je crains bien que les Arts & les connoiſſances n'ayent, après le Siecle de Louis XIV, le ſort qu'elles ont eu après ceux d'Auguſte & de Léon X «.

» Raſſurez-vous, répliqua de Martine ; ſi on n'y voit pas un ſi grand nombre d'hommes éminens, les eſprits y ſont plus généralement inſtruits, & diverſes parties des connoiſſances & des Arts,

peu ou nullement cultivés par nos prédéceſſeurs, ont fait de nos jours les plus grands progrès. L'on compte même, dans tous les genres, des hommes qui auroient illuſtré les temps les plus heureux de Louis XIV.

» J'ai ſauvé de mon naufrage, dit ici de Martine, quelques Livres François intéreſſans, parmi leſquels on peut mettre l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV & de celui de Louis XV, dont je me ſuis propoſé de vous faire préſent, & que je vous prie d'accepter. Vous y trouverez un catalogue critique de la plupart des hommes célebres qui ont illuſtré notre Patrie à ces deux époques, & cela me diſpenſera de vous en parler ici ; mais comme l'Auteur (Voltaire) ne ſe montre pas toujours exact, ni ſouvent même impartial dans les jugemens qu'il en porte, & qu'il n'a pas fait mention de quelques

Ecrivains qui méritent d'être connus, je tâcherai, dans une autre occaſion, de rectifier ſes jugemens, & je vais aujourd'hui ſuppléer à ſes omiſſions, & le faire connoître lui-même (*a*).

(*a*) Nous croyons devoir mettre ici en note les notices critiques, ſuppléées par de Martine, qui ſe trouvoient dans le Texte.

» Crébillon & Voltaire ſe ſont montrés ſur la Scene tragique, preſque auſſi grands que Corneille & Racine. Le Rhadamiſte & l'Atrée de Crébillon; l'Œdipe, la Zaïre, l'Alzire, la Mérope, le Mahomet, le Brutus, la Mort de Céſar, l'Orphelin de la Chine, le Tancrede de Voltaire, excitent autant la terreur ou la pitié, & font couler autant de larmes que les chef-d'œuvres des deux Créateurs du Théatre François. D'autres Poëtes Dramatiques ont eu part quelquefois aux faveurs de Melpomene; les Troyennes, Manlius, de La Foſſe; Veniſe ſauvée, de La Place; Inès de Caſtro, de La Motte; Spartacus, de Saurin; Iphigénie en Tauride, de La Touche, ont obtenu des ſuccès conſtans,

» Il ſeroit, je crois, ſuperflu ou peut-être même impoſſible d'entrer dans de

& mérité des lauriers à leurs Auteurs (1).

» Les belles Tragédies de Voltaire ſuffiroient ſeules pour l'immortaliſer; mais ce génie vaſte, & ambitieux de gloire, n'a pas voulu ſe borner à celle qu'il en tiroit; il a parcouru toutes les routes qui menent un Ecrivain à la célébrité, & par-tout il s'eſt diſtingué de ſes concurrens. Il eſt le premier en France, qui ſe ſoit fait un nom par un Poëme épique, digne de paſſer à la Poſtérité. Des Poéſies légeres & variées, qui ſemblent couler naturellement de ſa

(1) La mort, qui a enlevé Crébillon en 1762, & Voltaire en 1778, a privé le Théatre François de ſes deux plus grands Tragiques; mais il en reſte d'autres qui conſolent Melpomene. Le pere de Denis le Tyran, & de cette Cléopatre, digne d'un Siecle moins léger, que ſes nombreux Ouvrages nous montrent d'ailleurs comme un des premiers Littérateurs de l'Europe, les Auteurs d'Hypermneſtre, de Warwick, de Philoctete, de Manco, des Druïdes, des Illinois, de Zéangir, &c. &c. raſſurent la Nation ſur la crainte que la Muſe tragique ne reſte déſormais en France dans une déſolante viduité. *Note de l'Editeur.*

plus grands détails ſur les Ouvrages des Ecrivains, Philoſophes, Artiſtes qui

---

plume, brillante d'eſprit, de ſel, d'agrément, lui donnent en ce genre une place très-diſtinguée parmi les Anciens & les Modernes. Ajoutons qu'il a fait des Romans gais & critiques, qui attachent les Lecteurs par une fine plaiſanterie. Il a écrit l'Hiſtoire d'un ſtyle aiſé, vif & agréable; enfin il a publié pluſieurs Ouvrages Philoſophiques, où il n'a ceſſé de prêcher la tolérance & l'humanité. Voilà ſans doute de quoi fonder les applaudiſſemens qu'on lui donne; mais n'oublions pas qu'on lui reproche en même temps d'être plus étendu que profond, de contrarier ſes préceptes par ſa conduite, en ſe montrant lui-même peu tolérant, de ne pas toujours reſpecter les mœurs & la Religion dans ſes Ecrits, & de faire ſouvent uſage de ſes talens pour déprimer les Ecrivains eſtimables qui lui font ombrage, ou pour ſe venger des critiques qui ont offenſé l'exceſſive délicateſſe de ſon amour-propre.

» Moliere, ſupérieur à tous les Comiques

ſoutiennent la gloire du Siecle préſent; mais il eſt eſſentiel de vous dire, à

---

anciens, n'a pas été remplacé; mais différens Auteurs ont donné de bonnes Comédies qui font encore honneur au Théatre de la Nation. La Métromanie de Pyron, le Méchant de Greſſet, & pluſieurs autres Pieces, prouvent que la Muſe de la Comédie n'a pas abandonné la France.

» Jean-Baptiſte Rouſſeau, Poëte Lyrique qui n'a pas eu d'égal depuis Horace, a fait des Odes, & ſur-tout des Odes ſacrées, pleines de verve, d'enthouſiaſme & de grandeur. Jamais Poëte d'ailleurs n'aiguiſa l'Epigramme comme lui. Voltaire, ſon ennemi, s'eſt efforcé de le peindre ſous les traits les plus odieux; mais le nom & la gloire de Rouſſeau n'en ſubſiſteront pas moins.

» Buffon, Hiſtorien de la Nature, a porté ſon nom dans tous les lieux où elle eſt connue, & il mérite cette célébrité par la beauté de ſes Ouvrages, où la richeſſe des tableaux, la majeſté de l'éloquence, la pureté du ſtyle & la nobleſſe de l'expreſſion l'élevent en quelque ſorte à la hauteur

ſon honneur, que les bornes de toutes les connoiſſances phyſiques & mathé-

---

de ſon modele. Si quelques parties de ſon vaſte ſyſtême n'ont pas réuni tous les ſuffrages, tous s'accordent à dire de ce grand Philoſophe, qu'il n'eſt pas ſurpaſſé, comme Naturaliſte, par Pline ni par Ariſtote, & qu'il eſt fort ſupérieur, comme Ecrivain, à tous ceux qui ont parcouru la même carriere.

» Aſſocié à ſes travaux, Daubenton, ſon compatriote, prend auſſi part à ſa gloire. Les deſcriptions anatomiques qu'il a données des animaux, dont le premier a fait l'Hiſtoire, ſont non ſeulement exactes & profondes, mais écrites avec clarté & d'un ſtyle précis & élégant.

» Dans ſes ſuperbes tableaux, Buffon nous étonne en nous retraçant la grandeur & la puiſſance de la Nature, l'ordre & le ſyſtême du Monde, la théorie de la Terre, l'Hiſtoire des quadrupedes. Reaumur, qui s'attache à découvrir ſa magnificence dans les plus petits animaux, & qui les obſerve avec une patience & une pénétra-

matiques y ont été reculées, & que l'esprit d'émulation qui fermente en

---

tion incroyables, nous ravit en admiration en nous dévoilant les mysteres que l'infini de la petitesse semble dérober à nos yeux. Ainsi ces deux grands Naturalistes vont à la gloire par des chemins opposés, & s'assurent les suffrages & la reconnoissance de la Postérité, en travaillant avec succès à l'utilité publique.

» Le Suédois Lynnæus se montre leur digne Emule dans la même carriere. Son profond savoir en Botanique le rend très-célebre en Europe; mais le plus grand Botaniste qui ait existé & qui existera peut-être jamais, c'est l'illustre Bernard de Jussieu (1). D'autres étendront sans doute

---

(1) J'ai eu le bonheur de connoître & de fréquenter l'illustre Bernard de Jussieu, & ce que je dois à ses leçons, à ses conseils, & j'ose dire à son amitié, m'oblige de payer ici un léger tribut de reconnoissance à sa mémoire, en ajoutant quelques mots au court éloge qu'on fait de lui dans ce récit.

Cet homme, aussi recommandable par sa probité & par la douceur inaltérable de ses mœurs, que par son profond savoir, avoit une égalité d'humeur &

Angleterre,

Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suede, en Ruſſie, & commence

cette Science par leurs découvertes ; car combien toutes les Sciences ſont loin de leur perfection ! mais où trouver un homme

de caractere qui ne s'eſt pas démentie, même dans les derniers temps d'une longue vieilleſſe. La connoiſſance des plantes & de toutes leurs parties, lui étoit ſi familiere, que prenant au haſard dans un ſac une poignée de différentes graines mêlées enſemble, & les laiſſant tomber une à une, en détournant la tête, il les nommoit ſans héſiter, & ſans jamais prendre l'une pour l'autre. Sa modeſtie étoit en même temps ſi grande, que non ſeulement il ne parloit point de ſon ſavoir, mais qu'il craignoit en quelque ſorte d'en entendre parler. Aucun Maître n'a jamais chéri ſes Diſciples plus qu'il ne chériſſoit les ſiens, & jamais Diſciples n'aimerent & ne reſpecterent plus leur Maître. Quand il alloit herboriſer avec eux dans les environs de Paris, il ſembloit que ce fût un pere qui menoit ſes enfans à une fête. Ces parties étoient en effet autant de fêtes, où la gaîté, la confiance, la liberté ouvroient & épanouiſſoient les cœurs & rendoient les inſtructions plus aimables. J'ai été quelquefois de ces promenades, & le ſouvenir qui m'en reſte, me rendra toujours plus chere la mémoire de cet excellent homme qui en faiſoit tout le charme. *Note de l'Editeur.*

même à pénétrer en Espagne, a multiplié par-tout les observations &

---

qui connoisse aussi parfaitement que celui-ci, & la figure & l'histoire, & la culture & la propriété des plantes découvertes jusqu'à lui ?

» D'Agueſſeau, grand & excellent Magistrat, d'abord Avocat-Général, enfuite Garde des Sceaux, puis Chancelier de France, homme également recommandable par la probité la plus ferme & par l'étendue de ſes lumieres, s'eſt montré un des Orateurs les plus éloquens qui aient paru dans ſa patrie. Si on ne trouve pas autant de chaleur dans ſes Ouvrages que dans ceux de Cicéron & de Démoſthenes, c'eſt que ſon but & ſes fonctions n'étoient pas les mêmes, & qu'il ſe propoſoit moins d'émouvoir que d'éclairer. C'eſt, à tous égards, un des grands plus hommes à qui la France ait donné le jour & dont elle doive s'enorgueillir. Sa mémoire doit nous être d'autant plus chere, qu'il eſt né dans la même Province qui nous a vu naître.

» Mais un des Ecrivains qui annoncent

les expériences ; & que les lumieres produites par ces efforts, jettent un

---

les plus rares talens pour séduire & pour persuader, c'est Jean-Jacques Rousseau, qui, à une touche mâle, fiere & hardie, joint le coloris le plus brillant, & toute la chaleur d'une ame sensible & ardente. Ce n'est que dans la maturité de l'âge, qu'il a commencé de montrer la force de son esprit. Il avoit plus de quarante ans, quand ses premiers Ouvrages l'ont fait connoître. Dès ce moment, tous les regards se sont tournés sur lui, & l'on a cru voir un aigle sortir de son aire & prendre un sublime essor. Lorsque j'ai quitté l'Europe, il n'avoit encore donné qu'un petit nombre de productions ; mais toutes étoient marquées au coin du génie ; & s'il est possible de conjecturer ce que cet homme singulier sera quelque jour, nous pensons que la République des Lettres a peu de noms célebres qu'il soit dans le cas d'envier. Il est seulement à craindre qu'il ne se laisse égarer par son imagination, & ne nous présente comme des

nouveau jour ſur toutes les Sciences exactes.

» La Mécanique, l'Aſtronomie (*a*),

---

vérités utiles, des paradoxes d'autant plus dangereux, qu'embellis par les charmes de ſon ſtyle, ils en paroîtront plus ſéduiſans. On lui reproche déjà le goût des paradoxes, & d'être moins docile aux conſeils d'une raiſon ſévere, qu'aux élans d'une imagination trop exaltée «.

(*a*) On a découvert une nouvelle planete, qu'on appelle Herſchel, du nom du premier Obſervateur. On a reconnu que les cometes avoient un cours réglé & périodique, & qu'elles étoient de véritables planetes qui tournoient autour du ſoleil, en décrivant une ellipſe immenſe. Le retour de la comete de 1682, obſervée en 1759, a donné le dernier degré de certitude à la théorie des cometes. D'après les obſervations faites à cette époque, la durée de la révolution de cette comete eſt de 76 ans & demi, & elle doit reparoître vers 1835.

» La diſtance aphélie de la comete de

la Navigation (*a*), la Géométrie, la Dynamique, l'Optique (*b*), l'Analyſe,

---

1759, eſt de 1200 millions de lieues, & c'eſt celle qui s'éloigne le moins du ſoleil. On peut juger par-là de l'énorme diſtance de toutes les autres, & de la longueur de leurs révolutions «. *M. de la Lande, art. Comete, Dictionnaire des Mathématiques de l'Encyclopédie.*

Il y a encore deux cometes, dont la période paroît connue, & dont on eſpere le retour; celle de 1531 & 1661, qu'on attend pour 1789 ou 1790, & celle de 1264 & 1556, qui doit reparoître vers 1848. La révolution de la premiere eſt de 130 ans; celle de la ſeconde de 292 ans. Enfin les élémens de 67 cometes ont été obſervés juſqu'en 1783, aſſez exactement pour pouvoir être calculées. Il y a apparence qu'il exiſte plus de trois cents cometes autour du ſoleil, & M. Lambert (dans ſon *Syſtême du Monde*. Bouillon 1772.), conjecture qu'il peut y en avoir des millions. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Les Cartes hydrographiques ont été

la Botanique, l'Hiſtoire naturelle & la Chimie, ont fait des progrès éton-

---

levées avec plus de ſoin, dreſſées avec plus d'exactitude, & l'on eſt parvenu à meſurer les longitudes en mer, par le moyen des montres marines ou garde-temps. » A la mer on a l'heure aſſez juſte pour le point où l'on ſe trouve, ou relativement au méridien ſous lequel on eſt, ſi l'on a pu conſerver l'heure qu'il eſt en même temps au lieu d'où l'on eſt parti; avec la moindre connoiſſance de la ſphere, on conçoit que l'on a l'arc de l'Equateur compris entre le méridien du lieu du départ, & celui du lieu où l'on ſe trouve, ou leur différence en longitude; puiſque l'on ſait que le mouvement apparent *Eſt* & *Oueſt* des aſtres, eſt environ de 15 degrés par heure. L'embarras pour l'horlogerie étoit de parvenir à cette grande perfection. Une erreur de 4 minutes de temps donne dans la longitude un défaut de 20 lieues marines. De célebres Artiſtes, MM. Arnold & Harriſſon, en Angleterre; MM. Le Roi & Bertaud, en France, ſont parvenus, par

nans, & de grandes & utiles découvertes. La Chimie & la Botanique ſur-tout ſont preſque devenues des Sciences nouvelles. On a inventé de

---

des efforts de génie, à conſtruire des montres marines ſuſceptibles de remplir l'objet auquel elles ſont deſtinées. La plupart de ces garde-temps ont répondu aux ſoins qu'on s'eſt donnés de les conſtruire, & le célebre Cook ſur-tout a fait les navigations les plus dures, les plus longues, ſe confiant ſur ceux qu'il avoit à bord, dont la juſteſſe étoit vérifiée ſans réplique à ſon retour aux différens points d'où il étoit parti «. *Préface du Dictionnaire de Marine de l'Encyclopédie Méthodique.*

(*b*) Pour donner une idée des progrès récens de l'Optique, il nous ſuffira de dire que juſqu'à 1780, on ne faiſoit guere de lunettes qui puſſent groſſir les objets plus de quatre cents fois, & que M. Herſchel, à qui l'on doit la connoiſſance de la nouvelle planete découverte en 1781, a fait des Téleſcopes qui les groſſiſſent mille fois, deux mille & juſqu'à ſix mille fois.

nouvelles machines ; on en a ſimplifié un grand nombre d'anciennes ; le ciel eſt beaucoup mieux connu ; le catalogue des conſtellations & des étoiles conſidérablement augmenté. On a trouvé la cauſe de l'aberration des étoiles fixes, de la nutation (*a*) de la terre, des météores les plus frappans, particuliérement de la foudre qu'on fait deſcendre maintenant & qu'on maîtriſe à volonté. Le moyen d'enchaîner cette maladie funeſte à la vie de l'homme & à la beauté (l'inoculation), porté en Europe de la Géorgie, malgré les fortes oppoſitions élevées par les préjugés, a été pourtant adopté au grand avantage de l'eſpece humaine. Le catalogue des plantes eſt prodigieuſement groſſi ; la figure du globe terreſtre exactement vérifiée.

(*a*) Balancement de l'axe de la Terre par rapport au plan de l'Ecliptique.

Les terres & les mers ont été plus ſoigneuſement parcourues & meſurées. Les Princes ont à l'envi contribué au ſuccès des entrepriſes faites à ce ſujet. Le Roi de France a envoyé des Académiciens à l'Equateur & ſous le Pôle arctique, pour y meſurer un degré du méridien. Les Rois d'Eſpagne & de Suede ont député quatre Savans pour faciliter ces obſervations ; & ces Géometres ayant trouvé que les degrés du méridien augmentoient en s'approchant du nord (*a*), en ont conclu que la terre

(*a*) La France envoya pour cet effet des Académiciens en Laponie & au Pérou. La premiere troupe étoit compoſée de MM. Maupertuis, Clairaut, Camus & le Monnier, auxquels ſe joignirent M. l'Abbé Outhier, Chanoine de Bayeux, & M. *Celſius*, Profeſſeur d'Aſtronomie à Upſal ; la ſeconde, de MM Godin, Bouguer & la Condamine, accompagnés de M. de Juſſieu, Botaniſte, & de deux Officiers Eſpagnols, Don *Antonio de Ulloa*, & Don *Georges Juan*.

n'étoit pas un globe, mais un ſphéroïde applati vers les deux Pôles (*a*).

On trouva que la longueur d'un degré du méridien au cercle polaire étoit de 57,438 toiſes, & que celle du premier degré de latitude étoit de 56,753 toiſes, & par conſéquent que celui-ci étoit moindre de 685 toiſes que le degré meſuré ſous le cercle polaire. *Note de l'Editeur.*

(*a*) De ce que les degrés du méridien vont en s'alongeant à meſure qu'ils s'approchent du Pôle, tous ces ſavans Géometres ont unanimement conclu que la terre étoit applatie. Cependant M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ſes *Etudes de la Nature*, Ouvrage qui, à l'élégance du ſtyle, joint ſouvent des vûes neuves & très-profondes, prétend qu'on doit tirer de ce réſultat une concluſion abſolument contraire. Il a même fait graver dans la deuxieme édition de ſon Livre, une figure géométrique pour prouver démonſtrativement ſon opinion. Ce n'eſt pas à nous, ſans doute, à juger du mérite de ſon objection, mais nous demeurons toujours

Des Aſtronomes ſont allés dans des Régions fort éloignées de l'Europe, obſerver le paſſage de Mercure ſur le diſque du ſoleil. Les voyages autour du Monde deviennent fréquens, & ſe font aujourd'hui avec autant de sûreté que ceux de France en Angleterre (*a*).

étonnés que les Géometres qui penſent qu'il ſe trompe, ne faſſent aucune réponſe à ſes raiſonnemens. L'honneur des Géometres qui ont applati la Terre, & l'intérêt de la vérité, ſont des motifs bien ſuffiſans pour les engager à réfuter l'aſſertion de M. de Saint-Pierre. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Depuis 1740, il s'eſt fait plus de voyages autour du Monde, qu'on n'en avoit fait juſqu'à cette époque. Ceux d'Anſon, de Wallis, de Byron, de Bougainville, de Pagès, de Cook, illuſtreront à jamais notre Siecle, par les preuves de courage & d'habileté que ces Voyageurs y ont données, & ſur-tout par les découvertes importantes qui en ſont le réſultat. M. de la Peyrouſe, parti depuis quinze

Toutes les parties du calcul intégral ont fait de notre temps des progrès qui étonneroient ſes premiers inventeurs, s'ils pouvoient en être les témoins. La Muſique, ſortie des entraves où la tenoit la routine depuis ſi long-temps, s'avance rapidement vers ſa perfection. Elle n'a déjà plus, en France, cette marche traînante & monotone, qui contraſtoit ſinguliérement avec le caractere national.

» Mais ce qui diſtingue éminemment ce Siecle de tous ceux qui l'ont précédé, c'eſt une maniere & une liberté de penſer; ce ſont les progrès de la raiſon qu'elles néceſſitent, & qui, éclairant peu à peu tous les eſprits & les tournant vers l'étude de la morale,

---

mois, & d'autres Navigateurs qui ſe préparent à de pareils voyages, ne peuvent manquer d'ajouter encore à ces découvertes. *Note de l'Editeur.*

de la politique, de l'économie ſociale, enfin vers tous les objets d'utilité publique, amenent inſenſiblement les hommes à la conviction des vérités les plus importantes, les diſpoſent à la tolérance, à la paix, à la concorde, déſarment le deſpotiſme, enchaînent le fanatiſme & la ſuperſtition. Il eſt réſulté des abus de la liberté d'écrire & de penſer ; car l'on abuſe des meilleures choſes : elle a conduit quelques eſprits au ſcepticiſme, les a portés à combattre des préjugés utiles, & les éloigne de la tolérance qu'ils réclament pour eux-mêmes. Mais en condamnant ces erreurs, effets paſſagers de cette liberté, il faut ſe ſouvenir qu'elle ſeule peut établir la communication des lumieres (communication trop gênée encore), & que ſans elle il ne faut plus eſpérer la perfectibilité de l'eſpece humaine

ni de la Société (*a*). Grace à ſa puiſſante influence, l'Europe n'eſt plus

(*a*) » La raiſon, conſidérée dans l'individu, eſt le droit uſage de cette faculté pour ſe diriger lui-même & le petit nombre de ceux dont il eſt entouré; ſes progrès ſont bornés comme la vie de l'individu, & ſon influence eſt circonſcrite. Mais la raiſon, dans les Nations, eſt le droit uſage de cette faculté pour diriger les Nations mêmes; & par conſéquent ſon uſage s'étend à tout ce à quoi la raiſon eſt appliquée.

» Il ſuit de là, que lorſque les Nations ont commencé à exercer leur raiſon, elles doivent faire des progrès dans cet exercice, parce que les Nations ne meurent pas. C'eſt un grand Corps toujours aſſemblé, où les principes ſe conſervent, ſe tranſmettent & ſe perfectionnent. Ici l'on ne doit pas s'appuyer ſur l'exemple des Peuples anciens, qui ne connoiſſoient pas l'Imprimerie. Les Européens offrent un peuple & des circonſtances qui n'ont point eu leurs ſemblables.

» Les Nations anciennes étoient gouver-

dans un siecle de ténebres. Les vérités essentielles au bonheur du genre

---

nées sans doute par l'opinion ; mais cette opinion, elles ne se la donnoient pas, elles la recevoient dans les Royaumes, des Maitres de l'Etat & des Corps intermédiaires ; dans les Républiques, des Orateurs & de ces Corps permanens, dont l'esprit domine & influe sur l'esprit des peuples. Chez les Européens, l'opinion se forme par les peuples eux-mêmes : elle est flottante quelque temps, mais enfin elle se détermine : on commence par avoir peu de lumieres, mais elles sont pures : c'est l'effet de l'Imprimerie.

» Les Européens ont donc cet avantage, que les opinions s'y établissent par l'influence de la raison immédiatement, & non par l'organe de ceux qui disent qu'ils font parler la raison. Les Livres instruisent sans passion ; ils sont jugés de sang froid ; les principes ne sont admis qu'à la pluralité des suffrages : la collection des bons Juges qui entrainent insensiblement les autres,

humain peuvent désormais paroître au grand jour, & le temps n'est peut-être

---

pourroit être appelée le Sénat de cette République Européenne.

» En supposant la continuation de ces circonstances, il doit nécessairement arriver que les principes vrais seront généralement admis, & que comme les Loix s'établissent déjà aujourd'hui en conséquence de l'opinion publique, cette opinion sera la législation des Peuples.... L'opinion particuliere formoit (autrefois) l'opinion générale ; désormais il en sera tout au contraire.... Autrefois, quand les intérêts particuliers se choquoient dans un Etat, le différent se vidoit par les armes: aujourd'hui il est discuté par la raison, & l'opinion publique en est le Juge. Ce tribunal acquerra toujours plus de poids....

» L'Europe est constituée de maniere que les Peuples s'éclairent & se surveillent réciproquement : ceux qui ne veulent point de lumieres n'en reçoivent pas sans doute, mais aussi ils n'en profitent pas, & nous

pas loin où ſes Peuples n'auront plus qu'à jouir & à ſe féliciter de leur

---

les voyons reſter ſenſiblement en arriere. Il eſt aſſuré que lorſqu'après des diſcuſſions plus ou moins longues.... toutes les Nations de l'Europe auront adopté certains principes, ces principes ſeront les vrais. Ce ſuperbe progrès de l'eſprit humain doit encourager les ames fortes qui ont encore des vérités à annoncer....

» Si déjà l'Europe eſt la ſeule partie du Monde où divers Peuples n'en ſont qu'un, c'eſt à la communication très-gênée encore des lumieres, qu'elle le doit. Mais cette communication doit néceſſairement augmenter: nous ne pouvons plus nous paſſer les uns des autres.

» La morale générale n'eſt que le réſultat des morales particulieres. C'eſt en étudiant (*les droits &*) les devoirs des particuliers, qu'on apprend à connoître ceux des Nations; d'où il ſuit qu'il eſt impoſſible que la raiſon ſe perfectionne ſur la morale générale, ſans approfondir les vrais intérêts des citoyens, & ſans les rendre plus

prospérité, à louer les Ecrivains généreux qui ont consacré leurs veilles & leurs talens à nous en montrer les principes, & à bénir les Souverains qui les auront pris pour guides d'un sage Gouvernement.

» Parmi ces Ecrivains véritablement respectables, dont le célebre Auteur de l'Esprit des Loix (*a*) a été le

---

heureux ; donc la morale administratrice, déjà plus parfaite, le deviendra tous les jours davantage «.

Extrait du n°. 102 du Journal Polytype, année 1786.

(*a*) Quoiqu'il y ait bien des choses à redire contre plusieurs de ses principes, & fort souvent contre ses conséquences, cet Ouvrage, semé d'idées neuves, profondes ou saillantes, écrit d'un style brillant, vif & plein d'énergie, eut, comme on sait, un succès prodigieux, & fit une révolution dans les esprits.

Le système de Montesquieu, de l'influence des climats sur les mœurs & le

précurseur, je ne dois pas oublier une classe de Philosophes hommes de Lettres (*a*), qui ont fait une étude

---

Gouvernement, est renouvelé de celui de Bodin, & des opinions plus anciennes de Polybe & de Cicéron. *Note de l'Editeur.*

(*a*) De Martine veut sans doute parler ici des Créateurs de cette Science nouvelle, qui embrasse tout ce qui concerne la force, la durée des Empires, & le bonheur physique & moral de l'humanité, de M. *Quesnay*, de l'Académie des Sciences, premier Médecin ordinaire de Louis XV, & du respectable *ami des hommes*. C'est proprement cette Science nouvelle, quant à la forme, aux principes & aux résultats, qui a fait naître cette expression aujourd'hui si commune : *économie politique*; & ce sont ses sectateurs qu'on a nommés *Economistes*. Leur doctrine ne s'est pas répandue sans contradiction & sans leur susciter des détracteurs & des ennemis. Les nouveautés qu'ils annonçoient, exposant au grand jour cette foule d'abus qui ébranlent & ruinent les Gouvernemens &

approfondie de l'économie ſociale, & qui, s'efforçant d'étendre la connoiſ-

---

les Sociétés, & faiſant connoître les moyens de les réformer, choquoient trop vivement les opinions & l'amour-propre de gens intéreſſés à maintenir le déſordre, pour ne pas les effaroucher & les ſoulever contre elles. Auſſi ces gens, qui ne vouloient pas qu'on réformât leurs idées ni leurs profits, n'ont-ils rien oublié pour jeter du ridicule ſur cette doctrine, ou pour prévenir contre elle des adminiſtrateurs qui, n'ayant pas le temps de lire, ne peuvent juger que ſur parole; & cependant, tandis que les préjugés réſiſtent de toute leur force à ſa propagation dans notre Patrie, des Philoſophes d'Italie, d'Allemagne, de Suede, la prônent & la publient dans des Ouvrages eſtimés qui en étendent de plus en plus la connoiſſance en Europe; & pluſieurs ſages Princes, qui l'ont adoptée, la prennent pour regle de leur Gouvernement: la lumiere eſt ſortie de la France. Faudra-t-il attendre que l'exemple unanime des Peuples qui nous la

ſance des Loix naturelles, des principes de la conſtitution des Sociétés civiles & de leur proſpérité, ont les premiers enſeigné en Europe la ſcience des droits & des devoirs des hommes qui les compoſent. Leur objet eſt de faire voir que chaque Citoyen doit, ſous l'autorité des Loix, jouir librement & pleinement de ſes propriétés naturelles & acquiſes; & leur but, de prouver que le bonheur particulier des individus ne peut être raiſonnablement & ſolidement établi que ſur le bonheur général de l'eſpece.

» D'autres Philoſophes, pleins de ſcience & d'érudition, ont tâché de contribuer à ce bien ſi déſirable, en prenant une autre route. Ils ont entrepris le Dictionnaire des connoiſſances

---

doivent, nous en faſſe connoître le prix, & nous force en quelque ſorte à en faire uſage ? *Note de l'Editeur.*

humaines : Ouvrage formé sur le plan le plus vaste que l'esprit humain ait jamais conçu. Il n'en avoit paru que quelques volumes quand je partis d'Europe, & déjà l'envie & le fanatisme s'étoient déchaînés contre lui. Quoiqu'on puisse lui reprocher des imperfections (inévitables peut-être dans un Ouvrage élevé par tant de mains différentes), l'utilité reconnue de cet immense Répertoire, ne peut manquer de le faire accueillir enfin comme il le mérite. Il est seulement à souhaiter qu'une nouvelle édition faisant disparoître les taches qui le déparent, & l'enrichissant des découvertes qu'on fait chaque jour, nous offre les matieres placées dans un ordre plus convenable, & rende ce recueil aussi complet qu'il peut l'être (*a*).

(*a*) Ce souhait de M. de Martine sera

» Vous voyez par ce récit, dit de Martine en finiſſant, que l'Europe n'a jamais eu plus de vraies lumieres, & qu'elle n'a plus beſoin, pour être heureuſe, que d'en faire un bon & conſtant uſage «.

Wilſon confirma ce rapport avantageux. Il y ajouta l'hiſtoire des progrès de la navigation, le récit des expéditions & des voyages de long cours de ſes compatriotes, & finit par aſſurer que l'Angleterre ſeule avoit plus de lumieres que tout le reſte de l'Europe. On ſavoit apprécier les

---

bientôt rempli. La nouvelle *Encyclopédie méthodique*, qui s'imprime actuellement, laiſſera peu de choſe à déſirer pour la perfection de cet Ouvrage. Il eſt diſtribué par ordre de matieres, & non ſeulement les articles défectueux ou inexacts qui déparoient l'ancienne Encyclopédie ont été rejetés, mais on y ajoutera environ cent mille articles nouveaux.

assertions de l'Anglois, on ne les releva point.

Le Pere remercia les deux Européens de leur complaisance. Puis il leur dit : » Je m'apperçois que le siecle de la raison succede enfin à ceux de l'imagination & de l'esprit. Les pensées & les occupations viriles de l'espece humaine, commencent à remplacer les jeux brillans de son enfance. Puissent les heureux progrès que cette marche fait espérer, amener tous les hommes à établir entre eux un commerce réciproque de lumieres (*a*) &

(*a*) Depuis que de Martine a quitté la France, les Lettres, les Sciences & les Arts ont continué de briller en Europe. Les Métastase, les Zanoti, les Amaduzi, les Bécaria, les Filinghieri, ont illustré l'Italie par leurs Ouvrages; les Haller & les Euler ont fait l'honneur de la Suisse; les Wolf, les Sthal, les Gesner, les Clopstok, de

de bienfaits ; n'en faire plus qu'un peuple de freres, & y faire régner à

---

celui de l'Allemagne ; les Hume, les Robertſon, ont ſoutenu la gloire de l'Angleterre ; Rouſſeau, Voltaire, d'Alembert, Condillac, Gébelin, ont fait prévaloir, tant qu'ils ont vécu, celle de leur Patrie, que ſoutiennent encore les Buffon, les Bailly, les Marmontel, les Roubaud, les Saint-Pierre, & une foule de Poëtes aimables ; MM. de la Harpe, l'Abbé de l'Iſle, le Chevalier de Parny, Bertin, Léonard, Hoffman, Berquin, Imbert, Béranger, &c. La Muſique a fait en France des progrès étonnans ; le Théatre lyrique s'eſt enrichi d'un grand nombre d'excellentes Pieces. Enfin des inventions ſurprenantes ſemblent deſtiner ce Siecle à devenir celui des prodiges. On fait parler les ſourds & muets de naiſſance ; on leur apprend à lire & à écrire ; on a ſu mettre des paroles ſur les levres d'un automate. Les voyages aériens de Perſée & de Dédale ne ſont plus une fable. Des François ont trouvé l'art de s'élever dans les airs

perpétuité, la concorde, la paix & le bonheur.

& de parcourir l'atmosphere. Il semble que l'homme ait pénétré dans le sanctuaire de la Nature, & qu'il lui ait dérobé ses secrets. *Note de l'Editeur.*

CHAPITRE L.

Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'Iſle de Saméa ; événemens qui en ſont la ſuite.

ON en étoit là de la converſation, lorſque Louis, qu'on avoit laiſſé auprès de Don Pedro, entrant dans le ſallon d'un air embarraſſé, dit à Eléonore & à Dona Roſa, que l'Eſpagnol les prioit de paſſer ſur le champ dans ſa chambre avec le Pere & de Martine ; qu'il paroiſſoit fort abattu, & qu'il vouloit leur parler.

Ces paroles troublerent & firent pâlir Dona Roſa ; Eléonore en parut fort émue, & le Pere en fut affligé, quoiqu'il s'attendît, en quelque ſorte, à ces mauvaiſes nouvelles & qu'il ne

laiſſât voir ſur ſon viſage aucune apparence d'émotion. Il auroit déſiré pouvoir retenir encore un moment Dona Roſa, pour la préparer, par ſes diſcours, au ſpectacle douloureux de ſon ami ſouffrant, & il eſſaya de lui parler; mais toute entiere à ſa frayeur, l'Eſpagnole n'entendit pas ce qu'il commençoit à lui dire. Elle ſe leva de ſon ſiége en faiſant de grandes exclamations, ouvrit la porte de la ſalle, &, ſans faire attention ſi on l'accompagnoit, ſe rendit promptement à la chambre du malade. Le Pere, Eléonore, de Martine & Henri, qui s'empreſſerent de la ſuivre, lui recommanderent vainement de ſe modérer. Elle entra chez Don Pedro comme une perſonne hors de ſens, ſe précipita juſqu'à ſon lit, & le voyant prodigieuſement changé depuis la veille & dans le plus grand accablement, elle ſe mit à ſe lamenter & à verſer un torrent de larmes.

» Ma chere amie (lui dit ſon amant d'une voix affoiblie & d'un ton pénétré), votre douleur me touche & m'afflige juſqu'au fond de l'ame. Je me réſigne à la volonté de Dieu qui m'appelle à lui ; mais je n'ai pas aſſez de force pour ſupporter l'idée des peines où je plonge votre cœur. Il faut pourtant vous armer de courage contre la derniere que je vous cauſerai. Dans l'état où je me trouve, je ne dois pas vous laiſſer de fauſſes eſpérances. Bientôt, hélas ! détrompée, vous n'en ſeriez que plus inconſolable. Mon temps eſt fini ; je le ſens. Il faut nous ſéparer, puiſque le Ciel l'ordonne. Nous ne pouvons que nous ſoumettre à ſa ſainte volonté. Il le faut ; & cependant ne vous abandonnez point à l'excès de votre douleur. Elle ſeroit inutile, & j'oſe dire condamnable. Nous nous rejoindrons un jour pour ne plus nous déſunir. La

Religion nous le dit, & tout mon cœur me l'assure. Que cet espoir soit pour vous, comme il est pour moi, la plus douce consolation. Mais il nous reste encore un autre moyen d'adoucir l'amertume du malheur qui se prépare. Je ne suis pas votre époux, mais il ne tient qu'à vous que je n'aye, avant de mourir, ce titre tant souhaité. Le Chef de la Colonie, Pontife de la Religion dans cette Isle, est ici. Déposons nos vœux & nos sermens dans ses mains, en présence des témoins qui l'accompagnent, & qu'il nous unisse au nom du souverain Etre «.

Dona-Rosa lui répondit, à travers mille sanglots, qu'il étoit toujours maître de sa destinée, & qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il désiroit; mais qu'elle le supplioit de ne pas désespérer de sa vie, dont la sienne dépendoit entiérement. Ensuite prenant la main de Don Pedro, & se

tournant vers le Pere, elle le pria de les unir, & de leur donner sa bénédiction. Tous les assistans, l'œil humide & retenant l'expression de la pitié dont ils étoient pénétrés, s'efforcerent de calmer, par leurs discours, le désespoir des deux amans ; mais ils applaudirent à leur résolution. » Cet auguste nœud, leur dit le Pere, en adoucissant les peines de l'ame, peut contribuer au bien du corps «. En même temps il s'approcha du lit, reçut leurs promesses mutuelles & consacra leur engagement.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Don Pedro, poussant un grand soupir, roula les yeux d'une maniere effrayante, & perdit tout-à-fait connoissance. Dona Rosa, qui le crut mort, s'évanouit & tomba sur le parquet. On s'empressa de la relever & de secourir le malade ; & comme on avoit lieu de craindre qu'il ne revînt

à lui que pour passer aussi-tôt, & que la trop sensible Dona Rosa le voyant peut-être expirer, ne perdît elle-même la vie de saisissement & de douleur, l'on emporta celle-ci dans son appartement, & on la mit au lit. Eléonore, qui l'avoit suivie, fit appeler Adélaïde, & renvoya de Martine & Henri dans la chambre de Don Pedro, auprès duquel le Pere étoit resté seul. La défaillance de Don Pedro fut très-longue ; mais dès qu'il revit la lumiere, il chercha des yeux Dona Rosa, & ne la voyant pas :

»Vous l'avez éloignée, dit-il au Pere... Hélas ! quelle douleur de n'avoir pas l'espérance de la revoir.... mais je vous remercie de cette nouvelle attention. Il convient de lui dérober le spectacle de ma mort. Un feu dévorant me brûle la gorge & les entrailles. Mes forces tombent & je touche à ma fin. Je vous laisse entre les mains tout ce

que j'ai de plus cher, & je ne crois pas devoir vous le recommander. Vos bontés pour mon épouse me rassurent sur ses besoins, & la juste confiance que j'ai en vous, dans la respectable Eléonore, & dans toute votre famille, me laisse mourir tranquille. Il ne me reste plus qu'à vous demander une derniere grace. Vous venez de m'unir à tout ce que j'aime ; mais ce lien se brise à l'instant qu'on le forme. Il n'y aura rien après moi qui puisse en rappeler le souvenir, si vous n'en constatez la mémoire. Je vous supplie donc d'inscrire l'acte de la célébration de notre mariage sur vos registres publics, afin que la Société de l'Isle & sa postérité sachent que j'ai eu le bonheur & la gloire de mourir l'époux de Dona Rosa «. Le Pere lui répondit ; » Soit que Dieu vous laisse la vie ou vous en prive, l'engagement que vous venez de contracter sera consigné sur

nos regiſtres «. Don Pedro prit alors la main du Pere, & la lui ſerra d'un air attendri, pour lui marquer ſa gratitude. Puis ſe tournant vers de Martine : » Cher ami, lui dit-il, je vous quitte. Vous ne m'oublierez pas.... J'ai bien à me plaindre de Wilſon, & je crains bien que ce ne ſoit à lui que je dois..... «. Il ne put achever ce qu'il vouloit dire. Il tomba dans de violentes convulſions, & bientôt dans une ſeconde défaillance dont il ne revint point.

Témoins de la triſte fin de Don Pedro, le Pere, de Martine & Henri en furent vivement affligés. Ils regrettoient ce beau jeune homme, moiſſonné à la fleur de ſon âge, au moment où après de longues traverſes, il alloit jouir en paix du bonheur le plus déſiré ; mais ils étoient encore plus touchés de ſa perte par rapport à Dona Roſa, dont l'extrême ſenſibilité leur faiſoit

craindre un nouveau malheur ; & les dernieres paroles de Don Pedro ajoutoient à l'amertume de ces regrets, par les inculpations qu'elles sembloient porter contre Wilson. Le Pere, qui n'y voyoit pourtant que des soupçons, & qui ne pouvant juger de leur mérite, craignoit que s'ils venoient à être connus, ils ne donnassent à la Colonie la plus mauvaise idée de l'Anglois, le Pere crut de sa prudence de recommander à son fils & à de Martine de taire ce qu'ils venoient d'entendre. Il leur fit sentir aussi la nécessité d'engager la famille & l'Anglois même à être discrets sur la mort de Don Pedro, afin qu'on pût la tenir cachée à Dona Rosa, jusqu'à ce qu'elle fut en état d'en supporter la nouvelle.

Il ordonna de plus, que le corps du défunt restât le visage découvert deux jours & deux nuits, & qu'avant de le rendre à la terre, on l'examinât

très-soigneusement, pour s'assurer, autant qu'il se pouvoit, s'il étoit entiérement privé de vie. Le Pere avoit déjà fait un réglement général pour obvier dans son Isle au danger, ailleurs trop fréquent, d'enterrer un homme vivant (*a*). Mais cette Loi

(*a*) Il seroit à souhaiter qu'on décrétât & qu'on fît exécuter un semblable réglement dans toute Société policée. Combien d'hommes enterrés, qui n'étoient pas morts! qui pouvoient être rappelés à la vie, & qui peut-être auroient encore vécu longtemps! Il n'est presque pas de pays, ni de canton où l'on ne conserve le souvenir de quelque accident de ce genre. L'on ne peut y penser sans frémir; car tout homme est dans le cas d'éprouver ce sort affreux. La dureté des gardes-malades, l'impatiente cupidité des héritiers, l'ingratitude des enfans & des époux, & peut-être, hélas! des sentimens plus condamnables, pressent le moment où ils seront délivrés d'une fatigante représentation, & font hâter

n'avoit pas eu encore d'exécution, parce que l'Eſpagnol étoit la premiere perſonne de la Société qui fût morte depuis qu'on avoit fait ce réglement.

---

celui de la cérémonie lugubre; & des malheureux tombés en léthargie, ſont abandonnés, que dis-je ? livrés à l'horreur du ſépulcre, où, revenus à eux, ils meurent dans les accès d'une rage impuiſſante ! On en a déterré ſouvent, qui s'étoient rongés les poings avant d'expirer. Que ne peut notre foible voix ſe faire entendre des Chefs des Sociétés, & les porter à promulguer ſur un objet auſſi important, une Loi de réglement, qui défende d'enterrer déſormais perſonne avant que ſa mort ne ſoit parfaitement conſtatée ! Nous exhortons au moins les enfans, les époux & les familles qui conſervent encore des ſentimens de piété ou ſeulement d'humanité, de porter la plus grande attention ſur ce point, & d'empêcher que les perſonnes qui leur appartiennent ſoient dans le cas d'expirer vivantes au ſein de la terre. *Note de l'Editeur.*

Enfin, il décida que les obſeques de Don Pedro ſe feroient ſans pompe & à petit bruit, de peur que la rumeur de la foule, qui ne manqueroit pas d'accourir à la cérémonie, n'apprît à Dona Roſa ce qu'on déſiroit lui cacher. Tous ces divers ordres du Pere furent ſuivis exactement.

Nous n'eſſayerons pas ici de peindre ce que ſentit Dona Roſa, lorſqu'elle vint à ſavoir la perte qu'elle avoit faite. Il nous ſuffira de dire que l'excès de ſa douleur la mit ſur le bord du tombeau, & que pendant plus d'un mois cette infortunée fut dans les tranſports du délire, ou dans l'accablement du déſeſpoir. Sa jeuneſſe, ſa piété, les conſolations & les ſecours qu'elle reçut de ſes hôtes, la tirerent enfin de ce cruel état, & la firent conſentir à ſupporter la vie; mais elle reſta foible & languiſſante. Le temps & la reconnoiſſance purent

seuls fermer la bleſſure profonde dont ſon cœur étoit navré.

Lorſqu'elle put ſortir de la maiſon, elle voulut aller pleurer ſur la tombe de Don Pedro; & l'on eſſaya vainement de la retenir. Ce fut un ſpectacle bien triſte & bien attendriſſant pour ceux qui l'accompagnoient. Dès qu'elle vit le lieu où repoſoit le corps de ſon époux, elle fit des plaintes & des gémiſſemens qui déchiroient l'ame; puis elle ſe mit à genoux, & ſe proſternant ſur le gazon, qu'elle arroſa d'un torrent de larmes, elle s'écria: » O! mon cher Don Pedro! je ne t'ai donc retrouvé que pour te perdre avec plus de douleur!.... L'amour & l'hymen venoient de nous unir, & la mort nous a ſéparés pour toujours..... Mais non....; mon cœur eſt avec toi; tu vivras ſans ceſſe dans ma penſée..... Ombre à jamais chere & fidele! je viendrai tous les jours ici t'offrir le

tribut de mes pleurs ; & mon affliction me tiendra lieu de tout, jusqu'à ce que le Ciel bienfaisant consente enfin à nous rejoindre «. On eut peine à l'arracher de ce lieu funebre, également cher & terrible à sa tendresse.

L'amour de Wilson pour Dona Rosa avoit pris de nouvelles forces dans le malheur qu'elle venoit d'éprouver ; mais comme elle avoit, depuis long-temps, pénétré son caractere, qu'elle ne doutoit pas qu'il ne se félicitât de la mort de son rival, & qu'elle apprit peut-être qu'il laissoit voir quelquefois ce qu'il avoit au fond du cœur, elle conçut pour lui une haine mortelle. Lorsqu'il lui fit sa premiere visite, elle ne put dissimuler les mouvemens qu'elle éprouvoit à sa vue. Elle ne lui dit pas un mot ; mais ses yeux ne lui laisserent pas ignorer ce qu'elle pensoit de lui. Wilson s'efforça vainement de chercher

les moyens & les occaſions de l'appaiſer & d'obtenir ſes bonnes graces; il n'en reçut que des témoignages de haine & de mépris, qui bleſſant profondément l'orgueil intraitable de cet homme dur, lui firent tramer ſourdement de noirs projets de vengeance. Nous verrons qu'il conçut une affreuſe jalouſie contre ceux qui montroient de l'attachement à l'Eſpagnole, & particuliérement contre Robert, ſecond fils de Henri, & qu'il fit jouer les reſſorts les plus cachés & les plus odieux, pour ſatisfaire ſon reſſentiment; mais n'anticipons pas ſur les événemens de cette hiſtoire, & ſuivons l'ordre de ceux que nous devons rapporter.

Pour ne pas interrompre le récit de la mort de Don Pedro & de ſes triſtes ſuites, nous n'avons fait qu'annoncer les divers objets que les Navigateurs rapportoient de leur voyage.

Nous devons en parler maintenant ; car cela mérite d'être noté dans l'Hiſtoire de l'Iſle, tant parce que l'extenſion du commerce auquel ces objets ont donné lieu, a fort augmenté les jouiſſances & les commodités des Inſulaires, que parce qu'ayant fait naître dans pluſieurs familles le déſir d'une ſorte de luxe, elles ont beaucoup influé ſur leurs mœurs, & fomenté dans l'une des plus conſidérables, l'eſprit d'ambition & de cupidité, qui l'ont dépravée & perdue.

Tout le chargement du vaiſſeau fut conduit ou voituré ſur la place du fort. Le Pere & la mere en examinerent à loiſir toutes les parties, & témoignerent à leurs fils leur contentement de la plupart de leurs acquiſitions. Henri remit au Pere les préſens du Roi de Saméa, & à ſa mere ceux qu'il avoit reçus d'Hiu-pen ; chacun des voyageurs les pria d'accepter ce

qu'il avoit de plus précieux dans les effets qu'il rapportoit. Ils reçurent les premiers, mais ils ne prirent des autres que fort peu de choſes. Le Pere fut charmé de voir les chevaux & les dromadaires, qui n'avoient point ſouffert du tranſport & ſe trouvoient en bon état. La vue des autres beſtiaux, des plantes, des oiſeaux domeſtiques, des arbres, & des diverſes ſortes de grains, lui fit auſſi beaucoup de plaiſir. Juſte appréciateur des choſes, il ſentoit tout le prix dont celles-ci devoient être pour la Colonie : augmentation de ſecours & de ſervices, multiplication & variété de productions & de revenus ; tous ces nouveaux objets alloient faire de ſon Iſle un des plus riches pays de la terre. Quel autre pays en effet, quel Peuple avoit jamais réuni tant d'avantages dans un ſi petit eſpace de temps & de territoire ? Quel autre

Pere s'étoit jamais trouvé à la tête d'une famille, je ne dis pas auſſi nombreuſe, mais auſſi belle, auſſi inſtruite, auſſi riche des vrais biens, auſſi unie & auſſi heureuſe que celle du Chevalier des Gaſtines?

Mais tout eſt ſujet ici bas à des viciſſitudes; & le Pere, en voyant la proſpérité de ſes enfans, pouvoit & devoit craindre que ce qui ſembloit, dans ce moment, devoir augmenter leurs jouiſſances, ne ſervît quelque jour à troubler leur repos & leur bonheur. Auſſi, après avoir loué les attentions des voyageurs à ſe procurer tant d'objets utiles, il ne put s'empêcher de les blâmer d'avoir reçu des Saméens ces étoffes riches, ces fourrures, ces parfums, &c. plus convenables à des peuples efféminés & corrompus, qu'aux membres d'une Société naiſſante, dévoués en quelque ſorte aux arts de premiers beſoins, &

aux travaux de l'agriculture, & qui doivent dédaigner tout ce qui peut les amollir, en affoibliſſant leur force & leur modeſtie.

Aucun des Inſulaires ne fit à ce ſujet des repréſentations ; mais Wilſon, qui ne penſoit pas comme le Pere, crut pouvoir lui dire que les Navigateurs n'avoient pu refuſer les préſens des Saméens ; qu'il y avoit peut-être de la ſévérité à condamner l'uſage de ces choſes, dont toutes les Nations riches & polies ſe ſervoient, & que ne pas les admettre dans l'Iſle, c'étoit de fait borner le commerce, qui, ſelon le Pere même, devoit être parfaitement libre.

Le Pere ne s'offenſa point de cette remontrance inconſidérée, faite par un étranger. Il n'en fut point ému ; il ne prit point le ton d'un homme qui veut faire prévaloir ſon ſentiment par l'autorité ; mais, s'adreſſant à ſes fils : » Je parois trop ſévere à M. Wilſon,

leur dit-il, quand je désapprouve l'introduction de quelques objets de luxe dans cette Isle. Apprenez, mes enfans, que de tout temps le luxe a corrompu les mœurs, & que la corruption des mœurs mine les Sociétés & renverse les Empires. Si quelques Nations polies ont oublié ces vérités, nous devons bien nous garder de suivre cet exemple. Que les objets de ma crainte soient par eux-mêmes indifférens, on peut le croire ainsi quand on juge sans réflexion; mais ils plaisent à la vue ou flattent l'odorat, & ceux qui en feront usage en tireront d'autant plus de vanité, que ces objets seront plus rares. Le commerce en fera son profit, & s'empressera de porter ici des marchandises de ce genre. Bientôt le goût s'en répandra dans toutes les familles, &, pour satisfaire ce goût futile & ruineux, l'on perdra celui des vraies

jouiſſances & des vrais travaux. La ſimplicité ruſtique deviendra ridicule & mépriſée, & l'on ne fera plus à la terre les avances qui lui ſont dues, & qui ſeules donnant d'abondantes moiſſons, peuvent fournir largement à nos dépenſes.

» Ce ſont-là, mes chers amis, les réflexions d'un Pere, plutôt qu'une défenſe faite par votre Chef. Les mœurs ni le commerce ne veulent point d'ordonnances prohibitives, & je ne dois en cela que l'exemple & l'inſtruction. Je ne vous interdirai donc point ce qu'on a voulu juſtifier ; je m'écarterois des vrais principes déjà conſacrés dans nos Loix ; mais je vous déclare que je ne donnerai jamais de ſecours ni d'approbation à des entrepriſes que je regarde comme nuiſibles «.

La modération qui brilloit dans cette réponſe du Pere, ne ſe montra pas moins dans l'uſage qu'il fit des

préſens qu'il avoit reçus. Il n'en garda qu'une partie. Il diſtribua le reſte à quelques-uns des Inſulaires qui n'étoient pas du voyage, ou qui n'en rapportoient que peu de choſes ; & comme il ſe trouvoit encore des familles qui n'avoient pas eu de part à ces diſtributions ; qu'il vouloit entretenir autant qu'il ſe pouvoit, l'égalité entre ſes enfans, & leur ôter tout ſujet de jalouſie ; que d'ailleurs Henri s'étoit comme engagé à porter des ſecours & des inſtructions aux Negres amis & aux Saméens, & que non ſeulement ſes fils, mais la politique & la charité réclamoient l'exécution de ces promeſſes, il réſolut d'ordonner un autre voyage à l'Iſle des Negres & à Saméa, pour étendre de plus en plus les liaiſons de ſon Peuple à l'avantage réciproque de la Colonie & de ſes voiſins.

Un autre motif de cette réſolution, &

& que le Pere fit ſur-tout valoir à Eléonore pour arrêter ſes plaintes, étoit la modicité de la récolte & la facilité de tirer des grains de chez les Saméens. Le commerce devoit prévenir la diſette, & diſſiper toute inquiétude à cet égard.

En faiſant connoître ſa volonté, le Pere régla d'avance tout ce qui regardoit ce voyage. La barque lui appartenoit. Il y admit de préférence les perſonnes & les marchandiſes des maiſons les moins pourvues de vivres, ou qui n'avoient rien eu du chargement du vaiſſeau. Celles qui en avoient le plus profité, telles que la maiſon de Baptiſte, ne furent point nommées pour être de cette expédition, & cette eſpece d'exception occaſionna deux autres voyages entrepris par cette ſeule famille.

Fidele à ſon caractere, Baptiſte fut vivement piqué de n'être pas mis par

le Pere au nombre des voyageurs, & ne cacha point ſon dépit. Il fit plus; ſur les conſeils de Wilſon, qui ſe croyoit également offenſé de n'en être pas, & qui avoit acquis ſur cet eſprit ardent un très-grand crédit, il oſa faire l'entrepriſe de conſtruire pour ſon compte une barque pontée, & trouva dans ſon activité, dans les bras de ſes enfans, & dans ſes richeſſes, les moyens ſuffiſans pour en venir à bout. Libre enſuite de voyager & de commercer où il voudroit, & ſéduit par l'Anglois dont il épouſoit les paſſions, il tenta de ſe rendre le plus riche & le plus puiſſant de l'Iſle; mais il en fut la victime, & il ouvrit encore un chemin de malheur à ſes enfans. Cupidité, jalouſie, ambition, c'eſt ainſi que vous perdez les hommes qui ſuivent aveuglément vos dangereux conſeils.

Nous n'entrerons pas dans tous les

détails de ces expéditions maritimes. Les préparatifs de la nôtre furent faits avec l'intelligence la plus ſoigneuſe & la plus prévoyante. Tous ceux qui en étoient, avoient leur leçon & leur emploi ; & nous pouvons remarquer à cette occaſion juſqu'où s'étendoit l'attention du Pere. Pour tirer tout le parti poſſible de ce voyage & de ceux qu'on feroit dans la ſuite, & pour qu'on ne bornât pas l'utilité qui pouvoit en revenir, à des intérêts de politique & de commerce, il voulut qu'un de ſes enfans fût particuliérement chargé du ſoin de chercher & de ſe procurer tous les objets intéreſſans d'Hiſtoire naturelle que les pays où les voyageurs devoient toucher pourroient leur offrir, & qui ne ſe trouvoient pas dans la Colonie. Il donna cette fonction à Charles, Phyſicien ſavant & Botaniſte habile, & le créa *Directeur des améliorations.*

Il lui recommanda sur-tout de rapporter tous les arbres & les végétaux qui, par leurs fruits & leurs qualités connues, pouvoient augmenter parmi nous les subsistances & les commodités. Sage institution, qui doit réunir dans notre Isle toutes les productions de choix des plus heureux climats (*a*).

(*a*) Je me suis toujours étonné qu'aucun Gouvernement ancien ou moderne n'ait fait une pareille institution, qui seroit si belle, si utile, si agréable. L'on a bien formé des Ménageries, des Cabinets d'Histoire naturelle, des Jardins de Botanique; mais ces établissemens ne répondent pas à l'idée que nous avons de ce qu'on pourroit faire à cet égard. L'on n'a, pour ainsi dire, songé qu'à contenter la curiosité. Les plantes, les insectes, les animaux, &c. les plus rares, de la forme la plus singuliere, la plus bizarre, la plus hideuse, ont été transportés, à grands frais, des pays lointains, sans égard à leur utilité; & c'étoient les objets dont la propagation & l'usage

Tout ce qu'on imagina devoir être néceſſaire ou agréable aux Peuples

---

pourroient être utiles, qu'il falloit particuliérement s'occuper de rapporter de préférence. Eh ! qu'importent aux Peuples ces immenſes collections qui ne ſervent qu'à la curioſité ? C'étoient les choſes qui pouvoient augmenter & varier leurs jouiſſances, qu'il étoit néceſſaire de raſſembler & de leur communiquer. Quoi ? des particuliers ont donné à l'Europe la ceriſe, la pêche, l'abricot, l'orange, la patate, le dindon, le ver à ſoie, qui n'y étoient pas connus, & qui maintenant acclimatés, y ſont les délices du pauvre & du riche, & les ſoins du Gouvernement ne pourroient pas en ce genre produire de plus grands biens ? Combien d'importantes acquiſitions la France ne peut-elle pas faire encore dans cette partie ? Que de fruits ! que d'animaux ſe trouvent en Afrique, aux Indes & en Amérique, que nous n'avons pas, & qu'on pourroit nous procurer à notre grand avantage ? Mais le climat s'y refuſeroit, dit-on : mais le climat ſe refuſoit

qu'on alloit viſiter, entra dans le chargement du navire. Le fer, l'étain,

---

d'abord à l'orange & au ver à ſoie, & les ſoins, l'attention, la vigilance les y ont appropriés. J'ai toujours regret qu'on n'ait pas tenté de nous porter l'arbre à pain, le cocotier, les arbres à la cire, au ſuif, au vernis; les fruits délicieux & innombrables de la Chine & de Siam; le bizon de la Louiſiane; le paco, le lama, la vigogne du Pérou & du Chili, &c. Il ſeroit néceſſaire de ne pas les faire paſſer bruſquement des climats chauds aux pays froids; mais ne pourroit-on pas y obſerver des ménagemens & des gradations? Les tranſplanter d'abord aux Iſles de France & de Bourbon, comme on l'a fait du muſcadier, du giroflier, du cannellier dont la réuſſite eſt ſi encourageante? Ne pourroit-on pas de là les faire paſſer en Corſe, en Provence, & de là enfin dans le cœur du Royaume? Nous avons tant d'hommes inſtruits, actifs, vigilans, tant de Sociétés ſavantes, inſtituées même expreſſément pour le bien de l'Agriculture & de l'économie

le cuivre en maſſe ou travaillé, des canons, des boulets, des fuſils, de la poudre, des toiles, de la biere, du vin, des liqueurs, des beſtiaux, & une quantité conſidérable de productions naturelles, particulieres au territoire de notre pays, y furent embarqués. Le Pere y ajouta des préſens pour le Roi de Sanés, pour quelques Indiens & pour les Negres, en reconnoiſſance de ceux qu'il en avoit reçus. Les préſens qu'il envoyoit à Mékaous étoient un beau ſervice de table

---

rurale, qui ſeroient charmés & ſe feroient un honneur d'être chargés du ſoin de faire tranſporter, d'aménager, de conſerver & de propager ces objets précieux. La Société d'Agriculture de Paris, par exemple, n'offre-t-elle pas au Miniſtere tout ce qu'il peut déſirer de connoiſſances & de talens pour mériter ſa confiance, & l'engager à l'inſtituer *Directrice des améliorations à faire ? Note de l'Editeur.*

de vaiſſelle d'argent, qu'il avoit anciennement retiré du vaiſſeau naufragé, des tableaux faits de la main d'Eléonore & de Vincent, dont le portrait du Pere faiſoit partie, une paire de piſtolets montés fort proprement, beaucoup de fer en barre, deux petits canons & une quantité de boulets; enfin, un recueil manuſcrit des Loix de l'Iſle, traduites en Portugais par de Martine. Ceux deſtinés aux deux principaux Seigneurs de ſa Cour, conſiſtoient en bijoux d'or & d'argent, qui avoient autrefois appartenu à M. Daviſon, en quelques pieces de toile fine, & en arbres fruitiers d'Europe mis en caiſſe. Le bon Hia-pen, qui avoit montré une grande affection aux voyageurs, & particuliérement à Henri, devoit recevoir une ſomme de cent piaſtres, une bonne bouſſole marine, & un quart de cercle de trois pieds de rayon. L'on envoyoit

aux Negres beaucoup d'outils & d'inſtrumens propres à l'Agriculture & aux Arts de premier beſoin, du fer, des clous, des beſtiaux, & quelques pieces d'étoffe de coton & d'écorce.

Henri fut encore chargé du commandement du navire. Il fit admettre au nombre des voyageurs Robert ſon fils cadet, & de Martine, pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime, & qui d'ailleurs lui étoit néceſſaire pour lui ſervir d'Interprete auprès des Negres amis & des Saméens. Le voyage devoit être d'un mois ou de ſix ſemaines.

Le navire eut, pour faire ſes courſes, les vents les plus favorables. Il arriva en deux jours à l'Iſle des Negres. Les Navigateurs y furent reçus comme des Dieux bienfaiteurs. Ils venoient encore augmenter les droits qu'ils avoient à la gratitude de ce Peuple ſimple. Chaque individu, chaque

famille s'empreſſa de leur témoigner ſa joie, ſon attachement & ſon reſpect, & de leur préſenter ce que le pays avoit de plus rare & de meilleur. Quelle vive ſatisfaction pour ces bonnes gens, de nous voir revenir pour étendre ſur eux la protection des ſecours & des lumieres ! Quelle douce récompenſe pour nous, que leur ſenſibilité naïve, & les heureux commencemens d'aiſance & d'émulation qu'ils nous offroient !

Notre relâche chez les Negres fut de trois jours, que nous employâmes à nous inſtruire de l'uſage qu'ils avoient fait des choſes & des leçons que nous leur avions données lors de notre premiere viſite ; à leur expliquer le meilleur emploi de celles que nous leur portions, & à connoître leur pays & ſes productions naturelles. Mais comme il n'étoit pas poſſible, dans un ſi court eſpace de temps, de

leur inculquer ce que nous voulions leur apprendre, ni de nous procurer tous les renſeignemens dont nous avions beſoin, nous laiſsâmes auprès d'eux Guillaume, l'un de nos Inſulaires les plus inſtruits, pour y reſter juſqu'à notre retour, & pour ſuppléer de ſon mieux à ce que nous ne pouvions faire. Cette nouvelle faveur, qu'ils recevoient de nous, adoucit un peu le regret que leur cauſoit notre départ.

Un vent frais de ſud-oueſt nous porta dans trois jours à l'Iſle de Saméa. Les Indiens ne nous reçurent pas avec moins de joie & d'amitié que les Negres nous en avoient montré. Mékaous nous accueillit avec une ſatisfaction & une effuſion de ſentimens bien honorable pour nous & pour ſon cœur. Hiu-pen & toutes nos connoiſſances furent enchantés de nous revoir. Le Roi, pour témoigner à Henri le cas qu'il faiſoit de lui,

le logea dans ſon palais & près de ſon appartement, afin qu'ils puſſent s'entretenir plus ſouvent enſemble. Ils eurent en effet de fréquentes conférences ſur les matieres les plus intéreſſantes de la politique & de l'adminiſtration, où le Prince ſe pénétra de la vérité des principes que Henri lui expliquoit. Hiu-pen lui avoit donné la plus haute opinion des connoiſſances de celui-ci. Le Roi s'étoit empreſſé de s'en aſſurer par lui-même.

Les préſens que Henri lui remit de la part du Pere, ceux qu'il fit aux Seigneurs de ſa Cour & à Hiu-pen, lui parurent vraiment magnifiques & dignes d'un Souverain. Les tableaux peints de la main d'Eléonore, & ſur-tout le portrait du vénérable Chef de la Colonie, lui furent infiniment agréables; mais il crut nous devoir encore plus de reconnoiſſance du ſecours d'inſtruction & de lumieres

que nous lui portions, & il n'oublia rien pour nous le prouver.

Il prit pour regle de Gouvernement & d'adminiſtration, le Code de nos Loix, que Hiu-pen traduiſit en Langue Saméenne. En conſéquence, par une déclaration authentique qu'il fit publier ſolennellement, il reconnut de la maniere la plus expreſſe, que tout Citoyen étoit maître abſolu de ſes droits & de ſes propriétés, & comme tel, qu'il pouvoit ſeul en diſpoſer; que s'il ne le faiſoit pas de ſon vivant, ſes enfans, &, à leur défaut, ſes proches en héritoient de droit; que le Gouvernement, dont le premier devoir eſt de protéger les propriétés, alloit contre ſon inſtitution s'il s'en emparoit, & s'il permettoit même qu'elles fuſſent léſées; que le Souverain ne pouvoit, en cette qualité, former aucune prétention ſur l'hérédité de ſes Sujets; que les pro-

priétaires ne lui devoient qu'une contribution modérée & proportionnelle à leurs revenus liquides, pour l'entretien de la force publique & du patrimoine commun; enfin, que l'impoſition territoriale & unique ne devoit être aucunement arbitraire, mais réglée & répartie d'après l'avis des principaux tenanciers, ſur le relevé bien vérifié du produit de chaque terre, les frais de culture prélevés pour la renouveler.

Il réforma la Juſtice, & ordonna l'établiſſement de Tribunaux ſubordonnés les uns aux autres, pour la rendre promptement & gratuitement. Il fonda des écoles deſtinées à l'enſeignement public des droits & des devoirs du citoyen, & il inſtitua une force militaire toujours en pied, compoſée de troupes peu nombreuſes, mais qui, bien payées & bien diſciplinées, devoient faire le fonds de l'armée nationale, où tous les citoyens en état de ſervir

la Patrie de leur perſonne, ſeroient exercés au maniement des armes & employés à la défenſe de leurs foyers. Il déclara de plus tout commerce & toute induſtrie non ſeulement libre & immune, mais il promit & aſſigna des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient par des découvertes & des travaux utiles. Ces ordonnances paternelles, qui méritèrent à Mékaous des bénédictions infinies de la part des Saméens, & firent à jamais ſa gloire, furent fidélement exécutées.

Voilà ce que ce Prince établit pour le bonheur de ſes Sujets, d'après ſon cœur éclairé par les conſeils de Henri: voici ce qu'il fit pour nous, de ſon propre mouvement. Inſtruit que notre pays craignoit de manquer de grains par la modicité de la récolte, & que la plus grande partie de notre cargaiſon devoit être échangée contre des denrées, il nous fit fournir tous

les grains dont nous pouvions nous charger, & les paya libéralement de ſon tréſor ; ce qui nous donna le moyen d'employer nos marchandiſes à d'autres échanges, & de faire ainſi double profit de tout ce que nous portions. Lorſqu'il eut appris que Charles devoit aller viſiter l'intérieur de l'Iſle & qu'il en fut le motif, il lui donna des chevaux & des guides, & le fit accompagner par deux Indiens ſavans dans la connoiſſance des plantes & de l'Hiſtoire naturelle, non ſeulement pour aider le Voyageur dans ſes recherches, mais pour lui procurer les objets les plus rares & les plus précieux qui ſeroient au pouvoir des Inſulaires, pour les payer & les faire tranſporter juſqu'au port, aux dépens du Roi.

Mékaous crut devoir ajouter encore à ces marques de ſa munificence. Il nous envoya de ſa ménagerie un axis,

eſpece de cerf, avec ſa femelle, deux grands buffles, deux biſons ou bœufs à boſſe, qui marchoient très-vîte & qu'on pouvoit monter comme des chevaux, deux jeunes éléphans, & différentes eſpeces d'oiſeaux, tels que le noktho (*a*), le tavon (*b*), l'oiſeau à répétition (*c*), des paons & des cailles plus petites que celles d'Europe, avec le bec & les pieds rouges. Il nous fit auſſi porter de ſes jardins différens jeunes arbres & arbriſſeaux, & pluſieurs plantes rares : le bonga qui produit l'aréca (*d*), le betleira, le camphrier,

(*a*) Ou le grand goſier, oiſeau auſſi gros qu'une autruche, dont le bec a deux pieds de long. *Note de l'Editeur.*

(*b*) Oiſeau de mer, de la groſſeur d'une petite poule, dont les œufs ſont auſſi gros que ceux d'une oie. *Idem.*

(*c*) Il eſt ainſi nommé, parce qu'il chante ſix notes deux fois de ſuite. *Idem.*

(*d*) L'*aréca*, qu'on mêle avec le bétel,

le zerumbet, l'arbre au benjoin, le mangoreira ou le jaſmin d'Arabie, le

---

eſt un fruit de la groſſeur d'une petite noix, & couvert auſſi d'une peau verte, mais ſans coquille. Dépouillé de ſa peau, il reſſemble beaucoup à la noix muſcade. Lorſqu'il eſt récent, il contient une matiere blanche & viſqueuſe, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant pas accoutumés au bétel, mâchent de l'aréca ſans en avoir ôté cette matiere viſqueuſe, s'enivrent auſſi aiſément que s'ils avoient bu du vin avec excès; mais cette ivreſſe dure peu. Lorſque l'aréca commence à vieillir, cette mucoſité ſe deſſeche & le fruit n'enivre plus. Quoique récent, l'aréca ne produit pas le même effet ſur ceux qui en font un uſage habituel.

Le *betleira* eſt un arbriſſeau, dont la feuille porte le nom de *bétel*. L'arbriſſeau rampe comme le lierre & le poivre. La feuille reſſemble beaucoup, par la figure, à celles de ces deux plantes; elle eſt naturellement d'un beau vert. On fait blanchir les feuilles, en les renfermant dans des

ſagumenda, le plantain des Indes & celui de Mindanao, le durion & le

---

boîtes de bois de bananier récemment coupé, & en les arroſant une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle leur donne un goût plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que les feuilles qui ſont parfaitement blanches. Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, ſur une deſquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte; c'eſt-à-dire, environ la groſſeur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & on en fait un petit paquet auquel on ajoute la quatrieme partie d'une noix d'aréca. On mâche ce paquet, mais ſans en avaler le ſuc. Cette préparation rougit la ſalive, la langue & les levres, qui ſeroient vertes ſi on en ſupprimoit un de ces ingrédiens. Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laiſſe à la bouche, il fortifie l'eſtomac, il aide à la digeſtion, & ceux qui en font habituellement uſage peuvent ſe paſſer de vin. On prétend auſſi

gaca ou jaca de Siam, le ſavonnier (*e*); le panoma des Moluques, le rima des

---

qu'il préſerve de la gravelle & de la pierre, & donne beaucoup de ſoulagement à ceux qui en ſont attaqués. Tous les Voyageurs aſſurent que ces cruelles maladies ne ſont pas connues dans les pays où l'uſage du bétel eſt commun. Il fait les délices des Peuples de l'Inde; & les Européens qui font quelque ſéjour dans cette partie du Monde, ne manquent pas de s'accoutumer bientôt au bétel, & de le trouver auſſi agréable que les Indiens eux-mêmes.

Le *camphrier des Indes* eſt un arbre, de la racine duquel on tire une gomme ou plutôt une ſubſtance précieuſe, nommée *camphre*, dont les vertus ſont avantageuſement connues en Médecine & en Chirurgie.

Le *zerumbet* eſt une eſpece de gingembre, dont la racine ſe coupe, ſe ſeche ou ſe confit au ſucre. Il a plus de vertu & le goût plus fin que le gingembre commun.

L'arbre qui produit le *benjoin* eſt grand & touffu. Ses feuilles reſſemblent à celles du limonier. Il en découle naturellement

Mariannes, l'ikara mouli, le taylan,

une ſorte de gomme, qui eſt le benjoin nommé *lou* par les Arabes. Cette gomme eſt une des plus précieuſes marchandiſes des Indes, tant par le cas qu'on fait de ſon odeur, que par ſes vertus médicinales; les plus jeunes arbres produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre.

Le *mangoreira d'Arabie* eſt un arbriſſeau, qui, quoi qu'en diſe ſon nom, ne ſe trouve guere que dans l'Indouſtan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mangorins*, dont l'odeur tient de celle du jaſmin avec plus de douceur, & cette différence que le jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le mangoreira en a plus de cinquante.

Le *plantain des Indes* Orientales reſſemble beaucoup au bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros & la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de Roi des fruits, ſans faire même exception de la noix de coco. L'arbre a dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds &

des camotes, des glabis, le tabac, la ſemencine, la molucane, &c.

---

demi de tour. Il ne vient point de graine. Il pouſſe de la racine des vieux, & produit dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plus tôt mûr, que l'arbre s'altere & meurt ; mais alors il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. Lorſque l'arbre eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe au ſommet une tige forte, de la longueur & de la groſſeur du bras ; c'eſt autour de cette tige que viennent d'abord les fleurs, & enſuite les fruits par pelotons. Le fruit croît dans une gouſſe de ſix ou ſept pouces de long & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt jaune & molle dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe ſauciſſe. Le fruit qui n'a point de pepins eſt du goût le plus délicat. Il n'eſt pas plus ferme que le beurre en hiver, & ſe fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange auſſi rôti ou cuit à l'eau ; alors il tient lieu de pain. On en fait des tartes, des puddings, &c. & une liqueur agréable, douce & rafraichiſſante.

Tous ces objets, conſidérables par leur nombre & par leur valeur, for-

---

Le *plantain de Mindanao* fournit aux habitans de cette Iſle de quoi les habiller. Dès que l'arbre a produit ſon fruit, on le coupe, on le fend en pluſieurs morceaux, on le laiſſe ſécher au ſoleil, & lorſque l'écorce eſt ſeche, on la leve par filets, qui, battus & bien aſſouplis, ſervent enſuite à faire une étoffe groſſiere, mais uſuelle & à la portée de tout le monde. *Notes de l'Editeur.*

(*e*) Le *ſavonnier* ou l'arbre du ſavon eſt un grand arbre. Il porte pour fruit une eſpece de petites boules, qui ont quelque reſſemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûriſſant. Frottées entre les mains, elles ſe convertiſſent en un ſavon très-blanc, fort utile pour laver la ſoie, & que les Indiens emploient à cet uſage.

Le *panoma* eſt de la grandeur du coignaſſier ; ſa feuille reſſemble à celle de la mauve, & ſon fruit à une aveline. Les grandes vertus de cet arbre portent les

merent, avec ceux que Charles rapporta de ſa tournée (*f*), ou que le

---

Indiens à le cultiver ſoigneuſement : ſon bois eſt fort purgatif. On peut d'ailleurs le regarder comme une panacée univerſelle ; il réſiſte au venin, guérit les bleſſures & les morſures empoiſonnées, remédie aux fievres quartes & continues, aux coliques, à l'hydropiſie, à la gravelle, & à la difficulté d'uriner, &c. &c. &c. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il eſt rare & cher.

Le *rima* eſt une eſpece d'arbre à pain ; ſon fruit croît aux branches comme les pommes ; il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou, & de forme ronde : l'écorce en eſt épaiſſe, jaune & liſſe. Les Inſulaires des Mariannes n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans ſa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte enſuite la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince qui couvre une pulpe de fort bon goût & auſſi blanche que la mie du meilleur pain. Comme

commerce

commerce nous procura, une collection de richeſſes d'autant plus pré-

---

ce fruit eſt ſans pepins & ſans noyaux ; tout ſe mange également.

L'*ikara-mouli* eſt une racine extrêmement chaude, bonne contre l'indigeſtion & le venin.

Le *taylan* eſt une eſpece de groſſes raves, qui flattent l'odorat & le goût.

Les *camotes* ſont des racines dont les Philippinois font une ſorte de pain, & que les Eſpagnols mangent crues comme des navets.

Les *glabis* ſont des plantes bulbeuſes, qui ont le goût des patates.

La *ſemencine* eſt une plante qui produit la fameuſe poudre à vers, connue ſous le même nom. La plante vient communément dans les prés, où la difficulté d'en cueillir la graine en augmente beaucoup le prix. Comme elle n'eſt bonne que dans ſa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne

cieuſes pour nous, qu'elles augmentoient infiniment nos reſſources.

---

peut la toucher de la main ſans la corrompre, les Indiens ont beſoin d'adreſſe pour cette moiſſon. Ils prennent deux paniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la gauche à la droite, & l'autre de la droite à la gauche, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'eſt à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens oppoſés font tomber la graine dans les paniers. C'eſt dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particuliérement la ſemencine.

La *molucane* eſt une plante qui s'éleve depuis trois pieds juſqu'à ſept; ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau; ſa fleur eſt ſemblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont un puiſſant vulnéraire. Elles guériſſent les ulceres les plus invétérés, elles adouciſſent les douleurs, elles arrêtent le ſang. Les Indiens nomment cette plante le remede des pauvres & la ruine des Médecins, parce que ſes vertus ſont infinies. *Notes de l'Editeur.*

De notre côté, nous remplîmes parfaitement les vûes & les eſpérances

(*f*) Charles rapporta de ſa tournée, nos amis nous donnerent, ou le commerce nous procura pluſieurs autres ſortes d'animaux, d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes, de racines, &c. qui augmenterent conſidérablement la valeur de notre cargaiſon. Il nous ſuffira de noter ici quelques-unes de ces choſes : des chevaux de races & de grandeurs différentes; des chevres & des chats à poils longs & ſoyeux ; l'alafreira, arbre de la grandeur de notre prunier, dont la fleur jaune ſert aux mêmes uſages que le ſafran d'Europe, & qui a plus de bonté ; l'areyra, de la grandeur du pommier, qui porte un fruit ſucré, dont l'odeur eſt celle de l'ambre & de l'eau roſe mêlés enſemble ; l'agoucla ou aloës des Indes ; l'angolan, arbre fruitier toujours vert, qui croit à plus de quatre-vingts pieds de haut ; le makarakau, bel arbre également utile par ſes racines & par ſon fruit ; le bananier, le goyavier, l'arbre de Saint-Thomas, dont les feuilles reſſemblent

de Mékaous ; car non ſeulement nous fournîmes ſon pays d'armes, de métaux & de quantité de choſes utiles & commodes qui lui manquoient encore, & nous dreſsâmes ſes ſoldats, nous inſtruisîmes ſes Officiers, nous formâmes ſon armée, nous rendîmes les endroits où l'on pouvoit deſcendre, plus forts & plus reſpectables ; mais nous répandîmes dans l'Iſle une foule

---

parfaitement à celles du lierre, & dont les fleurs ſont autant de lis violets, d'une excellente odeur ; le *venan*, arbre épineux, recommandable par ſes fleurs d'une odeur fort agréable, & par ſon fruit, dont le goût approche de celui du raiſin ; le thé, ſi connu par l'uſage qu'on fait par-tout de ſes feuilles ; le *ſionnanna*, autre arbriſſeau dont les racines ſont employées fort efficacement contre les fievres & les poiſons ; la racine de quil ou de quilperle, qui a les mêmes vertus ; & le *talaſſa*, plante dont les feuilles s'emploient diverſement dans les ſauces.

de connoiſſances & de procédés importans, relatifs à l'adminiſtration, à l'agriculture, aux arts & au commerce : communication qui fit le bien des deux Peuples, & ſervit plus particuliérement au bonheur des Saméens. Enfin, nous gagnâmes ſi bien l'affection & l'eſtime du Prince & de la Nation, qu'après avoir demeuré avec eux un mois entier, nous emportâmes tous leurs regrets, quoique nous leur euſſions promis de revenir les voir auſſi ſouvent & de reſter auſſi long-temps qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous n'éprouvâmes aucun accident à notre retour, & nous arrivâmes à notre Iſle pleins de joie & de ſanté, ramenant avec nous Guillaume, que nous avions repris, en paſſant chez les Negres amis, où il n'avoit pas eu moins de ſuccès & de ſatisfaction que nous en avions eu nous-mêmes à l'Iſle de Saméa.

Le premier voyage de Baptiſte n'eut lieu que dix mois après le nôtre. Il fut également heureux & lucratif; mais ſon ſecond voyage entrepris ſix mois après celui-là, malgré les conſeils du Pere & d'Eléonore (qui voyant Baptiſte prodigieuſement changé, vieilli même par la fatigue & les ſoucis, l'exhortoient à différer ſon départ), le ſecond voyage lui devint perſonnellement fatal. Nous ne dirons plus rien du premier, & nous ne parlerons que briévement de l'autre, pour paſſer au récit d'un accident dont le ſouvenir ne s'effacera jamais du cœur des Inſulaires.

Baptiſte fut à peine arrivé chez les Saméens, que cet homme imprudent & obſtiné tomba malade, comme on l'avoit prévu. Il voulut en vain braver ſon mal. Bientôt une fievre violente & du plus mauvais caractere, rendit ſon état ſi critique, que ſes enfans

alarmés, après lui avoir donné tous les ſoins & les remedes qu'ils pouvoient employer, ſe virent réduits à implorer le ſecours d'un étranger, qu'on leur dit être fort verſé dans la Médecine. C'étoit un Hollandois que les Saméens avoient fait priſonnier, dans une expédition tentée contre l'Iſle par une flotte envoyée de Batavia, expédition qui n'avoit pas réuſſi. Renfermé avec trois de ſes compatriotes, dans une priſon étroite, il y avoit trouvé le moyen de faire connoître ſa capacité; car ſon Geolier, homme de conſidération, étant tombé dangereuſement malade, le priſonnier avoit eu occaſion de le traiter, & l'avoit guéri contre toute eſpérance. Le bruit de cette cure l'ayant fait appeler à la Cour pour donner ſes ſoins à un Officier du Palais, qu'une maladie grave conduiſoit au tombeau, il l'avoit également tiré du danger;

double ſervice qui lui avoit acquis plus de liberté & beaucoup d'eſtime. Ce fut d'après ſa réputation que nos Voyageurs eurent recours à lui.

M. Van-der-mur, c'étoit le nom du Hollandois, écouta d'autant plus volontiers leur priere, que déſirant ſavoir qui étoient ces Voyageurs & d'où ils venoient, il trouvoit, en les ſervant dans la perſonne de leur Chef & en les voyant familiérement, l'occaſion la plus favorable de ſatisfaire ſa curioſité. Il alla voir Baptiſte, & il lui parla de ſon mal en homme éclairé. Il le flatta de l'eſpoir de le guérir s'il vouloit ſuivre ſes conſeils, & gagna ſi bien ſa confiance, que l'ayant aſſuré qu'il ſeroit mieux à terre que ſur la barque, & lui ayant offert un lit dans ſa propre chambre, où il pourroit, lui dit-il, l'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & lui donner tous ſes ſoins, le malade accepta ſa propoſition avec

reconnoiſſance, fit ce que le Médecin déſiroit de lui, & ſe remit entiérement entre ſes mains.

Baptiſte ne s'en tint pas là. Honteux d'avoir réſiſté à la voix de ſes parens, attendant, pour revenir auprès d'eux, qu'il fût entiérement rétabli, ſentant auſſi peut-être que ſa maladie ſeroit longue ou funeſte, &, dans le cas où il ſuccomberoit, ne voulant pas que ſes enfans fuſſent témoins de ſa mort, il prit la réſolution étrange de faire repartir la barque, & de reſter ſeul à Saméa. En conſéquence il les fit appeler auprès de lui. Il leur annonça ſa volonté, & leur enjoignit de s'en retourner directement à la Colonie.

» Partez, mes enfans, leur dit-il, nos affaires de commerce ſont à peu près terminées. Vos ſoins me ſont inutiles ici; ceux de M. Van-der-mur me ſuffiſent. Je m'en promets d'heureux

effets ; mais la maladie qui m'afflige ; ou du moins ma convaleſcence, peut avoir un terme éloigné, & je ne ſçaurois eſpérer de m'embarquer de long-temps. Cependant une trop longue abſence ne manqueroit pas d'alarmer nos chers parens & votre mere. Allez donc les dérober à ces cruelles inquiétudes ; &, ſans leur parler de l'état où je ſuis, dites-leur que mes affaires me retiennent à Saméa, où vous ne devez pas tarder à venir me reprendre pour me ramener dans ma famille «.

En vain ſes enfans, déſolés & baignés de larmes, lui firent des repréſentations ſur les dangers qui pouvoient ſuivre l'ordre qu'il leur donnoit. Il avoit pris ſon parti. Son caractere inflexible ne lui permettoit pas de changer de réſolution. Ses enfans furent forcés d'obéir, après avoir inſtamment prié M. Van-der-mur de

veiller aſſidument ſur une tête ſi chere, & porté dans ſa maiſon ce que leur tendreſſe inquiete avoit jugé plus convenable à la ſituation du malade. Nous verrons, dans la ſuite de ces Mémoires, quels effets eurent les ſoins du Hollandois, & quel fut le ſort de Baptiſte; mais revenons à l'Iſle inconnue, où les événemens, hélas! les plus triſtes, doivent fixer notre attention.

Quand les enfans de Baptiſte ſe préſenterent ſans lui devant le Pere & Eléonore, nos parens, déjà fort inquiets à ſon ſujet, furent alarmés de ne le pas voir; mais ils le furent encore plus, lorſqu'on leur dit qu'il étoit reſté ſeul des ſiens à l'Iſle de Saméa. Notre mere ne put cacher ſon trouble ni retenir ſes larmes. » Quelle raiſon aſſez forte, dit-elle, a pu l'arrêter loin de nous, lorſque ſes enfans revenoient ? Pourquoi l'avez-vous

quitté ? «. Et quand on lui répondit qu'il reſtoit pour terminer certaines affaires, & que la barque n'étoit partie que ſur ſes ordres exprès & répétés, elle ſe plaignit douloureuſement de l'inſenſibilité de ſon fils ; puis regardant les voyageurs : » Ah ! dit-elle, ſi j'en crois mon cœur, ce n'eſt pas là la vraie cauſe de ſon ſéjour à Saméa «. Le Pere penſoit comme elle, & n'étoit pas moins affligé ; mais comme il ſavoit ſe modérer, & qu'il craignoit d'augmenter la peine de ſon épouſe en laiſſant voir ſon émotion, il fit ſemblant de prendre le rapport des voyageurs dans le ſens naturel qu'il offroit. Pour éloigner même les ſoupçons d'Eléonore, il s'empreſſa d'arrêter adroitement les interrogations embarraſſantes qu'elle leur faiſoit, en attribuant tout haut le ſéjour de Baptiſte chez les Indiens, au déſir trop ardent d'augmenter ſa fortune ;

motif qui paroiſſoit peu décent & peu réfléchi ; & pour prévenir toute explication, il renvoya les arrivans dans leur famille.

Mais en les éloignant de la préſence d'Eléonore, ſatisfait en apparence de leurs réponſes, il n'en étoit pas moins réſolu de les interroger ſecrétement ; & c'eſt ce qu'il fit le ſoir du même jour, après les avoir raſſemblés. » Mes amis, dit-il (en les abordant, & en leur voyant un air de triſteſſe & d'embarras qui perçoit dans leur maintien), mes amis, je viens vous demander les raiſons poſitives du ſéjour de votre pere à Saméa. Vous nous avez déjà dit que c'étoit pour y finir des affaires ; mais quelles ſont ces affaires ? c'eſt ce que vous ne nous expliquez point, & ce que je ſuis bien aiſe de ſavoir «. Les voyageurs, plus embarraſſés, héſiterent à lui répondre. Obligés par l'ordre de Baptiſte, de

taire ſa maladie, & dès leur enfance habitués à reſpecter la vérité, ils ne ſavoient ce qu'ils devoient dire, ni même s'ils devoient parler. Le Pere inſiſta ſur ce qu'il demandoit, & s'adreſſant particuliérement à Victor, l'aîné de la famille : » C'eſt de vous, dit-il, que j'attends la réponſe que je déſire. Pourquoi balancez-vous, mon fils, à m'apprendre ce que vous ſavez. — Pardonnez, je vous ſupplie, lui répondit Victor, ſi nous gardons encore le ſilence ſur une queſtion auſſi ſimple ; mais vous ſavez ce que nous devons à notre pere. Il nous a ordonné le ſecret, & nous lui avons promis de le garder. — Je louerois votre diſcrétion, répliqua le Pere, ſi c'étoit un autre que moi qui vous fît cette demande ; mais je ſuis en même temps le Pere & le Chef de la Société, & à ce double titre, j'ai droit à votre obéiſſance, puiſque votre pere lui-

même n'eſt pas diſpenſé de me la rendre. Vous avez pu, par ménagement, vous taire devant Eléonore; vous ne le devez pas avec moi «. Alors Victor, forcé de parler, lui fit le récit de la maladie de Baptiſte & de l'état où ils l'avoient laiſſé.

Cette nouvelle, que le Pere craignoit d'apprendre, fit ſur ſon cœur une vive impreſſion. Il blâma fortement l'imprudence de Baptiſte, & recommanda la diſcrétion à ſes enfans. » Je vous ferois repartir dès demain, leur dit-il, & j'irois moi-même à Saméa, ſi je ne craignois d'augmenter les ſoupçons & les alarmes de mon épouſe & de votre mere; mais vous devez y retourner dès que vous pourrez le faire ſans affectation. Un ſéjour de trois ſemaines ici vous ſera, je penſe, bien ſuffiſant. Préparez-vous à partir à la fin de ce délai. Si la bonté

céleſte nous a conſervé votre pere, & s'il oſoit s'offenſer d'un ſi prompt retour, vous lui direz qu'impatiens de le revoir, ſa mere & moi l'avons ainſi voulu «.

Lorſque le jour fixé pour le départ fut arrivé, & que les fils de Baptiſte prirent congé, le Pere les accompagna juſqu'à la barque, pour leur recommander très-expreſſément de ne s'arrêter à Saméa que le temps néceſſaire pour remercier les hôtes & les amis de Baptiſte, & pour le prendre à bord. » Penſez bien, leur dit-il, que nous allons compter les jours & les momens juſqu'à votre retour, & que vous acheveriez de nous plonger dans la plus affreuſe inquiétude, ſi vous tardiez à reparoître «.

Il revint enſuite pour conſoler Eléonore & Amélie, quoiqu'au fond il eût plus beſoin d'être conſolé lui-

même. L'idée de ſon fils malade, mourant peut-être dans une terre étrangere, l'obſédoit la nuit & le jour. Vainement il cherchoit à s'en diſtraire; elle ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit, & tourmentoit ſon cœur. Il étoit pourtant obligé de n'en rien faire paroître, & ſa peine, qu'il diſſimuloit, n'en devenoit que plus poignante.

Huit jours, qu'il croyoit néceſſaires aux voyageurs pour aller à Saméa & pour en revenir, ſe paſſerent dans cette inquiétude, qu'un reſte d'eſpérance adouciſſoit un peu; mais quand ce temps ſe fut écoulé ſans que la barque parût, quand on vit pluſieurs jours encore ſe ſuccéder & finir dans une vaine attente, toute la famille fut en proie à la douleur, & celle du Pere étoit un ſupplice. Il ne ſe contentoit pas d'envoyer à l'obſervatoire pour épier le retour des voyageurs, il

y paſſoit lui-même la plus grande partie de la journée, & n'en deſcendoit qu'à la nuit. Cette ſollicitude inquiete & paternelle, fut la cauſe du cruel déſaſtre que nous allons rapporter dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE LI.

Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.

UN ſoir, le Pere, dont la vue s'étoit fatiguée à regarder long-temps le côté de la mer par où ſes fils devoient revenir, prit un petit nuage qui parut ſur l'horizon, pour les voiles de la barque. Comme il ne pouvoit pas diſcerner ce qu'il voyoit à cette diſtance, même avec la lunette, il crut qu'il le verroit mieux en montant ſur une crête plus élevée, qui l'approchoit de ſon objet. Le jour baiſſoit ; il n'y avoit pas de temps à perdre. Le Pere impatient ſe hâta d'y monter, malgré les repréſentations de Philippe & de

Henri qui l'accompagnoient. Il parvint au haut de la crête ; mais le nuage s'étant élevé, il reconnut son erreur, & plein de triſteſſe, il ſe mit à même de redeſcendre. Cependant la lumiere devenant toujours plus foible & le chemin du retour en étant plus difficile, ſes deux fils voulurent le ſoutenir dans la deſcente, & il les refuſa. Hélas ! que n'avoit-il moins de confiance en ſes forces !

A peine a-t-il fait quelques pas, que dans un endroit ſcabreux & roide, ayant mis le pied ſur une groſſe pierre qui ne tenoit plus que par ſon poids au noyau de la montagne, cette pierre roule, & le Pere manquant d'appui, tombe tout à coup la tête la premiere à plus de trente pieds au deſſous, contre une pointe de rocher qui l'arrête dans ſa chute.

Philippe & Henri, glacés de crainte & pouſſant à la fois des cris de douleur,

le précipitent juſqu'à lui pour le ſecourir. Ils le trouvent couvert de ſang, ſans mouvement & ſans connoiſſance. Que feront-ils dans cet horrible malheur? s'arrêteront-ils où ils ſont, pour lui donner les premiers ſoins qu'exige ſon état? Mais ils manquent de tout ce qui pourroit lui être néceſſaire, & la nuit s'obſcurcit de plus en plus. Le porteront-ils dans ſa maiſon? mais il peut mourir en chemin, & d'ailleurs comment ſe préſenter devant Eléonore? Ils prennent le parti d'arrêter le ſang en lui enveloppant la tête de quelques linges, & de l'emporter enſuite comme ils pourront. Ils déchirent leurs chemiſes pour en faire des compreſſes & des bandes, & lui mettant au plus vîte le premier appareil, ils le prennent entre leurs bras, & le voiturent ainſi doucement, mais en ſe hâtant néanmoins autant qu'ils peuvent.

Qu'on ſe peigne l'embarras & la douleur de ces deux tendres fils, du plus reſpectable & du meilleur des peres. Il n'étoit pas poſſible, il eût été même téméraire & dangereux de vouloir tenir caché l'accident funeſte qu'il venoit d'éprouver. Et quelle déſolation cependant ils alloient répandre dans toute la famille en le divulguant! quel coup affreux ils portoient au cœur ſenſible de la mere! Ils ne peuvent que former le deſſein d'entrer ſans être vus, d'appeler ſecrétement du ſecours pour viſiter les bleſſures du Pere & les panſer; & quand ils l'auront fait revenir à lui, de préparer adroitement Eléonore à recevoir la triſte nouvelle. Toutes ces ſages meſures furent inutiles.

Eléonore, inquiete de ne pas voir revenir ſon mari, avoit pris la réſolution d'aller, en ſe promenant, au devant de lui. Elle avoit prié de

Martine de l'accompagner, & ils ſortoient enſemble de la maiſon, comme les deux freres, chargés de leur précieux fardeau, ſe préſentoient à la porte. En ce moment Adélaïde entroit par haſard dans le ſallon, avec un flambeau. Comme la porte extérieure étoit ouverte, la lumiere qui éclaira tout à coup une partie de la cour, rendit les deux freres viſibles, & montra à Eléonore le Pere à demi mort dans les bras de ſes enfans. A cet aſpect terrible & inattendu, elle pouſſe un cri perçant, & tombe, comme frappée de la foudre, après avoir fait un vain effort pour ſe jeter ſur le corps de ſon mari.

De Martine & les deux freres ne ſavent lequel du Pere ou d'Eléonore ils doivent plutôt ſecourir. Le danger eſt en quelque ſorte le même des deux côtés ; ils ne peuvent ſuffire à les ſoigner en même temps : mais

Adélaïde & toutes les perſonnes de la maiſon, épouvantées du cri d'Eléonore, accourent en un moment, en apportant des lumieres. Chacun eſt ſaiſi de douleur & de crainte, en voyant l'état de nos chers parens; mais il ne ſuffit pas de les plaindre ni de s'abandonner à de vaines lamentations, il faut leur donner de prompts ſecours pour les rappeler à la vie. C'eſt ce que de Martine prit ſoin de repréſenter à tous les aſſiſtans.

Bientôt la nouvelle de ce double déſaſtre ſe répand dans la citadelle & dans le village. La plupart des Chefs de famille accourent tremblans & conſternés, & tous ſe déſolent en reconnoiſſant par eux-mêmes ce qu'ils ont à craindre pour les auteurs de leurs jours.

Cependant l'on porte Eléonore dans ſon appartement, & le Pere dans un autre; & tandis qu'Adélaïde & Dona Roſa

Roſa s'efforcent de rendre la connoiſſance à la mere, Henri, Philippe & de Martine s'occupent à viſiter les bleſſures du Pere. Ils ôtent les bandes dont ſa tête eſt enveloppée ; ils coupent les cheveux enſanglantés, & quand ils ont baſſiné les parties offenſées, ils trouvent que les régumens ſont déchirés en pluſieurs endroits, & que le crâne eſt entamé au deſſus & à côté de la tempe. De Martine conſulté n'oſe dire ce qu'il penſe des ſuites de cette chute. Il déclare à la vérité qu'il n'apperçoit rien de mortel dans cette fracture, mais qu'il faut voir lever le ſecond appareil pour pouvoir en parler plus poſitivement. L'on mit tous les moyens en uſage pour tirer le Pere de ſon évanouiſſement ; mais ce ne fut que vers le point du jour du lendemain, qu'il revint à lui. Alors, ayant recouvré ſes ſens, éprouvant de vives douleurs, & ſe voyant dans ſon

lit entouré de toute ſa famille, il demanda ce qui l'avoit mis dans l'état où il étoit; & pour lui en rappeler le ſouvenir, il fallut lui faire le récit de l'accident de la veille. Il s'informa ſi ſon épouſe étoit inſtruite de ce malheur, & l'on fut obligé de lui apprendre la criſe où l'avoit jetée la vue affligeante de ſon état. On lui dit qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits, & qu'on avoit évité de la mettre près de lui, de crainte d'augmenter le danger de la ſituation de cette femme ſenſible, en lui laiſſant voir ſon mari privé de ſentiment, lorſqu'elle reviendroit à elle. Le Pere pria ſes fils de le porter auprès d'Eléonore; mais on lui repréſenta qu'il étoit plus facile & moins dangereux de la porter elle-même auprès de lui; & c'eſt ce que l'on fit ſur le champ, pour contenter également Eléonore, qui, en recouvrant la parole, avoit

inſtamment demandé qu'on la tranſportât dans la chambre de ſon mari.

Le Pere ne ſe diſſimuloit pas ce qu'on avoit à redouter des ſuites de ſa chute. Il en ſentoit mieux le danger qu'aucun de ſes enfans ; il vouloit pourtant avoir ſon épouſe pour témoïn de ſon mal, non ſeulement parce qu'on déſire toujours d'être auprès de ce qu'on aime, & que c'eſt une douce conſolation dans les plus vives ſouffrances, mais parce que connoiſſant parfaitement le cœur de cette femme incomparable & l'excès de ſa ſenſibilité, il n'ignoroit pas que, ſéparée de lui, ſon imagination, qui voyoit au delà du péril, le lui repréſenteroit plus imminent qu'il n'étoit. D'ailleurs, comme il n'avoit rien perdu de ſon courage, il penſoit que la fermeté qu'il montreroit, ſe communiqueroit à l'ame d'Eléonore. Il ſe promettoit

de lui dérober de ſon mal tout ce qu'il en pourroit cacher.

Telles étoient ſes diſpoſitions, quand Eléonore entra dans ſa chambre, pâle, défaite, abattue, ſoutenue par deux de ſes fils, & ſuivie d'Adélaïde & de l'Eſpagnole. Elle avoit appris que ſon époux étoit ſorti de l'état cruel où elle l'avoit vu; qu'il demandoit à la voir; & ces heureuſes nouvelles, qui faiſoient luire à ſon cœur un rayon d'eſpérance, lui avoient donné la force de ſe rendre auprès du malade. Elle étoit bien réſolue de lui déguiſer la crainte qu'elle éprouvoit encore à ſon ſujet; mais lorſqu'elle approcha de ſon lit, & qu'elle vit ſon viſage meurtri, ſes yeux plombés & ſanglans, & ſes traits altérés par une fievre brûlante, elle ne ſut plus ſe contenir. Toute ſa réſolution ne put l'empêcher de répandre un torrent de larmes, &

de s'abandonner aux cris & aux ſanglots.

Le Pere voulut en vain la raſſurer par ſes diſcours. Le coup étoit porté. Il avoit pénétré juſqu'au fond du cœur, où il avoit attaqué le principe de la vie. Il lui prit ſoudain un grand tremblement ſuivi d'une ſueur froide. La fievre ſe déclara, & dès ce moment Eléonore prévit qu'elle ne ſurvivroit pas à celui qui poſſédoit ſa tendreſſe, & dont la perte étoit pour elle le plus affreux des malheurs.

Elle ſe fit dreſſer un lit tout près de celui du Pere, & en s'y mettant, elle lui dit : » Mon cher ami, je vous ai voué mon exiſtence & mes ſentimens juſqu'à la mort. Nous avons vécu toujours unis, toujours inſéparables. La mort ſeule rompra des nœuds que rien n'affoiblit jamais ; mais que dis-je ? la mort même ne nous ſéparera point. En tranchant votre

deſtinée, elle terminera la mienne. Si le Ciel diſpoſe de vos jours, j'eſpere de ſa bonté propice, que nous ſortirons enſemble de la vie, & que dans le même jour, la même tombe nous enfermera tous deux. Le Ciel entend mes vœux; c'eſt le plus ardent de mon cœur. J'ai toujours craint de reſter après vous; mais un preſſentiment dont j'accepte l'augure, me fait croire que je n'aurai pas à déplorer votre perte! «.

Le Pere crut devoir l'exhorter à ſe réſigner patiemment aux décrets divins. Il lui repréſenta l'inutilité de ſa prévoyance & de ſon affliction ſur ce qui devoit arriver. Du reſte, en s'attendriſſant ſur la derniere preuve d'amour & de dévouement que lui donnoit ſon épouſe, il lui témoigna combien il ſe trouvoit conſolé par ſa préſence.

» Vous ſavez bien, ajouta-t-il, ma chere amie, que nous ne ſommes pas

nés pour ne pas mourir. Soumis à la condition commune de tous les êtres vivans, il faut que nous rendions à la Nature ce que nous en avons reçu; mais en acquittant le tribut que tout mortel doit lui payer, nous n'aurons que des graces à rendre à la Providence. Aucun, peut-être, n'en reçut plus de bienfaits, & l'on en voit fort peu qui parcourent une si longue carriere «.

De Martine s'appercevant que l'entrevue & les discours de ces respectables vieillards leur causoit une émotion qui pouvoit leur être nuisible, les pria de se modérer & de garder le silence. Il fit sentir en même temps à leur nombreuse famille, dont l'affluence rempliſſoit & embarrassoit la chambre, qu'il convenoit, par la même raison, qu'il n'y restât que les personnes nécessaires pour les soigner; & ces avis prudens, quoique fâcheux,

furent exactement suivis. Les enfans qui ne demeuroient pas dans la maison du Pere, sortirent & s'en allerent pour ne rentrer qu'à leur tour ; & la mere se faisant violence, se tourna vers le côté de son lit le plus éloigné de celui du Pere, pour éviter de le voir & de lui parler.

Alors de Martine, profitant de la circonstance, avertit à voix basse ceux qui étoient dans la chambre, qu'il alloit lever l'appareil mis la veille sur les blessures du Pere, & prévint en même temps chacun de ce qu'il avoit à faire, tant pour l'aider dans cette opération, que pour distraire en ce moment l'attention d'Eléonore. L'on fit semblant d'arranger le malade pour lui donner une meilleure situation, & sous ce prétexte, on leva l'appareil sans qu'Eléonore s'en doutât ; mais le Médecin ne fut pas content de l'état des blessures, & il ne put cacher à

Henri, qu'il importoit de prévenir, qu'on n'en pouvoit tirer qu'un funeſte préſage. La ſuite des événemens ne juſtifia que trop ce malheureux pronoſtic. Malgré tous les ſoins & les remedes dont on put faire uſage, la fievre augmenta, l'état du malade empira viſiblement, & au bout de ſix jours il fut ſans eſpérance.

Nous ne devons pas oublier, dans ce triſte récit, deux circonſtances très-ſingulieres; c'eſt que la maladie & l'affoibliſſement d'Eléonore ſuivirent exactement les progrès de la maladie du Pere, & qu'après avoir l'un & l'autre paſſé ſucceſſivement d'un violent délire à une profonde léthargie, tous ces ſymptomes diſparurent le ſeptieme jour, pour faire place à ce calme des ſens, à cette raiſon lumineuſe qui caractériſerent toujours nos reſpectables parens; mais ce calme & cette raiſon étoient la derniere lueur

d'un feu qui consume, avant de s'éteindre, tout ce qui lui reste d'aliment, & qui ne paroît plus vif alors que pour s'évanouir sans retour.

Nos chers parens ne s'y tromperent point. Loin de se flatter de quelque espoir sur ce mieux apparent, ils jugerent qu'il étoit le signe avant-coureur de leur fin prochaine, & après nous l'avoir annoncé avec une sérénité digne de leur grande ame, ils se féliciterent mutuellement d'être arrivés au terme de leurs jours, & de sortir ensemble de la carriere de la vie. Cependant, vivement touchés de la douleur & de la désolation que leur perte alloit causer à toute la famille, ils ne se contenterent pas de consoler ceux de leurs enfans qui les entouroient, & de les exhorter à supporter avec courage & avec résignation le malheur qui les attendoit, ils voulurent aussi répandre les mêmes consolations

dans le cœur de tous les membres de la Colonie, &, en leur donnant leur bénédiction, leur faire leurs tendres adieux. Ils ordonnerent en conſéquence qu'on les avertît de l'état & de l'intention de leurs parens, & qu'on amenât auprès d'eux juſqu'aux enfans les plus jeunes. Mais le Pere faiſant réflexion que ſon appartement ne pourroit contenir l'affluence de tous les Inſulaires, & déſirant que perſonne ne fût privé de la derniere marque d'attachement qu'il leur vouloit donner, demanda là-deſſus l'avis d'Eléonore, & ils réſolurent enſemble de ſe faire porter hors de la maiſon, & dans un lieu ſpacieux & découvert, où tout le monde pourroit être admis, & où chacun auroit la liberté de les voir & d'en être vu.

Henri leur repréſenta triſtement le danger de ce tranſport dans un moment ſi critique; mais ſes diſcours

n'eurent point d'influence sur leur résolution. Après lui avoir répondu qu'il n'y avoit plus dans ce moment de danger à craindre pour eux ; & que l'opposition qu'ils trouveroient à leur volonté ne feroit que les affliger inutilement, Eléonore insista, & on lui obéit.

On les porta donc, avec toute l'attention & tous les ménagemens possibles, sur le préau de la citadelle, qu'ils avoient indiqué comme le lieu le plus voisin & le plus commode. On plaça leurs lits à côté l'un de l'autre, sous le feuillage de quelques arbres touffus, dont on épaissit l'ombre en y suspendant un pavillon ; & ils y étoient à peine arrangés, qu'on vit arriver successivement toutes les familles de l'Isle, dont les chefs éplorés menoient par la main ou portoient sur leurs bras leurs petits enfans, tandis que les grands les accompagnoient de l'air le plus triste.

» Lorſqu'ils y furent tous réunis, le Pere les fit approcher ; puis faiſant effort pour parler : » Mes chers enfans, leur dit-il, voici le moment d'une ſéparation que depuis long-temps vous avez dû prévoir. Elle eſt dans l'ordre de la Nature. Votre mere & moi n'avons reçu la vie que pour la rendre à celui de qui nous la tenons. L'Auteur des êtres nous appelle à lui. Nous nous ſoumettons humblement à ſa volonté ſainte. Pourrions-nous murmurer de ce décret fatal, après tant de bienfaits dont il nous a gratifiés, & quand, dans ce jour même, il nous donne la plus touchante preuve d'affection ? Vous perdez votre pere & votre mere ; mais vous ne pouviez pas eſpérer qu'ils vivroient toujours, ni même ſi long-temps ; mais il vous reſte un Pere qui vous aime avec tendreſſe, & qui ne mourra point. Nous-mêmes, doux eſpoir ! nous ne

ceſſerons pas d'être ; nous ceſſerons ſeulement d'être viſibles à vos yeux ; & tandis que notre corps va retourner à la terre dont il eſt ſorti, notre eſprit, dégagé de cette dépouille groſſiere & périſſable, vivra ſans fin, & veillera ſur vous. Ne vous affligez donc pas avec excès d'un événement néceſſaire, & qui ne peut nous ôter rien qui mérite de juſtes regrets. Nous emporterons avec nous la conſolation de vous laiſſer auſſi heureux que vous pouvez l'être en ce monde, & d'avoir aſſis votre bonheur ſur la baſe la plus durable. Vous êtes un peuple de freres, une Société d'hommes unis pour vivre ſous des Loix juſtes, dont vous connoiſſez l'équité & que vous avez juré d'obſerver. La ſeule choſe qu'il nous reſte à vous ſouhaiter, c'eſt que vous viviez toujours d'accord, toujours fideles à ces Loix propices, toujours attachés à votre Chef, qui n'a d'auto-

rité que pour les maintenir. La seule chose que j'aye à vous demander, c'est que vous ne vous éleviez point contre cet ordre social qui vous protege & vous défend, & que vous ne pensiez jamais en savoir plus que la Nature qui vous l'a prescrit «.

La mere, qui s'étoit toujours montrée si tendre, & qui ne perdoit la vie que par un excès de sensibilité, parut dans ce dernier moment une créature céleste. Sa foiblesse avoit disparu. Supérieure à elle-même & maîtresse des mouvemens de son cœur, en laissant voir à ses enfans la tendresse qu'elle avoit pour eux & qui vivoit encore toute entiere dans son ame, elle eut la force de les encourager à supporter patiemment la séparation douloureuse qui se préparoit; elle exhorta sur-tout ses filles à ne pas se laisser abattre par ce malheur. » Ah! gardez-vous, leur dit-elle, de

vous abandonner à une douleur ſans meſure. La raiſon & la Religion vous preſcrivent également de la modérer. Nous vous le demandons auſſi comme un effort que vous devez à nos exemples & à notre mémoire. Nous avons toujours vécu dans l'exercice de la juſtice, de la modération, de la bienfaiſance. Ne devez-vous pas eſpérer que nous en trouverons le prix dans le ſein de la juſtice & de la bonté ſuprême ? Ne vous affligez donc pas ſur le ſort qui nous attend, puiſqu'il eſt ſi digne d'envie. Ne vous affligez donc pas, quand la faveur du Ciel me dérobe au malheur de pleurer mon époux, & aux infirmités croiſſantes d'une triſte vieilleſſe. Nous allons jouir d'une paix & d'un bonheur ſans nuages. Que des gémiſſemens & des regrets trop amers ne viennent pas troubler ce doux repos. C'eſt ici la derniere priere que nous vous faiſons. N'oubliez jamais

ces paroles, & souvenez-vous que l'ame de vos parens vivra toujours & ne cessera point de vous aimer «.

Le Pere dit à Henri : » Mon fils, vous allez être revêtu du pouvoir souverain. Souvenez-vous qu'il ne vous est donné que pour faire le bonheur de votre peuple. Faites régner les Loix, & vous goûterez la douce joie de le voir heureux. Je ne vous dirai pas d'être bon ; mais je vous exhorte à être juste. La justice doit être la bonté des Rois «. Il lui témoigna ensuite le regret de n'avoir pas vu revenir dans l'Isle les Insulaires absens, & lui dit que c'étoit le seul qu'il emportoit dans la tombe. Il lui recommanda les Européens, & le pria de les regarder comme Citoyens de l'Isle, & de les doter d'une propriété pareille à celle des autres. Il exhorta Wilson à se plier aux Loix & aux

mœurs de la Société qui l'avoit reçu dans son sein, sans chercher à lui en faire désirer d'autres. Il assura de Martine de l'estime & de l'affection qu'il lui avoit inspirée, & le pria de demeurer toujours attaché aux vrais intérêts de l'aîné. Enfin il consola Dona Rosa, en lui promettant, de la part de tous ses enfans, & particuliérement de Henri, tous les égards du respect & les services de l'amitié.

Eléonore pressa ses filles de suivre toujours ses exemples & ses leçons. Elle leur recommanda d'aimer leurs freres, leurs maris, leurs enfans, & d'entretenir la paix & l'union dans leurs ménages. Elle dit à l'Espagnole, qu'elle l'avoit mise dans son cœur au rang de ses propres filles; qu'elle la laissoit avec elles comme avec ses sœurs, & qu'elle resteroit également gravée dans son souvenir. Elle finit par lui souhaiter le sort heureux que

méritoient ſes vertus & ſon aimable caractere.

Le Pere & Eléonore ſe ſentant affoiblir de plus en plus, implorerent ici l'aſſiſtance du Ciel avec la ferveur la plus pieuſe, & toute la famille ſe mettant à genoux, joignit ſes prieres aux leurs.

» O bonté divine ! dirent ces vénérables vieillards, pardonnez-nous les erreurs & les fautes d'une longue vie, oubliez nos foibleſſes & purifiez-nous par votre grace «.

Après toutes ces aſſurances, ces tendres exhortations & ces touchantes prieres, le Pere voulut que chacun de ſes enfans vînt lui baiſer la main & recevoir ſes adieux & ſa bénédiction, & ils ſe préſenterent à la file pour cette triſte & touchante cérémonie. La main défaillante de ce reſpectable vieillard, & celle de la mere la plus adorée, employerent encore le

peu de force qui leur reſtoit à donner à ces enfans chéris une derniere marque d'amour. Ces chers parens leur ſerrant doucement la main, & les remerciant de leur affection & de leur obéiſſance, faiſoient des vœux pour que le Ciel daignât leur accorder les vertus les plus néceſſaires & le bonheur qui doit les couronner.

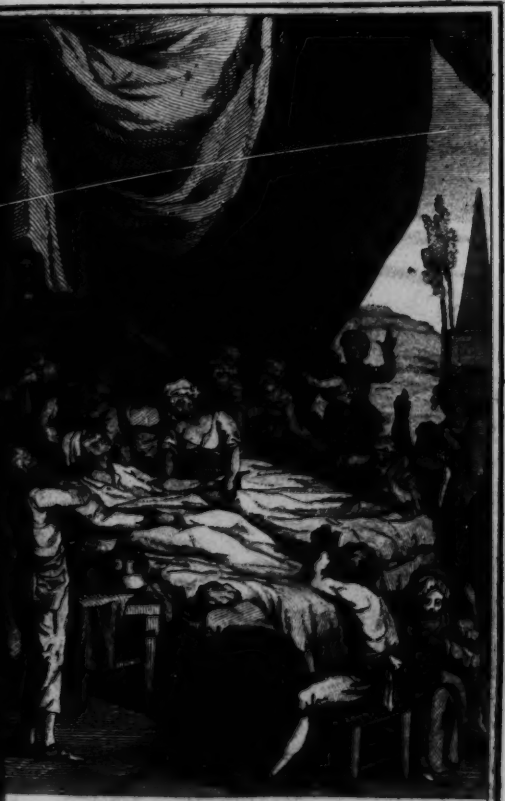
Le Pere ſe tournant enſuite vers ſon épouſe, & lui prenant la main, lui dit d'une voix foible : » Chere Eléonore, chere amie de mon cœur, je ſens que mon heure approche, & je vois à vos yeux que la vôtre n'eſt pas loin. Nous voici au dénouement de la ſcene de la vie, à ce moment ſi redouté de tous les hommes. Il eſt touchant, il eſt lugubre peut-être, mais il n'a rien d'affreux pour nous. Que dis-je? nous y trouvons une nouvelle preuve de la bonté divine. Combien d'époux tendrement unis ont en vain déſiré de ne

pas ſurvivre à l'objet de leur amour ; & combien eſt petit le nombre de ceux à qui le Ciel a permis de ſortir enſemble de ce monde ! Il nous fait aujourd'hui cette rare faveur, comme pour nous détacher, par ce dernier bienfait, de toute affection terreſtre. Témoignons-lui donc la juſte gratitude que nous en avons, & conſacrons-lui nos dernieres penſées.... «.

» Eſprit éternel, ô Dieu puiſſant & bon, s'écria Eléonore, reçois les expreſſions & les vœux de nos cœurs!... reçois nos ames pénétrées de reconnoiſſance & d'amour, dans ton ſein paternel, & conſole ces enfans affligés du malheur qu'ils ont de nous perdre..... «. Fixant alors ſes yeux preſque éteints ſur le Pere, qui pouvoit à peine l'entendre : » Cher ami, lui dit-elle, recevez ici la derniere aſſurance de ma vive tendreſſe, & .... cher époux ! adieu.... je me meurs.... «.

Elle lui ſerra la main, & à l'inſtant même elle expira, tandis que le Pere pouſſant une voix plaintive, rendit le dernier ſoupir.

O ! qui pourroit faire dignement le tableau de la déſolation où ſe trouva dans ce moment toute la Colonie ? Qui pourroit dire ce qui ſe paſſoit dans tous les cœurs ? Juſque-là chacun s'étoit fait violence autant qu'il l'avoit pu, pour retenir ſes larmes & les accens de ſa douleur profonde ; chacun s'étoit efforcé de cacher une partie de la peine qui l'accabloit, pour ne pas troubler par des marques d'affection trop indiſcrettes, les derniers momens de parens ſi chers ; mais dès qu'ils eurent rendu l'ame, on vit les Inſulaires, on les entendit de tous côtés, s'abandonner aux pleurs, aux ſanglots, aux gémiſſemens, avec des plaintes ſi tendres, ſi touchantes, que l'homme le plus dur & le plus féroce



Mort du Chr des Castines et d'Eléonore.

[illegible] del.

N. Thomas Sculp

n'auroit pu s'empêcher d'y être ſenſible, & que Wilſon lui-même ſentit ſes yeux humides. Quelques-uns alloient ſe proſterner devant les corps du Pere & de la mere, & fondant en larmes, leur adreſſoient les diſcours les plus tendres; d'autres les regardoient long-temps avec un mortel ſaiſiſſement, puis, levant les yeux & les mains vers le Ciel, ſe plaignoient amérement à la Providence de ce qu'elle leur enlevoit à la fois l'honneur & la gloire de la Colonie, & la conſolation de leurs jours; d'autres, abîmés dans leur douleur, les mains ſur leurs yeux & la tête penchée, demeuroient immobiles & comme privés de ſentiment. Les plus âgés s'écrioient: » O Dieu! nous avons trop vécu. Pourquoi ne tranchois-tu pas nos jours plutôt que ceux de ces perſonnes incomparables? Accoutumés depuis tant d'années aux témoignages de leur

bonté, de leur vigilance, de leur affection, qui nous consolera de les avoir perdus? Où trouvera-t-on jamais des amis si fideles, des parens si soigneux, des Chefs si capables & si sages? Malheureuse Colonie! familles éplorées! quel coup affreux que celui qui vous frappe aujourd'hui «!

Les jeunes gens disoient: » Hélas! le Ciel n'a fait que nous les montrer. Nos peres ont eu du moins le bonheur de vivre long-temps avec eux. Il ne nous restera que le regret d'en avoir été privés, lorsqu'il nous étoit plus doux & plus utile de les connoître «.

Toutes les meres, jalouses de graver le souvenir de ces chers auteurs de la Colonie dans l'ame tendre de leurs jeunes enfans, les menoient jusqu'au lit funebre, & les élevant sur leurs bras, leur crioient d'un ton pénétré: » Mes amis, voilà les restes de notre Pere & de notre mere à tous, de

de ces parens qui furent ſi bons & ſi néceſſaires à tous ceux qui les connurent. Vous ne les verrez plus, hélas ! Mais n'oubliez jamais que vous les avez vus ; & quand vous ſerez en âge de comprendre ce qu'on vous dira de leurs vertus, imprimez-les dans votre mémoire, & faites-vous une étude conſtante de les imiter «.

Après que chacun eut ainſi donné un libre cours aux expreſſions de ſa juſte douleur, Henri, qui ſuccédoit au Pere, & qu'on avoit reconnu pour Chef de la Société, donna les ordres néceſſaires dans la circonſtance. Il falloit d'abord s'occuper des derniers devoirs à rendre aux corps de nos chers parens. Henri ne pouvant pas le faire par lui-même, pria de Martine & Dona Roſa de vouloir bien ſe charger de ces ſoins officieux ; & ces fideles amis des reſpectables Chefs, honorés de cette confiance,

quoique très-affligés de la perte commune ; promirent de s'acquitter de ces fonctions trop pénibles pour des enfans aussi sensibles que malheureux. Ainsi finit cette triste journée, qui devoit préparer la Colonie à de nouvelles larmes.

CHAPITRE LII.

Enterrement des deux Fondateurs de la Colonie ; leur éloge funebre ; monument qu'on leur éleve. Serment fait par Henri à son Peuple ; serment prêté par le Peuple à son Chef.

LES corps des respectables Chefs de la Société resterent trois jours exposés & le visage découvert sur un lit de parade ; & pendant tout ce temps-là, le concours des Insulaires, qui venoient pleurer & prier auprès d'eux, ne cessa pas un moment. Henri ne se dispensoit pas plus que les autres de ce pieux devoir, lorsque des affaires pressantes ne le retenoient pas ailleurs. Il ne connoissoit pas l'étiquette ; & la représentation, qui n'étoit

pas pour lui un dehors emprunté, ne l'empêchoit pas d'obéir aux sentimens de la Nature, comme ceux-ci ne le déroboient point aux importantes fonctions de Chef de la Colonie. Il ne rougissoit pas de céder aux mouvemens de la piété filiale; mais il savoit, lorsqu'il le falloit, la faire céder à son tour à ses premiers devoirs.

Il consulta de Martine sur l'exécution d'un dessein qu'il avoit formé. C'étoit de dérober les restes de nos parens à la corruption, en les embaumant. De Martine, instruit des procédés que les Anciens & les Modernes ont employés pour embaumer les corps, lui dit que non seulement la chose étoit possible, mais qu'il se croyoit en état de le satisfaire à cet égard; & cette réponse flatta le cœur de Henri d'une douce espérance. Il lui sembloit qu'on alloit lui rendre, en quelque sorte, ceux que la mort

venoit de lui enlever. Il s'empreſſa d'ordonner qu'on portât à de Martine les choſes néceſſaires à cette opération. En conſéquence toutes les poudres aromatiques, les baumes liquides, les différentes drogues que celui-ci demanda, lui furent abondamment & promptement fournies ; & l'embaumement, qui dura ſix ſemaines, eut tout le ſuccès que les ſoins aſſidus & l'habileté de l'opérateur pouvoient faire eſpérer.

Cependant, Henri régloit les préparatifs & l'ordre des funérailles de nos parens. Il concertoit avec Philippe & Vincent, le plan d'un monument funebre qu'il ſe propoſoit de leur élever. Il indiquoit la ſolennité de certains jours de prieres publiques. Il preſcrivoit un deuil général pour la Colonie, qui ne ſe bornoit pas à la forme ni à la couleur des habits ; mais qui étendoit ſa ſévérité juſqu'aux repas

& aux récréations. Le deuil étoit d'un an ; les habits devoient être d'une étoffe groſſiere & brune, les repas ſimples & modiques. Tous feſtins, tous plaiſirs bruyans étoient défendus. Le véritable deuil ſe portoit dans le cœur ; mais on ne vouloit pas & il ne convenoit point que rien démentît à l'extérieur cette triſteſſe profonde. Des enfans tendres & reconnoiſſans pourroient-ils, hélas ! trop manifeſter les ſenſibles regrets qu'ils doivent à un bon pere & à une digne mere ? Les ordres de Henri furent ponctuellement & fidélement exécutés.

Quand le jour de l'enterrement fut arrivé, tous les Inſulaires, avertis du moment de la cérémonie, du rang qu'ils y devoient prendre, & des fonctions que chacun devoit y remplir, ſe rendirent en habits lugubres, ſur le préau de la citadelle, où les corps des deux Fondateurs étoient expoſés.

Alors ces corps vénérables, placés dans une biere de bois de cedre, qu'on avoit renfermée dans un cercueil de plomb couvert d'un drap mortuaire noir & blanc, furent mis sur un char tiré par quatre chevaux, également couverts de houſſes noires & blanches. Les chevaux prirent à pas lents le chemin de l'eſplanade. Henri, que ſoutenoit de Martine, marchoit derriere le char, à quelques pas de diſtance, d'un air pénétré, la tête baiſſée & les yeux noyés de pleurs. Toute l'eſcorte le ſuivoit dans un ſilence qui n'étoit interrompu que par des gémiſſemens.

Parvenu juſqu'au bout de l'eſplanade, le char funebre s'arrêta devant l'autel, où l'on deſcendit le cercueil. Toute la troupe des Inſulaires l'environna, & l'on commença les prieres pour les défunts. Henri fut encore obligé, par le devoir de ſa place,

d'exercer, dans ce triſte moment, les fonctions de Pontife de la Colonie. Il devoit l'exemple du courage ; il rappela ſa fermeté, & faiſant taire ſa douleur, que les larmes & les ſanglots de l'aſſemblée renouveloient malgré lui, il s'acquitta de ſon auguſte miniſtere avec la plus grande décence & la plus tendre piété.

Au milieu du ſervice, le Pontife Roi ſuſpendit les prieres, pour faire en peu de mots l'éloge funebre des deux Fondateurs. Il monta ſur le marche-pied de l'autel, ſe tourna vers l'aſſemblée, &, pouſſant un grand ſoupir, après avoir gardé quelque temps le ſilence, les yeux baiſſés, il dit :

» Mes freres, mes concitoyens, mes amis ; quel touchant, quel triſte devoir que celui qui nous réunit ici ! & qu'il eſt pénible celui que j'y remplis en ce moment ! Au lugubre appareil

qui frappe nos regards, & à la profonde affliction qu'on voit ſur tous les viſages, il n'eſt aucun de nous qui ne ſente plus vivement la perte qu'il vient de faire, & la cruelle ſéparation qui va ſe conſommer. Mais combien peu, j'oſe le dire, ont parfaitement connu toutes les vertus de ceux qu'ils pleurent, & l'étendue de leur eſprit, & la profondeur de leurs connoiſſances, & les tréſors inépuiſables de leur bonté, & la hauteur de leurs ames ſublimes !

» J'ai eu le bonheur de les voir & de les entendre plus ſouvent que nul autre, & rien ne peut ajouter à l'idée que je m'en ſuis faite. Hommes, époux, parens, Chefs de Société, ils ont rempli, dans tous ces états, tous les devoirs que la Nature, la Religion & la Politique leur preſcrivoient. Les Mémoires que le Pere nous a laiſſés comme un précieux héritage, ſont un

monument authentique de leurs vertus civiles & domestiques. Avec quelle soumission & quelle reconnoissance ils ont reçu les avis & les conseils de leurs parens ! avec quelle exactitude & quel zele ils ont suivi leurs volontés ! avec quelle candeur & quelle innocence ils ont passé leur jeunesse dans une Société dépravée ! Qui montra jamais plus de constance dans l'adversité, plus de ressources dans le besoin, & plus d'ardeur pour le travail ? Quels époux furent jamais plus unis, plus tendres, plus prévenans & plus soigneux l'un pour l'autre ? Où vit-on des parens plus attentifs, plus vigilans, & qui ayent chéri tous leurs enfans avec tant d'affection ? Enfin, où verra-t-on ailleurs des Chefs de Société plus instruits, plus justes, plus bienfaisans, & plus empressés à faire régner l'ordre, la concorde, la paix parmi leurs sujets, à les faire

jouir de tous leurs droits d'hommes & de citoyens, à les rendre auſſi heureux qu'ils peuvent l'être ?

» Et c'eſt ici, mes freres, que vous devez remarquer plus particuliérement les talens rares & le mérite incomparable du Pere, la raiſon profonde & éclairée de notre mere. Ils ſavoient, & ils vous l'ont appris, que l'homme eſt né pour vivre en ſociété ; qu'il ne peut rien, ou preſque rien, ſans le ſecours & la force des autres ; que ſes lumieres, ſes droits, ſes moyens, ſes jouiſſances augmentent à meſure qu'il voit étendre ſes relations, & que tout le bonheur dont il peut jouir ſur la terre, il le trouve dans une Société policée, fondée ſelon les plans de la Nature.

» D'après ces connoiſſances, ils conçurent le hardi, le généreux deſſein de compoſer de leur famille une pareille Société, de réunir toutes les

volontés dans la perſonne d'un Chef, pour le bien commun & particulier, & en faiſant ainſi le bien de leurs enfans, d'aſſurer pour les ſiecles celui de leur poſtérité. Ce deſſein ſi magnifique, ſi grand, & ſi important à la fois par les ſuites qu'il devoit avoir, ils l'ont exécuté avec une conſtance & un courage inébranlables, avec le ſuccès le plus complet.

» Ouvrez l'Hiſtoire, & interrogez-la ſur la conſtitution & le gouvernement des Empires & des Républiques qui ne ſont plus. Jetez les yeux ſur les Etats qui ſubſiſtent encore, & vous verrez que leurs Fondateurs ont preſque tous méconnu les Loix proſperes de l'ordre ſocial, ou que leurs ſucceſſeurs les ayant mépriſées pour y ſubſtituer des Loix humaines & arbitraires, les abus, les vices, les déſordres produits par ces erreurs, ont cauſé les malheurs & les révolutions

de ces Etats, ou qu'ils préparent leur décadence & les amenent à leur ruine. Graces aux soins de nos Fondateurs, nous pouvons éviter un pareil sort.

» Que serions-nous, mes amis, dans ce coin de terre, séparés des grandes Sociétés, si, contens de nous avoir donné la vie & les moyens de la subsistance, nos respectables parens n'avoient pas étendu les soins de leur prévoyance sur le sort futur de l'Isle; si chacun de leurs enfans, dans une entiere indépendance, ne vouloit prendre pour regle que les caprices de sa volonté; si toutes les familles, formant autant de petites Républiques, détachoient leurs intérêts de celui des autres, & si elles ne reconnoissoient pas un supérieur pour être le lien des volontés & des intérêts communs, pour faire parler & maintenir les Loix? Nous ne formerions pas un Peuple. Comme nos malheu-

reux voisins, nous ne serions bientôt qu'une horde sauvage. A mesure que les liens de la parenté se relâcheroient, l'affection & les égards, qui attachent chaque individu à un autre, chaque famille à une autre, tomberoient, & l'anarchie s'étendant sur toute la Colonie, y feroit croître le désordre & la désolation qu'elle traîne toujours après elle. Que serions-nous enfin, si notre constitution n'étoit pas fondée sur les Loix immuables de l'ordre naturel? Une Société comme tant d'autres, où la cupidité, favorisée par l'ignorance, viendroit égarer le Gouvernement, où l'intrigue & la rapacité feroient impudemment d'immenses fortunes, où la vénalité & la corruption porteroient la gangrene & la mort jusqu'au cœur de l'Etat «.

Henri descendit ici de l'autel, s'avança jusqu'auprès du cercueil, & lui tendant les bras, après s'être

incliné profondément devant lui, il reprit ainsi :

„ O ! chers & respectables auteurs de nos jours & de notre prospérité ! Chefs inimitables & sans modele ! que d'obligations vous avez imposées à nos cœurs reconnoissans ; & quels exemples vous nous laissez ! Qui de nous pourroit oublier ce que vous avez fait pour lui, & se retracer votre idée sans être ému jusqu'au fond de l'ame ? Non, jamais, jamais nous ne perdrons le souvenir de vos soins paternels, de vos bienfaits, de cet amour si tendre que vous aviez pour nous, ni des sages conseils que vous nous avez donnés. Point de membres de la Société, qui ne les ait gravés dans son cœur, qui ne se fasse un devoir de les transmettre à ses enfans, pour en étendre la mémoire jusqu'aux dernieres générations, & qui, en leur racontant les événemens de votre vie

& tous les faits mémorables dont elle eſt pleine, ne prenne plaiſir à les inſtruire de ce qu'ils vous devront un jour.

» En nous exhortant à obéir aux Loix, vous m'avez recommandé de les faire exécuter & d'être toujours juſte. Elevés ſous vos yeux, formés par vos leçons, pourrions-nous, hélas! nous en écarter? Pourrions-nous vouloir troubler cette Société qui vous fut ſi chere, & ſur laquelle vous veillez encore, du ſéjour heureux que vous habitez? J'oſe croire qu'il n'eſt aucun de nous qui ne leur ait voué dans ſon cœur la plus grande ſoumiſſion, qui ne ſe regardât comme coupable envers vous & envers le Ciel, s'il venoit à les tranſgreſſer. Quant à moi, ô mon Pere! dont j'implore ici l'aſſiſtance, chargé de la pénible tâche de gouverner après vous ce nouveau Peuple, je me conſacre tout entier à faire

obſerver ces Loix qui le protegent, & je fais, en votre préſence, le ſerment ſolennel de n'uſer du pouvoir qu'elles me donnent, que pour défendre les droits, la propriété, la liberté de chaque citoyen, que pour maintenir l'ordre, le bonheur & la paix dans la Colonie «.

Après ce diſcours de Henri, qui fit couler de nouveaux pleurs des yeux de l'aſſemblée, tous les chefs de famille ſortirent de leurs places & vinrent ſe ranger devant lui, pour lui rendre un hommage public & lui prêter ſerment de fidélité, tant pour eux que pour leurs femmes & leurs enfans. Ils le firent en mettant la main gauche ſur leur cœur, & en poſant la droite ſur le code des Loix, qu'on avoit eu ſoin de porter pour cette cérémonie. Voici la formule du ſerment qu'ils prononcerent à haute voix.

» Vous, que la Loi nous donne

pour Souverain, & dont nos cœurs auroient fait choix si elle nous l'eût permis, nous vous reconnoissons au nom & comme représentans du peuple de cette Isle, pour Chef suprême de la Société. Persuadés que vous suivrez vous-même ce que la Loi vous prescrit, nous mettons en vous toute notre confiance; nous promettons de vous obéir, de contribuer en tout temps, de nos biens & de nos personnes, à rendre votre protection toute puissante pour faire régner l'ordre & la justice, & nous vous jurons solennellement la fidélité la plus inviolable «.

De Martine & Dona Rosa vinrent prêter à leur tour le serment d'obéissance & de fidélité entre les mains du nouveau Chef, qui promit de les regarder comme membres de la famille; mais Wilson ne se présenta point. Il dit à Philippe, qui se trouvoit près de lui: Qu'il n'avoit pas

encore réſolu de finir ſes jours dans la Colonie ; qu'il étoit membre d'une autre Société à laquelle, loin ou près, il vouloit demeurer attaché. » A la bonne heure, lui répondit Philippe ; mais ſi vous ne voulez pas être compté parmi les membres de la Colonie, vous ne devez pas non plus eſpérer de participer à ſes avantages, & le Chef ni la Société ne vous doivent déſormais que les ſimples égards qu'exige votre qualité d'Etranger «. » Eh bien, ſoit, repartit Wilſon, ces ſimples égards me ſuffiſent. Je vis ſans crainte parmi vous ; mais toute propriété m'y deviendroit inutile, ou, pour mieux dire, embarraſſante. Je ne veux pourtant pas vous être à charge. Soit dans la guerre, ſoit dans le commerce, je vous ſervirai de mon bras & de mes conſeils : je crois que je puis payer ainſi l'hoſpitalité que vous m'accordez «.

Philippe ne répliqua pas ; mais il fut très-peu satisfait de cette affectation d'indépendance de la part d'un homme qui devoit tant à la petite Société, & qui se faisoit un droit de la bonté qu'elle lui montroit, pour mépriser ses bienfaits. Tous ceux qui l'avoient entendu prirent de son caractere une idée peu favorable ; mais ils garderent le silence ; & quant à Henri, il étoit alors trop occupé de ses fonctions importantes, pour arrêter son attention sur la conduite peu décente & sur les discours de l'Anglois. Il finit les prieres qu'on avoit interrompues ; puis, à la tête de tout le cortége, il accompagna les vénérables corps jusqu'au monument funebre où ils devoient reposer.

Ce fut là que toutes les plaies du cœur se rouvrirent, que toutes les douleurs se renouvelerent. Lorsqu'on descendit le cercueil dans le tombeau,

chacun des Inſulaires crut perdre encore une fois ces parens ſi bons & ſi tendres. L'on n'entendit de toutes parts que des ſanglots & des gémiſſemens, & le nouveau Chef, déchiré juſqu'au fond de l'ame par ſa propre douleur & par celle des aſſiſtans, fut obligé de preſſer la fin de la cérémonie, pour ſe dérober à ce ſpectacle déſolant, & s'arracher d'un lieu également cher & terrible à cette famille éplorée.

Que le triſte ſouvenir de ce cruel moment, & que les larmes qui coulent encore de nos yeux en retraçant cette peinture, ne nous empêchent pas de remplir ici les pénibles fonctions d'Hiſtorien, & de parler du mauſolée qu'on élevoit aux Fondateurs.

Ce monument, auquel on devoit joindre une longue ſuite de monumens ſemblables, qu'on ſe propoſoit

d'élever à la mémoire de tous les bienfaiteurs de l'Isle, & qui n'étoit pas encore bien avancé quand les corps des Fondateurs y furent portés, étoit placé en avant & au côté droit de l'autel & de la pyramide, à cent pas de celle-ci. Il ne consistoit alors que dans des fondations élevées de quatre pieds au dessus de terre : commencement d'un édifice sépulcral, dont la forme intérieure, demi-circulaire, considérée du milieu de l'esplanade, comprenoit trois entre-colonnemens du péristile qui le précédoit.

Les dimensions de cet édifice, achevé depuis, sont pour le mausolée trente pieds de hauteur du sol jusqu'à la voûte, vingt-cinq pieds de largeur, prise parallelement à la longueur du péristile, & seize pieds de profondeur, du seuil de l'entrée jusqu'au point de l'intérieur du mur le plus éloigné. Le péristile a vingt-quatre

pieds de largeur, & ſa longueur, proportionnée à la largeur du mauſolée, doit s'étendre & devenir une longue galerie à meſure qu'on bâtira d'autres monumens à côté de celui-ci.

L'entrée du mauſolée eſt décorée de quatre colonnes, ou plutôt de quatre palmiers, accolés deux à deux; & quatre autres colonnes figurées en palmiers, qui répondent aux premieres, ſoutiennent & décorent la partie antérieure du périſtile, qui eſt exhauſſé d'un pied & demi au deſſus du ſol. On voit au pourtour du mauſolée, ſix autres colonnes ſemblables aux premieres, dont le chapiteau ou plutôt les branches ſe courbant en ceintre vers le milieu de l'édifice, forment naturellement le lambris, & couvrent le tombeau des deux Fondateurs. Le fût des colonnes ou tronc des palmiers, ainſi que les branches, imitent le naturel par la couleur qu'on leur a donnée.

On apperçoit du dehors au centre du demi-cercle intérieur, le tombeau isolé. L'espace que laissent les colonnes entre elles, & celui qui se prolonge & s'étend derriere le tombeau, donnent passage à la vue jusqu'au fond du mausolée, & permettent ainsi de lire les inscriptions gravées sur des tables de marbre blanc, dont les murs sont revêtus dans les entre-colonnes.

Le tombeau, imité de l'antique, est de marbre noir. Il a en dessous la forme ronde d'une nacelle portée sur deux consoles, qui l'embrassent de chaque côté, jusqu'au bord du couvercle. Elles sont ornées de cannelures, & leurs bases, qui ont pour ornement des pieds de lion, posent sur un beau socle de breche d'Alep (*a*).

(*a*) Vincent & la plupart de ses fils, qui cultivent avec succès tous les Beaux-Arts, en cherchant soigneusement dans tous les

Ce

Ce ſarcophage, couvert carrément, ſert de ſupport au groupe des figures du Pere & de la mere. Elles ſont de la main de Vincent, & parfaitement reſſemblantes. L'Artiſte les a repréſentés debout, tournés du côté du périſtile & ſe tenant par la main, tandis qu'ils ſemblent tendre l'autre à ceux qui les regardent. On ne peut voir leur attitude & leurs traits, ſans reconnoître l'expreſſion de cette bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leurs viſages, & ſans être vivement ému de la tendre affection qu'ils paroiſſent témoigner encore à leur famille.

---

cantons de l'Iſle des matieres propres à la Sculpture, firent la découverte de pluſieurs ſortes de pierres & de marbres précieux, dont quelques-uns reſſemblent parfaitement aux marbres les plus eſtimés en Europe, & particuliérement à celui qu'on appelle breche d'Alep, qui vient des environs de cette ville de Syrie.

Le ſocle du ſarcophage poſe ſur une eſpece de ſtylobate (*a*), qui fait un ſoubaſſement large à ce tombeau, élevé de trois pieds au deſſus de quatre gradins de marbre blanc; & ce large ſtylobate porte ſur ſes angles autant de figures allégoriques avec leurs attributs reſpectifs. Celles qui ſe préſentent du côté de l'entrée, ſont la Juſtice & l'Agriculture; celles qui décorent les angles oppoſés, ſont le Commerce & l'Inſtruction.

La premiere tient un niveau d'une main & un ſceptre de l'autre. Elle preſſe du pied droit une hydre, dont les têtes renverſées & les langues pendantes annoncent les abois. La Cupidité aux mains crochues, l'Aſtuce couverte d'une peau de renard, l'Envie

(*a*) Terme de Sculpture & d'Architecture, tiré du grec, qui veut dire piédeſtal. *Note de l'Editeur.*

décharnée, dont un ſerpent mord le ſein, & la Fureur homicide, l'œil farouche & la bouche écumante, armée d'un poignard & d'un tiſon ardent, fuient les regards pénétrans de la Déeſſe.

Autour de la ſeconde, qui, d'une corne d'abondance, verſe les tréſors de Cérès & de Pomone, on voit des charrues, des vans, des herſes, des bœufs, des chevaux, des brebis, &c. Elle s'appuie ſur un olivier, ſymbole de la paix, qui lui eſt ſi néceſſaire.

La troiſieme, portant un caducée & une bourſe, emblêmes des traités & des échanges, eſt aſſiſe ſur une balle de marchandiſe, entre une charrue & une ancre, ſurmontée du chapeau de la Liberté. A ſes pieds paroiſſent un chameau chargé & une proue de navire.

La quatrieme, telle qu'on nous peint Minerve, inſtruit un jeune

adoleſcent, qui paroît écouter avec attention les leçons qu'elle lui donne. Il tient à la main un livre ouvert, dont la Déeſſe lui montre le titre, contenant ces mots écrits en gros caracteres : *Droits & devoirs de l'homme & du citoyen.* On lit ſur le dos de pluſieurs autres livres, placés aux pieds des deux figures : *Loix naturelles & civiles ; Cauſes des révolutions des Sociétés; Économie rurale & politique; les Aventures de Télémaque, fils d'Ulyſſe ; l'Ami des hommes*, &c. &c. &c. Autour du groupe, ſont répandus divers inſtrumens des Sciences & des Arts, & pluſieurs Cartes géographiques & céleſtes.

Le bas de l'entre-colonnement du fond, derriere le tombeau, offre une large peinture, qui montre dans une ſuite d'Allégories, que l'agriculture eſt la mere de la population, des Arts & des plaiſirs & qu'elle doit elle-

même ſa naiſſance aux avances & aux travaux conſtans de l'homme inſtruit & laborieux.

On y voit un champ cultivé & ſéparé par un large foſſé d'une lande ſtérile & déſerte, qui s'étend dans le lointain juſqu'à des montagnes arides. D'un côté du champ, les ſillons couvrent la terre; de l'autre, la herſe les applanit. Un Laboureur y ſeme des grains; & ſous ſes mains preſperes, ces grains, comme les dents du dragon de Cadmus, produiſent des hommes qui portent chacun le ſymbole d'un Art, & qui fourniſſent au cultivateur des compagnons & des ſecours. Cette nouvelle génération ſort du milieu des glebes écraſées. Derriere le Laboureur, ſont, dans de vaſtes corbeilles, les grains qu'il doit répandre, & tout auprès, les reſtes d'un repas qu'il vient de faire; des glands, des châtaignes, des noix, &c. productions naturelles &

ſpontanées de la terre vierge, & nourriture précaire de l'homme, avant qu'il eût forcé la terre à ſe charger de moiſſons.

A côté & ſur le même plan, on découvre une campagne riante, entremêlée de bois, de prés, de vignobles, de vergers, & embellie par les habitations éparſes des cultivateurs. Ici l'on voit flotter au gré du zéphyr, ſur le dos de la plaine, les blés déjà mûrs. Des troupes de moiſſonneurs armés de faucilles, s'empreſſent à les couper, les lient en gerbes dont ils font de grands tas; & de longs chariots, traînés par des bœufs, les portent juſqu'à l'aire où les coups redoublés du fléau les ſéparent de la paille. Là, ce ſont des Bergers couchés nonchalamment à l'ombre des ſaules ſur le bord d'un ruiſſeau. Ils font réſonner leurs chalumeaux & leurs muſettes de chanſons ruſtiques, tandis

que les bœufs, les taureaux, les géniſſes qui ſont ſous leur garde, paiſſent dans le bas de la prairie, bondiſſent ou s'ébattent en mugiſſant, & que les chevres & les moutons bêlans broutent le ſerpolet & le thim des collines. Plus loin & ſur le penchant des côteaux, des vendangeurs dépouillent de ſes fruits délicieux la vigne, qui ploie ſous le poids de la grappe ambrée, & les voiturent au preſſoir où coulent des flots de vin. Les ris folâtres & la joie douce & pure ſuivent par-tout ces hommes paiſibles, animent toute la ſcene, & ſe font voir ſur-tout dans les danſes qu'ils forment à la fin de la journée au retour de leurs travaux.

Au deſſus de cette peinture & ſur une table de marbre noir, eſt gravée en lettres d'or, l'épitaphe des deux Fondateurs. L'inſcription formée en gros caracteres, plus élevée que le groupe du ſarcophage, ſe voit du

milieu de l'esplanade, & ceux qui parcourent la galerie peuvent la lire facilement. Elle est conçue en ces termes :

De deux époux unis par le sort, par l'amour,
Au sein de ce tombeau sont les précieux restes.
Leurs travaux, leurs vertus célestes,
Ont fait de ce désert un fortuné séjour.

Fondateur généreux d'un Peuple leur ouvrage,
Législateur de leurs enfans,
Si ce Peuple est heureux & sage,
Il le doit à leurs soins tendres & bienfaisans.

Héritiers de leur nom, imitons leur exemple.
Vivons pour être vertueux ;
Et pour nous montrer dignes d'eux,
Que ce tombeau pour nous soit déformais un temple.

CHAPITRE LIII.

Cérémonie de l'inauguration du nouveau Souverain de l'Iſle ; diſcours prononcés à cette occaſion. Grande fête agricole, & réjouiſſances publiques.

LE temps du deuil ſe paſſa dans un profond ſentiment de triſteſſe. Henri, pendant ce temps-là, ſe contenta de gouverner la Colonie ſuivant les plans du premier Chef, & de la maintenir ſans innover, dans l'état de proſpérité où il l'avoit trouvée. Chacun s'occupa en ſilence de la culture de ſon domaine, & du ſoin intérieur de ſa maiſon. La ſeule famille de Baptiſte, dont les fils, revenus dans l'Iſle, avoient ajouté à la douleur publique, en apportant la nouvelle de la mort

de leur pere, & qui, d'après ce malheureux événement, auroient dû, ce ſemble, ſe tenir plus retirés & plus circonſpects, la ſeule famille de Baptiſte franchit les bornes de la modeſtie & des égards qu'elle devoit reſpecter dans ces circonſtances. Wilſon, qu'elle avoit adopté & logé depuis peu chez elle comme un homme d'un rare mérite, lui ayant remis ſous les yeux les profits conſidérables qu'elle avoit faits dans ſes voyages précédens, ſut la perſuader d'en entreprendre de nouveaux pour ſe rendre toujours plus puiſſante. Elle céda ſans prudence aux inſinuations de cet Etranger, & fit pluſieurs expéditions aux Iſles d'Emoï & de Saméa; tant la ſoif ardente des richeſſes, & l'eſpoir de la ſatisfaire, peuvent écarter de la bienſéance des eſprits ambitieux & cupides.

Lorſque l'année du deuil fut révolue, les principaux de l'Iſle aſſemblés,

prierent Henri d'ordonner la cérémonie de ſon couronnement, de fixer le jour de l'inauguration, & de permettre qu'en ce jour ſolennel les citoyens lui donnaſſent une fête, comme un témoignage de la joie que cet événement leur inſpiroit. Henri les remercia, & cédant à leurs déſirs, donna les ordres qu'ils ſollicitoient, nomma quelques-uns de ſes freres pour préſider aux fonctions importantes de cette auguſte cérémonie, & leur laiſſa la liberté de ſe faire aider dans leur miniſtere, par ceux de leurs fils ou de leurs neveux qu'ils jugeroient les plus propres à les ſeconder.

En conſéquence, le lieu fut choiſi ſur la partie de l'eſplanade la plus éloignée de la pyramide, le jour indiqué à un mois, & les préparatifs néceſſaires déjà concertés, furent faits ſoigneuſement & avec diligence.

Le matin du jour aſſigné, au

moment où le ſoleil parut ſur l'horizon, le canon des remparts de la citadelle annonça la ſolennité. Tous les Inſulaires au deſſus de quinze ans, vêtus d'habits uniformes de drap de coton blanc, avec des paremens & des revers de ſoie pourpre, & chauſſés en brodequins, s'aſſemblerent en armes ſur la place du village, ſe formerent par compagnies en troupe réguliere, & commandés par leurs Officiers, marcherent dans le meilleur ordre, drapeaux déployés & précédés d'une muſique guerriere, juſqu'à la porte du palais du Souverain de l'Iſle. En arrivant, ils étendirent leur front, firent différentes évolutions, & s'étant diviſés, ſe placerent en haie, depuis la porte du palais juſqu'à celle de la citadelle.

Henri ſortit peu de momens après; revêtu d'une longue robe de coton pourpre à plis ondoyans, bordée d'une

grande frange de ſoie blanche, nu-tête, & les cheveux flottans ſur les épaules. Il étoit précédé de ſix de ſes freres, Guillaume, Charles, Vincent, Philippe, Etienne & Joſeph, qui portoient chacun ſur les mains les ornemens de la royauté, couverts d'une étoffe de ſoie. Henri monta ſur un char découvert, attelé de ſix chevaux, & les ſix freres s'étant placés à côté de lui, le char s'avança lentement du côté de l'eſplanade, accompagné de la troupe militaire diviſée en deux corps & ſuivie de tout le peuple, paré de ſes plus beaux habits, qui faiſoit retentir les échos d'alentour des cris de *vive Henri, notre Prince & notre Pere!*

Arrivé à l'endroit préparé pour la cérémonie, Henri deſcendit du char. Deux de ſes freres le ſoutinrent par deſſous les bras, pour l'aider à monter les gradins d'une ſorte d'eſtrade faite

en amphithéatre, ſur laquelle il devoit être couronné à la vue de tout le monde. Dès qu'il y fut monté, il ſe mit à genoux & fit à haute voix, à l'Etre ſuprême, une courte priere, où il lui demanda la force & la ſageſſe néceſſaires pour s'acquitter dignement de ſes pénibles devoirs. Quand il ſe fut relevé, Etienne & Vincent lui mirent ſur les épaules un long manteau de ſatin blanc, bordé d'une frange violette. Philippe lui poſa ſur la tête une couronne d'argent, ornée d'épis de blé d'or entrelacés. Guillaume lui préſenta pour ſceptre une houlette; Charles lui donna ſucceſſivement à tenir le manche d'une charrue, le code des Loix, & un encenſoir, & Joſeph lui ceignit un glaive. Les ſix freres s'étant réunis & l'élevant ſur leurs bras, le placerent ſur un trône, qui n'étoit autre choſe qu'une pile

de gerbes, puis ils s'inclinerent devant lui pour lui témoigner leur reſpect & leur obéiſſance.

Philippe prenant enſuite la parole, lui dit au nom de tous & d'une voix élevée : » Souverain, ou plutôt Pere de ce Peuple, ſouvenez-vous bien des devoirs que vous vous impoſez en vous engageant à le conduire. Les ornemens qui vous entourent & qui décorent votre front, vous les retracent vivement ſous les ſymboles les plus ſimples. La houlette qui vous ſert de ſceptre, vous avertit que vous êtes Paſteur, & que vous devez veiller avec tendreſſe ſur votre troupeau. Le trône de gerbes & la couronne d'épis, que votre puiſſance eſt fondée ſur l'agriculture, & que votre gloire dépend de ſa proſpérité ; le manche de la charrue, que votre Peuple attend de vous l'exemple de l'amour & du reſpect pour ce premier des Arts ; le

code des Loix, que l'Art nourricier ne peut exiſter, non plus que la Société, s'il n'eſt protégé par la juſtice; l'encenſoir, que vous êtes pour ce moment Miniſtre de morale, Pontife de la Religion, & à ce double titre, chargé non ſeulement de maintenir les rites ſacrés, mais de montrer à vos ſujets le chemin des vertus les plus ſublimes, de porter leurs vœux au Ciel, & de lui rendre graces pour les bienfaits qu'ils en ont reçus; le glaive enfin (emblême du pouvoir que la Société vous donne, en vous faiſant le centre des volontés & des forces de tous), que vous devez tout employer pour protéger & défendre leurs perſonnes & leurs propriétés «.

Henri, de l'aveu de qui Philippe venoit de parler ainſi, remercia d'abord ſon frere d'avoir pris ſoin de lui rappeler ſes devoirs de Souverain, & le priant de lui dire toujours la

vérité avec cette franchiſe patriotique, l'aſſura qu'il l'écouteroit toujours avec autant de docilité que de reconnoiſſance. Enſuite voulant faire voir que ſon déſir le plus ardent étoit de ſe montrer digne du rang ſuprême où l'élevoit ſa naiſſance, il fit du haut du trône un diſcours à l'aſſemblée, ſur les intérêts qui doivent unir les Sujets & le Souverain.

» Je m'acquitte aujourd'hui, continua-t-il, d'une des principales fonctions de ma place, comme premier Inſtituteur, en vous remettant ſous les yeux le pacte indiſſoluble qui lie le Chef de la Société aux membres qui la compoſent. Le Souverain ne ſeroit rien ſans doute ſans la Société, puiſqu'il exiſte par elle & pour elle. Mais la Société elle-même ne ſçauroit ſubſiſter, diſons mieux, ne ſe formeroit pas, ſi elle n'avoit dans la perſonne du Souverain une autorité

consentie, assez puissante pour faire régner l'ordre & la paix dans l'intérieur de l'Etat, pour défendre les propriétés publiques & privées des attentats de la cupidité & de l'injustice armée. Mais elle ne parviendroit jamais à une grande prospérité, si, par la faute ou l'impuissance du Chef, les Citoyens ne jouissoient pas de la plénitude de leurs droits; si l'instruction qui doit les enseigner étoit nulle ou même insuffisante; si enfin, le revenu public & le patrimoine commun étoient mal ou abusivement administrés. En deux mots, point de Société sans Chef; point de Société prospere & durable, sans l'union intime des volontés & des forces privées dans sa personne.

» Il est donc indispensable que le Souverain montre une attention & une vigilance continue à remplir ses devoirs, & que les Sujets lui four-

niſſent les moyens de s'en acquitter d'une maniere convenable ; qu'ils lui payent exactement la part que la Souveraineté doit prélever ſur leurs revenus en raiſon de leur quotité ; enfin, qu'ils l'aident de leurs lumieres & de leurs bras toutes les fois que les circonſtances & le bien commun le demandent.

» Je n'inſiſterai pas, mes chers enfans, ſur ces devoirs réciproques, puiſque l'inſtruction que vous avez reçue, & les Loix qui vous régiſſent, vous éclairent depuis long-temps ſur leur importance, & que vous ne pouvez douter que la ſûreté perſonnelle, la tranquillité publique & l'exiſtence même de la Société ne repoſent ſur cette baſe. Mais je vous conjure de vous en pénétrer vivement, & d'être toujours d'accord & d'intelligence avec celui qui vous gouverne, & je vous y engage par la conſidération de votre

propre intérêt, de celui de vos freres; & par le ſentiment de reconnoiſſance que vous me devez. Je n'ai pas les talens ſublimes de notre Pere; mais je ne lui cede en rien dans les ſentimens que j'ai pour vous. Mon Peuple ſera toujours le premier & le plus cher objet de mes affections. Je n'aſpire à d'autre bonheur qu'à celui de le rendre heureux; & toutes mes forces, tous mes talens ſeront employés à ce noble deſſein juſqu'à la fin de ma vie «.

Cette touchante exhortation, que l'accent du cœur & le geſte rendoient plus éloquente, fit couler de tous les yeux des larmes d'attendriſſement, & toute l'aſſemblée y répondit par de nouveaux cris de *vive Henri notre Pere.*

Au milieu de ces acclamations répétées, Henri deſcendit de ſon trône & de l'eſtrade, & ſe rendit à pied au champ royal, qui n'étoit pas éloigné,

avec tous ſes Officiers & ſuivi de la foule des Inſulaires. Là, s'étant mis à genoux, & proſterné la face contre terre, il remercia le Maître de tous les biens, au nom de ſon Peuple, des nouveaux fruits qu'il avoit fait croître, & lui en offrit les prémices; enſuite il ſe dépouilla de ſon manteau & de ſa longue robe, prit une faucille qu'on lui préſenta, & commençant la moiſſon, coupa une gerbe de blé, qu'il lia lui-même. Ses Officiers, armés de faucilles, ſuivirent à l'envi ſon exemple, & couperent les blés de pluſieurs ſillons. Tous les aſſiſtans mirent enſuite la main à l'ouvrage, de ſorte que le champ fut bientôt moiſſonné.

En ſortant du champ royal, Henri s'occupa d'une fonction non moins importante que celle qu'il venoit de remplir. Les jeunes gens des deux ſexes, en âge de devenir chefs de

famille, & dont les parens approuvoient l'union, s'étant assemblés tout près du champ pour demander au Souverain qu'il légitimât leurs accords, & les parens, qui l'avoient déjà prévenu de leurs intentions, l'ayant prié de bénir leurs enfans, il unit solennellement & avec beaucoup d'appareil ces jeunes couples; douce espérance de la Société présente, & présage flatteur de la prospérité des races à venir.

Cependant quelques Insulaires chargés des détails de la fête, préparoient & portoient sur l'esplanade un repas rustique, qui se trouva servi lorsque la cérémonie des mariages fut achevée & que les moissonneurs eurent fini leur travail. Il étoit dressé sur une table immense en fer à cheval, ombragée par de vastes pavillons ouverts de tous côtés. Henri, comme Chef & Pere de cette grande famille,

ſe mit au bout de la table ; les principaux de l'Iſle ſe rangerent à ſes côtés, & tout le reſte du Peuple y prit ſa place après eux. Le repas ſimple, mais abondant, ſe fit avec la gaîté la plus décente. L'affection qui lioit tous les convives, le lieu, les circonſtances épanouiſſoient tous les cœurs, animoient tous les eſprits. Ce fut un vrai feſtin de Patriarche.

On y chanta, en chœur, le bonheur des hommes qui vivent paiſiblement unis, ſelon le vœu de la Nature, ſur une terre qui récompenſe libéralement leurs travaux. On chanta le retour du printemps, paré de fleurs & de verdure, les délicieuſes ſoirées de l'été, la douce joie du Laboureur, en voyant la dépouille de ſes guérets remplir ſes granges, & les fruits variés de Pomone, & les doux préſens de Bacchus. De jeunes couples chanterent auſſi l'amour pur & chaſte,

charme de la vie de deux époux ; conſolateur des peines, & ſoutien des familles.

Après le dîné, qui avoit commencé tard & que le plaiſir avoit prolongé bien avant dans le jour, les convives, précédés d'une brillante muſique, ſe rendirent dans un endroit ſpacieux & uni, revêtu d'une molle pelouſe, où des danſes vives & variées commencerent auſſi-tôt. Henri ni Adélaïde ne danſerent point ; mais Louis leur fils aîné, & ſa ſœur Eliſe, ouvrirent le bal à leur place. Tous les jeunes gens des deux ſexes, exercés depuis le bas âge dans l'art agréable de ſe mouvoir en cadence au ſon des voix & des inſtrumens, ſe partageant en pluſieurs bandes, firent preuve de légéreté, de ſoupleſſe, de grace & de préciſion dans leurs mouvemens.

Lorſque les contredanſes ordinaires furent achevées, ils formerent entre

eux

eux des ballets, où ils figurerent différens événemens de l'Hiſtoire de l'Iſle. Un danſeur & ſa compagne exécuterent d'abord un pas de deux, & repréſenterent par leurs attitudes, leurs geſtes & leur action, l'embarras & la peine de nos chers parens à leur arrivée ſur cette terre déſerte, leurs travaux, leurs voyages, leur union contractée en préſence du Ciel. D'autres retracerent l'avénement de la famille, ſa multiplication, & les occupations diverſes & continues de tous ſes enfans. D'autres enfin, la fuite de Baptiſte & de Guillaume, la rencontre des Negres ſauvages, & les guerres périlleuſes de la Colonie contre ces hordes féroces. Ces ballets parfaitement deſſinés, firent le plus grand honneur aux talens de Vincent, qui les avoit compoſés, ainſi qu'aux acteurs qui les avoient

exécutés avec beaucoup de nobleſſe & de vérité.

Tous les acteurs & les ſpectateurs ſe prenant enſuite par la main, pour marque d'union & d'égalité ſous un Roi juſte, formerent une vaſte enceinte, au milieu de laquelle étoient placés Henri & Adélaïde. Puis tournant en cadence autour de leurs Chefs, tantôt avec vivacité, tantôt d'un pas grave & lent, en s'inclinant quelquefois pour leur rendre hommage, d'autres fois en ſe diviſant pour ne former qu'une longue chaîne qui ſe dérouloit, ſe replioit, ſerpentoit, & dont les deux bouts venoient ſe rejoindre auprès d'eux & les renfermoit dans le cercle qu'elle décrivoit encore, ils offroient ainſi le tableau mouvant du cercle de la Société, dont le Souverain eſt le centre, & qui, interrompu & ſubverti par les

déſordres, ne peut ſe rétablir ni ſe réformer que ſous ſes auſpices & ſous ſes yeux.

Il étoit déjà nuit quand les danſes ceſſerent. Alors le canon avertit qu'on alloit jouir d'un autre ſpectacle. Des fuſées partirent du fond de l'eſplanade, & tous les yeux s'étant tournés de ce côté-là, l'on vit s'allumer ſucceſſivement toutes les parties d'un feu d'artifice, qui, au milieu de l'obſcurité, montroit une magnifique décoration.

L'ordonnance de ce feu, comme toutes les autres parties de la fête, étoit allégorique & relative à la protection dont a beſoin l'agriculture. Le théatre repréſentoit le penchant d'un côteau, ou plutôt un terrre qui contenoit un champ de blé, dont la moitié étoit encore ſur pied, & dont l'autre moitié déjà moiſſonnée offroit pluſieurs rangs de gerbes poſées debout.

On voyoit autour du champ différentes eſpeces d'arbres chargés de fruits ; & vers le haut du tertre pluſieurs ceps de vigne, dont les jets ſuperbes s'élançant juſqu'à la cime d'autres grands arbres, montroient à travers les feuilles leurs grappes pleines & pendantes.

Un petit fort triangulaire, conſtruit ſur le ſommet de la hauteur, avec autres deux petits forts placés ſur les côtés, & en avant du tertre, renfermoient entre eux le champ & les vergers, & leur ſervoient de défenſe. Les terraſſes de ces petits forts portoient chacun une aſſez grande pyramide. Celles qui faiſoient les deux coins du devant du théatre, tournoient ſur un pivot. La pyramide du fort le plus élevé étoit immobile. L'écuſſon des armes de l'Iſle (qui ſont trois gerbes d'or en champ d'azur), orné de palmes & de branches d'olivier, en décoroit la face antérieure. Deux

fontaines de feu jailliſſantes, accompagnées chacune de deux aigrettes lumineuſes, en garniſſoient les côtés, & le ſommet étoit couronné d'un globe plein d'artifice, ſurmonté d'un de ces grands ſoleils qu'on appelle gloire.

Dès qu'on eut tiré les fuſées qui partoient de derriere cette pyramide, d'autres fuſées préparées pour porter le feu à diverſes parties du théatre, s'élancerent du devant, & allerent allumer à vol de corde toutes les lances à feu qui le bordoient ou décoroient les pyramides, enſuite les blés du champ, les gerbes, les fruits & les feuilles des arbres. On vit en un moment tous ces objets briller de leurs couleurs naturelles. L'écuſſon des armes du Souverain, les fontaines & le grand ſoleil s'allumerent en même temps, & jeterent un grand éclat ſur toute la ſcene.

Alors une troupe de Sauvages, armés de maſſues enflammées, s'avancerent pour piller les fruits & brûler les moiſſons; mais à leur approche, il ſortit, du milieu de l'écuſſon des armes du Prince, de nouveaux artifices, qui, volant horizontalement, mirent le feu à ceux des trois forts, d'où il partit auſſi-tôt des pots à feu, des bombes, des grenades, qu'on vit tomber de toutes parts ſur ces ennemis, & dont l'exploſion, la lumiere & le fracas étonnerent les ſpectateurs, charmés d'ailleurs de leur bel effet. Les Sauvages, obligés de reculer, revinrent encore à la charge; mais accablés par un nouveau déluge de feux, ils tomberent & ils diſparurent. Enfin, en ſigne de victoire, pluſieurs trophées parurent à la fois en feu, & jeterent une multitude de gerbes de fuſées, qui terminerent le ſpectacle.

Henri ſe montra fort ſatisfait de

la fête. Il en loua l'ordonnance & l'exécution, en remercia tous les chefs de famille, puis s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu. Les citoyens, qui l'avoient accompagné jusqu'au palais, s'en allerent gaîment & paisiblement chacun chez soi, le cœur plein de la plus douce confiance en leur Souverain, & se rappelant avec attendrissement toutes les preuves d'affection qu'il venoit de leur donner. Ainsi finit cette fête agricole & paternelle, bien digne de trouver place dans les annales de l'Isle.

CHAPITRE LIV.

Conduite répréhenſible des Ardent ; leur caractere, leurs paſſions. Wilſon, qui cherche à les rendre les inſtrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Roſa & le jeune Robert, & qui, pour en venir à bout, veut mettre la diviſion dans la Société, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conſeils perfides, & leur inſpire de funeſtes réſolutions.

L'IMPARTIALITÉ que nous devons garder en rédigeant ces Mémoires, nous oblige de dire ici que les témoignages flatteurs de zele & de reconnoiſſance, donnés à Henri le jour de ſon couronnement, ne furent pas univerſels. Tous les hommes de la

nombreuſe famille de l'Ardent, en âge de ſe préſenter dans la Société, pluſieurs jeunes gens d'autres familles, ni l'Anglois Wilſon, qui leur étoient attachés, ne parurent point à cette fête. Ils avoient cru pouvoir s'en diſpenſer, ſous prétexte que les affaires de leur commerce les appeloient hors de l'Iſle. Ils en étoient partis quelque temps avant la cérémonie, & ſe trouvoient en mer lorſqu'elle eut lieu. Le même prétexte avoit empêché les chefs de cette maiſon de paroître aux funérailles des deux Fondateurs, & de garder la retraite & la modeſtie que le deuil de nos chers parens, & celui de leur propre pere, exigeoient d'eux particuliérement.

Cette étrange conduite avoit tourné ſur eux les regards du reſte des Inſulaires. Elle s'éloignoit trop de celle de la plupart des autres familles, & leur donnoit un exemple trop dan-

gereux, pour n'être pas remarquée & même censurée. On voyoit cette maison active, travailler avec une ardeur infatigable à sa fortune ; on voyoit tous les jours ses richesses grossir d'une maniere étonnante, & l'on étoit surpris & en quelque sorte honteux pour elle, qu'elle montrât si peu de modération après tant de succès. Quelques personnes la taxoient d'avarice ; d'autres la soupçonnoient d'être encore plus ambitieuse, fondées sur ce que les principaux de cette famille faisoient beaucoup de libéralités aux jeunes gens qu'ils vouloient s'attacher, & que cette affectation de libéralité tendoit à augmenter le nombre de leurs partisans.

Baptiste avoit eu l'administration supérieure des travaux & des revenus publics ; Victor, son fils aîné, en avoit la recette & le maniement. Tout cela lui donnoit beaucoup de crédit & des

émolumens conſidérables, qui, ajoutés aux revenus de ſes biens fonds, ſoigneuſement cultivés, & aux profits immenſes d'un commerce très-actif, le rendoit le particulier le plus riche de la Colonie. Wilſon n'oublioit rien pour donner à cette maiſon toute la ſplendeur & l'élévation qu'elle pouvoit acquérir, & il le faiſoit, non par attachement pour elle, mais pour ſatisfaire les dangereuſes paſſions qui régnoient dans ſon cœur, & remplir les deſſeins perfides qu'elles lui inſpiroient. Il en avoit ourdi la trame avec le ſecret & la pénétration du fourbe le plus profond, & tout ſembloit concourir à le favoriſer.

En traçant ici le portrait de Wilſon, d'après ſes odieuſes manœuvres & les écrits qu'on lui a trouvés, nous le faiſons à regret ; mais ce qu'exigent de nous la vérité & l'inſtruction de nos deſcendans, nous font un devoir

de le peindre tel qu'il s'eſt montré.

Cet Etranger réuniſſoit en lui les qualités les plus nuiſibles à la Société. Il n'avoit aucun fond de morale ni de Religion ; il ne connoiſſoit de regles de conduite & de loix ſociales, que les conventions humaines appuyées de la force. Il penſoit que la différence du juſte & de l'injuſte n'exiſtoit dans l'idée des hommes, que d'après celle qu'en avoient faite les premiers Légiſlateurs ; que ceux-ci, qui connoiſſoient leur foibleſſe naturelle, & craignoient la méchanceté innée au cœur humain, profitant de l'aſcendant que leur éloquence & leur dextérité leur donnoient ſur les eſprits, avoient inventé le culte & les Loix, & les avoient établis pour aſſervir les opinions, & contenir les plus forts & les plus adroits, qui, ſans ces barrieres, poſées par une prévoyance artificieuſe, étoient en droit d'employer

à leur plus grand avantage la ſupériorité de leurs moyens. Il étoit auſſi perſuadé que, par l'inſtitution de la Nature, tout étant commun à tous, & chacun ayant le droit de faire ſa part la meilleure qu'il peut ſans s'embarraſſer des autres, ces conventions & ces loix ne lioient les hommes qu'autant qu'ils y conſentoient, ou qu'une force majeure les ployoit à l'obéiſſance.

D'après ce malheureux ſyſtême, enfant de l'orgueil & de la cupidité, chérement accueilli par l'ambition, & qui n'eſt encore, hélas! que trop ſuivi, Wilſon ne reſpectoit les Loix divines & humaines, ni l'autorité ſuprême du Souverain, que lorſqu'il trouvoit ſon intérêt à leur demeurer ſoumis. Il cherchoit d'ailleurs à s'y ſouſtraire de tout ſon pouvoir, lorſqu'elles vouloient mettre un frein à ſes paſſions indomptées. Le fond de

ſon caractere étoit un orgueil ſans meſure, qui, rapportant tout à lui, le rendoit un homme abſolument perſonnel. Choquer cet orgueil intraitable, s'oppoſer ou nuire à ſes déſirs, obtenir ſur lui des préférences, c'étoit allumer dans ſon cœur la jalouſie la plus vive, la haine la plus animée; c'étoit mériter de ſa part tous les traits de la vengeance.

Il n'avoit quitté furtivement ſes compatriotes, comme nous l'avons ſu depuis, & ne s'étoit réfugié aux Philippines, que pour ſe ſouſtraire à la peine que ſon orgueil injuſte méritoit. Il avoit voulu s'approprier, dans les dépouilles des Eſpagnols, une part plus conſidérable qu'il ne devoit prétendre. Les reproches du Commodore Anglois n'avoient eu d'autre effet que d'élever entre eux une vive querelle, où Wilſon s'étoit permis d'inſulter publiquement cet Officier, ſon ſupé-

rieur. Celui-ci l'avoit fait mettre aux arrêts, en déclarant qu'à leur retour en Europe ce manquement ſeroit jugé par un Conſeil de guerre. Pour éviter le ſort qui l'attendoit, le coupable ayant trompé ſes gardes, étoit ſorti de priſon pendant la nuit, ſous l'habit d'un Eſpagnol. Il avoit enſuite jeté à la mer ſes vêtemens chargés de matieres peſantes, pour laiſſer croire qu'il s'y étoit jeté lui-même, & l'équipage qui l'avoit cru, l'avoit mis à terre ſans le reconnoître, avec une partie des priſonniers.

A la vue de Dona Roſa, il s'étoit ſubitement paſſionné pour elle; & Don Pedro, qui lui ôtoit l'eſpoir de toucher le cœur de cette belle Eſpagnole, lui étoit devenu par-là ſi odieux, que quoiqu'il fût obligé de déguiſer ſes ſentimens & qu'il s'efforçât de les cacher, il ne pouvoit ſouvent s'empêcher de les laiſſer paroître.

Il s'étoit ſecrétement ſervi de tous les moyens pour traverſer les prétentions & le bonheur de ſon rival ; & l'on a vu que celui-ci commençant à s'appercevoir de ſes pernicieux deſſeins, en ſuccombant à ſa maladie, l'avoit ſoupçonné d'être l'auteur de ſa mort. Ses ſoupçons, à la vérité, pouvoient être ſans fondement ; mais du moins ils laiſſent voir de quoi dès-lors on le jugeoit capable. Sa conduite poſtérieure ne les a pas rendus plus légers.

Wilſon avoit fondé de grandes eſpérances ſur la mort de Don Pedro, & il ſe félicitoit au fond du cœur, de voir tomber ainſi le ſeul obſtacle qu'il croyoit trouver à ſes déſirs. Mais fruſtré dans ſon attente, en remarquant l'horreur que ſa préſence inſpiroit à l'Eſpagnole, & reconnoiſſant qu'il tenteroit en vain de lui inſpirer d'autres ſentimens, le profond dépit qu'il

en conçut changea tout à coup l'amour ardent qu'il lui portoit, en une haine implacable. Un homme tel que Wilſon, ne pouvant être heureux dans la perſonne qu'il aime, veut en faire tout le malheur. Il réſolut donc de ſe venger de Dona Roſa, & il attendoit que le temps & les circonſtances lui en fourniſſent l'occaſion, lorſqu'il découvrit qu'il avoit un rival dans Robert, & crut s'appercevoir que les attentions & les vœux de ce jeune homme, vertueux & modeſte, n'étoient pas reçus de l'Eſpagnole avec indifférence.

Ce n'étoit, quant à ce dernier point, qu'une imagination de la jalouſie de l'Anglois, car le cœur de cette jeune perſonne reſta long-temps fermé à de nouveaux ſentimens de tendreſſe. Elle ne recevoit alors Robert que comme le fils de ſes protecteurs, ne lui montroit que les complaiſances

de l'amitié ; & Robert n'avoit encore fait parler que ſes ſoins & ſes empreſſemens, ſans avoir permis à ſa bouche d'expliquer plus clairement les ſentimens de ſon cœur.

Il ſeroit néanmoins bien difficile de ſe faire une idée de la haine & de la fureur dont Wilſon ſe ſentit animer contre Dona Roſa, & ſur-tout contre Robert. Il jura, dans le fond de ſon ame, de tirer une vengeance mémorable de ce qu'il appeloit un outrage, & il ne ſongea plus qu'à trouver & à préparer les moyens de ſe ſatisfaire. Cependant, comme Robert étoit fils du Souverain, chéri de ſes parens, eſtimé de la Colonie, & que, par ſes manieres & ſon caractere, Dona Roſa s'étoit attiré l'affection & le reſpect de tout le monde, il jugea devoir prendre de grandes précautions & uſer même d'artifice pour ne pas ſe compromettre.

Le caractere de Henri étoit celui d'une bonté ferme & constante. Exact à remplir ses devoirs, sévere à lui-même, il se montroit sans défiance à l'égard des autres ; toujours indulgent pour leurs fautes, toujours prêt à les excuser, s'ils en témoignoient le moindre repentir. Il s'étoit apperçu de l'amour de Robert pour l'Espagnole, & il ne l'avoit point désapprouvé, lors même que celui-ci lui en avoit fait l'aveu & l'avoit prié de légitimer ses démarches. Mais pour connoître si l'amour de son fils ne venoit pas plutôt de l'ardeur des sens & de la fougue de la jeunesse, que d'une inclination fondée sur l'estime, si ce n'étoit pas enfin une folle passion, il l'avoit mis à l'épreuve en ne lui donnant pas d'abord son consentement, & en l'emmenant avec lui dans le dernier voyage qu'il avoit fait à Saméa. Mais Robert, toujours docile aux

volontés de ſon pere, s'étant ſoumis ſans réſiſtance à ce qu'il exigeoit de lui, Henri avoit été convaincu, par cette prompte obéiſſance, de la pureté des ſentimens de ſon fils, & il les avoit approuvés.

Ce conſentement de Henri étoit un ſecret entre le pere & le fils, qui n'eſt venu que long-temps après à la connoiſſance du public : cependant Wilſon, qui habitoit alors le palais du Prince, & qui épioit ſans ceſſe les démarches & les diſcours de Robert, avoit reconnu que ſon rival ne faiſoit pas ſa cour à l'Eſpagnole ſans y être autoriſé par Henri ; & cette découverte achevant de l'enflammer de courroux, lui avoit fait étendre ſes projets de vengeance contre la maiſon & l'autorité du Souverain, qui, tant qu'elle exiſteroit, ſeroit pour ſes eſpérances un obſtacle inſurmontable

Dans la poſition & les circonſtances

où étoit Wilſon, c'étoit une choſe bien affreuſe qu'il cherchât à faire tomber les coups de ſa méchanceté ſur la famille de Henri, qui lui donnoit encore un aſile, & où les chefs le traitoient, non pas comme un étranger, mais comme un enfant de la maiſon. C'étoit en même temps une hardieſſe bien téméraire dans une Société, où l'ordre & l'union avoient régné juſqu'alors avec tant d'harmonie. Mais que n'oſe pas tenter & ſe promettre un homme pervers, audacieux & opiniâtre, qui, dédaignant tous les principes d'honneur & de morale, ne connoît rien qui le retienne, ni qu'il doive reſpecter lorſque les paſſions commandent?

Wilſon voyoit toutes les difficultés qui s'oppoſoient à ſes projets. Mais loin de le décourager, elles ne ſervoient qu'à l'affermir dans ſa réſolution. Il n'en trouvoit que plus de

gloire & de satisfaction à les vaincre. Il fondoit l'espoir du succès sur la famille de l'Ardent, dont les richesses, le crédit & le caractere de la plupart des membres étoient propres à lui fournir les moyens qui lui manquoient. Il avoit observé qu'à l'exemple de Baptiste, leur premier Chef, les fils de cette maison nombreuse & puissante avoient tous, & particuliérement Richard, le second, un amour-propre excessif, qu'un rien blessoit profondément; qu'ils pardonnoient rarement à ceux qui l'offensoient, & que voulant prévaloir en tout sur les autres, ils étoient, par cela même, très-susceptibles d'envie, de jalousie, de cupidité, d'ambition, & devoient mettre autant d'obstination que d'activité dans toutes leurs entreprises.

Il s'attacha en conséquence à flatter ces esprits superbes, à leur offrir de nouveaux moyens de s'élever, à

leur inſpirer le goût des voyages, où il pourroit déployer à leur ſervice, leur diſoit-il, les connoiſſances & les talens qu'il avoit acquis dans la marine; à leur perſuader enfin qu'il leur étoit non moins attaché que néceſſaire; & il vint à bout de les gagner, de les mener, de les maîtriſer à ſa guiſe.

Il n'oſa d'abord leur propoſer rien de directement contraire à l'intérêt de la Colonie, ni à l'obéiſſance qu'ils devoient aux Loix & au Souverain. Il ſe contenta de les en détourner d'une maniere inſenſible; mais lorſqu'il eut bien connu tout l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, il s'expliqua plus ouvertement, & il ne les trouva malheureuſement que trop diſpoſés à ſuivre ſes perfides leçons.

Il ne leur parla, dans les commencemens, que de l'intérêt de leur fortune, des ſpéculations qui pouvoient

l'augmenter, ne leur fit entrevoir que l'aiſe & les commodités qu'ils en retireroient. Il attendit à leur préſenter d'autres conſidérations, que les ſuccès de leurs entrepriſes & les jouiſſances du luxe, leur donnant une plus haute idée de leur mérite, & les portant à mépriſer l'eſprit de décence & d'égalité qui régnoit dans la Colonie, leur attirât quelque ſemonce de la part du Souverain. Il ne doutoit pas qu'une réprimande, faite même avec douceur, ne révoltât leur amour-propre & ne leur fît déteſter l'autorité qui l'offenſoit. Il ſe réſervoit de tirer parti de ces diſpoſitions.

Ce que Wilſon prévoyoit ne manqua pas d'arriver, & juſtifia ſes eſpérances. A meſure que les Ardent devenoient plus riches, ils s'éloignoient de la ſimplicité de nos mœurs; ils avoient moins d'égards & de modeſtie; ils affichoient le luxe & l'oſtentation;

tentation ; ils ſe montroient plus ſuſceptibles ; ils devenoient inſolens. L'on murmuroit de cette conduite. Henri, qui, dans ſa place, ne pouvoit la tolérer ſans montrer de la foibleſſe, les fit appeler devant lui, & leur rapporta les plaintes qu'on élevoit à leur ſujet ; il leur reprocha de n'avoir point obſervé les pieux uſages que la décence exigeoit d'eux pour le deuil de leur Pere, & de s'être diſpenſés de paroître aux funérailles des Fondateurs & à la fête du couronnement. Il leur dit enſuite que de tels exemples ne pouvoient que ſcandaliſer les gens vertueux, & porter le relâchement dans les ames foibles ; enfin il les exhorta, d'un ton doux & plein d'affection, à ſe comporter différemment. Mais ces remontrances, où la bonté paternelle du Chef ſe montroit à découvert, & où tout autre Citoyen que les Ardent eût trouvé de nouveaux motifs de le chérir, ne parut

à ceux-ci qu'une humiliation d'autant plus cruelle, que les préventions orgueilleuſes, qui les aveugloient ſur eux-mêmes, ne leur permettoient pas de penſer qu'ils l'euſſent méritée, & qu'ils ne pouvoient d'ailleurs témoigner au Souverain le vif reſſentiment qu'elle leur inſpiroit. Cependant ils lui répondirent, qu'ils n'avoient fait qu'uſer de la liberté que les Loix accordoient à tout Citoyen d'employer ſa perſonne & ſes propriétés à ſon plus grand avantage.

Henri leur répliqua, qu'à la vérité ils n'avoient pas manqué préciſément aux Loix, qui ne peuvent défendre que les actes viſiblement nuiſibles à la Société; mais qu'ils avoient manqué aux mœurs, c'eſt-à-dire, aux habitudes acquiſes d'après l'opinion générale & le ſentiment intérieur que chacun a des choſes d'honnêteté & de décence. » Les mœurs, ajouta-t-il, ſont

le ſupplément des Loix, & ne peuvent par conſéquent être jugées par les Loix. Les infractions graves faites à celles-ci, ſont des crimes qui doivent être punis par des peines juridiquement prononcées; mais les manquemens eſſentiels & fréquens aux mœurs, ſont des vices qui encourent la perte de l'eſtime publique, & méritent, quand on les commet ſciemment, les remontrances & les avis charitables des Supérieurs «. Les Ardent, qui ne virent dans cette réprimande qu'un acte d'autorité purement arbitraire, ſe retirerent honteux & mécontens, ſe promettant bien de ne pas l'oublier.

En leur faiſant cette douce rémontrance, Henri avoit pris la précaution de n'avoir pas de témoins, pour ménager la délicateſſe & l'amour-propre de cette famille; & elle avoit trop d'orgueil pour la divulguer: mais le cœur de Richard, plus ſuſceptible

encore que celui de ſes freres, étoit trop plein du ſentiment de cette injure imaginaire, pour ne pas chercher à s'épancher. Il alla ſur le champ trouver Wilſon, l'aborda le viſage encore ému, l'œil courroucé. Il lui rapporta ce qui venoit de ſe paſſer, &, par le ton & la maniere dont il lui fit ce récit, par les réflexions qu'il y ajouta, lui laiſſa voir à découvert tout le reſſentiment que lui & ſes freres en avoient conçu.

Wilſon eut une grande joie de cette nouvelle; mais il n'en fit rien paroître. Il n'en étoit pas au point où il vouloit arriver. Il loua la ſenſibilité de Richard, & celle de ſes freres dans cette occaſion, comme une marque non équivoque de leur délicateſſe, & de la nobleſſe de leur caractere. Cependant il prit un air de modération pour dire à Richard que, quoique le Souverain, en cenſurant leur conduite

domeſtique, excédât ſans doute ſes droits, il n'avoit pas eu peut-être intention de les offenſer; qu'il ne falloit pas juger par cette ſeule démarche de Henri, de ſa bonne volonté pour eux; qu'ils auroient d'autres occaſions de s'en aſſurer, & qu'ils devoient ſuſpendre juſque là leur jugement & leur colere. Que ſi, dans la ſuite, il ſe montroit contraire à leurs deſſeins, il faudroit alors convenir qu'il en prenoit ombrage, qu'il les jalouſoit, & vouloit arrêter le cours de leur proſpérité; mais que s'il les approuvoit, on devoit oublier ce qui venoit de ſe paſſer.

» L'attachement & la reconnoiſſance, ajouta-t-il, me lient à votre maiſon; & l'inclination particuliere que je vous porte, me fait embraſſer vos intérêts à l'excluſion de tout autre. Mon unique but eſt de vous être utile. Mes conſeils & mes ſervices ont pu vous en donner

une preuve; mais la suite vous montrera mieux ce que je veux faire pour vous.

» Par ses richesses & son crédit, votre famille est déjà la seconde de l'Isle. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Si vos freres veulent me croire, elle égalera bientôt celle du Souverain même, par sa fortune & sa splendeur; mais c'est par l'usage qu'elle en fera, qu'elle doit s'élever au degré de puissance & d'autorité qui lui manque. La considération & le pouvoir sur les esprits, sont une suite de la bonne opinion qu'on donne aux autres, des moyens & du désir qu'on a de leur plaire & de les servir. Ces moyens sont dans vos mains; employez-les à gagner le Peuple.

» Le juste sentiment que vous avez des grandes qualités qui vous distinguent du reste des Insulaires, vous a peut-être fait négliger le soin de caresser leur amour-propre, de les mettre

dans votre dépendance par vos manieres & vos largeſſes. Vous avez fait en ce genre des avances à quelques-uns ; mais ces attentions mêmes & ces libéralités ont excité l'envie de ceux qui n'en étoient pas l'objet. Appaiſez la jalouſie, flattez les paſſions, montrez-vous prodigues, perſonne ne vous réſiſtera. Vous ne ſerez pas ſeulement alors au deſſus de tous les reproches ; devenus, dans l'Iſle, le refuge & l'appui des petits & des foibles, accrédités & chéris au dehors, le Chef lui-même ſera forcé de vous ménager, de vous conſidérer, de ne rien faire en quelque ſorte ſans votre aveu. Et que ſavons-nous ce que cette conduite & les événemens vous préparent de grandeur ? Tel eſt le plan général de politique que vous devez tous ſuivre de concert, & avec une ardeur unanime.

Quant à ce qui vous regarde perſonnellement, je penſe que vous devez

ſonger à vous choiſir une épouſe, qui, en vous donnant un nouveau luſtre, puiſſe aſſurer le bonheur de vos jours. S'il m'eſt permis de lire dans votre cœur, je crois que la jeune étrangere ne vous eſt pas indifférente. J'ai vu ſouvent vos regards s'attacher ſur elle avec complaiſance. Rien de plus aimable que cette jeune perſonne, dont la beauté ſéduiſante eſt le moindre charme. Vous connoiſſez l'élévation de ſon eſprit, l'aménité de ſon caractere, &, par l'hiſtoire de ſes malheurs, quel eſt ſon courage & ſa conſtance; mais, comme le reſte des Inſulaires, vous ignorez qu'elle peut faire la fortune de l'homme qu'elle épouſera. Je ſais, par un effet du haſard, qu'elle a ſauvé de ſon naufrage des pierreries d'un très-grand prix. Cette conſidération n'eſt pas à mépriſer dans un pays où la dot des femmes n'eſt rien, ou du moins que très-peu de choſe.

» Tous les cœurs volent au devant de Dona Rosa, tous désirent ardemment de pouvoir la consoler. Si le vrai mérite peut rouvrir son cœur à des sentimens tendres, c'est à vous sans doute qu'est réservé ce bonheur. J'ai, je vous l'avoue, éprouvé, comme tant d'autres, le pouvoir de ses charmes; je lui ai rendu des soins, & je me flattois de l'espoir de la rendre sensible & de la lier à mon sort. Mais sa longue tristesse, cause de sa froideur, la disproportion de nos âges, le goût de la liberté, & plus que tout cela, vos sentimens pour elle, les convenances qui vous rapprochent l'un de l'autre, & ce que je dois à l'amitié, me font renoncer à mes poursuites. Je vous fais le sacrifice de mon amour, je vous cede mes droits & mes espérances; & quand je me retire devant vous, je pense que vous ne devez craindre aucun de vos concurrens «.

Séduit par son orgueil, Richard avaloit à longs traits le poison de ces flatteries & de ces trompeuses insinuations. Cupide, ambitieux, secrétement épris des charmes de l'Espagnole, il voyoit avec transport la perspective riante que Wilson lui présentoit.

» Cher ami, lui dit-il en l'embrassant, vous me donnez ici la preuve d'un attachement bien rare, & vous acquérez de grands droits à ma reconnoissance. Que vous connoissez bien mon cœur! vos réflexions me consolent; vos conseils m'encouragent; le sacrifice que vous faites en ma faveur me touche sensiblement; & quels objets vous présentez à mes espérances! L'honneur & la gloire de ma maison, l'établissement de ma fortune, & la possession de ce que j'adore. Oui, cher Wilson, vous m'avez deviné. Je vous dois une confidence qu'une fausse discrétion ne m'a pas permis de vous faire.

» J'étois absent de l'Isle quand Dona Rosa y est arrivée. Je l'ai trouvée à mon retour dans l'excès de la douleur. Mais ses pleurs & son abattement ne la rendoient que plus touchante. Je n'ai pu la voir sans l'aimer, & sans brûler du désir de la posséder un jour. Cependant, je vous l'avoue, j'ai craint de lui montrer mes sentimens, lorsque ses larmes couloient encore; j'ai craint ensuite de lui faire vainement l'hommage de ma liberté, en voyant que tant d'autres qui m'avoient prévenu n'étoient pas écoutés. Le silence m'étoit pénible; un refus eût été pour mon cœur un coup mortel. J'attendois que le temps me fournît une occasion favorable pour me déclarer, ou qu'il éteignît le feu qui me consume. Quelle activité l'espoir que vous me donnez va lui communiquer! & cependant que faut-il que je fasse? quelle conduite ai-je à tenir avec Dona Rosa? quelles

mesures dois-je prendre à l'égard de mes rivaux ? Enfin, à quoi me déterminer, si le Chef de la Colonie n'approuve pas mes démarches ? Je ne dois pas vous dissimuler que mes prétentions, une fois annoncées, ma délicatesse naturelle ne me laisseroit pas souffrir impunément d'outrageantes oppositions «.

Wilson loua beaucoup cette façon de penser, bien digne, suivant lui, de la fierté d'une ame élevée. Puis il lui dit, qu'avant de se déclarer ouvertement, il devoit tâcher de gagner la confiance de Dona Rosa par ses manieres & ses discours, lui faire une cour assidue, & n'avoir l'air de s'appercevoir des poursuites de ses rivaux que pour redoubler d'attention & de complaisance auprès d'elle. » Quand vous verrez, ajouta-t-il, qu'elle désire votre présence, qu'elle vous écoute avec plaisir, alors expliquez-lui vos

ſentimens & vos intentions ; & ſi ſon cœur penche en votre faveur, comme je n'en doute point, il ne vous ſera pas difficile d'en obtenir l'aveu. Dans ce cas, le Souverain ne ſçauroit s'oppoſer à votre union, ſans ſe montrer contraire à l'honneur de votre maiſon, & à votre fortune particuliere : abus de pouvoir qu'il doit éviter, de peur de mécontenter toute la Colonie, à qui d'ailleurs cet acte de deſpotiſme rendroit vos intérêts plus chers. Voilà ce que mon attachement & mon expérience me ſuggerent pour vous & pour vos freres. Rendez-leur, je vous prie, cette converſation, & faites-en ſurtout votre profit «.

Le but de Wilſon, dans ſes perfides conſeils, étoit de diriger à ſon gré cette famille, d'augmenter la bonne opinion qu'elle avoit d'elle-même, d'étendre ſes prétentions & ſes entrepriſes, & de la pouſſer à des démarches,

qui devant néceſſairement trouver des obſtacles inſurmontables dans le Chef de la Société, ainſi que dans Robert & dans Dona Roſa, ne pouvoient manquer d'allumer contre eux, dans le cœur des Ardent, la jalouſie & le reſſentiment, & de les rendre capables de tout oſer pour en tirer vengeance.

Richard étoit bel homme, hardi, beau parleur. Wilſon, qui penſoit mal des femmes, croyoit ces qualités ſuffiſantes pour gagner les bonnes graces de Dona Roſa. Si Richard réuſſiſſoit auprès d'elle, Wilſon ſe vengeoit de Robert & de Henri, &, quoi qu'il arrivât, il ne doutoit pas que cela ne diviſât les deux familles, ne les rendît ennemies, & que les déſordres que produiroient naturellement ces diſſentions, n'amenaſſent des événemens favorables à ſes projets. Il eſpéroit d'ailleurs que Dona Roſa, cauſe innocente de ces troubles, y trouveroit

des ſujets de déteſter ſon arrivée dans l'Iſle, & la peine du mépris qu'elle avoit oſé lui montrer.

L'orgueilleux Richard & ſes freres adopterent aveuglément le plan de conduite que le fourbe Wilſon leur traçoit. Comme ils croyoient que tout leur étoit dû, ils étendoient ſans meſure leurs vûes & leurs prétentions. Victor demanda toutes les places que ſon pere avoit occupées, & le Chef de la Société, qui ne lui connoiſſoit pas aſſez de mérite pour les remplir dignement, les lui refuſa. D'un autre côté, Richard, qui n'en étoit que plus réſolu à exécuter ſes projets amoureux, ne fût-ce que pour l'emporter ſur Robert & pour humilier par ſon triomphe la maiſon de Henri, ne perdoit aucune occaſion de voir & de fréquenter Dona Roſa, & mettoit en œuvre tout ce qu'il avoit d'eſprit & de ſoupleſſe à lui plaire, à gagner ſa

confiance, & à se concilier son affection.

Il n'y avoit pas d'étiquette chez le Souverain; tous les Insulaires étant ses parens, entroient librement dans son palais, où il ne se réservoit que quelques pieces de son appartement pour se retirer, lorsqu'il vouloit s'occuper d'affaires intéressantes. Richard, profitant de ce privilége, se rendoit tous les jours au palais, aux momens où il pensoit que l'Espagnole seroit visible. Mais rarement il la trouvoit seule; & c'étoit presque toujours Robert qui tenoit compagnie à cette jeune personne.

Dona Rosa ne s'étudioit point dans ses manieres ni dans ses discours, en recevant Robert, ou en lui parlant. Richard au contraire en étoit reçu avec une politesse cérémonieuse & une attention marquée; &, quoiqu'elle fournît peu à la conversation, on voyoit

qu'elle peſoit toutes les paroles qu'elle lui adreſſoit.

Cette diſtinction flatta d'abord l'amour-propre de Richard, parce qu'il la prenoit pour un témoignage particulier d'eſtime & de conſidération, & qu'elle ſembloit lui annoncer de la part de l'Eſpagnole, de la ſatisfaction à le voir, & le déſir de lui plaire. Mais en remarquant qu'elle gardoit avec lui le même ton & la même réſerve, que ſon air de triſteſſe ne changeoit point en ſa préſence, & qu'elle évitoit ſur-tout de lui parler ſans témoins, il crut s'appercevoir que la politeſſe attentive dont elle uſoit à ſon égard, n'étoit qu'une précaution pour le tenir toujours à une certaine diſtance, & une façon honnête de lui faire entendre qu'elle ne vouloit pas ſe lier plus intimement avec lui. Comparant alors cette conduite avec la maniere unie & preſque familiere dont elle vivoit avec Robert, &

sentant que la différence étoit toute à l'avantage de celui-ci, il présuma, comme Wilson, que l'Espagnole n'étoit pas insensible aux soins de son rival, & que Robert avoit trouvé le chemin de son cœur.

Il n'en fallait pas davantage pour blesser vivement l'orgueil de Richard, pour le rendre jaloux outre mesure, & redoubler la haine qu'il portoit à Robert. Le propre de la jalousie est de chercher sans cesse, & par tous les moyens, à tourner ses soupçons en certitude, c'est-à-dire, à augmenter son tourment en irritant son mal, & en le rendant aussi cruel qu'il peut l'être. Richard, qui, malgré ses soupçons & sa colere, sentoit que son amour prenoit de nouvelles forces, redoubloit d'assiduité auprès de Dona Rosa, pour se convaincre par lui-même de ce qu'il craignoit le plus, & pour trouver jour enfin à lui déclarer ses sentimens. Il ne vouloit

pas s'appercevoir que ſes viſites devenoient importunes & fatiguoient à l'excès. Nulle conſidération ne pouvoit l'arrêter, juſqu'à ce qu'il eût ſoulagé ſon cœur du poids qui l'oppreſſoit, & qu'il l'eût épanché librement devant l'Eſpagnole. Le haſard lui en fournit l'occaſion.

Un jour l'ayant trouvée ſeule : » Madame, lui dit-il, je rends grace à la fortune de la faveur qu'elle me fait aujourd'hui. Je l'attendois depuis longtemps avec bien de l'impatience. J'ai fait parler mes regards & mes ſoins auprès de vous ; mais vous n'entendez pas ou vous dédaignez ce langage. Il faut m'expliquer plus clairement. Dès l'inſtant où je vous ai vue, je n'ai plus connu de repos. Vous ne reſſemblez à rien de tout ce qui s'offre à mes yeux, & tout me fait ſouvenir de vous. Vous êtes ſans ceſſe préſente à ma penſée, & je veux toujours vous revoir ; je vous

cherche ſans ceſſe, & ſuis par-tout vos pas. Pourriez-vous méconnoître la cauſe de cet attrait puiſſant qui m'attache tout entier à votre perſonne? Comme tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, je vous aime, Madame, je vous adore; mais j'oſe croire que nul autre n'a cette ardeur vive & pure que je ſens pour vous dans mon cœur. Mon bonheur, que dis-je? mon exiſtence dépend maintenant de vous; mon ſort eſt dans vos mains. Ah! permettez que mes ſoins & mes ſervices puiſſent vous convaincre du reſpectueux attachement que vous m'avez inſpiré, & laiſſez-moi la douce eſpérance, qu'aſſurée de mes ſentimens, vous pourrez quelque jour y devenir ſenſible «.

Dona Roſa, qui redoutoit cette déclaration, & l'avoit évitée autant qu'elle l'avoit pu, lui répondit d'un air embarraſſé, qu'elle n'étoit pas moins affligée que ſurpriſe de ce qu'il venoit

de lui dire ; qu'elle ne vouloit point le tromper en lui donnant une espérance qu'elle ne seroit jamais dans l'intention de remplir ; que son cœur étoit trop plein de sa juste douleur, pour approuver un nouvel hommage & consentir à former un autre engagement. » Sans vouloir vous montrer ici trop de sévérité, continua-t-elle, je crois être en droit de vous dire que vous deviez plus d'égards à mon malheur & à ma situation «.

» Eh quoi ! Madame, lui répliqua Richard, sensiblement affecté de cette réponse, & en reprenant son caractere, n'ai-je pas assez respecté votre longue tristesse ? D'autres, avant moi, ne vous avoient-ils pas adressé leurs vœux ? Enfin, cette rigueur dont vous m'accablez, s'étend-elle également sur tous mes rivaux ? Les chagrins, dites vous, ont fermé votre ame à la tendresse, & vous ne voulez pas vous engager dans

de nouveaux liens ; mais comment accorder ces paroles avec les complaisances que vous montrez pour Robert? Vous lui permettez de vous voir, de vous entretenir, d'espérer enfin, tandis que l'indifférence & le mépris sont mon partage. Quelle ingratitude! quelle injustice! ô Ciel! verrai-je impunément le bonheur de mon rival? & suis-je fait pour souffrir une si cruelle injure «?

La hardiesse de ces reproches ne pouvoit paroître qu'une insulte à une ame aussi délicate & aussi sensible que celle de Dona Rosa : aussi en fût-elle vivement offensée. Elle regarda Richard avec un air de fierté & de grandeur imposante. » Et qui peut vous donner, lui dit-elle, ce ton d'autorité que vous prenez envers moi? De quel droit censurer ma conduite & soupçonner ma pensée? Ni Robert qui vous fait ombrage, ni le Souverain lui-même, ne se le permettroient point. Ils ont toujours

eu pour moi les plus grands égards; ils ont reſpecté mes malheurs & ma triſte ſituation, que vous prétendez avoir aſſez ménagés. Je n'ai nul compte à vous rendre de mes actions, encore moins de mes volontés. Cependant je veux bien vous dire que je n'habiterois point aujourd'hui le palais du Prince, ſi tous les liens de l'eſtime & de la reconnoiſſance ne m'y retenoient; que je n'ai ſouffert vos aſſiduités que par égard pour lui, & que vos prétentions & vos reproches me font une loi de ne plus les ſouffrir. Allez donc porter vos vœux ailleurs, & ſupprimez ſurtout des viſites qui m'importunent «.

Richard, tout bouillant de colere, alloit lui répliquer avec emportement; mais elle le quitta ſans attendre ſa réponſe, & paſſa dans l'appartement d'Adélaïde, où il n'eut garde de la ſuivre. Obligé de ſe retirer, il rentra chez lui la rage dans le cœur; & faiſant

aussi-tôt appeler Wilson pour lui raconter son aventure, il exhala devant lui sa douleur & son ressentiment en invectives & en menaces indécentes, non seulement contre Robert & Dona Rosa, mais contre le Souverain lui-même qui leur servoit de sauve-garde.

Wilson tint avec lui la même conduite qu'il avoit déjà tenue avec Victor. Il ne s'amusa plus à le calmer, il s'efforça de l'irriter encore par des réflexions adroitement avancées. Enfin il entra si bien dans sa maniere de penser, il embrassa ses intérêts avec tant de chaleur, il sut tellement l'affermir, ainsi que ses freres, dans la résolution de se venger, en leur en offrant les moyens, il se montra si dévoué à les servir, quoi qu'il pût arriver, qu'il se rendit le maître absolu de leurs volontés, & put se flatter d'en faire les instrumens aveugles de sa propre vengeance. Telles étoient les funestes dispositions

dispositions de ces hommes passionnés & pervertis, lorsque plusieurs événemens extraordinaires vinrent encore augmenter les espérances de Wilson pour le succès désiré de ses perfides manœuvres.

CHAPITRE LV.

Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent jusqu'à la Chine & à Java. Victor, Chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, est frappé de la contagion, & la communique à son retour au Souverain & à Robert. Henri & Louis y succombent. Institutions faites sous le regne de Henri.

ENTRE les moyens proposés aux Chefs de la maison de l'Ardent, pour la réussite de leurs desseins, Wilson leur présentoit toujours la fréquence des voyages maritimes, comme le principal ressort des changemens qu'il méditoit. Ce n'étoit pas seulement,

disoit-il, pour grossir encore leur fortune; mais pour donner l'habitude de ces courses lointaines à un grand nombre de jeunes Insulaires & de Chefs de famille nouvellement établis, qui, employés & encouragés par les Entrepreneurs, & trouvant ainsi la facilité de se mettre dans l'aisance, embrasseroient de préférence leurs intérêts en toute occasion, & contre tous. Il vouloit éloigner cette jeunesse, & la détacher peu à peu de ce qu'il appeloit les préjugés de l'enfance & de l'éducation; c'est-à-dire, du respect qu'on lui avoit inspiré pour les mœurs, les loix & la constitution de l'Isle; car l'esprit d'union & de patriotisme qui régnoit dans la Colonie, l'amour pour la maison Souveraine, & l'attachement au gouvernement monarchique, auroient eu trop d'influence sur ces jeunes gens, s'ils étoient restés au sein de leurs familles, & sous les yeux de leurs parens.

Il falloit les accoutumer insensiblement à d'autres idées, les plier à d'autres opinions & à d'autres mœurs, pour leur faire adopter les projets concertés, ou du moins pour les porter à contribuer aveuglément à leur réussite. On voit par-là que Wilson ne se proposoit rien moins que de corrompre une partie des Insulaires, pour troubler l'ordre de la Société, & pour les employer au besoin contre la maison Souveraine.

Ainsi disposés par Wilson, les Ardent entrerent avec chaleur dans ses sentimens & sa maniere de penser, & s'empresserent de suivre tous ses conseils. Ils userent de dissimulation, adoucirent en apparence leur caractere, prirent des manieres plus souples, se montrerent prévenans & flatteurs envers les Insulaires qu'ils vouloient s'attacher, & répandant de plus en plus sur eux leurs libéralités, vinrent à bout

d'en gagner un grand nombre, qu'ils enrôlerent pour leurs voyages. D'un autre côté, comme ils étoient alors les seuls particuliers qui eussent un navire, & qui fissent pour leur compte le commerce maritime, ils tâchoient de se rendre agréables aux Chefs de famille, qui, ne sortant point de l'Isle, vouloient se défaire de leurs productions, ou se procurer des marchandises étrangeres, en leur achetant ce qu'ils avoient à vendre, ou leur vendant ce qu'ils vouloient acheter, avec l'attention de paroître dans ces marchés extrêmement désintéressés; & cette conduite hypocrite, envers des hommes droits & sans défiance, parvint à changer l'opinion générale en leur faveur, & à séduire ceux mêmes qu'ils avoient le plus scandalisés par leur conduite précédente.

Lorsqu'ils se crurent assurés de cet heureux changement, ils recommen-

cerent leurs expéditions lointaines avec une nouvelle ardeur. Ils étendirent leurs courses, d'un côté jusqu'aux Moluques & à Java, de l'autre jusqu'à Macao & à la Chine, & retirant de leur commerce des profits immenses, qu'ils avoient soin de divulguer, & dont ils faisoient à leur retour de nouvelles largesses, ils propageoient dans l'Isle l'amour du luxe, & en donnant aux jeunes gens le désir de les suivre & de les imiter, les rendoient insoucians des travaux productifs, & presque honteux de leur premiere simplicité.

Le *Vigilant* & une barque nommée la *Prudente*, faisoient en même temps des voyages à ces diverses stations par ordre de Henri; mais ces courses étoient moins fréquentes que celles des Ardent, & le but n'en étoit pas le même. Ceux-là n'avoient pour objet que l'utilité de la Colonie, & leurs Capitaines avoient l'ordre le plus

exprès de ne point se charger de marchandises de luxe & d'ostentation, ce qui laissoit les Ardent sans concurrence, & rendoit leurs entreprises plus lucratives.

Près de deux ans se passerent sans qu'aucun événement fâcheux fût la suite de ces voyages; mais tout a un terme dans ce monde. Indépendamment du relâchement des mœurs & du préjudice que causoient à l'agriculture les courses fréquentes des Ardent, l'expérience fit enfin connoître que les expéditions maritimes lointaines sont nuisibles à la santé & à la population, & que chez un Peuple qui s'y adonne sans retenue, elles diminuent tous les ans le nombre des hommes, non seulement parce que les travaux momentanés, mais violens, que nécessitent ces voyages, usent & minent les forces des matelots; mais encore parce que l'inaction forcée où les Marins se trou-

vent souvent, & les alimens salés dont ils se nourrissent, leur causent de dangereuses maladies. Ces inconvéniens sont peut-être peu sensibles dans une grande Société, où la consommation d'hommes est facilement réparée; mais il n'en est pas ainsi dans une Société commençante & peu nombreuse, où la vie de tout homme est d'un prix bien connu, & où sa mort est une grande perte.

Malgré les précautions des Ardent pour dérober leur équipage aux maladies de mer, le scorbut (*a*) gagna leur navire, comme ils revenoient de Java, & Victor lui-même en fut atteint. Le mal faisant chaque jour des progrès, & la plupart des malades courant risque d'y succomber

(*a*) Les gâteaux de sucre, l'ail & les patates crues, sont les moyens connus les plus sûrs pour prévenir le scorbut. *Note de l'Editeur.*

avant d'arriver à la Colonie, on résolut de relâcher à Patani, Isle qu'on avoit déjà visitée, où l'on espéroit que la salubrité de l'air & les rafraîchissemens qu'on y trouveroit, rendroient des forces à l'équipage & rétabliroient les malades; & cette espérance ne fut pas déçue. Les malades furent mis à terre, & guérirent du scorbut; mais un autre danger les y attendoit. Il régnoit alors dans cette Isle une épidémie, qui faisoit beaucoup de ravages. Victor gagna la maladie qui désoloit les Pataniens; & les accidens en devinrent si graves en peu de jours, que ses compagnons tremblerent bientôt pour sa vie. Alarmé lui-même de son état, & craignant de mourir dans cette terre étrangere, il se fit porter sur le vaisseau, & voulut qu'on reprît la route de l'Isle inconnue, se flattant d'y recouvrer la santé, ou du moins de terminer sa vie au milieu des siens; mais

il ne devoit pas revoir son pays natal. Le mouvement du vaisseau, & l'air qu'on y respiroit, augmenterent si fort le mal-aise de Victor & ses douleurs, que plein de regret de son imprudence, & voulant, s'il étoit possible, la réparer, il pria ses freres de diriger leur route sur Saméa, pour lui procurer des secours efficaces & du repos. Le vaisseau cingla donc vers cette Isle. Il y arriva le troisieme jour depuis son départ de Patani, & l'on y descendit le malade dans un extrême accablement, & presque sans connoissance.

En abordant à Saméa, les Ardent furent fort étonnés de trouver le *Vigilant* mouillé dans le Port. Ce vaisseau, commandé par Louis, devoit se remettre en mer le lendemain pour revenir dans la Colonie. Malgré la froideur qui régnoit entre la maison de Henri & celle des Ardent, les deux équipages se firent des politesses; & Louis, apprenant l'état fâcheux de

Victor, crut qu'il étoit de son devoir de le visiter, & de lui offrir tous les secours qu'il pouvoit lui donner. Il alla donc le voir aussi-tôt, &, fort touché de son état, non seulement il lui témoigna, ainsi qu'à ses freres, la peine qu'il en avoit, mais il leur fit cordialement des offres de service. Il ne parut pas que Victor reconnût Louis, ni qu'il l'entendît; mais Richard, affectant une grande tristesse, lui répondit en peu de mots, & d'une maniere équivoque. Louis pouvoit prendre cette réponse pour quelque chose de pis qu'un refus. Cependant le malade étoit si bas, & le cœur de Louis si bon, que celui-ci ne se montra sensible qu'au danger imminent où étoit Victor, & au chagrin de ses freres, qui, tout ingrats qu'ils paroissoient, n'en étoient pas moins des hommes, ses concitoyens, ses parens. Il différa même son départ de Saméa jusqu'à ce que

Victor eût l'eſpérance de guérir, ou que le Ciel eût diſpoſé de ſes jours. Prince aimable & magnanime, vous ne préſumiez point, hélas! que vous ſeriez la victime de votre généroſité, & qu'elle nous ſeroit doublement fatale.

Victor mourut deux jours après; &, le jour même de ſon décès, Louis, qui lui avoit rendu de fréquentes viſites, ſe ſentit frappé de la même maladie. Les ſymptômes qu'il éprouvoit ne laiſſoient pas de doute à cet égard. Il fut le premier qui reconnût le danger, & il ne ſe flatta point. Cependant il ne ſe laiſſa pas aller à une vaine frayeur; il tâcha même, par ſa contenance & par ſes diſcours, de raſſurer ſon équipage alarmé de cet accident; mais il crut devoir prendre toutes les précautions & les meſures qu'une prudence prévoyante lui preſcrivoit dans ſa ſituation. Il étoit, après Henri, le premier homme de la Société, & à ce titre il ſe devoit le ſoin de veiller à ſa propre

conſervation, tant par rapport à la Colonie, que relativement à ſes parens. Il jugea donc que dans l'état où il étoit, ſon premier devoir exigeoit qu'il revînt inceſſamment au ſein de ſa famille; & il donna les ordres en conſéquence. Le *Vigilant* ſe trouvoit prêt à faire voile; il s'embarqua, l'on partit; &, tandis que les Ardent s'occupoient des funérailles de Victor, le vaiſſeau de Louis arriva en trois jours de navigation dans la baie de l'Iſle inconnue.

Le mal, dans ce peu de temps, avoit fait des progrès conſidérables, & l'état de Louis, à ſon arrivée, ne laiſſoit plus qu'un foible eſpoir. Quelle triſte nouvelle pour les Chefs de la Colonie, qui, attendant leur fils avec impatience, comptoient tous les momens juſqu'à ſon retour! on peut imaginer combien ils furent ſurpris & affligés en l'apprenant. L'on tranſporta Louis au Palais; & la vue de ſon état, preſque déſeſpéré, jeta la frayeur & la dé-

ſolation dans l'ame de ſes parens. Tous les ſoins & tous les ſecours furent prodigués pour conſerver une tête ſi chere, & n'eurent point de ſuccès, ou, pour mieux dire, n'en eurent qu'un bien funeſte pour la Colonie.

Adélaïde ne quittoit pas le lit de ſon fils, & le Souverain lui-même ſe tenoit auprès du malade autant qu'il le pouvoit. Tous les freres & ſœurs de Louis ſe relayoient ſans ceſſe pour lui rendre les ſervices néceſſaires, ſans ſe douter, ou ſans vouloir faire attention que ſa maladie étoit contagieuſe, & qu'elle pouvoit ſe communiquer à ceux qui l'approchoient avec peu de précaution. Cette imprudente ſécurité eut en partie l'effet qu'on en devoit craindre. Non ſeulement l'Iſle perdit Louis; mais elle eut bientôt à pleurer les perſonnes les plus chéries & les plus reſpectables. Henri & Robert tomberent malades le même jour. Le Pere,

plus occupé du danger où étoit Robert que de celui qu'il couroit lui-même, ne laiſſa pas d'abord connoître les ſymptômes qu'il éprouvoit. Robuſte & plein de courage, il vouloit dérober, autant qu'il le pouvoit, ſa famille & ſon Peuple à d'inutiles alarmes. Il diſſimuloit ſon mal; mais, vaincu par ſes efforts, il fut obligé de céder, & de s'abandonner aux ſoins de ſa famille & aux ſecours de la Médecine. Hélas! ces ſoins tendres & empreſſés, & les vœux ardens de ſon Peuple, & les ſecours de Martine furent également inutiles.

Nous ne rapporterons pas ici les détails de ces accidens, ſi déſaſtreux pour la Société, & particuliérement cruels pour Adélaïde, qui perdant à la fois un fils, un frere, un époux incomparables, en proie à la douleur la plus poignante qu'un cœur aimant ſentît jamais, & forcée de ſe montrer ſupé-

rieure à ſon malheur, trembloit encore pour les jours d'un ſecond fils, eſpoir de ſa maiſon, & Chef de la Colonie; car Louis étoit mort ſans poſtérité maſculine. Nous ne ferions que retracer en quelque ſorte le tableau de la triſte fin des Fondateurs. La ſuite des événemens nous impoſe d'ailleurs la néceſſité de nous reſſerrer. Nous nous contenterons de dire que les pertes ſucceſſives de la maiſon Souveraine, trop dignes de tous nos regrets, porterent la plus grande affliction dans le cœur des bons patriotes, & qu'il n'y en eut aucun qui n'en gardât profondément le ſentiment cher & pénible. La mort de Henri ſur-tout, dans des circonſtances malheureuſes, étoit un de ces déſaſtres dont la fatale influence cauſe les plus grands déſordres dans le ſein d'une Nation, & la pouſſe quelquefois juſqu'au penchant de ſa ruine.

A toutes les vertus civiles & domeſ-

tiques, Henri joignoit les qualités les plus eſſentielles à un Souverain. Parmi les ames privilégiées, il en eſt peu qui aient autant de droiture, de bonté, d'élévation, & qui poſſedent auſſi éminemment la connoiſſance & le courage du bien. Pour faire ſon éloge en deux mots, il ſuffira de dire que c'étoit le vrai portrait du Chevalier des Gaſtines. Sa mémoire, précieuſe à ſes ſujets & à leur poſtérité, eſt encore plus chere à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, & d'être liés avec lui d'une amitié particuliere. Perſonne à ce titre n'a plus de motifs de le regretter, que moi Philippe. Amis depuis l'enfance, nous avons toujours vécu dans la plus parfaite intimité; nos deux ames n'en faiſoient qu'une. » La mort, en vous enlevant, ô mon cher frere! m'a privé de la moitié de moi-même; mais elle ne me fera rien perdre de cette vive tendreſſe que j'eus toujours pour vous.

Vous vivrez toujours dans mon cœur comme dans ma penſée «.

La maladie de Henri n'avoit duré que huit jours. Celle de Robert, qui n'eut pas une ſi funeſte iſſue, fut très-longue & très-douloureuſe. Le ſentiment de la perte commune réſiſtoit chez lui aux ſoins & aux remedes, & cependant il falloit pourvoir aux ſoins du Gouvernement & aux funérailles du Souverain. Robert, hors d'état de s'en occuper, choiſit trois de ſes oncles, Guillaume, Philippe & Vincent, pour adminiſtrer à ſa place les affaires publiques. L'on rendit les derniers devoirs au Prince défunt. Etienne prononça ſon oraiſon funebre avec beaucoup d'éloquence; mais les larmes & les gémiſſemens des Inſulaires furent ſon plus bel éloge. Vincent lui fit conſtruire un beau monument, à côté, & ſur le modele de celui du Pere, où, comme dans celui-ci, le marbre & les

inſcriptions retracent à la poſtérité les vertus & les actes mémorables qui lui méritent le ſecond rang parmi les bienfaiteurs de l'Iſle.

Henri étoit bien digne d'y avoir place ; car non ſeulement il a gouverné ſes ſujets avec une affection tendre & vigilante, avec une douceur & une bonté toujours égales, avec la juſtice la plus ſcrupuleuſe ; mais il a fait de belles inſtitutions & de ſages loix, qui complettent celles du Pere, & doivent contribuer au bonheur des Inſulaires préſens & futurs. L'on a exécuté, par ſon ordre, des travaux publics très-utiles, & l'on a fait des expéditions heureuſes & déſirées pour le perfectionnement de la Société. Si des troubles funeſtes à la Colonie ont pris naiſſance à cette époque, c'eſt à une influence étrangere, & à des circonſtances malheureuſes, plutôt qu'à la négligence ou l'inexpérience de Henri,

qu'il faut les attribuer. Ces troubles ſont diſſipés, les malheurs qui les ont ſuivis ſont effacés ; & les biens que l'Iſle doit à Henri, ſubſiſtent & s'étendront juſqu'aux races futures.

On a publié, par ſon ordre, le Catéchiſme du Citoyen, auquel il avoit travaillé lui-même : livre claſſique, indiſpenſable à tout membre de l'Etat en âge de raiſon, & qui contient le précis & l'eſſence de l'inſtruction ſociale. On en trouvera le ſommaire à la fin de ces Mémoires.

Il a fait une loi en faveur des veuves, qui rend leur état plus aſſuré, en leur attribuant une portion des revenus des biens de leur époux défunt. Les loix primitives de l'Iſle ne faiſoient pas mention des veuves. Pour prévenir le tort qu'auroit pu leur cauſer ce ſilence des loix, Henri ordonna que les veuves qui voudroient paſſer à de ſecondes noces, auroient droit de répéter ſur

la ſucceſſion du mari la dot qu'elles avoient portée en mariage; que dans le cas où elles ſeroient ſans enfans & ne ſe remarieroient pas, elles jouiroient, pendant leur vie, de la moitié des biens de ſa ſucceſſion; & ſi elles avoient des enfans & qu'elles ne demeuraſſent pas avec eux, qu'elles auroient ſeulement la jouiſſance du quart, qui reviendroit à l'héritier reconnu, lorſqu'elles contracteroient un ſecond mariage.

Cette loi pourvoit ainſi à la pénurie, & prévient le délaiſſement où pourroit ſe trouver une veuve infirme ou dans la caducité, hors d'état de fournir par elle-même à ſes beſoins. Elle a pour but en même temps d'aſſurer aux veuves plus d'égards & d'attentions de la part des héritiers de leur mari défunt. La diſſonance des caracteres d'Amélie, veuve de Baptiſte, & de ſes fils, & la crainte que ceux-ci

venant à oublier ce qu'ils devoient à leur mere, elle ne manquât des moyens de ſoutenir ſon rang & ſon état, & ne fût peut-être obligée de recourir à d'autres, déterminerent le Souverain à publier cette loi.

Les loix criminelles de l'Iſle, en déclarant que tout homme, coupable d'un délit grave, payeroit de ſa perſonne le tort qu'il auroit fait à la propriété publique ou privée, & que cependant aucun crime, pas même l'homicide volontaire, ne ſeroit puni de mort, n'avoient pas ſpécifié les cas particuliers qui méritoient punition, ni le genre des peines que devoient ſubir les coupables. Henri, voulant ſuppléer à l'inſuffiſance de ces loix, conſidérant que les peines extrêmes ſont ſouvent injuſtes; que ſi la peine eſt foible en comparaiſon du crime, le Légiſlateur n'eſt que bon; mais que s'il excede la proportion, il devient

cruel & tyran, & va contre ſon but; & cherchant néanmoins à contenir les méchans par la perſpective effrayante d'une peine longue, plus inſupportable que la mort, ordonna :

1°. Que toute violation de la propriété perſonnelle, commiſe ſciemment & à deſſein, & qui priveroit un individu de la vie ou de la liberté, ſoit que le coupable eût employé l'artifice ou la force, ſeroit punie par une peine qui ne finiroit qu'avec lui.

2°. Que le délit conſtaté & le criminel convaincu d'en être l'auteur, par une preuve évidente, fondée ſur la dépoſition de trois témoins, d'une probité & d'une capacité connues (*a*),

(*a*) Chez la plupart des Nations policées, la dépoſition de deux témoins ſuffit pour décider de l'honneur & de la vie d'un Citoyen. Et par combien d'expériences ne ſait-on pas cependant que deux ſcélérats

ſeroit condamné à uſer ſes jours au travail des mines les plus profondes, & préalablement marqué au viſage de la lettre C, de maniere qu'on pût faci-

---

peuvent s'entendre pour charger & perdre un honnête homme; que deux coquins peuvent vendre leur ame & la vérité à qui veut la mettre à prix, ſans être arrêtés par la vue des ſupplices qu'ils préparent à l'innocence!

La loi de Henri, qui veut trois témoins au lieu de deux, & qui exige qu'ils ſoient d'une probité & d'une capacité reconnues, nous paroit une loi très-ſage; car non ſeulement elle oppoſe un obſtacle à la connivence des témoins, elle ne laiſſe point de ſoupçons à leur égard, mais elle prévient les abus qui réſultent ailleurs du témoignage d'hommes ignorans, qui ne ſachant pas même rapporter ce qu'ils ont vu ou entendu, jettent du louche dans une affaire, l'embrouillent quelquefois, de maniere que les Juges, perdant le fil de la vérité, condamnent l'innocent & ſauvent le coupable. *Note de l'Éditeur.*

lement

lement le reconnoître & le reprendre, s'il venoit à s'évader & à ſe dérober à ſes gardes.

3°. Que les inſultes & les outrages faits à un Citoyen, & les coups dont on l'auroit frappé (par exemple, un ſoufflet, des bleſſures ou des contuſions faites par une arme tranchante ou autre) attireroient d'abord à leur auteur la peine d'une réparation publique, où celui-ci ſeroit non ſeulement obligé de demander pardon à l'offenſé, mais encore de recevoir le même nombre de coups qu'il auroit donné; & enfin de travailler cinq ans pour ſon adverſaire, ou pour le public.

4°. Que les calomniateurs publics, les libelliſtes, les ingrats notoires, les menteurs avérés, en matieres graves, & qui bleſſeroient l'honneur & la réputation d'un Citoyen, ſeroient attachés publiquement à un poteau trois jours de marché, & au milieu de la

place, avec un écriteau sur la poitrine, portant en gros caractere le nom odieux qu'ils méritent, puis condamnés à dix ans de travaux publics.

5°. Que les vols domestiques ou avec effraction, soumettroient les coupables à vingt-cinq ans de travaux, au profit de la personne lésée, ou, sur son refus, au profit de la propriété publique.

6°. Que la durée de la peine due à tout autre vol, seroit proportionnée au dommage que la perte de la chose volée pourroit occasionner à son maître, de maniere que si c'étoit la totalité ou l'équivalent de sa propriété, la peine du voleur seroit de vingt ans de travaux; de dix ans, si le propriétaire en perdoit la moitié; & enfin de cinq ans, si on n'estimoit sa perte qu'à un quart. Que si cependant, après la moitié du temps prescrit pour la peine du coupable, la partie lésée se trouvoit [illegible] & satis-

faite de ſes regrets & de ſon amendement, elle pourroit lui faire grace du reſte de la peine qu'il devroit ſouffrir, en faiſant connoître alors au Gouvernement les motifs de cette indulgence.

7°. Enfin, que les accuſés détenus dans les priſons, n'y demeureroient pas dans une oiſiveté auſſi pernicieuſe pour eux que pour le public; mais qu'ils y ſeroient pourvus d'outils & de matieres propres à les occuper, pour leur fournir les moyens de pourvoir à leurs beſoins & à leurs dépenſes, qui ne devroient pas être à la charge du Gouvernement.

La Colonie n'ayant plus à craindre les deſſeins hoſtiles, ni les irruptions des peuples voiſins, actuellement amis & civiliſés, l'on pouvoit ſans danger tirer parti de tous les cantons de l'Iſle, & s'y établir déſormais. Henri, qui cherchoit à les rendre plus acceſſibles aux entrepriſes de l'agriculture, de

l'induſtrie & du commerce, & qui vouloit ouvrir une communication aiſée entre le nord & le midi de ſon Etat, fit faire un grand chemin de vingt-quatre pieds de largeur, pour aller de la partie baſſe de l'Iſle à la partie ſupérieure, & de là juſqu'à l'embouchure de la riviere ſeptentrionale. Ce chemin, qu'on vouloit rendre commode, & qui devoit être ſolide pour réſiſter aux longues pluies de la mauvaiſe ſaiſon, fut fait avec beaucoup d'art & d'économie. Il commence au côté gauche de la riviere baſſe, à l'endroit où ſe termine celui que le Pere a fait conſtruire, & forme une chauſſée à travers le vallon, juſqu'aux pieds des collines qui ſont la baſe des crêtes du midi. Là il monte en pente douce & en ſerpentant juſqu'à la breche du pont-levis, à la place duquel on a conſtruit un pont de pierre; enſuite, gagnant les gorges des montagnes les

plus élevées, qu'il tourne en pluſieurs endroits, il deſcend vers le nord par des rampes habilement ménagées. Au lieu d'un pavé, qui l'eût rendu plus couteux & moins doux, il eſt garni, dans toute ſa longueur, d'un ferré de petites pierres, encaiſſé dans une tranchée de deux pieds de profondeur, & de douze de largeur. Il eſt revêtu, du côté des montagnes, d'un foſſé néceſſaire à l'écoulement des eaux; & deux rangs d'arbres fruitiers, plantés le long du foſſé du côté du chemin, dont ils retiennent les terres, en font une allée magnifique, où le voyageur trouve à la fois de l'ombre, du repos, & de quoi ſe déſaltérer ou ſe nourrir au beſoin.

Cette belle route, à l'entretien de laquelle on veille ſoigneuſement, diſpenſe déſormais les Inſulaires de faire par mer le tour de l'Iſle pour aller dans les cantons d'au delà des montagnes,

ou d'affronter les périls qu'ils couroient à les traverſer. Pluſieurs Citoyens en ont profité pour reconnoître & viſiter ſouvent cette partie du territoire, juſqu'alors ſi peu fréquentée; & quelques-uns, invités par l'avantage de ſa ſituation, plus commode que celle du midi pour les expéditions du commerce extérieur (*a*), par la nature du ſol, les qualités des végétaux & le voiſinage des mines, y ont tranſporté leur domicile, &, après avoir

(*a*) Les pays avec leſquels la Colonie eſt en relation de commerce étant ſitués au nord de l'iſle, c'eſt un grand avantage pour ceux des Inſulaires qui font des expéditions maritimes, de partir de la riviere du nord, ou d'y arriver; car ils gagnent au moins deux jours ſur ceux qui partent en même temps de la baie du midi & doivent y revenir. Ils ne riſquent pas d'ailleurs, comme ceux-ci, d'être pouſſés ſur les rochers & les écueils ſans nombre dont l'Iſle eſt environnée.

obtenu des conceſſions du Souverain, s'y ſont fait de très-beaux domaines, où ils ſont, tour à tour & à volonté, cultivateurs, négocians ou artiſans.

Ils portent aux habitans du pays bas, des légumes & des fruits d'Europe, qui réuſſiſſent beaucoup mieux dans les pays montagneux & tempérés, & qui, mûriſſant plus tard que dans le vallon, y arrivent après que les autres y ont paſſé; des métaux tout prêts à être façonnés, & qui nous reviennent moins cher que ſi nous les tirions nous-mêmes de la mine; & ils prennent en retour les objets de conſommation ou d'induſtrie dont ils ont beſoin. Les relations intérieures & la circulation en ont acquis plus d'étendue & d'activité, à l'avantage réciproque des deux parties de l'Iſle, & au profit général de la Société.

A l'occaſion des nouveaux défrichemens & de l'extenſion de l'Agriculture, Henri, en adminiſtrateur habile

& ſoigneux, a publié une loi de précaution, qui défend de couper les bois dont les crêtes & les penchans roides & élevés des collines ſont couverts, pour empêcher non ſeulement l'éboulement des terres & la dénudation des rochers, mais pour prévenir la diminution de l'humidité dans le pays (*a*); car le pied

(*a*) L'expérience de tous les pays de la terre habités depuis long-temps, prouve la ſageſſe de cette loi. On y a par-tout coupé les bois ſans prévoyance & ſans économie, & la diſette de cette importante production eſt le moindre inconvénient qui en ſoit réſulté. Une grande partie de l'Aſie n'offre plus que des déſerts arides dans les contrées autrefois les plus fertiles & les plus agréables, parce qu'elles n'ont plus de bois, que les terres des montagnes ſe ſont éboulées dans les plaines, & que les fontaines & les ruiſſeaux y ont tari.

L'Europe, habitée plus tard, n'eſt pas encore parvenue à ce point de dégradation; mais ſi on continue à y couper les

des arbres, le gazon & la pelouſe dont ils ſont entourés, affermiſſent & retiennent les terres ſur les penchans des

---

bois avec auſſi peu de ménagement qu'on l'a fait depuis quelques ſiecles, ſi on n'y a pas l'attention d'en ſemer & d'en planter de nouveaux, on y ſentira bientôt les pernicieux effets de cette imprudence. Déjà l'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre, ſont preſque entiérement dégarnies de grands bois & de forêts; & les deux premieres, ſous un ſoleil plus ardent, préſentent de vaſtes landes inhabitées & inhabitables, parce que la terre brûlée & privée d'ombrage, n'y a plus l'humidité néceſſaire pour déſaltérer les hommes & nourrir les végétaux; l'on s'apperçoit qu'en France les bois de charpente & de chauffage commencent à devenir rares. Les grandes forêts de l'Allemagne & du Nord s'éclairciſſent conſidérablement; & cependant la conſommation de bois pour le chauffage, pour les beſoins de la Marine & des Arts, augmente chaque jour d'une maniere incroyable. On abat par-tout les futaies, & l'on fait peu de ſemis & de plantations.

lieux élevés ; & les vapeurs humides qui nagent disperſées dans l'atmoſphere, portées par les vents contre la cime de ces arbres, ſont forcées de s'y arrêter. Là, retenues par l'épaiſſeur du feuillage, & condenſées par la fraîcheur de l'ombre, elles tombent comme un brouillard ſur les plantes & le gazon qui tapiſſent le ſol, s'attirent, ſe réuniſſent en petites gouttes, qui s'inſinuent dans la terre juſqu'à la glaiſe & aux rochers, dont les creux & les cavités ſont pour elles autant de réſervoirs. Ces eaux, venant enſuite à remplir la capacité des lieux qui les contiennent, débordent, & s'échappent par la premiere iſſue qu'elles trouvent. Enfin, l'épanchement de ces eaux, toujours entretenu par les vapeurs & par

---

Il n'eſt pas difficile de prévoir ce qui doit en réſulter un jour, ſi les Gouvernemens ne ſongent enfin à y mettre ordre.

la fraîcheur des bois, produit les fontaines & les ruiſſeaux, qui arroſent les lieux voiſins de leurs cours, & entretiennent la ſeve & l'abondance des végétaux, néceſſaires à la vie des animaux & aux beſoins de l'homme.

S'il eſt important pour des régions tempérées de prévenir la deſtruction des bois, la dégradation des montagnes & la perte des ſources, c'eſt une attention plus néceſſaire encore dans un pays tel que notre Iſle, ſituée ſous un climat très-chaud, & dont la fertilité eſt en raiſon des eaux qui l'arroſent.

La Colonie ayant pris naiſſance dans un pays iſolé, & ne pouvant, dans ſa foibleſſe, établir de communication avec les Peuples Chrétiens, trop éloignés d'elle, n'avoit pu ſe procurer juſques alors les ſecours ſpirituels dont ceux-ci jouiſſent, & manquoit particuliérement de Miniſtres de la Religion. Le Souverain, il eſt vrai, en fai-

ſoit les fonctions. Il étoit devenu Pontife par néceſſité ; mais les Inſulaires, élevés dans les principes du Chriſtianiſme, déſiroient tous ardemment d'en voir établir le culte parmi eux, tel que doivent le ſuivre des Sociétés Chrétiennes. Henri voulant les ſatisfaire, conſidérant que la Société venant à s'étendre & à ſe diſperſer de plus en plus ſur le territoire de l'Iſle, le Souverain, en ſa qualité de Pontife, ne pourroit pas ſuffire ſeul aux beſoins ſpirituels de tous ſes ſujets ; qu'il ne s'en occuperoit pas même ſans perdre le temps néceſſaire, & ſans nuire aux fonctions du gouvernement temporel ; & faiſant d'ailleurs réflexion que l'autorité religieuſe réunie à l'autorité civile, & concentrée dans la main du Chef de la Société, pouvoit dégénérer en un deſpotiſme indeſtructible, ſi le Souverain vouloit abuſer un jour de ce double pouvoir, réſolut de remettre l'encen-

ſoir & l'adminiſtration du culte religieux à des hommes approuvés & conſacrés pour ces fonctions.

En conſéquence, il fit partir ſon fils Louis pour la Chine, & le chargea, pour le Chef des Miſſions envoyées d'Europe dans ce pays-là, d'une lettre de ſa part, où il lui demandoit un Miniſtre Apoſtolique, revêtu non ſeulement du pouvoir d'en conſacrer d'autres, mais du caractere ſuffiſant pour leur tranſmettre ce pouvoir. Louis réuſſit parfaitement dans ſa négociation. Il amena dans l'Iſle un Miſſionnaire François, muni de tous les pouvoirs qu'on lui déſiroit, & qui, ſe dévouant tout entier au ſervice des Inſulaires, étoit réſolu d'y finir ſes jours. Cet homme plein de zele, mais ſage & modéré, n'a fait en quelque ſorte que s'y montrer. Il n'a eu que le temps de conſacrer trois Miniſtres des autels, choiſis parmi les jeunes gens les plus vertueux

& les plus eſtimables ; & il eſt mort peu de mois après ſon arrivée, avec le regret de n'avoir pu porter ſes travaux auſſi loin qu'il le projetoit, mais avec la ſatisfaction d'avoir trouvé dans l'Iſle la Société la plus unie & la mieux inſtruite des vérités eſſentielles qu'il eût jamais connue.

Avant de mourir, il tranſmit ſes pouvoirs à ces trois jeunes Miniſtres, qui s'en ſont ſervis & s'en ſervent à leur tour pour en conſacrer d'autres. Ceux-ci, d'après le déſir de la Colonie, & de l'aveu du Souverain, ont formé pluſieurs Paroiſſes, pour le ſervice deſquelles on a bâti autant de temples. Les Deſſervans ſont payés par le Gouvernement, & ils ne peuvent rien exiger de leurs Paroiſſiens pour leurs fonctions. Ils ſont conſervateurs du Culte, Profeſſeurs de morale, & Miniſtres de charité, & comme tels, ils ſont eſtimés & révérés de tout le

monde ; mais on a l'attention d'empêcher qu'ils ne ſe mêlent des affaires temporelles, publiques ou privées, & qu'ils ne faſſent point uſage de leur crédit, ſoit pour acquérir des richeſſes, ſoit pour ſe donner une autorité dont ils pourroient abuſer.

CHAPITRE LVI.

Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, emploient tous les moyens pour diviſer la Société.

ROBERT, accablé par la maladie & par la douleur des pertes qu'il venoit d'eſſuyer, avoit fait craindre longtemps pour ſes jours. Quand le danger fut diſſipé, ſon abattement & ſa foibleſſe prolongerent beaucoup ſa convaleſcence, & l'empêcherent, tant qu'elle dura, de s'occuper des ſoins du Gouvernement. Cependant, ceux qui tenoient le timon des affaires s'efforçoient de les conduire avec la vigilance la plus ſoigneuſe & la juſtice la plus integre; mais les Miniſtres les plus ſages & les plus équitables ne peuvent pas ſe flatter de plaire à tout le monde.

Richard & Wilſon, en revenant dans l'Iſle, avoient ſenti redoubler leur haine contre Robert, en le voyant revêtu du pouvoir ſuprême. Richard, actuellement l'aîné de ſa famille, & l'héritier de Victor, qui ne laiſſoit point d'enfans mâles, ne pouvoit ſupporter l'idée d'un Supérieur, & déteſtoit ſurtout de trouver un maître dans ſon rival. Rien ne le conſoloit, non plus que Wilſon, que l'eſpérance de profiter des circonſtances. Ils penſoient que la débilité du Prince le livreroit à leurs entrepriſes; mais il falloit tâcher de le rendre mépriſable pour l'attaquer & pour le perdre, il falloit calomnier ſes Miniſtres & les faire haïr; & c'eſt à quoi ils s'appliquerent avec la plus grande ardeur. Ils affectoient de ſe montrer mécontens, blâmoient ouvertement l'adminiſtration, & ne ſe contentoient pas de cenſurer les Miniſtres, de leur prêter de mauvaiſes inten-

tions ; ils parloient mal du Souverain lui-même, & le repréſentoient comme un homme qui, par ſon caractere, le manque de connoiſſances & la foibleſſe de ſa ſanté, étoit incapable de gouverner la Colonie.

» Dans une Société qui n'a qu'un Chef, diſoient-ils, tout ſe reſſent de l'état d'un Prince foible. Sa langueur & ſon inexpérience ne lui permettent point de voir ce qui ſe paſſe, ni de connoître ce qu'il faut faire. Ses Miniſtres, qui le plus ſouvent ne ſongent qu'à leur intérêt, lui déguiſent la vérité pour augmenter leur pouvoir & leurs richeſſes aux dépens du Peuple. Le Citoyen n'y eſt plus libre, & ne peut y jouir d'un bonheur aſſuré. Il n'en eſt pas ainſi dans une Société qui ſe gouverne par elle-même, ou dont la forme de Gouvernement admet différens pouvoirs, qui ſe ſurveillent, ſe balancent, & ſe contiennent mutuelle-

ment. Là, l'inexpérience d'un Chef eſt compenſée par les lumieres d'un autre, la lenteur par la vivacité, la négligence par l'application ; & la pluralité, guidée par l'amour de la juſtice & de la patrie, retient dans les bornes du devoir ceux qui voudroient s'en écarter. Dans une pareille conſtitution, le Souverain, toujours prudent, toujours ferme, n'eſt point ſujet aux infirmités de la Nature, & ne meurt point. Les Miniſtres, toujours ſurveillés, ſont néceſſairement juſtes & appliqués, & le Peuple jouit de toute ſa liberté ".

Ces diſcours hardis ne furent d'abord regardés par les eſprits ſages, que comme des propos indiſcrets, inſpirés par une humeur chagrine. Ils excitoient plutôt le mépris ou la pitié, que la colere. Toutefois quelques Chefs de famille avertirent Richard & Wilſon de ſe montrer plus prudens & plus retenus à l'avenir ; &, penſant que ces

représentations suffiroient pour les faire rentrer en eux-mêmes, ils crurent devoir garder charitablement le silence sur ce qu'ils avoient entendu, & ne s'en plaignirent point. Mais ces propos faisoient impression sur les esprits foibles, & sur les jeunes gens attachés à Richard & prévenus pour lui. L'image de la liberté, sans cesse offerte sous de fausses couleurs à cette jeunesse indocile, ne lui inspiroit pas seulement de l'aversion contre le Souverain, contre la forme actuelle du Gouvernement, mais lui donnoit encore le désir secret d'une révolution. Les troubles & le désordre de la Société, préparés de loin, & fomentés soigneusement, approchoient ainsi du point de fermentation où Wilson & les Ardent désiroient les porter.

Bientôt les mécontens ne garderent plus de mesures; ils parlerent plus ouvertement; &, profitant de la disposi-

tion de ceux qu'ils avoient séduits, ils formerent entre eux une espece de ligue contre la constitution actuelle du Gouvernement.

Lorsqu'ils se crurent assez nombreux pour pouvoir tenir tête au reste des Insulaires, ils convinrent de s'assembler un soir derriere les monumens, pour se concerter sur les points essentiels d'après lesquels ils devoient agir, & sur les démarches qu'ils avoient à faire; & le jour fixé, dès que la nuit fut obscure, ils s'y rendirent de toutes parts.

Chacun d'eux avoit juré de garder le silence sur cette assemblée, & ils furent tous si fideles à leur serment, qu'aucun des Insulaires qui n'étoient pas du complot ne s'en seroit douté, & qu'on ne l'eût connu que par ses suites, si le hasard, ou plutôt la Providence n'avoit pris soin de le révéler.

Guillaume & Philippe s'étoient allés promener ce soir-là même sur l'espla-

nade, pour s'entretenir ſolitairement des affaires les plus preſſantes de la Colonie. Freres, amis, aſſociés au Miniſtere, également zélés pour le bien public, ils aimoient à ſe communiquer leurs penſées, à épancher leur cœur dans le ſein l'un de l'autre, à ſe concerter dans l'intimité ſur le plan & l'exécution des projets les plus néceſſaires. La douleur des pertes récentes, la maladie de Robert, & la fâcheuſe diſpoſition de Wilſon & des Ardent, qui commençoit à percer & devenoit inquiétante, firent tour à tour le ſujet de leur converſation, qui fut prolongée juſqu'à la nuit.

Ils ſongeoient à ſe retirer, lorſque Philippe, qui, dans ce moment, éprouvoit une ſorte de mal-aiſe, & dont les réflexions, conformes à l'état de ſon ame, étoient devenues fort triſtes, entra, comme par inſpiration, dans le monument du Pere, devant lequel il

paſſoit, en diſant à Guillaume qu'il ne vouloit pas s'en retourner ſans avoir fait une priere ſur le tombeau des Fondateurs, pour invoquer leur aſſiſtance dans l'état pénible où il étoit. Guillaume lui répondit qu'il avoit la même intention, & ne le quitta point.

En conſéquence, ils entrerent tous deux dans le mauſolée; & pour n'être pas interrompus, dans le cas où le haſard ameneroit quelqu'un, ils ſe mirent à genoux ſur les gradins intérieurs. Là, recueillis, ils prioient en ſilence & dans l'obſcurité, lorſqu'ils entendirent venir, à différens intervalles, des perſonnes qui, paſſant près du périſtile, ſe rendoient dans la grande allée derriere le monument. Quelques-unes y venoient ſeules, d'autres y arrivoient deux à deux, & ſe parloient à voix baſſe; mais de maniere que, ſans diſtinguer ce qu'elles diſoient, les deux freres pouvoient comprendre, par la

chaleur des paroles, qu'il s'agiſſoit entre elles d'affaires importantes. Tous ces gens alloient au même endroit, & s'y arrêtoient; c'étoit donc un rendez-vous. Mais l'endroit ſe trouvoit écarté, ſolitaire, & il étoit nuit; on vouloit donc en faire un ſecret. Quel motif pouvoit y réunir tant de monde, à cette heure, & à l'inſçu de la Colonie? Ce ne pouvoit être rien d'avantageux pour elle. Auſſi les deux freres en conçurent-ils des ſoupçons & des alarmes, & réſolurent de faire tout leur poſſible pour en découvrir la cauſe. Ils ſe communiquerent ſur le champ leurs idées, &, s'étant approchés de l'allée à petit pas & ſans bruit, ils ſe placerent convenablement pour ne rien perdre de ce qui devoit s'y paſſer.

Les conjurés étoient ſans lumiere, crainte d'être découverts. La nuit étoit noire. Les deux freres ne purent voir ceux qui compoſoient l'aſſemblée; mais

mais ils pouvoient reconnoître à la voix ceux qui parloient. Ils entendirent d'abord Richard, qui, faisant l'appel des conjurés, leur révéla par ce moyen le nom de tous ses complices. Wilson prit ensuite la parole pour les haranguer.

» Voici, leur dit-il, l'occasion favorable de recouvrer votre liberté, ou du moins vos droits les plus précieux. L'autorité, comme la force des Sociétés, réside dans la main du Peuple, & ses Chefs (quelque nom qu'ils aient) n'en jouissent que par délégation. Qui peut douter que le Peuple n'ait le droit de reprendre ce qu'il leur a confié, s'ils en abusent, ou même s'il juge pouvoir en faire un meilleur emploi? Qu'est-ce en général qu'un Peuple qui n'a qu'un Chef? Une Société dévouée à l'esclavage, jouet du caprice d'un Souverain despote, s'il gouverne par sa seule volonté, ou livré aux passions de ceux qui l'environnent, s'il est foible.

» Votre premier Chef, il eſt vrai, avoit le droit de vous gouverner, comme Pere de la Colonie ; mais ſon fils aîné ne l'avoit pas. Le Pere ne pouvoit lui tranſmettre une autorité qui devoit finir avec lui. Un pere eſt par nature le Souverain de ſes enfans ; mais la Nature ne connoît pas le droit d'aîneſſe. Après la mort du pere, chaque membre de la famille eſt libre. Le pouvoir, comme le patrimoine, eſt diviſible entre tous. C'eſt la réunion de leurs volontés qui conſtitue le Chef ſuprême. Lorſque Henri eſt devenu le Souverain de ſes freres, c'eſt que ſes freres l'ont bien voulu. Ils étoient libres de ne pas le vouloir ; & rien ne pouvoit les contraindre à l'obéiſſance. Pluſieurs motifs de confiance les portoient à la ſoumiſſion. Henri étoit l'ancien de tous après le Pere ; il étoit actif, expérimenté (faiſons taire ici les juſtes reproches que Richard pouvoit lui faire,

& convenons, ſi on veut, que la choſe publique a proſpéré ſous ſon gouvernement); mais le génie & l'expérience d'un Chef ſont-ils un héritage pour ſon ſucceſſeur? Le droit de gouverner attaché à la naiſſance, n'impoſe-t-il pas la néceſſité d'admettre pour Souverain l'homme ſouvent le moins propre à régner? Pour quelques bons Princes qui ſe montrent de loin en loin dans l'Hiſtoire, combien de mauvais Rois n'y peut-on pas compter?

» Un Peuple qui donne à une ſeule famille le droit de ſucceſſion au trône, devient par cela même paſſif, & ſe dévoue ſans retour aux malheurs de l'oppreſſion & de la tyrannie. Pourriez-vous encore vous ſoumettre à cet ordre de ſucceſſion, lorſque tout vous donne lieu d'en craindre les funeſtes ſuites? Robert eſt un jeune homme ſans expérience, d'un eſprit foible & borné, livré aux ſuggeſtions de ceux qui le

conduiſent, & abandonné ſans réſerve à toute l'ardeur d'une paſſion violente, qui ne lui laiſſe plus écouter la modération ni la juſtice. Qu'attendre d'un Prince faſciné par les charmes d'une femme étrangere, orgueilleuſe, hautaine, qui voudra voir ramper toute la Société devant elle, & qui ne ſe ſervira du pouvoir qu'elle a ſur le Souverain, que pour ſatisfaire ſon amour-propre & ſa fierté?

» Les circonſtances ne ſçauroient être plus favorables pour nos deſſeins; Robert eſt malade, hors d'état de s'y oppoſer, ſa famille eſt conſternée, & les Régens n'ont pas aſſez de pouvoir par eux-mêmes pour nous forcer à nous ſoumettre à leurs caprices. Nous formons la partie de la Société qui a le plus d'énergie & d'activité; demandons une aſſemblée générale de la Colonie. On ne ſçauroit nous la refuſer. On ignore nos projets & nos moyens,

Nous y viendrons unis & fermes dans nos réſolutions, tandis que ceux qui voudroient s'y oppoſer, n'étant point préparés à nous répondre, & néceſſairement peu d'accord entre eux, balanceront foiblement nos raiſons & la force de nos diſcours. Demandons que la conſtitution ſoit changée, & qu'au lieu d'une Monarchie, la Société ſoit déſormais une République, gouvernée par un certain nombre de Magiſtrats inamovibles, choiſis parmi les Chefs des principales familles. C'eſt alors que vous ſerez libres, & que vous pourrez mettre à votre tête les hommes les plus dignes d'y figurer par leur mérite, & les plus propres à maintenir le bonheur de la Société. Si nous trouvons des obſtacles, notre courage doit les vaincre. On ne nous attaquera pas impunément; & ſi, contre toute eſpérance, nous nous trouvions les plus foibles, nous nous retrancherons dans

la partie ſupérieure de l'Iſle, où j'oſe vous promettre des ſecours qui nous feront prévaloir.

» J'ai mis par écrit, continua-t-il, le plan de la conduite que nous devons tenir; je l'ai communiqué à Richard & à pluſieurs d'entre vous, qui l'ont approuvé. J'en communiquerai les détails à ceux qui ne les connoiſſent pas, dans un moment plus convenable «.

Les applaudiſſemens des conjurés firent connoître aux deux freres que les propoſitions de Wilſon étoient généralement adoptées. Quelques-uns vouloient cependant un Gouvernement Démocratique; mais ils ſe rangerent enfin à l'avis de la pluralité. Ils s'exhorterent tous réciproquement à la perſévérance, & firent ſerment de demeurer fermement unis pour l'exécution de leurs projets. Après quoi Wilſon demanda qu'on fixât le jour où l'on devoit requérir l'aſſemblée de la

Colonie, & l'on convint de ne pas en remettre l'époque plus loin qu'au lendemain. Richard ſe chargea d'en faire la demande pour le même jour. » Si on nous l'accorde, ajouta Wilſon, je vous avertirai du moment où elle ſe tiendra, pour que nous nous y trouvions en force. Si on la refuſe, nous crierons tous à l'injuſtice, & la voix des Citoyens, la crainte d'un ſoulévement contraindra ſans doute le Miniſtere à y conſentir. Enfin, quoi qu'il puiſſe arriver, trouvons-nous ici demain à pareille heure, afin de prendre les meſures ultérieures qu'exigeront nos intérêts «.

Tel fut le réſultat de cette délibération clandeſtine, à la fin de laquelle la troupe ſe ſépara. Chacun revint dans le même ordre, & avec les mêmes précautions qu'il avoit priſes en y allant, ſans appercevoir les deux freres, qui, pour n'être pas découverts, s'étoient

doucement couchés par terre au pied d'un arbre.

Qu'on se peigne l'étonnement & l'émotion qu'éprouvoient alors Guillaume & Philippe, & le cruel embarras où les mettoit la néceſſité de pourvoir ſur le champ au ſalut de la Colonie. Il falloit aviſer à ce qu'il y avoit à faire, ſe concerter & agir, pour ainſi dire, à la fois. Il étoit indiſpenſable d'apprendre ce qui venoit de ſe paſſer à tous les Citoyens attachés au bien de la Patrie, de leur remettre les loix & leurs devoirs ſous les yeux, de les encourager, de les réunir pour les oppoſer aux conjurés. Ils devoient ſe conduire en même temps avec beaucoup de prudence & de fermeté, tant par conſidération pour l'état fâcheux où Robert étoit encore, que pour renverſer & détruire les projets des ſéditieux.

En quittant l'eſplanade, les deux freres coururent chez Vincent, où ils

tinrent à trois un petit conſeil, dans lequel il fut décidé que tous les Chefs de famille non ſuſpects ſeroient appelés chez Philippe pour neuf heures du ſoir, & qu'en les avertiſſant, on ſe contenteroit de leur dire qu'il vouloit les conſulter ſur une affaire très-preſſante & très-eſſentielle pour la Colonie. Guillaume & Vincent ſe chargerent de leur porter cette invitation, & ſortirent à cet effet, tandis que Philippe retourna chez lui pour les recevoir, & pour méditer plus tranquillement ſur les moyens les plus efficaces à employer dans cette occurrence.

Tous les anciens de la Colonie & la plupart des autres Chefs de famille, ſe rendirent chez Philippe à l'heure indiquée : Philippe leur expoſa les motifs de leur convocation ; & cette nouvelle porta la ſurpriſe & l'indignation dans leur ame. Il leur demanda des conſeils ; & l'on délibéra ſur le

parti que l'on prendroit. Falloit-il accorder aux séditieux l'appel général de la Colonie, ou le refuser? Devoit-on, dans le premier cas, agiter la question délicate de la constitution sociale la plus avantageuse? Si l'on se déterminoit à rejeter leur requête, étoit-il nécessaire ou même prudent d'employer la force pour réprimer les mutins? Enfin, en se décidant à prendre le parti de la vigueur, pensoit-on qu'il fût à propos de prévenir les séditieux, & de les arrêter chacun chez soi pendant la nuit, tandis que se croyant assurés du secret de leur complot, ils se livroient au sommeil sans aucune défiance?

Ces points très-importans furent long-temps discutés & débattus. Les plus jeunes délibérans, emportés par la colere, opinoient pour la rigueur. Ils vouloient que, sans perdre un moment, on allât surprendre les séditieux dans leur lit, & qu'ils fussent ensuite

jugés & punis sévérement, conformément aux Loix. » Quoi ? disoient-ils, vous pouvez couper d'un seul coup la racine du mal, & vous balancez ? Ne vaut-il pas mieux perdre quelques mauvais Citoyens, que d'exposer la Colonie à une perte assurée « ? Mais les plus âgés, dont la plupart avoient des fils parmi les séditieux, retenus par cette considération, & d'ailleurs plus modérés, voyoient de grands inconvéniens dans la violence, & préféroient une autre voie. Il faudroit enfoncer la porte des conjurés, qui, découverts & pleins de désespoir, se défendant de toutes leurs forces, périroient dans cet assaut, ou tueroient même les assaillans. Ne seroit-il pas horrible de sacrifier une partie de la Société à la sureté de l'autre, sans vouloir tenter l'usage de moyens moins violens ? Ils conclurent en conséquence à ce qu'on mît dans cette affaire une prudente

modération. Guillaume & Philippe se déclarerent pour cet avis.

» La partie saine de la Société, dit celui-ci, est encore la plus nombreuse. Elle a pour elle non seulement l'autorité paternelle, mais l'autorité manifeste & reconnue des Loix & du Gouvernement, qui en imposeront toujours aux plus hardis; elle est en possession du commandement & du pouvoir, dont les Chefs n'ont jamais abusé. Que pourront contre nous les séditieux, si nous savons prendre nos précautions; & qui peut nous empêcher de les prendre, quand nous en avons les moyens? Séduits, égarés par les discours perfides d'un étranger, portés à la révolte par ses calomnies, ces malheureux ne savent plus connoître la vérité ni leurs devoirs. Mais devons-nous les faire périr, quand nous pouvons les éclairer? J'ose l'attester ici, le seul Wilson est coupable; c'est

lui qui a corrompu le cœur de nos jeunes gens, & qui eſt l'auteur du complot affreux qu'ils méditent. C'eſt lui qui doit éprouver la ſévérité des Loix. Que ſon crime ſoit conſtaté ; qu'on le juge ; qu'il ſoit puni. Mais, au nom du Ciel, mes amis, ſauvons les autres, s'il eſt poſſible. N'employons la force contre nos freres qu'à l'extrémité.

» Que prétendent les conjurés ? que nous changions la forme de notre Gouvernement ? Mais ſur quoi fondent-ils cette étrange prétention ? de quoi peuvent-ils ſe plaindre, quand tout proſpere dans l'Etat ? A quoi penſent-ils en requérant l'aſſemblée de la Colonie ? Comment oſent-ils ſe flatter de ſubjuguer l'opinion, & d'entraîner les ſuffrages ? Songez que nous avons la juſtice & l'expérience pour nous. L'on ne riſque donc rien à leur accorder cette aſſemblée. Je me propoſe d'y réfuter leurs ſophiſmes, de confondre l'or-

gueil de leurs Chefs, de dévoiler leurs manœuvres, de faire tomber enfin la vengeance des Loix sur les vrais criminels : j'opine donc pour l'assemblée. Du reste, comme elle doit être nationale, & comme il faut se garder de la perfidie, je vous recommande d'y venir armés ; & je conseille aux Chefs de famille, qui ont le malheur d'avoir des fils dans la sédition, de les tenir auprès d'eux, & de se servir de leur autorité pour leur imposer le respect, s'ils pouvoient avoir l'audace de s'élever contre les Loix reçues.

» Je me charge d'annoncer au Prince, avec les ménagemens nécessaires, les prétentions des Insurgens & nos résolutions ; & comme je le connois mieux qu'ils ne le connoissent, je crois pouvoir vous répondre de son courage & de sa bonté. Si son état peut le permettre, nous le verrons au milieu de son Peuple, où son assurance modeste,

ſes diſcours puiſés dans ſon cœur, & la noble hardieſſe que donnent l'innocence & la vérité, pour la plus belle & la plus juſte cauſe qu'on puiſſe expoſer devant des Citoyens, feront pâlir ceux qui cherchent à troubler notre Société, juſqu'à ce jour ſi paiſible & ſi heureuſe «.

Philippe eut la ſatisfaction de voir toutes les opinions ſe réunir à la ſienne. L'on ſe concerta ſur les meſures à prendre pour le lendemain. Tout fut prévu, tout fut ordonné; & l'on arrêta de garder le plus grand ſecret ſur la découverte du complot, & ſur les réſolutions qui l'avoient ſuivie. Chacun s'en retourna chez ſoi, intérieurement agité par l'attente des événemens qui ſe préparoient; & Philippe reſté ſeul, paſſa la nuit à méditer encore dans le ſilence, ſur la conduite particuliere & ſur les diſcours qu'il devoit tenir dans une occaſion ſi critique & ſi importante.

L'aurore paroiſſoit à peine, que Guillaume & Vincent ſe rendirent auprès de Philippe, tant pour aviſer entre eux aux détails de certaines démarches qu'il falloit bien peſer, que pour donner conjointement audience aux conjurés lorſqu'ils ſe préſenteroient. Il étoit d'ailleurs néceſſaire que Philippe fût ſuppléé dans ſes fonctions publiques par les autres Régens, lorſqu'il iroit parler au Souverain. Les trois freres s'expliquerent enſemble ſur les objets eſſentiels qui les raſſembloient; après quoi Philippe ſe rendit au Palais, dès qu'il apprit qu'il étoit jour chez le Prince.

Philippe le trouva dans un état de ſanté & dans une ſituation d'eſprit, qui permettoient qu'on lui révélât la découverte de la conjuration. En conſéquence, il lui apprit, d'une maniere adroite & ſage, les vûes & les projets des ſéditieux, le conſeil auquel cette

découverte avoit donné lieu, & les points qu'on y avoit arrêtés. Il lui fit ſentir l'importance de l'aſſemblée nationale que les conjurés demandoient, & combien ils s'abuſoient dans leurs eſpérances, en croyant qu'elle dût leur être favorable. Il lui communiqua la réponſe qu'il ſe propoſoit de faire à leurs diſcours; enſuite il lui expoſa les reſſources du parti des Patriotes, & les moyens dont il uſeroit pour démaſquer & punir les coupables, & pour rétablir l'ordre. Enfin, en lui montrant de juſtes motifs de confiance dans l'eſprit & l'affection de la Colonie, & dans les meſures qu'on avoit priſes, il exhorta Robert à venir préſider l'aſſemblée, & à dire à ſes ſujets ce que ſon cœur & la circonſtance pourroient lui dicter.

Quoique fort étonné de cette nouvelle, Robert ne s'abandonna point à la crainte. Au contraire, indigné contre

les auteurs du complot, il sentit son courage & ses forces se ranimer. Le ressentiment de leur perfidie le poussoit même à la plus prompte vengeance, & ne vouloit d'abord ni ménagement ni mesures. Mais la réflexion arrêta ce premier mouvement, & il revint aux partis plus modérés qu'on lui proposoit. Il loua la vigilance & la sage conduite de ses oncles, approuva leurs délibérations, adopta leurs conseils; &, désirant contribuer par lui-même à l'exécution de leurs projets, il promit à Philippe d'aller à l'assemblée, & d'y haranguer le Peuple.

Richard & Wilson, comme ils en étoient convenus, firent demander audience aux trois Régens, qu'ils prierent en même temps de vouloir se rassembler à cet effet. Ceux-ci répondirent qu'ils les trouveroient chez Philippe, que Wilson & Richard pouvoient y paroître quand ils voudroient,

& qu'on étoit prêt à les recevoir & à les entendre. Ils vinrent peu de momens après, ſuivis de quelques-uns des leurs; &, ſe préſentant d'un air fier, ils dirent qu'ils étoient là pour requérir en leur nom, & de la part d'un grand nombre de Citoyens, la convocation d'une aſſemblée générale de la Colonie; que la choſe preſſoit, & qu'ils les prioient, s'il étoit poſſible, d'en faire l'appel pour le même jour.

Les Régens les accueillirent d'un air tranquille, & avec une confiance apparente. Ils leur demanderent enſuite ingénument le ſujet pour lequel ils ſollicitoient cette aſſemblée, & les motifs qu'ils avoient d'en preſſer ſi fort le moment. Mais, pour éluder ces queſtions, les autres leur dirent que ce qu'ils avoient à propoſer regardant toutes les claſſes & tous les membres de la Société, & demandant la plus prompte délibération, il ne falloit s'oc-

cuper en ce moment que du ſoin de les raſſembler ; qu'on ne pouvoit parler de cette affaire qu'en préſence de toute la Colonie, dont le bonheur & l'exiſtence en quelque ſorte dépendoient du parti que l'on prendroit alors. Feignant toujours d'ignorer le complot, les trois freres parurent contens de cette réponſe, & n'inſiſterent pas davantage ſur leurs demandes. Ils dirent donc aux conjurés, que puiſque la choſe étoit d'un intérêt ſi grand & ſi preſſant à la fois, & qu'elle ne pouvoit en ce moment être portée devant le Souverain, l'on alloit donner l'ordre en ſon nom de convoquer tous les Citoyens ; que l'aſſemblée ſeroit indiquée pour quatre heures après midi, & qu'elle ſe tiendroit ſur le préau de la citadelle.

Wilſon & ſa ſuite ſe retirerent le cœur plein de joie de ces paroles, croyant toucher au terme de leur en-

trepriſe, & ne ſe doutant nullement de ce qui les attendoit. Tous les Citoyens de l'Iſle, ſans exception, furent invités ſur le champ, & par billets, à ſe trouver à quatre heures préciſes à l'endroit indiqué. Les conjurés y vinrent en troupe & en armes, penſant en impoſer par leur nombre & par leur contenance; mais ils furent ſurpris, & ne purent s'empêcher de montrer de l'étonnement en trouvant tous les Patriotes également armés, & en voyant l'ordre & la diſpoſition où ils étoient. Une troupe étoit rangée devant le Palais, une autre gardoit la porte de la citadelle; & le reſte formoit une double haie qui ceignoit tout le préau.

Dès que les conjurés furent entrés, on leva le pont-levis. Ils avancerent juſqu'au milieu du préau; & les Patriotes qui le bordoient s'approcherent d'eux en ſe ſerrant. En même temps on vit ſortir du Palais le Souverain,

que, dans son état de foiblesse, on ne supposoit pas devoir paroître à l'assemblée. Il s'appuyoit en marchant sur Guillaume & sur Philippe, & Vincent le suivoit de près. La troupe qui étoit devant le Palais s'ouvrit à leur approche, & Robert vint s'asseoir sur un fauteuil (espece de trône, élevé de quelques marches au dessus du sol, au pied duquel s'assirent les Régens), tandis que cette troupe, ainsi divisée, se plaçant des deux côtés, forma deux ailes, au milieu desquelles il falloit passer pour aller jusqu'au Prince. Il étoit sans armes, ainsi que ses trois oncles; mais tout le reste des Insulaires étoit armé, & devoit demeurer debout.

Cet appareil guerrier, ces précautions de prudence & de sûreté, & la présence du Prince que les conjurés n'attendoient pas, commencerent à leur inspirer des soupçons, qui aug-

menterent encore, lorſqu'ils entendirent chaque Chef de famille appeler à ſoi ceux de ſes fils qui faiſoient partie de la troupe des Inſurgens, & leur ordonner de le venir joindre. Ces jeunes gens, accoutumés juſqu'alors au plus grand reſpect pour leurs parens, frémirent à cet ordre; mais nul n'oſa déſobéir, & chacun, d'un air confus & la tête baiſſée, alla ſe placer à côté de ſon pere: défection imprévue, qui diminuant tout d'un coup la troupe des conjurés, fut un coup très-ſenſible pour leurs Chefs.

Inquiets & embarraſſés, Richard & Wilſon ſe regarderent l'un l'autre en ſilence, & ſe dirent enſuite quelques mots tout bas; mais affectant bientôt de paroître indifférens à ces fâcheux préſages, & reprenant toute l'audace de leur caractere, ils s'efforcerent de montrer autant de hardieſſe & de réſolution que s'ils n'avoient

eu rien à craindre ou à ſe reprocher.

Lorſque chacun eut pris ſa place & qu'on eut fait ſilence, Philippe ſe leva de ſon ſiége, s'inclina devant le Souverain, & lui adreſſant la parole, lui fit briévement le rapport de la demande des Inſurgens, & le pria d'écouter ce qu'ils avoient à dire. Robert lui répondit qu'il ne refuſeroit jamais d'entendre aucun de ſes ſujets; que, quoique l'aſſemblée générale des Citoyens, pour un ſujet inconnu, fût une choſe contre l'uſage, il l'approuvoit cependant, pour donner à tous les Inſulaires une nouvelle preuve de ſon affection, & que ceux qui l'avoient demandée pouvoient s'expliquer librement. Philippe rendit cette réponſe à Richard, qui, après avoir ſalué tout le monde ſans diſtinguer le Prince, parla d'un ton emphatique en ces termes:

» Vous qui préſidez cette auguſte aſſemblée, vous tous mes freres & mes

mes parens, car nous ne formons qu'une seule famille, je viens vous exposer ici de la part d'un grand nombre de Citoyens, je viens soumettre à votre examen & à votre décision, des objets aussi importans au maintien & au bonheur de notre Société, qu'aux droits de chacun de ceux qui la composent. Je vais m'exprimer avec la liberté généreuse d'un Citoyen qui connoît toute l'étendue de ces droits, qui voit qu'on les oublie, & qui regarde comme un devoir sacré d'en répéter le plein exercice. Ceux qui consentent lâchement à les perdre, taxeront peut-être mon entreprise de coupable hardiesse; mais cette considération ne sçauroit m'arrêter. Mon but est le bien commun, mon guide la vérité, & mes moyens sont les titres primitifs de tout homme, fondés sur les loix naturelles. Qu'aurai-je à craindre en vous rappelant ces loix, à vous, qui en êtes instruits, qui portez au fond

du cœur la conviction de leur importance, & qui savez qu'elles sont aussi durables que la Nature même. N'est-ce pas d'ailleurs devant mes amis, mes proches, mes égaux, que je parle? n'est-ce pas pour les rétablir dans leur premier état, que j'éleve ici la voix?

» Le Fondateur de la Colonie, notre Pere commun, Chef à jamais respectable, n'a eu sans doute que des intentions pures, en formant de sa nombreuse famille une Société policée sur le plan qu'il lui a tracé. Mais il étoit homme, &, j'ose le dire, il s'est trompé dans ses vûes; il étoit pere, & il a trop cédé à sa prédilection pour son aîné & pour la postérité qui en devoit naître. Il a vu la base du pouvoir souverain dans l'autorité paternelle; & il a cru que ce pouvoir devoit se transmettre successivement aux fils aînés de la race privilégiée, comme un bien héréditaire dépendant naturellement du

droit d'aîneſſe. Il l'a cru ; & c'eſt viſiblement une erreur. Il l'a fait paſſer en loi ; & cette loi, contraire aux premiers droits de tout Citoyen, ne peut ſubſiſter qu'au détriment de la Société. Dans l'intention de la Nature, les hommes ſont tous égaux. Le but de l'union ſociale eſt de maintenir cette égalité. Que des enfans ſoient ſoumis à leur pere, cela eſt dans l'ordre naturel. Ils lui doivent la vie, la ſubſiſtance, la protection ; leur dépendance eſt une ſuite de leur foibleſſe & de leur reconnoiſſance : mais où eſt la raiſon, pour qu'après le décès du pere, les freres dépendent de leur frere aîné ; que des oncles ſoient ſoumis à leur neveu, quelquefois au berceau ? L'autorité du Pere défunt eſt néceſſairement diviſible entre tous ſes enfans. Elle n'exiſte plus entiere alors, que dans l'union de leurs volontés ; & c'eſt cette union formelle qui conſtitue la Souveraineté. L'auto-

rité ne pouvoit donc pas être transmise à Henri par le Pere, ni la succession au trône fixée dans une seule famille, au préjudice de toutes les autres. Tous les principes du droit naturel prohibent cette institution. Ajoutons ici, que ceux de la politique & de la prudence ne lui sont pas moins contraires.

» Voyez ce qui s'est passé & ce qui se passe encore dans les Etats, où la succession au trône a été ainsi réglée. La Société n'y est-elle pas dévouée à tous les malheurs que l'ignorance & le despotisme peuvent causer, à toutes les fautes de la foiblesse, à tous les caprices de l'arbitraire? Les Peuples n'y sont-ils pas forcés d'obéir, sans résister, à celui que le hasard de la naissance leur donne pour Maître, quoique souvent il n'ait pas les connoissances & les talens nécessaires pour bien gouverner, que son esprit soit obscurci par des préjugés funestes, son

cœur livré aux plus dangereuſes paſſions, & que l'erreur de la Nature, ou les vices de l'éducation le rendent abſolument incapable de tenir le ſceptre ? Si quelquefois le Ciel favorable leur fait préſent d'un bon Roi, ſes jours ſont limités. La perte que ſa mort cauſe à ſes Peuples, n'eſt preſque jamais réparée. Les Succeſſeurs d'un grand homme ne juſtifient que trop, hélas ! tous les regrets qu'il emporte. Ils héritent de ſon pouvoir, ſans hériter de ſes vertus. Tels ſont les malheurs inſéparables de la Monarchie.

» Mais ces vices & ces malheurs ſont inconnus dans la République & dans le Gouvernement mixte, où la puiſſance eſt partagée, où les Chefs ſont des hommes graves & prudens, choiſis d'après leur mérite connu ; car, de même que l'harmonie de l'univers naît de l'oppoſition des élémens, les pouvoirs & les volontés, dans ces der-

nieres conſtitutions, ſe balancent & ſe contiennent l'un par l'autre. La pluralité, guidée par l'amour de l'ordre & de la juſtice, y prévient ou arrête ſans ceſſe les entrepriſes nuiſibles ou dangereuſes de l'ambition & de la cupidité. Un tel Gouvernement ne ſçauroit être foible, ni deſpote, ni arbitraire : il eſt eſſentiellement patriote; &, ſous ſa direction, le Peuple Roi, jouiſſant pleinement de ſes droits & de ſa liberté, vit heureux, ſans craindre que la mort vienne détruire l'édifice de ſon bonheur ; car tous ſes délégués ne peuvent mourir à la fois; & ceux qui payent le tribut à la Nature, ſont toujours ſuppléés par ceux qui reſtent, ou remplacés au gré des Citoyens. Là, ni l'intrigue ni la corruption n'élevent jamais au miniſtere des hommes incapables ou dangereux; là, toujours ſurveillés, les Miniſtres ſont forcés d'être juſtes & appliqués.

» C'eſt ſous une telle conſtitution que vous devez vivre, & que vous recouvrerez les droits que vous avez perdus. Etabliſſez parmi vous la Démocratie pure, ou l'Ariſtocratie, ou ce Gouvernement qui exige que la ſanction du Peuple ratifie & valide les loix du Souverain; mais renoncez pour toujours au gouvernement d'un ſeul, ſous lequel vous n'êtes plus que des hommes paſſifs. Abrogez l'abuſive loi de la ſucceſſion au trône, qui vous menace de mille dangers, & qui prépare à nos deſcendans des maux inévitables.

» Et qu'on ne nous diſe pas que nos Chefs ne méritent que des louanges, que par leurs ſoins tout a proſpéré dans la Colonie, que les Citoyens y ſont heureux. Nous touchons encore aux premiers temps de notre Société; & l'on ſait que le zele & la ferveur brillent dans les commencemens de toute inſtitution. Mais l'expérience

nous apprend que ce zele se ralentit, que les abus le remplacent bientôt, & que les vices, inséparables d'une constitution fondée sur de faux principes, se montrant peu à peu dans l'administration, passent en habitude, font naître le désordre & la division, & renversent l'Etat. Ce n'est pas sur la situation momentanée de la Colonie qu'il faut arrêter vos yeux, puisque le bonheur dont elle jouit peut passer comme une ombre. C'est l'avenir que nous devons considérer; c'est l'état & le bonheur de l'Isle que nous devons établir pour les siecles.

» Je veux croire que le Chef désigné pour nous gouverner a les meilleures intentions pour la Colonie; mais cela peut-il la rendre constamment heureuse, quand il doit maintenir des loix qui portent avec elles le germe de la destruction? Je veux qu'il ait encore les talens & les connoissances néces-

faires au Chef de la Société, qu'il ſoit ſans vices & ſans paſſions, qu'il regne au gré de ſes ſujets; votre proſpérité n'en eſt pas plus aſſurée. Que faut-il en effet pour arrêter & faire évanouir le bonheur d'une Société, gouvernée par le plus grand & le plus juſte Monarque? Un accident ſimple & naturel, pareil à ceux que nous venons d'éprouver; une mort imprévue, qui mettra le ſceptre aux mains d'un Prince peu digne de lui ſuccéder. N'avons-nous pas vu le moment, où tous les Chefs de la maiſon de l'Aîné alloient nous être enlevés, où Robert lui-même, touchant au bord du tombeau, augmentoit les regrets de la Colonie, qu'il jetoit dans une criſe effrayante?

» Je lui rends la juſtice de croire qu'il aime ſur-tout à ſe montrer bon Citoyen, qu'il préfere à ſon intérêt propre celui de la Société, & qu'il déſire ardemment d'en aſſurer le bon-

heur ; & c'eſt cette perſuaſion qui me fait parler devant vous avec tant de franchiſe, & me donne l'eſpoir que l'évidence des vérités importantes que je viens de vous expoſer, ſuffira pour diſſiper les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & pour lui faire adopter les changemens que je propoſe. La gloire de régner ſur ce Peuple peut-elle égaler celle dont le couvrira pour toujours la généroſité de lui rendre ſa premiere liberté, & de renoncer aux ſuprêmes honneurs, pour faire jouir ſes freres de tous leurs droits, en devenant leur égal « ?

Après ce diſcours de Richard, Wilſon, ſans ſaluer perſonne, & d'un air peu convenable à ſa ſituation & à la diſpoſition des eſprits, ſe permit de parler, comme s'il en avoit le droit, & l'on eut l'indulgence de ne pas l'interrompre. Il dit que ſi la Société ne vouloit pas adopter la forme du Gou-

vernement Républicain, elle ne pouvoit rien faire de mieux que de se régler sur la Constitution Angloise, qu'il s'efforça de représenter comme la plus belle, la plus solide & la plus parfaite qu'il y eût jamais. Il loua les intentions de Richard, son entreprise, ses propositions; &, d'un ton de hauteur, qui sembloit prescrire plutôt qu'inviter, il exhorta l'Assemblée à les approuver, & à se régler d'après elles.

Philippe se levant alors, s'inclina profondément devant le Souverain, & salua tous les Citoyens d'un air modeste. Ensuite fixant Richard & Wilson, & prenant la parole, après avoir gardé quelques momens le silence, il leur fit cette réponse.

CHAPITRE LVII.

Discours de Philippe & de Robert; délibération de l'Assemblée. Les Loix sont maintenues; Robert est reconnu Souverain; les conspirateurs sont jugés & punis.

» PAR quelle étrange fatalité, la Constitution de cette Société naissante est-elle donc attaquée avec tant d'éclat, lorsque la Nature semble donner à nos Loix la sanction la plus solennelle, par les prodigieux succès dont elle couronne nos premiers efforts? Quel autre signe, quel autre garant, quel autre gage de sa bonté demanderions-nous au Ciel, que la prospérité la plus rapide & la plus générale? Il se peut sans doute que sous les Loix les plus saintes, & sous le

Gouvernement le plus salutaire, il se trouve, au milieu du bonheur public, quelques malheureux qui aient essuyé des revers, je dirai même des injustices, ou par un vice caché dans la législation, ou par une erreur de l'autorité tutélaire, ou du moins par la malignité inévitable de la fortune. S'il en est parmi nous, qu'ils se levent, qu'ils se plaignent hautement, librement; je joins ma voix à la leur, je leur promets les acclamations unanimes de la Nation; sur le champ, les injustices de l'homme seront réparées, les torts même de la fortune seront effacés..... Mais ce silence universel me confirme que je suis au milieu d'un peuple fortuné, au milieu d'une famille heureuse. Graces soient rendues au Ciel! je ne vois tout autour de moi que le bonheur.

» Quels sont donc les Citoyens qui s'élevent aujourd'hui contre notre Cons-

titution, & qui oſent la citer devant la Nation aſſemblée, comme s'ils avoient des crimes à lui reprocher ? Je n'oſerois le dire, ſi vous n'en étiez les témoins, s'il étoit poſſible de le diſſimuler : ce ſont ceux qui paroiſſent le plus comblés des faveurs de la fortune ; ceux qui, par la plus libre jouiſſance de leurs droits, ont le plus efficacement recueilli les bienfaits de la puiſſance tutélaire ; ceux qui, diſtingués par une conſidération particuliere, n'ont pas de plus véritable intérêt que de ſe la conſerver, ſi ce n'eſt de la mériter ; ceux enfin qui ſont forcés, par l'évidence des faits, à publier les louanges du Gouvernement, lors même qu'ils ceſſent de reſpecter la Conſtitution.... Je m'arrête ; ils rougiſſent, & leurs yeux ſe baiſſent.

» Comment l'eſprit de ſchiſme s'eſt-il donc emparé de mes freres ? Croirai-je que leur richeſſe & leur crédit

ont troublé, ont enflé leurs cœurs par des sentimens d'une ambition jalouse, turbulente, ennemie naturelle des Loix, de la Société, de la paix? A Dieu ne plaise! moi, je les croirois corrompus, jusqu'à les soupçonner d'être les ennemis du bien public! Non, non; ils ne sont qu'abusés par des suggestions étrangeres: on les a séduits par l'apparence même du bien public. Non, le vice n'est pas dans leur cœur; mais leur esprit est fasciné par l'illusion; qu'ils rentrent en eux-mêmes, & je réponds d'eux.

» C'est à nous à dissiper l'illusion, & à faire triompher la vérité. O manes de notre Pere commun! vénérable auteur de notre race & de notre Société! du haut des Cieux, récompense des hommes justes & bienfaisans, vous veillez sur nous, vous êtes présent à nos débats & à nos délibérations: inspirez-moi, défendez par ma voix votre

doctrine, vos institutions, votre ouvrage, votre mémoire, & les intérêts de votre famille, sans vous offenser de la témérité de quelques-uns de vos enfans, déjà tout prêts à se repentir & à rétracter leur erreur. Leur hardiesse même est tout à la fois un hommage qu'ils rendent à vos institutions, & la preuve la plus solennelle de votre respect inviolable pour les droits de l'homme & du Citoyen. Vous avez créé un Peuple libre, libre jusqu'à soumettre la Constitution & les Loix à la discussion ouverte. Vous avez vu qu'il n'obéiroit qu'à la raison & aux loix toutes puissantes de l'ordre. La science nous vient de vous, comme la liberté, l'existence, & tous les biens. Inspirez-moi; éclairez ceux qui s'égarent, pardonnez-leur, & rendez-nous nos freres & la paix, aux acclamations de toute votre famille, pénétrée d'amour & de reconnoissance, & prosternée devant votre image.

» On ose nous dire, ô Citoyens ! que l'institution du Gouvernement monarchique viole l'égalité naturelle des hommes. Où donc nos adversaires ont-ils trouvé cette égalité prétendue ? La Nature distribue-t-elle à chaque individu la même force, le même talent, la même industrie, les mêmes faveurs, & au même degré ? Les a-t-elle tous également appelés à la même fortune ? La Nature a partagé ses dons comme elle l'a voulu. Elle a voulu ce partage inégal & différent, pour unir étroitement les individus les uns aux autres, par la grande différence des moyens qu'elle leur a donnés de se servir les uns les autres, de se communiquer les uns aux autres les fruits des avantages individuels dont elle a doué chacun d'eux, & de répandre ainsi sur toute la Société toute l'influence de ses dons, inégalement & diversement départis. L'inégalité naturelle est donc la base

immuable de l'inégalité sociale ? l'inégalité sociale est donc le lien naturel de la Société ? La Société est le moyen nécessaire, pour que les dons distribués à chacun se déployent, exercent leur énergie, acquierent leur perfection, & deviennent, par la réciprocité des services, la jouissance, & en quelque sorte le patrimoine de tous. Voilà le plan de la Nature, il est digne d'elle. C'est ainsi qu'elle fonde, qu'elle commande, qu'elle nécessite l'ordre contre lequel on ose si légérement l'invoquer.

» Si la Nature avoit fait les hommes égaux, si elle vouloit qu'ils fussent égaux dans la Société, elle formeroit donc, je ne dis pas un Peuple Roi, mais un Peuple de Rois, également pourvus des mêmes droits de Souveraineté ; l'anarchie destructive de toute Société, seroit donc le gouvernement naturel de la Société ? O Novateurs ! si vous changiez aujourd'hui la consti-

tution de l'État, vous commenceriez d'abord par démentir & violer vous-mêmes votre principe d'égalité, hasardé si témérairement. Ne dissimulez donc pas vos intentions sous une fausse justice; n'appuyez pas vos prétentions par des absurdités manifestes. Ce n'est pas l'égalité que vous réclamez pour tous; c'est l'autorité que vous convoitez pour vous-mêmes. J'en appelle à votre conscience, & je l'entends qui vous condamne.

» Le gouvernement d'un seul vous blesse. Mais je vous demande d'abord, si la Nature, ou plutôt le Ciel lui-même, n'a pas nommé votre premier Roi, Fondateur de votre famille & de votre Société? je vous demande, si vous lui disputeriez le trône à lui-même? je vous demande, s'il n'a pas acquis des droits incontestables à la Souveraineté par toutes les avances de Souveraineté qu'il a faites pour la fondation, la con-

ſervation, la proſpérité, la perpétuité de l'Empire? Tout eſt ici ſon ouvrage, il en a diſpoſé; & quel titre avez-vous de plus pour diſpoſer de votre propre bien?

» Il n'eſt plus temps d'appeler à votre ſecours la Nature, que vous venez de méconnoître & de trahir par de fauſſes imputations; mais la Nature elle-même vous condamne & vous rejette encore. Eſt-il dans la Nature de former un Corps, ſans lui donner un Chef, & un Chef unique? Un corps à pluſieurs têtes eſt une eſpece de monſtre. Eſt-il dans la Nature de multiplier les moyens, & de compliquer les reſſorts, lorſqu'elle peut tout réduire à la ſimplicité & à l'unité? La perfection eſt dans la ſimplicité, & la perfection ſuprême dans l'unité. Eſt-il dans la Nature que chacun ait le droit de régner, ou du moins le pouvoir de participer à l'autorité ſuprême, ſur-

tout quand elle établit un ordre de subordination & d'obéissance ? L'homme naît dominé, assujetti, asservi de toutes parts, & avec le seul droit d'exercer librement ses facultés pour la satisfaction de ses besoins, sans lésion du droit d'autrui ; c'est-là tout son empire. Est-il dans la Nature de livrer l'autorité & le gouvernement aux passions des Citoyens, à leurs intrigues, à leurs cabales, à leurs manœuvres, à leurs intérêts exclusifs, plutôt que de fixer la puissance dans les mains d'un dépositaire, nommé par l'ordre d'une succession invariable ? Tous les moyens d'union, de concorde & de paix perpétuelle entrent dans ses plans. O vous, détracteurs inconsidérés de la Monarchie ! panégyristes imprudens de la République ! je croirai que vous êtes de bonne foi dans le fond de votre cœur, je croirai que la persuasion la plus intime n'y a pas laissé le plus léger doute,

quand je vous verrai abjurer dans votre famille la qualité de Chef unique, & donner à votre gouvernement domestique une forme Républicaine.

» Dois-je répondre ici à l'imputation que vous faites, aussi injustement que gratuitement, à notre Pere commun, d'avoir pris dans le gouvernement domestique les regles qu'il établit dans l'ordre social ? Et sur quel fondement parlez-vous de la sorte de l'homme le plus respectable pour vous, qui existât jamais ? Non, sans doute, l'autorité paternelle & l'autorité sociale ne se ressemblent pas, ni dans leurs titres, ni dans leurs droits, ni dans leurs devoirs. Un pere donne à ses enfans l'existence, l'éducation, des biens, toute sorte de moyens de vivre, & de bien vivre ; & la Nature n'a pas communiqué ses titres au Chef social. L'autorité domestique varie dans son étendue, dans sa durée, dans son ressort ;

& il n'en eſt pas ainſi de l'autorité ſociale. L'autorité domeſtique ordonne là où l'autorité ſociale ne peut qu'empêcher. La premiere s'exerce par la volonté ; & la ſeconde ne s'exerce que par la ſanction des Loix. Non, ces deux autorités ne ſe reſſemblent point ; auſſi le vénérable Fondateur de notre race & de l'Empire, ne les a-t-il ni confondues, ni aſſimilées. Comme Pere, il ſoigna, préſerva, éleva notre enfance ; il inſtruiſit notre adoleſcence dans le culte, les arts & les vertus de l'ordre domeſtique ; il fonda nos ménages, il dirigea notre premier eſſor. Comme Inſtituteur ſocial, il régla nos poſſeſſions & nos héritages, il nous enſeigna les loix de la réunion commune ; il établit l'autorité protectrice des droits de chacun, avec toute la force du conſentement univerſel, & de tous les moyens conſtitutifs de la puiſſance, pour la ſauve-garde de tous les Ci-

toyens, de toutes les propriétés, de tous leurs travaux, de toutes leurs jouiſſances, réglées ſelon l'ordre de la juſtice, & aſſurées par l'influence journaliere & conſtante de l'autorité légitime.

» L'autorité ſuprême eſt une grande charge ; & parce qu'elle impoſe de grands devoirs, il faut la doter des facultés néceſſaires pour les remplir, & tels doivent être ſes droits. Quels ſont ſes devoirs ? De préſerver d'invaſion, tant au dedans qu'au dehors, les droits & les propriétés de tous & de chacun, de garantir le libre exercice des Loix, & d'appuyer leur pouvoir par la force publique. Quels ſont ſes droits ? De lever ſur chaque propriété productive, ſelon les regles d'une juſte répartition, une portion des revenus annuels, pour continuer & perpétuer les avances ſouveraines, ou tous les travaux publics, néceſſaires à la proſ-

périté

périté publique ; & c'eſt à la puiſſance publique à ordonner, à faire l'emploi de ce revenu & de tous ſes moyens, pour faire agir & régner les Loix, à l'avantage de toute la Société.

N'eſt-ce pas là l'autorité, telle que l'ordre ſocial l'exige, telle que notre Pere l'a inſtituée, telle que vous l'enviſagez vous-mêmes? Je vous le demande.... Avouez-le de bonne foi, vous n'en voulez qu'au Gouvernement héréditaire d'un ſeul. Mais d'abord préféreriez-vous à l'hérédité, l'élection? vous allumeriez donc au milieu de la Société un foyer éternel de rivalité, de jalouſie, de diſſention entre les familles, à la mort de chaque dépoſitaire de l'autorité ; vous jetteriez aux ambitieux la pomme de diſcorde, qui écarteroit du concours les hommes ſages & modérés ; vous ſacrifieriez l'intérêt public aux intérêts & aux deſſeins particuliers des Electeurs ; vous porteriez ſur le trône l'a-

droit concurrent, qui auroit séduit & corrompu votre Peuple; vous exposeriez sans cesse l'Etat aux troubles, aux factions, à la guerre civile, aux démembremens, à sa ruine. Toujours ces sortes de Monarchies furent réduites à renoncer à l'élection, ou à périr par l'élection même. La Couronne ne seroit-elle élective que dans la Famille Royale? mêmes dangers; & vous rendriez les freres & les parens rivaux, ennemis les uns des autres, & vous les armeriez sans cesse les uns contre les autres, pour leur destruction & celle de l'Empire. Respectez donc aussi ce droit de primogéniture, qu'il vous plaît d'imputer à une vaine prédilection envers la famille de l'Aîné; il est fondé sur le droit de l'âge, de la maturité, de l'expérience. Tant qu'il y a eu des mœurs, les cadets ont honoré leur aîné comme le Chef de la famille; & quelle seroit la raison de les préférer

à lui, quand il eſt néceſſaire, pour le bien public, de fixer ſur une tête les droits & les prérogatives de Chef ſocial ?

» La Monarchie héréditaire a des inconvéniens. Oui ſans doute, car c'eſt toujours le gouvernement de l'homme ; mais c'eſt à la Conſtitution, aux Loix, & à l'inſtruction à y pourvoir, comme notre Fondateur l'a fait. Il ſe peut que, par les viciſſitudes de la Nature, un enfant devienne Roi ; mais la Régence y ſupplée ; & nous, ô mes freres ! nous qui avons été appelés à ce ſoin, nous ſommes prêts à rendre le compte le plus rigoureux de notre adminiſtration. Il ſe peut que le Prince Héréditaire ſoit malheureuſement condamné à une éternelle enfance ; mais alors il eſt exclu du trône. Il ſe peut que le génie du Roi ſoit reſſerré dans des bornes étroites : mais les Loix ont réglé ſa marche, des Miniſtres la ſoutiennent,

des Conseils l'éclairent ; la Magistrature n'en exerce pas moins ses fonctions ; la Nation ne veille pas moins sur ses propres intérêts. Sous quelque regne que ce soit, tout Citoyen a également le droit de pouvoir s'élever aux emplois publics, aux pouvoirs délégués, aux distinctions légitimes, aux honneurs, à la gloire, par sa capacité, par ses talens, par ses services, par ses vertus patriotiques, par ses hauts faits. Soyez le bienfaiteur de vos freres & de votre Patrie, on ne vous demandera pas si vous êtes Roi. La gloire est pour les grands hommes, Princes ou Sujets sans distinction. Libres de faire le bien, assez heureux pour pouvoir faire le bien public, faites-le, votre nom sera honoré, exalté dans nos fastes comme dans nos cœurs. Que de Sujets ont fait oublier leurs Princes, & remporté toute la gloire de leur siecle !

» Le Gouvernement monarchique, bien conſtitué, ne s'oppoſe point au bien que le Citoyen peut faire, & aux ſuccès qu'il peut mériter : tout au contraire, il les favoriſe, il les encourage, il les ſeconde. En effet, il eſt démontré dans nos enſeignemens, il eſt évident, pour chacun de nous, que le Monarque n'a qu'un ſeul & unique intérêt, celui de ſes Peuples ; & que ſa vraie puiſſance n'eſt & ne peut être qu'en raiſon de la proſpérité de la Nation. Mais des Chefs différens ont manifeſtement des intérêts particuliers à empêcher les progrès des uns, à étouffer le mérite des autres, à détruire des concurrens, à rabaiſſer des familles, pour prédominer. L'autorité n'eſt auſſi évidemment puiſſante, bienfaiſante, paiſible, qu'autant qu'elle eſt une ; car ſi elle eſt partagée, vos Chefs diviſés ſe jalouſent, vos pouvoirs oppoſés ſe combattent, vos forces déchaînées les

unes contre les autres, s'entre-détruisent : il n'y a point d'accord, point de paix, point de sûreté. Enfin, les besoins publics exigent souvent une action prompte & subite ; le Monarque agit, tandis que votre Sénat ne peut que délibérer, & laisser le mal s'accroître au milieu de ses débats, ou l'occasion de faire le bien s'évanouir : l'ordre demande sans cesse l'activité, qu'il ne trouve que dans le Gouvernement monarchique. Il n'y a qu'un premier principe dans la Nature, il n'y a d'accord que dans l'unité.

» L'harmonie de l'Univers, nous dit-on, naît de l'opposition des élémens ; oui sans doute, & il en est de même de l'harmonie sociale. Tous les Citoyens concourent au même but par des voies différentes, & même opposées. Celui-ci laboure, & celui-là navigue. Le sage est pour la délibération, & le brave pour les entreprises coura-

geuſes. Ici la ſcience répand l'inſtruction, & là l'induſtrie exerce les Arts. Mais il faut que le même principe dirige tout, & que tout aboutiſſe à la même fin : il faut que le même génie préſide à tout, & veille ſur tout. Dites-moi ſi Dieu a livré le gouvernement du monde au Sénat des élémens ?

» Mais enfin on craint l'abus ſi facile, & l'extenſion ſi naturelle de la puiſſance ſuprême dans les mains d'un Monarque : on craint les paſſions inévitables ou d'un Prince, ou d'un autre. Eh quoi ! l'on craint les paſſions d'un ſeul, & l'on ne craint pas les paſſions de pluſieurs, les paſſions de la multitude ! Dans le Monarque l'on voit le deſpote ; & l'on ne voit pas dans les Ariſtocrates des oppreſſeurs du Peuple réunis ſeulement pour l'oppreſſion ; & l'on ne voit pas ce Peuple Démocratique le jouet & la victime des mauvais Citoyens, qui le réduiſent enfin à

ne combattre que pour le choix des Tyrans ; & l'on ne voit pas dans les Gouvernemens mixtes une tendance violente & perpétuelle à l'uſurpation, aux révolutions, à la déſolation, & à la deſtruction de l'Etat ! La Monarchie dégénere en deſpotiſme, lorſqu'on y méconnoît les principes de la ſtabilité des Empires ; ſoit : mais vos Républiques (je parle de celles qui ont vraiment formé un Etat) n'ont-elles pas toutes fini par l'anarchie, par la tyrannie, par le déchirement univerſel ? Pourquoi le diſſimuler ici ? Se perſuade-t-on que tout ce Peuple l'ignore ? Ignore-t-il auſſi que l'hiſtoire de ces Etats Républicains n'eſt qu'un récit continuel de conflits, de déſordres, de troubles, de calamités ? Croit-on abuſer de la ſorte un Peuple inſtruit ? Suppoſons, s'il le faut, de mauvais Rois, leurs attentats & leurs fureurs ſeront paſſagers & fugitifs comme les

fléaux du Ciel, ſi vous avez aſſuré l'Empire aux Loix elles-mêmes, lorſque vos Chefs auront été bien convaincus, comme leurs ſujets, qu'ils ne ſont que les exécuteurs ſuprêmes de ces Loix & les premiers Citoyens de l'Empire, & tant que la Nation connoîtra parfaitement toute l'étendue de ſes droits & de ſes devoirs. Là le danger n'eſt que de la part de l'homme, & l'homme paſſe comme l'éclair, le Tyran ſur-tout : ici le danger eſt dans le vice même de la Conſtitution Républicaine, & la Conſtitution le perpétue juſqu'à ce qu'elle périſſe. Comparez enfin la durée des Républiques les plus célebres avec celles des Monarchies, quoique mal ordonnées. Je ne parle point de ces petites aſſociations, qui, ſans territoire, n'ont qu'une exiſtence précaire, & qui ne ſubſiſtent que par les ſervices qu'elles rendent à leurs voiſins, ou par la jalouſie que ces voi-

ſins ont les uns contre les autres. Il s'agit d'un Etat agricole. Enfin (car il faut le dire), le trouble, ô mes Concitoyens ! le trouble eſt aujourd'hui parmi nous : eſt-il donc élevé par les paſſions du Prince ? Reconnoiſſez l'eſprit Républicain ; mais repoſez-vous ſur la ſageſſe de vos Loix & de votre Gouvernement.

» Eſt-ce à nous à redouter les erreurs, les abus, les excès, les uſurpations de la puiſſance monarchique ? N'avons-nous pas des garans de nos droits & de nos libertés ? Quels ſont-ils ces garans ? Nos Loix, parfaitement conformes aux principes de l'ordre naturel & proſpere des Sociétés politiques ; nos Loix, qui réuniſſent tous les intérêts en un ſeul, également commun au Prince & aux Sujets ; nos Loix, qui, en fondant la puiſſance ſur la juſtice, l'ont dotée d'une portion invariable du revenu territorial, déter-

minée par le vœu de la Nature, ſelon les beſoins réels de la Société, & irrévocablement affectée aux avances de la Souveraineté, ou à l'utilité publique : nos Loix, qui ne donnent à l'autorité que le pouvoir de faire le bien, & celui d'empêcher le mal : nos Loix, que le Monarque ne peut ni abroger, ni changer à ſon gré, qui ne laiſſent rien à l'arbitraire, qui ſont au deſſus de lui comme au deſſus du ſimple Citoyen, & qui protégent également les Sujets contre le Prince, & le Prince contre les Sujets..... Quels ſont ces garans ? Nos inſtitutions ſociales, qui, des héritiers même du trône, forment des Citoyens, qui rendent ce trône toujours acceſſible à tous & à chacun, qui fixent immuablement, par l'enſeignement public & national, les bornes des droits & des devoirs & du Prince & des Peuples, qui, ſelon l'eſprit & avec la ſanction de la Religion elle-

même, n'admettent d'autre politique qu'une Morale pure & ſalutaire, la même pour la conduite privée & pour le gouvernement public, qui conſacrent dans des faſtes authentiques, ainſi que dans des monumens ſolennels, l'hiſtoire fidele de chaque regne, & les divers ſuccès de la Nation.... Quels ſont enfin ces garans? Cette aſſemblée, ô Citoyens! qui ſeule ſuffit pour confondre nos adverſaires, cette aſſemblée nationale, devant laquelle de ſimples particuliers oſent citer notre Conſtitution même, & ſommer en quelque ſorte notre Roi d'abdiquer la couronne, cette aſſemblée, qui, toujours prête à ſe former ſur la réclamation des Peuples, vous répond à jamais de l'exécution des Loix, ainſi que de la ſûreté & de la liberté publique.

» O mes freres! mes amis! mes concitoyens! ſi j'ai eu le bonheur de diſſiper les ſophiſmes de l'illuſion, de

rendre à la vérité tout ſon éclat, de juſtifier l'ouvrage & la mémoire de notre auguſte Fondateur, jurez tous avec moi de nouveau, jurez ſolennellement une fidélité inviolable à nos Loix & à notre Conſtitution : je la jure pour vous & pour moi, ſi vous m'applaudiſſez par des acclamations libres & cordiales. Dieu reçoit nos ſermens. Proſternons-nous devant ce jeune Prince, dont les vertus douces & bienfaiſantes nous promettent un regne paternel & proſpere. Embraſſons-nous les uns les autres ; & reſſerrons avec joie les liens du ſang qui nous uniſſent tous ſi étroitement, avec ceux de la concorde & de la paix ſociale, qui, juſqu'à ce jour, ont fait notre bonheur ſous le plus favorable des Gouvernemens, & doivent faire à jamais la proſpérité de cette Iſle. O vous ! notre Pere commun, qui m'avez éclairé de vos lumieres & ſoutenu de vos inſpira-

tions, recevez dans le Ciel les hommages du reſpect, de la reconnoiſſance & de l'amour, les hommages que tous vos enfans raſſemblés & réunis vous offrent avec les larmes de l'attendriſſement & du repentir. Que ce jour où vous avez défendu & affermi votre ouvrage, devienne auſſi mémorable que celui où vous érigeâtes votre famille en Société politique, en nous ſoumettant aux loix de la Nature, de la Raiſon & de la Religion. Veillez ſans ceſſe ſur vos enfans, & régnez toujours ſur votre Peuple. O vous! grand Dieu! ſeul Dieu du ciel & de la terre, auteur de tout bien, vous, qui ne permettez le mal que pour le bien, daignez récompenſer le Pere dans les enfans, & pardonnez-nous nos fautes à tous tant que nous ſommes. Vous avez choiſi ce Peuple, cette terre, pour donner à l'Univers l'exemple d'une Société formée d'après

les Loix que vous enſeignez aux hommes par le miniſtere de la Nature. Détournez donc de nous l'eſprit d'erreur & de ſchiſme ; il y va de votre gloire, & peut-être du bonheur de l'humanité éclairée par notre expérience. Ecoutez, exaucez la priere que nous vous faiſons, & que nous vous ferons chaque jour, unis d'eſprit & de cœur, de nous rendre dignes de vos bienfaits ; & pour apprendre, en publiant votre gloire, à toutes les Sociétés humaines, les moyens de les obtenir «.

Philippe eut à peine fini ce diſcours, que toute l'aſſemblée, ſi l'on excepte les conjurés, fit retentir tout le préau de la citadelle de vives acclamations & de longs applaudiſſemens, qui commencerent à faire connoître quel étoit le parti que la Nation devoit embraſſer dans ce grand débat. Cependant Robert, qui, malgré ſon état, n'avoit ceſſé de montrer un viſage ferme &

modeſte, ſe leva pour être mieux entendu, car ſa voix étoit encore foible; & faiſant ſigne de la main, d'un air de dignité, pour demander l'attention générale, il dit : » Mes enfans & mes amis, vous venez d'entendre les propoſitions qu'on ſe croit en droit de vous faire, je ne dirai pas contre moi, car je veux m'oublier ici; mais contre la Conſtitution de notre Société, contre les ſages Loix qui nous régiſſent, & ſous leſquelles vos peres & vous avez vécu juſqu'à ce jour dans la paix & dans le bonheur. On vous invite à changer la forme du Gouvernement, auquel ce pays, naguere déſert, doit tant de biens & de proſpérité, ſous prétexte qu'il eſt ſuſceptible d'abus, qui peuvent dans le temps en opérer la ruine. On veut que vous abrogiez nos Loix fondamentales, pour en ſubſtituer d'autres abſolument contraires. Jamais peut-être on n'oſa tenter un changement auſſi

hardi, & d'une ſi grande conſéquence.

» Je ne m'éleverai point cependant contre ces propoſitions, & ne chercherai pas à gagner les ſuffrages. Philippe vient de diſcuter, d'une maniere claire & préciſe, & les avantages de notre Conſtitution, & la ſageſſe de nos Loix, & l'erreur de ceux qui veulent les détruire, & les malheurs ſans nombre qu'éprouveroit notre Société, ſi les innovations qu'on propoſe étoient accueillies & exécutées. Je peux m'en tenir à ce qu'il vient de vous dire; mais, pour convaincre la Colonie de mon affection pour elle, je crois devoir ajouter, que, quoique partie très-intéreſſée à ſoutenir ſon opinion, je ne veux point me prévaloir de la force de ſes raiſons, ni de l'autorité que j'ai en main, pour vous porter à l'adopter. Je vous laiſſe la liberté de vous déterminer pour le parti que vous jugerez être le plus ſage. C'eſt le ſentiment intime

de votre conſcience que vous devez ſeul conſulter ; c'eſt à lui ſeul que je m'en rapporte ; & ſi, contre mon eſpérance, vous rejetez la Monarchie, ſi vous méconnoiſſez mon cœur, ſi vous me trouvez peu digne de régner après ceux qui ont tenu le ſceptre ſi glorieuſement, je vous déclare ici que je ſuis tout prêt à deſcendre de la place éminente que j'occupe, pour devenir ſimple Citoyen. Je n'aurai de regret en la quittant, que celui de ne pouvoir vous prouver, par de grands ſervices, les ſentimens que j'ai pour vous, & le vif déſir dont je ſuis animé pour la proſpérité de l'Iſle.

» Que chacun opine donc librement dans cette grande affaire, d'après les lumieres de ſa raiſon & les conſeils de ſon équité, ſans en être aucunement détourné par la conſidération de mon intérêt particulier. Mais pour ſe déterminer ſagement, & ne pas ſe

préparer de longs & triſtes regrets, qu'il ne perde point de vue le bien ou le mal qui peut réſulter du parti qu'il va prendre.

» Comme, avant de délibérer ſur quelle eſpece de République doit tomber votre choix, il s'agit de ſe décider pour ou contre la Monarchie, & qu'à cet égard toutes les opinions peuvent ſe réduire à deux, il ſuffira de ſe ranger à l'une ou à l'autre. L'on ne votera point de vive voix, à moins qu'on n'ait de nouvelles raiſons à déduire en faveur de ſon opinion. Un ſimple ſigne ſuffira pour faire connoître le parti qu'on embraſſe. Que tous les Citoyens poſent les armes; que ceux qui croient devoir maintenir la forme actuelle de Gouvernement, levent les mains au deſſus de leur tête, & que les oppoſans les tiennent baiſſées; l'on verra facilement, par ce moyen, à quel parti chacun ſe range; l'on

pourra compter les ſuffrages, & s'aſſurer en un moment de quel côté ſe trouve la pluralité «.

Cela fut exécuté ſur le champ, ainſi que Robert l'avoit propoſé. Tous les opinans mirent bas les armes; les Patriotes leverent les mains, & l'eſpérance des conjurés s'évanouit comme un ſonge; car outre que les Patriotes avoient toujours été les plus nombreux, les jeunes gens que Wilſon avoit ſéduits, & qui ſe trouvoient en ce moment à côté de leurs peres, ébranlés d'abord par les diſcours qu'ils venoient d'entendre, entraînés enſuite par l'exemple des perſonnes qui leur impoſoient le reſpect, & voulant réparer à tous les yeux l'imprudence de leur conduite, dont ils commençoient à connoître le danger & à ſe repentir, voterent pour le maintien de l'ancienne Conſtitution. Il y en eut même pluſieurs autres au milieu des conjurés, qui,

mûs par ces raiſons, & ſe raviſant ſagement, oſerent lever les mains, & ſe déclarer Patriotes; ce qui réduiſit leur troupe à un très-petit nombre, & fit tomber l'audace des Chefs, qui ne purent cacher leur trouble & leur confuſion.

Mais ce n'étoit que le commencement des peines & des humiliations qui les attendoient. Les Loix fondamentales ayant été de nouveau jurées, le Gouvernement Monarchique fut de nouveau reconnu pour le ſeul convenable à la Société de l'Iſle, le ſeul qu'elle adoptoit. En conſéquence Robert, proclamé Souverain au milieu des applaudiſſemens répétés, reçut le ſerment d'obéiſſance que lui prêterent les Citoyens, aux yeux de Wilſon & des Ardent, qui, pleins de rage & de déſeſpoir, refuſerent ſeuls de s'approcher de lui, & de faire cet acte de ſoumiſſion. Voyant alors que tout ce

qui venoit de ſe paſſer dans l'aſſemblée étoit la ſuite d'un plan formé pour s'oppoſer à leurs deſſeins ; que leur complot avoit été découvert, & que le Souverain & la Société, devant ſavoir qu'ils en étoient les auteurs, ne pouvoient manquer d'en vouloir tirer vengeance ; & jugeant ſans doute qu'on ne leur feroit point de grace, lors même qu'ils ſouſcriroient à la loi de la ſucceſſion au trône & ſe ſoumettroient à Robert, ils préférerent de s'y refuſer par un acte public de déſobéiſſance, & de s'expoſer hardiment à ce qui pourroit en arriver, plutôt que de s'abaiſſer à reconnoître l'autorité ſuprême du Prince ; démarche qu'ils regardoient comme une inſigne lâcheté.

Cependant ils ne s'abandonnoient pas tellement à leur mauvaiſe fortune, qu'ils ne vouluſſent ſe ſouſtraire, s'il étoit poſſible, au ſort qui les menaçoit. Ils ſe concerterent entre eux, re-

prirent leurs armes, formerent un peloton, & tandis que les Citoyens empreſſés de rendre leurs hommages à Robert, laiſſoient des vides dans le cordon qui veilloit ſur les conjurés, ils eſſayerent de ſortir de la citadelle, & marcherent vers la porte pour en abaiſſer le pont-levis. Mais ceux qui devoient la garder leur couperent chemin. Ils tenterent de gagner le rempart pour ſauter dans le foſſé; & ils ne furent pas plus heureux dans cette entrepriſe. Un cri que firent les premiers qui s'en apperçurent, tourna ſur les fuyards l'attention de l'aſſemblée, dont une partie les prévint. Le reſte des Citoyens les entoura, les mit hors d'état d'échapper, & leur préſentant un cercle formidable de baïonnettes, les ramena dans le milieu du préau.

Alors Vincent prenant la parole, & s'adreſſant au Souverain, le pria d'ordonner que Wilſon & ſa troupe fuſſent

désarmés & amenés devant le trône ; pour répondre aux accusations graves qu'il alloit former contre eux. Il dit qu'ils s'étoient rendus coupables d'un crime énorme contre le Prince & la Société, & qu'il importoit, pour la vindicte publique & l'exemple de la Colonie, qu'ils fussent jugés & punis sur le champ, si le délit qu'il leur imputoit étoit constaté par des preuves authentiques. » Tous les Citoyens, ajouta-t-il, étant ici, le Collége de Justice s'y trouve en entier, ainsi que les témoins que j'ai à produire contre les accusés. Le délit vient de se consommer en votre présence. Je requiers donc l'autorité de la Loi, pour que leur procès leur soit fait à l'instant & publiquement ; qu'ils soient condamnés comme ils le méritent, & qu'ils ne sortent de la citadelle que pour subir la juste peine de leur forfait «.

Tous les Membres du Tribunal de Justice

Juſtice s'étant réunis auſſi-tôt, par ordre du Souverain, ce Tribunal reçut la plainte de Vincent, & ordonna que les accuſés paruſſent devant lui, pour répondre aux accuſations, & pour déduire leurs moyens de défenſe. Ceux qui les entouroient leur enjoignirent de mettre bas les armes, & d'obéir à la citation; mais ils s'y refuſerent obſtinément. Wilſon, furieux, tira même ſur celui qui vouloit le déſarmer, & l'auroit tué ou bleſſé dangereuſement, ſi Joſeph, qui ſe trouvoit près de l'Anglois, n'eût fait un mouvement très-prompt pour relever le bout du fuſil au moment où le coup partoit. Saiſis à l'inſtant, Wilſon & ſes complices furent entraînés devant les Juges.

Vincent récapitula tout ce que nous avons vu ci-devant des trames & des entrepriſes des conjurés. Il les peignit comme des hommes qui, pour perdre Robert, vouloient mettre le déſordre

dans la Société, & la détruire même; s'ils ne pouvoient réuſſir dans leurs projets. Mais il accuſa Wilſon d'être le premier & le principal auteur de cet affreux complot. » C'eſt lui, dit-il, qui a mis en uſage tous les artifices de la ſéduction la plus coupable, pour égarer & ſéduire les malheureux Ardent, qui, ayant étudié leur caractere, & connoiſſant leurs paſſions, s'eſt ſervi de tous les poiſons de la flatterie pour les faire tomber dans ſes piéges, & qui, les mouvant à ſon gré, diſpoſant de leurs richeſſes & de leur crédit, a trouvé le moyen d'attirer dans la ſédition une partie des Citoyens. Le nouveau crime dont il s'eſt couvert à vos yeux, ſuffiroit ſeul pour le faire juger capable de ceux dont je l'accuſe. Une ame auſſi atroce que la ſienne, peut ſe porter à tous les excès. Mais je ne veux pas m'en tenir à ces preuves, quoiqu'évidentes; qu'il nie les faits que j'avance,

& des témoins irréprochables vont l'en convaincre. Philippe & Guillaume dépoſeront de la vérité de ces faits; & comme l'ordonnance criminelle de Henri exige trois témoins, & qu'il faut compléter la preuve au gré de la Loi, je demande que les papiers de Wilſon ſervent ici de ſupplément de témoignage. Qu'ils ſoient ſaiſis, ainſi que ceux des Ardent, portés & lus devant vous, & que légalement reconnus, ils achevent de dévoiler les crimes de leurs auteurs «.

A cette derniere réquiſition, Wilſon pâlit & rougit tour à tour, & rompant le ſilence farouche qu'il avoit gardé juſqu'alors, il s'écria, comme un forcené, que la capture de ſa perſonne étoit une vraie tyrannie, la viſite de ſes papiers une odieuſe inquiſition; qu'il n'étoit point Citoyen de l'Iſle, & ne pouvoit être jugé comme tel; qu'il récuſoit les témoins & le Tribunal comme évidem-

ment ſuſpects, & proteſtoit contre tout ce qu'on pourroit faire à ſon préjudice. Mais voyant qu'on n'avoit point d'égard à ces réclamations; qu'on ſe contentoit de lui répondre, qu'ayant conſpiré contre la Société, il devoit être jugé par ſes Loix; qu'on alloit s'emparer de ſes papiers, & que, malgré ce qu'il pourroit dire, ils ſerviroient de preuve dans ſon procès, il s'abandonna à toute ſa fureur, & vomit mille imprécations contre ceux qui le retenoient, & contre lui-même, tandis que Richard & ſes freres, qui s'étoient d'abord montrés auſſi fougueux, demeuroient en ſilence, la tête baiſſée, avec un air conſterné. Ils furent interrogés les uns après les autres, & ſe contenterent de nier les faits qu'on leur imputoit.

Les Juges firent enſuite appeler les témoins, ils entendirent leur dépoſition; & quand les papiers attendus

furent arrivés, on en fit la lecture devant les accusés, qui répondirent qu'ils ne pouvoient être témoins contre eux-mêmes : vaine allégation, qui n'affoiblit aucunement les preuves qu'offroient ces papiers. Ceux des Ardent ne présenterent rien de relatif à cette affaire ; mais les écrits de l'Anglois jeterent le plus grand jour sur toute la conspiration, & montrerent à découvert l'ame atroce de ce perfide. Ils contenoient l'histoire de sa vie, ou le détail de ses aventures, des réflexions sur la Religion, sur la Morale & la Société ; enfin, le plan de ses sourdes menées, pour bouleverser la Colonie & pour perdre Robert ainsi que Dona Rosa. Il n'y avoit pas une page qui ne fit frémir les Juges & les assistans. C'étoit un tissu d'horreurs & de scélératesses, dont nos paisibles Insulaires n'avoient pas même d'idée.

L'on vit clairement alors de quoi ce

monſtre étoit capable. Non ſeulement il viſoit à pervertir la Jeuneſſe, à diviſer la Société, à ſoulever les Citoyens les uns contre les autres; mais, ſous prétexte de ſoutenir le parti qu'il s'étoit fait, il avoit projeté d'appeler les Hollandois, en leur cédant le privilége excluſif du commerce des productions de l'Iſle, & d'en obtenir des ſecours ſuffiſans pour la ſoumettre. Alors le bandeau qui couvroit les yeux des Ardent tomba. Ils reconnurent qu'ils n'avoient été que les inſtrumens & les jouets de ce méchant homme, &, pleins d'indignation de tant de perfidie, dont ils étoient les malheureuſes victimes, ils ſe répandirent en invectives contre lui, & lui firent tous les reproches que le reſſentiment & le déſeſpoir purent leur ſuggérer. Cependant, revenus à eux-mêmes, ils condamnerent hautement leur aveugle conduite, & en demanderent humble-

ment pardon au Souverain & à la Société ; ce qui toucha toute l'assemblée. En les voyant s'humilier ainsi, chacun fut ému de pitié de leur triste sort.

Mais la Loi qui s'élevoit contre Wilson, séviſſoit contre ses complices. Le Tribunal ne pouvoit juger que d'après la Loi. Tous les crimes des accusés étoient prouvés ; ils devoient subir la peine qu'ils méritoient. Leur sentence leur fut prononcée. Le Président dit à Wilson : » Vous êtes convaincu d'être l'auteur de la conspiration tramée contre la Colonie & son Chef ; d'avoir séduit Richard & ses freres, & perverti beaucoup de jeunes gens pour les faire entrer dans votre complot ; d'avoir voulu livrer l'Isle à des étrangers ; enfin, en désobéiſſant publiquement au Souverain, de vous être porté au criminel excès d'entreprendre sur la vie du Citoyen qui vous intimoit ses ordres. Le moindre de ces attentats mérite la

derniere peine. La Loi vous condamne aux travaux des mines juſqu'à la fin de vos jours «.

Puis s'adreſſant à l'aîné des Ardent: » Richard, lui dit-il, votre orgueil démeſuré & votre jalouſie vous ont perdu. Vous vous êtes ligué avec l'ennemi de la Colonie, pour détruire les Loix & renverſer le trône. Chef d'une famille nombreuſe & puiſſante, à qui vous deviez l'exemple de la juſtice & de la ſoumiſſion, vous n'avez employé votre crédit & vos richeſſes que pour entraîner vos freres & vos concitoyens dans le précipice où vous vous êtes jeté. Leur crime eſt votre ouvrage; c'eſt à vous ſur-tout à l'expier. Vous vous êtes vous-même reconnu coupable. Vos regrets tardifs & votre repentir ne peuvent maintenant vous ſauver de la peine qui vous eſt due. La Loi vous condamne à perdre vos propriétés, à travailler aux mines pendant vingt-cinq

ans, & vous déclare à jamais incapable d'aucune fonction publique «. Enfin, ſe tournant vers les freres de Richard (*a*), & les appelant tour à tour par leur nom, il leur déclara qu'ils étoient condamnés à dix ans de travaux publics, & à perdre leurs propriétés. » Quant aux autres Citoyens, ajouta-t-il, qui ont trempé dans la conjuration, mais dont le repentir & l'abandon public de leur parti ont précédé le jugement du Peuple, & qui ont fait ſerment d'obéiſſance aux Loix & au Souverain, le Tribunal, conſidérant ce déſaveu de leur faute, eſt perſuadé qu'elle eſt plutôt la ſuite de la foibleſſe & de la légéreté, que de la volonté réfléchie; & croyant néanmoins qu'ils ſont répré-

(*a*) Ils étoient huit, & avoient un autre frere, qui, trop jeune encore, n'avoit pu ſuivre l'exemple de ſes ainés. Celui-ci recueillit tous les biens de ſa maiſon.

henſibles, & doivent à la Société une ſatisfaction authentique, en réparation du ſcandale qu'ils ont cauſé, il les déclare inhabiles à exercer aucune charge publique pendant cinq ans, & les exhorte à effacer, par une conduite exemplaire, par leur attachement aux Loix & au Souverain, l'imprudence malheureuſe qu'ils ont commiſe «.

On porta ſur le champ à Robert les pieces du Procès, & l'Arrêt prononcé par le Collége de Juſtice; car, dans notre Iſle, aucune Sentence au criminel, qui ſoumet à une peine afflictive ou infamante un Citoyen, ne peut être exécutée ſans avoir été préalablement viſée & ſignée par le Prince. Il examina tout; &, après avoir vu les accuſations & les preuves inconteſtables des crimes, plein de douleur, il s'écria: » O vénérable Fondateur de la Colonie! qui, dans votre ſollicitude pour vos deſcendans, leur avez tracé des

Loix ſi ſages ! ô mon pere ! qui les avez fait régner avec tant de ſuccès ! auriez-vous prévu qu'un étranger, ſauvé d'une mort cruelle par vos enfans, accueilli dans votre ſein & traité avec tant de bonté, tenteroit de perdre ſes bienfaiteurs, de renverſer nos Loix fondamentales, & d'aſſervir cette Iſle ? Auriez-vous préſumé que des hommes de votre ſang, vivant heureux ſous ces Loix, ſeroient aſſez mauvais Citoyens, aſſez dépourvus de raiſon & de juſtice, pour ſe liguer avec ce perfide, dans le deſſein de troubler la Colonie & de détruire le Gouvernement ? Juſte Ciel ! & de tels forfaits, inconnus encore parmi nous, étoient réſervés à marquer les premiers jours de mon regne ! & j'étois deſtiné à leur ſervir de prétexte ? Ah ! du moins, quand je ne puis en effacer le ſouvenir & dérober ce funeſte exemple aux races futures, quand je me vois forcé, par les de-

voirs de ma place, de donner la ſanction & l'authenticité au jugement qui les condamne, en ſouſcrivant l'Arrêt de leur châtiment, faiſons connoître la vive douleur que nous en reſſentons. Oui, je le dis ici, je le dis & le proteſte, j'aimerois mieux ceſſer de régner, que d'être encore obligé d'en punir de ſemblables.

» La majeſté des Loix & la ſûreté des Citoyens ne me permettent pas de changer ni d'abréger la peine de Wilſon. Mais Richard, ſéduit & entraîné par cet étranger; mais les freres de Richard & les autres Inſulaires, gagnés par ſon exemple, me paroiſſent dignes de pitié. De faux rapports & de mauvais conſeils leur ont inſpiré contre moi la haine la plus injuſte. C'eſt un motif de plus pour moi de leur montrer de l'indulgence. Richard eſt condamné à vingt-cinq ans de travaux; je réduis à dix ans le temps de ſa peine,

celui de ſes freres à cinq ; & ils peuvent tous eſpérer d'être admis à poſſéder de nouvelles propriétés, s'ils montrent juſque là, par leur conduite, un vrai repentir de leur faute, s'ils regagnent par leurs ſentimens l'eſtime des Citoyens. Et quant à ceux qui, engagés dans la ſédition, en ont abandonné volontairement les Chefs, avant le ſerment d'obéiſſance qu'on m'a prêté, je les rétablis dans leurs anciens droits. En me rappelant que je ſuis le Chef de la Colonie, je ne dois pas oublier que j'en ſuis le Pere, & qu'il faut ſavoir tempérer la juſtice par la bonté, ſi l'on veut ſe montrer véritablement équitable «.

La ſanction donnée par le Souverain à la Sentence des coupables, & l'acte de clémence dont il l'accompagnoit, leur furent auſſi-tôt notifiés. Wilſon, déclaré ſeul indigne de grace, endurci dans ſon crime, & qui n'avoit rien à ménager,

ſe livra tout entier à la rage & au déſeſpoir ; mais les Ardent, ſubitement changés par la découverte de ſes trahiſons, par le ſentiment de leur faute, & ſur-tout par la généroſité de Robert, ſe montrerent humblement réſignés à leur ſort, & témoignerent même de la reconnoiſſance de la grace qu'on leur faiſoit en abrégeant leur peine, tandis que ceux de leurs compagnons que le Prince débonnaire déclaroit abſous, leurs parens & tout le peuple, touchés & enchantés de la magnanimité de leur jeune Chef, le combloient de bénédictions, & faiſoient retentir tout le vallon de leurs applaudiſſemens.

La grandeur d'ame du Prince ne ſe borna pas à ces actes d'une bonté peu commune. Voulant empêcher que l'opprobre des coupables ne rejaillît ſur leurs parens, & montrer que ceux-ci, loin d'être regardés comme tachés & avilis par ce malheur (qui ne dépen-

doit pas de leur volonté, & qu'ils déteſtoient eux-mêmes), loin d'être en butte au mépris de la Société, ne devoient en recevoir que de la conſolation, il députa deux de ſes oncles à la mere & aux ſœurs des Ardent, pour leur dire qu'il s'affligeoit ſincérement avec elles de la faute des coupables & de leur punition, & pour féliciter ces femmes en même temps de ce que les dangereux exemples de leurs fils & de leurs freres n'avoient pas influé ſur le reſte de la famille. Cette attention paternelle & bienfaiſante a prévenu dans la Colonie, l'inſenſé préjugé qui verſe ailleurs l'infamie, due aux ſeuls criminels, ſur la tête de ceux qui leur appartiennent.

Cependant l'on conduiſit Wilſon & les Ardent en priſon, où ils paſſerent la nuit ſous bonne garde; & le lendemain ils furent tranſportés aux lieux où ils devoient ſubir leur châtiment.

Je n'en ferai pas la peinture, crainte de trop affecter l'ame ſenſible de mes Lecteurs. Je me contenterai de dire, en anticipant ſur le temps, que Wilſon ne démentit point ſon inflexible caractere. Réſolu de finir ſon tourment par le moyen le plus lâche, il parvint, quelque temps après, à tromper la vigilance de ſes gardiens, & ſe caſſa la tête avec l'inſtrument qui lui ſervoit à fendre les rochers au fond de la mine. Telle fut la mort honteuſe de ce malheureux, qui, pour ſatisfaire l'ardeur d'une affreuſe vengeance, s'efforça de troubler notre Société, & fit jouer tous les reſſorts pour perdre les hommes généreux qui lui avoient ſauvé la vie, chez leſquels il avoit un aſile, & qui pourvoyoient libéralement à tous ſes beſoins. Les châtimens au contraire paroiſſent avoir changé le cœur & les ſentimens des Ardent. Ils ſouffrent avec courage la peine qu'ils ont méri-

tée, & n'aſpirent qu'au moment d'en être délivrés, pour ſe montrer d'autres hommes. S'ils perſéverent dans leur conduite, ils ſe feront pardonner le crime qu'ils ont commis ; mais comment ſe pardonneront-ils à eux-mêmes leur confiance aveugle pour un traître, & le complot déteſtable dont ils furent les fauteurs ?

Que ces triſtes & mémorables exemples ſervent du moins à porter un effroi ſalutaire dans l'ame de ceux de nos Concitoyens & de nos deſcendans, que l'ivreſſe des paſſions pourroit écarter du reſpect qu'on doit aux Loix ; qu'ils ſervent à les convaincre que l'attentat le plus condamnable eſt celui d'un mauvais Citoyen qui, aveuglément ſoumis à un fol intérêt, oſe tenter de rompre le pacte ſacré qui lie les Sujets au Souverain ! Puiſſent enfin tous les Inſulaires, plus attachés aux vrais principes, ne s'écarter jamais des

devoirs que ce pacte leur impose, & concourir de tout leur pouvoir à maintenir l'ordre & l'harmonie dans la Société ! Tels sont les vœux que forment les cœurs patriotes, vivement affectés par le souvenir de nos dissentions, & pleins d'estime & de gratitude pour ceux de nos Citoyens qui ont ramené dans la Patrie la concorde & la paix. L'on verra, dans le Chapitre suivant, que le Ciel, propice aux vœux sinceres qui lui sont adressés pour le bonheur des hommes, les écoute dans sa bonté, & se plaît à les exaucer.

CHAPITRE LVIII, & dernier.

Rétabliſſement de l'ordre dans la Colonie ; proſpérité ſurprenante ; mariage de Robert & de Dona Roſa ; monumens élevés aux Bienfaiteurs de l'Iſle.

EN ſortant des troubles qui avoient agité la Colonie, & dont elle avoit manqué d'être la victime, la Société pouvoit être comparée à ces pays des Tropiques, qui, quelquefois déſolés par la fureur des ouragans & ſur le point d'en être bouleverſés, reçoivent néanmoins, par l'influence de ces tempêtes, de nouveaux principes de fécondité, & deviennent bientôt après plus fertiles & plus agréables qu'ils n'étoient auparavant.

Tous les eſprits, tous les cœurs,

réveillés & ranimés par la ſecouſſe violente qu'on venoit d'éprouver, encore émus des dangers que nous avions courus, & ſentant plus vivement que jamais l'importance & la néceſſité de demeurer étroitement unis dans l'obéiſſance des Loix, pour rétablir & faire proſpérer la choſe publique, réſolurent unanimement de concourir, par leur exemple, à étouffer les germes de reſſentiment & de diſcorde qui pouvoient ſubſiſter encore, à diſſiper les préjugés nuiſibles, à remettre en honneur les vrais travaux, & à tenir les affaires & les familles dans l'ordre. L'amour du bien, le patriotiſme, la charité, que pluſieurs Citoyens ſembloient avoir oubliés ou méconnus, échaufferent d'une nouvelle ardeur les plus indifférens.

Le Souverain, qui juſqu'alors n'avoit pu montrer à ſon gré les ſentimens qui l'animoient pour ſon peuple,

ni faire connoître d'une maniere efficace les talens & les connoiſſances qu'il portoit ſur le trône, brûlant du noble déſir de ſuivre les traces de ſes peres, & de tout entreprendre pour le bonheur public, employa tous les moyens imaginables pour exécuter ſes généreux deſſeins. Il ne voulut pas ſe borner à réparer momentanément les maux de la Société; il s'appliqua ſans délai, & avec la vigilance la plus ſoigneuſe, à donner la plus grande ſtabilité à toutes les parties de l'adminiſtration. La foibleſſe de ſa ſanté le retenoit encore dans ſon Palais; il y fit appeler fréquemment les différens Tribunaux & les Inſulaires les plus expérimentés, pour les conſulter ſur toutes ſes vûes de réforme & d'amélioration. Chacun, non ſeulement invité, mais encouragé par le Souverain à dire librement ce qu'il en penſoit, uſa, ſans nul obſtacle, de cette liberté. Comme le

même esprit animoit tout le monde ; tous les avis se concilierent bientôt, & ces assemblées produisirent les plus sages réglemens.

Dès la formation de la Société, les assemblées nationales avoient eu lieu dans la Colonie. La premiere s'étoit tenue pour reconnoître & approuver les Loix fondamentales & positives du Pere. Henri avoit été proclamé Souverain dans une autre. Il y avoit reçu le serment de fidélité de ses sujets, & y avoit juré lui-même de faire régner ces Loix. L'addition qu'il avoit faite au Code du Fondateur, avoit eu la sanction nécessaire dans une pareille assemblée. Enfin, il étoit d'usage de convoquer la Nation dans les cas extraordinaires ; mais aucune Loi précise n'avoit encore rendu ces assemblées constitutionnelles, & n'en avoit réglé la forme ni le temps. Robert, de l'avis des Anciens, fit une Loi, par la-

quelle il déclara que les aſſemblées nationales ſeroient convoquées tous les trois ans, & compoſées des Députés élus dans chaque diſtrict, pour rendre compte des affaires de la Colonie, & propoſer les moyens convenables d'en accélérer la proſpérité, outre les aſſemblées extraordinaires que les cas majeurs & preſſans pourroient exiger.

Baptiſte, qui, juſqu'à ſa mort, avoit préſidé le Tribunal du Fiſc & celui des travaux publics, s'étoit inſenſiblement emparé de l'autorité confiée à ces deux Colléges; il l'avoit concentrée dans ſes mains. On connoiſſoit l'effervescence de ſon caractere; on craignoit de s'oppoſer à ſes volontés. Quand le Souverain n'y paroiſſoit pas, Baptiſte y étoit tout; les autres n'y étoient rien. Son crédit avoit fait donner à ſon fils aîné le maniement des finances. Je n'autoriſerai pas ici les propos qu'on s'eſt permis à leur égard; car c'eſt peut-être

légérement, & d'ailleurs ils ne ſont plus. Je veux croire qu'ils n'ont point abuſé de leur miniſtere ; mais ils le pouvoient, ou du moins leurs ſucceſſeurs, & c'en étoit aſſez pour engager le Gouvernement à prendre des précautions contre les abus qui en pouvoient naître.

Pour obvier à ces inconvéniens, Robert déclara que déſormais perſonne ne pourroit réunir ſur ſa tête la Préſidence de deux Tribunaux, ni gérer ſeul les finances. Il créa des ſurveillans à la caiſſe des revenus publics, avec pouvoir de l'inſpecter en tout temps, d'en apurer les comptes, & d'en retirer l'argent tous les mois pour le dépoſer au Tréſor Royal.

Le relâchement commençoit à s'introduire dans le Militaire, les exercices ne ſe faiſoient plus régulièrement. Il ordonna que, tous les jours de fête, tous les Citoyens, qui auroient l'âge requis,

requis, ſeroient exercés aux armes dans chaque Paroiſſe, au ſortir de l'Office, & qu'ils ne pourroient s'en abſenter que par congé, ou pour cauſe de maladie, ſans encourir une peine humiliante.

Les voyages maritimes & lointains de nos Inſulaires n'avoient pas été tous heureux. Pluſieurs fois les vaiſſeaux avoient manqué de périr, & l'équipage s'étoit vu contraint, pour les alléger, d'en jeter le chargement à la mer. Ces pertes réelles, qui pouvoient être plus malheureuſes, prouvoient que le commerce extérieur eſt ſujet à des accidens & à des revers fâcheux. Cependant la cupidité ne voyoit que les ſuccès du Commerce, qu'elle élevoit fort au deſſus des autres profeſſions. Les expéditions des Ardent, & les profits conſidérables qu'ils en avoient tirés, avoient ſur-tout répandu le préjugé (ailleurs trop commun) de la ſupériorité du Commerce

ſur l'Agriculture ; & les travaux champêtres, pour leſquels on n'avoit plus autant d'émulation qu'autrefois, commençoient à languir. Robert voulant arrêter le cours de ces erreurs funeſtes, ſans porter néanmoins atteinte à la liberté du Commerce & des Citoyens, publia un Edit, où, après avoir fait un éloge magnifique du premier des Arts, il ordonna que dans la concurrence des places à remplir, les Cultivateurs, à mérite égal, ſeroient préférés à tous autres.

Ces courſes lointaines avoient produit un autre mal, en tenant, une partie de l'année, un grand nombre de jeunes gens hors de l'Iſle. La vie diſſipée que menent les Marins, les mœurs étrangeres qu'ils ont fréquemment ſous les yeux, & qui influent néceſſairement ſur leur maniere de penſer & ſur leurs habitudes, avoit rendu cette Jeuneſſe indifférente aux grands principes

de Religion, d'économie & de politique, qu'on lui avoit enſeignés dans les Écoles. La plupart les avoient perdus de vue, ou les mépriſoient, ainſi que la ſimplicité de nos mœurs. Ces commencemens de déſordre étoient d'une trop grande conſéquence, pour qu'on dût les tolérer; auſſi le Souverain, qui avoit particuliérement à cœur le maintien de l'inſtruction publique, & qui déſiroit que la ſcience des droits & des devoirs de l'homme fût profondément gravée dans l'ame & dans l'eſprit de tous les Citoyens, parce qu'il ſavoit que l'inſtruction conſtante pouvoit ſeule établir en préjugés d'opinion les vérités eſſentielles au bonheur de la Société, & que l'ignorance des vrais principes étoit la ſource de tous les maux publics, le Souverain fit un réglement, qui ſoumit à un ſévere examen ſur cette doctrine, tous les jeunes gens qui voudroient partir

pour des voyages de long cours, & leur défendit de s'éloigner de l'Isle, s'ils ne répondoient point d'une maniere satisfaisante à leurs examinateurs.

Ce ne fut pas tout. Persuadé que pour rallumer le zele dans tous les esprits, les leçons de l'exemple seroient encore plus puissantes que les ordonnances, & qu'en le voyant exact à remplir ses devoirs, ses sujets s'empresseroient de s'acquitter des leurs, Robert voulut se montrer en tout digne de sa place, dont une des plus nobles fonctions est celle de premier Instituteur. Dès que sa santé fut entiérement rétablie, il assembla les Citoyens, &, leur remettant sous les yeux les points les plus intéressans des obligations sociales, leur fit une exhortation pathétique pour les porter à y être fideles. Les discours publics & pleins d'affection qu'il a depuis continués réguliérement chaque mois, ont produit le plus grand effet sur tous

les Inſulaires. Il s'eſt d'ailleurs montré doux, affable, acceſſible à tous ſes Sujets ſans diſtinction, attentif à leur rendre une juſtice prompte & toujours impartiale, à favoriſer les talens, à récompenſer le mérite, à humilier le vice, en lui refuſant toute faveur & tout emploi; enfin à mettre la plus grande économie dans la dépenſe des revenus publics.

Par cette conduite ſage & conſtante, Robert eſt devenu l'idole de ſes Sujets. Chacun d'eux eſt perſuadé que le Prince les regarde tous & les chérit comme ſes enfans; ils voudroient tous, aux dépens de leurs jours, pouvoir ajouter aux ſiens, & il n'y en a pas un, qui, jaloux d'obtenir ſa confiance, de mériter ſes bontés, ne ſaiſît avidement l'occaſion de lui prouver ſon amour & ſon dévouement. C'eſt une jouiſſance pour eux, que de voir leur Prince; ils n'en parlent pas ſans s'attendrir. Telle eſt

la récompense qu'un bon Roi trouve toujours dans le cœur de son Peuple. De cette union intime entre les Insulaires & le Souverain, de cette réciprocité d'affection & de confiance, il est résulté tous les effets que l'on pouvoit attendre. L'émulation la plus vive, l'activité la plus ferme ont reparu, & se montrent de toutes parts. Les Citoyens, qui étoient demeurés fideles aux Loix & à la Constitution, ont redoublé de zele pour le bien public, & ceux qui avoient eu le malheur de s'égarer, ont tenté les plus grands efforts pour faire oublier l'erreur d'un moment. Toutes les classes de la Société, toutes les familles, tous les individus, s'occupent maintenant en paix & avec ardeur du soin de leurs affaires.

L'Agriculture, plus respectée & plus honorée que jamais, prend chaque jour de nouveaux accroissemens,

multiplie les produits au delà de tout eſpoir, affermit la paix & la concorde, &, faiſant couler dans tous les rameaux de l'arbre ſocial une ſéve plus abondante, répand ſur tous ſa bénigne influence, & les couvre de fleurs & de fruits. Le Commerce, qui lui doit ſon exiſtence, jouiſſant pleinement de l'immunité & de la liberté dont il a beſoin, a ſingulièrement profité des ſuccès du Laboureur pour s'ouvrir de nouvelles routes, pour étendre ſes relations ; & ſans ceſſe il ſert à ſon tour à augmenter encore les progrès de la culture, en multipliant les échanges, en rendant la circulation plus active, en facilitant les conſommations & les jouiſſances, qui, par ſes mains, rendent à la terre les avances qu'elle leur a faites.

Cet accroiſſement de richeſſes & de facilités a porté l'aiſance des Propriétaires & des Commerçans à un point où ils ne l'avoient jamais vue, leur a

fait naturellement désirer des jouissances plus variées, des commodités plus agréables, des ouvrages mieux entendus, des façons plus soignées & plus délicates; en sorte que non seulement les arts utiles, mais les arts d'agrément, recherchés & encouragés par la concurrence de ceux qui demandent leurs services, trouvant le prix de leur temps & de leur industrie dans une portion des revenus de la terre, que leur distribuent ceux qui les emploient, se multiplient & se perfectionnent tous les jours. Enfin, le revenu public, qui doit toujours suivre la progression de ceux du territoire, ayant considérablement augmenté par cette marche, a donné les moyens au Gouvernement de mieux traiter les Citoyens qui sont à ses gages, de faire de plus fortes avances pour l'amélioration du patrimoine commun, & de rétablir solidement

le regne de l'ordre & de la juſtice. Ainſi les ſuccès de l'Agriculture, cauſe premiere de tout bien dans un Etat, & la perſuaſion intime & générale de ſes puiſſans effets ſur toutes les claſſes & ſur toutes les profeſſions de la Société, donnent à la nôtre la vie & le bonheur.

Tout s'embellit, tout proſpere dans cette Iſle heureuſe. On auroit peine à croire, ſi on ne le ſavoit pas, que la Société qui l'habite ne date pas d'un ſiecle; qu'elle a commencé par deux perſonnes, & que tous les membres en ſont les enfans. On ne pourroit ſe figurer, ſi on ne le voyoit de ſes yeux, tout ce qu'a fait cette Société, depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours, & le point de grandeur & de proſpérité où elle eſt parvenue. De Martine & Dona Roſa nous en ont montré cent fois leur étonnement, & nous ont dit avec enthouſiaſme, qu'ils ne croyoient

pas qu'il y eût sur la terre un peuple & un pays comme le nôtre ; qu'ils n'en connoissoient aucun par eux-mêmes, ni d'après les récits des voyageurs, où les droits & les propriétés des Citoyens fussent plus assurés, les Loix plus conformes à celles de la Nature, où l'autorité du Souverain fût mieux réglée, la puissance du Gouvernement moins abusive, où enfin le nœud qui lie le Chef aux Citoyens, fût plus ferme & plus étroit ; que d'ailleurs nulle contrée n'offroit une scène plus riche, plus variée & plus ravissante que celle de notre Isle.

En effet, il seroit difficile d'imaginer rien de plus beau & de plus animé que cet heureux coin de terre, si favorisé de la Nature, & si fertilisé par l'industrie & les travaux de ses habitans. Ce ne sera bientôt qu'un jardin magnifique, entremêlé de jolies habitations, qui, dans sa noble simplicité,

réunira tous les agrémens relégués ailleurs dans le pays des Fables; & tel qu'il eſt en ce moment, il cauſe la plus douce émotion à l'obſervateur enchanté de le contempler.

Auſſi loin que la vue peut s'étendre, tout flatte, tout intéreſſe les yeux ſurpris. Les bois ſuperbes & toujours verts, qui couronnent le ſommet des collines dont le vallon eſt entouré, & la cime bleuâtre de montagnes qui le terminent & ſe montrent comme un nuage dans le lointain, forment la bordure de cet immenſe tableau. Ils frappent d'abord les regards par leur majeſté; mais ils ne les fixent pas. On ſe laiſſe bientôt aller naturellement au plaiſir de les porter ſur le ſein de la vaſte campagne qu'ils renferment. Là, les champs, les prés, les boſquets, les vignes, les vergers, cultivés, arroſés d'une main ſoigneuſe & vigilante, préſentent une parfaite image de l'em-

pire que le génie & le travail conſtant de l'homme ont acquis ſur la Nature paſſive & brute, & les changemens favorables qu'il peut opérer dans l'œuvre de la création, pour forcer la terre à payer ſes ſoins empreſſés de tous les tréſors de ſa fécondité, & à ſe parer des ornemens qui peuvent la rendre plus belle.

Nulle part on ne trouve raſſemblées toutes les productions de choix des divers pays du Monde, qui croiſſent aujourd'hui dans notre Iſle, & nulle part le climat, le ſol & la main de l'homme ne donnent à celles qu'ils font naître, & qu'ils favoriſent, la vigueur & la beauté qu'ont celles de cet heureux pays. Enfin on chercheroit vainement un autre payſage, où la variété des ſites, la diverſité des objets, & le piquant des contraſtes, forment un enſemble auſſi délicieux. Ici, les blés d'Europe couvrent les champs;

là, c'eſt le riz, dont ſe nourrit l'Aſie; plus loin, le maïs, qui tient lieu de pain au Nouveau Monde. La monotonie de couleur qu'offrent les terres labourées ou chargées de moiſſons, eſt relevée par la verdure perpétuelle, & différemment nuancée, des boſquets frais & des riants vergers qui les ſéparent fréquemment, par les jardins & les maiſons de campagne, iſolées & gaies, qui en ſont voiſines, & par le large canal de la riviere qui, coupant le vallon dans toute ſa longueur, ſépare en deux bandes les vaſtes prairies qui la bordent. L'air, par-tout embaumé des doux parfums que les arbres fleuris exhalent ici toute l'année, flatte l'odorat, & porte juſqu'au cœur une ſenſation voluptueuſe, tandis qu'on s'étonne de voir croître & mûrir de toutes parts les fruits de l'Afrique, des Philippines, des Moluques, & les grappes colorées de la vigne pendre en

festons sous le feuillage protecteur des grands arbres qui leur servent de soutien. Ajoutons encore à ce tableau tout ce qui peut lui donner de la vie; & les nombreux troupeaux qui paissent ou bondissent dans les prés; & les Bergers qui les conduisent au son du hautbois & du chalumeau; & les Laboureurs qui cultivent les terres, & charment leur travail en chantant; & les troupes joyeuses & bruyantes des Faneurs, des Moissonneurs, des Vendangeurs; & les Insulaires, qui, pour leurs affaires domestiques, ou celles de leur commerce, parcourent les chemins publics, ou vont en bateau sur la riviere; tout concourt à vous donner l'idée d'une Société paisible, occupée, laborieuse, vivant dans l'aisance & dans le bonheur qui la suit, sous le meilleur Gouvernement, & dans le plus beau pays de la terre.

Dans cette heureuse situation, la

Colonie n'avoit à désirer que de voir le bonheur personnel du Prince, aussi parfait & aussi solide que celui dont elle jouit. On savoit, qu'épris des charmes de Dona Rosa, touché de ses vertus & de ses rares qualités, il aspiroit depuis long-temps à lui plaire, & à lui faire agréer son cœur & sa main; mais que cette belle étrangere, trop sensible encore à la perte de son époux, & au chagrin d'avoir été, quoiqu'innocemment, la cause des troubles & des divisions de la Société, différoit toujours de s'engager dans de nouveaux liens. Elle connoissoit pourtant le vrai mérite de Robert, elle lui rendoit justice, & n'étoit rien moins qu'indifférente à l'attachement respectueux & tendre qu'il ne cessoit de lui montrer, à la préférence qu'il lui donnoit sur toutes les femmes de l'Isle, en la pressant de partager son trône & sa destinée. Mais cela même étoit un

obſtacle aux vœux du Prince ; car, auſſi pleine de délicateſſe que de générosité, Dona Roſa faiſoit difficulté de céder à ſes inſtances, de peur qu'on ne penſât qu'elle n'étoit mue, en y cédant, que par des vûes d'intérêt ou d'ambition. Etrangere dans la Colonie, ſans parens & ſans fortune, cette conſidération lui paroiſſoit toute naturelle. Elle craignoit ſur-tout que l'amour du Prince venant à s'affoiblir, les reproches qu'il pourroit ſe faire un jour ſur le choix d'une épouſe, ne l'éloignaſſent d'elle entiérement.

Ainſi Robert avoit à combattre dans l'ame de l'Eſpagnole, & la tendreſſe qu'elle conſervoit à Don Pedro, & ſa trop grande modeſtie, & ſes ſentimens même pour le Prince. Elle avoit tenu long-temps ſecrete cette façon de penſer. Cependant Robert, qui ne pouvoit plus vivre ſans la poſſéder, la preſſant un jour plus inſtamment de

céder à ſa tendreſſe, elle lui fit connoître les ſcrupules qui l'arrêtoient.

Robert n'oublia rien pour les diſſiper. Il convint avec elle que Don Pedro méritoit de juſtes regrets, qu'elle devoit en garder un tendre ſouvenir; mais il lui dit que le tribut de pleurs & de ſoupirs qu'elle lui payoit depuis ſi long-temps, avoit pleinement ſatisfait à ce qu'exigeoit ſa mémoire. Il s'efforça de lui faire ſentir adroitement qu'elle deviendroit injuſte envers elle-même, envers la Société, envers celui qui l'adoroit, & qui brûloit depuis tant d'années du déſir de la rendre au bonheur, en aſſurant le ſien propre & celui de la Colonie, ſi elle ſe refuſoit encore au doux plaiſir de faire tant d'heureux; qu'elle ne connoiſſoit pas ſon propre mérite, ſes ſentimens à lui, ni l'affection reſpectueuſe qu'avoient pour elle tous les Inſulaires, ſi elle pouvoit penſer qu'on changeât jamais d'opinion & de ſen-

timens à ſon égard. Enfin, après avoir fait l'apologie de ſa conduite auprès d'elle, il lui jura, d'une maniere ſi tendre, une éternelle conſtance, qu'il ébranla ſa réſolution. Mais ce qui acheva de la déterminer, fut une confidence du Prince, qui lui apprit que les principaux de l'Iſle devoient venir la ſupplier de couronner les vœux de leur Souverain, & l'aſſurer d'avance de toute leur gratitude, ſi elle daignoit les écouter.

Dona Roſa ne voulut pas qu'il pût imaginer que d'autres avoient plus de pouvoir que lui ſur ſon eſprit, & qu'il leur devoit le conſentement qu'il avoit en vain ſollicité juſqu'à ce jour. Elle fit donc au Prince, en rougiſſant & avec un air charmant de timidité, au travers duquel on pouvoit lire l'eſtime parfaite, & la tendre reconnoiſſance qu'il lui avoit inſpirée, un aveu de ſes ſentimens, qui le combla de joie. Elle

lui promit en même temps de ſe rendre à ſes volontés, & de lui conſacrer ſon cœur & ſa vie au pied des autels. » Je ne vous demanderai qu'une grace, ajouta-t-elle, c'eſt de vouloir me permettre d'aller encore pendant neuf jours pleurer ſur la tombe de mon époux, pour ſatisfaire, autant que je le puis, à mes premiers engagemens, & pour adoucir les reproches que je pourrois me faire ſur ceux que je vais prendre «.

Robert, enchanté de ces promeſſes, & de toucher au terme de ſes déſirs, lui dit tout ce que l'excès de la joie & de la reconnoiſſance pouvoient inſpirer au cœur le plus ſenſible & le plus aimant. Il ſe ſoumit, ſans murmurer, à ce qu'elle exigeoit de lui ; mais il obtint d'elle à ſon tour, qu'elle ne prolongeroit pas le délai de neuf jours, & que le dixieme ſeroit celui de leur mariage. Toute la Colonie applaudit avec tranſport à cette heureuſe nouvelle, &

s'empreſſa d'en féliciter le Prince & Dona Roſa.

De Martine fut un des premiers qui leur en témoigna ſa vive ſatisfaction. Ses ſentimens pouvoient le mettre au rang des meilleurs Citoyens, & il avoit réſolu de ſe fixer dans notre Iſle; d'ailleurs il étoit depuis long-temps ami de Dona Roſa, & ſinguliérement eſtimé de Robert. Il en fut accueilli comme il le méritoit. Le Prince, qui, dans ſon bonheur, auroit voulu rendre tous ceux qu'il aimoit auſſi heureux que lui-même, embraſſa de Martine, & lui dit: »Mon cher ami, je vais être bientôt au comble de mes vœux, en recevant la main d'une femme adorable. Ne pourrai-je vous pas faire un pareil ſort? Vous êtes ici depuis pluſieurs années; vous ne voulez pas nous quitter, & vous avez raiſon. Vous ne trouverez nulle part des hommes qui vous aiment & vous chériſſent autant que nous; mais vous

demeurez isolé dans la Société que vous avez choisie; vous ne tenez à aucune famille. Votre cœur ne vous fait-il pas sentir le besoin de vous unir à une douce compagne, pour vivre heureux? Ah! si j'en crois mon cœur, si j'en crois même quelques indices, qui ne me paroissent pas équivoques, vous n'êtes pas indifférent aux charmes d'une de nos belles Insulaires, & elle ne reçoit pas avec colere les vœux que vous lui adressez. Parlez, mon cher de Martine, & si mes conjectures se trouvent justes, soyez sûr d'avance de mon approbation & même de mon appui, pour contribuer au bonheur de deux personnes qui me sont infiniment cheres «.

De Martine rougit d'abord de se voir deviné par le Prince; mais la maniere dont Robert l'avoit reçu, le ton de bonté dont il lui parloit, & l'assurance positive qu'il lui donnoit d'ap-

[illegible] de protéger ſon amour, [illegible]gerent à lui faire l'aveu du ſecret [illegible] ſa vie. Il n'avoit pu voir de près & tous les jours Eliſe, ſœur du Prince, ſans être vivement touché de ſon mérite & de ſa beauté. Il n'avoit oſé lui déclarer de vive voix ſes ſentimens; mais ſes yeux, ſes attentions, ſes aſſiduités le lui avoient dit d'une maniere ſi perſuaſive, qu'elle n'avoit pu s'y méprendre, ni s'y montrer inſenſible; & ſa complaiſance à l'écouter, le plaiſir qu'elle éprouvoit en le voyant, & qu'elle ne lui cachoit pas, pouvoient flatter de Martine de la plus douce eſpérance. Il pria le Prince de lui pardonner la témérité de ſes vœux, & de conſidérer que ce n'étoit que par obéiſſance qu'il les lui faiſoit connoître; qu'il ne s'étoit jamais permis d'en parler même à la Princeſſe. » Et que vouliez-vous attendre, lui demanda Robert « ? » Que le temps, répliqua de

Martine, & de plus grands ſervices, me rendiſſent plus digne d'elle & de vous, & puſſent vous faire oublier la diſtance qui nous ſépare «. » Allez, mon cher de Martine, lui répondit le Prince en ſouriant, votre modeſtie eſt en vous un mérite de plus; mais ſans ma pénétration elle vous eût peu ſervi. Je ne connois perſonne dans la Colonie, qui ſoit plus fait que vous pour aſpirer à la main de ma ſœur. Nous vous devons tous ici de la reconnoiſſance; j'eſpere qu'elle voudra bien nous acquitter envers vous. J'oſe vous répondre de ſa déférence, & en m'exprimant ainſi, je ne crois pas vous faire une promeſſe indiſcrette. Je vous réponds en même temps du conſentement de ma mere; elle vous eſtime trop, elle aime trop ſes enfans, pour nous le refuſer. Je vais les prier l'une & l'autre d'approuver vos ſentimens, de couronner votre conſtance; & je me flatte bien d'en

obtenir ce que votre cœur désire. En attendant, je suis bien aise de vous assurer qu'aucune alliance ne sçauroit m'être plus agréable que la vôtre, & qu'en m'applaudissant de ma découverte, je me félicite sincérement de pouvoir vous donner ma sœur, & de faire ainsi bientôt votre commune félicité «.

Le Prince passa sur le champ chez Adélaïde & chez Elise; & comme il l'avoit bien prévu, il les trouva favorablement disposées pour de Martine. Il leur exposa les vœux de cet honnête homme, & les pria de les agréer. La mere consulta sa fille, qui répondit, en rougissant, qu'elle avoit pour de Martine la plus parfaite estime; qu'elle dépendoit entiérement du Prince & de sa mere, & qu'ils pouvoient disposer de sa main. Adélaïde reçut alors la demande du Prince, & lui donna son consentement de la

maniere

maniere la plus flatteuſe. Robert vint lui-même apporter à de Martine cette bonne nouvelle, qui le jeta dans l'extaſe. Il le préſenta aux Princeſſes; & dans le trouble où il étoit, de Martine put à peine leur faire entendre ce qu'il éprouvoit, par quelques mots entrecoupés; mais ſon embarras même étoit plus éloquent que le plus beau diſcours. Elles lui confirmerent toutes deux ce que Robert venoit de lui dire; & celui-ci le mit au comble de la joie, en l'aſſurant que le même jour, où Dona Roſa devoit unir ſon ſort à celui du Prince, ſeroit celui où ſa ſœur Eliſe donneroit ſa main à de Martine.

Les préparatifs de ces deux mariages ſe firent auſſi-tôt, & tous les Citoyens ſe diſpoſerent à les célébrer par de brillantes fêtes. Nous n'en ferons pas ici la deſcription. Nous dirons ſeulement que le même jour les deux illuſtres couples furent unis ſuivant leurs dé-

sirs, & à la satisfaction générale des Insulaires, & que tout ce qu'on put imaginer pour donner plus de pompe & de magnificence à cette double cérémonie, plus d'éclat & de gaîté aux repas & aux divertissemens qui la suivirent, fut mis en œuvre, & réussit à souhait. Depuis ce moment, le Prince & Dona Rosa, Elise & de Martine sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Chaque jour accroît & justifie leur mutuelle tendresse; leur union, bénie du Ciel & déjà féconde, promet de nombreux rejetons, & la certitude du bonheur de ces augustes époux augmente celui de la Société.

N'oublions pas de dire ici, que ces fêtes & ces plaisirs n'ont que légérement suspendu les travaux ordinaires de la Colonie, & qu'ils n'ont pas ralenti les soins ni l'activité du Prince pour le bien de l'administration en général, & en particulier pour la cons-

truction des monumens publics, commencés ou continués par ſon ordre, entre leſquels nous devons noter ceux qu'on vient d'élever à la gloire des Bienfaiteurs de l'Iſle.

Si l'on a fait de ſi pompeux éloges des monumens des Peuples anciens ou modernes, remarquables par leur grandeur & leur magnificence, tels que les pyramides d'Egypte, le coloſſe de Rhodes, les palais de Babylone & de Perſépolis, les temples & les théatres de la Grece & de Rome, les arcs funéraires de la Chine, &c. qui, la plupart, n'ont été bâtis que par l'orgueil, la ſuperſtition, ou la vanité, quelle idée ne devroit-on pas ſe faire de ceux qui honorent & embelliſſent notre Patrie? Aucun Peuple, nous oſons le dire, n'a jamais exécuté, n'a jamais conçu le plan de pareils monumens. Ce n'eſt pas que les nôtres l'emportent ſur tous les autres par la hauteur

ou l'étendue de l'édifice, par la majesté de l'architecture, par la richesse des ornemens. Nos prétentions seroient sans doute mal-fondées à cet égard. Nous n'avons regardé que comme secondaires ces objets, qui faisoient tout le mérite des sept merveilles du Monde. Les Princes qui les firent bâtir n'eurent d'autre but que de frapper d'étonnement le spectateur, & de jeter la postérité dans l'admiration de leur grandeur & de leur puissance; projets vains, dont l'exécution assujettit les Peuples des pays où elles furent construites, à de longs & pénibles travaux & à d'énormes dépenses, sans autre fruit pour eux & pour l'humanité, que de tromper les esprits en leur inspirant une fausse estime pour les ouvrages & les monumens d'ostentation & de vaine gloire. Des vûes plus saines & plus louables au contraire, ont fait concevoir & porté les nôtres à leur perfection. L'on s'y est

proposé, non seulement d'honorer la mémoire des morts, qui, par leurs vertus publiques, leurs travaux & leurs services, ont dignement rempli leur tâche de Citoyen, & bien mérité de la Patrie; mais d'instruire les vivans & les races futures, & de les embraser du feu de l'émulation, en y consacrant à perpétuité les noms de ces hommes célebres, ainsi que les actions & les traits glorieux qui les distinguerent de leurs contemporains; enfin, de faire de ces monumens un dépôt public des fastes & de l'histoire de l'Isle, ouvert en tout temps à tous les Insulaires, dans un édifice majestueux, embelli de tous les ornemens dont la Nature & l'Art pouvoient le parer, & situé dans le plus beau lieu du monde.

En se déterminant à élever ces monumens, qui semblent s'éloigner de la simplicité de nos mœurs, les anciens de la Colonie, ni le Prince lui-même,

n'ignoroient pas ce que l'Hiſtoire nous apprend de l'abus que l'orgueil & la vanité avoient fait tant de fois chez d'autres Peuples, de ces marques honorifiques d'eſtime publique. Ils ſavoient que plus ces Peuples s'étoient corrompus, plus la flatterie avoit multiplié les ſtatues, les obéliſques, les arcs de triomphe, &c., à la gloire des hommes puiſſans, quelquefois les plus dignes de haine & de mépris; que ſouvent même elle les leur avoit prodigués pendant leur vie; ce qui, en aviliſſant ces monumens aux yeux des hommes ſages & modeſtes, en avoit fait de nouveaux moyens de corruption pour les autres. Mais ils ſavoient auſſi que le premier témoignage de reconnoiſſance qu'une Société doit aux ſervices & aux vertus qui lui furent utiles, eſt d'en garder, d'en perpétuer le ſouvenir; que le déſir de vivre à jamais dans la mémoire & l'eſtime

de la Postérité, est le plus puissant & le plus noble stimulant des ames, pour les porter aux actions & aux vertus les plus sublimes, & que la récompense qui coute le moins, est celle qui se paye en honneurs ; enfin, que la possibilité d'abuser d'une chose bonne en elle-même, ne doit pas engager à en défendre l'usage, mais seulement à le régler. En conséquence, Robert fit une Loi, par laquelle il déclara : 1°. que les grands services rendus à la Colonie, seroient récompensés par la mention honorable qu'on en feroit dans les monumens publics ; 2°. que cet honneur ne leur seroit accordé qu'après leur mort ; 3°. qu'il ne pourroit leur être décerné que dans une assemblée nationale, & d'après le vœu général de la Société ; 4°. qu'on n'y accorderoit un tombeau qu'aux hommes du plus grand mérite ; 5°. enfin, qu'on n'érigeroit jamais dans ces monumens

d'autres ſtatues que celles des Fondateurs. Par ces précautions d'une ſage prévoyance, nous nous ſommes ſans doute mis à l'abri des abus qui pouvoient un jour s'introduire dans cet établiſſement.

La deſcription que nous avons déjà faite du mauſolée du Pere, a pu donner une idée de nos monumens funebres; car le grand nombre de ceux qu'on a conſtruits depuis, & qui, avec le premier, font maintenant un tout régulier & parfait, ont tous la même forme, la même grandeur, le même ordre d'architecture; mais il convient d'ajouter ici quelques détails, de parler des inſcriptions qui décorent certains mauſolées, pour bien donner à connoître ce en quoi ils different des autres, & faire mieux ſentir tout l'effet de l'enſemble.

Qu'on ſe reporte donc un moment à celui des Fondateurs, & qu'on ſe

Monumens élevés à la mémoire des Bienfaiteurs de la Patrie.

figure une longue ſuite de monumens ſemblables, précédés de même d'un beau périſtile, qui, joint à celui-ci, fait, avec les ſuivans, une vaſte galerie; qu'on ſe repréſente en même temps un corps de bâtiment égal au premier, placé vis-à-vis, à deux cents pas de diſtance, on ſe fera une idée juſte de l'étendue, de la diſpoſition & de la forme extérieure de ces monumens. Ce ſont deux ailes paralleles & deux longues colonnades, ſéparées l'une de l'autre par une pelouſe de ſix cents pas de long ſur deux cents pas de large. Des deux côtés, & derriere les monumens, pluſieurs allées de grands arbres élevent leurs têtes ſuperbes au deſſus des toits, & les couronnent majeſtueuſement d'un feuillage toujours vert. Au bout de l'eſplanade, & à une égale diſtance des deux ailes, on voit le tombeau de M. d'Aliban & la pyramide érigée à ſa mémoire, entou-

rés de palmiers & d'autres arbres épais, qui font avec ce monument un groupe où les yeux s'arrêtent avec une douce mélancolie. Tels ſont les premiers objets que préſentent les monumens aux regards des ſpectateurs.

L'intérieur de chaque mauſolée renferme un tombeau fait d'après l'antique, mais dont la forme & les accompagnemens ne ſont pas les mêmes que ceux des autres. Les inſcriptions gravées dans les entre-colonnes du pourtour, different auſſi néceſſairement, comme différoient les vertus & les actions de ceux qu'elles doivent rappeler. La plupart de ces mauſolées, préparés d'avance pour ceux des Citoyens qu'on jugera dignes, après leur mort, d'être placés au rang des grands hommes de l'Iſle, ne contiennent encore que des cénotaphes, ou tombeaux vides, ſans ornemens; & les entre-colonnes qui les entourent ne préſen-

tent que des tables raſes, propres à recevoir les inſcriptions qu'on y voudra graver. Le petit nombre de mauſolées, déjà conſacrés à la mémoire des Bienfaiteurs de la Société, & dont les corps y repoſent, ſont ceux des Fondateurs, de Henri & de Baptiſte, car on y a porté ſes cendres de l'Iſle de Saméa. Les grands hommes ſont rares en tout pays; d'ailleurs la Colonie eſt trop moderne, pour qu'elle ait pu faire en ce genre des pertes fort multipliées. Plaiſe au Ciel qu'elle ne ceſſe de nourrir pluſieurs de ces hommes rares, dignes d'être placés parmi ſes Bienfaiteurs, & qu'ils vivent aſſez long-temps pour lui donner de plus grands & de plus nombreux exemples de dévouement & de patriotiſme, & pour éloigner les regrets qu'ils doivent laiſſer après eux!

Les inſcriptions qu'on lit dans ces mauſolées, ne contiennent point d'é-

loges vagues, ni de lieux communs. Elles offrent ſeulement de courts récits des faits glorieux des défunts, qui peuvent inſtruire & toucher la Poſtérité. Le ſtyle en eſt noble & ſimple, ſans prétention, ſans ſuperfluités. Celles du tombeau des Fondateurs préſentent ſuccinctement le tableau de leur vie, c'eſt-à-dire, de leur union tendre & conſtante, de leurs travaux, de leur gouvernement civil & domeſtique, des loix que le Pere nous a données, & de la mort funeſte de nos chers parens. Le Lecteur, étonné de ce qu'ils ont fait, & convaincu qu'il n'eſt pas donné à la nature humaine d'aller plus loin, reſte ému, attendri, pénétré de reconnoiſſance & d'amour pour les vénérables auteurs de la Colonie, & ne s'éloigne pas de leur tombeau, ſans prendre la ferme réſolution de ſuivre conſtamment les grands exemples de vertus qu'ils nous ont tracés.

Le mauſolée de Henri, qui commence l'aile gauche & fait face à celui du Pere, eſt moins orné que ce dernier; mais ſa ſimplicité même eſt noble & touchante. Les inſcriptions qu'on y voit peignent ſon caractere vertueux & plein de bonté, ſa piété filiale, ſon dévouement & ſon courage pour la défenſe de la Patrie, ſon amour pour ſon Peuple, ſes ſoins & ſes travaux aſſidus pour en aſſurer le bonheur. Elles contiennent l'hiſtoire des choſes & des exploits mémorables, préparés & conduits par ſa ſageſſe, & opérés ſous ſes ordres; l'heureuſe iſſue des guerres de l'Iſle contre les Negres, la paix & l'alliance conclue avec eux, la civiliſation & l'inſtruction de ces Peuples ſauvages, les relations de commerce & de politique établies avec les Indiens & les Chinois; enfin, les établiſſemens publics faits ſous ſon regne, & les Loix qu'il a promulguées. Si l'i-

dée qu'elles nous donnent de ce Prince juſte & débonnaire, n'eſt pas auſſi ſublime que celle que l'on a du vénérable Fondateur, elle eſt pourtant bien conſolante pour l'humanité, bien encourageante pour ſes ſucceſſeurs, bien attendriſſante pour les Inſulaires. Peu de Chefs de Nations laiſſent après eux une mémoire auſſi reſpectable & auſſi glorieuſe. Il n'a pas régné long-temps, & dans la courte durée de ſon regne, il a plus fait pour ſon Peuple, que tant de Monarques puiſſans & renommés n'ont fait pour les leurs, durant un grand nombre d'années qu'ils ont tenu le ſceptre. Si le Ciel, propice à nos vœux, lui eût accordé de plus longs jours, il ſe fût peut-être élevé à la hauteur du Chef qui l'avoit précédé, & qui lui ſervoit de modele. Telle eſt du moins l'opinion de ceux qui l'ont bien connu.

A côté du mauſolée de Henri, eſt

celui qui renferme les cendres de Baptiſte. Il eſt encore plus ſimple que celui de ſon frere, comme il doit l'être à tous égards. Le mérite de Baptiſte, comme ſon rang & ſa réputation, étoit bien loin d'atteindre à celui de nos premiers Chefs. Il laiſſoit une mémoire peu fixée ; auſſi l'aſſemblée générale, qui lui accorda l'honneur du monument, ne s'y détermina point ſans diſcuſſion, & ſans avoir bien examiné toutes les actions de ſa vie publique ; mais la ſomme des ſervices qu'il avoit rendus à la Société l'emporta dans la balance, ſur les défauts de ſon caractere, & ſur les imprudences & les fauſſes démarches que ſon exceſſive délicateſſe & ſon ardeur impétueuſe lui avoient ſuggérées. Il avoit conçu la plus violente paſſion pour Adélaïde, paſſion condamnée par ſes parens, comme capable de troubler toute la famille ; & ſon dépit l'avoit porté à

s'en séparer, & à fuir dans une partie de l'Isle jusqu'alors inconnue ; mais par un généreux effort, il avoit profité de son exil pour vaincre son amour, il avoit dompté le ressentiment que lui inspiroit la préférence donnée à son rival. Son excursion hardie étoit devenue l'occasion fortuite de la guerre longue & sanglante des Sauvages contre nous ; mais il y avoit donné les plus grandes preuves de courage & d'habileté, & ses exploits multipliés & remarquables en avoient assuré le succès. S'il avoit de ses talens une trop haute opinion, s'il en tiroit vanité, s'il prenoit quelquefois un ton peu convenable avec ses freres & ses neveux, on ne pouvoit lui disputer la gloire d'avoir été leur maître dans l'enseignement de tous les Arts utiles à la Société, ni s'empêcher de convenir qu'il avoit non seulement conçu, mais construit lui-même la plupart des grands

ouvrages qu'on voyoit dans l'Isle, & qu'il n'y en avoit pas un seul à la confection duquel il n'eût contribué de ses lumieres ou de sa main. Enfin, si on le blâmoit de n'avoir pas écouté les avis salutaires des Fondateurs, lors de son dernier voyage, l'on convenoit généralement que c'étoit par un caprice d'humeur, plutôt que par un manque d'affection pour eux & pour la Colonie; &, convaincu de son zele pour le bien commun, chacun étoit persuadé que s'il eût vécu plus long-temps, les trames odieuses de Wilson n'auroient pas eu lieu, qu'il auroit enfin connu ce perfide, & préservé Richard & le reste de sa famille du malheur de partager sa honte & son sort. Les inscriptions du mausolée de Baptiste exposent fidélement tout ce qu'on peut lui reprocher, comme ce qu'il a fait de louable. Elles tiennent ici la place de l'Histoire, dont le premier devoir est de dire la

vérité, & qui, pour l'inſtruction des vivans, doit toujours parler des morts ſans flatterie & ſans paſſion.

Cette légere eſquiſſe ſuffit pour faire comprendre combien ce bel établiſſement doit être dans la ſuite intéreſſant & utile à la Société, en lui mettant ſans ceſſe ſous les yeux les principaux événemens de notre Hiſtoire, en retraçant à la Jeuneſſe tous les actes de courage, de patriotiſme, de magnanimité des hommes généreux, qui, dévoués à la Patrie, l'ont ſervie par leurs travaux, dirigée par leurs ſoins, illuſtrée par leurs lumieres, & les exemples de vénération & d'attachement pour les Loix, les plus frappans & les plus propres à élever l'ame, & à remplir le cœur du noble déſir de les imiter, de les ſurpaſſer même, s'il eſt poſſible. On doit concevoir que les peres qui meneront leurs enfans, les maîtres qui conduiront leurs diſciples

dans ces vaſtes galeries & les parcourront avec eux, en leur imprimant d'abord le plus grand reſpect pour la mémoire des hommes illuſtres, dont elles ornent les tombeaux, leur montreront ſoigneuſement & leur rendront familier le grand Livre, où ſont conſignées les belles actions qui les ont illuſtrés; qu'ils les paſſionneront pour la vraie gloire que donnent ſeulement les vertus utiles & les ſervices rendus à la Patrie & à l'humanité. C'eſt ainſi que dans notre Iſle, les monumens décernés aux hommes célebres qui ne ſont plus, doivent inſtruire, conſoler & encourager la génération vivante & les races futures; c'eſt ainſi que l'attention & la reconnoiſſance éclairée d'un bon Gouvernement, tire des honneurs qu'il rend aux cendres des hommes vraiment utiles, des moyens puiſſans d'en faire éclore de nouveaux, & de les multiplier, au

grand avantage & à la gloire de la Société.

Nous allons terminer ici la rédaction de ces Mémoires. Nous avons rapporté les détails des faits arrivés parmi nous jusqu'à ce jour (*a*), avec toute l'exactitude & l'impartialité d'un Ecrivain qui, ambitionnant l'estime de ses Lecteurs, chérit sur-tout la vérité, & se respecte lui-même. Le temps & les circonstances amèneront peut-être d'autres événemens, qui mériteront d'être recueillis, & de passer à la Postérité; mais plaise au Ciel que ceux

(*a*) En examinant & en rapprochant, avec beaucoup d'attention, les différentes époques des faits rapportés dans ces Mémoires, & dont il semble qu'on ait voulu nous dérober à dessein toutes les dates, nous avons cru pouvoir conjecturer que le temps où Philippe a fini cette rédaction, peut se rapporter vers les années 1768 ou 1769. *Note de l'Editeur.*

qui se chargeront de les lui transmettre, n'aient jamais à retracer des troubles & des malheurs semblables à ceux que nous avons éprouvés, & que le cours paisible des choses, sous un Gouvernement juste & prospere, ne leur laisse d'autre soin que celui de peindre les progrès & le bonheur de la Colonie! Heureuses les Nations qui n'offrent aux pinceaux de l'Histoire que ces tableaux tranquilles & consolans, au lieu des scènes tumultueuses & sanglantes, qui ne l'occupent que trop souvent, & sur lesquelles l'avide curiosité d'un Lecteur oisif s'arrête avec complaisance! Heureuses celles qui n'ont, comme la nôtre, qu'à rendre graces à Dieu de leur prospérité, & qu'à le prier d'accorder de longs jours aux dignes Chefs à qui elles en sont redevables, & qui ne s'occupent journellement qu'à les y maintenir!

La Colonie n'a plus à désirer désor-

mais que la continuation de son bonheur. Elle ne cessera point d'en voir l'accroissement, tant qu'elle respectera les principes de sa Constitution, tant qu'elle restera fermement unie à son Chef dans sa soumission aux Loix. La concorde, la paix, l'amour du bien commun, lient aujourd'hui tous les individus, toutes les familles. Les Peuples voisins, autrefois ennemis dangereux, sont maintenant nos amis ou nos alliés. Nos relations s'étendent au loin dans les Indes & à la Chine, & par ces pays jusqu'en Europe. Les Missionnaires de Canton, & le bon Hiu-Pen y entretiennent des correspondances (*a*),

(*a*) Ceci semble confirmer ce que nous avions déjà pensé ; c'est-à-dire, que M. Vander-Mur avoit lié une correspondance intime & suivie avec Hiu-Pen, & que c'est sans doute par le moyen de celui-ci, que les dernieres parties de ces Mémoires sont parvenues à M. Vander-Mur, ou du moins à ses héritiers. *Note de l'Editeur.*

qui, refluant jusqu'à nous, nous mettent en communication de commerce & de lumieres avec toutes les parties du Monde. Il est possible d'en abuser; mais les suites de cet abus sont trop évidentes, pour qu'on cesse de mettre dans ce commerce la plus grande circonspection. Les annales de l'humanité ne parlent pas d'un Peuple constitué comme nous, & aussi heureux que nous. Puisse l'exemple que nous leur offrons (*a*) ne pas demeurer caché dans la mer des Indes, & donner à toutes les Nations & à tous les Gouvernemens, le désir de nous imiter, pour devenir aussi heureux, & aussi

(*a*) Cette derniere phrase prouve encore ce que nous avons dit dans la note précédente. Philippe montre ici l'intention où il est de faire connoître ses Mémoires hors de la Colonie. Par qui, mieux que par Hiu-Pen & M. Vander-Mur, pouvoit-il y parvenir? *Note de l'Editeur.*

conſtamment heureux que nous le ſommes (*a*) !

(*a*) Nous devions joindre à ces Mémoires un précis du Catéchiſme du Citoyen, dont nous avons déjà parlé, tome V, p. 244, & tome VI, p. 356, & que nous réſervions pour terminer l'Ouvrage; mais la groſſeur extraordinaire du dernier volume nous force de renoncer à ce deſſein. Cependant ceux de nos Lecteurs qui pourroient le déſirer, ſeront bientôt à même de ſe ſatisfaire à cet égard. Nous nous propoſons de faire imprimer ce Catéchiſme en entier, avec pluſieurs articles intéreſſans d'économie politique, que nous avons déjà publiés en grande partie dans un recueil très-connu, mais trop volumineux & trop cher, pour être à la portée de tout le monde. *Note de l'Editeur.*

Fin du ſixieme & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome ſixieme.

CHAPITRE XLVIII. *Retour des Navigateurs à l'Iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro ; celui-ci tombe malade.* Page 1

CHAP. XLIX. *Inſtruction ſur l'état de l'Europe depuis le commencement de ce ſiecle.* 45

CHAP. L. *Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'Iſle de*

Saméa ; événemens qui en ſont la ſuite. 147

CHAP. LI. *Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.* 211

CHAP. LII. *Enterrement des deux Fondateurs de la Colonie ; leur éloge funebre ; monument qu'on leur éleve. Serment fait par Henri à ſon Peuple ; ſerment prêté par le Peuple à ſon Chef.* 243

CHAP. LIII. *Cérémonie de l'inauguration du Souverain de l'Iſle ; diſcours prononcés à cette occaſion. Grande fête agricole, & réjouiſſances publiques.* 273

CHAP. LIV. *Conduite répréhenſible des Ardent ; leur caractere, leurs paſſions. Wilſon, qui cherche à les rendre les inſtrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Roſa & le jeune Robert, & qui,*

pour en venir à bout, veut mettre la diviſion dans la Société, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conſeils perfides, & leur inſpire de funeſtes réſolutions. 296

CHAP. LV. *Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent juſqu'à la Chine & à Java. Victor, Chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, eſt frappé de la contagion, & la communique, à ſon retour, au Souverain & à Robert. Henri & Louis y ſuccombent. Inſtitutions faites ſous le regne de Henri.* 338

CHAP. LVI. *Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, emploient tous les moyens pour diviſer la Société.* 376

CHAP. LVII. *Diſcours de Philippe &*

de Robert ; délibération de l'Assemblée. Les Loix sont maintenues ; Robert est reconnu Souverain ; les conspirateurs sont jugés & punis. 420

CHAP. LVIII. *Rétablissement de l'ordre dans la Colonie ; prospérité surprenante ; mariage de Robert & de Dona Rosa ; monumens élevés aux Bienfaiteurs de l'Isle.* 475

Fin de la Table du Tome sixieme.

FAUTES essentielles à corriger.

TOME PREMIER.

PAGE xix de la Préface, à ces mots ; lorsqu'il a paru dans le Mercure de France, *ajoutez* le 2 Avril 1785.

P. xxi, ligne 5, de celui-ci que, *lisez* de celui que.

P. 4, lig. 4 & 16, grelin, *lis.* filin.

P. 246, lig. derniere, Par-tout ailleurs cet événement eût porté le trouble dans mon ame ; &. A la place de cet &, *mettez* qu'étoit-ce ; & à la fin de phrase un point d'interrogation.

P. 280, premiere lig. coert, *lis.* couvert.

TOME II.

Page 268, qu'il en peut lier, *lisez* qu'il ne peut lier, &c.

TOME VI.

Pag. 115, lig. 16 de la Note, les Troïennes, *ajoutez* de Châteaubrun.

P. 272, lig. 9, Fondateur, *lis.* Fondateurs ; lig. 10, Législateur, *lis.* Législateurs.